Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/paristheatrejour1572unse

ANNÉE Paris: 30 cent. Départements: 35 cent. N° 157

PARIS-THEATRE

DRAME VAUDEVILLE COMEDIE

Photogyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché J. TOURTIN aîné

TRAGEDIE MUSIQUE

LOUISE MASSIN

Les Scandales d'Hier

E Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 18 au 24 Mai 1876

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTᵗ.	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGᵉʳ	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLVII

LOUISE MASSIN

S'il vous prenait fantaisie de parcourir, dans les journaux, dix des comptes-rendus faits, de janvier 1865 jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant un espace de plus de onze années, sur chacune des soixante pièces dans lesquelles Mlle Massin a rempli un rôle, vous y trouveriez invariablement une de ces trois phrases :

— « La jolie Mlle Massin jouait le rôle de... »

— « Mlle Massin est plus jolie que jamais. »

— « La beauté de Mlle Massin prête au rôle de... un charme tout particulier. »

Est-ce donc à dire que tout le mérite de Mlle Massin consiste à être jolie ? Assurément, non.

Mais, d'abord, n'est pas jolie qui veut; secondement, une jolie femme a bien son charme sur la scène, car la création du bon Dieu vaut, on me l'accordera, souvent beaucoup mieux que celle d'un auteur dramatique ; et, enfin, personne n'oserait se montrer assez mauvais juge pour vouloir contester que Mlle Massin est jolie entre les plus jolies.

Je dois donc, comme les autres et bien que je l'ai déjà cent fois fait ailleurs, payer ici mon tribut à la beauté de Mlle Massin, puisqu'avant de me mettre à même de la juger comme artiste, elle se présente tout naturellement comme femme à mes yeux.

Je déclare donc que je n'ai aucun scrupule à me ranger du côté du public pour admirer sa tête fine et intelligente, la vivacité de ses yeux, le coloris de ses lèvres, la plantureuse richesse de son corsage, la cambrure élégante de sa taille, toutes qualités qu'un choix habile de toilettes brillantes et de bon goût sait merveilleusement faire ressortir sur la scène et d'où résulte un charme dont il est bien permis de ne pas se défendre.

Aussi, l'auteur qui ne compte pas absolument sur lui-même et qui cherche à mettre de son côté toutes les chances pour réussir lui confie-t-il volontiers un rôle, car, dans l'interprétation d'un personnage secondaire de vaudeville, il est peu de qualités qui soient préférables à la beauté !

Quand Mlle Massin fit ses débuts à la salle du Palais-Royal en 1865, il y avait à ce théâtre, comme cela existe encore aujourd'hui, de fort jolies personnes (et je citerai entr'autres Mlles Céline Montaland, Paurelle, Nevcux, Ferraris) dont on ne pouvait guère apprécier le talent, — car on les sacrifiait entièrement aux excellents comédiens qui s'appelaient déjà : Geoffroy, Lhéritier, Gil-Pérès, Priston Mme Thierret, etc... ; — mais qui séduisaient le spectateur par leur grâce naturelle et leurs allures franchement parisiennes. La nouvelle *ingénue* joua donc Marthe des *Jocrisses de l'amour* avec ses yeux de quinze ans, et comme ces yeux étaient fort beaux, elle fut engagée de suite dans le bataillon féminin où elle conquit promptement ses grades.

Cécilie, des *Mémoires de Réséda ;* Blanche, du *Premier prix de Piano ;* Augustine, de la *Bergère de la rue Monthabor;* Ulympe, de la *Foire aux Grotesques ;* Lucette, de *Un pied dans le Crime ;* Mme de Folle-Verdure, dans la *Vie Parisienne*, furent ses créations au Palais-Royal jusqu'à la fin de janvier 1867, époque où elle le quitta. Elle avait également joué les rôles de Mathilde et de Fernande dans les reprises de *Un Monsieur qui suit les Femmes* et *Les 37 sous de M. Montaudouin.*

Passée au Gymnase, elle y débuta le 28 juillet 1867 dans le rôle d'Oscar, lors d'une reprise des *Vieux Péchés* pour les représentations de Bouffé. C'était un fort joli jouvenceau et son succès fut d'autant plus vif, ce soir-là, qu'elle joua dans la même représentation le rôle de Christine de ce petit chef-d'œuvre en un acte, de Scribe, qui a nom : *Michel et Christine.*

Du 28 juillet 1867 à fin 1872, Mlle Massin fut une des plus vaillantes artistes du Gymnase. Elle fit partie de presque toutes les œuvres nouvelles et on lui confia des rôles dans la plupart des reprises. Il n'est donc point étonnant que son talent se soit développé à cette excellente école de la salle Bonne-Nouvelle, où l'on tient avant tout à respecter les règles du goût et de la bonne tradition.

Ses créations sur cette scène, furent :

Le 14 septembre 1867 : Fanny, dans *Albertine de Merris ;*
Le 22 juin 1868 : Blanche, du *Comte Jacques*, de Gondinet, rôle destiné primitivement à mademoiselle Delaporte ;
Le 10 mars 1868 : Berthe, des *Grandes Demoiselles*, où elle lutta de beauté et d'esprit avec Mmes Fromentin, Céline Chaumont, Pierson, Angelo, Magnier, Bédard, etc.. ;
Le 1er mai 1868 : Fernand, du *Chemin retrouvé ;*
Le 25 juin 1868 : Fanny, des *Amendes de Timothée ;*
Le 16 juillet 1868 : Suzanne, des *Souliers de bal*, qu'elle jouait seule avec Mme Pasca ;
Le 19 octobre 1868 : Suzanne, de *Suzanne entre les deux vieillards ;*
Le 20 juillet 1869 : Blanche, du *Garçon d'honneur ;*
Le 14 août 1869 : Berthe, d'*Ernest ;*
Le 26 septembre 1871 : Emma, des *Reflets ;*
Le 2 décembre 1871 : La Baronne, de la *Princesse Georges ;*
Le 12 mars 1872 : Sabine de Maurennes, de *Paris chez lui en* 1869 ;
Le 16 septembre 1872 : Camille, de *Une heure en cage.*

Elle reprit les rôles suivants :

En 1867 : Mariette, des *Bons villageois ;*
Mme Dargis, des *Révoltées ;*
En 1868 : Georgina, de *Un Monsieur qui suit les femmes ;*
En 1869 : Marceline, de *Diane de Lys ;*
En 1870 : Georgette, de *Fernande ;*
Yvonne, de *Séraphine ;*
Marcelle, du *Demi-Monde ;*
En 1871 : La Baronne, de *Frou-Frou ;*
Aline, de la *Maison sans enfants ;*
Julie, de l'*Autographe ;*
Lucienne, des *Idées de Mme Aubray*
Jeanne Schoppe, de *Une femme qui se jette par la fenêtre ;*
Delphine, des *Femmes terribles ;*
Anaïs, du *Père de la débutante ;*
Camille, de *Midi à quatorze heures*

Voilà, certes, de véritables états de service dans le bataillon féminin, et c'est avec de pareils chevrons que Mlle Massin, *plus belle que jamais*, a pris un nouvel engagement sur la scène du Vaudeville en 1873.

Elle y apparut, pour la première fois, le 14 mars de cette année dans le rôle de Blanche, à la reprise de : *Aux Crochets d'un Gendre* et y créa successivement :

Le 12 avril 1873 : Lucile, dans *Ma Cousine ;*
Le 10 juin 1873 : Georgette, de *Panazol*, et Malvina, de *Un Monsieur qui attend ses témoins ;*
Le 25 juillet 1873 : Annette, dans *A cache-cache ;*
Le 6 novembre 1873 : Belle, de *l'Oncle Sam ;*
Le 11 mars 1874 : Hélène de Maye, dans *Séparés de corps ;*
Le 21 octobre 1874 : La marquise de Cimieuse, de *Berthe d'Estrée ;*
Le 19 novembre 1874 : Mme de Zèbre, du *Chemin de Damas ;*
Le 24 décembre 1874 : Berthe, de *Une fille d'Ève ;*
Le 11 mars 1875 : Louise, de *Retour du Japon*, et Ida, de *Une pêche miraculeuse ;*
Le 25 mars 1875 : Adrienne, de la *Revue des deux Mondes ;*
Le 19 juin 1875 : Césarine, du *Procès Vauradieux ;*
Le 15 novembre 1875 : La Vicomtesse de Maillan, des *Scandales d'hier.*

Elle n'y fit qu'une reprise :

Marie de Frondeville, dans *Fanny Lear*, lors des représentations de Mme Pasca.

Dans tous ces ouvrages et en dehors de sa beauté, Mlle Massin a su faire applaudir certaines qualités de comédienne. C'est d'abord un babil non sans esprit, une grande aisance d'allures, une certaine rondeur dans le jeu qui fait qu'elle ne semble pas avoir appris ses rôles, mais qu'elle paraît les créer elle-même instantanément; et encore, une originalité dans la prononciation qui caresse agréablement l'oreille. C'est une excellente artiste pour les comédies de genre et les vaudevilles où il faut refléter une physionomie franchement *parisienne.*

Sa réputation ne s'est point arrêtée au boulevard; Saint-Pétersbourg l'a réclamée tout comme Mme Pasca ou Mme Judic. Elle est partie dernièrement pour réchauffer les riverains de la Néva, et les dépêches télégraphiques nous ont transmis le bruit de ses succès.

Rivale de Céline Montaland, Mlle Massin franchira-t-elle le degré qui les sépare toutes les deux de Blanche Pierson et de Léonide Leblanc, leurs *petites camarades* d'autrefois, devenues aujourd'hui de véritables comédiennes? On doit l'espérer. Avec l'intelligence et le travail, tout est possible; et la charmante pensionnaire du Vaudeville me paraît assez bien douée pour franchir une distance qui, après tout, ne me paraît pas insurmontable.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Faure a donné sa dernière représentation avec *Hamlet*. Il y a été admirable de tous points. On parle sérieusement d'une rupture complète entre le célèbre baryton et M. Halanzier. Espérons qu'il n'en est rien et que tout s'arrangera dans quelques mois. Faure est encore indispensable à l'Opéra où il représente le grand art d'une façon si élevée. Les belles voix ne manquent pas sur notre grande scène lyrique, mais les maîtres-chanteurs deviennent de plus en plus rares, et il serait vraiment malheureux de voir un artiste comme Faure enrichir de son talent une autre scène que celle de l'Académie nationale de musique de Paris.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Représentation de retraite de Mme Arnould-Plessy.

Salle splendide. Toute la haute société parisienne a voulu assister aux adieux de la grande artiste. Le programme, composé avec un goût parfait, ne comportait pas, comme cela a lieu d'habitude, de ces hors-d'œuvre multiples qui encombrent les représentations extraordinaires.

Un acte de plusieurs des principaux chefs-d'œuvre que la célèbre comédienne interprétait avec une si haute supériorité, et la tentative de Coquelin dans le rôle du marquis du *Legs*, de Marivaux formaient un attrait irrésistible.

A quoi bon dire que Mme Plessy s'est surpassée, et que Coquelin a pleinement réussi; cela ne va-t-il pas de soi. Aussi quels applaudissements à chaque apparition de la bénéficiaire!

Un de nos jeunes poëtes les mieux doués, M. Sully-Prudhomme, a eu l'idée de traduire en des vers délicatement ciselés la pensée intime de l'artiste au moment où elle allait se séparer d'un public avec lequel, depuis si longtemps, elle vivait en communauté d'idées et en si bonne intelligence. Aussi, à la fin de la représentation, le rideau s'est-il relevé pour laisser entendre les touchants adieux de Mme Plessy gravés par le poëte dans ces cinq strophes remarquables que nous sommes heureux de reproduire :

« La douleur de l'adieu m'est par vous embellie,
Mais en abandonnant cette scène à jamais,
Pourrais-je déserter, comme un toit qu'on oublie,
Sans un mot de tendresse et de mélancolie,
Sans filial soupir, la maison que j'aimais?

Nous avons si longtemps fêté Molière ensemble,
Tant de fois vos regards cléments m'ont fait oser,
Quand j'épelais ses vers comme un écho qui tremble;
Je vous ai tant montré mon âme qu'il me semble
N'avoir plus en partant de masque à déposer.

Les heures d'idéal, les seules fortunées,
Je vous les dois; j'aurais à renaître, aujourd'hui,
Je choisirais encore entre les destinées
Celle où les visions peuvent être incarnées,
Où le cœur bat toujours avec les cœurs d'autrui.

Tout le deuil est pour moi qui m'en vais solitaire;
Pour vous les soirs passés auront des lendemains.
Le temps ne force pas les chefs-d'œuvre à se taire.
Des flambeaux du génie, humble dépositaire,
Ma main lasse les cède à de plus jeunes mains.

Du moins, je viendrai voir, au travers de mon voile,
Si l'ancien feu sacré luit toujours sur l'autel;
Et, palpitante encore aux frissons de la toile,
Applaudir avec vous plus d'un lever d'étoile,
Car la France est féconde et l'art est immortel! »

Après le récit de ces vers, si grands dans leur simplicité, Mme Arnould-Plessy a été l'objet d'une ovation si chaleureuse qu'elle pourrait bien la décider à faire prochainement une rentrée triomphale. Nous le souhaiterions sincèrement, car la grande comédienne laisse des regrets qu'aucune de ses jeunes camarades ne peut éteindre pour l'instant.

La représentation a produit une recette de plus de 20,000 francs, chiffre qu'on n'atteint presque jamais à la Comédie-Française, quelle que soit la surélévation du prix des places.

OPÉRA-COMIQUE

Première représentation de : *Les Amoureux de Catherine*, opéra-comique en un acte, d'après la nouvelle d'Erckmann-Chatrian, par M. Jules Barbier, musique de M. Henri Maréchal.

Nous avons annoncé jeudi dernier le succès de ce petit ouvrage, réservant pour aujourd'hui notre compte rendu.

M. Jules Barbier a cru voir, dans une ravissante nouvelle d'Erckmann-Chatrian, le sujet d'un opéra-comique. Il a réussi à conserver, à la scène, l'intérêt de cette nouvelle, mais il lui a fallu, pour cela, donner à son acte un développement inusité. Heureusement, il a rencontré un jeune compositeur qui, loin d'être à court d'idées, a su rendre intéressant les moindres recoins de son tableau.

Il s'agit d'une charmante villageoise, Catherine, hôtesse de la *Carpe d'or*, dont la renommée de beauté s'étend à vingt lieues à la ronde. Le fait est que si elle ressemblait à Mlle Chapuy, on ne saurait rien rêver de plus frais et de plus séduisant.

Courtisée par tous les coqs du pays, M. le maire en tête, Catherine se moque de tous les amoureux qui soupirent autant pour sa dot que pour son cœur. Un seul être l'intéresse, c'est Walter, le pauvre maître d'école du village, qui se meurt d'amour à distance, dans sa mansarde dont les fenêtres font face à la chambrette de la jeune fille.

Là est le sujet de la pièce, c'est une étude du cœur féminin, et grâce à une interprète comme Mlle Chapuy, il se déroule non-seulement par le dialogue, mais dans la pantomime expressive de l'adorable artiste qui a composé le rôle de Catherine de façon à en faire un chef-d'œuvre.

Le dénouement, vous le présumez. Indignée de voir le pauvre maître d'école destitué par le maire, Catherine laisse éclater sa passion jusque-là cachée. Elle venge Walter en lui donnant son cœur et en partageant avec lui sa petite fortune.

M. Henri Maréchal a écrit sur ce sujet intime une charmante partition qui est un début plein d'espérance.

Sa musique est à la fois savante et facile, toujours expressive, pleine de fraîcheur et de distinction. Dédaigneux de cette préciosité à la mode chez les jeunes compositeurs d'aujourd'hui, il est resté clair, précis, sans emphase. A un moment, dans le chœur : *Doux pays natal*, il a prouvé que sa muse saurait au besoin donner à ses ailes une large envergure. Ici il avait à traiter une pastorale villageoise, il n'a pas voulu que sa musique eût des proportions plus grandioses que le sujet n'en comportait. Et c'est dans un chœur, deux romances et deux duos, que son talent s'est fait jour de façon à le rendre sympathique au public.

Le jeune compositeur a rencontré, pour traduire sa pensée, une artiste depuis quelque temps *étoile*, mais qui, ce soir-là, a paru encore grandie. Mlle Chapuy a joué et chanté le rôle de Catherine d'une façon supérieure. Quelle grâce inconsciente, quelle passion contenue, quel charme pénétrant! et comme elle sait soupirer une mélodie, lancer un trait, égrener une roulade! Aussi lui a-t-on fait une ovation sans égale. Il serait injuste d'oublier M. Nicot, très-bien entré dans le personnage de Walter et qui a chanté avec beaucoup d'âme et de goût. M. Nicot est un jeune artiste de beaucoup d'avenir et qui mérite toutes les sympathies de la critique.

Piccolino et les *Amoureux de Catherine*, c'est-à dire de la vraie musique d'opéra-comique, voilà de quoi désensorceler cette malheureuse salle Favart vouée depuis quelques années à la musique anti-scénique.

THÉATRE DU GYMNASE

Première réprésentation de l'*Hôtel Godelot*, pièce en 3 actes par M. *Crisafulli.*

Les succès du Vaudeville empêchaient, paraît-il, le directeur du Gymnase de dormir. Il a cherché, lui aussi, à avoir son *Procès Vauradieux* ou ses *Dominos roses*. Il a lancé en pleins quiproquos ses comédiens habitués à plus de retenue.

L'*Hôtel Godelot* est un enchevêtrement de scènes, les unes amusantes, plusieurs assez risquées et quelques autres un peu embrouillées, dans lesquelles il n'y a rien de bien nouveau. La pièce est d'ailleurs tirée d'une vieille comédie anglaise de Goldsmith qui a elle-même quelque parenté avec les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, de Marivaux.

Il s'agit d'un jeune homme expédié de Paris à Montélimar par son père pour y conclure un mariage avec la fille d'un riche bourgeois. Ce garçon, nommé Olivier, ignore toutefois les projets formés par son père, et le hasard fait qu'il descend à Montélimar dans la maison de M. Godelot, papa de sa fiancée, qu'il prend pour un aubergiste et à qui il fait endurer toute espèce de vexations. Ce n'est qu'après avoir commis mille dégâts dans l'hôtel qu'Olivier reconnaît son erreur; alors tout s'explique et la jeune fille de M. Godelot qui avait été traitée comme une servante d'auberge, consent à prendre pour mari le jeune écervelé qui l'avait du reste entièrement séduit à première vue.

M. Sardou aurait, dit-on, collaboré à cette comédie, mais M. Crisafulli en a seul endossé la responsabilité. La pièce d'ailleurs a été bien accueillie. Mlle Legault y est fort gracieuse; Achard joue son rôle avec beaucoup d'esprit et de vivacité. Francès et Mme Prioleau sont très-amusants.

Saint-Germain, qui faisait son véritable début au Gymnase dans cet ouvrage, avait un rôle bien au-dessous de sa valeur. Il prendra promptement une revanche.

NOUVELLE

LA FEMME DE MON ONCLE

— Suite —

II

IL FAUT DES MŒURS DANS LE COMMERCE

Dans une jolie chambre aux tentures d'un joyeux gris de perle, Louis Morand, debout devant un haut miroir, contemplait son visage.

Son regard exprimait une satisfaction si empruntc d'étonnement, qu'il finit par se rire au nez : Ih! ih! ih!...

Chère petite sœur, murmura-t-il, qu'elle serait contente, si elle me voyait ainsi métamorphosé!

En vérité, le mot n'était pas de trop, car le bossu de Granville avait disparu.

Le frère de Denise avait devant lui un grand jeune homme pâle et distingué.

Ses cheveux blonds, entièrement rejetés en arrière, avaient de soyeuses ondulations.

Ses grands yeux bleus nageaient dans un fluide nacré.

Les favoris étaient bannis, les moustaches seules restaient, et elles se relevaient coquettement.

Le cou était dégagé et entouré d'un col Colin et d'une étroite cravate en moire mauve.

Le reste de l'habillement, entièrement noir, était d'une irréprochable élégance.

Une fine chaîne d'or serpentait sur la poitrine légèrement rembourrée.

Mais c'était le dos qu'il fallait voir!

Oh! Dusautoy! Renard et compagnie! que vous êtes d'habiles prestidigitateurs!

Oui, c'était le dos qu'il fallait voir!

La bosse, bosse très peu accentuée, il est vrai, la bosse avait complétement disparu!

Le dos était un tant soit peu rond; les épaules trop hautes, les omoplates bien épaisses; enfin, c'était un jeune homme malheureusement bâti, mais, de bosse et de bossu, il n'en était plus question.

Oh! ouate, ouate floconneuse et douce! entre des mains artistiques, tu aplanis bien des difficultés de dos!... et tu étends ta neige moelleuse sur bien des platitudes de corsages féminins!

Des bottines vernies et cambrées emprisonnaient les pieds longs et étroits.

Les mains blanches et soignées avaient des ongles taillés en navette.

Au petit doigt de la main gauche brillait une couronne de roses entourant une fort belle turquoise.

Un suave parfum de violettes de Parme flottait dans l'espace.

Joyeux et surpris, Louis Morand souriait naïvement à l'image que lui renvoyait le miroir.

En cet instant, la porte s'ouvrit, et une voix grasseyante s'écria, sur un ton de bonne humeur :

— Eh bien, mon cher, il me semble que tu es satisfait de ce que tu regardes. Est-ce que je me trompe?

— Certes non, mon excellent oncle, et je ne sais comment je pourrai jamais vous prouver que je mérite toutes les attentions que vous avez pour moi..

— Grand fou!... quoi d'étonnant dans le changement qui arrive? Suis mon raisonnement. Lorsque tu me demandas une place, il y a de cela trois semaines, je me hâtai de t'offrir celle de teneur de livres. Mais je ne te connaissais pas. Je croyais recevoir un neveu comme tous les neveux, et voilà que je vois arriver un fils!... Un fils exactement ressemblant à son père. Tiens, regarde, et juge toi-même de cette ressemblance!

Posés tous deux devant la glace, ils s'y regardaient complaisamment.

— Exacte, en effet, murmura le jeune homme.

— Identique, riposta vivement l'oncle, le père et le fils!

— Oh! permettez! on ne vous prendra jamais pour mon père!

— Ah! et pourquoi cela, je te prie?

— Pour mon frère, je ne dis pas.

— Flatteur!

— Pas du tout, mon cher oncle, je vous assure que personne ne vous donnerait l'âge que vous avez, cinquante-cinq ans.

— Chut! malheureux, parle bas!... je dis à tout le monde que je n'ai que quarante-quatre ans, et l'on me croit.

— Vous voyez bien!

— C'est vrai, et à propos de cela, tu me ferais un grand plaisir en cessant de m'appeler ton oncle, car, vois-tu bien, oncle est un mot qui sent la vieille comédie. Il semble toujours voir paraître un podagre en culotte de bazin et en bonnet de soie noire! Or, tu comprends que ce tableau n'a rien de bien réjouissant pour moi!

— Je comprends parfaitement, répondit le jeune homme, qui souriait, mais je me demande comment je pourrai vous nommer : mon parrain?

— Ah, farceur! tu veux jouer sur les mots!... Quant au nom, rien de plus facile : appelle-moi Narmois, mon cher Narmois... Ça va tout seul!... Fais moi le plaisir de t'y accoutumer de suite, car je vais te piloter dans un certain monde, où il ne serait pas moral que l'on sache que je suis ton oncle. Il faut des mœurs dans le commerce. Donc, mon cher Louis, j'espère que tu vas oublier le mot oncle, afin de me traiter en ami.

— Je vous le promets, mon cher Narmois; et, maintenant, veuillez me dire ce que nous faisons de notre journée.

— Quoi! tu ne le devines pas?

— J'avoue que non..., seulement, il me semble que nous ne ferions pas mal d'aller voir ce qui se passe dans vos magasins de la rue Saint-Honoré.

— Pouah! par ce beau soleil, nous irions respirer cette froide odeur de soierie et d'appartements sans air! Allons donc! je suis assez riche pour me passer mes fantaisies! et j'ai celle d'aller au bois respirer la brise et regarder les jolies femmes! Oh! les jolies femmes! je les aime à la fureur! Et toi, Louis?

— Ma foi! mon ami, je vous dirai que, jusqu'à présent, je ne les ai adorées qu'en rêve, mais, puisque vous me parlez de jolies femmes, je saisis l'à-propos pour vous répéter que j'ai le plus vif désir de présenter mes hommages à madame votre femme. Quand donc me présenterez-vous à elle?

— Dans quelques jours, mon cher, dans quelques jours. C'est tout un voyage, vois-tu; songe qu'elle habite notre villa de Fontenay-aux-Roses.

— Madame Narmois est toute jeune, n'est-ce pas, mon ami?

— Elle a dix-huit ans, répondit l'oncle, qui cherchait à donner un tour avantageux à sa chevelure clair-semée... Oui, elle a dix-huit ans; la beauté de la déesse Junon..., avec cela fille de noblesse et une dot de trois cent mille francs.

La langue engourdie par la stupéfaction, le jeune homme ne trouva rien à répondre.

Mais il regarda son oncle, et, plus il l'examinait, moins il comprenait.

C'était assez naturel; voici pourquoi :

Louis Narmois portait sur tout son être la trace des cinquante-cinq années dont les automnes avaient secoué leurs feuilles mortes sur sa tête.

De plus, ses yeux étaient vérons, son nez crochu, ses dents anglaises, son dos bossu.

Et cette bosse-là, il était impossible de la dissimuler.

Peu flatté du silence et des regards effarés de son neveu, l'oncle se détourna, et d'un ton de fatuité blessée :

— Eh bien! on dirait que je viens de te raconter des impossibilités. Il me semble pourtant...

Et il acheva sa phrase en se contemplant dans la glace.

— Ah! mon cher Narmois, s'écria le jeune homme, chez lequel le Normand reprenait le dessus, que vous me comprenez mal!... Certes oui, je suis surpris, bien surpris même!...

— Et de quoi, s'il te plaît?

— Vous me dites que votre femme est jeune et charmante! vous... non, je ne vous dirai pas ce que je pense de votre physique... nous nous ressemblons trop! Mais vous êtes amoureux et galant comme le roi de verte mémoire, et voilà que depuis trois longues semaines vous vivez séparé de votre belle compagne!

Un joyeux sourire montra les dents jaunes du bossu.

— Tiens, fit-il, Louis, tu es un charmant garçon! seulement, tu es naïf comme un enfant! Suis bien mon raisonnement : si je laisse ma femme à la campagne, sans aller lui donner le moindre petit bonjour conjugal, qu'est-ce que cela prouve?

— Mais, mon cher Narmois...

— Cela prouve, grand innocent, que j'aime, que j'adore ailleurs!

— Quoi! vous aimez une autre femme?

— Une!... allons donc!... tu ne me connais pas!... Je suis un don Juan! un Richelieu! Une! fi donc! j'en idolâtre deux.

Ici, Louis Morand fut superbe.

Joignant les mains, il murmura comme en se parlant à lui-même :

— Quel homme il eût fait, sous la régence! Il a tous les goûts d'un raffiné!

L'oncle jubilait de vanité satisfaite.

— Viens, dit-il, d'une voix caressante, viens, mon ami, la calèche nous attend. Allons au bois! Amusons-nous! La vie est courte, et les jolies femmes ne demandent qu'à se laisser cueillir.

Et passant ses longs pouces dans les entournures de son gilet blanc à boutons de corail rose, le bossu pirouetta sur ses talons pointus et sortit en fredonnant un air d'opéra.

CALISTE FLEURIOT DE LANGLE.

(La suite au prochain numéro.)

LE POËME DE LA JEUNESSE

III

DEMAIN

Tu passes devant moi dans ta grâce étourdie,
Sylphe au rire d'argent, au clair regard joyeux!
Mais demain, jeune fille, en ton âme agrandie
Sentant frémir l'amour, tu baisseras les yeux.

Oui, l'éclat de ta voix, l'éclat de ta prunelle
D'un charme plus discret, demain, se voileront;
Et quand j'irai vers toi, sous la fraîche tonnelle,
Ton cœur sera moins brave et ton geste moins prompt!

Chanson de rossignol, ou chanson d'alouette,
Dans tes bois préférés tu n'entends qu'un vain bruit.
Demain, tu comprendras la chanson du poëte :
Tu l'entendras le jour, tu l'entendras la nuit!

Ta liberté d'enfant reçoit, insoucieuse,
Mon baiser d'aujourd'hui comme celui d'hier;
Mais, farouche demain, et demain sérieuse,
Tu me refuseras ton front pudique et fier!

Ah! qu'un mot de ta bouche en fasse ma conquête!
Moins qu'un mot! Ce murmure ailé, qui répond : Oui!
Ah! garde-moi ta vie, afin qu'un jour de fête
Vers ma pauvre maison je l'emporte, ébloui!

Afin que le bonheur y descende et la pare
Des joyaux radieux, splendeur de ton esprit;
Afin qu'on me jalouse... afin que je m'empare
De ton doux cœur de vierge, où l'avenir fleurit!

Tu passes devant moi dans ta grâce étourdie,
Sylphe au rire d'argent, au clair regard joyeux!
Mais demain, jeune fille, en ton âme agrandie
Sentant frémir l'amour, tu baisseras les yeux.

FÉLIX FRANK.

SALON DE 1876

La Peinture

III

Si nous pénétrons dans la salle suivante, une toile d'une haute valeur nous arrête immédiatement. Elle est signée : PAUL DUBOIS. Le maître qui expose en sculpture ce chef-d'œuvre : *la Charité*, auquel nous ne marchanderons pas en temps et lieu notre admiration, a voulu reproduire, avec le pinceau, la physionomie de ses deux enfants. Le peintre n'a rien à envier au sculpteur, il a débuté par une œuvre de la plus haute valeur. M. Henner seul nous donne, au Salon de cette année, un portrait aussi grand dans sa simplicité. Rien n'est supérieur à ces deux charmants petits garçons rendus avec une vérité d'expression, une justesse de ligne, une perfection du modelé qu'on ne se lasse pas de regarder.

M. Duez n'est point encore maître de son pinceau; il ne rend pas tout ce qu'il voit, et c'est fâcheux, car il voit juste, ce qui est rare; mais M. Duez est jeune et il arrivera. Son *Portrait de M. A...*, ainsi que ses *Pivoines*, sont remarquables comme impression; il leur manque encore la science du dessin et du modelé, mais comme il y a loin déjà, et EN AVANT, des stériles impressions de M. Manet!

La Vierge et l'enfant Jésus de M. Delobbe est une œuvre méritoire comme recherche de la ligne.

Le portrait de *M. Emmanuel Arago* par son gendre, M. Benjamin Constant, est très étudié et largement peint.

M. Defaux a rendu avec une grande vérité les *Bords du Loing*, un jour de neige.

M. Clairin tire un feu d'artifice dans toutes les règles, avec son portrait de Mlle Sarah Bernhardt. La délicieuse artiste étendue sur un sofa rouge, à la façon des odalisques, vit et pense de cette poésie profonde qui est le propre de son talent. C'est plutôt une *âme* qu'un *corps*, et c'est en cela que le peintre a été bien mieux inspiré que Mlle Abbema, la jeune artiste qui a voulu donner à son portrait de la même comédienne une ligne sévère et précise tout à fait contraire au génie de son modèle.

A droite et à gauche de ce portrait, M. Claude expose des *Asperges* et des *Fleurs des champs*, dont je me plais à reconnaître la parfaite imitation.

M. Chartran est un dessinateur; la tradition de l'Ecole le préoccupe, il la suit religieusement dans sa *Jeune fille d'Argos* au tombeau d'Agamemnon, et je l'en félicite.

Un tout jeune homme, M. Couturier, a mis du mouvement dans son *Affaire d'avant-garde*, au combat de Fréteval.

Nul ne connaît mieux le ciel de la campagne de Rome que M. Jules Didier, et ne sait y conduire des troupeaux de bœufs à la tombée du jour.

Aimez-vous les idées riantes? Allez à la *Pêche à l'épervier* en compagnie de M. Armand Charnay. Il vous conduira dans un site pittoresque, au milieu d'un essaim de jeunes mères et de petits enfants tous très préoccupés des résultats de la pêche; et, véritables Parisiens en campagne, ces petits personnages vous charmeront par leur élégance, la vivacité de leurs allures et le goût de leur ajustement. M. Charnay n'a pas que de l'esprit, il possède une brosse large et une palette riche en couleurs qu'il sait manier harmonieusement.

M. Courtat a traité son portrait de Mlle Lebrun avec une rare distinction et une sûreté parfaite de dessin. Malheureusement il n'a pas su infiltrer le sang dans les veines de son modèle qui se meurt d'anémie.

Baudouin VII, comte de Flandre, a résolu de mettre un terme aux violences exercées sur le peuple par les nobles. M. de Vriendt nous le montre, justicier inflexible, écoutant les plaintes d'un roturier qu'encourage ses semblables et devant les accusations duquel se redresse un prisonnier enchaîné. Le crime commis est indiqué par un groupe touchant d'aspect, d'une mère et de sa fille, placé au premier plan. L'attitude de la jeune femme, sa physionomie accablée révèlent l'attentat dont elle a été victime et réclament la punition du coupable. La composition est simple, sévèrement traitée et attachante.

Passant dans la salle suivante, nous sommes en présence d'un sujet plus gai avec M. Caraud, qui nous représente une jeune fermière portant au marché ses œufs et ses poulets. Cela est aimable, distingué et d'un naturel charmant.

Plus solide est le tableau de M. Pierre Billet, les *Laveuses d'Yport*, ce pays si cher à mon excellent rédacteur en chef, M. Paz. La profondeur de l'horizon, la vérité des eaux de la mer, la solidité des premiers plans et la justesse des attitudes des personnages font de ce tableau une des meilleures peintures du Salon. Plus loin, dans une autre salle, nous trouvons une seconde toile du même artiste : Une *Jeune Maraîchère* dont la tête est adorable de simplicité.

M. Karl Daubigny a également peint avec une brosse large et solide sa *Pêche*, à Cancale.

Ne passons pas devant les *Ruines*, près d'Athènes, peintes par M. de Curzon, sans rendre hommage à la distinction du savant pinceau de cet artiste.

M. Gustave Doré tient à passer pour un peintre. Il n'atteindra jamais, nous croyons, à la supériorité, dans cette branche de l'art. Je suis de ceux qui ne lui conteste pas le génie, mais à la condition que sa pensée ne se fera jour que par le crayon et avec une rapidité égale à la fécondité de son cerveau. Il m'est impossible de regarder longtemps son *Entrée de Notre Seigneur Jésus-Christ à Jérusalem*, le coloris me crève les yeux; j'attendrai pour juger la composition de la voir reproduite par le burin ou la photographie.

M. Roll a peint avec verve une jeune chasseresse. Le coloris est brillant; un peu moins de sécheresse et ce serait très bien.

Quittons la galerie centrale et entrons dans l'annexe de gauche. Rien de bien saillant dans la

première salle. Dans la seconde, au contraire, dix toiles intéressantes.

Voici d'abord M. Bonnat, avec son *Barbier nègre*, qui est une perle et sa *Lutte de Jacob*, une des toiles les plus sérieusement étudiées du Salon. Il n'est plus besoin de vanter la solidité de ce pinceau, la franchise de l'exécution. Tout cela est très remarquable comme exécution. Seulement j'aurais voulu un ange plus *idéal* pour enlever à ce combat toute idée de rapprochement avec une lutte moderne.

M. Baudry n'expose plus depuis longtemps que des portraits. Il n'en pourrait être autrement, car on sait quel labeur a enfanté cet artiste pour décorer l'Opéra. Des deux portraits de cette année, je préfère de beaucoup celui de *Mlle D...* à celui de *M. Hoschedé*. Rien n'est plus distingué que la ligne, plus fin que le coloris, plus juste que l'attitude de cette exeellente production.

La *Japonaise*, de M. Beyle ,est peinte avec une richesse de couleur séduisante.

M. Berne-Bellecour a ingénieusement dressé sa *Desserte;* le compotier de fraises et le service de ruolz sont particulièrement rendus avec une délicatesse de tons charmante.

Ce voisinage fait ressortir la coloration vénitienne, la ligne large, les expressions sévères du *Lutrin* de M. Blanchard.

M. Camille Bernier a rarement mieux prouvé la vigueur de son pinceau que dans sa *Ferme en Bannalec* qui est, comme composition et comme exécution, un des trois meilleurs paysages du Salon.

Dans les *Premiers pas* de M. Brion, je ne trouve à louer qu'une magnifique robe en velours rouge, de ce rouge dont il est d'ailleurs l'inventeur.

L'*Aurore* de M. James Bertrand s'envole avec élégance. Le dessin est correct et distingué, et de l'ensemble de la figure nue naît un charme pénétrant.

Avec le portrait de *Mme Boussicault*, d'un modèlé achevé, M. Bouguereau expose une *Pietà*, composée avec art, rendue par un pinceau délicat, savant et toujours attachant. Le faire est cependant un peu trop *joli* et enlève à la scène la grandeur que lui donne l'expression dramatique.

M. Alma-Tadema est toujours l'égyptologue par excellence. Son *Joseph* a la précision de l'histoire.

La *Falaise*, de M. Van Marcke, est digne de son large pinceau.

Un très jeune artiste sur qui l'attention a déjà été appelée dans deux précédents Salons, M. Albert Aublet, n'a pas reculé devant une grande page historique : *Néron essayant des poisons sur des esclaves*. Il a prouvé qu'il pouvait s'attaquer aux grandes compositions par la manière simple et large dont il a ordonnancé son tableau ; mais les contorsions qu'il a cru devoir imposer à son esclave empoisonné, gâtent l'impression générale de son œuvre.

M. Sylvestre, qui a traité le même sujet, est un des héros du jour. Le prix dit du Salon lui sera probablement décerné, et peut-être obtiendra-t-il quelques voix pour la médaille d'honneur que je voudrais voir donner à M. Delaunay.

La belle œuvre de M. Sylvestre n'est point parfaite comme composition. Le groupe de Néron et de Locuste est très-beau d'arrangement, mais je trouve qu'une trop grande familiarité règne entre l'esclave et l'empereur. Sans doute la complicité dans le crime peut rendre égaux les êtres les plus éloignés sur l'échelle sociale; pourtant ce n'est point ici le cas, selon moi; et je regrette que Locuste appuye son bras sur le genou de Néron. A part cette critique, j'admire cette toile traitée avec une habileté rare. Le pinceau qui a pu rendre cet esclave torturé par la douleur ne peut appartenir qu'à un artiste supérieurement doué. Déjà avec sa *Mort de Sènèque*, M. Sylvestre avait pris place, l'année dernière, parmi les peintres les plus distingués du jour; actuellement on doit le considérer comme un de ceux sur qui l'Art peut compter. Je m'associe donc complétement au succès de ce jeune talent qui, dédaigneux des procédés à la mode, marche franchement dans la grande voie.

FÉLIX JAHYER

Variations sur l'almanach

—

JOLI MOIS DE MAI

Poëtes élégiaques, à vos lyres! Il semble qu'enfin le printemps se décide à arborer sa cocarde multicolore, à semer sur sa route des fleurs à pleines mains, à entourer sa tête blonde (le printemps est-il blond? je l'espère) d'une auréole de rayons de soleil. Après un avril pluvieux, où toutes les cataractes du ciel avaient ouvert leurs robinets pour verser sur nos fronts coupables d'innombrables seaux d'eau, — en sorte que nous commencions à douter de la parole donnée au patriarche par le vengeur Jéhovah, et à craindre une nouvelle édition, considérablement revue et augmentée, du déluge universel, — voici mai, souriant et suivi de l'essaim voltigeant « des Jeux, des Grâces et des Ris », ainsi qu'on eût dit avant le romantisme.

L'heure est venue pour les « bardes » au cœur tendre de pasticher les célèbres vers de Charles d'Orléans sur le renouveau ; de faire rimer le nom de mai avec *mois aimé*, *mois parfumé*, *mois embaumé*, et autres participes passés en *mé* non moins flatteurs; et d'emprunter au classique dictionnaire de Napoléon Landais les *douces fleurs* aux *vives couleurs*, et les *prés diaprés*, et les *beaux jours* propices aux *amours*. Encore une fois, poëtes élégiaques, à vos lyres!...

Si tant est cependant qu'il y ait encore des lyres... et des poëtes élégiaques. Car c'est une race qui se perd. Et au fond, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons beaucoup. Le genre *élégie* a, certes, produit de remarquables œuvres; mais ses thèmes sont devenus banals. Rien de plus usé aujourd'hui que le *sentimentalisme* (qui n'est point la même chose que « le sentiment). » Il existe de magistrales exceptions; mais, en général, fi de ces poétraux aux yeux mourants, dont le front s'incline sous le poids de douleurs imaginaires, et qui ne sauraient voir une fleur des champs sans improviser une fastidieuse tartine sur la pauvrette qui n'en peut mais!

Quant à nous, du moins, nous n'irons pas grossir la liste déjà volumineuse des « chantres du printemps. » Nous ne ferons pas de vers au malheureux mois de mai. Nous ne le chanterons pas, qu'il se rassure! Nous nous contenterons de l'admirer, de nous chauffer à son soleil et de respirer ses bouquets.

Car la chanson nous l'apprend, — *les beaux jours sont courts;* et c'est pourquoi l'on doit se presser d'en jouir.

Tous les ans, lorsque règnent floréal et prairial, (quels poëtiques noms, soit dit en passant, que ceux du calendrier républicain, et comme ils se comprennent aisément! tous les ans, donc, la saison des roses nous convainc plus que jamais de cet axiome, — qui, pour n'être point neuf, n'en est pas moins sage, — qu'il faut bien employer le présent, d'autant plus que le présent est chose terriblement instable et fugitive.

Le présent! Mais, quand on y songe, on s'aperçoit que c'est à peine s'il existe.

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

a dit avec justesse (une fois n'est pas coutume) le peu désopilant Boileau. Et, en effet, la minute qui s'écoule appartient déjà au passé ; celle qui s'approche est encore dans l'avenir; qu'est-ce donc que le présent? un temps d'arrêt insaisissable entre l'avenir et le passé, ou, selon la comparaison pittoresque d'un humoriste contemporain, une espèce de fantôme à cheval sur une lame de rasoir qui le coupe en deux.

Nous voyons dans la Bible que Josué arrêta d'un geste la marche du soleil (ce qui, du reste, n'est pas aussi malin qu'on pourrait le penser, puisque, comme chacun le sait depuis Galilée, l'astre du jour est immobile); eh bien, nous avons tous voulu être des Josués au petit pied ; et, croyant entraver ainsi la fuite du temps, notre orgueil a imaginé le présent ; mais c'est un mythe, une figure de rhétorique, un être de raison, une convention pure, une fiction, et non une réalité!

Chacun, d'ailleurs, est parfaitement libre d'assigner au présent la durée qu'il lui plaît, et de dire : « Le présent commence *ici* et finit *là.* » Il peut comprendre, au choix de l'amateur, dix secondes, dix mois, ou dix ans...

— Et, demandera-t-on, la conclusion de ce paradoxe?

— La conclusion de ce paradoxe, qui pourrait bien constituer une vérité, est que nous devons, *oubliant tous soucis*, mettre à profit le beau temps, pendant qu'il fait encore beau. Et, pour finir, nous répéterons en guise de conseil le refrain que, dans l'opérette d'Offenbach, roucoulait, après le décès de sa septième femme, Barbe-Bleue-Dupuis, se souvenant sans doute de la philosophique façon dont Gargantua « mena le deuil » de son incomparable épouse Badebec.

> Effeuillons des roses;
> Vive la gaîté!
> Et prenons les choses
> Par leur bon côté.

LOUIS DE GRAMONT.

BIOGRAPHIE

—

LE RENÉGAT

Roman contemporain par M. Jules Claretie.

Il y a quelques jours, paraissait chez Dentu un roman de Jules Claretie, dont le très vif succès s'est dessiné immédiatement.

Titre : le *Renégat*. C'est une étude des mœurs de la fin du dernier Empire, faite *de visu* par un homme qui connaît bien le monde littéraire et politique de cette époque.

On reconnaîtra là plus d'un portrait vivant, et *Michel Berthier*, le héros du livre, nous a fait passer plus d'un visage connu devant les yeux. Les renégats n'ont point manqué en ces dernières années. Quel est celui que M. Claretie a voulu peindre? Lisez, cherchez et vous trouverez. Vous en trouverez même plusieurs. Mais M. Cla-

retie se défend d'avoir voulu peindre M. Ollivier M. Beulé ou Prevost-Paradol. Il a cependant peint quelqu'un.

Un roman palpitant, émouvant, des scènes de mœurs comiques et des scènes d'amour tragiques occupent le premier plan du *Renégat*. On pleurera à l'histoire de la pauvre Léa, la petite juive touchante. L'histoire de Mademoiselle de Morangis, la fille du publiciste catholique qui se fait religieuse tandis que son père brûle les livres où elle a puisé cet amour du cloître, nous a rappelé la prise de voile de la fille de Montalembert.

Que de profils vrais et connus dans ce livre, le meilleur qu'ait écrit, en fait de romans, l'auteur des *Muscadins* et du *Beau Solignac*, et un livre qui est déjà dans toutes les mains.

PETITES NOUVELLES

— Quelques-uns de nos confrères avaient annoncé une seconde et prochaine audition des *Héroïques;* c'est là une erreur. Il est question en ce moment de transformer ce drame lyrique en opéra. En tout cas, il en sera donné des auditions suivies l'hiver prochain.

— Les Variétés viennent de recevoir une pièce en un acte de M. Charles de la Rounat, intitulée : *la Lampe*. Elle est tirée d'une nouvelle publiée dans le *Charivari* par M. Paul Tisserant, et a été écrite spécialement pour Dupuis.

— Jeudi nous aurons à rendre compte de la reprise de *Philémon et Baucis*, de Charles Gounod, à l'Opéra-Comique; et de la musique nouvelle que M. Massenet a écrit pour la représentation des *Erynnies* au Théâtre-National-Lyrique.

— Voici la distribution d'*Oberon*, qui doit alterner avec *Dimitri*, au Théâtre-National-Lyrique, à partir du 1er juin :

Oberon,	MM.	Montaubry.
Huon,		Richard.
Sherasmin,		Lepers.
Sadack,		Tissier.
Aboulifar,		Grivot.
Tezia,	Mlles	Salla.
Fatime,		Sablairolles.
Puck,		M. Thomas.
Le bey,	MM.	J. Vizentini.
Un pirate,		Chevalier.

Chœurs et ballet.

— Un grand nombre de directeurs de théâtres de Paris se sont réunis au théâtre des Variétés, et là, M. Comte a soumis à ses confrères les bases d'une association sérieuse et solide, sous la dénomination de *Chambre syndicale des directeurs de théâtres*.

Cette proposition a été accueillie à l'unanimité.

L'objet de la Société est :

1° La défense mutuelle des droits des associés, soit entre eux, soit vis-à-vis des tiers qui sont en rapport d'intérêts avec eux;

2° La création d'une caisse de secours

La Société est représentée par un comité de six membres, savoir :

MM. Comte (Bouffes-Parisiens), Bertrand (Variétés), Larochelle (Porte-Saint-Martin), Plunckett (Palais-Royal), Cantin (Folies-Dramatiques), Castellano (Théâtre-Lyrique).

Le bureau a été composé comme il suit :

M. Charles Comte, président;

MM. Larochelle et Cantin, secrétaires;

M. Plunckett, trésorier.

La chambre syndicale est déjà entré en fonctions; entre autres questions à l'ordre du jour, il faut signaler :

1° *Le droit des pauvres.* — La question, présentée à la dernière Assemblée législative à la veille de sa clôture, va être soumise à l'examen de la nouvelle Chambre; plusieurs députés ont déjà promis leur concours, et tout fait espérer, cette fois, une solution définitive;

2° *La réforme de l'affichage quotidien;*

3° Les engagements des artistes, dont les prétentions exagérées sont une des causes qui compromettent le présent et surtout l'avenir de l'industrie théâtrale.

La chambre syndicale des directeurs de théâtres va se rattacher au comité central des chambres syndicales dont M. Frédéric Lévy est actuellement président.

— Le dernier Bulletin de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques publie un tableau comparatif très intéressant sur l'état des recettes des théâtres pour l'exercice avril 1875 à mars 1876.

Les recettes brutes de l'Opéra, qui s'étaient élevées pour l'exercice 1874-1875 à 1,849,372 fr., se totalisent, l'année suivante, par 3,651,264 fr.; différence : 1,801,892 fr. Il ne faut pas oublier que, sur les douze mois de cet exercice, trois seulement appartiennent au nouvel Opéra, et les neuf autres à la salle Ventadour. La moyenne de la recette de l'Opéra est donc de 20,000 fr. par représentation.

Au Théâtre-Français, la recette totale s'est élevée de 1,474,927 fr. à 1,514,803 fr.; différence : 39,876 fr. en faveur de l'exercice 1875-1876.

A l'Odéon, l'écart est plus sensible : les recettes de 1874-1875 s'élevaient à 505, 304 fr.; celles de 1875-1876 à 628,868, cette différence de 125,564 fr. peut être imputée au grand succès des *Danicheff*.

Le théâtre qui a le plus prospéré, par comparaison, est le théâtre du Vaudeville : les recettes, qui s'élevaient, pour l'exercice 1874-1875, au total modeste de 330,963 fr., montent, pour 1875-1876, à 946,230 fr.

COURSES DU BOIS DE BOULOGNE

Dimanche a eu lieu à Longchamps la huitième et dernière réunion du Printemps; le beau temps avait attiré une foule considérable et le champ de courses était très-animé et le retour splendide.

—

Voici les résultats :

Prix des Tertres, 2,000 fr. — 1er Guy, à M. Delâtre ; 2e Moldo-Valaque, du haras de Martinvast ; 3e Francœur III, au baron de Pierres.

—

Prix du Trocadéro, 4,000 fr. — 1er Nadége, à M. Fould ; 2e Roussillon, au comte de Lagrange ; 3e Kermesse, au comte de Berteux.

—

Poule des Produits, 15,000 fr. — 1er Braconnier, au comte de Lagrange ; 2e Enguerrande, à M. Lupin ; 3e Camembert, au comte de Lagrange.

—

Prix du Lac, 8,000 fr. — Bijou, au comte de Lagrange, et Middlesex, à M. Delâtre, ont fait *dead-heat*; 3e Pensacola, à M. Lupin.

—

Prix de Neuilly, 5.000 fr.; 1er Gribowski, du haras de Villebon; 2e Vivienne, à M Delamarre; 3e Noisette, au prince d'Arenberg.

Prix de Courbevoie, 4,000 fr. — 1re Almanza, à M. Lupin; 2e Nadége, à M. Fould; 3e Volage II, à M. de la Charme.

COURSES A LA MARCHE

RÉSULTATS DES COURSES DE LUNDI

Dans le prix de Villeneuve, Pactole II a seul fourni la course.

—

Prix de Vaucresson : 1,000 fr. — 1re Florine, à M. Moreau-Chaslon; 2e Gracieux, au marquis de Caumont; 3e Intrigante, à M. Gougeon.

—

Prix Franc-Picard, 1,500 fr. — 1er Beaumanoir, au baron Finot; 2e Han, à M. Boislay; 3e Maravilla, à M. Baresse.

—

Prix de la Marche, 4,000. — 1er Duquesne, à M. Frémy; 2e Castaway, à M. Call; 3e Marche-Mal, au baron de Pierres.

—

Prix de Yardy, 1,000 fr. — 1er Figurant, à M. Macevoy; 2e Monopole, à M. Coney; 3e M. Blason, au comte de Clermont-Tonnerre.

—

Dimanche, réunion à Chantilly.

— Le Conseil d'administration de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest a décidé, qu'à partir de l'hiver prochain, les compartiments de 2e et de 3e classe seront chauffés, comme ceux de 1re classe, dans tous les trains de la Compagnie parcourant les grandes lignes.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 801e livraison (13 mai 1876). — TEXTE : Pékin et le nord de la Chine, par M. T. Choutzé. (1873. Texte et dessins inédits.) — Douze DESSINS de H. Clerget, J. Moynet, A. Marie, F. Bassot, Taylor et E. Ronjat.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tass. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne).— Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0.50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

Spécifique infaillible pour *guérir* **surdité** ancienne ou récente, Inventeur, Juan Segurola. Seul dépôt à Paris. Mme de Valdès, 89, boulev. de Voltaire

---

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. 3 f. En vente maison de santé, r. d'Armaillé, 19.

LIQUEUR D'OR ..ge exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre. Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Depts, Étranger.

LE SOLEIL grand journal politique et littéraire, paraissant six fois par semaine.
Prix de l'abonnement pour toute la France : **25 fr. par an.**
Bureaux du journal : à Paris, 9, rue d'Aboukir.

Dr GOUPIL. **Le Sexe mâle** (V. aux annonces).

COLLECTION
du
PARIS - THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah-Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguétre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fros Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Peszeui. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — B. Pas & F. Jabyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Mamet. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Sorlwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 *centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.*

Les collection brochée de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu franco, en province.*

La collection brochée de la deuxième année, contenant les numéros 53 à 104, est également en vente au prix de :

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..............	*un an,* 14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.....	—	16 *fr.;*	—	8 *fr.*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A GODEMENT.

Paris.— Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

A partir du 23 Avril LA LANTERNE de BOQUILLON, par A. HUMBERT, devient politique et paraît toutes les semaines. 10 Ces le Numéro.

MALADIES SECRETES. ÉCOULEMENTS INVÉTÉRÉS, Guérir bien, guérir vite et sans danger, tel est le but qu'atteignent toujours les PERLES LARRIEU, à l'Opiat du *Codex*; pour combattre sans Mercure tous les effets des maladies contagieuses. — Bte **6 fr.** *franco.* — Phe, 13, rue Turbigo à Paris. — Larrieu, Ph.-Chimiste à Toulouse.

GUIDE PRATIQUE
DES BOISSONS GAZEUSES

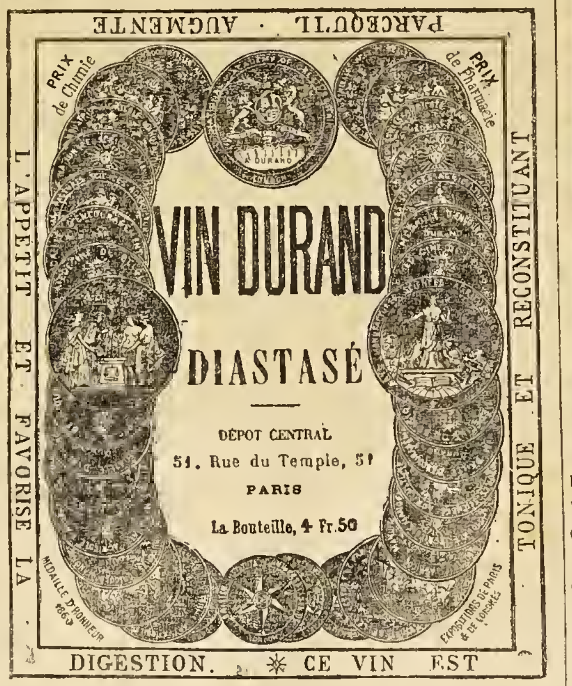
Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle,* ou envoyer 5 fr. à l'atelier, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo.* Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression. c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

LA
MODE NOUVELLE ET MIROIR PARISIEN RÉUNIS
16e année, journal illustré d'économie domestique et de travaux de dames, paraît le 1er de chaque mois. **Un an :** *Paris,* **10** fr.; *départements,* **12** fr. Dans le numéro, gravures de modes coloriées, patrons découpés de grandeur naturelle, musique, broderies, tapisserie en couleur, etc.

PRIME : **UN JOLI BIJOU EN OXYDE** *(franco),* par la poste, **50 c.** — On s'abonne du **1er mars 1876**, boulevard Saint-Michel, 13, à Paris.



ON LIQUIDE
Les GRANDS MAGASINS de blanc, toile, lingerie, bonneterie et chemises
A JEANNE D'ARC
43, Chaussée-d'Antin, et 79, angle de la rue de la Victoire.

ON LIQUIDE	BAS de Paris, entièrement finis, valant 35 fr. la douzaine........	15 »
ON LIQUIDE	CRAVATES dentelle crème, épingle agrafe valant 1 f., la cravate	» 25
ON LIQUIDE	SERVIETTES damassées pur fil de Saxe, valant 20 fr., la douzaine...	8 40
ON LIQUIDE	CHEMISES p. hommes, cols, plast. toile, valant 8 fr., la chemise.....	3 59
ON LIQUIDE	SERVIETTES éponge, avec belles franges, valant 75 c., la serviette..	» 20

ON LIQUIDE
Un million de marchandises à trois quarts de perte, aujourd'hui et jours suivants.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers.

8e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — 4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GUÉRISON des **Dartres, Eczémas.** M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczéma au visage, guéri en 45 j. p. le Dr **Huë.** *r. Vaugirard,* 274, Paris, de 1 à 4 h. pr corr.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spel. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 bisct. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consult' grt de midi à 6h. et par corresp. Expéd°

ASTHME ET PHTHISIE
M. **RICOU,** chimiste, est tellement sûr d[e l'effi]cacité de son remède contre l'asthme, l'opp[ression] et les maladies de poitrine, qu'il en envoie [un] *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la de[mande]. Boulevard Sébastopool, 117 Paris.

MALADIES DES **FEMMES** Cause fré[quente] de stérili[té]. [Trai]tement par Mme JUNK DE TREVES, m[aîtresse] sage-femme. Maison d'accouchement. — Pa[ssage] Saint-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4

CHIROMANCIE lignes de [la main]. *Mme Indag...* boulevard Voltaire, de une heure à cinq lundi mercredi, vendredi, samedi.

Flacon : 5 fr. — Flac[on]
PEAU DU VISAGE
LE LAIT ANTÉPHÉLIQ[UE]
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire e[t...]
Paris CANDÈS Bd St[...]
ET CHEZ LES PARFUMEURS ET COIFFE[URS]

BANDAGE A PELOTTE MÉTAL CREUX, A VENT[...] légère, jamais mouillée. Guérison s[...] 12, 20 fr. par hernie, selon qualité. Envoi contre [...] poste. COMBE, r. Notre-Dame-de-Nazareth, 38. P[aris]

MALADIES DES FEMMES ET STÉRI[LITÉ]
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-F[emme] — Traitement sans repos ni régime des ma[ladies] des femmes, inflamations, suite de couches, [...]tions, déplacement des organes, causes fréq[uentes] et souvent ignorées des stérilités, langueur[s], pitations, faiblesses, maladies nerveuses, ma[...] etc. — Les moyens que Mme LACHAP[ELLE] emploie sont le résultat de longues années d'[études] et d'observations pratiques, dans le trait[ement] spécial de ces affections. Consultations t[ous les] jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 2[...] les Tuileries.)

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN[E,] REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE[AU,] BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A[N]
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR[IS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d[yspepsies,] mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux asthme, étou[ffements,] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép[uisement,] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certa[ins mets] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cure[s, com]pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wur[zer, Cam]phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, san[s] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle e[st préfé]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les acc[idents de] l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie,* d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy,* déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière.*

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements.* Il ne pouvait plus se tenir sur ses ja[mbes, ni] dormir, ayant toujours le creux de [l'estomac] gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a[vec étouf]fements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* op[iniâtre de] 9 ans. C'était terrible, et des médecins [...] avaient déclaré qu'il n'y avait pas mo[yen de le] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *[Biscuits de] Revalescière,* en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée,* en boît[es de fer]blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. o[u] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt pa[rtout chez] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.
Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris: 30 cent. Départements: 35 cent. N° 158

PARIS-THÉATRE

DRAME — AUTEURS DRAMATIQUES — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché LIÉBERT

TRAGEDIE — MUSIQUE

JULES CLARETIE

E Paz, Rédacteur en chef

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE JEUDI

Du 25 au 31 Mai 1876

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTS.	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ETRANGer	id. 20 fr.	id. 10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLVIII

—

JULES CLARETIE

—

Intelligence souple et doublée d'une volonté opiniâtre, travailleur infatigable, insatiable de production, Jules Claretie a, dès sa plus tendre jeunesse, éprouvé le besoin de cultiver, dans toutes ses parties, le domaine si varié de l'écrivain.

Journaliste avant vingt ans, bientôt romancier, puis critique d'art, publiciste, historien, conférencier, auteur dramatique, il a touché à tout avec bonheur, laissant, çà et là, l'empreinte d'un talent sincère, élevé, plein de sève, et qui lui a valu la sympathie générale. Mais, avant de faire ressortir la valeur du fécond écrivain, je vais essayer de le suivre à travers sa carrière si bien remplie.

D'une famille de commerçants, JULES ARNAUD CLARETIE est né à Limoges le 3 décembre 1840. Il fit ses études à Paris, au collège Chaptal et au lycée Bonaparte. Le besoin d'écrire le tourmenta dès ce moment, d'autant plus qu'il était doué d'une facilité extraordinaire pour traduire sa pensée. Aussi était-il encore sur les bancs de sa classe lorsque parut, sous le pseudonyme de Arnold Lacretie, dans le journal : *Les Cinq Centimes illustrés*, sa première production : *Le Rocher des Fiancés*.

Une tragédie sur la *Mort de Pompée*, un roman intitulé : *les Secrets d'Eulalie*, dont les six cents feuillets restèrent dans son pupitre, et une quantité d'essais littéraires de toutes sortes, avaient vu le jour avant que le collégien fut reçu bachelier.

Jules Claretie ne se sentant pas de goût pour les études du droit, préféra entrer dans le commerce en sortir du lycée, mais sa vocation pour les lettres le rendait peu propre à cet état, et il se servait, le plus souvent, des factures de son père pour y ébaucher, soit en vers, soit en prose, quelques tentatives de théâtre ou de roman.

Aussi resta-t-il peu de temps employé dans la maison paternelle et le trouve-t-on, dès l'âge de dix-neuf ans, en pleine collaboration de journalisme. Entré au *Diogène*, sous la direction de Varner, il y fit des contes fantastiques imités d'Erckmann-Chatrian, des comptes rendus de théâtre; quelquefois même, des numéros entiers de ce journal étaient rédigés par lui sous des pseudonymes différents. Arsène Houssaye lui ouvrit les colonnes de l'*Artiste*, et on le voit collaborant à la *France* sous le pseudonyme d'Olivier de Jalin.

Un roman publié chez Dentu, sous le titre de *Une Drôlesse;* puis en 1863 : *Les Ornières de Paris*, nouvelles; *Pierrille*, histoire de village; *L'Incendie de la Birague*, concordèrent avec son entrée au *Figaro*, non politique alors. De 1863 à 1866, il fit les Échos de Paris à ce journal, d'abord de moitié avec Monselet, sous le pseudonyme de *Monsieur de Cupidon*, puis il les signa bientôt de son vrai nom, car son collaborateur lui avait laissé généralement faire toute la besogne.

Après la publication de nouvelles sous ces titres : Les *Victimes de Paris, Histoires cousues de fil blanc*, les *Voyages d'un Parisien*, et d'un roman : *Mademoiselle Cachemire*, réédité sous le titre des *Femmes de proie*, il fit paraître son premier roman à sensation en 1866 : *Un Assassin*, réimprimé ensuite sous le titre de : *Robert Burat*.

Des études sur *Petrus Borel*, et sur les *Contemporains oubliés*, l'avaient également recommandé comme critique littéraire; aussi, dès cette époque, le comptait-on déjà parmi les jeunes écrivains appelés à un sérieux avenir.

Plusieurs journaux s'assurèrent sa collaboration : à l'*Illustration*, il prit la succession du marquis de Belloy pour le compte rendu des théâtres; à l'*Événement*, il fit des articles de genre et l'*Avenir national*, après lui avoir confié une chronique quotidienne, l'envoya en Italie, à la suite de nos armées, pour retracer la physionomie de la campagne qui promettait d'être si brillante. Ce fut pendant ce voyage qu'il fit la connaissance de Petrucelli de la Gatina, avec lequel il jeta les bases de sa première œuvre dramatique : *la Famille des Gueux*, dont la représentation n'eut lieu qu'en 1869, à l'Ambigu.

Revenu à Paris, Jules Claretie entra, en 1867, à l'*Opinion nationale*, comme critique du lundi, en remplacement de Francisque Sarcey.

Ce fut cette année là que parut sa première étude historique : *les Derniers montagnards*, histoire de l'insurrection de prairial an III, œuvre des plus remarquables, entièrement faite sur des documents inédits et où il apporta, avec une conscience irréprochable, un talent sérieux d'historien, et des qualités d'écrivain d'un ordre très élevé. A l'appui de mon jugement, je suis heureux de citer celui du maître des maîtres, de J. Michelet, sur la tombe duquel la France entière acclamait, il y a quelques jours, le génie sincère. Voici l'appréciation de l'auteur de la *Révolution* :

« La Préface est superbe. Je la lis en vous » recevant. C'est d'un souffle ardent, admirable.

» Je réimprime la *Révolution* pour format po» pulaire. Quoi qu'elle n'aille pas jusque-là, je » vous citerai et je dirai selon mon cœur ce que j'en pense.

» Tout à vous.

» J. MICHELET.

» 15 novembre 1867. »

Bientôt après, 1868, *Madeleine Bertin* venait montrer sous un jour encore nouveau le talent de Jules Claretie; là, il introduisait la politique dans le roman, et traçait un tableau très brillant de nos mœurs parlementaires.

Entré à l'*Indépendance belge*, comme correspondant parisien, en 1868, il n'a pas cessé, depuis cette époque, d'y faire un courrier chaque semaine, et, chaque année, le compte rendu du Salon de peinture et de sculpture.

En 1869, Jules Claretie fit paraître la première série de ses causeries sur l'art dramatique, sous le titre : de la *Vie moderne au théâtre;* il publia également des notes et croquis, sous le titre de : *La Poudre au vent* et une étude politique et critique : *La libre Parole*. Ce fut cette même année qu'il apparut pour la première fois à la scène avec *la Famille des Gueux*, drame en cinq actes dont j'ai parlé plus haut, étude historique largement esquissée et pleine de sentiments nobles et élevés; et aussi avec : *Raymond Lindais*, aux Menus-Plaisirs, œuvre soignée et d'un mérite réel.

La guerre ne vint pas suspendre les travaux de cet infatigable lutteur. Le jour même de la déclaration de guerre paraissait : *les Journées de Voyage*, et bien que, d'une part, il fit partie de l'état-major de la garde nationale, et que, d'autre part, il fut chargé, pendant le siége, par Etienne Arago, le Maire de Paris, de l'organisation générale des bibliothèques populaires dans chaque arrondissement, il trouvait moyen de faire à la Gaîté des conférences sur Molière et de préparer son *Paris assiégé* et son *Histoire de la Révolution de* 1870-1871, qui resteront comme des pages éloquentes et fidèles où pourront puiser les historiens de l'avenir.

Depuis 1871, Jules Claretie, comme journaliste, a pris un moment le feuilleton dramatique du *Soir*, puis a succédé à Paul Foucher au journal *la Presse* où il est actuellement. Comme auteur dramatique, il a donné *les Ingrats*, au théâtre Cluny; *les Muscadins*, au Théâtre-Historique. Comme historien, il a publié *les Dantonistes* (Camille Desmoulins et Lucile Desmoulins). Comme romancier, on lui doit *les Muscadins, le Beau Solignac, les Belles Folies, Noël Rambert, le Roman des Soldats*, et, ces jours-ci même, *le Renégat*, œuvre mûrement réfléchie, bien pensée, pleine de cœur et de conviction, écrite dans un style rapide, concis, nerveux, par moments, d'une poésie charmante. Comme critique, il a fait réimprimer : *Peintres et Sculpteurs contemporains, Molière, sa vie et ses œuvres, l'Art et les Artistes français contemporains.*

Si j'ajoute encore que Jules Claretie a en répétitions au Vaudeville une petite pièce : *le Diner de Michelin*, étude de mœurs et scène de la nuit du 9 thermidor, et qu'il prépare un grand drame sur la *Bataille de Denain*, on pourra se convaincre de la prodigieuse fécondité de ce jeune écrivain, dont presque toutes les soirées sont prises par son métier de critique théâtral et qui trouve encore le moyen de remplir ses fonctions de membre du Comité de la Société des gens de lettres et de secrétaire du Comité de la Société des auteurs dramatiques.

Mais l'espace va me manquer pour apprécier l'*écrivain* et tracer quelques lignes de la physionomie de l'homme :

Un des plus grands mérites de l'historien, c'est évidemment la sincérité. A cet égard, Jules Claretie peut déjà prétendre à occuper une place sérieuse parmi les chercheurs de notre temps. Pour écrire ses *Derniers Montagnards* comme son *Camille Desmoulins*, il s'est entouré des documents les plus exacts et les plus complets. Aussi a-t-il une collection presqu'unique d'ouvrages sur la Révolution française qui, reliés uniformément aux trois couleurs nationales, forment à eux seuls une magnifique bibliothèque. Des manuscrits inédits, des pièces de conviction, abondent dans son cabinet de travail, et dans leur entourage il puise, avec l'expression de la vérité, un sentiment chaleureux de patriotisme, et son style y acquiert un coloris d'autant plus éclatant. A-t-il, par exemple, à peindre la fameuse entrevue où Brune vient dire à Desmoulins : « Vous allez trop loin, vous nous ferez arrêter, » il a sous les yeux la petite cuiller à chocolat dont Lucile Desmoulins barbouilla, à ce moment, la figure du général en lui ripostant vivement : « Vous nous ennuyez. » Et je pourrais citer mille petits détails du même genre ayant tous leur portée pour celui qui aime à penser; car, ne sent-on pas vibrer en soi une note plus ardente de patriotisme quand, à défaut des personnages eux-mêmes, on peut voir et toucher les objets qui leur appartenaient. Avoir, par exemple, près de soi la ceinture de mariage de Lucile Desmoulins et les bas qu'elle portait en montant sur l'échafaud, n'est-ce pas un moyen de participer plus directement aux poignants souvenirs de cette époque de la Révolution, et par contre de pouvoir en refléter les effets.

Chez Jules Claretie, le romancier ne fait pas de la copie à tant la ligne, comme la plupart de ses contemporains. Il fouille les caractères, étudie les mœurs de son temps et sait animer les personnages qu'il met à la scène. Foncièrement honnête, bien élevé, ayant l'esprit porté vers les choses utiles et bonnes, il est dédaigneux des procédés vulgaires qui font le plus souvent, du livre et du feuilleton, une débauche de faits divers où s'enchevêtrent les crimes et les gaudrioles osées. Pour lui, au théâtre comme dans le roman, il se croit tenu de ne se préoccuper que du but moral, et c'est en cela qu'il mérite la sympathie de tous. Son style sait être imagé quand il le faut, sa grande facilité pour écrire ne l'empêche pas de donner à sa phrase un ton correct et parfois élégant. Comme critique, il a de l'érudition et du goût; de plus, comme tous ceux qui savent véritablement quelque chose, il est indulgent pour les autres, ce qui est un mérite plus rare qu'on ne pense. De là, ces bonnes relations qu'il entretient avec tous ceux qui tiennent une plume, comme avec les artistes de tous genres: peintres, sculpteurs ou comédiens au milieu desquels il vit. L'homme, il est vrai, est, chez lui, des plus affables. Fils d'une femme d'un esprit supérieur, marié depuis peu à une femme charmante, et père d'un petit garçon pour lequel il a toutes les tendresses, sa vie se passe en famille au milieu des êtres et des objets qu'il affectionne. A côté d'une bibliothèque où plusieurs milliers de volumes s'étagent soigneusement classés, des œuvres d'art égaient les yeux et ravivent la pensée. Près de Velasquez, de David Teniers et des anciens, bon nombre de modernes, comme Carolus Duran, de Nittis, Detaille, ont leur place sur les lambris. Au-dessus d'un superbe dessin, les *Demoiselles Harvey*, par Ingres, on peut voir un paysage qui n'appartient à d'autre école qu'à celle de la nature et qui est signé : GEORGES SAND, Nohant, 26 janvier 1875 !

Est-il un bonheur plus enviable que celui de l'homme en pleine possession de la jeunesse et qui sait partager tout son temps entre les besoins de son cœur et les aspirations de son esprit ? Non, car l'amour de la famille et la passion du travail constituent réellement les sources les plus pures où se peuvent puiser les véritables joies de ce monde.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

ZINA DALTI

(De l'Opéra-National-Lyrique)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de l'auteur de Dimitri :

VICTORIN JONCIÈRES

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

Première représentation, à ce théâtre, de *Philémon et Baucis*, opéra-comique en deux actes de Carré et M. J. Barbier, musique de Charles Gounod.

Cette délicieuse idylle musicale fut jouée pour la première fois à Bade, telle que l'Opéra-Comique vient de nous la donner. Représentée à Paris, au Théâtre-Lyrique, peu de temps après sa création, cette partition s'était agrandie d'un acte, mais sa forme actuelle et primitive est certainement préférable, car elle donne la mesure exacte d'un adorable tableau de genre fouillé dans ses moindres détails avec l'art le plus exquis et le plus délicat.

Gounod venait d'achever *Faust* lorsqu'il conçut *Philémon et Baucis*, il était donc alors dans toute la force de son génie. Y a-t-il rien de plus exquis que l'ouverture où la poésie déborde, et que ce ravissant duo d'entrée si plein de fraîcheur et de riante tendresse ? Il semble qu'après cela il devenait bien difficile de continuer l'ouvrage et pourtant, pendant les deux actes entiers, l'inspiration toute spontanée du maître n'a pas fléchi un instant. Le chœur des Bacchantes, l'entr'acte et la musique de danse, la romance: *Ah! si je revenais belle*, le trio bouffe, la prière de Baucis intercalée dans le final, sont des morceaux d'une expression parfaite, où le sentiment de la couleur égale la distinction des contours harmoniques.

Aussi la reprise de *Philémon et Baucis* a-t-elle été accueillie avec chaleur. Mlle Chapuy a non-seulement chanté sa partie musicale en digne successeur de Mme Carvalho, mais elle a joué le rôle comme une pensionnaire de la Comédie-Française. C'est réellement une virtuose et une comédienne de l'ordre le plus élevé.

Nicot est un charmant Philémon, tendre et sympathique, il chante avec beaucoup de douceur et de sentiment. Bouhy montre sa science de chanteur dans le rôle de Jupiter. L'organe de M. Giraudet convient très bien à Vulcain, et cet artiste tire un parti très honorable de son rôle.

L'orchestre a parfaitement marché sous la direction de M. Constantin.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Reprise des *Erinnyes*, de M. Leconte de Lisle avec musique nouvelle de M. J. Massenet

Nous n'avons rien à ajouter à l'éloge que nous avons fait de la superbe tragédie de M. Leconte de Lisle, alors qu'elle apparut à l'Odéon, pour la première fois, l'année dernière.

Mme Marie Laurent et M. Taillade ont interprété, avec la même autorité et la même puissance d'inspiration, les rôles écrasants de Klytaimnestra et d'Orestès. Dans leur bouche, les vers du poëte prennent toute leur ampleur et conservent leur souplesse et leur éclat.

Nous dirons seulement que M. Massenet a ajouté, à sa belle partition, des chœurs, une marche et des airs de ballet dignes des autres morceaux qui constituaient l'œuvre primitive. Les airs de ballet sont particulièrement réussis, la mélodie en est saisissante et la façon dont elle est enchâssée dans l'orchestre révèle, chez le jeune compositeur, la connaissance la plus approfondie de la science harmonique.

M. Vizentini n'a pu malheureusement donner que quelques représentations de cette œuvre de premier ordre, Mme Marie Laurent et M. Taillade étant appelés à créer, à la Porte-Saint-Martin, l'*Espion du Roi*, dont nous aurons à rendre compte dans notre prochain numéro.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de : *Le Modèle*, pièce en un acte de M. Louis Leroy.

M. Louis Leroy a puisé le sujet de sa pièce dans le charmant petit livre de M. Alphonse Daudet, intitulé : *Les Femmes d'artistes*.

La donnée était scabreuse pour la scène. M. Leroy n'a pas cherché à en diminuer l'effet. Aussi les lorgnettes des spectateurs sont-elles continuellement tendues dans l'espoir de voir Mlle Raymonde, un délicieux modèle, prendre le costume et la pose d'une Vénus quelconque. Il n'en est rien, hélas ! et tout se borne à un déshabillé où la pudeur ne perd pas tous ses droits.

M. Louis Leroy a mis son esprit ordinaire dans le dialogue de cette petite saynète, qu'il est inutile de raconter et qui a réussi, grâce aussi à la verve de M. Calvin et à la gentillesse de Mmes Raymonde et Lemercier.

THÉATRE-HISTORIQUE

Reprise de l'*Homme au Masque de fer*

M. Castellano remet à la scène tout le vieux répertoire à succès du drame et du mélodrame.

Après la *Bergère des Alpes*, voici l'*Homme au Masque de fer*, qui remonte à 1831 ou 1832.

Habilement mise en scène, cette terrible et émouvante légende historique a eu de tout temps le privilége de faire verser des larmes au public sensible qui aime ces sortes de données théâtrales. A l'exception de M. Chelles et de Mme Raphaël Félix, l'interprétation est assez faible dans son ensemble. Malgré cela, le drame de MM. Arnould et Fournier a encore obtenu un succès relatif qui lui garantit quelques fructueuses représentations.

NOUVELLE

LA FEMME DE MON ONCLE

— Suite —

III

C'EST MOI QUI SUIS NARMOIS, BERGER DE CE TROUPEAU.

Cinq mois se sont écoulés depuis la précédente conversation.

Seul dans sa chambre, penché sur un petit bureau, Louis Morand écrit avec rapidité.

Il en est à la troisième page, et, à ses joues animées, à la joie de son regard, on voit que la quatrième ne restera pas vierge d'écriture.

Mais on frappe à la porte.

Le jeune homme tressaille et demande avec impatience :

— Qui est là? que me veut-on?

— Excusez-moi, monsieur, c'est de la part de M. Narmois; il va partir pour la rue Saint-Honoré et il vous prie de l'y accompagner.

— Ah! fort bien, merci... Dites que je descends de suite.

Le Granvillais soupire en regardant sa lettre inachevée.

Puis il prend son chapeau et sort de sa chambre, dont, après avoir soigneusement fermé la porte, il emporte la clef.

Voici ce que contenait la lettre interrompue :

« Ma sœur chérie,

» Que je suis heureux de ta charmante nouvelle!

» Un petit ange en perspective!

» Pauvre mignonne, encore six mois à attendre!

» Ne t'occupe pas de la layette, c'est moi qui veux la choisir.

» Oh! n'aie pas peur, j'aurai bon goût, tu verras.

» Non, chère moqueuse, aucune Parisienne ne m'a encore demandé en mariage.

» Mais patience! qui sait? J'épouserai peut-être une princesse aux petits pieds; seulement, il faudra que cette princesse-là ait perdu son royaume, car je ne suis pas riche : donc, je ne prendrai jamais pour mienne une femme à écus, malgré ma bosse.

» A propos de ma bosse, tu sauras qu'elle me rentre de plus en plus dans le dos; c'est au point que, si tu me voyais par derrière, tu serais capable, joli monstre, de renier ton frère!

» Malgré ma bosse, te disais-je tout à l'heure, j'ai un idéal dans le cœur et tout un roman dans la tête.

» Je vais t'en donner un aperçu : je veux me marier!

» Je voudrais trouver une jeune fille pure comme une perle de rosée, joyeuse comme un enfant qui rit, pensive comme une vierge amoureuse... d'un nuage.

» Avec cela jolie et mutine à ses heures.

» Pauvre d'argent, mais assez riche d'esprit pour que nos causeries soient agréables.

» Voilà le trésor que je demande...

» Hélas ! le trouverai-je !

» Mais épouser une femme riche !...

» Oh ! chère enfant, tu n'as pas réfléchi en me souhaitant ce malheur !

» Ne sais-tu pas, Denise, que, lorsqu'un homme épouse une héritière, il lui faut divorcer avec ses goûts, avec ses opinions ; qu'il lui faut refouler ces vagues tristesses du cœur qui, parfois, nous font monter aux yeux de mystérieuses larmes ?

» Autrement, si votre femme est acariâtre et que votre façon de voir diffère de la sienne, elle vous dira d'un air dédaigneux :

» — Ah ! mon cher, gardez votre manière de comprendre pour vous, et laissez-moi tranquille. Il me semble que vous me coûtez assez cher pour cela.

» D'un autre côté, si votre compagne est douce, et que l'une de ces tristesses dont je parlais tout à l'heure rende vos yeux humides de pleurs, elle se dit en détournant la tête:

— Le pauvre homme ! il aimait peut-être une jeune fille sans fortune, mais il a eu peur de la misère et a préféré ma dot...

» Tu comprends, Denisè, ma sœur, tu comprends que des mariages semblables infligent à un homme de cœur des supplices qui doivent faire rêver suicide...

» Or, moi qui veux vivre le plus longtemps possible, je n'épouserai jamais qu'une femme plus pauvre que moi.

» Je suis sûr que tu ris, et c'est de ma faute, car je ne t'ai pas encore dit que ma fortune était commencée.

» Figure-toi que mon excellent oncle m'a donné pour ma fête un porte-cigares rempli de cigares enveloppés d'un mystérieux papier...

» Tiens, j'aime mieux te le dire de suite... car dans ta position... C'était une inscription de rente sur l'État ! une inscription de quarante mille francs !...

» J'ai embrassé mon oncle ; je crois même que j'ai pleuré de joie ! oui, car je me suis dit :

» — Voilà qui va enfin me permettre d'aimer mon idéal... lorsque je l'aurai trouvé...

» Ce bon parrain a été touché de ma joie. — Tiens, dit-il, voilà mille francs pour tes petites dépenses ; il ne faut pas qu'un jeune homme reste sans argent.

» Tu vois, Denise, quel excellent oncle j'ai là : aussi, je lui ai voué une sincère et solide amitié.

» Je ne lui reproche qu'une chose, c'est de ne pas m'avoir encore présenté à sa femme.

» Je t'avoue que je commence à croire que cette jeune femme, que personne ne connaît, a peut-être quelqu'infirmité d'esprit... Qu'en penses-tu ?

» Merci, chère sœur, des soins que tu donnes à notre gentille propriété des Alguettes ; ce sera plus tard le nid de la douce créature qui voudra bien donner sa beauté et son amour au pauvre bossu granvillais.

» Mignonne, sais-tu que je n'ai pas encore reçu... »

La phrase en restait là ; nous connaissons le motif de cette interruption.

L'oncle et le neveu passèrent tout l'après-midi dans les comptoirs de la rue Saint-Honoré.

Il faisait nuit lorsqu'ils rentrèrent.

Louis Morand se hâta de monter à sa chambre, pressé qu'il était de finir et d'expédier sa lettre à Denise.

Mais ce fut en vain qu'il chercha les trois pages écrites.

Cependant les papiers épars sur le bureau furent visités un à un, les tiroirs culbutés de fond en comble.

Rien ! rien !

Le jeune homme allait regarder si sa lettre ne s'était pas envolée dans un des coins de sa chambre, lorsqu'en portant les yeux sur la tablette de la cheminée, il s'aperçut que son portrait, petite miniature encadrée dans un médaillon appendu au mur, n'était plus à sa place ; pensant que le clou doré qui le retenait avait cédé, le jeune homme s'empressa de chercher.

Mais, pas plus que la lettre le portrait ne se retrouva.

Les sourcils froncés, Louis Morand allait sonner son domestique, afin de savoir comment il se faisait qu'on fût entré dans sa chambre, dont il avait emporté la clef, lorsque la porte s'ouvrit toute grande et que M. Narmois entra chez son neveu.

Le bossu était fort pâle, et ce fut en jetant une sorte de gémissement qu'il se laissa tomber sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous, mon cher Narmois !

Et le jeune homme s'approcha vivement de son oncle.

— J'ai que je suis furieux : je viens de trouver dans ma chambre une lettre d'une page ! une lettre qui...

— Ah ! par exemple ! s'écria le Granvillais, voilà qui est bizarre ! Vous trouvez une lettre d'une page dans votre chambre, et moi j'en perds une de trois pages !...

— C'est possible, tu me raconteras cela une autre fois ; pour le moment, tiens, lis-moi ceci.

Et l'oncle tendait à son neveu un papier azuré et froissé.

Louis Morand lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Ayant à vous parler d'affaires, je suis venue chez vous ; ne vous y trouvant pas, j'ai pris ce que je venais vous demander, à savoir :

» Dix mille francs et le passe-port que vous m'avez fait préparer, lorsque j'ai eu, il y a trois mois de cela, la fantaisie d'aller respirer l'air de la mer.

» Lorsque vous apprendrez ma visite, je serai déjà loin.

» Madame Duval est du voyage.

» Si, par hasard, vous aviez quelque chose à me faire savoir, remettez vos lettres à Martin, le vieux jardinier de ma villa de Fontenay-aux-Roses.

» Mais ne vous donnez pas la peine de le questionner, car je lui ai ordonné d'être pour vous entièrement sourd et muet.

» Je vous salue, monsieur, et vous invite à ne pas plus vous inquiéter de moi que je ne m'inquiète de vous.

» MADAME NARMOIS. »

Assez embarrassé par ce qu'il venait de lire, le jeune homme regardait cette singulière épître, dont la signature était formée de lettres ayant plusieurs centimètres de hauteur.

— Eh bien ! Louis, que dis-tu de cela ?

— Dame, mon cher oncle, je dis que je commence à croire que votre femme est un sylphe, et qu'elle sera éternellement invisible pour moi... Mais est-ce que ce voyage vous contrarie beaucoup !

— Son voyage ?... oh ! non vraiment ! Qu'elle aille au diable, si cela lui plaît ! Ce qui me rend furieux, c'est cette espèce de visite domiciliaire !...

Et comme son neveu gardait un silence embarrassé :

— C'est que, tu ne sais pas, reprit-il, cette fantasque créature a un double de toutes les clefs de cette maison !... Elle est curieuse comme une femme, et d'une indiscrétion !... Figure-toi, mon cher Louis, qu'elle a assis sur tous les siéges de ma chambre à coucher les portraits de mes maîtresses, et que, au milieu, elle a placé le grand singe empaillé du vestibule, l'a coiffé de l'un de mes chapeaux, et que, entre les mains du singe, elle a étalé une large feuille de papier sur laquelle elle a écrit :

C'est moi qui suis Narmois, berger de ce troupeau.

A ce dernier mot, Louis Morand partit d'un éclat de rire si joyeux et si fou, que son oncle ne put s'empêcher de l'imiter.

— C'est égal, murmura-t-il en s'essuyant les yeux, je t'assure, Louis, que cette fouille générale m'est fort désagréable !... Et, tiens, j'y songe, si tu as perdu une lettre, sois sûr que ce sera cette fantasque et indiscrète créature qui s'en sera emparée.

— Oh ! non, mon cher Narmois, j'ai réfléchi, et je suis certain que ma lettre, placée près de la fenêtre ouverte, aura été emportée par le vent.

—C'est possible, tant mieux pour toi ! et, maintenant si tu voulais venir m'aider à mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs amoureux, tu me ferais un vrai plaisir, car j'en perds la tête !... Et je ne voudrais pas que les domestiques vöient toutes ces boucles de cheveux, ces fleurs fanées et ces rubans bleus ou roses... Diable ! il faut des mœurs dans le commerce !

Le jeune homme sourit de la singulière morale de son oncle, et il s'empressa de le suivre chez lui.

Mais il ne jugea pas à propos de lui dire que le coup de vent qui avait enlevé sa lettre avait aussi enlevé son portrait.

IV

LA FÉE AUX MIETTES

Que le printemps est joli à la campagne ! Et que la campagne est charmante au mois de juin !...

A une demi-lieue de Fontenay-aux-Roses, regardant le chemin sablonneux et s'appuyant aux grands arbres d'un parc, une coquette habitation écoute fleurir les pâquerettes et tomber les feuilles mortes avec le même sourire aux dents de ses balcons de pierre festonnée.

Par une après-midi de ce beau mois de juin, un pâle et beau jeune homme, entièrement vêtu de noir, sauta à bas d'une voiture de remise et, s'arrêtant à la grille qui entourait le gazon de l'élégante demeure, agita la sonnette de la porte de bronze.

Presqu'aussitôt un vieillard introduisit le visiteur, le regarda attentivement et, d'une voix chevrotante :

— Que demandez-vous, monsieur ?

— Mon ami, je voudrais voir Mme Narmois, j'ai une bien triste nouvelle à lui annoncer... Tenez, faites-lui porter cette carte.

Le vieillard prit la carte et lut :

— Louis Morand.

— Comme c'est dommage ! fit-il, faut vous dire, monsieur, que Mme Narmois n'est pas encore revenue de son voyage.

— Pas revenue ! répéta le visiteur : mais vous vous trompez, votre maîtresse a dû revenir il y a trois ou quatre jours. Faites-moi parler à Martin le jardinier.

— Martin, c'est moi, monsieur, et je vous ré-

pète que Madame n'est pas ici. Pour le moment c'est Mlle Marguerite qui est la seule maîtresse de la maison... Mais, au fait, si vous voulez lui parler, elle a reçu ce matin une lettre de Madame et vous aurez ainsi toujours de ses nouvelles.

— Vous avez raison, faites-moi parler à cette demoiselle.

Une soubrette fraîche et pimpante comme une pomme d'api conduisit le jeune homme.

Arrivés dans un salon aux murailles peintes à fresques, elle désigna une porte close, disant d'une voix flûtée :

— Que Monsieur ouvre cette porte, Mlle Marguerite ne tardera pas à venir.

Louis Morand était distrait et mélancolique ; il tourna le bouton doré et entra machinalement.

Mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il s'arrêta, regardant autour de lui.

Il se trouvait dans une immense rotonde construite en verre et en minces rameaux de fer imitant des roseaux.

Pavée de sable fin et de larges bandes de mousse, cette rotonde était remplie d'arbustes rares et fleuris.

Des centaines d'oiseaux gazouillaient dans cette petite forêt d'Amérique.

Il y avait des rochers, des fontaines et, de distance en distance, de blanches statues portant sur la hanche de coquettes corbeilles remplies de grain et de millet.

Tout à coup, au chant des oiseaux se mêla une autre voix.

C'était une pure et fraîche voix de jeune fille. Elle disait :

— Est-ce à moi ou aux oiseaux que vous avez quelque chose à dire ?

Louis Morand se retourna vivement et balbutia :

— Pardon ! mais je venais ici pour parler à Mlle Marguerite, et... et voilà que je me trouve en face de la fée des fleurs et des oiseaux...

— La fée aux miettes tout au plus, répondit la charmante jeune fille, qui, d'un geste gracieux, montra dans une corbeille passée à son bras des miettes de pain et de biscuit. Vous permettez, monsieur, que je continue mon rôle d'envoyée de la Providence ? J'aurai vite fini et, après, j'écouterai ce que vous avez à me dire.

— Comment, mademoiselle, c'est vous qui êtes...

— Hélas ! oui, monsieur, je ne suis que Mlle Marguerite... quelle déception !... n'est-il pas vrai ?

Et la jeune fille s'éloigna, renouvelant de droite et de gauche les provisions de ses pensionnaires.

C'était d'un regard charmé que le Grandvillais suivait tous les mouvements de la ravissante enfant.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, qu'est-ce que j'ai ? Mon cœur bat d'une étrange façon ! Mes mains tremblent et mes lèvres sont glacées !... J'ai la fièvre !... Est-ce que l'air me manque, ou bien cette senteur de feuillages et de fleurs me porte-t-elle à la tête ?

Voilà ce que le naïf enfant de Normandie se demandait.

Ah ! si l'oncle Narmois s'était trouvé près de lui, comme il aurait vite envoyé son neveu lire — l'*Amour*, par Michelet...

Louis Morand n'avait jamais aimé.

Envahi par cet amour soudain et despotique que Michelet nomme : — l'amour par coup de foudre, — le jeune homme finit par comprendre son mal et il ne détourna ni la tête, ni les yeux...

Elle était si jolie !

Un ample peignoir blanc, retenu autour de sa taille fine et flexible par une longue ceinture de moire pensée, l'enveloppait de ses plis vaporeux.

Sa chevelure noire et ondée retombait en boucles brillantes.

Ses grands yeux, d'un bleu sombre, avaient des regards d'adorable langueur et de charmante vivacité.

Son petit nez droit avait de mignonnes narines mobiles ; sa bouche d'enfant boudeur s'ouvrait sur de la nacre humide.

Ses joues s'empourpraient subitement.

Son front était blanc et pur comme une feuille de camélia.

Tout l'être de cette jolie créature était empreint de distinction native et de grâce pudique.

D'après sa pose de tête et à la manière dont elle relevait ses longues paupières, un physionomiste aurait juré que cette belle enfant devait avoir une fierté de reine et une grande puissance de volonté.

CALISTE FLEURIOT de LANGLE.

La suite au prochain numéro.

SALON DE 1876

La Peinture

IV

M. Vollon, qui avait abordé la nature vivante, l'année dernière, avec une figure d'homme dont le mérite disparaissait entièrement au milieu des admirables armures, se présente cette année avec une étude réaliste : *Femme du Pollet*, à Dieppe, d'une grande tournure, mais dont la principale valeur est dans l'impression générale. C'est une vigoureuse créature, bien campée, aux chairs vivantes et colorées recouvertes de haillons sordides, portant sur son dos le panier d'osier où elle mettra le produit de sa pêche. La brosse large et puissante du peintre vaut mieux que le crayon du dessinateur qui n'a pas arrêté les contours avec une justesse parfaite. Les épaules paraissent étroites en comparaison de la poitrine, et la main gauche est attachée d'une façon douteuse.

J'aime l'intention du groupe de M. Vely : *Le Premier Pas.* L'attitude gracieuse de la jeune fille penchée, qui se confie au bras du chevalier avec lequel elle va franchir le ruisseau, est agréable au regard ; le coloris frais et brillant des costumes donne à la scène un côté riant et tout à fait aimable.

M. Vibert a dépensé beaucoup d'esprit dans l'*Antichambre de Monseigneur*, mais il n'a pas à le regretter, car le succès de cette petite toile est sans conteste.

A côté d'une appétissante fillette, parée de ses plus beaux atours et attendant sur le sofa placé dans le vestibule, que son tour d'entrée soit arrivé, un gros moine à la face rubiconde et réjouie s'est assis, et, en devisant quelque trait malin, excite du doigt le bec d'un coq que la fermière porte dans un panier et sur ses genoux. Dans la pièce d'attente qui fait suite est un autre moine en train de lire son bréviaire. Il a toutefois cessé ses prières pour jeter un coup d'œil sur la scène dont nous venons de parler, et sa physionomie est merveilleuse d'intention. Près de lui un domestique tout galonné explique ce qui se passe au jeune prêtre faisant les fonctions d'introducteur, et celui-ci sourit d'un air tant soit peu léger au récit qu'on lui fait. Enfin, jusque dans le fond de la pièce, un guichet, au bas duquel sont écrits ces mots : Fermez doucement s. v. p., s'est subitement ouvert et laisse pénétrer, comme témoins de ce qui se passe, les yeux ardents d'un homme en quête de ce genre d'amusements. Les accessoires qui entourent ces personnages sont spirituellement choisis et rendus. Pour n'en citer qu'un : le mur tapissé de mandements est très divertissant à regarder ; un coin d'affiche s'est décollé, le papier s'est roulé sur lui-même et laisse voir la tapisserie représentant quoi ? la partie inférieure d'un petit amour nageant dans le ciel bleu ! Cette très amusante petite toile est rendue avec l'exécution serrée et précise habituelle à M. Vibert.

La Danse du Vito, par M. Worms, est également agréable, mais à un autre point de vue. La belle fille de Grenade, aux corsage et jupons courts, montée sur la table et dansant avec crânerie une danse du pays, est bien séduisante ; et les visages gracieux, les tailles bien prises des camarades qui l'accompagnent sur la guitare, les castagnettes ou le tambourin, ne sont pas moins attrayants. C'est par la distinction des lignes et le choix harmonieux des couleurs que se recommande ce charmant tableau.

Le Départ pour la revue, du même artiste, est très spirituellement composé, et complète un excellent envoi.

En rentrant dans les galeries centrales, nous trouvons, dans la première pièce, en face de nous, un paysage à la ligne sévère : *Environs d'Amiens*, par M. René Tener. L'artiste a bien rendu le temps brumeux et a su conserver la grandeur imposante de la campagne, en ne surchargeant pas ses premiers plans de détails inutiles.

A côté est la *Jeanne d'Arc* de M. Thirion, d'un effet par trop théâtral. Pourquoi l'ange est-il si menaçant ?

M. Toulmouche a toujours son pinceau délicat et son esprit parisien. Non loin de lui, M. Saintin obtient un succès analogue et des mieux mérités.

Citons, en passant, un portrait de femme très distingué de facture, par Mme Salles-Wagner.

Quel merveilleux paysagiste que M. Ségé. Tous les ans, il nous offre un coin nouveau de la nature et le rend avec une puissance magique. Dans ses *Ajoncs en fleurs*, la campagne a toutes ses richesses : Arbres aux silhouettes élégantes, fleurs dans tout l'éclat de leur coloration, beau rideau de verdure laissant sur la droite un coin d'horizon se perdre dans l'infini. La science et le charme se disputent ici mon admiration, et je voudrais voir cette belle toile au Luxembourg, à côté du fameux paysage du même artiste qui est à la porte d'entrée de la grande galerie.

M. Schlessinger a traduit, avec une rare élégance de ligne et une grande souplesse de pinceau, les portraits de deux jeunes sœurs, au visage distingué et tout gracieux.

Nous retrouvons le talent ordinaire de M. Schenck, l'excellent animalier, dans son *Chemin perdu*, et ses *Pigeons et Laboureurs.*

Je ne puis admirer la peinture de M. Ribot. A côté de qualités indéniables, j'y trouve des défauts trop grands. Dans sa meilleure toile : *Portraits*, toute une famille, je sens la vie dans les yeux, mais je vois la mort dans les chairs où ne circule aucune veine et où ne bat aucune artère. Et puis quelles mains informes et malpropres ? Où M. Ribot a-t-il vu cela dans la nature ? C'est là de la *convention* absolument.

Quant au portrait de Mme Gueymard, il me satisfait encore moins. La grande cantatrice est-elle en plein air ou dans une chambre ? Que signifie ce fond imitant un ciel orageux chargé de nuages épais ? Pourquoi cette coloration blafarde de la tête avec ces plaques rouges sur la joue. Pas la moindre expression dans le regard, pas de mobilité dans la physionomie ; aucun point de ressemblance. Comme exécution la brosse est solide, savante même, mais le dessin n'est pas juste ; les bras sont beaucoup trop courts.

Encore une *Jeanne d'Arc ;* elle est de M. Schutzenberger. Jeanne entend ses voix, la composi-

tion est sobre et sévère. Le même artiste expose un excellent portrait d'homme.

Dans la Serre, est une aimable scène toute parisienne, agréablement peinte par M. Salmson.

M. Robinet a deux petites toiles très précises de dessin.

M. Philippe Rousseau expose de très beaux *Pavots* et des *Huîtres* de la plus admirable vérité.

J'aime la *Galathée* de M. Parrot. On sent bien la vie s'infiltrer dans ce beau bloc de marbre. Je ne lui reprocherais qu'une figure un peu moderne.

Un jeune artiste, hier inconnu, aujourd'hui en pleine vogue, M. Rerard, a fait un chef-d'œuvre avec son *Portrait de la grand'mère*. On ne pousse pas plus loin la pensée, la justesse de l'attitude, la précision du dessin et le fini du modelé. C'est une œuvre de maître.

Malheureusement l'autre toile du même peintre : *Puits de Montfarville*, m'a paru tout à fait insignifiante.

M. Tony Robert-Fleury nous donne une de ces grandes pages que trop peu d'artistes osent aborder aujourd'hui. Le sujet représente Pinel, le médecin en chef de la Salpêtrière, en 1795, faisant enlever les ceintures de fer et les chaînes avec lesquelles on maîtrisait les aliénées dangereuses. La scène est claire, émouvante, et traitée avec la largeur qui convient à une toile de cette importance. Ce sont-là de belles œuvres sans parti pris autre que d'être vrai, et de nature à intéresser en dédaignant l'emploi de moyens violents, soit comme expression, soit comme exécution.

Voici quelques bons portraits. Celui du *Vice-Amiral Touchard*, par M. Ravel, simplement rendu; celui de *Mme la comtesse de P...*, par M. Pérignon, d'un dessin distingué; et encore *Mlle C...*, par M. Pommayrac, une jeune blonde gracieuse, le regard limpide, les cheveux soyeux, vêtue d'une robe de satin blanc légèrement décolletée et présentée dans une pose modeste et élégante.

La figure académique par laquelle M. Morot a représenté le *Printemps* révèle une bonne éducation artistique et promet un dessinateur doublé d'un coloriste.

M. Protais a deux toiles conçues dans ses données ordinaires et soigneusement exécutées.

M. Quesnet expose deux portraits sagement peints.

Avant de traverser à nouveau le Salon d'entrée, une toile m'arrête encore, et c'est par elle que je terminerai aujourd'hui.

La Question, par M. Olivié, est une œuvre très remarquable comme entente de la composition. Le patient est étendu sur des poutres placées dans la forme d'un X. Des cordes solidement attachées à ses quatre membres correspondent à une roue que fait mouvoir une manivelle dont un des bourreaux dirige les mouvements. Le condamné a déjà été soumis à de rudes épreuves, car pour entendre le son qui peut encore s'échapper de ses lèvres l'interrogateur est obligé de baisser l'oreille et de prêter la plus vive attention. Le juge instruit, le greffier écrit; les manœuvres, aux figures abruties, attendent les ordres du bourreau afin de serrer les cordes qui doivent écarteler plus où moins la malheureuse victime. Le sujet est bien conçu, très simplement rendu et pourtant très dramatique d'effet. La peinture est sobre et laisse tout l'intérêt naître de la pensée. C'est une excellente toile au-dessous de laquelle j'aimerais à voir placer le mot *médaille*, lorsque le Salon va rouvrir, lundi, après quelques jours de fermeture pour la distribution des récompenses.

FÉLIX JAHYER.

LE ROMAN D'HERMINIE

OU

COMMENT ON DEVIENT GREFFIER

—

I

Un greffier mélancolique avec lequel, dans des jours plus tranquilles, j'ai fait souvent ma partie de dominos sous les voûtes du paisible café Minerve, m'adresse de Langres une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je l'ai brûlé... j'ai eu ce courage; mais, qui me donnera celui de ne point pleurer? J'ai réalisé tout ce qu'on pouvait attendre de la fermeté d'un greffier... Monsieur, je ne suis qu'un homme après tout. Sous le fonctionnaire impassible... cet homme souffre... Je l'ai brûlé. »

— Qu'a-t-il brûlé? direz-vous.

Et moi je vous réponds :

C'était un joli manuscrit, sur papier à lettres vergé, satiné, avec mes initiales, gravées au timbre sec sous une couronne de vicomte. C'était un joli manuscrit, car j'ai une belle main, et j'excellais, jadis, aux joûtes vertueuses des *pleins* et des *déliés*.

La couverture de ce joli manuscrit était bleue, et le titre en était noir.

Herminie ou le Vœu sinistre, tel était ce titre.

Une année venait de se passer entièrement dans la société d'Herminie, créature impalpable, qui avait reçu le jour dans mon imagination, et me comblait en retour de faveurs idéales. J'avais alors vingt ans.

Mon manuscrit achevé, j'adressai une lettre attendrissante à M. Cousin, membre de l'Académie française, homme sévère, mais juste, que je ne connaissais pas le moins du monde.

Dans cette lettre, je commençais par demander à M. Cousin un peu d'amitié; puis, je lui exposais mes idées sur l'art, sur le beau, sur la femme, et enfin, je le priais de m'envoyer par retour du courrier une demi-douzaine de conseils paternels.

Je me rappelle textuellement mon *post-scriptum*.

— Cher maître, donnerai-je *Herminie* à la *Revue des Deux-Mondes*, ou la publierai-je immédiatement en librairie?

La question était vive et épineuse à la fois. M. Cousin n'osant se charger du soin de la résoudre, ne me répondit pas.

Cependant, tout le monde, à Langres, me méprisait ouvertement. J'en étais fier... Moi aussi, j'étais donc un martyr de la grande cause, un lutteur, un pionnier, un méconnu. Il n'aurait rien manqué à mon bonheur, si mon flanc avait bien voulu saigner un peu. De quel prix n'eussé-je point payé un petit vautour d'occasion, qui aurait fait semblant de me ronger le foie... devant le monde!

II.

Sur ces entrefaites, débarqua à Langres un charmant jeune homme brun, très-bien mis chargé de moissonner des souscripteurs à l'*Adamastor*, revue nouvelle des arts, des sciences, des lettres et de la corseterie.

Langres me l'adressa d'une commune voix. L'*Adamastor* coûte 60 francs par an ; j'hésitais, mais le jeune homme brun me dit :

«Monsieur, l'*Adamastor* est une tribune ouverte à toutes les voix éloquentes, et le directeur compte beaucoup sur la vôtre... autrement dit, si vous disposez présentement de quelque manuscrit, ne vous gênez pas.

J'invitai le délégué de l'*Adamastor* à un déjeuner, qui me coûta le prix d'un abonnement de six mois, et acheva de me déshonorer chez mes concitoyens. Mais, au *gloria*, je lus *Herminie* au jeune homme brun.

Il pleura, le beau, le tendre, le noble jeune homme brun, et quand j'eus fini, il trouva seulement un mot à me dire : mais que ce mot était juste, vrai, profond, marqué au coin de l'à-propos et de la conviction! Il dit seulement : « C'est beau! »

Par le courrier suivant, j'adressai au directeur de l'*Adamastor* mon manuscrit, plus soixante francs en bon de poste, et l'assurance de ma considération distinguée.

A quinze jours de là, je reçus le premier numéro de mon abonnement.

L'*Adamastor* était d'un format extrêmement vaste, le facteur vexé m'en fit l'observation en ces termes un peu libres :

— Ce n'est pas la poste, ce sont les messageries qui devraient se charger de *ça*.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Dame! vous devriez en écrire à ceux de Paris, au directeur.

— Je ne le connais pas.

— Alors, c'est bien différent; je croyais *que vous étiez de la bande...*

Oh! Homère! oh! Alexandre Dumas! il était donc écrit que vos sectateurs et ceux de Mandrin porteraient le même nom chez la postérité!

III

Je restai deux mois (deux siècles!) sans nouvelles d'*Herminie*, et je pris le parti d'écrire au directeur. Il me répondit qu'il avait besoin de causer avec moi, avant de prendre une détermination sur ce sujet. Deux jours après, à neuf heures du matin, le fiacre qui me transportait moi et mes bagages depuis la gare de l'Est, s'arrêtait devant les bureaux de l'*Adamastor*.

Je trouvai porte de bois, et laissai deux cartes cornées à l'adresse du directeur.

C'est l'usage à Langres, de laisser deux cartes dans les maisons où l'on fait visite. Cette prodigalité signifie, à la fois, un certain détachement des biens du siècle, et le désir de faire convenablement les choses.

Je ne quittai point mon hôtel de la journée, attendant toujours, mais en vain, le directeur. Le lendemain, je retournai chez lui, et fus reçu dans une antichambre malpropre, par un borgne, qui avait mal aux dents. Le borgne ne me rendit pas mon salut, et m'annonça que le directeur n'était parfois visible que de trois à cinq heures.

A trois heures j'étais à mon poste. Le directeur, absorbé dans l'élaboration du prochain numéro, me remit au samedi suivant. Le borgne me transmit les ordres de son maître dans ces termes :

« Samedi, vous êtes certain de trouver M. le directeur, s'il pleut. »

Le samedi venu, il ne plut pas; mais l'atmosphère était lourde, le ciel gris, cela me suffisait. Je fus reçu.

Le sultan m'avertit, sur un ton de complaisance marquée, qu'il n'avait que trois minutes à me donner, qu'il était assassiné d'affaires... Il fumait *sa pipe* et lisait le *Figaro*.

— Monsieur, lui dis-je, je viens au sujet d'*Herminie*...

— *Herminie*, qu'est-ce que c'est que ça?... Ah! très bien, je me rappelle... J'ai énormément d'observations à vous adresser là dessus. Le temps me fait défaut aujourd'hui; mais je me réserve de vous écrire prochainement. Votre serviteur.

De retour à Langres, je racontai d'un air dégagé, que j'avais mes entrées au Gymnase, et que Montigny (si j'avais dit M. Montigny, personne ne m'aurait cru) me demandait trois actes.

IV

A mes pressantes lettres, le directeur ne se lassa point de répondre que ces choses-là se traitent mieux verbalement, et qu'à mon prochain voyage à Paris, nous nous entendrions. C'était l'époque des renouvellements, je me réabonnai.

Je dus attendre quatre mois avant de revoir le borgne. Il daigna me reconnaître, et fut moins sévère; s'il avait seulement souri, je l'invitais à dîner! La première fois, je manquai le directeur d'une minute.

Je me fis une molle habitude d'aller deux fois par jour au bureau de l'*Adamastor*, m'entendre dire par le borgne : «Vous n'avez pas de chance.»

Enfin, un rendez-vous fut pris entre cet invisible et moi, pour un certain lundi, jour que j'avais fixé pour mon départ.

Au dernier moment, l'entrevue fut décommandée, et remplacée par l'avis suivant :

«Cabinet du directeur.

« *Herminie* ne nous déplaît pas, seulement, il faudrait corriger le titre et le ton trop personnel de l'ouvrage. »

Autrement dit changer l'enseigne et le mobilier de la maison.

Le directeur n'ayant pas mon manuscrit par devers lui (c'est son mot), j'attendis quatre mois dans ma ville natale le résultat de ses fouilles.

En octobre, on m'envoya *Herminie*, que j'allai moi-même restituer à l'*Adamastor* dans le courant de mars, moins sentimentale et réduite de moitié.

Tant de persévérance me valut la promesse écrite que, moyennant plusieurs autres coupures jugées utiles, *Herminie* prendrait son rang.

J'abrége, monsieur; j'allai encore sept fois à Paris (songez, que je n'ai jamais vu les Invalides ni l'Opéra) pour assister chaque fois à une nouvelle mutilation d'*Herminie*, accompagnée de ces mots du directeur :

— Hé! hé! cela commence à prendre une tournure!...

Bourreau!

A mon douzième voyage, les ratures directoriales n'avaient épargné que mon nom, quand la *Revue* cessa de paraître; j'avais perdu quatre ans, et deux mille écus à ce jeu fantastique... Voilà comment on devient greffier.

C'était un joli manuscrit, je l'ai brûlé.

Agréez, monsieur, etc.

A. R.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE. — GRAND-THÉATRE. — M. Campo-Casso commence à recruter sa troupe. Parmi les artistes dont l'engagement est certain, nous connaissons : Mlle Stucklé, M. Dumestre, et Mlle Lamy, première danseuse, venant de Bruxelles.

GYMNASE. — Quoique la troupe actuelle ne soit que provisoire (les débuts de la troupe de l'année ne devant avoir lieu qu'en septembre), elle renferme deux artistes qui sont pour le directeur deux éléments de succès : ce sont Mlle de Kercy, première chanteuse d'opérette, et M. Laborde, ténor léger.

Dans *Barbe-Bleue* et *la Périchole*, Mlle de Kercy a obtenu un succès très vif. Sa voix a des notes graves d'un très bel effet et elle met dans son jeu une crânerie qui n'est pas sans charme. Le ténor, M. Laborde, n'a pas une forte voix, mais, grâce à une bonne méthode, il en tire un parti très suffisant.

MM. Lamy et Carré, deux comiques pleins de naturel, ont été très applaudis.

Parmi les artistes composant la troupe figurent M. Dervillers, qui a appartenu au Grand-Théâtre, M. Lamy fils et Mlle Wilson.

A. G.

TOULOUSE. — THÉATRE DU CAPITOLE. — La campagne théâtrale va prendre fin. Depuis le commencement du mois nous avons la bonne fortune d'entendre tous les soirs un grand opéra et interprété chaque fois par des artistes nouveaux. Après les représentations de Mme Barlanicini, contralto italienne de la Scala de Milan, qui a chanté avec succès le *Trouvère* et le *Barbier*, M. Debrat, baryton du Grand-Théâtre de Lyon, a obtenu un grand succès dans *Hamlet* et *Guillaume Tell*.

L. DE B.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — D'après les renseignements qui nous sont fournis par les directeurs de la Monnaie, la prochaine campagne théâtrale promet d'être très fructueuse. Nous aurons, en effet, quelques nouveautés : *Aïda*, l'œuvre de Verdi; *Piccolino*, de Guiraud; *Dimitri*, de Joncières; les *Amoureux de Catherine*, de Maréchal, et l'importante reprise de l'*Etoile du Nord*, de Meyerbeer.

— MM. Calabrési et Stoumon ont songé à s'assurer pour l'hiver prochain le concours d'artistes en renom. Mme Lucca donnera une série de représentations qui dureront un mois. Mme Adelina Patti est également engagée pour plusieurs représentations.

— En même temps que *Poste restante*, les artistes du Palais-Royal ont interprété une pièce inédite d'un de nos confrères de la presse, M. Dubosch. *Turgotin* est une bluette fort amusante, l'histoire d'un duel à mort, qui dégénère simplement en un déjeuner entre adversaires et témoins. Brasseur, chargé de quatre rôles de différents caractères, Lassouche et Numa ont obtenu un franc succès. La pièce a réussi.

— Le *Tour du Monde* passera à l'Alhambra le 1er juillet. MM. Barbe et Garnier, les nouveaux pensionnaires des Galeries, joueront, le premier *Philéas Fogg*, le second *Passe-Partout*.

P. DE P.

BIBLIOGRAPHIE

Les publications illustrées sont à l'ordre du jour. Après la magnifique édition du *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, voici venir les *Va-nu-pieds* de Léon Cladel, un auteur sincère et convaincu, qui, pour la fermeté et l'éclat de son style, a pris place parmi les écrivains de race. Il vient également de paraître les *Solutions Conjugales*, de M. Auguste Saulière, dont les lecteurs du *Paris-Théâtre* ont pu juger l'esprit gaulois et l'amusante facilité. A en juger par les premières séries de ces publications, il y aura là matière à deux beaux volumes illustrés.

PETITES NOUVELLES

— La Comédie-Française a donné, trop tard pour que nous puissions en parler, deux premières représentations : *Le Violon de Crémone*, comédie en un acte, en vers, de M. François Coppée, et *La Cigale chez les Fourmis*, comédie en un acte, en prose, de MM. Ernest Legouvé et Eugène Labiche. Nous en ferons le compte rendu dans notre prochain numéro.

— A jeudi également, *l'Espion du Roi*, le drame de M. Ernest Blum, qui vient d'être représenté à la Porte-Saint-Martin.

— Nous aurons encore à rendre compte de la première du *Magnifique*, opéra comique en un acte, représenté à l'Opéra-National-Lyrique au moment où nous mettons sous presse.

Le *Magnifique* est accompagné d'une reprise du *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, le charmant opéra en trois actes d'Adolphe Adam, que l'on n'a pas joué depuis longtemps.

Christian et Grivot jouent les principaux rôles de cet ouvrage. Nous en reparlerons.

— *Aïda* n'aura plus que deux représentations ce soir et samedi, avant l'audition du *Requiem* de Verdi; mais il est à présumer que le chef, d'œuvre du maître, nouveau pour Paris, sera repris après quelques soirées consacrées à l'audition de son admirable messe.

— Lassalle est revenu à l'Opéra où il va reprendre demain le rôle de Charles VII, créé par Faure dans *Jeanne d'Arc*. Il est remplacé dans *Dimitri* par M. Guillemot, un artiste qui nous arrive de Rouen.

— M. Cantin vient de commander à M. Samuel David la musique d'un opéra-comique en trois actes, dont le livret est de MM. Clairville et Delacour. Cet ouvrage sera joué au mois d'octobre prochain.

— Le concours préparatoire pour le grand prix de composition musicale a été jugé hier au Conservatoire de musique.

Six concurrents ont été admis au concours définitif; ce sont : MM. Véronge de la Nux, Rousseau, Hillemacher, tous trois élèves de M. François Bazin; Dutacq, élève M. Henri Reber; Kœnig, élève de M. Victor Massé; Lévêque, élève de M. Reber.

COURSES DE CHANTILLY

1re JOURNÉE. — DIMANCHE 21 MAI

Le beau temps et l'attrait du programme ont attiré à Chantilly une foule énorme; la recette de la Société d'encouragement a été de beaucoup supérieure à celle de la même réunion de l'année dernière.

Voici les résultats:

Prix de la reine Blanche, 2,000 fr. — 1er Moldo. Valaque, au haras de Martinvast; 2e Bolide, du haras de Lonray; 3e Courcelles, à M. Kent

Prix du Chêne, 2,000 fr. — 1er Pensacola, à M. Lupin; 2e Pardon, au comte de Lagrange.

Prix des Écuries, 6,000 fr. — 1er Moulin, au comte de Lagrange; 2e Mansard, à M. Prat; 3e Soussarin, à M. Fould.

Prix de Diane, 15,000 fr. — 1er Mondaine, à M. Fould; 2e Filoselle, à M. Delamare; 3e Enguerrande, à M. Lupin.

Prix d'Apremont, 6,000 fr. — 1er Chassenon, à M. Fould; 2e Almanza, à M. Lupin; 3e Le Drôle, au haras de Lonray.

Jeudi prochain, la seconde journée à Chantilly.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tass. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne.)— ntrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — oncerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

ANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. 3 f. En vente maison de santé, r. d'Armaillé, 19.

LIQUEUR D'OR L. qse exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. blissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

LE SOLEIL grand journal politique et littéraire, paraissant six fois par semaine.

Prix de l'abonnement pour toute la France : **25 fr. par an.**

Bureaux du journal : à Paris, 9, rue d'Aboukir.

Dr Goupil. Le Sexe mâle (V. aux annonces).

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah ernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie ose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise uguétre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — ertha Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — aure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée esclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — emaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — roe Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme asca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — irginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — aubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — elchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Manduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — avel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie eboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lasauche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs 'argueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — h. Pax & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perrot. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma ouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia aron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linde. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Saomon. — Mlle Valérie. — Reuvière. — Céline Chaumont esueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — élène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — acressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laruche. Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — ustave Worms. — Laurence Gérard.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province.*

La collection brochée de la deuxième année, concenant les numéros 53 à 104, *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..............	*un an,* 14 *fr.;*	*six mois,* 7 *fr.*
Départements....	— 16 *fr.;*	— 8 *fr.*
Étranger........	— 20 *fr.;*	— 10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

MALADIES SECRÈTES. Écoulements invétérés. Guérir bien, guérir vite et sans danger, tel est le but qu'atteignent toujours les PERLES LARRIEU, à l'Opiat du *Codex*; pour combattre sans Mercure tous les effets des maladies contagieuses. — Bte **6 fr.** *franco.* — Phie, 13, rue Turbigo à Paris. — Larrieu, Ph.-Chimiste à Toulouse.

GUIDE PRATIQUE
DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f°.

LE SEXE MALE Anatomie, Maladies, Hygiène, par le Dr GOUPIL (*anciennement rue de Vaugirard, 63*) : Organes et fonctions. Fécondation, Inflammations, Virus (*Préservation et traitement sans mercure*); Vices de conformation Perversions, Onanisme, Pertes séminales, Impuissances, Infécondité, Hygiène sexuelle de l'enfance, de la puberté, de l'âge viril, de la vieillesse, du célibat et du mariage, etc. 410 pages avec figures (2e édit.) Prix ; 3 fr. ; pr la poste, sous bande : 3 fr. 30 ; sous pli cacheté : 5 fr. 75. Chez l'auteur : 14, r. de Rivoli.

PARGORGIT — AUGMENTE
L'APPÉTIT ET FAVORISE LA
VIN DURAND
DIASTASÉ
DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr. 50
TONIQUE ET RECONSTITUANT
DIGESTION. ✳ CE VIN EST

ON LIQUIDE
LES GRANDS MAGASINS DE
BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE et CHEMISES
A JEANNE D'ARC
43, Chaussée-d'Antin (angle de la rue de la Victoire).

ON LIQUIDE	MOUCHOIRS batiste, ourlés, vignettes couleurs, de 7 fr. la douz..	2 40
ON LIQUIDE	SERVIETTES éponge molleton, longueur 1 m. 10, la douzaine.....	11 40
ON LIQUIDE	CHAUSSETTES 6 fils, eut. diminu., vendues ailleurs 20 fr., la douzaine	9 »
ON LIQUIDE	CHEMISES de nuit p. dames, jabot brodé, valeur 9 fr., la chem se....	3 90
ON LIQUIDE	SERVICES de Saxe damassé, fil, les 12 serviettes et la nappe......	15 75

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

8e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GUÉRISON des **Dartres, Eczémas.** M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczéma au visage, guéri en 45 j. p. le Dr **Huë.** *r. Vaugirard,* 274, Paris, de 1 à 4 h. pr corr.

Rue de Rivoli N° 62 — **BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.**

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible*... **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grtuit de midi à 6 h. et par corresp. Expédt

ASTHME ET PHTHISIE
M. **RICOU,** chimiste, est tellement sûr de cacité de son remède contre l'asthme, l'opp et les maladies de poitrine, qu'il en envoie u *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la de Boulevard Sébastopool, 117 Paris.

MALADIES DES FEMMES Cause fré de stérilit tement par Mme JUNK DE TREVES, ma sage-femme. Maison d'accouchement. — Pa Saint-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4 h

CHIROMANCIE lignes de la *Mme Indag* boulevard Voltaire, de une heure à cinq h lundi mercredi, vendredi, samedi.

Flacon : 5 fr. — Flaco
PEAU DU VISAGE
LE LAIT ANTÉPHÉLIQU
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et
Paris CANDÈS — Bd St-
ET CHEZ LES PARFUMEURS ET COIFFEU

MALADIFS DES FEMMES ET STÉRIL
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Fe — Traitement sans repos ni régime des mal des femmes, inflamations, suite de couches, ul tions, déplacement des organes, causes fréqu et souvent ignorées des stérilités, langueurs pitations, faiblesses, maladies nerveuses, maig etc. — Les moyens que Mme LACHAPE emploie sont le résultat de longues années d'é et d'observations pratiques, dans le traite spécial de ces affections. Consultations to jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 les Tuileries.)

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEA BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARI

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dys mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux asthme, étouff étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faibleèse, épui anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certain compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurze phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accid l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jam dormir, ayant toujours le cieux de l'e gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* ave fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opin* 9 ans. C'était terrible, et des médecins ho avaient déclaré qu'il n'y avait pas moye guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Bis Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt parto les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

Guérison certaine, par son emploi, de toutes les Maladies de l'estomac (*Dyspepsies, Gastrites, Gastralgies*), de celles des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hémorroïdes, des Congestions, des Constipations opiniâtres, des Rhumatismes, des Affections utérines. — MM. Trousseau et Pidoux, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une manière toute particulière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes affections citées. — **DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

ANNÉE Paris: 30 cent. Départements: 35 cent. N° 159

PARIS-THEATRE

DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché J. TOURTIN aîné

TRAGEDIE

MUSIQUE

ZINA DALTI

E Paz, Rédacteur en chef

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

3, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADIRE

PARAISSANT LE JEUDI

Du 1 au 7 Juin 1876

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s}.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANG^{r}	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLIX

—

ZINA DALTI

—

Pour beaucoup de personnes Mlle Zina Dalti ne date, au théâtre, que du jour de son apparition dans la reprise du *Pardon de Ploërmel*, à l'Opéra-Comique, le 27 août 1874.

Cependant, quatre années auparavant, cette jeune cantatrice avait débuté à la salle Favart avec un succès plus grand peut-être qu'aujourd'hui; mais nous étions alors à la veille de la terrible guerre qui devait nous absorber entièrement.

C'est M. Jules Cohen, qui après l'avoir entendue, fut frappé des ressources de sa voix et lui fit avoir, du directeur de l'Opéra-Comique, une audition après laquelle un engagement fut signé pour ce théâtre.

Zina Dalti débuta à l'Opéra-Comique le samedi 30 avril 1870, dans une pièce de ce compositeur : *Déa*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, qui devait également servir à la rentrée de Mme Ugalde et aux débuts du ténor Chelli. Mais celui-ci se trouva indisposé pendant les répétitions et dut céder son rôle à Leroy.

Dans cette pièce, le personnage d'Akansie fut très favorable à Mlle Dalti. Comme comédienne, elle put montrer toute sa jeunesse et sa beauté; comme cantatrice, elle fit preuve d'agilité dans les vocalises et de sûreté dans les intonations. On l'accueillit en enfant gâtée, en lui faisant une ovation après son premier morceau, et en la rappelant à sa sortie dans les coulisses, tout comme si on eût été à la salle Ventadour.

Elle continua ses débuts au commencement du mois de juin suivant, dans *Lalla Roukh*, l'œuvre délicieuse de Félicien David, reprise par Capoul, Gailhard, et Mlle Belia.

La guerre vint alors jeter un trouble sur toutes nos scènes; puis la Commune acheva de faire fermer les portes des principaux théâtres. L'engagement de Mlle Zina Dalti se trouva ainsi rompu comme tous les autres, et la jeune artiste, partie à l'étranger, y resta pendant quelques années, principalement en Italie.

Sa rentrée ne s'effectua que le 27 août 1874, comme je l'ai dit plus haut, dans le rôle de Dinorah du *Pardon de Ploërmel*. Mlle Dalti était, pour beaucoup de spectateurs, une nouvelle venue. On lui fit encore une bonne réception, car elle chanta bien la valse célèbre; et si elle manqua d'ampleur, au moins fit-elle preuve d'un certain talent dans l'art de phraser.

Son plus grand succès fut le rôle de Virginie, du *Caïd*, qu'elle reprit le 18 janvier 1875.

Mme Ugalde avait donné à ce personnage un cachet étincelant; et après elle, Mlle Félix Miolan, Mme Charton-Demeur, Mlles Balbi et Girard lui avaient imprimé une physionomie toute personnelle qui en rendait l'exécution redoutable pour celle qui la tenterait dans l'avenir.

Mlle Zina Dalti ne faiblit point trop en présence de ces souvenirs écrasants. Sans doute, elle n'avait pas le feu sacré de la grande artiste qui créa le rôle, ni la voix exquise de Mme Carvalho, ni la verve toute parisienne de Mlle Girard; mais elle enleva avec agilité les vocalises les plus ardues, et rendit le livret avec esprit. La plus grande critique qu'on put lui faire, fut celle de n'avoir pas su s'habiller, en parant la simple grisette de la toilette d'une grande dame. C'était évidemment une erreur — très-ordinaire, il faut bien le dire, en ce moment là, chez les pensionnaires de M. Duloele.

Le 8 mai 1875, Mlle Zina Dalti fait sa première création, depuis sa rentrée, dans l'*Amour africain*, opéra-comique en deux actes, de M. Ernest Legouvé, musique de M. Paladilhe, rôle double de Margarita et Moïana.

Ce rôle était [illegible], l'artiste n'en sut pas tirer un bien bon parti. Sa voix, très-petite, commençait déjà, d'ailleurs, à se fatiguer, et la grande erreur qu'elle commit ou qu'on lui fit commettre, de tenter de succéder à Mme Miolan-Carvalho dans le rôle de Juliette, de *Roméo et Juliette*, de Gounod, devait lui être très préjudiciable.

Ce fut le 7 juin 1875 que Mlle Dalti fit une courte apparition dans cette œuvre admirable qui exige de ses interprètes des moyens naturels, mais surtout une science profonde des nuances et un tempérament dramatique qu'un grand art seul peut remplacer. Je ne ferai pas l'injure à Mlle Zina Dalti de lui dire qu'elle a été à la hauteur de sa tâche dans cette formidable épreuve. Nulle chanteuse légère d'opéra-comique n'eût sans doute mieux fait qu'elle. Charmante au point de vue physique, la jeune artiste fut trahie par le peu de volume de son organe. Sa voix, d'un timbre joli et agréable, manquait de largeur dans ces grands récitatifs qu'il faut savoir dire avec cette ampleur et cette autorité que donne vingt années d'études sévères guidées par une rare intelligence musicale.

Mlle Zina Dalti dut se reposer après quelques représentations de *Roméo et Juliette*, et ne trouvant pas à l'Opéra-Comique l'occasion de donner libre carrière à son talent, car Mlle Chapuy commençait à absorber très justement toute la scène, elle suivit M. Duchesne au Nouveau-Théâtre-Lyrique pour y créer le *Dimitri* de M. Victorin Joncières.

La première représentation de cet ouvrage n'eut lieu qu'au commencement du mois de mai dernier. Mlle Dalti, chargée du rôle peu fatigant de Marina, y retrouva le succès. Sa voix était bien reposée, elle avait repris son timbre clair et sympathique. Une délicieuse romance, au premier acte, lui valut des applaudissements mérités pour la fraîcheur de son organe et le sentiment poétique avec lequel elle rendit cette douce rêverie.

Le talent de Mlle Zina Dalti est réel, mais il ne doit point être forcé. C'est par la délicatesse du son, l'agilité des traits, la simplicité du phrasé, que la jeune cantatrice sait charmer son public. Elle doit donc se borner à chanter des rôles qui n'exigent pas autre chose que ces qualités. Ce n'est point une virtuose dans l'acception du mot, ni un tempérament dramatique, mais une aimable cantatrice et une comédienne agréable doublée d'une jolie femme. Son succès sera assuré toutes les fois que l'occasion lui sera donnée de paraître en public dans de telles conditions.

Le répertoire de l'Opéra-Comique lui sera toujours plus favorable que le genre *demi-caractère* dont le Théâtre-Lyrique paraît vouloir être l'expression. Qu'elle revienne donc aux chants aimables, spirituels et bien français, des Auber et des Adam ou aux mélodies poétiques et rêveuses des Hérold et des Thomas, d'autant mieux qu'avec eux elle évitera toute fatigue auquel son organe délicat ne saurait être impunément exposé.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Monsieur

VICTORIN JONCIÈRES

(Auteur de *Dimitri*)

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Premières représentations de :

La Cigale chez les Fourmis, comédie en un acte, en prose, de MM. L. Legouvé et E. Labiche.

Le Luthier de Crémone, comédie en un acte, en vers, de M. François Coppée.

—

Les deux nouvelles petites pièces en un acte que la Comédie-Française vient de nous donner ont réussi par des qualités toutes différentes. L'une est vive et spirituelle, l'autre poétique et empreinte d'une douce mélancolie.

Les Chameroy ont gagné dans le commerce, à Saint-Quentin, la *modeste* somme de trois millions, soit cent cinquante mille livres de rente, car ce sont des gens économes, des *fourmis*, qui s'imaginent avoir dépensé leur argent aussitôt qu'ils l'ont converti en obligations ou en titres, et dûment serré dans leur coffre-fort.

Ils sont sur le point de marier leur fille à un jeune homme du grand monde, et cela par l'intermédiaire d'une amie commune, lorsqu'une lettre de cette amie adressée à leur futur gendre tombe entre leurs mains et vient leur enlever tout espoir, car elle les dépeint comme des avares et des gens sans éducation.

La lecture de cette lettre fait bondir les braves commerçants, et comme ils tiennent beaucoup à ce mariage, les voilà qui s'ingénient à trouver les moyens de prouver qu'ils savent, aussi bien que les autres, dépenser leur argent.

Mais ces fourmis ne sauraient rien imaginer, si, *Deus ex machina*, M. Paul de Vineuil, un jeune et élégant viveur, qui vient de manger plusieurs centaines de mille francs en menant largement la vie, n'était conduit chez eux, par le hasard, désireux de rembourser avant terme un effet qui est entre leurs mains.

Un mot dans la conversation apprend à Mme Chameroy que ce jeune homme est l'ami intime de M. de Veyrac, son gendre en espérance, et aussitôt M. de Vineuil est mis dans la confidence et on lui demande une consultation sur l'art de dépenser son argent.

M. de Vineuil se montre professeur expert, il donne les moyens de changer le salon bourgeois en salon aristocratique, et comme la jeune fille lui fait justement valoir que dans ce nouveau milieu, elle devra apparaître, elle aussi, transformée, il lui donne des leçons de coiffure, de toilette et de maintien.

Ce nouveau *petit jeu innocent* amène un dénouement facile à prévoir, c'est de substituer M. de Vineuil à M. de Veyrac dans le cœur de la jeune fille et de préparer un mariage qui se fera au premier jour, alors que dans une visite que M. de Vineuil est autorisé à faire, il viendra demander en règle la main de Mlle Chameroy.

Cette pièce est conduite avec l'habileté ordinaire à M. Legouvé; on y sent, à la fois, le talent délicat et distingué de l'académicien et l'esprit vif et plein de gaieté de son collaborateur, M. Labiche.

Elle est jouée avec un ensemble excellent par Delaunay, dont le rôle est le moins réussi, mais qui l'enlève avec une verve charmante; par Barré et Mlle Jouassain, excellents dans deux types très bien tracés; enfin, par Mlle Tholer, fort jolie, spirituelle et qui rend avec grâce le parfum de jeunesse que les auteurs ont su répandre dans leur pièce.

La fable qui a servi de canevas au *Luthier de Crémone* est bien légère, mais très suffisante pour le poëte dont le vers coloré est comme une musique pénétrante.

Un luthier, digne émule de Stradivarius, a promis sa fille à l'ouvrier qui aura construit le meilleur violon pour le concours ouvert par le podestat de Crémone. Deux de ses ouvriers sont justement les seuls appelés, en raison de leur talent, à se disputer le prix. L'un, Sandro, est beau et adoré de la jeune fille ; l'autre, Filippo, pauvre bossu, ne peut prétendre à se faire aimer. Sûr de remporter la victoire, le bossu fait un sacrifice à Giannina, la fille du luthier, en changeant d'étui son violon et celui de son camarade. Mais d'un autre côté, son rival, chargé par lui de porter les deux instruments au concours, ne pouvant supporter l'idée de voir celle qu'il aime à un autre, et connaissant l'excellence du violon de Filippo, fait par convoitise ce que l'autre avait fait par dévouement. Le prix est donc décerné au bossu. Mais le brave garçon refuse de faire le malheur de la jeune fille et part avec son violon à travers l'Italie, trop heureux, dit-il, si je suis regretté,

Et suivi du regard comme les hirondelles !

Cette petite comédie est remplie d'idées fraîches et touchantes, de pensées délicates exprimées en vers élégants. Voici, entre vingt, une délicieuse tirade, celle où le bossu fait part des joies qu'il a éprouvées en construisant son cher instrument :

Tous les matins, avant qu'il fasse jour encor,
Je traverse Crémone endormie et je gagne
Un endroit que je sais, là-bas, dans la campagne,
Avec mon violon caché sous mon manteau.
Là, je m'assieds, tout seul, au versant d'un coteau,
Dans le gazon trempé de rosée, et je rêve
Jusqu'à l'heure sublime où le soleil se lève.
Enfin, quand l'horizon s'emplit de diamants,
Lorsque s'annonce avec de longs frémissements,
Autour de moi, le grand réveil de la nature,
Lorsque l'herbe frissonne et que le bois murmure,
Et que des buissons verts, par la nuit rajeunis,
S'échappe le concert éblouissant des nids,
Je prends mon violon, joyeux, et j'improvise !
Ah ! voyez-vous, c'est là la récompense exquise ;
Et j'accompagne alors d'un archet triomphant
Tous les bruits glorieux dans le soleil levant,
Ces longs soupirs du vent à travers la feuillée
Et ces gazouillements de volière éveillée.
Je joue avec ivresse, et l'instrument vainqueur
Que je sens tressaillir là, tout près de mon cœur,
Mêle à ces chants d'aurore où mon âme se noie
Un hymne triomphal de jeunesse et de joie !

Coquelin fait pleurer tout aussi bien qu'il sait faire rire. Cette nouvelle création lui fait le plus grand honneur. Thiron est plein de finesse et de rondeur. Laroche a beaucoup de tenue et de passion concentrée et Mlle Barretta est de tous points charmante. Ces quatre artistes forment un ensemble absolument parfait.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

—

Première représentation de *Le Magnifique*, opéra-comique en un acte de M. Jules Barbier, musique de M. Philippot.

Reprise du *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, d'Adolphe Adam.

—

Le *Magnifique* est ce petit ouvrage qui obtint, au Théâtre-Lyrique, le prix au concours de 1869, en même temps que la *Coupe du Roi de Thulé*, à l'Opéra, et le *Florentin* à l'Opéra-Comique. Il ne donne pas une idée bien brillante de ce concours, et c'est plutôt pour remplir un devoir que dans l'espérance d'un succès, que M. Vizentini l'a monté.

Le livret de M. Jules Barbier se passe en Italie, au XVIe siècle, et est emprunté à un conte de La Fontaine. C'est en partie la donnée du *Barbier de Séville* : un tuteur jaloux, une pupille éveillée, et un Almaviva quelconque.

La musique de M. Philippot est très soignée. Mais la mélodie n'y abonde pas. Un bon duo et une romance bien faite sont surtout à applaudir.

L'exécution n'est pas bonne. Montaubry était *enrhumé*, paraît-il ; tant mieux si c'est simplement pour cela qu'il a si peu donné de voix. Mlle Marcus a bien faiblement rendu son rôle de nouvelle Rosine. MM. Grivot et Tissier ont seuls égayé la scène, et Mlle Berthe Perret est toujours fort jolie.

La reprise du *Sourd* a obtenu un succès. Cela n'est point étonnant. La musique d'Adam est ravissante et le poëme est resté des plus amusants. Chistian et Grivot sont deux joyeux artistes. Leurs camarades ne les aident malheureusement pas suffisamment.

PORTE-SAINT-MARTIN

Première représentation de l'*Espion du Roi*, drame en cinq actes et six tableaux de M. Ernest Blum.

L'*Espion du Roi* est-il, à proprement parler, un drame historique puisqu'il met en scène des personnages appartenant à l'Histoire? Assurément non ; car le roman tient une très large place dans ce drame qui rappelle, sans en avoir l'élévation, les tendances de M. Sardou dans *Patrie*.

M. Blum fait passer sa pièce sous le règne de Christian, roi de Suède et de Danemark, au moment où Gustave Vasa, à l'aide d'un complot mené par le président du Sénat nommé Rideberg, va ressaisir la couronne de Suède.

Laissant de côté les invraisemblances historiques que M. Blum a pu commettre, disons en quelques mots le sujet de l'*Espion du Roi*.

Cet espion, nommé Ruskoë, est un Suédois qui, ne pouvant donner son sang pour la libération de sa patrie, lui donne son honneur. Entré au service de Christian, il suit pas à pas la politique de ce prince et tout en feignant de l'aider, sert ceux qui conspirent contre lui, sans toutefois les mettre au courant de ses projets.

Il passe donc pour un traître, aux yeux du comte Rideberg et de sa fille Edwige, fiancée à Tolben, un jeune bourgeois fou de Marthe, l'amie d'enfance de la hollandaise Sigebritte, actuellement favorite du roi.

Le nœud du drame consiste dans l'action de Marthe qui, pour sauver son fils Tolben, vend à Sigebritte le mot d'ordre des conjurés, et laisse peser, sans le vouloir, la responsabilité de ce crime sur Tolben lui-même, qui la somme de s'expliquer, ne voulant pas être déshonoré et perdre ainsi l'estime de ses compagnons et d'Edwige qui lui retire sa main.

La malheureuse mère, mettant son amour maternel au-dessus de son amour pour la patrie, ne veut pas parler. Toutefois, contre un aveu que l'espion lui fait de la mission qu'il s'est donnée, elle lui révèle son crime. Alors Ruskoë lui offre de reconquérir l'honneur si elle veut, au prix de sa vie, assurer le triomphe de Vasa en allant, à une heure donnée de la nuit, ouvrir les portes de la ville aux conspirateurs. Marthe accepte cette mission périlleuse, et si elle y trouve la mort, au moins a-t-elle, à la fois, servi son pays et assuré le bonheur de son fils Tolben, auquel Edwige rend son amour.

Il y a de fort belles situations dans ce drame, et un certain souffle patriotique. La partie gaie est tenue par un chevalier français, M. de Soreuil, espèce de d'Artagnan ou de Don Quichotte qui, toujours escorté par son domestique, traverse l'action en payant souvent de sa personne pour aider les Suédois dans leur œuvre de délivrance.

La pièce est jouée par l'élite de la troupe, et l'interprétation est pour une bonne moitié dans le succès.

Taillade a composé supérieurement le rôle de l'espion. Il a soulevé la salle dans la grande scène du quatrième acte, lorsqu'il dévoile à Marthe tout son dévouement. Mme Marie Laurent avait à rendre tous les héroïsmes dont une mère est capable ; elle excelle, on le sait, dans la représentation de ces sortes de personnages. Deshayes a beaucoup de belle humeur dans le chevalier de Soreuil. Mlle Dica-Petit est une Edwige distinguée et pleine de passion. Regnier a joué Tolben avec énergie. M. Faille a mis de la tenue dans le rôle du comte de Rideberg; et enfin, Mlle Angèle Moreau, qui n'a qu'une seule scène au deuxième acte, a été acclamée très justement dans un travesti, le jeune fils de Marthe, qui, enfermé par ordre du roi Christian, puis mis en liberté, vient mourir dans les bras de sa mère.

AMBIGU

Le Roi d'Yvetot.

Au moment où la Renaissance et les Bouffes-Parisiens ferment leurs portes pour la saison d'été, l'Ambigu ouvre les siennes à l'opérette.

Le *Roi d'Yvetot* est allé de la salle Taitbout au boulevard Saint-Martin, en passant par le Théâtre-Louit de Bordeaux, où il n'a pas réussi, l'orchestre et les chœurs de là-bas ne sachant pas la première note pour accompagner les pensionnaires de M. Vasseur.

A l'Ambigu cela marche mieux, mais le *Roi d'Yvetot* ne fera pas la fortune de ce théâtre qui a le tort impardonnable de laisser le drame à la porte pour fêter l'opérette dont la vogue diminue heureusement de jour en jour.

CLUNY

Reprise de la *Petite Pologne.*

Le Théâtre-Cluny est encore une fois ressuscité. On y joue la *Petite Pologne*, un drame qui eut ses heures de succès à plusieurs reprises.

La pièce de Lambert Thiboust et de M. Ernest Blum est suffisamment montée et peut faire quelques bonnes soirées.

NOUVELLE

LA FEMME DE MON ONCLE

— Suite. —

IV

LA FÉE AUX MIETTES

Ils étaient assis dans un élégant boudoir aux tentures Pompadour.

Blottie comme une mésange dans son nid, Mlle Marguerite, du fond d'un large fauteuil, écoutait et regardait attentivement le jeune homme

— Hélas ! disait-il avec tristesse, lorsque mon oncle est parti pour Lyon, où l'appelaient ses affaires, il était joyeux et bien portant... Maintenant il dort... il dort pour toujours...

Louis Morand avait baissé la tête et demeurait anéanti par le chagrin que lui causait cette mort soudaine.

Ce fut la jeune fille qui rompit le silence :

— Sitôt votre dépêche reçue, je l'ai expédiée à Mme Narmois, et ce matin elle m'a adressé pour vous, monsieur Louis Morand, une longue lettre.

— Comment se fait-il, mademoiselle, que, sachant cet affreux malheur, elle ne soit pas accourue ? On m'avait dit que, depuis trois ou quatre jours, elle était ici ; de sorte que, ne la voyant pas venir, je suis parti, pensant qu'elle n'avait peut-être pas reçu la dépêche, et craignant qu'un étranger ne vînt à lui apprendre trop brusquement la mort de son mari... Et voilà qu'elle continue son voyage... qu'elle se contente d'écrire !... Oh ! mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, je trouve la conduite de la femme de mon oncle plus qu'inconvenante... je la trouve blâmable !... Vous qui êtes son amie, faites-lui donc comprendre que sa place est dans la maison que la mort vient de mettre en deuil.

— Monsieur, je comprends votre blâme, votre colère même, mais je ne dirai jamais à Angèle qu'elle n'agit pas bien, car, moi, à sa place, je ferais exactement comme elle.

Louis regarda sévèrement la jeune fille, mais elle reprit sans le moindre embarras :

— Oh ! c'est que je vous dirai, monsieur, que le ménage d'Angèle était un étrange ménage... Vous regrettez la mort de M. Narmois : eh ! mon Dieu ! c'est tout simple ; c'était votre oncle !... Mais, pour mon amie, cette mort n'est rien ! rien qu'une délivrance, car elle la rend libre...

— Ah ! mademoiselle, ce que vous dites là est bien mal !

Sous ce reproche, Marguerite ne baissa pas les yeux, et elle reprit en souriant tristement :

— Tenez, monsieur Louis Morand, je vais vous faire une confidence... Une confidence déplacée, car je suis jeune et je vous vois pour la première fois. Mais j'ai confiance en vous, et je ne veux pas que vous sortiez d'ici en emportant la mauvaise opinion que vous avez de cette pauvre Angèle... Mme Narmois s'appelle Angèle, et moi, qui suis son amie, je ne lui donne que son petit nom.

Le jeune homme s'inclina, et, subjugué par la mélodieuse voix de l'enchanteresse, il l'écouta, plongé dans une extatique attention :

— Il y a quatre ans de cela.

M. Narmois, par le fait d'une malheureuse spéculation, se trouvait dans une méchante crise financière.

Ses comptoirs regorgeaient de marchandises, mais il était sans argent.

La position était si tendue, que votre oncle se décida à s'adresser à un homme d'affaires dont l'habileté avait, disait-on, plusieurs cordes à son arc.

M. Narmois resta trois longues heures dans l'antre de cet homme.

Lorsqu'il en sortit, il avait l'œil vif et le pas assuré.

Savez-vous, monsieur, ce qui avait donné cet air gaillard à votre oncle ?

— Mais, mademoiselle, il avait sans doute trouvé des capitaux à emprunter.

— A emprunter! allons donc! bien mieux que cela!

Votre oncle venait d'acheter une dot et, par-dessus le marché, on lui livrait aussi la femme!

Une toute jeune fille... une enfant!

Mais il faut être juste, M. Narmois ne demanda pas à la voir.

Il l'accepta sans s'informer si la pauvre créature avait encore son cœur tout entier, sans s'inquiéter si, en enchaînant à sa vie déjà fanée cette enfant inconnue, il n'allait pas briser un rêve... un doux rêve printanier! Mais il avait compté la dot!...

Dame! écoutez donc, une affaire est une affaire, et il est bon de prendre ses précautions.

Quinze jours plus tard, les magasins de la rue Saint-Honoré étaient en joie!

Il y régnait une grande activité!

Mais, pendant que M. Narmois déployait avec ses clients les trésors de ses capacités commerciales, et charmait par sa galanterie l'escadron de ses demoiselles de comptoir, une triste créature, une pauvre enfant aux joues pâles, à la parole mouillée de larmes, venait s'enfouir ici...

Dès qu'il faisait un rayon de soleil, la timide violette sortait de l'ombre de sa demeure silencieuse et s'en allait là-bas, dans les allées du jardin, promener son être débile et sa douleur sans consolation. . . . .

. . . .

Il y avait une si navrante amertume dans les derniers mots prononcés par la jeune fille, que Louis Morand se rapprocha d'elle, prit ses petites mains dans les siennes et lui dit d'un ton profondément ému :

— Je comprends!... oh! oui, je comprends maintenant pourquoi ce veuvage n'est pas une douleur pour votre amie!... Mais moi, moi qui ai vécu dans l'intimité de mon oncle, je vous jure, mademoiselle, la main sur ma conscience d'honnête homme, que, si M. Narmois avait les défauts de notre pauvre siècle, il avait aussi de grandes qualités! Croyez-moi, mademoiselle, son cœur était bon, et, si votre amie lui avait laissé deviner sa douleur...

— Jamais, monsieur, s'écria la jeune fille dont les joues s'empourprèrent, jamais!... Angèle est orgueilleuse, et, quand le désespoir est venu broyer son pauvre cœur, sa fierté native est devenue susceptible, ombrageuse! M. Narmois l'a toujours vue le sourire aux lèvres, le regard insolent!

— Je n'ose l'en blâmer, mademoiselle, elle était malheureuse. Cependant, au milieu de sa douleur, elle avait une grande consolation...

— Je ne vous comprends pas, monsieur : de quelle consolation voulez-vous donc parler?

— De votre amitié, mademoiselle.

La jeune fille sourit et rougit.

— Permettez-moi une question au sujet de ce triste mariage.

— Faites, monsieur.

— Comment se fait-il que votre amie, ayant une dot, ait été, pour ainsi dire, proposée à mon oncle, qui n'était ni beau, ni jeune? Comment la famille de cette pauvre enfant...

— Angèle était orpheline, interrompit Marguerite; son tuteur, un misérable qui n'existe plus, avait hâte de se débarrasser de cette tutelle; il avait peur de ne pas trouver assez vite un acquéreur, parce que la pauvre Angèle était entachée...

— Que voulez-vous dire? demanda vivement le jeune homme.

— Je veux dire, murmura-t-elle, que mon amie est la fille d'un duc et d'une brodeuse. Enfin... Angèle n'a pas de nom de famille : comprenez-vous, monsieur?

— Eh! qu'importe? s'écria Louis Morand, qui contemplait avec ivresse le pudique embarras de la jolie enfant.

— Alors vous trouvez que ce n'est pas une raison pour...

— Je trouve que c'est une raison de plus pour donner sa protection et son amour à la femme que l'on aime!

A cette réponse, la petite main que le jeune homme tenait pressa doucement la sienne, et un éclair de joie brilla dans les yeux de Marguerite.

Louis Morand tressaillit, et ses joues pâlirent.

Décidément, le coup de foudre faisait de rapides progrès.

— Je vais, murmura la jeune fille, chercher la lettre que j'ai pour vous.

C'était une lettre d'affaires. Mme Narmois priait son neveu de vendre tous les biens que son mari lui rendait par testament. La veuve ne voulait garder que sa villa de Fontenay-aux-Roses.

« Ce que vous ferez sera bien fait, disait la fin de sa lettre. Je m'en rapporte en tout et pour tout à votre loyauté. Vous me ferez un sensible plaisir en allant rendre compte de la marche de ces ennuyeuses affaires à mon amie, Mlle Marguerite, laquelle me fera parvenir un résumé de ce qui se passera. »

Avons-nous besoin de dire que Louis Morand fut fidèle à la recommandation de sa tante?

Nous nous bornerons à prendre connaissance de cette lettre, que le jeune homme écrivait à sa sœur :

« Chère bien-aimée,

» Notre bon Tony m'apprend que tu marches appuyée à son bras, que tes joues redeviennent roses et que ton petit ange, déjà âgé de quatre semaines, réclame son parrain.

» Dis-lui, dans tes baisers, que je vais arriver presque en même temps que cette lettre. Oui, ma Denise, je suis, en effet, fort surpris de la nouvelle que tu m'annonces. Quoi! Mme Narmois est près de vous? Elle désire être la marraine de ta fille? Certes, oui! je l'accepte pour commère, mais il faut avouer que tout ce qui concerne cette tante, jusqu'à présent invisible pour moi, est empreint d'un air de mystère assez étrange.

» Pauvre femme! Elle a beaucoup souffert; et, si je ne connaissais la bonté de vos cœurs, je vous recommanderais d'être affectueux et prévenants pour la veuve de notre pauvre oncle.

» Ma sœur, j'ai une admirable confidence à te faire : Marguerite m'aime!... Comprends-tu, Denise, tout le bonheur contenu dans ces deux mots charmants : Elle m'aime! Moi, pauvre être difforme, je suis aimé d'elle! Marguerite sera bientôt ma femme! ta sœur, la tante de ton enfant!

» Mon Dieu! que de chants dans mon cœur! Elle est si bonne, si belle et puis, chose étrange! elle n'a pour toute fortune que quarante mille francs : la même que celle que je possède! Je l'aurais préférée pauvre; mais enfin, puisqu'elle les a, qu'elle les garde : ce sera la dot de notre fille aînée. J'en gagnerai d'autres pour les cadettes.

» Depuis que je suis aimé de ce bel ange, je me sens capable de gagner des millions pour elle et pour nos enfants. Ses grands yeux bleus et le sourire de sa petite bouche rose sont devenus nécessaires à ma vie... Hélas! je ne m'en aperçois que trop, depuis dix jours qu'elle est partie pour aller soigner une amie qui habite le Bourbonnais.

» Je suis doublement heureux que Mme Narmois me permette de quitter un peu ses affaires, car je vais te revoir, et je pourrai parler de Marguerite.

» Bientôt! Que ce mot est joli! Quel malheur qu'elle ne soit pas du voyage!...

» La tombe de notre père a toujours du gazon vert et des fleurs, n'est-ce pas, mignonne?

» Mes hommages respectueux et dévoués à la veuve de mon cher oncle. Amitiés au bon Tony. Une caresse à ma nièce.

» Denise, tout mon cœur de frère est à toi; ainsi, ma sœur, ne sois pas jalouse de Marguerite, ma fiancée.

» Ton frère et ami,

» Louis Morand. »

V

LA COURONNE DE DENISE

Le soleil brillait, de petits nuages blancs, que l'on eût dit formés de duvet de cygne, glissaient sur le ciel bleu.

Des moutons noirs et blancs, disséminés sur les falaises, paissaient l'herbe rase, jetant, de temps en temps, de placides regards sur les vagues déferlant à leurs pieds.

Accroupies aux flancs des rochers, des pêcheuses, jambes nues et court-vêtues, faisaient la chasse aux crabes courroucés et aux moules endormies.

Tout au haut de la montée, deux hommes marchaient dans une avenue de vieux chênes. Les bras enlacés, le bonheur dans les yeux, ils causaient joyeusement.

Une confortable maisonnette terminait l'avenue.

Soudain, la porte de cette demeure s'ouvrit toute grande, et une jeune femme apparut sur le seuil.

Aussitôt le plus grand des deux hommes jeta un cri d'allégresse, bondit en avant, prit la femme dans ses bras et couvrit de baisers son joli visage et sa blonde chevelure. Elle pleurait de joie.

— Ma sœur chérie!

— Mon frère bien-aimé!

Voilà ce qu'on entendit au travers de ce charmant bruit que font les baisers.

L'autre jeune homme les regardait, et un sourire de bonheur illuminait son beau visage.

— Louis, mon frère, comme tu es devenu joli! et...

— Et presque plus bossu! Voilà ce que tu veux dire? Parle-donc, ma petite Denise, c'est si bon d'entendre ta voix d'enfant joyeux! Tony! Tony, mon frère! embrasse-moi, toi aussi, car je vois que le mari a été ce que promettait l'amoureux. Vous savez, l'amoureux cavalier qui chantait si bien, le long de la terrasse du jardin!

— Oh! fit la jeune femme, nous nous souvenons parfaitement.

Caliste Fleuriot de Langle.

La suite au prochain numéro.

COMMENT LA ROSE DEVINT ROUGE

Diane, ma chère voisine,
Aimant, vous le savez, à chasser dans les bois,
A poursuivre les cerfs, et de sa main divine,
A les frapper, réduits par sa meute aux abois,
Elle revint, un jour, haletante, épuisée,
D'une course à travers la forêt de Latmos,
Résolue à jouir quelque temps du repos
Au milieu de sa cour de vierges composée.
Elle avait réparé d'une légère main
Le désordre charmant de ses cheveux d'ébène
Qui descendaient à flots, libres de toute gène,
Autour de son galbe divin.
Comme pour compléter sa beauté virginale,
Elle avait mis au sein une rose des champs.
La rose était alors d'une couleur d'opale
Sans parfum qui flattât les sens.
Avec cette simple parure
Elle était descendue au bord d'un clair ruisseau
Pour baigner ses beaux pieds dans un courant d'eau pure.
C'était l'heure où le jour éteignait son flambeau.
Phœbé, d'une main prévoyante,
Avait jusqu'aux genoux chastement relevé
Sa robe, fin tissu d'une laine éclatante;
Elle avançait déjà dans l'onde transparente
Le pied le plus mignon qu'on eût jamais rêvé,
Lorsque tout à coup la déesse
Surprit, pâle d'émotion,
Le premier regard de tendresse
Que lui jetait Endymion.
Confuse et ne sachant que faire,
Elle sentit le sang affluer à son front,
Le cœur lui palpiter ; mais c'était un mystère
Que l'amour, et pour elle un mystère profond.
La rose s'empourpra du sang de l'immortelle ;
En rougissant elle devint plus belle
Et répandit une suave odeur.

Voilà pourquoi, ma voisine Émilie,
Lorsque vous rougissez vous êtes plus jolie,
Et l'on sent près de vous comme près d'une fleur,
Le doux parfum de la pudeur.

A. LAROCHE

SALON DE 1876

La Peinture.

V

Traversant de nouveau le Salon d'entrée et entrant dans les galeries de gauche, nous nous trouvons dans la salle 16, une des mieux remplies de l'Exposition. Nous y rencontrons M. Gérôme, dont les *Femmes au bain* et le *Santon, à la porte d'une mosquée*, sont deux toiles très réussies, et M. Fromentin qui, depuis longtemps, ne s'était pas montré aussi fin coloriste que dans ses Souvenirs de la Haute-Égypte. Les figures aussi bien que le paysage respirent un parfum de poësie qui prête délicieusement à la rêverie.

Un tout petit tableau très serré d'exécution : *Une bonne histoire*, par M. Léo Hermann, obtient un succès de gaieté. Deux curés, assis à une bonne table, se pâment de rire ; l'expression de celui qui raconte l'histoire est principalement franche et spirituelle.

Plusieurs beaux paysages se pressent dans cette salle. C'est d'abord l'*Eau qui rit*, de M. Hanoteau. Il y a là une échappée de jour à travers un feuillage verdoyant, où le soleil et l'air pénètrent avec une extrême vérité. La lumière vient frapper l'eau courante d'un petit ruisselet, où des enfants sans doute ont établi un barrage, et la change çà et là en lames d'argent. Des petits oiseaux de toutes sortes, chardonnerets, rouges-gorges, etc., accourent baigner leurs ailes ou humecter leurs becs à la surface de cette onde limpide qui serpente à l'abri du plus frais ombrage. Le site est riant, et la palette brillante et variée de l'artiste lui a donné toute sa valeur, par une exécution à la fois large et précise, procédant par masse, mais sans oublier le détail, car tout dans la nature a sa valeur et veut être rendu.

M. Defaux a mis de la grandeur dans son *Plateau de Belle-Croix*, où les arbres sont d'un dessin superbe et les premiers plans très vigoureusement brossés.

J'aime beaucoup aussi le *Pâturage dans les dunes*, largement peint par M. Gosselin, et je partage la belle impression qu'éveille le *Chêne de la Dauphine*, si bien dessiné par M. Imer.

M. Ferrier envoie de Rome deux œuvres qui prouvent de fortes études. L'une, *Bethsabée*, s'inspire des Vénitiens; l'autre, *David*, est imbue des principes de l'école romaine. Si dans ces deux toiles, excellentes d'intention, le jeune artiste ne laisse pas percer un tempérament, il permet d'espérer un peintre très distingué.

Bien que l'*Autopsie à l'Hôtel-Dieu*, par M. Gervex, soit une étude méritante, elle me laisse absolument froid. Ces sortes de sujets ne sont acceptables que traités de main de maître.

La *Petite Charmeuse*, de M. de Coninck, qui est au dessous, me plaît davantage, ainsi que le *Sous-Sol d'un restaurant*, peint par M. Aimé Deschamps avec une franchise et une vigueur peu communes. C'est là un fort bon tableau de nature morte, genre dans lequel l'artiste nous a déjà prouvé qu'il excellait.

M. Garnier obtient auprès des bons bourgeois un certain succès avec son *Supplice des adultères*, d'un dessin tortillé, et où les chairs nues ont une coloration lie de vin des plus désagréables.

M. Humbert ne nous donne, cette année, qu'un portrait d'une dame âgée, mais l'œuvre est rendue avec une brosse ferme et souple tout à la fois.

Je vous recommande la *Fileuse de laine* et surtout le *Coin d'atelier*, par M. Henri Coroenne, un artiste sincère, épris des lignes distinguées et qui, chose peu commune, sait ordonnancer un tableau.

M. Falguière n'est pas aussi heureux, avec *Caïn et Abel*, qu'il l'avait été à sa première exposition comme peintre. Il a suivi la version arabe qui dit que, pendant quarante jours, le meurtrier porta sur ses épaules le cadavre de son frère, errant ainsi à travers les bois. Le corps d'Abel ne porte pas sur l'épaule de Caïn, mais sur sa tête, et si l'effet produit est bon pour faciliter le dessin du torse, la position pèche par le naturel. Les chairs de Caïn sont flasques et molles et la figure d'Abel n'est pas intéressante.

Villerville, par M. Guillemet, est une des meilleures toiles du Salon. Sous un ciel chargé d'orage, le hameau découpe avec vigueur ses toits de chaume ; et dans le lointain la mer baigne la côte avec une vérité parfaite. Tous les tons, d'un coloris âpre et puissant, se fondent dans une harmonie profonde. Il y a dans ce paysage comme un drame de la nature, intéressant au plus haut degré.

Tout auprès est une belle étude de la mer, par M. Gabriel. Là aussi, ciel et terre sont rendus avec une brosse riche et savante.

M. Théodore Frère nous redonne cette délicieuse *Ile de Philoe* dont il nous avait déjà montré un coin avec tant de poésie. Personne n'égale M. Frère pour rendre la sérénité du ciel et le charme pénétrant des pays égyptiens. Là, point de convention, on sent que le peintre est à la fois un observateur et un poëte, et ses délicieuses petites toiles parlent non seulement aux yeux, mais à l'esprit et au cœur. Les *Tombeaux des califes au Caire* sont enveloppés de la même atmosphère délicieuse ; les deux œuvres se valent comme bonheur de composition et comme rendu.

M. Huas nous donne un bon portrait du *Docteur Ricord*.

Sous ce titre : *Fleur de Mai*, M. Jundt a assis une jeune fille, une Marguerite sans doute, au milieu de pâquerettes. Comme à son ordinaire, il est personnel, spirituel et intéressant.

M. Henner a un merveilleux portrait : *Mme Karakehia*. La tête est un pur chef-d'œuvre. Expression du regard, justesse des lignes et de la coloration, puissance du modelé, tout y est. Pourquoi M. Henner, à l'instar de tous les maîtres, ne soigne-t-il pas le cou et les accessoires qui l'entourent, comme il sait le faire pour la figure et la coiffure ? C'est une erreur qui existait déjà dans son admirable portrait de l'année dernière.

Le *Christ mort*, du même artiste, est une étude on ne peut plus complète du nu. La composition laisse pourtant à désirer. Il n'y a pas là le grand drame que Lesueur, Titien ou Ribeira, chacun suivant leur tempérament, n'ont pas manqué de rendre avec une beauté d'expression digne du sujet.

Un autre artiste chez qui la forme est parfaite, M. Jules Lefebvre, a modelé une *Madeleine* avec une finesse de tons délicieuse et a comme sculpté, avec un burin solide et coloré, le portrait de *M. Léonce Reynaud*.

M. Harpignies a peint, en plein air, une *Prairie du Bourbonnais*, par un effet du matin.

Mlle Nélie Jacquemart a deux portraits solidement rendus. Mais je leur préfère le portrait de *Mme J...*, par M. Jacquet.

M. Jacquet soutient bien cette année sa réputation acquise par sa *Rêverie* du dernier Salon. Avec ce portrait il expose une paysanne, véritable fille de la campagne et pourtant presque distinguée d'allures dans son costume en haillons. Les mains seules ne me plaisent point, elles ne me semblent pas de la même nature. Mais je ne trouve que des éloges à donner à l'exécution précise, fine et pourtant brillante.

M. Kreyder n'a pas eu encore la seconde médaille qu'il attend depuis si longtemps ? Il me semble qu'il n'a jamais mieux fait que cet églantier étendant ses branches fleuries sur les roches, au bord d'un ruisseau. L'arrangement du tableau, la justesse du dessin, l'éclat du coloris font de cette toile un des tableaux de fleurs les plus séduisants que je connaisse.

J'aime beaucoup aussi les *Fleurs, fruits et accessoires* de M. Robie, et surtout la coupe de framboise qui vous fait venir l'eau à la bouche.

Parmi les œuvres méritantes sur lesquelles je regrette d'être obligé de glisser si rapidement, je citerai :

La Constellation du Bouvier, de M. Lehoux ; le *Saint-Vincent de Paul* et l'*Homère mendiant*, de M. Lecomte du Nouy ; *Une Martyre*, par M. Auguste Leloir, d'un aspect saisissant ; *la Grève du Lohic*, par Mme La Villette ; deux toiles fines et distinguées de M. Le Roux : *les Funérailles de Thémistocle* et *le Procès d'une Vestale ;*

les Chats, de M. Eugène Lambert, moins heureux cette année que l'année dernière ; *la Mort d'un chêne*, paysage largement brossé par M. Lansyer; les charmants portraits de M. Landelle ; un, très beau : *M. Bouillaud*, par M. Lehmann ; les deux marines de M. Robert Mols, si colorées et si justes de ligne ; et surtout *les Chiens couplés* et *le Relancer*, de M. Mélin, le maître aujourd'hui parmi nos peintres animaliers.

Le défaut d'espace me force à remettre au prochain numéro la fin de mon compte rendu de peinture; mais j'espère descendre avec vous, jeudi prochain déjà, dans le jardin où se dressent de si beaux marbres, et surtout deux plâtres de M. Paul Dubois par lesquels nous commencerons notre étude sur la sculpture.

FÉLIX JAHYER.

LA COULEUR LOCALE

Lorsque la grande et féconde révolution littéraire de 1830 vint prononcer la déchéance du vieil art classique, décidément suranné; remplacer la versification pénible des Delille et des Parceval de Grandmaison par l'éclatante poésie des Lamartine, des Hugo, des Musset et des Sainte-Beuve; substituer à la froide tragédie le drame ardent; abolir les préjugés de la routine; arracher à l'art ses entraves; et faire triompher dans la *République des lettres* la devise sociale : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ ; — parmi les principaux articles du programme de l'esprit nouveau, si superbement formulés (surtout en ce qui concerne le théâtre), par Victor Hugo, dans l'immortelle préface de *Cromwell*, — il faut compter le respect de la *couleur locale*.

Qu'est-ce que la couleur locale ?

Sous ce nom générique se groupent un assez grand nombre de préceptes particuliers. Le respect de la couleur locale, cela comprend :

La haine de l'anachronisme ;

L'exactitude, dans les pièces de théâtre, des détails de décors et de costumes, suivant le lieu de la scène et l'époque de l'action ;

L'emploi des termes techniques, des citations, des mots propres ;

L'étude et le pastiche, lorsqu'on fait parler des personnages anciens, du langage de leur temps ;

Etc., etc.

Nécessairement, l'amour de la couleur locale veut surtout que l'écrivain s'attache à rendre l'*esprit*, le ton, les mœurs du temps qu'il ressuscite, dût-il pour cela négliger un peu les détails *extérieurs*.

***

Il n'est, a-t-on dit, qu'une règle sans exception; c'est celle-ci : *Il n'y a pas de règles sans exceptions*. Les règles relatives à la couleur locale ont donc leur exception, comme les autres; il est permis de ne les pas observer quand on entre dans le domaine de la fantaisie; car là il n'y a plus de lieu déterminé, ni d'époque précise. C'est ainsi que dans cette sublime féerie qui a nom *Le Songe d'une Nuit d'été*, nous ne sommes nullement choqués de voir *Thésée, duc d'Athènes*. Le mélange shakspearien de la mythologie païenne et des inventions fantastiques du moyen âge ne peut déplaire qu'à des pédauts ; car dans cet ordre d'idées, le caprice du poëte et le plaisir du spectateur sont les seules lois qu'il soit iuterdit d'enfreindre.

Mais, en tout autre cas, il est nécessaire de ne pas déroger aux prescriptions de la couleur locale, sous peine de heurter vivement le lecteur ou l'auditeur. Nous sommes maintenant si bien imbus de cette idée, que nous ne pouvons voir, surtout dans une œuvre dramatique, une déviation quelconque de la route indiquée par l'esprit de l'ouvrage, saus un sentiment de surprise désagréable.

C'est ce qui nous est arrivé l'autre jour au Théâtre-Lyrique, en assistant à la reprise des *Erynnies* de M. Leconte de Lisle.

Lorsqu'après les tirades eschyliennes de la reine Klytaimnestra et de l'Atride Agamemnon, des danseuses en jupes courtes et des figurantes travesties en guerriers d'opérette se sont mis à exécuter, sur des rhythmes sautillants, un ballet qui n'avait rien d'archaïque, nous avons été légèrement déconcertés. Notre premier mouvement a été un mouvement d'inquiétude.

— Ah! mon Dieu, avons-nous pensé, est-ce qu'entraînés par l'influence du lieu, artistes et musiciens reprendraient « ex abrupto » *Orphée aux Enfers?*

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger les airs du ballet de M. Massenet. Ces airs peuvent être charmants ; mais ils ne sont pas à leur place. Autant ses morceaux symphoniques et ses chœurs cadrent bien avec le pastiche grec de M. Leconte de Lisle, autant ce malheureux ballet détonne de la plus étrange façon entre le retour des Achæens dans la sainte Argos, — après que *la grande Ilios s'est écroulée sous les Dieux*, et que *l'airain vorace a mordu la gorge phrygienne*, — et le meurtre du Roi des Rois, *égorgé comme un vil pourceau;* meurtre suivi, comme on sait, d'une quantité d'autres.

Telle est du moins notre opinion personnelle, et nous croyons qu'elle a été partagée par beaucoup de personnes, et peut-être bien par M. Leconte de Lisle lui-même.

— Sapristi! a dit quelqu'un derrière nous; *Erinnyes-Polka* et *Orestès-Valse*, c'est un peu raide!

Nous approuvons fort cette manière de voir, et, si des raisons spéciales n'avaient limité à un très petit nombre de représentations la reprise des *Erinnyes*, nous pensons que la suppression de ces malencontreuses pirouettes eût été une *coupure* heureuse.

***

Ce que l'on peut conclure du malaise éprouvé par la plupart des spectateurs en présence du ballet des *Erinnyes*, c'est que décidément l'anachronisme est mort, et bien mort. Même dans la bouffonnerie il est usé. Il fut un temps où l'on *pouffait* lorsqu'un Jupiter de mascarade disait qu'il se faisait habiller par la Maison de la rue du Pont-Neuf, ou que Ménélas et Paris parlaient de locomotive et de télégraphe électrique. Aujourd'hui, ces choses-là sont accueillies par un froid lugubre.

C'est que la farce à outranee a fait son temps. L'opéra-bouffe a été détrôné par un genre plus élevé, l'opérette; et l'opérette, à son tour, tend de plus en plus à se rapprocher de l'ancien opéra-comique, où l'on ne souffrira plus de pasquinades ni d'anachronismes.

Admirateurs et disciples du romantisme, réjouissons-nous! Il y a encore de beaux jours pour la couleur locale. LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

LES PRIX DU SALON

Voici la liste complète des lauréats :

MÉDAILLES D'HONNEUR. — *Sculpture.* — M. Paul Dubois.

Peinture. — Pas de médaille.

Prix du Salon. — M. Sylvestre.

Peinture.

1res *médailles:* MM. Sylvestre. — Paul Dubois. — Lematte. — Pelouse.

2es *médailles:* MM. Ferrier. — Maignan. — Gros. — Perrault. — Moreau. — Mols. — Ronot. — Constant. — Herpin.

Rappels de 2e médaille: MM. Guillemet. — Gervex. — Wauters.

3es *médailles:* MM. Renard. — Rixens. — Mengin. — Rozier. — Delacroix. — De Nittis. — Olivié. — Charnay. — Mathey. — De Mortemart-Boisse. — Morot. — Gonzalez. — Toudouze. — Watelin. — Rozier. — Van Haanen. — Pelez.

Mentions honorables: MM. Durangel. — Pointelin. — Damoye. — Lorin. — Wencker. — Capdevielle. — Rouffio. — Garnier. — Jeannin. — Vimont. — Clairin. — Escalier.

Gravure et lithographie.

1re *médaille:* M. Biot.

2es *médailles:* MM. Pannemaker. — Potémont. — Greux.

Rappel de 2e médaille: M. Jacquet.

3es *médailles:* MM. Amedonche. — Lalauze. — Monziés. — Cicéri. — Mougin. — Lurat.

Mentions honorables: MM. Léveillé. — Thiriat. — Lamotte. — Boilvin. — Sergent. — Toussaint.

Architecture.

1res *médailles:* MM. Hermant. — Thomas.

2es *médailles:* MM. Bondié. — Formigé. — Scellier.

Rappels de 2e médailles : MM. Baillargé. — Selmersheim.

3es *médailles :* MM. Benouville. — Pons. — Bruneau. — Chardon. — Guérinot.

Sculpture.

1res *médailles:* MM. Coutant. — Marquest. — La Veugtrie.

2es *médailles:* MM. Léfeuvre. — Hugoulin. — Hoursolle. — Marquet de Vasselot. — Cordonnier.

Rappels de 2e médaille: MM. Chrétien. — Aubé.

3es *médailles:* MM. Paris. — Icard. — Christophe. — Cougny. — Tournoux. — Fener. — Ponsin. — Allouard.

Mentions honorables: MM. Peiffer. — Basset. — Lemaire. — Guglielmo. — Dupuy. — Beylard. — Garnier. — Marcello. — Jouncau. — David. — Mabille. — Fannière. — Lormier. — Caggiano. — Lasroux. — Mlle Sarah Bernhardt.

— La Société d'encouragement au bien donnait, dimanche, sa grande séance annuelle.

Nous avons vu avec grand plaisir cette Société accorder une médaille d'honneur à M. Ballande, le fondateur des matinées dramatiques.

— La résiliation de l'engagement de Mlle Heilbronn avec M. Vizentini a eu lieu hier. Le directeur de l'Opéra-National-Lyrique, qui pouvait exiger, aux termes du contrat, un dédit de 50,000 francs, s'est contenté de 22,000 francs.

On demande une Virginie?

En attendant, M. Vizentini presse les répétitions d'*Oberon*, qui doit alterner ce mois ciavec *Dimitri*.

Un grand divertissement oriental sera introduit dans l'opéra de Weber. M. Justament règle la chorégraphie sur l'ouverture de *Turandot*, un adorable badinage du maître, très-peu connu en France, et l'*Invitation à la valse*, instrumentée par Berlioz.

— Voici la distribution du *Freischutz* à l'Opéra, destiné à accompagner *Sylvia*, le nouveau ballet de M. Léo Delibes :

Agathe,	Mlles de Reszké.
Annette,	Daram.
Max,	MM. Sylva.
Gaspard,	Gaillard.

— M. Barré et Mlle Barretta viennent d'être nommés sociétaires de la Comédie-Française.

COURSES DE CHANTILLY

PRIX DU JOCKEY-CLUB.

Dimanche a été couru le prix du Jockey-Club. de onze heures à un heure, la ligne du Nord a emmené plus de 15,000 personnes. Malgré l'incertitude du temps, les toilettes aux couleurs tendres s'y trouvaient en grand nombre.

Voici les résultats :

Prix du Jockey-Club. — 1er Kilt, au baron de Rothschild ; 2e Enguerrande, à M. Lupin; 3e Ashantee, à M. Moreau-Chaslon.

Prix de Dangu, 6,000 fr. — Salvator et Chassenon ont seuls couru ; Salvator 1er.

Prix de l'Oise, 2,000 fr. — 1er Amour; 2e Moldo-Valaque ; 3e Courcelle.

Prix de Gouvieux, 3,000 fr. — 1re Honora ; 2e Puysaleine ; 3e Arlequin.

Prix des Etangs 3,000 fr. — 1er Gribowski ; 2e Flaminus ; 3e Baudoin.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE!

,750 Actions de 500 francs

DE LA COMPAGNIE DES

.ATURES ET CORDERIES

DU MAINE

É ANONYME AU CAPITAL DE 2 MILLIONS DE FRANCS

actions donnent droit, outre l'intérêt à », payable les 1er décembre et 1er juin, aux **emles** qui seront fixés par l'assemblée générale des actionnaires.

; versements s'effectueront comme suit:

En souscrivant...........	**125** fr.
A la répartition...........	**75** »
Du 1er au 15 Août 1876....	**100** »
Du 1er au 15 Octobre 1876.	**100** »
Du 1er au 15 Février 1877.	**100** »
Somme nette à payer....	**500** »

Compagnie des Filatures et Corderies du a pour objet : l'installation et l'exploitation Filature spéciale de fils de caret par procédé é; d'une Filature de chanvre, de lin et de d'une Corderie mécanique; la fabrication, t et la vente de tous articles se rattachant à ure, à la corderie et à l'industrie des textiles; in, la vente du brevet Mignot à l'étranger.

avantages spéciaux de cette entreprise résul-e l'invention d'un nouveau métier qui a été menté par des ingénieurs compétents. Les its acquis permettent de fabriquer à meilleur é des produits supérieurs en qualités à ceux is jusqu'à ce jour à l'aide des métiers de la e et de l'industrie.

Compagnie s'est assurée, en prenant un brevet ation, le monopole de sa fabrication spéciale.

ine de Brives pouvant être adaptée en quel-mois à cette fabrication, la Compagnie est à de produire presque de suite et de donner néfices à ses actionnaires. Ces bénéfices. s les calculs les plus modérés, **s'élèveraient, début, à 20 0/0.**

actions des Filatures et Corderies du Maine uent un placement de premier ordre.

Formalités seront remplies pour l'admission res à la cote officielle de la Bourse de Paris.

SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

ercredi 31 Mai et Jeudi 1er Juin 1876

BANQUE DES TIRAGES FINANCIERS, *18, rue de la Chaussée-d'Antin, à PARIS.*

coupons à échéance de juillet et tous titres ables à la Bourse de Paris seront acceptés ement sans commission.

demandes de souscription peuvent être adressées maintenant, à M. Charles DUVAL, directeur de la **Banque des Tirages financiers**, 18, *la Chaussée-d'Antin.*

réduction portera, en premier lieu, sur les on entièrement libérés.

tez les contrefaçons. — N'ac . que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les ttes.

TÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, délicieuse farine de Santé de Du Barry de es, dite :

EVALESCIÈRE.

nte ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, tes, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. s vomissements, même en grossesse, pation, diarrhée, dyssenterie, coliques, ies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, , chlorose, tous désordres de la poitrine, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats ométtants, oignons, ail, etc., ou boissons ques, même après le tabac. C'est, en outre, rriture par excellence qui, seule, réussit à tous les accidents de l'enfance. 80,000 y compris celles de Madame la Duchesse Stuart, le duc de Pluskow, Madame la ise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair leterre, M. le docteur professeur Wurzer, locteur professeur Beneke, etc., etc.

tre fois plus nourissante que la viande, onomise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits valescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *scière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la

tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0.50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. 3 f. En vente maison de santé, r. d'Armaillé, 19.

LIQUEUR D'OR Ligr exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU

Traitement prompt et certain des maladies les plus confidentielles, écoulements, pertes, etc. Boîte, 6 fr. *franco.* Pharm. 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toulouse.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo.* Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur des

TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : **4** FR. PAR AN **donnant droit à la Prime gratuite.**

Envoyer mandat ou timbres-poste.

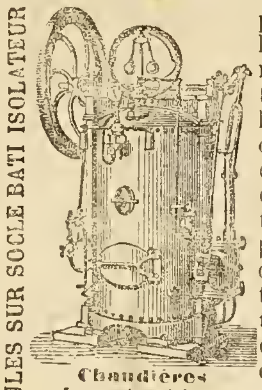
MACHINES A VAPEUR VERTICALES

DIPLOME D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR et GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

MÉDAILLE DE PROGRÈS (équivalant à la grande Médaille d'Or) à l'exposition universelle de Vienne 1873.

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



Chaudières inexplosibles. *Nettoyage facile.*

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ.

portatives fixes et locomobiles, de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant par la régularité de leur marche à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture

J. HERMANN LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIERE, *A PARIS*

ON LIQUIDE

LES GRANDS MAGASINS DE

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE et CHEMISES

A JEANNE D'ARC

43, Chaussée-d'Antin (angle de la rue de la Victoire).

ON LIQUIDE	CAMISOLES et pantalons zouave, riche broderie, val. 4 fr., le pantal.	2 25
ON LIQUIDE	JUPONS madapolam, gr. volants garnis de broderie, le jupon......	4 90
ON LIQUIDE	MOUCHOIRS ourlés, vignettes couleurs, belle batiste, val. 60 c., le mouc.	» 15
ON LIQUIDE	BAS de Paris, entièrem. finis, coton Jumel, 5 f., val. 27 fr., la douzaine.	13 »
ON LIQUIDE	TOILE blanche, pur fil de main, vendu partout 3 fr. le mètre..	1 25

Aujourd'hui jeudi et jours suivants, de 10 à 6 heures.

Expédition *franco* et contre remboursement à partir de 20 fr.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON. *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.* MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

8e année.

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. AN — **4** fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GUÉRISON des Dartres, Eczémas. M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczema au visage, guéri en 45 j. p. le Dr Huë. r. *Vaugirard*, 271, Paris, de 1 à 4 h. pr corr.

Rue de Rivoli No 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 bisctts. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédt

ASTHME ET PHTHISIE!

M. RICOU, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande, Boulevard Sébastopol, 117 Paris.

MALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TREVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. — Paris, Saint-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4 h.

CHIROMANCIE lignes de la main *Mme Indagine*, boulevard Voltaire, de une heure à cinq heures lundi mercredi, vendredi, samedi.

Flacon : 5 fr. PEAU DU VISAGE Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie

Paris CANDÈS Bd St-Denis

ET CHEZ LES PARFUMEURS ET COIFFEURS

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

e ANNÉE Paris: 30 cent. Départements: 35 cent. N° 160

PARIS-THEATRE

DRAME

COMPOSITEURS

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché LIÉBERT.

TRAGEDIE

MUSIQUE

VICTORIN JONCIÈRES

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTS.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGR	id.	20 fr.	id.	10 fr.

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 8 au 14 Juin 1876

E Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

CAMÉES ARTISTIQUES

CLX

VICTORIN JONCIÈRES

—

Joncières (Félix-Lutger-Victorin de), né en 1839, à Paris, est le fils d'un journaliste qui a eu une longue carrière militante aux *Débats*, au *Constitutionnel* et surtout à la *Patrie*, dont il fut pendant une dizaine d'années le rédacteur en chef.

Son père le destinait à la peinture et l'avait placé dans l'atelier de Picot, le professeur à la mode, il y a vingt-cinq ans. Il fut là le condisciple d'artistes aujourd'hui en renom, tels que Vibert, Berne-Bellecour, Le Roux, Giraud, Michel, etc... Mais sa vocation le poussait vers la musique et il quitta, dès l'âge de vingt ans, la peinture pour entrer au Conservatoire, dans la classe d'Elwart, où il fit de sérieuses études.

Doué d'une volonté opiniâtre, il acquit des connaissances assez étendues sur toutes choses en musique, harmonie, contre-point, fugue, et voulut, de bonne heure, faire preuve en public de son talent.

Ses débuts eurent lieu, au théâtre de la Tour-d'Auvergne, avec un petit ouvrage, le *Sicilien ou l'Amour peintre*, qui passa tout à fait inaperçu.

Déjà très entreprenant et d'une rare ténacité, il organisa bientôt, dans le grand salon de l'Hôtel du Louvre, plusieurs concerts, ayant à son aide l'orchestre de l'Opéra, pour faire exécuter des parties d'un *Hamlet* sur lequel il comptait beaucoup.

Cette œuvre, qui fut jouée plus tard, en 1867, au théâtre de la Gaîté, n'était point un opéra, mais un drame musical du genre des *Erinnyes*; elle attira l'attention sur le jeune musicien, à qui l'on reconnut une certaine habileté pour manier l'orchestre, mais dont les tendances paraissaient malheureusement dirigées vers l'école de Wagner, ce maître d'un incontestable génie, qui, depuis cette époque, trouble le cerveau de la plupart de nos jeunes compositeurs et leur fait trop oublier que la mélodie vaut bien, dans sa nudité, les plus belles recherches harmoniques.

Le premier opéra de Victorin Joncières, *Sardanapale*, en trois actes et cinq tableaux, fut représenté au Théâtre-Lyrique, sous la direction de M. Carvalho, le 8 février 1867. Il contenait de belles parties, principalement des airs de danse fort réussis; mais il ne put tenir longtemps l'affiche, malgré le talent de Mlle Nilsson, déjà dans tout son éclat, et la somptuosité de la mise en scène pour laquelle l'impressario n'avait rien négligé.

Le *Dernier jour de Pompéi*, opéra en quatre actes, joué sous la direction Pasdeloup, au même théâtre, le 21 septembre 1869, fut moins heureux encore. Il tomba même avec un certain bruit. Le compositeur était passé tout entier dans le camp d'outre-Rhin; la mélodie qui surnageait encore dans *Sardanapale* n'apparaissait plus du tout dans *Pompéi*.

Depuis, Victorin Joncières frappait inutilement à la porte des théâtres. Dire qu'il prenait son parti de l'indifférence des directeurs à son égard serait ne pas connaître son caractère et sa nature. Non, nous croyons qu'il en dût amèrement souffrir et que les *Symphonies* et *Concertos* qu'il donna, tant au Conservatoire qu'aux orchestres de Pasdeloup et de Danbé, ne le dédommagèrent point de la perte de la scène.

Mais, doué d'un tempérament véritable, il ne devait pas se laisser abattre, et je suis persuadé que la lutte qu'il avait entreprise depuis cinq ans a été très favorable à son talent.

Entré à la *Liberté* comme critique musical, il put s'aider de la plume et ne perdit aucune occasion pour faire valoir ses idées et défendre ses goûts. Chargé en même temps du reportage, il publia sous le pseudonyme de *Jennius* plus d'un entrefilet qui lui créa des sympathies et même des droits dont il sut profiter.

Dans ces derniers temps, il s'adonna tout entier à l'idée de la fondation d'un nouveau Théâtre-Lyrique. Ses écrits et, dit-on, de nombreuses démarches au ministère eurent une très sérieuse influence sur les décisions qui furent prises. Il a rendu là, à l'art musical, un service qu'il serait injuste d'oublier, et s'il fut le premier à en bénéficier, cela parut tout naturel.

Aussi le public qui assistait à l'inauguration du nouveau Théâtre-Lyrique, à la Gaîté, arrivait-il tout plein de sympathie pour le compositeur qui allait ouvrir cette scène depuis si longtemps réclamée.

Dimitri répondit, d'ailleurs, aux désirs des spectateurs. L'œuvre était traitée avec le plus grand soin et le musicien donnait tort au critique, dans l'ensemble de sa composition; car il se rapprochait de Meyerbeer et de Gounod, auxquels il empruntait la *clarté*, et semblait abandonner la manière diffuse et pénible de Wagner, qui n'est bonne qu'entre les mains de ce cerveau puissant, lorsque, d'instants en instants, le génie vient l'illuminer.

Dimitri rentre dans les données de l'école française, et j'ai vu avec plaisir qu'un de ceux qui, dans leurs écrits, ont le tort de ne pas donner à la mélodie la première place dans une partition théâtrale, lui a au moins rendu sur la scène un hommage sincère en l'appelant quelquefois à son aide, et en sachant la présenter au public discrètement habillée et sans avoir perdu sa fraîcheur et l'éclat de sa jeunesse sous le fard des accompagnements.

Victorin Joncières a fait un pas immense avec *Dimitri;* il n'est plus, aujourd'hui, un directeur de théâtre qui ne s'empresserait de lui donner une audition pour une œuvre nouvelle. On sait, maintenant, qu'il a un tempérament *dramatique* et non plus simplement un tempérament *musical*, ce qui est bien différent.

Au théâtre, en effet, il ne suffit pas d'être un grand harmoniste, il faut avant tout s'exprimer clairement et avoir un talent en *dehors*. Telle partition, admirable au piano, reste sans effet à la scène. Telle autre, accusant quelquefois à la lecture des fautes de musique grammaticales, dévoile à la représentation un charme qui subjugue. Gluck, Mozart, Weber, Rossini, Spontini, Donizetti, Bellini, Meyerbeer, Verdi, Gounod, ont ouvert un chemin lumineux que le dieu de Weimar ne parviendra pas à obscurcir. Ses adeptes diminueront tous les jours au lieu d'augmenter. Bizet ne commençait-il pas à revenir vers Hérold avec *Carmen*, et Victorin Joncières ne donne-t-il point, dans *Dimitri*, un démenti formel à ceux qui ne veulent que *des dessous* dans un opéra, et oublient que la voix de l'homme doit tenir la première partie entre tous les instruments qui forment le grand concerto de la nature.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

BEAU

(de l'Académie Nationale de Musique.)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Monsieur

DUCHESNE

(Premier ténor de l'Opéra-National-Lyrique)

REVUE DES THÉATRES

THÉATRE-ITALIEN

Auditions de la messe du *Requiem*, de Verdi.

—

M. Escudier, pour varier un peu son répertoire qui n'en a pas d'ailleurs besoin, car une saison toute entière ne serait pas de trop pour épuiser le succès colossal d'*Aïda*, a donné la semaine dernière trois auditions du *Requiem* avec les artistes qu'il possède et qui avaient chanté cet ouvrage, l'année dernière à l'Opéra-Comique.

Les chœurs et l'orchestre, dans une plus large proportion, ont marché avec un ensemble admirable sous la direction du maître qui a bien voulu tenir son bâton magique pour cette circonstance.

L'enthousiasme, pour cette œuvre superbe, a été aussi grand qu'au premier jour. L'*Agnus Dei*, le *Turba mirum* ont soulevé de véritables transports.

Les interprètes ont été acclamés. Mlles Stolz et Waldmann marient leurs accents et leur style dans un accord merveilleux, et Masini, le ténor aimé par excellence, a chanté avec sa voix si délicieuse et si pénétrante.

Aïda a repris mardi le cours de ses représentations, pour les continuer jusqu'à la fin de cette courte saison. La dernière recette du magnifique ouvrage de Verdi avait été de 20,538 francs !

ODÉON

—

Première représentation de *La Corde au Cou*, comédie en un acte, en vers, de M. André Gill.

L'Odéon, avant de fermer ses portes pour ses vacances d'été, a voulu accompagner les *Danicheff*, dont le succès subsiste toujours, d'une petite pièce nouvelle, la *Corde au Cou*, due à M. Gill, le spirituel dessinateur caricaturiste de l'*Éclipse*.

La Corde au Cou est un pastiche de ces comédies italiennes où les Colombine et les Arlequin égayent la scène par leur belle humeur satirique.

Ici c'est l'histoire de deux ménage amis dont les hommes essaient, chacun de leur côté, à séduire les femmes.

Tout d'abord, haîne des deux épouses qui finissent par faire alliance, et terminent la comédie en donnant une volée de bois vert à leur pendard.

Cette petite fantaisie n'a pas de cachet bien particulier, mais elle a réussi par son esprit. Elle est bien enlevée par les comédiens.

VARIÉTÉS

—

Reprise de : *Une Semaine à Londres*. Première représentation de : *Pauvre Yorick!* pièce en un acte, de M. Mendel.

La troupe ordinaire des Variétés est en congé, et celle qui est appelée à jouer sur cette scène, pendant les chaleurs de l'été, se compose de quelques bons comiques appartenant à des théâtres secondaires et deux ou trois jolies femmes.

Une Semaine à Londres, vaudeville amusant de M. Clairville, joué il y a environ vingt-cinq ans pour la première fois, a été remonté avec des changements qui le rajeunissent et en font même, à peu près, une actualité. On y a introduit, entre autres nouveautés, une scène sur le Skating-Rink et une parodie de *Ferréol*. La pièce est jouée avec gaieté par Blondelet, Guyon, Dailly, Gobin et Mmes Donvé et Maurel.

Comme lever de ridcau on a donné un petit acte nouveau de M. Mendel, qui a fait rire. C'est un quiproquo dont il est inutile de donner le sujet, car ces choses-là ne se racontent pas et n'ont de valeur que par le dialogue. Mlle Maurel et M. Germain l'ont joué avec entrain.

NOUVELLE

LA FEMME DE MON ONCLE

— Suite —

V

LA COURONNE DE DENISE

— Tu dois savoir, à présent, qu'en amour la mémoire est bonne.

— A propos d'amour, tiens, mon frère, voici un petit bouquet qui, j'en suis sûre, parlera un charmant langage à ton souvenir.

D'un geste attendri et mutin, Denise offrait au jeune homme un gentil bouquet de marguerites retenues par un ruban de soie pensée.

— Merci, chère sœur, merci ! Voilà des pâquerettes qui ont comme un vague parfum de ma Marguerite.

— Je savais bien qu'il te ferait plaisir. Maintenant, viens vite embrasser ta nièce et saluer sa marraine.

— Quoi ! Mme Narmois est chez vous en ce moment !

— Oui, oui, elle berce notre petit ange.

Tous trois montaient l'escalier conduisant au premier étage.

— Savez-vous, disait Louis Morand, que j'ai été fort surpris en apprenant l'arrivée ici de la femme de mon pauvre oncle ?

— Eh bien ! fit Tony, et moi donc ! Nous avons été presque déconcertés du premier moment, mais cette tante est si bonne, si affable, que nous l'avons aimée de suite !

— Je crois bien, s'exclama Denise : serait-il possible de faire autrement ?

— Diable ! mes chers amis, il paraît que j'ai là une tante bien séduisante !

— Tu vas en juger par toi-même, lui répondit sa sœur, qui, ouvrant la porte de sa chambre, courut se pencher sur l'épaule d'une jeune femme qui tenait sur ses genoux un enfant endormi.

Tony passa son bras sous celui de son beau-frère

— Approchons-nous, murmura-t-il, car les femmes, les enfants et les fleurs, doivent être admirés de près.

Louis Morand se sentait étrangement ému... Pourquoi ?... De cette tante inconnue il ne voyait que les gracieuses épaules et l'ample robe blanche.

Mais Marguerite aussi aimait le blanc, et ses épaules étaient adorables...

— C'est bien dommage, fit Denise, ta nièce dort, tu ne verras pas son regard de bluet. Mais console-toi, tu vas pouvoir admirer les beaux yeux de sa marraine.

Et Denise, dont la tête blonde avait jusque-là masqué le visage de la jeune femme assise, se redressa, disant d'une voix qui tremblait de bonheur :

— Mon frère bien-aimé, je te présente ma meilleure amie.

En voyant le charmant visage de cette jeune tante, dont le doux regard se posait sur le sien, Louis Morand devint affreusement pâle, et, pressant sa poitrine, il murmura avec angoisse :

— Marguerite ! c'est Marguerite !

— Eh bien ! oui, c'est ta Marguerite que tu aimes, et qui t'aime.

Ce disant, Denise prit son enfant et poussa la jeune femme vers son frère.

Louis baisa la petite main qui s'étendait au-devant de la sienne.

— Que vous m'avez fait mal ! fit-il. Pourquoi me dire : — Voilà Mme Narmois, la femme de notre oncle, puisque c'est Marguerite, ma Marguerite à moi ! Cela m'a fait perdre la tête. J'ai eu peur pour mon bonheur !

—Comment ! s'écria Tony, tu ne comprends pas que c'est une fusion ?

— Fi ! le méchant !

Et Denise, qui avait couché sa fille, passa ses bras au cou de son frère.

—Fi ! le moqueur ! qui fait semblant de ne pas comprendre que la veuve de notre oncle se nomme Marguerite-Angèle, et que Mme Narmois et Mlle Marguerite ne font qu'une seule et charmante personne !

Louis Morand avait laissé glisser la main de la jolie veuve ; ses lèvres se décoloraient et ses jambes tremblaient sous lui. Tony le fit asseoir.

Marguerite restait muette, et, dans ses grands yeux d'un bleu sombre, il n'y avait que du bonheur.

Cependant, le jeune homme releva la tête, et, d'un accent où il y avait du regret et des reproches :

—Pourquoi, madame, avoir laissé grandir mon amour ? Pourquoi vous êtes-vous laissé aimer d'un malheureux inconnu ? car enfin, mon Dieu, vous ne me connaissez pas.

— Vous vous trompez, Louis, je vous connaissais depuis longtemps. Je savais ce que vous valiez... Aussi, c'est votre cœur quo j'ai aimé tout d'abord; puis après... après, j'ai aimé votre visage si loyal... vos grands yeux si doux!

— Marguerite!...

— Laissez-moi parler, ce que je dis est vrai! La preuve, c'est que, aussitôt libre, j'ai fait tout un plan pour vous amener, à m'aimer. Et j'ai cru... je crois avoir réussi!... Me suis-je trompée?

— Hélas! non : mais qui donc vous a dit mon cœur?... qui vous a fait voir en moi...

Au lieu de répondre, la jeune femme tendit à Louis Morand un petit coffret en nacre.

Tout au fond, couchés sur la moire bleue, il trouva sa lettre envolée et son portrait disparu.

Marguerite devint toute rose, mais son regard ne se baissa pas. Un profond soupir souleva la poitrine du jeune homme, et d'une voix douloureuse.

— Quoi! madame, cette lettre ne vous a pas fait comprendre que je n'épouserai jamais une femme riche?

— Monsieur Louis Morand, je ne suis pas plus riche que vous;... je ne possède que quarante mille francs et ma villa de Fontenay-aux-Roses. Le reste de ma fortune n'est plus à moi... Je l'ai placé; ce sera à... mes enfants, si j'en ai, ou à ceux de ma sœur Denise. Commencez-vous à être rassuré? Dites?

Il voulut répondre, mais un âpre sanglot déchira sa poitrine.

Denise jeta un cri.

Le visage de Marguerite prit la teinte d'une rose blanche.

— Vous ne m'aimez plus, balbutia-t-elle?

— Je vous adore, soupira le jeune homme, je vous adore! mais je souffre horriblement!

— Vous souffrez?

— Comme pour mourir!

— Pourquoi, Louis? je veux savoir pourquoi!...

— Ah! vous voulez savoir!... et sa voix était sévère et dure. Mais, en rencontrant le regard aimant et pur de Marguerite, la parole expira sur ses lèvres, et il ne put que murmurer :

— Oh! je ne pourrai jamais vous dire cela!...

— Mon frère, dit Tony, viens donc dans ma chambre, elle donne sur la mer; le grand air te fera du bien, viens.

Et il l'entraîna.

Aussitôt la porte fermée, Louis Morand se jeta dans un fauteuil, et, joignant ses mains crispées, il dit avec une douleur immense :

— Oh! mon bonheur!... hélas! la plus belle fleur de sa couronne s'est envolée. Songe donc, Tony, j'aimais une jeune fille! une vierge! et voilà que cette pure enfant a été la femme d'un viveur!... d'un débauché! Voilà que cet ange pudique est la veuve de mon oncle!

Tony serra affectueusement les mains de son frère.

— Sans doute, fit-il, mon cher ami, je comprends toute l'amertume de tes regrets; mais songe que cette charmante créature est vierge de cœur... elle n'a jamais aimé!... Tu es son premier amour, n'est-ce donc rien que ce bonheur là? Va, crois-moi, Louis, la virginité du cœur l'emporte sur l'autre.

— Oui, mon frère, je suis de ton avis, mais, vois-tu, depuis que je sais que ces blanches épaules ont reçu les baisers d'un autre, et que ces paroles que l'affection fait monter aux lèvres ont été murmurées à ses oreilles!... oh! tiens, Tony, je souffre tous les tourments de l'enfer!

Tony baissa tristement la tête.

Louis Morand avait enfoui son visage dans ses mains.

— Pourquoi, disait-il au travers de ses sanglots, pourquoi ne suis-je pas mort dans les bras de Denise, au seuil de cette demeure?... J'aurais emporté avec moi mes illusions et mon bonheur!

. . . .

En ce moment, la porte s'ouvrit avec bruit.

C'était Denise. Ses joues étaient baignées de larmes, mais un sourire radieux irisait son regard. Elle fit un petit signe d'appel, et Tony s'approcha doucement de sa jolie compagne, l'interrogeant des yeux.

Mais la jeune femme secoua la tête, saisit sa main et s'enfuit avec lui après avoir soigneusement refermé la porte.

Louis Morand était encore plongé dans sa triste rêverie, lorsque deux bras nus et parfumés vinrent se nouer autour de son cou.

Il tressaillit.

Alors un baiser se posa sur sa blonde chevelure et une voix câline lui dit :

— Frère chéri, tu sais, cette charmante couronne que tu mis sur ma tête le jour de mon mariage?

— Oui, ma sœur.

— Eh bien! elle est toujours fraîche et jolie! Je l'aime!

— Ton mari doit l'aimer encore davantage! Garde bien cette blanche couronne de vierge!... Hélas!... heureux sont les époux qui possèdent cette pudique relique!

Denise s'était assise, comme une enfant, sur les genoux de son frère.

Il caressait ses cheveux ondés, contemplant avec tendresse ce jeune visage sur lequel la joie jetait ses doux rayonnements.

— Où donc est Marguerite? demanda-t-il avec émotion.

— Marguerite, oh! elle est avec ma fille, elle adore les enfants. Et toi, mon frère, seras-tu un papa gâteau?

La question de la jeune femme augmenta la mélancolie de Louis Morand.

— J'aimerai tes enfants, ma mignonne; quant aux miens, qui sait? Regarde mon oncle, il est mort sans laisser un héritier de son nom.

Denise leva gracieusement les épaules.

— Tu es fou... mais j'ai encore besoin de te parler de ma couronne d'oranger.

— Oh! non, non, je t'en prie, ma sœur, parlons d'autre chose!...

— Tout à l'heure, Louis, je te parlerai de tout ce que tu voudras! Mais, avant, il faut que tu saches ce que Tony me disait hier en regardant ma couronne et mon bouquet bénit.

— Eh bien! parle, mon enfant, je t'écoute.

Et Louis baissa tristement la tête.

— Denise, me disait-il, Denise, cette blanche parure est sainte et sacrée. Je veux qu'elle reste pure. Ces fleurs ne doivent être touchées que par des mains de vierge. Denise, je veux que cette couronne, emblème de pureté, reste digne de parer le front de notre fille. Ainsi, prends garde que des mains profanes ne la ternissent! Veille à ce qu'elle ne se pose sur aucune tête de femme... ce serait une profanation!

Louis Morand était fort pâle, et ce fut d'une voix douloureusement émue qu'il répondit :

— Ma sœur, ton mari a dit vrai. Ce serait en effet une profanation. Des vierges et des enfants doivent seul toucher aux fleurs bénies de ta couronne d'oranger.

— Quel bonheur, s'écria Denise, tu es de son avis!

Et la jeune femme enveloppa son frère d'un regard d'allégresse.

— Pourquoi cette figure radieuse, chère fille, qu'as-tu donc?

— Du bonheur tout autour de moi.

Et Denise, se levant d'un bond, frappa vivement ses mains l'une contre l'autre.

Aussitôt, et comme obéissant à un signal, la porte s'ouvrit toute grande et Tony, le visage resplendissant de joie, s'avança, tenant par la main une céleste créature.

C'était Marguerite!

De longs plis diaphanes l'enveloppaient d'un nuage blanc.

Une couronne de fleurs d'oranger ceignait sa noire chevelure; un bouquet des mêmes fleurs frissonnait sur sa poitrine voilée de fine mousseline des Indes.

Son regard étincelait d'une radieuse expression d'amour, de bonheur et d'orgueil.

Louis Morand s'était brusquement levé. Il était horriblement pâle et ses yeux dilatés regardaient avec une sorte d'égarement.

La blanche apparition avançait toujours. Arrivée à trois pas du jeune homme, elle s'arrêta, et Tony prit la parole :

— Frère, fit-il, tu m'as donné pour femme Denise, ta sœur... Elle était chaste comme une enfant; elle était pure comme un ange! Moi, je t'amène ta fiancée. Marguerite est belle comme une madone; elle est immaculée comme une vierge!

A ces mots, Louis Morand tressaillit de tout son être; le sang afflua à son visage et, d'une voix saccadée :

— Tony, explique-toi!.. Que veut dire ce voile blanc? Qu'est-ce que cette couronne?...

— Cette couronne, mon frère, Denise la portait le jour de notre mariage; tout à l'heure elle reprendra sa place sous le globe protecteur, et elle y restera jusqu'à ce que notre fille la pose sur sa tête d'ange.

— La couronne de Denise! s'écria Louis avec explosion. Marguerite, vous êtes femme, vous êtes veuve : ôtez ces fleurs virginales, vous les profanez!

Et il s'élança vers la jeune femme pour lui arracher sa blanche parure, mais Tony arrêta la main étendue. Denise embrassait son amie.

Les grands yeux de Marguerite brillaient de larmes et de sourires. Elle prit la parole, et son accent toujours suave trouva, en cet instant, des vibrations d'une divine harmonie. On eût dit un rossignol chantant dans une cage de cristal.

— Ne touchez pas à ma couronne! disait la douce voix. Louis, cette couronne est à sa place; et, si les fleurs de mon bouquet pouvaient parler, elles vous diraient que je suis ce qu'était Denise, votre sœur, quand vous l'avez donnée à Tony.

— Oh! parlez, parlez encore!

Et le jeune homme s'inclinait, fasciné et ravi par le charme qui s'exhalait de ces paroles féeriques.

— Louis, je suis femme aux yeux du monde.. Je suis veuve d'après les lois de la société : mais j'étais vierge de cœur avant de vous aimer;... et, sauf les baisers dont bien souvent vos lèvres ont ganté mes mains, je suis pure de toute caresse. Jamais la bouche d'un homme n'a touché mes lèvres.

— Cependant... mon oncle?... votre mari... enfin!

Marguerite se redressa fière, comme une vraie fille de duc :

— M. Narmois avait besoin d'argent, il a acheté ma dot. Mais moi, moi, je n'étais pas à vendre !

Louis Morand était aux genoux de la jeune femme. Il baisait ardemment les plis de sa robe blanche.

— Pardon ! disait-il, pardon, cher ange ! Marguerite, je t'adore ! Ma fiancée, ma femme !

La charmante créature lui tendit ses deux petites mains, et, avec un doux sourire :

— Etes-vous sûr, maintenant, d'avoir trouvé votre idéal ?

— Oh ! oui, oui, mon beau rêve est devenu une radieuse réalité. Je suis l'être le plus heureux de l'univers ! Ma femme ! ma sœur ! mon frère ! venez que je vous réunisse en un même embrassement !

Il les tenait tous trois dans ses bras ; l'ivresse du bonheur éclatait en son regard.

Denise, sa blonde tête sur l'épaule de son frère, lui dit à l'oreille :

— Pauvre chéri, comme je t'ai fait souffrir en te parlant de ma couronne ! Tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas, et tu ne me reprocheras jamais d'être venue écouter ce que tu disais à Tony ?

Louis Morand ne répondit que par un baiser, mais ce baiser-là valait toute une longue phrase.

A l'autre oreille du jeune homme, Tony murmura :

— Mon frère, crains-tu toujours de ne pas avoir d'héritiers directs ?

Ce fut avec un beau sourire que Morand répondit :

— Oh ! non ! mon ami ; maintenant je n'ai plus peur... car dans les plis de ce voile blanc j'ai trouvé l'espérance.

Marguerite rougit et baissa ses longs cils. Peut-être avait-elle entendu l'indiscrète question et compris la douce réponse.

CALISTE FLEURIOT DE LANGLE.

FIN

AU BOIS

—

Le coupé de Madame est avancé : l'on part.

Dans le coin préféré seule et comme à l'écart,
Se blottissant avec des gestes d'hirondelle,
Elle ne laisse voir, délicats autour d'elle,
Que des frissons de jupe et des volants frileux.
Elle rêve ; son rêve aux vagues pays bleus
Guide par un fil d'or la mobile pensée,
Au grand trot des chevaux mollement cadencée.
La robe a l'abandon capiteux du peignoir.
La livrée est correcte et l'attelage noir ;
Le panneau sombre est peint d'armes fleurdelisées,
Et la voiture va dans les Champs-Élysées.

Comme le jour est froid déjà pour la saison:
La portière fermée encadre un horizon
D'hôtels que le regard ne voit pas jusqu'au faîte.
C'est l'heure convenue où le bois est en fête.
Dans l'avenue, après le grand arc triomphal,
Elle voit dans leur fin costume de cheval
Les cavaliers gantés, et tout ensoleillée,
Aux saccades du trot luire la contre-allée.
Les voitures ont pris la file autour du lac.
Tout en rêvant d'un air de Glück ou d'Offenbach,
Elle retrouve enfin la ville revenue,
Le coupé noir ou bleu d'une actrice connue,
La calèche d'un luxe aimable et triomphant
D'une amie au grand nom, belle de son enfant,
Qui met avec le goût d'une femme du monde,
Près d'elle le bouquet de cette fraîcheur blonde.
On se salue. Au loin le décor est charmant.
La file s'embarrasse et s'arrête un moment,
Puis repart ; et le soir qui tombe sur les branches
Fait tourner sur le fond obscur des formes blanches
Qui vivent et qui sont des femmes de vingt ans.
Ce ciel d'automne est pur comme un ciel de printemps.
On rentre. — On passera chez soi cette soirée,
De fleurs tout simplement et de grâce parée,
Et bien qu'on soit nerveuse et fatiguée un peu,
On laissera causer Monsieur au coin du feu.

ALBERT MÉRAT.

SALON DE 1876

—

La Peinture

—

VI (*fin*)

Je ne suis pas de ceux qui s'imaginent faire preuve de force en critiquant les décisions d'un jury. Je suis donc heureux de constater que je me trouve d'accord avec les juges chargés de distribuer les récompenses ; car, parmi les jeunes artistes qui n'étaient point encore hors de concours, j'ai recommandé justement la plupart de ceux qui viennent d'obtenir des médailles. MM. Paul Dubois, Sylvestre, Lematte, Ferrier, Mols, Guillemet, Renard, Olivié, Charnay, Morot, pour n'en citer que quelques-uns, sont les auteurs des œuvres sur lesquelles j'ai appelé l'attention de mes lecteurs.

Je dois terminer aujourd'hui mon compte rendu sur la peinture, car le temps me presse et la sculpture a droit à un examen approfondi. Je marcherai donc rapidement à travers les galeries qui me restent à parcourir.

La *Mort d'un Gitano*, par M. Charles Muller, offre une composition attachante. Un pauvre homme, couché sur la paille, sous une arche de pont, se relève pour recevoir le saint viatique des mains d'un curé appelé pour lui administrer les secours de la religion. La scène est traduite simplement et l'expression des physionomies est sincère et touchante.

M. Munkacsy a peint l'intérieur de son atelier avec une grande précision. La coloration noirâtre de son tableau enlève beaucoup du charme que ferait naître la vérité d'expression avec laquelle le sujet est traduit.

M. Emile Levy a peint en pleine lumière une petite fillette qui se suspend bravement à un saule et se lance dans l'espace avec une parfaite inconscience du danger qu'elle peut courir. L'enfant est ravissante ; sa figure est rieuse et son petit corps semble vivant sous sa chemisette blanche et son jupon bleu.

Non loin des frais paysages de M. Lambinet est la superbe composition de M. Jean-Paul Laurens, représentant *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.* C'est là une œuvre magistrale, agencée avec un art sévère et rendue avec une entente complète de la mise en scène. La tête de la reine tout en portant l'empreinte de la mort, a conservé quelque chose de sa grandeur. Toutefois, Borgia peut reconnaître facilement le cadavre de sa souveraine. L'exécution a la même puissance que la composition. La brosse ferme et lumineuse de M. Paul Laurens ne laisse rien au hasard et ne se prête pas à d'inutiles recherches d'effets ; elle rend simplement, et dans une coloration harmonieuse, ce qu'elle veut retracer.

Je suis bien embarrassé pour porter un jugement sur les deux toiles de M. Gustave Moreau. Elles trahissent des efforts qui me semblent inutiles. Pourquoi ces études archaïques ? L'idée se perd dans la multiplicité des détails. Une élégance réelle de la ligne, un sentiment harmonieux de la couleur ne font pas pardonner l'insuffisance de la composition.

M. Machard expose un portrait de femme dont le coloris est très fin.

M. de Nittis se recommande aussi par la délicatesse des tons, dans son tableau intitulé : *Place des Pyramides.*

Les marines de M. Masure sont peintes avec un accent de vérité qui saisit.

Il y a une impression exacte de la nature dans la *Vue prise à Pont-de-l'Arche*, un jour de printemps, par M. Eugène Berthelon. Le soleil qui passe entre les nuages et vient dorer la cime des arbres et éclairer la plaine, est d'un joli effet. Les premiers plans sont grassement peints.

Plusieurs beaux paysages se recommandent encore. Celui de M. Watelin, par exemple, est dessiné avec sûreté et élégance. Il représente une route serpentant entre des massifs d'arbres. L'exécution est large et la couleur a une âpreté saisissante.

La *Vue du Pont de Sèvres*, par M. Herpin, est peinte avec une solidité voisine de la sécheresse ; mais la ligne d'horizon et la perspective sont très remarquablement présentées.

Une coupe de bois, par M. Pelouze, est un des meilleurs paysages du Salon. Les arbres sont dessinés avec une rare précision et leur silhouette offre un aspect des plus pittoresques. Les premiers plans sont gras ; l'ensemble de la composition est imposant. J'aurais préféré un peu plus de simplicité dans le ciel qui forme le fond du tableau.

M. Vimont a donné à *Sainte Geneviève* une physionomie charmante. Les lignes sont simples et distinguées.

M. Rozier a peint avec une largeur étonnante des turbots et autres natures mortes sous le titre : *Retour de la Halle.*

Deux grandes compositions, l'une de M. Ronot, se recommande par l'expression des physionomies, et l'autre, de M. Maignan, par le coloris harmonieux.

Je citerai encore un charmant tableau de genre : *Retour d'un baptême, en Espagne*, par M. Juan Gonzalez, et un fort beau portrait de M. Auguste Mengin, puis je prierai les artistes de mérite que j'ai oubliés ou dont je n'ai pu parler faute de place de ne pas me tenir rigueur. Il est impossible, dans un pareil amas de choses intéressantes, de ne pas faire d'omission. Je suis obligé de terminer là mon compte rendu sur les galeries de peinture. Je relèverai seulement une erreur qui a été commise involontairement dans le dernier numéro. On me fait attribuer à M. *Gabriel* une très belle étude au bord de la mer, c'est le nom de *Gosselin* que j'ai écrit et que je tiens à mettre sous les yeux de mes lecteurs.

La Sculpture.

—

I

Cette année encore, comme cela a lieu depuis environ vingt ans, le niveau de la Sculpture est plus élevé, au Salon, que celui de la Peinture. Les statuaires ne rabaissent point l'art jusqu'au métier, ce qui ne les empêchent pas de soigner la forme.

Cette supériorité de l'œuvre du sculpteur sur celle du peintre s'explique surtout parce que le premier n'a point les mêmes moyens que le second pour faire du commerce. Une statue n'a pas aussi facilement sa place dans une galerie particulière qu'un tableau; elle est faite alors en vue de plaire à un jury qui lui ouvrira la porte d'un musée ou la mettra au grand jour de la place publique, et ce jury est plus difficile à convaincre qu'un simple amateur dont il suffit de flatter les goûts souvent peu élevés.

Le Salon de 1876 possède un certain nombre de morceaux remarquables dont plusieurs, aujourd'hui en marbre ou en bronze, ont déjà été exposés en plâtre dans ces deux dernières années. Nous examinerons les principaux. Dirigeons-nous d'abord devant deux œuvres nouvelles qui ont valu à leur auteur, M. Paul Dubois, la médaille d'honneur, et constituent un des envois les plus remarquables que nous ayons vu depuis longtemps.

Les deux figures de M. Paul Dubois sont destinées au tombeau élevé au général Lamoricière dans une des églises de Nantes. L'une représente: le *Courage militaire*, l'autre : la *Charité*.

Le *Courage militaire* nous est montré sous les traits d'un jeune homme fièrement assis, la main droite appuyée sur la cuisse et la gauche reposant sur la poignée d'une épée dont la pointe est fixée à terre. Le mouvement du corps a une grâce et une noblesse qui s'allie à la force. L'arrangement des bras et des jambes est d'une harmonie charmante. La figure, bien moderne par l'exécution, rappelle pourtant le grand style de l'école florentine. On ne saurait mieux faire et allier la simplicité et la grandeur dans une plus juste mesure.

La *Charité* est un de ces chefs-d'œuvre qui naissent tout d'une pièce du cerveau et de la main d'un grand maître. Ce groupe admirable comme bonheur d'expression, harmonie des lignes, perfection de la forme, est tout un poëme pour la pensée. Je ne crois pas que la *Mère* ait été présentée jamais dans une conception plus grandiose et plus complète.

Assise dans une pose de la plus délicieuse simplicité, cette jeune femme tient sur ses genoux ses deux petits enfants qu'elle entoure de ses bras. La robe, discrètement entr'ouverte, laisse sortir le sein dont s'empare avec avidité l'un des deux bébés, tandis que l'autre enfant, ramassé sur lui-même de la plus adorable façon, dort d'un profond sommeil.

La sainte mission de la mère ne saurait être exprimée avec plus de douceur, de tendresse et de sérénité. De quelque côté qu'on la regarde, cette figure vous charme par son expression si sobre et si puissante tout à la fois. Rien n'est joli comme l'arrangement des lignes; et les trésors de science dépensés par l'artiste, dans les parties nues principalement, sont tellement fondus dans un ensemble harmonieux qu'ils captivent l'œil sans distraire la pensée.

M. Paul Dubois n'avait point encore produit une œuvre aussi magistrale, d'un style plus élevé plus vigoureux et plus vivant. Il a atteint à la plus haute expression de l'art par des qualités très rares : la profondeur du sentiment, la pureté des formes ; et, sans avoir recours à la passion qui éclaire, ni avoir eu besoin de retracer un de ces mouvements hardis dont l'action est toujours assurée sur le public, il a su remporter un de ces succès qui font époque et que les gens habitués à tout critiquer n'ont point osé eux-mêmes lui marchander.

FÉLIX JAHYER.

HISTOIRES BIZARRES

—

L'AME DE LA TERRE

. . . .

Au delà des cieux où gravitent les astres, loin du domaine de la Matière, hors des temps, des espaces, des nombres, dans une sphère invisible, intangible, — réelle pourtant; — bref, dans une région vraiment spirituelle, sont rassemblées des Créatures d'une essence supérieure. Leurs faces resplendissent; elles sont baignées d'une vague lumière, qui éclaire ce lieu sacré.

Ces créatures siégent, pensives, sur des trônes formés d'une substance inconnue à la terre. Elles ont l'attitude de la sérénité parfaite. Ce sont les âmes des astres morts.

Les mondes, comme les hommes, ont une âme qui les dirige, lorsque, vivants, ils sont des SOLEILS, foyers de chaleur et de vie, centres de tout un système, — ou des PLANÈTES, analogues à la terre, dont la superficie est couverte de plantes, de bêtes et d'êtres pensants.

Mais tous les corps sont soumis à la Destruction. Les astres même doivent périr. Peu à peu, après de longs siècles, ils se refroidissent. Les animaux,— puis les végétaux, — disparaissent de leur surface. Ils n'ont plus d'atmosphère. Ils n'ont plus d'eau. Ils roulent dans l'étendue, blocs schisteux et infertiles, — cadavres désolés d'un globe vivant jadis.

Leur âme les quitte alors. Elle les abandonne aux seules lois physiques. Elle franchit d'un puissant coup d'aile l'immensité. Elle monte jusqu'à la sublime demeure éthérée où se trouvent réunies ses sœurs. Là, elle attend que l'Être suprême la rappelle et l'envoie animer un autre monde, un monde qui, à cette heure, n'est point formé encore. . . . .

. . . .

***

..... Or,— *en ce temps-là*, — il se passa sur la petite planète Terre des choses dignes de remarque. Le progrès y atteignit (sembla-t-il) des limites *infranchissables.* Cela, grâce à une toute petite brochure du savant, du génial docteur Othon Schlag, de Berlin. Dans cette plaquette de cinquante pages in-18, revêtue d'une jolie couverture saumon, répandue à cinq milliards d'exemplaires, l'auteur démontrait péremptoirement, par d'irréfutables syllogismes, prosyllogismes, sorites, éphichérèmes, et autres formes de la déduction, que l'humanité ne pouvait être heureuse tant qu'on n'aurait pas bien et dûment supprimé deux inventions tout à fait stupides,— à savoir : l'*Art*, et l'*Amour*.

Nous ne reproduirons pas le beau raisonnement du docteur Schlag. Disons seulement qu'il était clair comme le jour ou que, du moins, il parut tel à l'immense majorité des Sublunaires. Quelques fous, faiseurs de vers ou sornettes de la même farine, essayèrent de protester en faveur des fléaux signalés par l'érudit Berlinois. Mais, sous l'influence des deux grands peuples qui, à cette époque, se partageaient l'empire du globe terrestre : les Prussiens et les Américains, — gens *pratiques* par excellence — on n'eut aucunement égard aux divagations de ces exaltés, et l'on résolut de se mettre immédiatement à l'œuvre, et de procéder à l'extirpation, aussi rapide que possible, des deux maladies susnommées.

On se débarrassa tout d'abord de l'*Amour*. L'union des sexes cessa d'être une affaire de cœur pour devenir une affaire d'argent, c'est-à-dire une *affaire* véritable, dans le sens commercial du mot. Les adolescents et les vierges comprirent que le mariage est un *contrat*, — pas autre chose ; qu'il s'agit là de *dot*, et non d'affection ; qu'enfin l'accouplement des noms de deux conjoints est tout bonnement l'énoncé d'une raison sociale. Du reste, une commission préposée à la multiplication de l'espèce veilla scrupuleusement à ce que désormais des considérations étrangères aux convenances monétaires n'entrassent plus dans cet acte important.

Quant à l'*Art*, on en eut également bon marché. Depuis longtemps déjà, des faiseurs étaient parvenus à imiter le *vieux sublime*, — comme les menuisiers imitent le vieux chêne, — à s'y méprendre; le public était au courant des procédés et des *ficelles;* et l'Art était tombé dans un grand discrédit. Il se trouva pourtant des gens, soit disant épris d'idéal (?), qui, perturbateurs nés de l'ordre, luttèrent avec acharnement contre le système humanitaire du docteur Schlag et des *Schlagistes* (l'éminent Prussien avait fait école). Ces rêveurs s'entêtaient dans leurs errements. Ils traitaient de doctrines abrutissantes les sagaces théories du philosophe berlinois. Ils s'obstinaient à barbouiller des toiles, à noircir du papier à découper des blocs de marbre. Impossible de les ramener au bien par la douceur : il fallut faire des exemples. *On en fit.* Enfin, — grâce à la destruction des tableaux et des sculptures, qui, jusqu'à ce jour, encombraient les cités; à l'auto-da-fé des ouvrages littéraires qui corrompaient les masses; et à l'exécution très-sommaire des peintres, des poëtes, des musiciens récalcitrants, — tout rentra dans la bonne voie; et l'Art alla rejoindre l'Amour dans la paix du sépulcre.

°°°

Un grand pas était fait. La société, délivrée enfin de ces chimériques entraves, allait pouvoir marcher rapidement dans le chemin du progrès matériel. Plus d'amants, ni d'artistes! Quel excellent débarras! L'humanité, sans doute, jouirait d'un bonheur *positif*, maintenant qu'elle était devenue une colossale Machine, dont chaque individu était un rouage imperceptible, et que l'*Industrie*, après avoir tué la Poësie et la Tendresse, régnait sur le globe en absolue dominatrice. . .

. . . .

°°°

. . . . Au delà des cieux, des vastes cieux où les astres gravitent, hors du temps, du nombre et de l'espace, loin du domaine de la matière, une forme immaculée, une impalpable créature, s'élève à travers les plaines azurées de l'éther. Elle traverse l'immensité avec un prodi-

gieux essor. Son front resplendit d'une idéale clarté, et ses ailes, derrière elle, tracent un lumineux sillon...

Voici qu'Elle parvient à la sphère sublime où siégent, impassibles, les âmes des mondes expirés. L'archange qui veille, armé d'une épée flamboyante, au seuil de ce lieu sacré, l'arrête par ces mots :

— Qui es-tu, toi qui viens ici ?

Elle répond :

— J'étais l'âme de la terre, et je viens rejoindre mes sœurs.

— Pourquoi as-tu quitté la planète que tu animais ?

— Parce qu'elle est maintenant la proie funèbre du trépas. Ma mission est terminée. Grâce au Prussien Othon Schlag, l'humanité est morte d'ennui. . . . .

. . . .

LOUIS DE GRAMONT.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre). — MM. Calabrési et Stoumon, directeurs du Théâtre-Royal de la Monnaie, viennent de réengager pour la saison prochaine : Mmes Hamaekers, Bernardi, Dérivis et Reine ; MM. Devoyod, Echetto, Bertin, Morlet, Guérin et Chapuis. Parmi les engagements nouvellement conclus, on cite : Mlles Duval, Falcon; MM. Tournié, fort ténor, Dauphin, basse chantante, et Laurent, second ténor. Le programme de réouverture se composera ou de l'*Etoile du Nord*, remonté à neuf, ou de *Guillaume Tell*. Enfin, pendant l'année, nous aurons en représentations Faure, Capoul, la Nilsson et la Lucca.

— Le théâtre des Galeries annonce pour mardi, 6 juin, la première représentation de la *Périchole*, jouée en trois actes et quatre tableaux, avec le concours de Mlle Paola-Marié et de M. Dupuis, le créateur, à Bruxelles, du rôle de Pâris de la *Belle-Hélène*.

— Une troupe parisienne va venir s'installer pour un mois au théâtre de l'Alcazar et nous fera connaître la *Reine Indigo*, de Strauss, avec décors, costumes et mise en scène du Théâtre de la Renaissance de Paris. Les principaux artistes qui joueront dans cette opérette sont : Mmes Van Gheel, Duval, des Variétés ; MM. Delannoy et Pescheux. Le maëstro Strauss dirigera les répétitions et conduira la première. Débuts de la troupe, le 20 juin.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

Nous aurons à rendre compte, jeudi prochain, de la reprise d'*Obéron* à l'Opéra-National-Lyrique, dont la première est annoncée pour ce soir.

— Le départ de Mlle Delaporte vient d'arrêter les répétitions d'*Andrette*, de M. de Coucy, au Gymnase.

— La saison d'hiver s'ouvrira aux Italiens, toujours sous la même direction, avec la *Forza del Destino*, de Verdi, dont voici la distribution :

Donora	Mlles	Borghi-Mamo
Preziosilla		Parsi
Le ténor	MM.	Aramburo
Le baryton		Pandolfini
La basse		Nanetti

Mlle Borghi-Mamo est la fille de la célèbre cantatrice que nous avons connue à l'Opéra. Elle a vingt et un ans, est d'une beauté remarquable et possède, paraît-il, une des voix les plus admirables qu'on n'ait jamais entendues.

Il y a quelques jours, elle jouait à Venise, à son bénéfice, le *Mefistofele* d'Avrigo Boïto, avec un succès extraordinaire.

M. Aramburo, le ténor, est, de l'avis même de Verdi, une perle dans le genre de Mlle Borghi-Mamo. C'est aussi l'opinion qu'il émet sur le talent de M. Nanetti et Mlle Parsi.

Nous connaissons déjà Pandolfini, l'excellent baryton d'*Aïda*.

M. Devillier a résilié hier avec M. Vizentini pour signer avec M. Escudier, pour la saison d'hiver, au Théâtre-Italien.

MM. Léon et Franz Beauvallet ont lu aux artistes des Variétés leur nouvelle pièce : *Les Femmes de Grévin*.

Interprètes principaux : Mlle Céline Montaland, MM. Blondelet, Mercier et Germain.

La réouverture avec la troupe de M. Bertrand aura lieu au 1er septembre, par la *Belle-Hélène*.

Mme Judic débutera sur la scène du boulevard Montmartre dans le rôle créé par Mlle Schneider. Les autres rôles seront remplis par Christian (Agamemnon), Pradeau (Ménélas), et Baron (Calchas.)

COURSES DE LONGCHAMPS

RÉUNION D'ÉTÉ. — PREMIÈRE JOURNÉE

Dimanche 4 Juin.

Résultats :

Prix des Champs-Élysées. — 3,000 fr. pour chevaux de 3 ans et au-dessus. Entrée, 50 fr. — Distance, 1,700 mètres. — 1. Marmiton, Marq. de Caumont ; 2. Amour, Comte R. de Nicolay ; 3. Alphée, Haras de Lonray.

Prix du Cèdre. — 10,000 fr. pour chevaux de 3 ans. Entrée, 200 fr. — Distance, 2,200 mètres. — 1. Camembert, M. de Lagrange ; 2. La Noue, Pr. A. d'Arenberg ; 3. Bibletto, Henry.

Prix d'Escoville (gentlemen-riders). — 4,000 fr. pour chevaux de 3 ans et au-dessus. — Distance, 2,400 mètres. — 1. Perdreau, F. Kent ; 2. Mirobolan, L. Delâtre ; 3. Pèlerin, E. de la Charme.

Prix d'Ibos (handicap). — 6,000 fr. pour chevaux de 3 ans et au-dessus. Entrée, 200 fr. — Distance 2,400 mètres. — Rêverie, E. de la Charme ; 2. Honora, M. de Lagrange ; 3. Palmyre, H. Delamarre.

Prix de Satory, 6,000 fr., pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 100 fr. Distance, 4,000 mètres. — 1. Saxifrage, Fould ; 2. Roussillon, comte de Lagrange ; 3. Postillon, L. André.

Prix de Fay, 5,000 fr., pour chevaux de trois ans et au-dessus. Entrée, 100 fr. Distance, 1,600 mètres. — 1. Mr de Fligny, comte F. de Lagrange ; 2. Tzigane, baron H. de Pierres ; 3. Augusta, M. de Lagrange.

COURSES D'AUTEUIL

Lundi 5 juin

Voici les résultats :

Prix de Meudon, 2,000 fr. — 1. Duquesne, à M. Frémy ; 2. Triboulet, au baron Finot ; 3. Duguesclin, à M. Boislay.

Prix de la Source, 3,000 fr. — 1. Lustucru, à M. Page ; 2. Boléro, au comte Saint-Sauveur ; 3. Fagotin, à M. Coney.

Grand Steeple-Chase, 40,000 fr. — 1. Ventriloque, au comte Saint-Sauveur ; 2. Chimney Sweep, à lord Beresford ; 3. Congress, au capitaine Machell.

Grande course de haies, 7,500 fr. — 1. Viehnou, à M. Maurice W... ; 2. Jackal, à M. Baltazi ; 3. Consolation, à M. Chapard.

La librairie académique Didier et Cie vient de mettre en vente sous le titre de : **Muller**, la deuxième partie de *Fonctionnaires et Boyards*, du prince Joseph Lubomirski. Dans ce nouveau volume, qui est destiné à obtenir le succès du premier, tous les personnages aimés du public, Muller, Tatiana, Louise, etc., sont les acteurs d'un drame tout aussi saisissant, mais qui se passe de nos jours, dans cette Russie transformée par Alexandre II. Cette deuxième série est en même temps une étude très curieuse du socialisme qui a fait en ces dernières années tant de progrès en Russie.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0.50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 804e livraison (3 juin 1876). — TEXTE : Pékin et le nord de la Chine, par M. T. Choutzé. (1873. Texte et dessins inédits.) — Treize DESSINS de H. Catenacci, Taylor, P. Sellier, A. Marie et E. Ronjat.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

LE SEXE MALE, par le docteur GOUPIL, 14, rue Rivoli, 3 fr.

LIQUEUR D'OR Liqr exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. 3 f. En vente maison de santé, r. d'Armaillé, 19.

LE SOLEIL grand journal politique et littéraire, paraissant six fois par semaine.

Prix de l'abonnement pour toute la France : **25 fr. par an.**

Bureaux du journal : à Paris, 9, rue d'Aboukir.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; le 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

…ous signalons à nos lecteurs et à nos …rices un choix spécial des publications …a Librairie académique Didier et Ce, …mi lesquelles les ouvrages de Mmes …ndy, Guerrier de Haunt et Aug. Coupey, …obtenu une médaille de la Société d'en…ragement au bien.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER & Cie,

35, quai des Augustins

…BLIOTHÈQUE DES DAMES ET DES DEMOISELLES

…e **Craven**. — *Récit d'une sœur*, 2 vol., 8 fr. — …*ne Séverin*, 1 vol., 4 fr. — *Adélaïde Capece Mi…tolo*, 1 vol., 2 fr. — *Fleurange*, 2 vol., 6 fr. — *Le …t de l'Enigme*, 2 vol. in-12, 6 fr. — *Maurice et …génie de Guérin*, journal, lettres et poëmes, …vol., à 3 fr. 50.
…a **Ferrucci**. — *Sa Vie et ses Lettres*, traduit par l'abbé Lemonnier, 1 vol., 3 fr.
…e **d'Armaillé**. — *Marie-Thérèse et Marie-An…nette*, 1 vol., 3 fr. — *Catherine de Bourbon*, 1 vol., …fr. — *Marie Leczinska*, 1 vol., 2 fr.
…el (l'abbé). — *Flavia*, scènes de la vie chré…nne au IVe siècle, 1 vol., 3 fr. 50.
… **Deslys**. — *La Loi de Dieu*, nouvelles, 1 vol. 3 fr.
…u **Quesnoy**. — *Valérie*, 1 vol., 3 fr.
…e **de Mirabeau**. *Jane et Germaine*, 1 vol., 3 fr.
…e **de la Rochère**. — *La Demoiselle de compa…ie*, 1 vol. in 12, 3 fr.
…e **Em. Bailly**. — *Blanche-Neige*, 1 vol. in-12, 3 f.
…e **Blandy**. — *Bénédicte*, 1 vol. in-12, 3 fr.
… **Benoît**. — *Françoise*, la vocation d'une chré…nne, 1 vol. in-12, 3 fr.
…rie **Jenna**. — *Enfants et Mères*, 1 vol., 3 fr.
…tacuzène (princesse). — *Tante Agnès*, 1 vol., 3 fr.
… **Rogron**. — *Le Choix de Suzanne*, 1 vol., 3 fr. *Le Testament d'une vieille Fille*, 1 vol., 3 fr.
…ry **O'Neyla**. — *Lettres d'une jeune Irlandaise …sa sœur*, 1 vol. in-12, 3 fr.
…e **N. Guillon**. — *L'Entrée dans le monde*, 1 vol., …fr. — *Cinq années de la vie des jeunes filles*, 1 vol., …fr. — *Projets de jeunes filles*, 1 vol., 3 fr.
… **Rondelet**. — *L'Education de la 20e année*, …vol., 3 fr. — *Le Lendemain du mariage*, 1 vol., 3 fr. *Le Danger de plaire*, 1 vol., 3 fr.
…sson (**Michel**). — *Historiettes du père Broussail…s*, 1 vol., 3 fr. — *Les Gardiennes*, 1 vol., 3 fr. — …*etures en famille*, 1 vol., 3 fr.
…e **Fertiault**. — *L'Education du cœur*.
…tiault. — *Les Féeries du travail*, 1 vol., 3 fr. — …*a Chambre aux histoires*, 1 vol. in-12, 3 fr. — …*tits drames rustiques*, 1 vol., 3 fr.
…e **Guerrier de Haupt**. — *Marthe*, 1 vol., 3 fr. *Forts par la foi*, 1 vol., 3 fr. — *Les Défauts de …abrielle*, 1 vol. in-12, 3 fr.
…e **Lenormant**. — *Quatre Femmes au temps de la …évolution*, 1 vol., 3 fr.
…g. **Muller**. — *Récits champêtres*, 1 vol., 3 fr.
…op. **Audeval**. — *Paris et Province*, 1 vol., 3 fr. *Les Cœurs simples*, 1 vol., 3 fr.
…ngabé. — *Le Prince de Morée*, 1 vol., 3 fr.
…la (comtesse de). — *Linda*, 1 vol., 3 fr.
…e **Thérèse-Alph. Karr**. — *La Fille du Cor…er*, 1 vol., 3 fr.
…le **Chambrier**. — *Marie-Antoinette*, 2 vol., 7 fr.
…ne **de Witt**. — *Charlotte de la Trémoille*, 1 vol., …fr. 50 c.
… **Jonveaux**. — *Le Sacrifice de Paul Wynter*, …vol., 3 fr.
…ne **Marie Sebran**. — *Rousou*. Histoire du vil…age, 1 vol., 3 fr. — *Journal d'une Mère pendant …siége de Paris*. 1 vol., 3 fr.
…g. **de Barthélemy**. — *Pierre le Peillarol* (1789-…795). 1 vol., 3 fr.
…ne **Moreau Gagne**. — *Nancy Vallier*, 1 vol., 3 fr. — *Mémoires d'une Sœur de Charité*, 1 vol., 3 fr.
…ne **Gabrielle d'Ethampes**. — *Isabelle aux …lanches mains*, 1 vol., 3 fr.
…le **Aug. Coupey**. — *L'Orpheline du 41e*, 1 vol., …fr.
…le **Ulliac**. — *Emilie*, 1 vol. in-12, 3 fr.
…le **Bourotte**. — *Au Village*, Conquêtes rurales …'un commandant, 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

…haque ouvrage est envoyé *franco* contre …prix en timbres-poste.

GUIDE PRATIQUE

DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication …s eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en …néral, et les personnes qui ont l'intention de …ccuper de cette lucrative industrie doivent se …ocurer et lire avec attention le *Guide* publié par *Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable …anuel d'instruction pratique, illustré de 80 plan…es explicatives, est le compagnon indispensable … fabricant. S'adresser à tous les libraires, en …ant soin d'exiger le Guide publié et estampillé …r *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à …teur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

…ALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

…adame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies …es femmes, inflammations, suite de couches, ulcéra…ions, déplacement des organes, causes fréquentes …t souvent ignorées des stérilités, langueurs, pal…itations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur …tc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE …mploie sont le résultat de longues années d'études …t d'observations pratiques, dans le traitement …pécial de ces affections. Consultations tous les …ours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près …es Tuileries.)

Nouvelle Encre. **J. GARDOT** DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU

Traitement prompt et certain des maladies les plus confidentielles, écoulements, pertes, etc. Boîte, 6 fr. *franco*. Pharm. 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toulouse.

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. Boulevard Sébastopool, 117 Paris.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *grâtis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

GUÉRISON des Dartres, Eczémas. M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczéma au visage, guéri en 45 j: p. le Dr Hué. r. *Vaugirard*, 274, Paris, de 1 à 4 h. pr corr.

Flacon: 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon: 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIERE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsies mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

GRANDS MAGASINS
DE LA
PLACE CLICHY
97, 99, et 101, rue d'Amsterdam ; et rue St-Pétersbourg, 60, 62 et 6…

INCESSAMMENT
Aura lieu la GRANDE MISE en VEN… annuelle des SOLDES et OCCASIONS … Nouveautés de Fin de Saison.

8e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. — 4 fr. par AN
Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8o.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Rue de Rivoli No 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS

Maladi… CONTAGIEUSES, VICES OU DARTRE… Seuls approuvés par … nr de médecine et au… par le gouvt, après 4 an… preuves publ. faites par … missions sur dix mille b… Seuls admis dans les hô… décret spl. Guérison a… tiques de tous les m… hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24… *Préparations aussi parfaites que possible…* vant rendre de grands services à l'humanit… trait du rapport offl. Aucune autre méthode ne p… ces témoignages de supériorité. Traitement … able, rapide, inoffensif, secret, économique et s… chûte (5 fr. la bte de 25 bisc. 10fr. celle de 52). D… bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, … au 1er Consultt grt de midi à 6h. et par corresp. …

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4…
LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIER…
PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAI…*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeud…
RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Causerie financière. — Bilans des I… titutions de crédit. — Recettes … Chemins de fer. — Chronique des … leurs. — Tableau et prix des coupo… échus. — Comptes rendus des Asse… blées d'actionnaires. — Cours des … leurs cotées et non cotées. — Lis… des tirages autorisés. — Bourses … Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU
LE
CALENDRIER-MANUE…
DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC L…
CONTENANT :
Des renseignements détaillés sur … situation de toutes les valeurs, — plus hauts cours et les plus bas c… cotés en 1875, — l'époque de cha… tirage, — le revenu des dernières … nées, — l'échéance des coupons, … taux et la période de l'amortis… ment, — l'historique, les prospec… complets de toutes les valeurs à … autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCI…
104, Rue de Richelieu, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-…

ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 161

PARIS-THÉATRE

DRAME OPÉRA COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché FRANCK.

TRAGÉDIE MUSIQUE

MARGUERITE BAUX
rôle de Marguerite
(Faust)

E Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 15 au 21 Juin 1876

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANG	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXI

—

MARGUERITE BAUX

—

Quand une artiste fait ses débuts à l'Opéra de Paris, sans avoir jamais paru sur aucune autre scène, il est bien rare qu'elle puisse s'y acclimater immédiatement.

Pour passer d'un milieu aussi étroit que l'est une chambre d'étude à une salle aussi vaste que celle de l'Académie nationale de musique, il faut plus que de la voix et du talent pour y faire bonne figure, il est nécessaire d'être déjà tant soit peu rompu à l'interprétation d'un ouvrage dans son entier.

Aussi les exemples sont-ils rares, de jeunes artistes commençant leur carrière à l'Opéra et prenant une place, dès le début, dans le répertoire.

Mlle Marguerite Baux est entrée dans ces conditions peu favorables sur notre première scène. Sans passé artistique, elle a affronté, du premier coup, le rôle écrasant de Rachel de la *Juive*, et n'y a pas été au-dessous de sa tâche.

Née à Marseille, d'une famille de commerçants elle a appris la musique avec des maîtres particuliers, sans passer par le Conservatoire.

Douée d'une voix puissante et chaude, d'une jolie figure et d'une physionomie sympathique, elle pouvait songer à tenir une place honorable au théâtre ; aussi ses études furent-elles dirigées de ce côté.

C'est Reyer, l'auteur du *Selam* et de la *Statue*, qui découvrit les ressources que l'on pouvait tirer de sa riche organisation. Ayant le feuilleton du *Journal des Débats* à sa disposition, il présenta, bien avant son début, la future pensionnaire de l'Opéra, au public parisien, et pendant plusieurs mois les journaux, en quête de nouvelles, parlèrent d'une étoile naissante qui devait venir rivaliser avec Mlle de Rezké, pour combler le vide laissé par le départ de Marie Sass et de Mlle Mauduit.

A ce moment, Massenet pensait à faire représenter son nouvel oratorio : *Eve*, paroles de Louis Gallet, et venait de confier sa partition à M. Lamoureux, qui avait si brillamment fait exécuter par son orchestre et ses soli du chant, les grandes œuvres de Handel.

Il fut un moment question de Mlle Marguerite Baux pour interpréter l'ouvrage du jeune maître. Mais pour des raisons que je ne connais pas bien, — l'inexpérience peut-être, ou encore la force des engagements déjà pris avec M. Halanzier, — le rôle passa dans les mains d'une chanteuse de grand talent, Mme Brunet-Lafleur, qui le rendit avec éclat.

Marguerite Baux avait cependant bien le type d'Eve, et nulle doute que son genre de beauté n'eût été particulièrement remarqué dans cette création, bien qu'elle se serait effectuée, évidemment, sans les ressources de la mise en scène. Mais il vient toujours à l'esprit de l'auditeur l'idée de comparer l'interprête au personnage qu'il représente et l'on se fut fait facilement à l'image d'Eve sous les traits de cette charmante jeune fille, blonde comme des épis de blés, et en pleine floraison de son adolescence.

Quoi qu'il en soit, M. Halanzier avait engagé Mlle Baux, à l'Opéra, et ses débuts furent annoncés longtemps à l'avance. Elle devait paraître pour la première fois dans *Faust*, mais les nécesités du théâtre ne le permirent pas et ce fut, comme je l'ai dit plus haut, dans le rôle de Rachel, de la *Juive*, qu'elle fit ses premiers pas devant le public, le même soir que Mlle Vergin, qui débutait, elle aussi, par le rôle de la princesse Eudoxie.

Les deux natures étaient bien différentes et elles se nuisirent au lieu de s'entr'aider. Mlle Vergin, très habile vocaliste et habituée au public, par les exercices du Conservatoire, fit paraître Mlle Marguerite Baux un peu inexpérimentée pour la première scène du monde ; et d'autre part, la voix brillante, colorée, de la jeune Marseillaise, son éclatante jeunesse accentuèrent davantage la ténuité de l'organe de sa camarade.

La presse tout entière leur fut sympathique tout en recommandant à l'une de ne pas forcer sa voix sur une scène trop vaste pour elle, et à l'autre de se mettre courageusement à l'étude afin de tenir promptement les sérieuses promesses que faisaient déjà naître ses ressources naturelles.

Mlle Baux fit son second début dans le rôle de Marguerite, de *Faust*. Terrible épreuve aux lendemains de Mme Miolan-Carvalho! Mais la jeunesse ne peut-elle pas tout oser lorsque, à défaut de la science parfaite et du sentiment exquis, elle vient exhaler comme un parfum de fraîcheur qui rajeunit.

Depuis ces deux tentatives, Marguerite Baux n'a plus reparu sur la scène. Les représentations de *Jeanne d'Arc* ont d'ailleurs pris presque toutes les soirées, et voici *Sylvia* qui ne laissera pas de sitôt le champ libre aux drames lyriques.

Nous espérons toutefois que M. Halanzier gardera sa jeune pensionnaire. Nous savons qu'il fonde, et très justement, les plus grandes espérances sur Mlle de Rezké, mais la brillante cantatrice dont la place est aujourd'hui bien assise à l'Opéra et qui jouit de la faveur méritée du public, a besoin d'être doublée et nous croyons que Mlle Baux serait très bien placée après elle dans ces conditions, et pourrait former son talent de façon à prendre, elle aussi, un jour à venir, la première place.

S'il en était autrement, nous aurions encore à regretter de voir une belle organisation partir pour la province et se perdre, car il n'y a qu'à Paris où les débutants puissent se perfectionner et conserver les bonnes traditions.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Monsieur

DUCHESNE

De l'Opéra-Comique et de l'Opéra-National-Lyrique.

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Mademoiselle

ENGALLI

De l'Opéra-National-Lyrique.

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Reprise d'*Obéron*

Obéron est une œuvre depuis trop longtemps populaire pour qu'il soit nécessaire d'en détailler les beautés. Le chef-d'œuvre de Weber est de ceux qui sont appelés à rester longtemps au répertoire, et nous féliciterions bien chaleureusement M. Vizentini d'avoir compris que la vraie place d'*Obéron* était au Théâtre-Lyrique, si nous n'étions pas contraints, bien à regret, de lui reprocher de l'avoir monté trop à la hâte avec des interprêtes inexpérimentés.

Cette musique, où toutes les grâces et toutes les tendresses se trouvent unies aux accents les plus fantastiques et les plus imposants, demande à être sentie et rendue par les artistes, sous peine de n'être point comprise par le public. Or, les pensionnaires de M. Vizentini ont été par trop au-dessous de leur tâche ; aussi en est-il résulté une immense déception chez des spectateurs accourus là avec le désir sincère de couronner par des applaudissements la nouvelle tentative d'un directeur chargé d'une lourde entreprise, si favorable aux intérêts de l'art.

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur cette malheureuse soirée, mais le devoir de la presse est de se montrer vigilante. Sans les décourager par une critique de détail souvent inutile, on doit, lorsqu'il s'agit d'une méprise complète, avertir ceux à qui l'on souhaite sincèrement le succès.

M. Vizentini, qui conduisait lui-même l'orchestre, a trop d'expérience et est un musicien trop consommé pour n'avoir pas senti qu'il s'était trompé en confiant ces trésors vocaux à des voies hésitantes, à des artistes dont la bonne volonté constituait le plus grand mérite.

M. Richard, le ténor, a, pendant toute la soirée, cherché sa voix sans la trouver. Mlle Salla, dont l'organe est faible, n'est pas sûre de ses intonations. M. Montaubry est absolument commun dans un rôle qui demande de la dignité, Mlle Thomas n'a pas une voix de contralto. Mlle Sablayrolles, gentille et agréable sous les traits de Fatime, et M. Grivot, amusant dans le rôle de l'eunuque Aboulifar, ont été plus heureux dans l'interprétation de leur personnage.

L'orchestre et les chœurs se sont beaucoup mieux acquittés de leur tâche. L'*Ouverture*, une des plus belles qui soient au théâtre, a été bissée ; l'*Invitation à la valse*, le *Chœur des génies* et celui des *Naïades* ont produit, sinon tout leur effet, au moins une impression de plaisir véritable.

M. Vizentini ne devait donner que quelques représentations d'*Obéron* avant la fermeture de son théâtre, qui est annoncée pour aujourd'hui même. Si, comme nous l'espérons, le chef-d'œuvre de Weber doit rester au répertoire, qu'il prenne son temps pour reparaître et nous arrive porté par des artistes dignes de lui. Il est de ces merveilles du génie auxquelles on ne doit toucher qu'avec le plus profond respect. Nous avons le plus ferme espoir que le directeur de l'Opéra-National-Lyrique tiendra compte des observations toutes sympathiques qui lui ont été adressées unanimement par la presse. Nulle entreprise n'est, plus que la sienne, assurée du concours de la critique, car elle est non-seulement ardue et méritante, mais tout à fait indispensable.

GEORGE SAND

Un des plus grands écrivains littéraires de ce siècle vient de s'éteindre à l'âge de 72 ans. George Sand est morte à Nohant, dans sa chère terre du Berry, où elle enfanta de si merveilleux ouvrages.

Paris-Théâtre consacrera un jour ses deux premières pages à l'illustre auteur dramatique. Aujourd'hui, il se borne à s'associer au deuil général.

Sans porter une appréciation qui demande une étude sérieuse sur l'œuvre admirable du grand romancier qui s'est tour à tour montré génie humanitaire, philosophique, politique, et surtout styliste de premier ordre, œuvre dont la nomenclature ne comprend pas moins de soixante ouvrages dont un seul suffirait à faire la réputation d'un écrivain, nous nous bornerons, dès à présent, à rappeler ici le théâtre complet de Georges Sand.

De 1840 à 1870, vingt et un ouvrage obtinrent à la scène des succès plus ou moins accentués.

Ce furent :

En 1840 : *Cosima*, drame en 5 actes, au Théâtre-Français, joué par Beauvallet, Geffroy et Mme Dorval ; et qui ne réussît pas.

En 1848 : *Le Roi attend.*

En 1849 : *François le Champi*, un des plus grands succès de l'Odéon, avec Clarence, Deshayes, Mmes Marie Laurent, Moreau-Sainti et Volnais.

En 1851 : *Claudie*, à la Porte-Saint-Martin. avec Bocage, Fechter et Mlle Lia Félix.

La même année : *Le Mariage de Victorine*, au Gymnase, par Mme Rosa-Chéri, pièce que la Comédie-Française a repris cette année pour la continuation des débuts de Mlle Barretta.

En 1852 : *Le Démon du Foyer*, au Gymnase.

En 1853 : *Molière.*

— *Le Pressoir*, au Gymnase.

— *Mauprat*, à l'Odéon.

— *Flaminio*, au Gymnase.

1855 : *Maître Favilla*, à l'Odéon.

1856 : *Lucie.*

— *Comme il vous plaira*, à la Comédie-Française, avec Delaunay, Rouvière, Mmes Arnould-Plessy, Favart et Emilie Dubois.

Puis : *François.*

— *Marguerite de Sainte-Gemme.*

En 1862 : *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, à l'Ambigu ; la dernière création de Bocage, repris à l'Odéon par Lafont.

En 1862 : *Le Pavé.*

En 1864 : *Le Marquis de Villemer*, à l'Odéon, tint l'affiche pendant une saison entière, créé par Ribes, Berton, Mmes Thuillier, Ramelli.

En 1864 : *Le Drac.*

En 1866 : *Les Don Juans de Village.*

En 1868 : *Cadio*, à la Porte-Saint-Martin, où Roger, le ténor de l'Opéra-Comique, fit une apparition malheureuse dans le drame.

En 1869 : *L'Autre*, à l'Odéon.

Les obsèques de George Sand ont eu lieu samedi à Nohant, avec la simplicité qu'avait rêvée l'illustre défunte. Les paysans qui, en grand nombre, ont suivi le cercueil, ont contribué à rendre imposante cette triste cérémonie. Des célébrités littéraires et artistiques parisiennes sont venues rendre hommage au génie disparu. Deux discours ont été prononcés sur la tombe : le premier de M. Périgois, conseiller général, au nom du Berry ; le second, de Victor Hugo, lu par M. Meurice, au nom des lettres françaises.

Nous extrayons de ce dernier discours les quelques lignes suivantes :

« George Sand a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes ; elle est la grande femme.

» Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire. Il fallait que la femme prouvât qu'elle peut avoir tous nos dons virils sans rien perdre de ses dons angéliques, être forte sans cesser d'être douce : Georges Sand est cette preuve. »

M. Alexandre Dumas fils, qui devait prendre la parole, n'a pas cru devoir le faire après le discours du grand poëte.

Le même jour l'Assemblée nationale, par l'organe de deux de ses membres, déposait deux pétitions demandant qu'une statue soit élevée, par les soins du Gouvernement, à l'écrivain qui restera une de nos gloires littéraires les plus justement célèbres.

NOUVELLE

LE VOISIN D'EN FACE [1]

—

I

Il y a deux ans, le salon de Mme la vicomtesse de Landrel était un des salons les plus fréquentés par la jeune aristocratie du monde élégant.

Mme de Landrel avait vingt-quatre ans, des yeux de vierge, une fortune princière et une robe de veuve, n'était-ce point suffisant pour expliquer le nombre prodigieux d'adorateurs qui papillonnaient autour d'elle, cherchant tous à se brûler les ailes au *flambeau de l'hyménée* et n'arrivant tout au plus qu'à les chauffer au feu des regards de la belle insouciante?

Insouciante, oui, nous avons dit le mot, car ce n'était pas par coquetterie que Mme de Landrel riait en écoutant les protestations ampoulées des don Juan, des Antony et des Werther parisiens.

Peu lui importait que l'infortuné soupirant se passionnât pour ses dents éblouissantes, ses cheveux lumineux ou son pied imperceptible; elle riait, parce qu'elle ne pensait pas qu'elle dût prendre au sérieux les madrigaux sucrés et les compliments des confiseurs qui se fabriquent chez tous les gens qui ont un cœur à louer, et se débitent indistinctement dans les allées ombreuses des parcs, sous les charmilles odorantes, dans les étroits sentiers des bois fleuris, au coin des cheminées de velours, sur les bancs verts des jardins, sur les fauteuils des salons, les causeuses des chambres à coucher ou les divans des boudoirs, par des messieurs en habits noirs et en gilets à cœur.

Mme de Landrel ne croyait pas à l'amour qui se traduit par des phrases banales et procède par des moyens de convention.

Mariée fort jeune à un homme distingué, qui l'avait épousée un peu sans savoir pourquoi (il se mariait, beaucoup pour sa dot, passionnément par ambition et pas du tout par amour), elle n'avait jamais eu à se plaindre de M. le vicomte de Landrel en tant qu'il s'agit des convenances, de l'estime, de l'amitié et des bons procédés qu'un homme du monde doit à sa femme; mais elle ne fut pas longtemps sans reconnaître qu'il ne fallait pas attendre autre chose de lui que la stricte portion de tendresse conjugale qui ne permet pas à la femme, dans le cas où elle boit à la coupe des plaisirs défendus, d'invoquer le motif de privation absolue.

Disons bien vite que, trop soucieuse de l'honneur du nom de son mari et du sien propre, jamais une coupable pensée ne vint ternir la pureté de ses devoirs d'épouse.

Elle eût été heureuse de rencontrer un amant dans son mari.

Pour rien au monde, elle n'eût consenti à chercher ce mari dans un amant.

La conduite de la vicomtesse avait donc été constamment à l'abri de tout reproche.

Mais une fois veuve, et après avoir donné à la mémoire du défunt un tribut de larmes très-raisonnable, c'est-à-dire quelques-unes en plus de celles que verse ordinairement une femme en pareil cas, elle se dit que si jamais elle se décidait à parer sa main blanche d'un nouvel anneau de fiançailles, ce ne serait qu'en faveur d'un homme qui l'aimerait de toutes les forces de son âme.

D'un homme qui, complétement désintéressé, verrait autre chose dans le mariage qu'une question d'argent.

Qui, plaçant son bonheur dans le soin de rendre sa femme heureuse, n'aurait d'autre ambition que celle d'être le mari le plus accompli.

Qui, enfin, serait l'idéal de l'époux rêvé par toutes les jeunes personnes portant une robe blanche et un tablier à bretelles, et dont l'unique préoccupation consiste à effeuiller des pâquerettes pendant les heures de récréation au pensionnat.

Hélas! aucun des gens jeunes, ou ayant été jeunes, qui s'étaient hardiment placés sur les rangs ne réunissait les conditions que nous venons d'énumérer, et Mme de Landrel continuait à rester veuve.

II

Vers le mois d'octobre 1869, l'unique fenêtre d'une petite chambre située au troisième étage de la maison qui faisait face au petit hôtel habité par Mme de Landrel, s'orna de rideaux blancs qui dénoncèrent l'existence d'un locataire, après une vacance de plusieurs mois.

Cette fenêtre, placée vis-à-vis l'une de celles de l'hôtel, permettait à la personne qui s'y montrait, de plonger son regard dans l'intérieur de la chambre à coucher de Mme de Landrel.

Il est vrai que cette disposition offrait le même avantage à la vicomtesse, mais il n'était pas supposable qu'elle en profitât souvent, le logement du troisième ne pouvant être occupé que par une personne vivant au milieu d'un monde dans lequel Mme de Landrel n'avait rien à connaître ou à envier.

Cependant, un jour, après avoir feuilleté *Paris-Théâtre*, joué un morceau de *Faust* et sommeillé sur un essai de poésie de M. ***, la jeune femme ne savait plus que faire. En attendant l'heure de sa toilette du soir, elle se mit à la croisée, s'accouda nonchalamment sur le velours grenat de la barre d'appui et laissa tomber ses regards distraits sur les gens qui passaient, les uns marchant gravement, à pas comptés, dans l'espérance d'être pris pour des savants ou des magistrats, d'autres courant, piétinant et trottant sans ordre ni mesure, descendant et remontant les trottoirs sans s'en apercevoir, et sans nul souci des règles de la théorie de la démarche, d'autres, enfin, flânant le nez au vent, un cigare aux lèvres, regardant tout et ne fixant rien, quittant des yeux une bottine plébéienne pour une traîne aristocratique, un éventaire de fleuriste pour un étalage de marchand de tableaux, et négligeant de se garer d'un omnibus pour suivre pendant quelques secondes un coupé bleu qui s'évanouit au détour d'une rue.

La vicomtesse regardait tout cela, et, au bout de cinq minutes, elle en avait assez vu probablement; car elle releva la tête et examina la façade de la maison qui se trouvait devant elle, tout en se disposant à quitter sa croisée. Soudain, elle fit un léger mouvement de surprise: à demi caché par le rideau de la fenêtre faisant face à la sienne, un jeune homme épiait chacun de ses mouvements.

Elle se retira vivement.

Le jeune homme en fit autant.

Le lendemain, Mme de Landrel admirait de superbes fleurs exotiques qui s'épanouissaient dans une jardinière en laque.

— Cora, dit-elle à sa femme de chambre, donne un peu d'air ici, le parfum de ces fleurs me donne mal à la tête; je dois être toute pâle.

— Oh! madame, vous pourriez lutter de fraîcheur avec les roses!

— Folle! ne vas-tu pas parler comme M. de Mailleterre?

Cora avait ouvert la fenêtre. La vicomtesse, assise auprès de sa cheminée, plaça un pince-nez en écaille devant ses yeux et regarda.

Le jeune homme était à son poste, une jumelle à la main.

— Ah! c'est trop fort! se dit Mme de Landrel.

Puis, s'adressant de nouveau à la femme de chambre:

— Ferme! ferme vite! il fait froid.

Cora, habituée aux changements d'avis, obéit tout en essayant de nouer conversation avec sa maîtresse.

— Madame me reprochait tout à l'heure de parler comme M. de Mailleterre, et cependant M. de Mailleterre parle bien, car personne mieux que lui ne sait faire l'éloge de la vertu et de la merveilleuse beauté de madame.

— Cora, tu n'es qu'une sotte.

— Je le crois, madame; mais, malgré cela, je suis bien sûre que M. de Mailleterre aime sincèrement madame! Ah! quel bon mari ce serait!

— Mais voyez-vous l'impertinente! avec ses remarques et ses commentaires. Tu es donc possédée de la manie du mariage, pour en revenir toujours à ce sujet?

— J'avoue que si madame ne m'avait avertie que tant que je resterais à son service je ne devrais pas y songer, je me sentirais assez disposée à en essayer.

— Taisez-vous, vous ne connaissez pas le prix de votre liberté.

Cora ne répliqua plus et sortit.

Demeurée seule, la vicomtesse se prit à réfléchir sur la nature du motif qui portait son voisin à examiner si minutieusement ce qui se passait chez elle, et elle finit par supposer qu'elle n'avait probablement affaire qu'à un oisif curieux.

Se rapprochant alors de la croisée, elle écarta subitement le rideau de façon à ne pas laisser croire à l'indiscret qu'on s'était aperçu de sa perpétuelle inquisition.

La première chose qui frappa son regard fut le visage du jeune homme qui, rougissant comme un écolier pris en flagrant délit de curiosité, se hâta de se cacher.

Pas assez vite pourtant pour que la vicomtesse n'eût eu le temps de remarquer qu'il avait les plus beaux cheveux du monde, des moustaches adorables et des yeux capables de fendre un cœur à l'aide d'un seul regard.

Décidément il n'y avait pas d'équivoque possible.

L'observateur était un amoureux.

Mais comment pouvait-il se faire qu'un homme, élevant ses vues sur la vicomtesse de Landrel, habitât une petite chambre dans une mesquine maison comme celle qu'elle avait sous les yeux?

C'était ce qui intriguait fort la jeune femme.

Et cependant l'énigme était explicable.

C'était un amant timide qui, brûlant d'une flamme insensée, n'osait en instruire celle qui l'inspirait, et se contentait de la dévorer des yeux.

Oh! quelle noblesse de sentiments et quelle délicatesse de procédés!

Pauvre jeune homme, il avait si grand'peur

---

(1) Reproduction et traduction interdites aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des gens de lettres.

d'être aperçu de l'idole qu'il adorait, qu'il ne savait que fuir à son approche.

Oh! ce ne serait pas M. de Mailleterre qui aimerait ainsi!

C'est étonnant comme une femme, préoccupée par une pensée d'amour, prête peu d'attention à tout ce qui se passe autour d'elle.

Le soir venu, il y avait réception chez Mme de Landrel, et ce fut à peine si elle ouvrit la bouche pour faire l'aumône de quelques paroles à ses plus intimes amis.

III.

Le mystère durait toujours.

Dès que Mme de Landrel rentrait chez elle à la suite d'one promenade ou d'une visite, elle était sûre, en soulevant le rideau de la fenêtre de sa chambre à coucher, d'apercevoir l'inconnu qui s'éclipsait avec la rapidité de l'éclair.

Revenait-elle du théâtre ou d'une soirée qui s'était prolongée jusqu'à la fin de la nuit, elle pouvait être certaine que la lampe, dont la lueur illuminait la croisée d'en face, ne s'éteindrait qu'après la sienne.

Et, malgré cette continuelle contemplation, pas un signe du jeune homme qui essayât de faire comprendre ce qu'il ressentait, pas un mot, pas une lettre qui instruisît de ce qu'il n'osait pas dire, pas une démarche enfin qui vînt tenter d'achever ce qui était si bien commencé!

Quelle était donc la cause d'un silence si incompréhensible?

Que pouvait redouter cet amant bizarre?

Oh! il fallait qu'il aimât bien la vicomtesse pour passer ainsi de longues heures à l'attendre.

Mais encore une fois, pourquoi disparaissait-il aussitôt qu'il la voyait?

Mme de Landrel ne pouvait plus y tenir. Un jour, elle résolut d'interroger sa femme de chambre, et au besoin, de l'envoyer prendre des renseignements sur le compte du beau ténébreux.

— Cora, lui dit-elle, la baronne de Marenne m'a vivement recommandé hier un pauvre ouvrier auquel elle s'intéresse et qui demeure, m'a-t-elle dit, dans la maison qui fait face à mon hôtel; je veux venir en aide à cet homme, mais je ne me rappelle pas quel est son nom, tu t'en informeras, n'est-ce pas; il doit habiter, je crois, au troisième étage.

— Au troisième, non, dit vivement la soubrette.

— Est-ce que tu connais les gens qui demeurent là.

— Moi! non madame.

La vicomtesse jeta, sans affectation, un regard sur les fenêtres du troisième étage.

— Tu as raison, ce ne peut être au troisième. Car ces cinq fenêtres sont celles d'un appartement qui ne doit pas être occupé par quelque pauvre diable. Ah! ajouta-t-elle, à moins que ce ne soit là, à côté du grand appartement; tu vois cette petite croisée avec des rideaux blancs.

— Comment! madame suppose que c'est là que...

— Pourquoi pas? Cora, tu t'informeras demain du nom de la personne qui demeure dans cette chambre, ainsi que de la nature de ses occupations et de ses habitudes; sois adroite et souviens-toi que je veux être parfaitement renseignée, va!

— J'irai, madame; mais, hasarda Cora en hésitant, que madame songe combien une pareille démarche pourra paraître indiscrète!

— Obéissez et taisez-vous. Je crois, en vérité, que vous vous permettez de contrôler mes ordres!

IV.

Il était huit heures et demie du soir.

La vicomtesse, qui était partie à neuf heures pour les Italiens, s'était vue forcée de revenir à son hôtel, le théâtre faisant relâche, en raison d'une indisposition survenue subitement à la Patti.

Maussade, par suite de ce contre-temps, Mme de Landrel traversait le petit salon de musique pour entrer dans sa chambre à coucher, lorsque son attention fut attirée par le son de la voix de sa femme de chambre qui conversait avec une personne étrangère.

— Oui, disait Cora, tu finiras par tant faire que madame découvrira la chose, et je serai renvoyée.

Mme de Landrel s'arrêta, curieuse de savoir de quoi il s'agissait.

— Dame, écoute donc, répondit une voix d'homme, un mari est bien aise de savoir ce que fait sa femme, surtout lorsqu'elle est dans une maison comme celle-ci, où il vient tous les jours des jeunes gens parés, gantés et musqués, qui, tout en faisant la cour à Mme la vicomtesse, te gratifient en passant de gentillesses et de baisers.

— Monsieur Firmin, vous êtes un vilain jaloux!

— Et vous, une coquette!

— Ah! par exemple, c'est trop fort! Mais tu ne sais donc pas que madame a des soupçons et qu'elle m'a chargée de prendre des informations sur ton compte?

— Ah bah! eh bien! tant mieux, au fait; j'en ai assez, moi, d'être obligé de me cacher ainsi, et tout cela parce que nous sommes mariés, et que ta maîtresse ne veut que des femmes de chambre demoiselles; tu lui apprendras la vérité, et si elle te renvoie, voilà tout ce qu'il en sera; d'ailleurs, moi, en coiffant en ville et toi en habillant les duchesses et les vicomtesses, nous avons assez économisé pour acheter un fonds, j'ouvre une boutique de coiffeur, c'est dit, et...

Mme de Landrel en avait assez entendu; elle ouvrit la porte et se trouva face à face avec le bel inconnu dont elle se croyait si fort aimée.

C'était le légitime époux de mademoiselle, ou plutôt de Mme Cora Firmin.

La vicomtesse était, nous l'avons dit, une femme d'esprit. Elle se composa un visage souriant, et, s'adressant au coiffeur tout décontenancé, elle termina la phrase que son entrée avait soudainement coupée.

— Et je te donne cinq cents francs par an pour me coiffer, mon garçon.

— Ah! madame, pour ce prix-là, je veux coiffer aussi le mari de madame. . . . . . .

. . . .

Trois mois plus tard, la vicomtesse, désespérant de trouver un mari comme on n'en voit pas, prit le parti de se contenter d'un comme on en voit tant, en devenant la femme de M. de Mailleterre.

Elle a conservé Cora auprès d'elle, et c'est Firmin qui la coiffe.

H. Gourdon de Genouillac.

PATINEUSES

—

Il gèle; il a neigé. Les arbres sont tout blancs.
Le soleil aux regards éloignés et tremblants
Passe à travers les grands massifs et les fait roses.
Les patineurs épars se penchent dans des poses
Gracieuses, quand c'est le petit pied mutin
D'une femme qui chausse et lace le patin.
La glace toute neuve est de la nuit dernière.
On la tâte, on s'essaie, on part à sa manière,
Bien ou mal, et parfois les deux pieds en avant.
L'Anglais se reconnaît à son style savant,
Le Polonais, le Russe aussi. Paris progresse,
Mais c'est plutôt du bel entrain et de l'adresse.
Que de hauts faits perdus, que de noms oubliés!
Mais les héros sont-ils jamais humiliés
Lorsque l'histoire peut compter les héroïnes?
La frileuse aux yeux bleus qui comme les hermines
Mourrait d'un peu de boue offensant sa fraîcheur,
Est brave si la tache est faite de blancheur.
L'œil troublé par le vol des jupes lumineuses,
Suit l'essaim tournoyant des belles patineuses,
Les mains dans le manchon, seules ou nous laissant
Prendre leur taille, ainsi que l'on fait en dansant.
Les roses d'un froid gai les colorent, parure
Du teint et sur le cou frissonne la fourrure.
Des groupes reliés par une perche ont l'air
D'une grappe charmante. Avec un rire clair
Ils sont, et sur la glace unie et sans embûche
Se disjoignent; le pied tourne à faux et trébuche;
Le désordre se met dans les rangs; un traineau
Passe; la glace crie et le mouvant tableau
S'embellit de la courbe et de la grâce insigne
De ce traineau d'un goût charmant, au col de cygne.
Parfois l'aplomb peu sûr de deux bras élégants
Trace sur l'horizon des traits extravagants.

Les étoiles d'argent dont la branche est fleurie
Tombent le long du bord sur ce bal de féerie,
Et, le soir, s'efforçant à des exploits plus beaux,
On se retrouvera pour la fête aux flambeaux.

Aalbert Mérat.

SALON DE 1876

—

La Sculpture.

II.

Entre les deux ouvrages de M. Paul Dubois qui ont fait l'objet de notre admiration, se dressent plusieurs beaux marbres dont le principal est la *Pieta*, de M. Sanson.

Ce groupe remarquable a conservé le sentiment élevé que le plâtre avait déjà permis d'apprécier, mais il a gagné en pureté de lignes et en élégance. Le corps du Christ se développe avec abandon dans une forme précise, souple et pleine de distinction. Le drame est profond dans sa simplicité et captive par la délicatesse de la pensée qui l'a inspiré.

L'Hésitation de M. Schœuewerk, a pris, elle aussi, plus de charme en passant par le marbre. La finesse de la physionomie et la grâce du mouvement général en font une œuvre tout aimable devant laquelle l'œil se plaît à s'arrêter.

Sous ce titre : *Après le bain*, M. Noël nous montre une jeune femme dont la tête fine et jolie est gracieusement encadrée par l'arrangement des bras qui se rejoignent en décrivant une courbe delicieuse. Le modelé est gras et précis et le mouvement du torse tout à fait charmant.

Peut-être y a-t-il un peu de lourdeur dans les jambes, mais l'œuvre est belle dans son ensemble.

Tout près d'elle, un buste de jeune fille, de M. Mercié, attire par un charme tout particulier. *Fleur de mai*, tel est le nom bien trouvé que le statuaire a donné à cette adorable enfant qui livre à tous regards sans que sa pudeur en soit altérée, les trésors dont elle ne connaît ni le prix ni le danger. Dans sa physionomie naïve et rieuse, on sent bien qu'elle est inconsciente de ses charmes, et sur ses lèvres qui s'entr'ouvent pour laisser voir une rangée de perles, l'Amour n'a point encore déposé son baiser. Rien de plus frais et de plus virginal que ces épaules et cette poitrine qui semblent frémir sous le souffle du printemps! Les poëtes de l'Idylle n'ont jamais mo ulé d'accords plus tendres pour chanter leurs chloés... Et en sculpture, voilà de l'art bien moderne et plus vivant que celui des anciens. La justesse des plans, le fini exquis du modelé, ne peuvent pas être poussés plus loin. J'ai hâte de voir en marbre cette perle fine digne du jeune maître qui marche déjà un des premiers à la tête de l'art contemporain.

De M. Mercié, on peut admirer encore, au Salon de cette année, une petite statuette en marbre du plus pur modelé : *David avant le combat*, qui me paraît irréprochable comme exécution.

Quittant le centre pour nous diriger sur la gauche, nous rencontrons la *Jeune fille au bain*, de Mme Bertaux, d'un joli mouvement et d'une facture habile.

M. Marqueste a obtenu une première médaille avec son groupe : *Persée et la Gorgogne*. Il y a là, sans doute, des qualités précieuses de style et de dessin, mais les lignes ne sont pas élégantes. Certainement on peut louer la vigueur avec laquelle l'artiste a fait se dresser le corps de la Gorgone sous le bras puissant du héros, mais la sculpture est l'art par excellence de l'idéal et la beauté des formes doit subsister toujours quel que soit le sujet; or, ici, le beau n'apparaît point sous les traits de Persée, que l'antiquité a pourtant élevé au rang des demi-dieux.

C'est pour la même raison que je ne me sens point attiré vers le groupe de Mlle Sarah Bernardt : *Après la tempête*, parce que la tête de la vieille est d'un mauvais réalisme. Je reconnais cependant quelques bons coups d'ébauchoirs dans le torse de l'enfant et j'apprécie la tentative de la célèbre comédienne en ce qu'elle entre dans un courant bien moderne.

A part une certaine lourdeur, je n'ai qu'à louer le *Charmeur*, de M. La Vingtrie, où je trouve des qualités de facture excellente.

Je préfère toutefois à cette première médaille, l'*Eros*, qui a valu une semblable distinction à M. Coutan. Je ne m'explique pas bien le geste du malin petit dieu, mais j'aime sa figure espiègle, son torse d'adolescent et le grand air de jeunesse de l'œuvre en général.

Comme cela tranche sur la détestable figure de M. Christophe, qui est derrière. Le *Masque* a cependant obtenu une médaille, ce que je ne m'explique guère, car je crois savoir que le jury était partagé pour la réception de cette masse de marbre qui a demandé quinze années à son auteur pour être dégrossie. Cela est laid, soufflé, sans esprit d'arrangement. Rien n'est grotesque comme cette draperie qui s'enroule à travers le corps pour ressortir entre les jambes. Une seule chose eût méritée d'être appréciée : l'attitude, si elle n'était pas une imitation mal déguisée de l'*Esclave*, de Michel-Ange. Je sais qu'une partie de la presse a loué cette œuvre et exploité, en faveur de l'auteur, le grand nom de Rude, mais cela me touche peu parce que l'admiration ne me paraît pas sincère. Je ne crains pas de dire que M. Christophe n'a pas produit un ouvrage digne de la récompense qu'il a obtenue.

C'est en regardant le groupe de M. Chatrousse qui est voisin du *Masque*, qu'il convient bien plutôt de se souvenir de l'illustre maître à qui nous devons le sublime bas-relief de l'Arc-de-Triomphe. M. Chatrousse est bien l'élève de ce grand artiste, car, comme lui, il met la pensée au-dessus de la forme, tout en conservant pour elle le respect du beau. Les *Crimes de la guerre*, ce groupe qui fit sensation, il y a deux ans, avec le plâtre, a pris, par le marbre, une plus forte énergie. Le cœur se serre en présence de ce drame si bien senti, si vigoureusement exprimé. Et, si au lieu de cette lumière tamisée dont le défaut est d'accentuer tous les plans, l'œuvre recevait le grand éclat du jour sur une place publique ou dans un square — comme c'est bien là sa place — la grandeur de la conception s'accentuerait encore davantage; cette admirable composition a besoin d'air et d'espace ; aussi espérons-nous la voir bientôt dans le milieu qui lui est dû.

M. Chatrousse expose encore une *Parisienne* et nous donne ainsi une note nouvelle, lui qui nous a cependant si souvent surpris par la souplesse de son talent. Cela est bien moderne, mais toujours relevé par une forme idéale. L'idée est originale et ouvre des horizons nouveaux pour la sculpture. M. Chatrousse obtiendra-t-il enfin, cette année, la suprême récompense à laquelle ses œuvres lui donnent droit depuis si longtemps : cette croix de la Légion d'honneur que de plus jeunes et de moins méritants ont obtenu avant lui ? Je pense que cela ne fait aucun doute dans l'esprit de tous ceux qui suivent avec intérêt les travaux de l'art contemporain.

Je finirai pour aujourd'hui par l'éloge de deux excellentes statues : le *Henri IV*, plâtre de M. Salmson, destiné à l'hôtel-de-ville de La Rochelle, œuvre pleine de naturel, d'une excellente tournure, et le *Maréchal Niel*, bronze de M. Crauk, un des meilleurs morceaux de ce genre que l'on puisse citer. J'espère terminer, dans notre prochain numéro, et en même temps que la fermeture du Salon, ce rapide aperçu d'une exposition dont pas un critique d'art n'a le loisir de rendre compte en entrant dans tous les détails qu'elle comporte.

FÉLIX JAHYER.

FANTAISIES PARISIENNES

SKATING-VILLE

On patine,
On skatine;
Oui, c'est la mode à présent;
On patine,
On skatine;
Ah! combien c'est amusant!...

Ce couplet de facture — qu'on peut d'ailleurs remplacer par d'autres *ejusdem farinæ*, (mais celui-ci a l'avantage de s'adapter à l'air immortel : *Pas bégueule, Forte en gueule*), — ce couplet, dis-je, figurera sans doute dans toutes les revues de l'an de *grâce...s* (?) 1876, — comme des refrains analogues ont été fredonnés déjà dans les revues de 1875.

Car, décidément, le patinage à roulettes est une fureur. L'institution du Skating Ring — que ce mauvais plaisant de Jacques Obb... s'obstine à orthographier *Katin Ring* — a fait florès. Nous avons présentement :

Le Skating Palais, de la ci-devant avenue de l'ex-Impératrice, maintenant avenue du Bois de Boulogne ;
Le Skating Concert des Folies-Bergère ;
Le Skating Ring du Jardin Mabille ;
Le Skating Alcazar;
Et même le Skating Bullier. Oui, ce temple classique du quadrille échevelé, et de la polka... très-sautée (nous pourrions même dire : *bondie*), la Closerie des Lilas, où, selon la chanson :

Messieurs les étudiants
. . . .
Vont danser le cancan,

a sacrifié au goût du jour, et s'est transformée en salle de patinage.

Assurément nous en passons et non des moins brillants. De tous côtés, du reste, on aménage de nouveaux skatings. C'est une rage. Paris, ville capricieuse et frivole (quand elle n'est pas formidable), ressemble un peu au sémillant Raphaël des *Marrons du feu*, qui, chaque année, change de *toquade*, et qui tantôt est fou de chiens, tantôt de femmes et tantôt de rien. Récemment, nous avions la passion du vélocipède : on était véloceman, on fondait des véloce-clubs... Aujourd'hui, ce n'est plus cela : enfoncé le véloce ! Le véloce est mort : vive le patin !

***

Au fond, pourquoi s'en plaindre ? Il n'y a ici aucun prétexte à blâme, et la critique serait du dénigrement. La mode actuelle n'est pas plus répréhensible qu'une autre, et constitue d'ailleurs un exercice salutaire et hygiénique.

Mon Dieu ! je le sais : le skating n'est pas sans quelques dangers. On a mis ses patins ; on s'élance plein d'ardeur, on court, on se laisse emporter, et puis...

Crac! v'là qu'ça glisse!

On tombe à jambes rebidaines, aux grands éclats de rire de la galerie toujours compatissante.

Mais bah ! qu'est-ce que cela ? Il n'y a pas de plaisir sans peine : au bout du compte, on ne s'est pas fait grand mal, on « se ramasse » en riant le premier de sa mésaventure, et l'on recommence de plus belle

Ainsi a fait, l'autre jour, au Skating Mabile, la jeune Cascadette. Elle venait, suivant la vulgaire, mais amusante expression, de *prendre un billet de parterre* ; et comme maints gommeux, alléchés par les jolies jambes que sa chute avait laissé voir, s'empressaient autour d'elle :

« Ah ! mes enfants, s'est écriée avec une philosophie digne d'éloges cette intéressante personne, il n'y a pas d'mal. Voyez-vous, je n's'rais pas ici, si j'n'étais jamais *tombée* autrement qu'çà ! »

***

Ce qu'il y a séduisant dans le... *skatinage* (pardon du barbarisme), c'est qu'il a résolu un problème qui, au premier abord, paraissait insoluble.

Si on avait autrefois demandé à n'importe qui :

— Quelle est la première condition requise pour patiner?

La réponse eût été sans doute :

— C'est d'avoir de la glace. »

Eh ! bien pas du tout. Nous avons aujourd'hui la preuve du contraire. On patine sans glace, et en toute saison, grâce au patin à roulettes.

Et même, si la nouvelle mode prend de la consistance et de l'extension, pourquoi n'en viendrions-nous pas à patiner tout bonnement sur l'asphalte des trottoirs, — comme les Hollandais patinent sur leurs canaux ? Cette idée n'a rien d'invraisemblablement utopique. Le jour n'est donc pas loin, peut-être, où le dialogue suivant aura lieu entre un monsieur qui achève sa toilette et son valet de chambre :

— Jean ! j'ai à sortir, et je suis pressé...

— Monsieur veut-il que j'aille lui chercher une voiture ?

— Non, je n'arriverais pas à temps ; — donnez-moi mes patins. »

Alors Paris pourra prendre la dénomination de skating-city ; et l'on ira *à pied* en vingt minutes de la Madeleine à la Bastille.

Cela sera du dernier pittoresque ; on économisera la plus précieuse des denrées : *le temps* ; et enfin on pourra, aux détracteurs du régime actuel, répliquer victorieusement :

— « Vous prétendez que les affaires ne vont plus? quelle plaisanterie ! au contraire, vous voyez bien que tout marche sur des roulettes ! »

LOUIS DE GRAMONT.

GRAND PRIX DE PARIS

—

Le jour du grand prix de Paris est pour la plus grande partie de la population parisienne un véritable événement.

Cette année, bien que la journée ne s'annonçait pas très bonne, le délilé des voitures se dirigeant vers le bois était incroyable. Véhicules de tous genres, présentaient l'aspect le plus pittoresque.

Dans les tribunes, sur la piste, par tous les chemins aboutissant au champ de combat, une foule bigarrée de piétons se pressant les uns sur les autres, offrait le coup d'œil le plus saisissant.

Après les trois premières courses, qui bien que très intéressantes, n'ont pas été aussi suivies qu'elles auraient pu l'être par le public impatient de voir la grande bataille engagée sur le grand prix de Paris, les onze chevaux défilent et viennent se ranger au poteau de départ pour se disputer la victoire.

Ce sont :

Soussarin (Mills), Mondaine (Hunter), Bijon (Glover), Kisber (Maidment), Camélia (Morris), Ashantee (Chaloner), Wild-Tommy (Custance), Basquine (Carrat), Enguerrande (Hudson), Kilt (Cannon) et Bracounier (Carver).

Ces chevaux, tous superbes, se mettent bientôt en marche, et entre les deux tournants on voit aussitôt *Kisber* prendre l'avance pour arriver au but, gagnant de cinq longueurs.

Depuis *Gladiateur*, aucun cheval n'avait gagné aussi facilement le grand prix de Paris.

Kisber, à M. Baltazzi, gagne 155.000 fr.

Enguerrande, à M. Lupin, deuxième, reçoit 10.000 fr. sur les entrées.

Mondaine, à M. Fould, troisième, reçoit 5.000 fr.

La recette du jour s'est élevée à 192.000 fr.

Voici les résultats des autres prix de la journée : Courcelles, à M. Kent, a battu Santiago et Moldo-Valaque dans le Prix d'Armenonville, Saxifrage, à M. Ed. Fould, a battu Nougat, au comte de Lagrange, et Moulin, au même, dans le Prix des Pavillons. Le Prix de la Ville de Paris a été gagné par Palmyre, à M. Delamarre ; Vallon, second, et Bohémond, troisième. Enfin, Augusta, au comte de Lagrange, a battu, dans le Prix de l'Eté, Biéville, second, et Volage II, troisième.

Samedi prochain, réunion à La Marche, et dimanche à Fontainebleau.

CHEMINS DE L'OUEST. — **Train de plaisir de Paris au Havre** — *du Samedi 17 Juin au Lundi 19 Juin 1876.* — ALLER ET RETOUR : 2e classe 13 fr. 3e classe 10 fr. — ALLER : Départ de Paris St-Lazare, Samedi 17 Juin, à 9 h. 30 *Soir.* RETOUR : Départ du HAVRE, Lundi 19 Juin, à 8 h. *Soir.*

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — **Avis** *A partir du Lundi 12 Juin 1876*, des trains directs et semi-directs, circulant aux heures indiquées ci-dessous, seront ajoutés au Service entre PARIS (Saint-Lazare(et VERSAILLES (rive droite)

PARIS St-Lazare,	*dép.*	Midi 15	et 1 15 soir.
VERSAILLES (rive droite)	*arr.*	Midi 45	et 1 45
VERSAILLES (rive droite)	*dép*	Midi 55	et 2 30
SÈVRES-VILLE-D'AVRAY	—	1 5	et 2 41
SAINT-CLOUD,	—	1 10	et 2 46
PARIS St-Lazare,	—	1 30	et 3 5

Ces Trains n'auront lieu ni les jours de Fête, ni pendant l'intervalle des Sessions des deux chambres.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 805e livraison (10 juin 1876). — TEXTE : Voyage dans le Lazistan et l'Arménie. Texte et dessins inédits, par M. Th. Deyrole. Quatorze DESSINS.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. 3 f. En vente maison de santé, r. d'Armaillé, 19.

LIQUEUR D'OR Lige exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

SOCIÉTÉ DE RECHERCHES
DE
HOUILLE DE LA VALLÉE DE L'AUMANCE
(ALLIER)

Le gisement houiller de la vallée de l'Aumance, d'après les rapports d'ingénieurs aussi compétents que MM. BOULANGER, ELIE DE BEAUMONT, VIRLET D'AOUST et CAILLAUX, aura une largeur considérable, qui en fera le DÉPÔT LE PLUS VASTE DE TOUT LE DÉPARTEMENT DE L'ALLIER, déjà si riche en gisements célèbres.

Se basant sur cette opinion publiquement exprimée, quelques hommes pratiques ont fondé entre eux une Société préliminaire, dite de recherches, pour tirer parti des richesses signalées dans ces rapports, d'ailleurs absolument désintéressés. Deux puits ont été foncés, et des résultats très encourageants ont été obtenus; le ministre a, dès lors, autorisé la vente du charbon provenant de la Société de l'Aumance, ce qui en assure les droits de concession aux fondateurs.

500 actions ou parts sociales ont été ainsi créées ; les fondateurs en conservent 100 et mettent les 100 autres en souscription. Avec les fonds provenant de ces 400 dernières parts, il sera créé un troisième puits qui viendra recouper à une profondeur de 125 mètres les trois couches reconnues dans les deux puits déjà foncés, et, dès lors, l'exploitation prendra régulièrement ses développements.

Dès ce jour, la Société de recherches disparaîtra pour faire place à une Société nouvelle définitivement constituée.

Les avantages réservés aux souscripteurs de ces quatre cents parts leur assurent *cent pour cent* de bénéfices.

En effet, lorsque la Société future sera constituée au capital d'un million de francs, les parts de deux cent cinquante francs seront échangées contre des parts de cinq cents francs, et auront ainsi doublé de valeur, soit CENT POUR CENT *de bénéfices.*

La Société commence donc modestement, mais nous allons démontrer, par quelques exemples, que les charbonnages les plus riches aujourd'hui n'ont pas eu d'autres débuts.

A Bruay, les dépenses de recherches se sont élevées à 100,000 fr. L'apport de la concession fut stipulé au chiffre de 400 parts de 1,000 fr. Aujourd'hui, chacune de ces parts vaut 10,300 fr., soit 4,120,000 fr., pour 100,000 fr. engagés.

A Bully-Grenay, les dépenses de recherches s'élevèrent à 150,000 fr. L'apport fut stipulé au chiffre de 480 parts de 1,000 fr., aujourd'hui divisées en sixièmes, qui sont cotés 2,400 fr.; soit 6,912,000 fr., pour 150,000 fr. engagés.

A Carvin, les dépenses de recherches n'ont pas dépassé 20,000 fr. L'apport a été fixé au chiffre de 1,920 actions de 500 fr., qui valent aujourd'hui 2,650 fr., soit 5,088,000 fr. pour 20,000 fr. engagés.

A Ferfay les dépenses de recherches se sont élevées à 90,000 fr. L'apport a été fixé à 576 titres de 1,000 fr., qui valent aujourd'hui 2,550 fr., soit 1,468,800 fr. pour 90,000 fr. engagés.

A Meurchin, les dépenses de recherches ont été également de 90,000 fr. L'apport a été fixé à 1,040 actions de 1,000 fr., qui valent aujourd'hui 2,450 fr., soit 2,548,000 fr. pour 90,000 fr. engagés.

Enfin, à Marles, les dépenses de recherches se sont élevées à 100,000 fr., pour lesquels il a été attribué aux inventeurs 30 0/0 des bénéfices, qui ont fait l'objet d'une Société dite des 30 0/0, divisée en 400 parts, dont chacune vaut 27,000 fr., soit 10 millions 800,000 fr. pour 100,000 fr. engagés.

En ce qui concerne le bassin de l'Allier, les mêmes résultats ont été obtenus, pour les concessions suivantes : Commentry, Bezenet, Doyet, Monvicq ; mêmes débuts modestes, même résultats.

Il en sera de même pour l'*Aumance* qui deviendra une affaire considérable et donnera de magnifiques résultats.

L'administration du journal LE CONSERVATEUR cède ces titres ou parts de fondation, au prix DE DEUX CENTS CINQUANTE FRANCS.

ADRESSER LES DEMANDES ET ENVOIS DE FONDS A MM. PERREAU ET JOURNAUD, DIRECTEURS DU JOURNAL LE CONSERVATEUR, 27, FAUBOURG MONTMARTRE, A PARIS.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; le 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

EN VENTE A LA LIBRAIR. ACADÉMIQUE DIDIER & Cie
Quai des Augustins, 35, Paris

Blanche-Neige, par Claire de Chaudenceux, 1 vol .... 3 fr.
Valérie, par L. Benedict, traduction de Pierre Du Quesnoy, 1 vol. .... 3 fr.
L'Honneur de la Famille, par Mme Krafit-Bucaille, 2 vol .... 6 fr.
Le Secret du Dévouement, par la même, 1 vol .... 3 fr.

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur DES TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite.

Envoyer mandat ou timbres-poste.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

DIPLOME D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR et GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
MÉDAILLE DE PROGRÈS (équivalant à la grande Médaille d'Or)
à l'Exposition universelle de Vienne 1873.

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

Chaudières inexplosibles.
Nettoyage facile.
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ.

portatives fixes et locomobiles, de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant par la régularité de leur marche à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, *A PARIS*

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER

CENTRAL-SUISSE

pital-Actions, entièrement versé, 50 millions de francs représenté par 100,000 actions de 500 francs

—

ÉMISSION

de 57,338 Obligations de 500 Francs

—

Les Obligations sont émises au prix de **387 fr.** c., *jouissance du 1er août 1876 ;*

Elles produisent un intérêt annuel de **20 francs**, able par semestre, les 1er février et 1er août.

Les coupons semestriels sont payables à raison **10 francs, à PARIS et en SUISSE**, en nnaie de chacun des deux pays.

Ils so.t payables, nets des impôts résultant des s de finances françaises des 23 juin 1857 et juin 1872, dont la Compagnie a pris la charge.

Les Obligations sont remboursables au pair, également à PARIS et en SUISSE, par tirages au sort nuels, en *cinquante années*, à partir de 1887. Les ages seront effectués à Bâle; le premier remboursement aura lieu le *1er février 1887*.

Les Obligations seront au porteur; toutefois la mpagnie du Central-Suisse délivrera aux Souscripteurs qui en feront la demande des certificats inscription nominative. — Ces certificats seront mis, sans frais, si la demande en est faite au ment de l'émission.

Aussitôt après la clôture de la souscription, tes les formalités seront remplies pour faire mettre ces Obligations à la cote officielle de la urse de Paris.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE A PARIS

U COMPTOIR D'ESCOMPTE DE PARIS

14, RUE BERGÈRE

Mardi 13 juin 1876, de 10 h. du matin à 4 h. du soir

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE EN MÊME TEMPS :

En **FRANCE**, aux Agences du COMPTOIR ESCOMPTE DE PARIS, LYON, MARSEILLE et NTES;

En **SUISSE, à Genève, Bâle, Berne, rich** et autres villes de la Confédération.

Les versements seront effectués comme suit :

50	»	en souscrivant.
37	**50**	à la répartition, du 20 au 24 juin.
100	»	du 15 au 20 août.
100	»	du 15 au 20 octobre.
100	»	du 15 au 20 décembre.
387	**50**	

Les Souscripteurs auront à toute époque, à partir la répartition, la faculté d'anticiper la totalité versements, sous bonification d'intérêt au taux 4 0/0. Ceux qui useront de cette faculté, au ment de la répartition, bénéficieront d'un ompte de 3 fr. **75** par titre.

En tenant compte de cette bonification, l'obligation entièrement libérée, à la répartition, ressortira 383 fr. 75 c.

Dans le cas où les demandes dépasseraient 338 obligations, les souscriptions seront soumises à une réduction proportionnelle.

Des certificats provisoires aux porteurs seront ivrés aux souscripteurs lors du versement de partition; ceux qui seront entièrement libérés ont échangés à partir du 1er octobre 1876, au gré souscripteurs, contre des titres définitifs au rteur ou des certificats d'inscription nominative

On peut souscrire dès à présent par correspondance. Les lettres devront être accompagnées du ontant du premier versement.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

MALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TRÈVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. — Paris, rue Saint-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4 h.

Inventeur de l'**Anaspélide**, vinaigre souverain contre les Masques de grossesse, taches de rousseur fr., et de la **Capillarine** infaillible, contre la chute des cheveux, 5 fr.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON. *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.* MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

SOCIÉTÉ DE RECHERCHES

DE HOUILLE DE LA VALLÉE DE L'AUMANCE

Affaire d'avenir

CENT POUR CENT DE BÉNÉFICES

pour les souscripteurs actuels, à réaliser au moment de la constitution définitive de la Société.

Quatre cents parts d'intérêts environ à souscrire à **250 francs**.

Le Bassin de l'Aumance sera l'un des plus riches de l'Allier. Deux puits sont établis et donnent des résultats, un troisième plus considérable permettra l'exploitation définitive.

S'adresser, *pour tous renseignements, au journal financier*, le **CONSERVATEUR**, 27, *rue Faubourg-Montmartre, Paris.*

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie. Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

8e année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro : Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. PAR AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS. — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER — Rue de Rivoli N° 62 — DE PARIS

Maladies CONTAGIEUSES, VICES DU SANG **DARTRES**

Seuls approuvés par l'acadie de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Voté d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grt de midi à 6h. et par corresp. Expéd°

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

GUÉRISON des Dartres, Eczémas. M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczéma au visage, guéri en 45 j. p. le Dr **Hué**. r. *Vaugirard*, 274, Paris, de 1 à 4 h. pr corr.

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un flacon *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande, Boulevard Sébastopool, 117 Paris.

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU Traitement prompt et certain des maladies les plus ... tielles, écoulements, pertes, etc Boîte, 6 fr. *franco*. 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toulouse

MAISON D'ACCOUCHEMENT Mme DU... sage-femme de 1re classe, reçoit des pensionnaires. Installation confortable. Consultations de 1 h. 79, faubourg Saint-Denis.

GRANDS MAGASINS
DE LA

PLACE CLICHY

97, 99, et 101, rue d'Amsterdam ; et rue St-Pétersbourg, 60, 62 et ...

C'EST AUJOURD'HUI

ET JOURS SUIVANTS

Qu'aura lieu la GRANDE MISE en VENTE et FIN DE SAISON

Les Occasions en SOLDES des Nouveautés d'Été seront nombreuses et surtout remarquable, par **les Différences de prix considérables** que toutes les étoffes auront subies.

Envoi franco *en province à partir de* **25** francs.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIERE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dy... mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouff... étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épu... anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certai... compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures... pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurz... phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est ... rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les ac... de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, dormir, ayant toujours le cieux do l'... gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins ho... avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — Les B... *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes ... blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr. ou ... 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt part... les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 162

PARIS-THEATRE

DRAME — OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris — Cliché MULNIER.

TRAGEDIE — MUSIQUE

DUCHESNE

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 22 au 28 Juin 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs .	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGr .	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXII

—

ADOLPHE DUCHESNE

Adolphe Duchesne est né à Paris, où son père était négociant.

Rien ne faisait pressentir, dans sa jeunesse, qu'il dut un jour devenir artiste lyrique.

Au moment de la guerre d'Italie, il s'engagea volontairement et fit cette campagne, la dernière véritablement glorieuse pour l'armée française.

Plus tard, étant de garnison à Rome, il y fit la connaissance d'Eugène Guiraud, l'heureux auteur de *Piccolino*, alors à la villa Médicis, en qualité de pensionnaire de l'Ecole des beaux-arts.

Comme il était doué d'une jolie voix et qu'il charmait souvent ses camarades du régiment pendant les longues soirées, il se mit à étudier la musique et prit justement pour professeur un ami de son colonel.

Il montra, dès ce moment, de si heureuses dispositions que le général de Goyon, commandant alors la garnison de Rome, le dispensa de tout service afin qu'il put sérieusement travailler.

Le temps que Duchesne passa dans la ville éternelle fut donc par lui très précieusement employé. Aussi dès qu'il eût quitté le service militaire, et qu'il fut revenu à Paris, songea-t-il à tirer profit de son bel organe.

Il s'adressa à un de nos meilleurs professeurs de chant, M. Nicolle Lablache, un des fils du célèbre artiste du Théâtre-Italien, dont les leçons lui furent très profitables.

M. Carvalho, alors directeur du Théâtre-Lyrique, toujours à la recherche des talents nouveaux, lui proposa bientôt un engagement que le jeune ténor s'empressa d'accepter.

Duchesne fit alors ses premiers débuts sur la scène de la place du Châtelet à la fin d'avril 1868 dans le rôle de Max du *Freyschutz*, à côté de Mlles Schrœder et Ducasse. Je me souviens du compte rendu que je fis de cette représentation, où je notai le nouveau ténor comme ayant une fort jolie voix et sachant faire preuve de goût et d'expression.

Malheureusement, quelques jours plus tard, le 3 mai 1868, le Théâtre-Lyrique terminait ses représentations et M. Carvalho déposait le sceptre directorial.

Au mois d'octobre suivant, quand M. Pasdeloup, qui avait pris la succession de l'habile impressario, rouvrait les portes de ce beau théâtre, la troupe ancienne était toute dispersée et le nouveau directeur ne songea point à en réunir les principaux éléments. Duchesne se trouva donc sans emploi au lendemain de ses débuts, et resta pendant toute l'année 1869 en dehors de la scène.

La guerre de 1870 survint. Duchesne s'enrôla comme simple soldat dans les francs-tireurs de Paris. Il fit cette malheureuse campagne et se rendit jusque sous les murs de Châteaudun où il combattit valeureusement. Fait prisonnier par les Prussiens, après avoir été sérieusement blessé, il fut rendu à la liberté en raison de sa profession d'artiste lyrique.

Sa noble conduite attira l'attention sur lui. Les journaux en racontant cet épisode, mirent nécessairement son nom en évidence, et servirent ainsi ses intérêts d'artiste.

Le directeur de l'Opéra-Comique le fit venir et lui offrit un engagement.

Duchesne débuta à l'Opéra-Comique, en septembre 1872, dans une reprise du *Pré-aux-Clercs*, faite pour la rentrée de Mme Miolan-Carvalho.

Il joua, peu après, le rôle de Lorédan d'*Haydée*, opéra-comique repris également pour les débuts de Mlle Marguerite Chapuy.

Mais c'est en mai 1872, que la création d'un rôle de style dans *Djamileh*, de Georges Bizet, valut à Duchesne un commencement de notoriété. Il fit, là, preuve de sérieuses qualités de style. Aussi, quand M. Du Locle songea à reprendre, pour Mme Carvalho, le *Roméo et Juliette*, de Gounod, n'hésita-t-il pas à confier à son nouveau pensionnaire le rôle redoutable dont Michot n'avait triomphé que par le charme exceptionnel de sa voix.

Mme Carvalho guida son nouveau partner dans l'interprétation de ce chef-d'œuvre dont elle connaissait tous les secrets. Duchesne suivit consciencieusement les leçons de ce maître émérite, et sa voix y gagna en étendue en même temps que son style s'agrandit.

La première représentation de la reprise de ce grand ouvrage, fin janvier 1873, fut pour Duchesne un succès mérité, et lui donna à l'Opéra-Comique une position très-recommandable.

Pourtant il ne trouvait pas à ce théâtre assez d'aliments pour satisfaire son désir de se produire. Le rôle de Vincent dans *Mireille*, et celui de Richard dans *Richard-Cœur-de-Lion*, furent, en effet, ses seuls travaux de 1873 à 1876.

Duchesne quitta donc l'Opéra-Comique aussitôt la résurrection du nouveau Théâtre-Lyrique. Choisi par M. Victorin Joncières pour créer son opéra de *Dimitri*, il rompit entièrement avec son directeur de la rue Favart, et signa un engagement avec M. Vizentini.

Dimitri lui fut très favorable. Cet ouvrage est, en effet, dans la nature de ses moyens. L'opéra-comique proprement dit n'est point aussi favorable au talent de Duchesne que les opéras de demi-caractère. La voix du jeune ténor a besoin de se livrer dans son entier. Les qualités de style qu'il possède se montrent bien plutôt dans les airs écrits avec largeur et dans les ensembles que dans les romances et les duos d'opéra-comique qui réclament de la vivacité. Pour dire le poëme, il n'a point non plus toute la légèreté désirable chez un comédien de la salle Favart; les grands récitatifs lui conviennent bien mieux que le dialogue parlé.

C'est donc avec plaisir que je l'ai vu entrer à l'Opéra-National-Lyrique où il se trouvera dans son véritable milieu. Là, son organe nerveux et puissant se développera tout à son aise. Il est à remarquer, du reste, que Duchesne n'a pas chanté à l'Opéra-Comique un seul ouvrage qui soit véritablement du répertoire de ce théâtre, si l'on excepte *Richard-Cœur-de-Lion*, où encore le rôle de Richard est écrit avec une largeur exceptionnelle.

C'est dans les ouvrages de Gounod, qui sont de véritables opéras, dans *Djamileh*, écrit en dehors des lois ordinaires suivies par les successeurs de Monsigny et de Boëildieu, qu'il s'était surtout fait justement remarquer.

Or, comme il est à désirer que l'Opéra-Comique rentre dans une voie qu'il n'aurait jamais dû quitter, et que, d'autre part, on doit souhaiter une complète réussite au Théâtre-Lyrique, chargé de tenir le milieu entre la salle Favart et l'Opéra, l'engagement de Duchesne par M. Vizentini me paraît un acte de bonne direction dont le jeune artiste profitera tout autant que le public qui lui est sympathique.

FELIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Madame

ENGALLI

(de l'Opéra-National-Lyrique)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Première représentation de *Sylvia*, ballet en trois actes et cinq tableaux, musique de M. Léo Delibes.

La première représentation d'un grand ouvrage chorégraphique, à l'Opéra, est un événement artistique très important. Le ballet, autrefois si apprécié par le public, n'est plus guère du goût des spectateurs d'aujourd'hui qu'à la condition d'être un simple divertissement. Cela tient à plus d'une considération. D'abord il existe peu ou point de maîtres chorégraphes capables de soutenir, durant trois actes, l'intérêt de la danse ; nous avons d'habiles professeurs qui savent régler un pas, mais il faut, avec la science, l'imagination, ce qui ne se rencontre, hélas ! que bien rarement. En second lieu peu de compositeurs se décident aujourd'hui à conduire leur muse dans le temple de Terpsichore ; la symphonie a jeté ses filets sur la musique moderne, ce qui est un contre-sens au théâtre, mais ce dont on se débarrassera difficilement parce qu'il est bien plus facile, avec elle, de voiler la nullité de l'invention scénique et le manque de mélodie.

Un seul musicien a, depuis une quinzaine d'années, soutenu le genre du ballet avec une rare distinction, c'est M. Léo Delibes, l'auteur de *Coppélia*, de la *Source* et du nouvel ouvrage qui vient d'être représenté. Elève d'Adolphe Adam, à qui nous devons : *Giselle*, le *Corsaire*, et tant d'autres œuvres si réussies, M. Delibes a toutes les qualités de son maître : la clarté, la verve, l'esprit, la délicatesse. Comme lui, il a donné jusqu'ici à la mélodie la première place dans ses partitions ; de plus, il sait habiller ses idées avec une distinction parfaite. Nul n'a plus que lui l'horreur du lieu commun. Il a l'originalité et encore la couleur, supériorité qu'aucun de ses confrères n'a jamais songé à lui contester.

Le nouvel ouvrage de M. Delibes répond-il à tout ce qui a consacré sa réputation ? c'est ce que nous rechercherons après avoir esquissé rapidement le cadre dans lequel il a dû renfermer son imagination.

La donnée de *Sylvia* est empruntée à la mythologie. C'est peut-être là un premier tort, aujourd'hui que l'opérette a appris au public à rire des déesses et des dieux de l'Olympe. Mais le défaut le plus grave du livret est le manque de diversité dans les scènes ; ce qui a engendré une certaine monotonie à laquelle le musicien lui-même n'a pas pu échapper.

Le berger Aminta s'est épris de Sylvia, une des suivantes de Diane, qu'il finit par surprendre au bain. Indignée de l'audace du mortel, Sylvia ne s'en prend pourtant pas à lui, mais à l'Amour dont elle dédaigne les charmes. Elle lance à la statue du jeune Dieu un trait acéré, mais c'est le berger qui, venu pour protéger l'Amour, est mortellement frappé et tombe aux pieds de la statue.

L'Amour se venge en rendant la vie à Aminta et en faisant naître dans le cœur de Sylvia une passion subite pour le berger. Poursuivie par Orion, le grand chasseur, Sylvia tombe entre les mains de ce terrible fils de Neptune qui l'emmène dans sa grotte. Pourtant elle parvient à s'échapper de cette sombre demeure en faisant usage du vin, liqueur jusqu'alors inconnue d'Orion et de ses suivants, et à laquelle ils se livrent sans mesure, au point de tomber dans la plus profonde léthargie. Bientôt réveillé de ce sommeil de plomb, Orion se met à la poursuite de *Sylvia*, réfugiée auprès de Diane. Il pousse l'audace jusqu'à frapper de sa hache les portes du temple, mais la déesse le punit de ce sacrilége en le l'atteignant mortellement de sa flèche ailée.

Diane ne borne pas là sa colère ; elle refuse de céder aux supplications d'Aminta et de Sylvia qui la pressent de leur permettre de s'aimer. Mais l'Amour intervient au secours des deux amants, et devant la menace qu'il lui fait de dévoiler certaine aventure de la belle déesse avec Endymion, la sœur d'Apollon cède aux instances de sa suivante. Un dernier tableau nous la représente montant aux cieux dans une apothéose.

C'est bien là, si on le veut, un sujet de ballet. Pourtant, comme nous l'avons dit plus haut, il se meut dans une même gamme de tons : la tendresse, ce qui engage le musicien dans une voie un peu rêveuse, où sa vivacité toute française n'a pu faire valoir tout un côté de son talent.

Dans son ensemble, la partition de M. Delibes est donc un peu trop semblable ; il lui manque cette verve abondante dont la *Source*, et surtout *Coppélia*, étaient remplies. Hâtons-nous de dire qu'on y retrouve cependant le même rhythme sonore, une couleur étincelante, une recherche distinguée des effets.

Le premier acte est particulièrement remarquable. Le *prélude* est des plus aimables, la *fanfare des chasseresses* a une vigueur entraînante, et au-dessus de tout, la *valse lente* a un charme séduisant. L'emploi des cors dans ce dernier morceau est une trouvaille.

Le second acte tourne trop au genre symphonique. M. Delibes s'est laissé attaquer par la maladie du jour. Qu'il prenne garde de faire trop *sérieux*. L'ennui naît inévitablement de la science outrecuidante ; la simplicité dont il est si partisan d'ordinaire vaut mille fois mieux que cet abus de recherches qui engendre la monotonie et qui peut être bon pour les Allemands, mais jure de tous points avec l'esprit français, dont le goût et la clarté sont les rares mérites. Ainsi la *danse éthiopienne* nous a paru cherchée dans son étrangeté, et l'ensemble de cet acte de la grotte d'Orion est certainement trop poussé au noir.

Au troisième acte, le musicien se retrouve avec sa mélodie. La *marche de Bacchus* est pleine de mouvement ; et entre tous les morceaux de cet acte, nous aimons les *Pizzicati*, une merveille de couleur et de sonorité, et le *finale*, d'une poésie tout à fait attachante.

C'est à Mlle Sangalli que reviennent les honneurs de la danse. La célèbre ballerine italienne possède, avec des qualités de force et de correction bien rares aujourd'hui, un tempérament d'artiste tout à fait entraînant. Il est difficile de montrer plus de passion et de verve voluptueuse. Mlle Marquet est une superbe Diane. Mlles Gilbert, Molinar, Sanlaville, Parent et dix autres font honneur aux traditions de l'Opéra. L'ensemble du corps de ballet est d'ailleurs digne de notre Académie nationale de musique et de danse. M. Mérante, qui a réglé tous ces divertissements, s'est chargé lui-même du rôle d'Aminta, dans lequel il a montré ses connaissances approfondies de la mimique.

Inutile de dire que l'orchestre a fait valoir toutes les délicatesses de la partition. C'est toujours ainsi à l'Opéra.

Les décors sont ce qu'ils doivent être sur le premier théâtre du monde et provenant des pinceaux d'artistes, comme Cheret, Rubé et Chaperon. La forêt du premier acte et le dernier tableau sont particulièrement splendides.

Les costumes sont merveilleux, et complètent une mise en scène tout à fait éblouissante.

Sylvia est un grand et beau succès, malgré les quelques restrictions que nous avons cru devoir faire.

NOUVELLE

CONSEIL D'AMI

HISTOIRE PARISIENNE

I

... Maxime lui avait dit : « Puisque les atta-
» ques à découvert ont échoué, essayez de la
» ruse, faites de la diplomatie : étudiez Machia-
» vel et soyez politique ! »

Or, en ce temps-là, « le diable ne s'était pas fait mari » et Maxime de Rœuvres passait, — à justes titres, — pour un des plus grands maîtres ès-galanterie. La sagesse et la profondeur de ses préceptes, — véritables axiomes, — lui avaient fait décerner à l'unanimité, dans le milieu demi-mondain où il passait ses jours, — et surtout ses nuits, — le surnom classique de « Maxime de la rue de La Rochefoucauld. »

Il est vrai que ce qui passait pour infaillible au bon temps de la « rue de La Rochefoucauld » pourrait sembler bièn pâle aujourd'hui. Joseph Prudhomme, — ce moraliste, — ne l'a-t-il pas dit : « On ne saurait assigner au progrès une limite humainement appréciable... »

Le cas de René comportait, du reste, assez bien l'ancienne manière.

Jugez-en :

Un pur hasard l'avait fait entrer un soir au concert du Lido parisien, — un établissement quelque peu interlope que la mode avait pris sous sa tutelle, — et notre pauvre ami René en était sorti à l'état de simple

... ver de terre amoureux d'une étoile...

de café-chantant.

Naturellement, son premier mouvement avait été d'envoyer par un garçon, — l'ouvreuse de l'endroit, — un bouquet énorme et un billet correct, — mais « cavalier. »

Le bouquet était revenu et le billet n'avait pas été ouvert.

Le lendemain, René retournait au Lido, s'informait et apprenait que Mlle Blanche, — c'était le nom de l'étoile en question, — n'avait jamais accueilli le moindre hommage, se présentât-il sous forme de bouquet, d'écrin ou d'attelage.

En un mot, c'était une « vertu ! »

Dur, très dur de se heurter à une vertu, surtout quand cette vertu chante le *Pont Mouillé*, les *Noisettes à surprises*, et autres cantiques plus ou moins orthodoxes !

Courageux et têtu, comme le prince de Tulipatan, René renouvela vingt fois ses tentatives : vingt fois elles furent infructueuses.

C'est alors qu'il eut recours au moyen suprême : consulter Maxime !

Nous savons ce que le « Maître » répondit. Notre amoureux n'en fut guère plus avancé qu'auparavant.

— Il est bon là, avec sa diplomatie ! Je voudrais le voir à ma place, son Machiavel ! Pour déployer une tactique quelconque, il faut pouvoir approcher la place. Tous les soirs, Blanche n'est-elle pas flanquée d'une « mère » inabordable ? Jamais on n'a vu citadelle plus escarpée que cette vieille ! Décidément, Maxime baisse !

II

Vingt-quatre heures plus tard, à neuf heures, René rencontra Maxime. Le temps était abominable ; la pluie tombait sans relâche, fine, serrée, glaciale : une de ces petites pluies, toutes parisiennes, qui commencent souvent et semblent ne devoir finir jamais.

Maxime, qui avait dîné au cercle, s'approcha de René et lui dit en souriant :

— Eh bien ! mon cher ami, êtes-vous enfin heureux ?

— Pas le moins du monde !

— Voilà un vrai temps pour en finir !

— Pourquoi ?

— Parbleu. Et LE PARAPLUIE ?...

Comme disent les inventeurs, ce fut un trait de lumière :

— Il a raison ! LE PARAPLUIE !!!

Le temps de se rendre chez lui, de prendre l'objet susdit, et René, plein de confiance, et « muni d'une forte somme » (précaution utile : Figaro ne dit-il pas, dans la *Précaution inutile*, que l'argent est le nerf de l'intrigue ?), René prit bravement le chemin du Lido.

Il se plaça dans une loge, tout près de l'orchestre, et fit venir le garçon :

— Voulez-vous gagner ceci ?

Il lui montra cinq louis alignés sur la table.

— Oui, monsieur, mais comment ?

— Oh ! c'est très délicat. Savez-vous où demeure Mlle Blanche ?

— Non, monsieur, mais je peux le savoir.

— Eh bien, cet argent est à vous si vous faites dire chez elle qu'on ne vienne pas la chercher ce soir...

— Vrai, monsieur, c'est tout ce que vous désirez ?

— Absolument tout !

Le garçon posa le plateau qu'il tenait et empochant les cent francs :

— Ce n'est pas la peine d'envoyer rien dire chez Mlle Blanche.

— Comment ?

— Quand il pleut, Mlle Blanche prend une voiture et personne ne vient la chercher.

Une joie sans mélange inonda le cœur de René. Un peu avant minuit, il sortit de la salle et alla se poster devant l' « entrée des artistes. »

Le spectacle était fini ; la foule s'écoula, et notre héros se trouva bientôt seul à faire sonner le talon de ses bottes sur l'asphalte luisant du trottoir. Il profita de son isolement pour élaborer les réflexions suivantes :

Première réflexion (dubitative).

— « Si Blanche prend un fiacre, elle va me fermer la portière devant le nez, et je resterai seul avec mon... parapluie. »

Deuxième réflexion (suspensive).

— « Si je garde un fiacre, sa vertu l'empêchera d'y monter avec moi. »

Troisième réflexion (conclusive).

— « .... Il ne faut pas qu'il reste un seul fiacre ! »

Il regarda sur la chaussée ; trois voitures attendaient, et deux des trois cochers s'empressèrent d'offrir leur véhicule à René.

Ceux-là, cent sous suffirent pour les faire déguerpir.

Restait le troisième. Inexorable, le troisième !

— Mon bourgeois, je suis retenu depuis onze heures !

— Voyons, cocher, partez. Je vous donnerai vingt francs ?

— Impossible, c'est pour une dame !

— Trente francs !

— C'est qu'on a mon numéro !

— Quarante !

— Non, j'aurais un procès-verbal !

— Combien est-ce un procès-verbal ?

— C'est cher !

— Tenez, voilà cinquante francs, mais filez !

Le cocher examina le billet, n'en pouvant croire ses yeux ni ses oreilles, puis se décida à fouetter ses chevaux :

— Tant pis pour la petite mère, fit-il philosophiquement.

René eut un ricanement triomphal.

— Suis-je assez machiavélique ?

Enfin, Mlle Blanche apparut. Elle regarda de tous côtés et parut vivement étonnée.

— Ma voiture ?

René s'avança :

— Mademoiselle, la dernière vient de s'éloigner !

— Mais c'est impossible, il y a plus d'une heure que je l'ai fait retenir. J'ai même son numéro..

— C'est un gros monsieur et une vieille dame qui s'en sont emparés, il y a bien vingt minutes.

Après cet admirable mensonge, il ne put s'empêcher de se féliciter.

— Je crois que Machiavel n'aurait guère pu trouver mieux.

— Mais c'est affreux, reprit Mlle Blanche. Comment ferai-je par ce temps ?

— Si j'osais vous offrir de vous accompagner ! fit René en montrant son parapluie.

— Oh ! monsieur, je ne puis accepter !

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— C'est que je demeure très-loin !

— Justement, moi aussi !

Blanche ne put retenir un éclat de rire.

— Ce n'est pas une raison pour que vous ayez à suivre le même chemin.

— En votre compagnie, mademoiselle, tout chemin est trop court.

— Eh bien ! monsieur, j'accepte la moitié de votre abri, mais si la pluie cesse ou s'apaise un tant soit peu, je ne vous condamnerai pas à pousser le galanterie jusqu'à... Passy.

Et ils partirent bras-dessus bras-dessous.

III

Si René avait compté sur le tête-à-tête de la route pour avancer énormément ses affaires, il s'était bien trompé ; constamment préoccupée par le soin de ne pas laisser traîner ses jupes, espérant toujours rencontrer une voiture vide, forçant le pauvre garçon à prendre une allure de Basque, ne répondant à aucune de ses tentatives de conversation, Mlle Blanche ne se montra rien moins qu'encourageante.

Au bout d'une heure de marche forcée, sous une pluie battante, notre Machiavel en était juste au même point que la veille.

On arriva devant la maison de Mlle Blanche.

— Monsieur, dit-elle en tirant le bouton de la sonnette, il ne me reste qu'à vous remercier infiniment.

Et elle lui tendit la main. René ne la prit pas.

— Comment, mademoiselle, vous me renvoyez déjà, par un temps pareil.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Vous me refuseriez l'hospitalité jusqu'à la première éclaircie.

Mlle Blanche parut embarrassée.

— C'est que...

— C'est que ?

— Je ne pourrais pas vous tenir compagnie, je vous en préviens ; acceptez-vous ?

— J'accepte !

René se promettait bien de la faire revenir sur

cette décision inexplicable. Il suivit la jeune femme qui l'introduisit dans un petit salon coquettement meublé.

Elle commença par allumer le feu qui était tout préparé dans la cheminée, et, quelques minutes après, une tasse de thé fumant répandait ses parfums aux côtés de René qui regardait silencieusement sa petite « diva » en se demandant comment la comédie allait finir.

Quand tout fut prêt, Mlle Blanche fit une gracieuse révérence à son hôte.

— Maintenant, monsieur, vous savez ce qui est convenu. Vous êtes chez vous. Restez ici tant qu'il vous plaira. Bonsoir!

René était muet. Il saisit la petite main qu'on lui tendait.

— Comment, c'était donc sérieux?

— Très sérieux!

— Vous allez me laisser seul?

— Certainement!

— Et si je passe ici toute la nuit?

— A votre aise!

Et dégageant sa main, l' « étoile du Lido » courut se réfugier dans la chambre voisine dont elle ferma vivement la porte.

— Tic, toc, dit un verrou poussé d'une main ferme.

— Cric, crac, continua la clef en tournant dans la serrure.

Et ce fut tout.

— Oh! j'en aurai le dernier mot, s'écria René s'asseyant carrément au coin du feu. Elle ne sera pas sans revenir, quand elle verra que je ne m'en vais pas, et, dussé-je veiller toute la nuit... On n'est pas si mal dans ce fauteuil...

Au bout de cinq minutes, le monologue devint plus sonore mais plus monotone:

— Trron, rrron, rrron, fit le nez de l'amoureux qui dormait à poings fermés.

. . . .

Soudain un bruit sec le réveilla en sursaut. On avait, — oh! bien doucement, — tourné la clef dans la serrure de la chambre de Mlle Blanche.

René ouvrit les yeux. Il faisait grand jour et la pendule marquait neuf heures.

La porte s'ouvrit et livra passage à un jeune homme soigneusement enveloppé d'un large manteau. Il salua en détournant la tête et gagna rapidement l'antichambre.

René était abasourdi.

A ce moment, une femme de chambre entra et tendit à l'infortuné Machiavel son pardessus, son chapeau et... son parapluie.

— Connaissez-vous la personne qui vient de sortir d'ici? demanda vivement René.

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me dire son nom?

— Non, monsieur.

— Tenez, dites-le moi.

René mit dans la main de la soubrette tout ce qui lui restait de sa « forte somme. »

— Eh bien, monsieur, c'est M. le comte Maxime de Rœuvres!

. . . .

Le lendemain matin, les deux jeunes gens faisaient des armes au bois de Meudon et, par une jolie riposte en tierce, René attrapait une piqûre qui le cloua pendant un bon mois dans son lit.

C'est ainsi que le vice fut puni et la vertu... récompensée; mais, pour Dieu, ne parlez jamais ni de Machiavel, ni de parapluie devant mon pauvre ami René.

BOURGEAT.

EN SOIRÉE

Dans la pièce petite avec peine agrandie,
Pendant que l'on jouait hier la comédie,
Et qu'un docteur en droit ondoyant et divers
Faisait au docteur Faust dire ses propres vers,
Je regardais (le monde a des heures clémentes),
A quelques pas de moi deux épaules charmantes,
De trente ans, l'âge habile à se décolleter,
Que dans un vers durable on eût voulu sculpter,
Et sans voir la figure évidemment divine,
Je lisais sa beauté comme un mot qu'on devine,
A la blancheur, à l'or des cheveux sur le cou,
A la robe tombant, hélas! à rendre fou,
A cette odeur d'amour dangereuse aux plus sages,
Qui légère, la nuit, s'élève des corsages.
Je rêvais, quand parut, ô quinze ans inouïs!
Auprès de ce blé mûr la pâleur du maïs,
Une blonde, une enfant étrange, Marguerite,
Ayant son âme vierge en ses grands yeux écrite,
Dont la robe montante et toute blanche aussi
Etait d'une blancheur différente, et voici,
(Tant des deux blonds exquis l'antithèse était vive!)
Que je sentis aller mon cœur à la dérive,
Et mon rire, tremblant de faire un choix peu sûr,
N'osa pas préférer le maïs au blé mûr.

AALBERT MÉRAT.

SALON DE 1876

(Fin)

La Sculpture.

III

M. Hiolle, dont nous suivons les travaux avec tant d'intérêt, car il compte parmi les esprits les plus élevés de la statuaire moderne, nous donne, cette année, le modèle en plâtre d'une statue destinée au Panthéon : *Saint Jean de Matha*. L'œuvre est sévère, d'un très beau sentiment, et tout à fait exempte de la banalité ordinaire à ces sortes de travaux. Un beau buste de marbre, portrait de *M. W. L.*, complète l'exposition de cet artiste dont nous souhaitons voir, au prochain Salon, une de ces belles compositions auxquelles il nous a habitués.

Le groupe du *Satyre et l'Amour*, par M. Maillet, est amusant comme idée. C'est la lutte de l'esprit et de la matière exprimée en des termes précis et sous une forme assez originale.

M. Lafrance nous donne, en bronze, la statuette de son *Saint Jean*, remarqué à un précédent Salon.

Le beau groupe de la *Tentation*, de M. Allar, dont nous avons loué le plâtre, nous revient en marbre, dans des conditions encore plus avantageuses. L'artiste a été servi par la matière d'une rare pureté, et il a pu augmenter le charme de la figure de son Eve. C'est là un beau travail qui fait honneur à l'école de Rome.

M. Hoursolle, que ses travaux antérieurs n'avaient pas conduit à la notoriété, se met hors de pair, cette année, avec une excellente statue : « *Cet âge est sans pitié.* » C'est un jeune enfant qui, couché sur le dos, jouit de son triomphe en contemplant avec un air vainqueur un pauvre petit oiseau qu'il vient de prendre au piége. La figure est gracieusement étendue, avec abandon, et les formes sont nerveuses et distinguées.

M. Leroux, hors concours, n'est pas heureux avec son *Amazone blessée*. La composition est absolument défectueuse. Il n'est pas admissible que le bras droit puisse s'appuyer sur la flèche entrée dans le corps. C'est là une invraisemblance choquante. D'autre part, le mouvement général est tracé de manière à offrir une disproportion entre le torse et le reste du corps. L'exécution a trop de rondeur.

L'autre morceau exposé par cet artiste, *Mme K.*, statue en marbre pour un tombeau, ne présente aucun intérêt artistique.

Deux *Christ* en bronze sont remarquables. Celui de M. Vasselot et celui de M. Thomas.

Le *Saint-Sébastien*, de M. Gautherin, si remarqué il y a deux ans, nous revient en marbre, modelé avec une rare puissance. Il est difficile de trouver une exécution plus large et plus serrée à la fois. C'est un des morceaux les plus complets de l'Exposition.

La *Médée*, de M. Cordonnier, pêche par plus d'un côté. Le dessin n'est pas irréprochable, les épaules de la femme me paraissent étroites, mais il y a dans la composition une certaine grandeur et un sentiment dramatique indéniable. Les enfants sont admirablement groupés, étendus, sur les genoux de la marâtre, et la tête de Médée est d'une cruauté puissante. J'aime à voir la pensée dominer l'exécution, et c'est pourquoi j'applaudis à cette œuvre hardie.

Nous revoyons avec plaisir, traduite en marbre, la *Bethsabée* de M. Moreau-Vauthier.

Nous mentionnerons en passant le *Lamartine* de M. Falguière, et le *Terme* de M. Guillaume. Ces deux maîtres nous ont habitué à beaucoup mieux.

Le *Bain* de M. Lemaire nous montre une jeune mère faisant la toilette de son bébé. Le mouvement général est bon. La tête de la femme n'est pas jolie.

M. Chrétien a mis de la grandeur dans sa composition: *Un prisonnier de guerre*. L'attitude du jeune homme est pleine de noblesse. La science des plans est réelle. Le dessin est juste et sévère.

Je ne m'explique pas la sévérité du jury à l'égard d'un jeune artiste dont, il y a deux ans, on avait déjà remarqué le talent. L'*Idylle*, de M. Millet de Marcilly, méritait au moins une mention honorable et était infiniment plus intéressante que le *Masque*, de M. Christophe, qui a été médaillé. La figure est bien assise, distinguée de forme, d'un mouvement hardi et élégant. L'exécution a-t-elle semblé un peu timide? Je l'ignore, mais je trouve qu'elle présente déjà une réelle habileté, et je ne vois pas beaucoup d'œuvre plus soignée. Voilà de ces jeunes talents qu'on ne saurait trop encourager, surtout quand la récompense est méritée. Mais M. Millet de Marcilly est probablement modeste et n'a pas eu les moyens de faire valoir son œuvre mûrie dans le silence de l'atelier. Qu'il persiste dans cette voie, et il saura bien forcer l'attention des examinateurs, car il est aujourd'hui en possession du public. Un portrait d'une belle allure: Mme *Laborde*, dans les *Huguenots*, renforçait encore l'exposition de cet artiste.

Je n'ai que des éloges à adresser à la belle statue de *Jean de la Quintinye*, par M. Cougny.

La *Vigne*, de M. Fourquet, est une gracieuse allégorie.

L'*Ossian*, de M. Allouard, sur son rocher battu par les flots, est une œuvre bien ordonnancée et d'une belle expression.

Tout près l'une de l'autre, je trouve deux des œuvres les plus intéressantes du Salon. L'une :

l'*Amazone vaincue*, de M. Aizelin, est un superbe marbre aux lignes pures et tranquilles ; l'autre : l'*Adolescence*, par M. Albert-Lefeuvre, est une adorable statue pleine de jeunesse et qui nous promet un jeune maître. La figure toute entière respire un parfum printanier. La tête est vivante et d'une fraîcheur exquise. Le corps est bien celui d'une enfant de cet âge, le bassin est d'une vérité superbe et les jambes s'allongent avec une grâce attachante.

Il y a un beau sentiment dans l'*Oreste*, de M. Hugoulin. Réfugié près de l'autel de Pallas, le jeune homme entoure la statue de la déesse de ses bras allanguis; sa tête s'appuie sur le socle ; la figure entière révèle le plus profond abattement.

Que de beaux bustes à vous citer! D'abord, l'*Alexandre Dumas, père*, un chef-d'œuvre de M. Chapu. Puis : *Mme G...*, par M. Bourgeois, si expressif; *Mme* ***, par M. Franceschi, d'une rare finesse; *Mlle L...*, par M. Noël, déjà nommé, d'un modelé achevé; *Mme la baronne de K...*, par Marcello, d'une allure provoquante et plein de vie; le *Duc et la duchesse Decazes*, par M. Guibert, d'une grande précision.

Je dois terminer ce compte rendu déjà très détaillé, et pourtant je veux donner encore une marque très sérieuse d'estime à la *Statue de Pygmalion*, de M. Aubé, d'une simplicité charmante; à l'*Adonis expirant*, de M. Paris, qui trahit pourtant quelque peu la préciosité, mais dont la science est réelle ; au *Conteur arabe*, de M. Ponsin-Andary, d'un naturel charmant; au *Mercure*, de M. Tournoux, dessiné avec précision; au *Saint-Jérôme*, de M. Icard, expressif et très étudié, et enfin au *Torrent*, de M. Basset, hardi de composition et d'un aspect saisissant.

J'ai sans doute oublié plus d'une œuvre méritante, et j'ai cru devoir passer sous silence plus d'une erreur d'artistes déjà connus et dont je n'ai point voulu critiquer les œuvres. Mais on peut le voir, en résumé, le Salon de sculpture de 1876 est très remarquable et soutient bien la juste réputation de notre Ecole française, la première du monde depuis longtemps déjà.

FÉLIX JAHYER.

HISTOIRES BIZARRES

LA TEINTUTERIE ASTRALE

Procédé du Dr Onésiphore Quaitche, breveté s. g. d. g.

. . . .

— Savez-vous, cher maître, dis-je à mon éminent ami le docteur Quaitche (Onésiphore), auquel j'étais allé rendre visite, une chose qui me chiffonne, qui me chiffonne horriblement ?

— Je ne m'en doute même pas, répliqua l'illustre penseur.

— Voici, dis-je. L'astre qui nous éclaire, depuis le début de la création, ne nous envoie que de la lumière blanche, incolore, — et inodore (mais peu importe). Le jour est blanc, toujours blanc. Eh bien, je trouve cela bête. Le soleil ne produit d'autre effet que celui d'un colossal bec de gaz...

— *Colossal* est l'expression juste, remarqua finement le docteur.

— Oh ! colossal, criai-je. Mais bec de gaz. Et, par conséquent, irradiant perpétuellement de la lumière blanche. Ce qui est désastreux et donne à notre globe une *incolorité* navrante. La cosmographie nous enseigne...

— Beaucoup de choses, cria Onésiphore.

— Oui, approuvai-je, et entr'autres celle-ci : Il existe des systèmes jouissant de soleils bleus, rouges, verts, qui donnent à leurs planètes un coloris semblable. J'envie ces planètes. Je voudrais qu'au lieu de notre jour pâle et blême, nous eussions des jours bleus, rouges, verts. Cela serait très ravissant. Eh bien, *doctor*, *quid respondes ?*

— *Respondeo*, mugit O. Quaitche, que cela est parfaitement vrai. Mais que concluez-vous ?

— Je ne conclus pas. Je déplore simplement que la science ait des bornes et ne puisse nous délivrer de notre jour uniformément incolore...

Le docteur se renversa dans son fauteuil en agitant ses maigres bras, et poussa d'effroyables cris gutturaux, très semblables au bruit d'une clef qui tourne dans une serrure rouillée.

« — La science a des bornes ! glapit-il, ricanant toujours. La science est impuissante !... »

Subitement il se calma, sauta à bas de son fauteuil, et se planta devant moi, solennel.

— O pauvre insensé ! brama-t-il, tu doutes de la science ! Mais sache donc ceci, malheureux : il n'existe pour elle aucune difficulté. Elle est comme Guzman, elle ne connaît pas d'obstacles. Mais il n'est même pas besoin de s'adresser à la science, maîtresse de la Nature, pour arriver au résultat que tu postules. La plus humble de ses vassales, l'Industrie, offre des ressources ultra-suffisantes.

— Quelles, soupiré-je ironiquement ?

— Quelles, répéta le docteur ? Eh ! parbleu, pour corriger l'incolorité des jours, on n'a qu'à porter des lunettes de couleur. Ceci est, je suppose, un procédé simple.

— Simple, oui. Mais est-il de bon goût ? D'abord tout le monde ne peut pas acheter des lunettes. Puis on peut oublier ses lunettes, on peut les casser. Enfin je me figure que tous les nez humains agrémentés de bésicles, sans distinction d'âge ni de sexe, formeraient un spectacle quelque peu grotesque. Les femmes surtout...

— Allons, soit ! piaula le savant vexé. Je laisse de côté l'idée des lunettes, ou plutôt je la généralise. Construisez au-dessus des villes une immense toiture en verres colorés et vous atteindrez le résultat voulu. Des châssis mobiles permettront de substituer aux premiers verres des carreaux d'une teinte différente...

— Invention ingénieuse, mais peu pratique. Dans ces villes, surmontées d'une toiture vitrée, à l'époque de la canicule, on cuirait littéralement. D'autant plus que ladite toiture intercepterait la pluie au passage. Le besoin d'un réfrigérant se ferait vivement sentir. Votre idée, ô Onésiphore ! pourrait fournir le sujet d'un délicieux vaudeville sous ce titre piquant : *La Toiture en verres de couleur, ou les hommes en serre chaude...*

Je m'arrêtais. Mes paroles menaçaient de déterminer chez Quaitche une apoplexie foudroyante. Il cassa trois chaises à coups de pied, cinq cornues à coups de poing, et trois fourneaux à coups de tête ; il arracha dix-huit cheveux de sa perruque ; puis, il empoigna son chat Mironton par la peau du cou et le flanqua par la fenêtre. Un peu soulagé alors, il rugit :

— Raille, raille ! mauvais plaisant ! Ah ! ce n'est point assez pour toi des conceptions industrielles ? C'est une conception purement scientifique qu'il te faut ? Ecoute donc, homme insatiable, ce que je promet, par ma voix, la science, l'auguste science que tu persifles en ma personne ! — Un jour, un jour viendra où, à ton instar, tous les hommes seront las d'être perpétuellement éclairés à la lumière blanche. Ils s'adresseront à un savant, au plus illustre des savants, à moi par conséquent, si je respire encore ; et lui, pour répondre à leurs vœux légitimes, à leurs nobles aspirations, leur proposera, quoi ? de teindre le soleil ! Cela t'étonne ? La chose est aisée cependant. — Songe aux progrès quotidiens — ou tout au moins hebdomadaires — de la balistique. Songe au gigantesque, au titanique abîme qui sépare les bombardes à main du moyen âge des canons d'acier du sieur Krupp... Eh bien, crois-tu que l'art d'envoyer des projectiles s'arrête en si beau chemin ? Non ! des progrès plus immenses vont se réaliser. Demain on aura des canons capables d'envoyer des boulets d'une ville à une autre. Après-demain, les boulets franchiront le terrestre orbite. Dans six mois peut-être on bombardera la lune, et, bientôt après, le soleil. C'est alors que les hommes voudront changer la couleur de cet astre blafard. Et ce sera bien simple. On pointera sur lui les monstrueux canons de l'avenir, et on lui crachera des obus bourrés de matières colorantes ; lesdites matières se répandront sur la surface de Phœbus lorsque la bombe éclatera, et liquéfiées, volatilisées par la chaleur, commenceront la teinture voulue. Après le trois ou quatre millième projectile, le soleil aura changé de couleur. Il sera bleu, vert, violet ; il nous enverra de la lumière violette, verte ou bleue, et nous serons délivrés de notre jour insipide, incolore, inodore... Et ce n'est pas tout ! Quand on sera fatigué de la première couleur imposée au soleil, on la changera par un bombardement nouveau. Tous les deux ou trois ans, on donnera au soleil et à sa lumière une teinte neuve. Et l'époque viendra où de sages législateurs s'aviseront de teindre en rose l'astre diurne. Alors on verra tout sous cette couleur aimable : l'homme deviendra bon, le mal disparaîtra du globe, et il n'y aura plus de questions sociales ! »

L'animation du bon docteur commençait à m'inquiéter.

— Etes-vous bien sûr que pareille chose arrivera ? demandai-je, cherchant une issue.

D'un seul bond, le docteur se rua sur moi.

— Vous en doutez ! articula-t-il avec un organe tonitruant. Et il me saisit au larynx. Il écumait. Ses petits yeux vairons se dilataient étrangement. Comme il passe pour être un peu fou, je n'insistai pas davantage, et je m'esquivai prudemment.

LOUIS DE GRAMONT.

LES FEMMES FATALES

Sous ce titre, M. Escoffier vient de faire paraître, chez Dentu, un roman qui est le succès du moment. C'est un roman physiologique très étudié en même temps que très dramatique. Nous en extrayons le passage suivant dans lequel sont condensées les théories familières à un grand nombre de nos lecteurs :

Le docteur était au comble de ses vœux ; il triomphait. Mélanie le conduisit sans détourner la tête dans le mystérieux bosquet. Sous de grands sycomores au large feuillage étaient disposés, en effet, de nombreux trapèzes. Le docteur ne comprit pas tout d'abord la raison d'être de cette multiplicité. Il lui fallut un examen attentif

pour se rendre compte de l'organisation particulière de ce gymnase.

Les trapèzes étaient divisés en deux jeux qu'une balançoire séparait. Chaque jeu se composait de huit trapèzes très rapprochés l'un de l'autre et formant, par des inclinaisons méthodiques, un octogone régulier. Le gymnaste, suivant sa force musculaire, son degré d'habileté ou sa fantaisie, pouvaient aller de l'un à l'autre, main à main, ou bien évoluer par sauts hardis, de côté, en face, en arrière. Chaque trapèze était attaché à une poutre fixe.

La balançoire médiane, au contraire, tenait aux branches de deux arbres. Le gymnaste l'utilisait comme il eût fait d'un pont pour aller au second jeu de trapèzes, remarquable en ce qu'il présentait des différences de niveau, l'un bas, un autre plus élevé.

Un gymnase privé n'avait rien qui l'étonnât ; mais il ne s'attendait pas à trouver une organisation et des combinaisons semblables à celles-là. Il examinait chaque appareil, mimait les exercices et se reportant vers Mélanie, il se demandait comment cette jeune fille, si élégante, si svelte, pouvait fournir cette course aérienne qui eût effrayé plus d'un gymnaste de profession.

Mélanie comprit ce jeu de physionomie.

— Oui, docteur, dit-elle, voilà mon champ de manœuvre.

Et allant à un petit pavillon dont elle ouvrit la porte :

— Voici mon boudoir.

C'était une salle d'hydrothérapie d'une installation particulière aussi : des robinets fixés aux murs, sans tuyaux.

Le docteur ne comprenait pas, ses regards interrogatifs le disaient clairement. Mélanie, trop femme pour ne pas abuser quelque peu d'un étonnement qui flattait son amour-propre, dit au médecin de se tenir en dehors de la salle des douches ; elle poussa une porte dissimulée par une plaque de zinc et qui se referma sur elle ; elle fit agir un ressort ; aussitôt de tous les robinets jaillirent des colonnes d'eau convergeant au milieu de la salle et pouvant enserrer, par leurs diverses altitudes, un corps humain.

La jeune fille arrêta cette inondation et revenant auprès du docteur :

— N'est-ce pas que c'est ingénieux? dit-elle. Par ce moyen, on peut faire soi-même toutes ses affaires. Ah! la première fois on hésite devant cette multiple avalanche ; on s'y habitue facilement. C'est si commode et si agréable! En une minute la douche est prise et bien prise, je vous l'assure ; il n'est pas une partie du corps hors de l'atteinte du jet.

Le docteur se pencha curieusement et examina la tête de Mélanie, dont la chevelure, simplement mais correctement arrangée, ne portait pas trace d'humidité.

— Comment faites-vous donc, dit-il; vous n'avez pas une goutte d'eau dans les cheveux?

Il s'arrêta, interdit, bouche béante, les yeux écarquillés. Pour la première fois de sa vie, il venait de se trahir, et d'une façon si maladroite!...

Mélanie le regarda fixement et d'une voix attristée, non courroucée :

— Docteur, vous m'avez espionnée!... Oh!...

— Eh bien! oui... Pardonnez-moi...

— Pourquoi ne m'avoir pas interrogée?

— Eh! parce que je voulais savoir! Parce que, dans ce siècle d'hypocrisie, le meilleur moyen de savoir, ce n'est pas de demander ; il faut découvrir, il faut surprendre. Si vous étiez ma cliente, j'aurais le droit de vous interroger, ayant le droit de savoir. Je serai, je suis votre ami, comment pouvais-je deviner que vous êtes franche et sincère?...

La jeune fille lui tendit la main :

— Je vous l'ai dit, j'ai confiance en vous ; je ne reprends pas ma promesse, je vous raconterai toute ma triste histoire. Seulement, promettez-moi de ne plus m'infliger l'humiliation d'une soupçonneuse surveillance. Je ne sais pas mentir.

— La leçon est bonne, je ne l'oublierai pas. Que diable! aussi, les phénomènes devraient porter un signe distinctif ou un écriteau : « Ici on dit la vérité. »

Mélanie sourit, et pour lui marquer sa sympathie, elle prit le bras du docteur, puis :

— Le fait de la valse de Mabille vous prouve que je résiste à la fatigue et que je transpire difficilement. Pour que la douche produise un effet utile, cependant, il faut être tout au moins en moiteur. J'y arrive par des exercices violents, par une voltige non interrompue d'un jeu à l'autre des trapèzes. Quand mes bras demandent grâce, je cours à la salle d'hydrothérapie, je me déshabille en un tour de main, je me coiffe d'une sorte de double capuchon en caoutchouc percé seulement de deux trous à la hauteur du nez et de la bouche, et je me lance au milieu des jets d'eau convergents. Je suis sûre, par ce moyen, de ne pas m'exposer à un transport au cerveau, et de garder mes cheveux secs... Voilà, docteur, comment je fais. M'approuvez-vous?

— Je vous admire, tout simplement.

— Oh! vous oubliez qu'à deux pas de nous...

De grosses larmes perlaient sur ses paupières ; des sanglots grondaient dans son gosier.

— Mélanie, dit le docteur, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, je vous en supplie, ne vous abandonnez pas aux sinistres souvenirs d'hier... Le passé explique le présent, qui n'est qu'un incident, et éclaire l'avenir, qui est la grande affaire... Vous m'avez promis votre confiance, je vous ai voué mon affection.

— Oui, vous avez raison, point de faiblesse.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc qu'abritaient doublement la voûte des grands arbres et une tonnelle de vigne vierge. La jeune fille se recueillit pendant deux ou trois minutes et commença son récit.

COURSES DE LA MARCHE

Résultats :

Prix de la Glacière, 1,000 fr. : 1re Magicienne; 2e Mlle de la Tillière.

Prix du Château, 2,000 fr. : 1re Alphée ; 2e Santiago.

Prix de Joinville, 1,000 fr. : 1er Duquesne ; 2e Figurant.

Prix de Rocquencourt, 1,500 fr. : 1er Duguesclin ; 2e Boléro.

Prix de Montretout, 1re Bonita; 2e Y. Blason.

COURSES DE FONTAINEBLEAU

Prix principal, 1re Augusta ; 2e Amour.

L'Express, 1er Marmiton; 2e Crépuscule.

Prix de la Ville, 1re Vinaigrette; 2e Charivari III.

Prix de Seine-et-Marne, dead-heat entre Nougat et Mondaine ; à la seconde épreuve, Nougat a gagné facilement.

Prix des Haras, 1er Clovis; 2e Roussillon.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Dimanche prochain, 25 juin, *Grandes eaux à St-Cloud.* Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

RÉFORME DANS L'ÉDUCATION PUBLIQUE

Quel est celui de nos lecteurs qui, se rappelant ses années de collège, ne reconnaisse les inconvénients de l'internat, que les membres de l'Université ne cherchent même pas à défendre ?

C'est là ce qui a donné lieu à un projet tendant à la suppression de l'internat par l'érection, aux portes de Paris, d'une *Ville écolière*, — projet dont l'opinion publique vient d'être saisie. — Dans cette petite ville, d'une surface de treize hectares, au milieu d'un parc immense, formée de maisons dans d'agréables jardins, les enfants, au nombre de dix ou douze, vivraient sous la surveillance d'un tuteur-éducateur remplaçant le père de famille.

C'est dans un vaste établissement central que se grouperaient tous les enfants pour y puiser l'instruction à tous les degrés ; — l'éducation morale et religieuse étant laissée aux soins du tuteur choisi par les parents.

L'espace, refusé dans les villes, permettrait la pratique des exercices du corps trop négligés dans les lycées. Les sciences utiles et indispensables à tous y seraient enseignées théoriquement et pratiquement.

Les langues vivantes y seraient apprises par le contact d'enfants de différentes nationalités — qui contracteraient ainsi des relations utiles à leur pays aussi bien qu'à eux-mêmes.

Voilà, en résumé, l'exposé des principales idées contenues dans une brochure : l'*Education paternelle*, sur laquelle nous appelons toute l'attention de nos lecteurs, et qu'ils pourront trouver gratis chez l'auteur : M. Pallu, rue Taitbout, 63. On l'adressera franco à toute personne qui en fera la demande.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Courses de chevaux. — **Train de plaisir de Paris à Rouen.** — ALLER ET RETOUR : 2e classe, 11 fr.; 3e classe, 8 fr. — ALLER: Départ de Paris (St-Lazare), *Dimanche* 25 *Juin* 1876, à 6 h. 15 *matin*. RETOUR : Départ de Rouen (rive gauche), *Dimanche* 25 *Juin*, à 10 h. 5 *soir*.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — **Avis important.** — *A dater du* 1er *Juillet* 1876, les trains rapides entre PARIS et ANGERS NANTES par LE MANS, dont le service se faisait gare de PARIS-MONTPARNASSE, partiront et arriveront gare de PARIS-SAINT-LAZARE. La durée du trajet pour les Trains nos 8 et 9 sera abrégée de 1 h. 15 minutes.

Départs de PARIS-SAINT-LAZARE..	train n° 9 11 h. 57 matin	train n° 21 9 h. 25 soir
Arrivées à PARIS-SAINT-LAZARE..	train n° 8 2 h. 20 soir	train n° 26 4 h. 30 matin

NOTA. — *Pour les détails, voir l'affiche générale du service des trains.*

LES FEMMES FATALES
PREMIÈRE PHYSIOLOGIE.
LA VIERGE DE MABILLE
PAR
H. ESCOFFIER
Un volume dédié à M. ALEXANDRE DUMAS, qui a accepté par lettres motivées.
Librairie Dentu : **3 francs.**
Du même auteur : LE MANNEQUIN, 3e édition
3 francs.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0.50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai soixante-treize ans et je viens d'être guérie *sans opération* d'un *cancer* du sein dans la maison de santé du Dr Cabaret, rue d'Armaillé, 19, à Paris. J'y ai rencontré Mme Blot, d'Argenteuil (Yonne), qui a été aussi guérie *sans opération* d'une tumeur cancéreuse, déjà opérée, à la ceinture. Mme Marie Guérive, pensionnaire aux Incurables les sœurs de St-Vincent-de-Paul, avenue du Roule, 30, à Neuilly-s.-Seine, a obtenu comme moi la guérison d'un cancroïde très grave du nez.

Je suis heureuse de faire connaître ces guérisons, pensant que beaucoup de malades désespérées comme je l'étais, retrouveront aussi la santé dans cette maison.

A. VERCOLIER,
3, place du Marché, à Saint-Denis.

QUEUR D'OR L.ᵢgᵉ exquise, Digestive, complémᵗ des bons repas. 6, bᵈ Montmartre, Paris. ıssements et bonnes maisons de commerce, Dépᵗˢ, Étranger.

ıire dans les **Feuilletons illustrés** MISÈRES DES ENFANTS TROUVÉS, p. Eug. Sue. roman, inconnu de la nouvelle génération, est idéré comme le chef-d'œuvre du célèbre écri-. **10 c. le nº** chez tous les march. de journaux.

---

vitez les contrefaçons. — N'ac-ptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la mar-e de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les quettes.

ANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, · la délicieuse farine de Santé de Du Barry de ndres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en com-tant les dyspepsies, mauvaises digestions, strites, gastralgies, glaires, vents ai-urs, acidités, palpitations, pituites, nausées. vois vomissements, même en grossesse, nstipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, hisies, toux, asthme, étouffements, étourdisse-nts, oppression, congestion, névrose, insom-s, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, émie, chlorose, tous désordres de la poitrine, ge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, ıs, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et g, ainsi que toute irritation et toute odeur fié-ıse en se levant, ou après certains plats npromettants, oignons, ail, etc., ou boissons ooliques, même après le tabac. C'est, en outre, nourriture par excellence qui, seule, réussit à ter tous les accidents de l'enfance. 80,000 res, y compris celles de Madame la Duchesse stleatuart, le duc de Pluskow, Madame la rquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, économise encore 50 fois son prix en méde-e. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., r.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *valescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la se. — Écrire contre bon de poste, les boîtes de et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les ns pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et , 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

ris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

UNIFICATION
E LA DETTE EGYPTIENNE
BONS DU TRÉSOR ET OBLIGATIONS

Les porteurs de Titres de la Dette Egyptienne nt informés que par décret de S. A. le Khédive, date du 25 mai 1876, le Comptoir d'escompte Paris a été désigné pour procéder, à Paris et ns ses succursales, à l'échange des anciens Titres ntre les nouvelles Obligations de la Dette géné-le unifiée.

Les Titres à échanger sont reçus aux guichets du omptoir d'escompte de Paris et dans ses succur-les.

Des notices précisant les conditions du décret unification sont attendues du Caire et seront nues à la disposition des intéressés.

IALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Trai-ment par Mme JUNK DE TREVES, maîtresse ge-femme. Maison d'accouchement. — Paris, rue int-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4 h.

IEZ TOUS LIBRAIRES **BONS LIVRES** Ad Rion **10 c**

lphabet	Musique	Cent lectures	Corneill	Gymnastique
homond	Solfege	Cent Récits	Racine	Arithmétique
m Langage	Dessin	Dimanche	Fénelon	Tenue Livres
vilité	Géographie	Gerbe	Florian	Clé Science
ist. France	Monde	Ornements	Buffon	Nuisibilité Tabac
roisades	France	La Fontaine	Trésor	Utilité Oiseaux

GUIDE PRATIQUE
DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication es eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en énéral. et les personnes qui ont l'intention de 'occuper de cette lucrative industrie doivent se rocurer et lire avec attention le *Guide* publié par *I. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable nanuel d'instruction pratique, illustré de 80 plan-hes explicatives, est le compagnon indispensable lu fabricant. S'adresser à tous les libraires, en yant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à 'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS Bᵈ St-Denis, 26

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

4 FR. PAR AN — TREIZIEME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE. CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

8ᵉ année.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nᵒˢ sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fº*. Écrire à M le Cᵗᵉ CLERY, à Marseille.

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. Boulevard Sébastopool, 117 Paris.

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU

Traitement prompt et certain des maladies les plus confidentielles, écoulements, pertes, etc. Boîte, 6 fr. *franco*. Pharm. 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toulouse.

GUÉRISON des **Dartres, Eczémas**. M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczéma au visage, guéri en 45 j. p. le Dr Hué, r. Vaugirard, 271. Paris de 1 à 4 h. pr corr.

MAISON D'ACCOUCHEMENT Mᵐᵉ Em DUBO sage-femme de 1ʳᵉ classe, reçoit des pensionnai Installation confortable. Consultations de 1 h. à 79, faubourg Saint-Denis.

AUX ASTHMATIQUES Il n'ex qu'un re de qui g risse véritablement l'asthme, la toux, l'oppress c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté dame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 de succès et des milliers de guér. Preuves gratis

---

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILIT

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Fem — Traitement sans repos ni régime des malad des femmes, inflamations, suite de couches, ulcé tions, déplacement des organes, causes fréquen et souvent ignorées des stérilités, langueurs, p pitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigre etc. — Les moyens que Mme LACHAPEL emploie sont le résultat de longues années d'étu et d'observations pratiques, dans le traitem spécial de ces affections. Consultations tous jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (p les Tuileries.)

Rue de Rivoli Nº 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladie
CONTAGIEUSES, VICES DU
DARTRES

Seuls approuvés par l nˡᵉ de médecine et au par le gouvᵗ, après 4 an preuves publ. faites par missions sur dix mille b Seuls admis dans les hô décret spᵉˡ. Guérison a tiques de tous les ma hom. fem. et enfᵗˢ. Vote d'une récompense de 24 *Préparations aussi parfaites que possible...* vant rendre de grands services à l'humanité trait du rapport offᵉˡ. Aucune autre méthode ne p ces témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique et sa chûte (5 fr. la bᵗᵉ de 25 biscᵗˢ. 10 fr. celle de 52). D bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1ᵉʳ Consultᵉ grᵗᵉˢ de midi à 6 h. et par corresp. E

SANTÉ À TOUS SANS MEDÉCINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIERE DU BARR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEA BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cᴵᴱ 26, PLACE VENDÔME, PARI

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dys mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, r vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouff étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épui anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certai compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurze phell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle es rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les ac de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jam dormir, ayant toujours le ventre do l' gonflé.

Cure nº 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* ave fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opin* 9 ans. C'était terrible, et des médecins l avaient déclaré qu'il n'y avait pas moy guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Bi Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîte blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt part les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cᵉ, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les Maladies de l'estomac (*Dysp Gastrites, Gastralgies*), de celles des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hémorrhoïdes Congestions, des Constipations opiniâtres, des Rhumatismes, des Affections utérine MM. TROUSSEAU et PIDOUX, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une ma toute particulière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les rentes affections citées. — **DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. No 163

PARIS-THEATRE

DRAME

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché LIÉBERT.

TRAGÉDIE

MUSIQUE

SPÉRANZA ENGALLI

Rôle de MARPHA (*Dimitri*)

E. Paz, Rédacteur en chef

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE JEUDI

Du 29 Juin au 5 Juillet 1876

ABONNEMENTS

PARIS	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGr	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXIII

SPERANZA ENGALLI

Quand Ernesto Rossi loua, l'année dernière, à M. Escudier, la salle Ventadour pour y donner des représentations de tragédie, en attendant la réouverture du Théâtre-Italien, un impressario de l'autre côté des Alpes, il signor Enrico, sous-loua lui-même cette belle scène au célèbre artiste, pour les jours où elle n'était pas occupée par le répertoire dramatique.

Ce directeur-auteur n'avait pas formé positivement une troupe capable d'entreprendre une longue carrière; il s'était simplement préoccupé de grouper quelques chanteurs autour d'une célébrité d'autrefois, le baryton Graziani, qui avait laissé à Paris la réputation d'un artiste doué d'une des voix les plus éclatantes que l'on ait entendues.

La première représentation de cette compagnie, soi-disant italienne, eut lieu dans les premiers jours de décembre 1875, avec le *Rigoletto* de Verdi, et l'interprétation était ainsi distribuée :

Rigoletto, Graziani; le duc de Mantoue, Chelli, le jeune transfuge de l'Opéra-Comique; Sparafucile, Zimelli; Gilda, Mlle de Saint-Urbain, dont on se rappelait les succès aux Italiens et à l'Opéra-Comique dans la *Fille du Régiment;* et enfin, le rôle de Maddalena avait été confié à une grande et belle jeune femme qui n'avait encore paru sur aucune scène française et qui portait, sur l'affiche, le nom gracieux de Speranza Engalli.

L'ensemble de l'exécution fut pauvre et ne répondit pas suffisamment aux espérances du public. Graziani avait perdu presque complétement la voix; aussi trois représentations seulement furent-elles données devant une salle malheureusement peu garnie.

Le souvenir que les habitués de la salle Ventadour emportèrent de ces soirées fut justement celui que leur laissa l'apparition de la nouvelle cantatrice. Bien que le rôle de Maddalena ne soit guère de nature à faire valoir une artiste, il est encore propre à mettre en lumière plus d'une qualité.

D'abord il exige un physique agréable, et sous ce rapport, la débutante ne laissait rien à désirer. D'une taille élevée, la figure pleine, mais d'une finesse d'expression charmante, le corsage bien rempli, les épaules et les bras révélant une belle carnation, elle captivait le regard et se trouvait tout d'abord parfaitement en situation.

Ensuite, la partie musicale est écrite pour une voix de véritable contralto, et dans plus d'un passage, elle est très favorable au développement d'un organe riche en sonorité et en étendue.

La voix de Mme Speranza Engalli, bien timbrée et d'un rare volume, fut très remarquée, d'autant qu'elle se mariait parfaitement avec celle de son camarade Zimelli, chargé du rôle de Sparafucile et qui possède un organe cuivré d'une force véritablement exceptionnelle.

De plus la comédienne, quoique quelquefois un peu gauche et trahissant une inexpérience complète de la scène, avait une simplicité d'allure et une souplesse de mouvement dont il semblait facile de tirer promptement un sérieux profit.

Dès le lendemain, les journaux donnèrent des renseignements sur la nouvelle chanteuse. On apprit que ce nom d'Engalli n'était qu'un pseudonyme arrangé pour le théâtre; la jeune femme s'appelait en réalité Engallichef et appartenait à une famille titrée de la Russie.

L'exactitude de ces affirmations était combattue par d'autres feuilles qui se disaient mieux informées que les précédentes, et soutenaient que la comtesse Engallichef était tout simplement Mme Engalli.

Quoiqu'il en soit de ces contradictions, ce qu'il importe surtout de savoir, c'est que Speranza Engalli (pour lui donner les noms de l'affiche) n'avait point embrassé la carrière du théâtre par une vocation bien arrêtée dès l'enfance, mais que des circonstances fortuites l'avaient poussée vers la scène et qu'elle était venue prendre les conseils et les leçons d'un de nos professeurs éminents, l'excellent Ismaël, qui, en dehors de son cours particulier, dirige les deux classes d'opéra du Conservatoire national de musique et de déclamation.

M. Escudier, ne devant donner pour sa première saison italienne que quelques représentations d'*Aïda*, et ayant engagé, spécialement, pour interpréter le chef-d'œuvre de Verdi, les artistes qui l'avaient chanté dans les principales villes de l'Italie, ne put songer à retenir pour son théâtre Mme Speranza Engalli, dont l'intention était alors de suivre la carrière italienne.

Mais, Victorin Joncières cherchant des interprètes pour son *Dimitri*, qui devait ouvrir l'Opéra-National-Lyrique, sous la direction de M. Vizentini, songea à elle pour le personnage très important de Marpha, écrit pour voix de mezzo-soprano. Mme Engalli eut donc le bonheur d'aborder la scène française par une création susceptible de la mettre en relief, dès son premier début, d'autant mieux que les circonstances aidant, *Dimitri*, ouvrage très réussi d'ailleurs, eût un certain retentissement qui devait nécessairement rejaillir sur les artistes chargés de l'interpréter.

La presse était toute disposée à encourager le théâtre si précieux qui allait renaître, le compositeur disposait de relations étendues; il venait, de plus, avec une œuvre autour de laquelle s'était déjà fait quelque bruit dans les coulisses de l'Opéra et la partition dépassait les espérances que le passé de son auteur pouvait laisser concevoir.

Mme Engalli fut-elle complétement à la hauteur de ce rôle redoutable? évidemment non; mais elle s'y distingua assez pour que nous la comptions au nombre de nos artistes, car ce qu'elle n'a pas donné ne s'acquiert que par une longue habitude de la scène. Sous le rapport du sentiment dramatique et du jeu très développés pour le personnage de Marpha, elle a fait preuve d'une certaine force que l'inexpérience a dû paralyser, mais qui peut éclater d'un jour à l'autre.

Comme chanteuse, elle a montré la solidité et l'étendue d'une voix bien timbrée pour laquelle, peut-être, le rôle était écrit un peu trop haut, et dont l'effet serait évidemment plus imposant dans l'emploi des contralto que dans celui des mezzo-soprano.

On sent que Mme Engalli a été à bonne école, elle sait poser le son et lui donner sa valeur. Nous la retrouverons au mois d'octobre dans ce même rôle de Marpha au Théâtre-Lyrique où elle est appelée à rendre de réels services; c'est pourquoi nous l'avons présentée à nos lecteurs, dès le début de sa carrière.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

POREL
(de l'Odéon)

REVUE DES THÉATRES

AMBIGU

Première représentation de *Spartacus*, drame en quatre actes et en vers, de M. Georges Thalray.

Nous aimons à applaudir aux moindres tentatives littéraires, et certes, une tragédie devrait être, dans notre temps, tout un événement. Mais il est indispensable, quand on s'adresse à l'histoire, de la respecter, et M. Georges Thalray n'a pas droit à toute notre sympathie parce qu'il a défiguré une des plus belles figures de l'histoire romaine.

Spartacus est un héros. Son désintéressement a égalé son courage. La grandeur de son caractère en a fait un modèle accompli du dévouement aux vrais intérêts de la patrie. Il est mort victime de la magnanimité de son âme et n'a jamais obéi qu'à la générosité de son cœur.

De cette noble existence, M. Thalray n'a rien voulu comprendre. L'ancien sous-préfet de l'empire, qui s'est caché sous le pseudonyme de Georges Thalray, n'avait pas sans doute les idées libérales assez développées pour comprendre combien cet esclave thrace était grand ; et il nous a représenté cet homme, d'un tempérament si entier, comme absolument esclave de son père, espèce de prêtre romain, et le cœur ballotté entre deux femmes, Camille, la fille du consul Crassus, et Myrrha, une courtisane dont le rôle appartiendrait plutôt à une œuvre du genre de la *Belle-Hélène* qu'à une tragédie.

Le sujet est mal conduit et les quatre actes se déroulent sans intérêt. La forme manque également de l'élévation indispensable dans une pareille tentative. La rime est souvent négligée et il s'y trouve des consonnances parfois grotesques. Un vers commencera par exemple par ces mots :

Consul, recule

ce qui prête à rire. On y rencontre aussi des expressions qui constituent des anachronismes. Ainsi, un personnage dit avoir la *migraine*, un autre parle de promenade dans *les bruyères*, etc., etc.

On dit que M. de L... Georges Thalray (pour lui donner le nom porté sur l'affiche) a dépensé, sur ses propres revenus, 20,000 francs pour monter cet ouvrage ! Nous craignons bien qu'il en soit pour ses frais.

Un compositeur de beaucoup de talent, M. Adolphe Nébelle, a rompu la monotonie de ce drame en intercalant au troisième acte un *brindisi* avec chœur, qui a été enlevé avec vigueur par une demoiselle Leclerc, douée d'une voix solide et éclatante.

L'exécution est ce qu'elle devait être avec des artistes peu habitués à dire le vers. Un tout jeune homme, M. Martin, dit correctement, mais seulement *correctement*, le rôle de Spartacus qui demande du feu. M. Pontis, habitué à des succès en province, a de l'intelligence, mais manque de mesure. Mlle Marie Grandet, fort appétissante dans le rôle de Myrrha, fait trop se souvenir qu'elle a joué l'opérette. Ne parlons pas de l'acteur chargé d'interpréter le rôle du préteur Metellus, ni des comparses par trop réjouissants.

Il convient de faire une exception pour Mlle Schmidt, chargée du rôle détestable de Camille. Cette jeune fille continue à se signaler à l'attention de la presse comme à celle du public. Elle a le masque tragique, une certaine noblesse, une rare énergie. C'est évidemment une artiste d'un sérieux avenir.

ACADÉMIE FRANÇAISE

Réception de M. Jules Simon

Jeudi a eu lieu, à l'Académie française, la séance de réception de M. Jules Simon, en remplacement de M. Charles de Rémusat.

Cette séance devait être et a été une véritable solennité. Il ne s'agissait plus là de recevoir, comme M. Jules Simon, par modestie, l'a laissé croire vrai pour lui et l'a si bien exprimé, au début de son discours : « Un ami fervent de la littérature, que la politique ou les affaires ont trop absorbé, mais dont vous (l'Académie) récompenserez, à défaut de mérites plus éclatants, la fidélité et le zèle. » Non, car si M. Jules Simon peut à juste titre passer pour un de ses « amis de la maison », il est bien aussi « un membre de la famille » des grands auteurs et les portes de l'Académie s'ouvraient bien cette fois devant un véritable homme de lettres, sachant manier la langue française avec une souplesse et un charme étonnants, devant un philosophe à qui l'on doit des pages admirables sur les sujets les plus élevés, devant l'homme qui vient d'écrire avec un si puissant sentiment de vérité l'*Histoire du gouvernement de la Défense nationale*.

Aussi l'empressement du public avait-il été énorme, et la société était-elle des plus brillantes et des mieux choisies.

La séance était présidée par M. le baron de Viel-Castel, en ce moment directeur de l'Académie française, assisté au bureau de M. John Lemoinne, chancelier, et de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Les parrains de M. Jules Simon, MM. Thiers et Legouvé, étaient les seuls académiciens en costume avec les membres du bureau.

Aussitôt que M. Thiers a fait son entrée sous la coupole, les cris de « Vive Thiers » ont retenti de tous côtés. L'illustre homme d'État portait le grand cordon de la Légion d'honneur.

Quand M. Jules Simon, placé entre MM. Thiers et Legouvé, à l'extrémité du bureau, a pris la parole, un silence profond a régné aussitôt. L'éminent orateur a été écouté avec une attention des plus vives et les applaudissements ont fréquemment interrompu son discours qui restera comme un des plus beaux modèles du genre.

Dès le début, la langue claire, souple, élevée, captive l'intérêt. M. Jules Simon retrace avec une chaleur entraînante les premiers pas de M. de Rémusat dans la vie. Il nous donne sur la famille du futur ministre des détails attachants, et fait un historique d'une clarté merveilleuse des dernières années du premier empire, des événements de 1814 et 1815. Il nous montre ensuite M. de Rémusat, de 1816 à 1824, « s'habituant, dès ce temps-là, à penser la plume à la main, comme il l'a fait toute sa vie, » entassant publications sur publications, et devenant secrétaire général de la gauche, au sein d'un groupe de jeunes libéraux qui, dans le journal *le Globe*, « aspiraient à régénérer la société par les lettres et par la philosophie. »

Puis vient ce ravissant tableau de la jeunesse :

Vous me pardonnerez, messieurs, d'avoir longuement raconté la jeunesse de M. de Rémusat J'ai toujours éprouvé pour la jeunesse de la Restauration une admiration que les derniers événements de notre histoire ont encore augmentée. Libérale et sensée, amie de la révolution sans être révolutionnaire, déployant dans tous les sens son activité féconde, ne trouvant rien de trop hardi pour son courage ni de trop difficile pour sa noble ambition ; voulant à tout prix avoir une croyance, mais une croyance librement formée, librement débattue ; aimant le plaisir, comme le veut son âge, mais préférant le travail au plaisir ; un peu enfiévrée de ses succès, ce qui ne messied pas aux jeunes et aux combattants ; gardant, au milieu de cette lutte ardente, la grâce et la fleur des jeunes années ; refaisant la France par son travail mieux que les hommes d'Etat ne la refaisaient par leurs lois ; reprenant en Europe la direction de la pensée, avant même d'avoir discipliné sa propre pensée : voilà comme je la vois, et comme M. de Rémusat m'en représente la vive image. Combien de fois, nous tous, depuis nos désastres, avons-nous demandé à Dieu qu'il nous envoie une jeune génération digne de celle qui a lutté pour la France et pour la liberté de 1815 à 1830 !

Suivant alors l'homme d'Etat qui fut « un des serviteurs les plus libres du gouvernement de Juillet, » M. Jules Simon retrace sa vie dans un style d'une rare souplesse, souvent entremêlé de

pensées délicates où profondes; comme celles-ci par exemple :

« Se posséder soi-même, c'est, pour un peuple et pour un homme, la règle, l'honneur et le bonheur. »

. . . .

. . . .

« Très persuadé qu'il faut être d'un parti ou se résigner à n'être rien, il vota le plus souvent avec ses anciens amis, et se sépara d'eux pourtant dans quelques occasions capitales. Il vota notamment pour la présidence du général Cavaignac. C'était, au fond, voter pour la République. Il le fit, comme il faisait toutes choses, simplement et ouvertement. Il faut peut-être avoir été longtemps député, et connaître la violence des partis, pour comprendre combien cette conduite était courageuse. »

Puis pour terminer avec l'homme politique, il nous montre M. de Rémusat refusant son concours au prince Louis-Napoléon :

« Fermement résolu à ne jamais entrer dans un gouvernement pour le combattre. »

Ici tous les regards se portent sur M. Buffet qui assiste à la séance et ne paraît pas très touché de cet empressement du public à lui retourner ces paroles.

Laissant de côté l'homme politique, M. Jules Simon nous peint alors le philosophe et le lettré. Son début est exquis et nous le citons avec plaisir :

« Il avait commencé de bien bonne heure à écrire. Ses premières œuvres, messieurs, furent des chansons. On en faisait beaucoup alors; on n'en fait plus aujourd'hui. Il croyait, et je crois aussi, que c'est un tort. Il paraît qu'on a du plaisir à les faire; on en avait, dans ma jeunesse, à les chanter. Il en a fait beaucoup; je n'en rougis pas pour lui, en me rappelant que Voltaire a dit de Newton : « Je l'admirerais davantage si seulement il avait fait un vaudeville. » Dans le recueil de M. de Rémusat, car il y a un recueil, encore inédit, on trouve des chansons amoureuses, des chansons satiriques et des chansons politiques. La première de toutes est fort jolie; il avait treize ans quand il l'a faite. La date de la dernière, si j'osais vous la dire, vous étonnerait bien davantage. Vous vous rappelez qu'à vingt ans, il écrivait sur la politique des articles qui faisaient sensation, M. Royer-Collard lui dit, en parlant de son article sur la Révolution : « Jeune homme, je vous ai relu. » Un tel mot, dans ce temps-là, où l'on savait encore admirer et respecter, était un grand et sérieux succès. Faites comme Royer-Collard, messieurs, relisez l'article sur la Révolution, et vous serez frappés de tant de maturité chez un si jeune homme. La réflexion et le bon sens étaient venus vite à M. de Rémusat. En revanche, la jeunesse ne l'abandonna jamais. Il y a de lui un mot que je trouve adorable; c'est dans son article sur Jouffroy. Il rappelle que Schiller a dit quelque part que l'homme fait doit porter respect aux rêves de sa jeunesse; et il ajoute : « La première marque de respect qu'on leur doive donner, c'est de ne pas dire qu'ils soient des rêves. »

Après avoir posé son modèle comme spiritualiste, et avoir rappelé ses travaux philosophiques, M. Jules Simon nous revèle une chose ignorée de la plupart d'entre nous : M. de Rémusat auteur dramatique.

Le drame d'*Abélard*, demeuré inédit, fut, paraît-il, l'objet des secrètes prédilections de l'auteur. Il paraît que ce drame n'était pas le seul qu'il eut composé. M. Simon nous dit :

« Ses amis ne lui permirent jamais de publier ces sortes d'écrits. Ils pensaient qu'on ne saurait être à la fois homme d'Etat et auteur dramatique. »

Et il ajoute fort judicieusement :

« Je connais un pays voisin où l'on peut avoir écrit de beaux romans et devenir premier ministre; mais nous avons ici, au théâtre, le goût des unités, et, dans la vie, celui des spécialités. »

L'éloquent orateur nous donne alors les titres des quatre compositions dramatiques de M. de Rémusat. Mais nous le citons, car c'est trop intéressant pour que nous donnions une simple analyse :

« J'ai eu entre les mains quatre compositions dramatiques de M. de Rémusat. Les deux premières sont des ouvrages de sa jeunesse, écrits en quelques jours avec une facilité aimable. En voici les titres : *Jean de Montciel ou le Fief.* Il l'appelle une tragédie; en tout cas, c'est une tragédie en prose. Elle fut écrite en 1824. Il la lisait, et même il la jouait; car il jouait la comédie avec talent, et il a eu souvent beaucoup de succès en jouant le rôle du Misanthrope. L'autre drame, qui est presque du même temps, a pour titre : l'*Habitation de Saint-Domingue ou l'Insurrection.*

» Quatre ans plus tard, en 1828, il fit une tentative bien autrement sérieuse : il composa un drame historique sur la *Saint-Barthélemy.* Pour celui-là, il ne l'écrivit pas, comme les autres, en douze jours. On voit, en le lisant, que la plupart des mémoires du temps lui sont familiers. On retrouve à chaque instant les récits de Tavannes, de Villeroy, de Marguerite de Valois, ou ceux de Sully, Bouillon, Lanoue, Montluc et Brantôme. On y reconnaît jusqu'à leurs expressions. Ce n'est pourtant pas une marqueterie; c'est un récit original, saisissant, où les causes des événements sont parfaitement déduites, et dont le principal mérite est peut-être une appréciation exacte, et souvent profonde, des caractères. Je renonce, bien malgré moi, à vous en lire quelques pages qui vaudraient mieux, pour vous faire apprécier le talent dramatique de l'auteur, que l'analyse la plus fidèle. »

Revenant au drame d'*Abélard*, M. Jules Simon en fait une description que nous regrettons de ne pouvoir donner en entier. Toutefois comme cela rentre absolument dans notre cadre, nous sommes trop heureux d'en pouvoir reproduire le plus possible.

L'ouvrage devant s'appeler les *Quatre Abbés* (saint Bernard, abbé de Clairvaux; Pierre le Vénérable, abbé de Cluny; Suger, abbé de Saint-Denis et Abélard, curé de Saint-Gildas) :

« Chacun de ces quatre abbés représentait à un degré éminent un des caractères du siècle; à eux quatre, ils représentaient d'une façon complète la pensée générale de leur temps. Saint Bernard, c'est la domination morale de l'Église, intervenant en maîtresse dans les principales affaires de la société. Suger est tout autre chose; c'est le moine transformé en homme politique, en homme d'affaires; ne se contentant pas d'influer sur les événements, de les diriger de haut dans le sens des doctrines de l'Eglise, mais les gouvernant en détail de ses propres mains. L'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, semble personnifier, sous une forme auguste, la vie religieuse; il est, dit M. de Rémusat, l'idéal du moine. En lui vit comme une image de la religion, telle que l'entendent les nobles âmes, qui aiment mieux voir en elle une foi et une vertu qu'une doctrine et une puissance. Abélard, c'est la science, la science soumise à la loi ou du moins voulant être soumise, quoique ayant en soi l'instinct de la résistance, s'appuyant autant sur les textes que sur le raisonnement, se croyant et se disant orthodoxe, même dans ses plus grandes témérités. M. de Rémusat commença par Abélard, qui l'attirait le plus par la nature de ses travaux, par le roman de sa vie, par cette longue, éclatante et douloureuse lutte contre saint Bernard; et finalement il s'y arrêta sans pousser plus loin son entreprise. Son ouvrage, publié en 1845, n'a pas moins de deux gros volumes. Le drame, composé auparavant, a presque la même étendue. Abélard est le héros, mais le XII^e siècle y est presque tout entier. C'est le morceau capital, l'œuvre maîtresse de l'auteur. Si l'on voulait n'étudier M. de Rémusat que dans un de ses ouvrages et le connaître à fond, c'est le drame d'Abélard qu'il faudrait prendre

« Ce drame, en dépit du nom que l'auteur lui donne, n'est pas fait pour la scène. Il est trop long; il contient trop de parties que le public n'entendrait pas, et qui supposent dans le lecteur une science très-étendue des matières philosophiques; on y trouve des scènes d'amour dont la représentation serait impossible, en France surtout, où le public applaudit les équivoques et les gravelures, mais ne supporterait pas le langage un peu brutal de la passion. Dernier obstacle : nous sommes à peu près guéris de la manie des trois unités, même de l'unité d'action; mais nous tenons à l'unité absolue des caractères, oubliant que les héros faits tout d'une pièce ne sont pas dans la nature. Nous voulons à toute force qu'un homme soit toujours, qu'il soit complétement ce qu'il est beaucoup. On peut sans doute essayer de grandir la nature, c'est le moyen de ne pas rester trop au-dessous d'elle; mais la changer, c'est se tromper sur les véritables sources de l'émotion. L'Abélard de M. de Rémusat est un homme. Comme il l'a étudié à fond, il le peint tel qu'il était. C'est un homme, dis-je, avec ses diversités et ses défaillances, mais aussi avec un caractère, et l'un des caractères les plus fortement trempés qu'il y ait dans l'histoire. Mettons donc, messieurs, qu'il s'agit d'un drame que vous lirez, je l'espère bien, mais que vous ne verrez jamais représenté sur aucun théâtre. »

Il y a cinq actes, dont voici les titres : la Philosophie, la Théologie, l'Amour, la Politique, la Mort. Vous le voyez : tout un monde. L'auteur n'a pas donné à cet ouvrage l'épigraphe qu'il a inscrite sur le titre de ses *Essais de philosophie* : « Templa serena. »

La première scène se passe dans le cloître de Notre-Dame. Les écoliers attendent la leçon de Guillaume de Champeaux, leur maître : un maître illustre, qu'ils appellent l'Aristote de Paris. Abélard, pour la première fois, est au milieu d'eux. Il vient de loin, d'un pays presque inconnu, de Bretagne. Il a laissé les armes, quitté son fief pour la dialectique. Il rêve d'autres batailles; il aspire à une autre royauté. On le questionne. Il répond avec une modestie à travers laquelle perce, comme malgré lui, le sentiment de sa force. On ouvre les portes, les écoliers se précipitent, et Guilllaume de Champeaux fait sa leçon. Notez qu'il la fait très-réellement; ce n'est pas une leçon de comédie, c'est un exposé très-fidèle, et clair autant qu'il peut l'être, du système de la réalité des universaux. Après cela, il ne faut pas oublier que Guillaume de Champeaux est cet homme qui, quand il faisait du feu, remplissait la maison de fumée et n'y donnait pas de chaleur.

GUILLAUME (après sa leçon)

Avant de passer outre, je vous ferai une seule interrogation. Êtes-vous satisfaits? Ne subsiste-il aucun nuage dans vos esprits? En est-il un de vous qui conserve des doutes? Qu'il les produise, je les dissiperai. *Ut potero explicabo.*

Tous les écoliers se regardent et témoignent par un murmure approbateur qu'ils n'ont rien à dire. A peine le silence se rétablit-il que, du milieu de la foule, Abélard lève la main et dit :

Je demande à répondre.

GUILLAUME (surpris)

Ah! ah!... approchez. Je ne vous connais pas.

ABÉLARD

Je suis inconnu.

GUILLAUME

Ah! ah! Etes-vous clerc?

ABÉLARD

Je ne suis rien.

GUILLAUME

Que demandez-vous?

ABÉLARD

A parler.

GUILLAUME

Ah! ah!... Mais je ne sais si je dois permettre...

ABÉLARD

Vous avez fait une question, j'y réponds. Vous avez dit : Quelqu'un a-t-il des doutes? J'ai des doutes, je viens les dire...

GUILLAUME

Soyez bref.

ABÉLARD

Je dirai tout ce qu'il faut pour être compris; car je veux, moi, être compris. C'est à la raison de tous et de chacun que je m'adresse, et je ne réclame d'autre autorité que celle de la raison même. Mais c'est une grande autorité que celle-là...

GUILLAUME

Première erreur. Poursuivez, et faites vite.

ABÉLARD

Erreur, maître? Où est l'erreur? Nous ne sommes pas ici en théologie, nous ne traitons pas

de matières de foi. De quoi traitons-nous? De dialectique. Qu'est-ce que la dialectique? C'est la raison armée de toutes pièces. Qu'est-ce que es luttes de nos écoles? Une lice où la raison fait ses preuves. Vous-même, il n'y a qu'un instant, que faisiez-vous? Vous raisonniez? Vous n'aviez pas, que je sache, des éclairs dans les yeux, ni la foudre dans les mains; non, votre seule arme était la parole; la parole, ce lien commun des intelligences qu'elle unit par le consentement de la raison. Que fais-je à présent? Moi aussi, j'ai la parole, et j'essaye de raisonner à mon tour. Pour un moment, nous sommes égaux. La vérité fixe seule les rangs entre les intelligences. Toutes ne sont-elles pas émanées de la même lumière et plongées dans le même limon?

Et la dispute continue, mais en forme, avec les arguments mêmes puisés dans les livres d'Abélard et dans ceux de Guillaume de Champeaux, Abélard toujours plus vif et plus pressant, Guillaume de Champeaux embarrassé, irrité, et, sur la fin, remplaçant le raisonnement par des invectives. L'auditoire prend parti pour le jeune contre le vieux, pour l'inconnu contre l'illustre. Il veut faire descendre Guillaume de sa chaire et y faire monter Abélard.

Oh! les insensés!... s'écrie le maître. Satan est entré ici.

ABÉLARD

Non, Satan n'est point entré, ô mes amis. Rassurez-vous, l'hérésie n'est ni dans mon cœur, ni sur mes lèvres... Guillaume de Champeaux, tu les entends. Je pourrais te renverser de cette chaire, mais je ne suis pas venu pour forcer personne à se taire, je suis venu pour rendre à chacun le droit de parler. Je rouvre le combat des intelligences. Garde ton école, rassemble tes disciples, mais souffre qu'un nouvel enseignement s'élève en face du tien. Et vous, ô mes auditeurs... dirai-je mes disciples?

VOIX NOMBREUSES

Oui! oui!

ABÉLARD

Choisissez. Qu'on se sépare. Que les uns restent au pied de cette chaire de doute et d'ignorance, que les autres viennent avec moi chercher la vérité. La vérité! la vérité! qui l'aime me suive!

(*Presque tous les écoliers se lèvent.*)

L'auteur nous montre ensuite Abélard assistant à une orgie d'étudiants assez grossière. Le maître se lève tout à coup, au milieu des brocs d'hydromel et des filles, et adresse aux écoliers à moitié ivres un véritable sermon sur les grandeurs de la philosophie. Les cris s'apaisent d'abord; à l'étonnement succède l'admiration, puis l'enthousiasme et des transports de tendresse. Il part de là avec eux pour aller fonder l'école de Paris. L'école est ouverte; la vaste salle peut à peine contenir les disciples qui ont quitté l'école de Guillaume et ceux qui accourent de toutes les universités. Un grand bruit s'élève au dehors : c'est la foule qui veut entendre le Maître Pierre. Fermez les portes! crient les écoliers. Non, ouvrez-les! dit-il, ouvrez-les toutes grandes! Et, descendant de sa chaire, il vient sur le seuil, enseigner, pour la première fois dans l'histoire du monde, la philosophie à la multitude. Bientôt la philosophie ne lui suffit plus à lui-même, ou du moins il sent que le vrai champ de bataille n'est pas dans les questions philosophiques. La plus grande école de théologie est celle d'Anselme, doyen de l'église de Laon. Abélard quitte Paris, au fort même de son triomphe, et va se confondre dans les rangs de l'auditoire d'Anselme. L'enseignement de ce nouveau maître est rempli de science et d'idées; ce qui lui manque, c'est l'unité, la méthode, la lumière. C'est une forêt épaisse où l'on ne peut ni voir le jour, ni se frayer un chemin. Abélard s'y retrouve cependant, et bientôt, maître de la théologie, comme il l'était déjà des sciences philosophiques, il devient le roi incontesté des écoles. Il n'est plus seulement le premier des maîtres, il est le seul maître. Il est l'idole, non-seulement des étudiants, mais des lettrés, de la foule, des femmes. Il est jeune, il est beau, il est poëte : on ne chante plus que ses chansons, et lui-même les chante avec un art admirable. »

Nous ne pouvons malheureusement citer M. Jules Simon jusqu'au bout. Il suit le drame pas à pas et nous dépeint, avec son style admirable, l'enivrement d'Abélard et le troisième acte qui est consacré tout entier à l'amour d'Héloïse. Puis survient la vengeance de Fulbert, le concile de Sens, et Abélard réfugié à l'abbaye de Cluny, ce qui offre encore au récipiendaire l'occasion d'une admirable péroraison.

M. Jules Simon décrit ensuite les autres travaux de M. de Rémusat.

La dernière et non la moins belle partie de son discours est consacrée aux derniers événements que M. de Rémusat a traversés en rendant de grands services à son pays. Il profite de cela pour faire un panégyrique de M. Thiers qui a été fort acclamé. Malgré la longueur de cet article, nous ne pouvons résister au plaisir de citer la fin du discours de M. Jules Simon. Parlant de la libération du territoire, il dit :

S'il était là, mon cher et noble ami, il m'approuverait de dire que cette œuvre admirable est, avant tout, la gloire propre de M. Thiers. Il n'était pas de ces hommes qui s'exagèrent leur part, et qui marchandent, après coup, leur reconnaissance. Que de fois, pendant ces journées terribles, a-t-il parlé avec ses amis de cette lutte d'un seul homme contre une force toute-puissante, comme s'il n'avait été qu'un spectateur!

L'histoire, qui lui donnera la première place au-dessous du libérateur du territoire, montrera combien son rôle a été grand, quelle était chez lui la connaissance des faits et des hommes, l'attention soutenue sur les grands événements et sur les petits détails, l'assiduité des nuits et des jours, le secret impénétrable, la fécondité des ressources, la noblesse des sentiments, et, ce qui a son prix dans les relations interniatonales, la fermeté, la dignité, l'habileté du langage. A certains jours, on croyait tout perdu; et sans rien dire à ses plus intimes amis, sans autre confident que le ministre des affaires étrangères et le ministre de la guerre, le président préparait tout pour une guerre de désespoir. Quelquefois aussi, quand la mesure ne dépassait pas ce que l'honneur peut supporter, on se résignait, avec quelle amertume! Dieu, qui l'a vu, leur en tiendra compte.

Souffrez ces quelques paroles d'un homme qui n'a eu d'autre mérite que de voir de près une histoire qu'il n'est pas encore temps de raconter. Je termine ici un hommage que je voudrais de grand cœur avoir pu rendre plus éclatant, et je le termine par des paroles que je lui emprunte à lui-même dans l'éloge qu'il a fait de Casimir-Périer : « Ce n'est pas aux seules affections personnelles qu'il faut dédier le portrait de ceux dont le nom illustre le pays. Un pays libre doit aimer à connaître, à connaître personnellement, en quelque sorte, les citoyens qui l'ont noblement servi, les hommes d'État qui l'ont noblement gouverné. Songeons-y bien : là où règnent des institutions nationales, chacun peut dire : *L'État, c'est moi!* car l'État, c'est la patrie. Nos ministres, nos orateurs, nos capitaines, sont à nous, ils nous appartiennent. Leur éloquence prête une voix à tous, leur génie est l'interprète de la raison publique, leur courage sert de rempart à la France, et leur gloire est sa parure. Leur vie anime nos annales; ils sont les héros du drame de notre histoire, et, du fond de la scène, nous devons, comme un chœur fidèle, intelligent, ému, pénétrer dans leur âme, saisir leurs pensées, deviner leurs souffrances, et couronner leur tombeau. »

A cet admirable discours, M. le baron de Viel-Castel a répondu par une argumentation pénible tendant à amoindrir le nouvel académicien. Sa prose s'est ressentie de la haine secrète qu'il porte à l'homme politique, témoin cette phrase écrite dans une langue tout au plus bonne pour une expédition administrative :

« Sans avoir, a-t-il dit, ces élans, ces entraînements *qui*, à d'autres époques, produisaient des effets si puissants, mais *que* l'on qualifierait aujourd'hui de déclamation et *qui* n'exciteraient *que* la répulsion et la défiance, elle y supplée par la parfaite clarté de la pensée, par la noblesse, l'exactitude, la force de l'expression, *que* votre argumentation habile, souple et pressante, est souvent presque irrésistible, *que* nul autre orateur, peut-être, ne possède à un degré aussi éminent l'art de l'insinuation, celui *qui*, par la modération de la forme, amène les adversaires à écouter patiemment des choses *qui*, autrement présentées, provoqueraient leurs réclamations et leurs murmures. »

Il n'a nullement parlé du récipiendaire depuis 1871 et des éminents services qu'il a rendus au pays.

M. Jules Simon peut, heureusement, se consoler de cette omission de parti pris. Il domine tellement l'honorable directeur de l'Académie française par sa valeur et il est si connu de tous, que chacun peut faire le panégyrique de sa vie sans consulter l'historien clérical appelé à le recevoir sous la coupole de l'Institut.

LE PARC

Sans être grand, le parc a presque des lointains,
Et ne montre parfois des lourds palais hautains
Qui l'entourent, faisant des lignes un peu dures,
Qu'une blancheur légère à travers les verdures.
Il est quasi-royal et demeure bourgeois.
Par places, c'est le rêve évoqué de nos bois,
Mêlant des noms connus et des odeurs rustiques
A l'éclat sans parfum des plantes exotiques.
Il a pour les passants et pour les amoureux
Des chemins fin-sablés et des sentiers ombreux.
Le velours toujours frais de ses larges pelouses
Rendrait, même à Meudon, les collines jalouses.
Le matin dans l'air bleu du jardin vaut le soir.
Il est bon d'y marcher rêveur, ou de s'asseoir
Sur quelque banc, gardien d'une place isolée
— Une calèche tourne avec la grande allée;
Des femmes dont le goût a des soucis constants,
Et dont les yeux plus vifs annoncent le printemps,
Pour un rayon d'avril retrouvant leurs ombrelles,
Sans voir les rameaux fins qui verdissent sur elles,
Passent, et la beauté de rose d'un enfant
Envoie à leur jeunesse un reflet triomphant.

Pour relever encor la grâce parfois terne
Et la réalité de notre âge moderne,
De minces fûts coiffés d'un frêle chapiteau,
Ainsi que l'on en voit aux fêtes de Watteau,
Frais décor figurant une ruine exquise
Mis là pour caresser un rêve de marquise,
Se dressent dans l'effet d'un vague demi-jour,
Colonnade bijou d'un temple de l'Amour!
Pour rire à cette courbe adorable des lignes,
L'eau claire d'un bassin s'écoule sous deux cygnes.
Les duchesses qu'un vers de Parny conseillait,
Les fins abbés de cour en habit violet
Ne sont plus, mais ces morts et ces mortes légères
Qui n'étaient qu'un rayon sur des fleurs passagères,
Et dont la saison vient à peine de finir,
Hantent ce coin charmant bleu de leur souvenir.

ALBERT MÉRAT.

LE TEMPS QU'IL FAIT

ENNUYEUX COMME LA PLUIE

Nous sommes en été. Juin flamboie, et le soleil, dardant sur notre globe des rayons perpendiculaires, met en ébullition les cerveaux les plus calmes. Comme toujours il arrive en la chaude saison, à des ciels d'un bleu cru succèdent des

ciels gris, couverts de gros nuages qui bientôt crèvent en pluie plus ou moins torrentielle. Notez qu'il a plu le jour de *la Saint-Médard*, et que, par suite, si le proverbe est exact, nous en avons pour quarante jours. Que voulez-vous? Ces rafraîchissements célestes sont une conséquence naturelle de l'été. Faut en prendre son parti.

Et doit-on, d'ailleurs, être profondément contristé et méhaigné parce qu'il pleut? — Musset a écrit ces vers charmants :

On dit : Triste comme la porte
D'une prison ;
Et je crois, le diable m'emporte !
Qu'on a raison.

Pour ma part, je suis fort tenté d'écrire en humble prose : On dit *ennuyeux comme la pluie*, et j'estime que l'on a tort. — La Sagesse des Nations a bien usurpé sa réputation, et n'est point si sage qu'on pense. Elle « compile, compile, compile » un peu au hasard, et enregistre les vains préjugés aussi bien que les remarques judicieuses. L'étude de l'histoire naturelle démontre qu'elle a calomnié l'oie et l'âne, en accusant ces animaux d'une bêtise qu'ils n'eurent jamais. Ne peut-elle aussi calomnier la pluie?

Je ne conteste certes pas les inconvénients de la pluie. Si elle survient quand vous êtes chez vous, elle vous empêche de sortir et peut contrarier vos projets; et quand vous êtes dehors, elle vous trempe et peut vous donner un bon rhume. — Mais, en revanche, comptez ses bienfaits. Vous verrez de quel côté penchera la balance.

* *

Au point de vue agricole, l'utilité de la pluie n'est pas niable une demi-seconde. Sans elle pas de plantes, pas d'arbres, pas de fleurs. En tout temps l'agriculture ressemble à la Vénus de Milo : elle manque de bras; c'est sa position sociale. Que serait-ce s'il fallait suppléer à l'absence de la pluie par un arrosage artificiel? On n'y arriverait jamais; la terre desséchée ne produirait plus rien; la misère publique prendrait des proportions effrayantes, et, Dieu merci! elle se porte assez bien déjà.

Mais laissons de côté « les prés et les champs. » Essayez de réhabiliter la pluie à un point de vue exclusivement *urbain* : vous y parviendrez sans grande peine. D'abord elle rompt la monotonie de l'existence. Toujours du beau temps serait fade. Somme toute, être, en se promenant, mouillé *jusques aux os*, quand on s'en tire sans bronchite, constitue un accident plaisant, et dont on rit, une fois rentré, épongé et séché. Au bout du compte, on a été rafraîchi : où est le mal, *au temps chaud?*

Autre avantage : une ville comme Paris, qui renferme une jolie quantité de détritus de toute espèce, a de temps en temps besoin d'un lavage sérieux. « Nos édiles, » ayant sans doute fort à faire, dédaignent souvent de veiller à ce soin vulgaire. Mais la pluie fait encore l'office des arroseurs municipaux.

Maintenant, si, à la campagne, la pluie sert les cultivateurs, à Paris elle est pour beaucoup de commerçants et d'industriels une seconde providence. — N'occasionne-t-elle pas des gains considérables :

lorsqu'il pleut dans l'après-midi, — aux glaciers, limonadiers, cafetiers, marchands de vin, chez qui gens de toute sorte entrent pour se mettre à l'abri? et à bien d'autres boutiquiers, qui, pour la même raison, voient affluer la clientèle?

lorsqu'il pleut aux heures de déjeuner et du diner, — aux restaurateurs et gargotiers? car, pour peu qu'on ne soit pas tout près de son logis, on mange au restaurant afin d'éviter l'eau ,

lorsqu'il pleut le soir, — aux directeurs de théâtres, qui, — n'importe qu'elle pièce on joue, fut-ce une tragédie classique ou un vaudeville de la Restauration, — grâce à l'averse refusent du monde?

et, quelle que soit l'heure, à la « Compagnie générale des Omnibus, » et à messieurs les cochers de fiacre, dont les véhicules sont emportés d'assaut?

* *

Enfin, — et cela seul me ferait bénir la pluie jusqu'à la fin de mes jours (et j'ai l'intention de vivre longtemps) — la pluie procure aux badauds, aux flâneurs, aux oisifs, aux poëtes, un divertissement exquis, un ravissant spectacle. Lequel? celui de voir les Parisiennes marcher sur l'asphalte mouillée en retroussant du bout des doigts leur robe. La Parisienne est la seule femme de l'univers qui sache marcher, quand il pleut, sans attraper un atome de b ue. Rien de plus propre, dit-on, que la batterie de cuisine d'une ménagère hollandaise. Rien, si ce n'est la bottine d'une Parisienne qui est allée à pied, par une pluie battante, des Batignolles au Grand-Montrouge.

O sagaces lecteurs! le mauvais temps n'a rien de désolant; car il nous permet de voir de jolies femmes trotter, légères et furtives, en montrant avec art un pied cendrillonesque, et un petit bout de jambe qui... glissons : je m'entends. A la prochaine ondée, vous me comprendrez sans doute, et vouerez à la pluie la même gratitude que moi.

Louis de Gramont.

Sport

(Service particulier du *Paris-Théâtre*.)

Rouen, 26 juin, 6 h. 25, soir.

Dans le prix de la Seine-Inférieure, Postillon a couru seul. — Prix de la Société d'encouragement : premier, Source; deuxième, Eclaireur. — Prix des Essarts : premier, Tzigane; deuxième, Maravila. — Prix du Conseil municipal : premier, Garde-Noble; deuxième, Vallon. — Prix de la Ville : premier Protecteur; deuxième, Octave. — Prix de Normandie, steeple : premier, Lustucru; deuxième, Duguesclin.

PETITES NOUVELLES

— Nous rendrons compte jeudi prochain de la reprise de *Louis XI*, à la Porte-Saint-Martin. Nous donnons dès aujourd'hui la distribution des rôles; on pourra voir, dès maintenant, l'importance donnée au chef-d'œuvre de Casimir Delavigne sur un théâtre qui, nous en avons le ferme espoir, n'a jamais voulu renoncer aux grandes traditions littéraires :

Louis XI	MM.	Taillade
Costier		Charly
Nemours		Regnier
François de Paule		Faille
Marcel		Vollet
Commine		H. Roze
Olivier le Daim		Rolle
Richard		Bellet
De Dreux		Neraut
Un officier		Samson
Le Dauphin	Mmes	Patry
Marie		Laurianne
Marthe		Lacressonnière
Première paysanne		L. Godot
Deuxième paysanne		Legendre

— Gailhard a décidément signé l'engagement que lui proposait la Russie, à raison de 80,000 fr. par an. L'Opéra lui payait 30,000 fr., un beau chiffre déjà pour l'emploi du jeune chanteur.

— La sous-commission du budget des beaux-arts conclut à une augmentation des subventions théâtrales, qui porterait celle du Théâtre-Lyrique à 300,000 fr., et celle de l'Opéra-Comique à 200,000 fr. Les subventions de l'Opéra, du Théâtre-Français et de l'Odéon seraient maintenues au taux actuel. Quant au rachat du matériel de l'Opéra Comique par l'Etat, dont le candidat le plus sérieux à la direction de ce théâtre fait une question *sine quâ non*, c'est sous la forme d'un amendement que la proposition en sera faite.

— La première représentation des *Filles de Grévin*, aux Variétés, est irrévocablement fixée au 28 courant.

Sans être une opérette, les *Filles de Grévin* seront remplies de musique nouvelle due à MM. Darcier, Hervé, Varney et Hubans.

— Mlle Eugène Saint-Marc rentre au Vaudeville pour l'emploi des duègnes.

Cette artiste a créé sur cette scène le rôle de Marie des *Filles de marbre*.

— L'illustre tragédien Tommaso Salvini est à toute extrémité. Il est atteint d'une affection charbonneuse d'anémie.

— *Aïda* vient d'obtenir un immense succès à Londres.

Mise en scène splendide. Chœurs, orchestre irréprochables, dit la dépêche. Patti fait plus belle création de sa vie. Remporté triomphe complet. Tout l'intérêt, constaté à l'unanimité par la presse anglaise, est concentré sur elle. Rappelée vingt fois par le public enthousiaste. Prince et princesse de Galles, duc de Connaught présents. — 37,700 francs de recette.

— On parle, aux Français, d'une prochaine reprise d'*Œdipe-Roi*, la tragédie de M. Jules Lacroix, qui obtint le prix décennal de l'Académie française. Le rôle d'Œdipe serait confié à M. Mounet-Sully.

— L'Exposition des beaux-arts de 1876, au palais de l'Industrie, est close.

La statistique générale établit que, du 1er mai, jour de l'ouverture, au 20 juin inclusivement, on a compté 198,736 entrées payantes; que 53,345 voitures ont amené des visiteurs, et que 64,706 catalogues ont été vendus.

L'année dernière, le nombre des entrées payantes n'avait été que de 139,070. Celui des voitures de 44,965, et celui des catalogues vendus de 51,509 seulement.

Soit une augmentation pour la présente année de 59,666 visiteurs payants, 8,380 voitures et 13,197 catalogues.

— Les *Lionnes pauvres*, d'Emile Augier, créées au Vaudeville, vont entrer au répertoire de la Comédie-Française.

— M. Verconsin a lu aux artistes du Gymnase sa comédie en trois actes : *Monsieur Thomassin.*

— M. Eugène Grangé a lu aux artistes de l'Ambigu une pièce intitulée : *En route pour Philadelphie.*

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse, l'Oberland Bernois, le lac de Genève, trouveront aux gares des chemins de fer de l'Est et de Lyon, au bureau central, rue Basse-du-Rempart, n° 50, aux bureaux succursales du chemin de fer de Lyon, et à l'agence des chemins de fer Anglais, boulevard des Italiens, n° 4, des billets à *prix réduits*, valables pendant un ou deux mois, avec arrêt facultatif :

En France : dans toutes les villes du parcours de la ligne de l'Est, et sur la ligne de Lyon, à Fontainebleau, Dijon, Mâcon et Culoz;

En Suisse : à Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Brienz, Giessbach, Interlaken, Thun, Berne, Fribourg, Lausanne et Genève.

Cet attrayant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle, et en revenant par celle de Lyon à Paris, ou bien dans le sens inverse.

Les billets valables pendant un mois sont de 150 fr. 45 pour la première classe, et de 117 fr. 05 pour la seconde; les billets valables pendant deux mois coûtent 164 fr. pour la première classe, et 127 fr. 25 pour la seconde.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST.—**Train de plaisir de Paris à Saint-Malo**, *du Samedi* 1er *Juillet au Lundi* 3 *Juillet* 1876. — Aller et retour : 2e classe, 22 fr.; 3e classe, 18 fr. — Aller: Départ de Paris (Montparnasse), *Samedi* 1er *Juillet* 1876, à 9 h. 50 *soir*. Retour : Départ de Saint-Malo, *Lundi* 3 *Juillet* 1876, à 7 h. 45 *soir*.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Dimanche prochain, 2 *Juillet* 1876, GRANDES EAUX A VERSAILLES. — Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des Chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche). — Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

En étudiant l'affaire de la Compagnie des Tramways de Roubaix et Tourcoing, qui émet en ce moment, au prix de 450 francs l'une, 10,000 obligations rapportant 30 francs d'intérêt annuel, nous nous sommes posé une double question :

Est-ce un placement sûr?

Est-ce un placement fructueux?

La sécurité absolue du placement est démontrée par les évaluations les plus modérées des produits de l'entreprise.

En prenant pour base un réseau moyen de 30 kilomètres, et en évaluant les recettes par kilomètre et par an à 60,000 francs, — *chiffre réalisé par la Compagnie des Tramways de Lille,* — on obtient une recette totale de 1.800.000 fr.

Les dépenses, à raison de 37,500 fr. par kilomètre et par an, c'est-à-dire calculées à 62 0|0 des produits, ne représentent que.... 1.125.000

Reste disponible......... 675.000

Sur lesquels les charges de l'emprunt n'absorbent que.......... 336.000 fr.

DE TELLE SORTE QUE LA COMPAGNIE GARDE ENCORE UN REVENU PROBABLE DE 339,000 FRANCS APRÈS L'ACQUITTEMENT DE SON SERVICE FINANCIER ET DE SES DÉPENSES D'EXPLOITATION.

Voilà pour la sécurité.

Quant aux avantages du placement, il suffit de dire QU'IL RESSORT A **6 3/4 0/0**, *tandis que les valeurs similaires*, obligations des Tramways-Nord, obligations des Tramways-Sud, etc., SE CAPITALISENT A UN TAUX INFÉRIEUR A **6 0/0**.

Nous pouvons donc recommander ces titres en toute confiance.

Au moment où commencent les excursions aux bains de mer, en voyage et dans les campagnes, il est fort utile d'avoir sous la main des secours immédiats en cas d'accidents, chutes, blessures, contusions, hémorrhagies, brûlures, etc.

La pharmacie Moulin, rue Louis-le-Grand, 30, a réuni tous ces secours en un petit modèle fort élégant et vient d'offrir à sa clientèle *la Pharmacie de poche San-Marco.*

L'Indicateur pratique qui y est joint guide dans l'emploi de secours et permet d'attendre avec sécurité l'arrivée du médecin.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE

MAINE-ET-LOIRE ET NANTES

A ANGERS ET A PARIS, 15, RUE LOUIS-LE-GRAND

CAPITAL-ACTIONS : 10 MILLIONS DE FRANCS

DONT 8 MILLIONS VERSÉS

SUBVENTIONS : 8,190,000 Francs.

CONCESSIONS : 182 *kilomètres dans le département de Maine-et-Loire ; 30 kilomètres de Nantes à la jonction de Maine-et-Loire.*

EMISSION DE

35,000 OBLIGATIONS

de 500 francs

AMORTISSABLES EN **96 Années** ET RAPPORTANT **15 francs d'intérêt annuel.**

Payables par semestres les 1er Janvier et 1er Juillet

A la Société de dépôts et de Comptes Courants, à Paris

Le premier Remboursement aura lieu le 1er Juillet 1877.

Ladite Émission a été **AUTORISEE PAR DÉCISION MINISTÉRIELLE DU 24 JUIN 1876**, sur le versement à la Caisse des Dépôts et Consignations de 1,540,000 fr. complétant la justification des **HUIT MILLIONS** de dépenses préalables exigés par le Décret de concession du 28 octobre 1873.

Prix d'Emission : 277 fr. 50

(*Jouissance à dater du* 1er *Juillet* 1876)

PAYABLES COMME SUIT :

40 fr. en souscrivant ;
37 50 à la répartition ;
70 » du 1er au 10 septembre 1876 ;
70 » du 1er au 10 janvier 1877, sous déduction du coupon échéant à cette date, lequel sera payé net d'impôts ;
70 » du 1er au 10 mai 1877.

Les versements en retard seront passibles de l'intérêt à 6 0/0.

Les Souscripteurs pourront anticiper leurs versements avec bonification d'un escompte à 5 0/0, soit de **5 fr. 20** par obligation pour la libération intégrale au moment de la Souscription.

En tenant compte de cette bonification, le prix de l'obligation libérée en entier ressort à

272 fr. 30

soit un placement à 5 1/2 0/0 sans tenir compte de la prime de remboursement.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la Cote officielle de la Bourse de Paris.

GARANTIES

Ce placement est garanti par 67 kilomètres de chemins de fer de Montreuil-Bellay à Angers, presque entièrement achevés, et dont l'ouverture à l'exploitation aura lieu en novembre prochain.

Une convention conclue, sous réserve de l'approbation du gouvernement, *avec M. le président de la Compagnie des Charentes*, assure un revenu net de 12,500 francs par kilomètre, soit de **800,000 francs** pour la ligne de Montreuil-Bellay à Angers, alors que le service des 35,000 Obligations n'exige qu'une annuité totale de **538,000 francs**. Au delà de 25,000 francs de produit brut par kilomètre, la Compagnie de Maine-et-Loire et Nantes aura droit à la moitié de la recette.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE :

Le JEUDI 6 JUILLET de 10 à 4 heures

A LA SOCIETE DE DEPOTS ET DE COMPTES COURANTS, 2, place de l'Opéra, à Paris.

On reçoit, dès maintenant, les demandes faites par correspondance, accompagnées du premier versement. LES SOUSCRIPTIONS D'OBLIGATIONS **LIBÉRÉES** AURONT UN DROIT DE PRÉFÉRENCE.

L'Administrateur délégué, SENCIER, G. O. ✻, Ancien conseiller d'État, ancien préfet du Nord et du Rhône.

Les Soirées amusantes, lectures des familles : *Contes d'hiver, Contes du printemps, Contes d'été, Contes d'automne*, par Emile RICHEBOURG. 12 jolis vol. in-32. — E. Plon et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris. — Prix de chaque volume : 75 centimes.

Sous le titre séduisant pour l'enfance de *Soirées amusantes*, M. Emile Richebourg a publié quatre séries de nouvelles correspondant aux quatre saisons de l'année. Chaque série contient trois volumes, ce qui donne un total de douze petits volumes remplis de récits honnêtes et qui, pour beaucoup, seront l'agréable passe-temps des longues soirées d'hiver au coin du feu.

A côté de l'éblouissement causé sur de jeunes imaginations par les contes de Perrault, les *Mille et une Nuits*, les histoires de fées, etc., il est bon d'habituer les enfants à envisager les côtés pratiques de la vie, et de leur en enseigner de bonne heure les douleurs et les joies.

L'auteur s'est efforcé, non sans mérite, d'atteindre ce but par des histoires simples, vraisemblables, touchantes, où la note émue domine, et dans lesquelles grands et petits puiseront plus d'une leçon.

A ce titre, nous croyons devoir signaler aux mères de famille cette charmante publication, dont le succès est déjà assuré.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LIQUEUR D'OR Lqr exquise, Digestive, complément des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Depts, Étranger.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Bisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Frne Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pascu. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pezzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Belle Sodie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — M. Pan A F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémente Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Reuvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Dambray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — V. Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 francs pour Paris.

20 francs, rendu franco, en province.

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 à 104 et 105 à 156, est également en vente au prix de :

16 francs pour Paris.

Et 18 francs rendue franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris............ *un an, 14 fr.; six mois, 7 fr.*
Départements. — *16 fr.;* — *8 fr.*
Etranger...... — *20 fr.;* — *10 fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

CHEZ TOUS LIBRAIRES **BONS LIVRES** Ad Rion **10c**

Alphabet	Musique	Cent lectures	Corneille	Gymnastique
Lhomond	Solfège	Cent Récits	Racine	Arithmétique
Bon Langage	Dessin	Dimanche	Fénelon	Tenue Livres
Civilité	Géographie	Gerbe	Florian	Clé Science
Hist. France	Monde	Ornements	Buffon	Nuisibilité Tabac
Croisades	France	LaFontaine	Trésor	Utilité Oiseaux

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la

marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.
Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr.— La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cᵉ
quai des Augustins, 35.

LECTURES POUR LA CAMPAGNE

Ouvrages du **Prince J. LUBOMIRSKI**

Fonctionnaires et Boyards :
– *Tatiana*. 1 vol. 3 f.50
– *Muller*. 1 vol. .... 3 fr.
– *Schelm*. 1 vol. .... 3 fr.
Un Drame sous Catherine II. 1 vol. .... 3 fr.
Un Nomade. *Safar Hadji*. 1 vol. .... 3 fr.
Souvenirs de la vie militaire en Russie. 1 vol. .... 3 fr.

Baron de WOGAN
Six mois dans le Far-West. 1 vol. Portr. 3 50
Du Far-West à Bornéo. 1 vol. .... 3 fr.
Le Pirate malais. Récits de voyages. 1 v. 3 50

CH. D'HÉRICAULT
Mémoires de mon Oncle (1787-1794). 1 vol. in-12. .... 3 fr.
Les Cousins de Normandie. Roman pastoral sous la Terreur. 1 vol. .... 3 fr.
Thermidor. Paris et la banlieue en 1794. 2 v. 6 fr.

Mme THURET
Mademoiselle de Sassenay. 2 vol. in-12. 7 fr.
Le comte d'Eleairet. 1 vol. in-12. .... 3 fr.
Belle-Mère et Belle-Fille. 1 vol. in-12. . 3 fr.

ERN. LEGOUVÉ
Théâtre complet en vers. 1 vol. 3 f.50
Histoire morale des Femmes. 1 vol. 3 f.50
Edith de Falsen. 1 vol. .... 3 fr.
Sully, 1 vol. 1 f.50

Le Président de Brosses en Italie. Lettres écrites d'Italie en 1739 et 1740. 2 vol. in-12. 7 fr.
Souvenirs d'un voyageur (Amérique, Allemagne), par X. MARMIER. 1 vol. 3 f.50
A travers le Monde, la vie orientale, la vie créole, par Mme M. de HELL. 1 vol. .... 3 f. 50
Les Steppes de la mer Caspienne, par la même. 1 vol. in 12 .... 3 f. 50
Espagne. Traditions, mœurs et littérature, par Ant. de LATOUR. 1 vol. in-12 .... 3 f. 50
Une Descente aux Enfers. Le golfe de Naples, etc., par H. JOHANET. 1 vol. avec une carte.. 3 fr.
La Veuve de l'Hetmann, pʳ de VALBEZEN. 1 v. 3 f
La Société Française *pendant la Révolution et sous le Directoire*, par J. et Edm. de GONCOURT, 2 vol. in-12 .... 7 fr.
L'Aventure d'une âme en peine, par Gilb. Aug. THIERRY, 3ᵉ édit. 1 vol. in 12 .... 3 50
Voyage au pays des Chimères, par Antonin RONDELET. 1 vol. in-12 .... 3 50
Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord, par PARKMANN, traduit par la comtesse DE CLERMONT-TONNERRE. 1 vol in-12 .... 4 fr.
Histoires américaines, par AUGER. 1 vol. 3 fr.
Récits d'Outre-Mer, par Ed. AUGER. 1 v. 3 fr.
Un peu partout, *Du Danube au Bosphore. Du Bosphore aux Alpes*. 2 vol. .... 6 fr.
Histoires de chasse, pʳ Bénédict Revoil. 1 v. 3 fr.
Contes émouvants, par J. AMÉRO. 1 vol... 3 fr.
Le long de la vie, pʳ Mad. BLANCHECOTTE. 1 v. 3 fr.
Les Métamorphoses de Férue l'Estrange; **le Reboisement des Montagnes**, par Mlle Bourotte. 1 vol. 2 50

GRANDE
MAISON D'ACCOUCHEMENT
A CÉDER DE SUITE APRÈS DÉCÈS
BONNE CLIENTÈLE
2, Rue Turbigo, 2, Paris.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

GUÉRISON des Dartres, Eczémas. M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, eczéma au visage, guéri en 45 j: p. le Dr **Huë**. *r. Vaugirard*, 274, Paris, de 1 à 4 h. pʳ corr.

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU
Traitement prompt et certain des maladies les plus confidentielles, écoulements, pertes, etc Boîte, 4 fr. *franco*. Pharm. 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toulouse.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

MAISON D'ACCOUCHEMENT Mme Emilie DUBOIS, sage-femme de 1ʳᵉ classe, reçoit des pensionnaires. Installation confortable. Consultations de 1 h. à 4 h. 79, faubourg Saint-Denis.

ASTHME ET PHTHISIE
M. RICOU, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. Boulevard Sébastopol, 117 Paris.

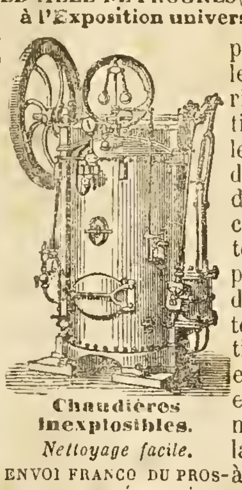
DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le Cᵗᵉ CLÉRY, à Marseille.

8ᵉ année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nᵒˢ sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — 4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8ᵉ.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Flacon : 5 fr. — **PEAU DU VISAGE** — Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bᵈ St-Denis, 26

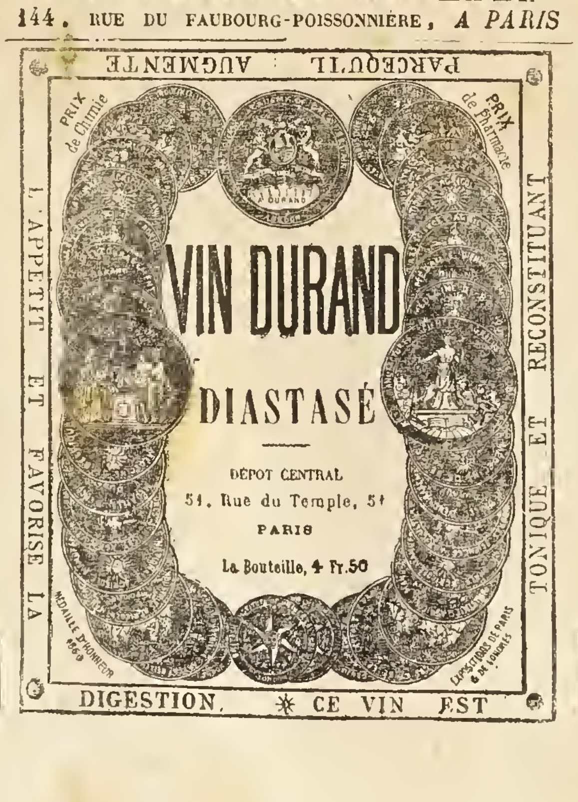
MACHINES A VAPEUR VERTICALES
DIPLOME D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR et GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
MÉDAILLE DE PROGRÈS (équivalant à la grande Médaille d'Or)
à l'Exposition universelle de Vienne 1873.

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



Chaudières inexplosibles.
Nettoyage facile.
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ.

portatives fixes et locomobiles, de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant par la régularité de leur marche à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture
J. HERMANN-LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS*



MAGASIN A LOUER. — MATÉRIEL A VENDRE

DERNIERS JOURS
De la LIQUIDATION authentique des grands Magasins de
A JEANNE D'ARC
43, rue de la Chaussée-d'Antin, 43 (*angle de la rue de la Victoire*)
L'adresse est soulignée dans l'intérêt du public.

Les Administrateurs de cette maison viennent de recevoir une **dernière signification**.—Il faut qu'en **29** jours la totalité du stock soit vendue avec la **perte effrayante** absolument inédite de **75 0/0**. — Les experts-commissaires ont divisé ce qui reste des marchandises en **274 lots**, estimés presque **pour rien**.
Le public parisien et étranger qui assistera à cette Vente sera vivement impressionné, osons le dire, **jamais rien de semblable ne s'est encore produit**.
Nous donnons à la hâte un petit aperçu des lots qui figureront dès le premier jour d[e la vente qui] aura lieu

Aujourd'hui et jours suivants

Mouchoirs	véritable Cholet, vendus ailleurs comme occasion 3 fr. 90, la douzaine	2 45	**Chemises**	pour hommes, percale couleur, [pa]tron, toutes les encolures, les m[...] vendues 8 fr., la chemise..........
Serviettes	éponges, très grandes, avec belles franges, affichées ailleurs comme occasion 35 c., la serviette..........	» 15	**Cravates**	dentelle crème, avec une fort[e] agrafe couleurs or ou argent, ve[ndues] partout 95 cent., la cravate..........
Cretonne	blanche pour chemises, largeur 82 c., vendue ailleurs 70 c., le mètre......	» 40	**Chemises**	pour dames, en très bonne cret[onne] affichées partout comme occ[asion] 2 fr. 25, la chemise..........
Draps	cretonne blanche pour lit à deux personnes, valant réellement 5 fr., le drap.....	2 45	**Petits Carrés**	dossiers toile brodée, ét[...] pour être vendus 75 c., le
Toile	pour gr. draps de maître, pur fil de main, largeur 1 m. 05, valant 2 fr., le mètre.....	» 95	**Bas**	de Paris, coton Jumel, 5 fils, valant r[éelle]ment 20 fr., la douzaine..........
Rideaux	assortiment de coupes et coupons défraîchis, le mètre..........	» 25	**Chaussettes**	écrues et fils coton Jumel, a[...] de 15 fr., la douzaine.....
Mousseline	extra fine pour robes, valant en fabrique 2 fr., le mètre..........	» 55	**Couvre-Toilette**	piqué double face, avec franges, val. 5 fr., la pi[èce]

NOTA. — Les Magasins sont ouverts de 10 h. du matin à 8 h.

ON NE VEND PAS LE DIMANCHE

Notre service de la province étant déjà supprimé, les expéditions ne peuvent plus avoir

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECIN[E]
Par la délicieuse Farine de San[té]
REVALESCIERE DU BAR[RY]
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR[INE]
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV[EAU]
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR [AN]
DU BARRY & Cᴵᴱ 26, PLACE VENDÔME, PA[RIS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausé[es], vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, ét[...] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, [...] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ce[...] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cu[res, y com]pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W[...]phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, [sans] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants ell[e est préfé]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous le[s maladies] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nᵒ 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nᵒ 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nᵒ 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses [jambes ni] dormir, ayant toujours le creux de [l'estomac] gonflé.

Cure nᵒ 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* [...] fements dans la nuit.

Cure nᵒ 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* [de] 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas [de] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en bo[îtes de fer]blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. [...] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt p[artout chez] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cᵉ, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ
GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les Maladies de l'estomac (*D[yspepsies,] Gastrites, Gastralgies*), de celles des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hémorrho[ïdes], Congestions, des Constipations opiniâtres, des Rhumatismes, des Affections uté[rines]. MM. TROUSSEAU et PIDOUX, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une [manière] toute particulière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans [les diffé]rentes affections citées. — **DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 164

PARIS-THEATRE

DRAME

ODÉON

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché J. TOURTIN, aîné.

TRAGEDIE

MUSIQUE

POREL

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 6 au 12 Juillet 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTts .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CLXIV

POREL

Depuis l'entrée de Thiron à la Comédie-Française, Porel est devenu l'acteur favori des habitués de l'Odéon. Cela est d'ailleurs bien naturel, car, à part quelques succès au Gymnase, le jeune comédien a gagné tous ses chevrons au quartier Latin.

Il y a loin, en effet, du Jean Dulac, de la *Maîtresse légitime*, au comparse qui faisait sa première création sur la scène, le 10 février 1863, par deux bouts de rôle : une troisième sorcière, et un soldat, dans la reprise de *Macbeth*, pour les représentations de Taillade et de Mlle Karoly, à l'Odéon ; d'autre part, les créations, comme les reprises, qui séparent ces deux dates sont nombreuses pour Porel, et lui ont souvent valu un légitime succès.

De 1863 à 1870, durant les dix années consécutives qui constituent la première étape de Porel à ce théâtre, nous ne comptons à l'effectif du jeune artiste, après le premier début que nous avons signalé, que sept créations, savoir :

— Le 5 septembre 1863 : les *Ouvrières de qualité*, cinq actes de Deslandes et d'Anthoine ; rôle de Palandier.
— Le 24 décembre 1863 : les *Relais*, quatre actes, de Louis Leroy ; rôle de Gaston.
— Le 1er septembre 1864 : les *Plumes de Paon*, quatre actes, de Louis Leroy ; rôle de Léo.
— Le 24 janvier 1865 : le *Second mouvement*, trois actes, de Pailleron ; rôle de Bonnet, le caissier infidèle, qui lui a valu des applaudissements à la scène finale.
— 25 novembre 1865 : la *Tante Honorine*, trois actes, de Chivot et Duru ; rôle de Marcilly.
— 15 mars 1866 : *Molière à Pézenas*, prologue en un acte de Pagès ; rôle de Molière.
— 17 mars 1866 : la *Contagion*, 5 actes, d'Emile Augier ; rôle de Lucien.

Mais il joua, tant dans le nouveau que dans l'ancien répertoire, des rôles de nature différente, et qui montrèrent toute la souplesse de son talent.

Ainsi, dans le théâtre contemporain, il parut dans les reprises suivantes :

— Le *Fils de Molière*, comédie en un acte, d'Edouard Fournier, rôle de Etienne.
— Le *Testament de César Girodot*, de Belot et Villetard, rôle de Célestin.
— La *Vie de Bohême*, de Barrière et H. Murger, rôle de Marcel, qui reste au nombre de ses premiers succès.

Quand il joua cet ouvrage pour la première fois, le 30 décembre 1865, lors d'une reprise importante, il récita en même temps un prologue en vers, charmant, de Théodore de Banville, intitulé : *A la Jeunesse*, et dans lequel le poète célébrait le retour au pays Latin d'une œuvre absolument créée pour être représentée dans un tel milieu.

Et enfin :

— La *Petite Fadette*, d'Anicet Bourgeois et Lafont, rôle de Landry.
— Le *Célibataire et l'Homme marié*, de Waflard et Fulgence, rôle d'Alfred.

Dans le répertoire classique, il toucha aux sujets les plus divers et fut un de ceux qui continuèrent à ce théâtre les bonnes traditions. C'est ainsi qu'il joua successivement :

De Molière :
— Le *Médecin malgré lui*, rôles de Lucas, puis de Sganarelle.
— Le *Dépit amoureux*, Gros-René.
— Le *Mariage forcé*, Morpharius.
— Le *Malade imaginaire*, Bonnefoi, puis Diafoirus fils.
— Les *Femmes savantes*, Trissotin.
— *Georges Dandin*, Lubin.
— L'*Avare*, maître Jacques.
— Le *Médecin volant*, Sganarelle.

De Racine :
— Les *Plaideurs*, l'Intimé, puis Petit-Jean.

De Marivaux :
— Le *Jeu de l'amour et du hasard*, Pasquin ;
— L'*Epreuve nouvelle*, Frontin.

De Picard :
— Le *Voyage interrompu*, Lamartellière.

De Dufresny :
— L'*Esprit de contradiction*, Lucas.

On voit, par ces citations, la place importante qu'occupait Porel sur la scène du second Théâtre-Français. A cette époque, il n'était qu'en sous-ordre de Thiron qui faisait les délices de la rive gauche, et c'est sans doute à cause de cela qu'il quitta la scène de ses débuts pour accepter un engagement au Gymnase, où il espérait se dégager des rigueurs de la discipline et trouver une occasion plus brillante de se placer au premier rang.

Ses débuts au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle eurent lieu le 16 mars 1867, dans les *Idées de Madame Aubray*, d'Alexandre Dumas fils. Il y fut très goûté dans le rôle de Valmoreau, cocodès aimable, aux allures séduisantes et tout à fait conformes aux goûts du moment.

Aussi son succès lui valut-il d'être choisi par les auteurs de l'endroit pour créer des rôles analogues, et fit-il, de 1869 à 1867, c'est-à-dire pendant deux années seulement, quatorze créations, plus trois reprises intéressantes.

Ses créations sont les suivantes, après celle des *Idées de Madame Aubray*, déjà indiquée :

— Le 2 septembre 1867 : La *Victoire d'Annibal*, un acte, de Jules Guillemot ; rôle d'Oscar de Valbrun.
— Le 14 septembre 1867 : *Albertine de Merris*, 3 actes, d'Amédée Achard ; De Celles.
— 4 novembre 1867 : Le *Roman d'une femme honnête*, 3 actes, de Mme de Prébois et Th. Barrière ; Hippolyte.
— 3 décembre 1867 : *Miss Suzanne*, 4 actes, de Legouvé ; Joseph Dupont.
— 22 janvier 1868 : Le *Comte Jacques*, 3 actes en vers, de Gondinet ; baron de Prangy.
— 26 février 1868 : *Comme elles sont toutes*, un acte de Ch. Narrey ; Maurice de Trany.
— 10 mars 1868 : Les *Grandes demoiselles*, un acte, de Gondinet ; de Mérindol.
— 13 août 1868 : *Fanny Lear*, cinq actes, de H. Meilhac et L. Halévy ; Callières.
— 11 novembre 1868 : *Le Monde où l'on s'amuse*, un acte, de Pailleron ; Paul de Cussac.
— 7 mai 1869 : Le *Filleul de Pompignac*, 4 actes de de Jalin (A. Dumas fils) ; Saint-Elix.
— 3 juin 1869 : Les *Mensonges innocents*, un acte, de Clairville et Gastineau ; Adrien.
— 5 octobre 1869 : Les *Mousquetaires de Bougival*, un acte, de Louis Leroy ; De Fonblanc.

Voici les reprises :
— Didier, de *Je dîne chez ma mère*.
— Chastenay, de l'*Autographe*.
— Christian, du *Camp des Bourgeoises*.

La pièce des *Mousquetaires de Bougival* fut la dernière dans laquelle Porel joua au Gymnase. *Frou-Frou* et *Fernande* occupèrent cette scène pendant l'année 1870 ; Porel ne fit pas partie de leur distribution. La guerre, les événements de la Commune tinrent le jeune artiste éloigné du théâtre, et ce fut à l'Odéon qu'il fit sa rentrée, le 11 octobre 1871, par :

— Les *Créanciers du bonheur*, 3 actes de Cadol, rôle d'Henri.

Et le même soir :

— *Jean-Marie*, drame en un acte, en vers, de M. Theuriet, rôle de Jean-Marie.

A l'Odéon, non-seulement il reprit alors sa situation d'autrefois, mais le départ de Thiron pour la Comédie-Française le laissa sans rival.

Par la nomenclature suivante, on va se rendre compte du travail sérieux et varié qui lui valut de devenir l'acteur favori de l'endroit.

Ses nouvelles créations, au nombre total de quatorze, furent (avec les *Créanciers du bonheur* et *Jean-Marie*) :

— 3 novembre 1871 : Un *Mauvais caractère*, 3 actes de Ch. Potron et A. Niteau ; Chavigny.
— 23 novembre 1871 : La *Baronne*, 4 actes de Foussier et Charles Edmond ; Roland.
— 6 janvier 1872 : *Mademoiselle Aïssé*, 4 actes en vers, de Louis Bouilhet ; Pont-de-Vesle.
— 11 septembre 1872 : La *Crémaillère*, un acte en vers, de Paul Ferrier ; Francville.
— 6 décembre 1872 : Le *Fantôme rose*, un acte de Charles Edmond ; Henri.
— 15 janvier 1873 : Les *Comédiens errants*, un acte en vers, de Paul Arène et Valery Vernier ; Scaramouche.
— 7 avril 1873 : Le *Docteur Molière*, un acte, de Xavier Aubryet ; Molière.
— 16 avril 1873 : Le *Petit Marquis*, 4 actes, de Coppée et Dartois ; Max.
— 3 octobre 1873 : Le *Haschisch*, un acte, de Louis Leroy ; Nestor de Puymarc ;
— 14 mars 1874 : La *Jeunesse de Louis XIV*, d'Alexandre Dumas ; Molière.
— 5 décembre 1874 : La *Maîtresse légitime*, de Louis Davyl ; Jean Dulac.
— 15 janvier 1875 : Le *Docteur sans pareil*, un acte, de d'Hervilly ; Fritelin.

Il fit, de plus, trois reprises très importantes dans le répertoire moderne :

— L'*Aïeule*, de Dennery et de Ch. Edmond ; le Commandeur.
— *Cendrillon*, de Théodore Barrière ; Georges de Spare.
— Le *Marquis de Villemer*, de George Sand ; d'Aléria.

Mais le talent de Porel ne se montre point là dans son entier. A côté du *Desgenais* du jeune premier rôle ou du gandin que nous représente le théâtre d'aujourd'hui, il y a chez lui le comédien érudit, qui trouvera, un jour, sa place à la Comédie-Française. Son masque fin et mobile convient parfaitement aux personnages du répertoire classique. Nous l'avons vu jouer, dans les dernières années, Valère du *Tartuffe*, Thomas Diafoirus du *Malade imaginaire*, Sbrigani de *M. de Pourceaugnac*, Crispin du *Légataire universel*, Oronte du *Misanthrope*; mais surtout : Mascarille des *Précieuses ridicules* et Sganarelle du *Médecin malgré lui*, avec une verve endiablée et déjà une réelle autorité.

Il livra même de plus grandes batailles. Tour à tour Figaro du *Barbier de Séville* et Figaro du *Mariage de Figaro*, il mit dans l'interprétation de ces deux grandes figures théâtrales, avec de la verdeur et une fraîche gaieté, un talent de composition sincère. Très fantaisiste dans le Frontin, du *Tricorne enchanté* de Th. Gautier, ou dans Philibert Cadet, des *Deux Philibert*, de Picard, il agrandissait son jeu dans le don César de Bazan du *Ruy-Blas*, de Victor Hugo, où il osait succéder à Mélingue.

Ces excursions dans les forts premiers rôles qui ne sont point encore de son ressort et qu'il ne pourrait aborder, de longtemps, sur la scène de la rue Richelieu, ont été accueillies, à l'Odéon, comme elles devaient l'être, avec une sympathie très marquée. Elles prouvent chez Porel une souplesse de talent assez rare et une vive intelligence.

Le jeune artiste a, en effet, des qualités précieuses, il a l'humeur enjouée, la diction nette, le masque attachant, l'organe bien timbré. Le goût lui fait rarement défaut, et il sait éviter de tomber dans la charge. Le succès ne l'a point gâté ; en passant de l'Odéon à la Comédie-Française, il conserverait la faveur du public, et y prendrait peu à peu une place distinguée. Là, en effet, les artistes intelligents se perfectionnent rapidement, témoin Thiron, devenu en quelques années un des comédiens les plus distingués de notre première scène française.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

MIETTE

(Du Palais-Royal)

qui seront suivis de la biographie et du portrait de

FELICIEN DAVID

REVUE DES THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN

Louis XI, drame en cinq actes, en vers, de Casimir Delavigne.

Nous voyons avec plaisir que l'habile direction de la Porte-Saint-Martin ne s'endort pas au sein des délices de Capouc, après le succès inouï du *Tour du Monde;* et nous la félicitons de se souvenir que le beau théâtre qu'elle administre fut un moment le véritable Théâtre-Français, au temps de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, et alors que Casimir Delavigne essaya de fondre ensemble les écoles *classique* et *romantique*.

Après une reprise méritante du *Don Juan d'Autriche*, MM. Ritt et Leuven nous donnent *Louis XI*, l'œuvre la plus fouillée de Casimir Delavigne, traitée avec une conscience historique remarquable, et conçue dans un style d'une suprême élégance. Que de vers délicieux au point de vue de la pensée, et ciselés dans une forme voisine de la perfection!

La première représentation de *Louis XI* eut lieu, en 1832, à la Comédie-Française, pour la rentrée de Ligier qui en fit sa plus belle création et le transporta avec lui à la Porte-Saint-Martin en 1852, où son triomphe fut non moins éclatant.

Revenu à la Comédie-Française, le chef-d'œuvre de Casimir Delavigne y fut représenté, tour à tour, par Geoffroy et Beauvallet, qui s'y montrèrent très-remarquables, mais ne purent faire oublier le créateur du rôle principal.

M. Taillade, un de nos comédiens les plus consciencieux et les plus hardis, vient d'entreprendre la tâche difficile et méritante de faire revivre la figure de Louis XI, composée avec tant d'art par le poëte et réalisée par Ligier avec la plus complète perfection. Placé entre le souvenir empoignant du célèbre tragédien et le désir de ne point le copier servilement, Taillade a étudié la nature du vieux roi sous une face nouvelle, et nous croyons qu'il s'est trompé en ne conservant pas le type consacré de ce monarque puissant malgré ses vices.

Casimir Delavigne a bien compris, en effet, toute la grandeur du génie de Louis XI et s'est bien gardé de nous le montrer simplement cruel, vindicatif et superstitieux; il a su fixer en traits précis la préoccupation constante du roi de fortifier l'unité nationale en s'efforçant de détruire la féodalité. Taillade n'a pas assez accusé ce côté du caractère de Louis XI et s'est appliqué, surtout et bien à tort, à dévoiler ses faiblesses. Il donne à son héros des allures trop bourgeoises, et tombe quelquefois dans la trivialité en soulignant certaines réparties. Cette manière de comprendre le drame de Casimir Delavigne a dérouté les spectateurs ordinaires qui ont pris souvent au comique des situations au contraire très dramatiques; c'est ainsi que la magnifique scène où Louis XI se cramponne à la vie, au lieu de tenir le public sous le coup de la plus profonde émotion, a soulevé le rire des personnes inintelligentes qui, hélas! sont encore bien nombreuses, si nous en jugeons par celles qui assistaient à la deuxième représentation.

Malgré nos critiques, nous reconnaissons le talent déployé par Taillade dans cette nouvelle bataille entreprise pour la consécration du grand théâtre français, et nous devons nous montrer d'autant plus reconnaissants envers lui, qu'il a été, à peu près, le seul interprète digne de l'œuvre de Casimir Delavigne.

Mlle Patry mérite cependant des éloges sincères pour l'émotion contenue qu'elle a apportée dans l'interprétation du Dauphin, et pour l'excellence de sa diction. Mais après elle, nous n'osons plus prodiguer nos louanges, car MM. Charly, Faille et Regnier sont restés inférieurs aux simples élèves du Conservatoire, dans les personnages de Coictier, de Vincent de Paule et du duc de Nemours. Mlle Cassothy est jolie sous les traits de Marie, ce qui n'est pas assez. M. Viollet assez plaisant dans le paysan Marcel et Mme Lacressonnière engageante et accorte. Quant aux artistes chargés de nous rendre les physionomies si intéressantes de Comines, de Tristan et d'Olivier le Daim, ce sont de véritables comparses de mélodrames.

La pièce est bien mise en scène, et les décors suffisamment en situation.

LE THÉATRE EN CHINE

I

D'après la légende poétique qui a cours dans le Céleste-Empire, le théâtre chinois existerait depuis onze ou douze cents ans.

« Un beau soir de l'année 745, » dit cette légende, « le sixième empereur de la dynastie Sang, ne sachant plus qu'inventer pour plaire à sa jeune femme, ordonna à son premier ministre de découvrir promptement un remède efficace contre l'ennui qui rongeait l'impératrice. Peu désireux de recevoir le sabre d'honneur avec lequel il faudrait s'ouvrir le ventre, le premier ministre se creusa tant et si bien la cervelle qu'il finit par avoir une idée.

» Il choisit dans les familles des serviteurs de la cour un certain nombre de jeunes garçons intelligents et, après les avoir bien dressés, richement vêtus, il les amena devant son maître en présence duquel il leur fit réciter les hauts faits historiques des empereurs Sang.

» Cette invention du ministre ne plut que médiocrement à l'empereur, mais l'impératrice s'en amusa beaucoup, et ce fut là l'origine du théâtre.

» Le pavillon dans lequel les jeunes garçons allaient réciter des exploits guerriers était situé au milieu d'un jardin planté d'arbres fruitiers. Ce détail leur valut le nom *d'Enfants du Verger*, qui depuis lors a toujours été appliqué aux acteurs chinois. »

Nous ne suivrons pas la marche lente et peu progressive de l'art théâtral en Chine. Ce serait beaucoup trop long. Du reste, on pourra juger du passé par le présent.

II

Actuellement, le nombre des acteurs chinois s'élève à dix mille environ et, chose curieuse, ils sortent presque tous de la même province. Des actrices, ce n'est guère la peine d'en parler; elles sont très rares. On n'en trouve quelques-unes qu'à Pékin, à Souchow et à Yangchow, les villes les plus gaies de l'empire. Les Chinois sont parvenus à les remplacer aussi bien que possible.

Ils prennent des enfants mâles, d'une figure efféminée, et leur enseignent à parler de cette voix aiguë, discordante, dont les Chinoises ont le privilége désagréable. En outre, ils les habituent à marcher sur la pointe des orteils, afin qu'ils puissent chausser « les lis d'or », espèce de souliers à talon très haut, qui sont à la mode parmi le beau sexe.

Lorsque les enfants sont assez bien dressés, on leur rase les sourcils et, à la place, on dessine au piment noir une courbe des plus gracieuses; on arrange leur chevelure comme celle des femmes et on les habille avec le plus grand soin.

A les voir entrer en scène avec leur costume brillant, leur figure peinte, leur démarche chancelante, le spectateur non renseigné d'avance croirait difficilement que les personnages qu'il a devant lui ne sont pas des femmes.

III

Le drame, en Chine, n'est pas divisé, comme chez nous, en tragédie et en comédie.

Il forme trois divisions principales qui se rattachent plutôt aux accessoires de la pièce qu'à la pièce-elle même dont le sujet, neuf fois sur dix, raconte les faits et gestes des empereurs des anciennes dynasties, jamais de ceux de la dynastie régnante.

Les pièces comprises dans la première de ces trois divisions ont beaucoup de ressemblance avec notre opéra, bien que leur style général soit toujours au diapason de la tristesse. L'accompagnement musical se compose de flûtes et de guitares. Sauf quelques intermèdes récitatifs, le chant fait tous les frais de la représentation.

Celles de la seconde division et de la troisième ont un caractère un peu moins larmoyant. Elles comprennent les batailles, les intrigues de cour

et admettent plus d'acteurs en scène. En revanche la musique n'est pas précisément des plus agréables. Rien que des gongs sonores, des espèces de musette et un horrible instrument nommé « tadrum », qui écorche les oreilles.

Les scènes de la vie domestique ne sont pas exploitées au théâtre chinois. Le répertoire ne renferme à peu près que des pièces historiques. En général, ces pièces ont le cachet naïf et vertueux de celles qui se jouaient jadis en France à l'époque de « la Passion » et de « Geneviève de Brabant. »

IV

Les Chinois ne possèdent qu'un très petit nombre d'édifices exclusivement affectés à des représentations. Les acteurs jouent dans des temples, dans des maisons particulières ou sur des théâtres en plein vent. Cependant, à Pékin, il y a sept théâtres, et Souchow n'en compte pas moins de cinq.

Dans ces théâtres permanents, les représentations n'ont pas lieu le soir, comme en Europe; elles durent toute la journée.

Les édifices ont la forme d'un parallélogramme distribué en première et seconde galerie, avec un parterre exposé aux intempéries. La scène et les galeries ont seules un abri en planches ou en toile.

Dans les loges de la première galerie, les Chinois de bon ton ont la facilité de régaler leurs amis et connaissances. Le directeur du théâtre est en même temps restaurateur, et pour cent cinquante ou cent soixante francs par représentation, que la loge soit pleine ou non, il sert un véritable festin de Balthazar.

La seconde galerie n'a pas de loge. Elle est affectée aux boutiquiers, aux petits rentiers. Pour trois francs on a du thé, des gâteaux, le spectacle et on peut *renouveler* pour même somme.

Le parterre est gratis. C'est le rendez-vous des déclassés; il n'y a pas de siéges. Cinq ou six fois par représentation, la foule y subit un mouvement de langage occasionné par l'irruption d'une bande de nouveaux arrivés auxquels résistent, de leur mieux, les premiers occupants qui ne sont pas bien aise de disparaître sous la scène d'où ils ne verraient rien.

Ce flux et ce reflux presque continuels a valu au parterre chinois le surnom très juste dont on l'a baptisé. Nos titis vont au poulailler; les titis du Céleste-Empire vont à « la mer ».

Les théâtres dans les temples diffèrent des théâtres permanents, en ce qu'ils sont moins grands et ne s'ouvrent qu'à l'occasion de fêtes annuelles ou bien lorsqu'un Chinois quelconque désire amuser ses amis. Dans les deux cas, les acteurs sont obligés de s'entendre avec les bonzes auxquels ils paient une redevance de cinq ou six francs par représentation. On voit qu'en Chine, le droit des pauvres est remplacé par le droit des prêtres.

Il n'y a que deux temples où les représentations ne soient pas permises : celui de Confucius et celui du Dieu de la Guerre.

V

La profession d'acteur dans le Céleste-Empire est loin de jouir de la même considération qu'en Europe et surtout qu'en France. Il suffit qu'un homme soit monté sur les planches pour que ses descendants, jusqu'à la troisième génération, ne puissent aspirer à rien.

Aussi les directeurs éprouvent-ils quelques difficultés à recruter ou à renouveler leurs troupes. Ils y parviennent cependant en achetant aux familles pauvres des enfants qu'ils préparent au métier d'acteur.

Les différentes troupes, fixes ou ambulantes, qui représentent la totalité des acteurs, sont parfaitement organisées; quelques-unes mêmes sont assez considérables. Celle de Souchow qui s'intitule : « la troupe de la grande prospérité », compte jusqu'à cent dix personnes, y compris les musiciens et les utilités.

Chaque troupe fixe loge en corps dans quelque grand bâtiment d'où elle se porte chez les mandarins ou les particuliers désirant des représentations.

La moyenne du prix payé par le maître de la maison est de *cent vingt-cinq francs* répartis entre les acteurs, à raison de trois francs par tête pour les meilleurs, moitié moins pour les autres et soixante-quinze centimes pour les débutants.

Les acteurs les plus malheureux sont les ambulants. Leur plus haute paie est de cinquante centimes par représentation. A ce prix là, ils ne risquent pas de devenir millionnaires, et pourtant ils s'acquittent convenablement de leurs rôles. Il y a réellement d'assez bons acteurs parmi ces pauvres diables qui se démènent sur leur estrade en plein vent, dont les décors se réduisent à une table boîteuse, deux ou trois escabeaux vermoulus et un trône représenté par un vieux coffre. Quant à la musique, un concert de bêtes fauves pourrait seul en donner une idée. Comme compensation, leurs costumes sont magnifiques. Ils datent tous de la dernière dynastie, les Ming. La Chine n'en a jamais vu de plus beaux.

VI

Dans le drame chinois, certains mots sont choisis pour désigner les différents personnages et ces mots ne varient pas, que l'allure de l'œuvre soit tragique ou comique.

Ces dénominations, au nombre de six, correspondent plus ou moins à ce que nous appelons « père noble », « ingénue », etc...

Les actes ne sont pas marqués dans la représentation par un intervalle. Il n'y a pas de rideau. Les acteurs entrent et sortent; mais il en reste toujours un certain nombre sur la scène, du commencement à la fin.

Chaque compagnie théâtrale a un répertoire d'environ quarante ou cinquante pièces, toutes sues par les acteurs qui peuvent les débiter sur le bout du doigt. Ces pièces sont inscrites en lettres rouges ou dorées sur une tablette en ivoire que le directeur porte sur lui.

Dès que la troupe est arrivée chez le personnage qui l'a mandée et que les convives sont prêts à assister à la représentation, un premier rôle de femme s'avance, portant la tablette, et la remet au maître de la maison qui la passe à l'invité assis à sa gauche, la place d'honneur.

L'invité choisit une pièce; d'autres invités en font autant et la tablette est rendue. Souvent, le maître de la maison se procure à l'avance la liste des pièces et fait faire des copies sur papier rouge pour chacun de ses invités.

La représentation commence par la première pièce choisie, et les autres lui succèdent dans le même ordre. Quand les pièces désignées sont finies, si l'auditoire en témoigne le désir, on en recommence d'autres et cela peut durer ainsi sept ou huit heures.

Nos acteurs trouveraient sans doute le métier fatigant; mais leurs confrères chinois ne se montrent jamais rétifs à la besogne. C'est peut-être parce qu'ils gagnent beaucoup moins ou encore parce que la claque n'existant pas dans leur pays, et la mode n'étant pas d'applaudir, leur modestie ne leur permet pas de se prouver à eux-mêmes qu'ils sont tous des artistes de premier ordre.

LA MESSE DE MIDI

Sous la neige d'hiver ou le ciel attiédi
La dévote mondaine arrivant à midi
Arrête sa voiture et descend. — La toilette,
C'est la femme. — De la bottine à la voilette
Pas une seule erreur de goût; chaque degré
Est franchi d'un pied fin, trop rapide à mon gré.
N'ayant jamais péché comme la Madeleine
Dont l'église, à cette heure, est rayonnante et pleine,
Elle entre, ayant aussi son âme pour beauté,
Trempe dans l'eau bénite un petit doigt ganté,
Regarde où l'on en est à peu près de l'office,
Et s'agenouille enfin; puis offre en sacrifice
Son pauvre petit cœur qui n'a jamais souffert,
Et le bas de la robe un instant découvert,
Où la dentelle au blanc des volants se marie,
Retombe, et l'on dirait un papillon qui prie.

Devant cette prière exquise, en chapeau bleu,
On rêve d'être au ciel et d'être le bon Dieu
Pour exaucer le vœu de cette bouche rose
Qui demande d'un ton si bas si peu de chose :
Un bracelet plutôt de diamants que d'or,
Le bonheur d'un bébé charmant qui tette encor,
Si le docteur n'a pas menti, si cette fièvre
Est loin avec le feu qu'on avait sur la lèvre,
Si demain soir l'aura tout à fait effacé
Et si l'on sera mieux que madame de C.
Vraiment il faudrait être un bon Dieu bien farouche
Pour ne pas écouter ce que dit cette bouche,
Pour n'être pas touché du plus profond des cieux
De ces longs cils dévots abaissés sur les yeux,
De ces élancements élégants et mystiques
Qui prouvent le bon ton et les saintes pratiques;
Et quand elle a fini, fleur de dévotion,
D'avoir prié, passant du songe à l'action,
Elle ferme son livre, et tranquille se lève :
Ses regards sont noyés de ferveur et de rêve.
Belle, sans déranger de chaises, lentement
Elle marche, et s'en va dans un frissonnement.

ALBERT MÉRAT.

ORIGINE DU THÉATRE DES VARIÉTÉS

Le 24 juin 1807, la troupe dirigée par MM. Grétu, Amiel, César et Brunet prit possession de la nouvelle et ravissante salle qu'elle venait de se faire construire sur le boulevard Montmartre, à côté du passage des Panoramas.

Cette joyeuse compagnie dramatique jouait depuis plusieurs années la comédie et le vaudeville dans l'ancienne et petite salle des *Beaujolais*, agrandie par Mademoiselle Montausier qui y avait réuni, pendant les premiers temps de la Révolution, une troupe de comédie, de tragédie et d'opéra.

Sur les réclamations du Théâtre-Français et de l'Opéra-Comique, — inquiets ou jaloux des succès d'argent qu'obtenait le petit théâtre des Variétés au Palais-Royal, — force fut aux acteurs d'abandonner cet excellent et célèbre local. Ils allèrent se réfugier au *Théâtre de la Cité*, pendant qu'on leur bâtissait une des plus jolies salles de Paris, sur le boulevard Montmartre.

L'ouverture du théâtre des Variétés (salle des Panoramas) se fit par

LE PANORAMA DE MOMUS

Prologue d'inauguration, en prose et en vaudevilles, par MM. Désaugiers, Moreau et Francis.

Ce prologue eut un succès retentissant et durable, grâce à la verve et à l'esprit des auteurs, aussi bien qu'à l'entrain et à la bonne humeur de ses interprètes.

C'était une sorte de revue, — conçue à peu de choses près comme celles qui se jouent encore de nos jours, — où les artistes du théâtre paraissaient sous les traits du rôle dans lequel ils avaient eu le plus de succès dans les diverses pérégrinations de la troupe. C'est ainsi qu'on voyait Brunet remplir le personnage de *Jocrisse*, une de ses plus fameuses créations; Cazot jouait le rôle du soldat *La Valeur*, B. Gavaudan celui de *Scarron*. Parmi les dames, Mlle Flore, — la créatrice du genre Thierret, — faisait une *Bouquetière* et Mme Liuville représentait *Mlle Suzon*, marchande de chansons.

Une scène du *Panorama* détermina le succès de vogue qui s'attacha à la fois à la pièce et au théâtre et, chose étonnante, cette scène offre des rapprochements très curieux avec le fameux duo qui contribua si puissamment, il y a quelques mois, à faire le succès de la *Fille de Mme Angot*.

Dans le *Panorama de Momus*, le dialogue — mi-partie prose et « *vaudevilles,* » — a lieu entre une bouquetière et une écaillère.

Du reste, cette scène est fort courte et nous pouvons la citer en entier, car nous avons entre les mains un des très rares exemplaires de cette pièce introuvable.

La bouquetière vient, dans son couplet d'entrée, de se plaindre de ne plus vendre de fleurs.

L'ÉCAILLÈRE

C'est comme chez nous !

LA BOUQUETIÈRE

Tiens, est-c'qu'y a d'la comparaison ?

L'ÉCAILLÈRE

Pourquoi donc pas, mon bichon ?

LA BOUQUETIÈRE

Un'petite écaillère qui n'a ni sou ni maille !

L'ÉCAILLÈRE

Tiens c't'échappée du quai d'la Féraille ! *(sic)*

LA BOUQUETIÈRE

Avant qu'tu sois comme moi en bonne odeur dans [l'quartier...

L'ÉCAILLÈRE

C'est çà qu'tu fleur's comm'baume, mam'sell'Rogôme!

LA BOUQUETIÈRE

Et j'dis, à plus d'un'lieue !

L'ÉCAILLÈRE

Va donc, avec tes bouquets sans queue !

UN BATELIER

Ah çà ! çà finira-t-il bientôt ?

L'ÉCAILLÈRE

Çà n'te r'gard'pas magot.

(Air : *Quoique j'ayons une bonne tête*)

Viens çà, mamzell' la Rose ;
J'vas t'mettre un'giroflé, sous l'nez.

LA BOUQUETIÈRE

Vite, un flacon d'queuqu'chose,
La v'là qu'a les yeux tout tournés !

L'ÉCAILLÈRE

C'est çà qu't'es fraîche...

LA BOUQUETIÈRE

C'te pi'grièche !

ENSEMBLE

Tiens, crois-moi, file et qu'on s'dépêche

LE BATELIER

Pour vous mettre d'accord
Et savoir qu'est-c'qu'a tord
Gn'ia qu'à voir qu'est-c'qu'a l'poing l'plus fort !

ENSEMBLE

Gniac, gniac, gniac,
Gn'ia qu'à voir qu'est-c'qu'a l'poing l'plus fort !

. . . .

Et notez que cette scène a été écrite et jouée cinquante ans avant l'invention de l'opérette !

M.

Triolets-Lettre

A MADAME ***

Pour passer mon après-midi, j'ai mis des vers en vile prose. J'ai dû ne pas être étourdi pour passer mon après-midi à suivre ce dessein hardi. Mais je vins à bout de la chose. Pour passer mon après-midi, j'ai mis des vers en vile prose.

⁂

Etaient-ils très harmonieux, ces vers ? J'en doute un peu moi-même. Je sais qu'ils parlaient de vos yeux... Etaient-ils très harmonieux ? Ils vantaient ce front radieux qui semble attendre un diadème. Etaient-ils très harmonieux, ces vers ? J'en doute un peu moi-même.

⁂

J'ai trouvé trop faibles leurs sons ; leur rhythme m'a paru vulgaire. Pour toutes sortes de raisons, j'ai trouvé trop faibles leurs sons, et je me suis dit : « Transposons ; ces vers, tels qu'ils sont, ne vont guère. » — J'ai trouvé trop faibles leurs sons ; leur rhythme m'a paru vulgaire.

⁂

Je les écris donc bout à bout, ces vers de votre gloire indignes. Ce moyen conciliait tout ; je les écris donc bout à bout. Ils choqueront moins votre goût, lorsqu'ils rempliront moins de lignes. Je les écris donc bout à bout, ces vers de votre gloire indignes.

⁂

Ils vous diront tout simplement : « Vos yeux sont les plus beaux du monde. » Recevez bien leur compliment ; ils vous diront tout simplement : « Votre front est pur et charmant, et votre grâce est sans seconde. » Ils vous diront tout simplement : « Vos yeux sont les plus beaux du monde. »

LOUIS DE GRAMONT.

Grands Prix de Rome

MUSIQUE

Samedi a eu lieu, dans la salle des séances de l'Institut, le jugement définitif du concours de composition pour le grand prix de Rome.

La séance était annoncée pour midi.

A midi moins quelques minutes, l'Académie des Beaux-Arts, sous la présidence de Meissonier, prenait place. Parmi les musiciens composant le jury, nous reconnaissons MM. A. Thomas, Reber, David, Gounod, V. Massé, Bazin, Massenet, Saint-Saëns et Membrée.

Peu de personnes étrangères dans la salle. Il est d'usage que les concours aient lieu à huis clos. Depuis quelques années, par une mesure exceptionnelle, on a bien voulu distribuer, aux concurrents seulement, deux entrées, afin que leur famille puisse assister à l'audition de leur œuvre.

Le nombre des concurrents était de six. Le sujet de la cantate de cette année était *Judith*, scène lyrique.

Les cantates ont été exécutées dans l'ordre suivant :

1° M. Kœnig, élève de M. Massé ;

2° M. Levêque, élève de M. Reber ;

3° M. Dutacq, élève de M. Reber ;

4° M. Veronge de la Nux, le deuxième grand prix de 1874, élève de M. Bazin ;

5° M. Hillemacher, deuxième grand prix de 1873, élève de M. Bazin ;

6° M. Rousseau, élève de M. Bazin.

A cinq heures et demie, on procédait au scrutin ; à sept heures, les récompenses étaient décernées de la manière suivante :

1er grand prix au numéro 5. — M. Hillemacher, qui a obtenu l'année dernière le 2e grand prix, élève de M. F. Bazin ; exécutants : Mlle Richard, élève du Conservatoire ; Mlle Arnaud et M. Couturier, tous deux de l'Opéra.

2e premier grand prix au n° 4. — M. Veronge de la Nux, 2e grand prix de 1874, élève de M. F. Bazin ; exécutants : Mlles de Stucklé, Luigini et M. Manoury, de l'Opéra.

1er second grand prix au numéro 3. — M. Dutacq, mention honorable de 1875, élève de M. Reber ; exécutants : Mlle Chevrier, Mlle Bazin et M. Valdejo, de l'Opéra-Comique.

2e second grand prix au n° 6. — M. Rousseau, élève de M. F. Bazin ; exécutants : Mmes Fusch-Madier, Gueymard et M. Auguez, de l'Opéra.

On sait que M. Ehrhart, le grand prix de 1874, est mort, pendant son séjour à Rome ; la pension de M. Ehrhart sera servie pendant une année et demie à M. Veronge de la Nux.

AVENTURES ET HISTORIETTES THÉATRALES

PAS TANT D'ILLUSION, S. V. P.

Ce n'est pas un reproche que je veux faire à nos artistes contemporains : tous, ils voudraient le prendre pour eux-mêmes, et trop peu d'entre eux, hélas ! ont le mérite de l'encourir.

Ce n'est pas non plus un conseil que je leur donne : un trop petit nombre aurait à en profiter et un trop grand nombre prétendrait le suivre.

Non. C'est aux spectateurs que je m'adresse : Évitez de vous laisser entraîner à une trop vive illusion !

Tout le monde connaît la célèbre aventure arrivée à un de nos meilleurs comédiens de l'ancien boulevard du Crime, qui avait la spécialité des « traîtres » dans les gros mélodrames du bon temps

Un soir qu'il venait de persécuter avec une cruauté inouie l'innocence représentée par l'ingénue, un spectateur, emporté par l'illusion, cria en montrant le poing à l'artiste trop consciencieux :

— Canaille ! va, tu peux être sûr de ton affaire. Je vais t'attendre à la sortie !

Et le soir, lorsqu'à minuit et demi, l'artiste sortit du théâtre pour aller se coucher, il fut accosté par son interlocuteur et reçut une de ces... piles qui font époque dans l'histoire des « traîtres de mélo. »

⁂

Un autre accident — plus comique peut-être encore, mais dont les conséquences atteignirent un plus grand nombre de victimes — arriva, il y a quelques années, lors d'une « tournée » d'artistes en province.

La troupe nomade était débarquée dans une petite commune des environs de Paris, et avait obtenu, fort difficilement, de M. le maire, l'autorisation de jouer dans une grange, rapidement appropriée en théâtre, une pièce de leur répertoire, *Thérèse*, mélodrame de Victor Ducange.

M. le maire n'avait donné cette permission qu'à la condition expresse que les pompiers de la commune assisteraient en armes, dans les coulisses, à la représentation.

Le soir venu, les pompiers étaient là. La pompe — une pompe toute neuve offerte par le capitaine qui n'était que lieutenant — était prête à fonctionner. Les « beaux militaires » suivaient la pièce — la lance à la main — et s'intéressaient vivement aux malheurs de l'héroïne.

Le premier acte se passa sans encombre. Mais, ô malheur ! dans le courant de la seconde partie de la pièce, Thérèse se mit à crier : Au feu ! au feu ! avec un accent si vrai, avec une terreur si bien jouée, que les malheureux pompiers, pris d'une illusion trop complète, crurent qu'un incendie venait de se déclarer dans la salle.

Pleins d'une noble ardeur, ils se précipitent sur leur pompe, ils lâchent les robinets, dirigent de tous côtés les tuyaux de leurs lances, pressent vigoureusement les pistons et, finalement, transforment l'incendie en un déluge torrentiel.

Ils douchent les musiciens de l'orchestre, noient le souffleur dans son trou et inondent les spectateurs d'une telle façon, qu'il leur fallut plus de quinze jours pour se sécher.

Faut de l'illusion, pas trop n'en faut !

GASPARD MUS.

PETITES NOUVELLES

— Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine la première représentation (reprise) du *Freyschutz*, opéra en trois actes et cinq tableaux, musique de Weber, traduction de M. E. Paccini, récitatifs de Berlioz. — M. Sylva chantait le rôle de Max, M. Gailhard celui de Gaspard ; M. Caron, Kilian ; M. Gaspard, Kouno ; M. Hayet, Ottokar ; Mlle Baux, Agathe, et Mlle Daram, Annette.

Nous rendrons compte jeudi prochain de cette reprise digne de notre première scène lyrique.

— Nous aurons également à rendre compte des *Filles de Grévin*, que les Variétés ont donné au moment où nous mettions sous presse.

— Le théâtre du Palais-Royal a donné également mercredi, pour la rentrée de M. Geoffroy et de Mlle Honorine, et les débuts de Mme Paul Deshayes, la première représentation (reprise) de *Gavaut, Minard et Cie*, comédie en trois actes, de M. E. Gondinet.

La première représentation de la *Partie d'échecs*, comédie en un acte.

Et la première représentation de les *Trois ombrelles*, vaudeville en un acte.

A jeudi pour notre compte rendu.

— Voici la liste exacte et complète des opéras que M. Vizentini compte donner, la saison prochaine, au Théâtre-Lyrique : le *Timbre d'argent*, de MM. Jules Saint-Saëns ; *Sigurd*, de MM. Blau et Reyer ; *Paul et Virginie*, de MM. Jules Barbier et Victor Massé ; le *Roi de Lahore*, de MM. Gallet et Massenet ; le *Capitaine Fracasse*, de MM. Catulle Mendès et Emile Pessard ; le *Songe d'une Nuit d'été*, Shakespeare et Mendelssohn. Comme reprises : la *Statue*, de M. Ernest Reyer ; *Si j'étais roi*, d'Adolphe Adam ; *Preciosa*, de Weber ; la *Reine de Saba*, de M. Gounod : *Armide*, de Glück ; *Don Juan*, de Mozart, en opéra-bouffe et non pas en grand opéra ; *Lucrèce Borgia*, de Donizetti, etc.

Mme Marie Sasse est engagée par M. Vizentini. Parmi les pièces que nous venons de citer, elle jouera *Sigurd*, après avoir paru dans la *Lucrezia Borgia*, en compagnie de Duchesne et de Bouhy ; puis *Armide*, la *Reine de Saba* et *Don Juan*.

— M. Léon Escudier s'efforce de rendre au Théâtre-Italien tout son éclat d'antrefois. Aux engagements que nous avons annoncés, il faut ajouter celui de Mlle Albani. La célèbre cantatrice, qui a traité pour vingt représentations, chantera *Lucia*, *Rigoletto*, *Linda*, *don Giovanni* et la *Sonnambula*.

Pour chacune de ces représentations, Mlle Albani touchera trois mille francs.

— Voici la distribution des deux pièces en préparation au Gymnase :

Chateaufort, comédie en trois actes de Mme la comtesse de Mirabeau.

Vicomte de Chateaufort	MM.	Pujol
Marquis de Ponteville		Francès
Marquise de Ponteville	Mmes	Fromentin
Nadine de Chateaufort		Monnier

Castillon (un acte de M. Paul Ferrier).

Puygayrand	MM.	Achard
Castillon		Malard
D'Escayrac		Bernès
De Saint-Bris		Georgis
Montbartier		Gangloff
Pantgouin		Depay
Gélie	Mmes	J. Bernhardt
Elvire		Lebon
Thérèse		Persoons
Jeanne		Legault
Marcelle		Monnier
Denise		G. Dupuis.

— Le Vaudeville restera ouvert jusqu'au 1er août. Il ne fermera qu'un mois pour faire des réparations à la salle.

— On annonce pour le 16 juillet la représentation des *Parisiens à Philadelphie*, que MM. Grangé et Henry Buguet font répéter à l'Ambigu.

TITRE DES TABLEAUX

1er tableau : le *Quai ;* 2e tableau : l'*Hôtel ;* 3e tableau : *Chambre* 7469 ; 4e tableau : *Harmonical festival ;* 5e tableau : *Toasts à grand orchestre !* 6e tableau : un *Coin de l'Exhibition*.

DISTRIBUTION EXACTE

Caramba	MM.	Legrenay
Robinson		Seiglet
Piberock		Pericaud
Cabillot		E. Petit
Van der Paff		Gothi
Pupazzi		Boëjat
Boura kan		Dorgat
Domestique nègre		Stephen
— blanc		Léo
Paquita	Mmes	Lafourcade
Miss Crokett		Roehn
Georgina		Saignard

Les autres ouvrières de la députation, par Mlles Rosa-Bell, Lanfranco, Jouffroy, Lautru, Louise Rose, Hebert, Anna May, Nantier, Maria, Martigny, etc., etc.

— Voici l'ordre des concours du Conservatoire de musique, tel qu'il vient d'être arrêté pour cette année.

Concours à huis-clos :

Vendredi 7 et samedi 8 juillet : Solfége des chanteurs.

Lundi 10 : Harmonie.

Mardi 11 et mercredi 12 : Solféges des classes instrumentales.

Jeudi 13 : Harpe, harmonie et accompagnement.

Vendredi 14 : Classes préparatoires de piano.

Samedi 15 : Orgue.

Lundi 17 : Fugues.

Mardi 18 : Contrebasse

Concours public :

Lundi 24 juillet, à dix heures du matin, chant.

Mardi 25, à neuf heures, piano.

Mercredi 26, à dix heures, tragédie et comédie.

Jeudi 27, à midi, opéra-comique.

Vendredi 28, à neuf heures, violoncelle et violon.

Samedi 29, à midi, opéra.

Lundi 31, à neuf heures, instruments à vent.

La distribution des prix aura lieu au Conservatoire, le samedi 5 août, à une heure.

— Voici, relativement au droit des pauvres, les chiffres recueillis par l'Assistance publique en 1875 :

Les établissements contrôlés (on désigne ainsi les théâtres, les expositions, les cafés-concerts, les bals, etc.) ont produit la somme de 2,142,555 francs.

Les séances accidentelles, représentations dramatiques, concerts, assauts et luttes, ont produit 55,968 fr.

Les établissements abonnés, petits spectacles, curiosités diverses, fêtes foraines, ont produit 119,896 fr.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Grand concours musical. — **Train de plaisir de Paris à Dieppe.** — ALLER ET RETOUR : 2e classe, 13 fr.; 3e classe, 10 fr. — ALLER : Départ de Paris (SAINT-LAZARE), *Samedi 8 Juillet* 1876, à 10 h. 35 *soir*. RETOUR : Départ de Dieppe, *Dimanche 9 Juillet*, à 11 h. 15 *soir*.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LIQUEUR D'OR L. g^e exquise, Digestive, complêm^t des bons repas. 6, b^d Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dept^s, Étranger.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

Monsieur le rédacteur,

Espérant être utile à de pauvres malades, je vous prie d'insérer les faits suivants : J'ai 73 ans, j'ai été guérie, *sans opération*, d'un *cancer* du sein, dans la maison de santé du Dr Cabaret, rue d'Armaillé, 19. Mme Blot, d'Argenteuil (Yonne), a aussi été guérie, *sans opération*, d'une tumeur à la ceinture qui avait déjà été opérée. Mlle M. Guerive, pensionnaire aux Incurables des sœurs de Saint-Vincent, avenue du Roule, 30, à Neuilly-sur-Seine, a obtenu comme moi, *sans opération*, la guérison d'un cancroïde, très grave, du nez, dans cette même maison de santé.

Puissent ces lignes être utiles aux malheureuses victimes de cette terrible maladie !

A. VERCOLIER,

3, *place du Marché, à Saint-Denis (Seine)*.

COMPAGNIE DES

TRAMWAYS

DE ROUBAIX ET TOURCOING

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : TROIS MILLIONS DE FRANCS

Suivant acte déposé chez Me BAUDRIER, notaire à Paris

ÉMISSION

DE 10,000 OBLIGATIONS

RAPPORTANT **30** FRANCS PAR AN ET REMBOURSABLES A **500** FRANCS EN **30** ANS

La Compagnie des tramways de Roubaix et Tourcoing est propriétaire d'un important réseau de Tramways concédé par ces deux villes. Ces tramways ont le plus grand avenir. Le mouvement de voyageurs auquel ils correspondent est immense, et le transport des marchandises aura une importance exceptionnellement considérable. Ils sont appelés à desservir une population agglomérée de plus de 200,000 habitants **et à relier les trois villes les plus importantes du département du Nord : Roubaix, Tourcoing et Lille.**

Les obligations sont garanties par un privilège sur les propriétés de la Compagnie et par les produits de l'exploitation qui doivent dépasser de plus de trois cent mille francs les sommes nécessaires au service de ces obligations.

Prix d'émission : 450 francs

Payables :	en souscrivant......	50 fr.	» c.
—	à la répartition......	100	» c.
—	le 1er septembre 1876.	100	» c.
—	le 1er novembre 1876.	100	» c.
—	le 1er janvier 1877.		
Sous déduction de 7.50 d'intérêt.		92	50
	Soit NET .	442 fr.	50 c.

Ces titres rapportent, la prime d'amortissement non comprise, un intérêt de **6 3/4** pour **100 par an.**

Les titres libérés à la répartition auront droit au coupon de **15** francs, échéant le 1er janvier 1877.

Les formalités pour l'inscription à la Cote officielle vont être remplies.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

Les Jeudi 6 et Vendredi 7 Juillet

A PARIS { **Au Siége social**, 5. rue Meyerber
Chez **M. Alfred PAZ**, banquier, 16. rue de la Grange-Batelière :

A LILLE, *au Comptoir commercial*, **H. Devilder et Ce**, 5, rue de l'Hôpital-Militaire.

A ROUBAIX, *à la Succursale du Comptoir commercial*, 6, rue des Lignes.

A TOURCOING, *à la Succursale du Comptoir commercial*, 31, rue des Orphelins.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Envoyer les fonds en billets, mandats, coupons, chèques ou valeurs de Bourse, par lettres chargées.

SONT REÇUS COMME ESPÈCES ET SANS COMMISSION : Toutes valeurs négociables au cours du jour de leur réception, tous coupons échéant en JUILLET.

GRAND GYMNASE PAZ

34, Rue des Martyrs, 34.

Mouvement raisonné, Massage médical, Hydrothérapie complète, Traitement spécial des Maladies chroniques de l'appareil nerveux et des voies digestives, Difformités du corps, Déviations de la colonne vertébrale.

Salle de sudation (nouveau système) pour le traitement des affections rhumatismales.

Salles d'inhalation et de pulvérisation des Eaux minérales naturelles d'Enghien, Cauterets, la Bourboule, etc., pour les maladies de la gorge et de la poitrine.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Monnet-Sully. — Sarah-Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguétre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe-Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Marlée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croisette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNEE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Froe Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Deselanzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — E. Paz & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Serlwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémence Just. — Mlle Liada — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Broban. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur, — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard,

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — V. Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Engalli,

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 francs pour Paris.

20 francs, rendu rendu franco, en province.

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 à 104 et 105 à 156, est également en vente au prix de :

16 francs pour Paris.

Et 18 francs rendue franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris............	*un an*, 14 *fr.* ;	*six mois*,	7 *fr*
Départements.	— 16 *fr.* ;	—	8 *fr.*
Etranger.......	— 20 *fr.* ;	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE
MAINE-ET-LOIRE ET NANTES
A ANGERS ET A PARIS, 15, RUE LOUIS-LE-GRAND

CAPITAL-ACTIONS : 10 MILLIONS DE FRANCS
DONT 8 MILLIONS VERSÉS

SUBVENTIONS : 8,190,000 Francs.
CONCESSIONS : 182 *kilomètres dans le département de Maine-et-Loire ; 30 kilomètres de Nantes à la jonction de Maine-et-Loire.*

ÉMISSION DE
35,000 OBLIGATIONS
de 500 francs

AMORTISSABLES EN **96 Années** ET RAPPORTANT
15 francs d'intérêt annuel.

Payables par semestres les 1er Janvier et 1er Juillet

A la Société de dépôts et de Comptes Courants, à Paris
Le premier Remboursement aura lieu le 1er Juillet 1877.

Ladite Émission a été **AUTORISÉE PAR DÉCISION MINISTÉRIELLE DU 24 JUIN 1876**, sur le versement à la Caisse des Dépôts et Consignations de 1,540,000 fr. complétant la justification des **HUIT MILLIONS** de dépenses préalables exigés par le Décret de concession du 18 octobre 1873.

Prix d'Émission : 277 fr. 50
(*Jouissance à dater du 1er Juillet 1876*)
PAYABLES COMME SUIT :

10 fr. en souscrivant ;
37 50 à la répartition ;
70 » du 1er au 10 septembre 1876 ;
70 » du 1er au 10 janvier 1877, sous déduction du coupon échéant à cette date, lequel sera payé net d'impôts ;
70 » du 1er au 10 mai 1877.

Les versements en retard seront passibles de l'intérêt à 6 0/0.

Les Souscripteurs pourront anticiper leurs versements avec bonification d'un escompte à 4 0/0, soit de **5** fr. **20** par obligation pour la libération intégrale au moment de la Souscription.

En tenant compte de cette bonification, le prix de l'obligation libérée en entier ressort à
272 fr. 30

soit un placement à 5 1/2 0/0 sans tenir compte de la prime de remboursement.

Les formalités seront remplies pour l'admission à la Cote officielle de la Bourse de Paris.

GARANTIES

Ce placement est garanti par 67 kilomètres de chemins de fer de Montreuil-Bellay à Angers, presque entièrement achevés, et dont l'ouverture à l'exploitation aura lieu en novembre prochain.

Une convention conclue, sous réserve de l'approbation du gouvernement, *avec M. le président de la Compagnie des Charentes*, assure un revenu net de 12,500 francs par kilomètre, soit de **800,000 francs** pour la ligne de Montreuil-Bellay à Angers, alors que le service des 35,000 Obligations n'exige qu'une annuité totale de **558,000 francs**. Au delà de 25,000 francs de produit brut par kilomètre, la Compagnie de Maine-et-Loire et Nantes aura droit à la moitié de la recette.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE :

Le JEUDI 6 JUILLET de 10 à 4 heures

A LA SOCIÉTÉ DE DÉPOTS ET DE COMPTES COURANTS, 2, place de l'Opéra, à Paris.

On reçoit, dès maintenant, les demandes faites par correspondance, accompagnées du premier versement. LES SOUSCRIPTIONS D'OBLIGATIONS **LIBÉRÉES** AURONT UN DROIT DE PRÉFÉRENCE.

L'Administrateur délégué, SENCIER, G. O. ✻,
Ancien conseiller d'Etat, ancien préfet du Nord et du Rhône.

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur
DES
TIRAGES FINANCIERS
104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN donnant droit à la Prime gratuite.

Envoyer mandat ou timbres-poste.

MAGASIN A LOUER. — MATÉRIEL A VENDRE

DERNIERS JOURS
De la LIQUIDATION authentique des grands Magasins de Blan[c]

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)
L'adresse est soulignée dans l'intérêt du public

Le succès inouï de cette vente extraordinaire, commencée lundi dernier, au bénéfice de tout le monde, et à la perte inédite de 75 0/0 N'A PAS DE PRÉCÉDENT. Le plus fâcheux c'est que, malgré l'engagement pris par les commissaires de la liquidation, il a été et il est encore impossible de vendre après six heures du soir.

Le plus grave enfin c'est que des milliers de personnes, venues des points les plus éloignés de la grande Ville et des départements circonvoisins, n'ont pu pénétrer dans les magasins à cause de l'insuffisance du personnel, qui cependant avait été quadruplé pour la circonstance.

AUJOURD'HUI et jours suivants, GRANDE VENTE dans laquelle figureront les lots ci-après :

Article	Description	Prix
Mouchoirs	véritable Cholet, vendus ailleurs comme occasion 3 fr. 90, la douzaine	1 95
Services	de Saxe damassés, pur fil, 12 serviettes, une nappe de 2 m. 05, val. 35 fr., le serv.	13 75
Cretonne	blanche pour chemises, largeur 82 c., vendue ailleurs 70 c., le mètre......	» 40
Draps	cretonne blanche pour lit à deux personnes, valant réellement 5 fr., le drap.....	2 45
Toile	pour gr. draps de maître, pur fil de main, largeur 1 m. 05, valant 2 fr., le mètre.....	» 95
Mousseline	extra fine pour robes, valant en fabrique 2 fr., le mètre............	» 55
Chemises	pour hommes, percale couleur, plastron, toutes les encolures, les mêmes vendues 9 fr., la chemise.............	4 95
Cravates	dentelle crème, avec une fort jolie agrafe couleur or, vendues partout 95 cent., la cravate............	» 15
Chemises	pour dames, en très bonne cretonne, affichées partout comme occasion 2 fr. 25, la chemise...............	1 25
Petits Carrés	dossiers toile brodée, établis pour être vendus 75 c., le carré	» 10
Bas	de Paris, coton Jumel, 5 fils, valant réellement 20 fr., la douzaine...............	9 50
Chaussettes	écrues et fils coton Jumel, au lieu de 15 fr., la douzaine..........	7 50

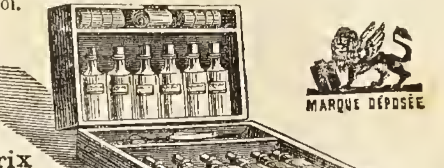
NOTA. — Les Magasins sont ouverts de 10 heures du matin à 6 heures du soir
ON NE VEND PAS LE DIMANCHE

CHEZ TOUS LIBRAIRES **BONS LIVRES** Ad Rion **10c**

Alphabet	Musique	Cent lectures	Corneill	Gymnastique
Lhomond	Solfege	Cent Récits	Racine	Arithmétique
Bon Langage	Dessin	Dimanche	Fénelon	Tenue Livres
Civilité	Géographie	Gerbe	Florian	Clé Science
Hist. France	Monde	Ornements	Buffon	Nuisibilité Tabac
Croisades	France	La Fontaine	Trésor	Utilité Oiseaux

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorrhagies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec indicateur pratique de l'emploi.



Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

RUGGIERI 5, place Blanche. — Feux d'artifice depuis 25 fr., 50 fr. 100 fr., et au dessus, emballés et prêts à emporter avec soi. **Flambeaux Shah de Perse** et **Feux oxhydriques de couleurs** pour retraites illuminées:

Nouvelle Encre. **J. GARDOT** DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

GUIDE PRATIQUE
DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — **Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflammations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections.** Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Rue de Rivoli Nº 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Malad[ies]
CONTAGIEUSES, VICES [DU SANG,] DARTR[ES]

Seuls approuvés p[ar l'Acadé]mie de médecine et [autorisés] par le gouvt, après [des] preuves publ. faites [devant des com]missions sur dix mil[le malades.] Seuls admis dans les [hôpitaux par] décret spel. Guériso[ns authen]tiques de tous les [cas chez] hom. fem. et enfs. Vote d'une récompense de [...]. *Préparations aussi parfaites que possibl[e]* [...]vant rendre de grands services à l'huma[nité. Ex]trait du rapport offel. Aucune autre méthode n['a] ces témoignages de supériorité. Traiteme[nt agré]able, rapide, inoffensif, secret, économique [...] chûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52[)...] bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, [...] au 1er Consult. grtes de midi à 6 h. et par corres[pondance.]

MAISON D'ACCOUCHEMENT M[me ...]
sage-femme de 1re classe, reçoit des pens[ionnaires.] Installation confortable. Consultations de 1[...] 79, faubourg Saint-Denis.

ASTHME ET PHTHISI[E]

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr [de l'effi]cacité de son remède contre l'asthme, l'o[ppression] et les maladies de poitrine, qu'il en envoi[e un flacon] *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la [demande.] Boulevard Sébastopol, 117 Paris.

Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE
LE LAIT ANTÉPHÉLIQ[UE]
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDE[S]
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire
Paris CANDÈS Bd St [Denis]

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU
Traitement prompt et certain des maladies les pl[us inv]étérées, écoulements, pertes, etc Boîte, 4 fr. *franc[o]*. 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toul[ouse].

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECIN[E]
Par la délicieuse Farine de Sant[é]
REVALESCIÈRE DU BAR[RY]
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN[E] REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE[AU] BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A[N]
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR[IS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, [...] mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausée[s,] vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, éto[uffements,] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép[uisement,] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cer[tains mets] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cur[es, y com]pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wu[rzer, Cam]phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sa[ns] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle [est préfé]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les [maux] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses j[ambes ni] dormir, ayant toujours le creux de [l'estomac] gonflé.

Cure nº 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a[vec étouf]fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation op[iniâtre de]* 9 ans. C'était terrible, et des médecins [...] avaient déclaré qu'il n'y avait pas mo[yen de le] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — Les [biscuits de] *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boî[tes de fer]blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr. o[u environ] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt pa[rtout chez] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 165

PARIS-THEATRE

DRAME

PALAIS-ROYAL

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché FRANCK

TRAGEDIE

MUSIQUE

MIETTE

YVES & BARRET Sc. G. BOUVY del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 13 au 19 Juillet 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXV

—

MARTHE-SUZANNE MIETTE

—

Paris-*Théâtre* s'est donné pour mission de faire passer, sous les yeux de ses lecteurs toutes les physionomies de la scène contemporaine. Grands et petits tous ceux qui tiennent à l'art dramatique, doivent défiler dans le grand kaléidoscope. Et, soit dit en passant pour répondre à quelques correspondances qui prouvent d'ailleurs l'intérêt qu'offre notre publication, il ne saurait y avoir d'ordre rigoureux, ni aucune classification dans notre travail qui trouve un des éléments de son succès dans une grande variété.

Si donc d'éminents artistes n'ont point encore paru, on peut être assuré qu'ils viendront à leur jour.

Nous continuons aujourd'hui, par Mlle Miette, la série des piquantes artistes du théâtre du Palais-Royal. Tout le monde connaît cette figure vive et attrayante qui a souvent inspiré nos peintres et nos statuaires, et que la scène dramatique a fini par enlever à l'atelier.

Marthe-Suzanne Miette a, en effet, jusqu'à présent, deux parts à peu près égales dans sa courte existence. Née à Nantes au mois de septembre 1854, elle vint fort jeune à Paris, et c'est dans un milieu tout autre que celui où elle remporte actuellement d'aimables succès, qu'elle fit ses premiers pas dans la carrière artistique.

Carpeaux, Clésinger, Chatrousse, Cabanel, Bouguereau, Saintin, Landelle, Tony Robert-Fleury, Jacquet et dix autres maîtres du ciseau et de la palette trouvèrent en elle un collaborateur inconscient. Pendant cinq ou six années, de 1863 à 1868, la jeune Miette fut une réputation d'atelier, et le marbre et la couleur reproduisirent, sous toutes les formes, sa précoce beauté.

La vocation dramatique vint bientôt la tourmenter et elle aborda tout d'un coup la scène sur ce petit théâtre de la Tour-d'Auvergne, où se sont produits pour la première fois tant de comédiens aujourd'hui parvenus à la célébrité. Elle joua là quelques rôles dans ce répertoire varié que l'on pourrait presque appeler semi-classique, car il se compose de succès consacrés sur toutes les scènes, à quelque genre qu'elles appartiennent.

Ces exercices faits devant le public sont excellents pour habituer les jeunes artistes au feu de la rampe, mais ils ne sont pas toujours suffisants. C'est ce que comprit Mlle Miette; aussi ne voulant pas borner là ses études, elle entra au Conservatoire, dont elle suivit les cours avec assiduité.

Mais elle ne resta pas longtemps dans les classes de la rue Bergère : aussitôt après les événements de 1870-1871, un engagement l'appela au Palais-Royal, où depuis cinq ans elle a sa petite place et fait partie de ce noyau de gracieuses jeunes femmes que les auteurs ne traitent pas en enfant gâtées, car ils n'écrivent leurs rôles que pour les excellents comédiens de l'endroit, mais qui plaisent au public par leur figure intelligente, leur tournure accorte et leur jeu fin et provoquant.

C'est, je crois, dans Rosine, du *Bourgeois de Paris*, que Marie-Suzanne Miette fit son premier début sur la scène de la rue de Valois, le 18 août 1871. Depuis on l'a vue dans la plupart des grands ouvrages qui portent les noms des Labiche, des Meilhac et Ludovic Halévy, des Gondinet, des Chivot et Duru, et de tous les spirituels maîtres de l'endroit.

Ainsi, dans les *Diables roses*, elle reprit le rôle d'Aline, le 25 septembre 1871, et un mois après, également dans une reprise, la *Mariée du Mardi-Gras*, Mlle Miette avait gagné ses chevrons avec le rôle de Loulou.

Puis vinrent successivement :

Virginie, dans *Tricoche et Cacolet*, qui fut sa première création, le 6 décembre 1871 ;

Lucile, dans les *Filles de Barazin*, un acte, de Duru et Chivot ;

Léontine, dans les *Deux Noces de Boisjoli*, le 5 juillet 1872 ;

Adèle, dans le *Réveillon*, le 11 septembre 1872 ;

Juliette, dans *Doit-on le dire*, de Labiche et Duru, le 18 janvier 1873 ;

Françoise, dans le *Baptême du p'tit Oscar*, de Grangé et Bernard, le 6 août 1873 ;

Amidonette, dans le *Hussard persécuté*, d'Hervé, le 12 septembre 1873 ;

Alice, dans la *Dame au passe-partout*, un acte, de MM. Grangé et Bernard, le 11 juin 1894 ;

Nina, dans la *Boule*, de Meilhac et Halévy, le 24 novembre 1874 ;

Cadissette, dans le *Panache*, de Gondinet, le 12 octobre 1875.

Tous ces petits rôles ne sont pas, évidemment, de nature à rendre une artiste célèbre et il ne faut point, pour les remplir, avoir un talent de premier ordre. Mais ils demandent une réelle habileté, et exigent de leurs interprètes certaines qualités qui ne sont point assez communes pour qu'elles ne soient pas très-appréciables.

Mlle Miette n'est pas seulement une fort jolie personne, elle joint à une physionomie attachante une vivacité d'allures absolument indispensable à côté de comédiens comme Geoffroy, Brasseur, Lhéritier et bien d'autres encore qui absorbent le spectateur par l'importance de leur rôle et la perfection de leur talent. Elle dit bien le mot, sait tenir la scène, et rend proportionnellement au théâtre du Palais-Royal les services qu'il réclame de ses pensionnaires. C'est une des actrices les mieux placées de l'endroit dans l'esprit du public qui, depuis Mme Thierret, d'exhilarante mémoire, n'est plus habitué à rencontrer de véritables comédiennes sur cette scène tout entière livrée par les auteurs à la merveilleuse fantaisie d'acteurs inimitables, qui ont su conserver dans ce coin de Paris les traditions du rire naturel et de la franche gaieté.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

FÉLICIEN DAVID

qui seront suivis de la biographie et du portrait de Madame

ANNA DE LA GRANGE

(Ex prima donna du Théâtre-Italien)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Reprise du *Freyschutz.*

Nous pensons que si M. Halanzier a repris le *Freyschutz* avant certaines œuvres dont on attend impatiemment le retour à l'Opéra, ce n'est point par une prédilection marquée pour le chef-d'œuvre de Weber, mais parce que, en raison de sa dimension moyenne, cette partition peut tenir l'affiche en compagnie d'un grand ouvrage chorégraphique, tel que *Sylvia*, par exemple.

Freyschutz est une œuvre exquise, d'une rare délicatesse d'idées et de sentiment, dont les nuances adorables se perdent dans un cadre aussi vaste que celui de notre grand Opéra.

La mélodie toute imprégnée de tendresse qui voltige sur les lèvres de Max et d'Agathe, l'esprit fin et d'une malice si charmante dont Annette est l'aimable personnification, ont besoin de se répandre, pour ainsi dire, dans l'intimité. Les couleurs pures et brillantes dont l'ensemble se fond dans une harmonie si délicieuse veulent un milieu discret où elles puissent rayonner sans forcer leur éclat.

Comme *Don Juan*, comme *Obéron*, *Freyschutz* a été conçu pour être interprété sur une scène de demi-caractère. Il appartient par sa nature au répertoire du Théâtre-Lyrique, et c'est là que nous voudrions le voir monter avec des interprètes dignes de lui. A l'Opéra, nous le répétons, les lignes perdent de leurs contours délicats; et la note rêveuse et sentimentale s'efface dans l'immensité de la salle. C'est aussi lorsqu'on entend de pareilles œuvres que la situation de l'orchestre au nouveau théâtre paraît surtout défectueuse, et que l'on sent la nécessité de surélever le plancher des musiciens à la hauteur des fauteuils d'orchestre.

L'interprétation du *Freyschutz* est loin d'être bonne. M. Silva, avec sa grosse voix de baryton, est mal placé dans le rôle de Max, et Mlle Baux, malgré sa jolie voix, a trop d'inexpérience pour celui d'Agathe ; le grand air du deuxième acte et la *Prière*, au troisième, réclament un talent de premier ordre. Gailhard a bien accusé certaines parties du personnage de Gaspard. Mais c'est à Mlle Daram, à qui le rôle d'Annette est familier, car elle l'a joué cent fois à l'ancien Théâtre-Lyrique, que doivent s'adresser les meilleurs éloges.

L'orchestre et les chœurs ont bien marché. Le fameux chœur des gardes-chasse a été chanté avec un excellent ensemble.

La mise en scène est soignée. Nous devons une mention spéciale au décor de la fonte des balles. Le site est des plus pittoresques et la nuit, quand les apparitions remplissent la forêt, le tableau est tout à fait saisissant et digne du premier théâtre du monde.

PALAIS-ROYAL

Premières représentations de : l'*Ombrelle*, vaudeville en un acte de M. Saint-Agnan; la *Partie d'échecs*, comédie en un acte de M. Paul Ferrier.

Avec la reprise de la joyeuse comédie de M. Gondinet : *Gavaut, Minard et Cie*, où Geoffroy et Lhéritier sont toujours admirables, le Palais-Royal a monté deux petites pièces nouvelles pour composer son spectacle d'été.

L'une : l'*Ombrelle*, est un amusant lever de rideau plein d'incidents comiques et égayé de joyeux couplets. Cette ombrelle provoque entre les époux Fourachot et le sieur Grippelaine et sa femme Minette des explications qui s'embrouillent dans les quiproquos les plus fantaisistes. Ces choses-là ne se racontent pas; il vaut d'autant mieux les aller voir qu'elles sont dites d'une façon charmante par MM. Montbars, Raymond et Bourgeotte, et que Mlles Lemercier et Charvet sont fort attrayantes dans toute leur personne.

La *Partie d'échecs* est de M. Paul Ferrier, un auteur à qui la Comédie-Française a déjà ouvert trois fois ses portes et qui obtint au Palais-Royal un si complet succès avec les *Incendiés de Massoulard.*

M. Ferrier a encore été très applaudi avec sa nouvelle petite pièce. C'est l'histoire d'une intrigue amoureuse tramée sous une tonnelle pendant une partie d'échecs. Le banc fraîchement peint trahit les rendez-vous en laissant une empreinte sur le dos de ceux qui viennent s'asseoir à l'ombrage de la tonnelle. De là des scènes de menace et de violence où les innocents sont accusés et où les coupables ne sont même pas soupçonnés.

C'est vif, amusant, spirituel et bien enlevé par Lhéritier, Luguet; Mmes Lemercier et de Cléry.

VARIÉTÉS

Première représentation de : Les *Jolies Filles de Grévin*, fantaisie en quatre actes, de MM. Léon et Frantz Beauvallet.

MM. Beauvallet avaient présenté à l'ancienne direction du théâtre Cluny une fantaisie qui devait réunir, sous les yeux des habitants de la rive gauche, un échantillon des divers types des demoiselles qui font les délices du jardin Bullier. Ce théâtre abandonnant le genre léger pour revenir aux drames et aux comédies, les auteurs ont passé la Seine et apporté leur pièce en plein boulevard Montmartre. Il était alors de toute nécessité de mêler aux grisettes des femmes du demi-monde et de trouver un titre qui fut un *pavillon* susceptible de couvrir la *marchandise.*

Les *Jolies Filles de Grévin!* cela est, ma foi, bien trouvé. Grévin méritait, en effet, de donner son nom à tout ce bataillon féminin qu'il conduit avec un brio si charmant à travers la *Vie parisienne* et les coulisses des théâtres achalandés par les membres du Jockey-Club et du Skating-Rinck.

Où est la pièce dans la fantaisie de MM. Beauvallet? Je n'en sais absolument rien. Ces messieurs nous font assister à un défilé de cocodettes plus ou moins séduisantes et spirituelles, vêtues quelquefois avec goût, souvent avec excentricité et montrant toujours le plus possible de ce qu'elles pensent être des appas pour le public.

Certes, il y a là de jolies filles. Et d'abord Céline Montaland, dont la beauté semble devoir être éternelle; puis Mlle Donvé, accorte et piquante sous son travesti. Mais toutes ne sont pas dignes du crayon de Grévin et ne pourraient pas poser pour la première page du *Journal amusant.*

Enfin! par ce temps de chaleur caniculaire, ne soyons pas trop exigeants et convenons qu'il vaut mieux avoir à regarder des minois agréables et des toilettes tapageuses que d'être obligé de tendre son esprit pour suivre une situation dramatique. Sous ce rapport, les *Jolies Filles de Grévin* ont leur raison d'être, et nous souhaitons aux artistes en société d'en recueillir quelques profits.

NOUVELLE

UN SACRIFICE (1)

—

I

En 1873, la plupart des grands journaux de Paris annonçaient, comme une nouvelle digne d'être remarquée, le mariage du baron de Veaucel, ancien préfet, sous l'Empire, de l'un des départements importants du midi de la France, avec Mlle Valentine de Morière, fille du général comte de ce nom.

Le baron avait soixante-dix-huit ans.

La jeune fille venait d'accomplir sa dix-neuvième année.

Certes, il y avait, dans l'annonce de cet hymen si disproportionné, bien de quoi défrayer la conversation des salons de Paris au moins pendant huit jours.

Aussi ne parlait-on que de cela sur les deux rives de la Seine ; le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré étaient, cette fois, en parfait accord.

Chacun se demandait quel motif avait pu déterminer une semblable union, et personne ne parvenait à l'expliquer.

Mlle de Morière possédait une fortune au moins égale à celle que lui apportait le vieux baron : l'intérêt ne pouvait donc être invoqué comme excuse au sacrifice que, de gaîté de cœur, avait consommé la jeune fille.

D'un autre côté, le caractère froid et sensé de l'époux ne permettait pas d'admettre la supposition d'une folle passion pour une enfant dont il eût pu être l'aïeul.

Evidemment, tout ceci cachait un mystère, mystère qui mettait en défaut la perspicacité féminine, cette seconde vue si difficile pourtant à détourner du chemin de la vérité.

La première soirée où parurent les nouveaux époux leur fut entièrement consacrée ; c'était à qui complimenterait l'heureux couple, dans l'espoir de lire sur le visage de la jeune baronne la trace d'une contrainte adroitement déguisée ; mais, malgré les imperceptibles sourires qui erraient sur les lèvres des femmes qui souhaitaient à l'épousée un bonheur sans mélange, la physionomie de celle-ci exprimait un si parfait contentement et une gaîté si pleine de franchise et de naturel, que ces dames durent, non sans un violent dépit, se résigner à ne rien savoir.

Quant au baron, il avait l'air d'être si fier de goûter une félicité parfaite, que les jeunes gens, empressés de lui serrer la main, dans l'espoir de devenir bientôt les consolateurs de sa femme, le quittaient en se récriant hautement contre la fatuité qu'il montrait.

Bref, chacun en fut pour sa peine.

Mme la comtesse de Graboffwski en fit une migraine épouvantable.

Et le jeune Arthur de Berny déclara qu'il aimerait mieux courir trois handicaps sur sa fougueuse jument *Pavillonne* que chercher plus longtemps le mot d'une énigme si extraordinaire.

II

Georges de Vaucel, seul et unique héritier du baron son oncle, était un jeune homme plein de franchise et de loyauté ; malheureusement, doué d'un goût aventureux et d'une extrême mobilité de pensées, il s'était jeté à corps perdu dans le tourbillon des plaisirs parisiens, sans regarder derrière lui et sans songer combien l'existence désordonnée à laquelle il se livrait, avec toute l'ardeur de ses vingt-deux ans, pouvait exercer une influence fâcheuse sur son avenir.

Il n'était bruit, dans le monde viveur, que des prouesses de tous genres accomplies par lui; il avait fini par s'étourdir à la fumée des louanges dont on l'aveuglait, et ne cherchait qu'à surpasser, par de nouveaux triomphes, ceux que ses folies remportaient.

C'était cependant une bonne nature que celle de Georges, et malgré les vices qu'il avait pris à tâche de se donner, il n'avait pu parvenir à comprimer les élans de son cœur, toujours prêt à battre à la vue de tout ce qui était grand, noble ou beau, et, quoiqu'il affectât un profond dédain pour toutes les croyances et les préjugés du monde, nul plus que lui n'était disposé à exposer sa vie pour les défendre.

Assemblage bizarre de sentiments divers prenant naissance dans le développement des circonstances qui les mettaient en jeu.

Il existait quelqu'un qui ne s'abusait guère sur le faux semblant de réputation détestable que Georges ambitionnait.

C'était Valentine.

Elevée en quelque sorte auprès du jeune homme, en raison de l'étroite amitié qui unissait le baron et son père, elle avait senti naître en son âme un amour si chaste et si pur pour le compagnon de son enfance, que, bien que jamais elle n'eut remarqué chez lui la moindre réciprocité, elle s'était bercée de l'espoir qu'un jour ou l'autre il finirait lui aussi par l'aimer, et, décidée à ne pas se marier plutôt que d'être forcée de devenir la femme d'un autre, elle avait successivement repoussé les diverses alliances qui s'étaient offertes.

Georges trouvait Valentine charmante, et se fût fait tuer cent fois pour venger son honneur attaqué ; mais, entraîné par le courant des amours faciles qui le captivaient, il n'avait pas songé qu'il lui eût suffi d'adresser un mot de tendresse à la jeune fille pour s'assurer la possession d'une femme dont chacun enviait la main et qui la lui eût donnée, en l'accompagnant de tous les trésors d'amour que peut contenir un cœur virginal.

Hélas! elle espérait toujours, la pauvre enfant.

III

Si Valentine excusait tout ce que la conduite de Georges avait d'inexcusable, en attendant qu'il plût au jeune homme égaré de rentrer dans le droit chemin, il n'en était pas de même du baron, qui, furieux contre son neveu, l'accablait chaque jour de reproches amers, et finit par briser toute relation avec lui.

C'était le général que le baron avait choisi pour confident du chagrin que lui causaient les désordres du *coquin de neveu*, et plusieurs fois il lui avait fait part de l'intention formelle dans laquelle il se trouvait de déshériter celui-ci, et le général de Morière, partageant la juste indignation du vieillard, applaudissait des deux mains à cette action, qu'il considérait comme un châtiment plus que mérité.

Cependant, tout en parlant sans cesse, le baron s'en tenait à la menace, et Valentine, qui avait eu connaissance de la mesure de rigueur qui, semblable à l'épée de Damoclès, était perpétuellement suspendue au-dessus de la tête de Georges, demandait chaque soir à Dieu, dans sa prière, de faire descendre dans le cœur de l'oncle irrité la patience et la disposition au pardon.

Un jour, le baron entra chez le général, en donnant tous les signes de la plus violente exaltation.

— Tenez, général, voyez jusqu'où peuvent aller la démence et l'oubli de toutes les convenances.

Et en disant ces mots, il tendit à M. de Morlière une lettre dépliée.

Celui-ci la prit, la lut et invita sa fille à faire un tour de jardin, afin de pouvoir causer en toute liberté avec M. de Veaucel.

Valentine obéit ; mais, comprenant qu'il s'agissait de quelque nouvelle folie de Georges, elle résolut de ne pas perdre un mot de la conversation des deux hommes, et, fermant la porte derrière elle, elle appliqua une oreille attentive à la serrure.

C'était bien un peu indiscret, mais quelle femme n'est pas un peu curieuse, lorsqu'il est question d'apprendre quelque chose sur le compte de celui qu'elle aime?

— Ainsi, général, vous le voyez ; le drôle ne s'est pas contenté de se livrer à tous les écarts d'une vie passée au milieu des orgies les plus échevelées et de la dissipation la plus effrénée, le voici qui met le comble à ses indignités en partant pour l'Angleterre avec une danseuse de l'Opéra, qu'il a publiquement enlevée et qu'il veut épouser.

— C'est infâme, s'écria le général.

— Oui, c'est monstrueux, reprit le baron, et, dès à présent, je n'hésite plus, je vais chez mon notaire pour aviser au moyen d'enlever à Georges le droit de disposer après moi d'une fortune dont il ne saurait faire, après ma mort, qu'un indigne emploi.

— Allez, répondit le général, puisqu'il n'y a que cette bien dure privation qui le puisse corriger.

— Bien dure! mais vous n'y songez pas! Donner son nom à une comédienne, à une femme qui... Allons donc! Mais, j'y pense, exclama tout à coup le baron en se frappant le front, si je me servais des mêmes armes que lui pour le déshériter... Oui, c'est cela!

— Que voulez-vous dire?

— Ah! pendard, continua le vieillard en arpentant la chambre à grands pas, tu te maries avec une fille de théâtre, eh bien, moi aussi je veux me marier, et de cette façon je serai libre de faire passer tout ce que je possède sur la tête de la femme que j'épouserai.

— Comment! vous marier! vous! à votre âge?

— Oui certes, mais rassurez-vous, je ne veux être mari que de nom, je chercherai quelque jeune fille pauvre, dont l'éducation me réponde de sa sagesse ; et je ne lui demanderai, en retour de la fortune que je lui laisserai, que de rester auprès de moi jusqu'à ce que Dieu me rappelle à lui, et me regardant comme son père et m'aimant comme un ami.

Le général ne trouva rien à répondre au baron, enchanté d'avoir trouvé cet expédient.

IV

Lorsque Valentine rentra dans le salon, ses joues était couvertes d'une pâleur inaccoutumée et son regard brillait d'un éclat fiévreux.

Bientôt le général en fit la remarque.

(1) Reproduction et traduction interdites aux journaux qui n'ont pas un traité avec la Société des gens de lettres.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? lui dit-il en l'envisageant, comme tu es pâle?

— Je n'ai rien, mon père. Seulement, je l'avoue, je suis dominée par la crainte que vous ne me refusiez ce que je vais vous demander.

— Qu'est-ce donc?

Le baron fit un mouvement pour se retirer.

— Oh! restez, dit la jeune fille. N'êtes-vous pas l'ami de mon père? A ce titre, vous pouvez entendre la prière que j'ai à lui adresser.

— Parle vite, que je sache...

— M'y voici. Plusieurs fois vous m'avez reproché d'être restée insensible aux hommages de ceux qui vous demandaient ma main.

— En effet, je n'ai jamais compris comment une jeune fille de ton âge montrait tant d'aversion pour le mariage.

— C'est que j'avais l'intention de me retirer dans un couvent, mon père, reprit Valentine en baissant les yeux jusqu'à terre pour ne pas laisser voir son trouble.

Le général fit un bond en arrière.

— Dans un couvent! mais c'est une plaisanterie.

— Le général a raison, dit à son tour le baron, ceci ne peut être possible. Parmi tous les jeunes gens qui aspirent à devenir votre époux, il y a de fort jolis garçons, et il n'est pas naturel que vous les repoussiez comme s'il s'agissait d'un vieillard comme moi.

— Et cependant, monsieur le baron, si mon père ne me permettait pas d'entrer au couvent et qu'il me forçât à me marier, je préférerais un bon vieillard comme vous à tous ces jeunes gens que je déteste.

— Ah! par exemple, voilà qui est trop fort! ne put s'empêcher d'exclamer le général.

— Vous épouseriez un homme de mon âge, dit le baron, au comble de la surprise.

— Si je ne pouvais entrer au couvent, oui.

Les deux amis étaient restés confondus d'étonnement; en vain ils pressèrent la jeune fille d'expliquer un si étrange caprice, ils ne purent rien savoir.

— Mais alors, fit tout à coup le baron au général, si tout ce que dit Valentine est sérieux, que pensez-vous de la réalisation du projet dont je vous parlais tout à l'heure avec sa participation?

Une nouvelle marque d'incrédulité fut la réponse du général, qui ne permit pas qu'on s'arrêtât davantage à l'extravagance de sa fille, mais le lendemain celle-ci renouvela l'expression de son désir, puis le surlendemain; au bout de huit jours le général s'avouait vaincu et consentait à la bizarre union de sa fille avec le baron.

Le contrat fut signé aussitôt.

Maintenant, dit en elle-même Valentine, après avoir apposé sa signature à côté de celle de son futur époux, je pourrai conserver la fortune de Georges!

V

Ce fut ainsi que, pour sauver de la ruine l'homme qu'elle aimait, Mlle Valentine de La Morlière enchaîna volontairement sa destinée à celle d'un vieillard.

Mais elle avait compté sans ses forces, la douce victime.

Un an après son mariage, une sombre mélancolie s'empara d'elle.

Georges avait quitté l'Angleterre sans donner de ses nouvelles.

Trop tard elle comprit que c'en était fait de son bonheur en cette vie.

Un jour de printemps, elle s'éteignit en murmurant le nom de Georges.

Son mari avait dépassé sa quatre-vingtième année.

Il mit un bouquet de fleurs d'oranger sur le corps inanimé de sa femme et ne lui survécut que deux mois.

Georges hérita des biens du dernier vivant sans jamais s'être douté du noble dévouement qui lui en avait assuré la possession.

H. Gourdon de Genouillac.

A HELÈNE

—

Vous aimer, c'est peine perdue,
La froideur est votre manteau,
Hélène, grâce descendue
Du meilleur cadre Watteau.

Délicate, de pâte exquise,
Je vous ai vue en kaolin,
Bergère, soubrette ou marquise,
Ayant aux pieds votre carlin.

S'il est des bijoux que l'on taxe,
Pour leur finesse, à des prix fous,
Quelle figurine de Saxe
Est plus précieuse que vous?

Avec des mines dégagées,
Vous donniez dans un demi-jour
A votre singe des dragées,
En robes à la Pompadour.

Un abbé qui s'émerillonne
Des gaillardises du dessin
Posait la mouche qui rayonne,
Noire sur la neige du sein;

Et vos deux lèvres de cerises,
Où perle un rire intelligent,
Répètent des choses apprises
Aux petits soupers du Régent.

Vous n'êtes pas de notre époque:
Il faudrait pour vous supplier
N'avoir pas notre habit baroque,
Mais être duc ou chevalier,

Froisser un jabot de dentelle,
Dire, en tournant sur ses talons:
« Palsambleu, je m'en vais, la belle,
» Vous envoyer les violons. »

Dans ce temps froid et sans chimère,
De soucis mesquins et constants,
Vous êtes comme une grand'mère,
Une grand'mère de vingt ans.

Mais vous manquez de complaisance,
Et vos sœurs de l'ancienne cour
Auraient un mot de médisance
Pour vos luttes contre l'amour.

Albert Mérat.

AVENTURES ET HISTORIETTES THÉATRALES

—

COMME UN SEUL HOMME...

—

J'ai beaucoup connu, jadis, un brave homme qui avait amassé une fort jolie fortune, — vingt ou vingt-cinq mille livres de rentes, — non pas en élevant des lapins, mais en extropiant la littérature dramatique de son temps.

Je m'explique.

Le bonhomme avait été, — trente années durant, — directeur de théâtre en province et, pendant sa gestion, il n'avait jamais hésité à monter les pièces les plus coûteuses à mettre en scène; jamais ces mots: « Drame à grand spectacle » n'avaient fait reculer sa parcimonie, pourtant bien connue.

Il faut vous dire, — et c'est là ce qui rend sa hardiesse si notable, — qu'il possédait une troupe « complète, » se composant de trois personnes en le comptant, et que son magasin à décors contenait strictement deux toiles de fond: une forêt et un salon.

— Avec cela, disait-il, et UN PEU D'ADRESSE pour arranger les pièces, je peux tout jouer.

Or, comme son personnel, si restreint qu'il fût, se modifiait parfois, qu'il avait, pour composer sa troupe, avec lui-même, tantôt deux hommes et tantôt deux femmes, il en résultait qu'il était souvent obligé, dans les modifications *adroites* qu'il imposait aux pièces qu'il voulait monter, de changer le sexe des personnages. Il mettait, par exemple, *une comtesse* à la place d'*un comte*, et *vice versa*, ce qui fait que l'on voyait deux hommes entre eux, ou deux femmes entre elles, échanger les déclarations d'amour les plus tendres et se baiser les mains et le cou avec une ardeur édifiante.

Le parterre riait ou sifflait, mais il avait payé, c'était le principal.

Maintes fois même, le pauvre X..., le directeur en question, se vit obligé de jouer deux rôles en même temps.

Ce qui amenait des scènes de ce genre:

Alfred, *avec une voix de basse.* — Monsieur le comte, je viens vous demander raison de l'ignominie dont vous m'accablez dans la personne de ma fille.

(*Passant de l'autre côté de la scène et prenant une voix flûtée.*)

— Volontiers, monsieur le baron, et quelles sont vos armes?

(*Revenant à droite et reprenant sa grosse voix.*)

— Je choisis l'épée.

(*Petite voix.*) Et moi, le pistolet.

(*Grosse voix.*) Le pistolet, monsieur, c'est l'arme d'un lâche, et j'ai envie de vous le prouver en appliquant sur votre figure une correction manuelle.

(*Petite voix.*) Vous ne ferez pas cela?

(*Grosse voix.*) Je le ferai.

Ici l'acteur s'administre à lui-même un vigoureux soufflet..., ce qui amuse beaucoup le public.

C'était déjà joli, comme vous voyez, et la vraisemblance scénique était suffisamment piétinée. Eh bien, ce n'était rien que ces scènes de mœurs à côté des *pièces militaires* (!) que mon ami avait le toupet de présenter à son public.

Pour mettre deux armées en présence, — dans le décor de la forêt, naturellement, — il posait deux individus sur le théâtre. Celui qui devait représenter l'armée vaincue, c'est-à-dire celui qui

devait être, à un moment donné, roué de coups par son camarade, touchait cinquante centimes de feux ; l'autre, celui qui « faisait l'armée française, » ne recevait pas de feux, de peur qu'il n'en mît trop dans son jeu, et qu'il ne battit trop énergiquement l'armée ennemie.

Il arrivait de temps à autre que l'armée vaincue, c'est-à-dire l'individu qui venait d'être « *taillé en pièces,* » s'ennuyait de son rôle et se prenait à crier :

— Ah ! gredin de *bataillon français !* Ah ! tu t'y prends en traître ; ah ! tu m'as fait mal en me tuant ! Eh bien ! à ton tour, attrape !

Et l'armée qui devait être morte ressuscitait, et flanquait des coups de pied, des coups de poings, des coups de tête au *peuple français* qui prenait la fuite, et criait, malgré un œil poché et un nez doublé de volume par l'action du combat :

— La victoire est à nous, les ennemis ont mordu la poussière !

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE. — La troupe du Grand-Théâtre, réunie par M. Campo-Casso, serait ainsi composée : MM. Mierwinski et Eyraud, fort ténors ; Rodier, premier ténor léger ; Cabanne, deuxième ténor ; Echetto, basse de grand opéra ; Neveu, basse d'opéra comique ; Solve, baryton d'opéra comique ; Dervilliers, trial ; Nief, laruette ; Mmes Priola, chanteuse légère ; Stucklé, forte chanteuse falcon ; Leavington et Perlat, fortes chanteuses ; Stolz-Reine, première dugazon. On prête à M. Campo-Casso l'intention d'ouvrir par *Aïda.*

POITIERS. — Les fêtes du Congrès ont été très brillantes ; les deux concerts de vendredi et de samedi ont été splendides ; succès colossal pour Mlle Mauduit, qui a été rappelée quatre fois.

ROUEN. — THÉATRE DU CIRQUE. — Ernesto Rossi est venu donner, dans la vaste salle du Cirque Saint-Sever, une représentation d'*Hamlet* à laquelle assistait un nombreux public.

Les dames étaient venues dans des toilettes brillantes pour faire honneur au grand tragédien italien. Le succès a été très grand, la scène du médaillon a surtout produit un effet puissant.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — A l'occasion de l'Exposition d'hygiène et de sauvetage — qui attire dans notre ville bon nombre d'étrangers de distinction — deux théâtres sont ouverts en ce moment à Bruxelles : le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, où l'on joue la *Reine Indigo,* avec Mlle Anna Van Ghell, et le théâtre de l'Alhambra, qui nous offre la reprise du *Tour du Monde* (remis à neuf), joué précédemment sur la scène des Galeries-Saint-Hubert.

La *Reine Indigo* est montée à l'Alcazar avec les plus grands soins ; décors et costumes viennent du théâtre de la Renaissance de Paris ; les chœurs ont été recrutés parmi le personnel de la Monnaie ; quant aux rôles principaux, ils sont fort bien tenus par Mlle Van Ghell, Mme Aline Duval ; MM. Urbain, Pescheux et Herbier. — L'une des dernières représentations de la *Reine Indigo* a été honorée de la présence de l'ambassade marocaine, qui a témoigné le désir de revoir, avant son départ, l'œuvre si justement applaudie de l'auteur du *Beau Danube.*

SPA. — La réouverture du théâtre du Casino a eu lieu dimanche dernier par la *Grande Duchesse de Gérolstein,* jouée par Mme Bonelli et M. Guérin. La troupe de MM. Jahn et Carpier renferme de bons éléments, qui font augurer favorablement des représentations suivantes. La troupe de comédie a débuté dans le *Panache,* de Gondinct, et a reçu de nombreuses marques de sympathie.

OSTENDE. — C'est par le *Procès Vauradieux,* d'Hennequin, que commenceront les représentations du théâtre d'Ostende, dirigé cette année par M. Lafon. Parmi les artistes engagés, nous remarquons les noms de MM. A. Véniat, Bellefonds, Chatillon, Fraisant, Van Damme et Thaïs ; Mmes Cottin, jeune premier rôle du théâtre de Lyon ; Thaïs, première ingénuité ; Marie Gross, jeune première ; Camille Heyaert, grande coquette ; Van Damme, soubrette, et Dervier, duègne.

La troupe de M. Lafon répète en ce moment *Loulou, Madame Caverlet,* le *Panache* et autres nouveautés.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

— Le *Roi Lahore,* grand opéra en 4 actes, paroles de Louis Gallet, musique de J. Massenet, est reçu à l'Opéra et va être mis de suite à l'étude. Les principaux rôles sont confiés à Mlle de Rezké et MM. Salomon et Lassalle.

— A la Porte-Saint-Martin, il n'est question ni de la reprise des *Bohémiens* ni de celle du *Bâtard,* de Touroude, comme nous le lisons dans plusieurs journaux.

MM. Ritt et Larochelle préparent une reprise de la *Tour de Nesle,* avec Dumaine dans Buridan et Mme Marie Laurent dans Marguerite de Bourgogne.

— L'affaire de l'Opéra-Comique est toujours pendante. Les bruits les plus contradictoires circulent, sans qu'il nous soit possible de les contrôler. Les uns prétendent que depuis le 31 mai M. du Locle, ayant donné sa démission, a cessé d'être directeur ; d'autres assurent que cette démission n'a pas été acceptée et que M. du Locle est toujours titulaire, et par conséquent responsable.

En attendant, le théâtre est désert. Le concierge lui-même a quitté sa loge, après avoir fermé la porte de l'entrée des artistes.

Les candidats à la succession de M. du Locle seraient, d'après l'*Entr'acte,* assez nombreux. Outre M. Carvalho, notre confrère cite MM. Lefort, de Leuven, Moreau-Sainti.

— M. Faure organise actuellement une petite troupe instrumentale et vocale pour aller donner des concerts dans les principales villes de France. Le célèbre baryton de l'Opéra a déjà engagé les sœurs Badia.

— Le jury du concours Cressent vient aussi d'être désigné. En font partie :

MM. Delibes, Th. Dubois, Eug. Gauthier, Guiraud, Lenepveu et Massenet, pour la partie musicale.

MM. Cormon, de Lapommeraye et de Leuven, pour le poëme.

— M. Montigny vient de recevoir une comédie en trois actes de M. Paul Ferrier. Cette pièce, intitulée les *Compensations,* était reçue à la Comédie-Française, mais ne devait passer que dans le courant de l'année prochaine.

Un joli rôle à distribuer à Saint-Germain a décidé M. Paul Ferrier à retirer sa pièce et à la porter boulevard Bonne-Nouvelle, où elle sera jouée en septembre.

— Voici la distribution d'*Un monsieur qui suit les femmes,* qu'on répète en ce moment au Vaudeville, pour passer prochainement :

Duchemin	MM. Dieudonné.
Dermont	Boissclot
Guérin	Michel
De Lerny	Georges
Clémence	Mmes Davray
Eveline	Derson
Florine	Lamane
Mathilde	Cécille

Les autres rôles par MM. Reney, Tolly, Bource.

— Les rôles de l'*Ami Fritz,* la comédie en trois actes de MM. Erckmann-Chatrian, qui doit passer au Théâtre-Français après *Rome vaincue,* viennent d'être distribués à MM. Got, Febvre, Barré, Garraud, Truffier, Coquelin cadet, et à Mmes Jouassain, Reichemberg et Thénard.

— M. Vizentini vient d'engager Mlle Singelée.

— Il paraît que la direction du théâtre Taitbout est de nouveau vacante.

— On dit que Verdi intenterait à M. du Locle une action en remboursement d'une somme de 80,000 francs.

— M. Vizentini vient de signer un traité avec M. Maurel, un baryton de grand mérite, qui chanta pendant quelque temps à l'Opéra après sa sortie du Conservatoire et qui est actuellement au théâtre de Coven-Gardent.

— Les concours annuels à huis-clos ont commencé vendredi et samedi derniers au Conservatoire national de musique et de déclamation, par les concours de solfége des élèves chanteurs.

Le jury se composait de M. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire, président ; MM. François Bazin, Marmontel, Savart, Alkan, Valenti, Lavignac, Oscar Comettant et Vervoitte.

Le premier jour du concours a été consacré aux épreuves de la dictée musicale et de la théorie écrite ; le second jour, à la lecture d'une leçon de solfége à deux mouvements et à changements de clefs.

Voici les résultats de cet intéressant concours :

Classe des hommes :

Neuf concurrents ont été admis au concours définitif après les épreuves écrites :

1re médaille, M. Maris.

2e médaille, MM. Lorrain et Villaret.

3e médaille, M. Sellier.

Classe des femmes :

Dix-sept jeunes cantatrices ont été admises à concourir :

1re médaille, Mlles Castillon, Puisais et Boulart.

2e médaille, Mlles Tisserand, Esposito et Regaudiat.

3e médaille, Mlles Dupuis et Ingman.

— Les théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou se disposent, comme celui de Vienne, à représenter *Sylvia,* le nouveau ballet de l'Opéra.

— M. Castellano a signé plusieurs engagements d'actrices importants pour la féerie des *Sept Châteaux du Diable*, de MM. d'Ennery et Clairville, qui sera jouée au Châtelet vers le 15 octobre prochain.

Voici la distribution des principaux rôles :

Regaillette, Mmes Thérésa.
Sathaniel, Rose Desnoyers.
Azelie, Donné.
Satan, MM. Luco.
Panache, Cosmes.
Raymond, Paul Forge.
Ric-à-Rac, Théol.

Les *Sept Châteaux* seront montés avec un très grand luxe de décors.

— On vient d'ouvrir au secrétariat du Conservatoire de Paris une souscription pour élever un monument à Bellini.

M. Ambroise Thomas et les professeurs du Conservatoire se sont fait inscrire en tête de cette liste.

— L'engagement de M. Bosquin à l'Opéra vient d'être renouvelé aux mêmes clauses et conditions que par le passé.

— On espère que, grâce à quelques modifications consenties par l'auteur sur la demande de la censure, *Châteaufort*, la pièce de Mme de Mirabeau, pourra passer prochainement au théâtre du Gymnase.

— Ponsard a laissé une comédie en deux actes, en prose, intitulée : *Molière à Vienne.* Cette pièce sera donnée, vers la fin du mois, à la Porte-Saint-Martin, où elle accompagnera le *Bâtard*, de Touroude, créé à l'Odéon en 1869.

Un jeune premier rôle, sur lequel on fonde des espérances et qui a obtenu de grands succès dans plusieurs villes importantes, Fabrègues, débutera dans le rôle de Robert, créé à l'Odéon par Pierre Berton.

— Nous recevons le troisième numéro de la revue mensuelle *Piano-Revue ;* cette publication, très bien comprise et d'une excellente exécution, tient au théâtre par les morceaux d'opéra ; c'est ainsi que nous trouvons parmi les dix-huit morceaux de la livraison de juillet qui vient de paraître : l'ouverture de *Don César de Bazan*, par M. Massenet, et le chœur des chasseurs de *Freyschutz*, de Weber. Le *Piano-Revue* nous paraît destiné à rendre de réels services pour la propagation des œuvres musicales.

— Le rapport du budget sur le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts ne tardera pas à être remis à la Chambre. On peut donc espérer une solution assez prochaine pour la grave question de l'Opéra-Comique.

— Mlle Breton, qui chantait l'hiver dernier la *Petite Comtesse*, au théâtre Taitbout, épouse M. San Pierri, secrétaire du prince Demidoff.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — A l'occasion des grandes régates, **Train de plaisir de Paris au Havre,** *du Samedi* 15 *au Lundi* 17 *Juillet* 1876.— ALLER ET RETOUR : 2e classe, 13 fr.; 3e classe, 10 fr. — ALLER : Départ de Paris (SAINT-LAZARE), *Samedi* 15 *Juillet* 1876, à 9 h. 30 *soir*. RETOUR : Départ du Havre, *Lundi* 17 *Juillet* 1876, à 8 h. *soir.*

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dieu Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéstre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNEE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Ruger. — Froc Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Deschauzaz. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — R. Paz & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Seriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Roszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémente Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — V. Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province.*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156, *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris............ *un an,* 14 *fr.; six mois,* 7 *fr*
Départements. — 16 *fr.;* — 8 *fr.*
Etranger........ — 20 *fr.;* — 10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

LIQUEUR D'OR Lige exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 809e livraison (8 juillet 1876). — TEXTE : Voyage en Grèce, par M. Henri Belle, 1861-1868-1874. Texte et dessins inédits. — Dix DESSINS de Petot, J. Storck, E. Thérond, P. Sellier, E. Ronjat et Rozier.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Le SKATING-CONCERT des FOLIES-BERGÈRES vient d'engager, comme intermède à ses séances quotidiennes de patinage, quatre patineurs et vélocipédistes anglais, qui viennent d'obtenir un immense succès au « Oxford » de Londres, Misses Cora et R. Bradley et MM. Elbin et Gueda. Ces artistes étrangers exécutent chaque soir des exercices vraiment merveilleux.

GRAND GYMNASE PAZ

34, Rue des Martyrs, 34.

Mouvement raisonné, Massage médical, Hydrothérapie complète, Traitement spécial des Maladies chroniques de l'appareil nerveux et des voies digestives, Difformités du corps, Déviations de la colonne vertébrale.

Salle de sudation (nouveau système) pour le traitement des affections rhumatismales.

Salles d'inhalation et de pulvérisation des Eaux minérales naturelles d'Enghien, Cauterets, la Bourboule, etc., pour les maladies de la gorge et de la poitrine.

Les Soirées amusantes, lectures des familles : *Contes d'hiver*, *Contes du printemps*, *Contes d'été*, *Contes d'automne*, par Emile RICHEBOURG. 12 jolis vol. in-32. — E. Plon et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris. — Prix de chaque volume : 75 centimes.

Sous le titre séduisant pour l'enfance de *Soirées amusantes*, M. Emile Richebourg a publié quatre séries de nouvelles correspondant aux quatre saisons de l'année. Chaque série contient trois volumes, ce qui donne un total de douze petits volumes remplis de récits honnêtes et qui, pour beaucoup, seront l'agréable passe-temps des longues soirées d'hiver au coin du feu.

A côté de l'éblouissement causé sur de jeunes imaginations par les contes de Perrault, les *Mille et une Nuits*, les histoires de fées, etc., il est bon d'habituer les enfants à envisager les côtés pratiques de la vie, et de leur en enseigner de bonne heure les douleurs et les joies.

L'auteur s'est efforcé, non sans mérite, d'atteindre ce but par des histoires simples, vraisemblables, touchantes, où la note émue domine, et dans lesquelles grands et petits puiseront plus d'une leçon.

A ce titre, nous croyons devoir signaler aux mères de famille cette charmante publication, dont le succès est déjà assuré.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse,

nstipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, thisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, émie, chlorose, tous désordres de la poitrine, rge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, ns, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et ng, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats mpromettants, oignons, ail, etc., ou boissons coolíques, même après le tabac. C'est, en outre, nourriture par excellence qui, seule, réussit à iter tous les accidents de l'enfance. 80,000 res, y compris celles de Madame la Duchesse stlestuart, le duc de Pluskow, Madame la rquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, économise encore 50 fois son prix en médene. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *valescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la sse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les ns pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et e, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

ris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

---

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — **4 FR. PAR AN**

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs.—Tableau et prix des coupons échus.— Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires.—Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE

pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons. — le taux et la période de l'amortissement. — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

quai des Augustins, 35

Serbie au XIXe siècle, par Saint-René Taillandier. 2e édit. 1 vol. in-12........... 3 f. 50
hême et Hongrie, par le même, 1 v.. 3 f. 50
Balkan et l'Adriatique, par Albert Dumont, 1 vol........................ 3 f. 50
res et Monténégrins, par F. Lenormant, 1 vol........................ 3 f. 50
secours de MM. J.-B. Dumas et Saint-René Taillandier à l'Acad. française. In-8o. 1 f. »
secours de MM. Jules Simon et de Viel-Castel à l'Académie française in-8o.. 1 f. »

MAGASIN A LOUER. — MATÉRIEL A VENDRE

DERNIERS JOURS

De la LIQUIDATION authentique des grands Magasins de Blanc

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

Des 274 lots annoncés il en reste encore 109 à écouler dans les *19 derniers jours de vente*.

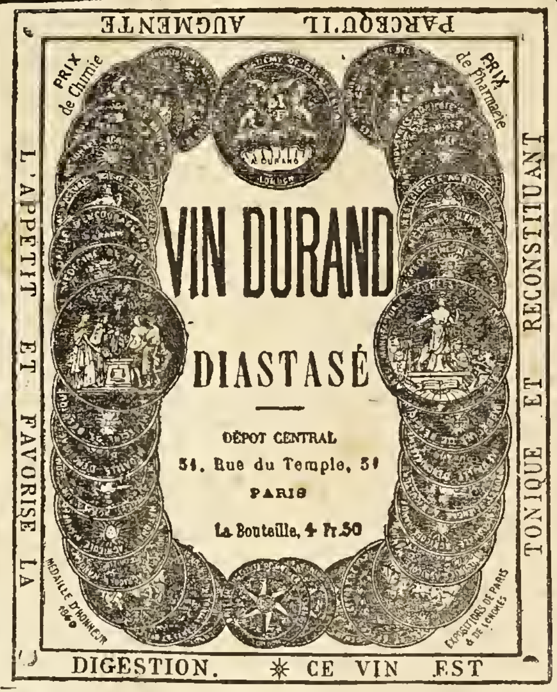
La sincérité nous fait un devoir de dire que les marchandises dont il s'agit n'ont plus aujourd'hui leur fraîcheur des premiers jours. Services de table et Mouchoirs dépareillés, Lingerie et Bonneterie un peu défraîchies, Rideaux mal assortis, Calicot, Toile et Coupons salis par les étalages.

Voilà, sauf quelques exceptions, ce qui sera vendu **Aujourd'hui** et toute la semaine, de 10 heures du matin à six heures du soir.

APERÇU DE QUELQUES LOTS
vendus avec la perte inédite de 75 0/0 :

Cretonne	pour chemises, largeur 82 c., valeur 80 c., le mètre........	» 35
Toile	pur d ap de maître, la geur 1 m. 10, pur fil de main, valeur 2 fr. 75, le mètre	» 95
Rideaux	guipure couleur, très grande largeur, valeur 2 fr. 25 le mètre.	» 55
Chemises	col, poignets et plastron toile, vendues chez les chemisiers 10 fr., la chemise........	2 95
Bas	de Paris, véritable coton Jumel, valeur 22 fr., la douzaine........	9 50
Chemises	cet nue pour dames, val. 2 f. 50, la chemise........	1 25
Draps	coton e pour grand lit à deux personnes, valeur 5 fr., le drap........	2 25
Services	de Saxe à asses, urfil, 12 couverts, valeur 35 fr., le service........	10 75
Mouchoirs	v gnettes couleur, tout ou valeur 10 c., 1 mouchoir........	» 4

NOTA. — Le service de la province étant déjà supprimé, les commissaires ne feront aucun envoi et retourneront les valeurs adressées par les correspondants.

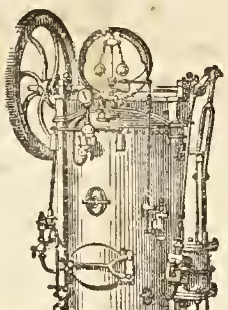


MACHINES A VAPEUR VERTICALES

DIPLÔME D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR et GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
MÉDAILLE DE PROGRÈS (équivalant à la grande Médaille d'Or) **à l'Exposition universelle de Vienne 1873.**

LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR



Chaudières inexplosibles. *Nettoyage facile.* ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

port tives fixes et locomobiles, de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et la médaille d'or dans tous les concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées prêtes à fonctionner; brûlant toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu; s'appliquant par la régularité de leur marche à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture

J. HERMANN LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS

MALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TREVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. — Paris, rue Saint-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4 h.

GUÉRISON des Dartres, Eczémas M. Lozaire, 5, rue Oberkampf, et emà au visage, guéri en 45 j. p. le Dr Hué. r. Vaugirard Paris, de 1 à 4 h., pr corr

---

8e année.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements. — **4 fr. par AN**

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY. à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Rue de Rivoli No 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies CONTAGIEUSES, VICES DU SANG, DARTRES Seuls approuvés par l'Acad. de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans de preuves publ. faites par 7 commissions sur dix mille malades. Seuls admis dans les hôpitaux par décret spl. Guérison certaine des affections critiques de tous les âges, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24,000 fr. *Préparations aussi parfaites que possible*, pouvant rendre de grands services à l'humanité (Extrait du rapport offl). Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechute (5 fr. la bte de 25 bisct. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultr gratuites de midi à 6 h. et par correspondance.

MAISON D'ACCOUCHEMENT Mme DU... sage-femme de 1re classe, reçoit des pensionnaires. Installation confortable. Consultations de 1 h. 79, faubourg Saint-Denis

---

ASTHME ET PHTHISIE

M. RICOU, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un flacon *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande, Boulevard Sébastopol, 117 Paris.

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon...

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et... — Paris CANDÈS — Bd St-...

PERLES DÉPURATIVES LARRIEU Traitement prompt et certain des maladies les plus ...tielles, écoulements, pertes, etc. Boîte, 4 fr. *franco.* 13, r. Turbigo, Paris. LARRIEU, chimiste, à Toulouse.

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dys... mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, r... vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouff... étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuis... anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certain... compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, ...ris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, ...hell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine Pour élever les enfants elle est ...rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les ac... de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes ni dormir, ayant toujours le cieux de la ... gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* opiniâtre de 9 ans. C'était terrible, et les médecins hon... avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen... guérir.

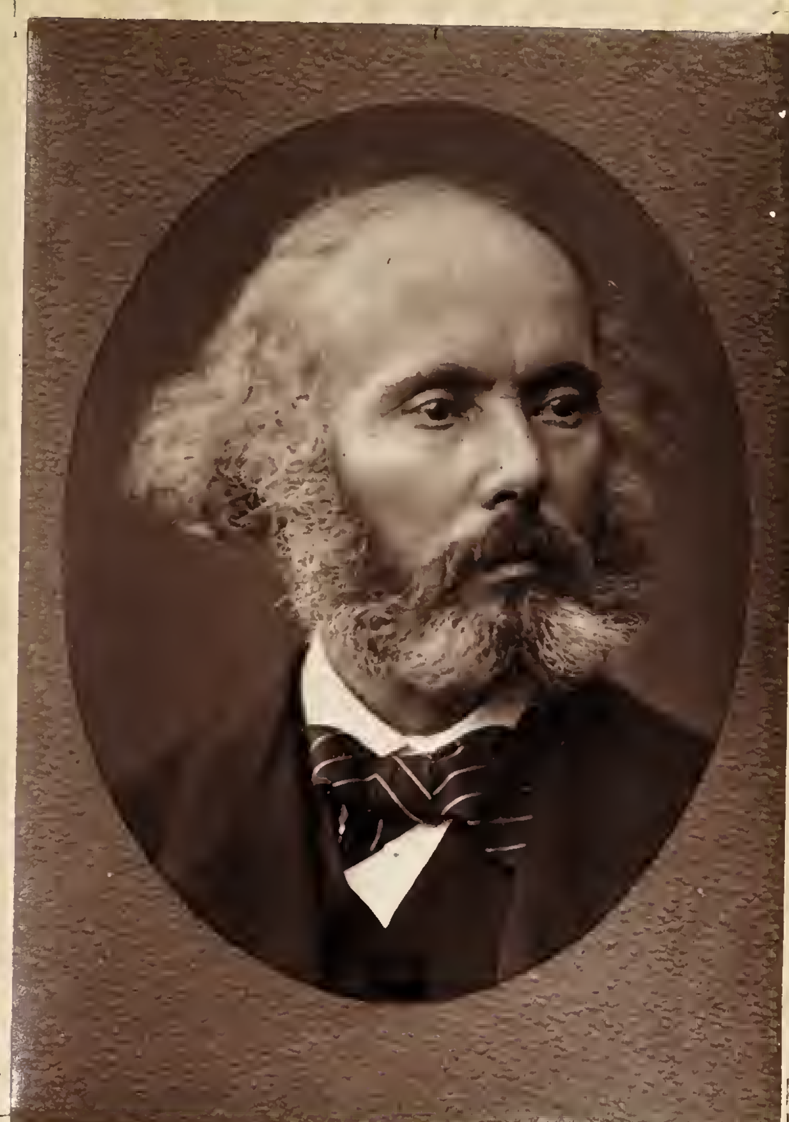
En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 166

PARIS-THEATRE

DRAME COMPOSITEURS COMEDIE



Photoglyptie LEMERCIER et Cie, Paris Cliché MULNIER.

TRAGEDIE MUSIQUE

FELICIEN DAVID

YVES & BARRET Sc. G. BOUVY del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 20 au 26 Juillet 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CLXVI

FÉLICIEN DAVID

Ne vous est-il pas arrivé souvent, étant à la campagne, d'aller, par une chaude soirée d'été, vous asseoir sous l'ombrage d'une épaisse charmille devant un parterre fleuri et n'ayant devant vous d'autre limite que l'horizon? Là, moitié rêveur et les sens engourdis, n'avez-vous point laissé votre esprit et votre corps s'abandonner à la jouissance de sensations indéterminées et dont vous ne vouliez pas vous rendre compte, de crainte de les voir s'évanouir? Il vous semblait alors qu'un sang plus généreux coulait dans vos veines, que vos facultés acquéraient un développement extraordinaire.

Le ciel, comme un manteau bleu aux mille points d'or pur, couvrait tout l'espace autour de vous; les arbres noyaient leurs feuilles tremblotantes dans une atmosphère tiède et embaumée; les vagues bruits de la terre qui s'endort frissonnaient à votre oreille; la nature tout entière remontait vers le Créateur en chantant un hymne d'amour. Votre esprit se dégageait alors de toute préoccupation; vous n'aviez plus ni passé à regretter, ni craintes pour l'avenir; vous confondiez votre être avec tous les êtres créés; vous viviez de la vie de cet arbre, de cette fleur, inconscient de votre bonheur, mais l'âme sereine et le cœur plein d'ivresse.

J'ai souvent éprouvé un plaisir analogue en écoutant la musique de Félicien David. Assis dans mon fauteuil, au concert ou au théâtre, soit que j'entendisse le *Désert* ou *Lalla-Roukh*, j'ai perdu connaissance des lieux où je me trouvais, et mon esprit s'envolait porté par la mélodie, à travers les vallées de roses du Bengale ou dans l'immensité, écoutant ravi les mille tressaillements de l'orchestre sans en chercher la source ni la raison d'être.

En France, David est avec Gounod à la tête de la génération nouvelle; mais leur génie est d'une nature bien différente. Chez Gounod, tout peut s'expliquer : la phrase la plus poétique, la note en apparence la moins cherchée ont été vingt fois raisonnées et mûries dans le cerveau de l'artiste; le chantre de *Mireille* ne laisse courir sa muse que dans les sentiers dont il a habilement tracé les détours; cette muse est une eau claire et transparente que l'on regarde couler entre deux rives fleuries sans craindre jamais d'en voir altérer la surface. Chez David, la mélodie est une onde non moins pure, mais elle s'échappe de la source pour s'épandre tout à l'aise dans l'espace; elle traverse des pays dont les aspects sont moins nombreux et moins variés, mais tout aussi saisissants dans leur uniformité. Toutes deux sont belles et l'on s'y peut désaltérer avec une pareille joie; seulement celle dont le maître a su régler le cours, entretenir la fraîcheur, tarira peut être moins vite que l'autre qui s'écoule sans retenue sous les ardeurs non tempérées du soleil.

Gounod s'est tracé une école dans une autre école, et lorsque les ans auront vieilli, sa muse, elle refleurira dans ceux qui s'en seront nourris. David n'ayant pas eu de prédécesseurs ne laissera non plus personne à sa suite; il restera le maître de ces chants qui vous bercent : ce sera à la fois sa gloire et son désavantage.

Né en 1810, à Cadenet (Vaucluse), Félicien David est le fils d'un amateur distingué qui l'initia, dès l'âge de quatre ans, aux premières leçons de la musique. Resté orphelin à cinq ans, il fut élevé par sa sœur. La musique fut de tout temps sa préoccupation. Enfant de chœur à l'église Saint-Sauveur d'Aix, il devint directeur de la maîtrise en 1829.

Un moment clerc d'avoué, le jeune homme quitta cette profession, contraire à ses goûts et vint à Paris où, après une visite à Cherubini, il entra au Conservatoire. Ses professeurs furent alors : Lesueur pour l'harmonie, et Fétis pour la fugue et le contre-point. Voulant faire des études aussi complètes que possible, il travaillait, en plus, sous les ordres de Reber et de Benoist.

La vie était dure pour lui, malgré quelques leçons de piano et d'harmonie qu'il trouvait à donner. Aussi, en 1831, se fit-il saint-simonien, et se cloîtra-t-il dans la grande communauté de la rue Ménilmontant. Là il composa ses premiers morceaux qui furent pour la plupart des hymnes à plusieurs voix. Mais deux ans après, un décret étant venu dissoudre cette grande Société, elle se divisa en plusieurs groupes qui cherchèrent à s'installer sur divers points.

David fit partie d'un noyau de saint-simoniens qui se dirigèrent vers l'Orient, traversèrent Constantinople, la haute et la basse Egypte et pénétrèrent jusques dans le grand désert. Le musicien trouva nécessairement sous ce climat de feu, et dans ces contrées si poétiques, des inspirations toutes nouvelles.

Il enfanta des mélodies orientales d'une étrange saveur et tout ensoleillées. Mais, quand, de retour à Paris, il livra au public ces compositions d'une rêverie absorbante, il ne fut point compris.

Son premier succès, qui ne s'accuse qu'en 1838, lors de l'audition d'une symphonie à grand orchestre, à la salle Valentino, ne fut même qu'un succès d'estime, et le grand artiste était si découragé que trois ans plus tard, on prétend qu'il voulait vendre à la livre les papiers sur lesquels il avait écrit les parties d'orchestre de son *Désert* alors achevé, œuvre dont il connaissait la valeur et qui devait, selon lui, fonder sa réputation.

Heureusement il n'en fit rien et quand, le 8 décembre 1844, eut lieu la première audition du *Désert*, l'enthousiasme fut tel que le Théâtre-Italien réclama de David la faveur de donner des représentations de son chef-d'œuvre dont le nom se répandit bientôt dans toute la France et l'étranger.

Est-il besoin de faire l'éloge de cette œuvre, unique en son genre et dont la perfection a été reconnue par tous les maîtres qui l'ont entendue? Y-a-t-il au monde rien de plus pittoresque, de plus suave, de plus parfumé que cette mélodie inaltérable qui circule dans toute la partition? Que doit-on préférer de l'*Hymne à la Nuit*, de la *Fantaisie arabe*, de la *Danse des Almées* ou de la *Rêverie du soir?* Quelle poésie intense, quel charme pénétrant, dont l'oreille n'est pas seule remplie, mais qui bercent les sens et réchauffent le cœur de la plus délicieuse façon!

Moïse au Sinaï, en 1846; *Christophe Colomb*, en 1848; l'*Eden*, en 1849, continuèrent la veine symphonique de l'artiste et resteront les œuvres qui personnifieront le mieux le génie de Félicien David. Non point que je pense, comme beaucoup, que l'auteur de la *Perle du Brésil*, d'*Herculanum*, de *Lalla-Roukh* et du *Saphir* ait eu le tort de faire du théâtre, le succès si mérité des trois premiers de ces ouvrages remarquables est là pour défendre le maître contre ceux qui voudraient lui reprocher d'avoir abordé la scène. Mais il est bien évident que sa *mélodie*, plus abondante encore dans l'orchestration que dans le chant, n'aime pas à être comprimée.

Il est bien rare, en effet, qu'un ouvrage puisse être, tout en même temps, *scénique* et *symphonique*, le théâtre veut qu'on sacrifie le *paysage* à l'*homme*; la *création* à la *créature*. Weber aura l'éternel honneur d'avoir pu enfanter *Obéron* et *Freyschutz*, les seules œuvres peut-être où le sentiment de la nature et la connaissance du cœur humain soient compris et exprimés avec une égale puissance.

Après le beau succès d'*Herculanum*, en 1859, Félicien David se vit accorder une pension de 2,000 francs et fut élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur. En 1867, il obtint le grand prix biennal de 20,000 francs, beaucoup à cause de cette délicieuse partition de *Lalla-Roukh*, véritable chef-d'œuvre dont le premier acte surtout égal ses plus belles inspirations.

A ce moment, âgé de cinquante-sept ans, il n'était point encore de l'Académie, et son génie s'était pour ainsi dire tout entier répandu à travers dix œuvres de premier ordre. Il faut le dire, à la décharge de messieurs de l'Institut, c'est la loi de la fatalité qui tenait David à la porte de leur temple; il avait eu deux concurrents dignes de lui, et les deux dernières élections avant la sienne, qui furent celles de Berlioz et de Gounod, ne sauraient être improuvées. Aussi, en 1869, à la mort du premier de ces maîtres, il fut élu à la presque unanimité, et succéda en même temps, comme bibliothécaire du Conservatoire, à l'auteur de l'*Enfance du Christ* et des *Troyens*.

En dehors de ses grandes œuvres symphoniques et de son théâtre, Félicien David a donné des compositions très estimées pour musique de chambre. On lui doit des *quintetti* pour deux violons, alto, violoncelle et contrebasse; des mélodies pour piano seul et pour violoncelle seul, et un nombre considérable de romances dont beaucoup ont eu un succès retentissant. Rappelez-vous ces délicieuses *Hirondelles*, mélodie pure et suave qui fut répétée sous les toits des mansardes aussi bien que dans les salons, et dont la vague rêverie monte au ciel comme la brise embaumée du matin.

Unique, non-seulement dans l'École française, mais dans toutes les Écoles, le génie de Félicien David est un de ceux dont s'honorera le plus la muse française. Le caractère élevé de l'homme grandira encore la réputation de l'artiste qui restera comme une de nos gloires les plus pures à travers toutes les renommées bruyantes auxquelles on a, de nos jours, élevé un piédestal souvent peu en harmonie avec leur véritable valeur.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

LIA FELIX

REVUE DES THÉATRES

GYMNASE

Premières représentations de :

Chateaufort, comédie en trois actes, de Mme la comtesse de Mirabeau.

Les Cinq filles de Castillon, comédie en un acte, de M. Paul Ferrier.

Chateaufort n'est pas une comédie, mais un simple fait divers en trois actes. Mme la comtesse de Mirabeau ne tend à rien et ne conclut pas, dans ses trois actes, elle relate purement et simplement une anecdote dont elle a peut-être été témoin, mais qui, en tous cas, ne fait pas honneur au milieu où elle a pris naissance. Car, quels tristes personnages ! Tous sont ineptes ou canailles, madame Nadine de Chateaufort, seule, est presque intéressante, mais, pour l'être tout à fait, il lui faudrait avoir plus de sensibilité.

Le marquis de Ponteville, père du lieutenant de spahis Pierre de Ponteville et de Nadine, dame de Chateaufort, a épousé en secondes noces une de ces femmes qui constituent des monstruosités dans la vie sociale. Maîtresse du duc de Chateaufort époux de sa belle-fille, la nouvelle marquise de Ponteville tend encore à déshériter le frère de celle qu'elle trompe afin de faire passer toute la fortune des Ponteville sur la tête de son amant. Elle est d'abord aidée dans cette vilaine besogne par un homme d'affaires verreux nommé Larrieu, puis ensuite livrée par lui, parce que le misérable n'a pas touché des honoraires assez élevés.

Chateaufort, dont l'intelligence nous est présentée comme supérieure et qui est destiné à arriver, par la politique, au plus haut grade, est mené comme un enfant par cette sirène. Les excuses qu'il tente de faire valoir près de sa femme nous touchent peu, et celle-ci, quoique victime, intéresse médiocrement, parce qu'elle est trop hautaine et ne prouve pas assez que son cœur saigne sous l'insulte de son mari. On voit même avec peine que, tout en ne répondant pas aux avances d'un jeune amoureux, elle consent à s'en faire au besoin un protecteur.

La donnée de la comédie est donc sans portée, puisqu'elle ne prouve rien et n'indique aucune théorie pour lutter contre le mal ; et les personnages qui s'y meuvent sont trop antipathiques. De plus, fait très grave, la pièce est mal jouée, ce qui n'est pas habituel aux artistes du Gymnase. Le rôle principal, celui du marquis de Ponteville, exigeait une grande tenue et de la noblesse, il est joué par Francès d'une façon presque triviale. Ce n'est point l'acteur qu'il faut blâmer, mais celui qui l'a chargé, lui comique frisant la charge, d'interpréter un personnage de cette nature. Mme Fromentin n'a pu faire accepter le rôle hideux de la duchesse; Landrol n'avait rien à tirer du vide ; Mme Monnier est d'une froideur glaciale ; M. Lenormand s'habille en cocodès, et n'a d'un jeune premier ni le physique ni l'émotion. Pujol et Saint-Germain, seuls, ont eu chacun une excellente scène où ils ont pu se montrer ce qu'ils sont, d'excellents comédiens.

Chateaufort, on le voit, est loin d'être un succès. Disons cependant que l'esprit ne manque pas dans cette comédie brutale, mise en scène sans mesure et en dehors des données ordinaires du théâtre.

—

Deux jours après cette première représentation, le Gymnase prenait sa revanche avec un fort joli petit acte de M. Paul Ferrier : *Les Cinq Filles de M. Castillon*. Cela est vif, spirituel, gai et aussi agréable à voir qu'à entendre.

Ce M. Castillon avait cinq filles à marier, et ne pouvant leur donner à chacune que trente mille francs de dot, il courait risque de les garder d'autant plus longtemps que, à l'exception de la quatrième, rêveuse et sentimentale, toutes sont légères et ont des goûts exagérés de toilette et de luxe, lorsqu'il lui vint l'idée originale d'exploiter l'amour d'un M. Puygayraud, follement épris de sa benjamine, charmante blonde qui répond au nom de Célie.

Il déclare à cet amant passionné qu'il ne mariera ses filles que par ordre de primogéniture. Force est donc à Puygayraud de pourvoir les quatre sœurs aînées d'un mari, s'il veut épouser la cinquième.

Au lever du rideau, l'aînée des Castillon est déjà devenue la femme de M. Pontgoin, notaire ; la seconde a épousé le commandant Montbartier et la troisième est vicomtesse de Saint-Brès. Reste à marier Jeanne, la fille mélancolique, nature douce et excellente, pleine de cœur ; pour elle, Puygayraud a trouvé un millionnaire, s'il vous plaît, le marquis d'Escayrac, conseiller général et futur député. Il annonce son arrivée immédiate à Castillon qui nage dans la joie, et se félicite hautement de la détermination qu'il a prise, car non-seulement il voit toutes ses filles placées, mais à chaque nouveau mariage le prétendu est de plus en plus riche et haut placé.

Mais, ô fatalité! le marquis d'Escayrac ne plaît point à Jeanne ; avec ses goûts simples, la jeune fille ne demande qu'à épouser un homme qui, par avance, ait fait battre son cœur ; d'autre part, le futur se sent amoureux de Célie et propose à Puygayraud un échange que celui-ci repousse avec rage.

Après diverses petites péripéties amusantes, cette *permutation*, comme dit la commandante Montbartier, une gaillarde qui jure, boit le vermouth et fume la cigarette, cette permutation a lieu, grâce à Jeanne et à Célie, très-heureuses toutes les deux de se prêter à la nouvelle combinaison.

Castillon, enchanté, signe des deux mains et toujours confiant dans l'habileté de Puygayraud, il lui demande de lui trouver, à présent, une jeune veuve de trente à trente-deux ans dont il ferait sa femme, car il est encore vert et guilleret.

— Une belle-mère ! jamais, s'écrie le gendre, en aparte. Bigre ! Non, non, l'agence matrimoniale est fermée.

Ce petit acte rondement mené, écrit dans un dialogue plein de vivacité et d'esprit, est enlevé avec une verve charmante par Frédéric Achard et Malard. Mlle Legault est délicieuse sous les traits de la douce et tendre Jeanne; les quatre demoiselles qui ne sont autres que Mlles Persoons, Jeanne Bernhardt, Monnier et Lebon, luttent avec elle de grâce et de beauté. Rien n'est plus frais que ce petit bataillon des Castillon, et ce plaisir des yeux sera pour quelque chose dans le succès qui a été très franc et très mérité.

Un bal public à Séville

—

... On nous avait signalé comme une des curiosités de Séville les « *Escuelas de bailes,* » salles de bal où se retrouvent encore, avec tout leur caractère naïf et dans toute leur originalité primitive, les principales danses espagnoles.

L'*Escuela de bailes*, c'est quelque chose comme l'établissement Markowski, avec cette différence à l'avantage des Sévillanes, que chez celles-ci l'amour de la danse est l'attraction dominante, et même, pourrait-on dire, la seule. Il ne vient là que des enragées de *Séguidillas*, de *Boléros*, de *Cachuchas*, de *Malaguenos*, de *Fandangos*, etc.

Le samedi est le grand jour consacré à ces réunions. Pendant toute la semaine, les principaux hôtels de Séville sont inondés d'affiches roses qui promettent monts et merveilles aux étrangers. Heure par heure, le programme est tracé :

« A onze heures de la nuit, le sympathique » *Antonio Pérez* se présentera avec une magni- » fique guitare et touchera divers morceaux du » meilleur goût...

» A minuit, l'applaudi *Zarcillero Chico* dan- » sera avec une bouteille sur la tête, imitant » l'ivrogne... »

La séduction était grande et nous y succombâmes. A l'heure dite, huit heures et demie, nous partîmes de la *Fonda de Paris*, située place de la Madeleine. Nous étions quatre : un jeune peintre béarnais, dont j'avais fait la connaissance à Madrid, un Russe, une dame française et votre serviteur.

Parmi les diverses *escuelas* qui se disputaient ce soir-là l'honneur de notre présence, nous avions choisi : « l'*Elegante Salon del Recreo,* » calle de Tarifa, nº 1, sous la direction de *Don Luis Botella.* La proximité de la *fonda* avait seule, je crois, décidé de nos préférences...

Pas de lumière à la porte. Nul indice de la *gran festa andaluza* promise par l'affiche. Une horrible petite entrée noire et puante, et tout de suite un affreux escalier humide, glissant et raide comme une échelle de meunier. Au bout, à la hauteur d'un premier étage, s'ouvrait une cuisine immonde où tremblotait la lueur souffreteuse d'une lampe étique. Cette cuisine, assez vaste, pavée de larges dalles mal nivelées, exhalait au superlatif cette odeur nauséabonde des cuisines espagnoles, odeur pour laquelle le dictionnaire de notre langue n'offre pas de qualificatif suffisant.

Deux vieilles femmes accroupies dans l'âtre, avec des enfants jaunes sur les genoux, psalmodiaient je ne sais quelle mélopée plaintive. Ces deux vieilles femmes, *c'était le contrôle !* On nous demanda à chacun un *douro* (un peu plus de cent sous)...

Après la cuisine, une chambre à coucher ; — à coucher qui ?... tous les insectes de la création ; et rien encore qui annonçât le moindre *baile*, la moindre fête...

Après la chambre à coucher, enfin la salle promise ; mais de danse point encore.

L'*Elegante Salon del Recreo* se trouvait plongé pour l'instant dans l'obscurité la plus complète. Les Espagnols sont toujours moins pressés que leurs affiches. Chez eux, en toute occasion, pour la danse aussi bien que pour les départs de chemin de fer, c'est huit heures pour... onze heures et demie.

Sur le seuil de ce *Recreo* si sombre, nous hésitâmes; mais don Luis Botella, le Markowski de l'endroit, apparut en manches de chemise et alluma, pour nous, deux des six becs de gaz qui constituaient l'illumination générale. J'avoue que j'examinai le salon avant de dévisager l'hôte.

Le salon du *Recreo* est un rectangle de huit mètres de long sur trois mètres de large. De longues planches juxtaposées le plus régulièrement possible forment parquet. Pour toute décoration, trois paires de rideaux rouges et verts accouplés, et quatre bouquets de fleurs fanées que supportent des griffes de fer sortant de la muraille. Le long des murs nus, sur trois côtés du rectangle, court une banquette étroite et basse. Dans le fond, du côté opposé à la porte, s'élève une estrade où le violoneux viendra tout à l'heure. En avant de l'estrade s'étale un canapé recouvert de velours d'Utrecht, *à l'usage exclusif des nobles étrangers.*

Markowski nous fit signe de nous asseoir et nous planta là...

Tout aussi bien qu'une *escuela de bailes*, ce pouvait être un coupe-gorge. Un silence inquiétant ; quelque chose de sourd et de sombre. Derrière les rideaux, le mur plein ; pas de fenêtre, pas d'ouverture ! — Alors pourquoi ces rideaux hypocrites ? Nous en revenions toujours là. — Nulle autre issue que la porte d'entrée !...

Une heure et demie nous attendîmes, absolument seuls, dans cette impasse sans air, loin de la rue, loin du bruit du dehors, sans que le moindre danseur, sans que la moindre guitare nous vînt tirer de nos hypothèses sinistres.

Je ne sais plus au juste, mais je crois bien que ce fut la peur qui, nous clouant sur le canapé, nous empêcha de partir.

Pourtant, vers dix heures, deux ballerines se décidèrent à faire leur entrée. C'était deux gitanas du faubourg de Triana. Je les verrai toute ma vie.

L'une, maigre, *Isabel Jéménès;* l'autre, grasse, *Maria de la O Garcia.* Une antithèse en chair et en os ; comme si don Luis Botella eût voulu nous donner deux échantillons extrêmes de l'espèce. Elles avaient le costume traditionnel et classique que l'on voit traîner chez nous dans les foires : la jupe courte à volant de dentelle, le corsage long à basquine, le tout en satin défraîchi parsemé de paillettes ; des fleurs dans les cheveux ; des escarpins en satin blanc — le seul détail à peu près convenable de leur toilette... — Bref, un ensemble misérable, fané, sale à plaisir...

Isabel, figure osseuse, aux pommettes saillantes et légèrement rougies par une phthisie très évidente, était escortée — vertu, tu n'es donc pas un nom ! — de son père et de sa mère ; pauvres gens vieux avant l'âge, courbés, voûtés, suant la fièvre, et qui paraissaient sortis le matin même — par erreur — de l'hôtel de la *Caridad.*

Maria, grosse et courte boulotte à chair blanche et molle, avait un petit œil noir rond, qu'elle faisait clignoter comme font les myopes. Elle affectait de tenir à distance sa camarade souffreteuse, au corsage moins rempli. Au centre d'une cour de trois ou quatre amoureux robustes, elle trônait. Elle avait des petits rires forcés et des petites mines revêches. Elle nous regardait souvent de côté et à la dérobée pour juger de *son effet.* Elle était déplaisante.

Un gamin de dix ans, joufflu et rougeaud, à tête démesurément grosse, les cheveux d'un Allemand, blonds et droits en baguettes de tambour, grimpa sur l'estrade avec son violon — c'était l'orchestre...

Don Luis donna le signal.

Alternant avec les deux gitanas, il exécuta successivement les *seguidillas, boleros, de varias clases, cachuchas,* annoncés; toutes danses fort connues, trop connues même en France et qui n'ont plus pour nous ni le moindre piquant, ni le moindre attrait...

Don Luis dansait en manches de chemise, sans veste et sans gêne, « *comme chez lui,* » et tandis que les deux gitanas haletaient, s'y donnant de tout cœur — probablement payées pour cela — lui, calme et digne, se contentait d'esquisser le pas, le buste vertical, le col roide, sans le moindre déhanchement ni trémoussement ; mais, il faut tout dire, avec une justesse, une précision, une correction qui annonçaient un maître.

Ce Don Luis, *aux pieds légers*, n'avait rien d'un Espagnol, ni le teint, ni le type, ni la tenue; tout l'aspect d'un garçon de café de la barrière du Trône...

Jusque-là, nous étions, à nous quatre, tout le public payant. Tout bas, nous nous communiquions nos impressions ; unanimes sur ce point, que nous étions volés. Je ne regrettais pas le douro, mais l'illusion détruite...

— Partons-nous ?... La promesse de la magnifique guitare nous retint.

Elle fit son entrée vers minuit ; et derrière elle, toute une tribu de bohémiens, jaunes, noirs, avec des nez épatés, des cheveux crépus, des yeux étincelants comme des escarboucles. Les femmes vêtues de robes d'indienne, avec un fichu de couleur croisé sur la poitrine. Sur la tête, un foulard noué sous le menton, en fanchon, comme la plupart de nos balayeuses d'Alsace.

Je compris, à quelques mouvements de cette foule, qu'on avait compté sur notre départ. Évidemment, nous gênions ces braves Andalous dans leurs ébats chorégraphiques. Les gitanas avaient été costumées à notre seule intention ; à notre intention seule, le petit violon était venu s'escrimer sur l'estrade. — Pauvre moutard ! je vois encore les regards farouches que lui jetait Botella pour tous les contre-temps et toutes les notes fausses qu'il se permettait !...

Il semblait à ces gens-là que les costumes et le violon dussent nous satisfaire amplement et nous suffire. Or, de tout cela, précisément, nous nous serions fort bien passés. Nous voulions de l'imprévu et l'imprévu ne venait pas... Sur un signe de nous, *Isabel* et *Maria* s'étaient éclipsées du côté du *Tocador* (vestiaire) et étaient revenues en tenue de ville, se mêler aux groupes qui grossissaient de minute en minute. Groupes sombres, malpropres, sinistres, impatients

Serrés, pressés, entassés, ils se tenaient loin de nous le plus possible, dans le fond, laissant au centre un espace relativement considérable. Tous les yeux braqués sur notre canapé semblaient dire : « Ah çà !... vont-ils nous faire poser longtemps, ces intrus ? »

Devant notre attitude passive et décidée, ils s'assirent pourtant et le plus profond silence s'établit...

Alors commença la scène la plus étrange, la plus folle, la plus saisissante qu'il soit possible de voir et peut-être d'imaginer. Comment, à moins de disposer de la palette de Saint-Victor, donner au lecteur une idée de cette chose inouïe ?...

Tout le monde assis. Vous voyez le décor ! La guitare d'*Antonio* prélude. Le programme mentait comme tous les programmes, en vantant la magnificence de cette guitare, dont les maigres rons-rons avaient peine à traverser la salle dans toute sa longueur... Tout à coup, un des assistants se met à battre des mains. Applaudissements ? — Non ; une façon d'instrument donné par la nature ; ses mains se heurtent en cadence, dans un rhythme bizarre, procédant par saccades, tantôt lent, tantôt précipité ; bientôt son voisin l'imite, puis un troisième, puis un dixième.... Puis tous ! tous !... Ils vont ! ils vont !... le crescendo monte, monte, et finit par devenir formidable, assourdissant. Ce bruit de cinquante battoirs — cinquante au bas mot — fonctionnant avec la précision d'un seul battoir immense, rappelle assez, tenez, la crépitation monotone du balancier d'une locomotive en marche: *pan, pan, pan ; pan, pan, pan ; pan, pan, pan...*

Mieux que cela: Avez-vous pénétré jamais dans une papeterie de l'ancien système, où des marteaux de bois, mis en branle par un moulin à eau, pilaient le chiffon ?... Voilà.

Ce bruit n'étourdit pas seulement, il entraîne, il grise !... Presque malgré moi, mes mains se heurtaient, cherchant ce rhythme insaisissable, cette mesure qui me fuyait obstinément. — Ces sauvageries de coupe et de *temps* déroutent nos

oreilles accoutumées à la grâce simple et décente du 2/3 ou du 6/4...

Bientôt, au milieu de ce fracas sans trêve ni relâche, un cri perçant se fait entendre ; un cri qui n'a rien d'humain. Une jeune fille de quinze ans à peine, la tête en arrière jetée, rouge, l'œil en feu, les narines frémissantes, les veines du cou gonflées et tendues comme des cordes de violoncelle, a poussé cet *ut dièze* étrange dont aucun instrument civilisé ne donnerait l'accord. Cette voix rauque, glapissante et nasillarde à la fois, se traîne monotone le long de l'échelle des sons, cherchant ses effets dans les oppositions de notes extrêmes.

Est-ce une excitation à la danse, cette mélopée sauvage ? Est-ce un cri de guerre ? On peut s'y tromper.....

Et toujours, et plus violemment, et plus précipitamment que jamais, toutes les mains battent cette mesure fantastique que décidément je ne puis définir.

Alors, au milieu de la salle, dans l'espace libre laissé entre la foule et le canapé où nous sommes toujours rangés en espalier, s'élance d'un bond de tigresse dans les jungles, une gitana à l'aspect féroce, l'œil égaré, la tête renversée, les cheveux épars. Ses pieds trépignent avec rage ; ses reins se courbent avec des ondulations de couleuvre ; ses bras se tordent, s'étirent, se pelotonnent, se recroquevillent ; ses hanches bondissent ; sa poitrine frémit ; sa croupe a des frissonnements et des trémoussements de chien joyeux.

Je n'ai pas vu la sibylle antique sur son trépied, à l'instant solennel du « *Deus ecce Deus!* » mais je ne me figure pas des contorsions plus abracadabrantes. Ce sont des convulsions indescriptibles, d'une volupté âcre, devant lesquelles la plume hésite et recule. Le chanoine Dorni, qui visita l'Espagne au dix-huitième siècle, déclare ne pouvoir décrire cette danse qu'en latin..... Et si l'on veut avoir une idée exacte de la richesse de cette langue de Cicéron, il faut lire le récit du bon chanoine. Il y a là des substantifs sans équivalent chez nous — lacune regrettable.....

Bientôt, haletante, exténuée, la gitana tombe inerte sur le parquet.....

Un homme s'élance et prend sa place. Mêmes trépignements, mêmes déhanchements, mêmes contorsions, mêmes gestes furibonds et lascifs !...

Il tombe à son tour ; une femme prend sa place. Et toujours l'enfant glapit !..... Et toujours, et plus violemment et plus précipitamment que jamais, toutes les mains battent la mesure.....

Avant de manger leurs prisonniers, les cannibales doivent danser cette danse-là...

Une heure, deux heures, cela dure ; sans repos, sans entr'acte, sans qu'une seule main cesse de battre... Et l'on ne se lasse pas de ce spectacle stupéfiant !

A deux mains je tenais ma tête, me demandant si je n'allais pas devenir fou.

. . . .

Nous sortîmes de là à l'aube naissante, rompus, brisés d'émotions...

GABRIEL GUILLEMOT.

A
Une jeune Saltimbanque

Au lieu des valses qu'on accorde
A quelque sot, avec douceur,
Vous dansez seule sur la corde
Sans balancier et sans danseur.

Sur les affiches désignée
Comme un phénomène charmant,
Votre éducation soignée
A poussé les arts d'agrément

Jusqu'au fin de la corde raide,
Où vous jouez du violon,
Talent qui vaut un intermède
De piano dans un salon.

C'est joli, mais aussi facile
Que de chanter la tête en bas.
La grâce, hélas ! que l'on exile
A suivi le vol de vos pas.

Tout ce que le goût de l'Attique
A dicté de fin et de pur,
Vous savez le mettre en pratique
En vos bonds qui cherchent l'azur.

Mais une comparaison terne,
Bien que grecque, vous peindrait mal,
Vous qui n'avez, bijou moderne,
Rien d'antique ni d'anormal.

Vous êtes simplement exquise,
Et dans l'impur cercle étouffant,
L'âme en défiance est conquise
Par votre bleu regard d'enfant.

Vous enlevant avec cadence,
Ou tombant à nous effrayer,
Certes, vous n'avez pas la danse
Des personnes à marier.

Leur laissant l'honnête quadrille
Exempt de rêves malfaisants,
Vous êtes une jeune fille,
Peut-être pure, de seize ans.

Aussi mon cœur, mademoiselle,
Mû par un charme merveilleux,
Tombe à vos genoux de gazelle
En faisant le saut périlleux.

ALBERT MÉRAT.

NOUVELLE

VINGT ANS D'ENTR'ACTE

— Passy... mademoiselle Dubois..., murmura le comte, lorsque le concierge fut sorti...

— Ah ! ma propriétaire s'appelle *aussi* mademoiselle Dubois !

Ce nom si vulgaire semblait rendre Roger pensif.

— Bah ! fit-il tout à coup, comme pour chasser une idée importune et absurde.

Et prenant une résolution, il donna l'ordre de seller miss Pervenche, sa jument favorite.

Puis, il se remit entre les mains de son valet de chambre, afin de pouvoir se montrer dans tous ses avantages autour du lac, et ensuite aller rendre visite, — pour affaires — à sa propriétaire inconnue.

La toilette fut longue et minutieuse. Joseph tenait à honneur de donner un air de vraisemblance aux trente-neuf ans que son maître avouait avec une feinte modestie depuis un certain nombre d'années. Disons tout de suite que si, de par l'état civil, Roger avait dépassé la quarantaine, il n'en était pas moins resté un fort brillant gentleman.

C'est en vain que le petit groom annonça plusieurs fois que miss Pervenche s'impatientait, le comte n'entendait rien, occupé, en apparence, par les soins de sa personne, mais, en réalité, complétement absorbé par ses souvenirs.

Il finit cependant par secouer la torpeur qui l'envahissait, et bientôt il se laissait emporter vers les Champs-Élysées par sa fougueuse monture.

Mais, ce jour-là, les élégantes promeneuses, coquettement enfouies dans leurs fourrures, eurent beau lui adresser, du bout de leurs gants, de gracieux saluts, Roger ne les vît même pas, plongé qu'il était dans sa mélancolie.

Le vent âpre qui lui glaçait le visage, la neige dont les avenues étaient couvertes, tout ce triste cortége de l'hiver impressionnait douloureusement notre cavalier. Jamais, de toute sa vie, il ne s'était senti aussi seul, aussi « vieux garçon » qu'en cet instant, et il regrettait amèrement sa jeunesse gaspillée en banales folies.

Telle était sa distraction, qu'il oublia d'aller au Bois et que, sans y prendre garde, il tourna bride directement vers Passy.

C'est ainsi qu'il se trouva, sans avoir conscience du chemin qu'il avait pris, devant l'habitation de Mlle Dubois, sa propriétaire.

C'était un ravissant petit hôtel, entre cour et jardin ; des massifs d'arbustes savamment enguirlandés de lierre charmaient la vue par leur feuillage encore vert et faisaient oublier la rigueur de la saison.

La grille s'ouvrit devant le comte. Un domestique en grande livrée se montra sur le perron et introduisit le visiteur dans une vaste antichambre aménagée en salon d'attente.

— Je suis le locataire de la rue de Varennes, dit Roger ; je viens pour mon bail. Demandez à Mlle Dubois si elle peut me recevoir.

Le valet disparut un instant et revint.

— Si monsieur veut me suivre, je vais le conduire près de mademoiselle.

Le comte traversa plusieurs pièces luxueuses, très-artistiquement meublées, et enfin arriva dans un petit boudoir dont la simplicité extrême contrastait avec la richesse un peu fastueuse du reste de l'hôtel.

Les boiseries de ce boudoir étaient blanches et sans ornements ; de grands rideaux de mousseline brodée, relevés à demi devant les fenêtres, laissaient entrevoir les arbres du jardin. Les meubles étaient couverts de blanches housses. Dans l'embrasure d'une des fenêtres un chevalet, une boîte à couleurs et des brosses. Plus loin, un métier à broder et un fauteuil, tous deux encombrés de brins de soie aux couleurs vives. Sur la cheminée pas de pendule, mais une grosse gerbe de lilas piquée dans un buisson de mousse. Au milieu d'un guéridon chargé de livres et de bibelots, les mêmes fleurs baignaient leurs tiges dans une large coupe de cristal. Rien de plus séduisant que cet ensemble coquet et frais, dont les mille détails charmants indiquaient la présence d'une jeune fille ou d'une jeune femme.

Roger, étonné, s'était arrêté sur le seuil, se demandant s'il n'avait pas été introduit par erreur dans cette retraite de pensionnaire, où rien ne manquait, — à part le petit lit virginal à rideaux blancs. Il songeait presque à se retirer discrète-

ment lorsqu'une impression singulière, qui d'abord avait été confuse, devenant plus nette, l'arrêta.

Etait-ce une illusion ? Il croyait reconnaître tous les objets .. Un à un, il les touchait comme pour en reprendre possession. Chaque chose lui semblait familière, et mille souvenirs s'éveillaient en lui. Puis les capiteux parfums de lilas, qui saturaient l'atmosphère, lui montaient au cerveau, et peu à peu lui faisaient perdre ainsi l'exacte notion du vrai et du faux.

Par un étrange phénomène, il confondait le présent avec le passé, et supprimant les vingt dernières années de son existence sondait, pour ainsi dire, sa jeunesse à l'heure actuelle, si bien que le rêve et la réalité finirent par s'amalgamer dans son esprit au point de ne plus pouvoir être distingués.

. . . .

. . . Il *la* voyait maintenant venir au-devant de lui en souriant comme *elle* seule savait sourire, et lui tendre sa petite main fluette qu'il pressait longuement... Ils avaient appris dès l'enfance à s'aimer d'une affection toute paternelle, ils vivaient presque sous le même toit, dans une continuelle intimité. Que de charmantes heures ils avaient passées ensemble dans ce boudoir...

Elle avait pris l'habitude de s'asseoir sur *ce* fauteuil, devant *ce* métier, et là, brodait de ses doigts agiles des dessins compliqués pendant qu'il *lui* lisait, à haute voix, *ce* livre dont un signet marquait justement encore la page préférée. *Ces* lilas, il les avait cueillis, *lui-même*, pour les *lui* offrir, et *elle* s'en était servi comme de modèles pour faire le tableau de fleurs qui était là, sur *ce* chevalet.

Ah ! les chers moments regrettés, que ne duraient-ils encore ? Un jour, toute cette joie s'envola pour ne plus revenir. *Elle* devint triste et, sous mille prétextes, évita de le recevoir. Lui, péniblement affecté de ce changement, en cherchait vainement la cause, lorsqu'enfin *elle* s'expatria, avec une apparente indifférence, pour suivre son père dans les lointaines contrées où il allait chercher fortune.

Hélas ! plus tard, — trop tard, — Roger connut le secret de la jeune fille : *Elle* aimait, non pas *d'amitié*, mais d'amour ; lui, ne l'avait pas deviné à temps ; si bien que la pauvre mignonne avait pris le parti héroïque de fuir et de dérober, dans un volontaire exil, l'inguérissable blessure de sa tendresse dédaignée.

Vainement, depuis lors, il déplorait son bonheur perdu ; vainement, il s'était efforcé de le ressaisir en retrouvant l'amie disparue ; toutes ses démarches étaient demeurées infructueuses. Jamais plus il n'avait entendu parler d'*elle*.

Seulement, l'image de l'adorée était restée toujours aussi jeune, aussi pure qu'au lendemain de la séparation. . . . .

. . . .

... Une porte qu'on ouvrait rompit brusquement le charme. Roger tressaillit, encore sous l'impression de son rêve, et, machinalement, salua la femme qui était devant lui.

— Asseyez-vous, monsieur, dit Mlle Dubois en montrant un siége à son visiteur et prenant elle-même le petit fauteuil couvert de brins de soie.

Roger se sentit défaillir. Un instant, il se demanda s'il ne devenait pas tout à fait fou.

Mais non ! c'était bien *elle !*

Elle !... Enfin !

Son amour perdu, son bonheur si ardemment regretté, il les allait reconquérir par une rencontre inespérée...

Cependant il restait interdit et muet, et déjà, à son premier mouvement de joie irréfléchie, succédait un désenchantement pénible, une mélancolie profonde...

C'est que, dans la vie, avait existé la lacune que tout à l'heure son imagination avait supprimée. A présent, Roger se souvenait des vingt ans écoulés depuis le jour de l'adieu ; et comment eût-il pu ne pas en tenir compte ? Il voyait bien sous quelle brume le temps avait peu à peu effacé la beauté autrefois si radieuse de son amie, et son triste cœur se gonflait d'amertume.

Mlle Dubois arracha le comte à ses réflexions cruelles en lui demandant gracieusement, et de l'air le plus naturel du monde, le but de sa visite.

A cette question si simple, Roger, d'abord interloqué, conçut bientôt une idée plus nette de la situation.

Il comprit que si *elle* était changée, *il* ne devait pas avoir non plus le même aspect qu'à vingt-cinq ans. Il était donc tout naturel qu'on ne l'eût pas reconnu encore.

L'amour-propre, piqué au vif par cette remarque, fit immédiatement retrouver à Roger sa liberté d'esprit pour expliquer à sa « *propriétaire* » qu'il désirait renouveler le bail d'un appartement dont il n'avait été jusqu'alors que le sous-locataire.

Mais, aux premiers mots qu'il prononça, ce fut au tour de Mlle Dubois de tressaillir. Elle commença par examiner le comte avec attention et surprise. A mesure qu'*il* parlait, ses yeux se fixaient sur *lui*, pleins d'indécision douloureuse, gros d'anxiété. Ce regard chercheur bouleversait Roger qui, en dépit de ses efforts pour garder son sang-froid, perdait à chaque instant le fil de son petit discours, et recommençait sans cesse les mêmes phrases...

Néanmoins, *il* joua tant bien que mal jusqu'au bout son rôle de locataire, fit des réclamations absurdes et posa des conditions insensées auxquelles Mlle Dubois acquiesça avec une évidente distraction.

Quand il ne resta plus qu'à signer le nouveau bail, *elle* se leva et dit en dissimulant son angoisse sous une froide politesse :

— Il serait temps, monsieur, de vous présenter à moi... Vous connaissez mon nom, sans aucun doute..., mais vous avez oublié de m'apprendre le vôtre...

En prononçant ces paroles, elle balbutiait d'une voix presque inintelligible. Brisée par les efforts qu'elle faisait pour se contenir, elle dut s'appuyer au dossier de son fauteuil. Puis, en attendant la réponse de Roger, elle resta les yeux baissés, palpitante, éperdue, comme si elle allait entendre un arrêt de vie ou de mort.

Roger n'y tenait plus. Il ne pouvait se maîtriser davantage, et se retrouvait plus passionnément épris d'*elle* qu'il ne l'avait jamais été.

En ce moment, il la vit jeune, il la revit belle ; le brouillard des ans se dissipa et laissa resplendir, dans toute sa pureté, le céleste visage d'autrefois.

— Marthe, murmura-t-il, en lui baisant les mains, chère Marthe, est-il donc vrai que vous m'avez oublié ?

Elle sourit avec une inexprimable tendresse ; deux larmes roulèrent le long de ses joues pâlies, plus blanches que les lilas de son boudoir, et elle s'évanouit en disant d'une voix faible comme un souffle :

— Roger !... Roger !... c'est donc vous, enfin !...

. . . .

. . . .

Et voilà comment il se fait que, venu dans l'intention de renouveler son bail pour trois, six, neuf ans, le comte en passa un nouveau pour sa vie entière.

GASPARD MUS.

Les Femmes qui ne vous coûtent rien !

—

Elles n'existent pas. Ce sont des mythes.

Non, en notre âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, nous ne croyons pas qu'à l'heure actuelle on puisse s'engager dans les fers d'une *honneste dame*, ainsi que dit Brantôme, sans bourse délier et gréver son budget d'une ou d'autre façon. Un littérateur contemporain, — penseur profond, hardi styliste et humoristique *cruel*, — a écrit : « Aujourd'hui la Lune seule est gratuite en amour. » Hélas ! trois fois hélas ! cette parole est affreusement vraie.

Le plaisant de l'affaire, c'est que les gens dits « *à bonnes fortunes* » ne veulent jamais reconnaître, en ce qui les concerne, l'exactitude de l'opinion sus-énoncée, et avouer sans ambages que les bonnes fortunes en question opèrent de larges brèches dans leur fortune à eux.

Toutes les fois — rappelez-vous — qu'un don Juan de vingt-cinquième ordre vous prend pour confident de ses amours après vous avoir, à votre grand ennui, décrit de la tête aux pieds, sans rien oublier en chemin, la dame de ses pensées, il ne manque pas d'ajouter :

— Eh bien, mon cher, vous me croirez si vous voulez, mais cette petite femme-là ne me coûte rien... mais là, *pas ça... pas ça...*

Et il esquisse ce geste, qui consiste à faire claquer l'ongle du pouce sur les dents de devant, et qui, dans *Madame l'Archiduc*, était l'un des triomphes de Judic. (Hâtons-nous de déclarer, par parenthèse, que cette mimique est, chez un homme, beaucoup moins gracieuse que chez l'inimitable Molda.)

Mais notre « bourreau des cœurs » se trompe dans ses assertions. Si ce *Jocrisse de l'amour* n'était pas aveuglé par une vanité misérable, il s'apercevrait qu'au bout du compte la femme qui ne lui coûte *pas ça* lui coûte les yeux de la tête. Oui, sa maîtresse obère ses finances, à quelque catégorie qu'elle appartienne.

S'agit-il de cette classe de femmes que nos pères appelaient — on n'a jamais pu savoir pourquoi — des *grisettes*, femmes qui habitent des mansardes, travaillent (quelquefois) et portent des bonnets plus souvent que des chapeaux ? Celles-là, je le confesse, ne sont pas ruineuses (elles ont d'autres inconvénients) ; néanmoins leurs *amants de cœur* sont obligés de leur offrir, de temps à autre, des robes, des bottines, des fichus, de menus objets de toilette. Il faut aussi les mener, le dimanche, dîner à Meudon, à Robinson ou à Suresnes (ces demoiselles adorent les « parties de campagne »). Enfin lorsque vient le jour fatal du terme, — cette dépense qui, selon M. Joseph Prudhomme, est toujours imprévue malgré sa périodicité, — invariablement il manque aux grisettes une bonne partie du montant de leur loyer ; et l'amant doit, sous peine de se voir

donner un remplaçant, parfaire la somme, souvent même la débourser intégralement.

Elevez-vous dans l'échelle sociale et arrivez aux *bourgeoises*, aux femmes de marchands, de négociants, d'employés, etc. Avec celles-là on dépense énormément en fiacres et en chambres d'hôtel pour les rendez-vous. Puis elles aiment aussi les parties fines ; mais ces parties deviennent plus coûteuses qu'avec la simple ouvrière : 1° Parce que plus une femme est habituée à un ordinaire convenable, plus il faut se mettre en frais pour lui donner de l'extra ; et 2° parce que, dans le cas présent, le plus souvent on emmène *le mari*. — Oh ! ce mari ! Parfois il fait de mauvaises affaires ; alors la position du favori de madame devient tout à fait onéreuse : il est obligé de *prêter* (?) de l'argent à cet époux féroce (un véritable tigre) pour endormir sa jalousie : on *achète* ainsi la tranquillité, — un bon prix, généralement.

Lorsqu'enfin on a su conquérir l'*amitié* d'une « femme du monde, » d'une « grande dame, » — on n'a plus à payer son terme, — elle a un hôtel à elle ; — ni à lui offrir des dîners fins, — c'est au contraire elle qui vous invite ; — ni à prêter de l'argent au mari, — il est riche, et indifférent ; — mais les dépenses indirectes se multiplient et atteignent des proportions désastreuses. On a des frais de toilette exorbitants. Ce que l'on consomme de gants *paille*, de bottines vernies et de cravates blanches est inouï. Puis on ne sort plus qu'en voiture : on ne peut décemment arriver chez *une dame de la haute* crotté ou poussiéreux. Puis il faut apporter à la bien-aimée opulente des quantités de bouquets (surtout en hiver), et autres cadeaux analogues, qui n'ont l'air de rien, mais qu'on ne se procure point *gratis pro Deo*.

Quant aux actrices, cantatrices, danseuses... mais non, n'est-ce pas ? il est inutile d'aborder cette catégorie-là ! Ici la démonstration est superflue. Pour affronter les faveurs « désintéressées » des *princesses de la rampe*, il faudrait être M. de Rotschild ou sir Richard Wallace, — ou tout au moins Meinherr Bischoffeim.

Et maintenant, *o muthos déloi oti*... un naïf du genre de notre ami Edouard de L-z., — qui prend des drôlesses en rupture de Saint-Lazare pour des marquises du noble faubourg, — peut seul s'imaginer que sous la céleste calotte respirent des femmes susceptibles de n'exiger de vous qu'une pure tendresse.

Tenez, ce qu'il y a de plus économique, c'est encore la femme du foyer, la femme qu'on épouse, celle qui partage avec vous la bonne et la mauvaise fortune.

Soyez-en sûr, votre femme vous coûtera toujours moins cher que les femmes des autres...

En outre *l'épouse* a sur les *maîtresses* cet avantage immense qu'on peut, le cas échéant, la *lâcher d'un cran*, puisque, comme le bêlait si gentiment la *Divette* des Bouffes :

Une femme légitime,
Ça se retrouve, retrouve toujours !

LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

— Mlle de Reszké répète la *Juive* avec Mlle Fouquet pour princesse Eudoxie.

Mlle Gerster, l'Ophélie de Venise, se prépare, de son côté, à faire son apparition dans *Hamlet* sur notre première scène lyrique.

Comme on le voit, les études ne chôment pas à l'Opéra, qui se dispose, par ailleurs, à la grande reprise du *Prophète*.

— Mlle Daram vient de renouveler pour trois ans son engagement à de superbes conditions. Toutes nos félicitations à la charmante artiste et à M. Halanzier.

— *Comédie-Française.* — Nous avons déjà donné le nom des artistes qui joueront dans la *Rome vaincue*, de M. Parodi.

Voici la distribution complète de la pièce dont les répétitions se poursuivent activement.

Fabius	MM. Maubant
Vestaspor	Mounet-Sully
Lintulus	Laroche
Ennius	Dupont-Vernon
Lucius	Martel
Le Prêteur	Chéry
Posthunia	Mmes Sarah Bernhardt
Junia	Reichemberg
Oppinia	Tholer
Grande Vestale	Lloyd
Galla	Martin

— La clôture du Vaudeville est fixée au 31 juillet.

— On va décidément reprendre le *Bâtard*, de Touroude, à la Porte-Saint-Martin. Voici la nouvelle distribution de la pièce, en regard de celle de la création qui, on se le rappelle, fut très-remarquable.

	ODÉON 1869	PORTE-SAINT-MARTIN 1876
Armand	Berton père	Paul Deshayes
Robert	Pierre Berton	Fabrègues (déb.)
Duversy	Laray	Laray
Maximilien	Angelo	Fraizier
Lebrun	Mounet-Sully	Rolle
Salvoy	Dugaril	Henri Rose.
Jeanne	Mmes Sarah-Bernhardt	Lacressonnière
Mme Duversy	Nancy	Daubrun
Turquoise	Clotilde Colas	Cassothy

Le *Bâtard* sera accompagné d'une comédie inédite de Ponsard en deux actes, intitulée *Molière à Vienne*.

— Une bonne nouvelle pour le personnel enseignant du Conservatoire. M. Bardoux a plaidé, dans son rapport, la cause des professeurs, dont la situation ne s'est jamais améliorée depuis 1795.

Il y a 65 professeurs. 4 émargent 2,500 fr. : 22, 2,000 fr. ; 5, 1,800 fr. ; 8, 1,500 fr ; 13, 1,200 fr. ; 5, 600 fr. ; 3, 300 fr. Un supplément de 23,500 fr. est demandé aux Chambres pour être réparti entre ces professeurs.

— Nous avons entendu, ces jours-ci, au Casino d'Enghien, une artiste amateur : Mme Lacroix, dont la voix chaude et pénétrante, la méthode sûre et de bon goût ont été très-appréciées par le public d'élite qui fréquente cette charmante station thermale.

Les applaudissements qu'a recueillis Mme Lacroix doivent lui être un précieux encouragement pour persévérer dans une voie qui s'ouvre devant elle si pleine de promesses.

— Le Gymnase prépare une nouvelle première, celle du *Saut du Doubs*, dans laquelle les auteurs de la *Galerie du duc Adolphe*, MM. Clerc frères, feront assister à la reproduction vivante des principales toiles du dernier Salon.

— Les directeurs du Vaudeville ont engagé Mme Victoria Lafontaine pour jouer le rôle de Claire Fromont dans *Fromont jeune et Risler aîné*, la nouvelle pièce de MM. Belot et Daudet.

— Le rapport présenté à la Chambre est muet sur le rachat du matériel de l'Opéra-Comique par l'Etat.

C'est-à-dire que la question si importante du rachat du matériel a été tout simplement écartée par la commission du budget.

La commission ne la discute pas ; elle ne fait valoir aucun motif d'opposition, elle garde le silence, comme si la chose ne valait pas la peine d'être discutée, comme si la question n'existait pas.

Désormais, c'est chose jugée, le matériel ne sera pas racheté et le directeur qui obtiendra ce privilége devra le payer de ses deniers.

Dans ces conditions, il est probable que M. Carvalho ne maintiendra pas sa candidature. D'autre part, deux nouveaux concurrents viennent de surgir, ce sont : M. d'Herblay, l'ancien directeur du Grand-Théâtre de Lyon, et M. Charles De La Rounat, critique dramatique du *XIXe Siècle*.

— La demande formée par M. Verdi contre M. du Locle, directeur de l'Opéra-Comique, en restitution de titres représentant 80,000 francs, a été appelée aujourd'hui devant la 8e chambre correctionnelle. La cause a été remise à huitaine. On espère encore que d'ici là, cette délicate affaire pourra être arrangée.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — *Courses de chevaux.* — **Train de plaisir de Paris au Havre.** — Du Samedi 22 au Lundi 24 Juillet 1876. — *Aller et retour* : 2e classe, 13 fr. ; 3e classe, 10 fr. — *Aller* : Départ de *Paris* (Saint-Lazare), *Samedi 22 juillet* 1876, à 9 h. 30 du soir. *Retour* : Départ du *Havre, lundi 24 juillet* 1876, à 8 h. soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — **Train de plaisir de Paris à Granville.** — Du Samedi 22 Juillet au Mardi 25 juillet 1876. — *Aller et retour* : 2e classe, 18 fr. ; 3e classe, 13 fr. — *Aller* : Départ de *Paris* (Montparnasse) *Samedi 22 juillet* 1876, à 9 h. 45 soir. *Retour* : Départ de *Granville, mardi 25 juillet*, à 9 h. 10 soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Dimanche prochain, 23 juillet 1876. — **Grandes eaux à Saint-Cloud.** — Billets d'Aller et Retour. — Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah-Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Talliade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Ruger. — Froc Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Busquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Marie Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Possoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudult. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Revel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — B. Pas à F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Mamet. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Moorose. — Esther Chevalier. — René Laguet. — Mlle Beaugrand. — Castellann. — Mlle Sorlwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémence Jost. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Dachesne. Speranza Engalli — Porel. — Marthe Miette.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156, *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	*un an*, 14 *fr.* ;	*six mois*, 7 *fr.*
Départements.	— 16 *fr.* ;	— 8 *fr.*
Etranger	— 20 *fr.* :	— 10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne.) — [E]ntrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — [C]oncerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

[L]IQUEUR D'OR [Li]q[ueur] exquise, Digestive, complém[en]t des bons repas, 6, b[d] Montmartre, Paris. [Éta]blissements et bonnes maisons de commerce, Dép[ts], Étranger.

[É]vitez les contrefaçons. — N'ac[ce]ptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la mar[qu]e de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les [ét]iquettes.

[S]ANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, [p]ar la délicieuse farine de Santé de Du Barry de [L]ondres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en com[b]attant les dyspepsies, mauvaises digestions, [g]astrites, gastralgies, glaires, vents ai[g]reurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, [r]envois vomissements, même en grossesse, [c]onstipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, [p]hthisies, toux, asthme, étouffements, étourdisse[m]ents, oppression, congestion, névrose, insom[n]ies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, [a]némie, chlorose, tous désordres de la poitrine, [g]orge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, [r]eins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et [s]ang, ainsi que toute irritation et toute odeur fié[v]reuse en se levant, ou après certains plats [c]ompromettants, oignons, ail, etc., ou boissons [a]lcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, [l]a nourriture par excellence qui, seule, réussit à [é]viter tous les accidents de l'enfance. 80,000 [c]ures, y compris celles de Madame la Duchesse [de] Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la [m]arquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair [de] l'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, [M]. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, [e]lle économise encore 50 fois son prix en méde[c]ine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., [4] fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits [de] Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *[R]evalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, [2] fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; [d]e 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la [t]asse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de [3]2 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les [b]ons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et [C]ie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

MAGASINS A LOUER. — MATERIEL A VENDRE

DERNIERS JOURS

[d]e la LIQUIDATION authentique des grands Magasins de Blanc

[L]A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

La fermeture de cette liquidation est **imminente** [e]t les experts-commissaires font positivement cha[q]ue jour ce qu'ils peuvent pour que les marchan[d]ises, convoitées par d'interlopes brocanteurs, soient [s]acrifiées avec la perte annoncée de **75 0/0** et au [b]énéfice de tout le monde.

Aujourd'hui et toute la semaine, de 10 à [6] heures, mise en vente des derniers lots **défraî[c]his**, parmi lesquels :

[D]raps	cretonne pour grands lits, valeur 5 fr., le drap	1	95
[S]erviettes	œil-de perdrix, avec belle frange, valeur 60 c., la serviette	»	15
[C]hemises	cretonne, gr. taille, cols poignets et plast., toile de Mulhouse, la chem.	2	25
[B]as	de Paris, entièrement finis, coton Jumel, valeur 30 fr., la douzaine	11	40
[C]ravates	pour dames, belle grenadine frangée soie, valeur 4 fr., la cravate	»	95
Jupons	percale plissé avec dessous, valeur 6 fr., le jupon	1	60
[G]uipure	pour rideaux, très riches dessins, valeur 90 c., le mètre	»	30
[C]hemises	pour dames, magnifique schirling, valeur 2 fr. 75, la chemise	1	25

NOTA. — Le service de la province est supprimé, [l]es expéditions ne peuvent plus avoir lieu.

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

—

Conversion de la Dette générale d'Egypte en obligations 7 0/0 de la Dette unifiée.

Jouissance du 15 juillet 1876.

(Décrets des 7 et 25 mai 1876.)

Paiement des coupons et fractions de coupons dus aux 7 et 15 juillet 1876, et des obligations des Emprunts 1865/66 et 1868 désignées par le sort pour être remboursées à 500 francs, aux mêmes dates.

La conversion s'effectue par l'entremise du Comptoir d'Escompte de Paris, et de ses agences en France et à l'étranger, désignés officiellement à cet effet dans le règlement de S. A. le Khédive, en date du 25 mai 1876.

NOTICE EXPLICATIVE

Dette flottante

Les porteurs de titres de la Dette flottante reçoivent des obligations de 7 0/0 de la Dette unifiée pour le montant de leurs titres, majorés de 25 0/0, avec augmentation ou sous déduction des intérêts à 7 0/0 l'an, selon que l'échéance des titres est antérieure ou postérieure au 15 juillet 1876.

Dette consolidée.

Emprunt 7 0/0 du Gouvernement égyptien 1862-1868-1873. — Emprunt hypothécaire du Khédive 7 0/0 1870.

Les porteurs de ces Emprunts reçoivent des obligations de la Dette unifiée pour une somme égale au montant de leurs titres ;

Ils reçoivent en outre des fractions de coupons pour différence de jouissance, savoir :

L'Emprunt **1862**, une fraction de. 13 04 représentant les intérêts à 7 0/0 du 1[er] mars au 15 juillet.

L'Emprunt **1870** une fraction de.... 10 06 pour les intérêts du 1[er] avril au 15 juillet.

L'Emprunt **1873** une fraction de.. 8 72 pour les intérêts du 15 avril au 15 juillet.

Le coupon de l'Emprunt de 1868 arrivant à échéance le 15 juillet 1876 sera payé intégralement au moment du dépôt des titres pour l'échange.

Les obligations du même Emprunt sorties au tirage d'avril 1876 sont remboursées à 500 francs.

Emprunt **7 0/0** du gouvernement Égyptien **1864**, et emprunt **7 0/0** de la Daira **1865-1866**.

Les porteurs de ces Emprunts reçoivent 100 obligations de la Dette unifiée pour **95** anciennes, et les fractions de coupons suivantes :

Emprunt **1864**........... **10 fr. 06** pour intérêts à **7 0/0** du 1[er] avril au 15 juillet :

Emprunt **1865-1866**.... **0 fr. 76** pour intérêts à **7 0/0** du 7 au 15 juillet.

Le coupon plein de 17 fr. 50, échu le 7 juillet 1876, sur ce dernier Emprunt, est payé en sus contre dépôt du titre pour l'échange ;

En même temps, les obligations sorties au dernier tirage sont remboursées à 500 francs.

Emprunt du gouvernement égyptien 9 0/0 1867

Par suite des deux majorations décrétées au profit de cet Emprunt, les porteurs reçoivent 111.78 obligations de la dette unifiée pour cent anciennes.

Ils touchent, en outre, une fraction de coupon de 6 fr. 65 pour intérêts à 9 0/0 du 22 mai au 15 juillet.

Nota. — Les opérations d'échange ainsi que le service des échéances des 7 et 15 juillet s'effectueront également aux guichets de la *Société Générale*, 56, *rue de Provence, à Paris*.

Le dépôt des Titres pour l'échange pourra être fait dans tous ses Bureaux de quartier à Paris, ainsi qu'à ceux de toutes ses succursales en France.

GUIDE PRATIQUE

DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

PARFUM. AUGMENTE — L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✻ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

VIN DURAND DIASTASÉ

Dépôt central 51, Rue du Temple, 51 PARIS

La Bouteille, 4 fr. 50

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le C[te] CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRI[LITÉ]

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-F[emme] — Traitement sans repos ni régime des ma[ladies] des femmes, inflamations, suite de couches, [ulcéra]tions, déplacement des organes, causes fréq[uentes] et souvent ignorées des stérilités, langueur[s, pal]pitations, faiblesses, maladies nerveuses, ma[igreur,] etc. — Les moyens que Mme LACHAP[ELLE] emploie sont le résultat de longues années d'[études] et d'observations pratiques, dans le trait[ement] spécial de ces affections. Consultations to[us les] jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 [(près] les Tuileries.)

Rue de Rivoli N° 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Malad[ies]

CONTAGIEUSES, VICES [DU SANG,] DARTR[ES]

Seuls approuvés p[ar l'Acad.] n[le] de médecine et par le gouv[t], après [les] preuves publ. faites [par des com]missions sur dix mil[le malades]. Seuls admis dans les [hôpitaux par] décret sp[al]. Guérison [des malades chroni]ques de tous les [âges,] hom. fem. et enf[ts]. Vote d'une récompense de 2[4,000 fr.] *Préparations aussi parfaites que possible* [...] vant rendre de grands services à l'humani[té (ex]trait du rapport off[el]. Aucune autre méthode n['a obtenu] ces témoignages de supériorité. Traitem[ent agré]able, rapide, inoffensif, secret, économique [...] chûte (5 fr. la b[te] de 25 bisc[ts]. 10fr. celle de 52 [...] bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62 [...] au 1[er] Consult[t] gr[ites] de midi à 6 h. et par corres[pondance.]

MALADIES DES FEMMES Cause f[réquente] de stéri[lité. Trai]tement par Mme JUNK DE TREVES, m[aîtresse] sage-femme. Maison d'accouchement. — R[ue] Saint-Lazare, 100. Consultations de 1 h. à 4 [h.]

Inventeur de l'Anaspélide, vinaigre souverain [contre] masques de grossesse, taches de rousseur, 5 fr.; et [...] de Capillarine, infaill. contre chute des cheveux. [...]

Flacon : 5 fr. PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQ[UE]

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE

MASQUE DE GROSSESSE

LENTILLES, GERÇURES, RIDES

RUGOSITÉS, BOUTONS

EFFLORESCENCES

ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire

Paris CANDÈS B[d]

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECIN[E]

Par la délicieuse Farine de Sant[é]

REVALESCIERE DU BARR[Y]

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN[E] REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE[AU] BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A[N] DU BARRY & C[IE] 26, PLACE VENDÔME, PAR[IS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d[ys]pepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou[ffements,] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép[uisement,] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cert[ains plats] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cu[res, y com]pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wur[zer, Cam]phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sa[ns] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle [est préfé]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les [accidents] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses ja[mbes, ni] dormir, ayant toujours le creux de [l'estomac] gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* av[ec étouf]fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* op[iniâtre de] 9 ans. C'était terrible, et des médecins l['] avaient déclaré qu'il n'y avait pas moy[en de le] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les B[iscuits de] Revalescière, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boît[es de fer]blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. o[u environ] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt par[tout chez] les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C[e], 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 167

PARIS-THEATRE

DRAME PORTE-SAINT-MARTIN COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché D. H. MAYER.

TRAGEDIE MUSIQUE

LIA FÉLIX
(Jeanne d'Arc)

YVES & BARRET Sc. G. BOUVY del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 27 Juillet au 3 Août 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXVII

—

LIA FÉLIX

—

Digne sœur de Rachel, Lia Félix est une des physionomies les plus attachantes du théâtre contemporain. Nulle artiste n'a été plus vaillante et n'a fait naître des émotions dramatiques plus profondes. D'abord simple, touchante et pathétique, elle s'est montrée plus tard fière, hautaine, susceptible d'élans farouches; marchant, suivant son âge, dans le domaine de l'art, en augmentant chaque jour davantage sa grande autorité.

Née en 1828, elle était la troisième sœur de Rachel, entre Rebecca et Dinah. La nature ne lui avait pas donné un physique imposant, mais elle eut de bonne heure le goût du théâtre, et son intelligence, jointe à une rare énergie, lui permit d'aborder la scène, bien qu'elle n'eut d'autre protection que la haute renommée dont jouissait son illustre sœur.

A vingt-deux ans, le 6 avril 1850, elle débuta à la Porte-Saint-Martin dans le rôle d'Adrienne de *Toussaint-Louverture*, drame en cinq actes et en vers de Lamartine. Son succès fut énorme, à côté de Frédérick-Lemaître lui-même. Elle sut rendre, dans son entier, cette figure adorable, la seule qui fut tendre et touchante dans ce drame poignant. Sa voix, d'un timbre excellent, sa diction juste, sa physionomie pathétique, ses gestes nobles, la chaleur de son jeu, lui valurent, du premier coup, la faveur du public.

Après une seconde création : le rôle d'*Elena* dans la *Misère*, drame en cinq actes de F. Dugué, représenté le 7 mai 1850, elle devait se rendre populaire par sa troisième création (le 23 novembre suivant), de *Jenny l'Ouvrière*, cette pièce de Decourcelles et Jules Barbier dont la vogue fut immense. Comme elle était touchante, la délicieuse artiste, dans la représentation de cette enfant du peuple, travailleuse au cœur d'or, qui sut rester honnête au milieu des séductions de toutes sortes dont elle était entourée !

Mais Lia Félix devait mettre le comble à sa réputation, le 14 janvier 1851, en créant la *Claudie* de Georges Sand, en compagnie de Bocage. Là, sa figure portait l'empreinte d'une âme simple et pure, ses accents pénétrants touchaient les cœurs les moins sensibles. Ce beau talent eût dû, dès ce jour, appartenir à la Comédie-Française, où il se fût épuré encore et fortifié. Il était propre, en effet, à rendre les plus grandes pensées des maîtres. La sœur de Rachel possédait évidemment beaucoup de cette largeur de style, de cette entente de la plastique que l'illustre tragédienne avait porté plus haut que tous ses prédécesseurs et dont elle tirait la majeure partie de sa gloire.

Mais malheureusement, Lia Félix fut éclipsée précisément par Rachel elle-même, et elle était destinée à se nourrir du drame, souvent, hélas ! du mélodrame, à ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin où elle resta dix années entières, qui devaient rester les meilleures de sa carrière si ses deux dernières créations à la Gaîté n'avaient encore grandi, justement, sa réputation.

Le *Vol à la Duchesse*, drame en cinq actes et huit tableaux de Grangé et Montépin, rôle de la duchesse Mathilde, le 8 avril 1851 ; le *Diable*, drame en cinq actes de Delacour et L. Thiboust, où elle se montrait très touchante dans un rôle de jeune aveugle, le 26 avril 1851 ; et aussi la *Poissarde*, cinq actes de Dupeuty, Deslandes et Bourget, rôle d'Aurélie, le 30 janvier 1852, lui permirent de faire preuve de charme et de tendresse.

Dans le *Richard III*, de Victor Séjour, 28 septembre 1852, elle obtint un succès digne de ceux de *Jenny l'Ouvrière* et de *Claudie*. Il eût été impossible de concevoir d'une façon plus ravissante ce personnage de Betty Elisabeth, où l'éloquence de la passion se disputa, chez elle, la première place avec la touchante sensibilité.

Les créations qui, on le voit, se suivent sans relâche, se succèdent alors avec le rôle de Blanche d'Armagnac, dans *Frère tranquille*, cinq actes et neuf tableaux de Paul Féval, le 10 mars 1853, et font place un moment à une reprise du personnage de Marie, dans le *Louis XI*, de Casimir Delavigne, le 16 avril 1853, pour se continuer par : Geneviève, du *Vieux Caporal*, cinq actes de Dumanoir et d'Ennery, où elle charma par sa grâce touchante.

Après avoir pris part, le 28 janvier 1854, à la reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*, de Dumas et Maquet, où elle fit valoir le rôle un peu terne d'Anne d'Autriche, Lia Félix créa Gabrielle dans la *Bête du bon Dieu*, cinq actes de Marc Fournier et Decourcelles, le 19 mai 1854 ; puis elle reprit au mois d'octobre suivant le rôle de Marie créé par Mlle Ida dans la *Chambre ardente*, de Melesville et Bayard, où elle sut se montrer d'une exquise sensibilité à côté de Mlle Georges qui reprenait, ce soir-là, le rôle de la marquise de Brinvilliers, créé par elle vingt ans auparavant.

Le 18 novembre 1854, Antoinette dans le *Comte de Lavernie*, cinq actes d'Auguste Maquet, précéda une de ses créations les plus importantes ; Albone des *Noces vénitiennes*, de Victor Séjour, où elle fit preuve de la plus tendre passion. Physionomie expressive, gestes distingués, organe pénétrant, accents pleins d'émotion, elle mit tout cela au service de son rôle.

Après cette création, elle quitta momentanément la Porte-Saint-Martin, pour aller créer à l'Ambigu, Frantzia, des *Orphelines de la Charité*, de Dennery et Bresil, le 7 mars 1857, puis revint à son premier théâtre, le 10 janvier 1859, lors de la reprise du *Richard d'Arlington*, de Dinaux et Dumas, où elle remplit le rôle de Jenny.

Vinrent alors deux reprises, Louise, de la *Closerie des Genêts*, et Paula, de la *Tireuse de Cartes* ; puis Lia Félix partit pour la Gaîté créer, le 8 janvier 1862, avec une passion vraie et une énergie puissante, le rôle de Jeanne dans la *Fille du Paysan*, de A. Bourgeois et d'Ennery. Revenue à la Porte-Saint-Martin, elle y créa le rôle de Jeanne (également) dans le *Volontaire de* 1814, de Victor Séjour, représenté le 16 avril suivant et retourna ensuite à la Gaîté, où elle resta quelque temps.

Ses créations à ce théâtre furent : le 3 septembre 1862, Marcelle, dans le *Château de Pontalec*, de d'Ennery et Dugué ; le 4 février 1864, Marguerite, dans la *Maison du Baigneur*, d'Auguste Maquet ; le 13 octobre 1864, la marquise de Valleroy, dans le *Marquis Caporal*, de Victor Séjour ; le 3 février 1865, le double rôle de Gabrielle et de Marthe dans le *Mousquetaire du Roi*, de A. Bourgeois et Paul Féval ; et enfin, le 30 décembre 1865, Suzanne, dans le *Hussard de Bercheny*, d'Auguste Maquet.

De là, Lia Félix fit une excursion à l'Odéon, engagée spécialement pour une reprise du *Marquis de Villemer*, de George Sand, où elle remplaça Mlle Thuillier dans le rôle de Mlle de Saint-Geneix, le 10 juillet 1867.

Revenue à la Gaîté, elle fit partie de la distribution des *Treize*, un mauvais drame de Dugué et Paucelier, joué le 28 décembre 1867, et eut un de ses beaux succès avec les rôles de Jeanne et Marie Sylvia, dans les *Orphelines de Venise*, de Ch. Garand.

Le 29 octobre 1869, elle passa à l'Ambigu créer le rôle de Thérèse Ferrand, dans le *Dompteur* de d'Ennery et Charles Edmond.

Son frère, Raphaël Félix, ayant pris la direction de la Porte-Saint-Martin, l'appela ensuite à ce théâtre pour y reprendre, le 16 avril 1870, la *Mathilde*, de Pyat et Eugène Sue.

Depuis la guerre, Lia Félix n'a plus eu que deux créations, à la Gaîté, mais il semble qu'elle ait voulu résumer dans chacune de ces pièces toutes les belles qualités qui la distinguent.

Cordelia, dans la *Haine*, de Sardou, le 3 décembre 1874, et surtout Jeanne d'Arc, dans la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, le 8 novembre 1873, nous ont montré cette admirable artiste dans toute la force de son talent.

Ce qui distingue Lia Félix entre toutes, et fait d'elle une des grandes comédiennes du jour, c'est le mépris absolu qu'elle professe pour les ficelles mélodramatiques. Ne sacrifiant jamais rien à l'effet, on la trouve toujours sobre de gestes et de cris. Dans ses plus grands élans, ses larmes, son désespoir se traduisent aussi bien par le silence que par la voix, et elle sait provoquer l'enthousiasme par l'explosion de la passion véritable. On se rappelle avec quel art elle composa cette figure à la fois touchante et énergique de Jeanne d'Arc ! Dicton juste et accentué, sensibilité, chaleur communicative, aptitudes et gestes dignes de la statuaire, la remarquable comédienne sut tout réunir dans cette dernière création.

Aussi, quelle que soit la popularité de Lia Félix, je crois sincèrement sa réputation inférieure encore à son talent, et je suis persuadé que sa parenté avec Rachel lui a nui, sa sœur absorbant à elle seule la renommée qui pouvait s'étendre sur toute sa famille. Cette conviction est d'autant plus profonde chez moi que, jetant les yeux sur toutes les scènes dramatiques, je ne vois pas quelle autre artiste a fourni une plus brillante carrière que la sienne, depuis vingt-cinq ans.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

PRADEAU
Du Théâtre du Gymnase.

REVUE DES THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN

Le *Bâtard*, de Touroude

LA PIÈCE. — L'INTERPRÉTATION.

Le *Bâtard*, joué à l'Odéon, le 11 octobre 1869, fut un coup de maître pour un débutant dans la carrière dramatique. Le lendemain, Touroude était célèbre. On croyait posséder un auteur de premier ordre ; hélas ! l'avenir ne devait pas justifier ces promesses, et la mort arriva avant que le jeune lutteur ait pu retrouver un succès semblable à celui de sa première œuvre.

Les directeurs de la Porte-Saint-Martin ont bien fait de reprendre ce bel ouvrage, d'une donnée si large, d'une portée morale si élevée, d'une si grande philosophie. Certes, c'est bien là le produit d'un véritable tempérament dramatique, et les défauts que l'on y rencontre : brutalité des scènes, violence des expressions, sont de ceux qu'on aime à voir chez un jeune homme qui ne peut pas être encore maître de lui comme un homme habitué à parler au public.

On pardonne, à juste titre, les aspérités du dialogue devant tant d'énergie, et l'inexpérience de la scène disparaît en présence d'une aussi puissante invention.

Bien que l'interprétation n'ait pas été à la hauteur de celle de l'Odéon, le *Bâtard* a obtenu un succès aussi réel qu'au premier soir. Le préjugé dont l'auteur faisait justice en termes si éloquents a semblé, comme à la création, flagellé de main de maître par le jeune auteur. On a applaudi avec enthousiasme aux belles situations qui, dans chaque acte, viennent défendre les droits de la raison. Si Touroude avait pu assister à cette reprise, véritable consécration de son œuvre, il eût été consolé de bien des déboires qui l'ont assailli depuis son début jusqu'à sa mort.

Nous avons dit que la nouvelle interprétation était inférieure à la première. Cela n'implique point, chez nous, l'idée qu'elle n'a pas été satisfaisante. Loin de là, nous avons même à féliciter les directeurs de la Porte-Saint-Martin d'avoir monté la pièce avec tant de soin ; mais on conviendra qu'il n'était pas facile de remplacer Berton père et Mlle Sarah Bernhardt, tous les deux parfaits dans les rôles d'Armand (le Bâtard) et de Jeanne.

Paul Deshayes a bien joué le Bâtard, il a eu de belles attitudes, mais il n'a pas l'élégance de Berton. Il a été très applaudi cependant, et c'était justice. Mais Mme Lacressonnière, fort jolie et très dramatique, n'a pu lutter malgré cela contre le souvenir de la merveilleuse artiste dont la voix est tout un charme. Elle a été touchante sans doute, et son succès est également mérité ; seulement elle emploie des moyens trop violents et son exécution n'a pas l'inaltérable tendresse de celle de sa devancière.

On a beaucoup remarqué un jeune débutant nommé Fabrègue sur lequel on avait fondé de sérieuses espérances. C'est un charmant jeune premier, dont l'élégance et la chaleur communicative ont vivement intéressé. Il a rendu le rôle de Robert, le fils légitime, d'une façon tout à fait distinguée. Faye a joué un peu mollement le rôle peu sympathique du banquier Daversy.

Nous avons revu, le même soir, comme lever de rideau, un très joli petit acte d'Alexandre Dumas père et d'Eugène Nus : *le Cachemire vert*, dont la première représentation eut lieu au Gymnase, il y a longtemps déjà, et qui a semblé pourtant aussi frais qu'au début. Vollet, Fraizier et Mlle Pauline Patry l'ont rendu avec beaucoup d'entrain.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin continue donc à payer sa dette à la vraie littérature, et nous ne saurions trop l'encourager dans cette excellente voie.

Fantaisies parisiennes

DE LA TERRE AU CIEL

Il commence à faire très-sérieusement chaud à Paris. Nous jouissons, — ou plutôt nous ne jonissons pas le moins du monde, — d'une chaleur que l'on pourra bientôt qualifier de tropicale, et même, dirait le *coq-à-l'âniste* Le Guillois, de beaucoup *trop... picale*. Pour peu que cela continue, la dilatation du mercure et de l'alcool fera éclater tous les tubes thermométriques.

Aussi les boulevardiers, les vaudevillistes, les cocottes et leurs vibrions émigrent vers des contrées moins torrides. *Rome n'est plus dans Rome !* Paris a déjà cessé d'être la ville tumultueuse et cancanière qu'elle est l'hiver pour devenir « Madame veuve Lutèce, » suivant l'expression du pauvre Xavier Aubryet. Allons ! les voyageurs pour les stations thermales et les ports de mer à la mode, en voiture !

Mais les infortunés qu'une cause ou une autre empêche de faire leurs malles et d'aller plonger dans les vagues leurs torses plus ou moins sculpturaux, sont tout bonnement enragés. C'est à eux — et non pas aux chiens inoffensifs — que les arrêtés préfectoraux devraient imposer une muselière. Car les hommes les plus doux à la température ordinaire se trouvent — grâce à la constante ébullition de leurs cervelles sous leurs crânes — animés d'une férocité *mouradienne.*

⁂

Voici un exemple, entre mille, de cette vérité. Je descendais, l'autre soir, le boulevard. J'avise le reporter Vingt-Quatre-Etoiles — que j'avais toujours pris pour le meilleur garçon du monde — planté à l'entrée du Faubourg-Montmartre.

— Que faites vous là ? lui demandai-je.

— J'attends ! me répondit-il en roulant des yeux comme un Monténégrin occupé d'éventrer un Turc.

— Quoi ?

— Un accident de voitures. J'espère bien qu'il va y avoir quelqu'un d'écrasé... et que *ça jett'ra un peu d'froid !*

⁂

Telle est, à l'heure présente, l'état des esprits ici-bas. Le mieux est — puisque nous n'y pouvons rien — d'oublier nos peines et d'élever nos regards vers les voûtes célestes (style académique) dont la sérénité estivale est propre à reposer les yeux fatigués par la terrestre poussière.

Il paraît, du reste, qu'il se passe là-haut des choses fort intéressantes ; car, au dire de l'Observatoire, une comète a récemment paru sur notre horizon.

Quand on parle du loup on en voit la queue. Mais, hélas ! notre comète n'avait rien de commun avec cet amateur du gigot de mouton. C'était un astre imperceptible, bien inférieur même à la comète de 1874, que l'on pouvait du moins apercevoir vaguement, à partir de neuf heures du soir, lors toutefois que le ciel était pur et que la lune avait la délicatesse de ne pas se montrer.

C'est qu'il y a comète et comète. Vous connaissez sans doute cette romance cosmographique où une jeune fille, se sentant indisposée... depuis plusieurs mois, attribue son malaise à l'influence d'un astre nomade, et répond aux interrogations maternelles par ces deux vers empreints d'une candeur angélique :

Maman, j'ai mal au cœur...
C'est la comète qui m'a fait peur !

Mais, évidemment, il s'agit là d'une comète d'un beau calibre, jouissant d'une grandeur et d'un éclat que n'a point offerts la microscopique comète de cette année. Celle-ci était absolument invisible aux yeux non munis de puissants télescopes, — incapable, par conséquent, d'effrayer la vierge la plus impressionnable.

⁂

Aussi le profane vulgaire s'en est-il médiocrement ému. Mais en revanche cet astre, — que je ne sais qui comparait à une cerise sous prétexte qu'il est possesseur d'un *noyau* et d'une *queue*, — a fort occupé les savants, et, entre autres, l'illustre professeur Y... Il en perdait quasiment le boire et le manger ; il ne parlait plus d'autre chose aux infortunés qui lui rendaient visite. Et même, — estimant que l'épouse d'un astronome ne doit pas être absolument ignare en cosmographie, — il a expliqué le plus clairement possible à sa jeune et charmante femme la *longitude*

du nœud ascendant, la *distance au périhélie*, le *sens du mouvement*, enfin tout ce qui concerne les comètes et leur trajectoire.

Mme Y... a du reste montré les plus heureuses dispositions pour ce genre d'études. Les leçons de M. Y... l'ont vivement intéressée. Elle n'a plus, elle aussi, d'autre pensée en tête. Son mari a pu le constater l'une de ces dernières nuits.

Les deux époux reposaient côte à côte dans le lit conjugal. Le docte professeur dormait à poings fermés. Tout à coup Mme Y... — qui d'ordinaire est très-paisible — fit un mouvement si brusque et si imprévu, que M. Y... s'éveilla en sursaut et se dressa sur son séant. Surpris de voir chez sa jeune femme ce sommeil agité, il la réveilla à son tour, et lui demanda pourquoi elle gesticulait avec si peu de retenue.

— Ah ! mon ami, fit Mme Y... en rougissant et en se reculant jusqu'au fond du lit... je vous demande bien pardon... mais je rêvais *comète !*

Louis de Gramont.

NOUVELLE

MEMOIRES D'UNE ROSE

—

I

J'ai vu le jour dans un magnifique jardin. En cet asile où se sont écoulés les plus beaux moments de ma jeunesse, j'avais de nombreuses compagnes ; de larges parterres étaient garnis des fleurs les plus belles et les plus précieuses : les lys aux blancs pétales, les tulipes aux luxuriantes couleurs, les dalhias largement épanouis, le pâle chevrefeuille, la timide violette, le cactus, le magnolia, — en un mot, de fraîches et brillantes fleurs peuplaient ce délicieux Eden.

Toutes les personnes qui le visitaient ne manquaient pas de les louer, mais mon père, superbe rosier cent-feuilles, excitait l'admiration universelle ; aussi, à peine eus-je ressenti la bienfaisante chaleur des rayons du soleil qui me fit éclore, que j'étonnais tout le monde par le suave parfum dont j'impreignais l'air, et par la tendre couleur de mes pétales, décolorés aujourd'hui, mais qui alors étaient d'une nuance admirable. J'étais heureuse d'entendre dire que j'étais belle, et ces flatteries me transportaient d'aise et de plaisir ; mais ce qui répandait surtout en moi un sentiment inexprimable de contentement et de bonheur, c'était l'amitié que me témoignait la jeune fille à qui j'appartenais ; elle était si bonne! et puis c'était grâce à elle que ma famille vivait au milieu du bien-être et de la tranquillité dont elle jouissait.

Jadis, mon père n'était qu'un pauvre rosier végétant tristement sur un maigre coin de terre, toujours seul, et ne recevant d'autres visites que celle d'un homme grossier, qui torturait chaque jour ses branches frêles et délicates afin, disait-il, de lui donner plus de grâce et d'élégance, et ne cessait de l'accabler de reproches de ce que, selon son raisonnement, mon père ne lui rapporterait jamais de quoi se payer des peines que sa culture lui avait coûtées.

De quel droit cet homme barbare voulait-il refaire le naturel de mon père ? Est-ce que notre bonne mère commune, la terre, ne nous fait sortir de son sein que pour être torturées et flétries par la main des hommes ?... Que demandons-nous?... à vivre tranquillement sans nul souci des pensées et des préoccupations qui agitent les humains. Recevoir les caresses de l'air, sécher les pleurs de la rosée, accueillir le papillon qui nous aime, c'est là toute notre ambition.

Enfin, un jour, le possesseur de mon père l'arracha brutalement de la terre malgré ses plaintes et ses gémissements, le plaça dans un vase étroit où ses racines se brisaient, et le transporta en cet état, à l'aide d'une charrette, en compagnie de pensées et de pivoines et d'autres fleurs, sur une place publique, où il venait chaque semaine en mettre en vente. Une demi-heure ne s'est pas écoulée qu'une belle jeune fille au gracieux visage s'arrêta devant l'avide marchand, et ayant aperçu le rosier, mon père, elle l'acheta.

Quelques jours après, mon père était parfaitement exposé aux rayons du soleil, dans une terre vivifiante ; il ne tarda pas à devenir un des plus beaux ornements du jardin ; trois mois plus tard je vis le jour, et depuis ce moment, cette bonne jeune fille ne nous quitta pas, elle aimait à se pencher sur moi, et m'admirait avec une joie toute enfantine. Aussi je me pris à l'aimer et j'étais toute joyeuse lorsque je la voyais accourir vers moi. De quels soins ne nous entoura-t-elle pas moi et les miens!... La terre où nous vivions était-elle séchée par la chaleur, elle la rafraîchissait par une rosée bienfaisante qu'elle versait elle-même; — les chenilles, nos hideuses ennemies, essayaient-elles de grimper sur le feuillage qui nous entourait, elle les en chassait et les écrasait sans pitié. En un mot, elle n'avait qu'un désir, celui de me rendre l'existence douce et calme, et je lui gardais une profonde reconnaissance pour ses bienfaits.

Hélas! qui peut répondre de l'avenir ! et qui eût dit, en me voyant insouciante et folle, aspirer avec amour le souffle de la brise qui passait en m'effleurant délicatement, que de tout ce bonheur il ne me resterait que le souvenir !

Il y a peu de temps, la jeune fille se dirigea de mon côté, mais cette fois elle n'était pas seule, un jeune homme un peu plus âgé qu'elle l'accompagnait. Ils marchaient en causant ensemble ; bientôt ils s'arrêtèrent et s'assirent sur un banc de pierre placé non loin de mon père.

— Maxime, dit la jeune fille en s'adressant au jeune homme, savez-vous bien que j'ai grande envie de vous gronder... Comment, monsieur! voilà deux jours que je ne vous ai vu. Vous êtes un vilain... Autrefois, vous étiez toujours près de moi, et maintenant c'est pour vous une fatigue de venir passer une heure ici. C'est très mal.

— Combien vous êtes injuste ! Aurélie... Ne savez-vous pas que le comte, mon père, tient absolument, avant de faire la demande de votre main à M. le duc d'Iselles, que ma nomination d'auditeur soit certaine... Oui, ma chère cousine, voilà deux jours que je travaille comme un esclave. Est-ce que si je n'étais retenu loin d'ici par un motif impérieux, je pourrais demeurer aussi longtemps sans vous voir et vous dire que je vous aime, méchante !

— Allons, fit Aurélie avec un charmant sourire, pardonnez-moi; et, ajouta-t-elle, voici pour vous dédommager de la peine que mes paroles ont pu vous faire. Puis elle prit dans sa poche une paire de petits ciseaux, et, l'approchant de moi, me sépara de mes sœurs et de mon père.

La douleur me saisit : j'eus comme le vertige, je me sentais aller et venir en ignorant ce qui me faisait agir. Aurélie me regarda avec plaisir, et, sans comprendre le mal qu'elle m'avait fait éprouver, elle m'éleva dans ses doigts, et me plaça dans la main de Maxime, qui la remercia avec effusion, puis s'adressant à moi :

— Chère petite fleur, me dit-il, tu es bien belle, — je te porterai en souvenir d'elle, — et il m'attacha à la boutonnière de son habit. Quelques instants après, il prit congé d'Aurélie, et partit en m'emportant.

II.

Je dois dire tout d'abord que la vue des objets nouveaux qui s'offrirent à moi captiva toute mon attention et me fit oublier la souffrance que j'éprouvais. Nous nous trouvions sur cette magnifique promenade qu'on appelle les boulevards de Paris, et Maxime y rencontrait à chaque pas des personnes de sa connaissance, et quelques jeunes gens, de ses amis, s'extasièrent en me voyant parer son habit, et le complimentèrent fort à ce sujet, tout en lui demandant plaisamment par quelle main féminine je lui avais été offerte.

Après que Maxime eut parcouru le boulevard, il se dirigea vers une maison située non loin de là ; il monta un étage, et la porte de l'appartement qu'il occupait s'ouvrit. En entrant chez lui, je remarquai de suite une magnifique jardinière toute remplie de fleurs. Le plaisir de rencontrer plusieurs de mes semblables me fut bien sensible ; de plus, j'en tirai un bon augure, la présence de fleurs chez Maxime témoignait de son goût pour elles, et je ne doutais pas qu'il ne me conservât ; — cependant, tout en faisant ces réflexions, je n'étais pas sans craintes sur mon sort futur. Je me sentais malade, la fatigue, le défaut d'air, la séparation de moi-même avec la tige qui m'avait élevée et me reliait à mon père et à mes sœurs, tout cela commençait à agir profondément sur moi et me faisait perdre ma fraîcheur. Je ne sais si Maxime s'en aperçut, mais il se hâta de prendre un long vase de cristal rempli d'eau, en versa dans une coupe profonde et plaça dans cette coupe toute la partie inférieure de mon feuillage.

Je sentis un bien-être extrême à me rafraîchir dans cette eau pure et limpide, et je ne tardai pas à reprendre complétement mes sens. Dès ce moment, je regrettai moins le jardin que j'avais quitté, et je me mis à examiner attentivement mon nouveau possesseur, supposant, selon toute probabilité, que j'étais destinée à faire un long séjour avec lui.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, de haute taille, portant sa tête, régulièrement belle, avec une exquise élégance; ses traits annonçaient l'insouciance de la jeunesse; mais sur son front un peu pâle se lisaient les traces d'une vie de plaisirs et de folies. En somme, c'était un garçon de bonne mine et doué d'avantages physiques mis en relief par la distinction de ses manières.

Il paraissait attendre quelqu'un, et après avoir allumé un cigare dont la fumée dorée s'enroulait en longues spirales dans les boucles de ses cheveux noirs, il se jeta sur un divan en regardant fréquemment le cadran d'une pendule placée sur une riche cheminée, et en frappant du pied avec l'impatience d'un homme qui n'est pas habitué à attendre

— Elle ne viendra pas, s'écria-t-il... elle devrait être ici. Allons, je me suis trompé... niais que je suis ; et il se leva et se promena de long en large avec une agitation toujours croissante. Croyez donc aux promesses des femmes, comme Ernest va se moquer de moi !... Et Maxime, emporté par un mouvement de colère, saisit une petite tasse de Chine placée sur un guéridon, et la jeta avec force sur le tapis qui garnissait la pièce où il se trouvait. Le bruit d'une sonnette fit cesser tout à coup son emportement, et il se précipita au-devant d'une jeune femme qui entra souriante.

— Maria ! je commençais à craindre que vous ne vinssiez pas, dit Maxime, en enveloppant la jeune femme d'un regard passionné.

— Et vous avez eu tort, lui répondit celle-ci ; je vous avais promis... et ce que je promets je le tiens, ajouta-t-elle avec un charmant sourire.

Maxime la fit asseoir près de lui.

— Et pourquoi, Maxime, supposiez-vous que je ne viendrais pas ? savez-vous, mon très cher, que c'est fort mal

— Que voulez-vous, Maria ? On vous a vu hier encore, à l'Opéra, dans la loge du petit baron de Vaux... Et tenez, ce que je vais vous dire est bien banal, bien bourgeois ; je suis jaloux de ce maudit baron.

— Ah ! ah ! ah ! fit Maria en éclatant de rire ; d'honneur, il est charmant. Comment, Maxime ! vous, un des plus brillants représentants de la haute gomme parisienne, vous êtes jaloux !...

— Je l'avoue, dit Maxime ; mais vous le savez, Maria, je vous aime, et...

— Tenez, mon cher, interrompit Maria, ma voiture est en bas ; faites seller votre cheval et accompagnez-moi au bois, car je vois que vous avez le spleen, et j'ai horreur du sentiment.

— Maria, y pensez-vous ? Déjà partir !

— Eh bien, quoi de plus naturel ? Ah ça, mon bon, auriez-vous l'intention d'en user avec moi à la mode turque ; je vous préviens, cela ne peut me convenir. J'aime l'air, la liberté, le mouvement. Allons, dit-elle, en donnant à sa voix une intonation plus douce et plus harmonieuse, je passerai la soirée tout entière avec vous si vous êtes sage.

— J'obéis, dit Maxime ; nous irons au bois, puisque vous le voulez. Et il sonna pour qu'on sellât son cheval.

En écoutant ce dialogue, je me rappelai la conversation que j'avais entendue le matin même entre Maxime et Aurélie ; et sans comprendre pourquoi, cette femme qui parlait devant moi un langage si absolu me parut si différente d'Aurélie, que je déplorais instinctivement l'ascendant qu'elle paraissait exercer sur Maxime.

Maria, tout en causant, promenait son regard investigateur tout autour d'elle. Soudain elle m'aperçut :

— Quelle jolie rose vous avez là, mon cher, je me l'offre ; et en disant cela elle avança la main pour me saisir.

— Je vous en prie, lui dit Maxime, laissez-là moi

— Oh ! oh ! reprit Maria, d'où nous vient donc cette charmante fleur pour y tenir autant... d'une femme, sans doute ?... Eh bien, tant pis ; et elle s'empara de moi.

— Ah! vous recevez des fleurs, beau ténébreux. Eh bien ! c'est du joli... Monsieur tourne au berger... eh bien! que je la renconte ici, cette belle inconnue... je lui arrache les yeux.

— Je vous assure, Maria.....

— Ah ! j'y suis ; c'est de quelque petite pensionnaire... N'importe, cette rose, je la veux, et je la garde.

— Maria, c'est assez... cette fleur vous plaît, elle est à vous... n'êtes-vous pas la maîtresse ici.

— A la bonne heure, vous voilà raisonnable... c'est comme cela que je vous aime.

Maxime entoura la taille de la jeune femme de son bras, et l'attirant vers lui, effleura de ses lèvres son cou blanc sur lequel voltigeaient d'adorables petites boucles de cheveux bruns. Au même instant un valet entra et annonça que le cheval était sellé. Maxime présenta sa main à Maria, et tous deux descendirent.

III.

La calèche roulait sur la grande avenue du bois de Boulogne. Le ciel, d'un bleu d'azur, était splendidement éclairé par un soleil éclatant qui dorait le bois des tons les plus chatoyants et des teintes les plus vives. C'était une journée magnifique, aussi y avait-il foule autour du lac.

Maria m'avait déposée sur un des coussins de la voiture à côté d'un flacon d'oppoponax, et causait avec Maxime qui avait mis son cheval au pas, et se tenait près de la portière de gauche.

L'avenue était sillonnée de voitures, de chevaux, d'équipages de toutes sortes ; de jeunes hommes et de jeunes femmes élégamment parées échangeaient en passant auprès de Maxime et de Maria des saluts et des sourires ; — mais ceux-ci paraissaient ne prêter qu'une très-médiocre attention à ce qui se passait autour d'eux. Maxime ne perdait pas de vue Maria, et cherchait à lire sur son visage la cause d'une légère impatience qu'elle ne pouvait parvenir à dissimuler complétement ; car ses yeux semblaient chercher quelqu'un dans la foule des promeneurs, et tout en parlant à Maxime, son regard perçant interrogeait l'espace.

Or, depuis un moment, un jeune homme vêtu avec recherche, et monté sur un cheval isabelle, suivait à quelques pas de distance la voiture de Maria ; et tout en affectant de regarder de côté ou d'autre avec la plus grande insouciance, il était aisé de voir qu'il examinait attentivement les moindres mouvements de Maxime, et que la présence de celui-ci auprès de Maria le contrariait visiblement.

Maria, mécontente de ne pas rencontrer au bois la personne qu'elle pensait y voir, tourna par un brusque mouvement sa tête en arrière, et remarqua le jeune homme qui suivait sa voiture ; — c'était lui qu'elle cherchait, mais en le voyant si près de Maxime, ses joues s'empourprèrent, son regard s'anima. Dans le regard qu'elle avait échangé avec le nouveau venu se peignait le plaisir et la crainte ; — elle avait vu sur sa physionomie briller une expression de dépit concentré et de jalousie dont elle craignait l'explosion.

Maxime ne s'était aperçu de rien : deux de ses amis l'avaient arrêté et l'entretenaient d'une chute que venait de faire le cheval de l'un d'eux. Le jeune homme au cheval isabelle profita de cet éloignement momentané qui laissait la voiture seule, et, pressant sa monture, il s'approcha de Maria. Celle-ci, un moment interdite, se remit bientôt et lui dit rapidement : « Silence, Georges, taisez-vous. » Puis, me saisissant avec précipitation, elle me présenta à lui.

Déjà la main du jeune homme s'ouvrait pour me saisir ; Maxime, qui venait d'arriver près d'eux, s'empara tout à coup de moi avec une violence telle, que j'en ressentis une douleur aiguë et qu'une partie de mon feuillage resta aux mains de Maria, pâle et émue. Je crus que la vie allait m'abandonner : Maxime serrait ma tige avec force, et me replaça à la boutonnière que j'avais déjà occupée.

— Monsieur, dit le jeune homme d'une voix tremblante de colère, cette fleur est à moi.

— Venez donc la prendre, dit froidement Maxime.

Son interlocuteur, dominé par la fureur, voulut m'arracher de l'habit de Maxime ; mais ce dernier lui arrêta le bras.

— Assez, monsieur ; si vous voulez cette rose, veuillez la faire demander chez moi demain matin. En achevant ces mots, il tira de sa poche un porte-notes en ivoire, et en retira une carte qu'il offrit au jeune homme. Celui-ci la prit et lui remit la sienne en échange, en lui disant :

— Vous avez raison, monsieur ; à demain, donc.

Et il partit dans une direction opposée.

Maxime s'était rapproché de la voiture, et la promenade continua.

Quant à moi, je tombai dans un état d'anéantissement complet.

IV

Pour la seconde fois, je me retrouvai dans la coupe dont j'étais sortie. L'eau ranima encore le peu de forces qui me restaient, et sortant peu à peu de l'engourdissement dans lequel j'étais plongée, j'essayai de rappeler mes souvenirs : l'aventure du bois me revint bientôt à la mémoire ; mais il me sembla qu'un long espace de temps s'était écoulé depuis ma rentrée chez Maxime.

La fenêtre était ouverte. Une brise légère parcourait l'appartement et me procurait un certain adoucissement. Le ciel était pur et sans nuages ; le soleil miroitait ses rayons sur la coupe qui me contenait, et me fortifiait. Je vis entrer un beau papillon, dont les ailes étaient diaprées de blanc et d'or. Il se posa sur l'une des roses qui garnissaient la jardinière, la quitta pour une autre et revint à elle.

Cette vue me transporta tout à coup par la pensée au milieu des miens, et réveilla en moi la douleur d'être séparée de ceux que j'aimais ; je me sentais triste et découragée. Soudain je vis le papillon abandonner la jardinière et, faisant le tour de l'appartement, il m'aperçut. Je l'attendais, espérant le fixer un moment ; mais mon attente fut cruellement trompée : il tourna, vint près de moi, me regarda, et tout aussitôt s'envola avec la rapidité de l'éclair. Ce dernier coup fut terrible ; il m'apprit que c'en était fait de ma jeunesse et de ma beauté... J'étais vieille : le temps avait accompli son œuvre de destruction, et le terme de mon existence arrivait à grands pas.

Je me sentis profondément affectée de me sentir si près de ma fin, et je déplorai amèrement le triste sort que m'avait fait le destin.

Ces pénibles réflexions furent interrompues par l'arrivée de Maxime, pâle et défait. Un foulard entourait sa main droite, et deux jeunes gens le soutenaient dans sa marche : il venait d'être blessé par le jeune homme à qui, la veille, Maria m'avait offerte.

— Merci, mes bons amis, dit-il aux deux personnes qui l'accompagnaient. Merci de vos bons

soins... Ils m'ont été bien nécessaires, grâce à ma maladresse... Ce diable d'homme avait un poignet d'acier.

— Que veux-tu, mon cher Maxime, on n'a pas toujours la main heureuse ; mais au reste, je te l'ai dit, ce n'est rien qu'une égratignure ; dans quinze jours tu seras en état de recommencer, ce que cependant je ne te conseille nullement de faire.

— Parbleu, ni moi non plus...

Soudain ses regards tombèrent sur moi.

— Voici une rose qui me coûte cher, Ludovic, c'est elle qui est la cause de tout ceci.

— Que veux-tu? interrompit l'autre jeune homme, il n'y a pas de roses sans épines.

— Adrien a raison, reprit Ludovic, mais mon cher, crois-moi, renonces à Maria, c'est une coquette, et tu ne dois plus la revoir... c'est une femme indigne de toi...

— Vous avez raison, messieurs, je renonce non-seulement à Maria, mais encore aux Clara, aux Marguerite, à toutes les lorettes présentes et futures.

— Oh ! oh ! serment d'ivrogne !...

— Non, d'honneur, je vous parle sérieusement, et tenez, ajouta-t-il en me désignant, si cette fleur m'a valu un coup d'épée, c'est une punition qui me rappelle que jusqu'à ce jour j'ai retardé mon mariage avec ma jolie cousine, Aurélie d'Iselles, et je vous promets qu'aussitôt mon rétablissement je l'épouse.. Adrien, ouvres le tiroir de ce meuble, et mets-y la rose qui est dans cette coupe... Elle me rappellera ma promesse si je venais à l'oublier.

Adrien se dirigea vers le meuble que lui désigna Maxime, après m'avoir retiré de la coupe, ouvrit un petit tiroir en ébène incrusté de nacre, essuya l'eau qui ruisselait le long de ma tige, me plaça dans le tiroir à côté d'un médaillon et referma le meuble.

C'est là où je suis maintenant privé d'air et de jour, en attendant que tous mes pétales fanés tombent pour jamais dans la poussière du néant.

H. Gourdon de Genouillac.

PETIT LOGIS

A mi-côte, appuyée au Mont-Valérien,
La petite maison très simple, où l'on est bien,
Ouvre comme des yeux ses fenêtres tranquilles
Vers la Seine et la plus inquiète des villes
Qui, changeante suivant le temps ou la saison,
Illumine, bleuâtre ou blanche, l'horizon.
Entre tant de villas de tournure plus riche,
Ce domaine d'un sage avec des coins en friche,
Ses touffes d'ébéniers, ses lilas en bouquets,
Ses deux chèvres tournant autour de leurs piquets,
Sa grande allée unique et mal entretenue
Où la seule amitié souriante est venue,
Son aspect paysan et nullement bourgeois,
Son air calme et rêveur et tourné vers les bois,
Sa bonhomie enfin, aimable et sans contrainte,
Me plaît. C'est qu'un artiste a mis là son empreinte :
Un grand tigre sculpté donnant à ses petits
Un oiseau, proie égale à leurs forts appétits.
Dans l'entourage étroit des buissons et de l'herbe
Le regard voit soudain surgir l'élan superbe
De ce groupe, et l'horreur des vieux plâtres connus,
La blancheur anémique et fade des Vénus
Cachant leur nudité d'un geste ridicule
Sous un mince jet d'eau qui pleure au crépuscule,
Disparaît. Est-ce là le logis du sculpteur ?
Je ne sais ; mais ce mot tracé sur la hauteur
Dans un langage clair veut dire : poésie,
Et les voisins, les gros chalets sans fantaisie
Regardent, justement choqués de ce blason,
Le colosse gardant la petite maison.

Albert Mérat.

AVENTURES
ET
Historiettes théatrales

—

DEUX LETTRES RECTIFICATIVES

—

Nous avons, l'autre jour, raconté de quelle façon notre ancien ami, M. X..., a gagné, dans le métier difficile de directeur d'un théâtre de province, la fortune assez rondelette qui lui permet aujourd'hui de « vivre pour manger » au lieu de « manger pour vivre, » suivant la devise qui excitait une si grande admiration chez M. Harpagon.

Nous avons dit avec quel goût *littéraire*, cet excellent impresario savait « arranger » les pièces contemporaines, pour qu'elles pussent être représentées avec tout l'éclat désirable sur son théâtre et à l'aide de la troupe, quelque peu restreinte, dont il disposait.

Nous avons notamment insisté sur l'ingénieuse mise en scène des « pièces militaires » dans lesquelles deux figurants représentaient les deux armées en présence...

Hélas, nous ne savions pas, en racontant cette simple histoire, que les personnages pouvaient se reconnaître et que, — de par le droit de réponse que la loi accorde à toute personne désignée dans un journal, — nous serions obligés d'admettre et d'insérer les légitimes réclamations qui ont inondé notre cabinet de travail, depuis l'apparition de ce terrible article.

A tout seigneur tout honneur! Voici d'abord la missive que nous a adressée M. Arthur X..., le directeur en question.

Il est bien entendu que nous respectons scrupuleusement le style et l'orthographe de cet illustre « collaborateur de toutes nos sommités dramatiques. »

« *Glapigny-lès-Trousales, le 23 juillet* 1876.

» Monsicur le Raidacteure,

» C'é vrèmant pa biin a vou davoire di Kjavé » gagner vintt-sinque mile frents de rante an » étan directeure de Théâtre.

» Depui quelon sé sa dedan la comune de » Glapigny, les négocian fon tou paiiller biin » plu chair à ma bone. Insi, les lapin qi valet » une piaice de trantatrante saint soul, iles » les fon paiiller deu frents sinquentte.

» Mé cé pa tan sa ke je vou reproche que » davoire, dents une intancion mâle veillante, di » que j'avé kelque fois changer le sesque des » akteures dans les commedi que je montés sure » mon théâtre.

» C'est justeman poure pa les changère que » je météts *un baron* au lieure d'*une baronne*, » *é vise vers çà.* »

» Kant o piaices militère, gé une otre réclame » a Sion a vou fer : gé tougeour paiillé régulliè» reman tou mon pèreçonnelle : seulman l'armé » vinqueur touchèt sinque soûl de moin que » l'armé vincul, a cose du dezoneure.

» Veuyez incérez cète reclame à Sion danvotre » plu prochin numérau et hagréhère mé civilisa» sion dixtinguez.

» Arthur X.

« *ansien direkteure de théâtre.* »

—

Deuxième lettre de rectification :

« Monsieur,

» Il est véritablement inconcevable qu'un littérateur se permette d'altérer la vérité avec la » désinvolture dont vous avez donné à vos lec» teurs un indéniable spécimen dans l'article » pompeusement intitulé : « *Comme un seul* » *homme.* »

» Si les erreurs nombreuses, — mais par bon» heur facilement réfutables, — que vous avez » commises, sciemment ou inconsciemment, » n'eussent pu entacher l'honorabilité impeccable » de toute une corporation, je n'eusse jamais » voulu m'immiscer dans un débat qui m'eût » laissé profondément indifférent.

» Au risque de vous importuner, monsieur, par » mon insistance, je viens solliciter de votre » bienveillante impartialité quelques lignes de » rectification relativement à une de vos asser» tions concernant les artistes, chargés par M. X., » de représenter les armées ennemies dans les » pièces militaires.

» D'abord, ce n'était pas toujours le même qui » faisait l'armée vaincue. Ensuite, ce n'était pas » par crainte de voir le vainqueur mettre trop » de *feu* dans son jeu que M. le directeur n'en » donnait jamais à l'artiste à qui échéait ce rôle » envié.

» Il eût fallu que nous ignorassions ou que » nous méprisassions, au dernier point, les de» voirs les plus élémentaires de notre profession, » pour que nous nous laissassions entraîner à » dépasser, dans la lutte, les limites assignées à » nos jeux de scène par le bon goût dont ne doit » jamais se départir un artiste digne de ce nom.

» Veuillez, monsieur le directeur, agréer l'ex» pression de mes sentiments très distingués.

» Guy, baron de Vomornez,
» *ancien artiste dramatique, actuellement*
» *attaché d'ambassade.* »

» P.-S. — Dans le cas, — fort admissible, — » où vous voudriez faire ma biographie, voici » quelques-uns des rôles qui m'ont valu les plus » vifs succès dans le cours de ma carrière artis» tique :

» 1° Dans la *Fille de Mme Angot*, c'est moi qui » faisais les « *forts de la halle ;* »

» 2° Dans la *Dame Blanche*, j'ai joué les » *montagnards écossais ;* »

» 3° Dans le *Freyschütz*, c'était moi les « *ani*» *maux fantastiques ;* »

» 4° Enfin, dans le *Tour du monde en quatre*» *vingts jours*, j'ai remporté le plus grand triom» phe en représentant la moitié de « *l'éléphant* » » (section de l'arrière-train).

» Dans ce dernier rôle, — un des meilleurs de » mon répertoire, — c'est moi qui étais chargé » du cri du noble animal.

» Les plus érudits connaisseurs m'ont affirmé » que, même à l'Opéra de Paris, jamais ténor » n'a donné un plus bel *ut* de poitrine.

« G. de V. »

Devant de pareils états de services, nous n'avons qu'à nous incliner.

Inclinons-nous.

Gaspard Mus.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

LYON. — Nous apprenons l'engagement au Grand-Théâtre, pour la saison prochaine, de M. Galli, la basse de l'Opéra, et de sa femme, Mlle Larochelle, cousine du directeur de la Porte-Saint-Martin; de M. Monjauze, l'ancien ténor du Théâtre-Lyrique, et de M. Delabranche.

Voilà de bons éléments pour former une troupe. Les Lyonnais doivent être satisfaits.

ÉTRANGER

LONDRES. — La saison de COVENT-GARDEN est terminée. Voici quelques détails intéressants :

En seize semaines, 29 opéras ont été représentés.

Les Huguenots ont eu 2 représentations; l'Africaine, 2; Dinorah (Pardon de Ploërmel), 2; l'Etoile du Nord, 3; le Lohengrin, 3; le Tannhauser, 8; Guillaume Tell, 4; le Barbier de Séville, 3; Don Juan, 5; la Flûte enchantée, 2; les Noces de Figaro, 2; Aïda, 5; le Ballo in Maschera, 3; Rigoletto, 3; le Trovatore, 2; la Traviata, 5; Faust, 2; Roméo et Juliette, 1; Lucia di Lamermoor, 3; Don Pascale, 3; l'Elisir d'amor, 5; la Figlia del reggimento, 1; Puritani, 2; Sonnambula, 1; Fra Diavolo, 5; Crispino e la Comare, 1; Marta, 3.

Total : 83 représentations.

Les auteurs ont été joués : Verdi, 18 fois; Donizetti, 13; Wagner, 11; Mozart, 9; Meyerbeer, 9; Rossini, 7; Auber, 5; Bellini, Gounod, Flotow, 3; Ricci et Ambroise Thomas, 1.

Les cinq représentations d'Aïda et les huit du Tannhauser ont produit une recette de 325,000 fr.

PETITES NOUVELLES

— Un jeune artiste, élève de M. Talbot, vient d'être, à la suite d'une audition, engagé à l'unanimité comme pensionnaire de la Comédie-Française. M. Volny a dit, devant M. Perrin et les principaux sociétaires, la dernière scène de *Mademoiselle de Belle-Isle* (rôle de Daubigny) et une scène de *Louis XI* (rôle de Nemours). Il a révélé de réelles qualités; c'est un jeune premier rôle d'avenir et qui donne déjà, paraît-il, bien plus que des espérances.

— Mlle Daniele, qui fit partie il y a quelques années de la troupe de l'Opéra-Comique, où elle a laissé les meilleurs souvenirs, est engagée au Théâtre-Lyrique.

— On répète au Vaudeville *Nos Alliées*, de M. Paul Moreau. Cette comédie, jouée au Gymnase, doit servir à la rentrée de Mlle Rejane, au mois de septembre.

— Une jeune actrice, la fille du ténor Renard, doit débuter prochainement aux Variétés, dans le rôle créé par Mlle Donvé dans les *Jolies Filles de Grévin*.

Mlle Donvé va répéter, aux Bouffes, la *Princesse de Trébizonde*, qu'elle doit jouer au 1er septembre.

— M. Costé travaille en ce moment à la musique d'une opérette en un acte, dont les paroles sont de M. Gondinet.

Cette pièce faisait autrefois partie et formait le troisième acte du *Dada*. Cet acte fut supprimé à l'époque où le *Dada* fut joué.

Cette opérette fera partie du spectacle coupé que M. Bertrand compte donner après la *Belle Hélène*.

Ledit spectacle se composerait :

Des *Jeux de l'Amour et du... Houzard*, avec Dupuis et Mlle Gabrielle Gautier;

Du *Grand Seize*, pour Mlle Beaumaine, Léonce et Dailly;

Enfin, de la pièce gymnastico-musicale de MM. Costé et Gondinet.

— Dans quelques jours le *Bâtard* sera accompagné, à la Porte Saint-Martin, d'une féerie-ballet, en trois actes et huit tableaux, intitulée : le *Miroir magique*. Auteurs : MM. Dreyfous et Gredelue-Mérante.

Les rôles principaux seront remplis par Mmes Mérante, Mariquita et un petit prodige de sept ans.

Les costumes sont dessinés par MM. Grévin et Jules Marre.

La musique sera de M. Debillemont.

Les décors ont été commandés à MM. Chéret, Rubé, Chaperon, Poisson et Robecchi.

— On avait annoncé pour samedi dernier la première représentation à l'Ambigu des *Voyageurs pour Philadelphie*.

La pièce n'a pas été jouée, et elle ne le sera jamais peut-être.

De sérieuses contestations se sont élevées, entre les artistes réunis en société pour jouer cette pièce, et M. Roques, directeur de l'Ambigu.

MM. les artistes prétendent que M. Roques, après leur avoir livré sa salle, moyennant 500 francs par jour et une part dans les recettes au-dessus de cette somme, a élevé, au dernier moment, la prétention d'imposer à leur société un droit de griffe et de claque qui devait augmenter leurs frais de 150 à 200 francs par représentation. De là procès.

— M. Ferrier, profitant de ses succès, vient de faire recevoir à la Renaissance une opérette en trois actes. La musique est de M. Charles Grisart, l'auteur de la *Quenouille de verre*.

Un détail sur cette pièce : Elle devait se passer en Russie, mais M. Koning, craignant que les costumes ne fussent tristes, a exigé que la pièce se déroulât dans le pays du soleil et des castagnettes.

— Opéra-Bouffe (Théâtre des Arts). Voici la distribution de la pièce d'ouverture, *Estelle et Némorin*, opéra-bouffe en trois actes, poëme de M. de Jallais, musique de M. Hervé :

Némorin	MM.	Audran.
Isidore		Gabel.
Méric père		Pouzol.
Méric fils		Deberg.
Hilarion		Deberg.
Raymond		Ponsi.
Estelle	Mmes	Torcy.
Rose		Verger.
Bernis		Blanchet.
Marguerite		X.
Narbonne		Dezoder.
Duroure		J. Lecerf.
Crussol		Jenny Pierson.
Lautrec		Galinetti.

— L'éditeur Lemoine s'est rendu acquéreur de la partition du *Bravo*, de M. Salvayre, qui sera joué cet hiver au Théâtre-National-Lyrique (ancienne Gaîté).

M. Salvayre est un de nos jeunes compositeurs qui donnent les plus sérieuses espérances. Ses œuvres, exécutées à la séance d'audition des envois de Rome, ont produit une véritable sensation dans le monde artistique. On y reconnaît le savoir qui féconde l'inspiration, et le tempérament d'un véritable compositeur dramatique.

C'est Capoul qui doit jouer le rôle principal de cet important ouvrage, destiné à succéder à *Paul et Virginie*.

— Une ancienne actrice des Folies-Dramatiques, Albertine Drumont, vient de mourir à l'hospice de la Charité.

Elle avait débuté, à l'âge de seize ans, dans la *Petite Psyché*. A vingt-deux, elle quittait Paris avec lord Macdald, qui lui reconnaissait 150,000 livres de rente. A quarante ans, elle revenait de Saint-Pétersbourg complétement ruinée. Elle a vécu à Paris, pauvre et ignorée, pendant une dizaine d'années.

— On se rappelle que, lors de l'inondation de Toulouse, il y a un peu plus d'un an, Berthelier abandonna à la souscription une somme de six mille francs, tout le produit de sa représentation donnée aux Variétés à son bénéfice.

Les Toulousains victimes de l'inondation n'ont pas voulu attendre plus longtemps pour manifester leur reconnaissance. Berthelier devait donner dimanche dernier une représentation au théâtre du Capitole. C'est une occasion qui s'offrait à eux. Ils l'ont saisie.

La réception faite au vaillant artiste a pris le caractère d'une ovation enthousiaste.

On a offert à Berthelier de magnifiques couronnes de fleurs, lamées d'or et d'argent, et une médaille d'or, grand module, portant cette inscription :

A BERTHELIER
HOMMAGE DE RECONNAISSANCE
DES INONDÉS DU FAUBOURG SAINT-CYPRIEN
LES 23 ET 24 JUIN 1875.

C'est une artiste toulousaine, Mme Clotilde Toscan, qui a remis cette médaille à Berthelier et lui a adressé, au nom de la population toulousaine du faubourg Saint-Cyprien, des vers de M. Victor Levère, rédacteur en chef de l'*Echo des Trouvères*.

Après la représentation, l'orphéon de Saint-Cyprien a donné une brillante sérénade à Berthelier, dans la cour de l'hôtel où il est descendu.

— L'Académie française rappelle aux intéressés que les ouvrages adressés pour le concours du prix Thiers devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 1er janvier 1877.

Le prix triennal de trois mille francs, fondé par M. Thiers, est destiné à l'encouragement de la littérature et des travaux historiques.

Il est décerné à l'ouvrage d'histoire, publié dans les trois années antérieures au 1er janvier 1877, que l'Académie jugerait le plus digne de cette distinction.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST.— **Train de plaisir de Paris à Cherbourg.** — Du samedi au lundi soir. — *Aller et retour :* 2e classe 18 fr., 3e classe 13 fr. — *Aller :* Départ de *Paris* (Saint-Lazare), Samedi 29 juillet 1876, à 10 h. 25 soir. *Retour :* Départ de *Cherbourg*, lundi 31 juillet 1876, à 8 h. 45 soir.

L'ENFANT DU FAUBOURG, par Emile RICHEBOURG, vient de paraître à la librairie E. DENTU. Comme dans *la Dame Voilée* le style de *l'Enfant du Faubourg* est à la fois sobre, rapide, élégant. Le jeune romancier devenu si populaire et si national, n'a rien écrit de plus vrai, de plus pathétique, de plus profondément senti que ce nouveau roman palpitant d'intérêt.

A côté de ces dons charmants, d'attendrissement, de grâce touchante, de délicatesse raffinée que possède l'écrivain, que de mâles accents! Comme il sait parler haut pour flétrir et condamner la bassesse, la cupidité, le vice! Que de grandeur et de suite dans ses caractères! *L'Enfant du Faubourg* laisse une empreinte profonde qui survivra au succès de vogue et de curiosité que nul aujourd'hui ne soulève plus que M. Emile RICHEBOURG; ce livre sera lu par tous ceux qui savent comprendre et aimer les œuvres d'imagination.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne.)— trée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — ncerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

IQUEUR D'OR ...ge exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. lissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

vitez les contrefaçons. — N'achetez que nos boîtes en fer-blanc, avec la mar- de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les quettes.

NTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, la délicieuse farine de Santé de Du Barry de ndres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en com- tant les dyspepsies, mauvaises digestions, strites, gastralgies, glaires, vents ai- urs, acidités, palpitations, pituites, nausées. vois vomissements, même en grossesse, istipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, hisies, toux, asthme, étouffements, étourdisse- nts, oppression, congestion, névrose, insom- s, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, mie, chlorose, tous désordres de la poitrine, ge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, ns, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et g, ainsi que toute irritation et toute odeur fié- use en se levant, ou après certains plats npromettants, oignons, ail, etc., ou boissons ooliques, même après le tabac. C'est, en outre, nourriture par excellence qui, seule, réussit à ter tous les accidents de l'enfance. 80,000 es, y compris celles de Madame la Duchesse stlestuart, le duc de Pluskow, Madame la rquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair ngleterre, M. le docteur professeur Wurzer, le docteur professeur Bencke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, économise encore 50 fois son prix en méde- e. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., r.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr.— La *valescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la se. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les 1s pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et , 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

ris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

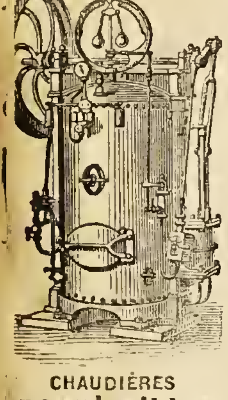
CHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Médaille de Progrès à Vienne 1873

Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES nexplosibles *Nettoyage facile* ENVOI FRANCO DU ROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE

14, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS*.

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

lispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lante, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas ccidents, blessures, contusions, hémorrhagies, croup, apoxie, empoisonnements, etc., etc., avec Indicateur pratique l'emploi.

MARQUE DÉPOSÉE

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :

Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30

DELABARRE, rue Montmartre, 4.

UGGIERI artificier du gouvernem., **5, place Blanche, Paris.** Feux d'artifice depuis 25, 50, 100 fr. et au-dessus, emballés et prêts à emporter avec — **Flambeaux Shah de Perse** et **Feux oxhydriques de couleurs** pour retraites illuminées.

MAGASINS A LOUER. — MATERIEL A VENDRE

DERNIERS JOURS

De la LIQUIDATION authentique des grands Magasins de Blanc

TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

Le commissaire principal de cette liquidation informe le public économe et prévoyant que **aujourd'hui** et toute la semaine, de dix heures du matin à six heures du soir, aura lieu, en détail et au profit de tout le monde, la vente des **57 derniers lots défraîchis**, qui seront abandonnés avec la perte absolument inédite de 75 0/0.

Parmi ces lots nous citons :

Serviettes	éponge, grande taille, belle frange, valeur 60 cent., la serviette......	»	15
Draps	cretonne pour grands lits à deux personnes, valeur 5 fr., le drap...........	1	95
Services	de Saxe, pur fil, gr. damiers, 12 serv., une nappe 2 m. 05, le service.......	10	50
Rideaux	brodés, brochés et guipure avec bel encadrement, le mètre..............	»	30
Jupons	percale, avec grands volants, valeur 6 fr., le jupon.....................	1	95
Chemises	cretonne pour dames, val. 2 fr. 75, la chemise.......................	1	25
Bas	de Paris, véritable coton Jumel, valeur 20 fr., la douzaine....................	8	50
Chemises	pour hommes, cols poignets et plastron toile de Mulhouse........	2	25
Cretonne	pour chemises, largeur 80 centim., valeur 85 cent., le mètre........	»	35

NOTA. — Le service de la province étant supprimé, les expéditions ne peuvent plus avoir lieu.

4 FR. PAR AN — *TREIZIEME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour **4** fr. par an

AU

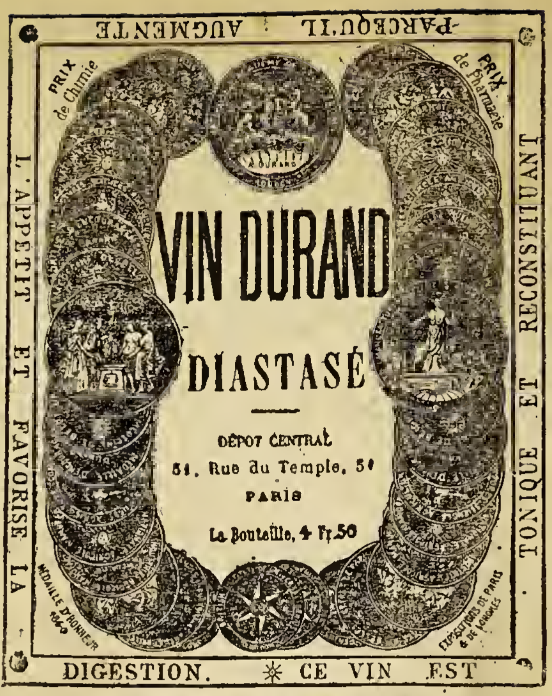
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas. MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.



ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRI

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage- — Traitement sans repos ni régime des m desfemmes, inflamations, suite de couches, tions, déplacement des organes, causes fréq et souvent ignorées des stérilités, langueu pitations, faiblesses, maladies nerveuses, m etc. — Les moyens que Mme LACHAP emploie sont le résultat de longues années d' et d'observations pratiques, dans le trait spécial de ces affections. Consultations t jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 2 les Tuileries.)

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS. Rue de Rivoli N° 62

Maladi CONTAGIEUSES, VICES DARTRE Seuls approuvés p nls de médecine et par le gouvt, après preuves publ. faites missions sur dix mi Seuls admis dans les décret spl. Guériso tiques de tous le hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de *Préparations aussi parfaites que possib* **vant rendre de grands services à l'huma trait du rapport offel. Aucune autre méthode ces témoignages de supériorité. Traite able, rapide, inoffensif, secret, économique chûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 5 bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, au 1er Consultt grte de midi à 6 h. et par corres**

Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQ pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDE
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire

Paris CANDÈS Bd S

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARR

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARI

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, é anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cer compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cure pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wur phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sa échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses ja dormir, ayant toujours le creux de l gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* av fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* opi 9 ans. C'était terrible, et des médecins h avaient déclaré qu'il n'y avait pas moy guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Bis *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt part les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les **Maladies de l'estomac** (*Dys Gastrites, Gastralgies*), de **celles des Intestins et du Foie**, des **Dartres**, des **Hémorrhoïd Congestions**, des **Constipations opiniâtres**, des **Rhumatismes, des Affections utéri** MM. Trousseau et Pidoux, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une manière tout culière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes affection

DIDIER, 20, *boulevard Poissonnière*, 20, **Paris.**

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 168

PARIS-THEATRE

DRAME — VARIÉTÉS — COMEDIE

Photoglyp: LEMERCIER et Cie, Paris Cliché LOPEZ.

TRAGEDIE — MUSIQUE

PRADEAU

(Don Quichotte)
rôle de Sancho

Yves & Barret Sc. G. Bouvy del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 3 au 9 Août 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	**14 fr.**	Six mois,	**7 fr.**
DÉPARTt .	id.	**16 fr.**	id.	**8 fr.**
ETRANGr .	id.	**20 fr.**	id.	**10 fr.**

Camées artistiques

CLXVIII

PRADEAU

Devant cette large face réjouissante, ce sourire rabelaisien, ce ton légèrement gouailleur, mais qui s'épanouit avec tant de bonhomie et de franchise, il n'est pas de public qui ne se laisse aller à la plus saine gaieté.

Pradeau est un véritable comédien, naturel et savant tout à la fois. Il a touché à tous les genres, depuis l'opérette-bouffe avec Moineaux et Offenbach, jusqu'à la haute comédie de Molière dont il joua l'Arnolphe de l'*École des femmes*, lors des débuts de Mlle Legault au Gymnase.

Son premier début, à Paris, date de loin, et je suis certain qu'il est inconnu de la plupart de mes lecteurs. C'est dans le fermier Dickson, de la *Dame Blanche*, que Pradeau aborda la scène parisienne, à l'Opéra-Comique, et cela vers 1848. Mais cette tentative n'ayant pas été heureuse, Pradeau s'en alla en province, et c'est de Toulouse qu'il nous revint en 1855, engagé dans la troupe de Jacques Offenbach qui jetait les premières assises du théâtre des Bouffes dans la petite salle du prestidigitateur Lacaze, située aux Champs-Elysées, carré Marigny.

L'ouverture de cette petite scène qui contenait, en germe, l'opérette-bouffe dont le succès fut, hélas! si prospère au détriment de l'Art pour la Fantaisie, se fit le 5 juillet 1855. Dans le prologue d'ouverture, de Méry, intitulé : *Entrez Messieurs, Mesdames!* Pradeau apparaissait sous les traits de Bilboquet, ce personnage qu'Odry avait immortalisé avec les *Saltimbanques* et que le jeune comédien devait reprendre lui-même aux Variétés, vingt ans après. Le même soir, il créait Patachon, des *Deux Aveugles*, rôle qu'il joua plus de trois cents fois avec le plus franc succès.

Sa réception fut donc acclamée par le public de l'endroit et Pradeau, de même que son camarade Berthelier, devint une autorité à l'avenue Marigny, puis bientôt à la salle Comte, rue de Choiseul, dont l'ouverture se fit le 29 décembre suivant.

Pradeau resta d'abord trois années consécutives aux Bouffes-Parisiens. Il y fit de nombreuses créations.

D'abord, dans la salle primitive, après les deux pièces que j'ai citées, il créa :

Le Rêve d'une Nuit d'été, d'Offenbach ;
Une Pleine eau, de d'Osmont et Costé ;
Madame Papillon, d'Offenbach.

Puis, à la salle Choiseul, en 1855 :

Sur un Volcan, de l'Épine (rôle de Sainte-Barbe);
Bataclan, d'Offenbach (rôle de Fe-ni-han).

En 1856 :

Elodie, ou le Forfait nocturne, de L. Amat (rôle de Gigonard) ;
Pepito, d'Offenbach (rôle de Vertigo) ;
Tromb-Alcazar, d'Offenbach (rôle de Beaujolais);
Les Pantins de Violette, d'Adam (Alcofridas) ;
La Rose de Saint-Flour, d'Offenbach (Marachu);
Le Financier et le Savetier, d'Offenbach (Belazor);
Six demoiselles à marier, de Delibes (Beaucoq).

En 1857 :

Croquefer, d'Offenbach (rôle de Croquefer) ;
Le Docteur Miracle, de Lecocq (rôle du Podestat) ;
Les deux Pêcheurs, d'Offenbach (Gros-Minet.)

En 1858, il ne fit pas de créations à ce théâtre et fut engagé au Palais-Royal. Pradeau avait bien le droit, en effet, de viser plus haut que les grimaces et les charges de l'opérette. Toutefois son début à la salle Montansier ne fut pas heureux. Il sombra entièrement dans le naufrage du *Grain de Café*, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Victorien Sardou, espèce de défi bourré d'insanités, livré au public par deux auteurs heureux et de beaucoup d'esprit, et qui fut si vertement sifflé qu'on dut faire baisser la toile avant la fin de la pièce, enterrée ainsi après le premier soir.

Deux petites pièces :

Le Calife de la rue Saint-Bon (Moutonnet) ;
En avant les Chinois (Neptune et Œdipe),

ne le remirent point d'aplomb, mais il se releva complétement, le 2 février 1859, par la création de Baboulot, type marseillais très réussi dans

Ma Nièce et mon Ours,

pièce signée du nom de Frascati, pseudonyme sous lequel Polydore Milhaud s'était caché.

Alors il prend une petite situation au Palais-Royal où il crée successivement, en 1869 :

Une Giroflée à cinq feuilles (rôle de Baltimore) ;
Paris voleur (rôle de Mohican) ;
Tu ne l'auras pas, Nicolas (rôle de Lambert);
Ravel en voyage (rôle de Dagobert) ;
Le Dompteur de femmes (rôle de Lachèvre) ;
Le Voyage autour d'une marmite (Alzoudor) ;
Coq sigrue (rôle de Vermoulu) ;
L'Omelette du Niagara (rôle de Tardiveau).

Il prend également la succession de Sainville dans le *Bourreau des Crânes*, puis en 1860, dans l'*Omelette fantastique* et *le Misanthrope et l'Auvergnat*.

En 1860, il n'a qu'une création :

Le Passage Radziwill (rôle d'Hildebrand).

Et trois en 1861 :

Arrêtons les frais (rôle de Pivert);
La Poularde de Caux (rôle de Ratichon) ;
Philomène ou le Petit monstre (Rothomago).

Il reprend le rôle de Michel Lefebre, dans l'*Almanach des 25,000 adresses*.

Sa position était bonne, sans doute, mais il n'avait rien ajouté à sa réputation de farceur amusant qu'il avait conquise déjà aux Bouffes-Parisiens. Aussi ne se voyant pas passé à l'état d'*étoile*, il revint à son premier théâtre de la rue de Choiseul où il resta de 1862 à 1864, et où il sortit pour aller au Gymnase après avoir créé là, en 1862 :

Le Voyage de MM. Dunanan père et fils, d'Offenbach (rôle de Tympanon).

En 1863 :

Les Bavards, d'Offenbach (rôle de Sarmiento).

En 1864 :

L'Amour chanteur, d'Offenbach (Guillaume);
Les Géorgiennes, d'Offenbach (Rhododendron).

Le rôle de Sancho, dans le *Don Quichotte* de Victorien Sardou, par lequel il débuta au Gymnase, n'avait pas grande importance comme jeux de scène, mais il était de nature à lui fournir un succès. Sa figure épanouie, sa large carrure contrastèrent avec la maigreur de Lesueur, absolument comme il en est de Don Quichotte et de son fidèle écuyer, dans le roman philosophique de Cervantès.

Peu à peu, Pradeau, succédant tantôt à Ferville, tantôt à Geoffroy, trouva dans le répertoire du Gymnase sa véritable place. Pendant les onze années qu'il est resté à ce théâtre, il donna dans QUARANTE pièces les preuves de la souplesse de son talent. Comique très fin et très ferme dans son exécution, il évita toujours la charge, sachant fort bien qu'un artiste digne de ce nom porte d'autant mieux sur le public qu'il ne cherche pas à produire de l'effet par les moyens vulgaires.

Voici, à peu près complet, je crois, l'état de ses services au Gymnase.

En 1864 :

Don Quichotte (rôle de Sancho);
Les Truffes (rôle de Bigouret).

En 1865 :

Le Père de la Débutante, reprise (Gaspard) ;
La Partie de piquet, reprise (rôle de Mercier) ;
Le Supplice de Paniquet (rôle de Ledoux) ;
La Marieuse (rôle de Leboucq);
Le Passé de M. Jouanne (rôle de Jouanne).

En 1866 :

Le Petit-Fils de Mascarille, reprise (Clavarot) ;
Le Voyage de M. Perrichon, reprise (Perrichon) ;
Le Wagon des Dames (rôle de Flamivore) ;
Les Erreurs du bel âge (rôle de Bulicorne);
Nos bons Villageois (rôle de Morisson).

Dans cette comédie de Sardou, il révéla un nouveau côté de son talent; ce fut même, suivant moi, sa plus belle création. Il a eu ce soir-là, comme jadis Bouffé, le double don de provoquer le rire et les larmes. Le joyeux comique se métamorphosa instantanément, et atteignit au plus haut pathétique.

En 1867 :

Le Bourgmestre de Saardam, reprise (Van Bett);
Célimare le Bien-Aimé, reprise (Vernouillet) ;
L'Affaire est arrangée (Prosper Lajousse) ;
Les Malheurs d'un Amant heureux, reprise (rôle de Bonneval) ;
Le Roman d'une honnête Femme (Chabanel).

En 1868 :

Un Mari comme on en voit peu (D'Argenteuil) ;
Les Grandes Demoiselles (rôle de Labayen) ;
Une Journée de Diderot (rôle de Rameau) ;
Suzanne entre les deux Vieillards (Parseval) ;
Séraphine (rôle de Chapelard).

En 1869 :

Mon Premier (rôle de Fernambuc) ;
La Veilleuse (rôle de Mylord) ;
La Matrone d'Ephèse (rôle de Cratinus).

En 1870, les grands succès de *Fernande* et de *Frou-Frou*, comédies dans lesquelles il n'avait pas de rôle, firent qu'il joua fort peu et ne créa rien de nouveau. Pendant la Commune, le Gymnase n'ayant pas fermé, Pradeau resta à son poste et, en 1871, il parut dans :

Les Idées de Madame Aubray, reprise (Barantin);
Les Femmes terribles, reprise (Pommerol) ;
Les Reflets (rôle de Martin de l'Oseraie).

En 1872 :

Paris chez lui (rôle de Steinbock) ;
Les Cloches du soir (rôle de Moulinard) ;
Les Vieilles Filles (rôle de Gerbois) ;
La Dame d'en face (rôle de Primois) ;
La Gueule du Loup (rôle de Lasalle).

En 1873 :

La Femme de Claude (rôle de Cantagnac) ;
Andréa (rôle de Brichmann);
Un Beau-Frère (rôle de Bridoux).

En 1874 :

Le Supplice de Tantale (rôle de Jonas) ;
Brûlons Voltaire (rôle de Marchavant) ;
Madame est trop belle (rôle de Chambrelan) ;
Dubois d'Australie (rôle de Dubois) ;
La Veuve (rôle de Ragimel).

En 1875 :

Le Comte Kostia (rôle d'Alexis).

Après cette création, Pradeau quitta le Gymnase pour entrer aux Variétés, où il débuta le 28 mai 1875. Cela a été, ce me semble, une grosse erreur de sa part. Son jeu sobre et naturel n'est pas à sa place sur une scène où des acteurs, excellents comiques d'ailleurs, visent avant tout à faire de l'effet. Aussi depuis quinze mois qu'il est à ce théâtre, n'a-t-il pas encore trouvé à asseoir solidement sa position, avec les pièces suivantes qu'il y a jouées :

Le Manoir de Pietordu (Isidore Flochardet) ;
Les Trois Epiciers, reprise (rôle de Leturc) ;
La Boulangère a des écus (rôle du Commissaire);
Le Bois du Vésinet (rôle de Coquillon).
Les Saltimbanques, reprise (rôle de Bilboquet) ;
Le Dada (rôle de Petrus Van Blutt) ;
Le Roi dort (rôle de Rédillon).

Pradeau est un de nos comédiens les plus populaires des théâtres de genre. Depuis plus de vingt ans ce joyeux compère a égayé nos soirées par sa belle humeur, sa bonhomie et sa fine raillerie. Il est du nombre de ces acteurs consciencieux, de ces artistes consommés qui savent donner à un rôle une physionomie capable de se graver dans le souvenir du spectateur. Je voudrais le voir rentrer au Gymnase. Ce théâtre de la comédie intime a perdu en lui un pensionnaire difficile à remplacer. Sa diction naturelle, son jeu mesuré et délicat en faisaient l'interprète tout particulier de cette littérature de bonne compagnie. Le Pradeau des Bouffes avait cédé depuis longtemps la place à un comédien plus élevé, pourquoi rechercher à nouveau des succès dans un genre inférieur? Pradeau, en venant aux Variétés, a suivi la mauvaise fortune un moment tentée par Thiron, Coquelin cadet et Saint-Germain, qui ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Puisse-t-il, comme eux, s'échapper et reparaître dans son véritable milieu, où toutes ses qualités ressortiront avec éclat au lieu d'être enfouies sous le gros rire de ses camarades, dont le jeu est plus *en dehors* que le sien.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Madame

LINA BELL

(de l'Opéra-Comique)

REVUE DES THÉATRES

Conservatoire National

DE MUSIQUE & DE DÉCLAMATION

—

Les concours publics du Conservatoire ont duré toute la semaine dernière, du lundi 24 au lundi 31 juillet. Nous les avons suivis avec le plus grand intérêt, car malgré tout ce qui se débite journellement contre le *Temple de la rue Bergère*, c'est encore là, en définitive, que se trouve la véritable pépinière où viennent s'alimenter nos théâtres de tous genres.

L'ensemble des études devient de jour en jour meilleur sous la haute direction de M. Ambroise Thomas. Les classes de solfége qui ont été créées rendent d'inappréciables services. Chez les élèves on sent une plus grande préoccupation de bien faire, une recherche soutenue du style. Si donc, à l'exception du concours de piano, les autres concours n'ont pas produit de sujets hors ligne, cela tient à ce que la science et l'étude ne donnent pas le génie, mais contribuent seulement à former le talent. Car les jeunes gens de mérite ne manquent pas cette année, et plusieurs nous paraissent avoir un bel avenir devant eux.

Pour chaque distribution des récompenses, nous allons indiquer sommairement les artistes qui nous ont le plus intéressé. Si nous ne paraissons pas être toujours d'accord avec le Jury, cela tient à ce que des élèves, ayant déjà obtenu des seconds prix ou des accessits, ne pouvaient remporter cette année que des récompenses supérieures à celles qu'ils avaient déjà obtenues, et que, d'autre part, les membres du Jury doivent tenir compte, dans une certaine mesure, des notes de toute l'année, dont ils ont seuls connaissance.

—

Séance du 24 juillet 1876

—

Jury : M. Ambroise Thomas, président; MM. Gounod, Bazin, Gautier, Jules Cohen, Wekerlin, Gailhard, Wartel, Sauzay.

CONCOURS DE CHANT

HOMMES.

Premiers prix :

MM. Queulain, élève de M. Grosset; Furst, élève de M. Pottier; Maire, élève de M. Bax de Saint-Yves.

Deuxièmes prix :

MM. Demasy, élève de M. Boulanger; Pellin, élève de M. Bussine.

Premiers accessits :

MM. Doyen, élève de M. Boulanger; Talazac, Sellier, élèves de M. Bax de Saint-Yves.

Deuxième accessit :

M. Durat, élève de M. Grosset.

—

FEMMES.

Premiers prix :

Mlles Lafont, élève de M. Bax de Saint-Yves; Bilange, élève de M. Roger.

Deuxièmes prix :

Mme Castillon, élève de M. Bussine; Mlle Puisais, élève de M. Barbot.

Premiers accessits :

Mlles Riehard, élève de M. Roger; Blum, élève de M. Bax de Saint-Yves.

Deuxièmes accessits :

Mlles Gelabert élève, de M. Bax de Saint-Yves; Mendès, élève de M. Barbot.

Sept ténors sur quinze concurrents! voilà un fait presque sans précédent. Les uns, comme MM. Sellier et Demasy, ont de forts poumons; le second a plus d'acquit que le premier; d'autres recherchent le style, comme MM. Talazac et Pellin; l'un chante simplement, c'est M. Furst; un autre, M. Maire, a une fort jolie voix mixte. Mais aucun d'eux n'est encore un chanteur expert et consommé, comme M. Queulain, une basse qui a dit l'air de Falstaff, du *Songe d'une Nuit d'été*, avec une précision qui dénote un excellent musicien.

Nous avons remarqué une voix de baryton d'une grande richesse chez M. Doyen. Ce jeune homme a bien chanté l'air du *Bal masqué*. Les autres hommes ne nous paraissent pas devoir être signalés, bien qu'ils ne soient pas sans posséder quelques qualités.

Du côté des dames, trois voix bien timbrées se recommandent de suite à nous. Celle de Mlle Richard est un contralto superbe, chaud, vibrant, ayant de la tenue et une grande justesse. Dans l'air de *Charles VI* : « Humble fille des champs », elle a eu des intonations ravissantes dans les demi-teintes. Il y a, chez cette jeune fille de dix-huit ans, l'étoffe d'une chanteuse de premier ordre. Nous la retrouverons au concours d'opéra.

La seconde, celle de Mlle Mendès, est un soprano riche, coloré et d'une grande souplesse.

La troisième, celle de Mlle Blum, a des sons d'une rare pureté et d'un charme tout particulier. Nous en reparlerons au concours d'opéra-comique où cette jeune personne a fait concevoir tant d'espérances.

Mlle Lafont sait chanter et peut commencer sa carrière au théâtre; Mlle Bilange, également. Mais elles n'ont pas des talents aussi sympathiques que les trois concurrentes dont je viens de parler.

Mlle Gelabert a plu beaucoup par la façon délicate dont elle a chanté l'air des Bijoux, de *Faust*. Mlle Boulart, presqu'une enfant, a une jolie petite voix, d'un timbre agréable. Mlle Puisais sait vocaliser et a de l'acquit ainsi que Mlle Castillon.

Citons encore une belle voix de contralto chez Mlle Batard qui devra se défier du chevrotement.

Tout en constatant que, parmi les autres concurrents, dont nous n'avons pas parlé chez les hommes et chez les femmes, plusieurs eussent bien fait d'attendre à l'année prochaine pour se montrer en public, nous reconnaissons un ensemble satisfaisant dans les concours de CHANT.

—

Séance du 25 juillet 1876.

—

Jury : M. Ambroise Thomas, président; MM. Massenet, Saint-Saens, Herz, Diemer, Théodore Ritter, Fissot, Stephen Heller, Wolff.

CONCOURS DE PIANO

HOMMES.

Premier prix :

(à l'unanimité)

M. Thibaud, élève de M. Marmontel.

Deuxièmes prix :

MM. Trago et Rabeau, élèves de M. Mathias.

Premiers accessits :

MM. Mestres et Bellaigue, élèves de M. Marmontel.

Deuxièmes accessits :

(à l'unanimité)

MM. Wiernsberger et Braud, élèves de M. Marmontel.

—

FEMMES.

Premier prix :

Mlle Debillemont, élève de M. Le Couppey.

Deuxièmes prix :

Mlles Mielos et Heyberger, élèves de Mme Massart.

Premiers accessits :

Mlle Brzezika, élève de M. Delaborde; Mlles Lagoanère et Barreau, élèves de Mme Massart; Mlle Deeagny, élève de M. Le Couppey.

Deuxièmes accessits :

Mlle Halbronn, élève de M. Le Couppey; Mlle Rousseau-Langwelt, élève de Mme Massart; Mlle Vacher-Gras, élève de M. Le Couppey.

Très-brillant concours. Quarante exécutants sur cinquante-deux sont d'une force remarquable. Un premier prix est presque impossible à obtenir dans de telles conditions. Pourquoi n'avoir pas d'autres moyens de reconnaître le savoir de jeunes gens qui, en quittant le Conservatoire, ont besoin d'avoir en mains la preuve qu'ils ont fait d'excellentes études ? Il y a là tout un système à étudier. Donnez des brevets de capacités à des habiles pianistes comme MM. Riveirolis et Desgranges, comme Mlles Chauveau et Carrier-Belleuse, lorsqu'elles se voient primées par des organisations exceptionnelles. Car ces jeunes gens feront d'aussi bons professeurs que des artistes qui seront de plus habiles exécutants.

Après avoir nommé encore MM. Rabeau, Bellaigue, Mestres, Trago, Guiard et Mlles Vacher-Gras, Brzezieka, Lagoanère, Barreau, Visinet, Halbronn et Decagny, qui me paraissent de véritables artistes, je consacrerai une note spéciale pour chacun des cinq concurrents qui

me semblent appelés à être des virtuoses de premier ordre.

M. Thibaut a quinze ans. C'est un véritable petit prodige. Planté, seul, aurait pu, comme lui, éclairer dans ses moindres recoins la *Sonate en ut mineur* (op. 111) de Beethoven. Il a un assemblage de qualités exceptionnelles, art de phraser, style, nuances, doigté brillant.

Mlle Debillemont a un talent d'exécution achevé, brillant, correct, coloré.

Mlle Mielos me paraît avoir une intelligence d'une rare vivacité; son jeu est d'une élégance et d'une grâce délicieuses.

Mlle Gentil, une enfant de quinze ans, fait chanter son instrument comme une voix humaine.

Enfin, Mlle Heyberger a de la délicatesse, du moelleux et un brio entraînant. Elle n'a que quatorze ans!

—

Séance du 26 juillet 1876.

—

Jury: M. Ambroise Thomas, président; MM. Alexandre Dumas, Camille Doucet, Jules Barbier, Edouard Thierry, Perrin, Duquesnel, Got, Delaunay, de Beauplan.

TRAGÉDIE

HOMMES.

Pas de premier prix.

Deuxièmes prix :

MM. Sylvain, élève de M. Regnier; Levanz élève de M. Bressant.

Pas de premier accessit.

Deuxième accessit :

M. Chameroy, élève de M. Bressant.

—

FEMMES.

Pas de récompenses.

—

COMÉDIE

HOMMES.

Premier prix :

M. Davrigny, élève de M. Regnier.

Deuxièmes prix :

MM. Barral, élève de M. Monrose; Blanche, élève de M. Bressant.

Premiers accessits :

MM. Larcher, Leloir, élèves de M. Bressant.

Deuxièmes accessits :

MM. Focachon, élève de M. Régnier; Michel, élève de M. Monrose.

—

FEMMES.

Pas de premier prix.

Deuxième prix :

Mlle Carrière, élève de M. Regnier.

Premiers accessits :

Mlles Girard, élève de M. Regnier; Bernage, élève de M. Monrose.

Deuxièmes accessits :

Mlles Kalb, élève de M. Monrose; Maillet, élève de M. Regnier; Sisos, élève de M. Bressant.

Concours relativement faible. Un seul tragédien, M. Levanz, a fait preuve, dans le second acte du *Roi s'amuse*, d'un talent souple et savant. Il a bien nuancé ce merveilleux langage, le plus suave que l'on ait peut-être jamais parlé.

M. Sylvain a de la chaleur, mais il est trop prodigue de gestes. M. Chameroy a de l'émotion; M. Piron, un bon organe. Les autres, surtout les femmes, sont mauvais.

Dans la comédie, M. Davrigny mérite une place tout à fait à part. C'est un charmant jeune premier. Par le physique, la diction douce et pénétrante, la simplicité des gestes, il peut tenir sa place à la Comédie-Française. C'est un premier prix bien mérité.

Après lui je vois bien peu de concurrents dignes d'être cités. M. Kerraval a de l'acquit, M. Barral a une bonne méthode, M. Leloir est intelligent. Mlle Carrière sera une fine soubrette, mais son talent est petit. Mlle Kalb est une belle personne qui a de la tenue. Mlle Girard pourra avec l'étude marcher sur les traces de sa mère.

Avant elles je placerais une enfant, Mlle Bernage, qui me paraît devoir être une comédienne. Elle sait écouter, se tient bien en scène, dit simplement et avec goût.

—

Séance du 27 juillet 1876

—

Jury : M. Ambroise Thomas, président; MM. de Beauplan, Gounod, Bazin, Semet, de Leuven, Eugène Gautier, Jules Barbier, Cormon.

OPÉRA-COMIQUE

HOMMES

Premier prix :

M. Maris, élève de M. Ponchard; M. Queulain, élève de M. Mocker.

Deuxième prix :

M. Furst, élève de M. Mocker.

Premier accessit :

M. Pellin, élève de M. Mocker.

—

FEMMES

Pas de premier prix.

Deuxièmes prix :

Mlles Mendès et Blum, élèves de M. Ponchard.

Premiers accessits :

Mlles Gelabert et Bilange, élèves de M. Mocker.

Bon concours. Nos sincères compliments à Mocker et à Ponchard. On sent une très bonne direction.

M. Maris est un comédien. Il n'avait fait aucun effet au Concours de chant; il a pris une éclatante revanche. Ce sera une excellente basse bouffe, pleine de verve et très amusante.

M. Queulain est tout à fait mûr pour la scène. Sa place est à l'Opéra-Comique.

M. Furst, engagé, dit-on, au Théâtre-Lyrique, rendra de grands services à M. Vizentini. C'est un ténor à la voix sûre et bien timbrée, sachant chanter avec goût.

MM. Pellin et Maire ne me paraissent pas taillés pour le théâtre, et cela est bien dommage, surtout pour le premier qui est le seul chanteur de style parmi les concurrents. Mais les voix de ces jeunes gens doivent se borner à la romance sous peine d'être promptement brisées.

Parmi les dames, après avoir donné un bon point à la gentille enfant Mlle Boulart, et à la piquante Mlle Gelabert, dont la physionomie est si attachante et le talent si fin, j'irai de suite aux deux artistes d'avenir, Mlles Mendès et Blum.

Mlle Mendès n'est pas la chanteuse d'opéra-comique. Son talent a une largeur qui la recommande au répertoire italien. Elle sait phraser, vocalise avec aisance; son geste est puissant, son jeu coloré.

Mlle Blum est de tous points taillée pour prendre à l'Opéra-Comique l'emploi des Damoreau. Elégance de la personne, distinction des allures, naturel charmant, voix pure, pleine, agile, méthode correcte, elle a tout ce qu'il faut pour l'emploi. M. Cantin lui a offert 12,000 francs le soir même. Qu'elle résiste à cette sollicitation honorable qui lui prouve sa valeur. Un an encore de Conservatoire, et sa carrière est toute tracée à l'Opéra-Comique, ce qui est infiniment préférable sous tous les rapports.

—

Séance du 28 juillet 1876

—

Jury: M. Ambroise Thomas, président; MM. Deldevez, Vieuxtemps, Altès, Garcin, Chaine, Jacquard, Lalo, Rignault.

VIOLONCELLE

Premier prix :

M. Bruneau, élève de M. Franchomme.

Deuxième prix :

(à l'unanimité)

Mlle Gatineau, élève de M. Franchomme.

Premier accessit :

(à l'unanimité)

M. Marthe, élève de M. Franchomme.

Deuxième accessit:

(à l'unanimité)

M. Braguier, élève de M. Chevillard.

—

VIOLON

Pas de premier prix.

Deuxièmes prix :

M. Berthelier, élève de M. Massart; M. Haguenauer, élève de M. Dancla.

Premiers accessits :

M. Naegelin, élève de M. Massart; Janssen, élève de M. Sauzay.

Deuxièmes accessits :

MM. Mendels, Rœmy, Lautier, élèves de M. Massart.

Les classes de violoncelle et de violon sont les plus fortes après celles de piano.

Mlle Gâtineau, une jeune fille de dix-neuf ans, a surtout charmé au concours de violoncelle. Talent moins achevé que celui de M. Bruneau, qui a joué d'une façon très-remarquable, elle a plu par une grâce aimable et une délicatesse de sons délicieuse. Son succès est assuré pour l'avenir.

Au concours de violon, M. Heymann a joué le 17e *concerto* de Viotti avec une rare aisance. Il a manqué avec le jury le premier prix que les auditeurs lui eussent certainement décerné. M. Janssen a été remarqué par la chaleur de son archet; M. Berthelier par la correction et le style. MM. Haguenauer, Kapp, Naegelin, Mendels, Planel, Rœmy, Gibier, sont encore des exécutants d'une très-grande habileté.

Séance du 29 *juillet* 1876

—

OPÉRA

Jury : M. Ambroise Thomas, président ; MM. de Beauplan, Gounod, Bazin, Eugène Gautier, Halanzier, Cormon, Deldevez, Gailhard.

Professeur : M. Ismaël.

HOMMES

Pas de premier prix.

Deuxième prix :
(à l'unanimité)

M. Queulain.

Premiers accessits :

MM. Furst et Demasy.

—

FEMMES

Pas de premier prix.

Deuxième prix :
(à l'unanimité)

Mlle Richard.

Premier accessit :

Mlle Puisais.

Deuxième accessit :

Mlle Baron.

Ce concours termine bien les exercices annuels. Peu de concurrents, mais malgré cela un réel intérêt. D'abord le programme est attrayant : Verdi, Gounod, Halévy, Rossini, Meyerbeer, en font, tour à tour, les frais.

MM. Queulain, Furst, Demasy et Maire; Mlles Richard, Puisais et Baron sont les exécutants, tous élèves de l'excellent Ismaël.

Le premier montre les qualités de chanteur qu'on lui connaît déjà, et bien qu'il ait parfaitement rendu le duo et la grande scène d'Assur dans *Sémiramis*, le jury a bien fait de ne lui donner qu'un second prix, parce que le talent de M. Queulain appartient au genre de l'opéra-comique.

M. Furst a été moins heureux qu'à l'opéra-comique. M. Demasy est taillé pour la province et peut tenir, dès aujourd'hui, l'emploi de fort ténor dans une grande ville. M. Maire est insuffisant pour l'opéra.

Mlles Puisais et Baron ont de belles voix, mais il y a encore beaucoup à faire.

Nous attendions Mlle Richard au concours d'opéra ; elle n'a pas trompé notre attente. Quel beau contralto ! Comme cette voix chaude et colorée parcourt bien, sans efforts, toute la gamme sans indiquer le moindre trou ! Dans le *Trouvère* (Acsuzena), dans *Sémiramis* (Arsace), et jusque dans *Faust* (dame Marthe), Mlle Richard a montré non-seulement des qualités de premier ordre comme chanteuse, mais aussi comme comédienne. C'est, avec Mlle Blum, les deux artistes lyriques dont l'avenir me paraît devoir être le plus brillant.

Samedi aura lieu la distribution solennelle des prix sous la présidence de M. Waddington, ministre de l'Instruction publique. Nous en rendrons compte jeudi prochain.

TABLEAUX PARISIENS

—

LE LUXEMBOURG

—

C'est le jardin cher aux poëtes, cher aux amants.

Hélas ! on le néglige fort. Bien des arbres y meurent qu'on ne remplace pas. Les allées ne sont pas toujours parfaitement sablées. Les gazons parfois manquent de fraîcheur. Mais il y a dans l'air quelque chose de mélancolique et de tendre, qui plaît.

Le matin surtout, c'est un charmant asile. Il n'est pas envahi encore par les troupes bruyantes des enfants du quartier. On n'y rencontre que de silencieux promeneurs. Les uns rêvent, les autres lisent. On sent alors en soi, comme autour de soi, un complet isolement. Si de temps en temps on n'apercevait la silhouette peu poétique d'un vieux gardien, représentant grincheux de l'ordre social, on oublierait vite, à l'ombre des énormes marronniers dont chacun entrelace ses rameaux à ceux de ses voisins, ce qui finit par faire de toute une allée un massif unique, on oublierait l'époque et le milieu où l'on passe son existence pour ne vivre plus que par la pensée.

L'un des coins les plus ravissants du Luxembourg est celui où s'élève la fontaine de Médicis, avec son Fleuve et sa Naïade, son Satyre et sa Nymphe, et le Polyphème monstrueux guettant, d'un œil plein de courroux, l'amoureux enlacement d'Acys et de Galathée. Cette fontaine, l'une des plus belles de Paris, est en outre si heureusement placée ; les arbres rangés autour d'elle sont si touffus, si droits, si richement vêtus de lierre ; la fraîcheur qui s'exhale du bassin oblong, où s'ébattent des carpes et des poissons rouges, procure une si délicieuse sensation de bien-être ; les moineaux, en se baignant, pépient, et lancent autour d'eux l'eau en fines gouttelettes avec tant de joie et de gaminerie, qu'on éprouve là un charme irrésistible qui pénètre l'âme. Il semble qu'on échappe au *brouhaha* fatigant de la vie terrestre pour entrer dans une calme sphère où toujours règne une gaieté sereine, et l'on se sent heureux d'avoir trouvé cette retraite exquise où il est possible d'oublier les hommes.

...Et l'on passe de longues et délicieuses heures, appuyé contre la balustrade qui entoure le bassin. Les yeux errent à l'aventure sur les arbres et les statues. Les gros pigeons volent paresseusement çà et là, les poissons sautent en se disputant une miette de pain ou un insecte, et les pierrots se baignent dans les flaques d'eau, ou se campent, les effrontés ! sur le nez majestueux du sauvage Polyphème... Alors on se sent tout heureux, et l'on demeure dans cet état quasi-divin de somnolente contemplation où la pensée passe par mille objets confus sans s'arrêter à aucun, où la *Folle du Logis*, la *Papillonne*, s'empare de l'Ame, et la guide, au tintement joyeux de ses grelots d'argent, à travers ses riants domaines, ô Fantaisie !...

LOUIS DE GRAMONT.

NOUVELLE

DIX MILLE FRANCS (1)

PAR

LOUIS DÉPRET

I

Quand j'eus l'affreuse douleur de voir mourir mon père, jeune encore, mais épuisé et réduit par les anxiétés de la lutte industrielle, je savais d'ancienne date, malgré l'opinion qui nous classait parmi les gens riches, et malgré l'aspect plein de promesse d'une vaste usine où travaillaient deux cents ouvriers, que la liquidation des affaires paternelles ne me laisserait presque rien. Trop heureux même si la vente de la fabrique et des machines me permettait de faire honneur à tous les engagements de la très respectable, mais très malheureuse Société Delannoy, Rogez et Cᵉ, dont mon père était le dernier survivant. Il m'avait fait ainsi ses adieux :

— Je te lègue seulement l'amour du travail ; c'est encore la meilleure portion de cet héritage que je rêvais pour toi, et que le souffle d'un guignon sans pareil a dispersé. Heureusement, tu n'aspires pas au luxe. Ta passion pour les plumes et les livres, que je désapprouvais jadis, je la chéris aujourd'hui ; elle va être ta sauvegarde et ton unique richesse. Maintenant, mon pauvre cher garçon, pardonne-moi, si je t'avoue que je suis content de m'en aller dormir auprès de ta mère et de tes oncles ; vraiment ton père est bien fatigué. » — Puis il mourut. C'est bientôt dit. Au fait ; pourquoi des phrases ? Un volume ne réussirait pas autant que le font deux mots à rendre ce vrai calme, ce naturel courage, j'allais dire : cette attente réalisée. Moi, je perdis la tête, et ne la retrouvai ensuite que pour pleurer et sangloter sans trêve, tantôt seul dans ma chambre, tantôt le long d'une rivière où jadis mon père faisait sa promenade quotidienne, tantôt à la barbe des gens d'affaires, au milieu des formalités légales et des balances de comptes. Un ex-avoué de nos amis m'aida à sortir de ce labyrinthe. Au terme de notre pénible travail, nous vîmes que toutes dettes payées, la succession me rapportait un lot de meubles ordinaires et n'ayant de prix qu'aux yeux du souvenir ; une centaine de bouteilles de vieux vin et l'insignifiant revenu d'une miniature de ferme, vrai bien de famille, mieux que cela : relique.

Mon père l'avait achetée autrefois pour ma sœur Pauline, enfant très-délicate ; elle y était morte à sept ans, ma mère l'avait bientôt suivie.

Je ne suis pas vieux, puisque je n'ai pas trente ans... et lorsque mon cœur retourne à ces choses, on dirait qu'il y a des siècles que ma mère, ombre affligée et charmante, la petite Pauline et moi, nous dormions, nous nous éveillions dans cette ferme qu'à nul prix je ne voudrais vendre, mais où je n'ose plus entrer.

J'oubliais dans cet inventaire la bibliothèque, surtout composée d'ouvrages spéciaux, étrangers aux lettres. J'en excepte une assez belle édition complète de Voltaire, logée sur le plus haut rayon.

On lui avait donné cette place, je me le rappelle fort bien, lorsque j'eus atteint quinze ans. Précaution superflue ! je ne songeais pas alors à Voltaire, j'appartenais à Dumas.

Avant que le règlement définitif des affaires de notre maison me permît de retourner à Paris, je passai mes heures de liberté dans la bibliothèque.

Certain soir que je m'occupais à épousseter le Voltaire, je trouvai, derrière plusieurs volumes, un portefeuille en chagrin noir que je n'avais jamais connu à mon père. Outre le petit cahier de papier blanc ordinaire, où se trouvaient inscrites, de la main paternelle, nos dates de famille, le mariage de nos parents, la naissance de Pauline et la mienne, et puis nos morts, à commencer par celle d'un oncle, à qui j'étais attaché de tout mon cœur, ce portefeuille contenait une lettre pliée et scellée à la mode d'il y a vingt-huit ans, ère de notre histoire où l'on pratiquait

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant un traité avec la Société des gens de lettres.

peu l'usage de l'enveloppe. Cette lettre, adressée à mon père et conservée avec des précautions significatives, cette lettre venait de loin, et s'exprimait ainsi :

« Alger, 31 octobre 1837.

» Mon cher Frédéric,

» J'apprends avec une vive émotion la naissance de ton fils, venu au monde le 9 de ce mois. Merci de ton empressement à me donner cette nouvelle. Tu me traites, moi, ruiné, accablé, sans prestige, peut-être coupable, comme si j'étais puissant, riche, et que toutes tes espérances dépendissent de moi, alors que c'est toi, au contraire, qui viens de m'arracher au gouffre. Le fait est rare ; je n'ajoute pas qu'il t'honore, parce que cela te mettrait en colère, et que si je me brouillais avec toi, du diable si je sais à qui j'en pourrais dire du mal. Tu vas jusqu'à regretter que je n'aie pu servir de parrain à ton fils ; ce mot m'a fait pleurer.. J'adore déjà l'enfant. Cela n'avait pas besoin d'être dit pour être entendu.

» Ah ! j'oubliais !!! Tu me défends de t'envoyer un reçu des dix mille francs que tu m'as avancés pour tâcher de remédier à mon cruel naufrage. Tu n'as plus le droit de me le défendre, et j'ai le devoir de te désobéir. Ceci est donc le reçu en forme d'une somme de dix mille francs à moi prêtée par toi, Frédéric Delannoy, le 2 octobre 1837, et remboursable quand il plaira à la Providence de t'imiter, cher Frédéric, c'est-à-dire de traiter en ami, ton dévoué à jamais,

» Jean, comte de Villerbois. »

II

Cette lecture m'avait jeté dans une étonnante rêverie.

J'ai pu toutefois me rendre compte et garder le souvenir des divers degrés de surprise, et des hypothèses contradictoires où s'arrêta mon esprit.

D'abord, je me demandai comment, issu de modeste bourgeoisie, adonné toute sa vie au travail le plus âpre, de caractère inaccessible à cette vanité ridicule et méchante, qui fait graviter, satellites sans excuse, certains descendants authentiques de marchands autour de rejetons moins prouvés des croisés, mon père avait pu recevoir ces témoignages d'affection émue et pénétrante de la part de quelqu'un s'appelant comte de Villerbois. Cela s'expliquait : M. Delannoy, mon père, au sortir du collége, avait passé par l'École polytechnique; ainsi s'expliquait fort naturellement, au moyen d'un voisinage remontant peut-être aux prétendus beaux jours de la sixième, une familiarité embellie plus tard de reconnaissance.

Qui pourra jamais dire ce qui se mêle de positif et de pratique à nos plus idéales spéculations ?

Je vins à songer que j'étais possesseur d'une créance, et possesseur légitime à n'en pas douter, car si la moindre partie d'une restitution eût été faite, mon père, avec son grand amour de l'ordre, en eût certainement laissé note. Il s'agissait, à la vérité, d'un service d'amitié et non d'un acte de commerce ; et même, à ce propos, il m'arriva d'être un instant surpris que mon père eût gardé ce document. Cette fois, la lettre elle-même se chargea de la réponse ; peu à peu, le muet carré de papier devint pour moi, grâce à la magie des contemplations rétrospectives, le plus expansif des confidents, et m'ouvrit une à une toutes les raisons secrètes qui avaient amené mon père à le conserver si précieusement.

Sans doute, à partir du 31 octobre 1837, mon père était resté sans nouvelles de ce M. de Villerbois, dont le nom n'avait jamais franchi ses lèvres en ma présence, et il me léguait, implicitement, le soin de reconnaître, s'il vivait encore, et si le hasard le jetait sur ma route, un ami jadis si cher.

Rêve illusoire d'un bon cœur ! Du style net et loyal de M. de Villerbois, j'étais forcé de conclure que ce gentilhomme était mort ; autrement rien ne l'eût empêché de venir revoir mon père, ou tout au moins de lui écrire à certaines époques.

Cette lettre unique me teignait en noir le passé. Quant aux dix mille francs, tout annonçait qu'ils avaient dû intervenir dans une crise suprême où la vie et peut-être l'honneur d'un homme étaient en jeu.

Tout cela était, en définitive, pur vagabondage de mon esprit mis en train par le secret et l'inconnu. Au point de vue des résultats, c'était exactement comme si je me fusse amusé à bâtir des plans de fortune sur la restitution des dix mille francs, lors de ma première rencontre avec M. de Villerbois.

Ce nom même de Villerbois était matière à conjectures. Il ne tenait en rien à notre pays, et malgré plusieurs tentatives diligentes, je ne pus obtenir sur ce chef le moindre renseignement. Pendant une ou deux semaines, je m'intéressai de cœur à l'aventure. Quand à neuf heures on m'apportait à souper, selon la vieille coutume de la maison, dans la salle à manger déserte, seul à table, débordant de chagrin, car il n'est rien d'aussi lugubre que de dîner seul, à moins qu'on ne soit pressé par une affaire ou un agréable rendez-vous, je me disais les yeux humides : Que n'es-tu là, pauvre ami de mon bien-aimé père ! si tu es toujours le cœur blessé, mais reconnaissant et généreux que montre ta lettre, viens, je te sauterai au cou, et plus heureux que ton hôte, tu verras que si Frédéric est, hélas ! mort à jamais pour moi, il revit pour toi ! »

Louable mais douloureux accès d'une sensibilité extrême à laquelle je faisais bien de me livrer, tandis que j'en avais le temps, car chaque jour les soucis et les discussions d'affaires, les notaires, les avoués, l'état civil, la fabrique paroissiale, imposaient de fréquentes et amères diversions à ma peine. Bientôt, je fus en mesure de regagner Paris. Avant de partir, je fis quelques visites à d'anciens amis de la maison, j'essayai une dernière fois de les sonder sur le chapitre de M. de Villerbois, et parmi les contemporains de la jeunesse et de l'âge mûr de mon père, nul ne sut ce que je voulais dire.

III

De retour à Paris, le courant de mes travaux ordinaires et l'irrésistible flot du temps m'eurent bientôt emporté loin de M. de Villerbois. A peine avais-je le loisir de donner chaque jour une larme à mon père. Mon chagrin de l'avoir perdu semblait augmenter. Cette désolation encore entretenue par le penchant naturel de mon cœur vers une tristesse attendrie, menaça même de prendre si fâcheuse tournure, qu'on vînt m'aviser de la part d'un savant et honnête médecin, dont j'avais subi l'examen à mon insu, qu'il fallait me mêler au monde extérieur, revoir mes amis, me distraire, et cesser de vivre seul. Je promis d'y réfléchir.

Louis Dépret.

(La fin au prochain numéro.)

AVENTURES ET

Historiettes théatrales

LES LUNETTES DE GUILLAUME TELL

C'était il y a déjà quelques années, dans la ville de Dreckbourg, capitale d'une des plus puissantes principautés de la Confédération germanique.

Les Dreckbourgeois — il est de notre devoir de le rappeler avant de commencer cette véridique histoire — se sont rendus particulièrement célèbres par leur amour pour l'art, par le goût dont ils savent faire preuve en matière de théâtre, et surtout par le respect profond qu'ils témoignent pour la musique et pour les maîtres.

Or donc, un matin, le directeur du Abort-Theater fit afficher la première représentation de *Guillaume Tell*. L'immortel chef-d'œuvre de Rossini n'avait jamais été représenté à Dreckbourg ; de plus, l'affiche promettait des merveilles de mise en scène et d'interprétation.

Pour donner une idée des « attractions » de ce programme, disons seulement que l'impresario insistait sur le décor du premier acte, avec « pont » praticable (!!) jeté hardiment sur un « torrent d'eau naturelle » (et minérale).

En même temps étaient annoncés les débuts de l'illustre ténor Sauerkrant, la gloire artistique de l'Allemagne, dans le rôle de Guillaume.

Inutile de dire si, le soir venu, la salle était brillante : les Dreckbourgeoises, rivalisant de toilettes et de chignons, étalaient à qui mieux mieux leurs grâces teutonnes au balcon et dans les loges ; les Dreckbourgeois avaient, pour la circonstance, « lâché » leurs plus belles redingotes à brandebourgs et avaient « encaustiqué » plus soigneusement que jamais leurs plates chevelures.

Le spectacle était annoncé pour six heures précises (les Dreckbourgeois n'aimant pas à se coucher passé dix heures du soir), cette heure, qui aurait fait la joie de M. Francisque Sarcey, avait été adoptée de tous temps dans la bonne cité allemande.

A six heures et demie, le rideau n'était pas encore levé. Le chef d'orchestre était à son pupitre ; les violonistes avaient depuis longtemps fait entendre leurs sacramentels « mi-mi-la-mi », entremêlés des non moins sacramentels « sol-sol-sol-si » ; les trombones avaient essayé les coulisses de leurs longs instruments ; les cors avaient tournoyé maintes et maintes fois entre les mains de leurs maîtres et devaient être aussi « vidés » que possible ; enfin, les contre-basses faisaient entendre des « ron-ron-ron » pleins d'impatience.

Le public dreckbourgeois est patient, c'est là sa qualité suprême. Cependant, à sept heures moins un quart, quelques impatients commencèrent à frapper le parquet sur le rhythme bien connu des « lampions » :

— Une, deux, trois. Une, deux, trois.

Ou plutôt, pour rester dans la couleur locale :

— « Ein, zwei, drei. Ein, zwei, drei. »

Mais ils eurent beau faire tapage, les « trois coups » ne venaient pas faire chorus.

A Paris, on eut réclamé « la toile, ou mes quat'sous », ou bien on l'eut demandée « pour en faire un faux-col », parce que le peuple français est le plus spirituel peuple de la terre.

Le peuple dreckbourgeois ne se pique pas d'être le peuple le plus spirituel de la terre.

Il se contenta de chanter, — faux, du reste, — quelques airs nationaux, tels que « Latoria, latoria », et « swidiwidiwi ponpon lassa » jusqu'à extinction de chaleur animale.

A sept heures un quart, — enfin ! — la toile se leva et l'on vit s'avancer... un régisseur.

Il salua respectueusement à droite, puis à gauche, puis droit devant lui, et commença :

— Mesdames et messieurs, l'administration me charge de réclamer toute votre indulgence : M. Sauerkraut, qui devait remplir le rôle de Guillaume Tell se trouve dans l'impossibilité de jouer ce soir. Il va être remplacé par M. Knapwürst...

Un ouragan de grognements interrompit l'honorable fonctionnaire.

— Pourquoi M. Sauerkraut ne peut-il pas jouer ? demanda un membre du parterre.

— Il est malade, répondit le régisseur, en balbutiant.

— Ce n'est pas vrai, je l'ai vu tout à l'heure à la brasserie de la « Colonne de Marbre », riposta le spectateur.

Le régisseur s'épongea le front. Il suait sang et eau.

— Mais, messieurs, je vous assure..

— Nous ne voulons pas de Knapwürst. Nous voulons Sauerkraut!...

— Mais, messieurs, réitéra le malheureux...

— Qu'on fasse venir le directeur, dit une voix.

— Oui, oui, c'est cela, dirent d'autres mécontents.

Et le chœur reprit, toujours sur l'air français des « lampions » :

« Direktor! Direktor, Direktor! »

Le régisseur recula jusqu'au fond de la scène, toujours s'épongeant et faisant des saluts à fendre le cœur d'un public de rocs.

Mais le public de Dreckbourg est un public de marbre, de fer, d'acier... Il ne fut pas ému et continua de réclamer :

— « Direktor! direktor! direktor! »

La toile baissa lentement.

Alors, ce furent des hurlements indescriptibles. Les Dreckbourgeois étaient chauffés à blanc ; les Dreckbourgeoises, furieuses d'avoir risqué leurs plus belles robes en pure perte, n'étaient pas les moins bruyantes ; les loustics, — il y en a partout, même à Dreckbourg, — profitaient de l'occasion pour imiter le cri de tous les animaux de la création.

Le chef d'orchestre leva son bâton et fit commencer l'ouverture : la cacophonie n'en fut que plus complète et les vociférations l'emportèrent sur la musique de Rossini. Les musiciens furent obligés de se taire.

Enfin, la toile remua et se leva de nouveau. Au milieu de l'orage, le directeur en personne s'avança sur la scène, le front haut, en pantalon de coutil, en cravate blanche et la main sur son cœur.

— Messieurs, commença-t-il...

A sa vue, un court silence s'était produit, mais l'air des « lampions » revint.

— Sauerkraut! Sauerkraut! Sauerkraut !

— Messieurs, dit le directeur ahuri, Sauerkraut... père de famille... myopie exagérée... le pont... pas de garde-fou...

— Silence! écoutons, écoutons!

Le directeur parvint à se faire entendre en beuglant comme un âne :

— Messieurs, M. Sauerkraut est un père de famille...

— Qu'est-ce que cela nous fait? cria le parterre.

— Messieurs, il est myope, affreusement myope...

— Ça nous est bien égal...

— Le pont, ce pont, dit l'impresario en montrant le fond de son « superbe décor, » ce pont n'a pas de garde-fou...

— C'est vous qui en avez besoin, cria le loustic.

— Monsieur Sauerkraut ne veut pas risquer sa vie en montant sur ce pont, à cause de sa vue basse ! Il a peur de tomber.

— Qu'il mette des lunettes !

— Demain, messieurs, il y aura un garde-fou, et M. Sauerkraut pourra, sans danger...

— Ce soir, et qu'il mette des lunettes.

— Mais, messieurs, balbutia le directeur...

Les « lampions » recommencèrent sur de nouvelles paroles :

— Des lunettes! des lunettes! des lunettes!

Le directeur salua et le rideau tomba.

L'animation était grande parmi les spectateurs. Cependant, on causait vivement, mais on ne faisait presque plus de tapage. On discutait la question de savoir si M. Sauerkraut jouerait ou ne jouerait pas.

La toile se leva de nouveau. Le silence fut complet.

— Messieurs, dit le directeur, nous allons commencer dans un moment. M. Sauerkraut consent à jouer, mais avec des lunettes.

Des applaudissements tonitruants saluèrent cette annonce.

La représentation eut lieu sans encombre, et c'est ainsi que l'on vit Guillaume Tell délivrer les quatre nations et tirer sur la pomme surmontant la tête de son fils... avec des lunettes. Le farouche Gessler ne réclama pas contre cette tricherie.

Le succès fut immense.

Mais le lendemain, le fameux pont ayant été muni d'un solide garde-fou, M. Sauerkraut voulut jouer sans lunettes : le public ne le toléra pas. Il exigea cet instrument d'optique, indispensable, à son avis, au « libérateur de la Suisse. »

Depuis ce temps, tous les ténors, — même lorsqu'ils ne sont pas myopes le moins du monde, — sont obligés de se parer de cet utile appendice nasal.

Les revues, les recueils et les journaux les plus graves de la Principauté consacrèrent de longs et compacts articles à traiter cette question :

Guillaume Tell portait-il des lunettes?

Et la conclusion unanime de ces dissertations a toujours été en faveur de l'affirmative.

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

REIMS. — M. Nicot, de l'Opéra-Comique, et Mlle Blum, si remarquée aux concours de chant et d'opéra-comique qui viennent de se terminer, sont venus prêter leur concours dans un grand concert donné au cirque rémois, samedi, par la musique municipale, et organisé par M. Adolphe Bazin.

Mlle Blum a été très applaudie, notamment dans l'air du *Pré-aux-Clercs*, et celui de Zerline de la *Corbeille d'oranges*, et M. Nicot, dans l'air de *Joseph*.

Le duo de *Philémon et Baucis* a surtout valu aux deux charmants artistes parisiens des br vos enthousiastes.

PETITES NOUVELLES

— Le Gymnase a donné la première représentation de la *Crise de M. Thomassin*, comédie en trois actes de M. Verconsin. Nous en rendrons compte jeudi prochain.

— Nous aurons également à parler de la première représentation du *Voyage à Philadelphie*, donné à l'Ambigu par les artistes en société, et de la reprise de *Célimare le Bien-Aimé*, au Palais-Royal.

— Une société, qui a choisi pour directeur M. Carvalho, ayant offert de prendre la concession de l'Opéra-Comique moyennant une élévation du chiffre de la subvention et en s'engageant à ne réclamer de l'Etat aucune indemnité pour le rachat du matériel du théâtre, la commission du budget a été saisie de la question par l'un de ses membres.

Après avoir entendu M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, la commission a décidé, d'accord avec le ministre et à l'unanimité de ses membres présents, que la subvention attribuée au théâtre national de l'Opéra-Comique serait portée, dans le budget de 1877, au chiffre de deux cent quarante mille, cela seulement jusqu'en 1880, époque à laquelle prend fin le bail emphythéotique qui ne permet pas en ce moment à l'État de disposer de la salle de la rue Favart. Cette résolution, que la Chambre ratifiera sans aucun doute, a levé les dernières hésitations de M. Carvalho, qui prend décidément la direction de l'Opéra-Comique.

Le public, les compositeurs, les artistes et la presse applaudiront à ce choix, les précédents artistiques de M. Carvalho étant un sûr garant que, sous son initiative intelligente et son impulsion hardie, le succès va bientôt revenir à la salle Favart.

— Pour le Théâtre-Lyrique, la subvention est portée à 200,000 francs, plus une somme de 100,000 francs à prélever sur les bénéfices de l'Opéra, pour frais de matériel.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Dimanche prochain, 6 août 1876. — **Grandes eaux à Versailles.** — Des Billets d'Aller et Retour, de Pari à Versailles, seront délivrés aux gares des chemins de fer de l'Ouest (rive droite et rive gauche).

Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — *Courses de chevaux.* — **Train de plaisir de Paris à Caen.** — *Aller et retour :* 2e classe, 13 fr.; 3e classe, 10 fr. — *Aller :* Départ de *Paris* (Saint-Lazare), *Samedi 5 août* 1876, à 10 h. 25 soir. *Retour :* Départ de *Caen*, *Dimanche* 6 *août*, à 11 h. soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — A l'occasion des *Courses de chevaux*. — Billets d'aller et retour à prix réduits de **Paris à Caen,** valables du samedi 5 août au mercredi 9 août 1876. — 1re classe, 35 fr. 30; 2e classe, 26 fr. 50; 3e classe, 19 fr. 40.

Observations : Ces billets, délivrés le *Samedi* 5 et les 6, 7 *et* 8 *août*, seront valables, tant à l'aller qu'au retour, par tous les trains du service contenant des voitures de la classe indiquée au billet.

Les coupons de retour seront acceptés jusqu'au *Mercredi 9 août*, par tous les trains de la journée. — Ces billets d'aller et retour ne donnent droit qu'au transport gratuit des bagages que les voyageurs peuvent conserver avec eux dans les voitures, sans inconvénient pour les autres voyageurs.

On lit dans le *Conservateur* :

ANNUITÉS RUSSES

C'est le 3 août prochain que s'ouvre la souscription publique aux 14,000 titres d'annuités à recevoir du Gouvernement russe, suivant décrets impériaux des 19 septembre 1875 et 4 mai 1876.

Ces annuités sont la représentation de subventions et privilèges accordés par le Gouvernement russe à la Compagnie anonyme russe pour l'exploitation des Richesses minières de la Russie.

Chaque fois qu'un emprunt russe ou quelque valeur portant, même indirectement, la garantie de l'Etat, a été émis sur notre place, il a rencontré auprès des spéculateurs, aussi bien que de l'épargne, l'accueil le plus favorable; la souscription a été plusieurs fois couverte, et les titres ont fait de suite une prime importante.

Les fonds russes, en effet, sont parmi les fonds étrangers à peu près les seuls dont le crédit n'ait pas été atteint, et dont les cours aient suivi une progression continue, à l'instar de la rente française et des autres valeurs de premier ordre.

Nous citerons seulement comme exemple le 5 0/0 russe qui, émis au mois de février 1870 à 80 francs, n'a pas tardé à dépasser le cours de 100 francs, bien avant même que le 5 0/0 français n'ait atteint ce prix. Il en est de même des obligations de la Banque centrale du Crédit foncier de Russie, qui, de 427 50, prix d'émission, se sont graduellement élevées un moment jusqu'au dessus de 460.

Les 14,000 titres d'annuités, dont nous annonçons la prochaine émission sur le marché français, pouvant être considérés par leurs garanties comme de véritables titres de rente, le succès de cette souscription est parfaitement assuré d'avance, car ces nouveaux titres ont le double avantage de donner un revenu plus rémunérateur et de laisser une marge importante pour la prime de remboursement, lequel doit avoir lieu dans un délai maximum de vingt-quatre années seulement.

Le prix d'émission est en effet fixé à 100 francs pour chaque titre d'annuité donnant un revenu de 25 francs, et remboursable à 500 francs; ce qui équivaut, en tenant compte de la prime d'amortissement, à de la rente Russe 5 0/0 au cours de 67 70.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur les avantages que présente cette opération ; nous nous contenterons de faire remarquer, avant de terminer, que tous les titres d'annuités à recevoir d'un Etat quelconque ont toujours été assimilés aux titres de rente de cet Etat, et qu'ils ont immédiatement dépassé le prix : les annuités d'Orléans à Châlons, émises à 435 et remboursables à 500 fr. sont actuellement à 515 ; les annuités à recevoir de l'Etat pour la subvention du chemin de fer de Lérouville à Sedan varient entre 500 et 505.

Il doit en être de même des 14,000 titres d'annuités dont nous nous occupons en ce moment : complètement assimilés à la rente Russe 5 0/0, il n'y a pas de raison pour que l'écart qui existe entre ces deux valeurs ne soit pas immédiatement comblé. L'avenir ne tardera pas à démontrer si nos prévisions étaient bien fondées.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0.50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LIQUEUR D'OR Liqr exquise, Digestive, complémt des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dépts, Étranger.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

RUGGIERI artificier du gouvernem., 5, place Blanche, Paris. Feux d'artifice depuis 25, 50, 100 fr. et au-dessus, emballés et prêts à importer avec soi. — **Flambeaux Shah de Perse et Feux oxhydriques de couleurs** pour retraites illuminées.

Comptoir d'Escompte de Paris

MM. les actionnaires sont prévenus que le dividende pour le 1er semestre de l'exercice 1876 a été fixé à 18 fr. par action et sera payé à la Caisse ou Comptoir, rue Bergère, 14, à partir du mardi 1er août prochain.

Déduction faite des impôts qui résultent des lois de finance, chaque action nominative recevra la somme nette de 17 fr. 46 c. et chaque action au porteur la somme nette de 16 fr. 87 c.

MAGASIN A LOUER DE SUITE

FIN

De la LIQUIDATION des grands Magasins de Blanc

TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

Aujourd'hui et toute la semaine, au domicile ci-dessus désigné, aura lieu, en détail et au bénéfice de tout le monde, la vente des 47 derniers lots défraîchis, expertisés à 75 0/0 de perte.

APERÇU :

Toile	pur fil de main pour chemises, largeur 85 c., valeur 1 fr. 75, le mètre...........	» 60
Serviettes	éponge avec belle frange, valeur 60 cent., la serviette..........	» 15
Draps	creton e blanche, pour lits à deux personnes. valeur 5 fr., le drap..........	1 95
Chemises	cretonne blanche, tr. bonne qualité, va . 2 fr. 75, la chemise..........	1 25
Mouchoirs	blancs, batiste d'Ecosse, qualité de 60 cent., le mouchoir..........	» 15
Jupons	blancs, à grands volants, hauteur 1 m. 15, valeur 5 fr., le jupon..........	1 95
Bas	de Paris, véritable coton Jumel, valeur 22 fr., la douzaine..........	8 50
Services	de Saxe, pur fil, gr. damiers, 12 serv., une nappe 2 m. 05, le service..........	10 50

AVIS La liquidation signale particulièrement le reste du 207e lot, qui a produit une si grande sensation. Ce lot, composé de guipure Bayadère de luxe, pour rideaux, vendue partout 2f.50, a été expertisé le m. **45** c.

Souscription publique
A 14,000 TITRES D'ANNUITÉS

A RECEVOIR DU

GOUVERNEMENT RUSSE

(*Décrets des 19 septembre* 1875 *et* 4 *mai* 1876)

LES SUBVENTIONS

et paiements à recevoir du Gouvernement par *la Cie Anonyme Russe pour l'exploitation des richesses minières de la Russie*, constituée, par AUTORISATION MINISTÉRIELLE, au capital de *cinq millions de francs*, ont été apportés à une SOCIÉTÉ CIVILE FRANÇAISE, dont le siége est à Paris, rue de Choiseul, 16, créée dans le but D'ENCAISSER SEMESTRIELLEMENT LES SOMMES DUES PAR L'ETAT et de les répartir entre les porteurs des TITRES D'ANNUITÉS.

La Société civile est administrée par :

MM. BARON DE LASSUS St-GENIES, C ✻, prop.
COMTE DE MONTBLANC, propriétaire.
E. COUTELIER, notable com., à Paris.

GARANTIES DE L'EMPRUNT :

1° *L'Encaissement de sommes s'élevant à* 13,617,436 *francs, payables par le Gouvernement Russe, d'après décrets impériaux.*

2° *Les bénéfices à provenir de l'Exploitation des Mines et des services de navigation.*

3° *Tout le matériel d'exploitation et de navigation appartenant à la Compagnie.*

PRODUIT. — AMORTISSEMENT

Ces titres portent intérêt annuel de **25 fr.** payables, **en or,** *à Paris*, **sans impôt**, les 1er Janvier et 1er Juillet de chaque année. Ils sont remboursables à 500 fr., en **24** ans par tirages semestriels, à partir de 1877.

Prix d'Emission : 400 Francs

(*Jouissance du 1er Juillet 1876*)

PAYABLES COMME SUIT :

50 fr. en souscrivant;
150 fr. à la répartition;
100 fr. du 1er au 5 octobre 1876;
100 fr. du 1er au 5 décembre 1876.

Il sera bonifié 6 0/0 *pour les versements anticipés.*

Ceux qui se libéreront en souscrivant n'auront à verser que **397 francs**, donnant un revenu annuel, amortissement compris, de. . . . . **7 fr. 35** 0/0

Ce qui équivaut :

à de l'*Emprunt Russe* au cours de **67 75**
à des *Oblig. Foncières Russes* à **338 75**

L'inscription à la cote officielle sera demandée.

La souscription sera ouverte :

Le Jeudi 3 Août 1876

A PARIS : Au siége social, 16, rue de Choiseul.
Et au *Crédit Français*, 46, rue Laffitte.
A SAINT-PETERSBOURG, maison ROGOFF.
Dans les départements, chez MM. les banquiers et agents de change.

On peut souscrire dès àprésent par pli chargé.

Tous coupons échéant en Août, Septembre et Octobre, sont acceptés en paiement.

ANNUITÉS RUSSES

ÉMISSION DE 14,000 ANNUITÉS

L'administration du journal financier *Le Conservateur*, 27, Faub.-Montmartre, 27, reçoit dès maintenant et transmet **sans frais** les souscriptions qui lui sont adressées.

Adresser les demandes de titres et envois de fonds à MM. PERREAU et JOURNAUD, directeurs du *Conservateur*, 27, Faubourg-Montmartre, à Paris.

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur DES

TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite.

Envoyer mandat ou timbres-poste.

GUIDE PRATIQUE

DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 44, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

PARCOURIR. — AUGMENTE
L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✻ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

VIN DURAND
DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr. 50

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme
Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

MALADIES DES FEMMES ET S

Madame LACHAPELLE, Maîtresse
— Traitement sans repos ni régime d des femmes, inflammations, suite de cou tions, déplacement des organes, caus et souvent ignorées des stérilités, la pitations, faiblesses, maladies nerveus etc. — Les moyens que Mme LA emploie sont le résultat de longues an et d'observations pratiques, dans l spécial de ces affections. Consultat jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Th les Tuileries.)

Rue de Rivoli N° 62
BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Mal CONTAGIEUSES DAI

Seuls approu n° de médec par le gouvt, preuves publi missions sur Seuls admis p décret spl. tiques de to hom. fem. et enf. Voté d'une récompe *Préparations aussi parfaites que* p vant rendre de grands services à l' trait du rapport off. Aucune autre mét ces témoignages de supériorité. Tr able, rapide, inoffensif, secret, écono chûte (5 fr. la bte de 25 bisct. 10fr. celle bonnes pharmacies du globe et r. de Ri au 1er Consult. grat. de midi à 6h. et par

Flacon : 5 fr.
PEAU DU VISA

LE LAIT ANTÉPHÉ

pur ou coupé d'eau d

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSES
LENTILLES, GERÇURES,
RUGOSITÉS, BOUTON
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage cl
Paris CANDÈS

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECI
Par la délicieuse Farine de Sa
REVALESCIERE DU BAR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER
BILE ET SANG LES PLUS MALADES
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, P

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipatio mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, n vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faibles anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprè compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,00 pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, phell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viand échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfant rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements.* Il ne pouvait plus se tenir sur dormir, ayant toujours le cieux gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Ast* fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipat* 9 ans. C'était terrible, et des méde avaient déclaré qu'il n'y avait p guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dép les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les **Maladies de l'estom** *Gastrites, Gastralgies*), de celles **des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hém Congestions,** des **Constipations opiniâtres,** des **Rhumatismes,** des **Affection** MM. TROUSSEAU et PIDOUX, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une mani culière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes **DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 169

PARIS-THEATRE

DRAME

OPÉRA-COMIQUE

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché FRANCK

TRAGEDIE

MUSIQUE

LINA BELL

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 10 au 16 Août 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTts .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXIX

LINA BELL

Quand Mme Lina Bell débuta si brillamment à l'Opéra-Comique, il y a deux ans, la plupart des spectateurs ne l'ayant aperçue que dans des rôles d'opérette ou de comédie légère aux Variétés, pensèrent que la jeune transfuge s'était improvisée, du jour au lendemain, chanteuse de style.

Ces sortes de transformations ne se font pas aussi rapidement, et il y a toujours un point de départ qui échappe à la foule. C'était justement là le cas de Mme Lina Bell.

Née à Angers, où son père, très bon violoniste et excellent musicien, exerce depuis trente années les fonctions de chef de musique vocale au Lycée et de professeur dans la ville, Mlle *Brunel* (au théâtre LINA BELL) est entrée fort jeune au Conservatoire de Paris.

Ce fut dans cet établissement si injustement décrié, et où, en définitif, se sont formés presque tous les talents en tous genres des théâtres de Paris, que la jeune fille fit ses études dans la classe de Laget. Le 22 juillet 1868, elle y remportait le premier accessit de chant; sa voix était alors celle d'un soprano élevé.

Sortie du Conservatoire sans attendre de nouveaux lauriers, Mlle Brunel se maria fort jeune, je dirais presque beaucoup trop jeune, dans sa ville natale et sembla renoncer à une carrière pour laquelle elle était cependant prédestinée. Mais sa vocation prenant bien vite le dessus, elle ne put résister au besoin de reparaître sur les planches, et après des succès de chanteuse à Angers, elle revint à Paris, avec un engagement au théâtre des Variétés, sous le nom de Lina Bell.

Son premier début eut lieu le 11 mars 1874, dans le rôle d'Alexis, de l'*Ile de Tulipatan*, de Chivot et Duru, musique d'Offenbach. On remarqua son minois coquet, sa grâce, la fraîcheur de sa voix, dont le timbre s'était déjà sensiblement modifié et était devenu celui d'un *mezzo-soprano*.

Ce ne fut point là, comme tous les critiques musicaux l'ont écrit, lors de son succès à l'Opéra-Comique, la seule apparition que Mme Lina Bell fit au théâtre des Variétés. Lors d'une reprise du *Chapeau de paille d'Italie*, en juin de la même année, on la vit sous les traits d'Hélène, la fille de Nonancourt, et quelques jours après, elle devenait la Princesse des *Brigands*, d'Offenbach.

Mais, pendant ce court passage, de quatre mois au plus, sur cette petite scène de fantaisie, la jeune artiste n'avait pas eu l'occasion de frapper un coup décisif, pour sa réputation, sur le public ni dans la presse; seuls, les habitués du théâtre faisaient grand cas de sa gentillesse et commençaient à voir en elle autre chose qu'une jolie femme, lorsque M. Du Locle l'engagea à l'Opéra-Comique pour figurer dans le rôle d'un des deux pâtres du *Pardon de Ploërmel*, dont la reprise eut lieu le 27 août 1874.

Une circonstance toute particulière devait alors attirer l'attention sur elle. Au lieu et place de la scène d'explication, du second acte, entre le chœur et la valse, et jouée au début, à l'Opéra-Comique, par Lemaire et Palianti, on avait introduit un air, inconnu des Parisiens : *la Chanson s'envole*, écrit par Meyerbeer pour Mme Nantier Didiée, lors de la première représentation du *Pardon de Ploërmel* à Londres, avec Adelina Patti dans le rôle de Dinorah.

Ce ravissant morceau fut enlevé par Mme Lina Bell avec une voix fraîche, bien timbrée, d'une étendue remarquable, révélant un véritable contralto, et un style acquis déjà. La chanson fut bissée avec enthousiasme; et, d'un seul coup, la débutante avait conquis sa place. La comédienne aida puissamment la chanteuse dans son succès. Fine, accorte, le visage éveillé sous son charmant petit costume de berger breton, Lina Bell joua avec un naturel précieux. Un incident, toujours amusant, vint encore augmenter la sympathie qu'inspirait la débutante. Ses grands cheveux débordaient en un si gros volume sous son petit chapeau de pâtre et s'agitaient avec tant d'impétuosité sous les mouvements de l'artiste, que le chapeau alla rouler près du souffleur. Une pantomime s'engagea alors entre Mme Lina Bell et l'excellent chef d'orchestre Deloffre, dans laquelle on remarqua avec plaisir la naïveté charmante de la jeune artiste demandant à son conducteur s'il convenait qu'elle se baissât pour ramasser sa coiffure. Les reporters s'emparèrent avidement de ce fait qui contribua à produire un plus grand retentissement autour du nom de l'aimable débutante.

Mme Lina Bell, de même que Mlle Zina Dalti qui faisait, elle aussi, un nouveau début le même soir à l'Opéra-Comique, fut considérée dès lors comme une artiste de ressource. Ambroise Thomas leur confia à toutes deux la reprise du *Caïd*, qui eut lieu le 20 janvier 1875. Mme Lina Bell joua Fatma avec gentillesse et naturel. Sa voix y produisit un certain effet; son succès ne fut pas un seul moment douteux.

Malheureusement, depuis, elle n'a pas trouvé d'occasions bien sérieuses pour achever de s'assurer une place à l'Opéra-Comique; car, si l'on en excepte le double rôle de Taven, la Sorcière, créé par Mme Ugalde, et du petit pâtre Andreloune, créé par Mme Faure-Lefèvre, dans la *Mireille*, de Charles Gounod, les autres dans le *Calif de Bagdad*, *Richard-Cœur-de-Lion*, *Joconde*, *Carmen*, et en dernier lieu dans *Piccolino*, n'ont fait que continuer à lui conserver une réputation de jolie femme, de comédienne aimable et de chanteuse sympathique.

Ces succès, réels pourtant, ne sont pas à la hauteur de ce que faisait concevoir son premier début. Avec sa jolie voix, longue, et d'un accent bien timbré, Mme Lina Bell doit pouvoir davantage que ce qu'elle a montré, et je crois que si l'occasion lui était offerte de faire plus amplement ses preuves, la bataille qu'elle engagerait serait à son avantage.

Il y a peu de temps, au cercle des Mirlitons de la place Vendôme, Mme Lina Bell a créé, en compagnie de Mlle Chapuy, de Barré et de Potel, un petit acte : *la Naissance d'Achille*, paroles de M. Maurice Cottinet, président du cercle, musique de M. de Boisdoffre, qui lui valut des applaudissements mérités pour la façon dont elle chantait une fort jolie berceuse; ce petit ouvrage, dont on avait parlé en ce temps-là pour être repris sur la scène de l'Opéra-Comique, lui a donné l'occasion de montrer son intelligence comme créatrice d'un rôle, et c'est pourquoi j'en fais mention ici, car en cela, il a sa place marquée dans la carrière encore bien courte de la jeune artiste.

Maintenant, que deviendra Mme Lina Bell à la réouverture de l'Opéra-Comique? Ni elle ni moi ne savons encore si un nouvel engagement lui sera proposé. Ce théâtre est cependant celui qui convient le mieux à son talent. On m'affirme que Mme Lina Bell travaille beaucoup dans sa retraite de Billancourt, et que le volume de sa voix a gagné en étendue comme en puissance depuis ses dernières représentations. Je souhaite donc qu'une occasion se présente promptement pour elle de prouver toute sa valeur.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

MONTROUGE

(Directeur et artiste du Théâtre de l'Athénée.)

REVUE DES THÉATRES

GYMNASE

Première représentation de : *La Crise de M. Thomassin*, comédie en trois actes, de M. Verconsin.

M. Verconsin a déjà donné au théâtre quelques petits actes assez ingénieusement agencés, tels que : les *Erreurs de Jean*, ou *C'était Gertrude*. Il a le tort aujourd'hui de tenter autre chose et de vouloir forcer son talent en faisant une comédie en trois actes, avec un sujet qui n'en comporte réellement qu'un seul.

La *Crise de M. Thomassin* a des développements beaucoup trop considérables pour la mince intrigue sur laquelle toute la pièce repose ; aussi, malgré un dialogue souvent spirituel, la nouvelle comédie du Gymnase n'est-elle pas des plus divertissantes.

Voici le sujet en peu de mots : M. Thomassin, bourgeois absolument crétin, vient de gagner 400,000 francs à la loterie. Aussitôt cet homme qu'on nous a représenté comme le modèle des maris, et qui n'est autre qu'un Joseph doublé de Calino, songe à devenir un séducteur et se glisse chez une certaine petite dame qui, nécessairement, se rit de lui et profite de sa niaiserie et de son argent. Sans entrer dans plus de détails, disons que cette prétendue comtesse Eveline n'est autre que Mme Lacascade, la femme du plus intime ami de Thomassin. De là quelques imbroglios jusqu'au dénouement, où nous voyons M. Thomassin, débarrassé de sa crise, redevenir fidèle époux et tendre père.

Francès et Landrol jouent avec entrain les deux principaux rôles, et Mmes Monnier et Persoons ont également bien rendu, la première, les traits de la volage Eveline, la seconde, ceux de la vertueuse Mme Thomassin.

PALAIS-ROYAL

Reprise de *Célimare le Bien-Aimé*.

Nous n'avons pas besoin de rappeler le sujet de cette très amusante comédie dont le succès a toujours été si vif. MM. Labiche et Delacour ont mis toute leur verve gauloise, toute leur gaieté franche et communicative dans ces trois actes également réussis.

Aussi, *Célimare le Bien-Aimé* a-t-il porté, comme au premier jour, sur un public heureux de suivre les excellents comiques du Palais-Royal : Geoffroy, Lhéritier et Hyacinthe, à travers les scènes piquantes de l'ouvrage..

Avec cette pièce, cet heureux théâtre se ressentira certainement moins que tout autre des chaleurs caniculaires dont nous sommes menacés pour quelque temps encore.

AMBIGU

Première représentation du *Voyage à Philadelphie*, pièce en 3 actes, de MM. Grangé et Huguet.

Les artistes en société ont donné à l'Ambigu une pièce intitulée : *Voyage à Philadelphie*, dont la mise en scène n'a pas dû leur imposer de bien grands sacrifices. Enfin, on ne s'ennuie pas, et c'est déjà beaucoup, à faire le voyage avec le jeune Cabillot qui transporte, par delà des mers, tout un bataillon de jolies femmes, ouvrières de toutes sortes, dont il compte utiliser l'industrie dans la grande cité américaine.

L'idée de Cabillot pouvait sans doute passer pour être ingénieuse, mais elle va lui coûter toutes sortes d'ennuis. A peine arrivées sur la terre hospitalière du Nouveau-Monde, les demoiselles sont accostées par de riches étrangers dont elles acceptent bien vite de partager l'existence, et voilà mon Cabillot resté seul avec... le déshonneur de ses dames.

Nous ne le suivrons pas dans ses infortunes. Tour à tour pris pour un voleur, et couronné comme rosière au moment où l'idée lui avait pris de se cacher sous un costume féminin, il ne sait quoi inventer pour se soustraire aux diverses poursuites dont il est l'objet Une scène amusante est celle où, s'étant déguisé en prenant les traits d'Offenbach, il vient conduire l'orchestre pendant un festival.

La pièce est passablement jouée par l'ensemble de la troupe ; mais un comique, M. Péricaud, mérite d'être cité à part, en raison de son naturel et de la franchise de son jeu.

Conservatoire

DE MUSIQUE & DE DÉCLAMATION

DISTRIBUTION DES PRIX

POUR LES CONCOURS D'ÉTUDES DE L'ANNÉE 1876

Samedi, à une heure, a eu lieu la cérémonie de la distribution des prix, sous la présidence de M. Waddington, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Le ministre avait à sa gauche : MM. Ambroise Thomas, Bazin, Perrin, Le Couppey et Regnier, et à sa droite MM. de Chennevières, de Beauplan, Halanzier, Duquesnel et Vizentini.

L'Opéra-Comique n'était pas représenté, M. Carvalho, qui en a obtenu le privilége, ne s'étant engagé à le conserver que lorsque certaines conditions seront remplies.

Le ministre, après les compliments d'usage aux jeunes élèves, a fait l'éloge des professeurs et artistes décédés ou retraités pendant l'année. Les premiers sont : Laget, Mme Farrenc, Frédérick-Lemaître, Déjazet, de Saint-Georges, George Sand ; et les autres : Allart, Mme Arnould-Plessy, Mlle Nathalie.

Parlant ensuite des améliorations apportées déjà dans l'enseignement du Conservatoire sur la demande de M. Ambroise Thomas, il a fait entrevoir de nouvelles réformes dans l'intérêt des études.

D'autre part, M. Waddington a rappelé aux jeunes élèves qu'ils avaient à faire preuve d'exactitude, de discipline et de patience, les engageant à ne pas chercher à atteindre le but dès le premier coup, et leur rappelant qu'autrefois un artiste se faisait gloire d'accepter la lutte et la misère.

Afin d'obvier aux torts que causent aux théâtres subventionnés par l'Etat les spectacles d'opérette, les cafés-concerts d'une part, et de l'autre les engagements aux poids de l'or faits par les théâtres de Saint-Pétersbourg, de Londres, du Caire, etc., etc., le ministre a dit que l'Etat se proposait de doter les théâtres de subventions plus élevées. Il désire voir ramener l'Opéra-Comique à son ancienne splendeur, et souhaite que le Théâtre-Lyrique devienne une véritable pépinière d'artistes pour les deux grandes scènes musicales. M. le ministre n'a pas dit un mot de la Comédie-Française.

Ce discours, sans apparat, simple exposé des travaux de l'année et des réformes nécessaires à introduire, s'est terminé par des remerciements au directeur du Conservatoire, et par la remise de la croix d'officier de la Légion d'honneur à M. François Bazin.

Puis a commencé la distribution des prix, accessits, médailles de toutes sortes, dont l'appel a été fait par M. Sylvain, deuxième prix de tragédie de 1876.

Un fort joli concert, ouvert par le jeune Thibaud, premier prix de piano, et composé ensuite de morceaux de chants et de scènes de déclamation dramatique et lyrique, a donné à cette solennité son éclat accoutumé. On a particulièrement applaudi M. Davrigny dans la scène du *Père de Famille*, de Diderot ; M. Queulain et Mlle Richard dans le duo de *Sémiramis;* M. Maris et Mlle Blum dans le duo d'*Actéon*.

Inutile de dire que la chambrée était des plus brillantes ; ces cérémonies sont, on le sait, très recherchées en raison du caractère de véritable fête de famille qui leur donne un intérêt tout particulier.

Petits Commentaires sur la Bible

LE MANTEAU DE JOSEPH

Toujours, lorsque je lis l'histoire
De la trop tendre Putiphar,
(Cet aveu que je fais sans fard
Ne peut être blasphématoire),

La résistance de Joseph
Et son héroïque scrupule
A mon esprit, pourtant crédule,
Semblent suspects au premier chef.

Il devait, je le présume, être
D'une autre belle dame épris;
De là son vertueux mépris
Envers l'épouse de son maître.

Et croyez que, jetant *presto*
Son masque, notre bon apôtre
Entre les blanches mains de l'autre
N'aurait pas laissé son manteau.

Mais, hélas! par la raison seule
Qu'il lui témoignait de l'amour,
Elle dut, rebelle à son tour,
Faire devant lui la bégueule;

Car ce sexe qui nous séduit
Est la contradiction même :
La femme que l'on fuit vous aime,
Celle que l'on aime vous fuit.

LOUIS DE GRAMONT.

NOUVELLE

DIX MILLE FRANCS

(*Suite et fin.*)

Je n'avais guère le choix des remèdes et des moyens. D'ailleurs, la logique même de ma situation, les conseils de l'expérience, la morosité de ma solitude, l'*inconfortabilité* de mon aménagement, la lente horreur de la vie de restaurant, le spectacle de compagnons de mon âge contents et satisfaits dans une union simple et paisible telle que je les aime, l'anxiété toujours présente à ma mémoire des impasses où avaient, tour à tour, frémi et langui les plus belles années de ma jeunesse... Mais principalement, pour ne pas dire uniquement, certain amour délicat, joyeux et profond, qui venait de prendre mon cœur... tout m'invitait au mariage.

Certes, j'étais parti de loin pour en arriver à me formuler à moi-même l'opportunité d'un semblable dénoûment. Je ne possédais rien. Il est vrai que ma place de rédacteur en titre au journal... et les revenus de plusieurs actes représentés avec un honnête succès, me permettaient de m'adjoindre une compagne aux goûts modestes. Foin de ces mesquines raisons! J'espérais... je croyais... J'aimais... et, par bonheur, c'était une femme aux beaux yeux, gaie et vaillante.

Cette femme rare, je ne l'avais pas rencontrée dans les salons de la rue Saint-Dominique, moins encore parmi les filles d'agents de change, ou les sœurs des beaux messieurs qui s'intéressent plus aux *performances* de *Gladiateur*, qu'à la patrie, qu'à la liberté, qu'à l'éloquence...

C'était une jeune fille qui, sous le nom de Mathilde Fernandès, avait exposé des paysages très remarqués au dernier Salon. Je la vis pour la première fois chez mon ami le dessinateur L...; Mathilde donnait des leçons d'aquarelle à Mme L..., son ancienne *intime* à Saint-Denis.

Un certain dimanche, L..., chez qui je dînais ce jour-là, me dit :

— Fais-toi particulièrement beau pour ce soir... il y aura des dames. On ne fera pas de musique, mais il faudra être extrêmement aimable; c'est toute une histoire. Allons, je ne veux pas t'intriguer; je m'explique : il s'agit d'une de tes lectrices, jeune enthousiaste qui a pâli et rougi à la simple annonce que nous te connaissions, que tu daignais même manger avec nous. Je crois, Dieu me pardonne, que cela m'a grandi à ses yeux, moi, simple illustrateur. Naïveté des imaginations pures! elles se font toujours un héros de roman du fabricant de romans! Excuse ces paroles arrachées à mon dépit d'avoir vu les lettres éclipser les arts du dessin. Maintenant, te voilà prévenu, et si tu veux bien agréer ce jeu de mots conciliateur, je crois, oh! don Juan! que la plus aimable femme que je connaisse est aussi très prévenue... en ta faveur.

Je me rendis exactement à l'invitation de L..., qui m'avait quitté sur un serrement de main expressif. Il n'était pas chez lui quand j'y entrai : mais je trouvai, assise au coin d'un feu pétillant, dans la riante salle à manger où le couvert était mis pour cinq personnes, sa charmante et sympathique femme.

— Où est Georges, madame?

— N'en soyez pas en peine, il va venir. A cause du temps qui se gâte, je l'ai envoyé prendre, avec une voiture, deux dames que nous attendons à dîner, et dont l'une, sans vous avoir jamais vu, vous connaît déjà par vos écrits.

Il faudrait n'avoir jamais tenu une plume pour ignorer comme ces sortes de présentations sont agréablement accueillies, et comme il suffit d'avoir seulement la réputation de nous admirer, pour être précédé chez nous du parfum de toutes les qualités. S'agît-il d'un sot, d'un être difforme, l'inconnu qui nous admire devient un être sacré pour nous et intéresse notre curiosité; mais lorsque cette admiration envers nous est attribuée à une artiste renommée, jeune et belle, cette curiosité prend aussitôt les proportions de l'impatience amoureuse.

Georges rentra bientôt, ayant à son bras une assez grande femme maigre d'environ cinquante ans, sur la physionomie et la démarche de laquelle, malgré un certain air de noblesse, le mécontentement de la fortune avait gravé ses angles. Derrière eux parut, juste à temps pour m'enlever toute idée de mystification, une jeune fille aux boucles noires, au regard brillant de toutes les séductions de la bonté et de l'esprit. Ce ne fut pas sa taille parfaite qui d'abord me charma, ce fut la vie qui animait tout son être, l'air de vérité qu'on respirait à son approche, la confiance et la joie empreintes sur ses traits. Cela ne veut pas dire que Mathilde eût le visage audacieux ou affligé de cet invariable sourire, qui est moins encore une injure à la sensibilité vulgaire, que l'estampille de l'inintelligence. Mathilde était brave; tout est là. Les froissements et les douleurs, que la vie avait déjà pu lui offrir ou lui tenait en réserve, elle les traitait comme un bon soldat traite les coups de fusil passés, ou les batailles à venir. Il n'y eut pas un atome de vague dans l'attrait qui rayonna aussitôt d'elle sur moi. Je me sentis renaître à sa parole, à son rire. Elle ne fit du reste aucune allusion à ma littérature ; mais, chose étrange! c'était ma vue à moi, pâle et triste, qui semblait lui donner cette gaîté. La dame qui l'accompagnait, vêtue de deuil, le port altier, ne parlait guère et se laissait visiblement diriger par Mathilde, dont elle était la tante par alliance, ayant épousé un oncle de l'artiste.

Malgré mon habitude ancienne, et peut-être folle, de me défier du premier aspect favorable des choses, j'étais conquis par une double évidence : l'une, c'est que depuis son entrée, la jeune fille m'avait marqué des attentions et comme une sollicitude qui partaient, j'en avais l'instinct, des sources les plus pures d'un cœur généreux et franc ; l'autre, c'est que Georges devait avoir *son idée*. Autrement, pourquoi cette rencontre chez lui entre une créature si excellemment douée et libre de sa personne, et un ami à qui il répétait sans cesse : Dans deux ans, tu auras trente ans ; il faut te marier. D'ailleurs, il ne m'en toucha mot. Le soir, ce fut moi qui reconduisis ces dames chez elles.

IV

Lorsque je priai Georges d'aller demander pour moi la main de Mathilde, il m'embrassa et se rendit à sa mission de l'air d'un homme qui se reproche de n'être pas assez modeste devant un succès trop facile. Sa femme ne doutait pas non plus de la réussite ; moi-même je l'attendais avec un sereine confiance et je n'en étais pas moins inexprimablement heureux, ce qui était pour Mme Georges et moi (il est vrai que nous ne raffinions pas sur les sentiments) l'indice d'un réel amour, pur d'égoïsme.

C'était là sans doute un jour à crayonner de blanc.

Vanité des rêves humains!

Georges vint nous retrouver très-tard dans la soirée ; il paraissait furieux. Il affecta de ne pas nous voir, de ne pas m'entendre quand je murmurai avec une résignation aigre-douce : *Refusé?* et il se livra au monologue suivant :

— Oh! les femmes! en voici une (jugez par là des autres) dont le cœur innocent n'avait jamais parlé. Elle devient toute froide la première fois qu'on te nomme devant elle ; à première vue, elle semble t'adorer. Cela m'étonnait bien un peu, mais j'ai des côtés mystiques, et je mettais cela sur le compte d'une rencontre de vos âmes dans un monde antérieur. (Ici, Georges eut un ricanement satanique.) Je vais lui demander sa main, selon ton désir ; tout son air témoigne que la chose lui paraît des plus naturelles ; comment douter un seul instant qu'elle va me répondre : *Oui* et pleurer sur ma poitrine?

Elle ne dit pas *oui*, ses yeux restent secs!

— Georges, me répondit-elle d'une voix douce, j'aime et j'estime votre ami, nul autre que lui n'a su me toucher, mais je n'espère pas devenir sa femme, car, pour des raisons secrètes et inflexibles, je n'ai pas le droit de me marier avant une époque indéterminée, et le terme en est trop vague pour qu'un homme raisonnable puisse l'attendre.

— Et c'est une fille de vingt ans, jouissant de son bon sens, qui ose me parler ainsi, à moi!

Georges était exaspéré. Je me sentais peu à peu gagner aussi par le ressentiment. Mme L..., bien qu'elle partageât notre désarroi, trouva le mot qu'il fallait :

— Un temps indéterminé, cela peut être deux mois tout aussi bien que deux ans.

Je ne me laissai pas conseiller par ces intelligentes paroles, et, sans avoir revu Mathilde, je partis à deux jours de là pour le Périgord, où habite un de mes amis qui avait depuis longtemps ma promesse d'aller passer une saison auprès de lui.

V.

En vain, je demandai l'oubli et le calme aux longues journées de chasse, aux promenades sans fin, aux distractions de l'amitié, au voisinage constant d'une paisible et majestueuse nature ; je ne dormais guère, ma pensée était à Paris ; et bien que d'ordinaire le mystère me soit sympathique et sujet d'espérance, celui qui entourait Mathilde me voilait moi-même de découragement et de mélancolie.

Aussi, quel trouble immense, lorsqu'un matin le facteur m'apporta un numéro de la *Gazette des Beaux-Arts*, qui s'ouvrait sur une longue étude consacrée à Mathilde Fernandès et signée d'un nom qui fait loi en matière de peinture ; je n'allai pas plus loin que ces deux lignes :

« Mathilde Fernandès (pseudonyme qui recouvre Mlle de Villerbois, fille du comte de ce nom) est le dernier rejeton d'une ancienne famille de la Gironde ; son père, dépossédé par des spéculations malheureuses d'une belle fortune héréditaire, et sauvé des derniers désastres par l'aide généreuse d'un ami d'enfance (dont le nom est resté sacré pour l'héritière des Villerbois), s'exila en Algérie. Il s'y distingua par des essais agricoles qui lui valurent la croix de chevalier, mais le laissèrent pauvre comme devant. Le portrait de ce vaillant infortuné figure dans un tableau que vient d'achever sa fille, et dont le musée de Bordeaux s'est rendu acquéreur au prix de dix mille francs, etc. »

C'était une main agitée de femme qui avait écrit mon nom sur l'adresse. Le lendemain, à midi, je sonnais à l'atelier de la rue de Douai, où demeurait et travaillait la belle artiste. Notre premier salut fut une larme. Puis, elle me dit :

— Cela n'a pas même été deux mois, comme le pensait Mme Georges.

Les heures célestes qui suivirent n'eurent qu'une ombre, c'est lorsque Mathilde voulut me faire accepter un rouleau de billets de banque.

— C'est la dernière volonté de mon père, me dit-elle : je me suis engagée par serment à ne pas me marier avant d'avoir acquitté sa dette.

— Vous venez de lui obéir en m'acceptant pour mari, maintenant c'est à moi qu'il faut obéir en faisant ce qu'il vous plaira de cet argent.

Le reste est de la vie privée, et toute histoire sage s'arrête sur le seuil du bonheur.

Louis Dépret.

LE LIVRE PRÉFÉRÉ

C'était celui qu'elle préférait. Il était mignon, coquet, avec sa couverture d'un bleu pâle, sa dorure délicate et son vélin satiné. De ses tranches dorées s'échappait un signet où elle avait brodé nos chiffres entrelacés. Sur le dos de la couverture, se lisait en relief : « *Paul et Virginie.* »

Volume charmant qui nous parlait de deux êtres jeunes comme nous, beaux comme elle, s'aimant comme nous nous aimions. A côté des descriptions splendides, colorées et vivantes, de dialogues vifs et passionnés, de naïvetés charmantes et de pages pleines d'esprit, les sentiments des deux héros nous offraient une ressemblance avec les nôtres, ce qui doublait à nos yeux le charme du volume.

Elle l'avait pris un soir sur une étagère, où il sommeillait entre Lamartine et V. Hugo.

« Tiens ! dit elle, *Paul et Virginie !* L'as-tu lu ?

— Ma foi non, répondis-je.

— Eh bien ! essayons. »

Elle se mit à lire, en appuyant sa tête pâle sur sa main. Le timbre harmonieux de sa voix, son accent tour à tour ému, grave ou menaçant, tout cela donnait au récit un charme que je n'y aurais jamais soupçonné. Mille pensées s'agitaient en foule dans mon esprit, mille images charmantes se pressaient à l'envi devant moi. Je voyais, à sa voix, défiler devant moi tout un cortége gracieux. L'amour personnifié dans les portraits ravissants de Paul et de Virginie, la résignation sous les traits de Mme de la Tour, la franchise dans Marguerite et le dévouement sous la forme des deux noirs. Puis vinrent la séparation de Virginie et de son ami, leurs adieux déchirants ; enfin, la partie triste du roman.

Tout-à-coup, elle s'interrompit et fondit en larmes.

« Si nous allions être séparés ainsi, me dit-elle en me serrant fiévreusement les mains, si nous ne devions plus nous revoir comme eux. Dans mes rêves, je te vois souvent. Tu me tendais les bras, mais une force inconnue m'empêchait de te rejoindre. Je montais là-haut, te laissant triste et solitaire. Nous pleurions tous deux. Mais tout cela, ce ne sont que des rêves, n'est-ce pas vrai ? Nous resterons toujours ensemble, n'est-ce pas ? »

Je la consolai de mon mieux ; mais elle m'effrayait. Son regard était étrange, elle respirait avec peine, elle tremblait de tous ses membres, des frissons la secouaient tout entière, et pourtant sa main était brûlante...

... Trois mois plus tard, le petit livre bleu était encore sur la table entre la tapisserie qu'elle n'avait pu achever et sa boîte à ouvrage. Le livre était encore ouvert à la même place ; la page, un peu chiffonnée, conservait peut-être la trace des larmes qu'elle avait répandues en le lisant. Tout me parlait d'elle, et elle n'était plus là. J'étais seul.

Louis Gauthey.

LE PREMIER DUO CONJUGAL

Vous êtes-vous parfois amusés à prêter l'oreille aux airs langoureux que, la main dans la main, et penchés l'un vers l'autre, deux jeunes époux roucoulent, sous les clairs rayons de la Lune de Miel ?

Certes, ce n'est pas une besogne difficile, car, en général, ils ne cherchent pas à cacher leur bonheur, et donnent à tous, sans trop en avoir conscience, le spectacle de leur mutuelle tendresse. Même au milieu de cinquante personnes, il ont toujours l'air d'oublier qu'*il y a du monde...*

Eh bien ! là, franchement, vous me direz qu'ils sont très-gentils, mais je les trouve bien agaçants.

Sans doute, ils sont jeunes, ils ont fait un mariage d'amour, ils s'adoraient avant, ils s'adorent encore après (ça leur passera assez vite, mon Dieu !) ; ils sont aux anges de se voir indissolublement unis, etc... Tout ce que vous voudrez ! Mais ce ne sont pas des raisons pour s'embrasser dans tous les coins, et se *faire du pied* sous toutes les tables. « Un peu de tenue » serait de rigueur...

Ou, si vous ne pouvez pas rester calmes, ô jeunes tourtereaux ! ne quittez pas la chambre... à... coucher. Voyons, lâchez-vous les mains quelques instants et *prêtez à mes discours une oreille attentive.* Je n'en demande qu'une par tête : Convenez que je ne suis pas exigeant.

D'abord (c'est à vous que je m'adresse, madame), sachez-le : les petits manéges des amants — et, votre mari et vous, vous êtes encore *amants* — sont ridicules aux yeux des tiers. Vous nous paraissez charmante, vous, madame, et vous l'êtes réellement : on n'est pas plus fraîche, plus mignonne, plus ravissamment attifée. Mais M. votre époux, avec ses moustaches, sa redingote et son col cassé, nous produit un tout autre effet. Le groupe qu'à vous deux vous formez nous semble pécher du côté de l'homme. Lorsque vous... comment dirai-je ? lorsque vous prenez devant nous des *à-compte* sur votre prochain tête-à-tête, nous pensons involontairement à cette burlesque scène de la divine féerie shakespearienne où la blonde Titania, égarée par le suc de la fleur magique, appuie doucement sa figure vaporeuse contre le mufle d'âne du grossier Bottom...

Puis, vraiment, votre conduite n'est pas charitable. Croyez-vous qu'il soit agréable pour nous de voir votre époux prendre des privautés qui nous sont interdites ? Vous nous faites venir inutilement l'eau à la bouche, en ayant tout le temps l'air de nous dire : « Regardez, mais ne touchez pas ! » C'est le supplice de Tantale, et je vous jure qu'il est rude...

... Si rude que — c'est à vous, monsieur, que maintenant je parle — nous pourrions bien ne plus le supporter en stoïciens et succomber à la tentation de mordre au fruit défendu... Et si nous nous mettons à tourner autour de madame, c'est à vous seul qu'il faudra vous en prendre ; à vous qui nous avez trop montré qu'elle est adorable...

— Mais, me direz-vous, que m'importe cela ?

— Oui, vous avez pleine confiance dans votre femme, et sa vertu est au-dessus de tout soupçon !... Possible ; mais, soit dit entre nous, mon cher monsieur, il ne faut jamais attirer la foudre sur une maison, fût-elle munie du meilleur des paratonnerres...

Conclusion : Aimez-vous *à bouche-que-veux-tu* dans le silence du... boudoir ; mais, *coram populo*, souvenez-vous que...

Avant toute chose il faut être
Mystérieux et réservés,

Comme on chante dans la *Vie Parisienne.*

G.

AVENTURES
ET
Historiettes théâtrales

UNE CONQUÊTE FLATTEUSE

Ceci se passait sous la monarchie de Juillet, au temps où florissaient ces deux félicités tant regrettées, — soi-disant, — des personnes qui ont dépassé la cinquantaine, félicités qui avaient nom les patrouilles de la garde nationale et la contrainte par corps.

Isidore Joliboul, ténor de son état et léger de son caractère, avait coutume de répéter, en corrigeant son nœud de cravate devant tous les miroirs qui se trouvaient à sa portée :

— Il y a trois choses que je n'ai jamais eu la patience de compter : les couronnes que l'on m'a jetées dans toutes les villes où j'ai chanté, les billets doux que j'ai reçus de toutes les dames qui m'ont entendues et les protêts que m'ont fait tous les huissiers qui ont eu à recouvrer les billets par moi signés.

Hâtons-nous de dire que, fils de Toulousain et Toulousain lui-même, Joliboul était un véritable Gascon, aussi gasconnant que possible.

Il est donc inutile de déclarer : 1° qu'il aurait très bien pu compter ses couronnes, car toutes celles qu'il avait récoltées, il les avait bien soigneusement suspendues le long des murs de toutes les chambres d'hôtel qu'il avait coutume d'habiter;

2° Que jamais personne n'avait lu un seul billet doux à lui adressé (il faut peut-être en faire honneur à sa discrétion, quoiqu'il fît ponctuellement voir à ses camarades les enveloppes de toutes les lettres qu'il recevait, et ce, en pinçant les lèvres, en clignant de l'œil et en faisant claquer significativement sa langue contre son palais);

3° Quant aux protêts, — rien à dire, si ce n'est qu'ils étaient absolument authentiques et en bonne et due forme.

Or, pendant l'hiver de 184., Joliboul se trouvait à Paris. Le théâtre de province auquel il appartenait ayant été fermé pour cause d'anémie, notre ténor était venu dans la capitale chercher un engagement quelconque pour finir la saison.

Un beau matin, un camarade vint le trouver et lui tint à peu près ce langage :

— Mon cher ami, je viens te demander de chanter à mon bénéfice aux Nouveautés. Le ténor de mon théâtre, sur le concours duquel je comptais, se trouve enroué. Veux-tu le remplacer?

— *Diou bibante, monn cherr! Riengne* ne pouvait me faire *un'pluss sennsible plaisirr*. Dans *quelle rolle fot*-il que je *channte?*

— Dans la *Dame blanche*.

— Ah! *pécaïrè*, les *povres Parisienns* n'ont jamais entendu *channterr* céla comme je le *channte !*

Et il se mit à entonner :

> Ah ! quel' plaisi-irr
> Ah ! quel' plaisi-irr
> Ah ! quel plaisir d'être soldatt !

— Tu sais, ajouta-t-il, ne t'inquiète de *riengne*. J'ai le costume : un costume magnifique d'*officierr* au servicé dé l'*Otriche*. Tu vas *voire, monn bonn*, l'effet que feront, sur les petites Parisiennes, ma superbé culotte collante et mes belles bottes à *glandes*.

La représentation eut lieu et Joliboul servit « *par sa vaillannce et son prinnce, et son prinnce et l'Ftatt* » avec le plus vif succès.

Du reste, le bénéficiaire avait fait placarder sur tous les murs, — ainsi que sur les colonnes nouvellement érigées par le célèbre préfet d'alors, M. de Rambuteau, — d'immenses affiches où s'étalait en lettres d'un pied de haut sur deux de large, le nom du ténor toulousain.

Après l'acte de la *Dame blanche*, qui faisait le fond du spectacle, Joliboul reçut, par l'entremise d'une ouvreuse, un petit billet ainsi conçu :

« Monsieur,

» Pardonnez à une faible femme la liberté » qu'elle prend de vous écrire sans être connue » de vous. Je ne puis résister à la passion naissante que je sens se glisser dans mon cœur trop » ardent.

» Accordez-moi, je vous en prie, un moment » d'entretien, pour que je puisse vous exprimer » de vive voix tout ce que je ressens et tout ce » qui me trouble au dernier point...

» Seulement, et c'est là mon malheur, je ne » suis pas libre. J'ai un mari (je devrais dire un » tyran) qui, quoique absent en ce moment, me » fait surveiller sans relâche.

» Je n'ai qu'un seul moyen de vous voir. Le » voici : A minuit, une voiture viendra vous » prendre et vous mènera à l'Opéra, où il y a » bal de nuit. Là, je vous rejoindrai et me ferai » reconaître. J'aurai un domino noir avec un » nœud de velours vert sur l'épaule droite.

» Consentez-vous? Dites oui, je vous en supplie, et venez retrouver la plus aimante et la » plus imprudente des femmes.

» A vous pour la vie.
» Comtesse K. K. »

Malgré la discrétion dont nous l'avons loué tout à l'heure, Joliboul s'empressa de montrer cette lettre à tous ses camarades et particulièrement au bénéficiaire.

— *Monn bonn*, c'est une *conntesse* pour de *bonn*, et même c'est une *conntess* polonaise. Elle a signé K. K. et tout le monde sait que les noms en K. sont des noms polonais.

— Tu vas aller au rendez-vous?

— Eh! pardiou, si j'y *vaiss allerr*. Tu peuze en être sûrr.

— Mais tu n'es pas en habit noir pour entrer à l'Opéra ?

— Té, je vais garderr mon costume. Même que çà la flattera, ma comtesse, de voir que j'ai gardé le costume dans quoi je l'ai séduite!

Il n'y avait pas d'objections à faire et, à minuit, Joliboul, — après avoir emprunté quelques louis aux camarades pour « le cass immprobable où il aurait quelque chose à payerr, » — monta dans la voiture qui l'attendait à la sortie des artistes et se rendit à l'Opéra.

Là, son costume fut fort remarqué. Quelques personnes, fort distinguées du reste, l'accostèrent en le complimentant.

— C'est sans doute à la Morgue que môsieu se fait habiller ?

— Môsieu est serrurier ? il a mis ses boîtes à outils en guise de souliers ?

— T'as donc pas peur de les faire fondre, les chandelles qui te servent de jambes ?

Et autres gracieusetés du même goût l'accueillirent dès son entrée.

Cela ne le découragea pas.

Il attendit bravement sa « belle » sous l'horloge du foyer en chantonnant à demi-voix :

> Que l'attannte est cruelle !

Enfin, à une heure et quart, une main, gantée de blanc, lui frappa l'épaule :

— Monsieur Joliboul, s'il vous plaît, dit une voix flûtée.

Le beau ténor se retourna :

— C'est ici, madame.

— Monsieur, je suis la femme de chambre de la dame qui vous a écrit ce soir.

— *Très-biengne*. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Madame la comtesse n'a pas pu venir. Elle m'a envoyée pour vous prier de vouloir bien aller la rejoindre. Si toutefois vous consentez à me suivre...

— Vous suivre ! où ?

— Je ne puis vous le dire. J'ai une voiture en bas, nous allons y monter et elle nous conduira où est ma maîtresse.

— Sapristi ! mais est-ce loin ?

— Très loin ! monsieur. Mais une condition expresse du rendez-vous, c'est que vous ne chercherez pas à savoir, dans quel endroit je vais vous mener. Et pour plus de sûreté, vous vous laisserez bander les yeux avec ce foulard. Acceptez-vous ?

— Ma foi, *tammpiss, j'assepte* tout de même !

Et il suivit le domino, très soigneusement emmitouflé et encapuchonné, jusqu'au fiacre où il s'engouffra avec sa compagne.

. . . .

La voiture roula longtemps, très longtemps.

Il y avait déjà trois heures que la voiture roulait, lorsque Joliboul s'avisa de vouloir lutiner la soubrette qui résista vaillamment.

— Dam *pourtannt*, disait le Toulousain, en *attenndant* ta maîtresse, pourquoi que tu ne badinerais pas un petit peu avec moi ?

— Monsieur, tenez-vous tranquille ou je me fâche.

— Tu ne veux pas me donner même un tout petit baiser ?

— Non.

— Eh bien ! je le prends, *donque !*

Il reçut un tel coup de poing qu'il alla rouler dans l'autre coin de la voiture.

— Tonnerré ! quelle poigné ! Pour un *povre* petit baiser à travers la voilette. Bigre, je me *tiengne* tranquille. Puis s'accommodant de son coin, il s'endormit et ne tarda pas à ronfler comme un ophicléide.

. . . .

— Allons, dit tout à coup une grosse voix, il fait jour, maintenant. Il s'agit de se réveiller.

— Hein, quoi, qu'y a-t-il ? demanda Joliboul.

— Il y a, dit celui qui avait ouvert la portière, que vous êtes arrivé.

— Arrivé où ?

— Vous allez bien le voir.

Il descendit.

Il faisait grand jour. Devant lui se tenaient le cocher de la voiture, le domino qui l'avait emmené, plus un troisième personnage qu'il ne connaissait pas.

— Pouvez-vous payer ce billet échu il y a plus d'un mois ?

— Non, millé fois non !

— Eh bien ! alors, donnez-vous la peine d'entrer. Voici Sainte-Pélagie.

— La prisonne pour dettés !

— Tout simplement, monsieur, dit en se démasquant la soubrette de l'Opéra, soubrette qui possédait une forte barbe noire et une voix de basse profonde.

— Mais pourquoi ce stratagème infâme ?

— Dame, monsieur, vous ne sortiez que le soir, et comme nous ne pouvons arrêter nos « clients » que pendant le jour...

— Tonnerré de tonnerré ! Pour uné fois que je fais une vraie conquêté, je n'ai pas de chancé!

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

DIJON. — A l'occasion des fêtes de Rameau, la Comédie-Française enverra à Dijon quelques artistes qui donneront deux représentations, les 13 et 15 août.

MARSEILLE. — GRAND THÉATRE. — La troupe de l'Odéon a donné plusieurs représentations des *Danicheff*, et une seule de *Frou-Frou*. *Paris-Théâtre* ayant donné le compte rendu de la pièce de M. Pierre Newski, nous ne parler ns que de l'interprétation qui a été excellente. On a surtout remarqué MM. Porel, Montbars, Marais; Mmes Hélène Petit et Crosnier, qui ont été rappelés plusieurs fois.

Frou-Frou a été pour Mlle Hélène Petit une nouvelle occasion de se faire applaudir, mais la pièce ne nous a pas paru bien sue par quelques artistes.

GYMNASE. — Jeudi a eu lieu la première représentation de *Fleur de Baiser*. L'intrigue de ce vaudeville-opérette est bien faible, mais grâce à l'interprétation, le Gymnase tient un succès. M. Milher est inimitable dans le rôle de Cadichon, M. Carré est très amusant, et Mlle Julie Lentz, très agaçante, a eu sa part du succès. Dans le rôle de l'officier, M. Charles Lamy a su se faire apprécier.

A. G.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) Quelques mots sur la composition des troupes qui desserviront les principaux théâtres de la capitale pendant la saison d'hiver. Au théâtre de la Monnaie sont rengagées : Mmes Derivis, Renaud et Hamaekers. On parle également de la rentrée de Mme Marie Battu comme chanteuse falcon. — M. Devoyod a signé son engagement; M. Morlet, baryton d'opéra-comique, nous quitte définitivement, ainsi que M. Echetto, basse de grand opéra. M. Tournié, premier ténor, débutera dans les *Huguenots*.

— Mme Galli-Marié est engagée à Bruxelles pour une période de quatre mois. Elle créera le principal rôle de *Piccolino*, qui sera représenté au théâtre de la Monnaie dans le courant de la saison.

— Au théâtre des Galeries, Mlle Jeanne Pazza est réengagée. M. Barbe et M. Garnier, artistes du Parc, deviennent pensionnaires de MM. Delvil et Gandeilh. M. Gourdon est réengagé; M. Marchetti a traité avec le Théâtre-Français de Rouen.

— Le théâtre du Parc a réengagé Mlle Monselet, qui jouera les premiers rôles; Mlle Emma, une piquante soubrette et M. Lafaye, le comique aimé du public bruxellois. M. Darmand, ex-artiste du théâtre Molière, est engagé au Parc, en remplacement de M. Barbe.

— M. Gevaert, directeur du Conservatoire, vient d'être chargé par notre Gouvernement, de représenter la Belgique au Festival musical qui s'organise à Bayreuth.

— Mme Théo, retour de Londres, est attendue à Bruxelles vers le 15 août. Elle est engagée aux Fantaisies-Parisiennes où elle reprendra *Madame l'Archiduc*, l'un de ses grands succès.

— M. Lagye vient d'être appelé à la direction de l'orchestre du théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

— Au dernier concours du Conservatoire, classe de piano, le premier prix a été decerné, à l'unanimité, à Mlle Delhalle, élève de Dupont.

— M. Jourdan, ancien ténor du théâtre de la Monnaie, quitte la carrière dramatique et s'établit à Bruxelles comme professeur de chant.

ANVERS. — Voici les artistes engagés pour la prochaine saison : MM. Doria, Cabel et Née, ténors; Monnier et Arsendaux, barytons; Justin Boyer, Christophe et Marcel, basses; Gerpré, trial. — Mmes Claire Cordier et Bonnefoy, chanteuses légères : Reine Mézeray, falcon; Vatelli, stolz; Justin-Née, dugazon. — M. Jahn, le directeur du théâtre d'Anvers, va s'occuper de monter *Aïda*, de Verdi, d'une façon brillante; la ville entrerait pour une large part dans les frais de décorations.

LIÉGE. — Le théâtre du Gymnase rouvrira ses portes le 1er octobre, avec une troupe d'opérette. La première chanteuse est Mlle Gabrielle Rose, de la Gaîté et des Bouffes-Parisiens; le premier ténor, M. Barbot. — On jouera la *Petite Mariée*, *Madame l'Archiduc*, le *Pompon*, etc.

BRUGES. — M. Delparte, le nouveau directeur de Bruges, a engagé, pour la prochaine saison, comme première chanteuse, Mlle Ida Milton, élève de Wicart.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

La Porte-Saint-Martin annonce pour ce soir : la première représentation du *Miroir magique*, la féerie-ballet en 8 tableaux de M. A. Dreyfus, et la reprise de l'*Éclat de rire*, drame en trois actes, de Jacques Arago, créé avec beaucoup de succès à l'ancienne Gaîté.

— On prête à M. Vizentini l'intention de reprendre la *Perle du Brésil*, le délicieux chef-d'œuvre de Félicien David.

— Les répétitions d'*Andrette*, comédie en un acte de M. Charles de Courcy, sont commencées au Gymnase. Les principaux rôles seront tenus par Mmes Delaporte et Persoons, MM Saint-Germain et Malard.

— On parle à ce même théâtre d'une reprise du *Petit-Fils*, une des jolies pièces de Bayard. Les rôles principaux sont distribués à Saint-Germain, Georges Guillemot et Mme Grioleau.

— Mlle Kalb, l'excellente élève de M. Monrose, qui a obtenu un si grand succès dans les *Deux Veuves* aux concours publics du Conservatoire, entre au Vaudeville où elle débutera dans la pièce de Sardou.

— Les ardeurs du soleil de juillet ont volatilisé les recettes des théâtres qui ont eu le courage de rester ouverts.

Voici, pour le mois dernier, les sommes dérisoires qu'ont encaissé quatre de nos scènes de genre :

Palais-Royal........	17.875 »
Vaudeville.........	10.858 50
Variétés...........	16 984 »
Gymnase..........	9.021 75

L'Assistance publique n'a pas craint de s'associer aux rigueurs solaires et d'absorber pour son compte sur ces maigres redevances :

Au Palais-Royal........	1.780
Au Vaudeville..........	1.080
Aux Variétés...........	1.690
Au Gymnase..........	900

— Dans un très intéressant article publié dans l'*Entr'acte* sous ce titre : *La Comédie-Française, le Sociétariat*, M Léon Guillard, archiviste de notre premier théâtre, donne de curieux détails sur les artistes élus sociétaires par leurs camarades.

Voici quel a été leur nombre aux trois époques constitutives de la Comédie-Française :

Sociétaires nommés depuis Molière jusqu'à la jonction des troupes de l'hôtel de Bourgogne et de l'hôtel Guénégaud..................	83
De cette jonction opérée en 1680 jusqu'à 1793..........................	174
Et de la reconstitution du Théâtre Français, c'est-à-dire du 31 mai 1799 au 1er juillet 1876............................	97
Total de Molière à Mlle Barretta....	304

161 hommes et 143 dames.

— Le Vaudeville vient de fermer ses portes pour un mois. Pendant ce temps, les artistes de ce théâtre, sous la direction de MM Dieudonné et Fabien, donneront des représentations dans les principaux casinos des bains de mer.

Ils joueront les *Dominos roses*, le succès centenaire de MM. Delacour et Hennequin, et plusieurs autres pièces du répertoire.

Itinéraire. Août :

13, Deauville. — 14, Honfleur. — 15, Villers. — 16, Cabourg. — 17. Trouville. — 19, Honfleur. — 20, Trouville. — 21, Etretat, etc.

— Dans quelques jours les répétitions vont commencer aux théâtres dont la réouverture est annoncée pour le mois de septembre.

Voici les pièces par lesquelles ils rouvriront : Odéon, les *Danicheff*. Variétés, la *Boulangère*. Folies-Dramatiques, le *Petit Faust*. Opéra Bouffe, *Estelle et Nemorin*. Athénée, *Polichinelle*. Renaissance, la *Petite Mariée* Vaudeville, les *Dominos roses* et le *Procès Veauradieux*. Châtelet (Castellano), les *Sept merveilles du monde*.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — *Excursion dans la Loire-Inférieure, la Vendée et sur les bords de la Loire.* — **Train de plaisir de Paris à Nantes.** *et aux gares intermédiaires suivantes :* ANGERS, LA POSSONNIÈRE ET ANCENIS, *du Samedi* 12 *au Mardi* 22 *Août* 1876. — ALLER ET RETOUR : 2e classe, 26 fr.; 3e classe, 18 fr. — Départ de PARIS-MONTPARNASSE, le *Samedi* 12 *août*, à 10 h. 20 *soir*. Arrivée à NANTES le *Dimanche* 13 *août* vers 11 h. du *matin*. — Départ de NANTES, le *Lundi* 21 *août*, à midi 15 *soir*. Arrivée à PARIS-MONTPARNASSE, le *Mardi* 22 *août*, vers 3 heures du *matin*.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — A l'occasion des fêtes et des régates, **Train de plaisir de Paris à Granville.** — Du samedi 12 août au mercredi 16 août 1876. — *Aller et retour :* 2e classe 18 fr., 3e classe, 13 fr., *Aller :* Départ de Paris (Montparnasse), samedi 12 août 1876, à 9 h. 45 soir. *Retour :* Départ de Granville, mercredi 16 août, à 9 h. 10 soir. — *Excursion à l'île de Jersey.* — Cette excursion aura lieu de Granville le lundi 14 août, à 11 h du matin, avec retour de Jersey le mercredi 16, à midi, au prix de 10 fr., aller et retour.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Grandes régates. — **Train de plaisir de Paris à Cherbourg.** — Du samedi au mardi soir. — *Aller et retour :* 2e classe 18 fr., 3e classe 13 fr. — *Aller :* Départ de *Paris* (Saint-Lazare), samedi 12 août 1876, à 10 h. 25 soir. *Retour :* Départ de *Cherbourg*, mardi 15 août 1876, à 8 h. 45 soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — Dimanche prochain, 13 août 1876, **Grandes eaux à Saint-Cloud.** — Billets d'Aller et Retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST. — **Fête de l'Assomption.** — Billets d'ALLER ET RETOUR à prix réduits pour les **Bains de mer.**

A l'occasion de la FÊTE DE L'ASSOMPTION, les billets d'*Aller et Retour* du samedi au lundi seront, par exception, délivrés à partir du *Vendredi* 11 *août*, et valables pour le *Retour* jusqu'au *Jeudi* 17 inclusivement.

Pour : *Dieppe*, Le Tréport, Criel, *Motteville*, Saint-Valery-en-Caux, Veules, *Yvetot*, Veulettes, 1re classe, 30 fr.; 2e classe, 22 fr. — *Le Havre*, Sainte-Adresse, *Les Ifs*, Etretat, *Fécamp*, Yport, Etretat, les Petites-Dalles, 1re classe, 33 fr.; 2e classe, 24 fr. — *Trouville-Deauville*, Villerville, Villers-sur-Mer, Houlgate, Beuzeval, Cabourg, Le Home-Varaville, *Honfleur*, *Caen*, Lion sur-Mer, Luc, Langrune, Saint-Aubin, Bernières, Courseulles, 1re classe, 33 fr.; 2e classe, 24 fr. — *Bayeux*, Arromanches, Port-en-Bessin, Asnelles, 1re classe, 40 fr.; 2e classe, 30 fr. — *Isigny*, Grand-Camp, Sainte-Marie-du Mont, 1re classe, 44 fr.; 2e classe, 33 fr. — *Valognes*, Port-Bail, Carteret, Quinéville, Saint-Vaast-de-la-Hougue, 1re classe, 50 fr.; 2e classe, 38 fr. — *Cherbourg*, 1re classe, 55 fr.; 2e classe, 42 fr. — *Granville*, Saint-Pair, 1re classe, 49 fr. 50; 2e classe, 38 fr. 50. — *Saint-Malo-Saint-Servan*, Dinard-Saint-Enogat, Paramé, 1re classe, 66 fr.; 2e classe, 49 fr. 50. — *Le Tréport*, par Serqueux et Abancourt, 1re classe, 33 fr, 20.

EAUX THERMALES. — *Forges-les-Eaux*, (Seine Inférieure), ligne de Dieppe par Gournay, 1re classe, 21 fr. 50; 2e classe, 16 fr. — *Bagnoles* de l'Orne, par Briouze et la Ferté-Macé. *Ces prix comprennent le parcours total*, 1re classe, 46 fr.; 2e classe, 35 fr.

DÉPART par tous les trains des 11, 12, 13, 14 et 15 août 1876. — RETOUR par tous les trains des 13, 14, 15, 16 et 17 août 1876.

NOTA. — Les prix ci-dessus ne s'appliquent qu'au parcours en chemin de fer. Les billets de 2e classe ne seront admis que dans les trains qui comportent des voitures de cette classe.

RENSEIGNEMENTS

Les billets de PARIS au HAVRE sont admis au retour par HONFLEUR, TROUVILLE-DEAUVILLE et CAEN; ceux de PARIS à HONFLEUR, TROUVILLE-DEAUVILLE et CAEN sont admis au retour par le HAVRE.

Exceptionnellement, les billets de *Paris* à *Caen*, *Bayeux*, *Isigny*, *Valognes* et *Cherbourg* sont valables, le jeudi, par le train nº 49 (9 h du soir) et ceux de *Paris* à *Trouville-Deauville* et *Honfleur*, par le train nº 97 (10 h. 15 du soir). — Ceux de *Paris* à *Saint-Malo* sont également valables, le jeudi, par les trains nº 19 (8 h. du soir) et nº 23 (10 h. 30 du soir), et ceux de *Paris* à *Granville* et *Bagnoles* de l'Orne, sont valables au départ, le jeudi, par le train nº 63 (8 h. 45 soir).

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.)— Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LIQUEUR D'OR L., q[té] exquise, Digestive, complém[t] des bons repas. 6, b[d] Montmartre, Paris. Établissements et bonnes maisons de commerce, Dép[ts], Étranger.

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de publier la parfaite guérison, *sans opération*, d'une tumeur que ma fille avait à la joue et qui a disparu, grâce au traitement qu'elle a suivi dans la maison de santé du docteur Cabaret, rue d'Armaillé, 19, à Paris. Avant ce traitement, ma fille avait reçu pendant neuf ans et sans résultat les soins de plusieurs docteurs. Mme Vaillant, rue Neuve-Coquenard, n° 19, a été aussi guérie *sans opération* dans la maison de santé Cabaret. Veuillez donner toute la publicité possible à ces faits, et être ainsi utile aux malheureux souffrant de ce terrible mal.

V. COLLÉE,
2, rue Richer, Paris.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

MAGASINS A LOUER DE SUITE

FIN

De la LIQUIDATION des grands Magasins de Blanc
TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

Aujourd'hui, et toute la semaine, de dix à six heures, aura lieu, au domicile ci-dessus désigné, et au bénéfice de tout le monde, la vente des 33 derniers lots défraîchis, qui seront abandonnés à la perte inédite et justifiée de 75 0/0.

APERÇU :

Serviettes	de Manchester, œil de perdrix, valeur 7 fr., la douzaine.........	2 25
Toile	pur fil de main pour chemises, largeur 85 c., vendue partout 1 fr. 75, le mètre.	» 60
Guipure	couleur, de luxe, grande largeur, pr rideaux, valeur 2 fr. 25, le mètre...	» 45
Chemises	très bonne cretonne, bien faites, valeur 3 fr., la chemise............	1 25
Jupons	madapolam et percale, gr. volants, valeur 6 fr., le jupon............	1 95
Bas	de Paris, véritable coton Jumel, valeur 22 fr., la douzaine............	8 50
Chapeaux	blancs, piqué brodé, pour enfants, valeur 6 fr., le chapeau............	1 45
Couvertures	piqué, double face, gr. taille, valeur 13 fr., la couverture....	4 90

AVIS La liquidation signale particulièrement le 9e lot, composé de 117 parures riches, col, poignets toile, garnies de broderie et valenciennes. Ces belles parures valent 7 et 8 f. expertisées .... f. **1 45**

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE
pour **1876**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

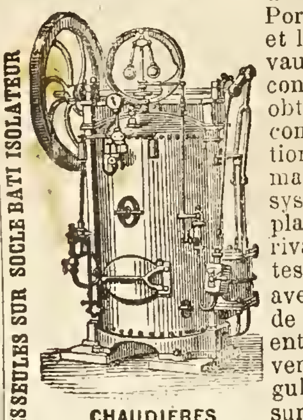
Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour **4** fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIERES inexplosibles
Nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

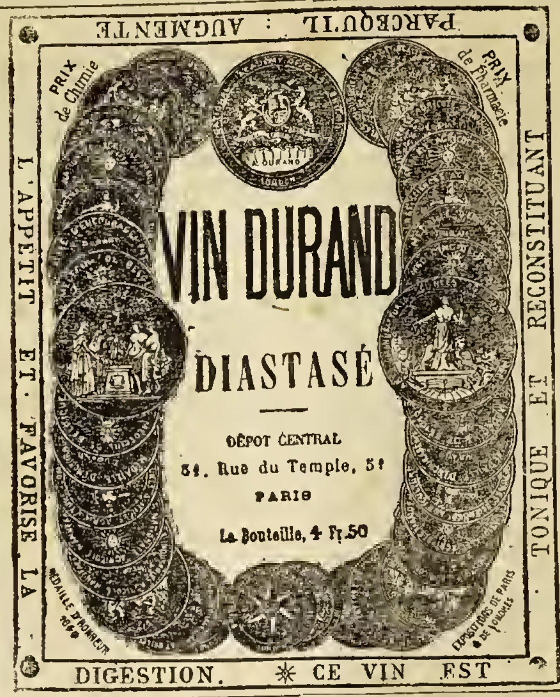
J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

Mon D'ACCOUCHEMENT

2, Rue Turbigo, 2
A CÉDER DE SUITE
Grandes facilités de payement. Clientèle sérieuse.

Nouvelle Encre. **J. GARDOT** DIJON. *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.* MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.



ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

RUGGIERI 5, place Blanche. — [...]tifice depuis 25 fr., 50 au dessus, emballés [...] emporter avec soi. **Flambeaux Shah** d[...] **Feux oxhydriques de couleurs** po[...] illuminées:

MALADIES DES FEMMES ET STÉ[...]
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sag[e] — Traitement sans repos ni régime des [...] des femmes, inflamations, suite de couch[es], [...]tions, déplacement des organes, causes [...] et souvent ignorées des stérilités, lang[...] pitations, faiblesses, maladies nerveuses, etc. — Les moyens que Mme LACH[APELLE] emploie sont le résultat de longues anné[es] et d'observations pratiques, dans le [...] spécial de ces affections. Consultatio[ns] jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thab[or] les Tuileries.)

TONIQUE ET GRANDEUR — Rue de Rivoli N° 62 — **BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.**

Mal[adies] CONTAGIEUSES, [...] **DAR[TRES]**
Seuls approuvé[s] [...] n[le] de médecine [...] par le gouv[t], ap[rès] preuves publ. fa[...] missions sur dix [...] Seuls admis dan[s] [...] décret sp[al]. Gué[...]tiques de tous [...] hom. fem. et enf[ts]. Vote d'une récompens[e] [...] *Préparations aussi parfaites que pos[sible]* [...]vant rendre de grands services à l'hu[manité] [...]trait du rapport off[el]. Aucune autre métho[de] [...] ces témoignages de supériorité. Trait[ement] [...]able, rapide, inoffensif, secret, économiq[ue] [...] chûte (5 fr. la b[te] de 25 bisc[ts]. 10 fr. celle d[e] [...] bonnes pharmacies du globe et r. de Riv[oli] [...] au 1er Consult[t] gr[les] de midi à 6 h. et par co[rrespondance].

Flacon : 5 fr. **PEAU DU VISAG[E]**
LE LAIT ANTÉPHÉL[IQUE]
pur ou coupé d'eau diss[...]
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESS[E]
LENTILLES, GERÇURES, R[...]
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage cl[...]
Paris CANDÈS

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECI[NE]

Par la délicieuse Farine de Sa[nté]

REVALESCIERE DU BAR[RY]

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT[RINE]
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER[VEAU]
BILE ET SANG LES PLUS MALADES
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, P[ARIS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipatio[ns] mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, na[usées] vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme [...] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faibless[e] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprè[s] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 [...] pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, [...]hell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viand[e] [...] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants [...]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous [...] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur [...] dormir, ayant toujours le creux [...] gonflé.

Curo n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Ast[hme]* [...]fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipati[on]* [...] 9 ans. C'était terrible, et des méd[ecins] avaient déclaré qu'il n'y avait p[lus] [...] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — [...] *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, e[n] [...] blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 [...] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dép[ôt] [...] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc

ANNÉE — Paris : 30 cent. — Départements : 35 cent. — N° 170

PARIS-THEATRE

DRAME — ATHÉNÉE — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris

TRAGEDIE — MUSIQUE

MONTROUGE

JVIS & BARRET sc. — G. BOUVY del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 17 au 23 Août 1876

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART.	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANG.	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

Camées Artistiques

CLXX

—

MONTROUGE

—

Successivement architecte, peintre, comédien et directeur de théâtre, Montrouge est ce qu'on peut appeler un véritable artiste.

Né à Paris, *Louis-Emile* HESNARD (au théâtre : *Montrouge*) était fils d'un commerçant. Son père, Normand pur sang, très sérieux en affaires, avait, sur l'art en général, des idées qui ne le prédisposaient pas à favoriser les goûts de son enfant. « Qu'ai-je donc fait au ciel, pour avoir deux artistes dans ma famille ! » s'écriait-il le jour où son second fils, suivant les traces du premier, s'était entièrement adonné à la peinture!

Cela n'empêcha point que Louis Hesnard n'entra comme élève architecte à l'École des beaux-arts, et n'y fit de sérieuses études dont nous verrons qu'il sut plus tard tirer parti.

Neveu par alliance de Léon Gozlan et élevé chez lui, à Corbeil, où l'auteur de *la Main droite et la Main gauche* s'était marié, le jeune homme y prit le goût du théâtre, sans jamais songer toutefois à se faire comédien.

Une circonstance allait pourtant, et encore sans qu'il s'en doutât, décider de sa vocation. Il avait alors vingt-six ans environ ; un de ses amis, employé au gaz, habitant la rue Soufflot, montait une représentation dramatique ; la pièce qu'il voulait faire représenter s'appelait : l'*Ouvrier de Paris*, et il lui manquait une duègne pour jouer le rôle de la mère Matou, garde-malade. Il supplia Hesnard de lui rendre ce service et l'y décida après bien des supplications. Le succès du comédien improvisé fut tel qu'il ne put se soustraire à une ovation, mais il n'eut point alors l'idée de continuer le théâtre ; bien au contraire, il adjura son ami de ne plus avoir recours à lui dans l'avenir.

Ses rapports fréquents avec Gozlan développèrent pourtant, chez lui, si rapidement son amour pour la scène dont il ne se croyait pas alors possédé que, un an plus tard, il allait trouver Larochelle qui venait de prendre la direction du théâtre Montparnasse, et échangeait ses bénéfices de 500 francs par mois contre de modestes appointements de 45 francs pour être à la fois acteur et sous-régisseur. Larochelle lui ayant conseillé de prendre un nom de *guerre*, Hesnard se rappelant le titre du *Marquis de Montrouge* que lui avait valu à l'École la couleur ardente de ses cheveux, et débutant, d'autre part, sur le territoire de la commune de *Montrouge*, choisit ce nom pour pseudonyme à la scène.

La carrière dramatique commencée dans certaines conditions n'a rien de bien encourageant pour l'avenir; aussi quand, quelquefois, allant donner des représentations à Montlhéry ou à Arpajon, Montrouge était obligé de s'atteler la nuit avec un camarade pour remplacer, au limon, *Fend l'air* ou *Montauciel*, Rles ossinantes du patron, et ramenait à leur place les décors à Montparnasse, il nourrissait le projet de revenir à ses travaux d'architecte. C'est ce qu'il fit, d'ailleurs, après peu de temps de service à la scène.

Ce fut lui qui, à cette époque, jeta les plans de la fondation de Cabourg. Il n'y avait point alors une seule pelletée de sable remuée sur cette plage ; Montrouge y fit le tracé des rues et construisit le Casino que, cinq ans plus tard, il devait décorer comme peintre.

Au bout d'un an de travaux d'architecture, Montrouge revint à l'art dramatique. Il s'engagea avec Chotel, directeur des scènes de Montmartre et des Batignolles. Son début eut lieu dans cette dernière salle qu'il avait été appelé à restaurer de fond en comble. Aussi, le premier soir était-il très anxieux, non pas tant de savoir s'il obtiendrait un succès d'acteur, mais se préoccupant surtout de son succès d'architecte. Il était d'autant plus perplexe que l'on collait encore le papier au moment où le public faisait queue pour entrer, et qu'il n'avait pu se rendre compte à l'avance de l'effet de la salle. Aussi étant sur la scène et la toile encore baissée, eut-il une émotion singulière quand peu après l'entrée des spectateurs, il entendit retentir dans la salle un immense sifflet. Disons-le de suite : c'était le gaz qui chassait l'air, et non point le mécontentement du public qui se produisait. Au contraire, à peine le rideau levé, Montrouge, alors en scène pour jouer le prologue : *Fraîchement décorée*, sentit son cœur battre d'un doux orgueil comme architecte et comme artiste, car la salle resplendissait et la foule était rayonnante.

On était alors en 1855. Montrouge resta à Montmartre deux ou trois ans, associé avec Chotel et remplissant les fonctions d'administrateur. Très aimé du public il eut des succès considérables, surtout dans le *Roman chez la portière* et le *Caporal et la Payse*.

De Montmartre il va aux Délassements-Comiques du boulevard du Temple, chez Sari, qui faisait de sa scène le théâtre des revues et obtenait un succès qui tenait de l'enjouement. Montrouge fut le *compère* par excellence de ces sortes de spectacles si goûtés alors; je citerai parmi les meilleures pièces où il était si amusant : *Suivez le monde*, *Allez-vous asseoir*, *l'Almanach comique*, *Lâchez tout*, toutes revues qui eurent de 150 à 200 représentations consécutives. Dans une pièce intitulée *En Italie*, il joua le rôle d'un sergent autrichien qui lui valut les acclamations de la presse entière.

De là, Montrouge entre aux Folies-Dramatiques, puis après avoir passé aux Variétés, il vient remplacer Laurent à la Porte-Saint-Martin, dans le *Pied de Mouton*. Il y crée alors deux nouveaux tableaux ajoutés par Marc Fournier. Bientôt il permute avec Laurent qui jouait le rôle à Bruxelles, et reste quatre mois dans cette ville, sous la direction de Raphaël-Félix, au théâtre du *Cirque* transformé aujourd'hui en *Alhambra*.

Revenu à Paris, il se dispose à quitter de nouveau la scène, lorsque Hervé lui propose de prendre avec lui le théâtre de Mme de Chabrillan au Carré-Marigny, aux Champs-Elysées. Mais, effrayé par la liberté des théâtres qui fut alors octroyée, Hervé abandonna la place et Montrouge resta seul directeur des Folies-Marigny. C'était en 1864.

Il voulut transporter là le genre que Sari avait implanté avec tant de succès aux Délassements-Comiques, forma une troupe d'acteurs et actrices d'un genre gai et attrayant, dont le premier sujet fut Mlle Macé qu'il avait connue lors de son engagement à Bruxelles et qu'il épousa peu après. Sa pièce de début fut une revue intitulée *Zut au Berger*, puis suivie de : *Bu qui s'avance*, la *Bonne aventure ô gué*, *A la Barque! à la Barque*, etc... Le lecteur se demande peut-être pourquoi je souligne ainsi la lettre B; c'est avec intention; Montrouge est relativement superstitieux, et après son premier succès il voulut que toutes les pièces jouées aient un B dans leur titre ; de même donnait-il toujours ses premières un vendredi.

En 1869, Montrouge, qui avait pris les Folies-Marigny en se faisant commanditer d'une somme de 10,000 francs par un marchand de chevaux très connu des Champs-Elysées, lequel lui avait avancé 9,000 francs sur lesquels il en avait redemandé 6,000, ce qui portait la commandite à 3,000 francs, Montrouge, dis-je, versa 65,000 fr. entre les mains de son prêteur, et vendit pour 65,000 francs son théâtre à Montaubry, après avoir réalisé pour lui-même un bénéfice de *trois cent mille francs*. On était en 1869. Montrouge, qui a *le flair*, voyait la clientèle impériale préoccupée, et comme c'était par elle que les recettes s'alimentaient exceptionnellement, il fut très sage en prenant le parti de vendre.

Devenu administrateur et acteur aux Bouffes-Parisiens sous la direction Noriac et Comte, il fit quelques petites créations, entr'autres : *Le Testament de M. de Crac*.

Passé au Palais-Royal, il n'y put rien faire et dut, comme Désiré, Delannoy et tant d'autres, renoncer à s'y faire une place qui lui était marchandée en raison d'habitudes invétérées à ce théâtre.

Fin 1873, il partagea avec Castellano le sceptre directorial du Châtelet, y reprit la *Faridondaine*, la *Tour de Londres* et y créa la *Camorra*, d'Eugène Nus.

Il partit ensuite en Egypte avec un engagement brillant au théâtre du vice-roi, au Caire. Là il joua tous les grands rôles comiques du répertoire courant. Son succès y fut si grand que, s'il ne voulut pas consentir à renouveler son engagement, comme Mme Macé-Montrouge qui le signa à nouveau pour deux autres années, c'est qu'il craignit de perdre ses relations parisiennes.

En revenant du Caire, en 1875, il prend la direction de l'Athénée, rue Scribe, qu'il rouvre en 1876. Il relève ce théâtre si malheureux depuis longtemps, en y implantant de nouveau la Revue et en jouant lui-même, avec sa grande autorité, le rôle du Compère dans de *Bric et de Broc* qui a tenu l'affiche pendant toute la saison d'hiver avec un réel succès.

J'ai tenu à donner, chez Montrouge, la physionomie de l'*homme* avant celle du comédien, parce que la nature artistique de cet excellent comique a des faces multiples qui constituent, réunies, une personnalité intéressante. D'ailleurs l'acteur est connu de tous. C'est le Compère sans rival de la *Revue*, le boute-en-train de la *Féerie*. Il tient la scène avec une rare autorité. Consciencieux à l'excès, toujours en situation, gai, naturel, ennemi de la grosse charge, doué d'une physionomie accentuée, réjouissante, il conduit les acteurs qui l'entourent comme des marionnettes qu'il dirigerait avec des ficelles. Avec lui l'action marche rapidement ; il n'y a pas un *trou* dans toute scène dont il est un des interprètes, parce qu'il a l'art très précieux et très rare de tenir le public en éveil et de l'intéresser.

D'ici à une quinzaine de jours, Montrouge rouvrira les portes de l'Athénée ; j'ai confiance dans son habileté directoriale comme dans son talent de comédien ; il saura, je l'espère, nous procurer plus d'une bonne soirée amusante et ramènera la franche gaieté que l'on voit si peu s'épanouir aujourd'hui sur nos scènes secondaires.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Madame

ANNA DE LA GRANGE

Ex-prima donna des théâtres Italiens de Paris, de Saint-Pétersbourg, etc. etc.

REVUE DES THÉATRES

GYMNASE DRAMATIQUE

Première représentation de : *Le Salon au 5e étage*, pièce en un acte, de MM. Clerc frères.

MM. Emile et Edouard Clerc ont voulu donner un pendant à leur *Galerie du duc Adolphe*, dont on avait goûté l'ingénieuse idée l'année dernière ; mais ils n'ont pas trouvé, cette fois-ci, pour encadrer leurs tableaux vivants, un sujet aussi intéressant que le premier.

Le *Salon au 5e étage* est encore une exhibition de tableaux vivants, faite par un rapin sur le retour pour *épater* tous ses créanciers qu'il a conviés dans une fête après les avoir payés, car il a fait un brillant héritage.

Or, parmi les invités, voici venir un des amis de l'artiste, fiancé à une jeune fille adorable, mais qu'il dit ne pouvoir épouser parce que le père de la demoiselle, ancien marchand de couleurs, fanatique des œuvres d'Horace Vernet, ne lui donnera sa fille que le jour où il lui aura prouvé que lui-même est un peintre habile. Or, le futur gendre s'étant donné comme l'auteur d'une *Bataille de Constantine*, que son ami le rapin posséderait dans son atelier, le bonhomme vient demander à celui-ci de lui faire voir le chef-d'œuvre.

Alors, inquiétudes et perplexités très-grandes des fiancés qui craignent de voir leur amour à tout jamais empêché, car le papa ne pardonnera pas au mensonge qu'on lui a fait.

Mais le rapin, ennemi acharné des critiques qui lui ont dit trop souvent de dures vérités, apprenant que le terrible père fait de la critique d'art dans le *Saut du Doubs*, et cela, sans avoir la moindre notion de peinture, trouve moyen, en le mystifiant, de se venger de la corporation des saloniers et de rendre service aux deux jeunes gens. Il fait passer sous les yeux du critique ignorant des tableaux vivants qu'il lui dit être de vrais peintures, ce que celui-ci croit parfaitement. Alors, le rapin avoue sa supercherie et le journaliste influent, se voyant déshonoré d'avoir commis une si grosse bévue, achète le silence de son mystificateur en lui accordant le mariage des deux fiancés.

Quelques mots et plusieurs couplets à peu près réussis forment le maigre attrait de cette pièce dont le but n'est, d'ailleurs, qu'un simple prétexte à la reproduction d'une dizaine de toiles remarquées au Salon de 1876. Plusieurs sont très habilement rendues, et, parmi les modèles qui ont servi à leur confection, il y a de fort jolis types féminins.

Landrol, Malard, Mme Prioleau, Mlles Dupuis et Helmont, disent le dialogue et chantent les couplets de cette fantaisie avec un soin tout à fait méritant.

MA TANTE JULIE

Au mois d'août de l'année 186., je reçus une dépêche du docteur P..., m'invitant à me rendre sans retard à V... pour y recevoir le dernier soupir de ma tante Julie. Je partis sans retard, quelque peu contrarié d'un incident qui venait ainsi se mettre au travers d'un projet de voyage aux Pyrénées depuis longtemps caressé.

C'était bien la plus étrange personne qui se pût imaginer que ma tante Julie ! Elle réalisait le type parfait de la vieille fille ridicule et maniaque. Je vois encore, après bien des années, les larges dentelles pointues de son bonnet blanc, son nez long et crochu ; il me semble entendre encore miauler la vilaine chatte grise ou bien aboyer le méchant roquet qui composaient toute sa société, et sur lesquels elle semblait avoir reporté toutes ses affections.

Quand j'allais la voir, ce qui arrivait le moins souvent possible et seulement sur les instances réitérées de ma bonne mère, elle me regardait un instant d'un air narquois, sans songer à répondre au bonjour maussade dont je lui avais fait hommage en entrant ; puis, allant à un vieux meuble en chêne qui lui servait à la fois de buffet, de commode et même de table de toilette, elle en tirait quelques mauvais pruneaux ou bien quelque bonbon plus sec et moins appétissant encore que sa propriétaire, et me tendait son cadeau en ajoutant : « Tenez, petit gourmand. »

Je n'ai jamais su exactement si ces générosités avaient pour but d'entretenir ou de punir ma gourmandise.

On comprendra facilement que de semblables relations n'aient pas établi une bien vive affection entre ma tante et moi, et que la nouvelle de sa mort prochaine ne m'ait pas ému bien profondément.

Quand j'arrivai à V.., ma tante était morte. Il ne me restait plus qu'à m'acquitter de mon mieux des devoirs de la parenté, conduire le deuil et recueillir la modeste succession de la vieille fille dont j'étais l'unique héritier. Ces soins me retinrent quelques semaines à V..., petit bourg des Ardennes où je ne trouvais d'autre distraction que la conversation très peu variée du docteur P..., qui me raconta au moins cent fois les diverses phases de la maladie de sa cliente. Je crois que le brave homme voulait se faire pardonner de l'avoir laissé mourir.

La bibliothèque contenait bien quelques vieux volumes jaunes, couverts de poussière, mais dont la plupart m'étaient trop connus pour que l'envie me prit de les lire de nouveau : la *Nouvelle-Héloïse*, *Paul et Virginie*, *Gil-Blas*, etc. Pas un livre de piété ; ma tante passait pour quelque peu voltairienne, et cette réputation était, je le crains bien, sérieusement fondée.

Un soir, plus ennuyé que d'habitude, j'avais pris machinalement *Paul et Virginie*, et je me disposais à m'endormir sur cette prose sentimentale lorsque, en ouvrant le volume, je fis tomber à terre un papier jaunâtre, piqué, exhalant ce parfum particulier que l'on ne saurait définir et qui fait toujours plaisir. Je l'ouvris et je ne fus pas peu surpris d'y lire ces quelques lignes :

« Votre sacrifice est sublime. Je serai digne de vous. Hélas ! c'est en vous perdant que je connais tout ce que vous valez ! N'est-ce pas vous perdre deux fois ? Adieu ! — JACQUES. »

Si cette lettre n'eût été adressée à Mlle Julie Bernier, jamais, au grand jamais, il ne me fût venu à l'idée qu'elle en eût été la destinataire !

Quoi ! cette petite vieille ridée, maussade, avait inspiré une passion et s'était élevée au sublime du dévoûment ! Pour m'en bien persuader, il ne fallait pas moins que le témoignage de cette lettre et encore, malgré cela, il me prenait des envies de douter.

Je voulus en connaître davantage et, sans plus attendre, je me mis à fouiller les moindres recoins. Je cherchai dans tous les meubles, dans tous les livres, derrière les armoires, voire même dans les poches et dans la doublure des vêtements... Rien !... Pourtant, la correspondance de ma tante avec ce Jacques mystérieux ne devait pas s'être bornée à cette lettre unique ; les autres avaient évidemment été détruites. Un oubli ou plutôt une faiblesse de cœur avait sauvé celle qui venait de me tomber sous la main.

Plusieurs années s'étaient écoulées, sans m'apporter le moindre éclaircissement sur ce petit mystère. Dieu sait quelles suppositions plus extravagantes les unes que les autres j'en étais arrivé à faire ! Il n'est pas de fantastiques romans qui n'aient été bâtis par moi sur cette première donnée. Heureusement que ma mémoire ne me permet pas de les raconter à mon lecteur qui échappe de la sorte à une terrible corvée.

Or, il m'arriva un beau jour d'ouvrir un tiroir dans lequel j'avais serré tous les papiers ayant appartenu à mon père. Ses livres d'affaires, ses papiers de famille, sa correspondance, tout avait été entassé là-dedans ; je m'étais bien promis de les lire ou tout au moins de les classer quelque jour, et je n'en avais pas encore trouvé le loisir.

Un petit portefeuille en cuir noir, tacheté par le temps de petits points blancs, attira tout d'abord mon attention, à cause d'une large enveloppe très épaisse, qui en sortait à demi et sur laquelle je lus : « A remettre, après ma mort, à ma belle-sœur Julie. » Ces quelques mots furent un trait de lumière, c'était la même écriture que celle du billet, c'était celle de mon père, de même que ce prénom de Jacques était aussi le sien.

Comment avait-il pu se faire, me dira-t-on, que vous ne vous fussiez pas aperçu plus tôt de cette analogie? J'ai perdu mon père de bonne heure, je me souviens à peine de lui et ce n'est que son portrait qui m'a rendu ses traits familiers. Ces vieux papiers pouvaient seuls m'apprendre à connaître son écriture, et je les feuilletais pour la première fois.

Je ne suis pas le premier qui soit allé chercher à cent lieues ce qu'il tenait sous la main et vous me pardonnerez mon erreur, vous, mon vieux

lecteur, qui avez tant de fois bousculé tout votre bureau pour retrouver les lunettes qui n'avaient pas quitté votre nez, et vous aussi, ma gracieuse lectrice, qui avez poursuivi, à travers tant de bals et de concerts, le bonheur qui vous attendait à la maison, sous la forme d'une mignonne créature blonde et rose.

Une fois cette lettre en ma possession, j'hésitai à en rompre le cachet. N'était-il pas plus convenable de la détruire et, avec elle, toute trace d'un secret qui ne m'appartenait pas? Mais ma curiosité avait été trop vivement excitée; je me dis que la mort des intéressés enlevait à mon indiscrétion beaucoup de son importance et, tandis que je me raisonnais ainsi moi-même, l'enveloppe se trouva déchirée et son contenu éparpillé sur ma table.

L'enveloppe renfermait un portrait et une vingtaine de lettres adressées à mon père et signées : Julie. Le portrait, une ravissante peinture sur ivoire, représentait ma tante à vingt ans, à ce que m'apprirent ces deux lignes écrites au revers : « Offert par Julie Bernier à Jacques Daval, le jour de leurs fiançailles. » Il ne fallait rien moins que cette explication pour me faire reconnaître ma vieille tante dans cette fraîche et souriante figure de jeune fille.

On peut juger si cette première découverte me mit en goût d'en savoir davantage. Je m'empressai de chercher dans les lettres l'explication impatiemment désirée.

Mon père et ma tante se connaissaient et s'aimaient depuis leur enfance, et leurs fiançailles n'avaient été que le commencement d'exécution d'un projet depuis longtemps arrêté. Ces lettres, classées par ordre, me permettaient de suivre, pour ainsi dire pas à pas, les développements de cette passion juvénile et chaste qui exhalait encore un délicieux parfum de jeunesse et de candeur à travers les feuilles jaunies et flétries que je parcourais.

Au milieu des épanchements de l'amour, ma tante s'arrêtait souvent pour parler de sa sœur Marguerite, moins âgée qu'elle de deux ans et à laquelle elle semblait porter la plus tendre affection. Marguerite, c'était ma bonne mère.

Dans les dernières lettres, Julie s'inquiétait de l'état de santé de sa sœur qui dépérissait à vue d'œil, en même temps que son esprit prenait une teinte inquiétante de mélancolie et de tristesse. Vainement elle avait essayé de découvrir la cause de ce chagrin de connaître le secret qui dévorait le cœur de Marguerite, elle n'avait pu obtenir aucune réponse.

J'arrive enfin à la dernière lettre; la voici :

« Mon ami

» Ce secret, depuis deux jours je le connais et depuis deux jours aussi j'hésite à vous le communiquer. J'ai voulu réfléchir, prendre les résolutions qu'il me commande et ne m'adresser à vous que l'esprit armé d'une décision irrévocable. Je suis forte aujourd'hui, je suis sûre de moi-même.

» Cette enfant vous aime et se meurt de douleur à la pensée que vous allez être perdu pour elle. Le médecin la condamne, elle n'a plus que quelques mois, quelques semaines à vivre. Essayez de la sauver, épousez-la; hélas! je crois la maladie trop avancée pour que le remède arrive à temps, mais nous aurons fait notre devoir et Dieu nous bénira plus tard.

» Votre meilleure amie.

» JULIE. »

Que répondit mon père? Je n'ai pas retrouvé sa lettre, mais la réponse de ma tante l'indique suffisamment :

« Aimer, c'est savoir se sacrifier. Venez demain me demander sa main ou bien partez pour toujours. J'ai promis à ma mère mourante de veiller sur Marguerite; je tâcherai de ne pas vous maudire. »

Le billet trouvé dans la bibliothèque était certainement la réponse de mon père à ce dernier appel.

Ma mère fut donc sauvée par le dévouement, l'abnégation de sa sœur. En lui faisant aimer la vie, le bonheur lui rendit la santé.

Qui sait si, en se sacrifiant de la sorte, ma tante n'avait pas trop présumé de ses forces? Ne serait-ce pas là l'explication de cette vieillesse précoce, de cette humeur chagrine, de ces originalités qui me faisaient sourire et qui m'inspirent maintenant une respectueuse pitié.

Pauvre vieille tante, qu'importe que le sacrifice ait dépassé ton attente et tes forces, tu as bien gagné la larme attendrie que j'ai laissé tomber sur ces vieilles feuilles jaunies, qui m'ont appris tout ce que tu valais!

F. DIENY.

A VERSAILLES

A mon ami CAMILLE P...

Il fait beau; c'est l'été. Ne parlons pas des Chambres,
Laissons le froid Sénat renouveler ses membres.
Causons... l'instant est court entre les longs hivers
Pour marcher au soleil et réciter des vers.
Rappelons-nous le temps d'extase et de folie
Où nous sommes allés tous deux en Italie,
Et sur cette terrasse ombreuse aux beaux lointains
Revoyons les soirs clairs, les merveilleux matins
Où, vrais lazzaroni, sur la fraîcheur des marbres
Nous buvions la beauté de la ville sans arbres,
De Venise, où l'air bleu vous dit en souriant
Qu'il arrive de Grèce et connaît l'Orient.
Revenant à ces jours de jeunesse première,
Sous notre ciel brumeux, parlons de la lumière,
Et sans peur d'offenser quelque chose ou quelqu'un,
Evoquons Véronèse en face de Le Brun.
Laissons, nous souvenant des nuits sur la lagune,
Dormir les pièces d'eau sans en troubler aucune!
Ville morte pour ville aussi morte, aimons-mieux
Celle où la poésie a plus chaud, où nos yeux
Altérés de soleil, sans crainte d'être dupes,
Suivaient d'une caresse amoureuse les nuques,
Et par les cheveux blonds des filles éblouis
Oubliaient le Grand-Roi comme un simple Louis.

Reverrons-nous jamais la courbe des gondoles,
Les grands Christs byzantins pareils à des idoles?
Rien n'est plus sérieux au monde que le beau.
Trop de souffles obscurs menacent le flambeau
Du rêve. Le destin, âpre comme la bise,
L'éteint bien plus souvent, hélas! qu'il ne l'attise.
Souffrons qu'un souvenir léger et frais encor
En tire quelquefois des étincelles d'or.

ALBERT MÉRAT.

Souvenirs dramatiques

UNE IDYLLE AU XVIIIe SIÈCLE

Allez donc, dans notre temps de peu de foi, dire que deux jeunes gens se sont aimés d'amour pur, à une époque que nous aimons à nous figurer comme essentiellement corrompue, ne fût-ce que pour justifier notre scepticisme moderne, vous vous heurterez au sourire d'incrédulité de toute une génération.

Une idylle au XVIIIe siècle, voilà deux mots qui jurent, en effet; que pensera-t-on, quand on apprendra que cette idylle s'est passée en plein Opéra?

Il est vrai que mon idylle tient un peu de l'élégie; il est vrai que le reflet des passions de l'époque qui l'a vue se produire en a pu altérer un peu la nuance primitive et champêtre, elle n'en reste pas moins une intéressante anecdote qui a, pour elle, le mérite de la vérité attestée par plusieurs chroniqueurs du temps, quelque chose comme les reporters de notre temps.

Peu connu déjà ou même oublié, le marchand de chandelles est un type aujourd'hui perdu, aussi mort que la jument de l'Arioste. Malgré notre goût moderne pour les résurrections de tout genre, il y a lieu de croire que cet intéressant fonctionnaire ne reprendra jamais son emploi à l'Opéra ou ailleurs, et le moment est venu de prononcer son oraison funèbre, sans crainte d'être, comme le distrait Brancas, interrompu dans le panégyrique du défunt par le défunt lui-même.

C'est au commencement du XIVe siècle que remonte l'invention des chandelles. La chandelle, si dédaignée aujourd'hui, était alors un objet de luxe réservé aux rois et aux princes et qui figurait dans les jours de fête aux mains des pages et des varlets. Si les bougies remplacèrent petit à petit ce mode d'éclairage dans les familles riches, la modicité de son prix le maintint longtemps dans les intérieurs bourgeois et dans les lieux publics.

En 1785, époque mémorable dans l'histoire des lumières, un épicier nommé Quinquet (retenez bien ce nom), s'emparant de la lampe inventée par Argant et l'exploitant à son profit, lui donna son propre nom. C'est ainsi que le nom du savant Argant est à peu près oublié, et que celui de Quinquet passera à la postérité la plus reculée.

Si l'on se récrie sur le sans-façon de cette substitution, on trouvera sans doute qu'elle est justifiée par l'euphonie. C'est un si joli nom que celui de Quinquet!

Donc, pour en revenir au théâtre, avant l'introduction de ce fameux quinquet que les journaux du temps proclamèrent le *nec plus ultra* du progrès, les salles de spectacle étaient éclairées par des espèces de bras garnis de magnifiques chandelles.

Cet éclairage, qu'on trouvait alors splendide, était, dans l'ouverture de la scène, complété par une rampe et par deux sortes d'ifs placés de chaque côté.

Comme toute chandelle supposait et suppose encore une mouchette, et toute mouchette une main habile à la manier avec dextérité, il fallait que le moucheur de chandelles, appelé à paraître en public et faisant partie intégrante, bien qu'accessoire de la représentation, fût doué de certains avantages assez rares à rencontrer : un physique

agréable, sans être prétentieux; une contenance modeste mais assurée; avant tout, un sang-froid imperturbable qui, dans le rôle important mais ingrat qui lui était confié, lui permît de rester insensible à des applaudissements, hélas! souvent ironiques, et à des marques d'improbation qui ne devaient le troubler en rien dans sa pantomime obligée.

Bref, aux qualités qu'on demandait à l'artiste chargé de cet emploi, pas un directeur de ce temps-là n'eût été capable d'être son propre moucheur de chandelles.

Mais de tous les fonctionnaires de ce genre, le premier, le plus célèbre de tous, était le moucheur de chandelles de l'Opéra. Son habileté était proverbiale, et de tous ceux qui se sont succédé dans cet emploi, pendant près d'un siècle, aucun ne fut assez maladroit pour éteindre la flamme qu'il était chargé de raviver. Je me trompe, un seul... mais l'histoire de celui-là est précisément celle qui fait le sujet de ce souvenir.

Avez-vous lu *Daphnis et Chloé?* — Oui. — Eh bien! supposez que Chloé s'appelle Yvonne, et Daphnis Philibert, et qu'ils sont tous deux Bretons bretonnant de bretonnerie, vous aurez le commencement de mon petit roman; mais la fin diffère étrangement de la pastorale de Longus.

Pour des jeunes gens qui s'aimaient d'un amour si tendre, l'avenir semblait tracé à l'avance, et toutes les nuits Yvonne, toute troublée, croyait entendre résonner devant sa porte le biniou qui venait chercher madame la mariée; mais le sort en décida autrement.

Un des premiers gentilshommes de la Chambre, qui avait son château dans le voisinage, était un amateur passionné des arts en général et de la musique en particulier. Il remarqua qu'à une beauté remarquable, Yvonne joignait une voix étendue et sympathique et, partie par l'influence qu'il exerçait sur les parents, partie par la séduction qu'il exerça sur elle-même, il la décida à partir pour Paris où, après des études préalables, elle devait entrer à l'Opéra.

Deux ans après, sous le pseudonyme de Clorinde, la belle Yvonne figurait parmi les premiers sujets de l'Académie royale et, chantant tour à tour la musique de Gluck et celle de Piccini, fournissait sans cesse de nouveaux éléments à la guerre si fameuse qui avait éclaté entre le coin de la reine et celui du roi.

Que faisait Philibert pendant ce temps-là? Resté au fond de la Bretagne, il se livrait à un sombre désespoir; il pleurait à chaudes larmes ses illusions perdues.

Il avait espoir d'abord qu'Yvonne reviendrait à lui repentante, désabusée, résignée à n'être que la femme d'un simple paludier, et lui ouvrait d'avance son cœur et ses bras.

Mais Yvonne ne revint pas. Alors il prit une résolution héroïque: il partit pour Paris. La revoir, ne fût-ce qu'un instant, c'était là son rêve, son ambition. Dire par quels efforts il s'était procuré la somme nécessaire à ce voyage serait chose inutile. Enfin, le voici dans cette ville de boue et de fumée. Il savait l'adresse de Clorinde; il court à son hôtel (car, hélas! elle avait déjà un hôtel) et deux grands laquais lui répondent que madame n'est pas visible. Il revient plusieurs fois à la charge, toujours même réponse. Le pauvre garçon comprend que c'est une consigne contre laquelle il essayerait en vain de lutter.

Désolé, il va frapper à la porte du théâtre, et là, le portier lui répond que nul ne peut pénétrer dans le sanctuaire à moins d'être artiste ou tout simplement grand seigneur.

Artiste! grand seigneur! Quelle alternative! Se faire grand seigneur dans ce temps-là, quand les rangs de la noblesse étaient si bien réglés par MM. d'Hozier et Chérin. De nos jours la chose serait un peu plus facile, mais alors. .

Artiste l'est qui veut ou qui peut... car vouloir et pouvoir sont deux. Se faire chanteur ou danseur, Philibert n'y pensa même pas; mais, ô bonheur! il apprend qu'une place de sous-moucheur de chandelles va être mise au concours. Il se renferme dans sa petite chambre d'auberge; il se livre à des études sérieuses. Vous devinez en quoi elles consistent.

Bref, que vous dirai-je? Il est accepté, et le jour est venu où il doit prendre possession de cet emploi si désiré.

Jugez de son émotion quand il met le pied sur les planches; ses jambes le soutiennent à peine; il ne voit rien, n'entend rien. On lui dit que le moment de son entrée est arrivé, il ne comprend pas... On le pousse, et le voilà sur la scène, en face du public et quel public!

C'était une représentation solenuelle honorée de la présence du roi et de la reine; toute la cour et la ville y étaient.

Philibert se remet un peu de son trouble et se dispose à s'acquitter de son emploi; mais, pour comble de malheur, dans la première coulisse d'avant-scène, il aperçoit Yvonne, je veux dire Clorinde, en costume de théâtre, qui, entourée de jeunes seigneurs, ne craint pas de lui lancer un de ces regards de dédain qui lui ont valu tant d'applaudissements dans son rôle d'Armide.

Ce fut le coup de grâce du malheureux débutant. Il veut faire bonne contenance; il porte machinalement sa main tremblante sur chacune des chandelles qui composent la rampe.

Horreur! il les éteint successivement.

Hilarité générale dans la salle, suivie bientôt d'un cri d'effroi quand on vit le pauvre homme tourner sur lui-même et tomber évanoui. Des garçons de théâtre accourent et l'emportent hors de la vue du public.

Puis la représentation continua et jamais Clorinde ne parut plus inspirée et n'eut un succès pareil.

Les mémoires du temps ajoutent que Philibert retourna à son marais salant, et qu'il épousa, quelques mois après, une jeune fille portant aussi le nom d'Yvonne, mais dont la voix ne put jamais s'élever au dessus de la cantilène monotone dont se servent les mères pour endormir leurs enfants.

N'avais-je pas raison de vous dire que la fin de cette histoire diffère essentiellement de son commencement.

ABEL D'AVRECOUR.

SERENADE

Si tu veux, dans la nuit brune
Nous partirons tous les deux;
Nous marcherons, sous la lune,
En des sentiers hasardeux.

Loin du vulgaire néfaste,
Loin des cités et du bruit,
Nous irons vers le bois chaste
Dont la fraîcheur me séduit.

Le peuplier et le tremble
Bordoront notre chemin;
Et ta frêle main qui tremble
Ne quittera pas ma main.

Nous ferons un bon voyage,
Graves, silencieux, seuls,
Sous le bienveillant feuillage
Des chênes et des tilleuls.

Des palais ornés de marbres
Volontairement bannis,
Nous hanterons les vieux arbres
Qu'emplit la rumeur des nids.

L'orme, le hêtre, l'érable
Nous salueront tour à tour;
Le grand taillis vénérable
Recèlera notre amour;

Et, baisant ta tête blonde
Je te dirai le secret
Qui peut offusquer le monde,
Mais dont sourit la forêt.

LOUIS DE GRAMONT.

L'ORGUE EXPRESSIF

L'orgue expressif est un instrument d'origine française, dont l'utilité a été admirablement définie par Adolphe Adam, qui en résumait ainsi les qualités: «Il appartenait au XIXe siècle, qui sut mieux que tous les autres mettre la matière au service de la pensée, d'associer l'art et l'industrie pour le plus grand profit et le plus rapide progrès de chacun des deux, de résoudre un problème insoluble jusque-là, de concilier deux éléments qui doivent se prêter un secours mutuel: l'harmonie et la mélodie, la combinaison et le chant; de rendre abordable à tous, applicable par chacun, ce qui, avec les instruments incomplets, ou plutôt spéciaux que l'on possédait auparavant, était le monopole de certaines natures privilégiées.»

L'orgue expressif est d'invention toute moderne. Sans remonter aux premiers essais de M. Grenier, en 1810, qui modifia l'application de l'*anche libre* aux instruments à clavier, nous trouvons, entre tous les facteurs qui se sont efforcés de produire des orgues expressifs, MM. Alexandre père et fils, qui ont développé cette industrie dans les proportions de plus en plus vastes, au point d'atteindre aujourd'hui au grandiose.

Ces habiles constructeurs-artistes sont arrivés à une perfection relative dans la fabrication de cet instrument si utile à tous les points de vue, aussi bien pour enseigner les plus simples éléments de l'harmonie que pour interpréter la musique de chambre dans les salons, ou pour fondre les ensembles d'un orchestre au théâtre.

Les efforts des inventeurs, dans le but de réduire l'instrument au plus petit volume, sont incessants. «C'est ainsi, dit M. de Medelsheim dans un travail très intéressant qu'il a publié récemment sur cette matière, qu'après avoir réformé le marchepied qui donne le mouvement à la soufflerie, et avoir substitué à la position horizontale de celle-ci la position verticale, moins fatigante pour le musicien, M. Alexandre a inventé un petit orgue dont le soufflet se meut au moyen d'une petite courroie que le pied fait resserrer ou allonger. L'instrument se démonte, le soufflet se

comprime comme un soufflet de foyer, et le tout s'emballe dans un volume si mince qu'on peut le placer dans sa malle. C'est un orgue de voyage dont il se fabrique déjà beaucoup. Ce petit instrument a été encore modifié récemment de manière à se placer sous le clavier d'un piano comme un tiroir sous une table. La soufflerie se meut alors simplement par le genou, et l'on peut avoir ainsi, pour un prix bien modique (50 fr.), un véritable orgue-piano.

L'orgue forme avec le piano un voisinage charmant auquel la plupart de nos salons ont donné l'hospitalité. Voulant encourager cette étude parallèle, l'usine d'Ivry se livre à la fabrication d'un piano particulier d'étude destiné à être vendu en même temps que ses orgues, dont il sera l'accompagnement obligé et économique.

Ce piano d'étude, peu cher (375 fr.), a pour but de développer dans toutes les classes la culture musicale, et permettra aux plus petites bourses d'accoupler ces deux instruments si bien faits l'un pour l'autre, l'orgue et le piano ; l'orgue bon marché existe ; il fallait aussi le piano dans les mêmes conditions.

Les progrès accomplis par eux sont tels qu'aujourd'hui la fabrication des orgues est devenue une des plus grandes industries françaises, et que la Société des orgues Alexandre, qui a récemment pris l'exploitation de l'orgue expressif sous la direction si intelligente de M. Bionne, avec le concours de M. Alexandre fils, est une des entreprises les plus considérables et les plus intéressantes de notre pays.

Il suffit de visiter les immenses ateliers de cette Société à l'usine d'Ivry pour se rendre compte de l'extension prise par le nouvel instrument.

Cette usine, composée de quatre grands bâtiments à cinq étages, occupe, avec les chantiers, une superficie de 100,000 mètres de terrain. Elle renferme deux machines à vapeur de la force de cent chevaux, des fonderies, des scieries, vingt ateliers divers. Plus de mille ouvriers y confectionnent un nombre toujours croissant d'instruments qui a dépassé, l'année dernière, le chiffre de vingt mille !

Et pourtant la Société des orgues Alexandre songe encore à agrandir ses opérations. Elle veut répandre l'orgue expressif dans toute la France, non-seulement dans les églises et les salons, mais sous le plus modeste toit de chaume où il viendra apporter sa part de civilisation.

La musique est, en effet, l'art par excellence pour adoucir les mœurs et développer l'intelligence sans fatigue ; or, l'orgue expressif a, entre tous les instruments, l'avantage de joindre l'harmonie à la mélodie ; il peut *soutenir* les sons, les *augmenter* ou les *diminuer*, ce qui laisse non-seulement à l'oreille, mais au cœur une douce sensation.

C'est donc un bienfait véritable de pouvoir mettre ce sympathique instrument à la portée de tout le monde. « Aussi, nous disait M. Bionne, en nous faisant visiter les beaux ateliers de l'usine, notre Société poursuit-elle le grand but de rendre les instruments accessibles à toutes les bourses, et cherche-t-elle à les réduire au plus petit volume possible. Nous avons fait et nous ferons encore tous les sacrifices pour conserver la suprématie de cette branche d'industrie, persuadés qu'en agissant ainsi, nous ferons d'abord une chose utile et, en fin de compte, une excellente affaire. »

Pour cela, la Société des orgues Alexandre ne se contente pas d'avoir une magnifique usine, des ouvriers d'une valeur hors ligne, une appropriation admirable ; elle s'applique à étendre ses relations commerciales non seulement en France, mais sur tous les marchés étrangers où elle se propose de créer chaque jour de nouveaux comptoirs.

Bientôt, nous l'espérons, arrivera le temps où partout — comme à Bradford en Angleterre, où chaque ouvrier a son orgue — toutes les familles posséderont un de ces précieux instruments au moyen duquel chaque enfant pourra développer son instruction musicale et se créer ainsi, pour plus tard, une distraction suprême qui l'aidera à se reposer des fatigues de la vie.

AVENTURES

ET

Historiettes théâtrales

PETITE CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Anna X... à Blanche Z..., à Versailles.

Enghien-les-Bains, 11 août 1876.

Ma chère Blanche,

Il y a déjà trois mois, — trois mois complets, c'est M. le calendrier qui l'affirme, — que je suis « *madame* », trois mois que je t'ai quittée devant le portail de Saint-Thomas-d'Aquin, pour aller faire mon traditionnel voyage de noces à travers la non moins traditionnelle Italie.

Pardonne-moi de ne pas t'avoir encore envoyé de mes nouvelles. Ces trois mois ont été remplis de tant d'incidents que je n'ai pas eu une seule minute à te consacrer. (Oh ! ce n'est pas ce que tu crois, *au contraire !*)

Ah ! ma chère amie, combien j'ai compris les réflexions dont tu as accompagné les compliments que tu m'as faits quand je t'ai annoncé mon mariage...

« — Oui, me disais-tu, certainement, M. X... est un parti fort brillant ; il est *encore* très bien c'est un de nos auteurs tragiques les plus célèbres, de plus, il est académicien. Mais je crains qu'une fois mariée avec lui, tu ne le trouves trop... académicien...

» — Mais, te répondis-je, tu as bien épousé un sénateur, toi ?

» — Et qui te dit que je ne le trouve pas parfois par trop... sénateur ?

— » Que veux-tu dire ?

— » Rien, ma chère, rien qui se puisse expliquer dès à présent. Je trouve que l'âge de M. X... n'est peut-être pas tout-à-fait en harmonie avec le tien. Dix-sept ans contre cinquante-trois ! la partie n'est pas égale.

— » Qu'importe ? Puisque tu le dis toi-même : il est *encore* très bien.

— » Oui, les apparences sont pour lui. Mais combien les apparences sont parfois trompeuses ! Enfin, tu veux être *académicienne* : Sois-le.

— » Je le serai, madame la *sénatrice !* »

Ainsi finit, Seigneur, ce pénible entretien !

Et, six semaines plus tard, j'étais Mme X., et je partais en Italie, en me demandant ce que pouvaient bien signifier tes paroles.

Je n'ai pas tardé à les comprendre.

Si tu savais comme je les ai comprises, tes paroles.

Tiens, je puis bien te le dire, maintenant. Je trouvais que tu a eu *trop* raison. J'en étais froissée. Et c'est pour cela que je ne t'ai pas écrit pendant tout mon voyage.

Mais maintenant que tu n'as plus autant *raison* (Oui, ma chère Blanche, c'est comme cela), je puis te raconter par le menu mes impressions de voyage, au point de vue.... sentimental, bien entendu.

Notre chaise de poste, comme tu t'en doutes, nous a tout simplement conduit à la gare de Lyon.

En route, mon mari a été fort aimable, fort galant même, il est inutile de te le dire.

Nous arrivons à Dijon où il était convenu que nous passerions la nuit. Nous passons une excellente nuit dans les deux meilleures chambres de l'hôtel de la Cloche (Quoique mon mari ne soit que simple académicien et non pas sénateur comme le tien, il m'a déclaré qu'il était partisan du système des deux chambres. Question de constitution, sans doute).

Le lendemain matin, nous montons de nouveau en chemin de fer.

Total : Rien.

Nous débarquons à Lyon.

Deux chambres à l'hôtel de l'Univers. Excellente nuit.

Total : Rien.

A Marseille, hôtel de Noailles, deux chambres. Nuit parfaite.

Total : Rien.

A Nice, très bonne nuit, hôtel des Anglais, deux chambres.

Total : Rien.

Bref, à Gênes, à Florence, à Rome, à Naples, à Venise ; rien, rien, rien.

Il était convenu qu'en revenant à Paris, nous passerions quelques jours auprès de ma tante de Grenoble, — tu sais bien, l'ex-colonelle qui porte des *hausse-cols* et qui est si pieuse. Comme je trouvais l'Italie monotone, je hâtais notre retour le plus que je pus et, un mois juste après notre départ, nous étions reçus à bras ouverts par ma chère tante qui fut enchantée de me voir, mais qui fronça singulièrement le sourcil en voyant mon mari.

Le lendemain de notre installation dans son château, elle me prit à part et me fit des questions, oh ! mais des questions qui me rappelèrent à merveille ta conversation d'autrefois.

Tu devines ma réponse pleine de candeur, mais au moins aussi humiliante que candide.

— » Rien, ma tante, rien, rien, rien !

— » Ah ! bigre de bigre, s'exclama la brave femme.

(N'oublie pas que la colonelle n'a jamais perdu l'habitude de *sacrer* comme un vieux sergent non plus de dire : « Quand je commandais mon régiment » ou d'appeler les domestiques « blancs-becs » ou « flampins ». La dévotion dont elle s'est fortement éprise depuis son veuvage n'a nullement modifié les formes de son langage.)

— » Tu dis donc que..., reprit-elle.

— » Rien de rien, ma tante !

— » Pour lors, il faut donc que j'avise !

— » Ma tante, il m'est venu une idée !

— » Oui, ma tante.

— » C'est à ton mari qu'il faudrait en donner, des idées. Enfin, parle. Quelle est l'idée qui t'est venue ?

— » Si je faisais un pélérinage ?

— » Un pélerinage ? Où ?

— » Dame, au cloître St.-Saturnin. Vous y

êtes allée, m'avez-vous dit, dans le temps. Et cela vous a réussi.

— » Oui, c'est de cette époque que date mon fils aîné. Mais, tu sais, ça ne vaut plus rien. Le cloître a bien perdu depuis lors. Ça ne réussit pas comme dans mon temps, dans ces temps de *foi robuste*...

— » Alors que faire ?

— » Attends un peu. Je vais consulter quelqu'un. Je te dirai demain le résultat de ma consultation.

— » Vous allez consulter votre directeur, ma tante ?

— » Mon confesseur ? il ne s'y connaît pas, le brave homme. Non, non, c'est mon médecin que je vais consulter. »

Le lendemain, la colonelle me fit venir dans le jardin.

— » Tu vas partir dans deux jours, me dit-elle ; vous allez vous rendre directement à Paris. De là, vous irez vous installer à Enghien.

— » A Enghien?

— » Oui, c'est un endroit fort agréable. Ton mari y prendra les eaux, et toi, tu ne t'y ennuieras pas. »

J'obéis, mais sans comprendre.

. . . .

Il y avait à peine huit jours que nous étions installés à Enghien quand je compris aussi bien ma tante, que je t'avais comprise, toi, en Italie.

Mon mari prenait beaucoup d'exercice : il faisait de la gymnastique, il montait à cheval, il faisait de l'escrime et... buvait de l'eau.

Dès qu'il en eût bu un verre, il fut aimable.

Un jour il en prit deux : il fut deux fois plus aimable.

Il alla jusqu'à trois verres : il fut trois fois plus aimable... Je n'ai pas encore osé le pousser jusqu'à en prendre quatre...

J'ai écrit à ma tante pour la remercier et pour lui demander comment il faudrait faire cet hiver quand nous serions retournés à Paris.

Elle m'a répondu par ces deux lignes :

« Quand vous serez à Paris, fais-lui faire de » l'hydrothérapie. Tu sais que je veux être la » maraine du premier. Je ferai le voyage ex- » près pour cela, l'année prochaine. »

Je te quitte, ma chère Blanche, parce que c'est l'heure de mener mon mari, à la source du Roi, prendre un verre d'eau...

Mille compliments à Monsieur le Sénateur Quant à toi, je t'embrasse de tout moi.

ANNA X.

RÉPONSE

Blanche Z... à Anna X..., à Enghien.

Versailles, 12 août 1876.

Ma chère Anna,

J'ai reçu ta bonne lettre et j'y réponds tout de suite en te demandant un service... d'amie.

Fais-moi expédier le plus tôt possible, douze bouteilles d'eau d'Enghien.

Mon mari est toujours sénateur (*inamovible !!!*) et nous sommes cloués à Versailles.

Je t'aime comme je t'embrasse,

Blanche Z...

Pour copie conforme :

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THEATRALE

ÉTRANGER

MOSCOU. — Voici le programme de l'Opéra Impérial-Italien pour la saison d'hiver 1876-1877

PERSONNEL

Primme donne

Adelina Patti	pour 1 mois
Anna d'Angeri	— 2 —
Carolina Smerouvki	— 3 —
Mathilda Grabowa	— 2 —
Ida Christofani	— 1 —
Bianca Donadio	— 1 —
Paulina Lucca	— 1 —
Marie Heilbronn	— 1 —
Eugenia Mauduit	— 2 —
Marie Rosetti	— 2 —

Primme donne contralti

Luisa Bary	— 2 —
Ernestina Gindelli	— 2 —

Primmi tenori

Ernesto Nicolini	— 1 —
Andreas Marini	— 3 —
Angelo Masini	— 1 —
Achille Corsi	— 2 —
Paolo Lhérie	— 2 —

On remarquera dans ce programme les noms italianisés de *Eugenia* Mauduit et *Paolo* Lherie.

PETITES NOUVELLES

— Au moment où nous mettons sous presse, l'Opéra doit donner la reprise du *Prophète.* Nous rendrons compte jeudi prochain de cette représentation si importante et depuis longtemps attendue.

Nous aurons aussi à parler de la première représentation à la Porte-Saint-Martin, du *Miroir, magique* et de la reprise de l'*Eclat de rire*, retardées depuis huit jours, à cause de la chaleur excessive.

Voici le titre des tableaux de la féerie-ballet :

1er tableau	: *Les Iles heureuses.*
2e —	*La Forêt enchantée.*
3e —	*M. et Mme Verba-Volant.*
4e —	*La Prison.*
5e —	*Le Miracle des Roses.*
6e —	*Le Palais de Croquembouche.*
7e —	*La Fête des Fleurs.*
8e —	*L'Apothéose de la Vérité.*

Danses : au 1er tableau : les Jolis Ecossais, divertissement militaire.

Au 3e tableau, M. et Mme Verba-Volant, pas comique dansé par Mlle Mariquita et M. Gredelue.

Au 7e tableau : la Fête des Fleurs, grand ballet dansé par Mmes Dorina Mérante, Tarpioni, Testa, Pigelet, Derne, Carlier et 80 dames artistes du corps de ballet.

— M. Michot vient d'être engagé par M. Vizentini pour le mois de septembre.

— La musique du *Roi de Lahore*, de M. Massenet, est entièrement terminée et orchestrée.

Le poëme de M. Louis Gallet comprend quatre actes.

La première représentation aura lieu au plus tard fin février.

Le cahier des charges oblige l'Opéra à donner avant le 28 février un ouvrage nouveau. M. Halanzier veut qu'à cette date, le *Roi de Lahore* ait eu au moins deux représentations.

— La direction régulière des Variétés reprendra possession de ce théâtre le 1er septembre, par la reprise de la *Boulangère*, avec Thérésa, et pour les débuts de Mme Koselnick.

Viendront ensuite la *Belle-Hélène* pour les débuts de Mme Judic aux Variétés ; puis un spectacle coupé ; puis trois actes de MM. Meilhac et L. Halévy, pour Mme Judic; puis le *Docteur Ox*, musique d'Offenbach, paroles de MM Ph. Gille et Arnold Mortier, d'après le livre de Jules Verne; enfin, l'*Affaire Boseaux*, vaudeville en quatre actes de MM. Moineau et Boeage. Tel est le programme de M. Bertrand pour la saison 1876-1877.

— M. Emile Augier vient de terminer la comédie en cinq actes qu'il destine au Théâtre-Français et qui aura pour titre : *Mademoiselle de la Reynie.*

— Une nouvelle intéressante pour les musiciens et les auteurs de livrets :

Les opérations du second concours Cressent sont commencées depuis quelque temps. Une Commission composée de MM. de Leuven, Cormon, de Lapommeraye, Eugène Gautier, Massenet, Delibes, Guiraud, Théodore Dubois, Lenepveu, secrétaire, avait été chargée de choisir un poëme d'opéra ou d'opéra-comique à remettre aux compositeurs qui voudront prendre part au concours.

Cette Commission a examiné les trente-six manuscrits qui lui avaient été envoyés. Elle en avait d'abord remarqué quatre, les seuls qui lui parurent mériter un examen plus approfondi.

Or, dans une dernière séance qu'elle a tenue hier, la Commission a jugé qu'elle ne pouvait décidément accepter aucun des livrets qui lui ont été présentés.

La Commission a décidé qu'un rapport serait immédiatement adressé au ministre des beaux-arts pour lui faire connaître le résultat négatif du concours, et pour solliciter l'ouverture du nouveau concours pour les poëmes.

Le délai demandé par la Commission pour les dépôts des nouveaux livrets se terminerait le 15 octobre.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéfre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fros Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Moubant. — Mlle Descluauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Dumain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — E. Pan & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Mamet. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Sériwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémence Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valerie. — Heuvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — [illegible] — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — [illegible] Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Pradeau. — Lina Bell

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 101 *et* 105 *à* 156, *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue franco en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris...........	*un an,* 14 *fr. ;*	*six mois,*	7 *fr*
Départements.	— 16 *fr. ;*	—	8 *fr.*
Etranger..	— 20 *fr. ;*	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

SOUSCRIPTI N

DES

IONS DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE

DU

ÉLÉGRAPHE

DE PARIS A NEW-YORK

ats passés devant Me Dufour, notaire à Paris, les 25 juillet et 9 août 1876

Capital SOCIAL : 33 MILLIONS de Francs

VISÉ EN 66,000 ACTIONS DE 500 FR. CHACUNE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

POUYER-QUERTIER, G. O. ✻, ancien ministre des finances, *président ;*
De DOMPIERRE-D'HORNOY, G. O. ✻, vice-amiral, ancien ministre de la marine, sénateur, *vice-président ;*
Comte d'HESPEL, sénateur ;
Comte de VALON, ancien député, conseiller général de l'Eure ;
Le marquis de LA ROCHE-LAMBERT, ✻, trésorier-payeur général ;
Le comte de LAMBERTYE ;
Emile GALLET, O. ✻

De CHAUVIN, ingénieur-électricien.

OBJET DE LA SOCIETE

a Compagnie a pour objet la création et l'exploitation d'une communication télégraphique entre la France et l'Amérique.

e droit d'établir cette communication a été accordé à M. Pouyer-Quertier par le gouvernement français

n 1867, un câble a été établi entre Brest et ...xbury (près Boston), mais la Société qui le possédait l'a vendu avec un bénéfice considérable et, depuis lors, toutes les lignes qui relient l'Europe à l'Amérique appartenant à des Compagnies anglaises, l'intérêt de notre commerce et de nos relations extérieures nécessite la création nouvelle.

RENDEMENT

e bénéfice peut s'évaluer d'après les recettes réalisées dans les 12 derniers mois par les lignes anglaises.

Ces recettes s'élèvent en moyenne à plus de ...000 francs par jour.

La Compagnie directe, avec un seul câble, fonctionnant sans interruption depuis cinq mois au lieu des cinq autres câbles anglais, a perçu 37,600 francs, ce qui, dans cette proportion de recettes, lui assure 3,450,000 francs après les 12 premiers mois de son exploitation.

La Compagnie française, entourée de garanties exceptionnelles, est en droit de compter sur un résultat semblable, et l'extension sans cesse croissante des communications lui fait espérer à courte échéance la possibilité de réaliser des bénéfices supérieurs à 10 0/0.

De plus, il résulte des études faites et des propositions déposées par des constructeurs de premier ordre, qu'avec les 33,000,000 de francs demandés la Compagnie française pourra :

1° *Entrer en jouissance de son câble dans le courant de l'été prochain ;*

2° Avoir une ligne terrestre américaine dont elle n'aura point à payer l'entretien pendant vingt ans ;

3° Conserver un fonds de roulement suffisant pour la marche de ses opérations.

Les constructeurs avec lesquels on traitera seront responsables de la pose du câble.

Enfin, par suite des alliances sagement préparées, la Compagnie pourra commencer son service quelques semaines après sa constitution, et sera, autant qu'il est possible, à l'abri des chances d'interruption.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE A PARIS

Le MARDI 22 Août, de 10 h. à 4 h.

A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

E CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

72 — rue de la Victoire — 72

VERSEMENTS

En souscrivant	50 fr.
A la répartition	75
Le 15 octobre 1876	125
Le 15 janvier 1877	125
Le 15 avril suivant	125
Total	500 fr.

Les souscripteurs auront, à toute époque, à partir de la répartition, le droit d'anticiper tout ou partie des versements, avec escompte calculé à 5 0/0 l'an. *Toutes les formalités seront remplies pour l'admission à la cote officielle de la Bourse.*

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

35, quai des Augustins

L'Idole, par Paul Perret, 1 vol. in-12...... 3 fr.
Les Confidences de Claudine, par Mélanie Bourotte, 1 vol. in-12...... 3 fr.
Les Cœurs simples, par H. Audeval, 1 vol. 3 fr.
Valérie, par Lee Benedict, traduction de P. Duquesnoy, 1 vol. 3 fr.

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne.)— Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

LIQUEUR D'OR Lge exquise, Digestive, complément des bons repas. 6, bd Montmartre, Paris. Etablissements et bonnes maisons de commerce, Depts, Étranger.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

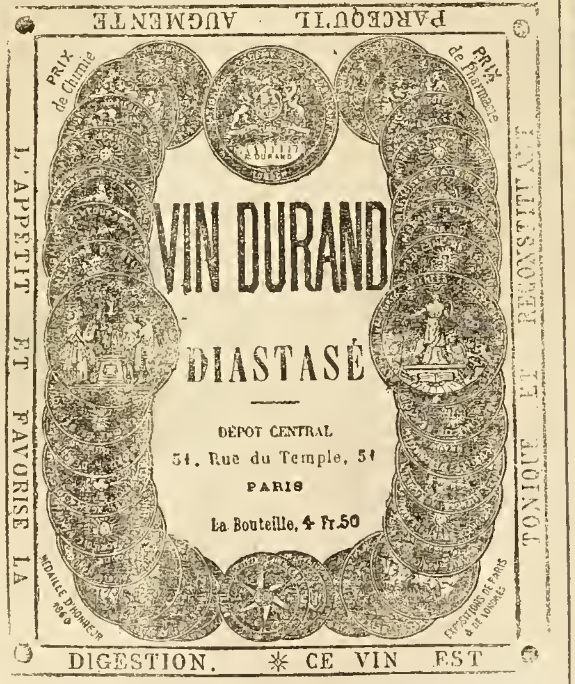
Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; le 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris.— Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.



13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur

DES

TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN donnant droit à la Prime gratuite.

Envoyer mandat ou timbres-poste.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDES Bd St-Denis, 26

GUIDE PRATIQUE

DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général. et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 41, Faubourg-Poissonnière. Paris.

DÉCOUVERT

Plus d'Asthme

Suffocation et To

Indication *gratis et fo*. Ecrir le Cte CLÉRY, à Marseille.

Nouvelle Encre. J. GARD DIJON *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant* MÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Pape

RUGGIERI 5, place Blanche. — Feu tifice depuis 25 fr., 50 fr. 10 au dessus, emballés et emporter avec soi. **Flambeaux Shah de Pe Feux oxhydriques de couleurs** pour re illuminées:

Maladi CONTAGIEUSES, VICES DU **DARTRE**

Rue de Rivoli N° 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER — DE PARIS.

Seuls approuvés par nle de médecine et au par le gouv', après 4 a preuves publ. faites pa missions sur dix mille Seuls admis dans les h décret spl. Guérison tiques de tous les m hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 *Préparations aussi parfaites que possible.* vant rendre de grands services à l'humanit trait du rapport offl. Aucune autre méthode ne p es témoignages de supériorité. Traitement able, rapide, inoffensif, secret, économique et a hûte (5 fr. la ble de 25 bisc. 10fr. celle de 52). bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, au 1er Consultgr de midi à 6h. et par corresp.

ASTHME ET PHTHISIE

M. RICOU, chimiste, est tellement sûr de eacité de son remède contre l'asthme, l'opp et les maladies de poitrine, qu'il en envoie *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la de 6, rue des Halles, Paris.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, pso mangeaisons. Spécialité du Docteur Vaugirard, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par corresp

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARR

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dy mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cert compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cur pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wu phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sa échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses j dormir, ayant toujours le cieux de gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* e fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* o 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas m guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boî blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. c 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt pa les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les **Maladies de l'estomac** (*Gastrites, Gastralgies*), de **celles des Intestins et du Foie, des Dartres**, des **Hémorrh Congestions**, des **Constipations opiniâtres**, des **Rhumatismes**, des **Affections u** MM. Trousseau et Pidoux, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une manière culière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes affect

DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.

ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 171

PARIS-THEATRE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris. Cliché LIÉBERT.

ANNA DE LA GRANGE

E. Paz, Rédacteur en chef
GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 24 au 30 Août 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART. .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANG. .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CLXXI

ANNA DE LA GRANGE

Au nombre des artistes les plus fêtées de ce siècle, on peut citer Mme de La Grange qui a recueilli, sur les principaux théâtres de l'Europe et de l'Amérique, des ovations inouïes. Tout ce qu'un public idolâtre se plaît à inventer pour exprimer son enthousiasme aux comédiens en faveur, lui a été donné à profusion. Cet engouement, je suis le premier à le reconnaître, avait sa raison d'être, car Mme de La Grange n'a pas seulement été une cantatrice des plus distinguées, mais une tragédienne lyrique de premier ordre, assemblage de qualités fort rare, assurément.

Née à Paris, Anna de La Grange ne fut point élevée par sa famille en vue du théâtre. Elle fit des études musicales pour son agrément; son professeur était Bordogni, dont le nom n'est pas oublié aujourd'hui. Mais avec un tempérament artistique aussi puissant, la jeune virtuose ne devait pas résister longtemps à l'amour de la scène. Aussi la voyons-nous débuter fort jeune, à seize ans et demi, à Varese (Italie), dans un opéra alors à la mode : *la Chiara di Rosemberg*, de Ricci.

Ayant adopté la carrière italienne, Anna de La Grange passe tour à tour comme prima donna assoluta, soprano, à la Scala de Milan, à Venise, à Bologne, à Rome et à Trieste. Rossini la remarque et l'aide bientôt de ses conseils.

Elle chante sur ces scènes du premier ordre tout le répertoire courant, c'est-à-dire *Il Barbiere di Siviglia*, *La Somnambula*, *Lucia di Lamermoor*, *Norma*, *Nabuchodonosor*, *I Lombardi*, *I Puritani*. . . ,et autres chefs-d'œuvre de Rossini, Donizetti, Bellini, Verdi, Mercadante, etc., etc.

A Venise, elle eut, en 1848, son premier triomphe exceptionnel. Après une représentation à grand spectacle des *Horaces*, de Mercadante, à laquelle assistaient le comte de Chambord et l'illustre compositeur, le canal se peupla de plus de 20,000 gondoles, et trois sérénades furent données à ces deux personnages et à la grande tragédienne lyrique qui avait tant contribué au succès de cette belle soirée.

Dans une saison musicale qu'elle fit à Vienne, en cette même année 1848, Anna de La Grange se maria à un officier russe, le comte de Stankowitch.

Elle vint ensuite à Paris, au Théâtre-Italien, sous la direction de Corti, en même temps que la Cruvelli et Gardoni. Ses principaux succès ont lieu dans *Il Barbiere di Siviglia*, *Lucia di Lamermoor*, *l'Elisire d'Amore*, *Il Bravo*, ... c'est-à-dire aussi bien dans le genre pathétique que dans l'opéra semi-seria et l'opéra-buffa.

Comme Rossini l'avait fait en Italie, Meyerbeer apprécie, à Paris, toute la valeur de Mme Anna de La Grange dont il devient le respectueux ami. Aussi en 1849, ne pouvant lui donner la création de Fidès du *Prophète*, honneur réservé à Pauline Viardot, Meyerbeer voulut qu'elle créa ce rôle en Allemagne. Plus de deux cents fois, Mme de La Grange chanta le *Prophète* en allemand, soit à Vienne, soit à Dresde, à Berlin ou à Leipsick. A Pesth, elle alla même le chanter en hongrois.

Dans cette ville, elle atteignit une popularité considérable. C'était à l'époque de la guerre avec l'Autriche; le général Henau voulut la faire partir de Pesth en raison des ovations qu'on lui faisait comme Française. A l'issue d'une représentation qu'elle donna au bénéfice des veuves des patriotes morts pendant la guerre, eut lieu une touchante cérémonie qui compte parmi ses plus belles soirées artistiques. La scène était entièrement tendue de draps noirs parsemés d'immortelles. Des centaines de veuves et d'orphelins défilèrent avec des torches dans le jardin qui entoure le théâtre, et tous les enfants vinrent embrasser la prima-donna, aux cris mille fois répétés de : vive de La Grange. A Pesth, on lui donna encore une marque exceptionnelle d'estime en la proclamant reine des *Bohémiens*, secte honorée dans la ville et dont le prince Esterhazy était, en ce moment-là, le roi.

Anna de La Grange fit ensuite un long et brillant séjour à Saint-Pétersbourg. Pendant trois années consécutives, elle fut en première ligne sur cette scène, en compagnie de Lablache, Ronconi, Tamberlick et de Mme de Mérie-Lablache, jouant tous les rôles de soprano des opéras en cours d'exécution au répertoire.

De la Russie elle partit pour l'Amérique, où de nouveaux triomphes l'attendaient. D'abord aux Etats-Unis, ensuite au Brésil. Il serait trop long d'énumérer les ovations successives qu'on lui fit. A Boston, on donna son nom à une des rues principales de la ville; à New-York, on lui décerna une couronne d'or du plus grand prix. Dans cette ville elle se rencontra avec Rachel en 1855. Et voici un touchant épisode qui fait à la fois honneur aux deux grandes artistes :

C'était lors d'une représentation extraordinaire où tout le New-York artistique était réuni. Rachel avait choisi la tragédie de *Jeanne-d'Arc*, et n'obtint pas son succès ordinaire en raison sans doute de l'ouvrage qui parut froid ou ne fut pas compris du public américain; Mme de La Grange joua, aussitôt après, la grande scène de *I Puritani* et souleva, au contraire, la salle entière en transports enthousiastes. Rachel, loin d'en ressentir de la jalousie, voulut aussi exprimer à l'admirable tragédienne lyrique combien elle s'était sentie émue, et se rendant auprès d'elle, elle lui prit la main pour la baiser; mais Mme de La Grange, par un mouvement spontané, se jeta dans les bras de l'illustre artiste en se récriant sur cette touchante marque d'admiration. Rachel, avec son esprit rare et délicat, écrivit alors sur l'album de sa camarade ce délicieux à-propos que je suis heureux de répéter ici :

« Je puise dans le grand Corneille pour enrichir votre album; je me trouve vraiment de l'esprit, car j'use à propos de son génie.

Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste !
On demande ma joie en un jour si funeste !
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur
Et baiser une main qui me perce le cœur !!!

Camille (dit) Rachel

New-York, ce 20 octobre 1855. »

Des Etats-Unis, Anna de La Grange alla au Brésil, en 1858, où elle resta deux ans, aux appointements, fabuleux alors, de 40,000 fr. par mois.

Puis elle vint à Buenos-Ayres, qui fut une des stations les plus remarquables de toute sa carrière artistique, du 23 février au 10 août 1860. Elle fut aimée, là, jusqu'à l'adoration, et l'on comprendra facilement le pourquoi lorsqu'on saura qu'elle donna une somme de 30,000 francs pour relever l'hôpital de la ville; aussi donna-t-on son nom à une des salles de l'établissement. Un soir, une ovation lui fut faite dans des circonstances toutes particulières: les capitaines de vaisseaux des escadres américaines, anglaises et françaises, s'attelèrent à sa voiture pour la reconduire chez elle.

Après cette brillante campagne, Anna de La Grange accepta un engagement avec M. Bagier en 1861, pour commencer par Madrid, Barcelone, Séville et Grenade, en alternant ensuite entre Paris et Madrid, pendant les saisons 1863-1864, 1864-1865 et 1865-1866.

En Espagne, ses succès furent aussi grands qu'en Amérique. Sérénades, conduites,... et toutes autres ovations de ce genre lui furent prodiguées. Son buste en marbre, sculpté par un ciseau espagnol, fut placé dans la salle du Conservatoire de Madrid.

Disons en passant qu'en 1862, elle perdit son mari, le comte Stankowitch.

Allant de Madrid à Paris, sous la direction Bagier, elle fit son nouveau début dans sa ville natale, le 14 octobre 1863, dans la *Traviata*, le même soir que Nicolini débutait par le rôle d'Alfredo; Delle Sedie jouait le rôle de Germondo.

Célébrité européenne alors, elle parut à la hauteur de sa réputation et ses succès persistèrent pendant trois saisons consécutives dans *Rigoletto*, *Norma*, *Il Trovatore*, *Lucia di Lamermoor*, *Roberto Devereux*, etc., etc.

Une fois cet engagement expiré, elle retourna en Amérique, puis revint à Milan où elle reçut une sérénade des musiciens de Garibaldi, la plus belle bande de la ville.

Enfin, elle rentra à Paris, désireuse de quitter la carrière théâtrale en pleine possession de son talent, se disant, avec une grande raison, qu'une artiste ne doit jamais compromettre sa renommée en restant sur la scène jusqu'à ce que l'heure de la retraite ait forcément sonné pour elle. A la tragédienne lyrique éminente a succédé le professeur expérimenté, et Mme de La Grange rend à l'art de nouveaux services en formant, par ses excellentes leçons, des élèves appelées à ramener sur la scène sa méthode admirable; une d'entre elles, Mlle Soubre, déjà remarquée dans les concerts, est engagée au Théâtre-Lyrique, où elle saura se faire une bonne place si M. Vizentini lui en donne l'occasion.

En décrivant, même très sommairement, la carrière théâtrale de Mme de La Grange, j'ai déjà dépassé les limites qui me sont imposées; je tiens cependant à dire un mot du talent de la cantatrice.

Mme de La Grange avait une voix très étendue, souple, agile et brillante, qu'elle maniait avec une rare pureté d'exécution. A la correction elle joignait la grâce, le charme, la sensibilité, et atteignait souvent aux plus hauts élans dramatiques. Personne ne l'a dépassée dans le quatuor de *Rigoletto*, où elle lançait la note avec une émotion déchirante et une puissance irrésistible. Artiste de race, on la trouvait toujours à la hauteur de la conception des maîtres, sachant exprimer les sentiments les plus tendres et les plus humains, toujours guidée par le souffle de l'inspiration.

Aussi fut-elle l'amie de tous les grands génies de la musique de son temps : Rossini, Meyerbeer, Donizetti, comme la Pasta et Rubini, l'honoraient de toute leur sympathie; et est-elle actuellement un des professeurs les plus estimés du jour, car on sait que l'on trouvera dans ses leçons, avec les principes d'une érudition solide, le goût et l'âme, si indispensables pour former la véritable artiste.

Comme femme, Mme de La Grange est de celles qui honorent le métier de comédienne, par l'exquise distinction de ses manières et la dignité de son caractère. J'ai déjà cité plusieurs traits de générosité les plus louables, j'ajouterai un mot encore à ce sujet, en rappelant que pendant le siége de Paris, elle donna plus de trente concerts pour les pauvres et fut une des plus vaillantes femmes charitables qui desservirent l'ambulance du Théâtre-Italien.

FÉLIX JAHYER.

Une erreur s'est glissée dans nos deux derniers numéros relativement à la provenance des clichés photographiques. Celui représentant *Mme Lina Bell*, attribué à M. Franck, est de M. Mulnier, et le cliché représentant *Montrouge* sort des ateliers de M. Franck.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

OCTAVE FEUILLET

(auteur dramatique et romancier)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Reprise du *Prophète*.

Le *Prophète* n'avait pas été représenté depuis le 27 octobre 1873, deux jours avant l'incendie de la salle Le Pelletier. Ce chef-d'œuvre est incontestablement un de ceux qui méritent de figurer au répertoire de l'Académie nationale de musique. Avec les *Huguenots* et *Robert le Diable*, il forme une admirable trilogie qui fait de Meyerbeer un des plus grands génies dramatiques de la musique.

Contrairement à ce qui arriva aux deux premiers de ces ouvrages, le *Prophète* ne vit pas son succès marchandé à son apparition. Joué pour la première fois en pleine République, au théâtre de la *Nation*, en avril 1849, il fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible. Le goût du public était déjà formé à ces grandes compositions lyriques et, d'autre part, l'interprétation atteignait à une hauteur dont elle n'a jamais approché. Roger entrait à l'Opéra par le rôle de Jean de Leyde qu'il composait en grand artiste, et Mme Pauline Viardot donnait, dans le personnage de Fidès, la plus haute mesure de génie dramatique dont une cantatrice eût fait preuve. Levasseur, Gueymard, Brémond, chantaient les rôles secondaires; on peut voir, par là, si l'exécution était remarquable.

Un attrait tout particulier résultait aussi de la mise en scène, dans le ballet des patineurs, réglé avec un art charmant, et dont le motif, alors tout nouveau, devait être d'autant plus apprécié.

Il nous faut oublier un peu cette splendeur passée pour apprécier avec bienveillance la nouvelle apparition du *Prophète*. Remercions tout d'abord M. Halanzier de nous avoir rendu cet ouvrage grandiose où le génie de Meyerbeer éclate tout entier. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la puissance ou de la souplesse de cette musique, si élevée dans les endroits dramatiques, si légère et si charmante dans les airs de ballet, qui restent les plus beaux que Meyerbeer ait écrits.

L'exécution d'aujourd'hui ne saurait être comparée à celle d'autrefois. Villaret, le seul ténor, peut-être, en mesure de jouer ce rôle gigantesque de Jean de Leyde, a eu de bons moments dans la grande scène de la chapelle, mais il n'est point là aussi à son aise que dans la *Juive*, par exemple. La belle voix de Mlle Bloch est très appréciable, sans doute, pourtant elle ne saurait rendre le caractère dramatique et puissant de Fidès. Mme Fursch-Madier a de très grandes qualités, sans être tout à fait à la hauteur du personnage de Bertha. Bataille est mou dans Oberthal, ainsi que M. Menu dans Zacharie, l'un des anabaptistes; MM. Gaspard et Laurent méritent des éloges dans Mathisen et Jonas, les deux autres *hommes noirs*.

L'exécution du ballet des patineurs a eu quelques faiblesses. Pour la chorégraphie, nous n'avons que des louanges pour M. Rémond et la très charmante Mlle Righetti.

La mise en scène est digne de l'Opéra. Les décors sont fort beaux : celui du troisième acte, le décor de neige, est surtout remarquable ainsi que le tableau de la cathédrale, dont la disposition est des plus grandioses. L'embrasement du palais, au dernier acte, a également produit le plus grand effet.

Malgré les quelques critiques que nous avons cru devoir faire, nous engageons fortement nos lecteurs à profiter de cette reprise pour aller entendre le *Prophète*, un des ouvrages qui souffrent le moins de l'immensité de la nouvelle salle, parce qu'il est écrit dans les plus larges proportions qu'un compositeur ait encore donné à une œuvre lyrique.

PALAIS-ROYAL

Reprise de la *Rue de la Lune* et rentrée de Ravel.

Reprise de *Ah! que l'Amour est agréable*, 4 actes, de MM. Varin et Delaporte.

Le théâtre du Palais-Royal a un répertoire inépuisable. Il vient de sortir de ses cartons deux grands succès d'autrefois.

Dans le premier : la *Rue de la Lune*, on a revu avec plaisir Ravel revenir au théâtre de ses premiers succès. Toutefois le personnage a semblé un peu jeune pour l'excellent comique.

Ah! que l'Amour est agréable a beaucoup diverti. Ces grisettes, victimes de l'amour, sont fort intéressantes; le succès de la pièce de MM. Varin et Delaporte a été celui du premier soir. Mme Faivre continuait ses débuts par le rôle de Léona; elle a joué avec une bonne humeur entraînante et une grâce parfaite. Sa place est désormais assurée sur cette joyeuse scène. Complimentons aussi Luguet, Pellerin, Montbars et Raimond, tous très réjouissants dans cette amusante comédie.

PORTE-SAINT-MARTIN

Première représentation de : Le *Miroir magique* féerie-ballet en trois actes et huit tableaux, de MM. Dreyfus, Gredelue et Debillemont.

Reprise de l'*Éclat de rire*, drame en trois actes, de Jacques Arago et Martin.

Le nouveau spectacle composé par MM. Ritt et Larochelle est de nature à plaire aux spectateurs bigarrés de la saison d'été, moins délicats que ceux qui suivent les théâtres pendant l'hiver. Une féerie et un drame, voilà de quoi satisfaire la curiosité de messieurs les collégiens en vacances et de leurs parents.

Le *Miroir magique* ne se recommande pas cependant par l'originalité de la conception. Cela ressemble à toutes les anciennes féeries. C'est l'histoire du monarque Croquembouche qui voit, par l'effet d'un miroir, disparaître l'une après l'autre toutes ses illusions.

Des ballets, des intermèdes de pantomime, des trucs assez réussis et des calembredaines, égayent de temps à autre ce sujet un peu rebattu. Les décors, les costumes sont d'un aspect brillant. On a paru beaucoup goûter le changement à vue de la prison en jardin des fleurs.

L'*Éclat de rire*, joué à la Gaîté en 1840, avec un succès qui fit époque, paraît un peu vieillot en 1876, mais ce drame simple et fortement conduit a encore porté sur le public, grâce à Taillade, chargé du rôle principal.

Le sujet peut être rappelé en quelques mots : Un jeune homme, employé dans une maison de banque, a détourné une somme de mille francs pour sauver sa mère. Surpris par son patron au moment où il remettait le billet dans sa caisse, il devient fou sous le poids d'une vive émotion. Les auteurs nous font alors assister à des scènes de folie les plus diverses. Enfin, leur héros est ramené à la vie par d'abondantes larmes qu'il verse en voyant passer un enterrement qu'on lui dit être celui de sa mère.

Rappelé à la fin des deuxième et troisième acte, Taillade a obtenu un succès très grand et très mérité.

Madrigal pour Anna

—

Les beaux fruits peints par les soleils
Dans les feuilles d'un paysage,
Et que marquent des points vermeils,
Ressemblent à votre visage.

Ces signes de rare douceur
Leur viennent de nos ciels de France
Et sont leurs taches de rousseur.
— Cueillons ceux-là de préférence.

Comme vous gais, à peine mûrs,
En plein vent, mais d'espèce heureuse,
Paris parfois entre ses murs
Dore leur pulpe savoureuse.

Ils sont poinçonnés comme vous :
Leur odeur est fine et légère;
L'Italie en a de plus doux,
Mais l'orange est une étrangère.

O taches de rousseur, semis
D'or précieux sur un fond rose !
Caprice seulement permis
A la peau qu'un sang jeune arrose!

Dans votre fin rayonnement
Que jalouse la beauté pâle,
Demeurez sur ce fruit charmant,
Brunes et saines comme un hâle.

ALBERT MÉRAT.

L'ANNEAU DES NIEBELUNGEN

—

Le grand événement artistique de la dernière semaine aura été la représentation de la nouvelle œuvre de Richard Wagner.

La presse était ainsi représentée aux fêtes de Bayreuth :

Paris a envoyé 18 journalistes; Londres, 18; New-York, 14; Berlin, 20; Vienne, 15; la Hollande, 2.

La partition de l'*Anneau des Niebelungen*, unique en son genre par ses proportions, et écrite dans des données spéciales au chef de la musique de l'*avenir*, ne saurait être appréciée d'après les articles publiés jusqu'à ce jour par ceux qui ont assisté à la représentation.

L'ouvrage se compose de quatre parties :

1° *Rheingold.*
2° *La Walkyrie.*
3° *Siegfried.*
4° *Le Crépuscule des Dieux.*

Chacune de ces parties exige une soirée pour sa représentation. La soirée d'ouverture a été magnifique. On télégraphiait immédiatement de Bayreuth à tous les journaux de Paris :

« La représentation du *Rheingold* a commencé à sept heures. La salle était comble. Il y avait dans la loge des princes vingt souverains, parmi lesquels figuraient l'empereur du Brésil et l'empereur d'Allemagne, lequel a été accueilli par de bruyantes acclamations. La représentation n'a pas été troublée un seul instant.

La musique de l'orchestre invisible, les magnifiques décors et l'habile machinerie ont produit une grande impression sur le public, qui a fait entendre à plusieurs reprises de vifs applaudissements.

La représentation s'est terminée à neuf heures et demie. Richard Wagner a été appelé au milieu d'applaudissements frénétiques, mais il a évité toute ovation. L'empereur Guillaume est resté jusqu'à la fin de la représentation et a parcouru ensuite en voiture découverte, avec la grande-duchesse de Bade, les rues de la ville, qui étaient brillamment illuminées. L'empereur quittera probablement notre ville mercredi. »

Les jours suivants, des télégrammes semblables ont été adressés pour dépeindre le succès des autres parties de l'ouvrage.

Mais, nous le répétons, tout en reconnaissant la valeur du compositeur allemand, nous sommes de ceux qui pensent qu'il faut attendre pour juger les quatre livrets que Wagner, littérateur, a cru devoir écrire sur l'épopée nationale des *Niebelungen*, si admirable de simplicité ; comme aussi pour apprécier, à son juste mérite, une musique qui affiche la prétention d'annihiler les trésors du passé sous des inventions merveilleuses.

Musique de l'avenir? Nous le verrons bien. Ayons seulement quelque patience et ne soyons pas disposés à accepter à l'avance, au préjudice de chefs-d'œuvre écrits dans une forme qui a charmé tant de générations, des beautés d'un aspect tout nouveau, qui ne s'offrent pas encore à notre esprit avec une parfaite clarté.

NOUVELLE

AVENTURES
ET

Historiettes théâtrales

—

DEUX SOUS BIEN PLACÉS

—

Cette très véridique histoire pourrait facilement servir de canevas à un roman-feuilleton interminable, en quatres parties, et portant ce titre affriolant : *Aventures d'une pièce de deux sous, d'une grisette, d'un poëte et d'un contrôleur du théâtre des Variétés.*

Nous — dans notre modestie bien connue — nous allons nous contenter d'esquisser à grands traits le scénario de cette épopée aussi intéressante que pathétique.

PROLOGUE

La pièce de deux sous.

Dans une maison de la rue Saint-Jacques — numéros impairs — demeurait, au cinquième étage, une jeune ouvrière, que nous appellerons Jenny, parce que ce nom n'a jamais servi à désigner les habitantes des mansardes.

Dans une autre maison de la rue Saint-Jacques — numéros pairs, cette fois — demeurait, au même étage que la jeune fille d'en face, un poëte lyrique, que nous désignerons sous le prénom d'Ernest, parce qu'il est d'usage de donner aux poëtes lyriques des prénoms sonores.

Or, les beaux yeux de Mlle Jenny aimaient à se promener et parcouraient fréquemment la distance qui les séparaient du lyrisme de M. Ernest. D'où le choc se fit un beau matin.

Le lyrisme d'Ernest ayant rencontré les beaux yeux de Jenny, ne trouva rien de mieux à faire que d'inspirer audit Ernest quelques strophes bien senties à l'adresse de la petite voisine.

Ernest transcrivit sa pièce de vers sur une belle feuille de papier glacé, puis se demanda par quel moyen il les ferait parvenir à destination, sans compromettre celle qui devait les recevoir.

Il se décida à placer, au milieu de sa feuille de papier glacé, une superbe pièce de deux sous, à replier dessus les quatre coins de la page, à bouchonner solidement le petit paquet et à lancer adroitement le tout dans la chambre d'en face, la fenêtre en étant toujours ouverte.

Il visa lentement.

— Une, deux,.. et trois!

— BING! FLIC, FLAC, FLOC, TRARRRR!!!

La pièce de deux sous, mal dirigée, était allée frapper la vitre d'une fenêtre placée juste au-dessous de celle de Mlle Jenny, avait brisé cette vitre et avait ricoché, en même temps que les morceaux de verre, jusque dans la rue.

Le bonhomme qui habitait la chambre au carreau cassé fut réveillé en sursaut — car il était au plus cinq heures du matin quand l'accident arriva — et courut à sa fenêtre pour voir d'où provenait un aussi effrayant tapage.

Il vit, sur la chaussée, un jeune homme, en bras de chemise, ramasser tranquillement un petit paquet de papier blanc, et remonter dans la maison d'en face.

Le jeune homme, qui n'était autre qu'Ernest, rentra dans sa chambre et, visant mieux cette fois, lança juste chez Mlle Jenny la pièce de deux sous ornée de poésie qu'il lui avait destinée.

Le vieux du quatrième se recoucha en maugréant. Comme il doit jouer un rôle important dans cette histoire, nous devons dire qu'il était contrôleur au théâtre des Variétés et qu'il gagnait, dans ces honorables fonctions, quatre-vingt-dix francs par mois. Nous l'appellerons, si vous voulez bien, M. Gustave (cette fois, nous serions fort embarrassé s'il fallait dire pourquoi ce nom).

CHAPITRE PREMIER

La Grisette.

Les vers de M. Ernest, une fois remis dans leur droit chemin, produisirent leur petit effet.

Les rimes en étaient richissimes, le tour en était des plus galants, et la raison, — chose décisive, — y manquait totalement.

Le moyen employé par leur auteur pour les faire parvenir à leur destinataire avait beaucoup plu à Mlle Jenny : les femmes adorent qu'on jette l'argent par les fenêtres.

Bref, la correspondance aérienne eut des suites..... qu'on devine.

Ci, quatre semaines de félicité sans bornes.

Un jour Ernest dit à Jenny :

— Vois-tu, ma petite Nini, nous gaspillons ton avenir!

— Mon avenir?

— Oui : jolie comme tu l'es, avec ta voix charmante, avec ton sourire malicieux, si tu voulais travailler un tout petit peu, je suis sûr que tu ferais fortune au théâtre.

— J'y avais déjà pensé, dit Jenny en rougissant.

Le lendemain, Ernest conduisit son amie chez Boudeville, et, six mois plus tard, Mlle Jenny débutait sur le théâtre des *Bouffonneries-Théâtrales*, avec un succès à tout casser.

Après trois ans passés à ce théâtre, elle voyagea en Russie, en Angleterre, au Brésil, et revint à Paris, où elle fut classée définitivement parmi les étoiles de première grandeur.

CHAPITRE II

Le Poëte.

On pense bien que, pendant ces brillantes pérégrinations, Ernest n'avait pas été complètement oublié par Mlle Jenny, — surtout dans les commencements.

Dès que son succès lui eut donné une influence sérieuse dans son théâtre, Jenny en abusa pour forcer la main au directeur et l'obliger à recevoir les pièces d'Ernest.

Or, Ernest n'était pas un imbécile. C'était, au contraire, un garçon de beaucoup d'esprit et dont le talent n'attendait que l'occasion pour se révéler aux yeux de tout le monde.

Sa première pièce eut cent cinquante représentations : le charme très-réel de la principale interprète fut bien pour quelque chose dans ce succès, mais nous devons à notre impartialité d'historien, de déclarer que l'ouvrage en lui-même avait de très grandes qualités et méritait parfaitement la vogue dont il jouit pendant cinq mois consécutifs.

Après ce succès, un autre, puis un troisième. Quand Jenny partit pour sa grande tournée universelle, Ernest était lancé, archi-lancé. Quand elle revint, il était devenu tout-à-fait l'auteur à la mode et l'on parlait déjà des sommes fabuleuses que percevait sans cesse, pour son compte, M. Peragallo, dit le « père donné à la littérature par la Société des Auteurs. »

CHAPITRE III

Le Contrôleur.

Nous avons laissé de côté ce malheureux M. Gustave qui se recoucha en grognant, après avoir constaté que le poëte d'en face était l'auteur du « jour de souffrance » pratiqué inopportunément dans sa fenêtre.

Ce qui taquinait le brave contrôleur, c'était :

1° Que « le printemps était trop frais » pour qu'il pût laisser les choses en l'état ;

2° Qu'un carreau coûterait au moins 1 fr. 50 ;

3° Que, sur des appointements de 90 francs, une pareille somme est dure à prélever.

Rendons au contrôleur cette justice, que pas un moment il ne lui vint à la pensée d'aller réclamer auprès du poëte le paiement du carreau cassé et de se prévaloir du fameux adage :

Qui casse les verres les paie.

Quand M. Gustave descendit de chez lui, il était résolu à remplacer artistement la vitre absente par une feuille de papier bien tendue.

Il allait acheter de la colle de pâte pour se livrer à ce travail d'ajustement, quand il aperçut à la porte d'un bric-à-brac une pile de vieux tableaux, à peu près de la grandeur de la vitre brisée.

Il lui vint une idée de génie. Il choisit, parmi les croûtes informes du tas, une toile de la bonne dimension.

— Combien? dit-il au brocanteur.

— Quinze sous, tout au juste.

— Huit sous, si vous voulez.

— Prenez-le !

Et M. Gustave mit sous son bras le châssis sauveur qui allait le mettre à l'abri des courants d'air, et de leur cortége de pleurésies et de rhumes de cerveau.

Il cloua son tableau à la fenêtre, la peinture en dehors, parce qu'il trouvait le dos de la toile moins vilain et surtout moins sale que le devant, et recommença à dormir des nuits paisibles.

Trois ans plus tard, M. Gustave ayant reçu de son théâtre une gratification inattendue, à l'occasion du succès immense remporté par une pièce de M. Ernest, le contrôleur eut l'idée de se payer un carreau de verre.

Il héla un vitrier et, en attendant que l'Auvergnat eût monté ses quatre étages, il décloua son fameux tableau.

O bizarrerie des températures! le tableau qui jadis représentait, — vaguement, — un torse d'homme nu, représentait maintenant un magnifique bouquet de fleurs peintes sur un fond clair et ressortant à merveille.

La pluie avait déteint le premier tableau qui n'était qu'un masque à la détrempe, destiné à dissimuler le chef-d'œuvre qui se trouvait dessous.

M. Gustave bondit, et, dégringolant son escalier, manqua de renverser le vitrier qui lui cria :

— Eh! fouchtra! ch'était pas la peine de me faire chigne, pour vous j'en aller avant que je monte!

Le contrôleur se rendait chez un expert, lui remettait son tableau, s'entendait dire que c'était une des plus belles toiles de Hans Van Huysum, et que sa valeur dépassait certainement cinquante à soixante mille francs.

Quinze jours après, le marteau du commissaire-priseur s'abattait, à l'hôtel Drouot, sur une enchère de quatre-vingt-trois mille deux cents francs.

EPILOGUE.

Le soir même, le contrôleur réunissait à sa table, chez Brébant, Ernest, l'auteur célèbre, et l'étoile Jenny, et leur racontait cette folle histoire.

Les deux sous d'Ernest avaient rapporté un assez bel intérêt.

Les trois amis tirèrent de cet étonnant résultat deux moralités que nous présenterons humblement à nos lecteurs :

PREMIÈRE MORALITÉ.

« Il est bon de jeter parfois l'argent par les fenêtres. »

DEUXIÈME MORALITÉ.

« Quand on veut parvenir, il n'est rien de tel que de casser les vitres. »

GASPARD MUS.

LE CLOU

—

I

Pendant mon sommeil, l'Adorée
Dans la sombre alcôve est entrée.

Elle portait sous son manteau
Des clous pointus, un lourd marteau.

Sa blanche main, sa main divine
A mis un clou sur ma poitrine;

Puis, d'un seul coup, plein de vigueur,
Elle m'a transpercé le cœur!

II

Depuis lors, dans ma chair disjointe,
Je sens la douloureuse pointe.

Et l'impuissance me rend fou;
Car, si je retirais le clou,

Mon sang fuirait, morne épouvante!
Par la plaie horrible et béante...

Je vivrai donc, — j'y suis forcé, —
Le sein d'un grand clou traversé!

LOUIS DE GRAMONT.

TABLEAUX PARISIENS

—

UN ATELIER DE FLEURISTE

—

... Sous la porte cochère est accroché un écriteau, sur lequel sont peints ces mots : FLEURS ARTIFICIELLES. — *Au premier.*

Au premier étage, en effet, sur une porte, l'écriteau d'en bas est répété, mais en plus petits caractères, et, au-dessous, on lit la phrase sacramentelle :

TOURNEZ LE BOUTON, S. V. P.

Si l'on obéit à cette prescription, on pénètre dans un vaste atelier de fleuriste, où une demi-douzaine de jeunes filles travaillent activement à la fabrication des fleurs artificielles. La même pièce sert à la fois d'atelier et de magasin. C'est une grande salle, à peu près carrée; elle est cependant un peu plus longue que large. Le long des murs, dans de grands casiers en bois blanc, sont rangés des cartons pleins des fleurs déjà fabriquées. Dans un coin on a poussé le marchepied qui sert à atteindre les plus élevés de ces cartons. Au fond de la pièce se drese le comptoir, peint en jaune et chargé d'écritoires et de livres. Là trône la « patronne » de l'atelier.

Près des fenêtres sont groupées les ouvrières.

Il est pénible en général de voir des femmes s'adonner, pour vivre, à un métier, fatigant le plus souvent, et quelquefois dangereux. Cela serre le cœur; et, si indifférent que l'on soit à ce qu'on appelle de nos jours les *Questions sociales*, on se prend à réfléchir sur les moyens de remédier à la situation pitoyable où certaines femmes, où certaines jeunes filles sont réduites. Qu'un homme soit chargé des plus rudes labeurs, on n'en est guère ému. Ne doit-il pas, suivant la parole du divin Livre, *se procurer sa nourriture pendant toute sa vie avec beaucoup de travail, et*

manger son pain à la sueur de son front. Mais pour la femme, il y a de trop dures besognes, qu'on ne peut lui voir accomplir sans être un peu troublé et sans songer que l'homme est responsable des souffrances de celle qui lui a été donnée pour compagne.

Ces réflexions tristes ne sauraient être inspirées par l'aspect d'un atelier de fleuristes. En effet, rien ne ressemble moins à un métier assujettissant ou pénible que ce joli métier qui, créant les fleurs, rivalise avec les forces printanières. Les idées de *travail*, de *misère*, de *douleur*, demeurent loin de l'esprit. Il ne se présente aux yeux que des images charmantes. Comme l'a très justement remarqué un illustre écrivain de ce siècle, peut-être, de tous les ouvrages que puissent faire les femmes, les fleurs artificielles sont-elles celui dont les détails leur permettent de déployer le plus de grâces. Quel métier pourrait mieux convenir à des jeunes filles? Les mouvements qu'il exige sont coquets, délicats, les pensées qu'il éveille sont fraîches et bien féminines! Enfin, il n'y a pas là un labeur qui réclame une attention scrupuleuse; on peut, en fabriquant des fleurs, rire et babiller à son aise...

Les ouvrières ne s'en font point faute. Tout en travaillant à qui mieux mieux, l'une à frapper des feuilles avec des matrices d'acier, l'autre à préparer des fils d'archal ténus pour les tiges, celle-ci à colorier, celle-là à coller les pétales, — elles causent à mi-voix, se montrent leur ouvrage, échangent leurs impressions sur tout et sur beaucoup d'autres choses encore...

Cela, certes, est un gracieux, un ravissant tableau, — bien digne de tenter la plume d'un poëte ou le pinceau d'un artiste.

G.

LA COMPAGNIE FRANÇAISE DU TÉLÉGRAPHE DE PARIS A NEW-YORK

—

Une Compagnie française se constitue en ce moment, avec M. Pouyer-Quertier comme président, et un conseil d'administration composé de plusieurs notabilités financières, pour l'établissement d'une ligne télégraphique directe entre Paris et New-York. Cette Compagnie est au capital de 33 millions de francs, et la Société de Crédit industriel prête son concours à l'émission.

Les intérêts du commerce et de l'industrie, ceux même de la politique internationale réclamaient depuis longtemps cette nouvelle communication entre les deux mondes. En effet, les cinq câbles existants qui aboutissent sur les différents points de l'Amérique, ont tous leur point de départ ou d'attache en Angleterre. Les dépêches de ou pour le nouveau continent doivent donc passer nécessairement sur le territoire britannique, et elles courent ainsi le risque d'être portées à la connaissance d'intéressés qui en tirent parti.

Supposons une complication diplomatique. Les dépêches électriques venues de notre pays et du continent sont arrêtées et, pour communiquer avec l'Amérique, on se trouve réduit aux lenteurs de la malle. Sans pousser l'hypothèse jusque-là, on comprend que l'industrie et le commerce ont besoin d'être maîtres de leurs renseignements, de les recevoir le plus tôt possible et de lutter à chances égales avec leurs concurrents, comme rapidité d'informations.

C'est ce qui n'a pas lieu en ce moment. Les fabricants anglais, les exportateurs, les marchands du pays savent toujours, avant ceux du reste de l'Europe, les prix des matières premières, cotons, métaux, grains, etc., sur les marchés américains, et les besoins d'articles d'importation européenne pour chaque place. Ils agissent en conséquence, et arrivent à coup sûr avant leurs rivaux.

Dès l'année 1867, un câble télégraphique français avait été concédé, de Brest à Duxbury, près de Boston, et une compagnie s'était formée pour l'exploiter. Mais elle a été rachetée, avec une forte prime, par les compagnies anglaises, qui ont ainsi jusqu'à présent assuré leur monopole.

Cette absorption n'est plus à craindre. La Société dont nous annonçons la formation s'organise avec des capitaux français, sous une direction exclusivement française; elle a un avenir assez brillant et une situation assez bien assise, dès le début, pour que personne ne songe à la faire disparaître. En effet, il résulte des calculs établis avec la plus grande précision, que les bénéfices nets monteront à 10 0/0 du capital, dans les premières années, et qu'ils ont toute chance d'atteindre 12 ou 14 0/0, à mesure que les communications entre les deux mondes prendront du développement.

La nouvelle Compagnie doit entrer en possession de son câble dès l'été prochain.

Mais, une fois constituée par la souscription de son capital, elle pourra commencer le service, grâce à l'alliance qu'elle a conclue avec une Compagnie existante; cette alliance lui permettra, au besoin, de continuer ses envois de dépêches, même si le câble venait à être momentanément avarié. Enfin toutes les précautions sont prises et toutes les responsabilités sont nettement déterminées pour assurer le succès de la pose et de la mise en activité du câble.

C'est ainsi que les affaires réussissent et donnent des résultats avantageux. Aussi, la Compagnie du câble de Paris à New-York est-elle assurée du concours du public français, qu'elle mérite à tous égards.

PETITES NOUVELLES

—

— D'un commun accord entre M. Halanzier et les auteurs, MM. Jules Barbier et Victorin Joncières, la *Reine Berthe*, ne sera pas représentée à l'Opéra. A la place de cet ouvrage en deux actes, M. Halanzier a promis à M. de Joncières de lui monter un grand ouvrage après *Françoise de Rimini* et *Polyeucte*.

— Les *Deux Veuves*, de Félicien Mallefille, interprétées par Coquelin Cadet, Prud'hon, Mlles Baretta et Samary, paraîtront prochainement sur l'affiche de la Comédie-Française.

— Mercredi a eu lieu, à l'Opéra-Comique, l'installation de M. Carvalho par M. de Beauplan, chef du bureau des théâtres au ministère des beaux-arts. Il n'y a pas eu de présentation officielle. Les artistes de la troupe qui étaient venus au théâtre ont reçu l'avis qu'ils seraient convoqués individuellement par le nouveau directeur. Les pourparlers continuent pour des renouvellements d'engagement. M. Barnolt a déjà signé.

On prête à M. Carvalho bien des intentions qu'on voudrait lui voir prendre. Il faut attendre quelques jours encore avant d'être fixé sur les intentions du directeur. Plusieurs journaux ont parlé d'une reprise de l'*Etoile du Nord* avec M. Faure dans le rôle de Peters. Nous saluerions avec joie la rentrée du grand artiste sur le théâtre de ses débuts, mais nous ne pouvons ni confirmer ni démentir cette nouvelle, car voici ce que nous apprennent nos informations :

Faure, en ce moment, ne s'appartient plus. Il a signé, avec un *impresario* anglais, un traité qui investit celui-ci du droit de disposer, pendant un certain temps, de l'illustre chanteur, moyennant trois mille francs par représentation.

L'entrepreneur serait libre de conduire l'artiste là où il voudra, l'Opéra-Comique n'est pas excepté. C'est donc avec cet entrepreneur que M. Carvalho aurait à traiter pour l'exécution du projet qu'on lui prête. Les conditions du contrat dont on nous a parlé rendent douteuse la réalisation de cette idée.

— Faure va donner des concerts et des représentations extraordinaires en France, en Belgique et en Hollande. L'Opéra impérial de Vienne voudrait l'engager pour des représentations françaises d'*Hamlet* avec Mlle Nilsson.

— Voici la réponse de M. Vizentini au vote de la Chambre qui lui alloue 200,000 fr. de subvention :

Le Théâtre-Lyrique rouvrira le 1er septembre avec *Dimitri*, où rentreront M. Duchesne et Mmes Zina Dalti et Engalli, et où M. Melchissédec débutera dans le rôle de Lusace.

Le 2 septembre, reprise d'*Obéron*. M. Lepers, Mmes Sablairolles et Salla reprendront leurs rôles dans cet opéra, où nous aurons, en outre, trois débuts intéressants :

Celui de Mlle Girard dans Puck ;

Celui de M. Caisso dans Oberon ;

Et enfin celui de M. Michot dans Huon de Bordeaux, son premier grand succès.

La *Statue*, de Reyer, sera jouée fin septembre pour les débuts de M. Bouhy. Cette pièce alternera avec le *Timbre d'argent*, de M. Camille Saint-Saëns.

Puis viendront :

Lucrèce Borgia, pour les représentations de Marie Sass ; le *Bravo*, de M. Salvayre, avec Melchissédec dans le rôle du Bravo ;

Le *Capitaine Fracasse*, de M. Emile Pessard ;

Et enfin, la *great attraction* de cette première campagne d'hiver : *Paul et Virginie*, de M. Victor Massé, interprété par Capoul et Mlle ***.

— M. Vizentini, directeur de l'Opéra-National-Lyrique, a signé avec MM. Edmond Gondinet et Guiraud, un traité pour un opéra-féerie dû à cette collaboration, et qui sera représenté en janvier 1868.

— M. Victor Massé a trouvé une Virginie : c'est Mlle Cécile Ritter, sœur du pianiste de ce nom, élève très distinguée du Conservatoire de Bruxelles. *Paul et Virginie* fera son apparition dans la seconde moitié de l'hiver au Théâtre-Lyrique.

Giralda, d'Adolphe Adam, sera reprise à ce théâtre, pour les débuts du baryton Boyer et ceux de Mlle Louisa Singélée.

— La réouverture de l'Odéon aura lieu le lundi 4 septembre avec les *Danicheff*. Comme répertoire, on s'occupe des *Fourberies de Scapin* et des *Précieuses ridicules*.

— M. Montigny, directeur du Gymnase, vient d'engager une artiste qui a été très remarquée en province par son talent et sa grâce person-

nelle. Mlle Dinelli débutera dans les *Compensations*, trois actes en vers, de M. Paul Ferrier. Les autres interprètes sont Saint-Germain, Blaisot, Martin, Lenormand, Georgis; Mlle Hélène Monnier, Persoons et Jeanne Bernardt.

C'est cette pièce qui, reçue à la Comédie-Française où elle ne pouvait être représentée qu'à une époque encore lointaine, a été retirée par l'auteur et portée au Gymnase.

— Au Gymnase, la lecture de la pièce, en quatre actes, de MM. Nus et de Courcy, a eu lieu.

Les rôles ont été distribués à Mmes Blanc (Dupont-Vernon), Legault, Lesueur, Monnier; MM. Landrol, Worms, Saint-Germain, Pujol et Achard.

On voit, par cette distribution, l'importance qu'attache la direction à la pièce de MM. Nus et de Courcy.

— Samedi, M. Louis Davyl a lu aux artistes de la Porte-Saint-Martin son grand drame de cape et d'épée, *Coq-Hardi*, qui sera interprété par l'élite de la troupe, Dumaine et Mlle Dica-Petit en tête. L'effet a été très grand.

— La *Fille de Madame Angot* vient de rentrer aux Folies-Dramatiques pour permettre au Théâtre-Historique de répéter généralement son grand drame d'ouverture : *Marceau, ou les Enfants de la République*.

L'importance exceptionnelle du spectacle historique de ce drame éminemment populaire n'exige pas moins de huit jours de relâche.

C'est donc le 1er septembre qu'aura lieu la première représentation.

Disons en passant que cette reprise aura presque l'importance d'une nouveauté, car le drame émouvant de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson n'a pour ainsi dire jamais été représenté avec tous ses développements scéniques comme il va l'être au Théâtre-Historique.

— Les répétitions d'*Il signor Pulcinello* vont commencer mercredi prochain au théâtre de l'Athénée-Comique, qui rouvre ses portes le 10 septembre, et reste définitivement sous la direction de M. Montrouge.

— MM. Ritt et Larochelle viennent de prêter gracieusement M. Lacressonnière au Théâtre-Historique pour une création importante dans le drame de MM d'Ennery et Poupart-Davyl.

— Lundi, lecture au théâtre du Château-d'Eau de la pièce d'ouverture.

Titre : *le Crime de Villefranche*, drame de Maurice Coste.

Nous félicitons le directeur, M. Doray, de ce souvenir envers son ancien collaborateur.

Voici le tableau de la troupe du Château-d'Eau : Mmes Méa, Céline d'Embrun, Prévieux, Marty, Louise Magnier, Nantier, Gabrielle, Marguerite, Fany Cartier.

MM. Dugaril, artiste et administrateur, Gravier-Pougaud, Pericault, Damiens, Deletraz, Arondel, Bessac, Bunel, Prika, Doural, Lacotte, Monval, Mabire, [illegible]loton, Gustave, Géniol, Guillou.

— Mlle Tallandiera a failli être tuée samedi aux courses de Trouville. Les chevaux de la voiture dans laquelle elle était se sont emportés; le véhicule a versé, et Mlle Taillandiera, qui est toujours très souffrante de la poitrine, a été contusionnée en plusieurs endroits. Elle a pu, toutefois, revenir le lendemain à Paris, souffrant beaucoup de ses blessures.

— Mardi, un commencement d'incendie, plus menaçant que celui de la semaine dernière, s'est déclaré à l'Opéra, dans un magasin de décors dans lequel on ne va jamais avec de la lumière. La malveillance serait-elle pour quelque chose dans tout cela?

Grâce à de prompts secours, on a pu arrêter immédiatement le feu, mais quelques fragments de décors des *Huguenots* et de *Faust* ont été brûlés.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Faguetre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Tuillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Reger. — Pron Lincoet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pezzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Dumain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — B. Pas & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémente Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Preliy. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Renvière. — Céline Chaumont Lesueur, — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — [illegible] — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*

20 *francs, rendu rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 à 104 et 105 à 156, est également en vente au prix de :

16 *francs pour Paris.*

Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris........... *un an,* 14 *fr.; six mois,* 7 *fr*
Départements. — 16 *fr.;* — 8 *fr.*
Etranger.. ..... — 20 *fr.;* — 10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; le 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

GRAND GYMNASE PAZ

34, Rue des Martyrs, 34.

Mouvement raisonné, Massage médical, Hydrothérapie complète, Traitement spécial des Maladies chroniques de l'appareil nerveux et des voies digestives, Difformités du corps, Déviations de la colonne vertébrale.

Salle de sudation (nouveau système) pour le traitement des affections rhumatismales.

Salles d'inhalation et de pulvérisation des Eaux minérales naturelles d'Enghien, Cauterets, la Bourboule, etc., pour les maladies de la gorge et de la poitrine.

SOUSCRIPTI N
DES
ACTIONS DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE
DU
TÉLÉGRAPHE
DE PARIS A NEW-YORK

tatuts passés devant Mᵉ DUFOUR, notaire à Paris, les 25 juillet et 9 août 1876

Capital SOCIAL : **33** MILLIONS de Francs
DIVISÉ EN 66,000 ACTIONS DE 500 FR. CHACUNE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. POUYER-QUERTIER, G. O. ✻, ancien ministre des finances, *président* ;
De DOMPIERRE-D'HORNOY, G. O. ✻, vice-amiral, ancien ministre de la marine, sénateur, *vice-président* ;
Comte d'HESPEL, sénateur ;
Comte de VALON, ancien député, conseiller général de l'Eure ;
Le marquis de LA ROCHE-LAMBERT, ✻, trésorier-payeur général ;
Le comte de LAMBERTYE ;
Emile GALLET, O. ✻.

De CHAUVIN, ingénieur-électricien.

OBJET DE LA SOCIETE

La Compagnie a pour objet la création et l'exploitation d'une communication télégraphique entre la France et l'Amérique.

Le droit d'établir cette communication a été accordé à M. Pouyer-Quertier par le gouvernement français.

En 1867, un câble a été établi entre Brest et Duxbury (près Boston), mais la Société qui le possédait l'a vendu avec un bénéfice considérable et, depuis lors, toutes les lignes qui relient l'Europe à l'Amérique appartenant à des Compagnies anglaises, l'intérêt de notre commerce et de nos relations extérieures nécessite la création nouvelle.

RENDEMENT

Le bénéfice peut s'évaluer d'après les recettes réalisées dans les 12 derniers mois par les lignes anglaises.

Ces recettes s'élèvent en moyenne à plus de 50,000 francs par jour.

La Compagnie directe, avec un seul câble, fonctionnant sans interruption depuis cinq mois au milieu des cinq autres câbles anglais, a perçu 1,437,600 francs, ce qui, dans cette proportion de recettes, lui assure 3,450,000 francs après les 12 premiers mois de son exploitation.

La Compagnie française, entourée de garanties exceptionnelles, est en droit de compter sur un résultat semblable, et l'extension sans cesse croissante des communications lui fait espérer à courte échéance la possibilité de réaliser des bénéfices supérieurs à 10 0/0.

De plus, il résulte des études faites et des propositions déposées par des constructeurs de premier ordre, qu'avec les 33,000,000 de francs demandés la Compagnie française pourra :

1° *Entrer en jouissance de son câble dans le courant de l'été prochain* ;
2° Avoir une ligne terrestre américaine dont elle n'aura point à payer l'entretien pendant vingt ans ;
3° Conserver un fonds de roulement suffisant pour la marche de ses opérations.

Les constructeurs avec lesquels on traitera seront responsables de la pose du câble.

Enfin, par suite des alliances sagement préparées, la Compagnie pourra commencer son service quelques semaines après sa constitution, et sera, autant qu'il est possible, à l'abri des chances d'interruption.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE A PARIS
Le MARDI 22 Août, de 10 h. à 4 h.
A LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL
72 — *rue de la Victoire* — 72

VERSEMENTS

En souscrivant	50 fr.
A la répartition	75
Le 15 octobre 1876	125
Le 15 janvier 1877	125
Le 15 avril suivant	125
Total	500 fr.

Les souscripteurs auront, à toute époque, à partir de la répartition, le droit d'anticiper tout ou partie des versements, avec escompte calculé à 5 0/0 l'an.

Toutes les formalités seront remplies pour l'admission à la cote officielle de la Bourse.

ON SOUSCRIT sans frais au *Comptoir financier*, 2, r. Croix-des-Petits-Champs, Paris

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 815ᵉ livraison (19 août 1876). — TEXTE : La Conquête blanche, par M. William Hepworth Dixon. 1875. Texte et dessins inédits. — Dix DESSINS de Riou, Th. Weber, E. Guillaume, A Marie, Taylor et Bertall.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dʳ CABARET, 1 vol. en vente maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO
Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorrhagies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec Indicateur pratique de l'emploi.

MARQUE DÉPOSÉE

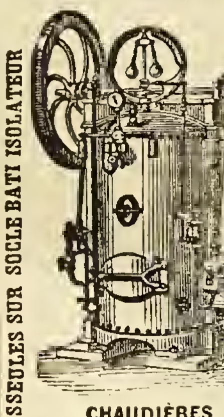
Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 20
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

EN VENTE
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie
35, *quai des Augustins*

L'Idole, par Paul Perret, 1 vol. in-12...... 3 fr.
Les Confidences de Claudine, par Mélanie Bourotte, 1 vol. in-12.............. 3 fr.
Les Cœurs simples, par H. Audeval, 1 vol. 3 fr.
Valérie, par Lee Benedict, traduction de P. Duquesnoy, 1 vol. 3 fr.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner ; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu. s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES **inexplosibles** *Nettoyage facile* ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS.*

4 FR. PAR AN — *TREIZIEME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS
PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

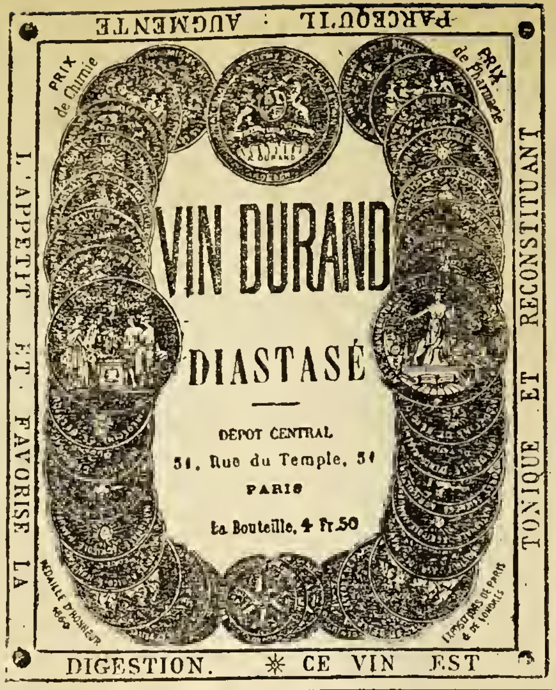
Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs.—Tableau et prix des coupons échus.— Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires.—Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés.— Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE,
CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs,—les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement. — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste



MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Flacon : 5 fr. — **PEAU DU VISAGE** — Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bᵈ St-Denis, 26

AUX ASTHMATIQUES
risse véritablement l'asthme, la toux, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph dame (E.-et-Loir). Défie toute concurre de succès et des milliers de guér. Preu

DÉCOUVI
Plus d'Ast
Suffocation
Indication *gratis* et *f*
le Cᵗᵉ CLÉRY, à Mar

Nouvelle Encre. J.
n'oxydant pas les Plumes, n'epais.
MÉDAILLE D'OR, 1874 _ Chez tous l

RUGGIERI 5, place Blanche. tifice depuis 25 fr., au dessus, embal emporter avec soi. **Flambeaux Shah** **Feux oxhydriques de couleurs** illuminées:

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS. Rue de Rivoli Nº 62

Mala
CONTAGIEUSES,
DART
Seuls approuv nˡˢ de médecin par le gouvᵗ, a preuves publ. missions sur di Seuls admis da décret spᵉˡ. Gu tiques de tous hom. fem. et enfᵗˢ. Vote d'une récompen *Préparations aussi parfaites que pos* vant rendre de grands services à l'h trait du rapport offᵉˡ. Aucune autre méth les témoignages de supériorité. Trai able, rapide, inoffensif, secret, économi chûte (5 fr. la bᵗᵉ de 25 biscᵗˢ. 10 fr. celle d bonnes pharmacies du globe et r. de Riv au 1ᵉʳ Consultᵒ grᵗᵉˢ de midi à 6 h. et par c

ASTHME ET PHTH
M. **RICOU**, chimiste, est tellement cacité de son remède contre l'asthme et les maladies de poitrine, qu'il en e *franco* pour 1 franc, à qui lui en fai 6, rue des Halles, Paris.

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczem** mangeaisons, Spécialité du *Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Pa

SANTÉ A TOUS SANS MEDECI
Par la délicieuse Farine de Sa
REVALESCIERE DU BAR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR
DU BARRY & Cᴵᴱ 26, PLACE VENDÔME, PA

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipation mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nau vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, phell, Schorland, Ure, Angclatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements.* Il ne pouvait plus se tenir sur ses dormir, ayant toujours le cieux gonflé.

Cure nº 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthm* fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* 9 ans. C'était terrible, et des médeci avaient déclaré qu'il n'y avait pas guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — La *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cᵉ, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

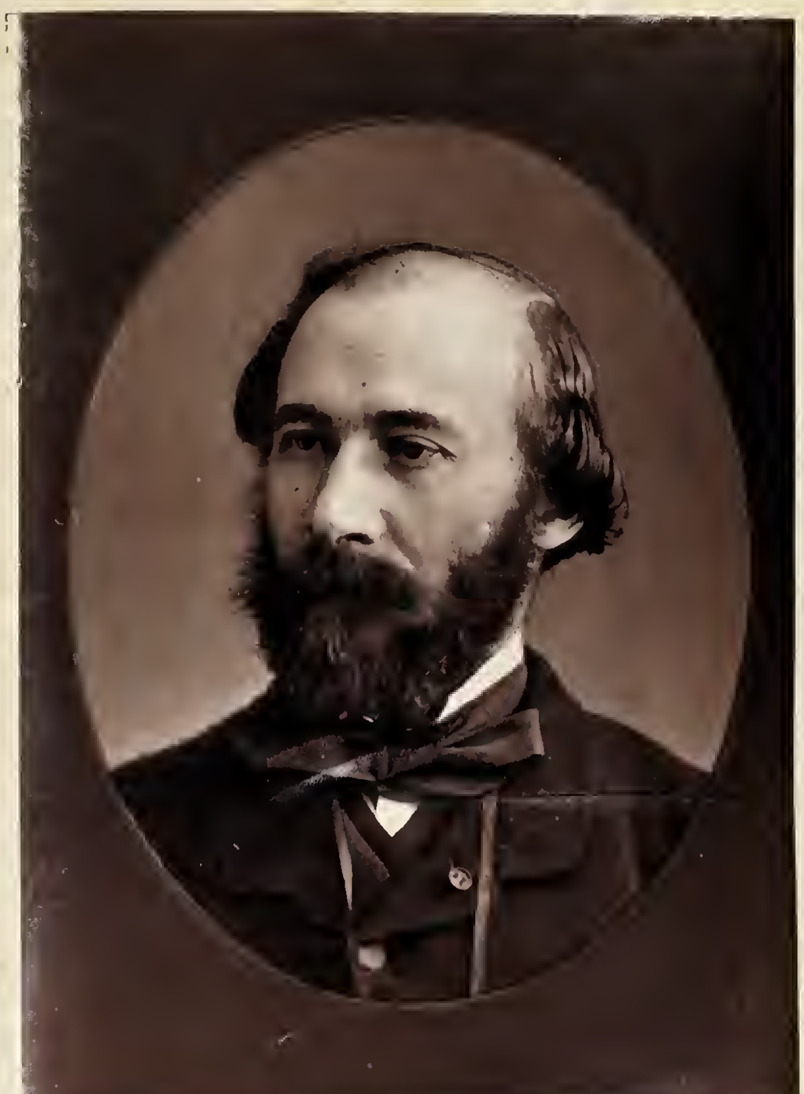
4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 172

PARIS-THÉATRE

DRAME

AUTEURS DRAMATIQUES

COMEDIE



Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris Cliché FRANCK.

TRAGEDIE

MUSIQUE

OCTAVE FEUILLET

YVES & BARRET Sc. G. BOUVY del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 31 Août au 6 Septembre 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

—

CLXXII

OCTAVE FEUILLET

—

Octave Feuillet est un des esprits les plus distingués de la littérature contemporaine. Romancier ou auteur dramatique, il a toujours conservé l'élégance de la forme, le goût dans le détail, la délicatesse de la pensée, ce qui ne l'empêcha point de faire preuve quelquefois d'une imagination hardie et de savoir peindre de grands caractères, comme, par exemple, dans sa remarquable étude de la vie mondaine : *Monsieur de Camors*.

Né le 11 août 1812, à Saint-Lô, où son père était secrétaire général de la préfecture, Octave Feuillet fit ses études à Paris au lycée Louis-le-Grand. Passionné pour le travail, il remporta dès cette époque de brillants succès.

Ses goûts pour la littérature se manifestèrent de bonne heure; ce ne fut pourtant qu'à l'âge de trente-trois ans, en 1845, que parurent ses premiers écrits. Collaborateur de Boccage et de A. Aubert dans un roman intitulé : le *Grand Vieillard*, publié par le *National*, il signa cette œuvre du nom de Désiré Hazard; puis se donna pendant trois ans au théâtre où il fit preuve d'imagination dans cinq comédies importantes qu'il n'a point fait figurer cependant, lors de la réimpression de ses œuvres complètes, sans doute parce que les principales avaient été faites en collaboration et que depuis lors, il a toujours travaillé seul, aussi bien pour le théâtre que dans le roman.

Voici les noms de ces ouvrages et le théâtre où ils ont été représentés :

Février 1845. — *Une Nuit terrible*, avec Varin et Xavier, au Palais-Royal.

15 novembre 1845. — *Un Bourgeois de Rome*, comédie en un acte, à l'Odéon.

25 mai 1846. — *Echec et Mat*, drame en cinq actes, avec Boccage, à l'Odéon.

Palma, drame en cinq actes, également avec Boccage et au même théâtre.

2 novembre 1848. — *La Vieillesse de Richelieu*, comédie en cinq actes au Théâtre-Français.

On comprend parfaitement qu'avec sa nature ardente pour le travail, mais éprise de la recherche du détail, Octave Feuillet n'ait pas trouvé une complète satisfaction dans la collaboration où chacun met son esprit et son tempérament, ce qui ne permet pas de donner à la *toilette du style* un goût irréprochable. Aussi le jeune écrivain chercha-t-il à faire preuve d'originalité en écrivant, à l'instar d'Alfred de Musset, une suite de proverbes et de saynètes dans lesquels il allait pouvoir montrer tout le raffinement de son style et la délicatesse de son esprit.

Ces proverbes et ces nouvelles, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, obtinrent un succès considérable et classèrent leur auteur parmi les meilleurs écrivains du jour.

Qui n'a lu *Rédemption*, *la Crise*, *la Partie de Dames*, *le Village*, *Dalila*, *le Cheveu blanc*, *la Fée*, *l'Urne*, *Alexis*, *la Clef d'Or!* petits chefs-d'œuvre empreints de la plus exquise sensibilité où la nature rêveuse et pleine d'amabilité d'Octave Feuillet se révèle toute entière.

Ce n'est point là le produit d'une imagination puissante, et pourtant on ne peut nier l'invention dans ces nouvelles charmantes, brodées sur le canevas le plus léger; la meilleure preuve en est que, de la plupart d'entre elles, l'auteur dramatique a tiré plus tard, pour la scène, non-seulement des comédies attachantes, mais de grands drames à effets qui ont tenu le public en haleine pendant plus de cent représentations consécutives.

Avant de suivre Octave Feuillet au théâtre, n'oublions pas une belle étude publiée à cette époque, 1848, dans la *Revue nouvelle*, sous ce titre : *Onesta*. Elle offre, avec celles de la *Revue des Deux-Mondes*, un contraste remarquable. Ici, c'est la passion ardente, colorée comme le ciel italien sous lequel elle prend naissance, et l'on sent déjà le souffle hardi qui s'est encore agrandi postérieurement dans deux ou trois autres productions du romancier.

Parmi les *Nouvelles* qui passèrent les premières du livre au théâtre, je citerai la *Crise*, comédie en un acte, représentée au Gymnase le 7 mars 1854, par Mme Rose-Chéri, avec un réel succès.

Le 19 avril 1855 : *Péril en la demeure*, comédie en deux actes, à la Comédie-Française, fut bien accueilli et resta longtemps au répertoire. Mais son succès n'égala pas celui du *Village*, comédie en un acte, représentée le 2 juin 1856 sur la même scène où elle est encore donnée de temps en temps, et qui reste une des études les plus parfaites de l'auteur.

En 1857, *Dalila* parut pour la première fois au Vaudeville, sous les auspices de Mlle Fargueil, qui en fit une admirable création. Repris à la Comédie-Française, si ce bel ouvrage n'a pas retrouvé l'enthousiasme du premier soir, au moins a-t-il paru digne de notre première scène.

Avec Feuillet, il faut aller tour à tour du théâtre au roman. C'est ainsi qu'avant *Dalila*, deux livres avaient paru : la *Petite Comtesse* en 1856 et en 1857, le *Roman d'un Jeune Homme pauvre*, simple et touchante histoire, remplie des plus gracieux détails, qui produisit un tel effet sur le lecteur que l'auteur n'hésita pas à la transporter sur la scène du Vaudeville, où elle fut représentée le 22 novembre 1858.

Souvent, dans le passage du livre au théâtre, l'œuvre perd de sa saveur; la peinture des caractères, si délicatement étudiée et rendue avec tant de précision dans le récit, ne se retrouve pas toujours dans le dialogue où elle est pour ainsi dire déchiquetée; mais dans le cas présent, Octave Feuillet, tout en ayant été obligé de modifier son roman, et de remplacer certaines scènes exquises par d'autres, a eu le bonheur d'être bien inspiré. Une infinité de détails charmants, tels que la scène du déjeuner chez la portière, la fête villageoise où Mlle Pierson fit un si joli début, eussent suffi au succès de l'ouvrage quand bien même il n'y eut pas eu cette scène capitale de la tour, si forte, si dramatique, et dans laquelle Lafontaine s'éleva jusqu'au sublime.

Après une étude de mœurs : *Sibylle*, parue comme roman, Octave Feuillet donna successivement au théâtre :

La *Tentation*, comédie en cinq actes, et *Rédemption*, comédie en cinq actes, toutes deux représentées en 1860, au Vaudeville, avec un succès relatif dont Mlle Fargueil fut l'héroïne.

Puis vint : *Montjoye*, comédie en cinq actes représentée au Gymnase en 1863, et qui est, selon moi, l'ouvrage dramatique le plus complet de Feuillet. L'œuvre est forte; c'est une peinture de mœurs traduite avec une vigueur et une sûreté de jugement remarquables. Aussi compte-t-elle parmi les chefs-d'œuvre inscrits sur les écussons qui décorent l'intérieur de la salle du boulevard Bonne-Nouvelle.

La *Belle au Bois dormant*, comédie en cinq actes, donnée au Vaudeville, en 1865, n'eut pas le succès des précédents ouvrages et ne se soutînt même qu'en raison du nom de l'auteur.

Après ce quasi-échec, Feuillet reparut plus brillant que jamais, en 1867, avec un livre de premier ordre : *Monsieur de Camors*. Tout en conservant l'élégance de son style, et la délicatesse de ses aperçus, il révéla une grandeur de conception qu'il n'avait point encore atteinte. On ne lui eût jamais supposé tant d'audace, car son personnage principal va jusqu'au cynisme. Peu de romans renferment d'aussi poignantes situations entourées de détails aussi suaves et aussi gracieux. C'est à la fois l'œuvre d'un sévère dessinateur et d'un coloriste étincelant.

Puis vinrent *Julia de Trécœur* et un *Mariage dans le monde*.

Quand j'aurai cité le *Cheveu blanc*, le *Pour et le Contre*, deux petits actes d'une trame légère, mais délicieusement écrits et qu'on revoit toujours avec plaisir à la Comédie-Française, *Julie* et le *Sphynx*, de tapageuse mémoire, il ne me restera plus rien à mentionner, parmi les œuvres dramatiques d'Octave Feuillet.

Malgré de brillants écarts en dehors de sa manière ordinaire, le talent de Feuillet peut se résumer en quelques mots : le goût, l'habileté, la délicatesse de l'esprit, la distinction, l'élégance du style, toutes qualités dont on retrouve l'essence chez l'homme, estimé de tous ses confrères pour la parfaite aménité de son caractère.

Officier de la Légion d'honneur depuis 1863, Octave Feuillet a remplacé Scribe à l'Académie française le 3 avril 1862.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

RÉJANE
(du Théâtre du Vaudeville)

REVUE DES THÉATRES

Il y a eu cette semaine disette absolue de *premières représentations*. Le fait, en soi, n'a rien d'extraordinaire, puisque quelques théâtres seulement sont restés ouverts pendant les mois de juillet et d'août.

Septembre va ramener avec lui les artistes actuellement en tournées et nous aurons, pendant une quinzaine de jours, à enregistrer nombreuses pièces nouvelles et débuts importants.

Notre compte rendu théâtral se bornera donc forcément à consigner aujourd'hui seulement deux faits qui, d'ailleurs, ne sont pas sans importance, surtout en raison des milieux où ils se sont produits: l'Opéra et la Comédie-Française.

Dans une des dernières représentations du *Prophète*, à l'Opéra, M. Menu, qui chante le rôle de Mathisen, s'est trouvé subitement indisposé. M. Berardi, la nouvelle basse chantante engagée par M. Halanzier et qui devait débuter le surlendemain dans la *Juive*, a dû le remplacer sans aucune préparation. La voix chaude et vibrante du nouveau pensionnaire de l'Opéra a été très remarquée et le public, voyant l'émotion du débutant, l'a encouragé par de vifs applaudissements. M. Berardi s'est tiré à son grand honneur de ce pas difficile.

Dans la *Juive*, il s'est fait apprécier à sa juste valeur, et son succès n'a pas été un seul instant douteux. M. Berardi n'est pas un nouveau venu pour Paris. Nous nous rappelons très bien l'avoir entendu dans *Freyschutz* et *Roméo et Juliette*, au Théâtre-Lyrique, sous la direction Carvalho; son organe, exceptionnellement large et bien timbré, le recommandait tout naturellement pour l'Opéra.

A la Comédie-Française, une indisposition également subite de Mlle Reichenberg aurait arrêté, jeudi, la représentation du *Duc Job*, si Mlle Barretta, qui n'avait jamais joué le rôle et ne l'avait même pas répété, ne s'était gracieusement offerte pour remplacer sa camarade. Nouvellement nommée sociétaire, la jeune et charmante artiste faisait preuve, en cette circonstance, d'un véritable dévouement, car la tâche était des plus périlleuses; mais, hâtons-nous de le dire, elle a mis tant de grâce et de charme dans l'interprétation de son rôle que le public l'a chaleureusement récompensée de son audacieuse entreprise.

Puisque nous sommes à la Comédie-Française et que nous nous sommes bornés, jusqu'ici, à noter dans nos petites nouvelles la rentrée de Coquelin-Cadet au bercail dont il n'aurait jamais dû sortir, disons que le joyeux comédien a été remis en pleine possession de son emploi, et qu'on l'a revu avec beaucoup de plaisir, cette semaine, dans les *Plaideurs* et les *Précieuses ridicules*.

LES INQUIETS

L'*inquiétude*, ce phénomène nerveux qui chez nous tous, une situation étant donnée, se produit, chez beaucoup de gens est une affection chronique véritable.

Leur état normal est d'être *inquiets*. Ils sont *inquiets* comme d'autres sont phthisiques — par vice de nature.

Nous pourrions définir l'*inquiet*: celui qui s'occupe outre mesure du « *Que dit-on de moi?* »

Apelle, par exemple, qui se cachait derrière son tableau pour entendre les critiques de la foule, était un *inquiet*.

Mais les développements qui vont suivre feront comprendre mieux encore qu'une définition « l'*infirmité morale* » que nous avons en vue.

Elle est fort répandue dans le monde impressionnable des artistes et des gens de lettres; et surtout curieuse à étudier dans ce monde-là? Tel de nos collègues de la presse perdra l'appétit et le sommeil s'il a rencontré dans son article du soir une lettre retournée.

Tous, aux jours de nos débuts, nous sommes tombés en des fureurs *bleues* devant une de ces fautes typographiques insignifiantes qui, après avoir échappé au correcteur, échappent toujours au lecteur; mais tandis que, chez les uns, cette faiblesse n'est que passagère, elle subsiste et persiste chez les autres.

J'en pourrais citer qui ont trente ans de pratique quotidienne et qui, à chaque tartine nouvelle livrée par eux à la publicité, éprouvent encore le battement de cœur du commençant...

« Cela est-il bon? cela est-il réussi? quel accueil va faire le public à ce nouveau produit de ma pensée? »

Et la fièvre les prend....

Au café, l'*inquiet* observe du coin de l'œil le consommateur qui tient en main *son* journal.... Anxieusement, il épie sur sa figure les moindres moues, les moindres sourires qu'il commente, qu'il interprète, qu'il traduit. Et comme du fond du cœur il envoie au diable l'importun qui vient le déranger — lui ou l'autre !....

L'anecdote suivante est arrivée à un *inquiet* de ma connaissance; elle est caractéristique, et tous les *inquiets* la comprendront bien.

X... — je veux taire son nom — a publié il y a quelques mois un de ces livres, comme il en paraît chaque année plusieurs centaines, dont la critique s'occupe sommairement, mais dont le tirage s'écoule peu à peu, grâce à la clientèle indulgente des chemins de fer. Quand on s'embarque pour un voyage de quelques heures, tout est bon pour tuer le temps.

Il y a huit jours notre auteur, qui s'en retournait à Juvisy où il habite, se trouve dans un compartiment de première classe tête à tête avec une jeune femme élégante, distinguée, charmante. D'une main, elle tenait un petit sac de voyage tout coquet; de l'autre, un volume vert pomme tout neuf.

X...., qui détaillait avec une attention curieuse la toilette de sa jolie compagne de voyage, jeta les yeux sur le livre.... c'était son roman! O bonheur! elle va le lire devant lui, et sur son gracieux visage il suivra la gaieté, la douleur, l'émotion, tous les sentiments qu'il a essayé de peindre!....

La fièvre le saisit, il se rejette dans un coin, attentif, ému par avance, *inquiet*....

La jeune femme tire de son sac un couteau de nacre et se met à couper les feuillets lentement nonchalamment, s'interrompant à toute minute pour donner un regard distrait à la campagne. Bref, l'opération durait encore quand on signala Juvisy.

— Descendre! descendre sans savoir ce que pense de mon œuvre cette femme adorable; non, non! poussons jusqu'à Orléans; je payerai le supplément.

Aux cris réitérés de « *Juvisy! Juvisy!* » X... fait la sourde oreille et le train continue sa course.

La jeune femme parcourt la première page, la seconde, la troisième..., cinq, six, sept pages, elle lit. Sa figure n'a pas changé d'expression. Elle pose son livre à côté d'elle et se met à lisser ses cheveux avec un petit peigne d'écaille.

Je vous laisse à penser les tortures du pauvre diable.

On approchait d'Orléans et la vingtième page était à peine entamée, et le joli visage n'avait encore rien laissé percer de ses impressions.

— Madame s'arrête à Orléans? demande X... qui voulait savoir...

— Non, monsieur.

— Je n'en aurai pas le démenti! pensa-t-il.

Et il dépassa Orléans avec elle.

Le soir, à Bordeaux, le signet de la jeune femme était à peine au tiers du volume.

— Ce roman vous intéresse-t-il? demanda avec *inquiétude* le pauvre diable.

— Je ne sais encore, fit-elle sèchement.

Pousser la conversation, c'eût été retarder la lecture; X... se tut. A Bayonne, elle descendit.

— Madame! madame! lui cria X..., vous oubliez votre volume.

Et il courut haletant pour le lui rendre.

— Mon Dieu! monsieur, dit-elle, j'ai déjà plus de colis que je n'en puis porter.

Et elle disparut.

X... revint à Juvisy par le premier train qui voulut bien le ramener.

Les gens *inquiets* ont des façons particulières de vous sonder sur votre sentiment à leur endroit. Par exemple, ne soufflez mot à un *inquiet* de son œuvre, jamais il ne vous demandera ouvertement ce que vous en pensez; mais il aura toutes sortes de détours subtils pour amener la conversation sur ce sujet.

— Figurez-vous que je suis très-ennuyé...

— Vraiment?

— Oui... je viens de publier, etc., etc.

Alors, tout en vous contant quoi que ce soit, il dresse l'oreille, chacune de vos exclamations, chacun de vos gestes, le tour de vos répliques, votre silence même, tout est saisi par lui et par lui commenté.

L'*inquiet*, pour ce qui le concerne, est doué d'une rare intuition, d'une sagacité étonnante. Dans l'œil de son interlocuteur, l'*inquiet* lit le blâme ou l'éloge.

L'*inquiet* porte son inquiétude partout avec lui. Dans la rue, il lui semble que tous les passants le regardent : Celui-ci a souri, se moquerait-il de moi ?

La moindre attaque dirigée contre lui dans une feuille hostile le trouble, l'agite....., que dis-je ? la plus petite allusion qu'il croit pouvoir s'appliquer ! et il en voit partout : « Qu'a-t-on voulu dire? est-ce bien de moi qu'il s'agit ? pourquoi celui-ci me prend-il à parti ? que lui ai-je fait ? ne serait-ce point un tel qui le pousse ?... »

Et sa pauvre tête de travailler et les conjectures d'aller leur train !...

Meyerbeer était un *inquiet* dans l'acception la plus complète du mot ; *inquiet* jusqu'à la puérilité !

On sait l'histoire des répétitions générales de *Robert le Diable*.

Devant la décoration mesquine du 2e acte :

— Quoi ! si peu de frais ! vous n'avez donc pas confiance dans ma partition ?

Devant la toile du cloître, merveilleuse pour l'époque :

— Quoi ! tant de frais !... c'est donc un succès de décors que vous cherchez?... vous n'avez donc pas confiance dans ma partition ?...

Nous pourrions multiplier les anecdotes, car l'*inquiétude* de Meyerbeer était légendaire. La moindre critique dans la plus mince gazette lui causait des insomnies affreuses. De Berlin, il écrivait à son fidèle Brandus :

« L'*Aspic musical* prétend que le *Pardon de Ploërmel* n'est pas un progrès sur les *Huguenots*. Qu'ai-je donc fait à l'*Aspic musical?* Voyez ces messieurs. C'est un malentendu. Prenez dix abonnements à l'*Aspic musical*. »

Pauvre homme !

Les natures *inquiètes* sont en général très portées au découragement. Elles ont besoin de compliments, voire de flatteries. Sur ces natures, la pique d'émulation n'a pas de prise. Elles fuient la lutte.

« *Ah! prenez garde! votre rival vous distance!* » mauvais moyen pour relever le moral de l'*inquiet*. Dites-lui carrément :

« *Vous distancez votre rival*, » et s'il ne le distance pas, il le distancera...

L'*inquiétude* n'est pas une affection particulière aux artistes et aux gens de lettres. Je connais en dehors de ces deux catégories beaucoup de personnes qui, par exemple, ne peuvent mettre le pied dans un salon sans se figurer que tout le monde a les yeux sur elles.

« Ne suis-je pas ridicule ? mon habit va-t-il bien? ma cravate est-elle bien mise ? »

Préoccupation constante, acharnée, paralysante... ce sont des *inquiets*.

Parlez à voix basse avec quelqu'un, devant un *inquiet*, il s'imaginera aussitôt que c'est de lui qu'on s'occupe.

Il a dîné trois fois dans une maison, jusqu'où s'étendent les obligations contractées ? que doit-il comme politesse ?

Rester dans la mesure juste. — *Source d'inquiétudes!*

L'*inquiétude* affecte différemment les gens, selon leur tempérament et selon leur condition. Il en est chez lesquels elle se reporte tout entière sur la *santé*. Le malade imaginaire est un *inquiet*

Combien de comédiens et de chanteurs rompus au métier sont pris tous les soirs des mêmes transes au moment de paraître en public !...

Ce pauvre Grenier, qui vient de mourir si brusquement, était un *inquiet*. Après avoir joué trois cents fois la *Belle-Hélène*, il vous demandait encore avec anxiété, quand il vous rencontrait, s'il avait bien dit la veille: « *Trop de fleurs ! trop de fleurs !* »

Dans toute administration, il y a les employés *inquiets;* ceux qui, chaque matin, arrivent au bureau avec la préoccupation de savoir en quelle humeur se trouve à leur égard le chef dont la main capricieuse tient leur avenir.

Partout où il y a distribution de faveurs, il y a des *inquiets*.

« *Suis-je bien en cour?* » Idée fixe, incessante... Tous ces courtisans empressés sur le passage du prince, des *inquiets !* Ils vont lire dans le regard du maître leur hausse ou leur baisse présente. Racine mourut d'un regard de travers de Louis XIV. Racine était un *inquiet*...

A ces grands noms d'*inquiets* qui sont venus se glisser sous notre plume, nous pouvons joindre Jean-Jacques Rousseau dont cette infirmité morale abrégea certainement les jours ; nous pourrions même, n'était la crainte de remonter trop haut, y joindre Louis XI, nature *inquiète* s'il en fut...

Vous voyez que c'est un défaut bien porté dans l'histoire !...

N'importe ! à une époque où l'aplomb, l'assurance et le cynisme mènent seuls au succès, ceux qui en sont atteints feront sagement de s'en guérir...

GABRIEL GUILLEMOT.

Aux Femmes qui passent

Mignonnes, qui, matin et soir,
Passez charmantes par les rues,
Douces au cœur, douces à voir,
Et tout de suite disparues ;

Parce que toutes vous avez
Un instinct de grâce mutine,
Quand vous posez sur les pavés
La pointe de votre bottine ;

Et que vous êtes le hasard,
L'imprévu fugace, la chose
Qui nous laisse dans le regard
Comme un éclair joyeux et rose ;

Le temps que vous preniez nos yeux
Aux mailles de votre corsage,
Un trouble, hélas ! délicieux
Se glisse dans l'esprit du sage.

Brune ou blonde, mirage égal,
La pensionnaire ingénue,
La *grisette*, cet idéal,
La marquise, cette inconnue,

Et ce couple parisien,
Redoutable à ceux qui s'attardent,
Petite dame et petit chien,
Minois roses qui nous regardent,

Avec confiance on les prend,
Parfaites à l'abri des doutes,
Notre pauvre cœur est si grand
Pour les y faire tenir toutes !

Toutes avec leurs petits airs,
Leurs nez malins, et sur leurs bouches
Leurs jolis rires froids et clairs
Ou leurs grandes mines farouches.

Alouettes de boulevard,
Que suivent les pas des artistes,
Sans cesse en route, tôt ou tard,
Soleil et chansons des jours tristes ;

En jupon triple, en jupon blanc,
En robe verte, grise ou bleue
Avec les houppes du volant
Qui sont les plumes de la queue ;

Gais et subtils frissonnements,
Grâce adorable, beauté même,
Oiseaux légers, oiseaux charmants,
Femmes qui passez, je vous aime.

ALBERT MÉRAT.

Le Baiser Royal

Madame la Reine va sortir, pour accomplir sa promenade quotidienne, — solennellement. La voici qui sort du palais. Les manants se mettent aux fenêtres, et les bourgeois comme les manants, et comme les bourgeois les gentilshommes. C'est que jamais on ne vit Reine plus mignonne et plus ravissamment jolie. Elle a dix-huit ans. Elle est « blonde comme les blés. » Elle a un tout petit pied. Certes, pour être son amant, ne fût-ce qu'un quart-d'heure, on signerait volontiers un pacte avec l'Exécré,— encore qu'en enfer il fasse une chaleur insupportable, et qu'on y reçoive une société bien mêlée.

Sa Majesté sort du palais, suivie de son royal cortége. Elle est montée sur une blanche haquenée, qui porte un caparaçon d'or et secoue gentiment sa tête où sonnent des clochettes d'argent. A quelque distance de la Reine chevauche l'archichambellan, grave et ventru, qui toujours accompagne sa souveraine, au trot, au trot, au petit trot. A côté de la Reine, sur un poney gris-pommelé, galope la plus jeune et la plus fûtée des demoiselles d'honneur, celle que Sa Majesté préfère à toutes les autres.

En avant et en arrière marchent à pied les Gardes, tout de blanc et d'or habillés, coiffés de gracieux chapeaux qu'ornent des plumes bleu de ciel. Ils ont, pour écarter les drôles irrespectueux qui veulent contempler la Reine de trop près, de longues hallebardes.

De la foule pressée, par moments, s'élève une longue acclamation, un brouhaha d'enthousiasme. Puis des clairons, chanteurs de tous les triomphes, avec la joyeuse voix de leurs larges bouches de cuivre, lancent aussi, par intervalles, autour de la royale promeneuse, le sonore salut de leurs notes de métal.

Elle dilate ses narines roses et semble savourer, — regardant de haut son bon peuple, — l'encens des adulations. Cependant, elle est en proie à d'autres pensées ; pensées profondes, pensées tristes, qu'elle essaie de chasser, en vain, et qui, peu à peu, la dominent. Une teinte de mélancolie se répand sur son doux visage ; ses lèvres font une petite moue, qu'on prendrait d'abord pour un baiser prêt à s'envoler à tire-d'aile. Et

les bourgeois qui croisent la pimpante cavalcade, tout en saluant jusqu'à terre, de se demander *in petto* : « Qu'a donc notre Reine aujourd'hui ? »

La demoiselle d'honneur a remarqué aussi la physionomie exquisement boudeuse de sa maîtresse auguste. Elle se penche sur sa selle, et dit à l'oreille de la Reine.

— Votre Majesté paraît contrite ? Elle est pourtant plus belle que jamais. Une peine secrète aurait-elle l'inqualifiable audace de tourmenter son âme ?

— Hélas ! répond la souveraine, j'ai de sérieux motifs pour déplorer ma destinée. Oui, vraiment, des motifs sérieux. Il est vrai que je suis : LA REINE ! — et que mon peuple m'idolâtre. Mes désirs, à peine formulés, sont exécutés sur-le-champ. Les impôts aussi rentrent bien, et cela me permet des dépenses très agréables. Mais ce qui me désole, c'est la société qu'il me faut recevoir. Ces jeunes seigneurs musqués, pommadés, calamistrés, et galonnés et dorés sur toutes les coutures, qui, la bouche en cœur et roulant des yeux de carpe, disent qu'ils meurent d'amour pour moi et ne s'en portent que mieux, m'agacent fort les nerfs, vois-tu. Ma cour entière me fait la cour ; cela me semble intolérable. Quand toute une sainte journée, j'ai dû écouter les déclarations banales, les séculaires madrigaux de ce tas de muguets, il me prend, — à moi qui, pourtant, suis une personne comme il faut, — des envies de taper du pied, de casser la vaisselle et d'administrer des chiquenaudes à monsieur l'archi-chambellan. Ah ! je voudrais...

Elle s'arrête ; mais un aveu est sur ses lèvres.

— Votre Majesté... voudrait ?... insinue la demoiselle d'honneur.

— Ma Majesté, dit la Reine, voudrait pour amant...

Elle s'arrête encore, puis ajoute, très-bas, comme pour escamoter le mot :

— Un poëte !

— Un poëte ! Ah ! madame, on dit que ces gens-là sont si mal élevés !

— Mal élevés, oui, c'est possible, reprend la Reine en rougissant. Mais ils ont le mérite au moins de ne point parler la langue de tout le monde. Et ce doit être si gentil qu'on fasse pour vous des sonnets où l'on vous compare à la lune, aux étoiles et au soleil ! Puis, les poëtes sont des enfants, des enfants malades et maussades, qu'il faut dorloter et soigner, et gronder parfois (pas trop fort) ; et dans l'amour qu'on a pour eux entre une maternité charmante. On est à la fois leur maîtresse, leur amie et leur sœur mystique... Mais qu'est-ce ? dit-elle, s'interrompant. Ce rassemblement, d'où vient-il ?

En effet, un désordre se manifeste. Dans tout le cortège, il se fait un mouvement de recul, suivi d'un arrêt. Des rumeurs éclatent. Le peuple se rue, avec des cris, au milieu des Gardes blancs et or, qui ne songent point à le repousser. L'archi-chambellan suant, soufflant, la face empourprée, passe à travers les groupes au galop, et, montrant un homme dans la foule :

— Lèse-Majesté ! glapit-il d'une voix que l'émotion étrangle. Saisissez-le ! saisissez-le ! Rendez-vous maîtres de ce drôle, et qu'il aille passer le restant de ses jours dans un cul de basse-fosse !

Surprise de cet ordre féroce, la Reine frappe de son talon mutin le flanc de sa blanche haquenée et court au prisonnier ; car déjà on a mis la main au collet du coupable, et l'on va l'entraîner dans le cul de basse-fosse susnommé. Mais à la vue de la Petite Majesté, nul ne bouge et l'on fait silence. Cependant les Gardes ne lâchent point leur captif.

— Qu'y a-t-il ? demande la royale petite personne, et qu'a fait cet homme ?

— Un crime sans nom ! un crime inouï, qui rappelle les plus mauvais jours de notre histoire ! réplique l'archi-chambellan, toujours hors de lui. Il était planté à cette place et, sur le passage de Votre Majesté, ne s'est point découvert.

Un murmure d'indignation parcourt la foule. Le prisonnier ne s'en émeut pas autrement. Avec une hardiesse que ne justifie ni son costume, assez délabré, ni son air, quelque peu famélique, il relève la tête, regarde en face la Reine, et dit :

— Madame, pardonnez-moi. Je suis coupable, il est vrai, mais bien involontairement. Madame, je suis poëte lyrique. J'ai nom Lélio. Je fais des vers dont les rimes sont extrêmement riches. En cela, hélas ! je ne ressemble guère à mes rimes. Mais si ma profession est peu lucrative, Madame, elle est très absorbante. Tout à l'heure, à l'instant, je cherchais justement une rime rare pour le dernier vers d'un sonnet. Cas grave, duquel j'étais préoccupé au point de ne plus savoir même si je me trouvais seul et dans un lieu fermé, ou dehors au milieu d'une foule. Et je n'ai pas entendu le bruit de votre cortège, et je n'ai pas vu votre royale personne. Les poëtes sont ainsi. Une fois qu'ils sont en train de rêvasser, si leur corps demeure sur terre, baste ! leur âme part pour la Lune, notre satellite, ou pour Mercure, ou pour Saturne, qui a un si curieux anneau. Alors nous ne savons plus ce qui se passe ici-bas et nous laissons passer les Reines sans les saluer. C'est mal, je le confesse. Mais est-ce pendable ? Je vous adjure de me faire grâce ; et en retour, à votre fête, j'écrirai en votre honneur une cantate, et une bonne, ce qui n'est point commun, Madame....

Mais la Reine interrompt le rimeur d'un geste brusque...

— Il suffit, dit-elle ; la cause est entendue !

Puis, s'adressant aux Gardes :

— Lâchez ce malheureux ; son crime est mince, si crime il y a.

Et comme l'irascible archi-chambellan esquisse une intervention, elle le foudroie d'un : « *Tel est notre bon plaisir !* » qui n'admet aucune réplique.

Enfin, leste et preste, elle saute à bas de sa haquenée, en jette la bride aux mains du pauvre chambellan complétement ahuri, et va droit à Lélio.

— Approchez, dit-elle, je vous veux parler.

Lélio s'avance tandis que la foule recule, en sorte que la Reine et le Poëte se trouvent seuls, au centre d'un cercle de gens de toutes conditions.

Le rimeur commence une phrase de gratitude. Mais, pour la seconde fois, la Reine l'interrompt :

— Pas d'effusion, dit-elle, écoute. Veux-tu venir à ma cour ? J'ai besoin d'aimer. Tu m'aimeras. Viens. Je te donnerai de splendides habits, en noir velours ou en satin cramoisi. Tu auras des valets, un appartement somptueux. On te parlera chapeau bas ; même les seigneurs te salueront. Toi, tu feras pour moi des vers. Nous ne penserons qu'à nos amours. Mes ministres gouverneront. Viens ! Pourquoi ne réponds-tu pas ? Hésiterais-tu à devenir l'amant de la Reine ?

Lélio, alors :

— Je n'hésite pas, je refuse. Je ne m'appartiens plus. Je suis l'esclave d'une autre Reine. J'ai une amie à laquelle tous mes rêves d'amour sont consacrés. Son nom ? Rosette. Elle a des cheveux fauves, pleins de soleil. On la dirait coiffée d'un couchant estival. Comme elle fut pour moi l'Irrésistible, elle est à présent l'Inoubliable. C'est pourquoi je ne puis vous suivre. Si mon refus vous offense, vous pouvez rappeler vos Gardes et me faire jeter dans un cachot.

Ces mots sont prononcés d'un voix ferme et brève, et l'humble suppliant de tout à l'heure a pris une fière attitude.

Un moment, la Petite Majesté demeure interdite. Mais l'explosion de colère que Lélio attend ne se produit point. Seulement une brume d'ineffable désolation voile les beaux traits de la jeune Reine et, pendant un instant, éteint le resplendissement de son angélique visage.

Elle dit :

— C'est bien. Je comprends. Tu as une amie plus jolie que moi ; tu la préfères à moi. Tu as raison. Mais au moins, afin de me montrer que tu n'es point fâché de ma rencontre... embrasse-moi. Veux-tu ?

— Ah ! de grand cœur, dit Lélio.

Alors, en présence de tous, au milieu de l'universelle stupeur, la Reine lui tend sa joue. Mais lui, naïvement, et voulant faire bien les choses, lui met son bras autour de la taille, l'attire, et, se baissant, l'embrasse sur la bouche, *en pigeonne.* Habitude de poëte.

La Reine toute rouge se rejette en arrière, court à sa haquenée, saute en selle, et, sans se retourner, part au galop.

Le cortège se remet en marche. Mais la Reine reste muette. La demoiselle d'honneur favorite n'ose lui adresser la parole. Les clairons ne sonnent plus leurs fanfares de joie. Les lourdes hallebardes ne quittent plus l'épaule des Gardes, qui « imitent le silence de leur Reine, *autour d'elle rangés.* » L'archichambellan, tête basse, l'œil atone, ne donne plus signe de vie, si ce n'est que de temps à autre, on l'entend soupirer : *O tempora ! ô mores !* Et sur le passage de la pauvre Majesté, plus de hourrahs, plus d'acclamations ; au lieu de vociférer en sujets bien pensants, les bourgeois se contentent de soulever leurs chapeaux, comme s'ils comprenaient que le bon petit cœur de leur dame est bien gros, et qu'il ne faut point, par des criailleries intempestives, arracher l'auguste affligée à ses méditations tristes.

Ainsi se poursuit la longue promenade. Quand on est arrivé aux portes de la ville, on rebrousse chemin, toujours en silence, pour rentrer au palais. D'ordinaire, le royal cortége ne prenait que les grandes voies, les boulevards nouvellement percés. Mais cette fois, personne ne s'inquiétant de la route suivie, on s'engage en des rues tortueuses, détournées. L'une d'elles, même, est si étroite qu'il s'y produit un encombrement, où la Reine et son entourage sont englobés. On fait halte, pour attendre que les gardiens de la paix publique viennent rétablir la circulation. Machinalement la Reine lève les yeux ; à une fenêtre d'une vieille maison délabrée, dans un encombrement de capucines, elle voit un couple enlacé.

— Des amoureux ! pense-t-elle avec amertume.

Un mouvement de l'homme lui permet de voir son visage. C'est Lélio, rentré en son humble logis, après son aventure, que, sans doute, il raconte à sa maîtresse.

— Ah ! ah ! se dit la Reine, voyons donc cette fameuse Rosette ! »

Elle regarde attentivement et voit une femme

rousse, d'un roux carotte, chafouine, blafarde, chlorotique, *laide*. Une colère effrayante monte à la gorge de la Reine.

— Mort de ma vie! s'exclame-t-elle à voix haute, moins soucieuse que jamais, dans son amoureux dépit, de l'étiquette et du qu'en-dira-t-on.

— Voilà donc celle que me préfère ce rimailleur! Cette créature blême et débile est ma rivale, ma rivale heureuse! Par Dieu! ceci n'est plus un crime de lèse-majesté, c'est bien pis : un crime de lèse-beauté! Mais il est inepte, ce Lélio! Il me dédaigne, pour *ça!* Mais cette chétive poupée ne doit même pas savoir aimer. Mais je suis dix fois, cent fois plus jolie qu'elle! Qu'est-ce que cela signifie?

Autour de la Reine, transportée d'un courroux tragique, tous se taisent consternés. — Alors un vieux courtisan, appelé Agathoclès, qui possède à fond la science du cœur humain, et qui, depuis le début de la promenade, a observé sans souffler mot, s'approche respectueusement, et dit :

— Madame, que Votre Majesté ne se mette point en colère. Les rimeurs sont gens lunatiques. Ils meurent généralement dans la boue. Mais ils vivent dans les nuages. Ils se préoccupent peu des réalités et n'ont que chimères en tête. Ils se font je ne sais quel idéal, dont ils attribuent toutes les perfections à la première femme venue, princesse ou paysanne; qu'elle soit belle ou laide, pourvu qu'elle se montre pour eux douce et compatissante, peu leur importe. Leur imagination est telle, qu'ils croient à cette bien-aimée des beautés qu'elle n'a point. — Vous ne devez pas en vouloir à ce Lélio de vous préférer une femme laide : il ne vous a même pas *vue*, pas plus du reste qu'il ne la voit, elle. Le seul avantage qu'elle ait sur vous, Madame, c'est qu'il l'a rencontrée la première; et voilà pourquoi c'est elle qu'il célèbre dans ses sonnets, ses ballades et ses rondeaux.

La petite Reine baisse la tête, confuse, et ne répond point.

— Je vois que vous me comprenez, reprend le sagace Agathoclès. Désormais donc, vous ne penserez plus aux poëtes, et vous vous contenterez de vos jeunes courtisans.

Mais à ces mots, soudain la Reine se redresse. Une étrange clarté flamboie en ses prunelles :

— Ah! s'écrie-t-elle, je comprends, oui, que ceux qui portent en eux-mêmes les infinies richesses de l'idéal sont peu touchés de l'éclat de nos diadèmes. Mais, plus fortunée que bien des Reines, j'ai reçu le baiser d'un rêveur et dans ce baiser d'une seconde, j'ai fait passer toute mon âme. Homme! cela suffit à remplir une existence. Retournons au palais; mais que nul ne s'avise désormais de me parler d'amour! J'emporte sur mes lèvres un brûlant souvenir auquel je dois rester FIDÈLE JUSQU'A LA MORT.

LOUIS DE GRAMONT.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

ROUEN. — THÉATRE-FRANÇAIS. — La salle du Vieux-Marché vient de subir diverses transformations dont le public profitera.

L'ouverture doit avoir lieu le 30 de ce mois. La troupe n'est pas encore au complet; cependant les répétitions se suivent avec activité.

On répète le *Demi-Monde*, les *Pattes de Mouche* les *Poseurs*, *Brouillés depuis Wagram*, les *Femmes qui pleurent*, l'*Ecossais de Chatou*, la *Partie d'Echecs*, etc., etc.

Ce n'est que vers le 15 septembre que la troupe d'opérette pourra commencer C'est la *Princesse de Trébizonde* qui servira de début.

TOULOUSE. — *Théâtre du Capitole.* — Le conseil municipal de notre ville s'est enfin décidé à donner satisfaction à l'opinion publique en rétablissant et en élevant à cent mille francs la subvention qui était allouée au Théâtre du Capitole et qu'il avait supprimée l'an dernier.

En conséquence, la ville concède, pour l'année 1876-1877, gratuitement au directeur la salle de spectacle, les partitions, costumes, décors, et tout le matériel scénique, et elle lui alloue en outre la somme de cent mille francs à titre de subvention. En retour, le directeur est tenu de donner vingt-deux représentations d'opéra, d'opéra-comique et d'opérette par mois, et tous les artistes doivent être soumis à des débuts. Dès que le vote du conseil municipal a été connu, un concours a eu lieu à la suite duquel M. Meyrieux a été proclamé directeur.

En résumé, nous ne pouvons que féliciter nos édiles d'avoir compris que notre première scène lyrique ne pouvait marcher sans une subvention, et d'avoir choisi pour directeur un homme de l'intelligence et de l'honorabilité de M. Meyrieux.

L. DE B.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — *Correspondance particulière du* Paris-Théâtre. — MM. Calabrési et Stoumon viennent de publier le tableau du personnel du théâtre de la Monnaie pour la saison 1876-77. Voici le nom des artistes du chant :

Ténors : MM. Tournié, Bertin, Pellin, Lemercier, Guérin, Masson.

Barytons : MM. Devoyod, Morlet.

Basses : MM. Montfort, Dauphin, Chapuis, Mechelare, Boutigni.

Chanteuses : Mmes J. Howe, A. Bernardi, Hamackers, Dérivis, A. Renaux, L. Crudère, A. Luigini, E. Richard, Ismaël, L. Maes, Léonie. — La première danseuse est Mlle J. David.

— L'ouverture de la campagne théâtrale aura lieu le 3 septembre, par les *Huguenots*.

— On répète activement à la Monnaie *Philémon et Baucis*, de Gounod. Cet ouvrage sera interprété par Mlle Dérivis; MM. Bertin, Morlet et Dauphin.

— L'*Aïda*, de Verdi, ne pourra être représenté sur notre première scène lyrique que dans le courant de la campagne. Les décorateurs et les costumiers sont à l'œuvre pour la mise en scène de *Piccolino*, qui passera au mois de janvier. Mme Galli-Marié jouera le principal rôle.

— Le théâtre des Galeries Saint-Hubert fera sa réouverture le 1er septembre, avec Coquelin. L'éminent artiste jouera, entre autres pièces, une *Chaîne*, *Gabrielle*, d'Emile Augier, et le *Luthier de Crémone*, sa dernière création.

— MM. Félix Pardon et de Roddaz viennent de terminer un opéra-bouffe en trois actes, intitulé : le *Baiser*, qui sera joué cet hiver sur l'un de nos théâtres de genre.

— La réouverture du théâtre du Parc se fera dans les premiers jours de septembre, par les *Dominos Roses*, comédie de Hennequin et Delacour.

Après, viendra l'*Etrangère*, de Dumas.

— M. Humbert, directeur du théâtre des Fantaisies-Parisiennes, a engagé les artistes dont les noms suivent :

Mlles Sichel, Gayet, Rondel, Diane Petit, Philomène et Derval; MM. Pagès, Jolly, Géraizer, Colard et Ernotte. Le programme de réouverture de ce théâtre se composera de la *Petite Mariée* (reprise) pour les débuts de Mlle Sichel, dans le rôle de la Petite Mariée, et de Mlle Diane Petit dans le rôle de Théobaldo.

Le 20 septembre, première représentation de la *Boulangère a des écus*, avec Mlle Claudia, dans le principal rôle.

— Les journaux de Paris annoncent que M. Vizentini a trouvé une cantatrice pour *Paul et Virginie*, de Massé. Ce serait, disent-ils, Mlle Ritter, « une jeune élève du Conservatoire de Bruxelles. » Nous pouvons affirmer que Mlle Cécile Ritter, sœur de l'éminent pianiste, a fait ses études musicales à Paris, et qu'elle n'a jamais mis le pied au Conservatoire de Bruxelles.

P. de P.

SAINT-PETERSBOURG. — Les artistes du théâtre Michel viennent de partir, car la réouverture de cette scène a lieu le 1er septembre.

Cette troupe, qui appartient au czar, est dirigée par le général baron Kister et le général Roumanéïoff. En voici la composition :

Premiers rôles : MM. Dupuis (Gymnase), Devaux, Lagrange, Nertann (Gymnase).

Premiers comiques : MM. Raynard (Gymnase), Hittemans (Variétés), Strintz (Palais-Royal), Facier (Odéon).

Jeunes premiers : Delessart (Vaudeville), Andrieux, Guillemot (Gymnase), Montigny, Favre.

Premiers rôles femmes : Mmes Vigne (Châtelet), Lagrange, Devaux, Paul Ernest, Roussel et Fargueil (en représentation).

Jeunes premières : Mmes Borelli, Delahaye (Vaudeville), Tholer (Français), Priston (Palais-Royal).

M. Henri Luguet, ancien artiste de nos théâtres de drame, est administrateur-régisseur. Second régisseur : M Sinard, un Russe; chef d'orchestre : M. Mangin, ancien chef d'orchestre de Lyon.

Parmi les artistes qui nous reviennent cette année, citons Mme Pasca, qui rentrera vraisemblablement dans une pièce à laquelle M. Alexandre Dumas fils n'est pas étranger. Mlle Massy, qui retourne au Vaudeville, et Mlle Dunoyer.

Mlle Dica-Petit, de la Porte-Saint-Martin, a traité pour la saison 1877-1878.

PETITES NOUVELLES

— A l'Opéra, on répète *Robert le Diable*, pour les débuts de Berardi dans le rôle de Bertram.

M. Halanzier vient de prêter à M. Campo-Casso, directeur du Grand-Théâtre de Marseille, pour quelques représentations, le ténor Sylva, qui chantera le *Prophète* et *Robert*.

Il est question à l'Opéra d'une reprise de la *Reine de Chypre*. Les rôles seraient ainsi distribués :

Gérard de Coucy	MM. Salomon
Lucignan	Lassalle
Mocenigo	Laurent
Catarina	Mme Rosine Bloch.

— La Comédie-Française ne se contentera point de nous donner cet hiver les ouvrages inédits que nous avons annoncés.

Elle prépare un certain nombre de reprises importantes, dont deux surtout seront fort bien accueillies : ce sont celles de *Chatterton* et de la *Quenouille de Barberine*.

Dans *Chatterton* débutera M. Volny, élève de Talbot, dont nous avons annoncé l'engagement. Mlle Broisat remplira le rôle de Kitty Bell, et Thiron celui du quaker.

Après les deux reprises que nous venons de citer, nous verrons *Mithridate*, le *Festin de Pierre* et le *Mariage de Figaro*, pièces qui n'ont été jouées depuis longtemps, et que M. Perrin remontera tout à fait à neuf.

— Il est plus que probable que l'Opéra-Comique ne rouvrira pas avant le mois d'octobre, M. Carvalho ayant besoin au moins d'un mois pour reconstituer complétement la troupe et préparer le spectacle de réouverture.

On a parlé du *Maçon*, qui alternerait avec *Philémon et Baucis*.

Quant à *Piccolino*, plusieurs obstacles s'opposeraient à une reprise immédiate. Mme Galli-Marié serait engagée pour trois mois à la Monnaie de Bruxelles. De son côté, M. Achard ne se serait pas entendu avec M. Carvalho. M. Guiraud ne perdrait du reste rien pour attendre, puisque son ouvrage serait repris en pleine saison d'hiver au lieu de l'être en automne.

— Tous les théâtres fermés ne rouvriront pas le 1er septembre comme on l'avait annoncé. Nous félicitons les directeurs d'avoir compris l'inconvénient qu'il y avait à effectuer leur réouverture le même jour.

Ainsi l'Odéon ne reprendra le cours des représentations des *Danicheff* que le 4 septembre.

La reprise de *Dimitri*, au Théâtre-Lyrique (ancienne Gaîté), est également reculée au 5 septembre.

— Régnier, de la Porte-Saint-Martin, est engagé à l'Odéon, où il débutera dans le rôle d'Ozip, des *Danicheff*, créé par Charles Masset.

Masset continue sa tournée avec le drame de M. Newski.

—A propos de l'Odéon, on annonce pour la fin du mois de novembre une grande pièce patriotique en cinq actes et en vers, de M. Paul Déroulède, intitulée : les *Chants du soldat*.

Les rôles sont distribués à MM. Gil Naza, Marais, Mmes Marie Laurent et Hélène Petit.

— M. Montigny vient d'engager un nouveau jeune premier, M. Charles Pascal, qui s'est fait remarquer l'année dernière au Gymnase de Marseille.

— Le pauvre *Voyage à Philadelphie* n'aura pas repris l'affiche pour longtemps, car voilà l'Ambigu fermé pour tout de bon. M. Chabrié, propriétaire de l'immeuble, suivant à la lettre les clauses de son bail, qui lui donne le droit de donner congé immédiat à son locataire, en cas de retard de plus de trente-cinq jours de loyer, a fait signifier judiciairement à M. Rocques d'avoir à quitter le théâtre.

L'Ambigu est donc à prendre. M. Hostein arrivera-t-il à constituer la fameuse société *en voie de formation?* C'est à désirer. L'ancien directeur de la Gaîté, puis du Cirque et plus tard du Châtelet, est homme d'expérience, excellent metteur en scène et administrateur habile. De plus, il est en rapports intimes avec les auteurs dramatiques en vogue et il est assez intelligent pour monter l'ouvrage d'un débutant, si cet ouvrage lui semblait de nature à plaire au public.

Il faut donc souhaiter que l'Ambigu mène à bien son projet. L'Ambigu sortirait alors de la mauvaise situation dans laquelle il se trouve, et rentrerait dans la voie prospère qu'il a quittée depuis trop longtemps.

— La santé de Félicien David donne de graves inquiétudes. L'illustre auteur du *Désert* est atteint d'une fluxion de poitrine qui présente un caractère des plus sérieux. Les soins dont il est entouré à Saint-Germain par la famille chez laquelle il est tombé malade permettent d'espérer que tout danger pourra être promptement conjuré. Félicien David est âgé de soixante-huit ans.

— Le théâtre de l'Opéra-Bouffe n'ouvrira, lui aussi, avec *Estelle et Némorin*, que le samedi 2 septembre.

— On annonce le retour de Cauterets de M. d'Ennery, qui vient lire aux artistes du Théâtre-Historique *Madame de Leyrins*, drame en cinq actes et sept tableaux, en collaboration avec M. Poupart Davyl.

Les principaux rôles sont destinés à MM. Lacressonnière, Charly, Mlle Fargueil.

— Le théâtre de Cluny vient de mettre en répétition le *Drame de Cartret*, pièce en cinq actes de M. Brault.

Les rôles ont été distribués à MM. Charly, Dernesty, Dubreuil, Beulé, Mmes Bruck et Verneuil.

— M. Alfred Franklin vient de terminer, en collaboration avec M. Alphonse Pagès, un grand drame historique tiré de son roman *Améline Dubourg*, qui a été couronné tout récemment par l'Académie française.

— Autre drame, le *Béarnais*, cinq actes et neuf tableaux de M. Xavier de Montépin, qui sera joué prochainement pour la réouverture du théâtre du Château-d'Eau.

— William, le vieux William, si amusant à l'ancien Cirque, où il jouait les rois de féerie, est engagé à la Renaissance.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche 3, *Lundi* 4 *et Mardi*, 5 *septembre* 1876 **Fête des Loges**, dans la Forêt de Saint-Germain. — Des Billets d'Aller et Retour, de Paris à Saint-Germain, seront délivrés à la gare de Paris-St-Lazare. — Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.)— Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; le 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho, — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah-Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéry. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Ohin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNEE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Froc Liennet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzaz. — Mme Pezzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Houffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — E. Pau A F. Jabyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémentine Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Erneste Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Broban. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur, — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche — Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156, *est également en vente au prix de :*
16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*
Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	*un an*, 14 *fr.*;	*six mois*, 7 *fr*
Départements.	— 16 *fr.*;	— 8 *fr.*
Etranger	— 20 *fr.*;	— 10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

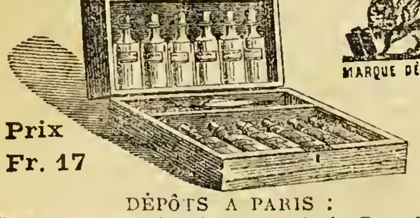
Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.
CANDÈS Paris B^d St-Denis, 28

PHARMACIE DE POCHE **SAN MARCO**
Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorrhagies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec Indicateur pratique de l'emploi.



MARQUE DÉPOSÉE

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

RUGGIERI 5, place Blanche. — Feux d'artifice depuis 25 fr., 50 fr. 100 fr., et au dessus, emballés et prêts à emporter avec soi. **Flambeaux Shah de Perse** et **Feux oxhydriques de couleurs** pour retraites illuminées.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Huë, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

Rue de Rivoli Nº 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER — DE PARIS.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acad^ie n^le de médecine et autorisés par le gouv^t, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans le hôpit. par décret sp^l. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf^ts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport off^l. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la b^te de 25 bisc^ts. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1^er Consult^r gr^tis de midi à 6h. et par corresp. Expéd^r

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

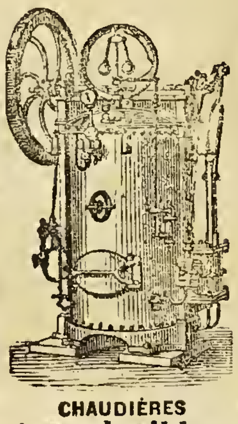
PARFOIS AUGMENTE — L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. — CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

VIN DURAND DIASTASÉ
DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr 50

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *f^o*. Ecrire à M le C^te CLÉRY, à Marseille.

ASTHME ET PHTHISIE
M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.
CHAUDIÈRES **inexplosibles**, nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ
J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN
LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS
PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis
RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :
Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

MAGASINS A LOUER DE SUITE
FIN
De la LIQUIDATION des grands Magasins de Blanc
TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES
A JEANNE D'ARC
43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

DEMAIN LUNDI
et les 5 jours suivants, de 10 h. du matin à 6. h. du soir, aura lieu, au bénéfice de tout le monde, la **vente des coupes et coupons** et autres marchandises en partie défraîchies.
Cette vente (la dernière), étonnera beaucoup le public à cause de la perte effrayante qui n'est pas au-dessous de **75 0/0**.
EXEMPLES :

Article	Description	Prix
Cols	tout toile pour Dame, avec guimpe nansouk, valant 2 f., le col	» 20
Toile	pur fil de main pour chemises, largeur 85 c., valeur 1 fr. 75, le mètre	» 60
Serviettes	éponge grande taille, belle frange, valeur 50 c. la servie te	» 15
Parures	col, manches avec dentelles et broderie, valant 6 fr. la parure	1 45
Faux-Cols	toile et percale, vendus partout 7 fr. la douzaine	» 60
Cretonne	pour chemises, largeur 80 c., valeur 80 c. le m	» 35
Mouchoirs	ourlés, véritable batiste d'écosse, valeur réelle 60 c. le mouchoir	» 15
Chemises	pour dames très jolie cretonne, valeur 3 fr., la chemise	1 25
Draps	cretonne pour grands lits, vendus ailleurs 5 fr. le drap	1 95
Guipure	d'art couleurs, pour rideaux, valeur 2 fr. 25, le mètre	» 45
Bas	de Paris, coton Juinel, valeur 20 fr., la douzaine	9 50

NOTA.— Le service de la province étant déjà supprimé, les expéditions ne peuvent plus avoir lieu.

GRAND GYMNASE
34, Rue des Martyrs
Mouvement raisonné, Massage méd[...] thérapie complète, Traitement spéci[...] dies chroniques de l'appareil nerveu[...] digestives, Difformités du corps, Dév[...] colonne vertébrale.
Salle de sudation (nouveau systè[...] traitement des affections rhumatism[...]
Salles d'inhalation et de pulv[...] Eaux minérales naturelles d'Enghi[...] la Bourboule, etc., pour les maladie[...] et de la poitrine.

Economie. Propreté. Simplicité. Conservatio[...]
ENCRE-POUDRE-[...]
POUR FAIRE SON ENCRE SOI-[...]
DISSOUTE A LA MINUTE DANS L'EAU FROIDE
NOIRE
LIMPIDE
INALTÉRABLE
VÉGÉTALE
INOFFENSIVE
ENCRE-POUDRE-EWIG — MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE — PARIS — ENCRE — POUR FAIRE INSTANT[...]
Pour recevoir franco dans toute[...]
UNE BOITE SUFFISANT A L'USAGE D'UN ENCRIER PENDANT PLUS [...]
Envoyer 1 fr. 25 timbres ou mand[...]
à M. A.-T. EWIG, 10, r. Taitb[...]

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECI[...]
Par la délicieuse Farine de Sa[...]
REVALESCIÈRE DU BAR[...]
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT[...]
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER[...]
BILE ET SANG LES PLUS MALADES
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PA[...]
DU BARRY & C^ie 26, PLACE VENDÔME, P[...]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipat[...] mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, na[...] vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme[...] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faibless[...] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprè[...] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 [...] pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé[...] phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viand[...] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants [...] rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous [...] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur [...] dormir, ayant toujours le cœur [...] gonflé.

Cure nº 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asth[...]* [...] fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipati[...]* 9 ans. C'était terrible, et des méde[...] avaient déclaré qu'il n'y avait pa[...] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — [...] *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, e[...] blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 [...] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dép[...] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et C^e, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE — Paris : 30 cent. — Départements : 35 cent. — N° 173

PARIS-THÉATRE

DRAME — VAUDEVILLE — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris — Cliché FRANCK.

TRAGEDIE — MUSIQUE

GABRIELLE RÉJANE

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 7 au 13 Septembre 1876

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXIII

—

GABRIELLE RÉJANE

Véritable *enfant de la balle*, Gabrielle *Reju* (au théâtre Réjane) a fait les délices du foyer de l'Ambigu avant de tenir au Vaudeville l'emploi distingué qu'elle y occupe aujourd'hui. Jamais vocation dramatique ne fut accusée de meilleure heure et plus nettement accentuée.

Cela d'ailleurs s'explique tout naturellement ; M. Reju, son père, était comédien lui-même et fut tour à tour contrôleur en chef au Théâtre-Lyrique du temps de Mme Sevestre, à l'Hippodrome, à l'Ambigu sous la direction Chilly, suivit M. Hostein au Châtelet, et fut même directeur de la troupe d'Arras. De plus, la petite Gabrielle était la nièce de Mme Naptal-Arnauld, une de nos grandes célébrités du boulevard, au moment où l'enfant entrait dans la vie.

Aussi savait-elle à peine parler couramment qu'elle jouait la comédie au foyer de l'Ambigu où elle était la joie de la maison. De Chilly, alors directeur de ce théâtre, prenait un vif plaisir à entendre ses scènes de déclamation et à lui voir imiter les premiers sujets de sa troupe. Il lui trouvait de véritables dispositions pour la scène, l'encourageait, et lui prédisait un bel avenir comme comédienne.

L'enfant, âgée de quatre ans tout au plus, était très sensible à cet intérêt comme aussi à l'attention que lui accordaient les acteurs, pendant les entr'actes, alors qu'elle interprétait devant eux, à sa manière, les rôles qu'ils venaient de jouer. Elle avait un tel souci de sa *réputation d'artiste*, qu'elle se préoccupait non-seulement de bien dire, mais cherchait encore à faire de l'effet dans des jeux de scène. C'est ainsi qu'au milieu d'une tirade dramatique, elle se retournait vers sa mère, lui demandant « un mouchoir pour pleurer; » on s'inquiétait, avec une conviction parfaite, si le soulèvement de sa petite poitrine indiquait suffisamment l'émotion qu'elle devait ressentir et qu'accusait si bien l'artiste dont elle croyait jouer le rôle. C'était surtout vers les situations dramatiques et les choses de sentiment que ses goûts semblaient portés, et pourtant son caractère était enjoué, et sa physionomie ouverte et éveillée aurait dû plutôt la diriger vers la comédie.

Mise de bonne heure au Conservatoire, dans la classe de Regnier, elle fut deux fois lauréat dans les concours : en 1873, avec un premier accessit de comédie, remporté dans une scène de l'*Intrigue épistolaire ;* puis en 1874, avec un second prix, concourant alors dans les *Trois Sultanes*.

Après ce second succès qui fut remporté d'une façon très brillante, Gabrielle Réjane signait un engagement avec le Vaudeville ; elle n'avait pas encore dix-huit ans. Cet engagement se fit dans les conditions suivantes :

De droit, comme second prix du Conservatoire, Mlle Réjane appartenait à un théâtre subventionné, soit la Comédie-Française, soit l'Odéon. Bien avant le dernier concours, M. Duquesnel lui avait offert de venir jouer à l'Odéon, Alexandre Dumas la désirant pour créer le rôle du duc d'Anjou dans la *Jeunesse de Louis XIV*. Il lui faisait même entrevoir un joli chiffre d'appointements et une situation analogue à celle qu'il avait offerte à Mlle Barretta à sa sortie du Conservatoire. Mais M. Ambroise Thomas ne voulut pas autoriser son départ, comptant sur elle pour le succès du concours

Aussitôt son second prix obtenu, Mlle Réjane attendit de nouvelles propositions du directeur de l'Odéon ; ne les voyant pas venir, et recevant du Vaudeville une demande d'engagement pour deux années, au prix de 6,000 francs par an, elle allait signer à ce théâtre quand M. Duquesnel lui fit offrir 1,800 francs, après un mois d'attente, dernière limite à lui accordée par le règlement pour réclamer les lauréats du Conservatoire. En présence de cette situation, et sur les conseils de son excellent professeur Regnier, qui avait pris ses intérêts avec ce dévouement parfait dont il entoure ses élèves méritantes, Mlle Rejane écrivit au ministre pour lui demander l'autorisation d'accepter les offres du Vaudeville qui lui assuraient sa position. Sa demande fut favorablement accueillie et l'engagement de la jeune artiste partit du 1er septembre 1873.

Gabrielle Réjane fit ses débuts fin mars 1874, dans une mauvaise pièce : la *Revue des deux mondes*, revue en trois actes et un prologue de MM. Clairville et A. Dreyfus. Quand la jeune débutante apparut dans le prologue, son extrême jeunesse, son gracieux maintien, sa physionomie éveillée lui conquirent tout d'abord les yeux de son auditoire. Un organe bien timbré, une diction nette, de l'intelligence, un jeu nerveux la recommandèrent aussitôt comme comédienne.

Lors de la reprise de *Fanny Lear*, au Vaudeville, pour les débuts à ce théâtre de Mme Pasca, le mois suivant, Mlle Réjane joua le rôle de Niquette de la façon la plus charmante.

Ses débuts s'achevèrent par la représentation d'une petite comédie en un acte en vers de M. Marc Monnier, *Madame Lili*, où elle put faire preuve d'une certaine autorité en raison de l'importance de son rôle. Elle s'y montra vive, sémillante et fort jolie, ce qui ne gâte rien.

A partir de ce moment la place de Mlle Réjane était marquée au Vaudeville, dans le répertoire courant ; aussi fit-elle partie de la distribution de la plupart des pièces.

Le *Premier Tapis*, le *Verglas*, *Midi à quatorze heures*, les *Dominos roses*, nous la montrèrent aimable comédienne, et chanteuse si attrayante dans le premier de ces ouvrages qu'Offenbach, le lendemain de la première représentation lui offrit de payer un dédit au Vaudeville et de l'engager pour créer sa première œuvre nouvelle. Mlle Réjane a fait des études trop sérieuses pour *cascader* dans l'opérette; aussi suis-je certain qu'elle ne passera pas le pont d'or que le maëstro ne manquera pas de lui remettre sous les yeux maintenant qu'il est de retour d'Amérique.

D'ailleurs, son engagement qui expirait le premier de ce mois, vient d'être renouvelé pour deux ans.

Dans les *matinées* du Vaudeville, Mlle Réjane a joué dans l'*Homme blasé*, *Renaudin de Caen*, la *Corde sensible*. On voit que la jeune artiste est déjà loin de la débutante, dont elle a tenu les promesses, en continuant à se montrer intelligente, naturelle dans son jeu, bonne diseuse, spirituelle et tout à fait aimable.

Figure ovale, traits fins, œil noir plein de vivacité, physionomie piquante, taille svelte et élégante, souple comme un roseau, la femme chez elle apporte à la comédienne l'appui de la jeunesse et le charme de la beauté naissante. En laissant se développer tout naturellement et sur un terrain solide les précieuses qualités dont la nature l'a douée, Gabrielle Réjane trouvera, devant elle, la belle carrière dramatique que son premier admirateur, de Chilly, qui s'y connaissait, lui a prédit au sortir de son berceau.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de :

FAILLE

(Du théâtre de l'Ambigu-Comique.)

REVUE DES THÉATRES

THÉATRE-HISTORIQUE

—

Marceau ou les Enfants de la République, drame en cinq actes et dix tableaux d'Anicet Bourgeois et de M. Michel Masson.

—

Marceau, joué pour la première fois, à la Gaîté, le 22 juin 1848, n'eut, tout d'abord, comme le *Roi S'amuse*, qu'une représentation; et sans faire la moindre comparaison entre le chef-d'œuvre de Victor Hugo et l'estimable drame d'Anicet Bourgeois et de M. Michel Masson, nous pouvons dire que celui-ci aurait pu fournir de brillantes recettes, pendant une longue carrière. Mais, le lendemain 23 juin, on le sait, la guerre était dans la rue, et les *Enfants de la République* figuraient sur de véritables barricades avec les armes empruntées au théâtre. Toutefois la pièce reprise peu après obtint un grand succès.

Durant l'empire, ce drame ne devant plus évidemment se produire, les auteurs avaient tout lieu de penser qu'il ne reverrait jamais le feu de la rampe. Eh bien! au contraire, depuis quelques mois, c'est une formidable avalanche de *Marceaux* sur les théâtres de la province et de la banlieue de Paris: Saint-Malo, Chartres, Lyon, Montmartre, Grenelle, etc. etc., jusqu'au Grand-Théâtre-Parisien de la rue de Lyon, ont repris cette œuvre patriotique avec un succès qui a tenté M. Castellano. Le directeur du Théâtre-Historique n'aura pas à se repentir d'avoir remis à la scène *Marceau, ou les Enfants de la République;* et, si la presse n'est pas unanime à en constater le succès, c'est que, en cette circonstance, la politique guide forcément la plume de la plupart des feuilletonistes dramatiques. Mais l'accueil chaleureux du public n'est pas douteux, la seconde représentation a encore été plus enthousiaste que la première, et les suivantes garantissent une fructueuse reprise.

Le roman introduit par les auteurs dans l'existence si courte de Marceau n'est peut-être pas absolument de l'*histoire*. L'importance que prend Geneviève de Beaulieu, au détriment de la douce sœur du héros, aide sans doute à l'action dramatique du drame, mais dénature un peu la vérité. Toutefois on ne saurait en faire un sérieux reproche à MM. A. Bourgeois et Michel Masson, car ce qu'ils ont voulu avant tout, c'est mettre sous nos yeux quelques grandes figures de la Révolution, et, en cela, ils ont réussi, tout en rapetissant un peu les caractères, à faire une pièce véritablement intéressante et d'autant plus attachante qu'elle abonde en élans patriotiques et en pensées généreuses.

Aussi, le compte rendu, scène par scène, de *Marceau*, n'est pas à faire; le détail du scénario ne donnerait pas une idée exacte de l'ensemble d'un ouvrage dont Marceau reste certainement le principal personnage, mais qui puise son principal intérêt dans la présentation de ces enfants illustres de la République dont les noms sont: Kléber, Hoche, Robespierre, Chenier, Talma et le Bonaparte de 1793, et de ces saines figures imposantes comme le représentant Bourbotte et ce colonel autrichien qui sut respecter, avec tant de dignité, Marceau fait prisonnier et frappé de la balle d'un traître. Une autre physionomie très touchante traverse le drame avec autorité. C'est Pascal, le type du prêtre philosophe et républicain, dont la parole grave et vraiment humaine guide tous ces grands esprits à travers l'immense épopée de la Révolution.

Les auteurs n'ont pas oublié de donner à la partie comique une importance nécessaire dans ces sortes de pièces. Il y a là un vrai gamin de Paris, Galoubet, dont la belle humeur mettrait en train un hypochondriaque; puis la petite famille Beaugency, composée de l'ancien camarade de Talma, de Mme Beaugency, une *rude* cantinière républicaine, et de leurs trois marmousets, répand la gaieté, en plus d'un endroit, à travers les situations émouvantes du drame.

La pièce est jouée, sinon avec éclat, du moins avec ensemble. Montal porte sans faiblir le dur fardeau de l'*enfant chéri de la victoire*. Chelles est tout à fait bien sous les traits de Pascal, il a de l'onction et de l'autorité, c'est un artiste d'avenir. Cosmes est un réjouissant Galoubet; Coulombier joue avec dignité le représentant Bourbotte, les autres font de leur mieux. Mlle Schmidt (Geneviève de Beaulieu), malgré son organe voilé, porte sur le public, elle a le masque et la parole tragique, du feu, de l'élan. Ce rôle continue à nous la présenter comme une comédienne sur qui l'on peut fonder de sérieuses espérances. Mlle Cécile Bernier a prestement enlevé le rôle de la vivandière.

M. Castellano a monté la pièce avec soin. Sans doute cette grande épopée voudrait de plus forts bataillons, mais enfin, tout cela est rendu avec conscience. Chants patriotiques, banquets populaires, cavalcades, musiques militaires, les funérailles de Marceau, etc.. etc., viennent apporter leur part d'attraction. Les décors sont beaux; nous regrettons pourtant celui qui nous représente un site de la Bretagne. Pourquoi nous a-t-on donné une vue des Alpes? nous sommes là en pleine Suisse et non aux bords de l'Atlantique. Les costumes sont empruntés, pour la plupart, aux *Muscadins*, mais ils restent du moins bien en situation.

BOUFFES-PARISIENS

—

Reprise de la *Princesse de Trébizonde*.
Débuts de Mmes Aline Duval, Donvé et Preziosi.

—

La réouverture des Bouffes-Parisiens offrait surtout un intérêt en raison du début de trois artistes, dont deux sont très connues des habitués du théâtre des Variétés, et dont la troisième arrivait de Rome précédée d'une certaine réputation de beauté et d'artiste.

Sans parler du libretto que chacun connaît, ni de la partition qui est loin d'être une des meilleures d'Offenbach, arrivons de suite aux débutantes.

Aline Duval succédait à Mme Thierret. Pas de comparaison possible; constatons seulement que l'excellente artiste a été fêtée dans le rôle de Paola. Mlle Donvé remplaçait Mme Théo; même gracieux minois, mais aussi même voix rauque et sourde, une espièglerie charmante comme celle de sa devancière lui a valu un succès incontestable. Quant à Mlle Preziosi... montrons-nous généreux, et taisons-nous pour cette fois, sur son compte.

Le succès reste toujours à Paola-Marié, un prince Raphael à qui Offenbach doit de grands remerciements, et à Daubray, dont la verve comique est intarissable.

FÉLICIEN DAVID

—

Il y a un mois, nous avons publié la biographie et le portrait de Félicien David; nous ne nous doutions pas alors que ce grand artiste nous serait aussi vite enlevé. L'auteur du *Désert*, de la *Perle du Brésil*, d'*Herculanum*, de *Lalla-Roukh* et de tant d'œuvres empreintes d'un génie tout personnel, est mort à Saint-Germain-en-Laye, mercredi 30 août, à l'âge de soixante-six ans.

Nous n'avons rien à ajouter à l'hommage que nous lui avons rendu alors qu'il était encore vivant; nos lecteurs pourront se reporter au numéro du *Paris-Théâtre* consacré à l'illustre musicien.

Suivant le désir exprimé par lui dans son testament, Félicien David a été enterré au Pecq à côté de son ami Tasté. La cérémonie des obsèques a eu lieu, civilement, samedi 2 septembre. Plus de

2,000 personnes, amis et admirateurs de l'artiste et de l'homme, ont voulu suivre ses restes mortels jusqu'au cimetière.

A la tête du convoi, quatre élèves du Conservatoire portaient une immense couronne d'immortelles sur laquelle on lisait en lettres fleuries ces mots :

A FÉLICIEN DAVID.

Le cercueil était couvert de roses ; on sait que Félicien David avait pour les roses une passion véritable. Au cimetière, lorsque le cercueil a été déposé dans la fosse, une montagne de fleurs l'a aussitôt recouvert.

Aucun honneur n'a été rendu ni à l'officier de la Légion d'honneur, ni au membre de l'Institut, ni au bibliothécaire du Conservatoire, ni au membre de l'Association des musiciens ! Pas un seul discours n'a été prononcé. Et pourtant, dans la foule, il ne manquait pas d'orateurs à qui la parole revenait de droit ! Le public a vivement ressenti l'outrage fait à un homme qui a toujours passé pour un esprit profondément *religieux* dans le grand sens de ce mot. L'écho de ce sentiment douloureux remplit depuis trois jours la presse parisienne. Tout en protestant contre ce manque d'égards vis-à-vis d'un homme de génie, nous nous en consolons facilement pour la mémoire du grand musicien ; la renommée de Félicien David, comme homme et comme artiste, est au-dessus de toutes cérémonies conventionnelles. Sa gloire est une gloire bien française, que tous ceux qui aiment véritablement l'art salueront éternellement. D'ailleurs, l'œuvre de réparation commence déjà. Une liste de souscription est ouverte et va promptement se couvrir de signatures pour élever, au chantre du *Désert*, un monument digne de son génie.

M^ME^ VOLNYS

Au moment où nous apprenions la mort de Félicien David, une dépêche de Nice nous annonçait celle de Mme Volnys, Léontine Fay, qui fut une des gloires de la Comédie de 1821 à 1845, au Gymnase d'abord, puis à la Comédie-Française.

Née en 1811, elle était la fille d'Etienne Fay, artiste lyrique au théâtre Feydeau et compositeur de musique. Elle débuta le 4 juin 1821 au Gymnase, dans *Frosine* ou la *Dernière venue* et la *Petite Sœur* ; son succès tint du délire.

Ses principales créations furent : *Le Diplomate, Un Mariage d'inclination, Louise ou la Réparation, Une Faute, la Famille Riquebourg, la Chanoinesse, la Fille de l'Avare, les Mémoires d'un amant heureux, Estelle et Savoisy*, au Gymnase. A la Comédie-Française, où elle entra en même temps que Volnys, son mari, elle débuta le 17 octobre 1835 dans le rôle de Florinde de *Don Juan d'Autriche*, et fit, entre autres créations importantes, celles de la *Camaraderie* et d'*Angelo*.

Partie en Russie, elle y fut très appréciée et devint la lectrice de l'Impératrice qui voulut la garder auprès d'elle. Rentrée en France en 1870, elle habitait Nice où elle vient de mourir à l'âge de 65 ans.

ÉTRENNES A LAURE

Tu m'as fait des jours précieux.
A la lumière de tes yeux
Ma vie était claire et charmée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Ta bouche (que ne puis-je encor
Baiser ce cher et doux trésor) !
Est comme une rose embaumée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Il faudrait pour peindre ton sein
Arrondir dans un pur dessin
La pierre dure d'un camée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Aimer c'est tout : vivre n'est rien.
L'amour est le souverain bien ;
Le reste n'est qu'une fumée.
— Je te souhaite d'être aimée.

Comme rien n'est vrai que cela,
Et que mon bonheur s'envola
Quand ton âme me fut fermée,
Je te souhaite d'être aimée.

ALBERT MÉRAT.

LES COMPÈRES

Je me souviendrai toujours d'une des premières notions de vie pratique que j'ai reçues

Sortant de l'école, un jour, errant et baguenaudant par les rues, je fis rencontre d'un saltimbanque avec sa chaise, son tapis, son diadème de papier doré, — tout petit, tout gringalet, malingre et vieux déjà...

De longues veines bleues couraient sur ses bras maigres et sur son cou fait de tendons et de nerfs qu'on aurait pu pincer.

Il préluda par des tours de bâton et fut chaudement applaudi. Il avait la grâce et l'aisance, la souplesse et le babil...

Bientôt, il se mit à jongler avec de gros poids qu'il lançait en l'air et recevait ensuite dans la paume de sa main ouverte — bras tendu.

Les applaudissements redoublèrent.

Ce qui émerveillait la foule surtout, c'était le contraste que présentait cet homme d'apparence chétive avec la masse de fer soulevée...

Enfin pour couronner la séance par un coup d'éclat le petit hercule, fièrement campé sur ses hanches et les bras croisés sur la poitrine, porta défi au plus robuste de l'entourage, offrant un billet de *mille* à qui le *tomberait!*

Le silence seul répondit à l'audacieuse provocation ; chacun dans la foule regardait son voisin...

Lui, avec emphase, répéta le défi !...

Alors du groupe des spectateurs se détacha un gaillard immense, énorme, un colosse !...

— Eh bien ! me voilà, moi ! fit-il simplement.

Il y eut un frémissement général...

— Cette fois le petit homme a trouvé son maître !... On ne respirait plus...

Les deux lutteurs crachèrent dans leurs mains, puis s'étreignirent à bras le corps. On vit les muscles se raidirent, les veines se gonfler...

Tous les deux enlacés, collés l'un à l'autre, pourpres, violets, ruisselants de sueur, ils s'agitent, ils se poussent, tâchant à s'ébranler. On les dirait fixés au sol par une attache invisible Autour d'eux, la poussière vole en nuages épais.

Qui l'emportera !... Longue est la Victoire à choisir son préféré !

Depuis un gros quart d'heure cela dure.

L'un et l'autre, ils ont la solidité du chêne aux racines profondes.

Tout à coup le géant bleuit. Sa bouche s'entr'ouvre, ses yeux se ferment, un de ses pieds perd terre... l'autre touche à peine... hourra ! il ne touche plus ! *Procumbit humi bos !* comme dit le poëte...

Et tandis que le vaincu s'esquive, secouant sa poussière, cachant sa honte, le petit homme triomphant, sourire aux lèvres, salue la *société* dont il fait le tour sébille en main.

La foule se dissipa sur une impression d'ébahissement que je n'essayerai point de rendre.

Haletant, je suivis le saltimbanque vainqueur. Cent pas plus loin il s'arrêta, préluda par les mêmes tours et finit par jeter à la foule le même défi !

Le même colosse, le même géant se présenta et de nouveau fut terrassé après les mêmes efforts, les mêmes alternatives et la même durée de combat !...

Ce jour-là, tour à coup germa dans ma tête la notion du *compère*.

—

Comme il arrive pour chaque idée nouvelle qui nous saisit brusquement et vivement, je rapportai tout à cette idée de *compère*.

Je fis du *compère* le principe de toutes choses. Derrière tous les succès dont j'avais été témoin, je cherchai le *compère*.

Chez nous, un petit avocat sans causes et sans mérite avait réussi subitement, bruyamment, insolemment. Je fouillai dans sa vie pour trouver son *compère*, et le *compère* finit par se trouver.

De chez nous encore, un monsieur partit un beau matin, sans le sou, criblé de dettes... Peu après, nous arriva la nouvelle qu'il était millionnaire.

On parla vaguement d'opérations de Bourse ; mais quoi ! la Bourse n'est pas un lieu où l'on fasse fortune à coup sûr...

De celui-là aussi je cherchai le *compère*, et cette fois encore le *compère* se trouva...

Sur dix, sur vingt, sur cent, je fis l'expérimentation de ma théorie.

J'établis mes équations, — x étant le *compère* inconnu, — et toujours, toujours ! je dégageai x en valeur bien définie, bien réelle, bien positive.

Cette vérité a de tels rayonnements que ceux-là même qui ne sont pas habitués à analyser leurs impressions, les sentent d'instinct.

Devant toute élévation rapide, et sans cause apparente ou clairement explicable, n'entendez-vous pas la foule, en défiance, s'écrier : « *Il y a quelque chose là-dessous !* »

Ce qu'il y a ?... *Un compère ou des compères*, parbleu !

—

Immense est, en effet, le rôle du *compère* dans la vie.

De l'habileté, de l'intelligence, de la valeur, du talent, du génie, *sans compère*, on peut dire ce qu'on dit de la vertu sans argent :

« *Meuble inutile!* »

Le *compérage* est le grand rouage, le rouage nécessaire, indispensable — et suffisant.

Ce point d'appui que demandait Archimède pour soulever le monde, un *compère* l'eût avantageusement remplacé.

D'un coup d'œil, voulez-vous mesurer toute l'importance du *compère* comme élément social?...

« Pas de vol possible sans *compère!* »

Pour les voleurs de haute volée, comme pour ceux de la basse pègre, le *compère* est un adjoint de première nécessité.

Celui-là, dans ses spéculations louches, dans ses entreprises véreuses, a besoin de renseignements particuliers, de prête-nom, d'hommes de paille, etc., etc.

De même qu'à celui-ci, pour forcer la devanture d'un bijoutier, il faut un compagnon qui fasse le guet.

N'allez pas croire, d'après cela, que le *compère* soit fatalement voué au rôle passif?... le plus souvent, au contraire, c'est à lui qu'échoit le rôle actif, intelligent...

Quelques procès célèbres nous ont révélé, des *compères* dans des tricheries au jeu, mille traits charmants d'ingéniosité; de vraies trouvailles!...

Tels que : le *compère qui se mouche*, la *tabatière-miroir*, etc., etc.

N'essayons pas d'entrer dans le détail, non plus que dans l'énumération des différents aspects que peut prendre le *compère*.

Protée avait moins d'imagination et de ressources que ce gaillard-là...

On a vu des orateurs parlant en public convenir avec un ami de *telle* interruption à *tel* moment du discours, afin de placer *telle* réplique préparée d'avance...

L'interrupteur est un *compère*.

Les journalistes qui font de la réclame à un livre mauvais sont des *compères*.

A quoi tient souvent de nos jours le succès d'un écrivain?... Au nombre plus ou moins grand de compères qui vont partout prônant ses qualités absentes.

Compère est le bailleur de fonds occulte qui soutient une entreprise...

Compère aussi, le faux témoin auquel on a dicté sa déposition...

Les claqueurs au théâtre sont des *compères*, etc., etc.

Chacun à l'aide de ses observations personnelles peut allonger la liste...

Le *compère* est souvent une femme.

Combien de gens des plus haut arrivés dont tout le mérite est dans le mérite de leur femme!

Nous ne toucherons à ce chapitre « du rôle de l'épouse dans l'avancement de l'époux » que pour le signaler.

Balzac l'a traité de sa main puissante, et il a dit à ce sujet, — sinon tout ce qu'il y aurait à dire, du moins tout ce qu'il est permis de dire.

Il a voilé l'odieux. Il a pris les aspects gracieux, poétiques, romanesques; mais la réalité présente journellement des faits bien autrement sales et monstrueux!...

Cette *poussée*, si je puis m'exprimer ainsi, de l'homme par la femme est signalée de tout temps, — le scandale de M^me^ Putiphar éclaire et explique l'élévation subite de Joseph, inconcevable sans cela; — mais jamais comme de nos jours elle ne fut commune et d'un usage si répandu...

Compère est toujours pris en mauvaise part. — De là, le proverbe : « Compère et compagnon » pour « canaille et compagnie. » — Il semble que l'idée de *loyauté* et l'idée de *compère* soient exclusives l'une de l'autre.

Où il y a *compère*, il y a intention de duperie. Dans une société fondée comme la nôtre sur l'individualisme, chacun *combattant* pour son propre compte, le *compère* devient en quelque sorte une arme discourtoise dont se sert le lutteur. Ne pas confondre, on le voit, *compère* avec *associé*. Dans l'*association* rien d'occulte. L'*associé* s'appuie sur l'*associé* et bénéficie en toute justice de l'accroissement de forces que donne l'union. Mais c'est à découvert, au vu et su de tout le monde, et les intérêts en lutte avec ceux-là n'ont qu'à prendre leurs dispositions en conséquence.

Le *compérage* est une association dans laquelle un seul terme est visible et connu.

Qu'arrive-t-il? c'est que les intérêts adverses, ne croyant combattre qu'*un*, ont en réalité *deux* ou *plusieurs* à combattre...

—

Un chapitre curieux de la question qui nous occupe, c'est celui du *compère sans le savoir*. Un ami vous demande de le présenter dans une famille où vous avez accès...

Huit jours après la présentation, votre ami enlève la fille de la maison avec laquelle il était depuis longtemps en correspondance secrète...

Vous leur avez servi de *compère sans le savoir*

Que de maris ont, sans le savoir, mené leur femme à de galants rendez-vous!

Vous connaissez la jolie comédie de *Célimare le bien-aimé!*... Beaucordon, ce mari qui porte dans la doublure de son chapeau les billets doux de sa femme, est un type achevé de *compère sans le savoir*.

Cet exemple pris à la scène va me servir de transition pour établir ce fait qu'au théâtre, l'idée de *compère*, et surtout de *compère sans le savoir*, est une des idées les plus fécondes en situation qu'il y ait et d'où l'on peut tirer les effets les plus comiques et les plus dramatiques...

C'est l'idée de *compère* qui sert de base à *Scapin*, à *Crispin*, à *Figaro*, à toute la lignée des valets du grand répertoire, très rusés, très retors, très craintifs et très coquins...

Compère du prodigue contre l'avare, du fils contre le père, de l'amant contre le tuteur...

Le *compère* est de toute antiquité.

Il se retrouve à toutes les époques de l'histoire et dans les livres de tous âges...

Numa avait un *compère :* Egérie.

Les augures avaient des *compères* comme aujourd'hui nos voyants de double vue.

Toute prédiction d'oracles se faisait par le truchement de *compères*...

Le monde change au fond beaucoup moins qu'on ne s'imagine...

Et tenez, il est un *compère* dont nous n'avons dit mot, le plus secourable pourtant, le plus utile, c'est le *hasard!* — ou mieux *la chance* qui est le hasard heureux avec persistance!...

N'est-il pas de toute éternité celui-ci?...

Tous les grands hommes ont eu pour compère le hasard.

Je dirai plus : sans le hasard pour compère, pas de grand homme possible!

Et vraiment je ne sais ce qui me retient d'ajouter que tout homme avec ce compère-là peut aisément devenir un grand homme...

Gabriel GUILLEMOT.

L'Ambassade

A MADAME...

—

I

Ces astres qui nous éblouissent
Renferment de nobles cités,
Dont tous les habitants jouissent
D'ineffables félicités.

Dans ces belles villes sereines
Les peuples vivent sous les lois
D'étranges et charmantes reines,
Anges et femmes à la fois.

Là, point de douleurs, point de jeûnes ;
Point d'impôts, ni de lourds budgets ;
Les souverains toujours jeunes
Plaisent toujours à leurs sujets.

Mais leur grandeur parfois les lasse ;
Leur cœur, d'honneurs rassasié,
Quand le terrestre globe passe
Sous leurs yeux, frémit de pitié.

Alors, quittant avec mystère
Leur sceptre et leur royal manteau,
Elles descendent sur la terre,
Dans le plus strict incognito ;

Et, comme on les prend pour des femmes,
Elles vivent chez les humains,
Donnant aux souffrants des dictames,
Et leur tendant leurs blanches mains.

Mais pourquoi vous conter ces choses ?
Car vous vous souvenez encor
D'avoir tenu de vos doigts roses,
Dans une étoile, un sceptre d'or ;

Loin de l'ombre où l'homme se traîne,
Et dont il veut sortir en vain,
Vous savez que vous étiez reine,
Là-haut, d'un royaume divin ;

Mais, traversant sur une nue
L'immense éther, comme vos sœurs
Vous êtes, ici-bas, venue
Pour voir les terrestres noirceurs.

II

Or, bientôt, les sujets fidèles
Dont la reine se cache ici,
Veulent avoir de ses nouvelles,
Et, saisis d'un pieux souci,

— Afin que l'on rende à leur dame,
Sur de mystérieux autels,
Le culte assidu que réclame
Son rang méconnu des mortels, —

Ils exilent de leur planète
Un rimeur ; et, certe, ils font bien ;
Car, sans reine, on sait qu'un poëte
N'a jamais été bon à rien.

Ainsi ceux dont l'âme est guidée
Par la pure clarté du beau,
Les songeurs qui forgent l'idée
Sur l'enclume de leur cerveau,

Sont envoyés de ces contrées
Pleines de fériques splendeurs
Auprès des reines ignorées,
— En qualité d'ambassadeurs.

Moi-même, je viens du royaume
Auquel vous avez dit adieu,
Et, comme je sais l'idiome
Qu'inventa quelque demi-dieu,

Du bon peuple qui vous regrette
Et trouvait douce votre loi,
Je dois être ici l'interprète,
O souveraine! et c'est pourquoi,

Bien que nostalgique et malade,
En cet enfer je suis resté,
Pour accomplir mon ambassade
Auprès de Votre Majesté.

LOUIS DE GRAMONT.

AVENTURES

ET

Historiettes théâtrales

LE RACCOMMODEMENT DE LA SAINT-LOUIS.

I

Un bien gentil ménage que celui des Baccarini!

Ottavio Baccarino est un des meilleurs barytons-Faure que la ville de Châtillon-sur-Mer ait jamais possédés. Mme Louise Baccarina est une des plus brillantes chanteuse-Falcone que cette ravissante ville ait jamais applaudies : quand le mari et la femme se trouvaient ensemble sur la scène, — dans le duo de la *Favorite*, par exemple, — c'était dans la salle des trépignements d'enthousiasme.

— Sont-ils charmants! sont-ils assez faits l'un pour l'autre!

Et, de fait, jamais on n'avait vu un ménage d'artistes plus sérieux, plus uni, plus *fidèle*...

Ce n'est pas que les propositions eussent manqué à la belle Louise Baccarina : Qui n'avait entendu parler des offres éblouissantes que lui avait, maintes fois fait faire, le célèbre banquier Goldsmisheim, de Paris, ce financier trente fois millionnaire, qui possédait à une lieue de Châtillon la plus splendide villa de tout le littoral?

Ce n'est pas non plus que les... créatures les plus luxueuses, venues de Paris pour passer la saison des bains de mer, eussent manqué de lancer les œillades les plus passionnées au beau baryton : on en citait même une, la belle Augusta, dite Peau-de-Loutre, qui n'avait pas hésité à s'empoisonner, — avec un flacon d'opoponax,— par désespoir de voir le ravissant Ottavio rester sourd à ses pressantes *invites*...

Cependant une situation aussi exceptionnelle devait un jour prendre fin. L'un des deux devait commencer le feu.

Ce fut Ottavio.

Estimant que cela ne tirait pas à conséquence, il descendit de plus en plus fréquemment dans le foyer des figurantes, et là, se permettait de folâtrer (en tout bien, tout honneur, ou à peu près).

Un jour, Mme Louise trouva dans la poche de son baryton d'époux (il est bon que les femmes surveillent les poches de leurs époux) trouva, dis-je, un billet signé *Totoche*, et démontrant clairement, aussi clairement que possible, que M. Ottavio, le modèle des maris, *totochait* fréquemment en dehors du domicile conjugal.

Que vouliez-vous que Louise fît? Qu'elle mourut? Oh! que non pas! Et qu'elle agît bien plus prudemment en suivant les conseils de son âme en courroux.

Voici les conseils de son âme en courroux :

1° Déclarer à M. Ottavio qu'on lui donnait pleine liberté de *totocher* tant qu'il lui plairait;

2° Lui défendre de passer désormais le seuil de la chambre à coucher de madame;

3° Chercher une vengeance... efficace.

II

La vengeance efficace ne fut pas longue à trouver : elle s'appelait Alfonso Potta et chantait les « ténors » dans la même troupe que M. et Mme Baccarino.

Il y avait longtemps que le jeune Alfonso attendait auprès de Louise ce qu'on est convenu d'appeler « l'heure du berger » mais que, dans la circonstance présente, nous nous permettrons d'appeler « l'heure du ténor ».

Cette heure était venue, Alfonso « nageait » dans la félicité la plus limpide...

Et, comme le ténor a bien plus souvent que le baryton l'occasion de chanter des duos avec la forte chanteuse, toutes les fois que Potat chantait avec la Baccarina, le public ne manquait pas de répéter :

— Sont-ils charmants! sont-ils assez faits l'un pour l'autre!

Cela dura comme çà près de deux mois.

Au bout de ce temps, Louise aimait toujours Alfonso, mais Alfonso commençait à *flirter* en secret avec une jeune personne qui devait débuter incessamment en qualité de soprano.

Cette débutante portait, — coïncidence à noter, — le même prénom que Mme Baccarina, elle s'appelait *Louise* Bombosa.

De son côté, M. Baccarino, après avoir usé largement de la liberté que lui avait accordée sa femme, se sentit pris d'un violent désir de se raccommoder avec elle.

Il se creusait la tête pour trouver un moyen naturel de rapprochement... lorsque, le 20 août, jetant les yeux sur le calendrier, il aperçut cette ligne inspiratrice :

AOUT, 25, vendredi. *Saint-Louis*, roi de France.

Il se hâta de se munir de pas mal d'argent, et se rendit sans perdre une minute au plus grand magasin de nouveautés de la ville.

Il acheta une magnifique mantille, — du vrai Chantilly, s'il vous plaît, qui lui coûta bel et bien cinq cents francs,— et donna l'ordre d'envoyer le petit paquet à sa femme, le 24 août, dans la matinée, recommandant bien de ne pas nommer le donateur.

Puis il alla à son café en se frottant les mains.

Le banquier Goldsmisheim, qui le regardait passer, fit une horrible grimace en le voyant si joyeux.

— Allons! Pon! dit ce Teuton plus doré que spirituel, engore une étoile en tehors de mon assiède!

Et il rit grassement de la fine citation qu'il venait de puiser dans l'odorante prose de M. Clairville.

III

Lorsque Mme Baccarina reçut des mains d'un mystérieux messager et qu'elle eût ouvert le petit paquet qui contenait la belle mantille, mantille qu'elle avait exprimé cent fois le désir de posséder, elle n'hésita pas.

Elle reficela immédiatement la dentelle dans sa boîte et se mit à écrire le petit billet suivant :

« Vous êtes fou, mon bien-aimé Alfonso, de me
» faire un cadeau d'aussi grande valeur, quand
» vous venez de m'avouer, il y a à peine huit
» jours, la position difficile dans laquelle vous
» vous trouvez. Et puis, comment voulez-vous
» que je me pare du splendide présent que vous
» me faites, sans que mon mari, — cet être ab-
» ject que je suis obligée de ménager, — *tu sais*
» *pourquoi*, — et avec lequel je vais être obligée
» de faire semblant de me raccommoder, — *tu*
» *sais pourquoi*, — sans que cet homme me de-
» mande d'où me vient cette mantille?

» Reprenez votre dentelle, rendez-la au mar-
» chand, la joie que ce cadeau m'a faite reste au
» fond de mon cœur. A ce soir, au théâtre. Celle
» qui vous aime.

« LOUISE. »

Or, quand Alfonso reçut cette missive et le paquet qui l'accompagnait, il était justement en train de se demander à qui il pourrait bien emprunter vingt-cinq francs pour faire un cadeau à l'autre Louise, dont c'était naturellement la fête aussi, et qui devait débuter le soir même dans le rôle de Zerline, de *Don Juan*.

Alfonso n'hésita pas, lui non plus. Il envoya à la débutante la mantille de Mme Baccarina.

Ce jeune homme appartenait à l'espèce dite des « ténors qui n'ont pas de scrupules. »

IV

Le soir venu, la première Louise, qui chantait Dona Elvira, faillit tomber à la renverse, lorsque, au moment de chanter le *trio des masques*, elle vit sur les épaules de la débutante, sa mantille, la mantille qu'elle avait retournée à Alfonso.

En sortant de scène, elle se trouva nez à nez avec le ténor. Elle n'eut qu'un mot, mais il était *roide*:

— Voyou! murmura-t-elle.

Puis elle alla pleurer un instant dans sa loge et, quand son mari vint la chercher pour rentrer au domicile conjugal, il n'y paraissait presque plus.

Ottavio était étonné du peu d'effet que produisait son cadeau.

— Tu n'as rien reçu ce matin? finit-il par lui demander.

— Non.

— Voyons, sans plaisanter, tu n'as pas reçu un petit paquet... d'un inconnu.

Un trait de lumière traversa l'esprit de Louise.

— C'était toi, prononça-t-elle, anéantie.

— Eh bien! oui! tu ne l'avais pas deviné!

— Oh! si! mais je voulais te faire avouer!

— Alors, tu es contente!

— Si je suis contente!!...

— Embrasse-moi alors... et oublie...

Elle tendit son front à son mari.

Ce soir-là, la consigne fut levée et la bonne n'eut qu'une chambre à faire le lendemain.

V

Seulement, le lendemain, Ottavio voulut que sa femme mît la fameuse mantille.

Elle lui répondit qu'elle l'avait laissée au théâtre, mais qu'elle la mettrait le soir même.

Dès qu'il fut parti, elle se demanda comment elle se procurerait, sinon *la* mantille, du moins *une* mantille semblable.

Elle n'avait pas l'argent nécessaire pour en acheter une...

. . . .

Le soir pourtant, Ottavio put admirer sa magnifique dentelle sur les épaules non moins magnifiques de sa femme.

Le mari se frotta de nouveau les mains répétant :

— « Quelle bonne idée j'ai eu de penser à la Saint-Louis! »

Seulement, le banquier Goldsmisheim, qui le regardait toujours passer, dit, en riant de plus en plus grassement :

— Engore une Edoile tans mon assiède. Elles y fiendront tutes!

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THÉATRALE

CORRESPONDANCE DES VILLES D'EAUX

On nous écrit d'Yport, à la date du 4 septembre :

C'était fête hier à Yport, grande fête de charité organisée par les baigneurs parisiens dans le charmant petit Casino de la plage.

Concert, tombola, grand bal!

Mme Doche, venue tout exprès d'Étretat pour prêter son concours à cette œuvre de bienfaisance, a dit avec un sentiment exquis la *Veillée*, poésie inédite de Coppée, et le *Bouquet de Violettes*, du même auteur.

L'eminent violoncelliste, Ernest Nathan, a joué avec un charme et une puissance remarquables les plus beaux motifs de la *Traviata*, et le grand air de *Martha*, un chef-d'œuvre.

Il est impossible de tirer d'un instrument des notes plus suaves, plus attendrissantes. Nathan fait parler et pleurer son violoncelle comme une voix humaine. Et il a de plus le bon esprit de ne jouer que des airs connus et de faire grâce à ses auditeurs de ces variations acrobatiques que j'ai toujours considérées, pour ma part, comme un abus de confiance de la part des artistes qui vous invitent à les entendre.

M. Nachmann, le plus aimable et le plus obligeant des amateurs, a exécuté avec un talent très réel deux morceaux de violon, fort bien choisis et accompagnés avec maëstria par M. Bosquet, qui nous a fait entendre ensuite une jolie valse et une chanson hongroise très originale.

M. Nachman a chanté avec une voix fort agréable et une méthode parfaite l'air des *Mousquetaires* et celui des *Saisons*, de Masset.

Le concert terminé, on a procédé au tirage de la tombola, une tombola superbe, comme vous allez voir.

Les douze premiers lots se composaient de tableaux et aquarelles offerts par des artistes tels que MM. Laurens, Collin, Diaterle, Levillain, Bénédict Masson, Naag, Vernier, Dufresne, etc.

M. Legrand, de l'abbaye de Fécamp, avait envoyé une vingtaine de bouteilles de son excellente bénédictine. M. Lanotte, ancien directeur de la librairie agricole, aujourd'hui directeur du Jardin d'acclimatation d'Yport, avait fait don d'un lapin blanc. dit ours nain du Kamchactka. Divers autres lots, tous de très bon goût, avaient été offerts par Mmes Lanotte, Ruffel et Pressard.

Enfin, une énorme caisse de jouets d'enfant est

arrivée au dernier moment, expédiée de Paris par un inconnu.

Tous frais payés, il reste pour les pauvres d'Yport une somme de seize cents francs environ, qui vont être versés au bureau de bienfaisance.

C'est un beau résultat, si l'on songe qu'il y a à peine une soixantaine de familles parisiennes à Yport.

La fête a été complète. Un monsieur, chargé de prononcer un petit speech, pour stimuler le zèle charitable de l'assistance, s'est trouvé pris d'une telle émotion, qu'il a failli s'arrêter net au beau milieu de son discours. Grâce à M. Nathan, qui lui a soufflé vivement quelques-uns de ces mots spirituels dont il a le secret, l'orateur a pu se tirer de ce mauvais *paz*.

Un groupe de financiers, en tête desquels nous citerons MM. Gorju, Nunez de Saint-Thomas; Mathias, etc., frappés de la beauté et de l'importance des lots exposés, s'étaient formés en syndicat dans le but d'acheter tous les billets de la tombola; mais les organisateurs de la fête, prévenus à temps par le maire de la commune dont on ne saurait trop louer la vigilance et le dévouement, avaient pu déjouer ce projet machiavélique en plaçant la plus grande partie des billets avant la soirée.

Après la tombola, le bal a commencé et s'est prolongé fort avant dans la nuit.

Les femmes laides étant rigoureusement refusées au contrôle, c'était la plus jolie réunion de femmes charmantes qu'on pût imaginer.

Z...

SPORT

Courses de Fontainebleau

Dimanche a eu lieu à Fontainebleau la première journée des réunions d'automne. Les turfistes étaient peu nombreux sur la pelouse. Mais par contre, toute l'autorité de Fontainebleau était sur pied ; il avait été décidé à l'avance que l'on ferait une guerre acharnée aux bookmakers et aux parieurs. Il serait bien préférable de prendre de suite une décision, le public saurait au moins à quoi s'en tenir.

Voici les résultats :

1er critérium.	Charivari II	1
—	Aramon	2
—	Pagnotte	3
2e critérium.	Aimanza	1
—	Clovis	2
—	Galba	3
3e critérium.	Faisane	1
—	Aubépine	2
—	Astrée	3
4e critérium.	Bruxelles	1
—	Epine-Vinette	2
—	Monarchie	3
5e critérium.	Gladia	1
—	Jujube	2
—	Corinne	3
6e critérium.	Moulin	1
—	Roublard	2
—	Merveilleuse	3

PETITES NOUVELLES

Presque tous les théâtres ont fait leur réouverture cette semaine. Nous avons rendu compte de celles du Théâtre-Historique et des Bouffes-Parisiens qui avaient un intérêt tout particulier, et nous enregistrons, simplement, les suivantes :

A l'Odéon : réouverture par les *Danicheff*. Régnier, de la Porte-Saint-Martin, a remplacé Masset dans Ozip le cocher et n'y était pas tout à fait en possession de son rôle. Même succès qu'au premier soir, pour la pièce de M. Newski.

Le Vaudeville a rouvert par les *Dominos roses*, dont la veine est loin d'être épuisée.

Les Variétés, par la reprise de la *Boulangère a des écus*.

La Renaissance, par celle de la *Petite-Mariée*.

— La réouverture du Théâtre-Lyrique doit avoir lieu ce soir par *Dimitri*. *Obéron*, pour la rentrée du tenor Michot, alternera sur l'affiche avec l'opéra de M. de Joncières.

— M. Escudier se propose de rouvrir le Théâtre-Italien, le 31 octobre, avec la *Forza del Destino*, de Verdi. Dans cet ouvrage, encore inconnu à Paris, débutera Mlle Borghi-Mamo, fille de la célèbre cantatrice de ce nom.

Mme Albani sera l'étoile de la saison, avec le ténor Massini.

Quant à Mme Patti, il ne faut pas songer à l'entendre cette année, des engagements antérieurs ne permettant pas à la diva-marquise de se faire applaudir d'ici huit mois ailleurs qu'à Vienne et Pétersbourg.

— M. Davrigny, le lauréat du Conservatoire, va débuter au Théâtre-Français dans le rôle de Fortunio du *Chandelier*. C'est dans une scène de cette pièce que le jeune artiste a obtenu son premier prix de comédie.

Mlle Croizette jouera pour la première fois le rôle de Jacqueline tenu en dernier lieu par Mme Madeleine Brohan. Les autres rôles seront interprétés par MM. Thiron, Coquelin cadet, Dupont-Vernon, Joliet et Mlle Samary.

— On dit que M. Bressant songerait à renoncer prochainement au théâtre pour cause de santé.

— L'engagement de Mme Broisat finissait le 1er mai prochain.

La Comédie-Française vient de le lui renouveler pour un an, à partir de cette époque, avec 10,000 fr. d'appointements — et promesse de sociétariat à l'expiration de ce nouveau traité.

— Voici, jusqu'à ce jour, la composition de la troupe de l'Opéra-Comique :

MM. Ponchard, Giraudet, Nicot, Stéphane, Valdéjo, Barré, Dufriche, Fursch, Duwast, Queulain, Duvernoy, Barnolt, Bernard, Thierry, Nathan, Lefèvre ;

Mlles Derval, Philippine Lévy, Brunet-Lafleur, Frank-Duvernoy, Ducasse, Chevalier, Nadaud, Clerc, Vidal et Bilange, premier prix de chant aux derniers concours du Conservatoire.

L'intention de M. Carvalho est de rouvrir l'Opéra-Comique par une reprise de *Lalla-Rouck*, l'un des chefs-d'œuvre de Félicien David.

De nouveaux renseignements nous sont parvenus sur la situation de Faure vis-à-vis de l'Opéra-Comique. Si notre célèbre baryton ne peut s'engager cette saison, à cause de sa tournée de concerts, il s'est du moins réservé certaines époques, pendant lesquelles il viendra donner des représentations à la salle Favart.

M. Carvalho nous fera donc entendre Faure, *cette année*, dans les principaux rôles qu'il a créés à l'Opéra-Comique.

— La reprise de la *Belle Hélène* est imminente aux Variétés.

Voici les deux distributions comparées de cet ouvrage :

		1864	1876
Pâris	MM.	Dupuis	Dupuis
Ménélas		Kopp	Léonce
Agamemnon		Couder	Daily
Calchas		Grenier	Baron
Achille		Guyon	Guyon
Ajax 1er		Hamburger	Hamburger
Ajax II		Andof	Germain
Philocôme		Videix	Videix
Hélène	Mmes	Schneider	Judic
Oreste		Silly	Angèle
Bacchis		C. Renault	Stella

— On annonce pour prochainement au Vaudeville la reprise de *Nos Alliées*, comédie en trois actes de M. Pol Moreau, empruntée au répertoire du Gymnase.

— On a fait deux changements dans la distribution de l'*Avant-Scène*, la pièce en cinq actes de M. Ernest Blum, dont le Palais-Royal vient de reprendre les répétitions.

Mlle Faivre a cédé son rôle à Mlle Alice Regnault, et Mlle Lemercier prend celui qui était primitivement destiné à Mlle Lorentz.

La pièce est donc ainsi définitivement distribuée :

Amilcar	MM.	Gil Pérez
Beaupageot		Ravel
Baptiste		Lassouche
d'Estourelles		Pellerin
Camusard		Luguet
Potinet		Fusier (Débuts).
Edouard		Numa
Amédée		Bucaille
Belavoine		Montbars
Nina Lambuche	Mmes	Alice Regnault
Arthémise		Lemercier
La mère		Delille
Titine		Raymond
Clotilde		Marie
Louise		Fernandez

— Michel Enjalbert, le doyen des organistes français, qui tenait l'orgue de Notre-Dame à la cérémonie du sacre de Napoléon Ier, vient de mourir à Yxeuilles.

Il était âgé de quatre-vingt-seize ans, et, pendant toute sa vie, ce brave homme avait tenu les orgues.

Retiré dans sa petite propriété d'Yxeuilles depuis plusieurs années, il avait doté l'église de sa commune d'un orgue qu'il tenait lui-même.

Il était officier de la Légion d'honneur.

L'un de ses fils est capitaine au 4e cuirassiers, et fut de ceux qui chargèrent, à deux reprises différentes, contre les batteries prussiennes, dans la fameuse charge de Reichshoffen.

— Le jury du deuxième concours Cressent a terminé la partie de sa tâche, qui consistait à choisir un poëme : il a lu les trente-six ouvrages déposés par les concurrents, et il vient d'adresser à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts un rapport dans lequel il lui rend un compte détaillé de son travail.

Il résulte de ce rapport que quatre manuscrits seulement ont pu être réservés pour être soumis à une seconde lecture : ce sont les numéros 20, 30, 32 et 36.

Néanmoins, après cette seconde épreuve, aucun de ces ouvrages n'a semblé réunir les principales qualités désirables pour le compositeur, et le jury n'a pas cru pouvoir décerner le prix des poëmes.

En conséquence, et conformément à la volonté du fondateur, un nouveau concours de poëmes est ouvert; les manuscrits devront être déposés au bureau des théâtres, 1, rue de Valois, du 1er au 31 décembre 1876.

— Nous avons vu avec plaisir l'*Indépendance belge*, dont on connaît la grande autorité, faire à sa première page un éloge enthousiaste des inventions de notre éminent compatriote, l'ingénieur Bazin.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

On nous demande l'adresse de la maison de santé du docteur Cabaret. Cette maison spéciale pour la *guérison sans opération* des cancers, tumeurs, ulcères, etc., est située rue d'Armaillé, 19, à Paris.

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.)— Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — **Train de plaisir de Paris à Cherbourg**, *du Samedi au Lundi soir*. — ALLER ET RETOUR : 2e classe 18 fr. 3e classe 13 fr. — ALLER : Départ de Paris (Saint-Lazare), Samedi 9 Septembre 1876, à 10 h. 25 *Soir*. RETOUR : Départ de Cherbourg, Lundi 11 Septembre 1876, à 8 h. 45 *Soir*.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanches 10, 17 *et* 24 *Septembre* 1876, **Fête patronale et Grandes Eaux à Saint-Cloud.** — Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service. — *Dernier train de retour à minuit.*

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 814e livraison (12 août 1876). — TEXTE : La Conquête blanche, par M. William Hepworth Dixon. 1875. Texte et dessins inédits. — Huit DESSINS de Valnay, Th. Weber, E. Ronjat, A. Deroy, H. Clerjet et Bertall.
Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris.— Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs.—Tableau et prix des coupons échus.— Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires.—Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages de ... Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

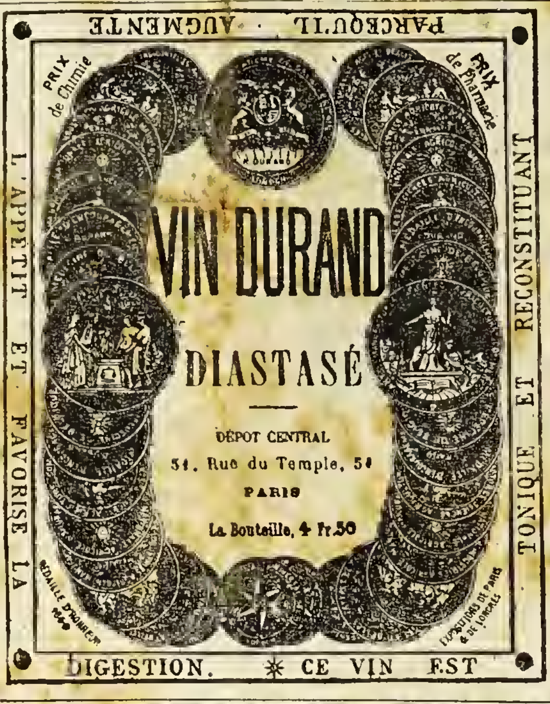
ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

GUIDE PRATIQUE

DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 44, Faubourg-Poissonnière, Paris.



Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDES Bd St-Denis, 26

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER — Rue de Rivoli N° 62 — PARIS

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acadie de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spl. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offl. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité.** Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10fr. celle de 52). **Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grtes de midi à 6h. et par corresp. Expéd.**

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les Maladies de l'estomac (*Dyspepsies, Gastrites, Gastralgies*), de celles des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hémorrhoïdes, des Congestions, des Constipations opiniâtres, des Rhumatismes, des Affections utérines. — MM. TROUSSEAU et PIDOUX, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une manière toute particulière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes affections citées. — **DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsies mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

100 FR. DE MUSIQUE POUR PIANO-REVUE, journal mensuel du Opéras, Opéret., Variat., Valses, Polkas, Quadril., inédits, modernes et classiques des **MEILLEURS MAIT** Abonnement : **20 francs par an en mandat : plus de** ceaux choisis de **PIANO** *en grand format.* Numéro du mois (**18 morceaux**) : **2 fr.** mandat ou ti *franco* — **Paris, 6, bis, rue du Quatre-Septembre**

MAGASINS A LOUER DE SI

FIN

De la LIQUIDATION des grands Magasins de
TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMIS

A JEANNE D'A

43, rue de la Chaussée-d'Antin (a *la rue de la Victoire*)

AUJOURD'HUI

et les jours suivants, de 10 h. du matin à soir, aura lieu, au bénéfice de tout le m **vente des coupes et coupons et aut** chandises en partie défraîchies.
Cette vente (la dernière) étonnera be public à cause de la perte effrayante qui au-dessous de **75 0/0.**

EXEMPLES :

Gants noirs, satin-fil pour fillettes, valeu 95 c. la paire...........
Guipure d'art pour rideaux couleurs, valeur 2 fr. 25 le mètre...........
Serviettes éponge grande taille, belle frange, valeur 60 c. la servie te...........
Châtelaines pour Dames, crêpe lisse, ave entre-deux et dentelle valen ciennes, valeur 2 fr. 50 la châtelaine...........
Faux-Cols percale et toile, valeur réell 6 fr. la douzaine...........
Camisoles percale, grande taille, petits plis garnies d'une ravissante brode rie, vendues partout 4 fr. la camisole...........
Toile pur fil de main pour chemises, largeur 85 c., valeur réelle 1 fr. 75 le mètre...........
Cretonne pour chemises, largeur 82 c., va leur 80 c. le m...........
Draps cretonne pour grands lits, valeu 5 fr. le drap...........

NOTA.— Le service de la province étant dé mé, les expéditions ne peuvent plus avoir lieu.

Nouvelle Encre. J. GAF... *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississ...*
MÉDAILLE D'OR, 1874_Chez tous les P...

DÉCOUVER...
Plus d'Asthm...
Suffocation et ...
Indication *gratis* et *fo*. E... le Cte CLÉRY, à Marseill...

AUX ASTHMATIQUES

...risse véritablement l'asthme, la toux, l'opp... c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de ... damo (E.-et-Loir). Défie toute concurrence ... de succès et des milliers de guér. Preuves ...

MALADIES DES FEMMES ET STÉRI...
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-F...
— Traitement sans repos ni régime des ma... des femmes, inflamations, suite de couches, ... tions, déplacement des organes, causes fréq... et souvent ignorées des stérilités, langueur... pitations, faiblesses, maladies nerveuses, ma... etc. — Les moyens que Mme LACHAP... emploie sont le résultat de longues années ... et d'observations pratiques, dans le trait... spécial de ces affections. Consultations ... jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, ... les Tuileries.)

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, ... mangeaisons. Spécialité du Docteu... *Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par corre...

PHARMACIE DE POCHE SAN M...
Indispensable en voyage et à la campagne. — Il ... cette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secou... d'accidents, blessures, contusions, hémorragies, ... plexie, empoisonnements, etc., avec indicati... de l'emploi.

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Gra...
DELABARRE, rue Montmartre, ...

4e ANNÉE — Paris : 30 cent. — Départements : 35 cent. — No 174

PARIS-THEATRE

DRAME — PORTE-SAINT-MARTIN — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER et Cie, Paris — Cliché FRANCK.

TRAGEDIE — MUSIQUE

FAILLE

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 14 au 20 Septembre 1876

ABONNEMENTS

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr.	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CLXXIV

FAILLE

Louis-François FAILLE, un des vétérans parmi les comédiens du boulevard aimés du public, est né, vers 1825, dans un village de la Brie, situé près de Meaux, où ses parents étaient de pauvres campagnards.

Amené fort jeune à Paris, vers 1835, par sa grand'mère qui ne voulait pas le voir employé aux travaux des champs, il entra comme apprenti bijoutier chez un de ses oncles.

Ce fut dans cet atelier que l'idée du théâtre germa dans son cerveau, au milieu des ouvriers, ses camarades, égayant leur travail en chantant les couplets de *Michel et Christine* et autres refrains du jour, et consacrant souvent leurs heures de loisir à jouer la comédie en société.

Son premier début à la scène eut lieu sur le petit théâtre Molière. Il représentait un des assassins dans les *Enfants d'Edouard*; son rôle se bornait tout simplement à lever un poignard.

La troupe du théâtre Molière ne coûtait pas cher à son directeur à l'époque dont nous parlons, car pour jouer, au lieu de recevoir, on payait. Les premiers rôles étaient redevables de 30 francs, d'autres de 40. Faille, lui, eut à verser 50 francs; il est vrai qu'on lui fit cadeau d'une superbe barbe noire.

Après deux années passées tant à ce théâtre qu'à donner des représentations sur la plupart des scènes de la banlieue, où il interprèta tour à tour le répertoire classique et les œuvres du moment, il prit un engagement en province.

Durant une dizaine d'années, Faille parcourut la France dans tous les sens, tenant avec distinction l'emploi des jeunes premiers rôles.

Ses deux dernières stations, de 1850 à 1855, ont été Nantes et Bordeaux. Dans ces villes importantes, ses succès furent de ceux qui comptent déjà dans la vie d'un artiste.

Faille prenait au sérieux son métier de comédien. Au dehors de la scène comme sur les planches, il a toujours été de ceux qui se sont efforcés d'élever cette profession. Son zèle pour l'Association des artistes dramatiques le fit nommer délégué à Bordeaux, et lorsqu'il vint de cette ville à Paris, en 1856, pour y prendre son engagement à la Gaîté, la considération dont il jouissait déjà parmi ses camarades le désigna de suite pour siéger parmi les membres du Comité de l'Association pendant une durée de cinq ans.

De 1856 à 1859, Faille tint l'emploi des premiers rôles à la Gaîté et eût sa part d'interprétation dans presque tous les grands ouvrages qui se donnèrent durant ces trois années. Il serait trop long d'énumérer tous les personnages qu'il représenta. Je citerai seulement, entr'autres :

Sakamor de l'*Oiseau de Paradis*, le 5 juillet 1856, le premier rôle de lui dont le souvenir me soit resté; puis Judael de Medicis de *Lazare le Pâtre;* d'Orby, de la *Fausse Adultère;* Monteclain, de la *Closerie des Genêts;* Asthon, de *Diane de Chivry;* Chalais, de *Un duel sous Richelieu;* Delormel, du *Médecin des Enfants;* etc., etc...

Entré à l'Ambigu en 1859, il devait y passer les dix années les mieux remplies de son existence. Son début se fit dans Athos des *Mousquetaires* (*Vingt ans après*), rôle qu'il remplissait encore, il y a peu de temps, lors de la dernière reprise de la pièce de Dumas à la Porte-Saint-Martin.

Ses créations furent nombreuses ainsi que les reprises dans lesquelles il joua des rôles importants. Tour à tour *traître* ou *vertueux*, il parcourut la gamme entière du sentiment en laissant, dans l'esprit de son public, une trace de son passage.

On se le rappelle dans Guillaume, du *Compère Guillery;* le marquis d'Albreuse, de l'*Ecole des Jeunes filles;* d'Aigrigny, du *Juif errant*; le chevalier de Foucquerolles, de la *Maison du Pont Notre-Dame*, le 22 septembre 1860.

Il eut, notamment dans ce dernier ouvrage, un de ces succès qu'envient les meilleurs artistes. La façon dont il avait composé et rendu son personnage de traître était si vrai qu'au cours de la représentation, un spectateur se leva, et, lui montrant le poing, lui cria avec énergie : « Canaille! » ignorant bien certainement la douceur de ce mot en pareille circonstance pour celui qu'il apostrophait si vertement.

Quelques mois après, il obtenait un succès non moins grand dans la reprise de la *Dame de Montsoreau*, où il joua le rôle du duc d'Anjou avec une réelle supériorité, puis vinrent, entre autres : de Stamberg, de l'*Ange de minuit;* Janskin, du *Monstre et le Magicien;* Concini de la *Bouquetière des Innocents;* La Tourangeraie, de la *Poissarde;* Malesherbes, de *Latude;* l'avocat de l'*Article* 47; Georges Fauvel, du *Centenaire*, la dernière création de Lafont, etc., etc.

En 1864, Faille s'associa avec de Chilly pour l'administration de l'Ambigu dont il prit plus tard à lui seul la direction en 1866. Durant ces deux années il ne quitta pas la scène comme comédien, et se fit applaudir dans : Lord Treveillan, de la *Voleuse d'enfants;* Platen, de *Princesse et Favorite;* Pardiac de la *Meunière;* Mathias Aubert de la *Magicienne du Palais-Royal;* Fabien, de *Gabrielle Lambert*.

Comme directeur et comme artiste, il eut alors de beaux succès qu'on n'a point oubliés. Je citerai, parmi les plus importants : le *Mangeur de fer*, la *Duchesse de Montemayor*, le *Crime de Faverne*, comme créations; et comme reprises : le *Juif errant* et les *Chevaliers du Brouillard*, qui eurent encore, chacun, plus de cent nouvelles représentations.

Le 1er août 1869, Faille céda son droit au bail à M. Billion. Ce fut un grand malheur, tant pour lui que pour ce théâtre qui n'a plus retrouvé, depuis, sa splendeur d'autrefois. Tout en tenant compte à ce directeur des préjudices qu'a pu causer à son entreprise la période 1870-71, on ne se souvient pas d'avoir vu une administration aussi déplorable que celle de M. Billion, dont le nom aujourd'hui légendaire au boulevard, est devenu synonyme d'avarice, tant il mettait de parcimonie étroite à monter les ouvrages de ses dramaturges.

Aussi, quand après avoir compromis une si bonne affaire que celle de ce théâtre, dernier refuge du drame à effet, il dut déposer son bilan au mois de juin 1874, entraîna-t-il dans sa débâcle ce pauvre Faille, qui perdit là ses économies de vingt-cinq années, étant encore resté solidaire avec lui dans ses intérêts.

Au moment où il allait avoir le droit de songer bientôt à une retraire méritée, Faille dut donc reprendre son service actif de comédien. Heureusement il était encore en pleine force de son talent. Engagé au théâtre de la Porte-Saint-Martin depuis le mois de juin 1875, il a joué tour à tour sur cette scène et au Châtelet avec la troupe qui y était détachée à ce dernier endroit.

Le comte de Linières, dans les *Deux Orphelines* (pièce dont il joua aussi le rôle de Jacques, en représentations extraordinaires dans la banlieue); Charles VI, de *Perrinet Leclerc;* lord Bedford, du *Sonneur de Saint-Paul;* le général, de la *Closerie des Genêts*, furent de nouveaux titres à l'estime du public. Au boulevard Saint-Martin, il se faisait applaudir tout dernièrement dans *Jean la Poste* et le *Bâtard*.

La carrière de Faille, est on le voit, des mieux remplies. Artiste d'un talent consciencieux et éprouvé, il apporte dans ses rôles une autorité incontestable. Il sait composer un personnage; sa diction est juste, son geste sobre, sa physionomie mâle et accentuée se prête à toutes les expressions. Et, précieux mérite que j'aime toujours à signaler, chez lui l'homme vaut le comédien, son esprit distingué, son caractère affable, lui ont assuré l'estime générale et la sympathie de ses confrères et des auteurs qui l'ont eu pour interprète.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

RÉOUVERTURE

—

Le programme du nouveau théâtre :

Reprise de *Dimitri*, débuts de M. Melchissedec. Reprise d'*Obéron*, rentrées de M. Michot et Mlle Girard. Débuts de M. Caisso.

Les deux soirées de réouverture du Théâtre-Lyrique, avec *Dimitri* et *Obéron*, se sont faites dans d'excellentes conditions pour assurer le succès de l'entreprise, si intéressante à tous les points de vue, que dirige M. Vizentini.

Nous venons de recevoir le programme que l'administration a déjà arrêté et se propose de suivre, ainsi que le tableau de la troupe et le nom des artistes en représentations.

Le personnel lyrique ne compte pas moins de cinquante sujets : ténors, barytons, basses, soprani ou contralti, parmi lesquels nous remarquons les noms de Capoul, Bouhy, Michot, Duchesne, Melchissedec, Lepers, Gresse ; Mmes Marie Sass, Cécile Ritter, Zina Dalti, Girard, Sablairolles, etc..., etc..., avec cinquante choristes pour les ensembles.

Le personnel chorégraphique se compose de douze premiers sujets et de cinquante danseuses.

L'orchestre a soixante-quinze musiciens.

Le programme nous promet deux nouveautés pour 1876 : *Paul et Virginie*, de M. Victor Massé, et le *Timbre d'argent*, de M. Camille Saint-Saens ; et pour l'avenir, quatorze grands ouvrages et onze opéras-comiques en un acte, soit vingt-cinq œuvres nouvelles qui ont été déjà reçues par M. Vizentini. Le répertoire de l'Opéra-National-Lyrique nous présente en outre une quantité de chefs-d'œuvre, appartenant à tous les genres de la musique, suffisante pour alimenter une scène pendant dix années. Espérons donc que les beaux jours du Théâtre-Lyrique sont enfin revenus.

La première soirée de réouverture appartenait de droit à *Dimitri* dont le succès était loin d'être épuisé avant les vacances. La représentation offrait comme intérêt principal les débuts de M. Melchissedec dans le rôle du comte de Lusace créé avec tant d'autorité par M. Lassalle, prêté par l'Opéra pour la circonstance. La voix longue, brillante et bien timbrée du jeune et excellent transfuge de l'Opéra-Comique a retenti avec éclat dans cette salle si supérieure à celle de l'Opéra-Comique pour l'acoustique. Trop ému à son entrée, comme tous les artistes qui sentent vraiment quelque chose, M. Melchissedec s'est bientôt remis et a prouvé, dès le premier soir, qu'il était appelé à prendre une place importante sur la scène du Théâtre-Lyrique. Il a été justement applaudi, surtout à la belle scène du quatrième acte.

M. Duchesne, nous l'avons dit déjà, a fait de Dimitri sa plus belle création. Tout à fait en possession de son rôle, il l'a joué et chanté, à cette reprise, avec plus d'autorité encore qu'au premier soir. Aussi lui a-t-on fait une véritable ovation après sa belle romance du troisième acte, qu'il a, réellement, supérieurement enlevée ; les applaudissements qu'il a recueillis pendant toute la représentation doivent lui prouver combien le public sait reconnaître ses progrès accomplis.

Mlle Zina Dalti paraissait fatiguée. Elle a cependant bien soupiré son air délicieux du premier acte : *Pâles étoiles*, empreint d'une si suave mélancolie.

M. Gresse a une voix superbe, et Mme Engalli un bel organe de contralto, qui lui a valu des applaudissements, mais qu'elle a encore besoin de beaucoup travailler.

Les chœurs, l'orchestre ont très bien marché ; l'ensemble de la représentation marque un progrès sensible sur les premières soirées. Nous en félicitons bien sincèrement la direction.

Pour *Obéron*, si faiblement repris il y a deux mois, l'amélioration est encore bien plus sensible. Le ténor Richard, absolument mauvais, a été remplacé par M. Michot, qui débuta, dans le rôle de Huon de Bordeaux, il y a vingt ans, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple avec un certain éclat. Le vaillant artiste, dont la carrière a été depuis si brillante, a conservé le charme exceptionnel de son organe, dans les tons mixtes et dans les demi-teintes ; et puis il tient bien la scène et se joue des difficultés ; on a chaleureusement salué sa rentrée. Mlle Girard, une artiste aimée, a également remis sur pied le personnage de Puch, compromis par sa devancière.

Mlle Salla a la voix mieux posée qu'il y a deux mois ; elle accuse, de plus, un certain sentiment dramatique et mérite d'être sincèrement encouragée. Mlle Sablairolles, délicieuse comme femme, chante avec goût et joue spirituellement. M. Lepers tient bien le rôle de Sherasmin. Quant à Grivot, il est tout à fait désopilant dans son rôle d'eunuque.

Un jeune débutant, lauréat du Conservatoire en 1875, M. Caisso, qui fit l'année dernière une courte apparition dans Saturnin du *Val d'Andorre*, à l'Opéra-Comique, a chanté le rôle d'Obéron avec un style très appréciable ; il a peu de voix, mais c'est un véritable artiste.

Les chœurs, les danses, l'orchestre, tout a bien marché. L'Invitation à la valse, orchestrée par Berlioz, a été rendue dans la perfection.

Nous le répétons, ces deux soirées ont été très heureusement conduites, et ont eu lieu devant une chambrée des plus brillantes.

Une femme qui s'affiche

—

Je me souviens encore de Mme X..., une blonde, d'un blond tirant sur le roux ; des yeux bleus à fleur de tête, avec des cils blancs ; un front haut ; des tempes découvertes ; un nez aquilin à bosse très-prononcée, mince et luisante comme de la corne ; des dents un peu longues ; une poitrine un peu plate.

Vous voyez que je m'en souviens bien...

C'était du temps que j'étais petit, la femme du contrôleur des contributions indirectes de chez nous.

Elle passait pour jolie, du moins l'entendais-je dire à mes camarades les plus grands, qui le tenaient eux-mêmes de ces messieurs du Cercle.

Les dames de chez nous en faisaient si peu de cas qu'on ne l'invitait jamais nulle part.

— Y pensez-vous !... *une femme qui s'affiche!*

Parlait-on d'elle — on en parlait souvent — on disait :

— *C'est une femme qui s'affiche!*

Ou bien :

— *Peut-on s'afficher ainsi?*

Jamais autre chose.

Jamais je n'entendis articuler contre elle une autre accusation plus nettement formulée.

Son crime, s'il y eut jamais crime, je ne l'ai jamais su...

***

Je me rappelle qu'elle avait des façons un peu singulières un peu excentriques, si vous voulez.

Par exemple : On la voyait parfois accoudée à sa fenêtre, regardant voler les hirondelles, un binocle sur le nez.

Pour chez nous, c'était un peu drôle tout de même...

D'autres fois, elle portait des bottines à glands, avec de hauts talons qui rendaient sur le pavé un petit ton tout sec : « Clac ! clac ! » — Des bottines que les plus élégantes de chez nous n'avaient jamais vues et qui ne pouvaient être que bien ridicules et bien malhonnêtes...

Et puis, elle avait un châle de l'Inde tout rouge, je le vois encore ! — Magnifique de qualité, c'était l'aveu général, mais qui avait le tort d'être rouge...

Enfin, il n'y avait qu'une voix sur Mme X...

— *Elle s'affichait !*

***

Et quand je demandais à une de mes tantes ou de mes cousines :

— Qu'est-ce que c'est qu'une *femme qui s'affiche?*

On me répondait :

— C'est une femme comme Mme X...

Et si j'insistais :

— Regarde-nous... Est-ce que nous avons un binocle sur le nez? Est-ce que nous avons des hauts talons à nos bottines? Est-ce que nous portons des châles rouges?

.·.

Une femme qui s'affiche, c'est tout ça et bien d'autres choses aussi...

Car, depuis madame X..., il est venu chez nous bien d'autres femmes de contrôleurs dont on a dit : — *Elle s'affiche!...*

Et qui n'avaient cependant ni châle rouge, ni talons hauts, ni binocle sur le nez!

.·.

Une entre autres charmante!... brune, au petit nez retroussé, l'œil tapageur...

Tous les matins elle montait à cheval, avec une longue robe noire qui lui dessinait le buste, et une toque à plumet qui ne lui recouvrait presque pas la tête.

Elle traversait la ville au petit trot, avec forces caracoles. Les bourgeois la regardaient passer ébahis de ces allures, et les bourgeoises indignées : — Peut-on s'afficher ainsi?

En province, toute femme — assez jolie pour être jalousée — qui cherche à ajuster sa toilette à sa physionomie, à sa tournure particulière, et qui, pour atteindre ce résultat, est obligée de s'écarter tant soit peu des modes en faveur dans la localité, est *une femme qui s'affiche*.

En province, *une femme s'affiche* par cela seul qu'elle rit bruyamment et de façon à faire montre de ses dents blanches...

Une femme qui danse deux fois de suite avec le même valseur, est *une femme qui s'affiche...*

Une femme s'affiche encore en n'allant pas à la messe à l'heure où les autres y vont...

Il y a quinze ans une femme qui passait pour lire des romans, était *une femme qui s'affichait...*, etc., etc., etc.

Les variétés sont innombrables, et ce serait peine perdue que de vouloir les consigner toutes ici.

.·.

En province, un rien suffit à la malignité pour s'exercer...

Quand on ne sait que dire d'une femme qu'on jalouse, on dit qu'elle *s'affiche*.

C'est l'injure banale et terrible qui n'a besoin ni de commentaires, ni de détails, ni de preuves à l'appui.

« *Elle s'affiche!* » Cela dit tout et plus encore! La calomnie perfide n'a pas de traits plus sûrs, plus rapides, plus pénétrants, plus destructeurs.

Les femmes seules étaient capables de trouver cette chose et ce mot!...

.·.

Il est rare que ce soit jamais une femme de la localité qui *s'affiche...*

Une femme de la localité sait trop bien tout ce que ce terme contient de mépris et d'insultes, et à quelle proscription terrible elle s'exposerait en *s'affichant...*

D'ailleurs, son éducation elle-même la met à l'abri de toute tentative de cette nature...

Jamais une fille de chez nous — on peut en répondre — n'aura envie d'un châle rouge, d'un binocle, ou de bottines à hauts talons...

Elle aura peut-être bien envie de danser deux fois de suite avec le même valseur, mais le respect humain la retiendra, soyez-en sûrs...

.·.

C'est toujours une étrangère, une femme d'employé, nomade par état, *qui s'affiche* — le plus souvent par ignorance des façons et des modes de la ville nouvelle où le hasard la conduit.

Pauvres gens, sans patrie, sans relations, pour lesquelles la province se montre inhospitalière et cruelle!...

A Paris, la *Femme qui s'affiche* est une espèce *à peu près* inconnue.

Elle se rencontre parfois, mais exceptionnellement — si peu que la restriction est vraiment inutile.

A Paris, toute excentricité de toilette, de langage, d'allures est permise et — à moins d'être énorme — passe inaperçue.

A Paris, il ne suffit pas pour qu'une femme s'affiche qu'elle jette son bonnet par-dessus les moulins, il faut qu'elle s'y jette elle-même...

.·.

Encore l'énormité ne se remarque-t-elle pas chez toutes les femmes indistinctement.

Par exemple, le public n'a pas d'yeux pour les bourgeoises excentriques.

La grande dame seule a le pouvoir d'attirer son attention — la dame qui porte un grand nom ou occupe une position haute.

La grande dame seule peut *s'afficher*.

.·.

Du reste, à Paris, *s'afficher* n'a plus la même portée qu'en province.

S'afficher, c'est-à-dire faire parler de soi, c'est se mettre en évidence, c'est trôner dans la préoccupation publique.

S'afficher est une gloriole après laquelle on soupire, après laquelle on court.

Beaucoup de grandes dames n'ont pas d'autres soucis.

Elles patronnent des journaux qui racontent leurs faits et gestes, qui leur prêtent des mots, voire même des aventures...

Et bien-heureuses, bien fières, celles qui parviennent à tenir, une heure, la curiosité du public en éveil!

.·.

Car, c'est encore une différence essentielle à noter.

Tandis qu'en province la femme qui s'affiche une fois est à jamais *la femme qui s'affiche*, à Paris, la femme qui s'est affichée longtemps avec persistance, avec insolence, ne peut être plus d'un jour, plus d'une heure *la femme qui s'affiche*.

En province, l'épithète ne peut s'arracher.

A Paris, elle ne peut se *coller*.

Paris oublie — la province n'oublie pas.

.·.

Et tenez, une analogie tirée de l'expression elle-même nous fera mieux sentir la nuance :

En province, une seule affiche sur la porte de la mairie attire tous les regards, provoque les commentaires de tous, sert de thème à toutes les conversations, et longtemps, longtemps elle persiste... A Paris dans la masse innombrable des affiches de toutes couleurs, de toutes dimensions, l'œil perdu ne distingue ni celle-ci, ni celle-là, et ne s'arrête nulle part...

Que si par hasard une plus colossale, plus accentuée, mieux placée, force l'attention du passant, vite une autre viendra se plaquer dessus et la rejeter dans le néant.

GABRIEL GUILLEMOT.

PORTRAIT DE FEMME

—

Quand même je ne l'aurais vue qu'une seconde, jamais plus je ne l'eusse oubliée...

Elle semble ne pas appartenir à la terre. Elle a l'air d'un rêve introduit par hasard au milieu de nos réalités. Ce qui frappe surtout en elle, c'est la *diaphanéité*. Son visage et ses mains sont d'une pâleur, non point mate, mais transparente, qui a quelque chose de céleste. Çà et là des veines très-fines sillonnent de tons bleuâtres cette blancheur.

Il y a des femmes qui semblent taillées dans le marbre; celle-ci paraît faite de flocons neigeux recueillis sur les sommets immaculés d'un vertigineux Himalaya. C'est moins un corps qu'une forme... On doit, à de certains moments, distinguer l'âme à travers...

Les traits offrent une perfection angélique. Sous le front régulier, large, serein, ne doivent germer que des pensées calmes, augustes. Le nez mince, aristocratique, continue le front par une ligne presque droite de la plus exquise pureté. La bouche, sérieuse, décrit un arc gracieux, et mollement se relève aux coins. Sous des sourcils très fins, très blonds, s'ouvrent de grands yeux d'un bleu pervenche, baignés d'une langueur ineffable, limpides extraordinairement. Sur ce divin visage est répandue une tranquillité singulière. On devine, sous cette apparence pour ainsi dire lumineuse, une irréprochable conscience, un caractère doux, mais impassible, une âme supérieure à l'humanité, éternellement prête aux dévouements, aux sacrifices, à la lutte, aux sublimes malheurs, impeccable dans les tentations, insensible aux joies de ce monde, inébranlable au milieu des adversités. Non, cette femme n'est pas, à proprement parler, une créature humaine : c'est une clarté vivante!

Un détail contribue encore à lui donner une physionomie étrange. L'ovale de son visage est encadré par une forêt de cheveux, drus, serrés, onduleux, d'une indéfinissable teinte. Nous ne savons dans le vocabulaire usuel aucune expression qui traduise cette nuance invraisemblable. Ces cheveux ne sont ni blonds, ni châtains, ni roux. Ces trois couleurs semblent s'être mêlées pour en composer une quatrième, plus foncée que le blond, plus claire que le châtain, moins crue que le roux...

Mais non! Renonçons à décrire ce trop merveilleux coloris : un peintre qui pourtant dispose de l'immense gamme des couleurs, demeurerait peut-être impuissant; que pouvons-nous, alors, avec de simples mots?...

LOUIS DE GRAMONT.

AVENTURES

ET

Historiettes théâtrales

—

UNE ENTREPRISE PARISIENNE

I

Or, après avoir, sous prétexte de faire son droit à Paris, mis en pratique tous les systèmes connus et inconnus pour obtenir de sa famille une prolongation de pension et, par conséquent,

de séjour dans « la ville splendide, » Onésyme Planchardin se vit un beau matin sommer, par M. Planchardin père, d'avoir, dans le délai de quinze jours, à prendre possession de la haute position qui l'attendait au greffe du tribunal de Pont-l'Evêque, sa ville natale.

Dure nécessité!

Il était dix heures du matin quand la lettre fatale parvint à Onésyme, encore au lit.

Couché sur le dos, les genoux en l'air formant avec la couverture un « dos d'âne » à angle vif, les bras au-dessus de la tête, le terrible habitué de la Brasserie du Picrate semblait accablé par la lecture de la missive paternelle.

Enfin, il reprit la lettre et la tendit à son ami Petrus Soufflard,—reporter des plus distingués de plusieurs journaux de la capitale, — qui venait de la lui apporter, fraîchement cueillie chez la portière.

Petrus lut, réfléchit et se prononça :

— Rien à faire! il faut obtempérer.

— Oui, soupira Onésyme, je crois que ça y est!

Il ne me reste plus qu'à faire mes adieux à la vie de Paris et à la vie de garçon. Car je n'en doute pas, sous les fleurs de cette place au greffe, se dissimule sournoisement le serpent du *matrimonium.*

— Je partage cette opinion... mon pauvre vieux!

— Bah! c'est égal, il faut trouver quelque chose d'*épatant* pour ma dernière quinzaine à Paris. Qu'est-ce que nous pourrions bien inventer? Cherche-moi ça, ô toi qui enfantes tous les faits-divers qui circulent, en voletant, à travers nos feuilles politiques!

— Tu veux quelque chose de neuf?

— D'entièrement neuf.

— De quel genre: Mystification, *épate* ou *noce?* Veux-tu monter et attacher deux chevaux au cordon de la sonnette de la dame du second? veux-tu aller au bois dans une calèche attelée de quatorze éléphants? veux-tu commander un dîner de cent couverts au *Cochon fidèle?* Parle.

— Non! tout cela est banal. Je voudrais quelque chose qui fût à la fois une mystification, une « épate » et une « noce. » De plus, il faudrait que tout cela fût le moins coûteux possible...

— Diable, ça n'est pas commode à trouver, une petite plaisanterie de ce genre.

— Attends, je crois que je suis sur la piste de mon affaire. Ne m'as-tu pas dit que le théâtre des *Encouragements littéraires* est fermé depuis trois mois?

— Oui, depuis sa vingt-troisième faillite.

— Eh bien! je vais louer ce théâtre.

— Pour y donner une représentation d'amateur?

— Du tout, pour m'en nommer directeur.

— Tu es fou? ta tête s'égare?

— Pas le moins du monde. Et je te nomme secrétaire général.

— Explique toi.

— Inutile. Je ne te dirai pas : « Suis bien mon raisonnement, » mais je vais te dire : « Suis-moi chez le propriétaire de cette bonbonnière théâtrale ou de cette cambuse dramatique, » suivant l'expression que tu préfèreras.

Et Onésyme, sautant à bas de son lit, procéda à une toilette rapide, mais soignée et emmena son ami du côté du boulevard, où s'élevait le monument dont l'enseigne flamboyante étalait ces mots :

THÉATRE
DES
ENCOURAGEMENTS LITTÉRAIRES

Au bout de trois-quarts d'heure, les deux amis sortaient de l'appartement du propriétaire, emportant dans leurs poches, et une promesse de bail pour le mois suivant, et une permission de prendre provisoirement possession du cabinet directorial.

II

Voici ce qui s'était passé entre Onésyme et le propriétaire en question:

L'étudiant s'était présenté et s'était enquis du prix de location.

— Quarante mille francs par an!

— Fort bien, monsieur, je vous en offre quarante-cinq!

— A quelle condition?

— A la condition que le bail ne sera signé que dans quinze jours, si d'ici là je ne me suis pas retiré et que, pendant ce délai, vous m'autoriserez à me tenir dans le cabinet directorial pour organiser mon personnel.

— Monsieur, cela me semble acceptable.

— Eh bien! alors, veuillez me faire une petite promesse de bail.

— Vous avez raison. Les affaires sont les affaires.

Tout fut réglé, signé, paraphé en moins de temps qu'il ne faut pour le raconter.

Quand Petrus Soufflard fut sur le boulevard, il commença par se tenir les côtes, puis il demanda à son ami ce qu'il allait faire.

— Ce que je vais faire? c'est bien simple, tu vas voir.

Ils entrèrent dans un café où Onésyme demanda de quoi écrire.

Dès qu'il fut servi, il improvisa et recopia cinq ou six fois les lignes suivantes:

« Le théâtre des Encouragements-Littéraires
» va avoir un nouveau directeur, M. Onésyme.
» Le genre du théâtre devant être complétement
» changé, son nom sera probablement modifié.
» Il s'appellera le théâtre des *Folies-Amoureuses*
» et ouvrira dans un mois par une grande féerie
» montée avec un luxe inouï de mise en scène.
» Le nouvel impresario recrute en ce moment les
» plus jolies femmes de Paris pour figurer dans
» la pièce d'ouverture. »

— Maintenant, dit Onésyme, ton rôle de secrétaire général commence. Tu connais tous les courriéristes de théâtre des journaux parisiens. Tu vas leur porter à chacun une de ces petites réclames, avec prière d'insérer. Cela ne se refuse pas... et demain, nous recevrons au théâtre des Encouragements-Amoureux, non, je veux dire des Folies-Littéraires, les visites... les plus agréables. M'as-tu compris, cette fois?

Petrus en restait coi d'ébahissement.

— Si je t'ai compris, grand homme. Je fais mieux que te comprendre, je t'admire et te vénère. Moi, tu sais, je veux bien être secrétaire général, mais tu me laisseras, de temps en temps, faire le directeur

— Entendu.

Petrus alla faire les courses, porta les réclames aux journaux, obtint la promesse qu'elles passeraient, revint dîner avec Onésyme qui, vers minuit, s'alla coucher avec une conscience aussi tranquille que le jour même de sa naissance.

III

Il rêva.

Il rêva que, dès le premier jour de sa pseudo-installation comme directeur du théâtre des Folies-Amoureuses, les jolies femmes affluaient en si grand nombre qu'il était obligé de les consigner à la porte;

Puis, qu'un capitaliste, — énorme, — se présentait, lui disant qu'il avait entendu parler de sa merveilleuse idée de transformer le théâtre et qu'il lui offrait de mettre *un million* de francs dans l'affaire;

Puis, que des auteurs célèbres lui offraient des manuscrits;

Puis, qu'il jouait lui-même une pièce qui avait huit cents représentations consécutives;

Puis, qu'il se retirait archi-millionnaire, qu'il allait vivre à Pont-l'Evêque, en face le Palais-de-Justice, et qu'il épousait la femme du procureur de la République.

Heureusement que Petrus Soufflard vint le réveiller, car nul ne sait jusqu'où ses rêves allaient le conduire.

IV

La réalité fut quelque peu différente du rêve.

Quand Onésyme fut installé dans le fauteuil autocratique de directeur, au lieu de la foule de jolies petites femmes qu'il s'attendait à voir affluer, il reçut le premier jour :

Deux rédacteurs de journaux-programmes;

Trois entrepreneurs de fumisterie;

Vingt-neuf auteurs dramatiques, entièrement inconnus;

Et deux cent-quarante-sept ouvreuses.

Quant aux étoiles féminines, aux «utilités» du même sexe et aux figurantes: Pas une seule!

Au bout de huit jours, il en avait assez. Petrus aussi. On rendit au propriétaire les clefs du cabinet directorial et la promesse de bail.

Onésyme Planchardin, devenu greffier au tribunal de Pont-l'Evêque, épouse la semaine prochaine la fille de son prédécesseur.

Requiescat in pace!

GASPARD MUS

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

LYON. — Sur la demande de M. E. Mangin, directeur du Conservatoire de Lyon, le conseil général de cette ville vient de voter une nouvelle subvention en faveur de cet établissement, subvention destinée à créer des bourses pour les jeunes gens dont le talent naissant annoncerait un compositeur de mérite.

MARSEILLE.— Une nouvelle salle de spectacle vient de s'ouvrir à Marseille. Ce théâtre, confortable et coquet, destiné à la comédie et à l'opéra-bouffe, a été inauguré avec la *Boulangère a des écus.*

Marseille compte maintenant cinq théâtres: le Grand-Théâtre (place Beauvau); le théâtre Valette (rue Paradis); le Gymnase (près les allées de Meilhan); le théâtre Chave (au boulevard de ce nom), et le nouveau théâtre : les Bouffes, au coin de la rue du Chapitre.

NANCY. — C'est le 23 septembre et par Nancy que commencera la tournée que Faure entreprend en France avec les sœurs Badia, le ténor Lévy, le violoncelle Delsarte et le pianiste Henry Ketten.

BORDEAUX. — Grand-Théatre. (*Inauguration du buste de Ligier.*) — Pendant que Bordeaux possédait les artistes de la Comédie-Française, de l'Odéon, du Gymnase et du Vaudeville, on a voulu inaugurer le buste de Ligier, œuvre de M. Jouaudot, et la fête a été splendide.

On jouait les *Danicheff*. Après la pièce et un intermède par la musique du 57e de ligne, le rideau s'est levé. le buste de Ligier était placé sur la scène. Autour de lui étaient rangés les artistes parisiens tenant à la main des palmes vertes.

M. Godfrin a dit des stances de M. Hippolyte Minier :

Bordeaux ! le temple s'ouvre et la couronne est prête...
Qu'un laurier mérité ne soit plus attendu !
Viens, d'un art glorieux, saluer l'interprète :
Ligier, ton noble fils, à tes yeux est rendu.

. . . .

Regarde, c'est bien lui ! — Tes murs virent éclore
Le feu que dans son âme un génie alluma ;
C'est bien l'acteur fameux, qui t'apparaît encore,
Ton Ligier, — qui fut grand, à côté de Talma !

Ensuite M. Charles Monselet est venu retracer la vie et les travaux de l'éminent tragédien. Avec un rare bonheur d'expression, M. Charles Monselet a fait l'éloge de Bordeaux, la ville de Montaigne et de Montesquieu, de de Sèze, de Ravèz, de Martignac. Le charmant diseur a terminé sa causerie en annonçant que la ville de Bordeaux était autorisée à donner à l'une de ses rues le nom de Pierre Ligier.

La soirée s'est terminée par le couronnement du buste.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* PARIS-THÉATRE). Le théâtre de la Monnaie a fait sa réouverture par les *Huguenots*, pour les débuts de MM. Tournié (Raoul de Nangis), Montfort (Marcel), Dauphin (de Saint-Bris) et de Mlle Jenny Howe (Valentine). Il serait oiseux de porter un jugement sur les nouveaux venus, après une première audition ; nous constaterons cependant que l'impression du première soir a été favorable aux débutants.

M. Tournié, à qui incombait la lourde tâche de reprendre l'emploi tenu ici pendant neuf ans par M. Warot, s'est bien acquitté des diverses parties de son rôle. Sans avoir le souffle et la puissance d'organe de son devancier, il possède une voix d'un timbre agréable et a de la méthode et du style. — M. Montfort, 1re basse, et M. Dauphin, basse chantante, ont réussi tous deux du premier coup.

Il n'en a pas été de même de Mlle Jenny Howe qui nous a paru inexpérimentée ; l'habitude des *planches* lui manque complétement. — De brillantes rentrées ont été faites à Mlle Hamaekers et à M. Devoyod, deux enfants choyés du public bruxellois.

— *Philémon et Baucis* vient de reparaître sur notre première scène lyrique pour la plus grande satisfaction des admirateurs de la musique gracieuse et délicate de Gounod. Cet ouvrage n'avait plus été représenté, à Bruxelles, depuis 1863, et avait pour nous la saveur d'une nouveauté.

La rentrée de la troupe d'opéra-comique s'est effectuée dans les meilleures conditions et a été saluée par d'unanimes bravos.

Mlle Dérivis donne une excellente physionomie au rôle de Baucis, qu'elle chante avec son talent habituel ; aussi ne lui a-t-on pas marchandé les applaudissements, surtout après ses deux duos et son grand air du 2me acte. M. Bertin (Philémon), M. Morlet (Jupiter) et M. Dauphin (Vulcain), ont eu chacun leur bonne part de succès dans cette charmante reprise, qui attirera certainement la foule au théâtre de la Monnaie.

— La rentrée de Mme Bernardi, contralto, a eu lieu dans la *Favorite*. Mme Bernardi et M. Devoyod ont eu les honneurs de la soirée. Par contre, le public s'est montré très-réservé à l'égard de M. Tournié, qui aura une revanche à prendre dans *Robert*.

— On annonce la prochaine arrivée à Bruxelles de M. Faure et des sœurs Badia. M. Faure, accompagné de Mlles Badia, entreprend une tournée artistique en France, en Belgique et en Hollande. — Mlle Nilsson est attendue dans le courant de l'année.

— M. Coquelin. en représentation au théâtre des Galeries, nous a donné successivement *Une Chaîne*, de Scribe, *Gabrielle*, *Gringoire*, *Chez l'Avocat*, le *Luthier de Crémone*, et... *Tartuffe*. Ces deux derniers ouvrages ont valu à l'éminent sociétaire de la Comédie-Française un grand et légitime succès.

— On répète, au même théâtre, les *Dominos roses*, de notre compatriote M. Alfred Hennequin.

— Le théâtre du Parc rouvrira dans quelques jours par l'*Etrangère* de Dumas fils, qui servira de débuts aux nouveaux pensionnaires de Mme Micheau.

— Les Fantaisies-Parisiennes font florès depuis leur réouverture, grace au regain de vogue qu'y obtient la reprise de la *Petite Mariée*.

La dernière œuvre de Lecocq est interprétée par Mlle Sichel, dans le rôle de Graziella ; M. Pagès remplace M. Raoult dans le rôle de San-Carlo. Mme Delorme (en représentation) et MM Jolly et Gélaizer ont conservé leurs rôles de la création.

— Mlle Anna van Ghell vient d'être engagée par M. Humbert, directeur de l'Alcazar, pour créer le rôle de Toinon, dans la *Boulangère a des écus*. M. Jolly jouera le rôle de Dupuis et M. Fraisant, celui de Berthelier. Mlle Claudia représentera la Boulangère.

— M. Humbert nous offrira, cet hiver, un opéra-comique en 3 actes : *Rien qu'un jour*, paroles de M. Dupin, musique de M. Hubans.

— Le 1er octobre aura lieu la réouverture du théatre Molière. Principaux artistes engagés : MM. Robert, Delorme, Romand, Sicard, Florval ; Mmes Delavaux, Pommeret, Marie-Georges et Robert. — On commencera par les *Pattes de Mouches*, de Sardou.

— Le conseil communal de Bruxelles vient de voter un subside de 50,000 francs à MM. Stoumon et Calabrési, directeurs de la Monnaie, à la condition que ces messieurs justifient avoir dépensé 150,000 fr. pour monter *Piccolino*, *Aïda* et *Richard Cœur-de-Lyon*.

.·.

Provinces belges. — *Liége*. — Parmi les artistes engagés au grand théâtre de cette ville. on cite les noms de M. Viteaux, fort ténor, MM. Devries, baryton, Desgoria, basse ; Mmes Parezzi, forte chanteuse, Sevestre, chanteuse légère, Fornt et Gerald, dugazon. — On donnera les *Huguenots* pour la soirée de réouverture, puis *Guido et Ginevra*.

Verviers. — Artistes engagés : MM. Blot, Guibaut, Guffroy, ténors ; Kastner, baryton ; Bouzac, Perron et Besombes, basses ; Mmes Servatius, Tobie, Guibaut, Berthe et Dupuis.

Namur. — M. Gérard, fort ténor, a signé pour cette ville.

P. de P.

CATANE. — Les fêtes qui auront lieu en l'honneur de Bellini dureront trois jours, du 22 au 24 courant. Le 22, arrivera la frégate à vapeur italienne qui doit transporter ses dépouilles mortelles. Elle sera saluée de 21 coups de canon, tous les corps de musique sonneront en fête ; les illuminations brillantes seront terminées par un feu d'artifice représentant l'apothéose de Bellini. Des fanfares, des chants et des scènes lyriques accompagneront l'illumination.

Le 23, à dix heures du matin, la commission venant de Paris remettra au syndic et à la municipalité de Catane, les dépouilles de l'illustre mort. Le lendemain, 24, une messe de *Requiem*, composée pour la circonstance par un maître italien, sera chantée et l'on entendra de nouveau le chœur de deux cents jeunes filles, qui aura reçu la veille le chœur de deux cents jeunes filles, qui aura reçu la veille les dépouilles mortelles de Bellini à leur entrée dans la cathédrale. L'inauguration du monument funéraire élevé à la mémoire de Bellini terminera la cérémonie religieuse. Une somme de cent mille francs avait été proposée d'abord à la municipalité de Catane ; mais il paraît que la somme nécessaire pour les honneurs rendus à la mémoire de Bellini montera à près d'un million.

SPORT

Longchamps. — *Dimanche* 10 *septembre.*

Les paris ont eu lieu comme par le passé dans l'enceinte du pesage, sans opposition de la part de l'administration ainsi que cela avait eu lieu à Fontainebleau. La première course a donné lieu à un walk-oven ; Ghiaour a couru seul.

Prix de Jouvence, 8,000 fr. — 1er Moulin, au comte de Lagrange ; 2e Rêverie, à M. de La Charme ; 3e Almanza, à M. Lupin.

Prix de Chantilly, 10,000 fr. — 1re Basquine, à M. Aumont ; 2e et 3e Braconnier et Nougat, au comte de Lagrange.

Prix de Villiers, 4,000 fr. — 1er Cartouche, à M. Delamarre ; 2e Myette, à M. Henry ; 3e Astrée, à M. Lupin.

Prix de Bellevue, 4,000 fr. — 1re Marion-Delorme' à M. Delâtre ; 2e Kermesse, au comte de Berteux ; 3e Joinville, à M. Moreau-Chaslon.

PETITES NOUVELLES

— Mlle Krauss fera sa rentrée à l'Opéra demain, dans *Jeanne d'Arc*. On pense que l'excellente tragédienne lyrique sera en mesure de chanter le rôle d'Alice, de *Robert le Diable*, dans les derniers jours du mois.

— Depuis la fermeture du Conservatoire, M. Ambroise Thomas s'est retiré dans sa propriété d'Argenteuil, où il met la dernière main à sa grande partition de *Françoise de Rimini*.

L'orchestration en est non-seulement dessinée, mais presque totalement terminée. Il compte parachever ce travail à son retour d'une petite excursion qu'il va faire en Bretagne, dans l'archipel de Saint-Gildas, dont une fantaisie d'artiste l'a rendu propriétaire l'année dernière : les plus beaux rochers du monde illustrés de verdure, paraît-il.

— C'est dans *Rome vaincue* que Mlle Delait, le premier prix du Conservatoire de Bruxelles, débutera à la Comédie-Française, par le rôle destiné d'abord à Mlle Tholer, aujourd'hui pensionnaire du Théâtre-Mahl, de Saint-Pétersbourg.

— Geffroy, sociétaire retraité de la Comédie-Française, vient de signer avec M. Duquesnel, directeur de l'Odéon, un traité par lequel il s'engage à créer le principal rôle de l'*Hetman*, de M. Paul Deroulède. Geoffroy n'était sorti de sa retraite prématurée qu'à deux occasions : pour remplir le rôle de Don Salluste à l'éclatante reprise de *Ruy-Blas*, et pour jouer une fois Alceste du *Misanthrope*. Pour sa nouvelle apparition à l'Odéon, il a fallu à Geffroy l'autorisation du ministre des beaux-arts, et cette autorisation ne s'est pas fait attendre, car c'est une bonne fortune pour le public et un enseignement profitable pour les artistes, que les représentations de l'éminent comédien.

— Jeudi dernier, la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques s'est réunie à l'effet de régler les meilleures conditions possibles d'une solennité en l'honneur de Félicien David, et dont le produit serait affecté au monument que l'on doit élever à sa mémoire. Les principales œuvres du poëte de la musique seront appelées à défrayer le programme projeté.

Cet hommage artistique aura lieu au nouvel Opéra, M. Halanzier ayant mis son personnel et la salle elle-même à la disposition des organisateurs de cette solennité.

— Mlle Fechter est engagée à l'Opéra-Comique. Cette jeune cantatrice, fille de l'éminent comédien qui s'est voué à l'art anglais, faisait partie de la troupe de l'Opéra, mais les combinaisons du répertoire retardant sans cesse ses débuts, elle a fait comme Mlle Derval, elle a signé un traité avec M. Carvalho.

— A propos de l'Opéra-Comique, nous lisons dans le *Ménestrel :*

« Il serait question, salle Favart, d'un nouvel astre, découvert par un dilettante du barreau de Paris, M. J..., en plaidoirie dans l'une de nos grandes villes de province. Il s'agirait d'un ténor phénix, d'un nouveau Roger, qui dirait aussi bien le poëme que la musique. 25 ans et physique ir éprochable.

» Comme cantatrice de *primo cartello*, on parle de la rentrée probable d'une étoile française, qui brille depuis quelques années sur la scène italienne. On parlemente en ce moment même.

» Bref, M. Carvalho se multiplie pour arriver à rendre la vie à notre théâtre national de l'Opéra-Comique, et si, par impossible, il n'y arrivait pas, ce serait le cas de mettre, en désespoir de cause, la clef sous la porte. »

— On répète à l'Odéon, en vue des matinées littéraires, l'*Abbé de l'Epée*, de Hugues de Bouilly. Tallien jouera le rôle de l'abbé de l'Epée.

Demain doit avoir lieu à ce théâtre la lecture du grande drame héroïque en trois actes et en vers, de M. Théodore de Banville. Mlle Rousseil jouera un rôle travesti.

— Parmi les compétiteurs à la direction de l'Ambigu, on cite M. Charles Masset, que nous applaudissions l'année dernière à l'Odéon et qui s'est fait impressario pour les représentations des *Danicheff* dans les départements.

— C'est avec *Il signor Pulcinello*, de MM. Marc Le Prévost et Léon Beauvallet, que rouvrira l'Athénée-Comique.

— Un avis affiché au Conservatoire de musique fixe ainsi la date des divers concours d'admission aux classes de l'école, pour les cours d'étude de l'année 1876-77.

Chant (hommes), mardi 17 octobre.

Chant (femmes), mercredi 18 octobre.

Tragédie et comédie (hommes et femmes), mardi 24 octobre.

Piano (femmes), jeudi 26 octobre.

Piano (hommes), vendredi 27 octobre.

Violoncelle et violon, mardi 31 octobre.

Les aspirants, pour se faire inscrire, doivent se présenter munis d'un extrait de leur acte de naissance et d'un certificat de vaccine.

Avant son admission dans les classes, tout aspirant reçu élève pour le chant ou pour la tragédie et la comédie, doit s'engager par écrit envers le directeur du Conservatoire :

1° A ne contracter d'engagement pendant la durée de ses études, ni pendant le mois qui suivra leur clôture, avec aucun théâtre ou tout autre établissement public, sans une autorisation du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, accordée sur la demande du directeur du Conservatoire.

2° Dans le cas où, à la fin de ses études, son concours serait réclamé par un des théâtres subventionnés de Paris, à contracter un engagement de deux ans avec le directeur de ce théâtre, aux conditions déterminées par arrêté ministériel.

Le *Journal officiel*, dans son numéro du 25 juillet dernier, contenait l'avis suivant :

La loi du 28 juillet 1875 ayant autorisé la recherche des dépôts frauduleux d'allumettes chimiques, un certain nombre d'agents de la Compagnie concessionnaire du monopole avaient été délégués par l'administration des finances pour exercer, au même titre que les agents des contributions indirectes, c'est-à dire avec l'assistance du maire, du juge de paix ou du commissaire de police, le droit de visite domiciliaire autorisé par l'article 237 de la loi du 28 avril 1816.

L'exercice de ce droit, ainsi délégué en dehors des conditions de stricte surveillance à laquelle sont assujettis les employés des contributions indirectes, a donné lieu à des difficultés qui viennent de déterminer le ministre des finances à retirer les commissions spéciales qu'il avait délivrées aux inspecteurs et aux contrôleurs de la Compagnie concessionnaire.

Les agents de la Compagnie seront donc obligés, à l'avenir, pour provoquer des perquisitions, de recourir à l'intervention des agents supérieurs de l'administration des contributions indirectes, qui restent seuls autorisés à requérir l'assistance des officiers de police judiciaire et qui n'useront de ce droit qu'avec les ménagements que commande la sauvegarde de leur responsabilité.

Cette note, qui répondait à de justes récriminations, eu égard à l'abus qui avait été fait du droit accordé aux agents du monopole, a été mal interprétée par une certaine partie du public, et exploitée par les fabricants frauduleux. Un grand nombre de personnes ont cru que les visites domiciliaires étaient interdites, et qu'alors elles pouvaient acheter des allumettes de n'importe qu'elle provenance.

D'autre part, les colporteurs d'allumettes ont repris leur commerce illicite et, exploitant la crédulité publique, n'ont pas craint d'affirmer aux acheteurs ignorants, qu'une ordonnance ministérielle en défendait la recherche chez les particuliers.

C'est là une erreur qu'il importe de détruire.

La loi du 28 juillet 1875, qui autorise les perquisitions domiciliaires pour la recherche des allumettes de contrebande, n'est nullement abrogée, et la note ministérielle précitée n'a pour but que de soumettre ces visites au contrôle des employés supérieurs des contributions indirectes ; il en résulte que tout acheteur, détenteur, colporteur ou fabricant d'allumettes chimiques est, comme par le passé, passible des peines ou amendes édictées par les lois qui régissent le monopole.

Les agents de la force publique (gardiens de la paix, gendarmes, etc.), poursuivent sans relâche les colporteurs d'allumettes. Ces agents reçoivent pour chaque arrestation de colporteur une prime de dix francs, qui leur a été accordée par décret du président de la République ; mais leurs efforts ne sont pas toujours couronnés de succès.

Monsieur le rédacteur

Je vous prie d'insérer dans votre journal ces quelques lignes : Ma mère avait au sein une glande cancéreuse qui nous désespérait, j'en cherchai partout la guérison sans opération. J'écrivis à M. le curé de Lumigny-en-Brie dont la mère avait été guérie dans la maison de santé du docteur Cabaret, et, après conseil, je me hâtai d'y faire venir ma mère dans cette maison, rue d'Armaillé, 19, à Paris. Elle fut parfaitement guérie en deux mois sans opération. Je ne puis exprimer notre joie, notre reconnaissance, et nous désirons vivement que toutes les personnes atteintes de ce mal qui ne pardonne pas, aient recours aux mêmes moyens.

M. CURLIER.
A Monrapont, Besançon (Doubs).

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanches 17 et 24 Septembre 1876, **Fête patronale et Grandes Eaux à Saint-Cloud.** — Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service. — *Dernier train de retour à minuit.*

CHEMINS DE FER DE L'OUEST. — **Train de plaisir de Paris au Havre.** *du Samedi au Lundi soir.* — ALLER ET RETOUR : 2e classe 13 fr. 3e classe 10 fr. — ALLER : Départ de Paris (Saint-Lazare, Samedi 16 Septembre 1876, à 9 h. 30 *soir.* RETOUR : Départ du Havre, Lundi 18 Septembre 1876, à 8 h. *soir.*

Nécrologie.

ACHILLE JUBINAL

ancien député des Hautes-Pyrénées

Par LOUIS GERDEBAT

En vente à Paris, à la *Librairie générale*, boulevard Haussman, 72, et à Bagnères-de Bigorre, chez M. D.-L. PÉRÉ, libraire-éditeur. Prix 40 centimes.

Le produit de la vente sera consacré au *soulagement des pauvres* de Bagnères-de Bigorre.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.) — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, [illegible] à éviter tous les accidents de l'enfance. [illegible] cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie [illegible]. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise [illegible]. — Dolaunay. — Mme Guoymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — [illegible]. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — [illegible]. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Ohin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — [illegible] Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — [illegible]. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lasouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — E. [illegible] A F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Seriwanock. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Reuvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Larochelle. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156, *est également en vente au prix de :*
16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*
Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris............ *un an,* 14 *fr.; six mois,* 7 *fr.*
Départements. — 16 *fr.;* — 8 *fr.*
Etranger........ — 20 *fr.;* — 10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

Les célébrités médicales recommandent l'emploi du SAVON ROYAL de THRIDACE de **VIOLET** *pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté de la peau, du visage et des mains.*

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczemas**, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance

Rue de Rivoli No 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES.
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible*... pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultes grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédon

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages*, — Sommaire de la 818e livraison (9 août 1876). — TEXTE : la Conquête blanche, par M. William Hepworth Dixon. 1875. Texte et dessins inédits. — Douze DESSINS E. Guillaume, J. Petot, A. Deroy, Th. Weber, J. Moynet, E. Bayard, Rozier et Taylor, Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

PARCEQU'IL · AUGMENTE L'APPETIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✳ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

PRIX de Chimie — PRIX de Pharmacie

VIN DURAND DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 Fr. 50

GUIDE PRATIQUE
DES BOISSONS GAZEUSES
Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 44, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Flacon : 5 fr. — **PEAU DU VISAGE** — Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

ASTHME ET PHTHISIE
M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

100 FR. DE MUSIQUE POUR 2 FR.
PIANO-REVUE, journal mensuel du Pianiste.
Opéras, Opérct., Variat., Valses, Polkas, Quadril., Rêveries, inédits, modernes et classiques des MEILLEURS MAITRES.
Abonnement : 20 francs par an en mandat : plus de 200 morceaux choisis de PIANO *en grand format.*
Numéro du mois (18 morceaux) : 2 fr. mandat ou timb. envoi *franco* — Paris, 6, bis, rue du Quatre-Septembre.

RUGGIERI 5, place Blanche. — Feux d'artifice depuis 25 fr., 50 fr. 100 fr., et au dessus, emballés et prêts à emporter avec soi. **Flambeaux Shah de Perse** et **Feux oxhydriques de couleurs** pour retraites illuminées:

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO
Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorrhagies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec Indicateur pratique de l'emploi.

Prix Fr. 17

MARQUE DÉPOSÉE

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

DERNIER AV
FIN IRRÉVOCABL
De la LIQUIDATION des grands Magasins
TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEM
A JEANNE D'
43, rue de la Chaussée-d'Antin
la rue de la Victoire)

La fermeture de cette Liquidation est
aussi **AUJOURD'HUI** et
5 jours suivants, de 10 h. du matin
soir, on vendra les derniers lots compos
un peu défraîchis, de **coupes** et **cou**
une perte effrayante et absolument auth
75 0/0.

EXEMPLES :

Serviettes damassées pur fil pour restaura Valeur 16 fr. la douzaine.....
Mouchoirs ourlés, véritable batiste d'écos valeur 60 c. le mouchoir.....
Camisoles percale, petits plis avec ch mante broderie, val. 4 f. la camis
Serviettes éponge grande taille, belle fran valeur 60 c. la serviette......
Faux-Cols percale et toile, valeur 6 fr. douzaine..........
Jupons madapolam, grande taille, gra volants, valeur 5 fr., le jupon....
Châtelaines crêpe lisse, avec entre-deux valenciennes, val. 2 f. 50 châtelaine..........
Gants noirs, satin-fil belle qualité, val 1 fr. la paire..........
Broderie riches dessins, pour lingerie pertise, le mètre..........
Chemises pour hommes, mi-toile. Vale 10 fr., la chemise..........

AVIS Tout le monde sait que lund milliers de personnes ont ét faire la queue aux portes de la Des mesures urgentes on et on espère demain don er à TOUS.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECIN
Par la délicieuse Farine de Sant
REVALESCIÈRE DU BAR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRI
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dy mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cert compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cure pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wur phell, Schorland, Ure, Angelatcin, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sa échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses j dormir, ayant toujours le creux de gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a fements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation op* 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas mo guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boî blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. o 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt pa les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 175

PARIS-THEATRE

DRAME — GYMNASE-DRAMATIQUE — COMEDIE

Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché Pierre PETIT.

TRAGEDIE — MUSIQUE

ANGELO

Yves & Barret Sc. — G. Bouvy del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 21 au 27 Septembre 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CLXXV

ANGELO

Jamais lorgnettes ne rentrèrent dans leur fourreau avec plus de regret que le jour où Angelo quitta la carrière dramatique, il y a, de cela, déjà plus d'une année.

Depuis tantôt huit ans, quand on allait au Gymnase-Dramatique, fût-ce pour entendre une œuvre de choix ou écouter une artiste de premier ordre, telle qu'Aimée Desclée, par exemple, on s'inquiétait encore si, pour surcroît de plaisir, la belle Angelo allait apparaître comme un hors-d'œuvre appétissant dans le menu préparé par le directeur amphytrion.

C'est qu'elle offrait réellement une bien charmante occupation pour les yeux, cette grande et belle jeune fille, qu'on aurait dit sculptée dans un bloc de marbre, par un maître du ciseau de la grande époque de la Renaissance, si la souplesse de sa taille n'avait trahi la vie, et si le luxe de ses toilettes, pour lequel elle était sans rivale, ne nous avait pas révélé que nous étions en présence d'une Parisienne du XIX^e siècle.

Quand elle suivait, au Conservatoire, le cours de ses études, sous l'excellente direction de son professeur Regnier, la toute charmante enfant rêvait peut-être un autre trône que celui qu'elle a si bien occupé au boulevard Bonne-Nouvelle? Car, elle semblait être une des mieux organisées de ce jeune troupeau, alors riche en promesses, et je la vois encore sous les traits de Rosine, en juillet 1864, alors qu'elle n'obtenait rien au concours de comédie, mais qu'elle nous charmait tous par une grâce peu commune.

Pourtant cette même année, un premier accessit de tragédie la désignait déjà pour l'avenir.

Mais, l'année suivante, elle était la reine du temple de la rue Bergère. Premier prix de comédie et second prix de tragédie, tout à la fois, elle se posait en premier sujet et obtenait un engagement de droit à la Comédie-Française.

Ses débuts sur le premier théâtre français eurent lieu le 31 octobre 1865, dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*, qui lui avait valu la plus haute distinction au Conservatoire. Le succès ne répondit pas complétement à l'attente générale; il est si difficile à une élève de briller au milieu des remarquables comédiens de la rue Richelieu.

Valérie dans la pièce de Scribe, de ce nom, fut son second début et lui mérita de conserver son engagement, tout en n'indiquant pas, chez elle, un talent de premier ordre pour l'avenir.

La première création d'Angelo, sans avoir une grande importance, mérite cependant d'être consignée en raison de la valeur de l'ouvrage et du nom qui l'a signé : c'est le petit rôle de Margait, dans le *Lion amoureux*, de Ponsard, le 18 janvier 1866.

Restée au Théâtre-Français jusqu'en septembre 1867, le brillant lauréat du Conservatoire végéta tant soit peu au milieu de ses camarades, et durant les deux années qu'elle fit partie de l'admirable troupe de l'endroit, on ne la vit pas rendre des services bien signalés. Céliane, de la *Comédie à Ferney;* une des trois israélites d'*Esther*, en compagnie de Mlles Tordeus et Lloyd; Junie, de *Britannicus;* Cleophile, d'*Alexandre*, de Racine (qu'elle ne joua qu'une fois, le 21 décembre 1866), pour l'anniversaire de la naissance du grand poëte; et Hippolyte, de la *Ciguë*, furent les seuls rôles qu'elle joua, et chacun un très petit nombre de fois.

Après ce stage à la Comédie-Française, Angelo fit bien de ne pas renouveler son engagement; en partant pour le Gymnase, elle comprit parfaitement que ce théâtre lui offrait un milieu bien mieux disposé pour faire valoir ses qualités.

Sur cette scène charmante, tout en laissant voir l'excellence de ses études premières, elle était plus à même de faire paraître les dons physiques que dame Nature lui avait si généreusement octroyés

Entrée au Gymnase, sans tambour ni trompette, en octobre 1867, dans la *Victoire d'Annibal*, puis dans les *Jurons de Cadillac*, elle y fit sa première création par Laurence de *Miss Suzanne*, de Legouvé, le 3 décembre suivant.

Contrairement à ce qui lui était arrivé à la Comédie Française, elle fut aussitôt employée dans tout le répertoire courant. Il est peu de pièces dans lesquelles les auteurs n'aient pas tenu à la placer; aussi le nombre de ses créations est énorme, durant les sept années qu'elle resta sur la scène.

Donc, si Mlle Angelo n'est pas une de ces comédiennes dont l'autorité se soit imposée dans divers ouvrages, de façon à rendre les rôles qu'elle a interprétés inaccessibles à celles qui lui succéderont, c'est tout du moins une actrice de valeur et de talent dont les services méritent d'être fort appréciés ; aussi, et pour cela, je crois bon de les rappeler par la nomenclature suivante :

CRÉATIONS :

3 décembre 1867 : *Miss Suzanne* (Laurence).
25 février 1868 : *Un Mari comme on en voit peu* (Hector).
25 février 1868 : *Comme elles sont toutes* (la Princesse) ;
10 mars — *Les Grandes Demoiselles* (Valentine);
16 juillet — *Les Maris sont esclaves* (Lucile);
13 août — *Fanny Lear* (Mme Brédif);
11 novemb. — *Le Monde ou l'on s'amuse* (Mme Numez);
29 décemb. 1868 : *Séraphine* (Agathe).
7 mai 1869 : *Le Filleul de Pompignac* (Mme de Bussy);
3 juin — *Les Mensonges Innocents* (Herminie);
20 juillet — *Le Garçon d'honneur* (Amanda);
20 octob. — *Les Mousquetaires de Bougival* (Renée).
16 septembre 1871 : *Les Portes-Cigares* (Blanche);
16 septembre — *Les Reflets* (Gabriel de Verallac);
16 décembre — *Les Pailles Rompues* (Henriette).
En 1872 : *Paris chez lui* (Aventurine);
— — *La Comtesse de Sommerive* (la marquise de Ceserane);
— — *L'Invalide* (Mme de Meulan);
— — *La Dame d'en face* (Mme de de Blangy);
— — *Les Petits Neveux de mon Oncle* (Caroline).
17 mars 1873 : *Andréa* (Thecle);
24 juin — *Ma Collection* (Henriette);
14 juillet — *Le Numéro 13* (Henriette Dervilliers);
16 août — *Les Cravates Blanches* (Ninette);
30 août — *Un Beau-Frère* (mist. Forster).
7 mars 1874 : *Les Cadeaux du beau-père* (Amélie);
30 mars — *Madame est trop Belle* (Jeanne);
18 juin — *Le Chevalier Baptiste* (Mme du Tilleul);
6 juillet — *La Chute* (Carmina);
19 sept. — *Gilberte* (Charlotte);
5 nov. — *La Veuve* (Mme Palmer).

REPRISES :

En 1867 : *La Victoire d'Annibal* (Valentin); — *Les Jurons de Cadillac* (Mme de Meyran);
En 1868 : *Je Dîne chez ma Mère* (Sophie Arnould); — *Le Serment d'Horace* (Juliette de Santanis); — *L'Autographe* (la Comtesse);
En 1869 : *Diane de Lys* (la marquise, et plus tard, Aurore);
En 1870 : *Fernande* (Mme de Brionne) ;
En 1871 : *La Matrone d'Ephèse* (Cléantis); — *Fernande* (Fleur de Péché); — *Le Démon du jeu* (Mme de Launay);
En 1872 : *Midi à 14 heures* (Angèle);
En 1873 : *Une heure en Gare* (Largilière); — *Ernest* (Berthe); — *Frou-Frou* (la Baronne); — *La Princesse Georges* (la Baronne); — *L'Invitation à la Valse* (Mme d'Ivry); — *La Joie de la Maison* (Caroline); — *L'Epreuve nouvelle* (Lisette); — *Le Cousin Jacques* (Emmeline);
En 1874 : *Riche d'Amour* (Hermance).

Souvent, surtout dans les premiers temps de son séjour au Gymnase, si Mlle Angelo se contenta de chercher à paraître jolie, elle y réussissait si bien qu'il est peu de spectateurs qui songèrent à lui rien demander autre chose. Tout en elle, jusqu'à sa minauderie, avait action sur le public. Ses rivales en jeunesse et en beauté étaient alors nombreuses, sur cette scène privilégiée; elles s'appelaient Pierson, Massin, Judic, Manvoy, Magnier, Bidard, Girardin, Persoons... Aucune d'elles ne parvint à l'éclipser, car elle savait rehausser ses qualités physiques par une mise d'une suprême élégance. Et si ses toilettes étaient luxueuses, encore leur faisait-elle honneur en les portant avec une crânerie éclatante.

Mais si la femme primait en elle la comédienne, il serait injuste de refuser à Mlle Angelo des qualités dramatiques. Elle disait juste, son jeu était sobre, sa tenue en scène intelligente. Ses dernières créations indiquaient de réels progrès; aussi son départ a-t-il été doublement regretté. Elle semble avoir renoncé à reparaître sur la scène, bien qu'étant actuellement dans toute la force de l'âge et la maturité de son talent; quoi qu'il en soit, *Paris-Théâtre* lui devait une place dans sa galerie; car sans être une physionomie artistique accentuée, Mlle Angelo a fait, longtemps, fort agréable figure sur une de nos scènes les plus populaires.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de :

NICOT
(de l'Opéra-Comique)

REVUE DES THEATRES

VAUDEVILLE

—

Première représentation de *Fromont jeune et Rissler aîné*, comédie en cinq actes et six tableaux, de MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot.

—

Tout le monde connaît *Fromont jeune et Rissler aîné*. Ce roman est un des meilleurs du charmant littérateur-poëte Alphonse Daudet. Ce n'est pas sans appréhension que nous avons vu sa transformation en comédie. Le passage du roman à la scène est toujours dangereux. Il est difficile de conserver la délicatesse du style et la finesse des observations en remplaçant la description par le dialogue.

C'est à M. Adolphe Belot, un auteur dramatique expert, que M. Alphonse Daudet s'est fié pour mener à bonne fin ce travail difficile. Disons de suite que les deux collaborateurs, après un début assez malheureux, ont amplement racheté, dans les trois derniers tableaux, les faiblesses des trois premiers, et obtenu un succès qui sera certainement de longue haleine.

Un rapprochement entre le roman et le drame nous conduirait trop loin. La comédie commence chez Véfour, le soir du mariage de Sidonie Chèbe avec Rissler aîné. Le caractère de cette femme sans esprit et sans cœur, puisant toute sa force dans sa haine contre les riches, apparaît déjà dans ce premier tableau pour se développer dans le suivant qui se passe chez elle, le jour où elle ouvre ses salons pour la première fois.

Rien de bien saillant dans ces deux actes, consacrés à l'exposition du drame. Delobelle, le comédien, y joue un rôle de vieil idiot, et le papa Chèbe se démène avec une rage de possédé qui ne nous séduit guère. Un seul incident nous a amusé, c'est la façon toute espiègle dont Mlle Lamare a fait son apprentissage de domestique mâle de bonne maison. Elle n'a pas dit plus de dix mots, et cela lui a suffi pour égayer la salle entière restée froide depuis le commencement de la représentation, malgré son désir bien accentué de voir la pièce réussir.

Le troisième acte se passe à Bougival. Il ne débute pas mieux que les autres. Mme Rissler aîné y parle un langage tant soit peu odieux, et l'on frissonne en l'entendant dire à son amant : « Décidément, vous êtes trop mari et ce n'était pas la peine de changer. »

La gracieuse figure de Désirée, la boiteuse, rendue d'une façon exquise par Mlle Bartet, vient heureusement, comme un rayon de soleil, réchauffer ce milieu par trop réaliste. Mais l'éclaircie dans ce sombre tableau est de trop courte durée, et l'impression s'en efface vite après la scène repoussante où l'odieuse Mme Rissler essaye de persuader à Frantz Rissler, que c'est parce qu'elle l'adorait et n'avait pu l'épouser qu'elle était devenue infâme.

Nous l'avons dit, jusque là la salle était restée froide et le succès nous semblait compromis. Il n'en a rien été, et des coupures intelligentes, que les auteurs sauront faire dans ce commencement, précipiteront l'action et nous conduiront rapidement au quatrième tableau où commence une succession de scènes vraiment dramatiques qui nous conduisent jusqu'au dénoûment.

Nous sommes chez Delobelle, à ce quatrième tableau ; nous retrouvons, là, sa fille Désirée dont la douceur, l'honnêteté et la piété filiale ont été traduites par Mlle Bartet avec une si touchante vérité, que la salle entière a tressailli ; la représentation a été interrompue par de chaleureux applaudissements, et la jeune artiste a été obligée de reparaître en scène aux acclamations répétées du public transporté. Visiblement émue, Mlle Bartet a compris toute l'importance de son succès : elle venait d'être sacrée grande comédienne.

La scène qui termine cet acte, et dans laquelle Mme Rissler refuse de rendre à Frantz la lettre que celui-ci lui a imprudemment écrite, est aussi fort belle ; la glace était alors tout à fait rompue.

Le cinquième tableau est de tous points remarquable. C'est là que Rissler apprend les crimes de son associé et de sa femme et arrache à la misérable ses diamants pour les faire vendre, afin de conjurer la faillite qui doit déshonorer la maison Fromont jeune et Rissler aîné. Là aussi, cet honnête homme jette sa femme aux genoux de Mme Fromont et la veut forcer à faire des excuses à celle qu'elle a si indignement trompée.

Après cet acte qui suffirait à assurer un grand succès à l'ouvrage, nous n'étions pas sans inquiétude sur le dénoûment, car il fallait modifier absolument le roman pour satisfaire aux exigences de la scène. La façon dont les auteurs ont mis Rissler aîné en possession de la lettre écrite par son frère à sa femme et la manière dont ils empêchent ce malheureux d'en connaître le contenu est des plus habiles et satisfait absolument les désirs des spectateurs. Au lieu de se tuer, Rissler aîné redevient heureux en mariant ensemble Frantz et Désirée. Mme Rissler aîné s'enfuit loin de France et l'on prévoit que la paix reviendra un jour dans le mariage Fromont.

L'interprétation de ce drame, excellent dans sa seconde partie, est au-dessus de tout éloge et contribuera au succès. Nous avons déjà parlé de Mlle Bartet, adorable dans le rôle de Désirée.

Mme Victoria Lafontaine a également été très remarquable. Sa voix harmonieuse, son exquise honnêteté, l'émotion profonde dont elle a fait preuve ont provoqué des applaudissements et fait verser plus d'une larme. Mlle Pierson a sauvé à force de talent le rôle odieux de Mme Rissler aîné. Parade est merveilleux de naturel et a joué les deux derniers actes en grand comédien. Delannoy a tiré parti d'un mauvais rôle et égayé plus d'une sombre situation. Berton s'est montré plein de chaleur ; Train, un peu compassé, a eu de bons moments ; Boisselot est fort amusant sous les traits de M. Chèbe.

Nous allions oublier Munié, cela eût été de la plus grande injustice, car Sigismond Planus, qu'il a joué avec une grande autorité, comptera dans ses meilleures créations.

Ainsi donc, malgré des restrictions nécessaires à faire, on ne saurait douter du grand succès qu'obtiendra, pendant un long espace de temps, la nouvelle pièce de MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot.

GYMNASE-DRAMATIQUE

—

Première représentation de *Les Compensations*, Comédie en trois actes, en vers, de M. Paul Ferrier.

—

M. Paul Ferrier, un jeune auteur dont la verve semble inépuisable, avait présenté à la Comédie-Française cette comédie : les *Compensations*, dont Coquelin et Thiron devaient interpréter les principaux rôles. Mais, en présence du retard apporté dans l'exécution de sa pièce, il l'a retirée tout dernièrement et confiée aux pensionnaires de M. Montigny qui venait de lui faire jouer un petit acte : les *Cinq filles de M. Castillon*.

La nouvelle comédie de M. Ferrier, reposant presque entièrement sur des quiproquos de vaudeville, appartenait plutôt à une scène de genre qu'au Théâtre-Français ; sa place est bien au Gymnase, parce que si l'intrigue est légère, les détails sont de bon goût, le dialogue y court vif et spirituel, et la forme en est élégante.

Voici, en quelques mots, le sujet de l'ouvrage : Montcavrel, notaire d'un âge déjà respectable, a épousé en secondes noces une femme dont la vertu semble à toute épreuve, mais qui, par son humeur acariâtre, le rend très-malheureux, à ce point que ce mari en arrive à souhaiter le sort de son ami Champagnol, dorloté par sa femme il est vrai, mais qui partage ce privilége avec un peintre, un musicien, un sculpteur et un poëte protégés par la dame.

Triste compensation, n'est-ce pas, et il faut bien de l'habileté à M. Ferrier pour expliquer chez Montcavrel ce sentiment peu conforme avec sa dignité d'homme et rendre supportable, dans la bouche de ce notaire, la déclaration suivante qu'il ne craint pas de risquer en public :

... Je suis de sang-froid ; je raisonne et je dis
Que Champagnol est un béat en paradis !
Oui ! je suis au-dessus de ce mal domestique,
Parce que, sans avoir écrit la statistique
Ni dressé le tableau synoptique de ceux
Qu'on appelle outragés et que je dis chanceux,
Je tiens qu'entre maris trompés, sans ironie,
On se trouve en nombreuse et bonne compagnie !
Parce que je me ris de ces vains préjugés,
De ces faux points d'honneur par nous mêmes forgés
Dont les sociétés se font des servitudes
Et qui changent d'aspect avec les latitudes,
Si bien que tel échec en gloire travesti,
Honteux chez nous, devient charmant à Taïti !...
Parce que la vertu de ma femme m'assomme !
Parce que je succombe à la peine, et qu'en somme
Si chaque chose humaine a son travers, j'entend,
A tel prix que ce soit, être heureux et content !

Mais Montcavrel ne va pas raisonner toujours de la sorte, et les *compensations* qu'il va jusqu'à désirer lui paraîtront bientôt plus amères encore que les tourments dont sa femme l'abreuve.

Décidé àplaider en séparation de corps pour incompatibilité d'humeur, il s'attaque, un beau matin, à sa femme pour trouver un prétexte de brouille. Mais, ô miracle! en présence de la colère de son mari, Mme Montcavrel devient tout à coup d'une douceur extrême, et se laisse brutaliser sans murmurer.

D'où vient ce brusque changement? En voici la cause : M. Robert, le clerc de Montcavrel, a adressé une douzaine d'épîtres à Mlle Alice, la fille du notaire, dont il souhaite de devenir l'époux. Ces lettres brûlantes d'amour sont toutes tombées entre les mains de Mme Montcavrel, qui s'était imaginée qu'elles lui étaient adressées, et n'avait rien fait pour repousser les hommages du clerc de son mari.

Une de ces lettres est alors surprise par Montcavrel, et, disons-le à sa louange, elle suffit pour le ramener aux vrais sentiments dont il n'aurait jamais dû se départir. Tout s'explique enfin, et le mariage de Robert et d'Alice met fin à toutes les inquiétudes. M. Montcavrel va désormais se voir adoré de sa femme, sans avoir à redouter les *compensations* offertes par Mme Champagnol à son époux.

La pièce est remplie d'incidents amusants, et l'auteur fait passer sur plus d'un point scandaleux, à force d'esprit et de dextérité. Saint-Germain a trouvé là un rôle à sa taille ; il y est excellent. Mlle Persoons mérite des félicitations pour avoir su faire accepter le personnage scabreux de Mme Champagnol, à force d'élégance et de tenue. Mlle Jeanne Bernhardt est une fraîche ingénue. Les autres artistes sont moins heureux dans l'interprétation de leurs rôles. MM. Blaisot et Lenormant chargent beaucoup trop.

En somme, les *Compensations* valent beaucoup mieux que les dernières comédies représentées au Gymnase.

VOYAGE AUTOUR D'UNE LETTRE

— Victorine !

— Monsieur ?

— Mes lettres et mes journaux.

C'était vendredi dernier ; je venais de me lever et sortant de ma chambre à coucher, j'entrai dans mon cabinet de travail.

Baptiste préparait le déjeuner ; j'avais une heure à dépenser avant de me mettre à table : c'est celle que je consacre habituellement au dépouillement de mon courrier.

Victorine descendit et remonta au bout d'un moment, tenant à la main cinq ou six lettres et autant de journaux qu'elle plaça devant moi.

— Monsieur n'a plus besoin de rien?

— Non, merci.

La bonne ressortit et fermant la porte derrière elle, me laissa seul.

Je demeurai indécis entre les lettres et les journaux.

Commencerai-je par les nouvelles d'Orient ou par celles des personnes qui ont griffonné à mon intention?

La question me paraissait grave, je n'osai prendre une détermination immédiate et me contentai d'éparpiller le tout sur mon bureau.

Soudain mon regard tomba sur une lettre dont la suscription était ainsi conçue :

Monsieur Champion,
40, rue de Boulogne.

Il est bon que le lecteur sache que la maison de la rue de Boulogne portant le numéro 40 est habitée en totalité par moi.

Il y avait donc une erreur commise dans la rédaction de l'adresse et j'allais sonner Victorine pour qu'elle eût à remettre au facteur, lors de sa prochaine tournée, la lettre qui m'était indûment parvenue, lorsque je songeai que l'honnête agent de la poste ne passerait dans la rue que vers deux heures, et que, conséquemment, rien ne pressait.

Je tenais la lettre entre mes doigts et la retournais en tous sens.

Comment cette lettre a-t-elle pu être adressée ici ? me demandais-je en cherchant à expliquer ce que je ne comprenais pas. Voyons, relisons : à M. Champion. Ah! tiens! après Champion il y a une lettre formée à demi et effacée ensuite, c'est un D, oui ! mais que signifie ce D ?

L'enveloppe est en papier vergé ; il est vrai qu'on ne se sert guère pour la correspondance que de celui-là.

Mais j'y pense! Si quelqu'un me voyait examiner ainsi cette lettre, il serait tenté de croire que je cherche à lire ce qu'elle contient ! Non, Dieu m'en garde, ce serait commettre une indiscrétion inexcusable... Mais c'est égal, je voudrais bien savoir d'où elle vient... Au fait ! puisqu'on prétend que je suis observateur, c'est là le cas de me servir du talent qu'on m'accorde.

Ah ! qu'y a-t-il sur ce cachet? un M ; un M c'est la première lettre du nom Marie, et Marie, c'est un nom de femme ; donc, c'est une femme qui écrit... j'aurais dû m'en douter... Oui, la cire a été posée délicatement sur le papier, il n'y a qu'une main de femme qui puisse être aussi légère. L'empreinte est de petite dimension... C'est bien cela, un petit cachet à manche d'ivoire... La cire est bleue, c'est une femme blonde, une femme châtaine aurait employé de la cire verte et la brune de la rouge.

L'enveloppe est presque carrée ; c'est le modèle à la mode, la femme est jeune... La lettre est mince, c'est du papier petit format. Ce n'est pas une lettre de reproches, il eut fallu double feuille... Ce n'est pas non plus la première lettre adressée à un homme qui a demandé une réponse, car madame se serait bien gardée de cacheter avec l'initiale de son nom. Ce ne peut être qu'un mot jeté à la poste à la hâte à l'adresse d'un amant heureux.

Oui ! mais un amant ne se nomme pas Champion !... Ah ! mais ce D qui suit le Champion, serait-ce le commencement d'une particule ? Allons donc, elle eut mis le nom en entier... Serait-ce l'indication de la profession qu'un scrupule aurait laissé au bout de la plume ? Quelle est la position sociale dont la première lettre est un D? Danseur, dessinateur ; non, docteur peut-être ? Oui, c'est cela, docteur médecin.

J'y suis, M. Champion est docteur. Or, comme la lettre est adressée à l'amant et non au médecin, Marie a effacé le D qui commençait le mot qu'elle allait écrire... — Heureux Champion !

Tiens, je n'avais pas remarqué que la lettre est un peu froissée. Eh! parbleu, c'est clair : c'est une femme mariée qui l'a écrite et qui, surprise au moment où elle se disposait à sortir pour la gliser dans la boîte, l'a précipitamment fourrée dans son corsage.

Ah ! étourdi que je suis, et le timbre de la poste, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain... Une grande dame qui, sujette à des migraines fréquentes, s'est laissée aller à aimer son médecin, oui...

— Monsieur, le déjeuner est servi !

Je lève les yeux, Baptiste est devant moi, Baptiste, mon domestique, qui vient me rappeler à la vie positive et me tirer du rêve dans lequel je suis tombé.

C'est un beau garçon Baptiste, un gaillard vigoureusement découplé, qui a l'œil vif et le teint frais.

Et puis, il est plus grand que moi d'au moins trois centimètres, ce qui fait qu'il comprend parfaitement la distance qui existe entre lui et moi.

Seulement, cette différence, il l'applique à son profit, voilà tout.

— Baptiste, lui dis-je, voici une lettre qu'il faut rendre au facteur; elle n'est pas pour moi.

— Monsieur peut compter sur mon exactitude.

— Je le sais; tu lui diras qu'il n'y a pas de Champion ici.

— Plaît-il, monsieur?

—Je te dis de remettre au facteur cette lettre, qui est adressée à un M. Champion... Or, comme...

— Champion, monsieur?

— Eh! oui, encore une fois. Le connaîtrais-tu? Est-ce qu'il habite une maison voisine de celle-ci?

— Eh! eh! eh! se contenta de rire Baptiste.

— Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? M'entendez-vous, monsieur Baptiste?

— Eh! eh! que monsieur me pardonne si je ris... mais c'est que monsieur parle de Champion, et monsieur sait bien que Champion, c'est moi.

— Hein! tu dis, drôle... Comment, toi?

— Oui, monsieur, Baptiste Champion.

— C'est vrai! m'écriai-je avec stupéfaction, j'oubliais que tu ne t'appelais pas seulement Baptiste!.... Mais alors, cette lettre, tu sais d'où elle vient... qui te l'a écrite? Allons, bon! Est-ce que j'ai le droit de demander à ce garçon qui lui écrit? En vérité, je suis fou! Tiens, Baptiste, voici ta lettre, mon ami.

Et je la présentai à Baptiste, qui resta immobile, sans la prendre.

— Eh bien! qu'attends-tu là? Pourquoi ne prends-tu pas cette lettre, puisqu'elle est pour toi?

— C'est que je voulais prier monsieur d'être assez bon pour me dire ce qu'elle contient. Monsieur doit se rappeler que je ne sais pas lire.

J'avoue que cette demande me causa une vive satisfaction; quoique mon soi-disant talent d'observation m'eût bien mal servi, je désirais savoir jusqu'à quel point je pouvais m'être trompé dans mes suppositions. Je brisai donc le cachet à l'M, j'ouvris la lettre et je lus ce qui suit :

« Monsieur Champion, domestique,

» La réunion des actionnaires de la *Société des* » *tonnes en caoutchouc* aura lieu jeudi prochain, » 17 courant, à une heure de relevée, au siége » de la Société.

» Vous êtes prié de déposer à l'avance les dix » actions vous donnant voix délibérative.

» Le gérant : MANICHÉ. »

Je préviens les personnes qui seraient dans l'intention de me complimenter désormais sur mon talent d'observation, que j'ai huit mois de salle, ce qui me permet de corriger les mauvais plaisants.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

ÉCLAIRAGE AU THÉATRE

Les chandelles, avec leur moucheur en titre, ne parurent au théâtre qu'en 1621. Elles furent inaugurées à la Comédie-Française lors de la première représentation de *Sylvie*, pastorale de Mayret. Jusqu'à cette époque, on ne donnait la comédie que pendant le jour.

Les décorations de la Comédie-Française n'étaient guère supérieures à celles des baraques de la foire Saint-Germain. On jouait en plein air.

A la représentation de *Sylvie*, on orna le théâtre de lourdes tapisseries qui donnaient, en étant écartées, des issues et des entrées aux acteurs.

La scène était éclairée de la façon suivante : des chandelles étaient introduites dans des douilles soudées à des plaques de fer-blanc accrochées aux tapisseries du fond. Mais, par cette disposition, les acteurs n'étaient éclairés que par derrière et un peu sur les côtés.

Pour remédier à cet inconvénient, on imagina de faire des chandeliers avec des lattes mises en croix, et à l'extrémité desquels on plaçait une chandelle; soit quatre par appareil.

Ces lustres primitifs étaient suspendus à hauteur d'homme, sur le devant de la scène, par des cordes s'enroulant sur des poulies apparentes.

Quand il fallait moucher ou allumer, un homme lâchait doucement une corde et le moucheur du théâtre faisait gravement son service. Après quoi les chandelles étaient remontées à la hauteur réglementaire.

***

A la représentation de *Sophonisbe*, autre pastorale de Mayret, en 1623, les décorations se modifièrent : il y eut des décors peints avec quelque soin, et la scène fut éclairée par des chandelles disposées dans des chandeliers de cristal.

***

L'Opéra devança la Comédie-Française dans l'amélioration de son système d'éclairage. Jusqu'en 1720 on n'usa que de chandelles que mouchaient, comme partout, des serviteurs adroits, dont le public admirait la prestesse et qu'il applaudissait ou huait selon qu'ils remplissaient bien ou mal leur emploi.

***

Grâce aux fastueuses libéralités du célèbre financier Law, la bougie fut substituée aux chandelles. Cette innovation heureuse eut lieu le 10 août 1719, à la première représentation de l'opéra-ballet les *Plaisirs de la campagne*, de mademoiselle Barbier et de Pellegrin. Dangeau consigne le fait dans son journal à la date du 24 décembre 1719.

***

A une certaine époque transitoire entre le règne de la chandelle et celui de la bougie, on imagina un nouveau système d'éclairage pour la rampe ; voici en quoi il consistait :

On plaçait sur le devant du théâtre une file de boîtes de fer-blanc, de la forme d'un biscuit; dans ces boîtes, pleines de suif, on introduisait une grosse mèche, et l'on obtenait ainsi une espèce de lampion fumeux.

Mais bientôt le suif se fondait et répandait dans la salle une odeur insupportable.

Un soir on eut l'idée, pour obvier à ce grave inconvénient, de placer les biscuits de fer-blanc dans des récipients plein d'eau froide. Cela alla bien pendant quelque temps, mais l'eau ne tarda pas à s'échauffer à son tour; elle entra ensuite en ébullition et vint se mêler au suif incandescent. Il résultat des crépitements continuels et des éclaboussures; la fumée en devint plus intense; l'eau triompha du feu, les lampions s'éteignirent, et le public fut plongé dans une complète obscurité. Il fallut faire évacuer la salle.

***

De chandelles en lampions et de lampions en bougies, nous arrivons à 1786. Ce fut à cette époque qu'un chimiste de Genève, Argand aîné, inventa la lampe *à courant d'air et à cheminée de verre*, connue sous le nom de *quinquets*, du nom du marchand qui les livrait au public.

Les quinquets furent considérés comme le *nec plus ultrà* des luminaires et, comme tels, introduits à l'Opéra, soit à la première représentation de *Rosine*, opéra en trois actes, de Gossec, le 11 juillet 1786, soit à celle de la *Toison d'or*, opéra en trois actes, de Voguel, le 29 août de la même année. Avant d'aller plus avant, il faut signaler une tentative faite en 1778 ou 1780 par Devisme.

***

Au lustre à bougie, Devisme voulut substituer un système d'éclairage à réverbère, d'après un système de phare établi par Châteaublanc sur la tour des Baleines, dans l'île de Ré.

L'appareil était placé dans le cintre et produisit le meilleur effet. Malheureusement la lumière, tournée du côté de la scène, laissait désobligeamment dans l'ombre les spectatrices. Ces dames, qui venaient à l'Opéra autant, et même plus, pour être vues que pour voir, réclamèrent et le système fut abandonné.

***

Le quinquet, plus ou moins perfectionné, régna en maître au théâtre jusqu'en 1822.

Alors apparut le gaz.

Ce fut le 6 février 1822, à la première représentation d'*Aladin* ou la *Lampe merveilleuse*, que le gaz rayonna pour la première fois à notre premier Théâtre-Lyrique. L'œuvre de Nicolo Isouard et Benincori pour la musique, et d'Étienne pour les paroles, était, comme on le voit, une pièce de circonstance.

***

Quatre ans plus tard, en 1826, M. Locatelli tenta de nouveaux essais dans le genre de ceux de Devisme. Mais cette fois encore il fallut renoncer à l'éclairage rayonnant du cintre en dehors de la salle.

Aujourd'hui le problème paraît résolu sous ce rapport; mais comme la science n'a jamais dit son dernier mot, voici que déjà l'on se préoccupe de remplacer le gaz par la lumière électrique, employée déjà du reste, avec succès, comme effet de décoration, dans quelques opéras, tels que le *Pardon de Ploërmel* et la *Magicienne*.

***

Toutefois, ne craignons pas de le dire, dût Monseigneur le Progrès s'en formaliser, si ingénieux que soit le système de l'éclairage rayonnant du cintre, comme décoration, comme élégance rien ne saurait être comparé au lustre de cristal et de bronze doré.

***

Depuis la construction des théâtres du Châtelet, de la Gaîté et du Vaudeville, on a renoncé à l'éclairage sans lustre, et les trois dernières salles construites à Paris, la Porte-Saint-Martin, la Renaissance et le nouvel Opéra, sont revenues aux lustres, aux girandoles, aux lampes alimentées par le gaz. Quelques détails sur l'éclairage du nouvel Opéra compléteront notre article.

L'éclairage intérieur de l'Opéra s'opère au moyen d'une conduite souterraine qui entoure le théâtre. Cette conduite est en communication avec six compteurs d'une capacité de 1,000 becs, et de quatre de 800; c'est donc un total de 9,200 becs.

Pour qu'une extinction se produisît, il faudrait que les dix compteurs, qui se relient à tout le réseau de Paris, vinssent à manque à la fois, ce qui est matériellement impossible.

***

L'éclairage se divise en éclairage des représentations et en éclairage permanent, dit *service des veilleuses*, établi pour éclairer jour et nuit les parties obscures du bâtiment.

L'ensemble des conduites de gaz en fer, plomb, cuivre, représente une longueur de 25 kilomètres, sur lesquels sont ajustés 714 robinets.

***

Pour remédier au danger que présente la rampe au gaz pour les artistes imprudents qui s'approchent trop de la flamme, on a imaginé la *rampe à flamme renversée.*

Chaque verre est recouvert d'un petit appareil mobile par où s'échappe le gaz; chaque verre est ajusté, par le bas, à un tube correspondant à une forte cheminée d'appel; la flamme, au lieu de s'élever, s'abaisse; aucun dégagement de chaleur ne se produit au-dessus de la rampe; la lumière est aussi vive que dans l'ancien système et les artistes, particulièrement les danseuses, peuvent s'approcher impunément de la rampe.

Encore un mot : l'emploi des lampes à huile pour la rampe n'existe plus que dans un seul théâtre. C'est la Comédie-Française. Les sociétaires ont tenu à l'ancien système, dont l'éclat leur paraît moins fatiguer la vue.

L'emploi de la lumière électrique au théâtre date de la première représentation du *Prophète*, 16 août 1849, où l'on en fit l'application pour figurer le soleil levant. La plupart des théâtres sont maintenant munis de tout le matériel nécessaire; celui de l'Opéra est le plus important, il comprend soixante-dix-éléments.

A l'organisation de la lumière électrique, M. Dubosc a joint celle de la lumière Drummond, moins intense que celle de l'électricité.

Em. de Lyden.

AVENTURES
ET
Historiettes théâtrales

LE PETIT VERRE DE KUMMEL

Il n'avait pas été tout de suite le flamboyant directeur que l'on a connu, le sieur Andoche Bancurel, aujourd'hui négociant en billets d'auteurs, si considéré sur la place de Paris!

Quand je le vis pour la première fois, il était simple cabotin dans une ville de onzième ordre, où il jouait les amoureux des vaudevilles de M. Scribe.

Et ne croyez pas que plusieurs siècles nous séparent de cette époque d'humilité et de « débine » : deux lustres à peine se sont écoulés depuis ses débuts dans *Michel et Christine* sur la scène — communale — de Montenfort-en-Parisis.

Il y obtint, — je dois le dire, — un succès des plus... étonnants et des plus réels.

Applaudi pour la première fois, Bancurel voulut fêter sa bienvenue et, après le spectacle, au café du théâtre, il tint à régaler ses camarades.

Il commanda donc et fit verser quarante-deux petits verres de certain kümmel de Riga que le limonadier lui avait vanté à son arrivée dans la bonne ville de Montenfort.

On but, on trinqua, on prédit le plus brillant avenir à l'amphytrion. Bref, la modeste, — toute modeste, — orgie se passa aussi convenablement et aussi banalement que possible.

Seulement, vint le quart d'heure dit de Rabelais. Andoche, fier comme feu Artaban, se rendit auprès du comptoir dans lequel trônait la belle limonadière, — une grosse blonde, décolletée, à la chair appétissante et aux doigts surchargés de bagues multicolores, — et lui tint à peu près ce langage :

— Veuillez, madame, me dire combien je dois?

— Vous avez pris, monsieur?

Le limonadier intervint.

— Monsieur a quarante-deux kümmels première.

— Bien.

Et la dame se livra à des calculs compliqués.

— Quarante-deux kümmels à huit sous, dit-elle enfin, cela fait seize francs quatre-vingts.

Andoche se fouilla et tira de la poche de son pantalon *trois* superbes pièces de cent sous.

Puis il introduisit le pouce et l'index de sa main droite dans le gousset de son gilet et en extirpa *une* pièce de vingt sous.

Sa main gauche retourna à la poche du pantalon et y trouva quatre pièces de dix centimes.

Cette fois, ce fut tout. Il eut beau se palper, se tâter, se taper; il eut beau explorer, aussi minutieusement que faire se peut, les doublures de tout ce qu'il possédait de vêtements, il ne put rien en extraire de plus.

Il récapitula:

Trois pièces de 100 sous, ci... 15 fr.
Une pièce de 20 sous, ci...... 1 »
Quatre pièces de 2 sous, ci. .. 0 40 centimes

Total seize francs, huit sous.

Tout piteux, il tendit cette somme à la dame du comptoir, en murmurant :

— Il manque huit sous, je vous les donnerai demain.

Le limonadier intervint de nouveau.

— Ça ne fait rien, monsieur, ce sera pour une autre fois.

Fatale complaisance!

Ce sont ces huit sous-là qui devaient faire le malheur du pauvre Andoche Bancurel et qui, plus tard, devaient le précipiter du haut du Capitole au bas de la roche Tarpéienne, ou, pour être moins classique, du cabinet de directeur des Fantaisies-Illyriennes, au «coin de mastroquet» du marchand de billets d'auteurs.

Quand, trois jours plus tard, Andoche rencontra le limonadier, celui-ci le prit à part :

— Vous me devez quarante centimes; ce n'est pas une somme. Mais mon kümmel vous a paru bon, vous allez en emporter une bouteille. Cela fera huit francs et je vous ferai cadeau du petit verre que vous n'avez pas payé.

Andoche accepta... naturellement, puisque ne les possédant pas, il ne pouvait jeter au cafetier les huit sous qu'il lui devait et, ainsi, s'en débarrasser à tout jamais.

Mais, au bout de quinze jours, la débine se perpétuant, il dut signer, à l'ordre du cauteleux négociant un petit effet de la somme de *dix* francs, payable fin du mois suivant.

Le jour de l'échéance, qui était aussi le jour des appointements, ces derniers ne furent pas payés, opposition ayant été faite par un restaurateur récalcitrant.

Andoche vit protester sa signature. Le protêt fut suivi de citation, puis de commandement, etc., etc.

Il alla trouver le cafetier qui consentit à « renouveler la petite broche » qui, avec les frais, s'élevait déjà à dix-neuf francs quatre-vingt-cinq centimes.

— Nous mettons vingt francs, n'est-ce pas?

Puis ce fut ainsi à chaque renouvellement.

De vingt, cela sauta à quarante, puis à quatre-vingts...

Quand le directeur de Montenfort fit faillite et qu'Andoche quitta la ville, sans demander son reste, le billet s'élevait à quatre cent dix-neuf francs soixante-quinze.

De retour à Paris, on sait ce qu'il advint de l'ex-amoureux. Pris en affection par une jeune cantatrice de quarante-deux ans protégée d'un haut fonctionnaire, épousé par icelle, il devint, au bout de quelques années, directeur des Fantaisies-Illyriennes, ce théâtre tuant dont le souvenir restera éternellement cher aux amateurs de la belle folie parisienne.

On n'oubliera pas le luxe insensé de mise en scène qui fut déployé pour monter la *Citrouille aux côtes d'or*, ce chef-d'œuvre d'ineptie dont les décors et les costumes revinrent à plus de trois cent mille francs à ce pauvre Bancurel, et dont le succès se traduisit par une pluie de pommes — plus ou moins cuites — et une série de trois représentations absolument infructueuses.

Le coup fut rude : les commanditaires d'Andoche firent la queue à son théâtre — ô ironie amère! — pour redemander leur argent. Les fournisseurs apportèrent leurs factures. Bancurel était aux abois.

Enfin, en battant le rappel de tous les côtés, en faisant agir sa femme, il parvint à désintéresser les plus braillards et à obtenir des autres le temps nécessaire pour se retourner.

C'est à ce moment décisif que reparut, horriblement, épouvantablement, effroyablement gonflé, le fameux billet à ordre dont Andoche n'avait plus entendu parler depuis son arrivée à Paris.

Le billet s'élevait à dix-sept cent quatre-vingt-dix-sept francs trente-cinq centimes, frais compris.

Ce fut, comme on dit, la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Bancurel n'avait plus qu'une ressource, c'était de déposer son bilan; il le déposa.

Et voilà comment vous pourrez, si vous fréquentez le mastroquet qui gît à l'encoignure de l'ex-théâtre des Fantaisies-Illyriennes, entendre une voix rogommeuse que vous auriez peine à reconnaître pour celle du bel Andoche, murmurer:

— Qu'est-ce que vous voulez? C'est un petit verre de kümmel qui m'a noyé.

Gaspard Mus.

SPORT

Longchamps.— *Dimanche, 17 septembre.*

Résultats :

Le pari particulier entre Patriote et Merveilleuse a été gagné par celle-ci.

Dans le prix de Glatigny, 6,000 fr., Jonquille, au comte de Juigné, est arrivée 1re; Bibletto, à M. Henry, 2e, et Gavarni, au comte de Lagrange, 3e.

Dans le prix de la Prairie, 2,000 fr., Courageux, à M. Prat, 1er; Aïda, au comte de Clermont-Tonnerre, 2e, et Pèlerin, à M. de la Chaune, 3e.

Les résultats de l'Omnium ont trompé la plupart des prévisions. Filoselle et La Noue étaient les plus grandes favorites; mais Source, montée par Carratt, à M. Aumont, est arrivée 1re; Chauve-Souris, à M. Prat, 2e, et La Noue, au comte de Juigné, 3e.

Kilt, au baron de Rothschild, a facilement

gagné le prix du *Royal Oak*, 20,000 fr.; Mondaine, à M. Fould, 2e, et Enguerrande, à M. Lupin, 3e.

—

VÉSINET. — *Lundi*, 18 *septembre*.

Le prix de la Grotte n'a été disputé que par Fabuliste et Beaumanoir. Celui-ci a été facilement battu.

Dans le prix de la Malmaison, Gracieux était 1er; Alphée, 2e, et Sultan, 3e.

Prix de l'Aqueduc : Blaviette; 1re, Dunette, 2e, et Aladin, 3e.

Prix de la Source : Adagio, 1er; Léona, 2e, et Alphée, 3e.

PETITES NOUVELLES

— Samedi a eu lieu, à l'Opéra, la représentation de retraite de la basse Belval. La salle était comble. Le public, par sa présence et ses bravos, avait voulu donner une dernière preuve de sympathie à l'estimable artiste, qui, pendant tant d'années, a soutenu le poids du grand répertoire.

Le spectacle se composait des *Huguenots*.

— Mlle Fayolle, qui créa jadis avec tant de succès les *Inutiles* à Cluny avec cet excellent Larochelle, aujourd'hui un des habiles directeurs de la Porte-Saint-Martin, a débuté lundi à la Comédie-Française, dans *Gabrielle*.

— C'est seulement samedi qu'a été célébré, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, le mariage de Mlle Marguerite Chapuy avec M. Louis André, capitaine-commandant au 34e régiment d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur. Cérémonie toute privée et de famille; on y remarquait toutefois M. Emile Perrin, M. Régnier, l'éminent professeur de déclamation de Mlle Chapuy, et Mme Belloni, son premier professeur de chant.

— Le 5 courant, Mlle Maria Waldmann, l'admirable contralto applaudi à Ventadour dans l'Amnéris d'*Aïda*, a épousé le comte M. di Ferrara.

La cantatrice renonce au théâtre..., dit-on. Nous ne croyons pas à une détermination irrévocable.

— On annonce pour la fin de ce mois, à la Comédie-Française, la première représentation de *Rome vaincue*, tragédie de M. Parodi.

Cet ouvrage a été reçu par le comité, il y a environ deux ans. M. Parodi s'est fait connaître par un drame, le *Parricide*, qui obtint un grand succès aux matinées littéraires de M. Ballande.

Voici la distribution exacte et complète de *Rome vaincue :*

Quintus Fabius Maximus, sénateur,	MM. Maubant.
Vestapor, esclave,	Mounet-Sully.
Cnéius Lentulus, tribun légionnaire,	Laroche.
Lucius Cornelius, souverain-pontife,	Martel.
Quintus Ennius,	D.-Vernon.
Publius Furius Philus, prêteur,	Chéry.
Caïus, tribun du peuple	Charpentier.
Festus Metellus, chef des décemvirs,	Richard.
Kaeso, scribe,	Joliet.
Posthumia,	Mmes S.-Bernhardt.
Opimia,	A. Dulait.
Junia	Reichemberg.
Une vestale,	Fayolle.
Galla, esclave,	Martin.
Une femme du peuple	Thénard.

Mlle A. Dulait, qui créera le rôle d'Opimia, nous l'avons déjà dit, est une jeune élève de Mlle Tordeus, à Bruxelles, sur laquelle on compte beaucoup, car elle est pensionnée par la Comédie-Française depuis deux années.

On s'occupe aussi activement de la reprise de *Chatterton*, d'Alfred de Vigny. Mme Emilie Broisat, dont l'engagement finissant à la fin du mois d'avril prochain, vient d'être renouvelé à de brillantes conditions et avec le sociétariat promis à l'expiration du nouveau traité, jouera le rôle de Ketty Bell, créé par Mme Dorval. Un débutant dont nous avons parlé plusieurs fois, Volny, élève de Talbot, débutera dans le personnage de Chatterton, créé par Geffroy. Maubant jouera le quaker et Thiron le lord-maire.

— Le ténor Sylva n'a pas, comme on l'a annoncé, résilié son engagement, qui ne prendra fin qu'au 1er avril. A cette époque, il se mettra à la disposition de l'impressario Merelli, avec qui il est lié depuis longtemps.

— La réouverture du Théâtre-Italien est annoncée pour le 31 octobre. Les répétitions de la *Forza del Destino*, de Verdi, ont commencé sous la direction du chef d'orchestre, M. Muzzio.

— La réouverture de l'Opéra-Comique est définitivement fixée au 30 septembre courant.

On jouera *Piccolino*, avec M. Duwast dans le rôle créé par Achard.

Mme Galli-Marié et M. Barré feront leur rentrée dans cet ouvrage.

Le lendemain, on donnera *Fra-Diavolo*, avec M. Valdejo, Mmes Bilange et Vidal.

M. Carvalho s'occupe activement de composer le répertoire. Au nombre des reprises annoncées, nous citerons celle du *Pré aux Clercs ;* Mlle Derval débutera par le rôle d'Isabelle; Mlle Clerc dans celui de Nicette; enfin, Barré doit jouer pour la première fois Cantarelli.

On répète aussi l'*Éclair* pour les débuts de Fürst; *Zampa*, dont les rôles principaux seront joués par Stéphane, Nicot, Potel, Barnolt, Mmes Brunet-Lafleur et Ducasse. Le *Déserteur* sera également repris avant peu.

— Quant à *Lalla-Roukh*, la distribution qui en a été publiée doit être rectifiée : le rôle de Mirza, que l'on avait attribué à Mlle Ducasse, est destiné à Mlle Bilange.

— A l'Opéra-National-Lyrique, on est en pleine activité. Vendredi on a lu aux artistes le *Timbre d'argent*, de Jules Barbier, musique de Camille Saint-Saens. Voici quelques renseignements dout nous offrons la primeur à nos lecteurs :

La pièce a quatre actes et six tableaux. La donnée repose sur un rêve qui dure pendant les trois premiers actes. L'action se passe en Allemagne vers 1770.

DISTRIBUTION

Conrad, peintre	MM. Duchesne
Docteur Spiridion (Ce rôle comporte huit transformations).	Melchissedec
Benedict	Caisso
Hélène	Mlles Dalti
Rosa	Sablairolles
Fiorina-Circé	Theodora.

Ce dernier personnage est un rôle de mime danseuse taillé sur le patron de celui de la *Muette de Portici*.

L'ouvrage comporte plusieurs autres petits rôles, des chœurs et des danses.

On se préoccupe de monter *Martha* avec la distribution suivante :

Lyonel	MM. Duchesne
Plankett	Melchissedec
Henriette	Mlles Dalti
Nancy	Engally

Le *Bouffe et le Tailleur*, opérette-bouffe qui eut son jour de célébrité, passera prochainement.

Enfin, mardi, on a lu *Paul et Virginie;* les rôles principaux ont été ainsi distribués :

Paul	MM. Capoul
Sainte-Croix	Melchissedec
Tom	Bouhy
Virginie	Mlles Cécile Ritter
L'esclave nègre	Engally

— Hier, les frères Coquelin ont joué, à Boulogne-sur-Mer, au bénéfice de l'Œuvre des orphelins boulonnais. Succès enthousiaste pour les deux brillants artistes de la Comédie-Française.

— Lundi, M. Théodore de Banville a lu aux artistes de l'Odéon *Deidamia*, pièce en trois actes et en vers, dont on parle depuis si longtemps et dont les principaux rôles féminins seront joués par Mmes Rousseil et Volsy, qu'on avait beaucoup remarquées au Théâtre-Lyrique, dans la reprise des *Erynnies*.

Au même théâtre, M. Keraval, second prix de comédie au concours du Conservatoire de cette année, a débuté par le rôle de Mascarille, des *Plaideurs*.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — Voici la distribution exacte du *Coq Hardy*, le grand drame de M. Poupart-Davyl, qui passera le 25 :

Le duc de Brenn	MM. Dumaine
Coq-Hardy	Id
Haldroni	Paul Deshayes
René de Monglave	E. Martin (début)
Timmer	Laray
Esdras	Gobin
Bruli	Vollet
Gauthier	Murray
De Vienne	Henri Rose
Gaston d'Orléans	Perrier
Montrésor	Rolle
Molé	Dupont
De Gondi	Girot
Quebriant	Danjou
La duchesse de Brenn	Mmes Dica Petit
Anne d'Autriche	Cons. Mayer (début)
Eve	Reinard (début)
Félicité	Murray
Mère Marthe	Morin

— La commission d'examen vient de lever le veto qui pesait sur une pièce de M. Paul Ferrier, intitulé : *Au grand col.*

Cette pièce sera jouée prochainement au Palais-Royal.

— RENAISSANCE. — On répète le *Mikado* de MM. Busnach et Lorat, musique de Ch. Lecocq, avec la distribution suivante :

Sagami	Mlles Zulma Bouffar
Le prince Nagatou	MM. Vauthier
Xicoco	Berthelier
Fitzo	Puget
Kosiki	Urbain
Soto-Siro	Williams
Nousima	Mlle Marie Harlem

— M. Wekerlin est nommé bibliothécaire du Conservatoire, en remplacement de Félicien David.

On sait que M. Wekerlin occupait depuis longtemps les fonctions de sous-bibliothécaire dans cet établissement.

— Jeudi, a eu lieu le mariage de deux artistes de l'Odéon, Marais et Mlle Hélène Petit.

Les témoins étaient : M. Paul Deroulède et Talbot, pour M. Marais; MM. Daubray et Valbel pour Mlle Petit.

— La liste officielle des récompenses de l'Exposition de Bruxelles vient d'être publiée.

Nous remarquons que sous le titre de « Récompense hors ligne, » la grande médaille en or a été décernée à M. l'ingénieur Bazin pour son système dragueur.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 819e livraison (16 août 1876). — TEXTE : Les merveilles de la vallée de Yosemiti, par M. Théodore Kirchhoff. 1870-1872. Traduction inédite, dessins inédits. — ONZE DESSINS de J. Moynet.
Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche, 24 *Septembre* 1876. — **Fête patronale et Grandes Eaux à Saint-Cloud.** — Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service. — *Dernier train de retour à minuit.*

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne.)— Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes. de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie 18, rue des Martyrs

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau à laquelle elle donne une beauté et une fraîch. naturelles. Chez FAY, 9, rue de la Paix, Paris.

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS — Bd St-Denis, 26

MALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TRÈVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. Consultations de 1 h. à 4 h. Inventeur du vinaigre l'ANASPÉLIDE, contre le masque de grossesse, taches de rousseur, hâle, peau farineuse, 5 fr. le fl., r. St-Lazare 100, Paris

Les Célébrités médicales recommandent l'emploi du
SAVON ROYAL DE THRIDACE
de VIOLET, pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté de la peau, du visage et des mains.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas. MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflammations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

ASTHME ET PHTHISIE
M. RICOU, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

100 FR. DE MUSIQUE POUR 2 FR.
PIANO-REVUE, journal mensuel du Pianiste. Opéras, Opéret., Variat., Valses, Polkas, Quadril., Rêveries, inédits, modernes et classiques des MEILLEURS MAITRES.
Abonnement : 20 francs par an en mandat : plus de 200 morceaux choisis de PIANO *en grand format.*
Numéro du mois (18 morceaux) : 2 fr. mandat ou timb. envoi *franco* — Paris, 6, bis, rue du Quatre-Septembre.

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN
LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS
PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

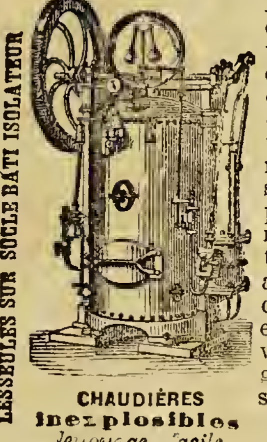
PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :
Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER & Cie
quai des Augustins, 35
L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LES ÉTATS DU NORD
Suède-Danemark Norwège, par C. Hippeau, 1 vol. in-12, 3 50.
DU MÊME AUTEUR : *L'Instruction publique en Italie*, 1 vol. in-12, 3 50. — *L'Instruction publique en Allemagne*, 1 vol. in-12, 3 50. — *L'Instruction publique en Angleterre*, 1 vol. in-12, 1 25. — *L'Instruction publique aux Etats-Unis*, 1 vol. in-12, 4 fr.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Anrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.
CHAUDIÈRES **inexplosibles** *nettoyage facile*
ENVO. FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ
J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

PHARMACIE DE POCHE SAN
Indispensable en voyage et à la campagne. — ...cette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers ... d'accidents, blessures, contusions, hémorragi... plexie, empoisonnements, etc., etc., avec indic... de l'emploi.

Prix Fr. 17
DÉPOTS A PARIS : *Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-G... DELABARRE, rue Montmartre*

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ
GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les Maladies de l'estomac (*L... Gastrites, Gastralgies*), de celles des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hémorrh... Congestions, des Constipations opiniâtres, des Rhumatismes, des Affections uté... MM. TROUSSEAU et PIDOUX, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'un... toute particulière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans... rentes affections citées. — **DIDIER. 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECIN...
Par la délicieuse Farine de San...
REVALESCIERE DU BAR...
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR...
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV...
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR ...
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA...

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nau... vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, ét... étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ... anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ce... compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cu... pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W... phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, ... échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants ell... rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous le... de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements.* Il ne pouvait plus se tenir sur ses ... dormir, ayant toujours le cieux de... gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme*... fements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* ... 9 ans. C'était terrible, et des médecins ... avaient déclaré qu'il n'y avait pas m... guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les ... *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en b... blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ... 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt p... les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 176

PARIS-THÉATRE

CHARLES NICOT

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 28 Septembre au 3 Octobre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTts .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CLXXVI

—

CHARLES NICOT

Au moment où l'Opéra-Comique allait enfin sombrer, au mois de mai dernier, il semble que son Directeur, M. Du Locle, avait fini par comprendre combien était contraire aux intérêts de ce théâtre la voie dans laquelle il s'était engagé avec tant d'obstination, malgré les avertissements répétés du public, car il fit alors un retour, trop tardif pour le sauver, mais très franc, vers les saines traditions.

Comme lendemains à *Piccolino*, œuvre finement écrite dans les données claires et précises de l'école française, il fit représenter *Philemon et Baucis*, chef-d'œuvre empreint d'une poésie toute aimable, d'un maître dont la gloire est aujourd'hui justement consacrée, accompagné des *Amoureux de Catherine*, premier essai d'un jeune lauréat de l'École de Rome, fermement engagé à la suite des Herold, des Boiëldieu et des Victor Massé.

A côté d'une ravissante artiste qui venait de passer à l'état d'*étoile* dans ces deux derniers ouvrages, la presse fut unanime à mettre en avant le nom d'un jeune ténor, dont les antécédents avaient été déjà bien souvent remarqués, car, sans jamais forcer sa voix et son talent, Nicot s'était fait apprécier plus d'une fois par les dilettante délicats pour la simplicité de son chant, la pureté de sa méthode et, plus encore peut-être, pour son émotion communicative.

Aussi, M. Carvalho, qui s'y connaît en artistes, l'a-t-il retenu à l'Opéra-Comique, et lui donnera-t-il, plus souvent que son prédécesseur, des occasions de mettre en évidence un talent des plus sympathiques.

Il est toujours intéressant de rechercher les antécédents d'un artiste *arrivé*, et d'apprendre par quelle suite de circonstances il a été amené à entrer dans la carrière dramatique, dont les commencements sont si ingrats. Chez Nicot, comme chez bon nombre de ses confrères, le chanteur s'est révélé dès l'enfance, en raison du milieu où il a été élevé.

Né à Mulhouse (Haut-Rhin) le 23 octobre 1843, Charles Nicot était le fils d'un entrepreneur de travaux d'asphalte, qui, bien que possédant lui-même une fort jolie voix et aimant beaucoup la musique, avait, à cette époque, la scène en horreur, et se prononçait alors hautement contre toute idée de ses fils d'aborder le théâtre. Je dis de *ses* fils, car le père Nicot avait eu quatorze enfants, qui pour la plupart, étaient doués d'une voix si charmante que l'on avait surnommé sa petite famille : la famille des *Rossignols*.

J'ai retrouvé, dans un journal de la localité, la trace des *premiers débuts* à la scène de Charles Nicot, à l'âge de quinze ans, alors qu'il faisait encore ses études dans l'institution Davin, à Mulhouse. Le fait est curieux à enregistrer.

Après la cérémonie de la distribution des prix dans cette institution, le mardi 17 août 1858, une première représentation fut donnée par les élèves sur le théâtre de la ville ; le succès en fut si vif qu'une seconde soirée eût lieu le surlendemain au profit des pauvres, et rapporta une recette brute de 670 francs.

Le spectacle puisait son principal attrait dans la représentation d'une opérette en 2 actes, le *Bienfaiteur*, due à la collaboration de M. Davin, pour les paroles, et pour la musique de J. Heyberger, actuellement professeur de solfége au Conservatoire national de musique. Dans la *distribution* des rôles, on lisait :

Perrin, maire et fermier, *A. Thomas*. — Baptiste, premier garçon de ferme, *Charles Nicot*. — Lucette, femme de Perrin, *Raoul Nicot*. — Catherine, fille de Perrin, *Fernand Nicot*.

Dans le compte rendu fait par le journal où j'ai puisé ces détails, je lis au sujet de Charles Nicot :

« Arrivons à l'œuvre musicale, véritable chef-d'œuvre, chantée par Baptiste :
« En l'honneur de la fermière, etc.
Ceci,... nous nous y arrêtons... est une chanson à boire, chanson d'un entrain qui fait le plus grand honneur à M. Heyberger..., chanson dite par le jeune artiste qui l'interprêtait, avec une verve, une justesse, une gaîté bachique à faire pâlir la réputation de DARCIER, le chanteur né des chansons à boire. Je suis historien, rien de plus, et je dis que les bravos et les bis frénétiques qui ont suivi ce morceau n'étaient que pleine justice, et pour la composition et pour l'exécution. »

De semblables triomphes étaient bien faits pour inspirer à Charles Nicot le goût du théâtre. Mais, comme son père préféra l'employer avec lui, à sa sortie de pension, le futur ténor d'opéra-comique se borna, pendant quelques années, à étudier le chant avec un excellent professeur, Mme Rieder, élève de Révial, et à faire partie de la *Concordia*, société chorale encore existante aujourd'hui, et dirigée alors par J. Heyberger.

Puis, ensuite, la vocation l'entraînant, il part pour Strasbourg, où il se fait entendre de Kastner, le célèbre compositeur, membre de l'Institut, qui le dirigea sur le Conservatoire de Paris.

Reçu, immédiatement *pensionnaire*, après avoir chanté la Cavatine de la *Dame Blanche*, Charles Nicot entra dans la classe de Révial, en 1866. En 1867, il concourait avec l'air de *Semiramis*, et obtenait un premier accessit de chant. Au concours de 1868, l'air du *Barbier de Séville* lui valait un deuxième prix de chant, à l'unanimité ; en même temps, il remportait le premier prix d'opéra-comique avec une scène de l'*Éclair*, et une autre du *Caïd*, rôle d'Alibajou, puis le deuxième prix d'opéra, avec le grand duo de la *Reine de Chypre*.

Son engagement à l'Opéra-Comique fut signé en décembre suivant, et il débutait sur cette scène, le 1er mars 1869, dans le rôle de Mergy, du *Pré-aux-Clercs*.

Après être resté six mois seulement à l'Opéra-Comique et y avoir joué, avec le *Pré-aux-Clercs*, Daniel du *Chalet*, et André, d'*Haydée*, Nicot dut quitter ce théâtre à la suite d'un procès avec MM. Ritt et de Leuven, ses directeurs ; il avait refusé de reprendre, dans *Mignon*, le petit rôle de Frédéric, tout à fait en dehors de son emploi ; et son procès gagné devant le Tribunal de Commerce, fut perdu en appel.

Ce regrettable incident le détermina momentanément à abandonner la carrière dramatique. Durant deux années, il se borna à chanter dans les concerts à Paris et à parcourir la province en tous sens, en se faisant entendre dans des Sociétés philharmoniques.

Heureusement, ce talent, si frais et si aimable, ne devait pas être perdu pour la scène. Cédant aux sollicitations du directeur de l'Opéra-Populaire, fondé dans le Théâtre du Châtelet, il consentit à créer les *Amours du Diable*, avec cette pauvre Reboux, enlevée si cruellement à l'art, il y a quelques mois. Son succès fut très vif. Sa voix charmante, le style dont il fit preuve comme chanteur, et ses aptitudes de comédien le recommandèrent bien vite au directeur de l'Opéra-Comique, en quête d'un ténor. Sur l'indication de M. Ambroise Thomas, dont il allait remonter le *Caïd*, M. Du Locle vint entendre Nicot et l'engagea immédiatement.

Il reparut donc sur la scène de l'Opéra-Comique à la reprise du *Caïd*, le 18 janvier 1875 ; créa l'*Amour africain*, de Paladilhe, le 8 mai suivant, puis se fit entendre successivement dans le *Pré-aux-Clercs*, la *Fille du Régiment*, le *Val d'Andorre*, *Richard-Cœur-de-Lion*, la *Dame Blanche*. Au centenaire de Boiëldieu, il consentit, pour l'éclat de la représentation, à jouer le fermier Dickson, où il fut très remarqué. Enfin, la reprise de *Philemon et Baucis*, et la création de Walter dans les *Amoureux de Catherine*, au mois de mai dernier, consacrèrent sa juste réputation de chanteur distingué et de comédien plein de feu et de verve.

Nicot se recommande en effet par une voix douce et pénétrante, et un vif sentiment du style. Bien peu d'artistes ont chanté mieux que lui l'air : *O ma douce Amie* du *Pré-aux-Clercs*, et, en général, toutes les parties d'opéra qui demandent du goût et de la tendresse. Il détaille avec soin, connaît à fond l'art des nuances, ne force jamais le son, préférant charmer plutôt que de provoquer l'étonnement. Possesseur d'un excellent organe dont il a appris sûrement à se servir, nourri de fortes études musicales, intelligent à la scène, il est du petit nombre de ceux qui commandent l'attention. Pour lui, il n'y a pas de petits rôles ; et soit qu'il chante le *Pré-aux-Clercs* ou le *Caïd*, c'est toujours l'artiste intéressant, esclave de la pensée du maître, et comme nous en cherchons vainement un, depuis plusieurs années pour nous faire revivre ces personnages si charmants de l'opéra-comique, sacrifiés, de longue date, entre les mains de chanteurs inexpérimentés.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Madame

FURSCH-MADIER

(de l'Académie-Nationale de Musique)

REVUE DES THÉATRES

PALAIS-ROYAL

—

Première représentation de *Une Avant-Scène*, vaudeville en cinq actes, de M. Ernest Blum.

—

Amilcar, jeune diplomate, trahit indignement son ami d'Estourelles, colonel en retraite, en parlant de sa passion et de son amour à la femme de celui-ci, la sensible Arthémise. Il ne reste plus qu'un pas à franchir pour *consommer le crime*, et tout semble servir à souhait les coupables amants. Le colonel étant invité à dîner chez le ministre de la guerre; comme dédommagement, Amilcar, du consentement du mari, conduira la jeune femme au théâtre, où doit se jouer une opérette nouvelle : *Fleur de Cassis*, pour un début important. Les places sont difficiles à obtenir, et Amilcar affirme au mari qu'il n'a pu avoir qu'à grand'peine l'*avant-scène n° 6*.

Or, n'étant point dans l'intention de conduire Mme d'Estourelles au spectacle, mais bien de faire avec elle une petite partie extra-muros, le séducteur n'est pas, comme il l'a prétendu, en possession du coupon de l'avant-scène n° 6, et il est loin de se douter à quoi ce léger mensonge va l'exposer.

En effet, le ministre de la guerre a donné sa démission; alors plus de dîner. Le colonel s'en console facilement. Il ira avec son ami et sa femme au spectacle. En apprenant cette détermination, Amilcar est atterré; le militaire est bon enfant, mais il est susceptible et ne plaisanterait pas sur le chapitre de la fidélité conjugale. Il faut donc avoir à tout prix, l'*avant-scène n° 6*, celle qu'il s'est vanté d'avoir en sa possession.

Alors se renouvelle l'odyssée burlesque du *Chapeau de paille d'Italie*. Durant trois heures, Amilcar fait la course au clocher la plus extravagante qui se puisse imaginer, car cette loge se trouve justement disputée par des concurrents impitoyables. C'est d'abord Nina Lembuche, l'étoile du théâtre, à qui un rôle a été refusé dans l'opérette nouvelle, et qui flanquera son amant Beaupageot à la porte si celui-ci ne lui apporte pas le coupon. Donc Beaupageot se met, comme Amilcar, à la poursuite de la sus-dite avant-scène.

Le directeur a donné cette loge à l'auteur lui-même : le célèbre Potinet, compositeur d'opérette, dont la gloire éclipse celles de Charles Lecoq et d'Offenbach réunies. Amilcar et Beaupageot accourent donc chez Potinet, celui-ci n'a plus le coupon, il l'a cédé à Nina Lembuche. Amilcar arrive le premier chez l'actrice, et il est au moment de la séduire en lui parlant de son amour et en lui offrant des *billets de mille* lorsque Beaupageot survient, le démasque et le fait flanquer à la porte.

Comme dernière ressource, Amilcar se décide à se rendre directement au théâtre avec les époux d'Estourelles et à conquérir à la force du poignet, ou par la ruse, la fameuse avant-scène. Car il ne peut impunément avouer au colonel qu'il l'a trompé en lui affirmant qu'il était possesseur du coupon. Il se passe alors dans la salle un scandale effroyable. Mais une circonstance vient sauver l'infortuné diplomate. Après l'*ouverture* conduite par Potinet lui-même avec une *furia* inconcevable, le rideau se lève et l'on voit en scène la belle Nina Lembuche, remplaçant l'*étoile* annoncée, qui avait *filé* le soir même au bras d'un Mercure galant. Et, Nina n'ayant plus besoin de la baignoire, l'avait cédée à Amilcar à la condition qu'il se ferait robuste claqueur à son intention.

Cette folie est inénarrable. On a ri durant trois heures entières. C'est un grand succès. Inutile de dire qu'elle est merveilleusement jouée par les excellents comiques du Palais-Royal. Gil-Pérez et Ravel (Amilcar et Beaupageot), ont lutté de verve bouffonne. Mlle Alice Regnault est la plus séduisante des *Nina*.

M. Fusier, débutait par le rôle de Potinet; il a, lui aussi, le diable au corps et a conquis sa place dès le premier soir, dans cette troupe sans rivale pour la belle humeur et sa franche gaieté.

LE PETIT AMI.

HISTOIRE DE VACANCES

—

Les voyageurs pour Lyon (et la ligne) étaient installés dans leurs voitures respectives. Les employés aux casquettes galonnées d'argent fermaient en hâte les portières, et déjà la locomotive, — crachant en l'air de gros jets de fumée grisâtre, — au long sifflement suraigu de la vapeur, signal du départ, faisait succéder la formidable toux de ses poumons d'airain, et poussait des *pfou, pfou, pfou*, de plus en plus pressés, de plus en plus bruyants. Le train partait.

A ce moment, un collégien traversa de toute la vitesse de ses jambes, la gare et la salle d'attente, courut vers un wagon de premières, sauta sur le marchepied et s'élança dans le compartiment dont il referma la porte avec fracas.

— Ouf! s'écria-t-il en se laissant tomber sur la banquette, il était temps! une seconde de plus, et je retournais dîner ce soir au bahut!

Ce mot lui était à peine échappé, que Max (c'est le nom de notre lycéen), rougit et se mordit les lèvres.

Il venait de surprendre une expression légèrement moqueuse dans les yeux d'une jeune dame placée à côté de lui.

C'était, autant que Max put le constater dans son trouble, une fort jolie blonde de vingt-cinq à vingt-huit ans, portant à ravir une élégante toilette de voyage.

Un vieux monsieur, assis en face du collégien, le sauva d'embarras par ces paroles empreintes d'une bienveillance tant soit peu prudhommesque :

— Effectivement, mon ami, vous n'étiez pas en avance. Ce n'est cependant pas le cas de manquer le train, quand on part en vacances. Moi, à votre âge, lorsque je quittais Paris, j'arrivais toujours à la gare deux heures trop tôt. Au retour, par exemple, c'était autre chose : j'inventais mille prétextes pour demeurer à la campagne. C'est si bon de prolonger ses vacances un peu au delà du terme fixé par le règlement...

— Oh! oui, dit Max, qui avait repris son assurance; mais moi, c'est différent: j'ai fini mes classes et je suis libre. Quand je reviendrai à Paris, ce sera pour faire mon droit.

A cette phrase que Max prononça avec fierté et dans l'intention de détruire le désastreux effet précédemment produit par son exclamation d'écolier, son interlocuteur fit un geste de surprise que justifiait assez la petite taille et le visage encore imberbe du lycéen.

— Votre droit? Quel âge avez-vous donc?

— Dix-sept ans, monsieur.

Ces trois mots furent jetés d'un ton si naïvement triomphant que la jeune femme ne put s'empêcher d'échanger un demi-sourire avec le vieux monsieur.

— Mes compliments, jeune homme, reprit ce dernier évidemment intéressé, si vous continuez ainsi, nul doute que vous ne deveniez plus tard une des gloires du barreau français.

Max adressa au vieillard une légère inclination de tête en signe de remercîment. Il se rengorgeait, sentant son amour-propre agréablement chatouillé par les éloges. Un mot de plus, et le futur avocat passait sa main dans ses favoris en expectative.

Il se contenta de relever du bout des doigts les cheveux rebelles qui tombaient sur son front; puis il tira de sa poche un mignon porte-cigares tout neuf, et y choisit un Londrès avec la gravité d'un connaisseur consommé. Mais au moment de l'allumer il s'arrêta et hésita une seconde.

Le vieux monsieur semblait s'amuser beaucoup de ce manége.

— Madame, dit enfin Max en se tournant avec une politesse trop affectée vers sa voisine, la fumée vous incommode peut-être ?

La dame répondit par un geste négatif, mais pour la seconde fois son malicieux regard rencontra les yeux du collégien et l'interloqua de nouveau.

Néanmoins, il fit bonne contenance, et mettant la tête à la portière, fuma avec conviction, tandis que le vent, qui lui fouettait le visage, éparpillait capricieusement les boucles soyeuses de sa chevelure brune.

— Ce petit bonhomme est très drôle, murmura

le vieux monsieur de façon à n'être entendu que de sa compagne.

— Oui, mais il est mal élevé, répliqua-t-elle en riant, il est vrai qu'il est encore si jeune!

Pendant ce temps, notre Chérubin qui, déjà percé au cœur par les jolis yeux de sa voisine, songeait très sérieusement à devenir un Don Juan, se demandait avec anxiété :

— Est-elle la fille ou la femme de ce vieillard?...

« Fontainebleau, cinq minutes d'arrêt! cria le chef du train. »

On descendit.

Au buffet, Max, un peu pâlot, se fit servir un verre d'eau sucrée.

— Avec de la fleur d'oranger? interrogea le garçon.

Le vieux monsieur et sa compagne entraient dans la salle.

— Avec du cognac! dit Max d'une voix sonore en se dressant sur ses talons.

Mais cette réplique ne fit que provoquer encore un sourire de la part de la jeune femme.

En remontant dans le train, les trois voyageurs se retrouvèrent seuls, la conversation ne tarda pas à s'engager sur de nouveaux frais. Elle se borna nécessairement à des variations sur les thèmes banals auxquels sont réduites des personnes qui se voient pour la première fois. Cependant Max eut quelques saillies qui prouvaient la vivacité de son esprit, et qui lui attirèrent des regards plus cléments de sa voisine. Le collégien apprit, en outre, que celle-ci était, non pas la fille, mais la femme du vieux monsieur.

— Enfin, *le mari*, complétement séduit par la gaîté de son jeune compagnon de voyage, lui offrit de dîner avec sa femme et lui au buffet de Dijon.

Max, cela va sans dire, s'empressa d'accepter, et dans le fond de son cœur, bénit le ciel qui semblait favoriser ses audacieux projets.

— Puisqu'elle est mariée, pensa-t-il, au moins, je n'aurai pas de reproches à me faire.

Une femme mariée, quelle aubaine! Quant au mari, c'était un vieux, bien facile à duper..., comme tous les maris.

Dans son for intérieur, Max, qui ignorait encore le nom de sa voisine, l'appelait déjà : *ma maîtresse.*

—Allez-vous jusqu'à Lyon? monsieur, demanda la jeune femme.

— Jusqu'à Mâcon, seulement, madame, dit Max d'un air presque désolé.

— Nous aussi...

— Ah! tant mieux! murmura-t-il avec un soupir de soulagement.

A Dijon, l'on dîna gaiement. Le vieux monsieur fit venir, peut-être sans malice, deux ou trois vins différents qui achevèrent de rendre Max tout à fait étourdissant. Le lycéen mangea comme quatre, but comme on ne boit jamais au collége, et, grisé plus encore par les yeux de sa voisine que par les capiteuses boissons qu'on lui servait, fit rire aux larmes ses nouveaux amis. Il se montra galant, empressé, et poussa même la hardiesse jusqu'à frôler tendrement du bout de son soulier le pied de la table, persuadé qu'il touchait la bottine de sa belle voyageuse.

Quand on remonta en wagon il faisait nuit depuis longtemps; les lanternes allumées jetaient dans le compartiment une faible lumière; Max se promit bien de mettre à profit cette *obscure clarté* pour faire partager ses sentiments à celle qu'il aimait.

Malheureusement, en dépit d'efforts réitérés, la conversation tomba, comme il arrive souvent lorsque l'on passe d'un endroit dans un autre; bientôt le silence régna entre les trois voyageurs, las d'ailleurs d'une journée passée en chemin de fer.

Max, en particulier, n'en pouvait plus, il avait les bras et les jambes rompues, et la tête très lourde. L'envie de dormir lui piquait les paupières et l'obligeait à un continuel clignement d'yeux fort désagréable.

Il tira sa montre, elle marquait dix heures.

— Il y a une heure que je pioncerais, si j'étais à la boîte, pensa-t-il.

Il dissimula un bâillement.

Le vieux monsieur, malgré la rapidité du train qui occasionnait de fréquentes secousses, s'obstinait à lire tout haut un article de son journal à sa compagne.

Celle-ci rêvait, plongeant son regard à travers les vitres, sur les sombres paysages que la vertigineuse vitesse de la locomotive, faisait fantastiquement défiler devant elle.

Les yeux de Max papillotaient de plus en plus. Le vieux monsieur lui offrit un cigare, il n'eut pas le courage de le prendre. Il éprouvait un malaise indéfinissable.

Il voulut lire; mais bientôt le volume tomba de ses mains sur ses genoux, et tandis que ses paupières se fermaient pesamment pour ne plus se rouvrirent, sa tête, ballottée par les chaos du train, allait de droite à gauche jusqu'à ce qu'elle eut rencontré un point d'appui où elle se fixa définitivement.

Max dormait, à son insu, sur l'épaule de sa blonde voisine.

La jeune femme ne bougea pas et le regarda avec un vague sentiment de tendresse maternelle. N'était-il pas un enfant pour elle... et surtout pour son mari?

— Le pauvre petit, dit celui-ci à voix basse, il a bien besoin de repos, nous l'avons trop fait causer... Mais il va vous fatiguer ma chère?

Elle fit signe que non, et mit un doigt sur ses lèvres pour demander le silence.

Max dormit ainsi une grande heure; ses cheveux bouclés chatouillant le cou de la jeune femme. Sans doute il rêvait qu'il était dans son lit, et lorsque, penchant la tête dans son sommeil, il cherchait une place bien douce entre l'épaule ronde et le tiède corsage, il croyait reposer sur un oreiller moelleux.

Tout à coup, un choc du train secoua le dormeur qui entrouvrit les yeux.

Mais à peine se fut-il aperçu de son étrange position qu'il referma rapidement les paupières, pendant qu'un flot de sang chaud empourprait son front.

Miséricorde! la jolie voisine veillait! — et le vieux monsieur également.

Si fat que Max pût être, il lui était impossible de tirer vanité d'une aventure que le mari lui-même tolérait, la jugeant certes bien innocente.

— Jamais je n'oserai *me réveiller*, pensait le malheureux garçon; dormir ainsi près d'elle, il y a de quoi mourir de honte!

Cependant, ses cheveux cherchaient à dessein, cette fois, les joues veloutées de la jeune femme, et ce doux contact lui rendait de l'audace.

Un assez long temps se passa tandis que Max hésitait sur le parti qu'il devait prendre, et le diable seul sait les rêves qu'il osa faire tout éveillé!

Il fut rappelé à la réalité par le vieux monsieur, qui disait en lui touchant l'épaule :

— Allons, mon jeune ami, allons, nous sommes arrivés.

Le prétendu dormeur bâilla légèrement, puis allongea ses jambes, et toujours sans rouvrir les yeux, rejeta adroitement sa tête vers le capitonnage du wagon.

« Mâcon! Mâcon! » criait l'employé.

A cette voix, le collégien sembla sortir brusquement d'un profond sommeil, se leva, saisit son mince bagage, et, de l'air le plus naturel du monde, s'élança dehors pour tendre la main aux deux voyageurs et les aider à descendre.

La jeune femme avait toujours son demi-sourire railleur, mais alors, Max parut ne plus s'en émouvoir.

Au moment de se séparer, on s'exprima de part et d'autre le désir de continuer les relations commencées.

— Ma femme et moi, dit le vieux monsieur nous allons coucher cette nuit à l'hôtel... Où allez-vous?

— Au château du T..., dit Max, dans ma famille.

— Ah! fort bien. En ce cas, fit le vieillard, nous nous reverrons, soyez en certain!

Max le regarda sans comprendre, mais ces paroles lui semblèrent de bon augure, et ce fut avec un ferme espoir, qu'après avoir vu s'éloigner ses amis, il monta dans la voiture envoyée du château pour le prendre à la gare.

Le lendemain matin, un peu avant l'heure du déjeuner, Max, descendant au salon, y trouva le vieux monsieur et sa femme, et apprit qu'ils seraient des hôtes du château. Ils s'étaient liés avec la famille de Max pendant que celui-ci était au lycée, et c'est pourquoi il ne les connaissait point.

La présentation faite dans les règles, on se mit à table. Le collégien, qui s'était beaucoup dégourdi dans son voyage, eut pour sa voisine des attentions qui le firent déclarer charmant.

Au dessert, le vieux monsieur, afin sans doute de taquiner un peu celui qu'il nommait définitivement son «petit ami,» raconta les péripéties du voyage, et se garda bien de passer sous silence l'épisode du sommeil de Max.

Mais au regard rieur qu'à ce moment la jeune femme fixa sur Max pour jouir de sa confusion, le collégien répondit par un regard si étrange que ce fut elle, alors, qui perdit contenance et qui rougit à son tour d'éprouver un trouble profond . . . .

. . . .

Il est à croire que Max sut mettre à profit le temps des vacances pour se faire entièrement pardonner ses étourderies de collégien; car, trois mois plus tard, il retournait à Paris pour faire son droit. Max n'était pas seul. Le vieux monsieur, rappelé chez lui par de sérieuses affaires, avait quitté le château depuis quelques semaines, et avait confié sa femme au jeune homme.

Lorsque la nuit fut venue et qu'on eut allumé la lanterne du wagon où ils se trouvaient seuls tous deux, ce fut la jeune femme cette fois, qui pour s'endormir, laissa tomber, avec un tendre abandon, sa tête blonde sur l'épaule du « *petit ami.* »

GASPARD MUS

A AGATHE

—

Qu'importe, ô blonde douce à suivre,
Que vous lisiez, émue ou non,
Cette page-ci de mon livre
Où j'écris votre joli nom ?

Je ne réclame aucun salaire
Pour mon sincère madrigal.
Vous plaire ou bien ne pas vous plaire,
Il le faut bien, doit m'être égal.

Un soir d'été, pâle et jolie,
Je vous ai vue, et vos cheveux,
Du blond que j'aime en Italie,
Étaient ainsi que je les veux,

Car, vous savez, les jeunes femmes
Qui ne sont pas blondes ont tort.
Les yeux des brunes ont des flammes,
Mais dans les vôtres le ciel dort.

Une transparence de nacre
Luit dans ce teint mat et lacté,
Teint adorable qui vous sacre
Au moins princesse de beauté.

La bouche superbe, un peu grande,
Garde un silence nonchalant.
Je ne sais pas ce que demande
Son sourire vague et troublant.

Gaie, et montrant des dents plus blanches
Que le muguet ou que le sel,
Vous laissiez tomber jusqu'aux hanches
Vos cheveux d'un or de missel.

Naturelle dans votre pose,
Modèle charmant d'un tableau,
Vous rappeliez, à peine rose,
La grâce blanche du bouleau.

Ainsi qu'une malade assise,
Vous aviez dans le grand fauteuil
Ce doux air de joie indécise
Qui suit les transes d'un long deuil.

Je vous ai dit quelques paroles ;
J'ai causé de riens, d'un bijou :
L'air remuait les boucles folles
Des petits cheveux sur le cou.

Certes je ne pourrais pas dirc,
Agathe, où vous serez demain.
J'allais, j'ai vu votre sourire
Comme un rayon sur le chemin.

Le soir brilla d'une éclaircie.
Je n'ai pas touché votre doigt,
Mais mon regard vous remercie
De ce rêve blond qu'il vous doit.

ALBERT MÉRAT.

Le prix des places au Théâtre (1)

—

On sait que chez les Romains, l'entrée aux théâtres était gratuite. Dans certaines circonstances même, les empereurs ou les édiles distribuaient des présents aux spectateurs.

Jusqu'à la naissance de Périclès, cinq cents ans avant Jésus-Christ, les spectacles furent aussi gratuits à Athènes; à cette époque, le prix d'entrée fut d'une drachme. Mais à l'avénement au pouvoir du rival de Cimon, il fut réduit à une obole.

Le jeu des *Mystères* était également gratuit à Paris et dans les provinces, mais il était fait des quêtes parmi les habitants; et chacun, dit M. V. Tourncl, contribuait volontairement à ces solennités, suivant son désir et ses moyens, en raison aussi des avantages personnels qu'il pouvait en retirer soit pour son commerce, soit pour le loyer de sa maison aux étrangers.

Toutefois la gratuité n'était pas de règle absolue. C'est ainsi qu'en 1547 il fut perçu à Valenciennes un liard ou six deniers par personne pour la représentation du *Mystère de la Passion.*

On raconte que Charles VI, roi de France, n'ayant pu trouver place pour assister à la représentation d'un *Mystère* joué à Paris, par suite de la foule qu'y avait attiré la gratuité, autorisa les confrères de la Passion à percevoir un droit d'entrée des spectateurs chaque fois qu'ils joueraient en public.

On sait qu'Henri III fit venir de Venise des comédiens (*gelosi*) à la cour de France. Ces gelosi donnèrent des représentations à Blois et à Paris ; le prix d'entrée fut d'un demi-teston à Blois et de quatre sous à Paris.

Gauthier Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, cette trinité légendaire de la farce, faisaient payer, dit-on, deux sous et demi pour entrer à leur spectacle, qui se tenait à la porte Saint-Jacques.

Les spectacles réguliers avaient leurs prix déterminés ; dix sous aux galeries et cinq au parterre.

Ceux du théâtre de l'hôtel de Bourgogne étaient beaucoup plus élevés. On payait aux galeries cinq livres dix sous, et quinze sous au parterre.

Au théâtre Molière le parterre ne coûtait que dix sous, mais ce prix fut élevé peu à peu, et en 1667 il fut élevé à quinze sous.

Le droit de s'asseoir sur la scène se payait en 1692 un écu d'or, douze francs environ; c'était la place des grands seigneurs.

En 1699, le prix des places fut augmenté d'un sixième en faveur des hospices, et le parterre coûtait dix huit sous.

Dix-sept ans plus tard, nouvelle augmentation au profit des hospices, et le parterre fut taxé à vingt sous ; les premières galeries, l'orchestre et la scène à quatre livres, l'amphithéâtre et les secondes galeries à deux livres.

En 1768, le prix des places pour les spectacles des boulevards et des foires fut officiellement réglé à trois livres pour les premières, vingt-quatre sous pour les secondes, douze sous pour les troisièmes et six sous pour les quatrièmes.

En 1796, une loi prescrivit qu'il serait perçu un décime par franc, en sus des droits d'entrée au bénéfice des pauvres. Les théâtres augmentèrent le prix des places dans une assez forte proportion.

De 1760 à 1798, le prix des places aux différents théâtres de Paris était ainsi fixé :

Opéra : Balcon des seigneurs aux deux côtés de l'orchestre, dix livres; premières loges et amphithéâtres, sept livres dix sous; secondes loges, quatre livres ; paradis et parterre, deux livres.

Comédie française : Orchestre, balcons, premières loges et amphithéâtre, quatre livres; secondes loges, deux livres ; troisièmes loges, une livre dix sous ; parterre, une livre. On s'y tenait debout.

Lorsque les comédiens donnaient une pièce nouvelle ou une pièce pour laquelle ils avaient fait de la dépense, ils avaient permission d'élever d'un tiers le prix dc toutes les places, excepté le parterre.

La *Comédie italienne* avait les mêmes prix que la Comédie française.

Les prix de cc dernier théâtre furent modifiés en 1782. Lors de l'ouverture de la nouvelle salle, le parterre fut porté à quarante-huit sous ; l'orchestre, les premières loges et le balcon à six livres et l'amphithéâtre à trente sous.

Alors, comme aujourd'hui, on pouvait retenir ses places à l'avance en payant un peu plus cher, mais on devait retenir une loge entière.

Le *Concert spirituel*, qui avait lieu dans la pièce des Cent-Suisses, aux Tuileries, coûtait aux premières loges six livres ; aux galeries, quatre livres ; au parquet, trois livres.

Le *Combat de taureaux*, rue de Sèvres, au delà de la barrière : Premières, trois livres ; secondes, deux livres huit sous ; amphithéâtre, une livre dix sous ; parterre, quinze sous.

Le prix des places aux théâtres baissa pendant la Révolution ; c'est ainsi que le parterre de la Comédie Française fut réduit à trente-six sous, et la galerie abaissée à trois livres.

Jusqu'en 1870, les prix des places dans les théâtres impériaux ne pouvaient être augmentés sans une autorisation spéciale.

Mais avec la liberté absolue des théâtres, la taxation des places ne pouvait plus être réglementée, et aujourd'hui, comme toute autre marchandise, la place au théâtre ne dépend que de la volonté du directeur. Nous ne parlons pas, bien entendu, des théâtres subventionnés, le tarif des places doit être homologué par l'administration .

Quant aux autres, la direction n'est tenue qu'à l'affichage du tarif. Aussi avons-nous vu, du jour au lendemain, le prix des places, dans certains théâtres, s'élever de 40 0[0, alors qu'un grand succès se produisait.

Ce ne sont pas toujours les meilleures places qui sont les plus chères. Les avant-scènes, par exemple, où le spectateur voit fort peu au premier rang et pas du tout au second, sont d'un prix plus élevé que les fauteuils d'orchestre à tous les théâtres, et ces dernières places sont pourtant de beaucoup supérieures aux autres. Ainsi le veut la mode, ainsi le veut la mise en scène qui nous dévore tous. C'est à qui se mettra au premier plan pour attirer les lognettes et provoquer les applaudissements silencieux de la claque mondaine.

EM. DE LYDEN.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE. — Voici le tableau de la troupe du grand théâtre, sous la direction de M. Campo-Casso :

Chefs de service : MM. Ch. Solié, premier chef d'orchestre ; Em. Tauffenberger, deuxième chef d'orchestre ; Streleski, régisseur ; Félix Cruvellier, secrétaire, régisseur parlant au public ; Raybaud, deuxième régisseur ; Alf. Lamy, maître de ballet ;

Simon, deuxième maître de ballet, régisseur de la danse ; Signoret, pianiste-accompagnateur ; Alexandre Chabert, deuxième accompagnateur ; Lombard, machiniste en chef ; Roize, costumier ; Mongin, fournisseur du matériel et de l'éclairage ; Rivière, coiffeur des hommes ; Pelouze, chef armurier ; Marin, chef des accessoires.

Artistes du chant (grand-opéra, traduction ; opéra-comique, opéra-bouffe) : MM. Mierzwinski, Evrand, fort ténors de grand-opéra et traductions ; Dumestre, baryton de grand-opéra ; Echetto, première basse de grand-opéra ; Bodier, premier ténor léger demi-caractère, des traductions ; Cabannes, second ténor léger, des premiers ; Solve, baryton d'opéra-comique et traductions, au besoin de grand-opéra ; Neveu, première basse d'opéra-comique, deuxième de grand-opéra ; Paul Léger, troisième ténor, des seconds ; Laurent, deuxième basse d'opéra-Comique, des deuxièmes basses de grand-opéra ; Dervilliers, ténor comique, trial ; Nief, laruette ; Ulliel, troisième basse, des deuxièmes basses coryphée ; Tabraise, Deleuil, Olive, coryphées.

Mmes de Stuklé, forte chanteuse soprano ; Perlat forte chanteuse, mezzo soprano, contralto ; Marguerite Priola, première chanteuse légère d'opéra-comique et traduction ; Duran Durieu, première chanteuse légère de grand-opéra et traduction ; Julia Reine, première dugazon, des premières chanteuses légères en tous genres ; Naldi, deuxième dugazon, des premières ; Bolari, mère dugazon, deuxième contralto ; Musso, troisième dugazon.

Les chœurs sont composés de 66 personnes.

Artistes de la danse (Ballet, divertissement) : MM. Lamy, premier danseur noble ; Cerri, premier danseur comique ; Simon, danseur de genre ; Mmes Lamy, première danseuse noble ; Cornaglia, première danseuse demi-caractère ; Gina Ottolini, seconde danseuse ; Mmes Cerri, Mosconi, Catherine, Sivitz, Corradine, Camille Carnus, Berthora, coryphées ; vingt danseuses corps de ballet ; huit danseurs corps de ballet.

L'ouverture aura lieu le 30 septembre.

— Gymnase. — Hier a eu lieu le troisième début de M. Fabrègue dans *la Dame aux Camélias*. L'accueil fait par le public à cet artiste a prouvé, cette fois, que la direction a fait un bon choix.

— Le théâtre des Bouffes a donné pour le premier début de M. Noé, ténor d'opérettes, *les Brigands*. Le succès de cet artiste a été très-vif. Mme Stani a aussi effectué un bon deuxième début.

A. G.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre). — La reprise de *Robert le Diable* sur la scène de la Monnaie à été favorable au ténor Tournié, qui avait une revanche sérieuse à prendre de son insuccès dans la *Favorite*. L'artiste est sorti vainqueur de cette troisième épreuve, épreuve décisive, qui a fixé le sort du débutant. Il a chanté à la satisfaction générale les morceaux de son rôle et s'est fait vivement applaudir après la *Sicilienne* et le grand duo du 3e acte. Mlle Jenny Howe n'a pas encore regagné le terrain qu'elle avait perdu dans les *Huguenots* ; nous craignons bien qu'elle ne puisse continuer à tenir son emploi sur notre première scène. Succès pour Mlle Hamækers et M. Montfort ; ce dernier n'aura pas de peine, croyons-nous, à conquérir les sympathies du public.

— La reprise de *Mireille* a été fort bien accueillie ; M. Dauphin (Ramon) et Mlle Luigini (Taven) ont produit une excellente impression.

— *Carmen* vient de retrouver à la Monnaie son succès de l'année dernière. L'interprétation est restée à peu près la même, M. Dauphin a repris le rôle de M. Neveu et Mlle Renaud celui de Michaëla. En attendant l'arrivée de Mme Galli-Marié, *Carmen* sera joué par Mlle Dérivis, qui donne à son rôle une physionomie très-originale.

— Mlle Faudor, chanteuse légère, débutera cette semaine dans la *Fille du Régiment*.

— Mme Pauline Lucca se fera entendre à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, du 15 novembre au 15 décembre.

— M. Warot, ex-ténor de notre Opéra, est engagé à Avignon.

— M. Coquelin est revenu à Bruxelles pour quelques jours ; il obtient un immense succès au théâtre des Galeries, où il joue *Tartufe*, *Gringoire*, *Gabrielle*, les *Jurons de Cadillac*, etc.

— L'*Ami Fritz*, l'ouvrage à sensation de MM. Erckman-Chatrian sera représenté prochainement au théâtre des Galeries. M. Delvil s'est assuré le manuscrit de la pièce.

— Les représentations d'Ernesto Rossi à Bruxelles commenceront dans la première quinzaine de décembre. Le grand tragédien passera en revue les principaux ouvrages de Shakespeare.

— L'*Étrangère*, de Dumas fils, a été jouée au théâtre du Parc, pour les débuts de la troupe nouvelle engagée par Mme Micheau. Le public connaissait l'opinion de la presse parisienne sur cet ouvrage, il n'a pas pris au sérieux les démonstrations et combinaisons chimico-amoureuses de l'auteur et s'est montré réservé pendant tout le cours de la pièce. — L'interprétation a mis en relief Mme André Kelly (la duchesse), Mlle Chêne (miss Clarkson) et M. Serret (Clarkson), qui ont eu les honneurs de la soirée.

— On répète en ce moment, au théâtre du Parc, *Fromont jeune et Rissler aîné*, de Daudet et Belot.

— La *Petite-Mariée* va être remplacée, cette semaine, sur les affiches de l'Alcazar, par la *Boulangère a des écus*, dont voici la distribution :

Toinon, Mlle Anna Van Ghell ; Margot, Mlle Claudia ; Bernadalle, M. Jolly ; le commissaire, M. Fraisant ; Flammèche, M. Courcelles ; Ravannes, Mlle Rondel ; De Brion, Mlle Diane Petit.

— Le Théâtre-National (flamand) vient de faire sa réouverture par *Jacques d'Artevelde*, drame du colonel Van Gheert, couronné par le gouvernement. Succès modéré.

Le même théâtre annonce pour cette saison plusieurs nouveautés inédites d'auteurs belges, notamment : *Breidel et Deconink*, drame lyrique, musique de Van Synghel ; *Brigitta*, de Miry ; la *Pacification de Gand*, de Benoît ; *Liederik*, de Mertens ; *Charlotte Corday*, de Benoît ; l'*Orphelin de Bruxelles*, de Ruyset ; *Frans Ackerman*, de Miry, etc.

— La réouverture du théâtre des Délassements a eu lieu samedi dernier par la *Closerie des Genêts*.

⁂

PROVINCES BELGES. — Anvers. — Programme d'ouverture : les *Huguenots*. Bons débuts de MM. Mazurini (Raoul), Monnier (Nevers), Christople (Marcel) et de Mlle Reine Mezerai (Valentine). Dans le *Songe d'une nuit d'été*, grand succès obtenu par M. Boyer et Mlle Cordier.

— Le théâtre de l'Alhambra va représenter l'opérette, la comédie et le vaudeville. Parmi les artistes en représentation brillent les noms de Mme Théo et de M. Brasseur.

— Liége. — Le directeur du Théâtre-Royal nous adresse le tableau de la troupe qu'il a formée. *Sont engagés :* MM. Vitaux, Fornt et Baretti, ténors ; Jourdan et Desgoria, basses ; De Vries et Louvrier, barytons ; Boulanger, trial, et Berry, laruette. Mmes Sevestre et Fornt, chanteuses légères ; Leslino et Parizzi, fortes chanteuses ; Gérald, Laurent et Rayer, dugazons ; Guffroy, duègne. — Réouverture le 28 courant par les *Huguenots*.

— Le théâtre du Gymnase, sous la direction de M. Brindeau, ne jouera plus que l'opérette. Principaux artistes engagés : Mlle Gabrielle Rose, première chanteuse ; Elisa Delacroix, soubrette ; Lavainne, dugazon. MM. Barbot, premier ténor ; Dudeley, baryton ; Cadinot, premier comique, trial ; Othon, deuxième ténor.

Réouverture le 1er octobre par *Cirojlé-Cirojla*.

— Bruges. — Tableau de troupe : MM. Delparte, Thuillier, ténors ; Frontin, baryton ; Bricteux et Violet, basses : Croulebois, trial ; Bléau, laruette ; Mmes Ida Multon, première chanteuse ; Fleury et Perrault, dugazons ; Darmanval, duègne. — Réouverture le 1er octobre.

P. de P.

SPORT

Bois de Boulogne

Résultats de la troisième journée.

Première course.

1re, Aïda, au comte de Clermont-Tonnerre ; 2e, Chapaize, au prince d'Orange ; 3e, Courageux, à M. Hennessy.

Deuxième course.

1er, Marmot, à M. Delamarre ; 2e, Ambassadrice, au baron de Nexon ; 3e, M. de Carpiquet, à M. de Bastard.

Troisième course.

1er, Jongleur, au prince d'Arenberg ; 2e, Jujube, à M. J. Prat ; 3e, Doublon, au baron de Rotschild.

Quatrième course.

1re, Chimère, à M. Henry ; 2e, La Noue, au comte de Juigné ; 3e, Rêverie, à M. de la Charme.

Cinquième course.

1re, Enguerrande, à M. Lupin ; 2e, Mondaine, à M. E. Fould ; 3e, Bibletto, à M. Henry.

UNE GRANDE QUESTION

Nous trouvons dans l'*Evénement* l'article suivant relatif à une question dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs :

Pour les grandes entreprises, qu'on considère avec raison comme entreprises profitant directement à la richesse ou à la puissance de la France, les pouvoirs constitués n'hésitent pas à donner la garantie de l'État dans des conditions déterminées.

Il n'est pas douteux que si ce principe pouvait s'étendre jusqu'aux industries multiples du pays, le développement de la production améliorerait aussi la fortune publique ; mais il en résulterait de graves inconvénients, et on peut avec raison considérer cette bonne pensée comme peu pratique.

Dans le nouveau système d'organisation manufacturière, dont nous nous occupions déjà avec beaucoup d'intérêt dernièrement, on obtient la garantie de l'État *par la force des choses*, et si indirecte que soit l'intervention, puisqu'elle ne se produit que par de la Rente française, on obtient, dis-je, les mêmes bienfaits vis-à-vis des capitaux venant alors s'engager dans les entreprises créées sur les bases proposées.

Ce système est fort simple et très pratique.

Si les industriels qui veulent développer largement leurs entreprises se conforment strictement aux conditions tracées par M. Bionne, ils obtiendront la même confiance du public *que si l'État s'engageait à rembourser le capital apporté pour faciliter leurs affaires*.

Il est facile de se rendre compte de cette vérité.

L'industriel qui émet une certaine somme d'obligations, et qui veut marcher sur le pied d'un grand capital, doit, *avant tout*, prélever un fond de réserve anticipé, le convertir en *Rente française*, laquelle doit être déposée dans un établissement de premier ordre, et pour qu'elle soit à l'abri de toutes les éventualités, il faut faire *un acte de nantissement* au profit des obligataires. Ce titre de Rente française se capitalise et permet le remboursement annuel pour arriver à l'entière libération de toutes les obligations.

Quant au service des intérêts, le même industriel, au début de son développement (qu'il obtient, grâce à l'argent qu'on lui ap-

porte), doit privilégier ceux mêmes qui lui apportent cet argent en leur donnant première hypothèque sur ses immeubles et sur son matériel industriel. Si ces deux formations sont bien *régulièrement* établies, on peut dire avec raison que l'argent placé industriellement sur de telles bases est dans les conditions les plus enviables qu'il soit au monde. La confiance qui doit résulter pour les placements industriels organisés dans ces conditions entraînera de ce côté les grands capitaux. Alors, les conséquences découlent d'elles-mêmes, car on ne peut nier que la richesse et la puissance du pays s'en ressentiront d'une façon éclatante.

Ce qu'il y a surtout à louer dans le système de M. Bionne, c'est qu'il ne s'arrête pas un instant à faire miroiter les prospérités à espérer de telles ou telles opérations; il est de toute raison que si on met des capitaux dans une entreprise, c'est qu'on la crois bonne, c'est qu'on espère de beaux résultats.

Il dit avec sagesse : oui le travail, le génie industriel produira; oui, les bénéfices de tant d'efforts auront lieu, mais quel inconvénient de s'organiser en prévision même de ce qui n'aura pas lieu ! Au contraire, il y a grand profit pour l'industriel et pour les prêteurs.

Qui ignore cet axiome : *Si vis pacem, para bellum :* qui se prépare à la guerre obtient la paix ? En industrie, qui se prépare à l'adversité obtient la richesse.

C'est dans le sérieux de ces combinaisons que se trouve le véritable aperçu de ces grandes questions ; nous ne saurions trop engager les industriels, les capitalistes à examiner, à apprécier ce système, qui fera certainement époque dans le monde des affaires.

Je ne doute pas que le premier exemple que donne M. Bionne, administrateur délégué de cette grande entreprise des orgues d'Alexandre père et fils qui émet environ 13,000 obligations à 440 francs, rapportant 30 francs par an, soit 7 0/0, je ne doute pas, dis-je, que cette souscription soit plusieurs fois couverte. Je le souhaite vivement, d'abord parce que j'ai beaucoup de sympathie pour cette belle industrie artistique, qui est nationale et qui occupe un grand nombre d'ouvriers, mais plus encore parce que le succès consacré de la première application de ce système sera un véritable bienfait pour le développement industriel de la France.

JULES DELVAL.

PETITES NOUVELLES

Au moment où nous mettons sous presse, la Comédie-Française doit donner la *Rome vaincue*, de M. Parodi.

On parle d'une somptueuse mise en scène, dont tous les détails ont été étudiés avec un soin tout particulier.

La partie musicale ne sera pas moins curieuse; on cite une fanfare d'un effet très original et très neuf.

A jeudi prochain les détails.

— Nous aurons aussi à rendre compte de la réouverture de l'Athénée, et de la première représentation de *Il Signor Pucchinello.*

— On annonce pour cette semaine la première représentation, au Gymnase, d'*Andrette*, comédie en un acte, de M. de Courcy, jouée par MM. Pujol, Saint-Germain, Mmes Legault, Persoons et Lesueur.

Quelques jours après passera la comédie en quatre actes, de MM. de Courcy et E. Nus, dont le titre provisoire est *Jouvel*, du nom du principal personnage de l'ouvrage. En voici la distribution :

Jouvel	MM. Landrol.
Carignon	Saint-Germain.
Pierre Jouvel	Worms.
Lord Cardigan	Pujol.
Lucien Carignon	Achard.
Gabrielle	Mmes Legault.
Léa Didier	Dupont-Vernon.
Mme Jouvel	Lesueur.
Miss Ellez	Monnier.

— Peu de jours après *Rome vaincu*, la Comédie-Française donnera l'*Ami Fritz*, de M. Erkmann-Chatrian, qui sera une véritable solennité, en raison de l'immense sympathie dont sont entourés les auteurs, sympathie qui a grandi depuis les attaques maladroites d'un écrivassier, dont la sotte vanité ne connaît plus de bornes. On se demande comment M. de Villemessant, qui est pourtant un homme d'esprit, conserve un collaborateur aussi insensé.

L'*Ami Fritz* sera accompagné d'une véritable partition comprenant : une ouverture, des entr'actes, de la musique de scène, écrite par M. Henri Maréchal, l'auteur applaudi des *Amoureux de Catherine.*

— La réouverture du Théâtre-Italien aura lieu, comme nous l'avons déjà dit, le 31 octobre, avec la première représentation, à Paris, de la *Forza del Destino*, opéra en quatre actes et sept tableaux, de Verdi.

Voici la liste du personnel engagé par M. Léon Escudier, pour la saison 1876-77 :

Soprani : Mlles Albani, Singer, Borghi-Mamo, Anna Eyre. *Secondi soprani :* Mlles Biraldi, Ferrari.

Mezzo-soprani-contralti : Mlles Parsi, Reggiani. *Mezzo-soprana-contralto di supplemento :* Mlle Armandi.

Ténors : MM. Aramburo, Masini, Carpi, Devillier. *Ténor de demi-caractère :* M. Piazza.

Barytons : MM. Pandolfini, Giovanni de Reszk.

Basses : MM. Nannetti, Edoardo de Reszké. *Seconde basse :* M. Guiseppe Crotti.

Corps de ballet.— Directeur : M. Van Hamme.

Chef d'orchestre : M. Emmanuel Muzio.

Maître des chœurs : M. Brayda.

Chef de musique militaire : M. Maury.

Régisseur général : M. Van Hamme.

Et voici la distribution de la *Forza del Destino* :

Leonora	Mlles Erminia Borghi-Mamo
Preziosilla	Ernesta Parsi
Curra	Calotta Ferrari
Don Alvaro	MM. Antonio Aramburo
Don Carlo di Vargas	Francesco Pandolfini
Padre Guardiano	Romano Nanetti
Melitone	Geovanni de Reszk
Marquis de Calatrava	Edoardo de Reszkę
Mastro Trabuco	Rosario
L'alcade	Guiseppe Crotti
Un chirurgien	Seconde basse

Ballet aux deuxième et troisième actes. — Décors et costumes neufs.

— *Lalla-Roukh* doit passer le 6 octobre à l'Opéra-Comique. La pièce est, en ce moment *descendue au théâtre* ; en d'autres termes, on s'occupe de la mise en scène. C'est dans le rôle de Lalla-Rouhk que doit rentrer Mme Brunet-Lafleur.

L'ARMÉE TERRITORIALE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Il y avait un organe de publicité à créer pour permettre aux officiers si nombreux de l'armée territoriale et de la réserve de se tenir au courant des connaissances qu'ils doivent posséder, et des décrets ou ordonnances qui les concernent.

Ce journal est fait ; depuis trois ans il a tracé son sillon lentement ; sa place est conquise aujourd'hui dans la presse, à côté de toutes les publications militaires ; il a compris tout ce qu'il y avait à faire avec cette force imposante de l'armée territoriale, qu'il faut instruire à tout prix.

Il y a place pour tout dans ce vaste domaine de la publicité, et nous ne pouvons que souhaiter beau et bon succès à ceux qui se dévouent à cette tâche difficile de répandre la connaissance des devoirs militaires parmi des hommes qui ont plus que jamais besoin de se souvenir des devoirs qu'ils ont à remplir envers leur pays.

Rédaction et administration, 12, *rue Grange-Batelière.*

Abonnements :

Paris.	Départements.
Six mois 6 fr.	Six mois 7 fr.
Un an. 10 fr.	Un an. 12 fr.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain 1er *Octobre* 1876. **Fête patronale et Grandes Eaux à Saint-Cloud.** — Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service. — *Dernier train de retour à minuit.*

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 1er *Octobre* 1876. **Gran- Eaux à Versailles.** Des billets d'aller et retour, de Paris à Versailles, seront délivrés aux gares des Chemins de fer de l'Ouest (Rive droite et rive-gauche. Trains supplémentaires suivant les besoins du serviee.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal de voyages.* — Sommaire de la 820e livraison (23 septembre 1876). — TEXTE : Pékin et le nord de la Chine, par M. T. Choutzé. 1873. Texte et dessins inédits. — TREIZE DESSINS de Taylor, E. Ronjat, H. Clerget et A Marie.

Bureaux. à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Monsieur le rédacteur,

Atteinte depuis cinq ans d'ulcérations. j'avais suivi plusieurs traitements sans obtenir aucun soulagement ; j'étais désespérée. On me conseilla alors de m'adresser à Mme Delestrée, maît. sage-femme, 35, rue Molière, à Paris, qui, en effet, après trois mois de traitement m'a complétement guérie. En signalant ce résultat, je crois faire acte de sincère reconnaissance.

Agréez, etc. A.-A., 59, r. de Provence, Paris,

Achetez la VIE DE BOHÊME de MURGER, avee dessins coloriés de GILL, **10** centimes la livraison, ehez tous les libraires.

Evitez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blane, avee la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTE A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable suceès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées. renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, eoliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélaneolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons aleooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par exeellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfanee. 80,000 cures, y eompris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le due de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr.— La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

...rtraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

...arvalho. — Frédérick Lemaitre. — Emilie Broisat. ...uret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah ...rdt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie ... Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Bertoo. — Elise ...tre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Coquel...rt. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. ... Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. ...stine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée ...e. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — ...ne. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. ...hie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette ...sant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

...Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — ...Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — ...Jeannet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. ... Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme ... — Dieudonné. — Théréssa. — Maria Legault. — ...le Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. ...nt. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) ... Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — ...Iasédée. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — ...auduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — ... — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mél...nie ...x. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Las... — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Annie ...ell. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapoy. — ... & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Perret. — Charles Hamet. — Sœurs Badia. — Zulma ...r. — Pauline Petry. — Louis Monrose. — Esther ...ller. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. ... Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. ...thelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia ... — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémente — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. ...sto Rossi. — Mlle Blanca. — Frédéric Achard. — ...nie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — ...relly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Sa... — Mlle Valérie. — Reavière. — Céline Chaumont ...ur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — ...e Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — ...ssonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Larochea... ...oiotte Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — ...ve Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

...ise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin ...ères. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza ...lli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — ...élix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de ...range. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — ... — Angelo.

...s cinquante-deux numéros qui composent la ...ière année de Paris-Théâtre sont en vente dans ...ureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, ...o pour Paris et les départements.

...s collections brochées de ces cinquante-deux nu...s est également à la disposition de nos lecteurs ...prix de :

...francs pour Paris.
...francs, rendu rendu franco, en province

... collection brochée de la deuxième et troisième ...e, contenant les numéros 53 à 104 et 105 à 156, ...également en vente au prix de :
...francs pour Paris.
... 18 francs rendue franco en province.
...prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

...is...........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr.*
...artements.	—	16 *fr.;*	—	8 *fr.*
...anger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr.*

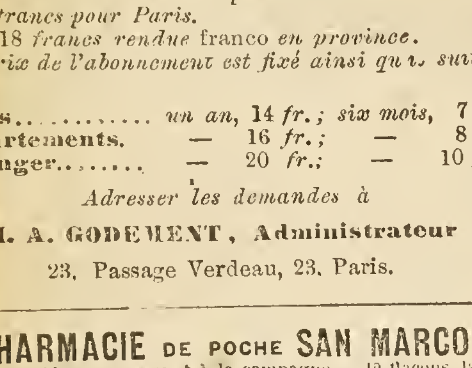
Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

...spensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lan...e, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas ...cidents, blessures, contusions, hémorragies, croup, apo...ie, empoisonnements, etc., etc., avec Indicateur pratique ...emploi.



MARQUE DÉPOSÉE

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

Cinquante mille *Almanachs de Bocquillon* ont été vendus en deux jours. — Chez tous les libraires, **10** centimes.

On annonce la réouverture du magnifique établissement de FRASCATI, sous la direction d'ARBAN, qui revient de Russie où il a été couvert des bravos les plus chaleureux et les plus sympathiques.

Prochainement nous ferons connaître à nos lecteurs la date de l'inauguration.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Amaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau, à laquelle elle donne une beauté et une fraîch. naturelles. Chez FAY, 9, rue de la Paix, Paris.

GUIDE PRATIQUE.

DES BOISSONS GAZEUSES

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur-44. Faubourg-Poissonnière Paris.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hue, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance

Flacon : 3 fr. — Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS B^d St-Denis, 26

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours. de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Rue de Rivoli Nº 62

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acad^ie n^le de médecine et autorisés par le gouv^t, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret sp^al. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf^ts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport off^el. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la b^te de 25 bisc^ts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consult^e gr^tes de midi à 6 h. et par corresp. Expéd^e

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON. *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.* MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

Les Célébrités médicales recommandent SAVON ROYAL DE THRID... de VIOLET, pour l'hygiène, la fraîcheur et le ve... peau, du visage et des mains.

FIN DE LA LIQUIDATION

Des Grands Magasins de Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chem...

A JEANNE D'AR...

43, rue de la Chaussée-d'Antin, angle de la rue de la Victoire

SURSIS : 18 JOURS

Pour vendre les Articles d'Hiver à **3/4 DE PERTE**

C'est le 25 septembre courant (avant midi) que les clefs devaient être rendues selon la traditionnelle. — Les liquidateurs ont obtenu un sursis de 18 jours pour achever l'écoulem... **ARTICLES D'HIVER.**

JEUDI 28 Septembre (à partir de 10 heures du matin)

Aura lieu le premier jour de cette dernière vente, de cette vente qui surprendra le tout Paris comme elle étonnerait la France entière si elle pouvait y assister.

APERÇU DES PRIX

Article	Description	Prix
Draps	cretonne pour grand lit, largeur 1 m. 70, vendus partout 5 fr. 50, expertisés, le drap..........	4 90
Couvertures	blanche, laine mérinos, qualité de 0 f., expertisées la couvert.	8 50
Flanelle	orientale et piqué fort molletonné, val. e fabrique 2 fr. 75, expertisée, le m.	» 95
Serviettes	damassées, pur fil, Damier-Fleury qual. de 15 f., expertisées, la douz.	5 75
Mouchoirs	batiste d'écosse, avec fort jolies vignettes, expertisés, le mouchoir	» 05
Toile	de Manchester, tissus de coton tr. fort, pour chemises, val. 13 f. la pièce de 15 m. expertisée, la pièce..........	5 60

Article	Description
Poignets	laine mérinos, disposit. nouv., toute... couleurs, val. 0 f. 6..., expert. la paire
Gilets	de chasse, marron, laine mérinos, vend... partout 8 f., expertisés, le gilet........
Bas	laine mérinos, nouv. et unis, qualité d... 2 f., expertisés, la paire..........
Jupons	piqué fort molletonné, feston brodé vend partout 6 f.. expertisés, le jupon
Chaussettes	laine mérinos tr. forte, vendue ailleurs 1 fr. 75, expertisées. la paire..........
Chemises	mi-toile, admirablement bien faites, ne valant pas moins de 8 fr. expertisées, la chemise........

Nous signalons particulièrement deux lots qui sont, à notre avis, appelés à faire du brui...

1er LOT — **830 camisoles et caleçons**, tricot de coton valant 3 fr., expertisés la pièce.......... **» 95**

2e LOT — **720 pantalons et camisoles**, beau piqué molletonné, valeur 4 fr, expertisés la pièce...... **1...**

NOTA. — On ne fait pas d'expéditions en province.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Sant...
REVALESCIERE DU BARR...
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN...
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE...
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A...
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR...

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d... mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou... étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épu... anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cert... compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurz... phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, san... échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle e... rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les a... de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses ja... dormir, ayant toujours le creux de l'... gonflé.

Cure nº 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* av... fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opi...* 9 ans. C'était terrible, et des médecins h... avaient déclaré qu'il n'y avait pas moy... guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les B... *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîte... blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt par... les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 177

PARIS-THÉATRE

Mme FURSCH-MADIER

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 5 au 11 Octobre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXVII.

—

Mme FURSCH-MADIER.

Quand Mme Fursch-Madier débuta, pour la première fois à l'Opéra, sur la salle de la rue Le Peletier, ce fut dans des rôles secondaires, comme simple choriphée.

Ses services, oubliés aujourd'hui du public, furent cependant appréciés, dès cette époque, par ceux qui se préoccupent des moindres intérêts de l'art.

On aime, en général, à présager l'avenir, et je me souviens avoir écrit, quelque part, dans un des journaux de théâtre auxquels je collaborais alors, que cette jeune personne possédait une voix de soprano, dont le timbre sonore et sympathique serait un jour mieux employé qu'à rendre les quelques phrases de musique concédées d'ordinaire aux suivantes de tragédie lyrique.

Après l'incendie de l'Opéra, alors que M. Halanzier transporta provisoirement ses pénates à la salle Ventadour, le personnel des premiers sujets était assez pauvre à l'Académie nationale de musique. Mlle Mauduit tenait presque tous les grands rôles de soprano aigu, et Mlle Fouquet, récemment lauréat du Conservatoire, venait d'être appelée à la doubler. Ce fut, en ce moment-là, au mois de décembre 1874, c'est-à-dire un mois avant l'ouverture du Nouvel-Opéra, que M. Halanzier songea à s'assurer le concours de nouveaux sujets, afin d'être en mesure de faire interpréter le répertoire avec le plus d'éclat possible. Mlle Krauss devait tenir l'emploi en chef, mais il fallait plusieurs chanteuses capables de la remplacer au besoin.

Mme Fursch-Madier fut donc appelée à débuter, le 4 décembre 1874, sur la scène de la salle Ventadour, dans Marguerite de *Faust*, rôle de demi-caratère, mais admirablement propre à mettre en lumière des qualités de virtuose et de comédienne.

Ce début lui fut favorable. Sa voix de soprano, qui monte facilement jusqu'à l'*ut* naturel, et dont le timbre est vibrant et l'homogénéité remarquable, enleva sans efforts les parties les plus élevées, aux quatrième et cinquième acte; l'air des Bijoux fit valoir la souplesse et la finesse de son chant, et son émotion se révéla dans la scène finale de l'acte du Jardin. Sans doute, il n'y avait point là l'exquise délicatesse du son et du sentiment, comme l'art consommé de Mme Carvalho ; ni même la voix jeune et éclatante, la grâce délicieuse de Mlle Fidès-Devriès; mais on voyait le germe d'un talent sérieux, et l'on encouragea chaleureusement la débutante.

Quelques jours après, Mme Fursch-Madier se mesurait avec le rôle d'Alice de *Robert le Diable*, et prenait place définitivement dans l'emploi des sopranos aigus.

Son engagement fut immédiatement signé pour la nouvelle salle où elle était appelée à aider Mlles Mauduit, Daram et Fouquet, chargées de prendre au besoin la place de Mlle Krauss, de Mme Gueymard et de Mme Carvalho, les trois chefs d'emploi du Grand-Opéra.

Dans les premiers mois de l'ouverture de la nouvelle salle de Charles Garnier, Mme Fursch-Madier a été forcément mise à l'écart, car il était de toute nécessité que les ouvrages, montés somptueusement et encadrés de décors nouveaux, fussent présentés au public avec le concours des plus hautes célébrités artistiques.

Ce n'est que le 4 août 1875, que Mme Fursch-Madier reprit, après Mme Krauss, le rôle de Valentine des *Huguenots*, où elle s'essayait pour la première fois. Elle le tint assez bien pendant un certain nombre de représentations.

Au mois de juin de cette année, appelée à remplacer Mme Gueymard dans *Don Juan*, elle supporta le lourd fardeau du personnage d'Elvire sans trop faiblir et gagna un chevron de plus.

Peu après elle reprenait son rôle de Marguerite de *Faust*, pendant une courte absence de Mme Carvalho, et enfin, tout dernièrement, elle avait l'honneur, lors de la reprise du *Prophète*, d'être la première à jouer le rôle de Berthe, sur la nouvelle scène de l'Opéra, grâce au départ de Mlle Mauduit.

Voilà donc Mme Fursch-Madier classée désormais à l'Académie nationale de musique et en passe de devenir une artiste de premier rang. Si elle manque encore d'autorité pour être complétement digne d'un semblable honneur, au moins offre-t-elle toutes les garanties pour faire croire qu'elle répondra aux espérances fondées sur son talent.

Sans doute, ses services ne sont pas encore bien considérables, mais les rôles qu'elle a abordés comptent parmi les plus redoutables du répertoire, et elle les a remplis de façon à satisfaire le public.

Elle possède déjà, en effet, de très réelles qualités. Sa voix a de l'éclat, de la justesse, son phrasé a de la largeur; elle vocalise avec facilité. Comme comédienne, on lui trouve, justement, de l'intelligence, surtout dans l'interprétation des passages dramatiques. Si elle persévère à travailler, tout en ayant le bon esprit de ne pas se croire encore *arrivée*, Mme Fursch-Madier parviendra certainement à tenir les premiers emplois d'une façon très satisfaisante.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Première représentation de *Rome vaincue*, tragédie en cinq actes et en vers, de M. Alexandre Parodi.

Il faut savoir gré à M. Perrin d'avoir monté, avec un soin extrême, l'œuvre d'un jeune homme qu'un succès littéraire avait déjà tiré de la foule, aux matinées Ballande. *Ulm le Parricide* annonçait, en effet, un auteur dramatique, car il témoignait chez M. Parodi du don d'émouvoir la foule, ce qui est la qualité première au théâtre.

Rome vaincue, malgré ses inégalités, son style un peu terre à terre, renferme des scènes assez puissamment conçues pour mériter à M. Parodi tout l'intérêt des personnes vraiment jalouses de voir nos grandes scènes, — à jamais arrachées aux succès de scandale, — se livrer tout entières aux œuvres sérieuses, émues, moralisatrices, que la parodie et l'opérette ont en vain essayé de tuer durant les vingt années de l'empire.

Beaucoup d'esprits timides ne se laissent encore empoigner qu'à regrets par de tels ouvrages ; ils semblent redouter le rire moqueur des désœuvrés dont le nombre est, hélas! fort grand, qui bâillent aussitôt qu'on ne les conduit pas devant des tréteaux de parade.

La *Vestale*, bien plutôt que *Rome vaincue*, était le titre de la tragédie de M. Parodi. A part le premier acte et la fin du dernier, l'intérêt est tout reporté sur la coupable Opimia, dont la mort peut seule sauver la ville, et c'est en cela que l'action étant double, la pièce a un défaut capital de construction. D'ailleurs, M. Parodi a été très certainement conduit à faire sa tragédie par le désir de mettre en scène une mère contrainte à tuer sa fille par excès d'amour ; la peinture de ce grand sentiment, poussé jusqu'aux dernières limites, l'a évidemment séduit avant tout. Il a ensuite cherché à renfermer cette idée dans un drame, et s'il n'a pu, durant cinq actes, concentrer l'attention des spectateurs sur ce sujet, c'est qu'il n'a pas encore acquis la science et l'expérience d'un auteur dramatique consommé.

Voici en quelques mots le sujet de *Rome vaincue :*

Nous sommes au lendemain de la bataille de Cannes. Le sénat et le peuple romain sont dans la stupeur, Annibal est aux portes de Rome. Varron et Paul-Emile ont été complétement défaits. D'où peut provenir un aussi complet désastre ? En présence du sénat réuni, et devant les exhortations patriotiques de Fabius qui conseille de continuer la guerre avec confiance, le pontife suprême affirme que la seule cause de tous les malheurs dont Rome est victime est le crime commis par une vestale qui, occupée à de coupables amours, a laissé s'éteindre le feu sacré. La seule préoccupation doit donc être de satisfaire les dieux, en recherchant la vierge sacrilége pour lui faire subir le supplice réservé en pareille circonstance.

Opimia, nièce de Fabius, petite-fille de Posthumia la patricienne, se laisse arracher l'aveu de sa honte par le pontife. Les prêtres consultés décident qu'elle doit périr. Le drame commence alors, il est tout entier dans la tendresse de Posthumia pour son enfant, et se concentre dans un quatrième acte poignant, irrésistible, qui rachète bien des défaillances dans l'action, aux autres parties du drame.

Posthumia ne peut fléchir les juges de la vestale. Fabius, lui-même, en Romain des temps antiques, signe l'arrêt de mort ; seulement il ne veut pas pour sa nièce l'horrible supplice de l'enterrement en pleine vie. Trop surveillé pour remettre lui-même à Opimia un poignard avec lequel elle pourra trancher en une seconde le fil de ses jours, il charge Posthumia de ce redoutable office. La pauvre vieille mère, aveugle, parvient près de sa fille au moment où le tombeau va se refermer sur elle, et comme Opimia enchaînée ne peut se donner elle-même le coup de la mort, Posthumia, après s'être assurée de la place du cœur de son enfant, la frappe de son poignard et l'étend à ses pieds.

La vengeance des dieux est apaisée, par le sacrifice inhumain de la vierge criminelle. Vestœpor, l'esclave gaulois, vient apprendre en effet, qu'au lieu de marcher sur Rome, Annibal est allé ensevelir sa gloire et sa valeur dans les délices de Capoue.

Sans doute, ce dénouement répond aux données historiques, mais il donne raison à la superstition et se met ainsi en contradiction avec les nobles idées de M. Parodi, représentées dans ce drame par le poëte grec Ennius, dont les accents nobles et généreux sont tout modernes, et semblent comme imprégnés par le souffle régénérateur de la grande Révolution française.

Car, ce qu'il y a de mieux dans ce drame, c'est la pensée philosophique ; il est rempli des sentiments les plus généreux. L'action dramatique renferme plus d'une gaucherie, le style n'a pas l'ampleur voulue du vers tragique; M. Parodi descend plus directement de Ducis et de Luce de Lancival que de Racine et de Corneille; néanmoins son œuvre a une certaine force, et si les personnages ne sont pas tous également réussis, plusieurs ont sur le public une action véritable.

Il faut le dire, l'interprétation sera pour beaucoup dans le succès.

Mlle Sarah-Bernhardt a joué en très-grande tragédienne le rôle de Posthumia, l'aveugle octogénaire. En consentant à se priver du charme de sa figure et de la grâce de sa personne, l'éminente artiste a fait preuve, à nouveau, de sa rare intelligence. Elle a composé ce personnage avec une science consommée. Admirable comme beauté plastique, superbe d'énergie et de tendresse, elle s'est élevée jusqu'au sublime, en atteignant les plus hautes régions de l'art du comédien. Aussi quel triomphe ! La débutante, Mlle Adeline Dudlay, a donné mieux que des promesses, elle a mérité d'être applaudie à côté de Mlle Sarah-Bernhardt elle-même. A part un léger défaut de prononciation, facile à corriger, il n'y a que des éloges à donner à cette jeune fille, hier une élève, aujourd'hui une véritable artiste. Attitudes souples et variées, gestes énergiques, diction pénétrante, à toutes ces rares qualités, Mlle Dudlay joint le grand mérite de savoir écouter et d'occuper la scène. Nous lui croyons un très-bel avenir.

Quelle adorable vestale que Mlle Reichemberg ; c'est bien d'elle que Racine aurait dit :

Quelle aimable pudeur sur son visage est peinte !

Comme elle raconte avec ingénuité son rêve d'adolescente. On ne saurait mieux faire l'aveu d'une faute imaginaire. Mlle Martin a droit aussi à de sincères éloges pour la façon dont elle a rendu le rôle de l'esclave Galla.

Maubant, dont la prestance est superbe, joue Fabius Maximus en tragédien de race. Martel a su rendre intéressant le rôle presque odieux du grand-prêtre ; Dupont-Vernon met de la chaleur et de la conviction au service du poëte Quintus Ennius. Laroche donne une physionomie sympathique à Lentulus, le séducteur d'Opimia. Il a dit le récit de la bataille de Cannes, au premier acte, avec une science véritable. C'est une fort belle création à son acquit. M. Mounet-Sully, malgré de grandes qualités, nous paraît faire tache dans l'interprétation. Sans doute son rôle est mauvais, mais il n'a pas contribué à le rendre meilleur, en cherchant des effets de voix et de gestes plus en rapport avec le drame du boulevard qu'avec la tragédie.

Nous n'avons que des éloges à donner à la mise en scène, aux décors ; le tout est d'un goût parfait.

OPÉRA-COMIQUE

Réouverture

Reprise de *Piccolino*, débuts de M. Duwast.

—

Après quatre mois de fermeture, l'Opéra-Comique a fait sa réouverture, samedi, sous de favorables auspices. La salle avait fait toilette neuve ; l'éclairage, le confortable, étaient considérablement augmentés. La chambrée, des plus brillantes, indiquait à quel point le public parisien s'intéresse à cette scène éminemment française. Malgré les attraits perfides de l'opérette qui convoquait ce qu'on est convenu d'appeler le premier Paris aux Variétés, les loges, les galeries, l'orchestre étaient combles et garnis de toilettes élégantes, absolument comme s'il s'agissait d'assister à une première représentation.

Piccolino, l'œuvre fine et spirituelle de M. Guiraud, faisait les frais de la réouverture. Arrêté en plein succès, ce charmant ouvrage avait droit de reparaître dès le premier soir. Quelques modifications heureuses dans le poëme, au troisième acte, une petite romance ajoutée par le compositeur pour le ténor débutant, une mise en scène et des costumes plus soignés qu'au premier jour, une interprétation excellente, étaient de nature à faire de cette représentation une véritable solennité artistique.

Mme Galli-Marié, dont le talent si personnel, si *charmeur*, sait donner à un personnage un cachet inimitable, a été brillamment fêtée par les bouquets, les *bis* et les applaudissements.

Les autres artistes ont concouru, suivant l'importance de leur rôle, à un fort bel ensemble, et le débutant, M. Duwast, chanteur correct et de style, comédien distingué, n'a pas fait regretter M. Achard, son prédécesseur.

L'orchestre a marché avec sûreté et précision, sous l'excellente direction de M. Lamoureux, son nouveau chef.

Nous avons le ferme espoir que l'Opéra-Comique va renaître de ses cendres.

Nous parlerons jeudi prochain de la reprise de *Fra-Diavolo* et des débuts de Mlle Vergin. *Lalla-Rouck*, l'*Éclair*, vont suivre de près le chef-d'œuvre d'Auber. M. Carvalho revient aux saines traditions; laissons-lui le temps de former une troupe compacte avec quelques *étoiles* à sa tête (cela ne peut se faire avant un peu plus de temps); et la salle Favart retrouvera bien vite tout son éclat.

VARIÉTÉS

Reprise de la *Belle-Hélène*.
Débuts de Mme Judic.

Cette reprise était un double événement : Le passage de Mme Judic des Bouffes aux Variétés, et la réapparition de l'opérette la plus justement célèbre de ces vingt dernières années, si l'on en excepte la *Fille de Mme Angot*, dont la musique a un tout autre caractère.

On allait enfin savoir si le genre avait vieilli, où si l'insuccès des dernières opérettes tenait exclusivement à leur parfaite médiocrité. Le résultat ne nous paraît pås douteux, et l'ovation faite à Mme Judic, qui joue le rôle d'une toute autre façon qu'Hortense Schneider, est un symptôme de plus du changement qui s'est opéré dans le goût du public.

Oui, la *Belle-Hélène* a obtenu encore un véritable succès, mais ce n'est plus le même enthousiasme qu'au premier soir ; et pourtant, l'interprétation est excellente, les décors et les costumes ravissants. La musique est restée vive, spirituelle, mélodieuse, étincelante de verve, mais le livret a vieilli incontestablement.

Certes, cent représentations suffiront à peine pour contenter tous les anciens fanatiques de la parodie de l'antiquité et pour satisfaire la curiosité de la nouvelle génération ; mais nous ne croyons pas nous tromper en prédisant que cette reprise sera la dernière et fera même du tort à toutes les opérettes nouvelles qui seront conçues dans un genre analogue.

Le goût du public est désormais tourné vers des plaisirs plus délicats, et la littérature reprend peu à peu, au théâtre, le dessus sur les amusements frivoles et les débauches de l'esprit.

Après avoir établi cette constatation, il ne nous reste qu'à féliciter M. Bertrand de la façon dont il a remonté ce joyeux ouvrage.

L'interprétation n'a rien laissé à désirer. Dupuis a eu son succès d'il y a douze ans. Grenier, Couderc et Kopp, ont été remplacés par Baron, Léonce et Dailly, de façon à ne laisser aucun regret dans l'esprit des spectateurs d'autrefois, et la tâche était difficile.

Quant à Mme Judic, elle seule pouvait prendre la place de Mlle Schneider. On ne saurait jouer et chanter d'une façon plus exquise. C'est tout autre chose que sa devancière. La grâce, l'habileté, le charme, ont lutté chez elle pour remplacer la crânerie, le brio, les brillantes cascades de la première *Belle-Hélène*; et, nous le répétons, son succès a été d'autant plus grand que le cachet de distinction qu'elle a imprimé au personnage est d'accord avec le goût plus épuré du public d'aujourd'hui.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de : *Andrette*, comédie en un acte de M. Ch. de Courcy.

—

Avant de donner une grande comédie de M. de Courcy, actuellement en préparation, le Gymnase a lancé une petite pièce du même auteur, dont la donnée et la forme appartiennent au *proverbe*.

Beaucoup d'esprit dans le dialogue, des mots jetés avec une prodigalité sans égale, remplissent cette légère bluette dont l'action est des plus minces.

La jalousie de la petite marquise de Puy-Lérieux, qui soupçonne son mari de trahison parce qu'elle a trouvé chez lui une lettre parfumée dont elle-même est pourtant l'auteur; et une *conférence* du prince Babiani, *contre les conférenciers*, forment toute l'intrigue de la comédie.

Mais, nous le répétons, le détail intéresse vivement et suffit à assurer le succès avec le concours de Mademoiselle Legault qui est charmante, et de Saint-Germain et Pujol, tous deux excellents.

LA DERNIÈRE ESCAPADE

I

Un grand château bien vieux aux murs très-élevés.

Les marches du perron tremblent et l'herbe pousse,
S'élançant longue et droite aux fentes des pavés
Que le temps a verdis d'une lèpre de mousse.

Sur les côtés deux tours. L'une en chapeau pointu
S'amincit dans les airs. L'autre est décapitée.
Sa tête fut, un soir, par le vent emportée ;
Mais un lierre, grimpé jusqu'au faîte abattu,
S'ébouriffe au dessus comme une chevelure,
Tandis que, s'infiltrant dans le flanc de la tour,
L'eau du ciel acharnée et creusant chaque jour,
L'entrouvit jusqu'en bas d'une immense fêlure.
Un arbre, poussé là, grandit aux creux des murs,
Laissant voir vaguement de vieux salons obscurs ;
Chaque fenêtre est morne ainsi qu'un regard vide.
Tout ce lourd bâtiment caduc, noirci, fané,
Que la lézarde marque au front comme une ride;
Dont s'émiette le pied, de salpêtre miné,
Dont le toit montre au ciel ses tuiles ravagées,
A l'aspect désolé des choses négligées;

Tout autour un grand parc sombre et profond s'étend.
Il dord sous le soleil qui monte ; et l'on entend,
Par moments, y passer des rumeurs de feuillages,
Comme les bruits calmés des vagues sur les plages,
Quand la mer resplendit au loin sous le ciel bleu.
Les arbres ont poussé des branches si mêlées,
Que le soleil jetant son averse de feu
Ne pénètre jamais la noirceur des allées.
Les arbustes sont morts sous ces géants touffus,
Et la voûte a grandi comme une cathédrale ;
Il y flotte une odeur antique et sépulcrale,
L'humidité des lieux où l'homme ne va plus.

Mais sur les hauts degrés du perron qui dominent
Les longs gazons qu'au loin de grands arbres ter-
(minent,
Des valets ont paru soutenant par les bras
Deux vieillards très-courbés qui vont à petits pas.
Ils traînent lentement sur les marches verdies
Les hésitations de leurs jambes roidies,
Et tâtent le chemin du bout de leur bâton.
Très-vieux, — l'homme et la femme, — et branlant
(du menton.
Ils ont le front si lourd et la peau si fanée,
Qu'on ne devine pas quel pouvoir enfonça
Aux moelles de leurs os cette vie obstinée.
Affaissés dans leurs grands fauteuils on les laissa,
Pliés en deux, tremblant des mains et de la tête.
Ils ont baissé leurs yeux que la vieillesse hébête,
Et regardent tout près, par terre, fixement.
Ils n'ont plus de pensée. Un long tremblottement
Semble seul habiter cette décrépitude.
Et s'ils ne sont pas morts, c'est par longue habitude
De vivre à deux, tout près l'un de l'autre toujours;
Car ils n'ont plus parlé depuis beaucoup de jours.

II

Mais un souffle de feu sur la plaine s'élève.
Les arbres dans leurs flancs ont des frissons de séve,
Car sur leurs fronts troublés le soleil va passer.
Partout la chaleur monte ainsi qu'une marée;
Et sur chaque prairie une foule dorée
De jaunes papillons flotte et semble danser.
Epanouie au loin la campagne grésille,
C'est un bruit continu qui remplit l'horizon,
Car, affolé dans les profondeurs du gazon,
Le peuple assourdissant des criquets s'égosille.
Une fièvre de vie enflammée a couru,
Et rajeuni, tout blanc dans la chaude lumière,
Ainsi qu'aux premiers jours d'un passé disparu,
Le vieux château reprend son sourire de pierre.

Alors les deux vieillards s'animent peu à peu;
Ils clignotent des yeux; et dans ce bain de feu
Leurs membres desséchés lentement se détendent;
Leurs poumons refroidis aspirent du soleil;
Et leurs esprits, confus comme après un réveil,
S'étonnent vaguement des rumeurs qu'ils entendent.
Ils se dressent, pesant des mains sur leur bâton.
L'homme se tourne un peu vers son antique amie,
La regarde un instant et dit: — « Il fait bien bon. »
Elle, levant sa tête encor tout endormie,
Et parcourant de l'œil les horizons connus,
Lui répond: — « Oui, voilà les beaux jours revenus. » —
Et leur voix est pareille au bêlement des chèvres.
Des gaîtés de printemps rident leurs vieilles lèvres.
Ils sont troublés, car les senteurs du bois nouveau
Les traversent parfois d'une brusque secousse
Ainsi qu'un vin trop fort montant à leur cerveau.
Ils balancent leurs fronts d'une façon très-douce,
Et retrouvent dans l'air des souffles d'autrefois.
Lui, tout à coup, avec des sanglots dans la voix:
— « C'était un jour pareil que vous êtes venue
» Au premier rendez-vous dans la grande avenue. »
Puis ils n'ont plus rien dit; mais leurs pensers amers
Remontaient aux lointains souvenirs du jeune âge,
Ainsi que deux vaisseaux ayant passé les mers
S'en retournent toujours par le même sillage.
Il reprit: — « C'est bien loin, cela ne revient pas.
« Et notre banc de pierre, au fond du parc, — là-bas? » —
La femme fit un saut comme d'un trait blessée:
— « Allons le voir », — dit-elle; et la gorge oppressée,
Tous deux se sont levés soudain d'un même effort!

Couple prodigieux tant il est grêle et pâle.
Lui, dans un vieil habit de chasse à boutons d'or,
Elle, sous les dessins étranges d'un vieux châle!

III

Ils guettèrent, ayant grand'peur d'être aperçus;
Et puis, voûtés, avec le dos rond des bossus,
Humbles d'être si vieux quand tout semblait revivre,
Ainsi que des enfants ils se prirent la main,
Et partirent, barrant la largeur du chemin.
Car chacun oscillant un peu, comme un homme ivre,
Heurtait l'autre d'un coup d'épaule quelquefois;
Et des zigzags guidaient leur douteux équilibre.
Leurs bâtons supportant chaque bras resté libre
Trottaient à leurs côtés comme deux pieds de bois.

Mais, d'arrêts en arrêts dans leur course essoufflée,
Ils gagnèrent le parc et puis la grande allée.
Leur passé se levait et marchait devant eux;
Et sur la terre humide ils croyaient voir, par places,
L'empreinte fraîche encor de leurs pieds amoureux.
Comme si les chemins avaient gardé leurs traces,
Attendant chaque jour le couple habituel.
Ils allaient, tout chétifs, près des arbres énormes,
Perdus sous la hauteur des chênes et des ormes
Qui versaient autour d'eux un soir perpétuel.

Et comme un livre ancien dont on tourne la page:
— « C'est ici, » — disait l'un. L'autre disait: — « C'est
(là. » —
— « La place où je baisai vos doigts? » — « Oui, la
(voilà. » —
— « Vos lèvres? » — « Oui, c'est elle! » — Et leur
(pèlerinage,
De baisers en baisers sur la bouche ou les doigts,
Continuait ainsi qu'un chemin de la croix.
Ils débordaient tous deux d'allégresses passées,
Élans que prend le cœur vers les bonheurs finis,
En songeant que, jadis, les tailles enlacées,
Les yeux parlant au fond des yeux, les doigts unis,
Muets, le sein troublé de fièvres inconnues,
Ils avaient parcouru ces mêmes avenues!

IV

Le banc les attendait, moussu, vieilli comme eux.
— « C'est lui! » dit-il. — « C'est lui! » reprit-elle.
(Ils s'assirent,
Et sous les chauds reflets des souvenirs heureux
Les profondes noirceurs des arbres s'éclaircirent.

Mais voilà que dans l'herbe ils virent s'approcher
Un crapaud centenaire aux formes empâtées.
Il imitait avec ses pattes écartées
Des mouvements d'enfant qui ne sait pas marcher.
Un sanglot convulsif fit râler leurs haleines,
Lui! le premier témoin de leurs amours lointaines
Qui venait chaque soir écouter leurs serments.
Et sans doute il reconnut ces reliques d'amants;
Car hâtant sa démarche épaisse et patiente,
Gonflant son ventre, avec des yeux ronds attendris,
Contre les pieds tremblants des amoureux flétris
Il traîna lentement sa grosseur confiante.
Ils pleuraient, — mais soudain un petit chant d'oiseau
Partit des profondeurs du bois. C'était le même
Qu'ils avaient entendu quatre-vingts ans plus tôt!
Et dans l'effarement d'un délire suprême,
Du fond des jours finis devant eux accourut,
Par bonds, comme un torrent qui va, sans cesse
(accru,
Toute leur vie, avec ses bonheurs, ses ivresses;
Et ses nuits sans repos de fougueuses caresses;
Et ses réveils si doux, las et brisés;
Et puis, le soir, courant sous les ombres flottantes,
Les senteurs des forêts aux séves excitantes
Qui prolongent sans fin la lenteur des baisers!...

Mais comme ils s'imprégnaient de tendresse, l'allée
S'ouvrit, laissant passer une brise affolée,
Et, parfumé, frappant leur cœur, comme autrefois,
Ce souffle qui portait la jeunesse des bois
Réveilla dans leur sang le frisson mort des germes.

Ils ont senti, brûlés de chaleurs d'épidermes,
Tout leur corps tressaillir et leurs mains se presser,
Et se sont regardés comme pour s'embrasser;
Mais au lieu des fronts clairs et des jeunes visages
Apparus à travers l'éloignement des âges,
Et qui les emplissaient de ces désirs éteints,
L'une tout contre l'autre, étaient deux vieilles faces
Se souriant avec de hideuses grimaces!
Ils fermèrent les yeux, tout défaillants, étreints
D'une terreur rapide et formidable comme
L'angoisse de la mort!...
— « Allons-nous-en! » dit l'homme.
Mais ils ne purent pas se lever; incrustés
Dans la rigidité du banc, — épouvantés
D'être si loin, étant si vieux et si débiles.
Et leurs corps demeuraient tellement immobiles
Qu'ils semblaient devenus des gens de pierre. Et puis
Tous deux soudain, d'un grand élan, se sont enfuis.
Ils geignaient de détresse, et sur leur dos la voûte
Versait comme une pluie un froid lourd goutte à
(goutte.
Ils suffoquaient, frappés par des souffles glacés,
Des courants d'air de cave et des odeurs moisies.
Qui germaient là-dessous depuis cent ans passés.
Et sur leurs cœurs, fardeau pesant, leurs poésies
Mortes alourdissaient leurs efforts convulsifs.
Et faisaient trébucher leurs pas lents et poussifs.

V

La femme s'abattit comme un ressort qui casse.
Lui, resta sans comprendre et l'attendit, debout,
Inquiet, la croyance seulement un peu lasse,
Car sa robe tremblait toujours. Puis tout à coup
L'épouvante lui vint ainsi qu'une bourrasque.
Il se pencha, lui prit les bras, et d'un effort
Terrible, il la leva, quoi qu'il fût très-peu fort.
Mais tout son pauvre corps pendait, sinistre et
(flasque.
Il vit qu'elle étouffait et qu'elle allait mourir;
Et pour chercher de l'aide il se mit à courir
Avec de petits bonds effrayants et grotesques.
Décrivant, sans la main qui lui servait d'appui,
Au galop saccadé par son bâton conduit,
Des chemins compliqués comme des arabesques.
Son souffle était rapide et dur comme une toux.
Mais il sentit fléchir sa jambe vacillante,
Si molle qu'il semblait danser sur ses genoux.
Il heurtait aux troncs noirs sa course sautillante,
Et les arbres jouaient avec lui, le poussant,
Le rejetant de l'un à l'autre, et paraissant
S'amuser lâchement avec cette agonie.
Il comprit que la lutte horrible était finie;
Et, comme un naufragé qui se noie, il jeta
Un petit cri plaintif en tombant sur la face.
Faible gémissement qu'aucun vent n'emporta!
Il entendit encor, quelque part dans l'espace,
Les longs coassements lugubres d'un corbeau
Mêlés aux sons lointains d'une cloche cassée.
Et puis tout bruit cessa. L'ombre épaisse et glacée
S'appesantit sur eux, lourde comme un tombeau.

VI

Ils restaient là. Le jour s'éteignit. Les ténèbres
Emplirent tout le ciel de leurs houles funèbres.
Ils restaient là, roulés comme deux petits tas
De feuilles, grelottant leurs fièvres acharnées,
Si vagues dans la nuit qu'on ne les trouva pas.
Ils formaient un obstacle aux bêtes étonnées
En barrant le sentier tracé de chaque soir.
Les unes s'arrêtaient, timides, pour les voir;
D'autres les parcouraient ainsi que des épaves.
Des limaces rampaient sur eux, traînant leurs baves.
Des insectes fouillaient les replis de leurs corps,
Et d'autres s'installaient dessus, les croyant morts.

Mais un frisson bientôt courut par les allées.
Une averse entr'ouvrit les feuilles flagellées,
Ruisselante et claquant sur le sol avec bruit.
Et sur les deux vieillards qui grelottaient encore
La pluie, en flots épais, tomba toute la nuit.

Puis, lorsque reparut la clarté de l'aurore,
Sous l'égout persistant des hauts feuillages verts
On ramassa, tout froids en leurs habits humides,
Deux petits corps sans vie, effrayants et rigides
Ainsi que les noyés qu'on trouve au fond des mers.

GUY DE VALMONT.

TYPES

SI CHARMANT GARÇON !

Ah ! le charmant garçon, distingué, *comme il faut !*... Il forçait vraiment la sympathie... Et de l'esprit, le gaillard ! de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Avec cela l'usage du monde... du vrai grand monde, oui dà ! Car le monde officiel le recevait.

∴

Ah ! par exemple, pas pour deux liards de caractère ni de dignité. Obséquieux, rampant, vil, disons le mot, il avait au plus haut degré l'art de courber l'échine — aussi bas qu'un courtisan la peut courber. Solliciteur acharné, il pliait les genoux dans les antichambres et tendait la main comme pas un dans les cabinets ministériels. On citait de lui des lettres qui sont le chef-d'œuvre de l'avilissement. Il eût reculé les bornes de la platitude si depuis longtemps ce champ-là n'était illimité.

Le plaisant, c'est qu'il croyait son jeu parfaitement caché, grâce à une certaine attitude de fierté qu'il avait dans toute sa personne et à une certaine réputation de loyauté et de bravoure qu'il était parvenu à se faire octroyer. Attitude et réputation qui ne trompaient que bien peu de personnes et dont au contraire le plus grand nombre s'irritait beaucoup.

— Mais comment se fait-il que sachant tout cela...

— Que voulez-vous ? un si charmant garçon, si distingué !... Il forçait vraiment la sympathie... Et de l'esprit, le gaillard ! de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Avec cela l'usage du monde, du vrai grand monde, oui dà, car le monde officiel le recevait.

∴

D'ailleurs d'opinions politiques pas l'ombre ! Et il s'en vantait avec une belle humeur ! Il se souvenait en riant qu'il avait été républicain au collége. Il riait de tout, de la morale, de la justice, de la liberté. Plaisantin, il tournait agréablement en ridicule tous les grands sentiments. Tout dévoué, cela va sans dire, au gouvernement qui disposait de la force et de... la caisse. On assurait même que quand il *recevait* chez lui, il prenait bonne note de tout ce qui s'y disait pour en informer son excellent ami le préfet de police.

— Mais comment se fait-il que soupçonné si fort...

— Que voulez-vous ? un si charmant garçon ! si distingué !... Il forçait vraiment la sympathie !.. Et de l'esprit, le gaillard, de l'esprit jusqu'au bout des ongles ! Avec cela l'usage du monde, du vrai grand monde, oui dà ! car le grand monde officiel le recevait...

∴

Et quel beau viveur c'était ! Jetant royalement l'argent par les fenêtres ! Criblé de dettes, ne payant personne, un vrai panier percé ; à ce point que souvent dans le quartier, le boulanger refusa du pain à crédit à sa bonne. Mais quelle grandeur dans sa débine ! Chevaux pur sang ! coupé, maisons de campagne, etc., etc. Et les toilettes de madame !... On n'a jamais su de quoi il vivait. Pas de patrimoine, pas de métier... ou si peu ! Dans sa partie il n'eût pas gagné loyalement cent écus par mois.

Par exemple il avait une femme charmante ! Il faut tout dire, elle était charmante !...

— Mauvaise langue, taisez-vous.

— Je veux bien, moi ; seulement, faites taire toutes les mauvaises langues si vous pouvez... D'ailleurs, la chose était parfaitement claire, avérée, démontrée — presque avouée. Il n'y avait là-dessus qu'une voix dans la foule d'en bas, impassible spectatrice des choses, et dans la foule d'en haut — dans cette foule d'en haut qui l'accueillait pourtant avec un empressement si grand, une faveur si marquée.

— Mais comment se fait-il que sachant tout cela !...

— Que voulez-vous ?... un si charmant garçon, si distingué !... il forçait vraiment la sympathie !... Et de l'esprit, le gaillard ? de l'esprit jusqu'au bout des ongles !... Avec cela l'usage du monde,... du vrai grand monde, oui dà !... car le grand monde officiel le recevait !...

∴

Un soir, dans une réunion d'artistes, d'hommes de lettres, de comédiens, car il était de toutes les fêtes, il fit sauter la coupe à l'écarté ou filer une fausse carte au baccarat — je ne sais plus trop quoi. — Bref, il tricha. Son partner le vit, se contenta de passer la main à un confrère, de cesser la partie. Avec le confrère, même jeu. Le confrère se leva à son tour, prévint tout bas la galerie. Un troisième prit la place et remarqua le même coup. Le vol était flagrant. Néanmoins, pour éviter tout esclandre, jusqu'à la fin de la soirée, on le laissa faire, sans protester, sans l'arrêter, sans même lui dire tout bas à l'oreille : « Vous êtes un filou ! Faites-nous le plaisir de détaler au plus vite et d'aller vous faire pendre ailleurs ! »

Et le lendemain et les jours suivants, on l'invitait encore.

— Mais comment se fait-il que voyant tout cela ?...

— Que voulez-vous ? un si charmant garçon, si distingué ! Il forçait vraiment la sympathie... Et de l'esprit, le gaillard ! de l'esprit jusqu'au bout des ongles.. Avec cela l'usage du monde, du vrai grand monde, oui dà ! Car le grand monde officiel le recevait.

∴

On se disait : « Que lui manque-t-il ? » Car tous étaient d'avis qu'il lui manquait quelque-chose et cherchaient.

Quelqu'un s'avisa de dire :

— Mais, parbleu ! ce qui lui manque, c'est bien simple : il lui manque la croix.

Et tous de s'écrier en chœur :

— C'est vrai ! c'est vrai ! il lui manque la croix !

Et tant et si bien fit l'opinion publique, que le gouvernement finit par s'écrier avec elle :

— C'est vrai ! c'est vrai ! il lui manque la croix !... Je l'avais oublié !...

Et le gouvernement le décora.

— Mais comment se fait-il que connaissant l'homme ?...

— Que voulez-vous ?... la décoration lui allait si bien ;... et puis un si charmant garçon ! si distingué !... Il forçait vraiment la sympathie... Et de l'esprit, le gaillard ! de l'esprit jusqu'au bout des ongles !... Avec cela, l'usage du monde, du vrai grand monde, oui dà !... car le grand monde officiel le recevait.

GABRIEL GUILLEMOT.

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Richard Lesclide (*Librairie de l'Eau-Forte*) a terminé la publication, par livraisons illustrées, des *Va-nu-pieds*, de Léon Cladel. C'est là un volume qui sera recherché par tous les amateurs des beaux livres.

L'éloge de l'ouvrage de Léon Cladel n'est plus à faire On sait depuis longtemps combien l'auteur a dépensé de passion dans ces nouvelles essentiellement dramatiques, écrites dans cette langue colorée et puissante, si rarement parlée de nos jours.

Chaque page tient le lecteur sous le charme, et assure aux *Va-nu-pieds* un succès durable, que rehaussent encore des illustrations faites par des artistes distingués.

PETITES NOUVELLES

Vendredi aura lieu, à l'Opéra, la reprise de *Don Juan*. Lassalle chantera pour la première fois le rôle de Don Juan.

— Une importante nouvelle :

La Patti est engagée à l'Opéra pour la saison de l'Exposition universelle. La grande cantatrice créera le principal rôle.

Elle y créera à cette époque le rôle de Pauline, de *Polyeucte*, de Gounod.

— A propos de *Polyeucte*, on nous annonce que mistriss Weldon fait en ce moment graver à Londres plusieurs morceaux de la partition, et que, se fondant sur un contrat par lequel Gounod lui faisait abandon de ses œuvres, elle a l'intention d'exploiter le dernier opéra du maître.

Mais alors que devient le traité signé par M. Lemoine, et d'après lequel la propriété de *Polyeucte* lui est exclusivement garantie, moyennant la somme de cent mille francs ?

— Depuis le 1er janvier jusqu'à *Rome vaincue*, la Comédie-Française a représenté soixante-quatorze ouvrages !

Voici quelle sera la distribution de l'*Ami Fritz :* Le personnage de l'Ami Fritz sera joué par Febvre ; celui de Rebb-David par Got ; celui de Hanzau par Barré ; celui de Frédérick par Coquelin cadet ; celui de Yoseff par Truffier ; celui de Suzel par Mlle Reichemberg ; celui de Catherine par Mlle Jouassain et celui de Lisbeth par Mlle Thénard.

— Au Théâtre-Lyrique, les répétitions de *Paul et Virginie* ont commencé lundi. Capoul, qui doit créer le rôle de Paul, est arrivé à Paris depuis quelques jours.

— M. Boyer, qui devait débuter dans *Giralda* au Théâtre-National-Lyrique, est tombé malade à son arrivée à Paris. M. Bouhy, pour tirer la direction d'embarras, a immédiatement offert d'apprendre le rôle. *Giralda* sera donc représentée la semaine prochaine.

Les principaux rôles seront chantés par Mlle Singelée et M. Angel, un charmant ténor d'opéra-comique, qui a obtenu de brillants succès en province.

— Lundi, 2 octobre, a eu lieu la rentrée des élèves au Conservatoire de musique et de déclamation.

Voyez 8e page : **Vie de Bohème.**

SOCIÉTÉ ANONYME des ORGUES

D'ALEXANDRE PÈRE ET FILS

CONSTITUÉE SUIVANT ACTE DÉPOSÉ CHEZ Me DÉVES, NOTAIRE A PARIS

CAPITAL : 1,500,000 FRANCS

Émission de 13,180 Obligations de 500 francs

AU PORTEUR

RAPPORTANT **30** FRANCS PAR AN

PAYABLES LES 1er MARS ET 1er SEPTEMBRE

REMBOURSABLES AU PAIR EN 40 ANS

Par tirages au sort, suivant le tableau graphique inscrit au dos des obligations

PRIX D'ÉMISSION : **440** FRANCS

PAYABLES : **100 Fr. le 25 octobre 1876**
100 le 30 novembre 1876.
100 le 15 janvier 1877.
140 le 15 février 1877.

440 Fr.

Tous versements anticipés auront droit à une bonification de **6** 0/0 d'intérêt.

En tenant compte des délais de payement et de la prime de remboursement, le placement ressort à **7** fr. **40** 0/0.

GARANTIES

Ces obligations seront garanties :

1° **Pour le remboursement du capital,** par un titre de Rente française, qui sera déposé en nantissement à la **Société de Dépôts et Comptes courants**, d'une somme suffisante pour assurer, par la capitalisation des intérêts, le remboursement du capital ;

2° **Pour le payement des intérêts,** par une première hypothèque, donnée sur tous les immeubles où s'exerce aujourd'hui l'industrie de la SOCIÉTÉ DES ORGUES, et qu'elle devra acquérir, ces immeubles situés à Ivry-sur-Seine, d'une superficie de 88,000 mètres, dont l'estimation s'élève à **quatre millions**, lesdits terrains divisés, pour le fractionnement de l'hypothèque, en quatre lots : A, B, C et D ;

3° Par des approvisionnements de marchandises, de matières premières, l'outillage industriel et par une marque de fabrique universellement connue et en exploitat on depuis quarante ans.

Une Société civile créée, parmi les obligataires pour représenter leurs intérêts, fera faire l'acte de nantissement et prendra l'hypothèque au profit des porteurs d'obligations ; elle n'autorisera la remise des fonds qu'en échange de l'exécution de ces garanties.

La Société se réserve le droit d'anticiper l'amortissement de ses obligations et de vendre les lots ci-après désignés :

Le lot *A* après avoir remboursé **2,050** oblig.
— *B* — **7,010** —
— *C* — **1,650** —
— *D* — **2,470** —

NOTA — Les obligations seront reçues comme espèces, au pair, par la Société, pour tous les porteurs qui voudraient faire l'acquisition d'un orgue pour leur usage personnel.

Le privilège des porteurs des obligations proposées est donc de premier ordre, puisque :

D'une part, le **remboursement** du capital est **assuré par de la Rente française ;**

D'autre part, **le service des intérêts est garanti par une inscription hypothécaire de premier rang,** en outre du rendement industriel largement supérieur à la somme exigée.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

La *Société des Orgues d'Alexandre père et fils*, voulant faire profiter le public des avantages concédés habituellement aux banques d'émissions, a résolu :

D'ouvrir directement, chez elle, 106, rue Richelieu, à Paris,

La souscription publique les mardi 17 et mercredi 18 octobre.

Les personnes qui souscriront avant le 9 *octobre* **seront privilégiées dans la répartition et auront la bonification du coupon de mars, soit 15 francs.**

La Société civile ne pouvant autoriser l'emploi de l'argent versé qu'après la souscription de la totalité des obligations, il a été décidé *qu'aucun versement ne serait à effectuer en souscrivant.*

La *Société des Orgues* fera encaisser à domicile, par l'intermédiaire de ses banquiers, les versements aux époques indiquées.

Il suffit donc, pour souscrire, de s'adresser par lettre à l'Administrateur délégué de la Société des Orgues, **106, rue Richelieu, à Paris.**

ON PEUT SOUSCRIRE DÈS MAINTENANT PAR CORRESPONDANCE

Il est nécessaire d'indiquer si l'on désire effectuer les versements aux époques indiquées ci-dessus, ou se libérer totalement dès le premier versement.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 821e livraison (30 septembre 1876). — TEXTE : Pékin et le nord de la Chine, par M. T. Choutzé. 1873. Texte et dessins inédits. — DOUZE DESSINS de Taylor, E. Ronjat, H. Clerget, G. Catenaci et F. Sorrieu.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents aigreurs, acidités, palpitations, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisies, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, membrane, muqueuse, cerveau et sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. 80,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse Castlestuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, M. le docteur professeur Beneke, etc., etc.

Quatre fois plus nourissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes : 1/4 kilog., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes, de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 0,10 centimes la tasse. — Ecrire contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris.— Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

SURSIS & FIN

De la Liquidation des Grands Magasins de Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chemises

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

AUJOURD'HUI (à partir de 10 h. du matin), continuation de cette **dernière** vente, de cette vente à **3/4 de perte**, de cette vente, disons-nous qui fait si grand bruit dans l'opulent quartier de la Chaussée-d'Antin.

APERÇU DES PRIX :

Article	Description	Prix
Mouchoirs	batiste d'Écosse, avec fort jolie vignette, vendus ail. 25 c., le mouch.	» 05
Draps	coton pour grand lit, larg. 1 m. 70, valeur 5 50, le drap	1 90
Toile	de Manchester tissu fort pour chemises, val. 15 fr., la pièce de 15 m.	5 60
Poignets	aine mérinos, disposition nouv., vendus partout 60 cent., la paire	» 15
Gilets	coton cachemire, avec bords cotes, val. 4 fr., le gilet	» 95
Bas	laine mérinos, nouveaut. et unis, valeur 2 50, la paire	» 85
Caleçons	tricot pour hommes, toutes tailles, qual té de 3 f., le caleçon	» 95
Jupons	madapolam, toutes tailles, gr. volants, vendus ailleurs 5 f., le jupon	1 75
Broderies	tr. belles, pour garniture li gerie, val. moyenne 1 50 le mètre	» 30
Couvertures	laine blanche, mérinos, bord. satin, val. 20 f., la couverture.	8 50

NOTA. Nous signalons plusieurs lots de nappes et serviettes désassorties et en coupons, entre autres : 57 nappes de Saxe, blanc pur fil, 12 couverts, largeur 1.75, longueur 2.50, val. 25 fr., la nappe **8 90**

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

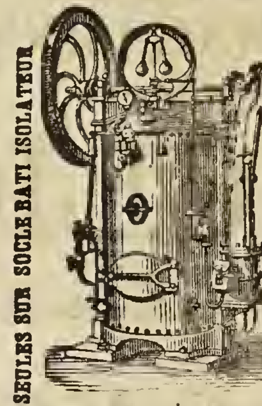
MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Médaille de Progrès à Vienne 1873

Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes ; prenant peu de place, pas d'installation ; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner ; brûlant avec économie toute espèce de combustible ; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles *nettoyage facile* **ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ**

J. HERMANN LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

4 FR. PAR AN *TREIZIÈME ANNÉE* **4 FR. PAR AN**

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1876**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour **4** fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

100 FR. DE MUSIQUE POUR 2 FR.

PIANO-REVUE, journal mensuel du Pianiste. Opéras, Opérét., Variat., Valses, Polkas, Quadril., Rêveries, inédits, modernes et classiques des **MEILLEURS MAITRES.**

Abonnement : **20** francs par an en mandat : plus de **200** morceaux choisis de **PIANO** *en grand format.*

Numéro du mois (18 morceaux) : 2 fr. mandat ou timb. envoi *franco* — **Paris, 6, bis, rue du Quatre-Septembre.**

VIE DE BOHÈME

Demandez chez tous les Libraires les livraisons à 10 centimes de ce célèbre roman de........ HENRI MU
AVEC GRAVURES COLORIÉES

ASTHME ET PHTHISIE
RICOU, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression, maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. des Halles, Paris.

LA VELOUTINE est une poudre de riz spéciale préparée au bismuth, par conséquent d'une action salutaire sur la peau, à laquelle elle donne une beauté et une fraîch. naturelles. Chez FAY, 9, rue de la Paix, Paris.

RISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, ru ard, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

VINAIGRE ANASPELIDE souverain pr dissiper sans danger ni douleur le MASQUE de GROSSESSE, TACHES de ROUSSEUR, HALE, PEAU FARINEUSE, etc. 5 fr. le flacon, chez Mme JUNK DE TRÈVES, maît.s.-fe, invr. Paris, 100, r. St-Lazare

GRANDS MAGASINS
DE LA
PLACE CLICHY

99 et 101, rue d'Amsterdam, et rue St-Pétersbourg, 60, 62 et 64

INCESSAMMENT
aura lieu la
GRANDE MISE EN VENTE
DES
Nouveautés d'Automne et d'Hiver

tte intéressante mise en vente offrira des avantages de BON MARCHÉ surprenants.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

epuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsies, vaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, veuts, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, issements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, rdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, nie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats promettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Caml, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais uffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférée au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
me la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladu foie*, d'estomac, amaigrissement, battet nerveux sur tout le corps, agitation nere et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
lle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse aint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement ie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le cieux de l'estomac gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

n boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de* *ulescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de fer c de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ . la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez ons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

Victor BUNEL, éditeur, rue de l'Abbaye, 3 (ancien Palais Abba

EN VENTE AUJOURD'HUI
Chez tous les libraires et marchands de journaux de Paris et de la pr et chez M. COSTE, 20, rue du Croissant, à Paris

LES CONFESSIONS
DE
MARION DELORME

L'enfant que voilà sera dans quinze ans la plus belle fille de l'Europe.

Par Eugène de MIRECOURT

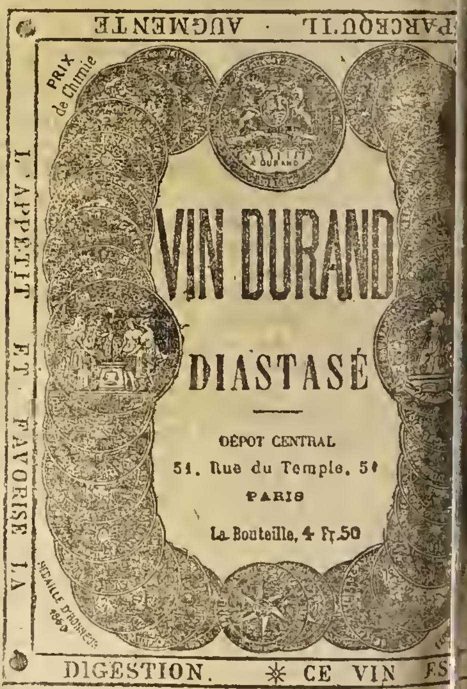
Cet ouvrage formera 100 livraisons, à 10 c. la livraison — 50 c. la série de 5 livrai
UNE SÉRIE TOUS LES QUINZE JOURS

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Flacon : 5 fr. PEAU DU VISAGE Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr PECHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques.*
Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

Nouvelle Encre. J. GA... *n'oxydant pas les Plumes, n'épaississ...*
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les ...



DÉCOUVE...
Plus d'Asthm...
Suffocation et ...
Indication *gratis et fo.* ...
le Cte CLÉRY, à Marseill...

ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 178

PARIS-THEATRE

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 12 au 18 Octobre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs.	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr.	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXVIII.

—

ADOLPHE BELOT

Le succès, au Vaudeville, de *Fromont jeune et Risler aîné*, remettant en évidence le nom d'Adolphe Belot, nous profiterons de l'actualité pour présenter à nos lecteurs un auteur dramatique à qui le théâtre doit plus d'une pièce habilement charpentée.

Nature opiniâtre, producteur infatigable, avide de popularité, Adolphe Belot va tour à tour du roman à la scène, emporté par la plus fiévreuse activité. Avec lui, l'éditeur et le directeur de théâtre n'ont pas de répit; il faut absolument que les éditions se multiplient ou que les représentations se succèdent, car la qualité première de son talent est : l'*action*.

Né à la Pointe-à-Pitre en 1830, Adolphe Belot fit ses études à Paris; reçu licencié en droit, il se fit inscrire avocat au barreau de Nancy.

Mais la vocation littéraire s'était dessinée chez lui de très bonne heure, car c'est au collège même, qu'il jetait le plan, avec son condisciple Edmond Villetard, de cette comédie du *Testament de Cesar Girodot*, qui annonçait chez ses auteurs une observation fine et pénétrante et semblait présager des écrivains dramatiques d'un ordre élevé.

En effet, lorsqu'après la publication d'un volume de nouvelles intitulé : *Marthe* et *Un Cas de conscience*, Adolphe Belot fit représenter à l'Odéon, le 30 septembre 1859, le *Testament de César Girodot*, le succès fut si vif que *trois cents* représentations n'ont pu l'épuiser, puisque, passant les ponts et prenant possession de la scène de la Comédie-Française, cette œuvre charmante, encore au répertoire, est revue toujours avec plaisir.

Le *Secret de famille*, représenté à l'Ambigu le 29 juillet 1860, n'ajouta rien au mérite de l'auteur, dont le talent se fit jour la même année, à l'Odéon, dans la *Vengeance du mari*, drame un peu triste, mais consciencieusement écrit et qui reste, pour moi, un des meilleurs titres littéraires d'Adolphe Belot.

Les *Parents terribles*, trois actes, à l'Odéon, en novembre 1861, avec la collaboration de Léon Journault; le *Vrai Courage*, deux actes, avec Raoul Bravard, au Vaudeville, le 17 avril 1862; les *Maris à système*, trois actes, de lui seul, au Gymnase, le 15 juillet 1862; les *Indifférents*, quatre actes, à l'Odéon, le 22 octobre 1863; le *Passé de M. Jouanne*, quatre actes au Gymnase, avec M. Crisafulli, en novembre 1865, sont, toutes, pièces soigneusement faites, manquant toutefois d'imprévu, et qui, tout en faisant à M. Adolphe Belot une position honorable au théâtre, ne furent point de nature à lui ouvrir cette route du succès où il a marché depuis avec l'aide du roman judiciaire.

Ne trouvant pas jusqu'alors à la scène la renommée dont il avait rêvé d'entourer son nom, Belot se remit au livre et fit, en collaboration avec M. Ernest Daudet, cette fameuse *Vénus de Gordes*, dont le succès comme roman, en 1867, fut des plus vifs et s'explique par l'audace apportée par les auteurs dans la peinture de mœurs qui étaient alors ceux de l'époque. Transportée sur la scène de l'Ambigu, dans le courant de cette année, cette composition, d'une crudité par trop accentuée, n'a pas trouvé chez les spectateurs d'aujourd'hui le même accueil qu'à son apparition.

Un second roman, publié en feuilleton, dans le *Figaro*, en 1868, sous ce titre : *le Drame de la rue de la Paix*, et duquel sortit un ouvrage dramatique du même nom, joué à l'Odéon en novembre de la même année, commença, pour Adolphe Belot, une série de succès qui lui amenèrent la fortune.

Miss Multon, comédie en 3 actes, en collaboration avec Eugène Nus, représentée au Vaudeville le 1er décembre 1868, est avec le *Testament de César Girodot*, et dans un ordre d'idées tout différent, une de ses deux meilleures pièces de théâtre. C'est une étude hardie et profonde du cœur humain, développée dans des scènes vigoureusement tracées et écrites avec simplicité. Dédaignant ici les *procédés* vulgaires, les *ficelles* dont se servent trop souvent les auteurs contemporains, et que M. Belot a lui-même plus d'une fois employés depuis, les auteurs ont exposé, sans secousse, avec clarté, logiquement, une thèse élevée, empoignante.

La *Fièvre du jour*, qui suivit *Miss Multon* au même théâtre, n'eut point un succès semblable, les personnages y marchent sur un terrain brûlant, et par leur nature hésitante, ne sont point suffisamment trempés pour ne pas finir par disparaître dans le tourbillon de passion qui les enveloppe.

Dans l'*Article 47*, représenté à l'Ambigu, c'est tout autre chose. A travers les mille péripéties du drame, chaque figure, nettement dessinée, conserve jusqu'à la fin sa physionomie propre. Si l'idée n'a pas une grandeur extrême, le sujet est palpitant d'intérêt et traité avec une habileté que l'auteur n'avait point encore montrée au même degré.

Passant sur les autres œuvres théâtrales de M. Belot qui ont vu le jour entre l'*Article 47* et *Fromont jeune et Risler aîné*, je retrouve dans la seconde moitié de ce dernier ouvrage les qualités qui ont fait le succès du premier. On sent bien la part de collaboration donnée par M. Belot à M. Alphonse Daudet, dans cette périlleuse transformation à la scène d'un roman où la délicatesse du style descriptif tenait une si grande place; la main vigoureuse de l'auteur dramatique a conduit avec un rare bonheur les scènes terribles qui précèdent le dénouement.

Dans ces dernières années, Adolphe Belot a plus travaillé pour le *livre* que pour le théâtre. Le succès inouï de *Mlle Giraud, ma femme*, qui a atteint, je crois, sa *cinquantième* édition, a lancé l'auteur dans la voie du roman, qui s'ouvrait devant lui si productive. Coup sur coup, il a fait paraître, et cela avec tant de rapidité que l'ordre m'en échappe : la *Femme de feu*, aujourd'hui à sa *trente-huitième* édition, les *Mystères mondains*, une *Maison centrale de femmes*, les *Baigneuses de Trouville*, *Mme Vitel et Mlle Lelièvre*, *Deux femmes* (l'habitude et le souvenir), (la comtesse Emma), *Hélène et Mathilde*, le *Secret terrible* (Mémoires d'un caissier), ce dernier en collaboration avec M. Dantin.

Dans ces divers ouvrages se trouvent accumulées toutes les passions susceptibles de remuer les imaginations d'aujourd'hui; les sentiments journaliers y sont exprimés dans un langage approprié au goût du public qui retrouve là, comme dans un miroir, ses laideurs aussi bien que ses qualités. M. Belot a conquis avec ces ouvrages une immense notoriété; mais je connais assez l'auteur pour être certain qu'il est homme à obtenir, dans l'avenir, des succès plus exclusivement littéraires.

Malgré le labeur incessant que doivent nécessiter tant de productions, M. Adolphe Belot ne donne pas tout son temps au drame et au roman, il consacre plus d'une journée à l'étude des questions sociales qui peuvent intéresser l'écrivain. Membre du Comité de la Société des auteurs dramatiques et du Comité de la Société des gens de lettres, il y apporte le concours le plus précieux. C'est un chercheur, dont les idées ingénieuses et pratiques ont déjà amené plus d'un résultat bienfaisant pour nos corporations littéraires.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Madame

ALEXIS

(du Théâtre du Vaudeville.)

REVUE DES THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN

Première représentation de *Coq-Hardy*, drame en sept actes, dont un prologue, par M. Louis Davyl.

Coq-Hardy, ou plutôt le duc de Brennes le dernier des *Gaulois*, ainsi qu'il s'appelle lui-même, est un gentilhomme de la trempe des héros d'Alexandre Dumas. S'il a moins de gaîté et d'entrain, il a plus de conviction et de tendresse, et son audace, son intrépidité le rendent digne de marcher de pair avec les d'Artagnan et autres géants des drames de cape et d'épée.

M. Louis Davyl nous représente ce dernier descendant de Brennus comme le plus illustre des gentilshommes français, lors des dernières années du règne de Louis XIII. Cœur généreux, esprit élevé, le duc de Brennes se déclare ennemi de Richelieu, en cherchant à arracher à l'échafaud le marquis de Monglave, condamné par le terrible cardinal. Mais il ne peut sauver son ami et pour prix de sa tentative, il se voit lui-même condamné à la peine de mort; ses biens sont confisqués et son château demantelé; de plus, au moment où il va s'expatrier pour échapper à la hache du bourreau, il apprend que sa femme s'est enfuie avec un misérable, emmenant avec elle Eve, son enfant.

Tel est le prologue du drame, il est simplement exposé et a produit un certain effet.

Quand la toile se relève quinze années plus tard, nous sommes sous la régence d'Anne d'Autriche et en pleine Fronde. Le duc de Brennes est devenu *Coq-Hardy*, capitaine de routiers; la duchesse s'est cachée sous le nom de Mme de Voudenay; le premier cherche le danger sur les champs de bataille et vient de se faire remarquer à Lens aux côtés du prince de Condé; l'autre est dame d'honneur de la reine qui l'affectionne singulièrement; mais la malheureuse femme, sans cesse poursuivie par son suborneur, le chevalier Haldroni, qui lui est devenu tout à fait odieux, ne saurait trouver le bonheur malgré les bontés d'Anne d'Autriche et l'amour de sa fille, un ange de candeur, car le remords s'est pour jamais emparé de son cœur.

Nous ne pouvons suivre pas à pas toutes les péripéties de ce drame, où les épisodes historiques se mêlent aux aventures romanesques. D'ailleurs la cohésion entre les scènes n'existe pas toujours, et les incidents sont trop multipliés pour être racontés dans un compte rendu d'ensemble.

Le but poursuivi par l'auteur, c'est, à la fois, de rendre à Coq-Hardy l'enfant qu'il a perdu et de faire couronner le jeune Louis XIV, à Saint-Germain, par les trois premiers gentilshommes du royaume. Il y arrive par une succession de scènes, souvent intéressantes parmi lesquelles nous avons remarqué, d'abord : celle où le duc de Brennes, mis en présence de sa fille qu'il ne connaît pas, se prend pour elle d'une touchante affection; puis celle où la duchesse reconnaissant son mari dans le capitaine Coq-Hardy, auprès de qui elle vient en mission de la part de la reine, oublie le but de sa venue et tombe aux genoux du duc en implorant sa miséricorde. Les deux tableaux de la journée des Barricades et de la proclamation de Louis XIV, roi de France, ont paru fortement émouvoir les spectateurs épris des splendeurs de la mise en scène.

En somme le drame est surtout bon, parce que les personnages y sont vivants et les passions humaines. Un souffle généreux parcourt la pièce médiocrement construite, mais pleine d'énergie et de sentiments élevés. Le style de M. Louis Davyl manque de sobriété : il contient trop de sentences, d'épigrammes, de mots à effets, quelquefois même il descend jusqu'à la vulgarité. Ainsi on y parle, par exemple, d'un « cœur décapité ».

La pièce est assez bien jouée. Dumaine doit être mis à part pour l'autorité avec laquelle il a rendu le personnage géant de Coq-Hardy. Malgré une extinction de voix presque complète, l'excellent artiste a su trouver des nuances pour traduire les divers sentiments dont l'âme du duc de Brennes est remplie. Cette création lui fait le plus grand honneur. Mlle Dica-Petit a de l'énergie et de la distinction; Mlle Charlotte Reynard est charmante en ingénue, bien que son organe manque de délicatesse. Laray, Paul Deshayes, Gobin, méritent des éloges. Mlle Constance Mayer joue Anne d'Autriche, comme elle avait joué la *Vénus de Gordes;* une certaine originalité dans la physionomie et l'appui des feuilles qui prétendent bien à tort diriger le goût parisien ne sont pas choses suffisantes pour jouer la comédie.

La mise en scène très bien réglée, de beaux décors, des costumes brillants aideront à obtenir un succès estimable à la nouvelle pièce de l'auteur de la *Maîtresse légitime*.

LES BRACONNIERS

« Je braconne, je braconne
» Un baiser par ci, par là. »

A la rigueur, on peut dire du serpent séducteur d'Eve la blonde qu'il fut le premier *braconnier*, puisqu'il chassa sans permis sur les terres de notre premier père. Le *braconnage* aurait ainsi une origine aussi antique que peu respectable. Il apparaît à l'instant même où le droit d'Adam sur Eve vient d'être formellement établi par le Créateur. Le *mot* n'est pas né ce jour-là, mais la *chose*. Le *mot* se fera plus tard. Longtemps encore on braconnera comme le serpent du paradis terrestre, sans que l'idée « *braconnage* » se dégage nettement. On eût traité de *braconnier* le roi David, ce grand pourchasseur d'adultères, il n'eût certes pas compris...

Le premier qui s'avisa de planter une borne et de dire : « Ce champ est à moi! » ne créa pas seulement la propriété, il créa le braconnage. Le premier qui imagina de se réserver quelque part de droit de chasse, créa vraiment le *braconnage*. Ce jour là, les exclus se révoltent et le *braconnage* trouve son nom en même temps que sa définition. Sa définition, c'est : « *Révolte contre le privilége.* » Ces révoltés sont des braconniers.

Dorénavant, chaque fois que les hommes établiront un privilége, quel qu'il soit, vous verrez aussitôt se dresser en face un groupe d'opposants qui, par force ou par ruse, tenteront de violer la défense et de pénétrer sur le territoire interdit. Le braconnage — un sentiment aussi vieux que le monde, ainsi que nous l'avons constaté — est une protestation du droit naturel contre le droit social.

.·.

Prenons un exemple : *la médecine.*

Les hommes ont entouré l'exercice de la médecine de toutes sortes d'obstacles, de conditions restrictives ; ils ont multiplié les épreuves préparatoires, les frais, les diplômes, les examens. Le premier résultat de ces précautions, nécessaires pour la plupart, quel est-il? de donner naissance au *médecin braconnier!* Oui, le jour même où s'établit le premier docteur selon la Faculté, le premier charlatan, tout en face, en dépit de la loi sévère, ouvrit son cabinet de consultations.

Ici le braconnage revêt toutes les formes. Nous avons le *rebouteur* guérissant les entorses par le moyen d'un signe de croix sur le pied. Quand j'étais jeune, il me souvient qu'on parlait du bourreau de chez nous comme d'un rebouteur habile; les éclopés allaient par bandes à son domicile redouté; et, chose étrange! j'ai pu constater depuis que tous les bourreaux avaient cette spécialité de *rebouteurs*.

Nous avons la *somnambule lucide*, dont la seconde vue plonge jusque dans les organes les plus secrets, découvre les maladies invisibles à l'œil nu de la Faculté et dicte les remèdes infaillibles...

J'ai connu à Paris un marchand de vins renommé pour son art de guérir les panaris.

A Meudon, il y a présentement un homme qui passe pour guérir la rage.

Zouaves guérissant par la puissance du regard, bonnes femmes à spécifique unique, gens d'église ressuscitant les morts par la vertu d'un morceau de soutane, etc., etc., autant d'intrus braconnant sur les terres de la médecine, autant de *braconniers*.

La police leur donne la chasse; le ridicule les poursuit; on les crible de prison, d'amendes et de lazzis, rien n'y fait. Leur nombre s'accroît tous les jours et aussi leur clientèle qui se recrute parmi les badauds, les niais, les curieux et les incurables, pauvres désespérés qui se vouent à tous les saints, orthodoxes ou non, et s'accrochent à toutes les branches.

.˙.

De même, dans les choses de la chicane et de la basoche, avoués, avocats et notaires, bien retranchés derrière leurs diplômes, leur droit de propriété, leur inscription au tableau; bien protégés par l'esprit de corps, semblent parfaitement garantis, n'est-ce pas, contre toute tentative de *braconnage?* Erreur! Le *braconnier* est là sous la figure de *l'homme d'affaires*, appellation vague, couvrant malheureusement des opérations plus vagues encore. Vous n'êtes pas sans avoir rencontré jamais un de ces *avocats de village*, finassiers, retors, ayant d'autant plus sûrement l'oreille du paysan qu'ils savent mieux parler sa langue. Ils engagent les procès, les préparent, les embrouillent... que font-ils? ils braconnent sur les terres des hommes de loi...

Au café, journellement, un garçon vous vient offrir en cachette des cigares de contrebande: il braconne sur les domaines de l'administration des tabacs.

L'agent de change est un privilégié; il a son braconnier: le courtier-marron.

Les boulangers braconnent sur les fours des pâtissiers.

En ce moment les *tapissières* braconnent sur le terrain des *petites voitures*.

Braconniers, tenez! les volontaires de Garibaldi empiétant sur la besogne de l'armée régulière...

Au temps où le théâtre était un privilége, les cafés-chantants avaient des tendances très vives à braconner sur son domaine.

Il fallait que la police eût l'œil ouvert sans relâche pour prévenir ou punir le délit. Aujourd'hui même, sous le régime de la liberté, comme il s'agit de régler les droits d'auteur (les auteurs, des privilégiés!) le café-chantant braconne sur le répertoire, arrangeant, *adaptant* en duos, en trios, des saynètes, voire des vaudevilles entiers.

Je viens d'écrire un mot d'importation anglaise: *adapter*, cela me fait souvenir qu'il n'y a pas de pires *braconniers* que les Anglais pour ce qui touche les choses de notre théâtre. Tout le monde sait avec quel sans-façon ils procèdent; avec quelle raillerie hautaine ils accueillent nos plaintes d'écorchés.

Braconniers encore les librettistes italiens, disloquant tous nos drames, toutes nos comédies à l'usage de leurs compositeurs.

Braconniers les compositeurs belges...

.˙.

L'espèce de *braconnage* la plus universellement répandue est celle du célibataire chassant sur les terres du mariage. Il n'a plus seulement, pour théâtre de ses exploits, un coin réservé, limité, spécial; il a le monde! Nous avons dit au début de cet article, qu'il était né avec l'humanité même et les moralistes auront beau faire, il durera ce que durera l'humanité...

Un braconnage, moins universel que le précédent, mais néanmoins fort pratiqué, c'est celui de la *Grande dame* sur les terres de la *Fille entretenue*. De date très ancienne déjà, à toutes les époques de l'histoire, sa trace se retrouve. Rome et le moyen âge nous en offrent des exemples nombreux et monstrueux. A mesure que nous approchons des temps modernes, que la civilisation s'avance, plus brillante, plus rayonnante, ce genre de braconnage se généralise, mais il perd son caractère odieux. Il devient aimable, presque séduisant. Nous n'avons plus ni *Julie*, ni *Messaline*, ni *Marguerite de Bourgogne*, mais nous avons le *dix-huitième siècle* — pour ne parler que de lui, car il ne faut oublier ni le dix-septième, ni le seizième.

Sans vouloir médire des siècles qui l'ont précédé, non plus que du siècle qui le suit, le dix-huitième est le grand siècle du braconnage en question. Il se pratiquait alors à la bonne franquette, sans souci du *qu'en dira-t-on.*

Aujourd'hui, c'est mystérieusement que madame la duchesse et madame la comtesse se rendent en partie fine au café Anglais; elles ont grand soin de se voiler et de tenir les portes closes, et si le garçon veut savoir ce qui se passe dans le cabinet, il faut qu'il regarde par le trou de la serrure...

Les *petites dames* se plaignent amèrement de la concurrence...

.˙.

Il est toute une catégorie de *braconniers* que nous devons bien nous garder d'omettre, ce sont ceux qui pratiquent le *braconnage* sur les domaines de l'*idée*. On a quelques épithètes pour flétrir ces gens-là; on les traite de *plagiaires*, de *démarqueurs de linge;* mais c'est à peu près là le seul châtiment qu'on leur puisse infliger. Contre ces imprudents détrousseurs de la pensée, la loi est la plupart du temps impuissante. Ils ont mille façons pour une de lui échapper.

Dans l'industrie, du moins contre les *braconniers de l'idée*, on a créé le *brevet d'invention!*

.˙.

Un *braconnage* beaucoup plus innocent par exemple — qui n'est même, à proprement parler, qu'une excursion platonique sur *des terres ouvertes*, — c'est celui d'un homme d'Etat, d'un homme de finances, d'un homme du monde, sur les terres du vaudevilliste, du romancier, de l'homme de lettres, en un mot. Bien que ne rentrant pas exactement dans la définition donnée plus haut, puisque la fabrication du vaudeville ou de l'opérette n'est pas un privilége, nous devions à cet *empiètement* une mention dans notre revue, à cause de son extension vraiment prodigieuse depuis quelques années. C'est une fièvre. Jamais le vers de La Fontaine: « Tout marquis veut avoir des *pages* » ne fut à ce point justifié...

.˙.

Bref, le *braconnage* est partout, à tous les échelons, dans toutes les classes, et si Beaumarchais a pu dire avec raison: « *La vie est un combat,* » avec non moins de raison pourrait-on dire: « *La vie est un braconnage de tous les instants.* »

GABRIEL GUILLEMOT.

CHANSONS

I

LE CRÉPUSCULE.

Voici que la douce clarté
Tout au bas du grand ciel recule:
Viens parmi la sérénité
Transparente du crépuscule.

Les ailes des papillons blancs
Se soulèvent vers la lumière;
Le soir commence en couplets lents
Sa belle chanson coutumière.

Ton pied descendra près du mien
La petite rivière bleue:
Le sentier plein d'herbes fait bien
De la suivre toute une lieue.

Nous irons ainsi: les roseaux
Frissonneront sur tes épaules:
— « Taisons-nous, » diront les oiseaux;
— « Penchons sur eux, » diront les saules.

II

LA FUITE.

Comme j'avais baisé ses yeux plus tendrement
Que si ma lèvre avait effleuré deux étoiles,
La pointe de ses cils eut un frémissement:
La prunelle glissa furtive sous leurs voiles.

J'eus peur d'avoir blessé des astres endormis:
Sa joue eut un éclair de rougeur, et sa bouche,
Qui ne défendait pas, mais n'avait rien permis,
S'embellit d'une moue adorable et farouche.

Et dans le mouvement souple qu'elle avait fait
Ses cheveux s'envolaient dénoués autour d'elle,
Et, fuyante, le bruit de ses pas étouffait
Ses petits cris pareils à des cris d'hirondelle.

ALBERT MÉRAT.

Trop de Zèle.

I.

Un beau matin du mois de septembre 1868, je me demandai, en m'éveillant, quel emploi je pourrais bien faire de ma journée. La réponse se fit attendre. A ce moment de l'année, Paris est abandonné de tous les vrais Parisiens, qui se font un devoir de s'envoler vers de lointains rivages. Ce n'est plus au bois, à l'Opéra, ou bien au café Anglais qu'il faut chercher le beau monde, c'est à Trouville, aux Pyrénées et à la campagne. Je ne sais trop quelle manie m'avait pris de faire autrement que mes amis; toujours est-il que j'étais resté à Paris. Mais mon courage était à bout et je résolus d'aller m'assurer si la poussière du dehors valait celle que le boulevard me faisait avaler chaque soir.

J'hésitais entre la mer et les montagnes, lorsque je me souvins fort à propos de mon ami Raoul. Marié depuis deux ans à la charmante Louise V..., que vous avez tous vue à l'Opéra, dans la loge de son oncle le banquier P..., mon ami Raoul passait la belle saison dans un château qu'il possède aux environs de Saint-Dié. Le tableau qu'il m'avait tracé des agréments de sa campagne était tellement enchanteur; il m'avait parlé avec tant d'enthousiasme des beautés du pays environnant que, sur la foi de son ravissement, je m'étais laissé arracher la promesse d'aller lui faire visite. Promesse légèrement faite et que l'ennui seul me vint rappeler!

Je ne suis pas l'homme des longues réflexions; je les ai toujours considérées comme une fatigue bien inutile pour le cerveau; aussi, le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, la diligence me déposait-elle aux pieds de Raoul, qui, dans la joie de sa surprise, manqua m'étouffer en me serrant dans ses bras.

Bien que moins expansif, l'accueil de son aimable petite femme ne fut pas moins cordial; j'eus encore le plaisir de rencontrer là notre ami commun, Gaston M..., qui était venu passer dans les Vosges les mois d'août et de septembre. Son cousin Raoul, qui est bien l'hôte le plus

hospitalier que je connaisse, avait fait disposer pour lui un petit pavillon, au fond du jardin. Comme on n'avait plus de châlet à m'offrir, on m'octroya une jolie chambre de la maison ; en m'y installant, Raoul me fit admirer le panorama féerique de la chaîne des Voges, qui se déroulait devant mes yeux.

Bienheureux les personnes qui savent dormir en wagon et supprimer par là l'insipidité du voyage ! C'est un don qui me manque totalement ; à peine mes yeux se sont-ils clos, que le cahot me réveille en sursaut. Aussi ma nuit blanche m'avait-elle quelque peu fatigué ; si bien que, vers neuf heures, je m'endormis bel et bien sur le canapé. Louise, qui était auprès de moi, aurait pu se blesser d'une telle inconvenance ; loin de là : « Vous êtes fatigué, me dit-elle de sa plus douce voix ; cela est bien naturel après un si long voyage. Allez donc vous coucher sans façon. »

Je voulais me défendre, elle insista ; et Raoul, me prenant par le bras, me conduisit à ma chambre.

— Allons, petit garçon, au lit !

Dix minutes après, je dormais.

II

Je fus réveillé par un bruit étrange venant du jardin. Je courus à la fenêtre que j'avais laissé ouverte à cause de la chaleur ; le store étant baissé, je pus, sans être remarqué, voir ce qui se passait au dehors.

Un homme descendait le long du mur de l'habitation, en se servant du treillage de la vigne. J'allais crier au voleur, quand j'entendis tout à côté de moi, à la fenêtre voisine, la petite voix de Louise disant : « Prenez garde ! — J'y suis, cachez-vous ! » répondit la voix moins douce de Gaston, qui sortait à minuit et par la fenêtre de la chambre de Mme Raoul. Une fois à terre, il se glissa furtivement dans un massif et disparut dans la direction de son pavillon, tandis que la fenêtre se refermait prudemment.

J'étais abasourdi. « Comment, me disais-je, cette petite Louise, avec son air candide et l'adoration qu'elle affecte pour son mari, elle reçoit la nuit ! Je m'explique maintenant pourquoi elle insistait tant pour m'envoyer coucher. Un mari est aveugle par état ; mais moi, j'aurais pu deviner. Oh ! non, c'est impossible ! — Comment douter, pourtant ? »

J'eus un instant envie d'aller retrouver ce Lovelace chez lui, sans plus attendre ; mais je réfléchis qu'il me faudrait, pour sortir, réveiller toute la maison, à moins de passer par la fenêtre, ce dont je n'avais pas la moindre envie ! Il n'y a qu'un amoureux qui puisse avoir de ces audaces.

Je résolus donc d'attendre au lendemain, espérant que la nuit m'inspirerait la conduite à tenir, et je repris mon somme que rien ne vint plus interrompre.

III

Il était neuf heures, lorsqu'un rayon de soleil, traversant la persienne, vint me réveiller. Sauter à bas du lit, m'habiller à la hâte et me diriger vers le pavillon de Gaston fut l'affaire d'un instant. Tout en marchant, voici ce que je résolus : Ne pas révéler à Raoul le secret dont le hasard m'avait fait le confident — à quoi bon troubler sa tranquillité ? — Mais m'adresser directement au séducteur et le forcer à quitter cette maison. S'il refusait, je vengerais moi-même l'honneur de mon ami, indignement outragé.

Le domestique de Gaston me dit que son maître n'était pas encore levé, mais qu'il était éveillé. Je lui fis demander un entretien pour affaire urgente. Il me reçut immédiatement. Je le trouvai au lit, lisant le *Figaro*.

— Excusez-moi de vous recevoir ainsi ; Pierre me dit que vous êtes pressé, et je ne veux pas vous faire attendre. Vous me trouvez un peu paresseux, hein ! c'est que je me suis couché assez tard.

Parbleu, j'en savais quelque chose !

Puis, remarquant mon air solennel :

— Quelle figure faites-vous donc, ajouta-t-il ?

— Celle qui convient au but de ma visite, monsieur.

— Monsieur ! quel ton cérémonieux !

— Il ne s'agit pas de cela. Êtes-vous disposé à quitter cette maison aujourd'hui même ?

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Où il vous plaira, pourvu que vous partiez.

— Je vous gêne donc ?

— Beaucoup.

— Ah ça ! quelle est cette plaisanterie ?

— Je sais tout et vous ordonne de faire vos malles sur-le-champ.

— Seriez-vous devenu fou depuis hier au soir ?

— Mieux vaut encore être un fou qu'un malhonnête homme.

— C'est pour moi que vous dites cela ? — et comme je ne répondais rien — Ah ça ! mon cher Monsieur, c'est donc une querelle que vous cherchez ?

— Comme il vous plaira.

— Eh bien, j'en suis fort aise ! Voilà plus d'un mois que je n'ai eu le plaisir de tirer une botte. — Louise défend à son mari de toucher à une épée — je serai enchanté de me dérouiller un peu.

Tout en parlant, il avait passé son pantalon. Il alla ensuite à une panoplie, détacha deux fleurets, les démoucheta et, m'en tendant un :

— Oui ou non, est-ce sérieux ?

— Commençons, fut ma seule réponse.

Le duel était en dehors de toutes les règles ; mais notre fureur commune ne nous permit pas de nous en inquiéter. D'ailleurs, à l'exception de Raoul, que je tenais à laisser dans l'ignorance, nous ne connaissions personne dans le pays qui nous pût servir de témoin.

A la troisième passe, l'arme de Gaston me fit une assez forte entaille au bras droit. Je laissai tomber mon fleuret, tandis que le sang coulait assez abondamment.

A ce moment, Raoul entra. En me voyant dans cet état, il nous regarda un instant sans comprendre. A tout prix, il fallait lui donner le change :

— Nous nous amusions, fis-je en riant, le fleuret de Gaston s'est démoucheté et m'a égratigné.

— Mais cela saigne beaucoup !

— Bah ! une simple coupure. Tiens, prends mon mouchoir et bande moi cela. Pas un mot à ta femme surtout ; elle serait capable de se tourmenter bien inutilement. Au fait, à part le sang perdu, la blessure était bénigne.

Une fois le pansement fait, nous prîmes tous trois le chemin du château, où nous attendait le déjeuner.

Je profitai d'un moment où Raoul était resté en arrière pour dire à Gaston :

— Il ne doit rien savoir de ceci ; ainsi agissons comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé entre nous ; après déjeuner, nous causerons.

— Soit, fit-il, peut-être me direz-vous enfin le mot de cette charade.

Je ne répondis à cette impudente hypocrisie que par un silence dédaigneux.

IV

Le déjeuner fut excellent. On nous servit une de ces truites dont les torrents des Vosges ont la spécialité et qui n'ont pas de rivales pour la délicatesse de leur chair. Le vin était de premier choix, et les convives ne tardèrent pas à lui faire honneur par leur gaîté. Mon bras me gênait bien un peu ; mais, avec quelques efforts, tout alla bien.

Après le café, nous allâmes au jardin et nous nous promenâmes quelque temps en fumant notre cigare, tandis que Louise, qui s'était mise au piano, nous envoyait par les fenêtres ouvertes des bouffées de musique.

Nous nous promenions précisément devant la façade qui avait servi de théâtre aux évolutions de Gaston. Tout à coup Raoul nous quitta pour aller se planter devant le treillage. Je me sentis une sueur froide ; il venait sans doute de découvrir quelque trace de l'escalade ; tout était perdu ! En effet, il se dirigea de notre côté, tenant à la main un magnifique cep, que ce maladroit de Gaston avait brisé imprudemment.

Allons, me dis-je, voici l'heure du drame qui a sonné !

Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction en entendant ces simples mots tomber de la bouche de mon hôte :

— Vois un peu, maladroit ! Mon plus beau cep !

— Je me souviens, en effet, répondit l'interpellé, d'avoir marché sur une branche qui s'est cassée.

J'étais ahuri, et ma figure en laissait sans doute voir quelque chose, car Raoul me dit en riant :

— Eh bien, qu'as-tu donc ?

— Tu as donc vu Gaston, cette nuit, pendant que...

D'un geste, je complétai ma phrase.

— Sans doute, puisque j'étais à la fenêtre avec Louise. Nous t'avons donc réveillé ?

— Mais à quel propos faisait-il cette gymnastique ?

— Depuis quelques jours, je constate chaque matin la disparition d'une de mes poules. Comme les renards sont très-nombreux dans le pays, ce sont eux qui commettent sans doute ces vols réitérés. Hier donc, après t'avoir mis au lit, nous nous sommes placés en embuscade à la fenêtre de ma chambre qui, comme tu le vois, fait face au poulailler. Vers minuit, nous vîmes un animal suspect se faufiler dans la basse-cour. Gaston voulut tirer ; mais Louise le lui défendait, prétendant avoir reconnu un de mes chiens. Gaston d'affirmer que c'était bien un renard, et, pour s'en mieux assurer...

— De faire sa descente. Mais pourquoi par la fenêtre ?

— Parce qu'en ouvrant la porte, il eût réveillé mon chien de garde et donné ainsi l'éveil à notre voleur.

— Qui n'avait pas manqué d'ailleurs de s'échapper pendant ce temps, interrompit Gaston ; mais ce soir, je compte bien être plus heureux, dussé-je passer la nuit entière dans ce massif.

J'en savais assez ! Je partis d'un formidable

éclat de rire, et je restai quelques minutes sans pouvoir parler, tandis que mes amis se regardaient avec étonnement et semblaient se demander si je n'avais pas perdu la raison. Enfin, quand mon accès d'hilarité fut un peu calmé, je leur expliquai la singulière méprise dont cette chasse nocturne avait été la cause.

Ce fut à leur tour de s'égayer.

Attirée à la fenêtre par les bouillants éclats de notre gaîté, Louise s'informa de ce qui se passait.

— Descends donc, lui cria son mari, nous allons te conter cela !

. . . .

Mon duel avec Gaston en resta là, et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde.

F. Diény.

L'ÉTOILE

POÈME

—

I

Il faisait nuit. J'allais, plein d'espoirs amoureux,
Au rendez-vous. Mon cœur battait. J'étais heureux.

La lune, au firmament, faisait luire sa corne
Argentée.

II

Un vieillard, assis sur une borne,
Me saisit par le bras au passage. Hagard
Et farouche, il fixait sur le ciel son regard.
Il me dit :
— Voyez ! Là... L'étoile est disparue !
Sa clarté tout à l'heure illuminait la rue ;
Et c'était mon étoile. Elle a fui. Dieu sait où !
Je murmurai devant cet homme : « Pauvre fou ! »

III

Je dégageai mon bras par un mouvement brusque
Et poursuivis ma route, en pressant le pas, jusque
A la chère maison où j'étais attendu
Par l'amante !
Un instant, je demeurai perdu
Dans un doux rêve. Puis je frappai. La servante
M'ouvrit, me reconnut, — et rougit... L'épouvante
M'étreignit.

IV

— Pourquoi donc rougissez-vous ainsi,
Lui dis-je ? Laissez-moi passer. Je viens ici
Pour voir la bien-aimée, et lui conter ma fièvre,
Et faire voltiger mon âme sur sa lèvre
En des baisers plus purs que l'aube d'un beau jour !
Mais elle :
« La femme est prompte à changer d'amour ;
Renoncez, renoncez à celle qui fut vôtre ;
Car elle est, — à jamais — partie, avec un autre. »
Elle dit. Et je vis la porte se fermer.

V

Et je crus que le sol venait de s'abîmer
Sous mes pieds. Je songeais, stupide : A quoi bon vivre ?...
Je m'éloignai, battant les murs comme un homme ivre-
Mort...

VI

J'allais, hébété, n'ayant plus rien d'humain,
Que la douleur !...

VII

Je vis encor sur mon chemin,
Toujours au même endroit et sur la même borne,
L'homme à l'étoile, avec son attitude morne.
Et deux larmes roulaient, tragiques, dans ses yeux.

VIII

Il me saisit encore, et, me montrant les cieux :
— Regardez ! regardez ! le firmament est sombre ;
L'astre qui m'éclairait s'est effacé dans l'ombre.
— Oui ! criai-je : mon astre a fui très loin de nous !

IX

Et quelqu'un qui passait murmura : « Pauvres fous ! »

Louis de Gramont.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

—

BRUXELLES. (*Correspondance particulière du* Paris-Théatre.) — Le théâtre royal de la Monnaie vient de reprendre le *Prophète*, pour la continuation des débuts de M. Tournié, fort ténor.

Bon comédien et chanteur correct, M. Tournié réussit dans les parties de ses rôles qui n'exigent pas de souffle, de puissance d'organe et de passion ; il excelle dans les demi-teintes et chante avec sentiment ; aussi a-t-il dit, d'une façon irréprochable la romance du deuxième acte et la chanson à boire du dernier ; — par contre, l'hymne et le finale du troisième acte ont été moins favorables à M. Tournié, qui n'est pas parvenu à donner à sa voix toute l'ampleur qu'on demande dans ces morceaux à effet.

Le rôle de Jean de Leyde était un triomphe pour MM. Sylva et Warot, et le public ne l'a pas oublié. M. Tournié avait donc à lutter contre ces souvenirs récents et, disons-le, il est resté bien en-dessous de la valeur de ses devanciers.

Mentions spéciales à Mlle Bernardi, très pathétique dans le rôle de Fidès, à Mme Haemaekers et à M. Montfort, notre nouvelle basse.

— Mlle Donadio-Fodor a fait sa première apparition sur la scène de la Monnaie, dans la reprise de la *Fille du Régiment.*

Le public a fait un excellent accueil à la jeune débutante, qui s'est révélé aussi bonne comédienne que chanteuse habile.

— *Piccolino* passera du 25 au 30 octobre. C'est Mlle Derivis qui créera le rôle de *Piccolino.*

— Mme Pauline Lucca restera un mois entier à Bruxelles. L'éminente cantatrice chantera, entre autres ouvrages l'*Africaine*, *Faust*, le *Trouvère* et les *Hugenots.*

— Les *Dominos roses*, de Delacour et Hennequin, ont obtenu, au théâtre des Galeries, le même succès que celui qui accueillit cette bouffonnerie au théâtre du Vaudeville, en avril dernier. Si le rire est sain l'auteur des *Trois chapeaux* peut se vanter d'être un fameux hygiéniste, car il nous condamne aux « esclaffements de rire » les plus sincères, depuis le premier jusqu'au dernier acte de sa pièce.

L'interprétation des *Dominos roses* n'a rien laissé à désirer. Citons MM. Chamouin, Garnier, Barbe, Monroy et Noblet, qui ont été étourdissants de verve et d'entrain, et qui ont partagé, avec Mmes Pazza et Hadamard, les applaudissements de la salle.

— Avec les *Dominos roses*, les Galeries ont joué la *Caisse d'épargne*, comédie en 1 acte et en vers de M. Victor Lefèvre. Cette petite pièce, sans action et sans intrigue, est écrite avec esprit et n'a d'autre prétention que de développer une question sociale, mise à la portée de toutes les intelligences.

— En attendant l'*Ami Fritz*, le théâtre des Galeries va reprendre *Séraphine*, de Sardou.

— On nous assure que notre compatriote M. Hennequin, sera joué l'hiver prochain au Théâtre-Français. Ce sera la *première fois* qu'un Belge aura obtenu un pareil honneur.

— La *Boulangère a des Ecus* vient d'être représentée, au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, avec un succès... contesté. Le compositeur ne paraît pas s'être mis en grands frais d'imagination en perpétrant la partition de cet opérette ; les librettistes, eux, ont fait de la mauvaise besogne, en ce sens qu'il n'est sorti qu'une *insanité* de leur double collaboration. C'est avec des pièces de ce genre qu'on abrutira complétement les masses au lieu de les moraliser. Tant pis pour les masses si elles y prennent goût ! — La *Boulangère* est très bien montée au théâtre de M. Humbert, décors et costumes ont été l'objet de soins particuliers. Quant à l'interprétation, il ne convient de citer que Mmes Anna Van-Ghell et Claudia, qui ont su se faire applaudir. Le rôle joué à Paris par Dupuis est tenu ici par M. Jolly, un comique sans voix, qui tombe dans la charge à outrance chaque fois qu'il veut être drôle.

— La réouverture du théâtre Molière a eu lieu par le *Gâteau des Reines*, comédie en 5 actes de Léon Gozlan. Pièce démodée, peu intéressante et mal choisie pour les débuts d'une troupe. Cette semaine, les *Pattes de mouche*, avec M. Robert dans le principal rôle.

PROVINCES BELGES. — ANVERS. — M. Doria, ténor, a débuté dans la *Juive* et le *Trouvère.* Sa voix, quoique peu étendue, est sympathique, mais l'artiste trahit une grande inexpérience de la scène. Mlle Reine Mezeray, M. Monnier et M. Boyer ont été rcelamés.

— LIÈGE. — Mlle Sévestre, chanteuse légère, vient de remporter de brillants succès dans la *Traviata* et la *Fille du Régiment.*

Le théâtre du Gymnase a rouvert avec *Giroflé-Girofla.* Réussite complète de Mlle Gabrielle Rose, l'étoile de la troupe. MM. Dudley, baryton, et Legros, ténor, ont été également bien accueillis.

— MONS. — Bon début de Mlle Delanoue (Brigitte) dans le *Maître de Chapelle*, et de M. Descilleuls, baryton. Les honneurs de la *Fille du Régiment* ont été pour Mlle Jouanny (Marie).

— BRUGES. — La *Traviata* a valu un certain succès à Mlle Ida Milton (Violetta) et à M. Delparte (Rodolphe). M. Dobbelaere est engagé, comme chef d'orchestre, aux Folies-Dramatiques, à Paris.

P. de P.

On lit dans le *Journal des Travaux publics :*

La Société des orgues Alexandre, au capital de 1,500,000 francs, ouvre les 17 et 18 octobre courant, à son propre guichet, 406, rue de Richelieu, une souscription publique à 13,180 obligations de 500 francs.

Ces obligations rapportent 30 fr. par an et sont remboursables au pair, en 40 ans, par tirages au sort. Elles sont émises à 440 francs.

Les garanties reposent, nous devons le dire, sur des combinaisons d'ordre nouveau et qui paraissent dignes d'encouragement.

La formule de reconstitution du capital a déjà été donnée : c'est *l'épargne par la dépense.* Quelque paradoxale que paraisse cette association de mots, elle n'en représente pas moins une idée féconde et appelée à se vulgariser.

La Société que dirige l'honorable M Bionne ne s'est pas contentée de pourvoir à la reconstitution du capital par le dépôt d'un titre de rente française dont les intérêts se capitaliseront pour *assurer* ce remboursement ;

Elle garantit en outre le paiement des intérêts par une première hypothèque sur un groupe d'immeubles d'une valeur de 4 millions.

Les approvisionnements, l'outillage et la marque de fabrique universellement connue complètent la sûreté des souscripteurs.

Une Société civile créée parmi les obligataires fera l'acte de nantissement et prendra l'hypothèque ; elle n'autorisera la remise des fonds qu'en échange de l'exécution des garanties.

La fabrication des orgues est une industrie nationale et parisienne, dont les produits se répandent dans le monde entier. La Société des Orgues Alexandre ne peut satisfaire aux demandes. En six ans, sa production s'est accrue de plus de 185 0/0. En présence de pareils résultats, on comprend que la Société ait été amenée à mettre ses ressources en harmonie avec le développement de ses affaires.

Elle réalise un emprunt profitable à tous les intérêts en présence.

BIBLIOGRAPHIE

—

Le Drame de la rue du Temple, tel est le titre du nouveau roman qui vient de paraître à la librairie Dentu. L'auteur, M. Constant Guéroult, un de nos romanciers les plus populaires, a prodigué dans cette œuvre saisissante toutes les qualités qu'on pouvait attendre de son talent si souple et si varié. Dans ce drame vrai, l'un des plus émouvants dont il soit question dans les fastes judiciaires, on voit fréquemment succéder aux tableaux les plus sombres et les plus terrifiants des scènes pleines de verve et de comique, cette note si rare dans nos romans modernes et que possède au plus haut degré l'auteur du *Drame de la rue du Temple.* Les principaux personnages de ce dramatique récit, Soufflard, Le Sage, La Vollard, la Belle Alliette, et enfin Fifi Vollard, l'éclat de rire de cette terrible tragédie, sont des types qui ne s'effaceront plus de la mémoire du lecteur, tant l'écrivain a su mettre de relief, de puissance et de variété dans la peinture de ces divers caractères et dans les épisodes où ils se déploient.

SPORT

Dimauche a eu lieu, à Chantilly, la première journée des réunions d'automne. Voici les résultats des eourses :

Prix du Connétable, 3,000 fr. — Chapaize, à M. E. de la Charme, est arrivée 1re; Alice, à M. P. Aumont, 2e; Loeomotive, à M. de Bonsonge, 3e.

Prix des Réservoirs, 2,000 fr. — Jack, à M. Mauric W..., 1er; Albigeoise, au haras de Martinvast, ...e-Noire, au haras de Lonray, ont fait dead-h... pour la 2e place; Belle-Jardinière, au comte d. Lagrange, 4e.

Prix des Tribunes, 4,000 fr. — Toquade, à M. le baron de Rothschild, est arrivée 1re; Marion-Delorme, à M. L. Delâtre, et Kate, au haras de Villebon, ont fait dead-heat pour la 2e placc.

Prix de la Forêt, 4,000 fr. — Kilt, à M. le baron de Rothschild, est arrivé 1er; Patriarche, à M. A. Desvignes, 2e; Gavarni, à M. de Lagrangc, 3e.

Prix du Petit-Cauvert, 2,000 fr. — Pensacola, à M. A. Lupin, est arrivée 1re; Etrenne, au haras de Lonray, 2e; Bamboula, au haras de Villebon, 3e.

Prix de Consolation, 3,000 fr. — Vendée, au prince d'Arenberg, 1re; Satrape, 2e; Sir-Régis, 3e, tous deux à M. le baron de Nexon.

Lundi, courses à la Marche.

Voici les résultats :

Prix de Buzenval, 1,000 fr. — Lady-Killer, 1re; Beaumanoir, 2e.

Grand international, 4,000 fr. — Jacinthe, 1re; Duquesne, 2e; Ventriloque, 3e

Prix de Versailles, 1,000 fr. — Marmiton, 1re; Chasseurs, 2e.

Prix de Ville-d'Avray. — Adagio, 1re; Dragée, 2e; Léona, 3e.

Dimanche 15, deuxième journée d'automne à Chantilly.

PETITES NOUVELLES

Nous aurons à rendre compte, dans le prochain numéro, comme nouveautés données cette semaine :

Au Théâtre-National-Lyrique (ancienne Gaîté), de la première représentation de la reprise de *Giralda*, opéra-comique en trois actes, d'Adolphe Adam, joué par Mmes Singelée, Perret, MM. Bouhy, Angel, Christian et Grivot.

A l'Odéon, de deux premières représentations : l'*Alerte*, comédie en un acte, en vers libres, de M. Max Legros, pour le début de Mlle Volsy, et le *Repentir*, pièce en un acte, en prose, de M. Aurélien Scholl.

L'*Alerte* et le *Repentir* seront joués de deux jours l'un avec les *Danicheff*.

— Les répétitions de la *Forza del Destino*, de Verdi, ont commeneé depuis quelques jours au Théâtre-Italien. Un grand nombre de choristes italiens ont été engagés à Turin, Milan et Bologne, et sont arrivés au jour fixé. Le nombre des choristes s'élève à soixante-dix.

La *Forza del Destino* sera mise en scène avec la même splendeur qu'*Aïda*. Il n'y aura pas moins de deux cent-soixante costumes neufs et huit décors peints par Cappelli.

Un ballet de vingt jeunes danseuses figurera au second et au troisième acte.

Dans le troisième acte, qui représente un champ de bataille à Villetri, il y aura en scène cent quatre-vingts soldats de toutes armes. Le fameux Rataplan qui termine cet acte sera chanté par quatre-vingts voix. Les répétitions d'orchestre commenceront demain. La première représentation de la *Forza del Destino*, au Théâtre-Italien, reste fixée au 31 octobre.

Après la *Forza del Destino*, les premiers ouvrages qui seront représentés sont : *Aïda*, *Poliuto*, *Il Barbiere*, *Don Giovanni*, *la Somnambula*, *Rigoletto*.

— On annonce l'engagement de Mlle Pauline Luigini à l'Opéra-Comique. Cette jeune artiste a obtenu de brillants succès dans l'opérette, aux Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles. Elle a débuté à Paris, à la Renaissance, dans la *Filleule du Roi*. Puis elle a chanté Clairette de la *Fille de Mme Angot*, au Théâtre-Historique, pendant les représentations données par la troupe de M. Cantin.

L'audition de Mlle Luigini devant M. Carvalho a été des plus satisfaisantes.

Si cependant Mlle Luigini n'entrait pas à l'Opéra-Comique, elle ferait ses prochains débuts aux Bouffes, avec lesquels elle est en pourparlers également.

— La lecture d'une pièce en un acte, de MM. Delacour et Dumoutier, ayant pour titre : *la Troisième Jeunesse*, a eu lieu cette semaine au Palais-Royal.

En voici la distribution :

Duchatel	Ravel
Le portier	Lhéritier
Polydore	Lassouche
Soupir	Mlle Linda.

— On répète également, au même théâtre, *Turgotin*, un acte d'un auteur belge, M. Duboehs, dont les rôles sont ainsi distribués :

Turgotin	Brasseur
De-Fauconval	Lassouche
Mansart	Numa
Montbars	Goberty
Ragemont	Bucaille
Amédée	Raymond.
Marianne	Mlle Marie Leroux

Ces deux pièces, renforcées de la reprise des *Jocrisses*, formeront un spectacle appelé, avant qu'il soit longtemps, à remplacer une *Avant-Scène* sur l'affiche du théâtre du Palais-Royal.

— La pièce que MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy ont lue, la semaine dernière, au théâtre du Palais-Royal et qui est entrée immédiatement en répétition, ne porte nullement le titre d'une *Surprise*, qu'on lui a attribué à tort. Elle est intitulée, provisoirement, la *Crise;* mais ce titre sera certainement changé à cause de la *Crise de Thomassin*, la pièce de M. Verconsiu, que le théâtre du Gymnase a donnée dernièrement.

Les auteurs de *Tricoche* cherchent encore une étiquette pour leur nouvelle œuvre, qu'on dit très réussie.

— Il est sérieusement question de reprendre *Jeanne d'Arc* à l'Opéra. Les artistes de la création conserveraient leurs rôles, sauf M. Faure, qui, comme on sait, a quitté le théâtre. M. Lassalle remplirait le rôle du roi, qu'il a déjà chanté d'ailleurs au mois de mai dernier.

— Le *Mikado*, de la Renaissance, ne s'appellera plus le *Mikado*, mais *Kosiki*, du nom de l'héroïne.

Ce n'est pas le titre seulement que l'ambassade japonaise a demandé de changer dans cette pièce. Les ambassadeurs, très courtoisement du reste, ont insisté pour que le mot de *Mikado* disparût absolument de la pièce, et l'on a dû le remplacer à toutes les scènes par : le souverain, le potentat.

Un des principaux personnages, celui que doit créer M. Vauthier, a dû également changer de nom. Nagathon, — c'est ainsi que s'appelait M. Vauthier, — est, paraît-il, le titre d'un des héritiers du trône du Japon, et il eût été de mauvais goût de le conserver dans une opérette.

— La nouvelle pièce de MM. Victorien Sardou et Eugène Nus : *Titania*, dont l'importance nécessitera au moins deux grands mois de répétition, va être mise à l'étude du 15 au 20 de ce mois. Les auteurs ne veulent lire la pièce que lorsqu'elle sera complétement achevée; le dernier acte sera terminé dans quelques jours.

On sait que l'action doit se passer en Russie. Le quatrième acte représentera les steppes; un décor, appelé à faire sensation, servira de cadre à de vrais loups qui poursuivront un traîneau attelé de quatre chevaux et monté par le héros et l'héroïne du drame qui, aidés du moujick, livreront un combat acharné à ces terribles animaux.

— L'*Institut musical*, fondé et dirigé par M. et Mme Oscar Comettant (6e année), annonce la réouverture de ses cours complets pour le 20 de ce mois. L'*Institut musical* est un véritable conservatoire des dames et des demoiselles du monde, qui compte parmi ses professeurs les plus grandes illustrations de l'enseignement dans chacune de ses branches spéciales : solfége, piano, chant, harmonie, accompagnement, orgue, etc.

On s'inscrit à l'*Institut musical*, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ORGUES
D'ALEXANDRE PÈRE ET FILS
CONSTITUÉE SUIVANT ACTE REÇU PAR Me DEVÈS, NOTAIRE A PARIS

CAPITAL : 1,500,000 FRANCS

Emission de 13,180 Obligations de 500 francs au porteur
RAPPORTANT 30 FRANCS PAR AN
PAYABLES LES 1er MARS ET 1er SEPTEMBRE
REMBOURSABLES AU PAIR EN 40 ANS
Par tirages au sort, suivant le tableau graphique inscrit au dos des obligations

PRIX D'ÉMISSION : **440** FRANCS

PAYABLES	100 Fr.	le 25 octobre 1876.
	100	le 30 novembre 1876.
	100	le 15 janvier 1877.
	140	le 15 février 1877.
	440 Fr.	

Tous versements anticipés auront droit à une bonification de 6 0/0 d'intérêt.

En tenant compte des délais de payement et de la prime de remboursement, le placement ressort à 7 fr. 4. 0/0.

GARANTIES

1° **Pour le remboursement du capital**, un titre de Rente française sera déposé à la **Société de Dépôts et Comptes courants** d'une somme suffisante pour assurer, par la capitalisation des intérêts, le remboursement du capital;

2° **Pour le payement des intérêts**, une *première* hypothèque sera donnée sur tous les immeubles où s'exerce aujourd'hui l'industrie de la SOCIÉTÉ DES ORGUES, et qu'elle devra acquérir, ces immeubles situés à Yvry-sur-Seine, d'une superficie de 88,000 mètres, dont l'estimation s'élève à **quatre millions**.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

La *Société des Orgues* voulant faire profiter le public des avantages concédés habituellement aux banques d'émission, a résolu :

D'ouvrir directement, chez elle, 106, rue Richelieu, à Paris,

La souscription publique les mardi 17 et mercredi 18 octobre.

La Société civile ne pouvant autoriser l'emploi de l'argent versé qu'après la souscription de la totalité des obligations, il a été décidé *qu'aucun versement ne serait à effectuer en souscrivant.*

La *Société des Orgues* fera encaisser à domicile, par l'intermédiaire de ses banquiers, les versements aux époques indiquées.

Il suffit donc pour souscrire de s'adresser par lettre, sans aucun versement, à l'administrateur délégué de la Société des Orgues, 106, rue Richelieu, Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris.— Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

NOUVEAU TRAITEMENT du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques.*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*

Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques

Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.
CANDÈS. Bd St-Denis, 26

PARFOIS IL AUGMENTE

VIN DURAND
DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr.50

TONIQUE ET RECONSTITUANT

DIGESTION. ✳ CE VIN EST

FR. 4 PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Les renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875. — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
Ne corrodant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

ASTHME ET PHTHISIE

M. **RICOU**, chimiste, est tellement sûr de l'efficacité de son remède contre l'asthme, l'oppression et les maladies de poitrine, qu'il en envoie un essai *franco* pour 1 franc, à qui lui en fait la demande. 6, rue des Halles, Paris.

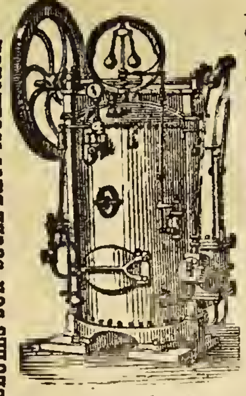
DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



LES ESSIEUX SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles, nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

SURSIS & FIN

De la Liquidation des Grands Magasins de Blanc, Toile, Lingerie, Bonneterie, Chemises

A JEANNE D'ARC

43, rue de la Chaussée-d'Antin (*angle de la rue de la Victoire*)

AUJOURD'HUI les 5 jours suivants, on vendra en détail et à 3/4 de perte les **derniers lots**. Cette vente, qui aura comme les précédentes un **immense retentissement**, commencera à 10 h. du matin pour finir à 6 heures du soir.

APERÇU DES PRIX :

Article	Description	Prix
Mouchoirs	batiste d'Écosse, jolies vignet. a fich. ailleurs à 25 c. le mouch.	» 05
Peignoirs	flanelle orientale, très chaude. Valeur 30 fr. le peignoir	7 90
Cretonnes	imprimées (en coupons). Valeur moyenne 75 c. le coupon......	» 10
Draps	cretonne pour grand lit, larg. 1 m. 70, au lieu de 5 fr. le drap	1 90
Couvertures	laine blanche, mérinos, pr gd lit. val. réelle 22 fr. la couv.	8 50
Services	de Saxe damassé blanc pur fil. val. 25 fr. le service 6 couverts..	10 50
Nappes	de Saxe, 12 et 18 couverts, valeur moyenne, 30 fr. la nappe......	8 90
Flanelle	et piqué molletonné très épais, au lieu de 2 fr. 75 le mètre........	» 95
Jupons	percale tuyauté double rang, au lieu de 6 fr. le jupon...........	2 45
Gilets	coton cachem. avec bords côtés, qualité de 3 fr., le gilet.........	» 95
Chaussettes	laine mérinos toutes tailles, valeur 2 fr. la paire........	» 65

NOTA Les bureaux de la province étant supprimés, les expéditions ne peuvent plus avoir lieu.

A LA

PLACE CLICH[Y]

97, 99 et 101, rue d'Amsterdam; et rue St-Pétersbourg, 60, 62 e[t]

Lundi 9 Octobre

EXPOSITION
ET
GRANDE MISE EN VENTE
DES
NOUVEAUTÉS D'HIV[ER]

Occasions surprenantes à tous les Rayons

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECIN[E]
Par la délicieuse Farine de Sant[é]
REVALESCIÈRE DU BAR[RY]
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN[E]
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVE[AU]
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A[N]
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR[IS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d[...] mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou[...] étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épi[...] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cert[...] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurz[...] phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est [préfé]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les so[...] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses ja[mbes,] dormir, ayant toujours le creux de l'[estomac] gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* ave[c étouf]fements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* opi[niâtre de] 9 ans. C'était terrible, et des médecins h[...] avaient déclaré qu'il n'y avait pas moy[en de] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les B[iscuits de] *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîte[s de fer]blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt par les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les **Maladies de l'estomac** (*Gastrites, Gastralgies*), de celles des **Intestins et du Foie**, des **Dartres**, des **Hémorrh[oïdes]**, **Congestions**, des **Constipations opiniâtres**, des **Rhumatismes**, des **Affections** ut[érines], MM. Trousseau et Pidoux, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une manière [parti]culière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes affect[ions]. **DIDIER, 20, boulevard Poissonnière, 20, Paris.**

4e ANNÉE — Paris : 30 cent. — Départements : 35 cent. — N° 179

PARIS-THÉATRE

DRAME — VAUDEVILLE — COMÉDIE

Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché FRANCK.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

Mme ALEXIS

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 19 au 25 Octobre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTs .	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ETRANGr .	id. 20 fr.	id. 10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXIX

—

Mme ALEXIS

—

CLÉMENCE BURY, au théâtre Mme Alexis, est née à Paris, d'une famille de commerçants. Elle eut pour amie d'enfance Suzanne Brohan, la délicieuse artiste, mère d'Augustine et de Madeleine dont la Comédie-Française retiendra les noms. C'est à elle qu'elle dût d'être présentée au Conservatoire, car Mme Alexis, comme la plupart de nos éminents comédiens, a puisé dans ce temple si injustement décrié les principes de son art.

Les annales du Conservatoire nous révèlent, en effet, ce curieux détail : En 1825, il n'y eut pas de premier prix de comédie, et le second prix fut partagé entre mesdemoiselles Clémence Bury (nommée première) et Louise Despréaux, qui fut plus tard Mme Allan et une des plus grandes comédiennes du Théâtre-Français.

Engagée immédiatement à l'Odéon, Clémence Bury y joua les *ingénuités* comme doublure de l'excellente Anaïs Aubert. Elle ne resta qu'un an à ce théâtre, et préféra accepter un engagement en province, où elle pouvait tenir en chef le même emploi. C'est par Nantes qu'elle débuta; puis après avoir passé trois ans dans cette ville, elle alla à Bordeaux, toujours pour jouer les *ingénuités*. Son succès fut si grand, que son engagement se renouvela pendant *dix-huit* années sur cette scène importante, en passant d'un emploi dans un autre, *ingénue* d'abord, puis *jeune première*, ensuite *forte jeune première*, et enfin *premier rôle*.

Inutile de rappeler les pièces où elle obtint ses succès, il faudrait désigner tout le répertoire courant d'alors. Signalons seulement que durant cette longue période de temps, Clémence Bury s'absenta deux ans de Bordeaux, pour venir jouer à Paris sur la scène de l'Ambigu-Comique.

C'est à Bordeaux, presque à la fin de son engagement, que Clémence Bury se maria, et changea dès lors au théâtre son nom contre celui de madame *Alexis*, du prénom de son époux : Alexis Pastelot.

Mme Alexis quitta Bordeaux pour aller à Lyon, où elle resta un an; puis, de là, à Rouen, où pendant deux années elle fut très-aimée, dans cette ville alors si peu prodigue de ses applaudissements.

Venue à Paris en 1858, elle entra au Vaudeville comme *mère noble*, pour tenir l'emploi de Mme Chambéry, à côté de Mme Guillemin, l'excellente duègne, qu'un rôle admirablement créé dans le *Mari de la Dame de chœurs*, au Palais-Royal, venait de placer si haut.

Mme Alexis créa de suite, avec un talent qui fut remarqué, le rôle de la portière dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet; puis la Vaneine, dans la *Pénélope* d'Alphonse Karr, et un rôle dans la *Poule et les Poussins*, d'Emile de Najac.

Vers 1864, prêtée à l'Ambigu pour y créer le rôle de l'*Aïeule*, de d'Ennery, elle y fut très-remarquable.

Mme Lambquin tenant au Vaudeville l'emploi en chef des duègnes jusqu'au commencement de 1867, Mme Alexis n'eut point, avant cette époque, autant d'occasions de se mettre en évidence qu'elle aurait souhaité d'en avoir. Mais à partir du 2 juillet de cette même année, elle devint, avec une reprise de la *Famille Benoîton*, de Sardou, la première duègne de ce théâtre, et conserve encore aujourd'hui cette situation, que nulle autre ne serait en mesure de lui disputer.

Le rôle de Mme Dufouré, lors de la reprise des *Faux Bonshommes*, en novembre 1867, fut pour elle un nouveau triomphe.

Le 27 février 1868, Mme Alexis fit une création peu importante dans les *Rivales*, comédie en 4 actes d'Amédée Rolland. Mais dans l'*Abîme*, de Charles Dickens, un des plus grands succès de l'époque, représenté pour la première fois le 27 mai 1868, elle donna une grande tournure à un personnage qui ne faisait qu'apparaître. Le 6 novembre suivant, elle créait Mme Bernardin, dans l'*Enfant prodigue*, et jouait avec un naturel parfait ce type de femme de bon sens caché sous une grossière écorce.

Le *Sacrifice*, d'Alphonse Daudet, joué le 11 février 1869, lui fournit l'occasion de faire une de ses plus remarquables créations. Elle rendit avec un naturel parfait cette nature aimante de Mme Jourdeuil, femme de ménage accomplie et excellente mère, elle joua en artiste supérieure la scène du second acte, et fit preuve d'une science réelle de composition, ainsi que de qualités supérieures comme comédienne.

Quand la nouvelle salle du Vaudeville s'ouvrit, le 21 avril 1869, au coin de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, Mme Alexis prit part à la première soirée, dans le *Contrat*, de Meilhac et d'Halévy, où elle était excellente sous son habit de portière.

Le 30 septembre suivant, dans cette malheureuse comédie de Mario Uchard, intitulée *Tamara*, Mme Alexis fut la mieux partagée entre tous les artistes; le rôle de la princesse Corlitzin lui permit de déployer une grande souplesse de moyens; elle souligna très spirituellement les mots à effets, et prouva qu'elle savait marcher et parler à la scène absolument comme dans sa chambre, avec un naturel parfait. Tout, en effet, reflétait bien l'image de cette femme entrevue par l'auteur, créature à qui l'âge n'a point enlevé la passion des choses romanesques, et dont l'esprit futile aime à se repaître du récit des aventures piquantes.

Dans la *Soupe aux Choux*, de Marc Monnier, petit acte qui servit de début à Marguerite Chapuy, la future prima donna de l'Opéra-Comique, Mme Alexis donna une tournure à un rôle qui n'en avait pas, et prêta aux mots de l'auteur un esprit à peine indiqué. C'est là d'ailleurs un des côtés les plus caractéristiques de son talent.

Lorsque les *Pattes de Mouches*, de Victorien Sardou, passèrent du Gymnase au Vaudeville, pour Brindeau et Mlle Fargueil, le 24 février 1870, le rôle de Mme Colombet, créé à la salle Bonne-Nouvelle par Mlle Mélanie, échut à Mme Alexis, qui s'en tira à son honneur.

Est-il besoin de suivre pas à pas cette vaillante artiste, et ajouterais-je quelque chose à sa valeur, quand j'aurai cité à son acquit quelques petites créations, telles que l'*Enclume et le Marteau*, mauvaise piécette d'un homme plus habile comme financier que comme auteur dramatique. Non, je me bornerai à rappeler ses derniers grands succès, présents à la mémoire de tous, dans les *Scandales d'hier*, le *Procès Vauradieux*, *Madame Lili*, les *Dominos Roses*, et je terminerai par une appréciation d'ensemble de ce talent très-personnel et très-justement estimé.

Mme Alexis sait dessiner un personnage. Tout en le rendant avec une science profonde de composition, elle lui conserve le naturel, cette qualité si précieuse et si rare. On ne saurait allier plus de bonhomie et de finesse à une verve aussi endiablée. Sa diction est mordante et son jeu nerveux au besoin; mais tous deux restent toujours d'une rare simplicité dans l'emploi des moyens d'action; jamais on ne la vit tomber dans la charge; elle ne nous a présenté que des portraits et point de caricatures, ramenant souvent vers la vérité une physionomie exagérée par la verve de l'auteur.

Avec Delannoy et Parade, elle représente, au Vaudeville, l'élément comique, et son nom est associé actuellement, dans l'esprit du public, à celui de ces deux excellents artistes.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

SYLVA

(de l'Académie Nationale de Musique).

REVUE DES THÉATRES

ODÉON

Premières représentations de : le *Repentir*, comédie en un acte et en prose, de M. Aurélien Scholl. — L'*Alerte*, comédie en un acte et en vers libres, de M. Max Legros.

—

M. Aurélien Scholl, un des chroniqueurs les plus spirituels du journalisme parisien, frappe de temps en temps aux portes des théâtres qui s'ouvrent nécessairement sans difficultés devant lui. *Rosalinde*, les *Effets de la foudre*, l'*Hôtel des illusions*, les *Chaînes de fleurs*, *Jaloux du passé* sont autant de petits actes finement écrits qui ont tous réussi à la scène; le *Repentir* sera pour l'auteur un succès de plus.

C'est de la délicieuse comédie de Marivaux, les *Jeux de l'amour et du hasard*, que M. Aurélien Scholl s'est inspiré pour faire le *Repentir;* il ne s'en cache pas d'ailleurs, puisqu'il nous le révèle lui-même par la bouche d'un de ses personnages.

Robert Boris est un jeune viveur dont la ruine ne peut plus être conjurée que par un riche mariage. Déjà fiancé à une jeune fille charmante, il l'a abandonnée lâchement après l'avoir séduite et avoir mangé une somme de cent mille francs avancée par son futur beau-père en vue de l'union projetée.

Sur l'indication d'un ami, Robert apprend qu'une jeune baronne, Mme de Mathé, veuve et héritière d'une grande fortune, cherche à prendre un nouvel époux. Son plan est de suite arrêté, il courtisera la veuve et en fera sa femme. Mais, ô fatalité! qui trouve-t-il chez la baronne? Hélène, elle-même, la fiancée qu'il a séduite, aujourd'hui simple femme de chambre chez Mme de Mathé.

Tout bon sentiment n'est pas éteint dans le cœur du débauché. Les souvenirs d'amour reparaissent à la vue de la charmante enfant, de cuisants remords le tourmentent; il oublie la riche héritière pour tomber aux pieds de la servante et implorer son pardon. Alors les deux jeunes femmes lui dévoilent la ruse qu'elles ont employée pour savoir si son cœur était encore capable de se repentir et d'aimer; Hélène est la véritable baronne, veuve et quasi-millionnaire; l'autre n'est que sa sœur de lait, une demoiselle Bernard, qu'elle avait fait venir de sa campagne pour jouer le rôle de Mme de Mathé.

Des traits d'esprit, de l'observation, le rire délicatement mêlé aux pleurs ont puissamment aidé au succès de ce léger canevas. La pièce est bien jouée par Mmes Hélène Petit, Chartier, MM. François et Valbel.

L'*Alerte* est une légère bluette reposant sur un quiproquo.

Georges est un mari volage, il a laissé sa femme à la maison et sous prétexte d'aller à l'Opéra, il s'est rendu à un rendez-vous. Malheureusement pour lui l'Opéra faisait ce soir là relâche, et lorsque tout guilleret, Georges vient donner à sa femme des détails sur la partition et les interprètes, celle-ci lui prouve, un exemplaire de la *Patrie* à la main, qu'il ment effrontément. Georges, aidé d'un ami, veut en vain se défendre; il va s'ensuivre une séparation violente, lorsque, par bonheur, on finit par prouver à la crédule jeune femme que la méprise provient de la mauvaise habitude où l'on est d'antidater les journaux, et que le mot *relâche* s'applique au spectacle de la veille. Les deux époux s'embrassent alors, et tout va bien qui finit bien.

La pièce est bien légère, et les vers bien *libres*. Elle a néanmoins réussi, grâce à Porel et à la jolie débutante, Mlle Volsy.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Reprise de *Giralda*.— Débuts de Mlle Singelée et de M. Engel.

—

Giralda est un des plus charmants ouvrages dus à la collaboration si féconde de Scribe et d'Adolphe Adam. Représenté pour la première fois en 1850, avec Bussine, Audran, Sainte-Foy, Ricquier, Mlles Miolan et Meyer, il eut un succès de vogue largement justifié par la gaieté et l'intérêt du livret, la vivacité et la grâce de la musique, et sa remarquable interprétation.

Après vingt-six ans, l'œuvre avait-elle le droit de retrouver à la scène la faveur du public? Oui, assurément.

Si dans la partition d'Adam, quelques mélodies sont devenues banales, l'ensemble en est resté des plus aimables, des plus spirituels, et plût à Dieu que l'opérette se fut toujours inspirée d'un aussi charmant modèle! Quant au livret de Scribe, c'est un chef-d'œuvre dans son genre; et il a diverti comme au premier jour.

On a revu *Giralda* avec le plus vif plaisir et le succès très réel eût été bien plus grand encore si, dans l'interprétation, il ne s'était pas trouvé un côté faible, celui des dames.

M. Bouhy a tenu avec beaucoup distinction le rôle du prince d'Aragon. Au troisième acte il a chanté sa romance avec un style et un charme exceptionnels, aussi a-t-il dû la redire aux applaudissements de la salle entière. Un jeune ténor, M. Engel, débutait par le rôle de don Manoël; il a été très goûté pour la fraîcheur de sa voix, son goût parfait et son phrasé magistral acquis à l'école du grand Duprez. Christian et Grivot, chargés de la partie comique, ont beaucoup amusé; Grivot a fait preuve de réelles qualités de chanteur; on a failli lui faire bisser le rondo du troisième acte. Que n'avons-nous de pareils éloges à adresser à Mmes Perret et Singelée. La première est bien jolie et même fort belle, mais il y a de la musique dans *Giralda* et il faut la pouvoir chanter. La seconde a dérouté les gens les mieux disposés pour elle, en chantant faux pendant les trois actes consécutivement. M. Vizentini s'est aperçu du tort qu'elle ferait à la pièce, car il a engagé immédiatement Mlle Marinion pour la remplacer.

La mise en scène, les costumes sont très réussis. M. Danbé a merveilleusement dirigé l'orchestre.

La représentation commençait par la reprise des *Charmeurs*, très joli petit acte de M. Poise, dont la musique aimable a été très bien rendue par Mlles Girard et Sablairolles, MM. Caisso et Sotto.

CHATELET

Reprise des *Sept Châteaux du Diable*.

Voilà la vraie féerie, menée à la baguette avec dextérité, remplie de trucs amusants, égayée par de superbes ballets et des décorations éblouissantes. Aussi, quelle joie chez les enfants! Il y en a pour deux cents représentations.

L'Enfer, les Jardins de l'amour, la Tour de Babel, le Pays de Cocagne, l'Apothéose, ont émerveillé les yeux et suffiraient pour assurer le succès. Joignez à cela des éléments nouveaux introduits par MM. d'Ennery et Clairville pour rajeunir leur pièce, tels que Thérésa, dont les refrains sont toujours populaires, et qui chante la *Gardeuse d'Ours*, *C'est dans le nez qu' ça me chatouille*, et la ronde de la *Boulangère a des écus;* puis une ravissante ballerine, Mlle Millie, qui a la grâce et l'énergie, et vous comprendrez sans peine le nouveau succès obtenu par une pièce quatre fois centenaire.

M. Castellano a bien fait de faire renaître la féerie au Châtelet, dont la scène est la mieux disposée de Paris pour nous conduire dans les pays fantastiques.

PRINTEMPS PASSÉ

I

Un jour que nous étions dans l'île de Chatou,
Il faisait bleu. J'aimais tes lèvres. C'était tout.
C'étaient aussi des fleurs de bois et de prairie,
Dont l'odeur au parfum des feuilles se marie,
Si charmantes et tant qu'on eût dit la moisson ;
Surtout quand tu t'en vins cueillir, dans le frisson
Des herbes qui piquaient tes deux bras sous tes man- [ches,
Pêle-mêle bleuets et marguerites blanches.
Et sauf ta pâleur fine et tes yeux de Paris,
Sauf ton rire partant avec de petits cris,
Sauf ta robe à volants, mignonne, on t'aurait prise
Pour une paysanne en jupe bleue ou grise,
Qui, pensive, se courbe et coupe le blé d'or.
Ta gerbe n'est plus là ; je la revois encor.

II

Le soir, dans ce Paris énorme et fourmillant,
Où l'on heurte, dans l'ombre ou sous le gaz brillant,
La sottise et le vice avec la platitude,
La foule enfin qui fait sentir la solitude,
J'avais ton petit bras appuyé sur le mien.
Toi, tu parlais toujours, moi, je ne disais rien ;
Et c'étaient, en suivant la route familière,
Des mots aussi nombreux que des cris de volière.
Ton babil me battait le front comme un oiseau,
Ma pensée, à ce poids, pliait comme un roseau.
C'était parfois gênant mais exquis tout de même,
Car, dans ce monde, il faut qu'on aime qui vous [aime,
Et les lèvres s'ouvrant dans un sourire fin,
Et le gazouillement des paroles sans fin.

III

O mystère profond des brises de l'été,
O charme d'un regard de longs cils abrité !
Dans l'île de Croissy, sous les feuilles de saule,
Un soir que je sentais frissonner ton épaule
Près de mon cœur, ta main fine tenant ma main,
Nous fîmes sans parler un grand bout de chemin,
Puis ce fut tout à coup, ô muse familière,
Pardonne ! un piano, des pas... *la Grenouillère*,
D s dames en peignoirs, des messieurs en tricot.
Te coiffant d'un bluet et d'un coquelicot,
Rieuse, comme on tire un ours de sa tanière
Pour le jeter d'un brusque effort à la lumière,
Tu me pris, et, le temps à peine d'y penser,
Tu me domptais, mignonne, et tu me fis danser.

IV

Mignonne, je voulais voir avec toi la mer.
Je rêvais un tableau charmant : l'espace amer,
Illimité, désert ou gai de quelque voile,
Et des larmes venaient mouiller tes yeux d'étoile ;
Et puis, jusqu'à la vague accourue et tremblant,
Tu touchais à l'écume et mouillais ton bras blanc ;
Et t'étonnant de tout, de rien, des coquillages,
Des navires creusant le flot en longs sillages,
Et des lourds goëlands passant comme un éclair,
Dont l'aile grise tourne en cercle au haut de l'air,
Tu riais ; et ta bouche enfantine que j'aime
Se serrait au frisson du spectacle suprême,
Et devant l'Océan oubliant Bougival,
Tu comprenais le rêve et même l'idéal.

V

Lorsque tu t'asseyais pour te faire un chapeau,
L'air inspiré, le sang courant à fleur de peau,
Coupant juste un ruban de velours ou de soie,
Il ne fallait rien dire et tu faisais ma joie.
Sérieuse, affairée et te piquant les doigts,
Ta devise semblait être : « Fais ce que dois. »
C'était avec tes fleurs d'innocentes querelles.
Tu disais : « Je voudrais des roses naturelles ; »
Et le juge, prié de parler franchement,
N'avait, en vérité, qu'à dire : C'est charmant.
Comme un auteur ravi des rimes qu'il enfante,
Tu courais l'essayer, heureuse et triomphante,
Et, revoyant l'ensemble ou corrigeant un pli,
Tu m'appelais : « Viens voir, est-ce qu'il est joli? »

VI

Vous me disiez des mots lus dans votre journal.
L'un était neuf, tant mieux! mais l'autre était banal,
Tant pis ! Vous en étiez très bon juge vous-même.
J'y trouvais un plaisir plus modéré qu'extrême ;
Mais comme vous avez, malgré tout, de l'esprit,
Je m'efforçais de faire alors l'homme qui rit.
Patient, j'écoutais, rêvant à quelque chose
De plus haut, ces erreurs de votre bouche rose.
Vos regards curieux comprennent la beauté ;
Étant la grâce autant que la frivolité,
L'art même sérieux entrait dans votre tête.
Vous saviez assez bien ce que c'est qu'un poëte,
Avec ses papillons, ses vagues fleurs de feu,
Et vous ne blessiez pas à l'aile l'oiseau bleu.

VII

Quand j'avais allumé ma lampe de travail.
Tu t'asseyais, ayant aussi ton attirail :
Des albums, ce qu'il faut pour dessiner ; mon livre
Avait beau me tenir rêveur, il fallait suivre,
Bien que parfois j'en eusse à peine le dessein,
L'improvisation folle de ton dessin.
Et c'étaient des sujets sans nombre, une débauche
De profils esquissés du même côté gauche,
Faisant de l'œil avec des cils longs comme ça,
Des coiffures où tout un magasin passa ;
En des mouvements vrais d'étranges jeunes filles,
A ne pas faire honneur du tout à leurs familles,
Mais dans un sentiment réel de la beauté
Et le goût délicat des toilettes d'été.

VIII

Abusant de tes goûts de gamin curieux,
Souvent je t'ai fait lire un livre sérieux,
De ceux dont une enfant comme toi se défie,
Et tu te résignais avec philosophie.
Lorsque le texte était moderne, c'était bien.
Par exemple, celui de mon Molière ancien
Te troublait par un mot que ne dit plus personne,
Et ce vieil U qui n'est voyelle ni consonne.
C'était plaisir de voir l'effort intelligent
De tes lèvres ; parfois tu t'arrêtais, songeant
A quelque terme étrange et d'antique orthographe.
On aurait dit ton cou pincé par une agrafe,
Mais, colorée au feu des vers enfin compris,
Ta lecture en avait, mignonne, plus de prix.

IX

« Prends garde à ce chemin pierreux, prends garde [aux roches. »
C'est ainsi que, suivant les routes les plus proches,
Je veillais sur ta marche et je guidais tes pas.
Tu riais de l'obstacle et tu ne bronchais pas.
Les bouleaux frissonnant chantaient leur long can- [tique;
On entendait se taire au loin la terre antique
Et la grande forêt vibrant au moindre bruit,
Claire, faisait penser aux choses de la nuit.
Les bruyères en fleurs semblaient un manteau rose,
Et les rochers géants où le lézard se pose,
Pareils aux animaux antédiluviens.
Épouvantaient très peu tes yeux parisiens.
On eût dit à te voir, souriante et si fine,
Au milieu du chaos farouche, une aubépine.

X

Les grands chênes, vois-tu, sont comme des aïeux.
Bien que leur front soit morne et bien qu'ils soient [très vieux,
Ils entendent. Il faut respecter leur silence.
Leur tête, que la brise incessante balance,
Est sévère et fait peur aux tout petits oiseaux;
Mais le soleil nous guette et tend ses blonds réseaux
Dans les feuilles. L'odeur du genévrier sombre
Nous conseille l'ivresse et nous invite à l'ombre.
Assieds-toi, nous pouvons ensemble regarder
Les hêtres au tronc fort que rien ne peut rider,
Ou l'insecte qui monte aux crosses des fougères.
Tes paroles auraient des grâces trop légères.
Ne parlons pas ; laissons ainsi tomber le jour
Dans ce temple superbe, indulgent pour l'amour.

XI

Je n'ai pas oublié ce dîner de Poissy.
Le ciel brumeux s'était vers le soir éclairci.
Quelque merle attardé rasait l'eau d'un coup d'aile,
Et cinq Parisiens, dont toi, sous la tonnelle
Devisaient. La bouteille avait des airs malins.
Le vieux pont s'allongeait, nous cachant ses moulins.
Ton farouche voisin parlait de Robespierre ;
Toi, tu ne bâillais pas encor, mais ta paupière
Se fermait, et le ciel avait un doux regard.
Bien qu'il fît presque sombre, et bien qu'il fût très [tard,
On te vit te lever, courir, et puis descendre
A la berge, amener une barque, puis fendre.
Comme un cygne, le fleuve obscur et déjà noir
Dans la mélancolie inquiète du soir.

XII

Il pleut. Malgré la pluie, allons à la campagne.
Si l'azur est absent, l'amour nous accompagne.
Il fait un mauvais temps presque surnaturel,
Mignonne, ton regard remplacera le ciel.
Il pleut; on ne voit plus les côteaux ni la rive,
Mais le son de ta voix jusqu'à mon cœur arrive.
Serre-toi près de moi ; regarde ces passants,
Ce sont des promeneurs, des êtres innocents ;
N'est-ce pas qu'ils sont laids sous leurs habits de fête:
Il pleut ! rapproche encor ta chère et douce tête.
Le chemin n'est pas sec, le fleuve n'est pas bleu.
Dis-moi, mais en parlant tout bas: «Je t'aime un peu,»
Et vois, près des buissons où le merle s'ennuie,
Ce qu'on met de soleil dans un long jour de pluie.

XIII

Je n'irai plus aux bois où nous allions ensemble,
De crainte de n'y plus trouver rien qui ressemble
A ce qui me charmait quand, mes yeux dans tes yeux,
J'y voyais luire un ciel caressant et joyeux.
Nous étions seuls malgré les passants ridicules.
Je ne saurais plus voir les mêmes crépuscules.
Ni l'île de Croissy, ni les bois de Meudon,
Dont quelque dieu propice et jeune nous fit don,
Ne me parleraient plus, à présent que ta bouche
Sourit ailleurs. Le soir me deviendrait farouche.
Nos molles nuits d'été, pleines de diamants,
Où vont, en se parlant dans l'ombre, les amants,
A présent que ta voix ne m'est plus coutumière,
Ne me verseraient plus leur tranquille lumière.

XIV

Tandis que je serai quelque part en Hollande,
Vous verrez les pêcheurs, et la mer et la lande,
Le large flux qui monte ou le flot descendant,
Vers qui je devais être avec vous cependant,
Pensez à moi, tandis que mon esprit fidèle,
Pensant à vous toujours, dira: « Se souvient-elle ? »
Si vous voyez passer un bateau vers le nord,
Dites-lui qu'il m'apporte au loin dans quelque port
Un souvenir qu'on jette à la voile qui passe.
Grâce au ciel, le cœur fait ce qu'il veut de l'espace,
Et, bien que séparés par un hasard moqueur,
J'entends vos lèvres rire et battre votre cœur.
Le temps n'est rien, si vous voulez, ni la distance.
L'amour brisé de force en devient plus intense.

ALBERT MÉRAT.

PARIS QUI DINE

Une chose qui, à Paris, doit frapper le flâneur' c'est la grande quantité de restaurants de tout ordre qu'on y rencontre, et, — remarque indéniable, — tous, — ou du moins presque tous, — depuis les plus luxueux établissements à cabinets particuliers jusqu'aux *prix-fixe* les plus modestes' — sont très-fréquentés, et, deux ou trois fois par jour, réunissent une clientèle nombreuse.

Trois motifs peuvent rendre compte de cette abondance de consommateurs.

On dine au restaurant :

Par nécessité.

Par occasion.

Par divertissement.

Par nécessité : 1° Les provinciaux, les étrangers, qui, venant visiter «la capitale du monde,» n'ont pas l'intention d'y faire un assez long séjour pour s'y installer, pour *se mettre dans leurs meubles*, comme une danseuse de l'Opéra ou une figurante des Bouffes, et : 2° les Parisiens célibataires, qui vivent seuls, et ne veulent point, — soit par économie, soit par nécessité, — prendre de domestique, — mangent au restaurant tous les jours.

Par occasion : On a été appelé pour ses affaires très loin de son domicile ; on s'est attardé ; l'heure du repas arrive ; on n'a pas le temps de rentrer ; on va manger au restaurant.

Par divertissement : Manger hors de chez soi est pour ceux des Parisiens et celles des Parisiennes qui n'en ont point l'habitude une joie folle. Le Parisien et plus encore la Parisienne ont horreur de l'*at home*. La plupart des parties fines consistent à dîner dans un établissement en renom. De la part d'un mari, mener de temps en temps sa femme dîner au restaurant est un acte de haute politique, et nous savons plus d'un époux qui, par cet ingénieux moyen, a su distraire sa *légitime* des ennuis du pot-au-feu conjugal, et préserver sa propre tête de la minotaurisation.

Quant aux femmes *non légitimes*, aux « soupeuses, » leur parler de dîner ailleurs que dans un cabinet particulier serait une naïveté digne des âges préhistoriques.

Par ce qui précède, la façon dont sont achalandés les restaurants de Paris s'explique sans difficulté.

Or, parmi les gens qui dînent dehors :

Les uns se sustentent, se repaissent tout simplement, ne mangent que pour se nourrir.

Les autres dégustent, savourent, mangent non-seulement pour ne pas mourir d'inanition, mais encore pour se procurer une sensation agréable.

Les premiers sont des consommateurs, des *mangeurs* vulgaires.

Les seconds sont des gourmets.

Ces derniers seuls sont dignes de connaître les voluptés de la table.

Voluptés que d'aucunes gens regardent comme inférieures, grossières, indignes d'hommes civilisés...

Mais c'est là, croyons-nous, une profonde erreur.

D'abord, les plaisirs de la gastronomie sont les seuls qui ne causent jamais de remords...

Et qui, — pris modérément, c'est-à-dire, en somme, tant qu'ils ne cessent pas d'être *des plaisirs*, — ne nuisent jamais à la santé, mais au contraire l'entretiennent.

Enfin, rien de plus civilisé.

Les peuples sauvages mangent gloutonnement, à pleines mains. Les Chinois, déjà plus avancés, se servent de petites baguettes pointues. Dans le Nord de l'Europe, on a des fourchettes à deux dents ; en Angleterre, des fourchettes à trois dents ; et des fourchettes à quatre dents en France.

Cette simple remarque de détail, à laquelle on pourrait en joindre une infinité d'autres, suffit à établir le

THÉORÈME

suivant, — presque évident d'ailleurs, *à priori :* — *Le raffinement dans l'art de la manducation est en raison directe du degré de civilisation chez un peuple.*

Ce qu'il fallait démontrer.

Louis de Gramont.

BLOND OU BRUN ?

Conte Parisien.

I

Quai Voltaire

C'est un curieux et charmant coin de Paris, que le quai qui porte le nom de M. de Voltaire.

Sur la berge, un petit rideau de peupliers qui laissent passer, au-dessus des parapets, leurs cîmes vertes ou grises, selon la saison, et sur l'autre bord de la Seine, comme pour former un fond à ce bout de paysage égaré en plein faubourg Saint-Germain, la sculpturale architecture du pavillon de Marsan.

Du côté des maisons, le tableau se transforme et prend un caractère tout spécial : les boutiques, — ce ne sont pas des magasins, — ont un aspect qui leur est propre, et l'on n'y vend, ô merveille des merveilles ! ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi s'habiller. Dans cette singulière promenade, pas un bijoutier, pas une lingère, pas un coiffeur !

Aussi n'y rencontre-t-on guère de représentants du *high-life* parisien. Le monde purement élégant considère le quai Voltaire comme une sorte de thébaïde où l'on ne saurait trouver satisfaction pour aucune des nécessités de l'existence.

Cependant, cette thébaïde, ce désert, est peuplé comme un paradis, et sert de rendez-vous à tout un monde bien différent du premier, le monde des flâneurs, ces intelligents et prodigues dépenseurs de temps, ces Parisiens quintessenciés, dont l'interminable armée se recrute, à vrai dire, un peu partout. Toutes les classes de la société s'y trouvent mêlées, depuis le rapin jusqu'à l'amateur d'objets d'art, depuis le millionnaire jusqu'au bohême, depuis le lettré, le savant, le bibliophile, jusqu'au modeste collégien qui prend le chemin des écoliers, suivant son droit et son devoir.

Tout cela constitue une sorte de franc-maçonnerie qui, du matin au soir, rôde, disséminée, autour des vitrines multicolores des marchands de curiosités, de tableaux, de livres, de gravures ; des discussions s'engagent, entre gens qui ne se connaissent pas, sur l'authenticité d'une toile ou d'une reliure ; on met aux voix l'âge d'une tapisserie ; on détermine le lieu de naissance d'une assiette.

— C'est un Nevers, dit l'un.

— Pardon, c'est un Rouen, un Rouen à la Corne !

— Cependant, monsieur, ces traits imitant le Chine ?

— Je ne dis pas, mais c'est un Rouen. Voyez ces tons rouges...

— Ils sont jaunes !

— Par exemple !

Et on passe son chemin en discutant. D'autres arrivent.

— Voyez donc ce vieux Sèvres !

— Oui, c'est une pâte tendre de Louis XV.

— Vous vous trompez, de Louis XVI.

— Erreur. Voyez la marque H, c'est-à-dire 1760.

— Pas du tout, c'est le double I, c'est-à-dire 1785.

On hausse les épaules, on se traite réciproquement et à demi-voix d'ignares, et on se tourne le dos.

Je le répète, c'est un charmant coin de Paris que le quai Voltaire.

II

Le fruit défendu.

Une après-midi de l'hiver dernier, par un froid sec et piquant, le flâneur qui n'eût pas été absorbé par ses passions artistiques aurait pu voir se passer, sur son quai, une petite scène assez bizarre.

De l'immense porte cochère qui avoisine la boutique du marchand d'estampes et celle de l'armurier, une jeune fille sortit, accompagnée d'une domestique, et s'arrêtant tout-à-coup sur le seuil :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai laissé ma musique chez mon professeur !

— Voulez-vous que je remonte la chercher, mademoiselle Jeanne !

— Je veux bien, ma bonne Marie. Je t'attends ici, sous la porte. Reviens bien vite.

A peine la bonne avait-elle disparu, que mademoiselle Jeanne, traversant rapidement la chaussée, alla droit à une des boîtes du bouquiniste installé sur le parapet. Elle atteignit vivement et sans hésiter un méchant petit livre à couverture jaune et le tendit au marchand.

— Combien ?

— C'est dans la case à vingt sous, mademoiselle.

— Tenez !

Elle mit une pièce blanche dans la main du bonhomme, stupéfait de recevoir le prix qu'il avait demandé. C'est qu'il avait l'habitude d'être marchandé !

La jeune fille fit instantanément disparaître le petit livre dans son manchon et courut reprendre son poste sous la porte cochère.

La bonne redescendait au même moment avec le rouleau de musique ; on prit le chemin de la maison comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

III

L'interrogatoire.

A peine rentrée à l'hôtel de Vigneulles, Jeanne alla d'abord embrasser sa mère, puis se hâta de gagner sa chambre.

Elle s'assura que toutes les portes étaient bien fermées, puis, sans même retirer son chapeau, elle courut s'installer auprès de sa fenêtre avec le mystérieux petit livre jaune.

Elle contempla avec une satisfaction évidente

les grosses lettres dont était composé ce titre affriolant :

LE PARFAIT ET VÉRIDIQUE
ORACLE DES DAMES
ET DES DEMOISELLES
avec la manière de s'en servir.

La naïve ou goguenarde amphibologie du sous-titre échappa naturellement à la lectrice qui se mit à étudier avec la plus édifiante componction, la « manière de s'en servir ».

Pour consulter l'*Oracle*, on devait tout d'abord choisir, parmi un certain nombre de questions, celle pour laquelle on désirait une réponse, puis bien se rappeler le numéro d'ordre de cette question.

Une fois cette première opération terminée, il fallait fermer les yeux et piquer une épingle, au hasard, sur un des signes contenus dans un petit tableau, rempli d'hiéroglyphes de toutes sortes.

Le numéro de la question indiquait la page, et le petit signe, pointé dans le tableau, se trouvait reproduit en tête de la réponse demandée.

Jeanne choisit la question numéro 13, puis, détachant de sa chevelure une longue épingle, elle ferma consciencieusement les paupières et planta la pointe dans le petit tableau.

La page 13 fut vite attrapée et, d'un doigt tout rose d'émotion, la curieuse en descendit les lignes jusqu'à ce qu'elle eût rencontré la figure cabalistique que l'épingle avait désignée.

Enfin, le doigt s'arrêta sur cette ligne, imprimée en caractères aussi grossiers que le style de l'Oracle :

o o o o *Ce qui est perdu ne se retrouve pas, ma belle!*

— Mais cela n'a pas de sens ! Ce livre est absurde ! s'écria la jeune fille.

Et, renouvelant les auto-da-fé que le moyen-âge avait inventés pour les sorciers, elle jeta l'oracle au feu.

La question numéro 13 était celle-ci :

— « *Sera-t-il blond ou brun?...*

IV

GRAVE DÉTERMINATION.

Dans les familles où l'on s'aime, il arrive souvent que les mêmes préoccupations agitent tout le monde sans qu'on se soit communiqué en rien ses pensées intimes.

C'est ainsi qu'au moment même où Jeanne s'inquiétait de savoir s'Il serait blond ou brun, le comte et la comtesse de Vignculles, son père et sa mère, se consultaient justement sur le choix d'un mari pour leur unique enfant.

Le résultat de cette conférence fut exposé le soir même à la principale intéressée.

— Mon enfant, dit le comte, tu vas avoir bientôt vingt ans et, sans vouloir te contraindre en rien, j'aimerais à te voir bientôt entrer en ménage. Deux partis, également acceptables au point de vue de l'honorabilité, se présentent. Je veux te prier de choisir entre eux.

— Mais, mon père.....

— Oh ! tu auras tout le temps nécessaire pour réfléchir. Voici qu'elles sont les deux personnes qui sollicitent ta main : le duc de Villehardieuse et le baron Philippe de Lyannes. Tu les connais tous les deux. Le duc, outre son grand nom, possède une fortune très-considérable : on évalue ses revenus à une somme d'envion quatre cent mille francs. Quant au baron de Lyannes, il a surtout pour lui sa jeunesse : c'est un garçon fort intelligent, qui est entré de bonne heure dans la diplomatie et qui y fera son chemin ; mais avec lui, il faudrait bien t'attendre à une existence plus modeste, surtout dans les premiers temps. Cependant son patrimoine, joint à ta dot, vous permettraient, sinon de tenir un rang très-élevé, du moins de vivre sans la moindre inquiétude du lendemain. Choisis donc en toute liberté, et, dès que tu seras fixée, viens nous le dire, je ferai connaître ta réponse à nos deux solliciteurs.

Jeanne était atterrée et ne put que remercier son père en balbutiant.

Elle se retira de très-bonne heure, ce qui ne l'empêcha pas d'être longue à s'endormir : les réflexions se heurtaient dans sa cervelle et lui donnaient une fièvre ardente.

Le duc était bien vieux, mais quelle merveilleuse vie ne mènerait-on pas avec l'aide de ses richesses et de son titre, deux choses presque également enviées ?

D'un autre côté, le baron Philippe, avec ses vingt-cinq ans et son bon air, était un bien charmant cavalier : On se souvenait même qu'un soir, on avait presque deviné qu'il ferait une démarche auprès du comte, rien qu'à voir son visage ému, rien qu'à sentir sa main tremblante, lorsqu'on dansait avec lui.

Décidément la jeunesse l'emportait sur la richesse : Jeanne s'endormit en rêvant qu'elle épousait Philippe.

. . . .

Ce qui fait que trois mois plus tard, le maire du septième arrondissement, après les paroles sacramentelles, tendait une belle plume d'oie à la nouvelle mariée et lui disait en souriant respectueusement :

— MADAME LA DUCHESSE, veuillez signer sur ce registre.

V

CONCLUSION

L'église Sainte-Clotilde était en fête. Le somptueux tapis qui s'étendait depuis l'autel jusqu'au milieu de la rue, les candélabres surchargés de lumière et de cristaux, la grande tenue et les hallebardes reluisantes des suisses, tout indiquait une cérémonie extraordinaire.

A l'intérieur, la vaste nef était remplie d'une foule aussi élégante que compacte : si compacte même que les chuchotements de la soie et le frou frou des conversations dominaient parfois l'orage des hymnes larges et graves que le souffle puissant des grandes orgues envoyait vers le ciel.

Tous les regards étaient dirigés sur la jeune duchesse.

Penchée sous son voile de dentelle, elle semblait profondément recueillie, et inclinait la tête d'un air tout à fait édifiant.

En réalité, son esprit voyageait et l'avait emmenée bien loin de l'église Sainte-Clotilde.

Elle se retrouvait sur le quai Voltaire.

A la place du merveilleux livre d'heures qu'elle tenait, — un chef-d'œuvre du dix-septième siècle signé Jarry, qu'elle avait trouvé dans sa corbeille de noces, — elle revoyait le *Parfait Oracle*.

Au lieu des capricieuses arabesques, prodiguées par le calligraphe sur un vélin adorablement pur, elle contemplait en rêve les grossiers caractères et le « papier à chandelles » du petit livre jaune.

Et elle lisait cette réponse baroque et incompréhensible qu'elle avait oubliée depuis et qui lui revenait seulement à présent :

D. Mon mari sera-t-il blond ou brun ?

R. Ce qui est perdu ne se retrouve pas.

Or, à ce moment précis, Jeanne s'aperçut avec effroi qu'elle ne savait même pas de quelle couleur étaient les cheveux du duc, son mari.

Lorsqu'elle avait fixé sur lui un choix, — où la personne du pauvre millionnaire était évidemment pour peu de chose, — elle l'avait à peine regardé.

Cette dernière réflexion la ramena brusquement à l'église. On était à l'élévation : elle n'osa pas se retourner du côté du marié pour regarder ses cheveux. Elle attendit.

Lorsque le prêtre remit au duc l'anneau nuptial et que celui-ci dut le poser au doigt de sa jeune femme, elle leva les yeux......

Il était absolument CHAUVE! . . . . . .

. . . .

A la sacristie, la première personne qui vint saluer la petite duchesse fut le baron Philippe de Lyannes.

IL ÉTAIT BRUN.

GASPARD MUS.

SPORT

Courses de Chantilly.

Voici les résultats :

Prix de Mortefontaine, 2,000 fr., — Cap, à M. Jennings, 1er ; Lerida, à M. Delâtre, 2e ; Satin, à M. Fould, 3e.

Prix d'Hallate, 3,000 fr. — Équation, à M. Delâtre, 1re ; Liane, au comte Berteux, 2e ; Baltique, du haras de Villebon, 3e.

Prix de la Table, 5,000 fr. — Charivari, au comte Lagrange, 1re ; Biéville, au baron de Rothschild, 2e ; Parthénise, à M. Martini, 3e.

Prix de Condé, 6,000 fr. — Jongleur, au comte de Juigné, 1er ; Caen, au comte de Lagrange, 2e ; Astrée, à M. Lupin, 3e.

Dimanche prochain, dernière journée de courses à Chantilly.

On lit dans la *Liberté :*

C'est aujourd'hui qu'ouvre la souscription publique aux 13,180 obligations de la *Société des Orgues d'Alexandre père et fils*, émises à 440 fr. et remboursables à 500 fr.

Nous sommes heureux d'avoir à appeler l'attention de l'épargne sur ce placement, qui est de plus de 7 % avec des garanties de premier ordre.

En effet, l'ingénieuse combinaison de M. Bioune, administrateur délégué de la Société, a pour effet d'*assurer la garantie de l'État* pour le remboursement de toutes les obligations, puisqu'*un titre de Rente française* sera déposé à cet effet à la SOCIÉTÉ DE DÉPOTS ET COMPTES COURANTS, et dont la capitalisation produira l'extinction des obligations.

Quant aux intérêts, ils sont garantis par une première hypothèque sur cette belle installation, immeubles considérables, colonies ouvrières, maisons d'habitation, outillages industriels, etc.; enfin 88,000 mètres de terrain formant un magnifique parc aux portes de Paris.

L'épargne, tout en contribuant au développement de l'industrie nationale, développement qui, en augmentant la richesse générale, permettrait d'alléger pour chacun les lourdes charges ac-

tuelles, fait un placement des plus solides et des plus avantageux.

Pour souscrire aux obligations de la Société des Orgues, il suffit de s'adresser par lettre, 106, rue Richelieu, à Paris.

Inutile de faire aucun versement en souscrivant, l'emploi de l'argent ne pouvant avoir lieu qu'en échange des garanties promises et après la totalité des obligations souscrites.

PETITES NOUVELLES

— Hier a eu lieu à la Comédie-Française une reprise de la charmante comédie de Scribe, *Une Chaîne*.

Interprètes : MM. Got, Coquelin, Febvre, Mmes Favart, Reichemberg.

M. Baillet continuera ses débuts dans cette pièce.

⁂

— On annonce, pour le 20 ou le 25 de ce mois, la première représentation de l'*Ami Fritz*, au Théâtre-Français.

⁂

— A l'Opéra-Comique on travaille ferme de midi à cinq heures. Les artistes sont sur les dents.

C'est qu'on est en train de remonter le répertoire : *Le Pré aux Clercs, l'Eclair, le Postillon. Zampa, le Caïd, Joseph, les Amoureux de Catherine, Cendrillon*, sont les premiers ouvrages qui tiendront l'affiche.

On donne aussi les plus grands soins à la reprise de l'œuvre de Félicien David, *Lalla Rouck*, qui va passer prochainement, et qui doit servir aux débuts d'une consciencieuse et excellente artiste, Mme Brunet-Lafleur, dont les abonnés de l'Opéra-Comique ont tous gardé bon souvenir.

⁂

— On est en joie dans les cercles diplomatiques.....

Il y aura des bals masqués cette année à l'Opéra.....

Des bals masqués à surprises !

Il paraît que M. Halanzier mûrit des projets grandioses pour le carnaval.

On parle de certains décors, avec une perspective merveilleuse sur le foyer de la danse.....

Et l'orchestre en l'air, invisible à l'œil nu.....

Quelque chose de féerique..... vous voyez cela d'ici ?

⁂

— L'œuvre entière de Jules Verne sera mise à la scène. Les Variétés préparent en ce moment les représentations du *Docteur Ox*, mis en rondeaux et en couplets. Aujourd'hui, l'on annonce que l'auteur du *Tour du monde en 80 jours* travaille à une grande pièce tirée des *Enfants du capitaine Grant*.

— Samedi dernier, les lettres des prétendants au fauteuil de Félicien David ont été ouvertes et enregistrées à l'Académie des beaux-arts ; ce sont — sauf les abstenants ou les survenants de la dernière heure — celles de MM. Adolphe Blanc, Adrien Boieldieu, Ernest Boulanger, Membrée, E. Reyer, Th. Semet, Vogel. On avait parlé, mais sans fondement, de MM. Eugène Gauthier, Saint-Saëns et Massenet. Samedi prochain, la section de musique présentera la liste de ses candidats, et les titres de chacun d'eux seront examinés. Le samedi suivant sera consacré à l'exécution des deux cantates des prix de Rome, et l'élection aura lieu le samedi d'après, 4 novembre. Le programme de la séance de la distribution des prix de Rome est ainsi réglé : on commencera par l'exécution de la cantate de M. Véronge de La Nux ; les prix seront ensuite proclamés, puis M. le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel, donnera lecture d'une notice sur la vie et les travaux d'Eugène Dalacroix ; on terminera par l'exécution de la cantate de M. Hillemacher. L'orchestre, composé d'artistes de l'Opéra, sera dirigé par M. Deldevez.

— Mme Ristori, en ce moment à Paris, songe dit-on, à organiser une représentation dont le produit serait employé à l'érection d'une statue de Goldoni, le *Molière italien*. On ne sait pas où cette solennité aura lieu, et le programme n'est pas encore arrêté complétement. Toujours est-il que Mme Ristori jouera la *MarieStuart*, de Schiller, traduite en italien, et que le rôle d'Elisabeth sera rempli par miss Wiard, tragédienna américaine, qui parle plusieurs langues avec le même facilité et qui déclame en français sans le moindre accent.

— A propos du vendredi 13, nous apprenons que la maison ALLARD, 8, boulevard Saint-Martin, qui, depuis près de dix ans, vend journellement 3 à 4 coffres-forts de sa fabrication, en a vendu 13 ce jour-là.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ORGUES

D'ALEXANDRE PÈRE ET FILS

CONSTITUÉE SUIVANT ACTE REÇU PAR Me DEVÈS, NOTAIRE A PARIS

CAPITAL : 1,500,000 FRANCS

Emission de 13,180 Obligations de 500 francs au porteur

RAPPORTANT 30 FRANCS PAR AN PAYABLES LES 1er MARS ET 1er SEPTEMBRE

REMBOURSABLES AU PAIR EN 40 ANS

Par tirages au sort, suivant le tableau graphique inscrit au dos des obligations

PRIX D'ÉMISSION : **440** FRANCS

PAYABLES :		
100 Fr.	le 25 octobre 1876.
100	le 30 novembre 1876.
100	le 15 janvier 1877.
140	le 15 février 1877.
440 Fr.	

Tous versements anticipés auront droit à une bonification de **6** 0/0 d'intérêt.

En tenant compte des délais de payement et de la prime de remboursement, le placement ressort à **7** fr. **45** 0/0.

GARANTIES

1° **Pour le remboursement du capital,** un titre de Rente française sera déposé à la **Société de Dépôts et Comptes courants** d'une somme suffisante pour assurer, par la capitalisation des intérêts, le remboursement du capital ;

2° **Pour le payement des intérêts,** une *première* hypothèque sera donnée sur tous les immeubles où s'exerce aujourd'hui l'industrie de la SOCIÉTÉ DES ORGUES, et qu'elle devra acquérir, ces immeubles situés à Yvry-sur-Seine, d'une superficie de 88,000 mètres, dont l'estimation s'élève à **quatre millions.**

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

La *Société des Orgues* voulant faire profiter le public des avantages concédés habituellement aux banques d'émission, a résolu :

D'ouvrir directement, chez elle, 106, rue Richelieu, à Paris.

La Société civile ne pouvant autoriser l'emploi de l'argent versé qu'après la souscription de la totalité des obligations, il a été décidé *qu'aucun versement ne serait à effectuer en souscrivant.*

La *Société des Orgues* fera encaisser à domicile, par l'intermédiaire de ses banquiers, les versements aux époques indiquées.

Il suffit donc pour souscrire de s'adresser par lettre, sans aucun versement, à l'administrateur délégué de la Société des Orgues, 106, rue Richelieu, Paris.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah-Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Mme Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Théresa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Moubent. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Dumain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — B. Pas & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Hamet. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Petry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Lugnet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Seriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémence Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Preily. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156 *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	*un an*, 14 *fr.* ;	*six mois*,	7 *fr.*
Départements.	16 *fr.* ;	—	8 *fr.*
Etranger	20 *fr.* ;	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

Frascati. Rien de plus gai que les bals de Frascati, le beau monde s'y porte en foule. Les recettes, malgré l'été de la Saint-Martin, suivent toujours une marche croissante. La beauté de la salle, la verve et l'entrain d'Arban, son répertoire inimitable et toujours renouvelé, son entraînant orchestre, voilà les causes de la vogue continue dont jouit ce splendide établissement.

On peut dire pour *Valentino* que les jours se suivent et se ressemblent : en effet, depuis sa réouverture la foule est tous les jours plus considérable; il faut dire que le luxe, le confortable, justifient la vogue qui s'attache à ce grand et magnifique établissement.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Amaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 823e livraison (14 octobre 1876). — TEXTE : Pékin et le nord de la Chine, par M. T. Choutzé. 1873. Texte et dessins inédits. — DOUZE DESSINS de E. Ronjat, H. Catenacci, H. Clerget, Taylor, B. Bonnafoux et O. Matthieu

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

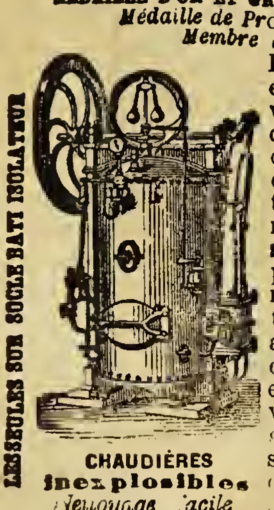
Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

MASQUE DE GROSSESSE rousseur, hâle, peau farineuse, détruit radic. par le vinaigre ANASPÉLIDE, de Mme Junck de Trèves, sage-femme de 1re classe. Paris, r. St-Lazare, 100. Fl. 5 fr.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles, nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ
J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

PARCEQU'IL AUGMENTE — L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✻ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

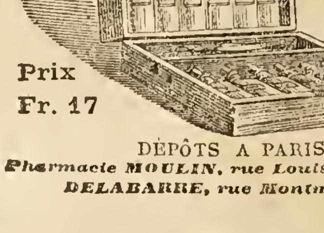
VIN DURAND DIASTASÉ
DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr. 50

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*
Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO
Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorragies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec indicateur pratique de l'emploi.



Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

PEAU DU VISAGE
Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

Nouvelle Encre. J. C
n'oxydant pas les Plumes, n'épaiss
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous l

MALADIES DES FEMMES ET ST
Madame LACHAPELLE, Maîtresse S
— Traitement sans repos ni régime d
des femmes, inflamations, suite de cou
tions, déplacement des organes, caus
et souvent ignorées des stérilités, la
pitations, faiblesses, maladies nerveus
etc. — Les moyens que Mme LA
emploie sont le résultat de longues an
et d'observations pratiques, dans l
spécial de ces affections. Consultati
jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Tha
les Tuileries.)

A LA PLACE CLIC

97, 99, 101, rue d'Amsterdam, rue Saint-Pétersbourg, 60, 62,

EXPOSITION GÉNÉRALE
ET GRANDE MISE EN VEN
DES NOUVEAUTÉS D'HIVE

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECI
Par la délicieuse Farine de Sa
REVALESCIÈRE DU BAR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER
BILE ET SANG LES PLUS MALADES
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nau vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 c pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants e rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur s dormir, ayant toujours le creux gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asth* fements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* 9 ans. C'était terrible, et les médeci avaient déclaré qu'il n'y avait pas guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — La *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

6e ANNÉE — Paris : 30 cent. — Départements : 35 cent. — N° 180

PARIS-THEATRE

DRAME — OPERA — COMEDIE

Photoglyptie LEMERCIER et Cie. — Cliché Pierre PETIT

TRAGEDIE — MUSIQUE

SYLVA

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 26 Octobre au 1er Novembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXX

—

SYLVA

—

Quand M Sylva débuta à l'Académie nationale de musique, il y a tantôt cinq ans, il était fort jeune et doué d'un organe robuste que l'étude n'avait pas encore suffisamment assoupli. Mais le besoin se faisait sentir à l'Opéra d'une voix de ténor de force capable de remettre au répertoire les grands rôles qui, comme celui de Robert, par exemple, exigent des poumons d'acier.

Robert-le-Diable n'avait pas été représenté depuis un certain temps déjà, et Gueymard était le dernier ténor qui y eût laissé un souvenir durable en raison de sa voix vigoureuse et éclatante.

Le nouveau ténor fut donc accueilli à bras ouverts lorsqu'il nous rendit ce chef-d'œuvre de Meyerbeer avec un certain éclat, du moins comme sonorité, car on ne pouvait pas lui demander cette science de composition et cette autorité indispensables pourtant, mais qui ne s'acquièrent qu'avec le temps.

Après ce début relativement brillant, quelle place allait-il occuper définitivement à l'Académie nationale de musique? On ne tarda pas à le savoir.

La reprise du *Freyschutz*, en mai 1873, fut pour M. Sylva la pierre de touche qui permit de le classer parmi les ténors de l'Opéra. Dans ce rôle de Max, si dur à chanter et écrit pour une voix solide et longue, le jeune artiste se montra bien inexpérimenté. Le style lui faisait complètement défaut, et la délicatesse des chants quasi-divins de Weber fut tout à fait laissée dans l'ombre. Evidemment le talent de M. Sylva n'était pas mûr pour être employé dans le répertoire entier; il fallait, pour longtemps encore, ne s'en servir que dans l'interprétation de certains rôles devenus un peu fatigants pour Villaret, dont la voix pourtant toujours si fraîche demandait cependant à n'être pas surmenée. M. Sylva devint donc le ténor favori des gens qui aiment à entendre pousser des sons sans trop se soucier du style et de l'expression, les deux qualités fondamentales qui font le véritable artiste.

Quand la salle de la rue Le Peletier fut incendiée à la fin de cette même année 1873, l'Académie de musique, ayant transporté ses pénates sur la scène Ventadour, ne put reprendre son répertoire courant, puisqu'une partie des décors avait été détruite par le feu. Toutefois, les décors de *Robert-le-Diable* avaient été épargnés et la reprise en était possible aussitôt après celle de *Don Juan*. Mais M. Halanzier, dès le mois de juillet 1874, fit représenter l'*Esclave*, opéra en 4 actes, de MM. Edouard Foussier et Got, musique de M. Membrée, œuvre qui depuis longtemps attendait le feu de la rampe. M. Sylva fut chargé du rôle principal dans cet opéra. On allait pouvoir juger son talent de créateur. Le jeune ténor ne réussit pas à s'imposer à la foule aux côtés de M. Lassalle, qui fit du prince Vasili son meilleur rôle depuis ses débuts à l'Opéra. La voix barytonale de M. Sylva parut lourde et épaisse à côté de celle de son camarade, qui brille, justement, pour la clarté et la suavité; on eut alors la conviction absolue que le ténor de l'Opéra pouvait monter aux extrémités de la gamme, mais qu'en réalité, le timbre de son organe était plutôt celui d'un baryton. L'avenir n'a fait que de confirmer pour moi cette manière de voir.

Ainsi, quand M. Sylva reprit le *Prophète*, le rôle de Jean qui, avec celui de Robert dans *Robert-le-Diable*, a été jusqu'ici le plus favorable au jeune artiste, démontra avec évidence que sa voix était trop grave pour avoir tout l'éclat désirable, car malgré sa réelle puissance, elle laissa dans l'ombre certaines parties qui réclamaient les sons plus vibrants du véritable ténor.

A l'ouverture du nouvel Opéra, M. Halanzier ne pouvant utiliser tous ses ténors, ils étaient alors *sept*, leur accorda simultanément l'autorisation de se produire sur des scènes de l'étranger.

Après MM. Salomon et Léon Achard, ce fut le tour de M. Sylva. Engagé au théâtre de la Monnaie à Bruxelles à 800 francs par mois pour y soutenir le répertoire avec le ténor de l'endroit, l'excellent Warrot, M. Sylva y joua *Robert-le-Diable* et le *Prophète* avec un grand succès. Je l'y vis dans ce dernier ouvrage et, sans doute parce que la salle lui est plus favorable que la vaste scène de l'Opéra de Paris, je l'y trouvai très supérieur à ce qu'il vient de se montrer dans la dernière reprise du chef-d'œuvre de Meyerbeer, dans laquelle il succède actuellement à Villaret.

Au résumé, M. Sylva peut rendre de réels services à l'Académie nationale de musique. Il a la voix solide, toujours un peu dure dans la *romance* et les morceaux d'expression, mais elle se prête bien au développement des récitatifs. Si l'artiste laisse encore à désirer comme tenue et comme style, son jeu s'est sensiblement amélioré déjà. C'est affaire à M. Halanzier de le tenir dans l'emploi des rôles à effets et de ne lui point confier pour l'instant l'interprétation de chefs-d'œuvre tels que le *Freyschutz*, qui demandent, avec une rare souplesse dans les vocalises, une suprême tendresse d'expression. M. Sylva est jeune, pour lui l'avenir sera sans doute plus considérable que ne l'a été le passé; son présent suffit déjà pour le classer dans les ténors dignes de jouer les grands rôles du répertoire lyrique sur les premières scènes musicales.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

ALINE REGNAULT

(du Théâtre du Palais-Royal)

REVUE DES THEATRES

GYMNASE-DRAMATIQUE

—

Première représentation de *Mademoiselle Didier*, comédie en 4 actes de MM. Eugène Nus et Charles de Courcy.

La nouvelle comédie du Gymnase commence de la façon la plus charmante. L'exposition en est sobre et habilement présentée ; on rencontre durant les deux premiers actes quantités de scènes intéressantes, remplies de mots spirituels, de situations heureusement trouvées. Par malheur, aussitôt que l'intrigue se noue, au troisième acte, les auteurs n'osent pas aborder de front la partie dramatique. La hardiesse leur manque pour fouiller à fond la thèse élevée qu'ils ont abordée et qui n'est autre que la recherche et les devoirs de la paternité. Ils terminent leur pièce par un expédient par trop naïf et trop invraisemblable tout à la fois.

Lydia Didier est fille naturelle de lord Cardigan. Sa mère, Marthe Didier, était une femme de mœurs légères, et c'est là le motif pour lequel le noble lord, n'en voulant point faire sa femme, s'est contenté de l'avoir pour maîtresse.

Elevée dans un excellent pensionnat, Lydia a été préservée par son père de la chute honteuse à laquelle sa mère l'eût sans doute exposée. Lord Cardigan n'a jamais été la visiter, il croit avoir rempli suffisamment envers elle ses devoirs de père en se bornant à lui donner une éducation honnête et solide.

Un jeune homme, Robert Jouvel, ayant rencontré Mlle Didier aux bains de mer, à Trouville, en devient amoureux. Il la présente à sa famille comme étant orpheline et demande à son père de la lui laisser prendre pour femme.

Or, M. Jouvel père, peintre d'un grand talent, se trouve être précisément un intime ami de lord Cardigan, il a même été chargé par lui de remettre à Lydia une somme destinée à sa dot. Le voilà donc au courant de la situation. Il devrait alors savoir s'il doit oui ou non faire de Lydia la femme de son enfant.

Au lieu de cela, il est plein d'indécision, et finit par laisser comprendre à la jeune fille qu'elle a pour père un Anglais du nom de lord Cardigan, et que cet homme habite Paris.

Lydia se met alors à la recherche de son père, le retrouve, mais le voit si indifférent pour elle, qu'elle renonce à se jeter dans ses bras et préfère se venger de son dédain, en révélant sa propre origine à miss Ellen Reynolds, fille d'un grand seigneur d'Angleterre à laquelle lord Cardigan songe à s'unir. Mais devant les larmes de la pauvre enfant qui la supplie de ne pas empêcher son mariage, Lydja sent son cœur s'attendrir, renonce à sa vengeance et s'enfuit loin de la maison paternelle.

La pièce pouvait finir là, elle se continue avec un expédient malencontreux : les auteurs voulant donner un père à Mlle Didier, font intervenir un ami de la famille Jouvel qui adopte la fille naturelle de lord Cardigan. Cette fin invraisemblable a gâté tout le succès de l'ouvrage.

La pièce est très bien jouée. Worms, le moins bien partagé parmi les interprètes, a donné à son rôle une grande importance, par la façon magistrale dont il l'a composé. Achard, Saint-Germain, Landrol, Pujol, ont été de tous points excellents.

Mlle Legault s'est montrée pleine de gentillesse et de naïveté charmante. La débutante, Mme Dupont-Vernon, transfuge de la Comédie-Française, a fait preuve de qualités dramatiques tout à fait sérieuses. Les rôles secondaires sont tous bien tenus. Nous le répétons, l'ensemble de l'interprétation est des meilleurs.

THÉATRE-LYRIQUE

—

Mlle MARIMON

—

En présence de l'échec réel de Mlle Singelée, qui pouvait être si préjudiciable au grand succès de *Giralda*, M. Vizentini n'a pas été long à prendre un parti. Il a engagé Mlle Marimon, une chanteuse applaudie depuis longtemps sur nos scènes musicales.

Ainsi interprété, le charmant ouvrage de Scribe et Adolphe Adam fera certainement de fructueuses recettes.

A son entrée en scène, la brillante cantatrice a été accueillie par une longue salve d'applaudissements. Elle a justifié promptement ce qu'on attendait d'elle, en chantant son premier air avec un brio étincelant. Son succès a grandi à chaque acte, pour se terminer par une véritable ovation.

Voilà au moins des vocalises habilement travaillées et d'une irréprochable justesse. Et quelle voix puissante, surtout dans les parties élevées ! Comme comédienne, Mlle Marimon n'a pas eu moins de succès que comme chanteuse, en rendant avec une grâce tout aimable et un esprit charmant ce personnage si bien dessiné par Scribe.

Bouhy, un maître chanteur, et le ténor débutant, Engel, qui phrase avec tant de goût, ont parfaitement secondé leur nouvelle camarade. Christian et Grivot sont plus amusants qu'au premier soir. Nous souhaitons à M. Vizentini de trouver pour lendemain à *Giralda* un ouvrage ayant autant d'intérêt et monté avec un pareil soin.

RENAISSANCE

—

Première représentation de *Kosiki*, opérette en trois actes, paroles de MM. Busnach et Liorat, musique de M. Charles Lecocq.

—

La *Petite Mariée* a trouvé un digne remplaçant sur l'affiche avec *Kosiki*, la nouvelle opérette de Charles Lecocq. Le compositeur à qui nous devons déjà tant d'ouvrages aimables vient de faire un pas marqué vers l'opéra-comique. C'est toujours le même style facile, limpide et clair, mais l'orchestration en est plus finement ciselée.

Le livret renferme des situations amusantes et prête à une mise en scène pleine d'intérêt. La scène se passe au Japon ; l'intrigue en est très compliquée, mais la donnée peut se résumer en peu de mots.

Kosiki, jeune prince japonais, est appelé à monter sur le trône, en remplacement du souverain qui vient de mourir ; il devra, le jour même de son avénement, épouser Nousima, la fille du ministre Xicoco. Mais il se trouve que Kosiki n'est qu'une simple villageoise substituée en nourrice au fils du Mikado. Aussi lorsqu'*il* ou *elle* fait venir son conseiller intime Fitzo pour le ou la déshabiller le premier soir du mariage, ainsi que le veut la coutume, Kosiki se trouble-t-il en sentant la main de Fitzo se promener sur sa personne.

Or, qu'il vous suffise de savoir que le jongleur Fitzo n'est autre que le véritable héritier de la couronne, et qu'il finit par épouser Kosiki, pour laquelle il s'est épris d'un violent amour.

Les motifs abondants que M. Lecocq a semés dans sa partition n'ont peut-être pas une couleur bien locale, mais ils sont tous réussis. Il y a là des chœurs charmants, des airs de valse entraînants ; couplets, duos, trios, sont dessinés avec une clarté parfaite. Il y aurait bien peu de choses à faire pour que *Kosiki* eut sa place à l'Opéra-Comique, et ce peu de choses, M. Lecocq le mettra quand il le voudra dans un ouvrage à venir.

L'interprétation est très bonne. Mlle

Zulma Bouffar n'a jamais fait une plus brillante création. Elle joue le rôle de Kosiki avec une finesse et une grâce délicieuses. Sa voix est petite, mais comme elle sait s'en servir ! Que de verve et en même temps que de goût ! On n'est pas plus spirituelle et plus avenante. — Une débutante, Mlle Harlem, a été très remarquée dans le rôle de Nousima. Elle chante et joue avec beaucoup d'intelligence. Berthelier est toujours l'excellent acteur d'opéra-comique que nous avons tant applaudi à la salle Favart ; il a, lui aussi, un goût rare, et sait être comique sans tomber dans la charge. Vauthier a une voix éclatante ; qu'il n'en abuse pas, et il sera parfait. Puget chante et joue finement. Un débutant, M. Urbin, a une jolie petite voix de second ténor.

On ne saurait trop louer M. Madier de Montjau, qui a dirigé son orchestre avec verve et délicatesse tout à la fois.

Décors et costumes sont éblouissants.

Nous applaudissons au succès de *Kosiki*, comme nous l'avons fait à celui de la *Fille de Mme Angot*, parce que l'opérette ainsi comprise nous éloigne de l'odieuse *cascade* et nous ramène vers l'opéra-comique bouffe, dont Adam nous a donné un si joli modèle dans cette *Giralda* dont nous venons de parler plus haut.

UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

—

I

La rue était étroite et sombre ; l'hôtel, d'apparences modestes, et les réalités intérieures de la chambre nº 6, située au deuxième étage, sur le derrière, étaient exactement semblables aux apparences extérieures de la maison.

Mais tous ces inconvénients se trouvaient largement compensés pour l'habitant de cette chambre, par le seul fait que son unique fenêtre s'ouvrait sur un de ces enclos, moitié parc et moitié jardin, que le faubourg Saint-Germain a jusqu'ici réussi à soustraire aux convoitises des spéculateurs.

Élevé aux champs, Gérard de K..., ainsi se nommait l'hôte du nº 6, se trouvait tout heureux, lorsqu'il relevait les yeux de ses livres de droit, de pouvoir les promener et les reposer sur de vieux ormes où s'ébattaient les pierrots, sur une pelouse verte où flânaient majestueusement de beaux faisans argentés et sur un grand mur du haut en bas tapissé de lierre, au pied duquel s'effeuillaient des rosiers de Bengale.

Il jouissait d'autant plus complétement par les yeux de cette propriété qui n'était pas la sienne, que, sauf ceux d'un vieux laquais galonné qui la traversait quelquefois, escorté de deux petites levrettes blanches, les pas d'aucun être humain n'en venaient jamais troubler la solitude.

L'habitation dont elle dépendait était masquée aux regards de Gérard par une aile en saillie de sa propre maison. Adossé à ladite aile, un petit pavillon à un seul étage avait bien une fenêtre, en face et un peu au-dessous de la sienne ; mais, comme les volets en plein bois en étaient constamment fermés, Gérard s'était trouvé, depuis le commencement de l'hiver, époque à laquelle il était venu demeurer là, dispensé de tout scrupule de discrétion, lorsque, un soir de mars, en rentrant, et au moment où il venait d'allumer sa lampe, un accord de piano et un éclat de voix s'élevant du jardin, y attirèrent son attention.

La fenêtre du pavillon était grande ouverte, et, assise en pleine lumière, une femme chantait.

Ce qu'elle chantait, bien qu'il fût presque érudit en musique, Gérard eût été bien empêché de le dire, car il s'était immédiatement senti ému, enivré, ravi en extase, absolument *empoigné* enfin par cette voix d'une étendue inusitée et d'une sonorité incomparable, gouvernée avec un art et un goût qui, plus encore que de fortes études, révélaient des dons de nature merveilleux.

D'ailleurs, si séduit qu'il fût par l'oreille, Gérard l'était au moins autant par les yeux.

Ne se sachant pas observée, sa voisine, quoiqu'elle se présentât à lui de profil perdu, livrait à son examen, sous une splendide chevelure blonde, une silhouette d'une finesse et d'une distinction parfaites, un cou, des épaules et une taille adorables et, enfin, courant sur le clavier d'ivoire et d'ébène, des mains aux teintes rosées dont la petitesse dépassait à peine l'élégance.

Et de tout cela s'exhalait un charme de jeunesse qui, immédiatement appréciable aux yeux, était aussitôt confirmé à l'oreille par le timbre immaculé de la voix.

Quand la dernière note du chant se fut envolée à travers les calmes espaces du soir, l'émotion de Gérard jusque-là contenue, s'échappa en un irrésistible enthousiasme, qui s'oublia jusqu'à se manifester par un applaudissement sonore.

La voisine tressaillit et se retourna. En voyant dans le cadre éclairé de la croisée cet auditeur qui poussait l'indiscrétion jusqu'à s'arroger à son égard un droit d'approbation que, pas plus que le droit contraire, elle ne lui avait ni vendu, ni donné, elle se leva droite, la physionomie plus irritée que confuse, et, repoussant le tabouret sur lequel elle était assise, elle s'élança vers la fenêtre et la ferma avec fracas.

Presque aussitôt, le pavillon redevint sombre et ce fut en vain que Gérard resta toute la soirée en observation, dans l'espérance de voir reparaître la vision charmante qu'il avait si naïvement mais si maladroitement effarouchée.

II

Ni le lendemain, ni le surlendemain, la fenêtre, du pavillon ne se rouvrit. La mélodieuse hôtesse n'en était pourtant pas absente, car, le, soir, une lumière s'y révélait à travers les rideaux baissés, et quoique trop assourdies pour qu'on y pût rien démêler, des bouffées d'harmonie y éclataient par intervalles.

Si quelquefois un rideau se soulevait, en retombant aussitôt, il faisait comprendre à Gérard que sa présence persistante faisait persister la sauvagerie de sa voisine.

Or, comme il en était le premier ou plutôt le seul puni, il résolut de reconquérir par la ruse ce que la franchise lui avait fait perdre, et il prit le parti de tenir sa persienne baissée pendant tout le jour, et de ne plus allumer sa lampe, le soir, tant que le pavillon restait éclairé.

Le quatrième jour, en rentrant, il constata avec joie qu'il avait réussi. La fenêtre du pavillon était grande ouverte, et, comme le premier soir, assise en pleine lumière, sa voisine chantait.

Puisque, avec ou sans intention, on lui concédait la jouissance des yeux et des oreilles, il n'eut garde de demander davantage, et il put désormais passer ses soirées à écouter et à regarder, sans trahir par aucune manifestation intempestive, une présence que l'on semblait ne vouloir tolérer qu'à la condition qu'elle se résignât à rester muette.

Aimant passionnément la musique, Gérard se contentait donc d'en savourer d'excellente, et, loin d'en vouloir à celle qui lui interdisait de lui en témoigner sa reconnaissance artistique, il lui savait encore gré de lui laisser de plus contempler à son aise une beauté qui, à vrai dire, ne le cédait en rien au talent.

Mais savait-elle qu'il était là, ou feignait-elle seulement de l'ignorer ?

Pour un jeune homme dont le cœur n'avait encore perdu aucune des saines curiosités des années de foi et d'espérance, la question était, on l'avouera, de quelque importance, et la voix de cette belle inconnue remuait trop fortement Gérard pour qu'il lui fût indifférent de savoir si cette voix chantait, quelque peu que ce fût, pour lui, ou uniquement pour le plaisir de chanter.

Il aurait bien voulu pouvoir se figurer que, dans le regard que sa voisine tournait quelquefois vers sa fenêtre sombre, il y avait quelque chose comme un regret de ne plus la voir éclairée ; mais ce regard pouvait tout aussi bien n'avoir d'autre intention qu'une vigilance décidée à ne pas se laisser surprendre, et, malgré son désir de sortir d'une incertitude qui menaçait de tourner à l'obsession, Gérard la préférait à une certitude où l'illusion n'eût plus été possible.

Pourtant, l'amoureux — et Gérard était amoureux, — est et sera probablement toujours enfant, et tout enfant, si charmant que soit l'extérieur de son jouet, n'est content que quand, au risque de le détruire, il s'est assuré de ce qu'il y a dedans.

Donc, un soir, pendant que sa voisine chantait et semblait entièrement absorbée par sa musique, Gérard se hasarda à allumer sa lampe ; puis, placé de manière à ne pas trahir plus directement sa présence, il observa avec quelque anxiété l'effet qu'allait produire cette première audace.

Sa voisine leva les yeux. Gérard était haletant. Elle hésita quelques secondes, puis... O joie !... elle continua.

Trop heureux de ce premier succès pour s'exposer à le compromettre, Gérard ne hasarda rien de plus... ce soir-là.

Mais, le lendemain, il s'assit bravement contre sa persienne, toujours baissée, de manière que la lumière de sa chambre l'y fît ressortir franchement.

La voisine ne fit pas semblant de s'en apercevoir, ni, au moins, de s'en alarmer.

Le surlendemain, il leva sa persienne pendant qu'elle chantait, et au moment où, ayant achevé son morceau, elle se retournait vers lui, Gérard, bien en vue, dans le cadre éclairé de sa fenêtre, fit le geste, — mais rien que le geste, — d'applaudir.

La voisine sourit, et Gérard crut même la voir s'incliner légèrement, comme pour le remercier de son approbation discrète.

III

Mais, quoiqu'il eût déjà beaucoup obtenu, Gérard n'était qu'à moitié satisfait.

Tout cela s'était passé le soir, et en y réflé-

chissant, il se prenait à craindre d'avoir interprété trop selon ses désirs ces manifestations d'ombres chinoises. Il rêvait donc déjà de se les faire confirmer à la lumière moins trompeuse du soleil.

Mais comment? Travaillant tout le jour près de sa fenêtre, Gérard n'avait jamais vu sa voisine dans le pavillon. Elle n'y venait absolument que le soir.

Aussi, fut-il aussi charmé que surpris, une après-midi, où ne l'attendant pas, il s'était oublié dans un des plus indigestes chapitres du *Digeste*, lorsque, en jetant les yeux vers le jardin, il aperçut la jeune fille qui, debout devant sa fenêtre et les mains appuyées sur la balustrade, le regardait avec une fixité qui trahissait une préoccupation profonde.

Il se leva vivement et s'inclina. Elle lui rendit son salut, mais sans détourner les yeux et sans avoir l'air de se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Beaucoup plus embarrassé qu'il ne semblait l'être, Gérard laissa machinalement ses doigts courir sur l'appui de sa fenêtre. Prenant probablement ce geste pour une invitation muette à son adresse, elle sourit et s'en alla s'asseoir au piano.

Mais elle ne chanta pas. Elle joua presque en sourdine et comme pour elle seule une de ces élégies pénétrantes que Chopin intitule on ne sait pourquoi *mazurkas*, et qui donnent certes plus d'envie de pleurer que de danser.

La première finie, elle en attaqua une autre, puis une autre, et continua ainsi plus d'une heure, sans jeter une seule fois les yeux vers l'auditeur, pourtant si attentif, dont elle semblait avoir oublié la présence.

A partir de ce jour, la jeune fille, à ses stations régulières et prolongées du soir, ajouta au moins une apparition dans le pavillon, au courant de la journée. Elle se laissait contempler par Gérard et le regardait aussi sans pruderie. Elle répondait à son salut. S'il promenait ses doigts sur la balustrade de sa fenêtre, elle se mettait au piano et jouait, — elle ne chantait que le soir, — puis, s'il faisait mine de l'applaudir, elle l'en remerciait par une révérence et un sourire.

Mais c'était tout. Sous le regard qui épiait l'expression du sien avec une ardeur inquiète qui eût semblé devoir devenir vite contagieuse, son regard à elle restait calme, quoique un peu triste peut-être, et Gérard se désespérait, en songeant que l'intimité muette qu'il avait réussi à établir entre cette adorable fille et lui, n'était et ne serait probablement jamais autre chose que la sympathie qui naît naturellement et se maintient, en public, entre le virtuose et l'auditeur dont il se sent compris, sans qu'ils cessent de rester, en dehors de l'art, absolument étrangers l'un à l'autre.

Les choses auraient pu rester indéfiniment à ce point, si un incident imprévu n'en était venu précipiter le cours. J. DE KERGOMARD.

(La fin au prochain numéro.)

RÉPONSE A UNE MENACE

Ce que regretteraient mes yeux sur toutes choses,
Si vous les arrachiez de vos beaux ongles roses,
Ce n'est pas l'heure obscure où, du fond du ciel bleu,
Accourent, coup sur coup, tous ces mondes de feu,
Effarés et confus, comme une horde immense
Qui se range en bataille et s'apprête en silence,
Puis, quand l'aube apparaît à l'horizon jauni,
Se replonge et se perd dans l'abîme infini ;
Ce n'est point l'astre pâle épanchant ses mystères
Sur le front dévasté des vieux caps solitaires,
Ni la ruine béante, aux grands trous pleins d'azur,
Où niche l'hirondelle, où rougit le fruit mûr,
Ni l'Océan jetant aux falaises austères
Sa vague échevelée et ses brises amères ;
Ce n'est pas le sabbat sombre et mystérieux
Qui, la nuit, dans la nef, roule silencieux,
Quand, au livide éclat des lampes sépulcrales,
Les saints défigurés des vieilles cathédrales,
Tressaillant tout à coup sur leurs sièges poudreux,
Ouvrent leurs yeux de pierre et chuchotent entre (eux ;
Quand, aux flancs du portail où l'enfer se lamente,
Secouant dans la nuit son écaille éclatante,
Se vautre lourdement sur le granit doré
Quelque monstre hideux par les ans éventré,
Et que, debout en haut de la flèche gothique,
L'ange au front inspiré, soupirant un cantique,
Etend, comme pour fuir au sein des cieux profonds,
Son aile qui blanchit sous de pâles rayons :
Ce n'est pas le soleil plongeant dans sa fournaise,
Mirage où l'œil voit tout, désert, donjon, falaise,
Lac de soufre où scintille une île de rubis,
Babylone écroulée où rêvent des ibis,
Gigantesques oiseaux dont les ailes cuivrées
Planent en flamboyant sur des plages dorées !...
Non, ce n'est pas cela, mais vos pieds andalous,
Mais vos beaux yeux d'archange au regard chaste et (doux,
Mais votre front tout blanc sous vos cheveux d'é- (bène,
Ce sein que le velours presse et contient à peine.
Cette épaule nacrée et ce cou tant divin.
Voilà, je vous le jure, ô mon beau séraphin !
Ce que regretteraient mes yeux sur toutes choses,
Si vous les arrachiez de vos beaux ongles roses.

CONSTANT GUÉROULT.

Les costumes de théâtre et la mode

Les costumes de théâtre ont toujours exercé une influence singulière sur les vêtements de la ville. Cette influence s'est particulièrement manifestée, on le comprendra facilement, du jour où les femmes ont été admises sur la scène.

Toutefois, aux époques les plus reculées de l'art dramatique, on pourrait déjà trouver des preuves de la servitude de la mode à ce point de vue.

Ainsi, il ne serait pas impossible de montrer Laïs cherchant à imiter dans sa coiffure l'arrangement des cheveux de l'athlète Eubotas, de Cyrène, qu'elle devait épouser plus tard. De leur côté, Bathyle et Pylade, célèbres mimes, virent plus d'une fois les plus fières patriciennes envahir leurs vestiaires et étudier leurs costumes, dont elles affectaient de copier les ornements.

Mais, sans remonter aussi loin, il est aisé d'établir que les costumes de théâtre n'ont pas attendu les temps modernes pour s'imposer à la ville.

Charles Sorel en 1633, dans sa *Vraie histoire comique de Francion*, nous dit en parlant de la femme d'un de ses héros : « Mademoiselle sa femme avait une jupe de satin jaune, une robe à l'ange, si bien mise, un collet si bien monté que je ne puis la comparer qu'à la pucelle Saint-Georges qui est dans les églises, ou à ces poupées que les atournesses ont à leurs portes. »

Or, les robes à l'ange ou à la vierge, que les femmes portèrent en 1640, dont elles se paraient de nouveau au commencement de notre siècle, et qui sont encore de mise pour les jeunes filles, avaient été copiées sur les costumes du *Mystère de la Passion*.

Mlle Marthe le Bochois, cantatrice en vogue au dix-septième siècle, avait d'assez vilains bras, qu'elle s'efforçait de dissimuler. Le 15 janvier 1684, jour de la première représentation d'*Amadis*, opéra de Quinault et Lulli, elle parut dans le rôle d'Arcabonne avec des manches longues à la mode des Perses. Quelques jours après, les manches *Amadis* étaient adoptées par toutes les femmes.

Le 4 avril 1692, le prince d'Orange croyant surprendre nos troupes campées à Steinkerque (Hainaut), tomba à l'improviste avec toute son armée sur les soldats du maréchal de Luxembourg. Les officiers, éveillés en sursaut, n'eurent que le temps de passer un vêtement et de courir au combat, ce qui n'empêcha pas le prince d'Orange d'être battu. Le jour même où la nouvelle de cette victoire arriva à Paris, Mlle le Bochois se montra dans le rôle de Thétis, de l'opéra de *Thétis et Pélée*, de Fontenelle et Colasse, avec une cravate de dentelles, jetée sur son costume de théâtre, négligemment nouée, pour rappeler la toilette inachevée de nos officiers victorieux. L'allusion fut saisie. L'artiste eut un succès prodigieux et le lendemain, toutes les élégantes se paraient de la *Steinkerque*.

Jusqu'en 1703, les femmes portaient les robes troussées et attachées sur le côté ; mais voilà que Mme Dancourt vient jouer le rôle de Glycérie de l'*Andrienne* avec une robe longue, ouverte et abattue. Ce déshabillé n'avait rien de grec ; mais il plut infiniment et nous donna les robes à l'*Andrienne*.

L'Opéra brûle en 1763, et nos coquettes adoptent la nuance tison d'Opéra, en attendant qu'elles raffolent de la *couleur Opéra brûlé* (1781).

Avant cette époque, Mlle de Camargo se montre en petits souliers coquets, mignonne chaussure qui faisait valoir l'élégance de son pied charmant. Vite, toutes les femmes se persuadent qu'elles n'ont qu'à se chausser ainsi pour avoir un joli pied. Les souliers à *la Camargo* font rage, et le cordonnier de la maîtresse du comte de Melun fait fortune.

Disons en passant que Mlle Camargo a inauguré le règne des jupes courtes et des caleçons au théâtre pour les danseuses.

En 1765, les femmes empruntèrent les bonnets à la Gertrude à l'opéra-comique *Isabelle et Gertrude* de Favart et Blaise ; en 1768, les bonnets à *la moissonneuse et à la glaneuse*, à l'opéra-comique de Favart et Dussi, *les Moissonneuses*.

Le 16 avril 1774, Gluck fait représenter, en collaboration avec Durollet et Racine, son *Iphigénie en Aulide*. La virtuose chargée du rôle de la fille d'Agamemnon se montre, pour marcher au supplice, coiffée d'une façon nouvelle. Elle portait une couronne de fleurs noires, surmontée d'un croissant d'argent ; cette couronne était accompagnée d'un long voile blanc qui flottait en arrière. Immédiatement les dames adoptèrent et portèrent la coiffure lugubre à l'*Iphigénie*.

Après les représentations d'*Athalie* au théâtre de la cour, en 1780, les élégantes revêtirent la *tunique* des lévites juifs. Vers le même temps, elles se coiffèrent à la *doux sommeil*, coiffure empruntée à l'opéra d'*Athys* (de Quinault et Lulli), remis en trois actes par Marmontel, musique de Piccini.

Ce fut à un costume de théâtre que les étoffes de soie changeantes durent leur vogue. En 1783, Dezèdes fit représenter son charmant opéra-comique *Blaise et Babet*. La séduisante Mme Dugazon avait, dans le rôle de Babet, une jupe de soie bleue tramée de rose, d'un effet merveilleux. Les femmes s'engouèrent de cette nuance à double reflet, et la veste de *Blaise et Babet* fut de rigueur.

Mme Dugazon fit encore la fortune des coiffures *à la Nina*, d'après son costume dans l'opéra de ce nom, œuvre de Dalayrac et Marsollier (1786).

Kreutzer donne, en 1791, *Paul et Virginie*, et les coiffures *à la créole*, avec le madras de rigueur, font aussitôt fureur.

En 1798, l'opéra de *Primerose*, autre opéra comique de Dalayrac, met à la mode les chapeaux *à la Primerose*.

Vinrent plus tard les ceintures *à la Praxitèle*, copiées sur un costume de l'opéra de M. Devismes.

Nous citerons encore les robes *à la Jean de Paris*, en 1812, de Boïeldieu; les coiffures *à la chinoise*, empruntées à Mme Albert dans la pièce de *Nida ou le laboureur chinois*, de Berton (1813).

Madame Albert était la plus jolie actrice de Paris. Elle parut, les cheveux relevés à la chinoise, avec des épingles d'or à perles d'or pendantes et la figure complétement dégagée. L'effet fut prodigieux! Les autres artistes adoptèrent sans retard cette coiffure originale, Psyché, Vénus, Iphigénie, Antoine, se montrèrent coiffées à la chinoise, vêtues à la grecque ou à la romaine. Les femmes du monde s'emparèrent de la coiffure à la chinoise, sans se préoccuper si cela seyait à leur visage.

La coiffure à la neige date de 1833 et de la première représentation de l'opéra d'Auber; les robes *à la Dame Blanche*, du chef-d'œuvre de Boïeldieu; les bonnets *à la Fiancée* doivent leur vogue à l'opéra d'Auber, comme les couleurs *Solitaire*, *petites Danaïdes*, *Robin des Bois*, doivent leur succès aux pièces de théâtre de ce nom.

De nos jours, le théâtre a une influence moins grande sur la mode, en ce sens qu'on n'affecte plus autant de donner aux toilettes le nom des rôles ou des pièces; mais cette influence s'exerce d'une autre façon.

Les pièces modernes sont surtout des pièces contemporaines. Dumas, Sardou, Legouvé, Emile Augier, Octave Feuillet, ne font pas de comédie à costume. La toilette de ville est à l'ordre du jour; mais les artistes se vengent en donnant à ces toilettes des proportions luxueuses inouïes, non-seulement par la richesse des étoffes, mais aussi par l'élégance des garnitures, l'exactitude de l'ajustement, et nos femmes du monde viennent assez souvent prendre le ton au Théâtre-Français et au Gymnase; les couturières et les faiseuses de nos grandes comédiennes sont fort recherchées, particulièrement par les femmes de la gentry parisienne.

Le faux n'existe presque plus au théâtre en fait de toilettes et de costumes, et il n'est pas rare de voir des comédiennes consacrer plusieurs milliers de francs à une ou deux robes! Souvent même, parodiant le mot de Buffon à propos du style, on peut dire d'une femme de théâtre, ce qui n'est pas la même chose qu'une comédienne, que son talent est tout dans sa toilette.

E.-M. DE LYDEN.

NÉCROLOGIE

—

Les auteurs dramatiques français viennent de perdre leur doyen.

Félix-Auguste Duvert, qui vient de mourir, était né à Paris le 13 janvier 1795. Sa première pièce, jouée au Gymnase en 1823, avait pour titre : *les Frères de lait*. Elle fut reçue grâce à la recommandation de M. Viennet, qui faisait alors partie du comité de lecture du Gymnase.

Peu d'auteurs ont autant produit que Duvert. Presque toutes ses pièces ont été faites en collaboration avec Lauzanne.. La liste en serait trop longue; nous citerons entr'autres ouvrages qui eurent un long et vrai succès :

« Heur et Malheur, Mademoiselle Marguerite,
» les Cabinets particuliers, Prosper et Vincent,
» Un Scandale, Renaudin de Caen, le Mari de la
» Dame de chœurs, la Laitière et les deux Chas-
» seurs, le Plastron, la Famille du Fumiste,
» Riche d'amour, Robinson, le Supplice de Tan-
» tale, les Intimes, la Sœur de Jocrisse, les Gants
» jaunes, le Père de Famille, le Diable, l'Ome-
» lette fantastique, le Grand Palatin, l'Homme
» blasé, un Queue-Rouge, etc. »

Arnal était le héros de ces vaudevilles remplis d'esprit et tous fort amusants. Avec lui les pièces de Duvert et Lauzanne ont disparu, mais les noms de ces deux excellents auteurs ont survécu, et nous leur devons un souvenir au moment où Duvert descend dans la tombe.

Aussi, une foule nombreuse, composée en très-grande partie d'auteurs et d'artistes dramatiques, a tenu à honneur d'accompagner à sa dernière demeure le regrettable et fécond vaudevilliste.

Parmi les notabilités qui composaient le cortége, nous avons remarqué MM. Camille Doucet, Alexandre Dumas, Jules Barbier, Auguste Maquet, Albéric Second, Montigny, Roger, Raymond-Deslandes, Harmant, Michel Masson, Laurent-Jan, Ludovic et Léon Halévy, Emile de Najac, Duru, etc., etc.

Le deuil était conduit par M. Lauzanne, gendre et collaborateur du défunt.

Au cimetière, M. Jules Barbier a prononcé, au nom de la commission de la Société des auteurs dramatiques, un remarquable discours dans lequel il a retracé la laborieuse et brillante carrière littéraire de l'auteur de tant d'œuvres originales et charmantes.

ÉTRANGER

—

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — Le théâtre royal de la Monnaie vient de reprendre avec succès la *Muette* et *Guillaume Tell*. L'interprétation de la *Muette* a été excellente dans son ensemble. M. Tournié, chargé du rôle de Mazaniello, s'en est acquitté d'une façon qui le classe parmi les bons ténors de grand opéra. — M. Devoyod et Mlle Hamackers sont toujours les artistes de talent qu'on connaît et pour lesquels la critique est réduite chaque fois à tresser des couronnes. Le rôle de Fenella a été mimé avec intelligence par Mme Judith David, première danseuse. Quant au second ténor, M. Pellin, on le trouve insuffisant. Nous rendrons compte de *Guillaume Tell* dans un prochain courrier.

— M. Halanzier, directeur de l'Opéra de Paris, a bien voulu mettre à la disposition des directeurs de la Monnaie, Mme Fursh-Madier, falcon, qui créera le principal rôle dans l'*Aïda* de Verdi. Mme Fursh-Madier est engagée pour le restant de la campagne théâtrale.

— M. Delvil, directeur des Galeries, après avoir acquis la propriété de l'*Ami Fritz*, vient d'acheter le manuscrit de la nouvelle pièce de Meilhac et Halévy, destinée au Palais-Royal.

— Le théâtre du Parc a représenté cette semaine *Fromont jeune et Risler aîné*. Le roman de M. Daudet, que tout le monde littéraire connaît, étudié, fouillé, plein de détails charmants, a perdu de sa saveur en étant transporté sur la scène. Mais tel qu'il est conçu et charpenté, cet ouvrage se présente au public avec toutes les chances de succès, et il faut savoir gré à Mme Micheau de sa louable initiative, qui consiste à nous exhiber les dernières nouveautés parisiennes.

L'interprétation de *Fromont jeune* n'a pas été tout à fait irréprochable. Le côté des hommes surtout a été faible; MM. Darmand, Tetrel, Serret et Tony-Riom ne sont pas à la hauteur de leurs rôles; Mmes Juliette Clarence et A. Kelly ont bien rendu les personnages de Sidonie et de Fromont; M. Legrenay et M. Lebrun ont eu chacun leur bonne part de succès dans le cours de l'ouvrage. La direction du Parc a apporté les plus grands soins à la mise en scène, qui est somptueuse et du meilleur goût. Les décors du deuxième et du troisième acte sont très-réussis.

— Le théâtre National joue cette semaine *Marie de Bourgogne*, opéra de Miry, pour les débuts de Mme Devolder et de M. Marcel Devries.

— Aux Délassements, c'est *Ruy-Blas* qui tient l'affiche... On ne se refuse plus rien dans les petits théâtres.

*
* *

PROVINCES BELGES. — **Anvers.** — Tous les artistes présentés ont été admis au ballotage. — Mme Nilsson viendra donner, le 4 novembre, une représentation au théâtre royal. — On annonce l'engagement de M. Mengal, laruette.

Liége. — Bon début de Mme Parrizi, contralto, dans le *Trouvère*. — *Carmen* passera le 1er novembre, avec Mlle Gérald dans le principal rôle.— *Piccolino* sera joué en janvier. — Il est question d'une représentation de Mme Nilsson et de M. Rossi. — Le théâtre du Gymnase répète la *Petite Mariée*, qui succédera à *Mme Angot*. — Le pavillon de Flore met à l'étude les *Dominos roses*, de Hennequin et Delacour.

Gand — Ont été admis : Mlle Cécile Mézeray, première chanteuse, et M. Séran, ténor léger; on a refusé la première dugazon, la première basse et le deuxième ténor.

Mons. — Acceptation de Mlle Delanoue, première dugazon, et de M. Descilleuls, baryton; rejet de Mlle Jouanny, première chanteuse, et de M. Cifolelli, laruette. — Le directeur du Grand-Théâtre, M. Potel, en l'absence d'un de ses artistes, avait endossé le costume de Mac-Irton (*Dame Blanche*). A peine eut-il fait son entrée sur la scène, qu'une violente tempête éclata tout à coup. Cris, sifflets, huées, trompettes en bois et *cris-cris*, le public des loges et du paradis mit tout cela en œuvre et se conduisit comme le dernier des gamins. Nous assistions à la représentation, nous en sommes sorti péniblement impressionné.

Bruges. — Résultat du ballotage : admis, M. Delparte, premier ténor; Croulebois, trial; Bléau, laruette; Mme Ida Milton, première chanteuse. Rejetés : la première dugazon et la première basse.

Ostende. — Le conseil communal d'Ostende a nommé M. Delparte directeur du théâtre de cette ville pour la campagne 1876-1877.

Verviers. — Les deux ténors et le baryton n'ont pas réussi.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

Au moment où nous mettons sous presse doit avoir lieu, au Théâtre-Historique, la première représentation de la *Comtesse de Lérins*, drame nouveau en cinq actes et sept tableaux; à jeudi pour le compte rendu.

— C'est pour ce soir, 26 octobre, qu'est fixée l'ouverture du théâtre de M. Ballande. Le directeur a fort heureusement changé l'entrée, autrefois si étroite, de l'ancien théâtre Déjazet. La nouvelle façade est élégante et sévère : elle consiste en un chambranle en porphyre rouge. Au dessus de la porte, un masque tragique en bronze vert antique.

L'inscription en lettres d'or porte ces mots :
Troisième Théâtre-Français.

— A l'Opéra, Mlle Sangalli, qui est à peu près remise de son indisposition, a pu reprendre les études de *Sylvia*.

A l'occasion de sa rentrée, il n'y aura plus d'entr'acte après la scène de la Grotte, qui sera immédiatement suivie du tableau si plein de lumière de la fête de Bacchus.

Cette modification sera des plus heureuses; par le fait, le ballet de *Sylvia* se trouvera réduit à deux actes.

C'est ainsi, du reste, qu'il sera représenté dans quelques mois à l'Opéra de Vienne.

— A la Comédie-Française, l'*Ami Fritz* est retardé jusqu'à la fin de novembre.

La partie musicale, confiée à M. Henri Maré

chal, déjà applaudi à l'Opéra-Comique pour sa charmante partition des *Amoureux de Catherine*, aura une certaine importance.

Nous entendrons au premier acte une sérénade avec partie écrite pour premier violon.

Au second acte, un chœur au lever et au baisser du rideau.

Au troisième acte, une romance chantée par Mlle Reichemberg et dont le refrain sera dit par M. Febvre, chargé du rôle de Fritz.

Les chœurs seront chantés par les élèves du Conservatoire.

— Au théâtre de l'Odéon, les *Danicheff* quitteront définitivement l'affiche du soir à la fin du mois. Ils reparaîtront immédiatement sur les affiches des représentations diurnes que donne ce théâtre depuis quelques dimanches.

Le *Grand Frère*, la pièce en vers de M. Pierre Elzéar, escortée de deux comédies en un acte, fournira le spectacle coupé qui précédera l'*Hetman*, de M. Théodore de Banville, que l'on répète très activement.

Ne quittons pas l'Odéon sans dire que Mme Elise Picard vient d'être rengagée pour créer un rôle important dans la pièce arrangée par M. Edouard Cadol, et dont le principal auteur est encore inconnu.

— Les répétitions d'orchestre de la *Forza del Destino*, de Verdi, ont commencé au Théâtre-Italien.

Les chœurs, qui sont d'une grande importance dans cette œuvre, sont prêts.

Tous les artistes sont arrivés. Mlles Borghi-Mamo et Parsi, le ténor Aramburo, les barytons Pandolfini, de Reszké, la basse Nannetti, qui interprètent les principaux rôles, ont déjà pris part aux études. Chœurs, orchestre, chanteurs et danseuses répéteront soir et matin d'ici au 31 octobre, jour de l'ouverture. Costumes et décors sont terminés.

Après la *Forza del Destino*, la direction reprendra *Aïda*. Mlle Singer, qui doit remplacer Mme Stolz dans le rôle d'*Aïda*, est à Paris depuis quelques jours.

— La direction du Théâtre-Italien vient de signer un traité pour les mois de janvier et de février avec Mme Albani.

La rentrée de cette cantatrice se fera par *Lucia*. Elle chantera ensuite *la Linda*, *la Sonnambula*, Gilda de *Rigoletto*, Elva d'*I Puritani*, et Zerline de *Don Juan*.

— M. Frédéric Boyer vient de rompre son traité avec M. Vizentini et de signer à de magnifiques conditions avec M. Carvalho.

— Encouragé par le grand et légitime succès que Mlle Marimon vient d'obtenir dans *Giralda*, M. Vizentini aurait l'intention de monter pour sa nouvelle pensionnaire la *Perle du Brésil*, de Félicien David, avec Duchesne et Bouhy dans les deux rôles d'homme.

Une précieuse découverte. — Un savant russe, le Dr *Jochelson*, vient de faire une découverte qui intéresse toute l'humanité. C'est un anti-névralgique, appelé ANISINE-MARC, tout à fait inoffensif, qui supprime en *quelques secondes* toutes les douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc. Il suffit de tremper un pinceau dans l'ANISINE-MARC, le passer sur les parties douloureuses, et on est guéri instantanément. L'action est tellement merveilleuse que l'on croit assister à un miracle. Le secret de ne plus souffrir est donc enfin arraché à la nature, grâce aux recherches d'un grand savant. — L'ANISINE-MARC, préparée par un pharmacien de Paris, est en vente, 22, rue Le Peletier. Prix, 5 fr., et par la poste *franco*, 5 fr. 50.

Compagnie générale des Transports Parisiens par le matériel des Omnibus.

Toute la presse parisienne s'occupe en ce moment de cette nouvelle entreprise qui est appelée à un grand succès. La Compagnie générale des Omnibus vient de lui concéder le droit exclusif de faire adapter à l'arrière et à gauche de tous ses omnibus et tramways, une boîte d'une certaine dimension destinée à recevoir des paquets, des colis, des imprimés, des journaux, des objets divers, qui seront distribués à domicile par des employés spéciaux, avec une rapidité et une exactitude inconnues jusqu'à ce jour. Les cent bureaux de station et de correspondance installés dans tous les quartiers seront mis à la disposition de ce nouveau factage. Neuf mille courses d'omnibus ont lieu chaque jour dans Paris; on voit, sans entrer dans les détails, quels immenses moyens d'action possède la *Compagnie des Transports Parisiens*.

Mais là ne se borne pas son exploitation. La Compagnie des Omnibus lui fournira aussi, chaque jour, mille chevaux pour faire pendant la semaine un service accéléré de grande messagerie et de camionnage. Ces chevaux serviront le dimanche à établir des transports supplémentaires de voyageurs, réclamés depuis longtemps par le public.

La Compagnie des Omnibus est trop sérieuse et trop prudente pour avoir accordé un pareil monopole, la transformation de ses voitures, l'occupation de ses bureaux et de ses immeubles, sans avoir étudié préalablement quels pourraient en être les résultats. Or, sa conviction à ce sujet a été telle qu'elle s'est réservée seulement, comme redevance, de prendre part aux bénéfices. La ville de Paris était aussi intéressée dans la question, car elle a droit à une partie des dividendes de la Compagnie des Omnibus. Elle a prévu que cette entreprise serait très-lucrative puisque le Préfet de la Seine et le Préfet de police ont donné les autorisations nécessaires pour le fonctionnement immédiat de ce nouveau service public.

Les actions de la Compagnie Générale des Transports Parisiens font déjà prime, et l'on peut s'attendre à les voir atteindre des cours en rapport avec les gros dividendes qu'elles toucheront. Ceux qui voudront profiter d'une aussi belle occasion de placer leur capitaux feront bien de se hâter.

VALENTINO. La direction de ce splendide établissement, unique dans son genre, et dont le succès va toujours en grandissant, nous annonce la transformation de son Palais en magnifique jardin ou Danseurs et Danseuses pourront se reposer et respirer. La seconde Fête de ce genre aura lieu le samedi 28 octobre courant, de 8 heures du soir à minuit. Brillant orchestre sous la direction de DERANSART, quadrilles nouveaux les plus en vogue et feux de Bengale.

FRASCATI Rien de plus gai que les bals de Frascati, le beau monde s'y porte en foule. Les recettes, malgré l'été de la Saint-Martin, suivent toujours une marche croissante La beauté de la salle, la verve et l'entrain d'Arban, son répertoire inimitable et toujours renouvelé, son entraînant orchestre, voilà les causes de la vogue continue dont jouit ce splendide établissement.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

VILLE DE MADRID

—

Conversion de l'Emprunt 1868.

Les porteurs d'obligations de l'emprunt 1868 sont informés que, par *décision du Conseil municipal* de Madrid, en date du 4 mars 1876, lesdites obligations doivent être converties en *obligations de l'emprunt* 1861.

Cet emprunt, approuvé par décret royal du 21 août 1861, est *garanti* par les *octrois*, les *revenus* de toute nature et l'ensemble des *propriétés* de la Ville.

Les obligations de l'emprunt 1861 sont de 1,000 réaux (250 fr. chacune); elles sont amortissables en 37 ans et rapportent 15 fr. d'intérêts annuels. La conversion aura lieu aux conditions suivantes :

1° **Cinq** obligations de l'emprunt 1868 seront échangées contre **une** obligation de 1,000 réaux (250 fr.) de l'emprunt 1861.

2° Les *primes* ou *obligations* sorties aux tirages effectués sur l'emprunt 1868 seront *remboursées* au moyen d'un nombre suffisant d'obligations 1861 pour en payer le montant.

3° Les *coupons arriérés* de l'emprunt 1868 seront échangés contre un récépissé amortissable, par voie d'enchères, au moyen d'un fonds d'amortissement annuel de 250,000 fr. au minimum.

4° Les titres, dont le nombre présenté à l'échange serait inférieur à cinq, recevront des *récépissés provisoires* qui pourront être réunis pour obtenir une obligation entière.

Les opérations d'échange et de conversion s'effectueront, à partir du 1er *novembre*, chez :

M. HENRI DE LAMONTA, banquier,

rue Taitbout, 51, à Paris,

exclusivement chargé de cette conversion, pour *la France* et *l'étranger*, par décision du Conseil municipal de Madrid du 11 juillet 1876.

MM. les porteurs d'obligations 1868 peuvent, dès aujourd'hui, adresser *directement* leurs titres, par lettre recommandée, à M. **H. de Lamonta**, *banquier*, 51, *rue Taitbout.*

ÉCHOS D'ALSACE, valse, par C. Sieg, fait fureur. Pr. 2 fr. f°. Mackar, 22, pass. d. Panoramas, Paris.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

MET EN **SOUSCRIPTION PUBLIQUE**

6,850 Actions de 500 Francs

DE LA

COMPAGNIE GÉNÉRALE

DES

TRANSPORTS PARISIENS

PAR LE

MATÉRIEL DES OMNIBUS

SOCIÉTÉ ANONYME

Au capital de Cinq millions de francs

Constituée conformément à la loi.

CHAQUE ACTION DONNE DROIT:

1° *A une part proportionnelle dans l'actif social*;

2° *A un intérêt de* **5 0/0** *sur les sommes versées, payable les 1er avril et 1er octobre*;

3° *A* **85 0/0** *dans les bénéfices*;

et 4° Au remboursement à **500** *fr. et au remplacement du titre amorti par une action de jouissance participant aux bénéfices restants.*

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

En souscrivant	50 fr.
A la répartition (du 5 au 10 novembre)	75
Du 1er au 5 décembre 1876	75
Du 1er au 5 février 1877	100
Du 1er au 5 avril 1877	100
Du 1er au 5 juillet 1877	110
	510 fr.

Ces actions seront délivrées au prix de 505 fr. aux souscripteurs qui libéreront leurs titres intégralement à la répartition.

Les intérêts sur les versements en retard seront de **6 0/0**.

Un titre provisoire, portant les versements, sera délivré après la répartition. Le titre définitif sera remis en échange du dernier versement.

La COMPAGNIE GÉNÉRALE DES TRANSPORTS PARISIENS PAR LE MATÉRIEL DES OMNIBUS a pour objet principal : le service des messageries, le transport des colis, objets divers, etc., le service des commissions, la distribution des imprimés, les expéditions contre remboursement, les encaissements des effets de commerce, etc., dans Paris et le département de la Seine.

Les avantages spéciaux de cette entreprise résultent d'un **traité passé avec la Compagnie générale des Omnibus de Paris** *et approuvé par M. le Préfet de la Seine et par M. le Préfet de police.* Ce traité concède à la COMPAGNIE DES TRANSPORTS PARISIENS le droit exclusif d'employer pour son exploitation les omnibus, la cavalerie, le matériel, les bureaux et immeubles de la Compagnie des Omnibus. Ces moyens d'action sont tellement puissants et économiques, qu'aucune entreprise de ce genre ne saurait atteindre le bon marché, la célérité et l'exactitude dont le service des omnibus a donné la preuve depuis tant d'années

En un mot, le privilège exclusif d'exploitation sur lequel reposent les actions des TRANSPORTS PARISIENS, *en fait un* **placement exceptionnellement avantageux.**

Les formalités seront remplies pour l'admission des titres à la Cote officielle de la Bourse de Paris.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

Les Jeudi 26 et Vendredi 27 Octobre 1876

A LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

18, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Les coupons échus et tous titres négociables le jour de leur réception, seront acceptés en paiement **sans commission.**

Les Souscriptions peuvent être adressées, **DÈS MAINTENANT**, à M. le Directeur de la SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE.

Des notices détaillées seront envoyées FRANCO *sur demande.*

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 824e livraison (21 octobre 1876). — TEXTE : La Dalmatie, par M. Charles Yriatre. 1873. Texte et dessins inédits. — QUINZE DESSINS de E. Grandsire, Petot, Stop, Valerio, Vierge et Ph. Benoist.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS — Bd St-Denis, 26

---

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE

pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

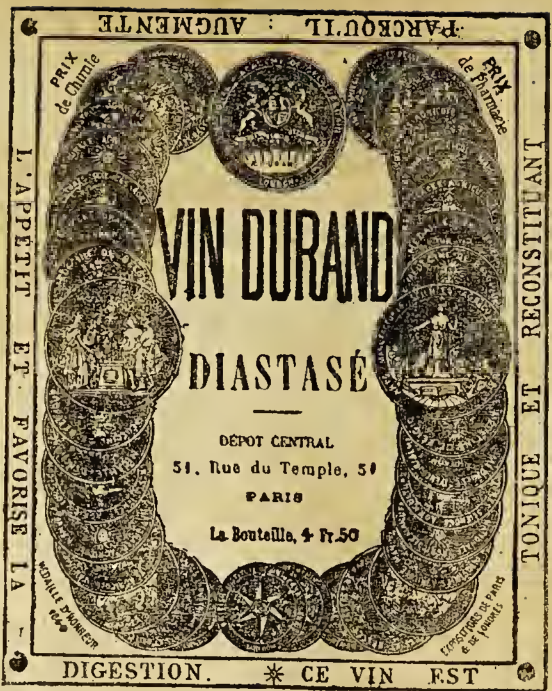
AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

UX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression : c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.



Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

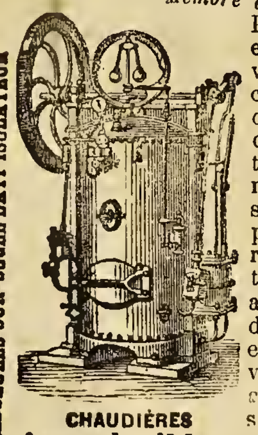
MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Médaille de Progrès à Vienne 1873

Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Anglade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles *nettoyage facile*

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

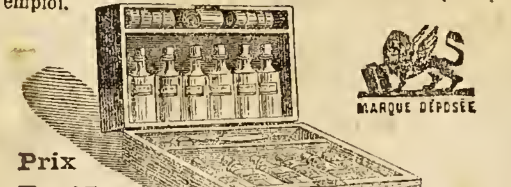
NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorragies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec indicateur pratique de l'emploi.



MARQUE DÉPOSÉE

Prix Fr. 17

DÉPOTS A PARIS : *Pharmacie* **MOULIN**, *rue Louis-le-Grand*, 30 **DELABARRE**, *rue Montmartre*, 4.

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczemas,** psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Hué**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

MALADIES DES FEMMES Madame LACHAPELLE, Maît — Traitement sans repos ni rég des femmes, inflamations, suite d tions, déplacement des organes, et souvent ignorées des stérilité pitations, faiblesses, maladies ne etc. — Les moyens que Mme emploie sont le résultat de longu et d'observations pratiques, da spécial de ces affections. Cons jours, de 3 à 5 heures, rue du Mo les Tuileries.)

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLERY, à Marseille.

MOUTARDE BLANCHE DE SANTÉ

GUÉRISON CERTAINE, par son emploi, de toutes les **Maladies de l'eston** *Gastrites, Gastralgies*), **de celles des Intestins et du Foie, des Dartres, des Hém Congestions,** des **Constipations opiniâtres,** des **Rhumatismes, des Affectio** MM. Trousseau et Pidoux, dans leur *Traité de Thérapeutique*, recommandent d'une man culière ce médicament comme en ayant obtenu les meilleurs résultats dans les différentes **DIDIER**, 20, *boulevard Poissonnière*, 20, **Paris.**

SANTÉ À TOUS SANS MÉDEC

Par la délicieuse Farine de Sa

REVALESCIÈRE DU BA

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POI REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CE BILE ET SANG LES PLUS MALADES

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PA

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, P

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipatio mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, n vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthm étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faibles anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou apr compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,00 pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viand échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur s dormir, ayant toujours le cieux gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asth* fements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipati* 9 ans. C'était terrible, et des méde avaient déclaré qu'il n'y avait pa guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, e blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dép les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

RUE du BAC et RUE de l'UNIVERSITÉ — **RUE du BAC et RUE de l'UN**

AU PETIT ST-THOMAS

EXPOSITION GÉNÉRAL

Aujourd'hui et jours suivants

MISE EN VENTE ***d'Opérations Remarquables*** **et présentant de TRÈS GRANDES OCCASIONS en** ***inages, Etoffes de fantaisie, Draperie, Bonneterie, Ganterie, Châles, Lingerie, Dentelles, llicots, Tissus pour Ameublements, Rideaux blancs, Tapis, Literie, etc., etc.***

RÉORGANISATION DES COMPTOIRS DE ROBES, COSTUMES et CONFECTIONS pour DAMES et pour EN

MODÈLES HAUTE NOUVEAUTÉ. — PRIX TRÈS MODÉRÉS

Envoi *franco* à partir de 25 fr. en France, Allemagne, Belgique, Hollande, Suisse, Londres et Italie septentrionale.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 181

PARIS-THEATRE

ALICE REGNAULT

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 2 au 8 Novembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXI

—

ALICE REGNAULT

—

Madame Alice Rgnault appartient au petit groupe de jeunes artistes laborieuses qui ne veulent point se contenter du succès immédiat que leur a valu au théâtre l'éclat de leur beauté. Ses progrès ont été constants depuis son point de départ, et je ne doute pas qu'elle ait pris pour objectif le talent des Blanche Pierson et des Léonide Leblanc, qui s'est formé petit à petit, mais sûrement, et se développe aujourd'hui de façon à satisfaire les plus exigeants.

C'est pour cela qu'elle a droit de figurer déjà dans la galerie du *Paris-Théâtre*, à côté d'Elise Damain, de Persoons et de quelques autres artistes tant aimables que nous nous sommes fait un plaisir de présenter à nos lecteurs.

Les premières études théâtrales d'Alice Regnault se sont faites en vue de l'opérette, et sous la direction de M. Cœdès, aussi habile professeur que compositeur distingué. Offenbach, ayant entendu Mme Regnault un jour, dans un concert, lui reconnut des qualités scéniques, et lui proposa un engagement aux Bouffes-Parisiens, qu'elle se hâta d'accepter.

Elle débuta donc sur le théâtre du passage Choiseul, dans la *Diva*, joua dans *Apothicaire et Perruquier*, mais ne fit pas un long stage sur cette petite scène, qu'elle quitta pour entrer aux Variétés, se destinant toujours, pour le moment, à l'opérette.

Après avoir créé un petit rôle dans les *Brigands*, d'Offenbach, elle eut un très grand succès de beauté plastique dans le *Trône d'Ecosse*, d'Hervé, où elle représentait un jeune colonel de horse-guards.

Beaucoup de jeunes femmes se seraient certainement contentées de ce genre de succès, qui se reproduisit pour Alice Regnault chaque fois qu'elle apparut sur la scène, rendant intéressants pour les yeux de petits personnages auxquels elle prêtait le concours de sa jeunesse et de ses charmes. Dans la *Belle-Hélène*, la *Grande-Duchesse*, *Orphée aux Enfers*, elle rendit à la direction des Variétés de réels services; mais son ambition visait plus haut que cela, lorsqu'une circonstance vint précieusement la servir.

L'opérette ayant eu un moment d'arrêt sur la scène du boulevard Montmartre, la comédie-vaudeville y reparut à nouveau. Dans le *Tour du Cadran*, Alice Regnault fut remarquée par M. Larochelle, qui lui trouva des dispositions pour la comédie, et lui proposa de venir jouer à Cluny le rôle important de Mme Landurel, dans une reprise des *Sceptiques*. La tâche était difficile pour la jeune artiste, qui n'avait jamais abordé une œuvre aussi sévère que celle de Félicien Mallefille. Cette pièce, en effet, primitivement destinée au Théâtre-Français, est écrite dans une langue élevée qu'on ne parle point sur les scènes d'opérette.

Alice Regnault dut donc sérieusement travailler pour prendre le ton et les allures de la grande comédie. Mais ses efforts ne furent point perdus. La presse, qui assistait tout entière à la reprise des *Sceptiques*, constata avec plaisir les progrès réels accomplis par une jeune femme dont elle n'avait guère appris, jusqu'à ce jour, qu'à saluer la beauté. On l'encouragea chaudement, on la suivit dans ses représentations, et cette bonne attention fut pour elle la planche de salut qui l'arracha aux cascades de l'opérette. Elle courut demander des leçons à Regnier, l'éminent sociétaire retraité du Théâtre-Français, et durant trois années son talent se forma sous les conseils de ce maître comédien.

Le succès qu'elle remporta à Cluny, aux côtés de Laferrière, dans la *Maison du Mari*, attira à nouveau sur elle l'attention de la critique, comme aussi celle des directeurs de nos théâtres de genre. MM. Dormeuil et Plunkett lui offrirent un engagement pour le Palais-Royal. On comprend facilement qu'elle n'hésita pas à le signer, car cela devait nécessairement lui permettre de se trouver plus facilement en vue de la presse et du public.

Depuis que Mme Alice Regnault est au théâtre du Palais-Royal, on a pu remarquer le soin qu'elle apporte dans l'interprétation des rôles qui lui sont confiés. Soit qu'elle reprenne un personnage déjà connu du public, ou qu'elle fasse une création, on sent que la jeune artiste vise à une certaine personnalité, tout en laissant voir le produit d'études sincères.

Parmi les ouvrages où elle a joué, je citerai, comme reprise : *Tricoche et Cacolet*, ce long et retentissant succès de Meilhac et Halevy, et *Mon mari est à Versailles*, charmante *piécette* encore au répertoire. Comme créations : le *Homard*, d'Edmond Gondinet, pièce où elle débuta et fut très remarquée ; puis la *Mi-Carême*, la *Boule*, dans laquelle sa vivacité, la franchise de sa verve et ses allures charmantes lui valurent de chaleureux applaudissements ; les *Samedis de Madame*, ouvrage médiocre qui tomba après quelques représentations, et enfin, ces jours-ci : l'*Avant-Scène*, d'Ernest Blum, où elle obtint également un succès mérité.

Alice Regnault a donc aujourd'hui déjà une petite situation sur la scène contemporaine ; la place qu'elle y tient est sans doute encore modeste, mais il est facile d'entrevoir que l'avenir de la jeune artiste est assuré. Continuant toujours à travailler sous la direction de Régnier, elle trouvera, à la fois, dans ses leçons et dans l'expérience qu'elle acquiert à la scène, le moyen de faire de notables progrès.

Heureusement douée par la nature sous le rapport physique, elle a pour elle la finesse des traits, le charme de la physionomie et une rare distinction. Sa taille, bien proportionnée, a la souplesse et l'élégance ; son geste est attachant et sa tenue tout à fait aimable. Jeune, intelligente, laborieuse et bien dirigée, elle ne peut donc manquer d'obtenir de beaux succès au théâtre, et le temps n'est pas loin où elle donnera raison au pronostic que nous tironsaujourd'hui de son talent.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THEATRES

OPÉRA-COMIQUE

Reprise du *Pré-aux-Clercs*. — Débuts de Mlle Derval

—

Toutes les fois que l'Opéra-Comique reprendra un des anciens chefs-d'œuvre du répertoire, il verra revenir à lui la foule empressée et heureuse d'applaudir.

Le *Pré-aux-Clercs* n'est point encore joué comme M. Carvalho souhaiterait certainement de l'entendre ; mais l'interprétation nouvelle offrait plus d'un intérêt. D'abord, une débutante jouait Isabelle, et elle avait pour elle la jeunesse et l'élégance ; de plus, la plus grande bienveillance lui était assurée, en raison de l'estime dont jouit justement son père, l'excellent comédien du Gymnase, actuellement régisseur général et véritable directeur de ce théâtre.

Mlle Derval a la voix claire et bien timbrée ; élève de Duprez, elle en a la méthode, chante avec goût et expression. Une grande émotion a paralysé un peu ses moyens ; mais la jeune débutante a su gagner la sympathie générale. Il y a en elle l'étoffe d'une véritable artiste pour l'Opéra-Comique. Nicot a chanté Mergy avec sa jolie voix et son ardeur si communicative. Bernard a joué Comminge d'une façon assez originale, et Barré a prouvé que pour représenter l'Italien Cantarelli, il ne suffisait pas de se montrer un excellent comédien comme Sainte-Foy, mais qu'il était bon d'avoir une voix et du style ; aussi a-t-il été fort applaudi. La soirée a donc été bonne pour tout le monde.

THÉATRE-HISTORIQUE

Première représentation de la *Comtesse de Lerins*, drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Louis Davyl.

—

On doit rendre justice à M. Castellano ; il fait tous ses efforts pour faire revivre le drame. Reprises et créations, maîtres anciens, auteurs nouveaux, étoiles de toutes grandeurs pour l'interprétation, il essaye un peu de tout et réussit quelquefois. Aujourd'hui, c'est mieux qu'une tentative honorable qu'il vient de remporter avec la *Comtesse de Lerins*, c'est un succès d'argent.

Le sujet traité par MM. D'Ennery et Louis Davyl n'est pas absolument neuf. L'*Outrage* et le *Bâtard* contiennent plus d'une scène analogue à celles que renferme leur nouvel ouvrage. Mais la charpente du drame, habilement construite, et l'incontestable valeur des détails, sont de nature à empoigner le public et suffiraient à assurer un succès de durée, si Mlle Fargueil, plus admirable que jamais, ne s'était chargée d'en faire, par son exécution, un véritable triomphe.

La comtesse de Lerins est tombée dans un piége infâme que lui a tendu un duc de Marcillac, espèce de Richelieu au petit pied. Sa vertu aurait su résister à toutes les séductions imaginables, mais elle a été victime de filtres et de parfums, comme cela était en usage du temps de la Régence.

Son mari, au retour d'une mission que lui avait fait confier le misérable séducteur, découvre que la malheureuse comtesse a un enfant, dont elle a nécessairement cherché à cacher la naissance. On comprend ses soupçons et les accusations dont il accable sa femme et aussi dans quelle atroce situation se trouve la comtesse de Lerins qui n'a rien à se reprocher.

Que va faire le comte ? C'est en vain qu'il veut obtenir de sa femme un aveu qui serait un mensonge ; il devra donc se contenter de chercher à tuer Marcillac, car il ne veut pas lui faire l'honneur d'une rencontre en duel régulier. Alors, se passent plusieurs scènes traitées avec une rare audace par les auteurs, et qui ont été rendues par Mlle Fargueil avec un art merveilleux.

Car tout en rendant justice à la pièce, nous devons constater que son interprétation par cette grande artiste en double la valeur. Il faut voir et entendre Mlle Fargueil lorsqu'elle proteste de son innocence en présence de son mari, comme aussi dans cette scène où elle trouve vide le berceau de son enfant. Il est impossible d'unir plus de vigueur à plus de science ; pas une seule personne dans la salle ne peut se soustraire à une pareille exécution ; aussi le succès a-t-il tenu du délire.

M. Chelles a de très grandes qualités comme jeune premier ; il a la parole émue et la tenue sympathique. M. Lacressonnière joue avec beaucoup d'autorité l'amiral de Lerins, et Mlle Schmidt est tout à fait touchante. On doit aussi des compliments à M. Gil Naza, talent très-inégal, mais acteur consciencieux et chargé d'ailleurs, dans cette circonstance, d'un rôle aussi difficile qu'antipathique.

La pièce est très-bien montée et obtiendra une grande vogue bien méritée. Voilà le Théâtre-Historique tout à fait dans la bonne voie, grâce à l'intelligence et à la hardiesse de son directeur.

FOLIES-DRAMATIQUES

—

Première représentation de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, paroles de MM. Clairville et Delacour, musique de M. Lacome.

—

MM. Clairville et Delacour ont confié à M. Lacome, après l'avoir rajeunie, une de leurs pièces anciennes : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*. Ainsi arrangé, le livret est bien dans la donnée des opérettes modernes, et M. Lacome, à qui l'on doit déjà, entr'autres ouvrages, la *Dot mal placée*, une fort jolie partition, a été des mieux inspirés en le couvrant d'airs et de morceaux d'ensemble très-mélodiques et très-réussis comme coupe scénique.

Le sujet est l'histoire de trois jeunes filles arrivant sans ressource aucune à Paris, et se lançant, chacune de leur côté, dans la vie, avec l'espérance d'atteindre un jour la fortune. Elles se donnent rendez-vous, dans un délai de cinq années, et, lorsqu'elles se retrouvent, l'une est à la tête du plus grand restaurant parisien alors en vogue, et les deux autres ne sont rien moins que la Dubarry et la Guimard, c'est-à-dire la courtisane reine de France et la première danseuse de l'Opéra, qui tient dans ses liens les plus gros financiers du jour.

L'amour traverse cette donnée sous les traits de Briolet, un joli garçon, aussi niais que fidèle à sa chère Jeanneton, et le tout est égayé par des quiproquos amusants.

La musique est vive, légère, fine, trop fine peut-être pour une opérette ; c'est du bon opéra-comique bouffon. Plus d'un air se retient facilement, et il y a plus d'un morceau d'ensemble de nature à intéresser.

Cette pièce servait de débuts à Mme Berthe Stuart, connue au Gymnase sous le nom de Mme Girardin, et à Mlle Gélabert, lauréat du Conservatoire de cette année. Toutes deux ont réussi, l'une par son esprit, son naturel charmant de comédienne, la seconde par son savoir musical et sa voix agréable et bien timbrée. Mme Prelly a plu beaucoup moins que ses deux camarades, malgré sa magnifique toilette du 3e acte. Milher est toujours amusant. Max-Simon est un Briolet aimable et gai ; Ernest Vois a chanté le rôle du marquis de Nocé en véritable artiste d'opéra-comique. Un débutant, M. Maugé, a été très-remarqué par la perfection avec laquelle il a détaillé le rôle d'un sergent dans les gardes françaises.

Belle mise en scène. Décors somptueux. Succès incontestable.

UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

(Suite)

IV

Un jour, pendant que Gérard regardait et écoutait sa voisine, il entendit frapper à sa porte. C'était un facteur du télégraphe qui lui portait une dépêche. Après en avoir donné le reçu, il se rapprocha de la fenêtre et brisa le cachet.

Le notaire qui, depuis qu'il était orphelin gérait sa très-mince fortune, lui mandait, dans le style sans ménagement que l'électricité a mis en usage :

« Vannes, juillet 18...

» Affreux malheur ! Chute de voiture. Votre cousin mort. Votre oncle mourant. Venez immédiatement. »

Gérard fut atteré.

Cet oncle était le frère de son père, et constituait avec son fils unique la seule famille qui lui restât. Gérard les aimait beaucoup, et ne pouvait sortir de l'accablement où le plongeait cette catastrophe inexpliquée, qui le laissait désormais absolument isolé dans le monde.

La brusque interruption de la musique le rappela à la réalité et lui fit reporter les yeux vers le pavillon.

La jeune fille, debout contre la fenêtre et les deux mains appuyées sur le bord, l'observait d'un regard plein d'interrogations inquiètes.

Gérard fit un geste désespéré.

Les yeux de la voisine insistèrent.

Se rappelant tout à coup qu'il allait être forcé de partir, il essaya de traduire cette pensée par la pantomime.

Elle manifesta qu'elle continuait à ne pas comprendre ; mais qu'elle tenait de plus en plus à connaître la cause des larmes qui inondaient, sans qu'il s'en aperçut, le visage de Gérard.

A bout d'arguments, celui-ci se précipita dans son antichambre, y saisit son sac de nuit et vint le poser avec affectation sur sa fenêtre.

La voisine devint affreusement pâle.

Elle avait compris qu'il partait. Mais pourquoi ? Ses yeux jusque-là si désespérément calmes, le demandaient maintenant avec une obstination passionnée.

Pouvant moins que jamais se résigner à partir sans lui avoir dit ce qui l'oppressait depuis si longtemps, Gérard brûla ses vaisseaux en lui montrant un papier plié en forme de lettre.

Elle hésita une seconde, fit un geste de consentement, puis, comme honteuse d'elle-même, elle tomba assise, en se cachant la figure dans ses mains.

Mais Gérard était déjà à sa table et écrivait.

Quoi ?...

Eh ! mon Dieu, qu'il l'adorait ; qu'il ne saurait vivre sans elle ; qu'il était prêt à bouleverser le monde pour l'obtenir : toutes les éternelles et éternellement adorables niaiseries qu'ont écrites, qu'écrivent et qu'écriront toujours les amoureux ; puis, s'apercevant qu'il avait rempli quatre pages sans avoir trouvé le moyen de donner le motif de son départ, il prit la dépêche, la joignit à la lettre, mit le tout dans une petite boîte en palissandre qui lui servait à serrer ses plumes, et lança celle-ci dans le pavillon où la jeune fille était toujours dans la même attitude désolée.

Au bruit, elle se redressa, s'empara de la boîte en jetant vers le fond de la pièce où elle se trouvait un regard exprimant l'inquiétude d'avoir été vue. Puis, rassurée, mais encore révoltée, elle fit un mouvement comme pour rejeter loin d'elle cet objet qui constatait sa faiblesse, le retint d'un geste convulsif, et, enfin, se précipita vers la fenêtre, et la ferma violemment, après avoir jeté à Gérard un regard plein de reproche et de désespoir.

Quelques heures plus tard, celui-ci partait encore plus désespéré qu'elle, car la fenêtre ne s'était pas rouverte, et la voisine n'avait pas reparu.

V

Huit jours plus tard, Gérard rentrait à Paris, et quoique seul héritier de son cousin et de son oncle, qu'il avait trouvé mort, il fut désormais à la tête de trente mille francs de rente, il n'eut garde de dédaigner la modeste chambre dont un si charmant voisinage faisait pour lui le plus splendide palais.

Il trouva chez sa concierge un billet ainsi conçu :

« Moi aussi je vous aime... Mais maintenant... adieu pour jamais !

» Lydie... »

Gérard escalada ses deux étages, entra dans sa chambre et courut à la fenêtre.

Celle du pavillon était ouverte, mais il était vide. Le piano, les rideaux et les meubles enlevés, et des débris de papier et de paille épars sur le parquet, ne laissaient aucun doute sur le départ de celle qui l'habitait.

Gérard, que la gravité des circonstances, et aussi, faut-il le dire ? la conscience de n'être plus un coureur d'héritière, rendaient audacieux, se mit en campagne immédiatement, et moyennant un billet de cent francs, avait, le soir même, recueilli les renseignements suivants :

Le comte de Baudrey, habitant de l'hôtel dont dépendait le pavillon, s'était brûlé la cervelle cinq jours avant, à la suite d'une perte de bourse d'un chiffre supérieur de beaucoup à celui de sa fortune. La comtesse et Mlle Lydie, sa fille, étaient parties aussitôt, abandonnant tout aux créanciers, et personne, pas même le notaire de la famille, ne savait, ou, au moins, ne voulait dire ce qu'elles étaient devenues.

Pendant un mois, Gérard remua ciel et terre et dépensa beaucoup d'argent, sans réussir à trouver leurs traces.

Chaque fois, après avoir échoué dans toutes ses recherches, il venait, désespéré, s'asseoir près de la fenêtre, et restait les yeux obstinément fixés sur celle du pavillon.

Mais la belle et mélodieuse fée qu'il n'avait appris à nommer qu'en la perdant, et qu'il perdait au moment où il pouvait prétendre à elle, Lydie ne reparut plus, et les chants d'amour alternés de deux rossignols nichés dans les vieux ormes du jardin, semblaient seuls à Gérard comme l'écho de son propre amour, hélas ! perdu.

Un jour, il se fit avancer par son notaire une année de son revenu, il paya d'avance une année de loyer de sa chambre, et partit, sans savoir où il allait, et se souciant encore moins de tout but autre que celui auquel il aspirait : l'oubli de lui-même.

VI

A un an de là, un jour du mois d'août, on se pressait, l'on se battait presque, pour entrer dans la salle de la *Grande Harmonie*, à Bruxelles.

C'était le concours d'opéra du Conservatoire, et l'on devait entendre pour la première fois, en public, une élève dont tous ses professeurs, et — chose plus significative — toutes ses condisciples disaient merveille depuis le commencement de l'année, sans qu'il eût été possible, malgré toutes les sollicitations, de la faire se produire au dehors.

Tout ce qu'on savait d'elle, c'est qu'elle se nommait Lydie Reybaud et était Française. Mais depuis son arrivée à Bruxelles, elle vivait seule avec sa mère, — une femme de grande mine — dans un modeste *quartier* du faubourg de Namur, ne voyant personne, et ne sortant que pour aller au Conservatoire, où leur politesse scrupuleuse, mais quelque peu hautaine, leur conciliait plus de respect que de sympathies, dont elles semblaient d'ailleurs peu désireuses.

Malgré quelques réserves sur sa personne et même sur sa beauté, que l'on admirait plus ou moins sans pouvoir la méconnaître, il n'y avait qu'une voix sur le talent de Mlle Lydie Reybaud. C'était, de l'aveu commun, et de ceux mêmes qui n'en parlaient que sur parole, une nouvelle étoile qui se levait au ciel de l'art, et qui devait prochainement faire pâlir toutes les autres. On assurait même que le directeur de *Her Majesty's Opera*, de Londres, arrivé la veille à Bruxelles, n'attendait, pour lui offrir un engagement splendide, que la proclamation de son triomphe dans l'audition actuelle.

La séance commença.

On avait choisi pour pièce de concours le premier acte de la *Sémiramis*, de Rossini, où deux rôles de contralto d'importance à peu près égale permettaient de mettre en présence de Mlle Reybaud une élève belge du nom de Van Maer, qui, seule, pouvait prétetendre et prétendait lui disputer le prix. Celle-ci, qui représentait la reine, avait ses partisans dans l'auditoire, et fut fort applaudie jusqu'à l'entrée en scène de sa rivale, qui jouait Assur.

Mais dès les premières mesures du récitatif de la nouvelle venue, le public, sentant qu'il avait affaire à une de ces puissances qui s'imposent d'elles-mêmes, éclata en un murmure sympathique, à peine traversé par une exclamation douteuse, aussitôt réprimée, murmure qui se transforma en frémissement attentif, quand la jeune et belle virtuose attaqua sa cavatine.

Mais qu'arrivait-il donc ?

Affreusement pâle et les yeux obstinément fixés sur le point de la salle où son entrée en scène avait provoqué un léger tumulte, elle ne semblait plus se rendre compte de la situation dans laquelle elle se trouvait, et chantait désormais comme dans un rêve. Sa voix hésitait et s'étranglait, et avait même par moment des intonations hasardées.

Les membres du jury de ce concours se regardaient, surpris ; le public était tombé à une température de glace, et la cavatine s'acheva au milieu d'un de ces silences tragiques, qui sont la leçon non moins des artistes que des rois.

Voyant faiblir sa rivale, la Van Maer puisa dans l'espoir retrouvé si inopinément des forces nouvelles, et montra, dans le duo, ce diable au corps, sans lequel l'art le plus exquis ne pénètre guère l'épiderme des foules. Sa cabale reprit courage, et l'une aidant l'autre, elles arrachèrent à cet auditoire d'abord rebelle, un triomphe d'autant plus complet qu'il avait été d'abord disputé.

Le jury suprême, le public, avait décidé. Il ne restait au jury qu'à formuler l'arrêt, et, ce fut

avec une expression de regret qu'il ne cherchait pas trop à dissimuler, que M. Fétis, le directeur du Conservatoire, le prononça.

Il n'y avait pas de premier grand prix, et le second était donné à Mlle Van Maer.

Mlle Lydie Reybaud, l'étoile de la veille, n'était même pas mentionnée.

VII

Le soir, dans un pauvre petit salon du faubourg de Namur, deux femmes causaient en confondant leurs baisers et leurs larmes.

— Mais enfin, disait la plus âgée, dis-moi donc, car je n'y comprends rien, comment cela est-il arrivé ?

— Ne me le demandez pas, mère, je vous en prie, car je n'en sais rien moi-même, répondait la plus jeune. Le mal en est fait et j'en suis bien assez malheureuse, puisque c'est une nouvelle année de résignation que je suis forcée de vous demander, et cela au moment où j'espérais pouvoir vous dédommager de celle qui vient de s'écouler.

— Ah ! il s'agit bien de moi, mon enfant. Voilà longtemps que j'ai pris mon parti de mon bonheur personnel. C'est toi seule qui me désoles... et aussi, ces malheureuses dettes de ton père que tu veux, comme moi, n'est-ce pas, acquitter ?

— Oui, certes. Mais vous verrez que tout s'arrangera.

— Soit, mais, en attendant, ce directeur ne vient pas et ne viendra probablement pas.

— Les Anglais n'apprécient que le succès tout fait. Il est probablement à cette heure chez mademoiselle Van Maer, qui lui fera beaucoup plus d'honneur et de recettes que je ne lui en aurais pu procurer, car je doute de plus en plus de ma vocation pour le théâtre. Est-ce que vous tenez beaucoup, mère, à ce que je monte sur les planches ?

— Non, certes, mais...

— Oui, je sais. Mais je donnerai des leçons, je chanterai dans les salons. Je gagnerai beaucoup d'argent... et nous payerons nos dettes. Vous verrez, mère, que tout s'arrangera et...

Elle tressaillit et s'arrêta. Un coup de sonnette venait de se faire entendre.

— Tiens, dit la mère, voilà que cela s'arrange déjà ; c'est notre directeur qui arrive.

— Je ne crois pas, répondit la jeune fille, en appuyant la main sur sa poitrine. Mère, reprit-elle, allez ouvrir, je vous en prie ; je vous dirai pourquoi plus tard.

Quelques secondes après, la mère rentra dans le salon accompagnée d'un jeune homme.

Celui-ci, c'est-à-dire Gérard, et la jeune fille, dans laquelle on a certainement reconnu Lydie de Baudrey, échangèrent un regard où il y avait des éclairs et des larmes, mais une infinité d'autres choses encore.

Tout à fait rassuré par ce regard — et aussi, en apercevant sur la cheminée du salon une certaine petite boîte en palissandre qu'il reconnut tout de suite — Gérard se retourna vers la vieille dame et lui dit d'un ton respectueux :

— Je me nomme Gérard de ... madame. Ma famille était honorablement connue en Bretagne, et je me suis toujours efforcé de conserver pures les traditions qu'elles m'a laissées. Je crois donc n'être pas indigne de demander à madame la comtesse de Baudrey...

— Vous savez notre nom, monsieur ? s'écria la vieille dame d'un accent à la fois hautain et confus.

— Oui, madame, répliqua Gérard. Mais, rassurez-vous, je ne l'ai dit à personne, et, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je vous demande l'autorisation d'offrir à mademoiselle votre fille un... engagement...

— Un engagement ! s'écrièrent en même temps la mère et la fille également surprises, quoique pour des motifs différents.

— Vous êtes directeur de théâtre, monsieur ? demanda la comtesse sérieusement, pendant que Lydie souriait.

— Non, madame ; mais j'aime passionnément la musique. Je connais et j'admire le talent de mademoiselle...

— Mais vous savez aussi son échec d'aujourd'hui ?

— Oui, mais je crois en connaître la cause, dit Gérard en souriant à Lydie, et malgré, ou plutôt à cause de cet échec, je lui propose un engagement... ah ! pas très splendide... trente mille francs par an seulement...

— Mais c'est magnifique, interrompit madame de Baudrey.

— Non, madame, c'est bien au-dessous du talent de mademoiselle de Baudrey. Aujourd'hui, ou l'an prochain on ne lui donnerait peut-être pas davantage pour ses débuts ; mais dans deux ans on lui offrirait probablement dix fois plus. Or, l'engagement que je lui offre, moi, devant rester toujours au même chiffre et être de plus éternel !...

— Mais, monsieur, est-ce une plaisanterie ? demanda d'un ton assez menaçant la comtesse qui, à force de ne pas comprendre, commençait à perdre patience.

— Non, mère, c'est sérieux, et j'accepte, intervint Lydie, en tendant à Gérard une main qu'il saisit avec ivresse.

— Enfin ! m'expliquerez-vous ? reprit la mère.

On lui expliqua tout et elle consentit... provisoirement... demandant à se renseigner.

— Ce n'est pas nécessaire, dit gaiement mademoiselle de Baudrey ; et, s'adressant à Gérard : Deux mois après notre arrivée à Bruxelles, ne pouvant me résigner à ne rien savoir de vous, quoique je fusse décidée à ne vous rien dire de moi, j'écrivis, sous le nom de Madame Reybaud, à ce notaire de Vannes dont vous m'aviez communiqué la dépêche. En même temps que ce que vous étiez devenu, je lui demandais... je ne sais trop pourquoi... dit Lydie avec un adorable sourire, quelques détails sur votre famille et sur vous. Il me répondit — tenez mère, voilà la lettre — que vous aviez fait un héritage et que, depuis vous étiez parti et voyagiez, il ne savait où, et il finissait en me confirmant... tout le bien que je pensais de vous, ce qui me rendit bien heureuse, en me permettant de me livrer sans remords désormais, quoique toujours sans espoir, à un amour auquel nous nous étions, vous l'avouerez, livrés l'un et l'autre un peu légèrement.

— Et, tout en m'aimant, vous m'auriez laissé vous chercher éternellement et inutilement à travers le monde, comme je le fais depuis un an ?

— Qui sait ? si j'avais fait fortune...

— Ainsi, c'est moi qui vous en ai empêché, en vous faisant manquer aujourd'hui votre premier prix et cet engagement à *Her Majesty's Opera*.

— J'aime mieux le nôtre.

— Parce que ?

— Parce qu'il me dispense de monter sur les planches et me permettra de ne chanter que pour...

Elle s'arrêta.

— Pour ?... demanda Gérard suppliant.

— Pour... moi, dit-elle d'un ton de défi adorable.

Mais comme Gérard faisait la moue et que la comtesse était encore plongée dans la lettre du notaire, Lydie lui tendit la main et se penchant à son oreille, elle répéta :

— Pour moi ; mais elle ajouta aussitôt : comme autrefois, au pavillon.

—

Devenue madame Gérard de K... Lydie, du consentement de son mari, chante, de plus, souvent, à Paris, pour leurs amis communs, et pour les pauvres, et chaque fois qu'elle chante, elle rend heureux jusqu'aux malheureux.

FIN.

JULES KERGOMARD.

MORT DE Mlle PRIOLA

On a pu lire dans tous les journaux la mort de Marguerite Priola, victime sinon d'une cabale, tout au moins d'un usage barbare adopté par le public des théâtres de province et exercé par lui avec une cruauté, une absence de toute mesure, un oubli des moindres égards dus à la femme, qui en font la chose la plus odieuse que nous connaissions.

Nous trouvons à ce propos, dans le *Gaulois* de lundi dernier, un article plein d'une juste indignation que nous approuvons entièrement et qui obtiendra, nous en sommes certain, l'approbation de tous nos lecteurs.

Ainsi, il y a eu crime. Marguerite Priola est morte, morte assassinée par des sifflets.

Circonstance aggravante : on l'a tuée lentement, sans pitié, avec des raffinements de cruauté. Le public s'est acharné sur la victime.

On savait pourtant qu'elle venait d'être malade. Si les spectateurs avaient voulu faire preuve du quart de l'intelligence qu'il leur faut pour saisir une allusion graveleuse ou deviner un jeu de mots, ils auraient compris dans quel état se trouvait cette enfant. La pauvre petite, dévouée et généreuse comme toutes les véritables artistes, avait consenti à débuter, malgré sa faiblesse et sa fièvre ; elle n'avait pas voulu retarder la marche du répertoire, arrêter ses camarades, causer un préjudice à son théâtre. Elle avait fait ce sacrifice d'amour-propre — le plus grand que puisse faire une comédienne — d'affronter le public sans se sentir absolument maîtresse d'elle même, sans être en pleine possession de ses moyens.

Dans ces conditions défavorables, dans cet état maladif, elle paraît : elle chante. On la chute. Ah ! cette première bordée de sifflets, la seule qu'elle eût jamais essuyée pendant sa carrière lyrique, dut être épouvantablement cruelle pour l'artiste que les habitués de notre Opéra-Comique, que les spectateurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles avaient accoutumée aux bravos. Mais passons. Si l'on s'en était tenu là ; si, après avoir témoigné son mécontentement, le

public avait fait silence — le silence est la moindre politesse de ceux qui écoutent — nous n'aurions rien à dire. Mais non! Loin de s'arrêter, les huées redoublèrent. Il y eut un *crescendo* de sifflets. A chaque morceau nouveau répondit une insulte nouvelle. Sous ces injures répétées, la cantatrice se sentit défaillir. On vit des larmes dans ses yeux; larmes vaines! Dans la foule grossière et stupide, il ne s'est pas trouvé un homme de cœur pour protester contre la lâcheté de tous. L'assassinat de l'enfant a eu autant de complices que la salle comptait de spectateurs. Ce public de bourreaux acheva froidement l'exécution commencée.

Et maintenant les meurtriers sont désolés. « La mort de la pauvre Priola cause une profonde impression à Marseille. » Ceux qui ont tué l'artiste la regrettent. Ils doivent même la regretter de bonne foi, car, nous en sommes convaincus, ce sont pour la plupart de braves et d'honnêtes gens, des hommes « qui ne tueraient pas une mouche. »

Alors comment ces honnêtes gens ont-ils pu commettre un pareil crime ?

Ils l'ont fait naïvement, bêtement, *par habitude*, — mot horrible ! — parce que c'est l'usage ; parce que le public de province, civilisé en dehors du théâtre, devient barbare, grossier et lâché, dès qu'il siége au balcon et à l'orchestre ; parce que, côte à côte avec nos mœurs adoucies, il y a des habitudes sauvages qui se perpétuent et qui égarent les esprits les plus justes et les cœurs les plus généreux.

L'assassinat de Marguerite Priola est sans excuse ; mais il a une explication : l'usage invétéré des débuts sur les théâtres de province.

L'usage!

C'est cet usage absurde qui a valu à Talma les sifflets du public rouennais, qui s'en vante !

C'est c'est usage-là qui a déjà tué Nourrit. Le journal *La France*, dans lequel on est toujours sûr de trouver un auxiliaire toutes les fois que l'on émet une idée généreuse, nous a rappelé à propos la mort du grand chanteur. Celui-là aussi a été assassiné à Marseille, par deux mille spectateurs, instruments d'une cabale née on ne sait où, à la buvette ou au café du théâtre.

Il est temps cependant d'en finir avec cette barbarie. Avant que la tombe de Priola se soit fermée pour toujours, nous faisons appel à tous les gens de cœur et nous leur demandons de se liguer avec nous pour empêcher que de pareils crimes se renouvellent.

LE FINALE DE LA FAVORITE

—

Un orgue de Barbarie vient de se faire entendre sous mes fenêtres. Je n'ai pas eu de peine à reconnaître dans cette musique ambulante le grand air final de la *Favorite*.

Mon joueur d'orgue de Barbarie a réveillé en moi des souvenirs qui dormaient dans un coin de mon cerveau et que je veux passer en revue avec vous.

Le plus vieux de ces souvenirs remonte à tantôt sept ans, à l'époque de mon premier voyaye à Paris.

Je venais de prendre femme en province et j'avais mis dans la corbeille de noces la promesse que nous irions passer notre lune de miel dans la capitale. Un jour que j'étais en train d'exécuter cette promesse, un auteur dramatique de mes amis nous offrit un coupon de loge pour la représentation du soir à l'Opéra.

On jouait la *Favorite*.

Au dernier acte, au moment où Fernand chantait sa suprême déclaration d'amour à Léonore, prête d'expirer au pied du calvaire, entre deux tombes, ma femme suspendue aux lèvres de Gueymard et de Mme Gueymard, électrisée par cette musique sublime, colla sa bouche à mon oreille, en me disant tout bas :

— Merci, mon ami, pour le plaisir que vous m'avez procuré ce soir. A mon tour, permettez-moi de vous rendre heureux en vous annonçant une bonne nouvelle.

Et ma charmante petite femme me fit, en rougissant derrière son éventail, un aveu qui me combla de joie.

Je ne dis plus mot pendant le reste du spectacle. En revanche, je vis pour la première fois, dans le vague, la tête blonde de ma bambina, de ma chère petite qui chiffonne en ce moment, sous ses doigts turbulents, un gros in-folio à images, tout en chantant à tue-tête un air de la *Fille de Madame Angot!*...

* * *

Je glane le deuxième souvenir en pleine guerre, au mois de novembre de l'année 1870.

Je faisais partie de l'armée de la Loire. Nous étions campés dans l'une de ces landes de la Sologne où le bétail berrichon peut tondre à grand peine, chaque jour, la largeur de sa langue. Nous venions de nous chamailler un instant avec des grand'gardes prussiennes. Le gros de l'armée ennemie était distant de notre campement de trois ou quatre kilomètres à peine. Une rencontre sérieuse était inévitable pour le lendemain.

Le froid commençait à sévir cruellement. Çà et là, nous avions allumé de grands feux. Nous regardions avec mélancolie la fumée bleue des bivouacs se volatilisant à travers les branches des arbres dépouillés. Un gars de Bretagne scrutait les méandres capricieux de cette fumée et trouvait qu'elle ne disait rien de bon.

Pour nous recréer, une musique de mobiles se mit à jouer des marches militaires; vinrent ensuite des motifs d'opéra. Le finale de la *Favorite* fut de la fête.

Oh! comme le grand air de Fernand entendu, ce soir-là, les deux pieds dans la boue, en face de l'ennemi, eut une toute autre signification pour moi que celle que je lui avais donnée jusqu'alors, assis dans un strapontin, au milieu d'une salle bien chauffée. Plus de Léonore, plus de Fernand. A leur place, patrie et soldat; celui-ci jurant à celle-là de l'aimer éternellement et de verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de sang.

Fût-il jamais plus nobles fiançailles?

Je me rappelle qu'un moblot me dit, en entendant le finale de la *Favorite :*

— J'aimerais à mourir l'oreille pleine de cette musique-là.

* * *

Mes souvenirs se rapprochent.

Nous voici dans le printemps, il y a de cela deux ans.

Cet après-midi-là, j'étais harcelé d'idées noires. Pourquoi? je ne le savais pas moi-même Je vagabondais dans la campagne, espérant que le grand air chasserait ces papillons sombres qui voltigeaient devant mon regard. Des fusées de rire folâtre partirent soudain derrière une charmille tapissée de chèvrefeuille et de volubilis. Je venais de me heurter contre un nid à bamboches.

Je m'approchai de la charmille à pas de loup.

Il y avait société nombreuse dans cette guinguette de barrière, des jeunes gens et des femmes, tous huppés. On avait déjeuné de poulet froid, d'huîtres et de Santerne, et à présent en avant la musique! Était-ce bien musique qu'il fallait appeler cette cacophonie étrange, étant données pour accompagnement les fourchettes battant les verres? Tout à coup le silence se fit et une superbe fille au teint doré comme un bronze florentin, aux bras nus cerclés de deux gros coraux couleur de sang, attaqua le finale de la *Favorite*.

— A bas les classiques! cria l'un des convives, et vive la *Femme à barbe!*

Et la cacophonie recommença de plus belle.

En m'éloignant de la charmille, je m'aperçus que mes idées noires avaient disparu. Je rentrai en ville, le pas léger, le cœur nettoyé, l'esprit dispos. Je redevenais amoureux de la vie comme on l'est à vingt ans.

* * *

Je suis arrivé au dernier de mes souvenirs.

Un pâle souvenir, celui-là!

En face de ma croisée, un modeste peintre d'attributs était juché sur un échafaudage, à la hauteur d'un troisième étage, occupé à colorier l'enseigne d'un tailleur. Tout en mettant des boutons à une redingote grise, il fredonnait à gorge déployée. Fort jolie voix de ténor-amateur, sur ma foi! Mon travailleur roucoulait le finale de la *Favorite* d'une façon qu'eussent enviée bien des cabotins lyriques, pensionnaires ordinaires des théâtres de Brives-la-Gaillarde ou de Concarneau.

Au moment où, le pinceau à la main, Fernand parlait d'enlèvement à une Éléonore imaginaire, il me sembla que l'échafaudage sur lequel travaillait le peintre d'attributs vacillait légèrement. Je lui criai de prendre garde.

— Bah! me répondit-il en riant, si je pique une tête, je n'aurais plus besoin de rien.

Il n'avait pas achevé son morceau d'opéra que j'entendis un craquement horrible. Un nuage de poussière passa devant ma fenêtre.

L'infortuné mélomane venait de tomber d'une hauteur de vingt mètres; il s'était ouvert le crâne sur le pavé de la rue. En cherchant bien, un physiologiste eût trouvé moulée sur les lèvres sanglantes du cadavre la phrase musicale inachevée.

Le rieur n'avait plus besoin de rien!

. . . .

Et voilà pourquoi, lorsque le joueur d'orgue de Barbarie s'est mis à seriner tout à l'heure sous ma fenêtre le grand air de la *Favorite*, plusieurs images bizarres ont passé devant mes yeux.

C'était d'abord la tête blonde de ma femme me faisant son doux aveu derrière l'éventail.

Une scène de bivouac, par une soirée d'automne, en face des vedettes prussiennes...

Un bras nu, avec bracelet rouge, brandissant une coupe de champagne...

Puis des débris de cervelle humaine épars sur un trottoir taché de sang!...

P. GALLERY DES GRANGES.

On a beaucoup parlé d'une grande fête artistique donnée jeudi dernier dans un bel établissement de la rue des Martyrs, par notre rédacteur en chef. Nous ne pouvons mieux faire, pour en rendre un compte à la fois succinct, éloquent et aimable, que de reproduire les lignes suivantes, que nous trouvons dans le *XIXe Siècle :*

Nous avons assisté jeudi à la belle soirée artistique du Grand Gymnase. M. Eugène Paz avait réuni dans la vaste salle de son établissement de la rue des Martyrs l'élite du corps médical, du monde artistique et de la presse de Paris. La fête avait un caractère purement intime : des gardiens sans pitié refusaient l'entrée aux personnes qui n'avaient pas reçu d'invitation personnelle.

Plus de douze cents personnes se pressaient... non, circulaient à l'aise dans cette immense église qui inaugurait ses nouvelles installations. Les habitués de la maison peuvent seuls se rendre compte de l'effet produit par mille lumières dont les reflets se perdaient en jouant sur des rangées d'haltères, de massues, de barres, de fusils et de sabres, et sur le lacis des agrès et des cordages, relevés et écartés pour la circonstance.

L'Opéra, le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, le Palais-Royal, étaient représentés dans cette réunion.

MM. Melchissédec, Ismaël, Boudouresque, Bosquin, Manoury, Stéphane, Mmes Daram et Fouquet, de l'Opéra, Coquelin, Fusier, tels sont les noms des artistes que nous avons surtout remarqués. Le célèbre violoncelliste Nathan avait prêté son concours avec une bonne grâce dont les applaudissements du public l'ont récompensé.

On a entendu avec une véritable admiration un jeune violoniste de neuf ans, le jeune Dangremont, qui a exécuté le 7e concerto de Berlioz avec une vigueur et un sentiment musical incomparables.

La fête s'est prolongée après minuit, et chacun de nous a emporté un souvenir charmant de la soirée dans laquelle Eugène Paz a semblé désireux de prouver à la presse et aux médecins qu'il y a un homme de goût, et du meilleur, à côté du gymnasiarque célèbre que le public connaît bien.

Les médecins (la fête était en grande partie donnée pour eux) examinaient avec curiosité le plancher (inédit) sur lequel Eugène Paz va faire fonctionner son *skating*. Les médecins rayonnaient ; on prétend que quelques chirurgiens (il faut bien que tout le monde vive) regardaient en rechignant le *rink* sur lequel on pourra se livrer aux délices du patin sans courir le risque de se rompre les os.

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE. — GRAND-THÉATRE. — Deux grands succès : *Guillaume Tell* et *La Juive*.

Dans *Guillaume Tell*, MM. Mierzwinski, Dumestre et Mme Durand-Durieu ont obtenu un succès très grand et très mérité.

La Juive a servi de 3e début à M. Mierzwinski et à Mme de Stucklé. Ces deux artistes se sont surpassés, et leur admission a été prononcée au milieu d'unanimes applaudissements.

— Mlle Gersteer, engagée par M. Halanzier, doit donner quelques représentations.

— Un grand concert dans lequel figure le célèbre baryton Faure, aura lieu prochainement au théâtre Vallette.

— Nous apprenons à l'instant la mort de Mademoiselle Marguerite Priola, première chanteuse de notre grand théâtre, ex-pensionnaire de l'Opéra-Comique. C'est là un véritable malheur dont tous les journaux se sont occupés.

GYMNASE. — *La Petite Mariée* poursuit le cours de ses représentations. M. Laborde et Mlle Hadinguc sont les plus applaudis.

— Mlle de Kercy doit prochainement donner ses représentations.

On répète les *Dominos Roses* qui passeront bientôt.

THÉATRE DES BOUFFES. — *L'Hôtel Godelot* vient d'obtenir, sur notre nouvelle scène, un succès de fou rire. L'interprétation est bonne.

Ce soir, pour le premier début de M. Nigri, ténor, *La Nouvelle Périchole*.

M. Riboulet vient d'acquérir le droit exclusif de donner à Marseille, *Kosiki*, le nouveau succès de la Renaissance.

— Une nouvelle feuille littéraire : *Le Journal Musical*, doit paraître dans quelques jours.

A. G.

TOULOUSE. — THÉATRE DU CAPITOLE. — Les débuts de la troupe de M. Meyrien sont terminés et c'est avec regret que nous sommes obligés de constater que, si on en excepte Mlle Douan, 1re dugazon, Jouanne, 2e ténor léger, et Max, trial, tous les autres artistes de l'opéra comique ont été refusés par le public. Par contre, Mlle Legenisel, chanteuse Stolz, MM. Pons, basse noble, Debrat, baryton et Salvani, 1er fort ténor, ont été admis à l'unanimité. De la troupe du grand opéra, Mlle Stignani, forte chanteuse, a été seule refusée. Comme on peut le voir, l'ensemble est encore assez satisfaisant, et nous espérons que la direction saura faire les sacrifices nécessaires pour remplacer les artistes refusés.

L. DE B.

SPORT

La journée de dimanche ayant été très belle, il y avait beaucoup de monde à la Marche; le programme était du reste fort intéressant, et les prix ont été très disputés.

Prix de la Châtaignerie, 1,000 fr. — Mansarde, 1re; Bonita, 2e, et Adagio, 3e.

Prix Saint-Gilles, 1,500 fr. — Volonté, 1re ; Goudron, 2e ; Chasseurs, 3e.

Prix d'Octobre, 2,000 fr. — Dunette, 1re ; Perdreau, 2 ; Pondor, 3e.

Prix de la Mission, 1,500 fr. — Aubade, 1re ; Courcelles. 2e ; Conquérant II, 3e.

Aujourd'hui, courses au Vésinet. Dimanche prochain à Auteuil.

PETITES NOUVELLES

On a lu, à l'Odéon, la comédie en trois actes de M. Cadol.

Le *Secrétaire particulier*, — tel est le titre substitué à celui des *Célimènes attardées*, — a obtenu à la lecture un très-grand succès de rire.

Interprètes : Mme Léonide Leblanc, E. Picard, Alice Brunet, Chéron, etc.; MM. Porel, Régnier, Dalis, Clerc, Fréville, etc.

— Le *Docteur Ox*, la nouvelle opérette d'Offenbach, sera lu aux artistes des Variétés du 15 au 20 novembre.

On s'occupe déjà des décors ; ils sont commandés à M. Robecchi ; il y en aura six, tous importants.

— Mme Céline Chaumont a signé avec les Variétés un engagement de trois ans, à partir du 1er mars prochain.

— Au théâtre du Palais-Royal, on répète activement la pièce de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, pièce intitulée, — *provisoirement*, — *Mme Turquet*.

Voici la distribution exacte de cette comédie (en quatre actes) :

Mme Turquet	Mmes Valérie.
Simone	Alice Regnault.
Denise	Lemercier.
Marceline	Dumont.
Manette	Lorentz.
Virginie	Raymonde.
Un petit pâtissier	La petite Schuller.
Turquet	MM. Geoffroy.
Escouloubine	Brasseur.
Monicot	Gil Pérès.
Georges	Calvin.
Le prince	Pellerin.
Un tapissier	Luguet.
Un carrossier	Buccaille.

La première représentation de cette comédie doit avoir lieu avant le 10 novembre.

— M. Georges Petit a lu un drame en cinq actes au théâtre de Cluny.

Titre provisoire l'*Homme de paille*.

— Le théâtre de l'Athénée-Comique vient de mettre en répétitions la *Cousine Octavie*, vaudeville en un acte de M. Garand.

Les rôles ont été distribués à MM. Allart, Duhamel, Thomas et Mme Macé-Montrouge.

— Les matinées littéraires de M. Ballande seront reprises à ce théâtre le 5 novembre.

Voici l'ordre des trois premières matinées :

5 novembre.— Le *Dépit amoureux*, conférence par M. Francisque Sarcey.

12 novembre. — Le *Misanthrope*, conférence par M. E. Deschanel.

19 novembre. — Le *Médecin malgré lui*, conférence par M. H. de Lapommeraye.

— Voici la marche des revues de fin d'année des théâtres parisiens :

Théâtre des Variétés (titre encore à trouver), revue en deux actes et quatre tableaux, de M. Charles Monselet.

Théâtre Taitbout, *Loup, y es-tu?* revue en quatre actes, de M. Beauvallet.

Athénée, *V'là c'que c'est !* revue en trois actes, de MM. Clairville et Liorat.

Folies Marigny, les *Cris-Cris de Paris*, revue de MM. Grangé, Bernard et Ordonneau.

Délassements-Comiques, *C'est l'Amant d'Amanda*, trois actes de M. A. Lemonnier.

Ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas conservé le numéro contenant le portrait et la biographie de la regrettée Marguerite Priola, que nous avons publiés dans la 1re année de *Paris-Théâtre*, pourront le recevoir franco en adressant 40 centimes à l'administrateur du journal, 23, passage Verdeau.

Depuis que l'on cherche l'économie et le confortable, l'Industrie a rarement offert un progrès aussi sensible que celui réalisé par la nappe de ménage. Cette belle invention, due à un Français, est depuis longtemps utilisée par l'Angleterre et les Etats-Unis qui ont su avant nous en doter tous leurs établissements d'instruction, communautés, restaurants, et les maisons les plus modestes.

L'anti-névralgique russe l'*Anisine-Marc* est la plus belle découverte du siècle au point de vue hygiénique. Supprimer en *un clin d'œil* toute douleur névralgique, migraine, maux de dents nerveux, etc., c'est rendre des millions d'êtres humains à la vie, qui, avant cette précieuse découverte, ne pouvaient ni jouir de leur fortune, ni se livrer à leurs travaux quotidiens. Cette grande vérité n'avait qu'à apparaître pour frapper le monde, et explique l'éclatant et rapide succès de l'Anisine-Marc. — Exiger la signature et la marque de fabrique déposée sur chaque boîte, et adresser toutes les demandes à M. l'administrateur de l'Anisine-Marc, 22, rue Le Peletier, Paris. Prix : 5 fr. ; par la poste *franco*, 5 fr. 50, contre mandat ou timbres-poste. — Dépôt dans toutes les pharmacies.

VILLE DE MADRID

Les opérations d'échange et de conversion des obligations de l'Emprunt 1868, contre des titres 1861, doivent commencer le 1er novembre seulement, aux termes de l'annonce que nous avons publiée.

Mais nos renseignements particuliers nous permettent de dire que le public n'a pas attendu cette date et que le nombre des titres présentés est déjà considérable. Les porteurs préfèrent avec raison les titres d'un emprunt parfaitement garanti et dont le service se fait régulièrement à des valeurs sans revenus et dépréciées par d'interminables procès.

ÉCHOS D'ALSACE, valse, par C. Sieg, fait fureur. Pr. 2 fr. fo. Mackar, 22, pass. d. Panoramas, Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 825e livraison (28 octobre 1876). — TEXTE : La Dalmatie, par M. Charles Yriarte. 1873. Texte et dessins inédits. — HUIT DESSINS de E. Grandsire, H. Catenacci, Valério, Vierge et E. Ronjat.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

La réouverture du Cirque Américain est irrévocablement fixée au jeudi 9 novembre.

Dimanche soir a eu lieu le début, au théâtre des Folies-Bergère, des *Avones*, clowns excentriques, dont l'art consiste à ne point faire de tours, mais à les manquer. A ce même théâtre le ballet des *Faunes*, dont les costumes sont dessinés par Grévin, obtient un très grand succès.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

En vente à la Librairie académique DIDIER et Cie, 35, quai des Augustins :

Archéologie celtique et Gauloise, par Alexandre Bertrand. 1 volume in-8°, avec planches, etc. . . . . 9 fr.

Les Réformes sous Louis XVI, par Ernest Semichon, 1 vol. in-8°. . . . . . . 7 fr. 50

Histoire de Jean Sobieski et du royaume de Pologne, par le comte de Salvandy, nouvelle édition. 2 vol. in-8°. . . . . 14 fr.

N'achetez plus de linge de table, servez-vous de la

NAPPE DE MENAGE

Damassée, encadrée, toujours blanche sans lavage.

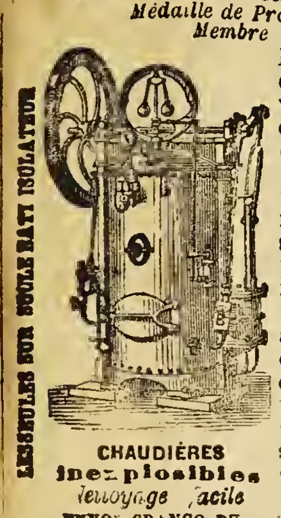
1 mètre carré	10 francs	
1 — 40	12	»
1 — 60	16	»
1 — 80	22	»

Adresser le montant de la commande, en un mandat poste, au Directeur du Comptoir Économique. 42, rue de l'Échiquier, Paris.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

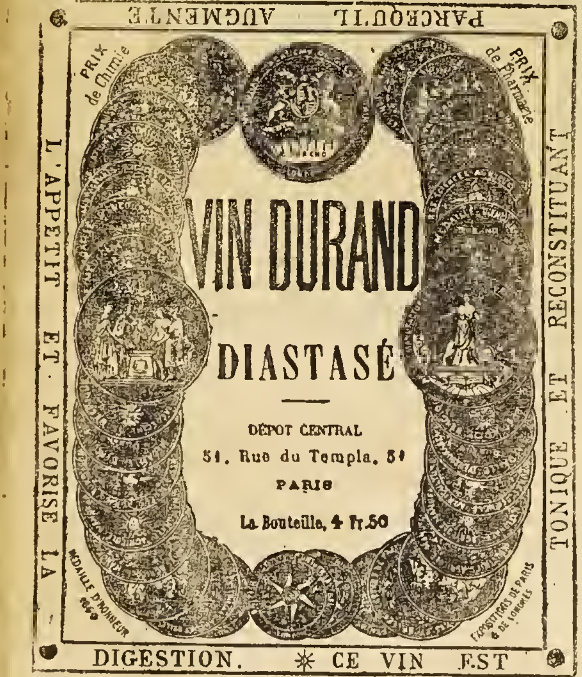
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Anrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles
Nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.



MALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TREVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. Consultations de 1 h. à 4 h. Inventeur du vinaigre l'ANASPÉLIDE, contre le masque de grossesse, taches de rousseur, hâle, peau farineuse, 5 fr. le fl., r. St-Lazare 100, Paris

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — **4 FR. PAR AN**

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

A LA REDINGOTE GRISE

HABILLEMENTS pour HOMMES — Draperie — ENVOI GRATIS du Catalogue illustré

CONFECTIONNÉS et ENFANTS — Haute Nouveauté — VÊTEMENTS sur mesure en 24 heures

Pardessus mousse et ratiné, bordé col velours . . . . . . 18 f.	Costume complet pour enfants, drap fantaisie. . . . . . 6 f.
Vêtement complet, drap fantaisie, doublé satin. . . 35 f.	Pardessus d'enfant, ratiné, bordé col velours . . . . . . 7 f.

EXPÉDITION franco AU-DESSUS DE 25 fr.

45, r. de Rivoli, et 5, rue St-Denis

Flacon : 5 fr. — **PEAU DU VISAGE** — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie

Paris CANDÈS — Bd St-Denis, 26

HORTICULTURE, BASSE

JOURNAL LA MAISON DE CAM

(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grande

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS - CULTURE DU POTAGER. - SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. - FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. - PLANTES D'APPARTEMENT. - SO ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON, LA NOURRITURE Q REMÈDES A LEURS MALADIES. - OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE MATATION. - ABEILLES. - PISCICULTURE. - MODÈLES DE CONSTRUC - PLANS DE JARDINS. - CONNAISSANCES UTILES. - RECETTES D

Paraît tous les 15 j. : 16 p., et plusieurs grav. par numé

DOUZE AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de b

PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMIC

1° Mois d'octobre, de novembre, et de décembre 1876, gratuitement; jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au ch pour dames, en acier poli; 3° 15 paquets de graines de fleurs veaux. — Envoyer un mandat-poste de seize francs (un fran primes) à M. Édouard LE FORT, directeur du Journal, 233, rue Honoré, à Paris. — (Pour les divers États de l'Europe, 18 fran

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorragies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec indicateur pratique de l'emploi.

MARQUE DÉPOSÉE

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS : *Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30* *DELABARRE, rue Montmartre, 4.*

MALADIES DES FEMMES ET
Madame LACHAPELLE, Maître
— Traitement sans repos ni régim des femmes, inflamations, suite de tions, déplacement des organes, et souvent ignorées des stérilités, pitations, faiblesses, maladies nerv etc. — Les moyens que Mme emploie sont le résultat de longues et d'observations pratiques, dans spécial de ces affections. Consul jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont- les Tuileries.)

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

DÉCOU
Plus d'A
Suffocation
Indication *gratis* e
le Cte CLERY, à M

Nouvelle Encre. J.
n'oxydant pas les Plumes, n'épa
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous

SANTÉ A TOUS SANS MÉDEC
Par la délicieuse Farine de Sa
REVALESCIERE DU BA
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CE
BILE ET SANG LES PLUS MALADES
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PA
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, P

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipati mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, na vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viand échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur se dormir, ayant toujours le cieux gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asth* fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipatio* 9 ans. C'était terrible, et des médec avaient déclaré qu'il n'y avait pas guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 f 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépô les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

4e ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 182

PARIS-THÉATRE

Photoglyptie LEMERCIER et Cie. Cliché Pierre PETIT.

CHRISTIAN

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 9 au 15 Novembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXII

—

CHRISTIAN

On peut classer Christian parmi les artistes *fantaisistes* les plus goûtés du jour. Depuis longtemps il a pris l'habitude de *collaborer* aux pièces dans lesquelles il a un personnage à interpréter, en émaillant son rôle de *mots à effets*, de *calembours*, de *saillies* heureusement trouvées qui portent sur le spectateur habituel des théâtres de genre. Aussi son nom sur l'affiche est-il un attrait pour toute une portion du public.

Né à Paris en 1825, *Christian* PERRIN est le fils d'un employé à la Caisse d'épargne qui le fit tout d'abord enrégimenter avec lui dans les bureaux de son administration. Mais la passion du théâtre fut bientôt si vive chez le jeune homme qu'il ne tarda pas à donner sa démission d'employé pour se jeter, tête baissée, à travers les théâtres de la banlieue, ayant appris que beaucoup de nos plus grands artistes avaient ainsi commencé leur carrière de comédien.

C'est par les Délassements-Comiques que Christian aborda la scène parisienne. *Claude le Riboteur*, *Polkette la Bamboche*, la *Bouquetière des Innocents* et plusieurs autres piécettes réussies, mirent en évidence sa belle humeur, sa verve caustique et sa joyeuse folie. Et, particularité intéressante, il vit débuter à côté de lui, dans ce dernier ouvrage, Alphonsine, l'excellente Alphonsine avec laquelle nous le retrouverons tout à l'heure aux Variétés où ils ont créé, il y a peu de temps, ensemble et avec tant de succès, ce délicieux ouvrage du regretté Lambert Thiboust : L'*Homme n'est pas parfait*.

Des Délassements-Comiques, Christian passa aux Folies-Dramatiques où il resta pendant six ans. Ce petit théâtre était alors le rendez-vous de la jeunesse, l'opérette n'ayant point encore pris possession de nos scènes secondaires. Le nombre des créations faites par Christian pendant ce long espace de temps est considérable ; je me bornerai à citer parmi les meilleures : Les *Filles en feu*, le *Bal du sauvage*, la *Courte paille*, le *Festin de Balthazar*, le *Postillon de Crèvecœur*, toutes pièces de carnaval fort appréciées en ce temps et dans lesquelles il se montrait avec une autorité relative. Nul plus que lui ne revêtit les costumes de *Chicard*, et cela, on le pense bien, lui avait procuré une certaine notoriété aux yeux du public friand de ces sortes de spectacles.

En 1855, Christian entra au théâtre des Variétés dont il ne sortit point pendant une période de plus de quinze années.

Il y fit ses débuts dans *Furnished apartment*. Admis aussitôt, il prit dès cette époque une place importante dans l'excellente troupe qui continuait à ce théâtre les anciennes traditions d'un genre bien parisien que devait seule faire disparaître, longtemps plus tard encore il est vrai, l'aimable mais si funeste muse offenbachique.

Parmi les succès de Christian aux Variétés, je citerai : Le *Théâtre des zouaves*, le *Fils du diable*, les *Compagnons de la Truelle*, les *Mousquetaires du carnaval*, et entre tous : l'*Homme n'est pas parfait*, dont j'ai parlé plus haut, et *Brouillés depuis Wagram*, petit acte remarquable qu'il joua en comédien de haute race, car il sut fouiller avec un art parfait le caractère du vieux grognard français ; il y montra de la verve discrète, de l'émotion contenue, et composa son personnage comme gestes, attitudes et physionomie, de façon à en rendre le souvenir ineffaçable. Les Vernet, les Bouffé n'eurent pas fait mieux, c'était réellement parfait.

Quand vint l'opérette, Christian y trouva place. On se le rappelle dans : La *Grande Duchesse* (le général Boum), la *Belle Hélène* (Calchas, en remplacement de Grenier, toujours malade), les *Brigands*, la *Périchole*, la *Veuve du Malabar*, etc., etc. Là, il put se livrer à la fantaisie la plus bouffonne, faisant pleuvoir sur les spectateurs ahuris, cascades et calembours, sans jamais les fatiguer, tant il comprenait bien l'à-propos et savait toujours être amusant.

Après le siége et la Commune, Christian quitta les Variétés pendant deux années pour entrer à l'Odéon où il créa le rôle de Semblerose dans les *Créanciers du Bonheur*, d'Edouard Cadol.

Peu après, lorsqu'Offenbach prit les rênes du théâtre de la Gaîté, voulant acclimater sur cette scène l'opérette-féérie à grand spectacle, il songea nécessairement à Christian, et lui fit quitter la comédie pour le ramener aux pièces fantaisistes.

Le rôle de Jupiter dans *Orphée aux Enfers*, celui de Golo, dans *Geneviève de Brabant*, le roi V'lan, dans le *Voyage à la Lune*, augmentèrent encore sa popularité.

Quand la salle de la Gaîté fut désignée pour une nouvelle exploitation du Théâtre-Lyrique, sous la direction de M. Vizentini, on aurait pu croire que Christian serait forcé d'abandonner cette scène ; il n'en fut rien : son engagement n'était point expiré, et d'autre part il trouvait dans les matinées du dimanche à rendre des services précieux dans l'ancien répertoire bouffe, très-estimé des habitués de l'endroit.

M. Vizentini le retint donc à l'Opéra-National-Lyrique, en compagnie de Grivot, et il songea à les produire tous les deux en remplacement des Riquier et des Sainte-Foy, dans les ouvrages légers de l'ancien Opéra-Comique. C'est ainsi que dans la reprise de *Giralda*, effectuée tout dernièrement, nous avons eu l'occasion de voir et d'entendre Christian dans une véritable œuvre lyrique. En artiste intelligent il ne chercha point à reprendre les traditions de la salle Favart, il voulut jouer le rôle comme il le sentait, à sa façon, et son succès n'y est pas douteux.

Malgré cela nous ne voudrions pas voir Christian rester sur une scène lyrique dont le répertoire est d'ailleurs appelé à se modifier singulièrement dans un sens opposé au genre de talent qui lui est propre, et nous souhaitons que, aussitôt l'expiration de son engagement, qu'il avait contracté à l'ancienne Gaîté, il revienne en plein boulevard Montmartre, sur ce théâtre des Variétés où il était tant aimé, et où sa verve toute parisienne s'épanchait à l'aise, dans le vaudeville comme dans l'opérette.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

NATHALIE

(Sociétaire retraitée de la Comédie-Française).

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise de *Paul Forestier*, de M. Emile Augier.

Paul Forestier est une des conceptions les plus hardies du théâtre moderne. Et pourtant, on dirait que l'auteur en arrivant au dénouement n'a pas été assez osé et n'a pas voulu brusquer le goût des spectateurs en leur donnant une conclusion moins morale, mais peut-être plus vraie, et qui aurait consisté à ne point faire triompher la femme innocente de la femme coupable.

M. Emile Augier a donné à *Léa* une physionomie si grande, malgré sa faute, il l'a douée des plus belles qualités du cœur à un si haut degré que ce personnage est l'âme de sa pièce, et qu'il semble que la victoire doive lui rester auprès d'une nature aussi passionnée que celle de *Paul Forestier*.

Quoi qu'il en soit, cette comédie, dont le succès fut vif il y a neuf ans, reste une œuvre forte et d'un intérêt considérable. Elle renferme plusieurs scènes d'une audace et d'une passion entraînante, notamment au troisième acte ; et la lutte suprême du père et du fils, au quatrième acte, est représentée avec une vigueur et une autorité magistrales. De plus, *Paul Forestier* a le mérite d'être une pièce littéraire écrite dans une langue élevée, en vers frappés avec un éclat et une richesse qui va jusqu'à la profusion.

A tant de qualités si rares vient se joindre une exécution de premier ordre. Le seul personnage de Camille avait une interprète nouvelle. Mlle Baretta y succédait à Mme Victoria Lafontaine. Elle s'y est montrée touchante et gracieuse comme toujours.

Mlle Favart a retrouvé dans *Léa* un de ses plus beaux triomphes d'autrefois. Les attitudes sont superbes, et si la grande artiste avait un défaut, ce serait de forcer un peu la passion. Mais qui oserait lui en faire un reproche ?

Delaunay est merveilleux de jeunesse dans le rôle de Paul ; Got a composé le type du vieux Forestier avec sa perfection habituelle ; Coquelin et Barré sont irréprochables. Quels excellents artistes que ces comédiens du Théâtre-Français ! On ne peut réellement rêver rien de mieux que cet admirable ensemble.

THÉATRE ITALIEN

La *Forza del Destino*, opéra en quatre actes et huit tableaux, livret de M. Piave, musique de G. Verdi.

Le Théâtre-Italien a fait sa réouverture en nous présentant une œuvre de Verdi encore inconnue du public parisien. Jouée pour la première fois à Saint-Pétersbourg, la *Forza del Destino* y eut un immense succès. Nous ne croyons pas que Paris soit aussi enthousiaste pour la partition d'un maître dont pourtant il a toujours su, mieux que tout autre, apprécier le génie. Cela tient évidemment au triomphe récent et si mérité d'*Aïda*, dont la supériorité sur la *Forza del Destino* est par trop éclatante.

Raconter le sujet de la pièce nous serait impossible ; il est réellement incompréhensible comme la plupart des livrets italiens. Nous n'y avons vu que meurtres et empoisonnements. C'est à la musique seule que nous pouvons nous intéresser. Si nous y retrouvons parfois le Verdi auquel on doit de si beaux chefs-d'œuvre, nous devons constater que l'abondance des motifs n'est pas toujours d'une extrême richesse. Là se bornera, pour aujourd'hui, notre appréciation, car l'œuvre n'offrant d'autres morceaux saillants que la *prière* au second acte, il nous faut l'étudier avec soin pour en détacher les scènes intéressantes et les phrases attachantes qu'une seule audition ne permet pas de découvrir.

L'interprétation était pourtant de nature à éclairer la partition. L'ensemble en est remarquable. Mlle Erminia Borghi-Mamo est la digne fille de l'excellente chanteuse que nous avons si longtemps applaudie à l'Opéra et aux Italiens. C'est une artiste *di primo cartello*. M. Pandolfini, basse chantante et baryton tout à la fois, a la voix large et puissante; il chante avec art et se montre excellent comédien. M. Aramburo, à qui la force sied mieux que la grâce, est un ténor d'un vrai mérite ; enfin, MM. Mannetti et de Reztké ont tenu les autres rôles avec une certaine autorité.

Comme mise en scène, la pièce est bien montée et la *Forza del Destino* peut offrir ainsi quelques représentations fort intéressantes.

ODÉON

Première représentation de : *le Grand Frère*, comédie en trois actes, en vers, de M. Pierre Elzéar.

Ce n'est point par l'imagination que se distingue la nouvelle comédie jouée à l'Odéon. M. Pierre Elzéar a plus de droits à se proclamer poëte qu'à vouloir passer pour un auteur dramatique ; il fait bien le vers, mais il a l'inexpérience du métier au théâtre.

Michele « le grand frère, » et Ascanio « le petit frère » aiment la même femme, Martha, charmante enfant dont le cœur est, tout naturellement, porté vers le plus jeune des deux. Mais celui-ci, suivant les mauvais conseils de son ami Piazzone, s'éloigne de la belle fille pour courir à l'aventure. Puis, bientôt, lorsque lassé de cette existence coupable, Ascanio revient pour tomber aux pieds de Martha, il surprend le secret de l'amour de son frère pour elle. Alors une lutte de sacrifice a lieu entre les deux jeunes gens, et Michele revient à son métier de soldat pour laisser à Martha le cœur de celui qu'elle chérit.

On le voit, il n'y a nulle intrigue ; de là monotonie fâcheuse durant les trois actes.

Les acteurs ne font rien pour égayer ce petit tableau mal éclairé et peint avec des couleurs sombres et tristes. Sans doute, dans son ensemble, l'interprétation n'est pas sans mérite, mais on la voudrait moins sobre d'effets, car si Mme Hélène Petit s'y est montrée gracieuse, comme cela est dans ses habitudes; si Porel a dit avec esprit, et si M. Sicard a joué consciencieusement, chacun d'eux n'a pas suffisamment animé la scène au point d'intéresser le public avec des situations d'ailleurs assez mollement tracées. Donc, simple succès d'estime au point de vue littéraire, ce qui n'est pas suffisant après le long triomphe des *Danicheff*.

PORTE-SAINT-MARTIN

Reprise des *Bohémiens de Paris*.

Le drame des *Bohémiens de Paris*, joué pour la première fois à l'Ambigu, le 27 septembre 1843, eut alors un très grand succès de curiosité. Les types y étaient étudiés, tracés avec vigueur, et la charpente de la pièce solidement construite.

On a semblé revoir avec plaisir tous ces mendiants qui se meuvent crânement, ici avec tristesse, là follement gais, à travers des tableaux d'une puissante vérité. D'ailleurs les décors sont fort beaux, principalement celui qui nous fait voir les buttes Montmartre avec le panorama de Paris en 1840.

Supérieurement jouée par Dumaine, la pièce a trouvé dans les autres artistes une interprétation bonne dans son ensemble. Mme Céline Montaland, plus belle que jamais, a eu un double succès de comédienne et de chanteuse. On lui a fait bisser une ronde nouvelle d'Hervé.

BOUFFES-PARISIENS

—

Première représentation de : la *Boîte au Lait*, opérette en quatre actes, de MM. Eugène Grangé et Jules Noriac, musique de M. Offenbach.

—

Cette opérette est faite d'après un gai vaudeville joué naguère aux Variétés, et assez connu pour qu'il soit utile d'en narrer ici le sujet. En disposant cette pièce pour la musique, les auteurs des paroles l'ont allongée démesurément et l'action a perdu de sa netteté et de sa vigueur.

La musique brodée par Offenbach sur ce scenario a les qualités ordinaires des œuvres du *maestrino*, elle coule facilement et pétille parfois d'esprit. On l'a écoutée avec d'autant plus de plaisir que Mlle Paola Marié en fait ressortir la valeur avec une verve entraînante. Quelle voix chaude et pleine de charme et comme il serait à souhaiter que la toute gracieuse artiste travaillât sérieusement pour l'Opéra-Comique.

Mme Théo en Cupidon est le plus séduisant des amours; Daubray fait rire à force d'être phlegmatique. La débutante, Mlle Luigini, a chanté de façon à plaire, et joué avec entrain.

Bien montée et luxeusuement mise en scène, avec des costumes faits d'après des dessins de Grévin, la *Boîte au Lait* aura certainement un assez long succès.

Les vers suivants sont extraits de la *République des Lettres*, qui, après avoir recueilli ce qu'elle a pu pour venir en aide à un artiste graveur malheureux, avait eu l'idée d'écrire à Victor Hugo :

« Daignez nous donner une page de vers inédits, et la Revue enverra trois cents francs en votre nom à Rodolphe B... Ce peu d'argent suffira à compléter une bonne œuvre. »

A cette lettre, Victor Hugo a répondu :

« Voici la page que vous voulez bien désirer.

» Je vous remercie d'avoir eu cette pensée. Il me semble que cela portera bonheur à ma petite Jeanne de faire en dormant une bonne action. »

LA SIESTE DE JEANNE

Elle fait au milieu du jour son petit somme ;
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme :
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel !
L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel,
Ses camarades, Puck, Titania, les fées,
Et ses mains quand il dort sont par Dieu réchauf-[fées.
Oh ! comme nous serions surpris si nous voyions,
Au fond de ce sommeil sacré plein de rayons,
Ces paradis ouverts dans l'ombre et ces passages
D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages,
Ces apparitions, ces éblouissements !
Donc, à l'heure où les feux du soleil sont calmants,
Quand toute la nature écoute et se recueille,
Vers midi, quand les nids se taisent, quand la feuille
La plus tremblante oublie un instant de frémir,
Jeanne a cette habitude aimable de dormir ;
Et la mère un moment respire et se repose,
Car on se lasse, même à servir une rose.
Ses beaux petits pieds nus dont le pas est peu sûr
Dorment ; et son berceau, qu'entoure un vague [azur
Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
Semble un nuage fait avec de la dentelle ;
On croit, en la voyant dans ce frais berceau-là,
Voir une lueur rose au fond d'un falbala ;
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse ;
L'ombre amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer ;
Le vent retient son souffle et n'ose respirer.
Soudain, dans l'humble et chaste alcôve mater-[nelle,
Versant tout le matin qu'elle a dans sa prunelle,
Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'en-[tendre,
Elle gazouille..... — Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
— Te voilà réveillée, horreur ! lui dit sa mère.

VICTOR HUGO.

LE CAPITAINE PERLE

—

M. Perle, ancien capitaine d'infanterie, habitait en 1856 le premier étage d'une assez belle maison, rue des Postes, à Wazemmes, petite ville enclavée à cette époque dans un faubourg de Lille, et aujourd'hui section intégrante du chef-lieu agrandi.

Le capitaine Perle avait cinquante ans; il était décoré, bien entendu, et pressentait la goutte. Par désœuvrement, il allait tous les jours à la messe de sept heures, au sortir de laquelle il jurait très-peu catholiquement, si le temps paraissait devoir se mettre à la pluie, ou bien si son journal était en retard. En ce qui regarde l'argent, le capitaine n'était pas à plaindre. Son patrimoine et sa pension de retraite lui faisaient ensemble plus de 6,000 fr. de rente, qui, vu sa sobriété d'Arabe, représentaient trois fois le superflu.

Pourquoi le capitaine Perle, qui avait reçu le jour aux environs de Nantes, était-il venu s'établir, comme pour y mourir, aux environs de Lille? C'est ce qu'on n'eût jamais osé demander à ce brave militaire, tant il paraissait taciturne et même un peu dur.

Le seul lien qui rattachât visiblement le capitaine à la vie, c'était une frayeur excessive de l'apoplexie. Chaque métier réserve, dit-on, à son homme, une manière de mourir qui lui est propre; on dit aussi que l'apoplexie a un faible pour les capitaines en retraite.

M. Perle, qui avait traversé le feu des grands jours d'Afrique, et s'était vu, sans intérêt, tout près d'avoir la tête classiquement décollée par la lame d'un Bédouin, M. Perle avait peur de l'apoplexie. Si le matin, on avait pu voir M. Perle pâlir tout d'un coup et s'agiter avec un air de malaise, au beau milieu de la deuxième page de son journal, c'est que la colonne *Faits divers* contenait une annonce du genre suivant :

« Hier, M. X..., négociant, âgé de cinquante-un à cinquante-deux ans, venait de se mettre à table au sein de sa famille, et il avait même montré une gaieté et un entrain extraordinaires, lorsque l'on s'aperçut qu'un silence obstiné remplaçait sa bonne humeur première.

» Comme on s'apprêtait à le questionner, on vit sa bouche se contracter, sa fourchette lui tomber des mains, sa tête se replier sur sa poitrine. Une heure plus tard, l'apoplexie foudroyante avait achevé son œuvre... »

M. Perle avait consulté plus de vingt médecins sur ce point délicat de la science et de l'organisme humain :

« La goutte, ou toute autre affection rhumatismale, n'est-elle pas une assurance contre l'apoplexie? »

Il avait obtenu des docteurs cette réponse, après tout consolante, que l'apoplexie ne connaît ni le sexe, ni l'âge, ni la goutte, et qu'elle est le type parfait de l'éclectisme.

On pouvait seulement dire qu'elle était un présent héréditaire, avec cette réserve qu'étant donné trois hommes descendant directement l'un de l'autre, elle allait souvent rejoindre le troisième par-dessus la tête du second; en d'autres termes, meilleurs peut-être, qu'elle sautait volontiers une génération.

M. Perle interrogea ses archives et ses souvenirs de famille. Il savait que son père, le greffier, était notoirement mort de consomption ; mais il se rappelait aussi avoir entendu dire que son grand-père était *parti tout d'un coup.*

C'était assez clair, vous le voyez.

D'ailleurs, ajoutèrent les docteurs, d'être gros ou maigre, cela ne fait rien contre ou pour l'apoplexie, quand on y est prédestiné. L'important est d'observer un régime doux et régulier, d'éviter la violence, la fureur, et les viandes rôties au repas du soir.

Le capitaine était mi-partie fougueux et méditatif, irritable ou tout à fait rentré en lui-même ; il croyait son choix aisé à faire, et allait se décider pour la songerie continue, lorsqu'on lui dit encore :

— Mais surtout, il faut bien vous garder de vivre trop renfermé avec vos pensées, de vous surcharger le cerveau, autrement il éclaterait. Tâchez de bien dormir, mais défiez-vous, comme de pire traître, de l'excès de sommeil.

Tous les jours à huit heures, après la messe, le capitaine déjeunait d'une tasse de café au lait, fumait deux pipes, allait se mettre en nage à la salle d'armes, faisait une apparition au café des officiers, puis il dînait, marchait lentement, mais continuellement pendant trois heures, vidait un bol de thé très-faible, refumait deux pipes en relisant *Télémaque*, et se mettait au lit vers dix heures, en murmurant : Quelle chienne de vie !

Souvent aussi il laissait de côté le livre imprimé qu'on lit, pour ce livre immatériel le plus grand, le nécessaire de tous, que chacun de nous porte en soi, et qui s'appelle, au choix du possesseur : cœur, mémoire, conscience. Dans ces occasions, la lecture nocturne du capitaine se prolongeait, il oubliait un peu son régime et se couchait quand le feu et la lampe s'éteignaient.

Le capitaine Perle se revoyait petit garçon, frémissant au bruit des tambours, à l'écho lointain des foudres impériales, et répétant vingt fois par jour à son père : Je serai soldat.

A quoi le greffier objectait vainement et sagement :

— Fais-toi plutôt greffier comme moi, marie-

toi, élève une famille; à ce métier-là, au moins, on ne s'ennuie jamais, car on n'en a pas le temps, et enfin on n'est pas tout seul sur la terre.

Le greffier ne cessa de tenir ce langage à son fils jusqu'au jour où celui-ci, ayant accompli sa dix-huitième année, lui répondit : — Bah! vos enfants meurent, vous ruinent et se marient eux-mêmes un jour; votre femme aussi meurt, on fait plus mal quelquefois; la seule famille éternelle, c'est le régiment.

En 1823, le fusilier Perle foulait en vainqueur le sol des Espagnes, et y charmait une senorita. A ce penser, le capitaine Perle tirait d'une boîte un petit cadre très-modeste renfermant des cheveux, et versait une larme.

Qui de nous n'a pas versé cette larme? loin de troubler la vue, elle déroule à nos yeux d'infinies perspectives; elle s'appelle la bonté, ou tout au moins le repentir.

En revenant d'Espagne, le régiment do Perle avait tenu garnison successivement à Bordeaux, à Tours, à Lyon, durant sept années, employées par notre héros à mille nouvelles amitiés, dénouées par l'inconstance ou par la mort, ce résumé de toutes les inconstances.

Perle n'avait jamais été ni ivrogne, ni joueur; il devait à cette prudence la lucidité de son esprit et des regards qu'il jetait en ce moment sur le passé.

Pourtant, cette mobilité forcée, cette vie errante, ces perpétuels changements d'intérieurs et de liaisons avaient commencé à jeter une teinte sombre sur le caractère de notre ami Perle, qui n'était encore que sous-lieutenant, quand éclata la guerre d'Afrique.

Il se retrempa doublement dans les fatigues de la vie guerrière et les contemplations de la vie orientale. Il fut de tous les campements, de tous les coups de feu, et finalement mis à l'ordre du jour. On sait que l'Algérie charmait alors tellement nos soldats, que c'était le plus souvent après leur retour en France qu'ils souffraient de la nostalgie.

Perle l'éprouva tout comme un autre : il aimait l'Afrique, avec ses vrais lions et ses vrais Africains. Les jeunes Africaines avaient parfois du cœur, et presque toujours de beaux yeux. Mais qu'est-ce que tout cela faisait? qu'était devenu tout cela?

Dans l'intervalle, les parents de Perle étaient morts sans qu'il leur eût fermé les yeux. Son unique sœur était entrée au couvent. En 1854, le régiment de Perle fut caserné à Lille. Le capitaine Perle se plut dans la monotonie laborieuse de cette ville, et demanda une retraite qui lui était bien due, après trente années d'excellents services. Le colonel fit droit à cette demande par une lettre exceptionnellement élogieuse. C'est ainsi que le capitaine Perle s'était établi près de Lille, à Wazemmes, petite ville près des champs, et où les loyers sont d'un prix peu élevé.

— Hé quoi! se disait-il souvent, personne, rien à aimer, moi dont le cœur crève chaque fois que je vois porter un enfant en terre; je serai toujours seul, comme un vieux chien, avec mes six cents francs par mois, alors que deux cents me suffiraient pour mourir d'indigestion! Pourtant, à mon âge, il y a encore mieux à faire que de boire toujours de l'eau pour ne pas mourir d'un coup de sang. C'est gai, vraiment, de trouver, en rentrant, avec le feu qui flambe, une bonne figure de femme, le couvert... Et, quand même la femme serait à moitié bonne et crierait un peu.. du moins, ce serait vivre, on ne s'embrasserait ensuite qu'avec plus de plaisir, pourvu que le fond soit honnête, et qu'il n'y ait de mauvais que la langue.

Le capitaine se livrait à ces pensées souvent répétées, notamment un certain soir de dimanche, qu'il se croyait tout seul à la maison. Les occupants du rez-de-chaussée, cordonniers en gros, étaient allés voir *Héloïse et Abeilard* au théâtre de Lille.

Le silence de la rue égalait celui de sa chambre; le capitaine se sentit devenir mortellement triste; pour détourner l'averse qu'il sentait lui monter aux yeux, il voulut allumer une pipe.

« Si je m'étais marié quand il était encore temps, pensait-il, mais alors je n'osais pas... C'est maintenant que tu oseras, eh, vieille bête! »

— Toc, toc...

— Qu'est-ce que cela? pensa Perle qui n'avait pas entendu le moindre bruit de pas sur le carré ni dans l'escalier.

— Toc, toc...

— Qui va là? morbleu! grommela le capitaine.

— Toc, toc...

Et, cette fois, toc, toc fut accompagné d'un murmure de plainte et d'un éclat de sanglots derrière la porte.

Capitaine, ne te fâche pas; capitaine, va ouvrir. C'est peut-être l'espérance qui vient s'asseoir à ton feu par cette nuit solitaire. Il y a du bonheur pour tous les états, capitaine; lève-toi donc au lieu de répéter pour la troisième fois : Qui va là? Tu le sauras bien mieux en allant ouvrir, puisqu'on ne te répond pas.

Perle, à bout de patience, déposa sa pipe sur la cheminée, alla vers la porte, et trouva en face de lui une fillette de dix ans, maigre, vêtue d'un tricot de laine rousse et pleurant de tout son cœur.

— Eh bien! que veux-tu, petite mendiante, à cette heure-ci? Qui es-tu?

— Je suis Léonie, Nini Derbois, la petite fille de tout en haut, répondit-elle en levant son doigt dans la direction du troisième étage et en coupant chaque mot d'un sanglot.

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux que cela me fasse, ma mignonne?

— J'ai peur, moi... ma maman vient de se mettre sur le lit et ne veut plus me parler.

— Diable!... tu demeures donc avec ta maman là haut?

— Oui, je n'ose pas remonter toute seule, elle ne parle plus... J'ai frappé à toutes les portes, jusqu'à celle-ci... personne ne m'a répondu.

Le capitaine Perle, muni de sa lampe, suivit l'enfant jusqu'au troisième étage, dans une chambre nue, où, sur un lit de fer, il vit, étendue immobile comme la mort, une femme assez belle, âgée de trente-cinq ans environ. Il lui frappa doucement dans les mains pour la réveiller, chercha inutilement du vinaigre autour de lui, et vit enfin *sa* malade ouvrir faiblement les yeux, mais toujours incapable de parler.

— Qu'est-ce que ta mère a mangé à son dîner? demanda-t-il à la petite fille.

— Rien, répondit l'enfant avec une netteté sinistre; elle est descendue, elle m'a donné un gâteau, un verre d'eau... Et puis elle s'est couchée et ne m'a plus parlé...

— Est-il possible? se disait le capitaine; une femme et son enfant allaient mourir de faim, tandis que je m'ennuyais d'en avoir trop pour me nourrir moi seul. Attends-moi, l'enfant...

Le capitaine reparut bientôt, suivi d'une fille de cabaret, apportant du bouillon chaud, du pain, du beurre et des côtelettes de mouton. Il ordonna à la fille de rester là quelques instants, et sortit de nouveau; son absence fut un peu plus longue cette fois, mais au retour il était accompagné d'un médecin et d'une sœur de charité.

Le médecin, après avoir constaté qu'il s'agissait d'un cas de faiblesse provoqué par une alimentation insuffisante, se retira en assurant que ce n'était qu'une affaire de soins et de précautions, et non sans avoir donné ses instructions à la religieuse qui devait passer la nuit auprès de cette victime arrachée à la mort. Le lendemain, vers dix heures, le capitaine revit la petite fille; cette fois, elle venait l'informer que sa mère, tout à fait guérie, mais trop faible encore pour descendre, serait bien heureuse d'offrir ses remercîments à M. Perle.

— C'est bien, c'est bien, ma belle; réponds à ta mère qu'il n'y a pas de quoi.

Et comme l'enfant paraissait toute gênée d'avoir à remplir pareille commission, il se reprit :

— Voyons, n'aie pas peur, réponds que je viens...

Il trouva l'objet de sa charité assis sur une chaise de paille, au coin du feu, et causant, en termes déjà confiants et affectueux, avec la sœur de charité.

La personne qui avait failli mourir d'inanition la veille au soir paraissait, à ses manières et à son langage, avoir été élevée dans la bonne société. Le capitaine fut pris, à sa vue, d'un profond accès de timidité, et, après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé, il ne sut plus que dire.

Ce fut bien une autre affaire lorsqu'il s'entendit traiter de sauveur, d'envoyé du ciel, lui qui se reprochait son égoïsme et son or inutile.

— C'est surtout au nom de cette petite que je vous remercie, monsieur, dit la mère; quelques jours de plus ou de moins à passer sur cette terre n'importent guère à un cœur brisé; mais la seule idée de laisser ma fille, si jeune, seule et abandonnée dans le monde, eût été une torture pire que l'agonie.

— Ne craignez pas cela, madame, dit la religieuse... D'abord, vous vivrez... et puis Dieu n'abandonne jamais ses enfants, et au plus fort de l'épreuve il nous envoie la consolation, dit-elle en désignant M. Perle.

Le capitaine n'y put tenir et rentra chez lui. Il n'y devait pas trouver le silence et la solitude par lui cherchés, car il y fut en butte, dès le premier moment, à un panégyrique de son inépuisable charité, par l'organe un peu traînant de Mme Jansoune, la locataire principale, et l'épouse du marchand de chaussures en gros.

— Ce que j'en dis, capitaine, affirma cette dame, c'est, avant tout, pour vous faire mon compliment d'être resté garçon. Les militaires ne devraient pas se marier, du moins tant qu'ils sont sous les drapeaux. C'est-il bien gai, pour un officier tué à l'Alma, de voir, de l'autre monde, où l'on n'a plus besoin de rien, sa femme et sa fille manquer dans celui-ci de pain, de café au lait, de robes!... je ne dis pas de souliers, car, grâce à Dieu, M. Jansoune et moi, nous nous sommes déjà expliqués sur ce sujet devant ces dames, et ce ne sera jamais notre faute si elles vont pieds nus...

— Que dites-vous là, madame, cette pauvre créature est veuve d'un officier? C'est à peine

croyable. Elle avait des titres à faire valoir... on aurait infailliblement fait droit à ses réclamations de manière à empêcher ce qui est arrivé hier.

— Pour ce qui est de ça, je pense bien que le chagrin y a eu autant de part que la misère... Il paraît qu'elle aimait beaucoup son mari.

— Pauvre femme! murmura M. Perle.

Le soir de ce même jour, la religieuse jugeant que sa présence n'était plus absolument nécessaire, retourna à son couvent après avoir été priée par le capitaine d'annoncer à la dame du troisième qu'il se chargerait volontiers des frais d'éducation de sa fille qu'il avait prise en amitié. Puis il remit discrètement quelques pièces d'or à Mme Jansoune, à l'effet d'acheter diverses provisions nécessaires à l'humble ménage d'en haut. M. Perle fut profondément remercié de ces actes multipliés de grande bienveillance par une lettre conçue en peu de lignes, mais d'une charmante écriture et d'un style excellent de naturel, où on lui disait, entre autres expressions de reconnaissance, que, grâce à lui, le courage et la santé étant revenus, on pourrait bientôt tirer parti du petit talent qu'on avait en couture et en musique, et, en attendant qu'on pût s'acquitter envers un si généreux bienfaiteur, on le bénissait du fond de l'âme.

— La sotte! qui parle de me rembourser mes 80 francs! pourquoi pas à cinq pour cent? grommela M. Perle.

Puis les choses reprirent leur cours ordinaire, sauf que peu à peu la chambre du troisième s'égaya de fleurs, que la malade guérie arriva à gagner, chaque semaine, de quoi subvenir aux dépenses de son modeste intérieur. Dans l'intervalle, le capitaine ne revit qu'une fois la petite fille ; c'est un jour qu'elle vint mystérieusement lui apporter une paire de bas de laine qu'elle avait tricotés pour lui en cachette, au lieu de jouer à l'école... Elle le pria de n'en rien dire à sa mère, qui ne serait pas contente de cette visite.

Le capitaine, intrigué à l'extrême, eût donné beaucoup, et cela sans en expliquer la raison, pour se trouver une heure en compagnie de cette dame. Depuis deux mois, il ne l'avait entrevue qu'une fois, de sa fenêtre, marchant dans la rue.

Sa figure, moins maigre et moins pâle, lui avait paru être de celles qu'on appelle agréables; il savait que sa voix était charmante et qu'elle écrivait avec une agréable simplicité.

— Ce n'est pas tout, pensa le capitaine, mais un vieux loup comme moi n'a pas le droit de faire tant le difficile... Et dire qu'il ne me serait seulement pas permis d'aller lui dire chez elle : « Bonjour, voisine, ça va-t-il bien, êtes-vous contente ? » sous peine de lui causer du dommage et de faire jaser.

Le capitaine avait totalement perdu de vue l'apoplexie et ses œuvres; d'ailleurs, il ne parcourait plus son journal que d'un regard vague. S'il pensait encore de temps en temps à la mort, c'était pour se dire qu'il est doux de laisser, quand on s'en va, à des êtres aimés, le petit bien qui vient de notre travail ou de notre père; ou bien encore ceci : « C'est drôle, si je mourais sans que nous nous soyons revus!... vrai, je voudrais bien la revoir... Mais comment faire? Tiens, le jour de l'an!... Bonne idée! nous sommes au milieu de septembre ! »

Avec cela, le capitaine n'eût, à aucun prix, confié à personne le secret de son désir. Les semaines se succédaient, octobre allait finir. Une après-midi, Mme Jansoune vint, avec la contenance diplomatique où elle excellait, trouver le capitaine pour lui dire qu'elle était chargée envers lui d'un message de confiance, et lui remettre quarante francs à-compte sur les avances faites par M. Perle.

M. Perle entra en fureur. Ah! que l'apoplexie était loin de sa pensée, en ce petit moment de franche colère! Il allait jeter les deux louis par la croisée, sans Mme Jansoune qui lui dit :

— Capitaine, vous savez qu'il y a des jours où ça sauve des malheureux de la mort, ce que vous voulez jeter là.

— C'est bien, conduisez-moi chez elle..., à nous deux, nous allons lui faire entendre raison.

En les voyant entrer, la jeune dame devint très-pâle.

— N'ayez pas peur, lui dit Perle ; je suis votre ami. J'accepte cet argent, mais pour l'aller joindre tout à l'heure, chez mon notaire, à une somme que je place sur la tête de votre enfant. A ce compte, ne vous gênez plus, nous voilà associés, puisque nous travaillons à une œuvre commune.

Le capitaine, ici, eut l'air d'hésiter, et fit une pause. Allons, capitaine, du cœur, morbleu ! et parle haut ! Non, le capitaine juge qu'il y a déjà trop longtemps qu'il parle haut, et c'est tout bas qu'il glisse dans l'oreille de Mme Jansoune la remarque suivante :

— Madame, dites-lui donc, après que je serai parti, que ce notaire va sans doute me demander à quel titre je lègue une partie de mon bien à la petite-fille... si elle est ma nièce, ma cousine, ma filleule... Madame Jansoune, tâchez de savoir s'il serait désagréable à cette dame... que, pour la forme seulement, je répondisse au notaire : C'est à titre de... futur beau-père ?

Et le capitaine s'enfuit tout effaré, but un grand verre de rhum, et fut en proie pendant une demi-heure à une agitation diabolique. Enfin, Mme Jansoune arriva porteuse d'un consentement dont elle compliqua l'annonce positive d'un si grand nombre de locutions obscures, de tropes inutiles, de parenthèses contradictoires, que le capitaine, en l'embrassant de joie au dénouement heureux de sa mission, lui dit : « Avouez qu'un autre aurait été moins patient ! »

LOUIS DÉPRET.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.) — Le théâtre de la Monnaie vient de représenter *Piccolino*, de M. E. Guiraud, avec un succès éclatant. Les dernières répétitions, présidées et dirigées par l'auteur, avaient été l'objet de soins minutieux ; tout devait concourir à la réussite complète de l'œuvre nouvelle, pour laquelle la direction a fait de grands sacrifices.

Le public a parfaitement accueilli la pièce et la partition, et ses applaudissements enthousiastes ont eu maintes fois l'occasion de se manifester pendant le cours de la soirée. La musique de M. Guiraud est pleine de charme, elle s'écoute et elle séduit, les motifs sont d'une facture gracieuse et parfois très originale ; il y a des couplets entraînants qui contrastent avec des pages mélodiques d'une suavité exquise. Parmi les morceaux les plus goûtés du public, nous citerons : les couplets chantés par M. Morlet (Musaraigne) : *Oui, voilà la Suisse ;* l'air de *Marthe*, par Mlle Devries ; l'air du *pasteur*, par M. Dauphin (Tidman); au second acte, le chœur des Mendiants, la sérenade pour baryton, la chanson des Cheveux, et la chanson napolitaine :

Sorrente ! Sorrente !

qui a été délicieusement chantée par Mlle Dérivis.

Nous n'avons que des éloges à adresser aux interprètes de *Piccolino*, et principalement à Mlles Dérivis et Renaux ; à MM. Bertin (Frédéric), Dauphin, Morlet, Guérin (Comète) et Châtillon (le marquis Strozzi). La mise en scène est somptueuse; décors et costumes accusent des soins artistiques qui ont été fort appréciés. Les chœurs ont enfin manœuvré avec un ensemble digne d'éloges.

— MM. Delvil et Candeilh, directeurs du théâtre des Galeries, viennent d'acquérir la propriété de l'*Avant-Scène*, de M. Blum, et les *Bas gris perle*, la nouvelle pièce de MM. Meilhac et Halévy.

— Les représentations de Mlle Delaporte, aux Galeries, commenceront le 11 novembre par la *Fleur de Tlemcen*, pièce *inédite* écrite par Legouvé, d'après une nouvelle de Prosper Mérimée.

— *Kosiki*, de Lecocq, sera représenté décidément sur la scène des Galeries, mais à la fin de la campagne, et par les artistes de la Renaissance, de Paris, Zulma Bouffar en tête.

— Le théâtre du Parc représente en ce moment l'*Hôtel Godclot*, comédie en trois actes de M. Crisafulli, interprétée par MM. Lafaye, Tony Riom, Paul Didier ; Mmes Hélène Emma et Monrose.

— On annonce, au Parc, quelques représentations de *Rome vaincue*, tragédie de M. Parodi. Les principaux rôles seront tenus par MM. Masset, Sully et Mlle Jeanne Essler. Nous aurons ensuite *Madame de Lerins*, l'un des derniers succès de Paris.

— *Rien qu'un jour*, l'opérette *inédite* de M. Hubans, sera jouée, aux Fantaisies-Parisiennes, par MM. Pagès, Géraizer, Courcelles, Leroy, Durieu et Mmes Claudia et Sichel.

— La *Boulangère a des écus* n'a pas fait long feu sur la scène de l'Alcazar. Cette fantaisie malsaine a disparu de l'affiche, et a été remplacée par la *Petite Mariée*, pour les débuts de Mlle C. Duval, et ensuite par *Madame l'Archiduc*, avec Mlle Claudia dans le rôle si coquettement tenu par la diva Théo.

— M. Hendrick, directeur du Théâtre-Flamand, va représenter sur cette scène les *Amours du Diable*, traduits en flamand...

— Aux Délassements, immense succès de *Ruy-Blas*, très bien joué par M. Vernant et Mme Cottin.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

Nous aurons à rendre compte, jeudi prochain, de deux premières représentations qui sont annoncées pour cette semaine :

— Au Théâtre-Lyrique : *Paul et Virginie*, l'opéra comique de Victor Massé, pour la rentrée de Capoul et les débuts de Mlle Cécile Ritter.

— Au Palais-Royal : *Le Prince*, comédie en quatre actes dont les principaux rôles sont joués par Geoffroy, Brasseur, Gil-Pérez et Mlle Alice Regnault.

— *Lalla-Rouckh*, dont la reprise est imminente à l'Opéra-Comique, sera accompagné d'un petit divertissement dont les airs seraient empruntés au *Désert*.

— A l'Odéon, nous aurons bientôt :

1° La *Belle Saïnara*, pièce japonaise en un acte, en vers, de notre ami Ernest d'Hervilly.

Cette pièce a été représentée, il y a trois ans, dans les salons de Mme Charpentier, avec Coquelin Cadet comme principal interprète.

En voici la distribution exacte :

Kami	M. Porel
Saïnara	Mmes Antonine
Taï-Phoon	Gravier
Musmé	Lody

2° *Déidamia*, le grand drame héroïque de M. Théodore de Banville, qui sera accompagné de : le *Diplomate*, de Scribe et Germain Delavigne.

Cette comédie, qui date de 1827 et qui fut créée au Gymnase, sera jouée par MM. Valbel, Talien, Sicard, Monval, Grandier, Fréville, Gibert et Mmes Gravier et Alice Lody.

Et enfin :

Le *Secrétaire particulier*, comédie en trois actes, en prose, de M. d'Arlac, arrangée par M. Edouard

Cadol, et dont voici également la distribution exacte :

Albert de Romy	MM. Porel.
Georges de Maubriant	Régnier
de Romy	Dalis
le colonel Ifson	Fréville
Mme de Romy	Mmes Picard
la baronne de Figenac	Léonide Leblanc
Miss Jenny	Brunet

— On annonce que M. Gounod écrit en ce moment, pour l'Opéra-Comique, un ouvrage dont Cinq-Mars est le héros. Le livret est, dit-on, de MM. Poirson et L. Gallet.

— Mlle Céline Montaland vient d'être engagée au Vaudeville pour la nouvelle pièce de M. Victorien Sardou, dont la lecture aux artistes aura lieu du 15 au 20 de ce mois.

— Le directeur du Grand-Théâtre de Marseille, M. Campo-Casso, s'occupe en ce moment de l'organisation d'une représentation extraordinaire dont le produit servirait à élever un tombeau à Mlle Priola.

— Mlle Renaud, élève de M. François Bazin, et qui a obtenu un premier prix de fugue aux derniers concours, vient d'être nommée professeur de solfége au Conservatoire, en remplacement de M. Dessirier, démissionnaire.

— On annonce que Mme Alboni, qui avait été mariée en premières noces au comte Pepoli, va épouser M. Ziéger, officier de la garde républicaine.

— Nous avons été visiter la salle de théâtre-concert que l'on achève aujourd'hui de construire à l'angle du boulevard de la Chapelle et du faubourg Saint-Denis. Ce théâtre, très-vaste, est enclavé dans un grand nombre de maisons situées sur les deux voies, et son entrée se trouve au rez-de-chaussée d'une construction très belle, mais divisée comme les autres en appartements. La façade est décorée de lyres en pierre; elle forme un très grand pan coupé, donnant sur le square récemment établi sur l'emplacement de l'ancienne barrière, boulevard de la Chapelle.

L'intérieur ressemble, en très grand, à la *Scala* du boulevard de Strasbourg. Le plafond est en fer découpé à jour. Trois étages de galeries contiennent de grands amphithéâtres et des loges. Le rez-de-chaussée est garni de fauteuils alignés devant des tables de marbre blanc. La ventilation est très bien entendue.

La scène a la dimension et la machinerie de celle d'un grand théâtre de féerie. On a donc l'espoir de vaincre les résistances de l'administration qui, jusqu'ici, n'a pas permis aux établissements de ce genre de donner des pièces à spectacle. En tous cas, on annonce comme très prochaine l'inauguration de ce théâtre, qui prendra sans doute le nom de : *Bouffes du Nord.*

.˙.

A propos des coups de sifflet que l'on prodigue trop... généreusement aux artistes qui débutent en province, il nous revient en mémoire une petite anecdote dont Frédérick-Lemaître fut le héros, et qui ne laisse pas que d'être fort piquante :

Le grand artiste était en représentations à... (Qu'on nous permette de ne pas nommer la ville.) A sa première entrée on le siffle. Il s'arrête, regarde le public et laisse échapper ce mot :

— Crétins !

Puis, lentement, majestueusement, il quitte la scène.

Alors commença un vacarme indescriptible. On siffla de plus belle, on trépigna et des centaines de voix crièrent, sur un air connu : « Des excuses ! Des excuses ! » Le commissaire de police intervint et força Frédérick-Lemaître à faire les excuses demandées.

— Soit, dit-il, faites lever le rideau.

On obéit. Le silence se rétablit. Frédérick entra du même pas lent et majestueux, s'avança jusqu'au trou du souffleur et, d'une voix ferme et sonore, jeta, sans même esquisser un salut, ces mots au public :

— *Je vous ai appelé crétins, c'est vrai. Je vous fais des excuses, j'ai tort !*

Puis il sortit, et la foule applaudit croyant sérieusement que Frédérick se repentait.

— La commission nommée pour présider à la construction du monument à élever à la mémoire d'Auber s'est réunie au cimetière du Père-Lachaise, et a tracé le périmètre du caveau et de l'œuvre d'art qui le surmontera.

Cette commission était présidée par M. Lefuel, architecte du monument.

Le monument se compose d'un cippe en marbre noir surmontant un piédestal de granit. Sur la face qui regarde la grande allée du cimetière est placé, à hauteur d'homme, le buste en bronze d'Auber, dont Dantan est l'auteur. La tête est surmontée d'une couronne de laurier. Derrière, et gravée en relief sur le marbre noir, on voit deux palmes entre-croisées. Au-dessus, on lit en lettres d'or :

A PIERRE-MARIE-STANISLAS AUBER
NÉ A CAEN LE 24 AOUT 1797
DÉCÉDÉ A PARIS LE 8 JUIN 1870

Sur les faces latérales sont gravés les titres de tous les opéras de l'illustre compositeur.

Le pas du piédestal sera entouré d'une chaîne en fer doré, soutenue, à un mètre de hauteur, par six piquets en fonte.

La date de l'inauguration du monument d'Auber n'est pas encore fixée. Aujourd'hui, on creuse le caveau et dans une quinzaine de jours, les cendres de l'auteur de la *Muette* seront transférées du cimetière Montparnasse au Père-Lachaise

— M. Albert de Lassalle donne, à la fin du remarquable travail qu'il vient de publier dans l'*Art musical*, sur le passé du Théâtre-Lyrique, l'intéressante statistique suivante :

« Depuis sa fondation jusqu'à sa fermeture et à l'incendie de sa salle de la place du Châtelet (de novembre 1847 à la guerre et à la Commune), le Théâtre-Lyrique a représenté cent quatre-vingt-un opéras, donnant un total de quatre cent quatre-vingt-neuf actes :

Salle du Cirque...........	8	opéras
» du Théâtre-Historique.	128	»
» de la place du Châtelet	45	»
	181	»
Dont 121 inédits, formant	272	actes
60 anciens, »	157	»
	429	»

En classant ces opéras par genres, nous avons :

Grands opéras..................	24
Opéras-comiques................	111
Opéras-ballets.................	4
Levers de rideau, prologues, etc.	42

Mais les trois salles exploitées par le Théâtre-Lyrique sont échelonnées chronologiquement suivant un ordre décroissant de *fertilité.*

Il a été monté :

1 acte par 7 jours à la salle du Cirque ;
1 » 12 » » du Théâtre-Historique
1 » 18 » » de la place du Châtelet.

Cependant il convient de remarquer que le manque d'activité d'un théâtre peut provenir de la constance et de la longévité de ses succès.

Ce répertoire a été partagé ainsi entre les auteurs :

Compositeurs : Ad. Adam, 14 pièces ; — Weber, 2 ; — M. Eugène Gautier, 6 ; — Mozart, 5 ; — Clapisson, 5 ; — M. Verdi, 4 ; — Grisar, 4 ; — etc. (N'ont eu qu'un opéra de représenté : Beethoven, Boieldieu, Monsigny, Auber, Mendelssohn, Félicien David, M. Ambroise Thomas, etc.)

Librettistes : Michel Carré, 22 pièces ; — M. de Leuven, 21 ; — M. Jules Barbier, 19 ; — de Saint-Georges, 14 ; — Brunswick, 11 ; — M. Nuitter, 9 ; — M. Dennery, 7 ; — M. Arthur de Beauplan, 5 ; — M. Deforges, 4 ; — M. Scribe, 4 ; — M. Philippe Gille, 3 ; — etc.

Le Théâtre-Lyrique a été un centre très-actif de production ; il a fait honneur à son programme, qui était de ressusciter les morts sans tuer les vivants. Et, parmi les compositeurs contemporains dont il a ouvert ou facilité la carrière, on peut citer :

MM. Barthe, Cherouvrier, Félicien David, Dantresme, Debillemont, Deffès, Delibes, Diaz, E. Gauthier, Gevaërt, Gounod, Hignard, Joncières, de Lajarte, Maillart, Poise, Reyer, Semet, Varney, Vogel, Wekerlin, etc...

Si nous classons par nationalités les compositeurs inscrits au répertoire du Théâtre-Lyrique, nous avons :

Musiciens anglais.....	1	opéra
— hollandais...	1	—
— belges......	9	—
— italiens.....	15	—
— allemands...	18	—
— français....	137	—
Total...	181	opéras.

— Nous apprenons que la 2e édition des *Récits Espagnols* : *Contes et Nouvelles*, par M. Charles Gueullette, vient de paraître chez Dentu. Tant mieux pour l'auteur et pour le public.

Les maladies nerveuses sont fréquentes et rebelles et font souffrir d'une façon intolérable. L'heureuse découverte qui nous arrive de la Russie, l'ANISINE-MARC, met fin à ces souffrances en faisant disparaître, *en moins d'une minute*, les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, névralgies intercostales, etc.

L'action de ce produit est surprenante et des milliers de personnes ont déjà éprouvé son efficacité vraiment miraculeuse. L'innocuité parfaite de cet anti-névralgique est garantie par le pharmacien-préparateur. Adresser toutes les demandes à l'ANISINE-MARC, 22, rue Le Peletier, Paris. Prix du flacon, 5 fr., et par la poste *franco* 5 fr, 50 contre mandat ou timbres. — Dans toutes les pharmacies.

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 826e livraison (4 novembre 1876). — TEXTE : La Dalmatie, par M. Charles Yriarte. 1873. Texte et dessins inédits. — Neuf DESSINS de E. Grandsire, H. Catenacci, Valério, Vierge, E. Ronjat, Ph. Benoist, A. Deroy et D. Maillart.
Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

ÉCHOS D'ALSACE, valse, par C. Sieg, fait fureur. Pr. 2 fr. fo. Mackar, 22, pass. d. Panoramas, Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

COLLECTION
du
FARIS-THÉATRE
rtraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. aret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah- ardt. — Priola. — Roussell. — Gut. — Agar. — Marie — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise tre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. art. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. istine Nilsson. — Michot. — Julia Kisson. — Aimée e. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Marlée. — ine. — Marie Laurent. — Taillede. — Angèle Moreau. hie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette unet — Marie Belval. — Larey.

2me ANNÉE

Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — lonnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — in Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. ut. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). Reichenberg. — Coquelin. — Mme Von-Ghell. — lasédee. — Jeanne Grenier. — Charles Garnier. — audult. — Frédéric Febvre. — Blanche Berretta. — — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mél[illegible] — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lus- — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs all. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — A F. Jabyer.

3me ANNÉE

Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma r. — Pauline Petry. — Louis Monrose. — Esther ller. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. thelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémente — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. stu Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — le Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — relly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Sa- — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont r. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — sonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Larochea oinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — e Worms. — Laurence Gérard.

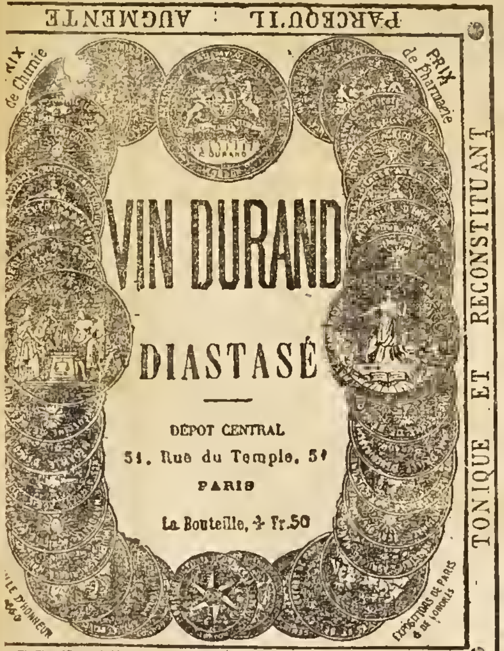
4me ANNÉE

se Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin res. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza i. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — lix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de ange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — lot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — an. —

cinquante-deux numéros qui composent la ère année de Paris-Théâtre sont en vente dans reaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, pour Paris et les départements.
collections brochées de ces cinquante-deux nu- est également à la disposition de nos lecteurs ix de :
francs pour Paris.
francs, rendu rendu franco, en province.
collection brochée de la deuxième et troisième , contenant les numéros 53 à 104 et 105 à 156 alement en vente au prix de :
francs pour Paris.
18 *francs rendue* franco *en province.*
ix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :
s........ *un an,* 14 *fr.; six mois,* 7 *fr.*
rtements... — 16 *fr.;* — 8 *fr.*
nger...... — 20 *fr.;* — 10 *fr.*
Adresser les demandes à
A. GODEMENT, **Administrateur**
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

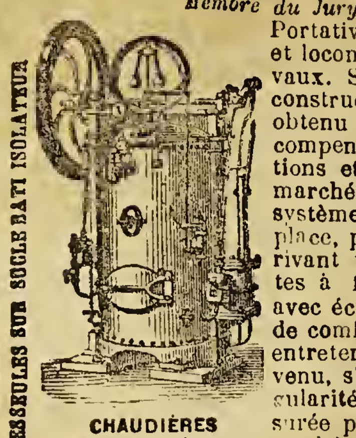
— Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



DIGESTION. ✻ CE VIN EST

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Anade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES **inexplosibles** *nettoyage facile*
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

E. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

Rue de Rivoli Nº 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spl. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offl. Aucune autre méthode ne possède tes témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 bisct. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultgrt. de midi à 6 h. et par corresp. Expéd.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

Flacon : 5 fr. PEAU DU VISAGE Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

NOUVEAU TRAITE[MENT]

du Dr PÉCHENET médecin de la Facu[lté] membre de Sociétés

Guérison radicale des maladies cor[...] écoulements récents ou anciens, ulcère[s] Ce traitement, par suite d'expérien[ces] ratives faites tout récemment, est reco[nnu] efficace et le plus prompt. — *Consult[ations] tuites de midi à sept heures et par corr[espondance]*. Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour.

A LA REDINGOTE [...]

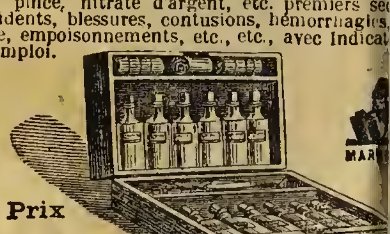
HABILLEMENTS pour HOMMES
Draperie
ENVOI GRATIS du Catalogue illustré
CONF[ECTIONS] et [...] Haute [...] VÊT[EMENTS] sur [...] en [...]

Pardessus mousse et ratiné, bordé col velours......	18 f.	Costume co[...] enfants, dra[...] taisie......	
Vêtement complet, drap fantaisie, doublé satin...	35 f.	Pardessus d[...] tiné, bordé [...] lours.......	

EXPÉDITION franco AU-DESSUS DE [...]
45, r. de Rivoli, et 5, rue S[...]

PHARMACIE DE POCHE SAN[...]

Indispensable en voyage et à la campagne. — [...] cette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers se[cours] d'accidents, blessures, contusions, hémorrhagies, [apo]plexie, empoisonnements, etc., etc., avec indicat[ions] de l'emploi.



Prix
Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Gra[nd]
DELABARRE, rue Montmartre,

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECIN[E]

Par la délicieuse Farine de Sant[é]

REVALESCIERE DU BARR[Y]

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRI[NE] REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV[EAU] BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A[N]
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR[IS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains repas compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les maux de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses j[ambes] dormir, ayant toujours le cœux de[...] gonflé.

Cure nº 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a[vec étouf]fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation op[iniâtre de]* 9 ans. C'était terrible, et des médecins [...] avaient déclaré qu'il n'y avait pas mo[yen de] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les [...] *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt pa[r] les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. Nᵉ 183

PARIS-THÉATRE

DRAME

COMÉDIE-FRANÇAISE

COMEDIE

Photoglyptie LEMERCIER. Cliché FRANCK.

TRAGEDIE

MUSIQUE

Mlle NATHALIE

Yves & Barret Sc. G. Bouvy del.

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 16 au 22 Novembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTᵗˢ .	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ETRANGʳ .	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXIII

—

Mlle NATHALIE

—

Mademoiselle Nathalie vient de prendre sa retraite comme sociétaire de la Comédie-Française, après *vingt-huit ans* de services et *vingt-quatre ans* de sociétariat. Toute la presse lui a payé sa dette d'éloges, lors de sa représentation à bénéfice; mais personne n'a songé à rappeler sa *double* carrière dramatique, si longue et si bien remplie, car avant ses vingt huit années passées dans la maison de Molière, Mlle Nathalie avait eu onze ans de succès sur les théâtres de genre, ce qui lui constitue près de quarante années de services brillants sur la scène parisienne.

Je vais tâcher, malgré le peu de place dont je dispose ici, d'énumérer les longs travaux de cette excellente comédienne.

Zaïre MARTEL, au théâtre *Nathalie*, est née à Tournan (Seine-et-Marne) en 1816. Son père vint s'établir coiffeur à Paris, alors qu'elle était tout enfant, et la garda dans son magasin. Mais la jeune fille quitta à dix-neuf ans la boutique paternelle pour s'essayer au théâtre de l'Odéon, puis à la porte Saint-Martin.

Elle ne fit qu'un très court passage sur ces deux scènes et son véritable début eut lieu aux Folies-Dramatiques, le 3 août 1837, dans la *Fille de l'Air*, féerie en trois actes et 5 tableaux de MM. Cogniard et Raymond. Elle y jouait le rôle d'Azurine, fille de la Reine des Airs, envoyée pour un an sur la terre, et venue avec l'intention de se moquer des mortels, mais prise au piége et donnant raison au proverbe d'Alfred de Musset : *On ne badine pas avec l'amour.*

De grands yeux noirs fendus en amande, une taille svelte et élégante, une physionomie mutine, de l'aplomb comme comédienne, un certain talent de danseuse, en firent, du premier coup, la favorite des habitués de l'endroit. Son succès fut brusquement interrompu par une grave maladie ; tombée en léthargie, elle passa pour morte, au point d'être mise en bière, mais sortit de sa tombe pour reparaître plus charmante qu'auparavant dans *Micaëla*, en décembre 1837, puis dans le *Muet de Barcelone*, au commencement de 1838.

Engagée aussitôt au Gymnase, elle y débuta, le 21 février 1838, par le rôle de Mariette dans un petit acte intitulé : *Au sixième étage*, et non *Un Ange au sixième étage*, comme le disent tous ses biographes, car ce second titre n'a jamais paru sur l'affiche.

Puis vinrent : le 4 mai 1838, *Une Vision*, rôle de Blanche ; *Duchesse!* vaudeville en deux actes, rôle de Caroline, et le 30 juillet 1838 : la *Cachucha*, rôle d'Anita, pièce faite pour utiliser son talent de danseuse ; enfin dans la même année, le 7 octobre, *Mademoiselle*, vaudeville en deux actes, rôle de Juliette.

C'était le temps où Mme Volnys trônait au Gymnase. La jeune Nathalie était employée pour les pièces d'un genre plus léger et les auteurs s'appliquaient à lui faire des rôles en harmonie avec sa beauté, la souplesse de ses allures et sa verve tout aimable. C'est ainsi que MM. Laurencin et Desverger firent pour elle : la *Gitana*, vaudeville en 3 actes, représenté le 28 janvier 1839, qui lui permettait de montrer toutes ses qualités d'actrice et de femme charmante.

Le rôle de Colombe dans le *Spectacle à la Cour*, ceux de Mlle Gymnastique, Petrin, Pompilius et Mlle Anonyme, tous les quatre dans *Industriels et Industrieux ;* celui de Leyla dans le *Paradis de Mahomet*, 14 décembre 1839, où elle dansait un pas tartare, contribuèrent à grandir la vogue dont elle jouissait.

Mais le 15 janvier 1840, dans les *Enfants de Troupe*, ou Bouffé était si admirable, elle se fit encore plus remarquer dans le personnage de Nadèje.

Je citerai encore, parmi ses créations au Gymnase :

15 sept. 1840 : *Rosita* (Rosita) ;
20 déc. 1840 : *L'Embarras du choix* (Diana) ;
26 févr. 1841 : *Le Veau d'or* (Juliette) ;
6 mars 1841 : *Le Conscrit de l'an VIII* (Fanny);
27 juin 1841 : *Le Bon ange* (Pascaline) ;
14 août 1841 : *Le Mari du bon temps* (la marquise);
30 déc. 1841 : *Les jolies filles de Stilberg* (Marco) ;
1er avril 1842 : *Les aides-de-camp* (Caroline, la générale) ;
10 mai 1842 : *Chez un garçon* (Anastasie), seule avec Bouffé ;
— — — : *Davis* (Paméla) ;
26 nov. 1842 : *La belle Amélie* (Amélie) ;
— — — : *Thomas le Rageur* (Adrienne) ;

En 1843 : *Le Menuet de la Reine* (Joséphine) ;
— *Bertrand l'Horloger* (Marianne) ;
— *Don Pasquale*, opéra-bouffe, un acte (Honorine) ;
— *Lucrèce à Poitiers*, tragédie-vaudeville, où elle remplit les rôles de Guanhumara, Judith, Odette et Lucrèce ;
— *Jean Lenoir* (Madeleine) ;
— *Le capitaine Lambert* (Marie) ;
En 1844 : *Zélia, la danseuse* (Zélia) ;
— *Une jeunesse orageuse* (Henriette) ;
— *Marie Mignot* (Marion) ;
— *Emma* (Adèle) ;
— *Une pensionnaire du grand monde* (Louise).

A toutes ces créations et à celles que j'ai pu omettre, il faut joindre diverses reprises de petites comédies de Scribe, telles que : les *Premiers amours* (Eveline) ; les *Dames patronesses ;* le *Plus beau jour de la vie ;* la *Marraine ; Avant, pendant et après*, puis d'autres auteurs : *L'Abbé galant*, la *Fille de l'Avare ;* le *Tyran d'une femme;* les *Fées de Paris*, etc., etc.

En 1845, elle quitta le Gymnase au moment où y arrivait Mlle Fargueil, fit un voyage à Londres et revînt au Palais-Royal où elle resta deux ans.

Ses principales créations furent :

16 juin 1845 : La *Pêche aux beaux-pères* (Dorothée), pour son début ;
Même année : Les *Pommes de terre malades* (Mlle de Cardoville et Mazurka) ;
En 1846 : *Marie Suchon ;*
— La *Fille de Figaro* (Aspasie) ;
— La *Nouvelle Clarisse Harlowe* (Clarisse) ;
— *Bacchus et l'Amour* (une Dryade) ;
— La *Poudre à coton* (plusieurs rôles).

Son succès l'avait suivi à ce théâtre, mais il prit une forme plus élevée au Vaudeville, où elle demeura pendant l'année 1847. A son début dans *Ce que femme veut*, le 16 avril 1847, elle partagea le succès d'Arnal. Dans le *Dernier amour*, elle développa avec beaucoup d'art, de naturel et de sensibilité, un rôle de vieille fille; puis après deux reprises de *Pierre le Rouge* et de : *Un duel sous Richelieu*, elle créa encore *Rose et Marguerite*, le *chevalier d'Essonnes*, et *Une jeune vieillesse*, avant de passer à la Comédie-Française.

Là s'arrête ce que j'appellerai la première carrière de Mlle Nathalie, carrière tout ensoleillée, où sa beauté et la vivacité de son esprit lui valurent un renom qui n'est pas effacé dans la mémoire de ceux qui la suivirent alors de succès en succès.

Le 15 novembre 1848, commença pour elle une carrière nouvelle, celle où son talent est plus mûr et où on la voit tenir tour à tour l'emploi des *grandes coquettes*, des *mères nobles*, puis des *duègnes*, sinon avec éclat, au moins de façon à maintenir avec honneur les traditions de la Comédie-Française, ce qui n'est pas un mince mérite.

Ses trois débuts se firent :

Le premier, le 15 novembre, dans le rôle de Césarine de la *Camaraderie*, créé par Mme Volnys ; elle y fut vivement accueillie ; sa diction était devenue plus sévère et elle déploya un luxe, une coquetterie et une élégance qui convenaient absolument à ce personnage aristocratique ;

Le second, le 26 du même mois, dans le rôle de Marion, de *Marion Delorme*, créé par Mme Dorval ;

Le troisième, le 13 décembre suivant, elle reprenait dans *Une Chaîne* le personnage tracé par Scribe, pour Mlle Plessy.

Et une fois reçue à bras ouverts, que de créations n'a-t-elle pas faites depuis l'*Amitié des Femmes*, de Mazère, qui fut sa première !

Je cite celles qui me reviennent à la mémoire :

En 1849 : La *Chute de Séjan* (Livie) ;
— Le *Testament de César* (Cléopâtre) ;
— 1850 : *Charlotte Corday* (Mme Roland) ;
— 1851 : Les *Derniers adieux* (Mme Rémond) ;
— 1852 : *Ulysse* (Minerve) ;
— *Le Cœur et la Dot* (Athénaïs Beaudrille) ;
— 1855 : *Par Droit de conquête* (la marquise) ;
— 1856 : *Le Village* (Mme Dupuis).
où elle fit sa première apparition dans l'emploi des duègnes, fit preuve d'une sensibilité exquise, et montra son talent sous une face nouvelle.
En 1858 : *Œdipe roi* (Jocaste) ;
— 1859 . *Les Projets de ma tante* (Mme Gardonnière) ;
— Le *Duc Job* (Mme David) ;
— 1860 : *Péril en la demeure* (Mme de Vitré) ;
— 1862 : La *Loi du cœur* (Mme Richaud) ;
— Le *Fils de Giboyer* (Mme Maréchal) ;
— 1864 : *Corneille à la butte Saint Roch* (Mme Corneille) ;
— *Maître Guérin* (Mme Guérin) ;
— 1867 : *Mme Desroches* (Mme Desroches) ;
— 1869 : Les *Faux ménages* (Mme Armand) ;
— 1870 : *Les Ouvriers* (Jeanne) ;
— 1872 : *Mareel* (Germaine) ;
— *Hélène* (Mme de Rives).

Que sais-je encore ?

Et parmi les reprises, que de laborieux travaux et que de succès ? Je me souviens de :

En 1849 : La comtesse, du *Legs*, — Clorinde, de l'*Aventurière*. — Cidalise, du *Dissipateur*. — Gabrielle, de *Gabrielle*.
En 1850 : Mme Bourdeuil, des *Deux ménages*, — Laïs, du *Joueur de flûte*.
En 1851 : La baronne, de *Mlle de la Seiglière ;*
En 1852 : La Comtesse, du *Mariage de Figaro*.
En 1853 : Philaminthe, des *Femmes savantes* qu'elle a tenu jusqu'à sa retraite avec une rare distinction ; — Mme de Prie, de *Mlle de Belle-Isle ;* — Marthe, de *Bertrand et Raton ;* — Mme Pa'in, du *Chevalier à la Mode*, un de ses plus beaux rôles ;
En 1855 : Herminia des *Caprices de Marianne ;* — Arsinoë, du *Misanthrope*.
En 1856 : Elle prend la succession de Mme Allau qui vient de mourir, et joue sans faiblir le terrible rôle de Mme Désaubier, dans la *Joie fait peur ;* — la duchesse, du *Verre d'eau*.
En 1857 : La baronne, des *Ennemis de la maison;* la marquise, du *Philosophe sans le savoir*.
En 1859 : Mme Dorfeuil, de la *Belle mère et le Gendre*.
En 1861 : Mme Oronte, de l'*Esprit de contradiction*.
En 1862 : La vieille fille, de *l'Honneur et l'Argent;*
En 1865 : La baronne de : *Il ne faut jurer de rien ;*
En 1866 : Mme Evrard, du *Vieux célibataire ;*
En 1871 : Beline du *Malade imaginaire ;*
En 1872 : Mme Turcaret, de *Turcaret ;*
En 1874 : La vicomtesse de Vernières, du *Demi-Monde*.

Et combien n'en dois-je point oublier ? Mais en voilà suffisamment pour montrer la souplesse de ce beau talent également accessible au vieux répertoire, et au drame et à la comédie moderne. Aussi Mlle Nathalie laisse au Théâtre-Français un vide qui ne sera pas comblé de sitôt, malgré les excellents artistes qui vont se partager sa succession.

Jeunesse, beauté, esprit, elle eut à ses débuts tout ce qui flatte le spectateur. Dans la seconde moitié de sa vie, elle s'imposa encore par un talent consciencieux, naturel, ému.

Avec de telles qualités, si rares et si précieuses, Mlle Nathalie, sans laisser un nom qui brillera comme ces artistes-étoiles de première grandeur, que la postérité appellera : Mars, Rachel, ou Arnould-Plessy, tiendra dans les annales de la Comédie-Française une place fort estimable, à laquelle bien des artistes de talent ne sauraient encore prétendre.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

DELANNOY

(du Théâtre du Vaudeville).

REVUE DES THEATRES

La semaine qui s'annonçait riche en nouveautés, n'a pas tenu ses promesses. L'Opéra-National-Lyrique, le Gymnase, l'Odéon le Palais-Royal et les Italiens ont, tous les cinq, retardé leur première représentation.

Samedi, une répétition générale de *Paul et Virginie,* au Théâtre-Lyrique, donnée devant la Presse et un grand nombre d'invités, avait cependant produit un effet très-satisfaisant et tout faisait présumer que la première représentation, si attendue, de l'opéra de Victor Massé, pourrait avoir lieu le lundi, ainsi que le portait d'ailleurs l'affiche du jour. Mais une dépêche télégraphique envoyée dans la journée à toutes les personnes munies de billets est venue avertir d'une remise au mercredi suivant ; c'est donc au moment où nous mettons sous presse que doit se jouer la grande partie engagée par M. Vizentini, et qui va décider de la vie ou de la mort du Théâtre-Lyrique.

Heureusement, la répétition générale ne laisse guère de doute sur une réussite complète. On peut espérer un succès de pièce et d'artistes ; la musique est délicieuse, elle a la clarté, la mélodie de l'Ecole française, dont Victor Massé est un des derniers représentants.

Capoul, Bouhy, Melchissedec, Mlle Ritter tiennent avec éclat la tête d'une interprétation hors ligne. Nous espérons donc, dans un prochain article, n'avoir que des éloges à donner.

Le Gymnase annonce également, pour aujourd'hui la première de la *Comtesse Romani,* comédie en trois actes, dans laquelle Mme Pasca doit faire sa rentrée à côté de Worms. L'Odéon a joué hier *Deïdama.* Le Palais-Royal ne fixe pas l'époque où il compte nous donner sa nouveauté : *le Prince,* la comédie en quatre actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy ; il a repris, en attendant, *Tricoche et Cacolet* pour quelques soirées. Quant aux Italiens, une indisposition de Mme Gueymard a arrêté la reprise d'*Aïda,* qui devait avoir lieu le samedi. Nous rendrons compte de toutes ces représentations dans notre numéro prochain.

Les seules premières représentations de la semaine ont été deux petites pièces données à l'Athénée-Comique, l'une en un acte, *Ma Cousine Octavie :* pour la rentrée de Mme Macé-Montrouge à laquelle on a fait un accueil sympathique ; l'autre, la *Fille du Clown,* pièce en deux actes, que l'excellent Montrouge a conduite avec sa rondeur ordinaire. Malheureusement, ces deux vaudevilles n'offrent rien de bien neuf et de bien intéressant par eux-mêmes.

Faure donne une série de concerts dans nos grandes villes de province. Notre éminent baryton est en ce moment à Bordeaux, où il obtient un succès enthousiaste. Les feuilles de la localité ne tarissent pas en éloges sur son compte. L'article suivant, que nous trouvons dans le *Journal de Bordeaux,* en pourra donner une idée à nos lecteurs.

Nous déclarons, du reste, qu'il n'y a pas d'admiration, aussi grande qu'elle soit, qui puisse surpasser la nôtre pour le talent du célèbre chanteur.

THÉATRE-LOUIT

CONCERT FAURE

Nous ne voulons pas ajourner le récit du triomphe qu'a remporté Faure, hier au soir, devant un public de trois mille personnes auxquelles la salle Louit avait ouvert ses vastes flancs.

Le célèbre baryton, salué à son entrée par plusieurs salves d'applaudissements, a chanté le grand air de basse du *Siége de Corinthe,* de Rossini : *Qu'à ma voix la victoire s'arrête.*

Il faut avoir entendu cette voix unique pour comprendre et la faveur qui s'attache au nom de Faure, et le succès, l'enthousiasme qui le suivent de ville en ville ; elle a le timbre le plus généreux, le plus chaud, le plus coloré, le plus sympathique que l'on puisse rêver ; puissante sans effort, elle descend pleine et sonore ou s'élève flexible et suave sans jamais perdre de son expression, de son sentiment, de son style, elle se prête aux vocalises et fait le trille comme une chanteuse légère; aussi dès les premières phrases, le public était-il électrisé.

Le duo du *Crucifix,* de Faure, chanté par MM. Félix Lévy et Faure, a eu le même succès, et ces messieurs ont dû le bisser ; mais c'est surtout la romance de *Joconde :*

Mais on revient toujours à ses premiers amours.

et l'hymne les *Rameaux*, qui ont enlevé l'auditoire dans les régions de l'admiration la plus éthérée.

C'est que, dans ces deux morceaux, l'art incomparable de bien dire et de bien phraser ajoute beaucoup au charme idéal de cette voix magnifique, et Faure est à la fois un grand chanteur et un grand artiste, détaillant et nuançant avec une perfection sans égale : ces deux morceaux ont été bissés et répétés plusieurs fois ; mais il a dû demander grâce, car on l'eût vingt fois rappelé ; il a néanmoins chanté en dehors du programme et détaillé d'une façon ravissante, la *Chanson du Printemps,* de Gounod.

Tout ce que nous pourrions dire des ovations que lui a faites le public, donnerait à peine l'idée de son triomphe.

Ajoutons que l'entourage de Faure est remarquable.

M. Félix Lévy est un ténor de valeur dont la voix sympathique a été très goûtée.

M. Henri Ketten a eu sur le piano un succès énorme.

M. Lebeau, que l'on connaissait déjà à Bordeaux, a exécuté sur l'orgue deux morceaux qui ont enchanté l'auditoire.

Chose plus rare, on a fait répéter à M. Musin un solo de violon de Léonard.

M. Libotton, violoncelliste de talent, a été également rappelé.

Enfin, les sœurs Badia ont rendu complète cette brillante soirée musicale et artistique ; mais nos lecteurs comprendront que nous nous réservions de leur donner un compte rendu plus détaillé et des appréciations plus spéciales et plus complètes de tous ces excellents artistes.

C'est ce que nous ferons avant le deuxième concert de M. Faure, qui aura lieu le jeudi 16 novembre, et ces lignes ne sont qu'un premier et juste tribut d'éloges payé à l'éminent artiste. A. C.

Hier soir, après le concert, la fanfare Bordelaise a donné à M. Faure, devant l'hôtel de la Paix, où il est descendu, une sérénade qui avait attiré beaucoup de monde malgré le froid violent qu'il faisait.

La fanfare a joué les plus brillants morceaux de son répertoire, entre autres les *Rameaux,* l'hymne magnifique dû à la composition du célèbre chanteur.

DEVINE SI TU PEUX

ET CHOISIS SI TU L'OSES

—

Quand je vins à Paris pour y faire mon droit — il y a dix ans de cela — je n'y connaissais *âme qui vive.* Un compatriote, mon voisin de chambre dans l'hôtel où j'étais descendu, m'entraîna à un bal de noce où il était lui-même invité par ricochet. Il me présenta comme un danseur infatigable et je fus accueilli avec enthousiasme.

C'était, il me souvient, à la noce d'un architecte. Le mari, tout jeune encore, venait à peine de s'établir. Un gros blond, avec des yeux ronds à fleur de tête ; des cheveux frisés qui lui donnaient l'air d'un mouton, et des lunettes à verres très-épais...

La mariée... Charmante ! petite, mignonne, rondelette. Je la fis danser, oh ! je les fis danser toutes... Je fis consciencieusement honneur à la parole de mon ami. Je m'amusai d'ailleurs. Le milieu était bien un peu bourgeois, bourgeois, mais dam ! j'arrivais de ma province et tout ce monde-là me parut très-suffisamment distingué.

Durant la soirée, pour la description de laquelle je renvoie le lecteur aux romans de Balzac, trois ou quatre gros négociants me firent l'honneur de m'inviter à honorer de ma présence les quelques bals qu'ils avaient l'intention de donner bientôt.

J'acceptai avec reconnaissance ; un mois après, j'avais quinze invitations par semaine.

Dans ce monde où le hasard et mon compatriote m'avait jeté, je rencontrais souvent mon architecte et sa femme.

Lui, toujours laid. — Elle, plus que jamais charmante. Le mariage l'avait encore embellie Ses petits yeux pétillaient de malice, un petit

nez retroussé, piquante enfin, du moins en apparence, car au fond elle était fort naïve. — Je dirais : bête, si une femme pouvait jamais être bête.

Elle s'étonnait de tout...

— Vraiment ! disait-elle à tout propos.

Elle avait été élevée dans un pensionnat de la banlieue, et ne savait rien de la vie...

Par distraction, je me mis à lui faire un doigt de cour. Elle m'écouta. Par exemple, je ne jurerais pas qu'elle me comprit tout d'abord. Il faut vous dire que je fus d'abord très-discret — non que l'aplomb me manquât, mais je chassais en pays inconnu et n'osais trop m'aventurer...

Bientôt ma hardiesse naturelle me poussa plus avant. Sa bonne volonté apparente m'encourageait d'ailleurs. Devant mes déclarations chauffées à blanc et toutes parsemées de réminiscences poétiques, elle baissait la tête, et je voyais sa poitrine doucement s'agiter...

Un jour, comme j'avais accentué davantage, elle me répondit tout émue et avec un accent de timidité qui la rendait plus adorable encore :

— Mais, monsieur, je suis mariée !...

A cet argument qu'elle jugeait probablement sans réplique, je ripostai par un : *Qu'est-ce que ça fait?* dont l'audace parut la foudroyer. Mais à quelques jours de là, dans une autre soirée, entre deux figures de quadrille, je parvins à lui démontrer que *Ca ne faisait absolument rien.* — Au contraire...

Et elle m'accorda un rendez-vous !...

C'est-à-dire — pour être plus exact — qu'à cette phrase nette et dépouillée d'artifice que je lui jetai dans l'oreille au galop final : — Trouvez-vous, demain, à huit heures, près du bassin du Palais-Royal ! Elle ne répondit ni oui, ni non.

Justement, l'architecte était absent. Je ne sais quelle affaire l'avait appelé à Chartres — imprudent architecte !... Mais dam ! six mois de ménage déjà !...

On était au commencement d'avril. L'air tiède avait des senteurs d'une immoralité révoltante. Vous savez ce que je veux dire? Quand on a vingt ans et que le printemps sème au vent du soir ses mille parfums balsamiques, on embrasserait les arbres!

Une heure à l'avance, j'étais à mon poste, piétinant, tournant autour du bassin, comptant mes pas pour endormir mon impatience.

— Viendra-t-elle ? ne viendra-t-elle pas ?

Elle vint !... Oui, Dieu du ciel, elle vint !

Mais elle ne vint pas seule. Je n'avais pas prévu le cas. Elle s'était fait accompagner par une de ses amies de pension, la femme d'un architecte aussi, que je connaissais pour avoir valsé quelquefois avec elle.

Je m'inclinai respectueusement. Les deux femmes s'inclinèrent ; toutes les deux vêtues de noir — le noir est moins voyant.

Julie — vous ai-je dit qu'elle se nommait Julie ? — prit mon bras en tremblant.

— Pourquoi, lui dis-je tout bas, n'êtes-vous pas venue seule ? pourquoi mettre un tiers dans nos amours ?

— Mais monsieur, me répondit-elle avec un geste de pudeur profonde, je suis mariée!...

Nous sortîmes du jardin où nous pouvions être vus, et nous allâmes rue Montpensier chercher une voiture. L'amie marchait à ses côtés, muette et digne. Elle se nommait Thérèse, l'amie, un peu plus âgée, deux ans de mariage déjà. Elle avait beaucoup des airs de Julie, sans lui ressembler toutefois, même taille, même tournure, même coupe de visage. Mais Julie était blonde et Thérèse était brune.

Pourquoi avais-je fait la cour à l'une plutôt qu'à l'autre ? Le hasard seul avait décidé. A défaut de Julie, je me serais très-volontiers rabattu sur Thérèse. Son architecte de mari était absent aussi. Tous les deux à Chartres.

Je criai au cocher :

— Allez au Bois !...

Julie s'était assise près de moi, dans le fond de la voiture. Thérèse en face, regardant négligemment par la portière. Très-discrète, du reste, et ne cherchant pas à entendre ce que je murmurais tout bas.

Que murmurais-je tout bas ? et parbleu ! les choses folles que vous imaginez sans peine !

De temps en temps, elle répondait plus haut, et Thérèse l'entendait cette fois :

— Mais, monsieur, je suis mariée !...

— Alors, la bouche près de son oreille, qu'elle avait petite et délicieusement contournée, je lui soufflais je ne sais quoi.

— Si vous saviez, Julie, comme je vous aime !...

Et ma gorge se serrait. Alors je passais mon bras autour de sa taille — qu'elle avait un peu forte, mais déjà, à vingt ans, je ne détestais point les tailles un peu fortes, — et cherchant à la rapprocher de moi, je la serrais jusqu'à la faire crier.

— Vous me faites mal ! disait-elle.

— Vous ne m'aimez donc pas un peu ?

— Mais, monsieur, je suis mariée !

— Eh ! qu'importe !...

— Tu entends, disait-elle alors à son amie, monsieur prétend que ça ne fait rien d'être mariée !...

— Oh ! monsieur, répondait pudiquement Thérèse.

Et elle continuait, immobile, à regarder défiler les arbres des Champs-Elysées.

J'offris à ces dames de se rafraîchir. Après quelques débats cérémonieux, on accepta. Nous descendîmes chez un restaurateur de l'avenue de l'Impératrice ; et je fis servir du champagne. Nous étions dans un cabinet particulier tendu de damas rouge. Un divan, deux chaises, une grande glace dans le coin de laquelle on avait écrit des bêtises avec un diamant...

Assis près de Julie sur le divan, je continuai mon petit manége amoureux de la voiture. Thérèse, toujours discrète, s'était mise à l'écart, debout devant la fenêtre, regardant la campagne à travers les vitres, dans la nuit étoilée...

Julie buvait gentiment le champagne. C'était son vin de prédilection. Je le lui avais entendu dire à elle-même le jour de son mariage. Elle me le répéta...

Thérèse, de temps en temps, venait tremper ses lèvres dans son verre et retournait vite à sa fenêtre, craignant de nous embarrasser de ses regards. Touchante discrétion dont je lui savais un gré infini.

Le champagne cependant semblait animer Julie peu à peu. Je bus dans son verre. Elle rit beaucoup et but dans le mien.

— C'est notre mariage qui vient de se conclure ! lui dis-je.

— Mais, monsieur, je suis mariée !

Au diable l'exclamation stupide !... Il me prit une violente envie de la battre : je me contins toutefois et lui saisissant brusquement la tête de mes deux mains, j'appuyai longuement mes lèvres sur les siennes. Elle ne se débattit que tout juste ce qu'il fallait pour sauver le principe.

Sur quoi, se levant comme poussée par un ressort, elle s'écria, l'œil brillant, presque indignée :

— Mais, monsieur...

— Non !... non, pas cela ! lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche, au nom du ciel, pas cela !...

Êtes-vous comme moi? la résistance loin d'exciter mon désir, ne fait que l'abattre. Deux heures de siége, c'est bien ; une minute de plus, c'est trop. Beaucoup d'élan, d'emportement, d'ardeur — nulle persistance.

Une fois, deux fois, trois fois... Vous ne voulez pas ? bonsoir !...

Tel j'étais en amour, il y a dix ans... Et tel je suis encore aujourd'hui.

L'attitude opposante de Julie me démonta. Cette petite bourgeoise, avec son éternelle exclamation, m'apparut démesurément bête.

Sans mot dire, je sonnai le garçon. Je payai et nous sortîmes. Il était onze heures du soir.

Au moment de monter en voiture :

— Où conduirai-je ces dames? demandai-je poliment, mais froidement.

— Place de la Bourse, fit Julie.

— Place de la Bourse ! criai-je au cocher.

En route, pas un mot à ma voisine. Je boudais et je voulais qu'il fut bien établi que je boudais. L'autre, en face de moi, comme absorbée dans ses pensées, le nez collé à la vitre, semblait immobile.

Le mouvement de la voiture, le silence, le champagne qu'elle avait bu, assoupissaient ma voisine. Au bout de quelques minutes, une velléité de raccommodement me vint. Que voulez-vous? Je passai mon bras autour de sa taille. Elle ne bougea pas... Je lui murmurai tout bas quelques mots pour voir...

Elle ne répondit pas. Elle boudait ou elle dormait.

Alors, plus entreprenant, j'osai davantage. Même immobilité toujours. Consentait-elle ?

. . . .

L'autre, en face, le nez toujours collé à la vitre, n'avait pas bougé.

Place de la Bourse, la voiture s'arrêta ; nous descendîmes. Le cocher payé s'éloigna. Je fis quelques pas avec mes compagnes.

— Quand te reverrai-je? glissai-je à l'oreille de Julie.

Ce tutoiement inattendu parut l'effaroucher, car elle se redressa comme piquée au vif. Puis, s'inclinant avec une dignité affectée, elle disparut avec son amie, sans répondre.

— Au diable les femmes capricieuses ! me dis-je à part moi... Enfin, je la retrouverai...

Et je rentrai chez moi tout fier et plus amoureux que jamais de ma conquête...

Deux jours après, dans une soirée, nous nous rencontrâmes. Julie, charmante comme toujours, était, comme toujours, fort entourée. Je courus à elle et l'invitai pour un quadrille.

— Deux jours sans te voir, lui dis-je tout bas, comme cela m'a semblé long !...

Elle me regarda avec des yeux étonnés, presque effrayés.

— Il faut absolument que je te voie demain, et seule, cette fois.

— Mais, monsieur... mais, monsieur... balbutia-t-elle.

— Oui, tu es mariée, je le sais...

— Mais, monsieur, pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Comment !... ainsi ?... Ne te souviens-tu pas ?...

Elle m'interrompit :

— Je suis souffrante, fit-elle avec dignité, veuillez me reconduire à ma place.

Je n'y comprenais rien. Pourquoi cette froideur? Pourquoi cette réserve?... Elle dormait donc? Mais non, elle ne dormait pas.

— Une explication!... Il me faut une explication!...

Toute la nuit je rôdai autour d'elle, tâchant de lui parler.

Le mari, revenu de Chartres, jouait dans un salon voisin avec son collègue, l'époux de Thérèse. J'avais le champ libre, mais elle m'évitait avec une visible obstination.

A diverses reprises, ayant pu la rejoindre, je l'invitai : elle refusa... A la fin, je lui dis :

— Je vous en conjure, madame !...

Et je mis dans ma demande tant de respect, tant de soumission, qu'elle accepta.

— Que vous ai-je fait ? lui dis-je; qu'avez-vous contre moi? Que s'est-il passé depuis deux jours? J'étais si heureux de vous revoir? Oh! je vous aime tant!... Ne vous verrai-je plus comme l'autre soir?

— Non... Oh! non, fit-elle simplement... C'est une imprudence que j'ai commise. Je n'avais pas réfléchi... D'ailleurs, Dieu m'a punie, ajouta-t-elle en souriant, j'ai été malade...

— Vraiment ?.. Par ma faute?

— Oh! presque rien... Un peu mal au cœur... Je n'ai pas l'habitude, en voiture, d'aller à reculons, et l'autre soir...

— Mais vous n'allâtes pas à reculons l'autre soir...

Si fait!..

— N'étiez-vous pas près de moi dans le fond de la voiture ?

—En allant, oui.., mais en revenant ?... En revenant, Thérèse avait pris ma place, moi la sienne... Je vous boudais...

A cette révélation inattendue, je demeurai cloué sur place.

Thérèse !... C'était Thérèse que... Ah! sapristi!... Et moi qui la tutoyais... Pauvre femme!.. Je comprenais maintenant son indignation... Mais Thérèse, que j'avais négligée tout le soir, que j'avais à peine saluée!.. Je courus à la recherche de Thérèse. Je la retrouvai valsant avec un charmant abandon... et je l'invitai pour la suivante.

— Avez-vous pensé à moi depuis deux jours? lui dis-je avec une certaine émotion.

— Mais, monsieur, répondit-elle en riant, c'est à Julie qu'il faut demander cela.

— N'est-ce pas aussi un peu à vous? ajoutai-je en la regardant d'une certaine façon.

— Je ne comprends pas, fit-elle étonnée, et très-consciencieusement étonnée en apparence.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non.

— Vous plairait-il de recommencer tous les deux seulement notre promenade de l'autre soir?

— Mais, monsieur, je suis mariée !...

J'étais stupéfait de tant d'audace...

— Voyons, lui dis-je, décidé à en avoir le cœur net, l'autre soir, est ce que?...

— Est-ce que?...

— Enfin, l'autre soir, au retour, étiez-vous près de moi dans la voiture?

— Au retour, comme à l'allée, répondit-elle, j'étais en face de vous... Le mouvement à reculons est le seul que je puisse supporter.

Julie mentait donc?... Laquelle mentait? Laquelle? Je n'ai jamais pu savoir... J'ai prié, supplié... rien!...

Dix ans se sont écoulés depuis. Julie et Thérèse sont aujourd'hui mères de famille l'une et l'autre. Je les vois toujours dans le monde. Je valse avec elles. Nous causons parfois du passé et de la promenade au Bois qu'elles n'ont jamais voulu recommencer... Mais jamais rien dans la conversation n'a pu me faire comprendre laquelle des deux j'avais près de moi, au retour.

Quelquefois encore je leur demande :

— Voyons... recommençons-nous cette petite partie ?

Alors, toutes deux, en riant, elles répondent :

— Mais, monsieur, nous sommes mariées!...

G. G.

AVENTURES

ET

Historiettes théâtrales

Le Parfait Secrétaire

DES COULISSES

On a quelquefois, — souvent même, — reproché aux hommes de génie de manquer d'esprit utilitaire, de n'être pas *pratiques*.

Or, je viens de découvrir un grand homme possédant au plus haut degré ce don précieux qu'on dit si rare chez ses semblables.

Voici ce dont il s'agit :

Tout le monde connaît ce petit livre, — si goûté des tourlourous, des bobonnes et des collégiens de bonne famille, — qu'on appelle le *Parfait secrétaire des amants*.

Habilement ordonné, ce précieux bouquin contient des lettres toutes faites pour presque toutes les circonstances... amoureuses de la vie, depuis la déclaration la plus incendiaire jusques et y compris la rupture la plus roide.

Ce que ce « très honneste » recueil a fait cheoir de vertus, — chancelantes, il est vrai, — est incalculable.

Dans un certain milieu, l'usage du *Parfait secrétaire* est si bien admis dans les mœurs « courantes, » qu'un jeune ébéniste de ma connaissance me déclara un jour que lorsqu'il écrivait à sa payse, non-seulement il copiait sa missive, mais encore il insérait sous l'enveloppe une copie de la *réponse* prévue par *Parfait secrétaire.*

De cette façon, la jeune fille n'avait qu'à apposer au bas des lignes toutes tracées son seing tremblant...

Eh bien, c'est ce livre incomparable qui a inspiré à un écrivain dont, par une discrétion qu'on ne saurait blâmer, je dois taire ici le nom, une idée vraiment heureuse et dont la mise à exécution aura, à coup sûr, des résultats merveilleux.

Cette idée, c'est l'élaboration et la publication d'un ouvrage intitulé le *Parfait secrétaire des coulisses*.

L'auteur nous a exposé le plan, savamment raisonné, de son ouvrage.

Il est divisé en deux parties, qui sont :

PREMIÈRE PARTIE.— *Demandes.*

DEUXIÈME PARTIE. — *Réponses.*

Chaque partie comprend trois sections :

Section première.— Concernant les « étoiles » *di primo cartello ;*

Section deuxième. — Actrices de second ordre ;

Section troisième. — Utilités, figurantes, etc.

Chaque section est encore divisée en autant de catégories qu'il existe de positions sociales différentes, parmi les correspondants des dames ou demoiselles comprises dans les trois sections ci-dessus énumérées.

Un exemple fera mieux comprendre le mécanisme ingénieux de ce manuel incomparable.

Supposez un instant que vous êtes sénateur et que vous désirez... entretenir, — pardon, avoir un entretien avec Mlle Guerluchette, du théâtre des Bouffes-du-Sud?

Vous cherchez immédiatement dans la première catégorie de la troisième section de la première partie et vous trouvez :

« *Lettre d'un vieux monsieur à une figurante :*

» Mademoiselle,

» Un entresol rue de Constantinople, un coupé » à l'année et cent louis de pension mensuelle, » le tout pour consentir à recevoir une fois par » semaine le plus passionné de vos adorateurs, » — cela peut-il vous convenir?

» Veuillez m'envoyer votre réponse par l'ou» vreuse qui vous portera le bouquet ci-joint.

» Votre admirateur,

» ABLATIF DE SAINT-UR. »

Au reçu de cette lettre, la demoiselle cherche dans la deuxième partie, et à la première catégorie de la troisième section trouve la

« *Réponse de la figurante au vieux monsieur :*

» Monsieur,

» Vos propositions sont fort honorables, sans » doute, mais demandent à être plus longuement » étudiées. Je ne saurais donc y répondre aussi » promptement.

» Si vous voulez bien nous attendre à la sortie » du spectacle, maman et moi, nous vous dirons » verbalement le résultat de nos réflexions.

» Recevez, monsieur, etc.

» GUERLUCHETTE. »

Deuxième exemple :

Un joyeux viveur est épris de Mlle Hermance Bivulve, écuyère aux Folies-Bergères ; deuxième catégorie de la deuxième section de la première partie :

« *Lettre d'un jeune chauve à une utilité.*

» Chère belle (ou belle chère),

» Nous avons découvert, quelques amis et moi, » un superbe gisement de truffes, diversement » assaisonnées. Ce gisement est situé au coin du » boulevard et de la chaussée d'Antin.

» Si vous voulez venir en tâter avec nous, je » vous préviens qu'il y aura des huîtres et de la » dinde.

» ADOLPHE BIVERGÉ. »

POST-SCRIPTUM. — « Plus, deux louis sous le traversin ! »

« *Réponse de l'utilité au jeune chauve.*

» Excellent,

» Mettez dix francs de plus, et il y aura des » draps neufs.

» HERMANCE BIVULVE.»

Troisième et dernier exemple :

Un élève de seconde au lycée Charlemagne a été voir jouer Mlle Aloysia dans la féerie à la mode. Il en est revenu absolument toqué.

Il consulte le *Parfait secrétaire des coulisses* et il y trouve la

Lettre d'un collégien à une étoile.

« Mademoiselle,

» Comme dit *Gil-Blas,* dans la pièce d'Alfred » de Musset, qui porte ce titre et qu'on a jouée » l'année dernière au Théâtre-Cluny, ce n'est pas » un homme qui vous écrit,

C'est un ver de terre amoureux d'une étoile !

» Depuis que je vous ai vue dans ce divin costume de la fée Rougeole dans le *Royaume des maladies*, cette belle féerie, due, je crois, à la plume de M. Clairville ou de M. de Bornier, je ne sais plus au juste, depuis que je vous ai entendue chanter ce rondeau divin qui commence ainsi :

Sur ma parole.
J'suis la Rougeolé...

depuis ce moment je ne dors plus, je ne parle plus, je ne vis plus.

» La nuit, au dortoir, je m'agite sur ma couche froide et solitaire... Le jour, à l'étude, je me fourre la tête dans mon pupitre pour contempler votre photographie...

» Je me fais coller tout le temps par amour pour vous.

» Mademoiselle, c'est dimanche mon jour de sortie, j'irai au théâtre prendre votre réponse.

» N'oubliez pas d'y mettre votre adresse, car je ne la connais pas et suis obligé de vous adresser ce billet à votre théâtre.

» Adieu, mademoiselle, ma vie et ma mort sont entre vos doigts.

» Signé : LÉON HAUNANT. »

Réponse de l'étoile au collégien.

« ZUT !

» Signé : ALOYSIA. »

Pour copie conforme :
GASPARD MUS.

Les Frileuses.

Il n'y a pas à se le dissimuler, il commence à faire froid, ou tout au moins *frisquet*. Déjà l'élite de la colonie savoyarde à Paris a ramoné-ci, ramoné-là nos cheminées du haut en bas; nous avons posé sur nos chenets et dans nos grilles des bûches, du coke ou du charbon, et nous y avons mis le feu, afin de rétablir la circulation de notre sang congelé.

Au point de vue humanitaire, l'approche de la saison froide n'est pas précisément folâtre; car si, quand il fait chaud, les pauvres gens, à force de labeur, de patience et d'économies arrivent à joindre les deux bouts, dam ! en hiver, l'augmentation de dépenses exigée par le chauffage et l'éclairage leur est pénible, leur impose de cruels sacrifices et, la plupart du temps, ne leur laisse d'autre alternative que de s'endetter ou de subir des privations effroyables.

Mais ces graves questions ne sont pas de misc ici ; et nous ne pouvons toucher à leur solution qui réclame les efforts combinés des particuliers et des gouvernants. Il nous faut n'envisager l'abaissement de la température qu'au point de vue artistique et boulevardier. A ce point de vue là, l'hiver doit être le bienvenu.

D'abord, ceci saute aux yeux, l'hiver est la belle saison parisienne, l'époque du bruit, du mouvement, des fêtes, des réceptions officielles et autres, des galas, des premières représentations...

Puis, le froid a ce privilége de nous montrer Nos Dames les Parisiennes, ces petits êtres plus changeants que les caméléons, et infiniment plus gracieux, du reste, sous un aspect charmant, exquis, adorable, celui de *frileuses*.

Etre frileuse, qu'est-ce que cela? C'est une manière de souffrir de l'hiver particulière à la Parisienne. C'est avoir froid, mais non pas bêtement, platement, grossièrement, comme vous et moi, mon cher monsieur, qui tremblons de tous nos membres, qui claquons des dents, et dont les nez passent par toutes les nuances du rouge et du violet : les Parisiennes ont froid avec tact, avec décence, avec aisance, avec coquetterie. Elles emploient les intempéries de la saison à paraître plus jolies encore que d'habitude, si c'est possible.

Dans la rue, les autres créatures humaines se couvrent d'un tas de vêtements épais et ridicules, se recroquevillent dans de gros paletots qui les engoncent, prennent une allure gauche, une apparence *mastoque*. Les Parisiennes, elles, trouvent moyen de s'attiffer, de s'emmitouffler avec un art charmant. La froidure leur sert de prétexte à mille détails de costume, voilettes, fourrures, gants, manchons, tuniques, waterprooffs, qu'elles portent de façon à tourner la tête de tous les anachorètes, à damner tous les saints du paradis. Et elles marchent vite, elles trottinent avec leurs pieds cendrillonesques, d'un petit air à la fois malheureux et moqueur, capable de vous donner le vertige, et elles passent, laissant derrière elles un divin parfum de joie, de jeunesse et d'amour.

Que si maintenant, vous qui me lisez, monsieur, vous avez cette félicité suprême, cet inénarrable bonheur que votre appartement serve de cage à l'un de ces jolis oiseaux, dont le ramage, certes, égale le plumage, à une Parisienne; si, en d'autres termes, vous possédez une femme, légitime ou non, vous conviendrez sans peine qu'une des extases les plus sublimes de la vie, c'est un jour que le vent *pince dur*, et *qu'elle* était sortie pour une longue course, de *la* voir, qui rentre, embobinée jusqu'aux oreilles, et soufflant le plus gentiment du monde. Avec quel charme alors *elle* se débarrasse de ses affaires et vous dit : « Ah ! petit homme, il fait bien froid aujourd'hui, va : tâte plutôt; » et vous tend sa joue afin que vous *tâtiez* en l'embrassant; puis, toute frissonnante, court présenter à la cheminée ses petons, ses menottes et son cher museau rose!...

Et comme, lorsque la bise est venue, les Parisiennes aiment se presser contre vous, et se faire câliner, dorloter, réchauffer!..

C'est pourquoi nous devons à l'hiver une reconnaissance éternelle, puisqu'il embellit, enjolive ces petites personnes frileuses, ainsi que des chattes, et les incite à venir chercher un refuge dans nos bras, en faisant entendre leur *ronron* caressant.

LOUIS DE GRAMONT.

NÉCROLOGIE

La semaine a été fatale pour les lettres et les arts. Nous avons à déplorer la mort d'un auteur dramatique distingué, d'un grand chanteur et d'un très habile musicien.

Edouard Plouvier vient de mourir après une lente et terrible agonie. Bien que prévu depuis longtemps, ce dénouement fatal n'en désespère pas moins les nombreux amis de cet honnête homme et de ce loyal écrivain.

A peine âgé de cinquante-cinq ans, Plouvier était malade depuis longtemps, et ses souffrances avaient excité les sympathies du monde littéraire et dramatique. L'an dernier, une représentation fut organisée au Théâtre-Italien, dont le produit servit à adoucir les derniers moments d'une vie si éprouvée.

On sait que, d'abord ouvrier corroyeur, Plouvier se livra timidement d'abord à quelques essais qui curent un certain succès ; c'étaient quelques poésies, quelques romans, quelques romances qui firent connaître son nom.

Il aborda ensuite le théâtre: sa première pièce, qui date de 1850, *Une Indiscrétion*, fut jouée au Théâtre-Français.

Il donna ensuite *les Vengeurs*, à l'Ambigu ; *le Songe d'une nuit d'hiver*, au Théâtre-Français ; *le Sang-Mêlé*, à la Porte-Saint-Martin ; *l'Outrage*, à l'Ambigu; *le Pays des amours*, aux Variétés ; *Trop beau pour rien faire*, au Vaudeville ; *la Vie à outrance*, au Gymnase; *le Mangeur de fer*, *le comte de Saulles*, *la Princesse rouge*, etc.

Il publia aussi des feuilletons innombrables, *les Contes pour les jours de pluie*, *le Livre du bon Dieu*, *le Chevalier Printemps*, et d'autres encore qui ne l'enrichirent pas, puisqu'il laisse une femme et cinq enfants sans ressources.

Une dépêche de Nice nous annonce la mort du célèbre chanteur italien Tamburini.

Antonio Tamburini était né à Faenza, le 28 mars 1800. Il débuta à l'âge de dix-huit ans à Bologne avec un grand éclat, et depuis lors, sa carrière artistique ne fut qu'une longue suite de succès. C'est en 1832 qu'il chanta pour la première fois à Paris, dans la *Cenerentola*, et pendant plus de vingt années, il fut le baryton *di primo cartello* de la scène italienne. Jamais, croyons-nous, aucun artiste n'a chanté avec plus de verve et de brio le rôle de Figaro dans le *Barbier de Séville*.

Tamburini s'était retiré du théâtre depuis des années, et dans ces derniers temps, il marchait fort peu et ne parlait plus.

Voici une anecdote qui fait honneur à ce grand artiste :

En 1833, alors qu'il chantait aux Italiens, avec le talent que l'on sait, la *Cenerentola*, un pauvre baryton de province vint le trouver et lui demanda des leçons.

— Mon cher maître, lui dit-il, j'étais charpentier de mon état avant de prendre la carrière du théâtre. Je sais que vos instants sont trop comptés pour en abuser gratuitement. Aussi ai-je repris le rabot. Je gagne six francs par jour. Je m'engage à vous en donner quatre jusqu'au moment où je pourrai débuter à Paris.

Tamburini accepta et le fit travailler pendant six mois.

Après ce temps, notre menuisier était engagé aux Italiens.

Mais le directeur ne donnait pas d'avances, et le pauvre artiste n'avait pas même de quoi s'acheter des souliers.

La veille de la représentation arrive ; il commençait à se désespérer, quand il reçoit la lettre suivante :

« Cher ami,

» J'ai mis de côté le montant de vos cachets, c'est dire que j'ai une économie de 720 francs.

» Vous m'avez appris à enseigner tandis que je vous donnais des leçons de chant. Il n'y avait donc pas de motifs pour que ce fut plutôt vous qui me payassiez que moi qui vous dédommageasse. Reprenez cet argent et croyez-moi votre débiteur.
TAMBURINI. »

Le débutant eut des bottes!

Il s'appelait Marsoni ; il fit depuis fortune en Italie.

— Le Conservatoire vient de perdre un de ses plus anciens professeurs, M. Edouard Batiste, enlevé soudainement à sa famille et à ses amis.

Edouard Batiste, né en 1820, avait fait partie des pages de la chapelle du roi Charles X. Après 1830, il fut placé au Conservatoire, et suivit non sans succès les cours de solfége, d'harmonie, d'orgue, de contre-point et fugue. Elève d'Halévy, il remporta un second prix de composition musicale au concours de Rome, en 1840.

Dès 1836, il avait été nommé professeur de solfége au Conservatoire. Il y a quelques années, il fut appelé à la direction d'un des cours d'harmonie de l'établissement. Il comptait donc quarante ans de professorat.

Edouard Batiste était depuis plus de vingt ans organiste de l'église Saint-Eustache, fonction artistique qui, si nous ne nous trompons pas, fut donnée au concours. Il laisse quelques travaux didactiques.

Edouard Batiste appartenait à une famille d'artistes ; il était fils du comédien Batiste, dont le souvenir vit encore au Théâtre-Français ; il était l'oncle du compositeur Léo Delibes. C'était un excellent homme, qui vécut simplement et sans ambition, et dont l'enseignement a produit plusieurs générations d'excellents musiciens.

Ses obsèques ont eu lieu hier matin, à dix heures précises ; on s'est réuni à la maison mortuaire, 3, rue Martel. Le corps a été porté à l'église Saint-Eustache où, en raison des longs et dévoués services rendus à la paroisse par Edouard Batiste, le curé a obtenu l'autorisation de faire célébrer son service funèbre.

PETITES NOUVELLES

— M. Halanzier vient de choisir, pour conduire désormais les bals de l'Opéra, O. Métra, le chef d'orchestre du théâtre des Folies-Bergères. La succession de Strauss ne pouvait pas tomber en de meilleures mains.

— M. Eugène Manuel, l'auteur des *Ouvriers*, représentés avec tant de succès à la Comédie-Française, met la dernière main à une comédie en cinq actes, destinée naturellement au théâtre de la rue Richelieu.

— M. Reyer a été nommé hier membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Félicien David, par 20 voix sur 37 votants et au second tour de scrutin. Au premier tour, M. Reyer avait eu seize voix et M. Boulanger 11.

— Les deux premiers actes des *Isolés*, le drame tiré, par MM. Sardou et Nus, de *Fonctionnaires et Boyards*, vient d'être lu aux artiste de la Porte-Saint Martin. Principaux interprètes : Dumaine, Taillade, Lacressonnière, Alexandre, Faille, et Mlles Dica-Petit et Meyer.

— Les Variétés ont mis en répétition un acte de MM. Aurélien Scholl et Victor Koning, intitulé : *On demande une femme honnête.*

— Duchesne, le ténor du Théâtre-Lyrique, est assez sérieusement indisposé pour ne pouvoir reprendre son service avant un mois.

— Aux Bouffes-Parisiens, c'est une revue de MM. Clairville et Busnach qui succèdera à la *Boite au lait.*

— Mme Peschard vient de signer avec la direction de ce théâtre, dans de très belles conditions, un engagement de trois années.

— Le tribunal de commerce a condamné M. Cantin, directeur des Folies-Dramatiques, à payer 3,000 francs de dommages-intérêts à Mlle Céline Montaland pour l'avoir remplacée dans le rôle de Jeannette, pour lequel elle avait été engagée dans la pièce *Jeanne, Jeannette et Jeanneton.*

— Mlle Pauline Blum, si remarquée au dernier concours du Conservatoire dans les classes de chant et d'opéra-comique, est partie mardi soir pour Bruxelles, avec un engagement au Théâtre de la Monnaie.

Nous lisons dans le *Petit Journal :*

Le hasard nous ayant conduit hier soir rue des Martyrs, nous sommes entré au gymnase Paz où nous avons entendu un instrument nouveau, dit *piano-violon*. On ne peut, sans l'avoir entendu, s'imaginer l'effet charmant de ce mariage du piano et du violon ; et quand on songe qu'il suffit, pour produire ces tons harmonieux, de tourner une simple manivelle ? C'est la maison Gavioli et Cie, de l'avenue Taillebourg, qui est l'auteur de cet ingénieux appareil musical. Que de progrès, du reste, cette maison n'a-t-elle pas fait faire à l'orgue à manivelle ! Gavioli était un artiste de premier ordre ; et son fils est non-seulement aussi un artiste consommé, mais encore un industriel des plus distingués.

L'orgue était autrefois un instrument de rue ; il devient, par la création du piano-violon, un instrument de salon, de bal, presque de concert. On peut s'en rendre compte en allant un soir au gymnase Paz à l'heure du skating, dont l'installation est parfaite, et que sa tenue sévère recommande particulièrement aux familles.

—

Depuis que l'on cherche l'économie et le confortable, l'industrie a rarement offert un progrès aussi sensible que celui réalisé par la nappe de ménage. Cette belle invention, due à un Français, est depuis longtemps utilisée par l'Angleterre et les Etats-Unis, qui ont su avant nous en doter tous leurs établissements d'instruction, communautés, restaurants, et les maisons les plus modestes.

—

Un groupe de littérateurs et de critiques, parmi lesquels MM. Vitu, Sarcey, Lapommeraye, etc., a pris l'initiative d'une souscription dont le produit sera destiné à la publication des œuvres de Duvert et Lausanne. Ce recueil formera quatre ou cinq volumes dont M. Sarcey écrira la préface.

—

Voici une idée qui ne pouvait éclore que sous l'inspiration du *Bon Génie.* Le directeur de la maison qui porte ce nom prédestiné, M. Gabriel Lévy, veut assurer aux deux cent mille abonnés que son intelligente administration lui a valus, les bénéfices d'une combinaison très avantageuse.

Voici l'hiver et la ménagère prudente songe déjà à sa provision de charbon. Si elle en achète beaucoup elle ne sait où le mettre, car, dans les logements parisiens, l'espace est parcimonieusement mesuré ; si elle en achète peu, elle subit les charges que les détaillants imposent à leur clientèle. Afin de remédier à ce double avantage, M. Gabriel Lévy s'est entendu avec de puissantes compagnies belges pour pouvoir livrer à tous ses abonnés cent kilog. de charbon, quantité minimum, au prix où on l'obtiendrait en l'achetant par tonnes ou 10,000 kilog. Une carte postale adressée au *Bon Génie*, 15, rue de la Douane, et l'on sera servi toujours d'après le système de cette administration, à crédit. Ce même principe sera appliqué au coke ou au bois à brûler. De cette façon la question de chauffage sera complètement résolue, au gré de la classe laborieuse du sort de laquelle se préoccupe beaucoup M. Lévy.

Depuis longtemps déjà, il a doté la classe ouvrière de Paris du couvert en *Métal blanc argenté*, première qualité. Aujourd'hui, il veut faire profiter la province des mêmes avantages et toujours dans les mêmes conditions de paiement, c'est-à-dire à six mois de crédit. Le prix des six couverts est de 36 francs ; les six cuillères à café, 9 fr. et la louche 14 fr. On peut, du reste, demander à la maison du *Bon Génie*, 15, rue de la Douane, tout ce qui concerne l'orféverie, elle le fournira et toujours d'après son système : *A crédit.*

CASTEL-BIARRITZ

ÉMISSION
DE
15,000 Obligations hypothécaires
De 100 francs

C'est le 20 novembre que la Société anonyme de **Castel-Biarritz**, qui a obtenu le concours d'un grand nombre de maisons de banque très-recommandables de province, met en souscription publique 15,000 obligations hypothécaires de 100 fr. au prix de **85** fr.

Ces obligations qui, au taux d'émission, représentent un placement de près de sept pour cent, méritent de fixer l'attention des capitalistes au double point de vue du revenu et de la sécurité. (*Voir plus loin les conditions de la souscription*).

LE TOUR DU MONDE. *Nouveau journal des voyages.*- Sommaire de la 827e livraison(11 novembre 1876). — TEXTE : La Dalmatie, par M. Charles Yriarte. 1873. Texte et dessins inédits. — Neuf DESSINS de E. Grandsire, Th. Weber, Valério, E. Riou, F. Sorrieu et P. Fritel.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

ÉCHOS D'ALSACE, valse, par C. Sieg, fait fureur Pr. 2 fr. fo. Mackar, 22, pass. d. Panoramas, Paris

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
à 15,000 obligations hypothécaires
de 100 francs

La Société des bains de mer de **Castel-Biarritz**, constituée au capital de deux millions de francs, suivant acte chez Me CABARET, notaire à Paris, émet **15,000 obligations de 100 francs.** Ces obligations rapportent **5** francs par an, payables par semestre ; elles sont émises à **85** francs et sont remboursables à **100** francs en quinze tirages annuels.

PRIX D'ÉMISSION : **85** FRANCS.

Soit un revenu annuel de **6,97** 0/0, y compris la prime d'amortissement.

Ces Obligations sont garanties

Par **deux cent mille mètres** de terrain et par les constructions qui s'y élèvent, comprenant :

Un grand hôtel, un casino de premier ordre, **trente villas** et **l'établissement de bains de mer** sur la plage.

Cette garantie a été réalisée par une Société civile, suivant acte reçu aux minutes de Me Martin, notaire à Paris, le 10 juin 1876, laquelle a pris une première hypothèque sur les terrains et constructions.

On verse :

En souscrivant, **35** francs } **85** francs.
A la répartition, **50** francs }

Les titres définitifs d'obligations sont dès à présent à la disposition des souscripteurs.

Les formalités pour l'inscription à la cote officielle seront remplies.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE
Le lundi 20 novembre 1876.

A PARIS { Au SIÉGE SOCIAL, 97, rue de Richelieu. / Au CRÉDIT FRANÇAIS, 46, rue Laffite.
A BORDEAUX : Chez M. LE FILS DE J.-J. PIGANEAU, banquier.
A TOULOUSE : AU CRÉDIT AGRICOLE ET COMMERCIAL.
A PÉRIGUEUX : Chez M. ROMAIN-BONNET, banquier.
A NANTES : Au CRÉDIT NANTAIS, 17, rue J.-Jacques.
A AVIGNON : Chez J. RAMEYE, banquier, 22, rue Pétrarque.
A ANGOULEME : Chez MM. FAYOU, DEBR. FILS ET Cie, banquiers.
A AUXERRE : Chez M. AMÉDÉE CHAILLEY, banquier.
AU HAVRE : Au COMPTOIR FINANCIER, 135, rue de Paris.
AU MANS : Au COMPTOIR D'ESCOMPTE DE LA SARTHE.
A VALENCIENNES : Chez M. ERNEST DE CARPENTIER, banquier.
A VALENCIENNES : Chez M. PEQCUEUR, banquier.
A LAON : Chez MM. LEFEBVRE ET Cie, banquiers.
A DOUAI : Chez M. GALLECIER-BRANQUE, banquier.

Dans les autres départements, chez MM. les banquiers et agents de change.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

A LA REDINGOTE GRISE

HABILLEMENTS pour HOMMES
Draperie
ENVOI GRATIS du Catalogue illustré

CONFECTIONNÉS et ENFANTS
Haute Nouveauté
VÊTEMENTS sur mesure en 24 heures

Pardessus mousse et ratiné, bordé col velours. .... 18f.
Costume complet pour enfants, drap fantaisie .... 6f.
Vetement complet, drap fantaisie, doublée satin.. 35f.
Pardessus d'enfant ratiné, bordé col velours. .... 7f.

GUÉRISON prompte de Dartres, Eczémas, démang. MM. Chenneval, r. St Pétersbourg, 40 ; Bénier, r. Payennne, 3 ; Mmes Caro, r. Bridaine, 19 ; Lemoine Lonchamps, 14, publ. être guéris en peu de temps d'eczémas de 2 à 15 ans, pr M. Hüe, 274, r. Vaugirard, de 1 h. à 1 h. pr corr.

PARCE QU'IL AUGMENTE

L'APPETIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✻ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

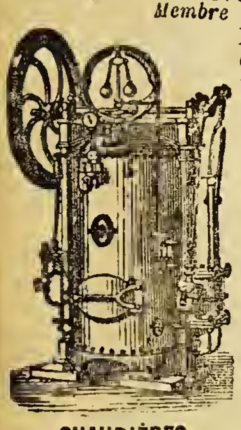
VIN DURAND

DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr 50

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles, nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Nouvelle Encre. J. GARDOT, DIJON.
N'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vilame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f°.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme
Suffocation et Toux

Indication *gratis et f°.* Écrire à M. le Cte CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES Cause fréquente de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TRÈVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. Consultations de 1 h. à 4 h. Inventeur du vinaigre l'ANASPÉLIDE, contre le masque de grossesse, taches de rousseur, hâle, peau farineuse, 5 fr. le fl., r. St-Lazare 100, Paris

Rue de Rivoli Nº 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spl. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offl. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechute (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consult. grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

N'achetez plus de linge de table, serv[...]

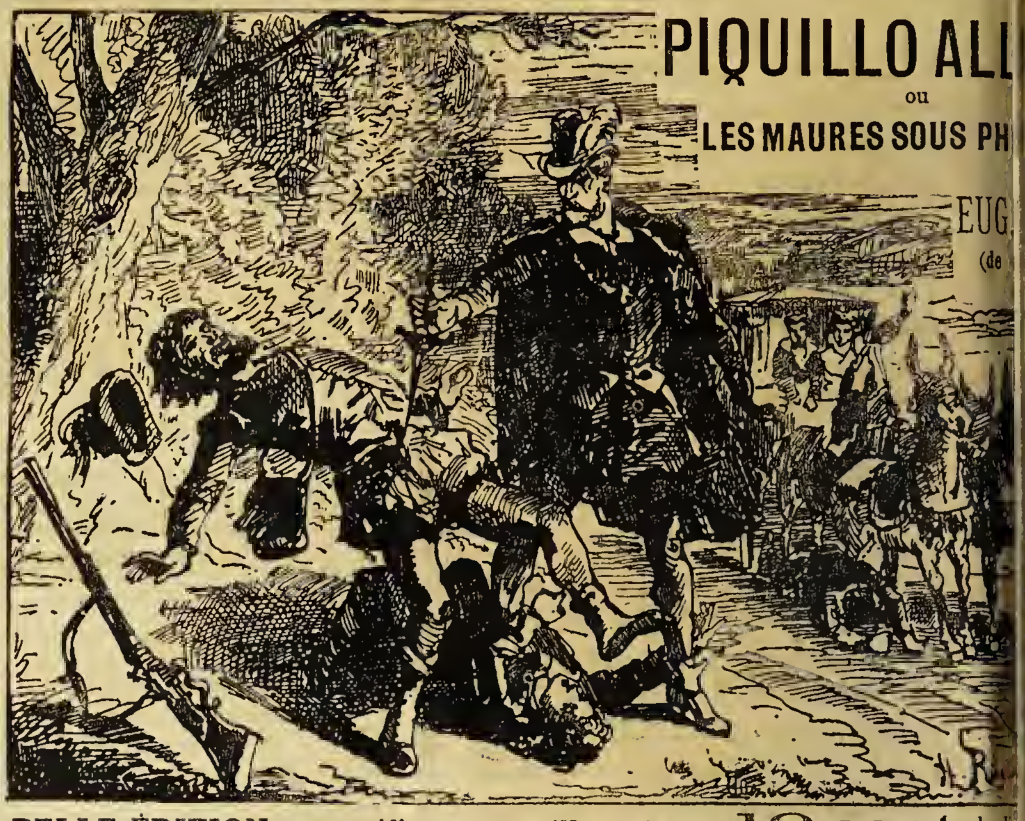
NAPPE DE MEN[...]

Damassée, encadrée, toujours blanche

1 mètre carré	.....	10
1 —	40	12
1 —	60	16
1 —	80	22

Adresser le montant de la command[e] dat poste, au Directeur du Comptoir 42, rue de l'Échiquier, Paris.

Vient de paraître CHEZ TOUS LES LIBRAI[RES]
Demandez le roman d'aventures le plus émouvant, le plus intéressa[nt]



BELLE ÉDITION, magnifiquement illustrée. — 10 cent. la li[vraison]
Deux livraisons par semaine — 50 c. LA SÉRIE — *Une série tous les 15 jo[urs]*
PARIS — F. ROY, Éditeur, rue Saint-Antoine, 185 — P[ARIS]

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECI[NE]
Par la délicieuse Farine de San[té]
REVALESCIÈRE DU BAR[RY]
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR[INE]
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV[EAU]
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80.000 CURES PAR[...]
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA[RIS]

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, nauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ces compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W[...]pheli, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle [est préfé]rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les [maux] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses [jambes], dormir, ayant toujours le creux de [l'estomac] gonflé.

Cure nº 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme*, [étouf]fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* [de] 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas m[oyen de] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt [dans] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

NNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 184

PARIS-THEATRE

DRAME VAUDEVILLE COMEDIE

Photoglypt. LEMERCIER et Cie. Cliché LIEBERT.

TRAGEDIE MUSIQUE

DELANNOY

E. Paz, Rédacteur en chef
GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
3, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 23 au 29 Novembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANG^r .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXIV

—

DELANNOY

—

Oh ! la bonne chose que d'avoir sous les yeux une physionomie franche et ouverte, qui s'épanouit naïvement, et dont la mobilité entretient et renouvelle l'intérêt !

Comme on aime à rire en présence de cette face épanouie, béate, mais toujours intelligente, comique sans cesser d'être distinguée ! Comme on comprend l'autorité que sait acquérir, sur le spectateur, un jeu aussi naturel, une souplesse des facultés aussi grande que ceux que possède ce comédien de race, qui a nom : DELANNOY !

Il est bien de la trempe des Bouffé, des Arnal, des Vernet, des Achard et des Odry, cet acteur dont la faconde est intarissable et ne fatigue jamais, qui sait prendre possession d'un rôle au point de faire croire qu'il en est le créateur, et dont la verve inépuisable peut égayer le public le plus morose.

C'est quand je suis en présence d'un de ces excellents artistes, dont la personnalité est aussi incontestable, que j'aime à louer la profession du comédien ; car l'acteur aussi parfaitement doué devient alors pour moi une intelligence véritablement *créatrice* et s'élève ainsi au-dessus du vulgaire.

Léopold-Emile-*Edmond* DELANNOY, né à Arras le 7 février 1817, appartenait à une famille des plus honorables de la bourgeoisie de cette ville ; son père, lieutenant-colonel de l'empire en retraite, le destinait à l'état militaire. Il avait même obtenu pour lui une bourse entière au prytanée de la Flèche ; mais le jeune homme rêvait d'autres lauriers que ceux de la guerre, et Melpomène et Thalie étaient les seules muses qui se disputaient son amour.

Tant que son excellente mère vécut, il n'osa point affronter le chagrin qu'il savait lui faire en abordant la scène; mais lorsque la mort la lui eut enlevée, il se lança dans la carrière dramatique, malgré les remontrances paternelles. Aussi eut-il à souffrir, pendant quelque temps, des reproches de son père et se vit-il répudié par son frère aîné, très bien placé dans la société d'Arras, ce qui ne l'empêcha pas à la mort de ce dernier, qui laissa sa famille dans le dénûment, de prendre à sa charge ses trois enfants, de les élever et de les soutenir pendant près de quinze années; car Delannoy n'est pas seulement un artiste de premier ordre, c'est un honnête homme et un grand cœur.

Le jeune révolté entre dans la carrière dramatique par la porte la plus étroite. Il se présente à un entrepreneur de spectacles pour la province, est accepté et dirigé d'abord sur Elbœuf, puis sur La Rochelle. On lui fit jouer le drame et la comédie ; dans ces petits endroits, il faut être *bon à tout faire.*

Arrivé aux portes de Paris, à Montmartre, en 1840, il y resta trois années, sous la direction des frères Sevestc, et y forma son talent en allant étudier sincèrement les grands artistes de la capitale. Le directeur du théâtre du Vaudeville de Bruxelles, en quête de sujets, le remarqua, et lui proposa un fort bel engagement. Delannoy eût garde de refuser et partit en 1843 à Bruxelles (il avait fait une saison à Lille), où il fût bientôt l'idole du public et où il devint, pendant un certain temps, directeur du théâtre des Nouveautés.

En Belgique, Delannoy n'était point le comédien que les Parisiens adorent ; il ne jouait point exclusivement les ganaches, les excentriques, en un mot ces types favoris si bien dépeints par Henri Monnier. Son répertoire était plus large, il tenait à la fois de Bouffé et d'Odry, de Frédérick-Lemaître et d'Arnal ; l'acteur savait aussi bien faire pleurer que provoquer le rire ; il détaillait le couplet d'une façon charmante, et tenait également avec ampleur les premiers rôles marqués du drame.

Aussi est-ce encore, à l'heure qu'il est et malgré tant de triomphes, un chagrin pour Delannoy de ne pas faire autres choses que des créations essentiellement comiques, car il sent qu'on n'utilise à Paris qu'une moitié de son talent, et la preuve qu'il est dans le vrai en raisonnant ainsi, c'est que, de tout temps, lorsqu'il a fait des tournées en provinces, ses succès si grands dans son répertoire du Vaudeville et du Palais-Royal, ont encore été dépassés lorsqu'il a joué ses rôles favoris, soit : le *Chiffonnier de Paris*, soit le *Vieux Caporal* ou *Latude*, *Toby le Sorcier*, etc., etc. M. Holstein qui l'a vu interpréter les principaux rôles de Frédérick-Lemaître, avait d'ailleurs voulu le rengager pour remplir cet emploi.

Après une tournée à Amsterdam et à Liége, venu à Paris, en 1848, engagé par Bouffé, l'excellent administrateur du Vaudeville, Delannoy débuta dans une pièce insignifiante : Un *Coup de pinceau*, mais affirma vivement sa haute intelligence dans une seconde création, le *Serpent* (Proudhon), dans la *Foire aux Idées*, pièce réactionnaire de MM. Clairville et Jules Cordier (Achille de Vaulabelle, frère du ministre de l'Instruction publique d'alors).

Son succès fut si vif qu'il suffit dès lors pour *déclasser* son talent, car aucun auteur ne voulut depuis voir autre chose en lui qu'un admirable comique, ce qui, je le répète, est l'éternel chagrin du vaillant comédien, car ayant joué *La Fille de l'Avare* et *Pauvre Jacques* en rival de Bouffé, il rugissait de voir son action limitée à la *farce*. Mais son originalité triompha de l'impasse où on le rejetait, et son talent de *créateur* l'a placé à un degré élevé qui doit le consoler aujourd'hui de sa première déception.

Quel cachet n'a-t-il pas mis, en effet, à toutes ses créations qui se comptent par centaines! *Triolet*, *On demande un gouverneur*, *Un Dieu du jour*, *La foire de Lorient*, *Les maris me font toujours rire*, *Les Marquises de la fourchette*, *L'Hiver d'un homme marié*, *Une Nuit orageuse*, *Monsieur votre fille*, *Les exploits de César*, *Daphnis et Chloé*, *Un mari en cent cinquante*, *Le joli mois de mai*, *Madame Lovelace*, *Un homme de rien*, *Aux Crochets d'un gendre*, etc., etc., montrèrent la souplesse inouïe de son talent.

Qui ne se rappelle M. Martin, des *Parisiens !* Et les *Intimes*, et l'immortel Peponnet, des *Faux Bons hommes!* Et quand s'ouvrit la nouvelle salle du Vaudeville, ne personnifia-t-il pas, avec Arnal, dans le *Choix d'un gendre*, cette race d'excellents comédiens qui tend à disparaître?

Et, de 1862 à 1866, lorsqu'il passa au Théâtre du Palais-Royal, on l'applaudit avec frénésie dans *Les trois Fils de Cadet Rousselle*, *Madame est aux eaux*, *Colombe et Pinson*, *Les Erreurs du Bel âge* en compagnie d'Arnal, et surtout dans : *Si Pontoise le savait.*

Je citerai, maintenant, un rôle à part dans son répertoire parisien et qui lui fait le plus grand honneur: le père Duval, de la *Dame aux Camélias*. Il était encore nouveau au Vaudeville lorsque Alexandre Dumas fils y apporta sa pièce. Le personnage de M. Duval avait été confié à l'excellent Ambroise, aujourd'hui régisseur du Vaudeville, qui ne le trouva point dans ses cordes et à la répétition générale, supplia les auteurs de le lui retirer. Bouffé, le directeur, qui avait apprécié Delannoy en Belgique dans les rôles dramatiques, vint le trouver et lui offrit de remplacer Ambroise. Delannoy accepta à la condition que son camarade y serait consentant; on sait comment il se tira de ce pas difficile.

Cette circonstance m'amène sur un terrain tout nouveau, où je trouve Delannoy vraiment admirable comme homme de cœur et comme caractère; je m'explique :

Duval père fut le premier sacrifice fait par Delannoy aux directeurs et aux auteurs, pour sauver un rôle redoutable. Depuis, ceux-ci et ceux-là me semblent abuser un peu de la bonne nature du comédien pour faire passer des personnages *mal tracés* ou de nature à compromettre le succès d'une pièce. Ainsi, par exemple: dans *La Révolte*, de M. Villiers de l'Isle-Adam, dans le *Candidat*, de M. Flaubert, dans *Fromont Jeune et Risler aîné*, la dernière pièce du Vaudeville, je trouve qu'on a sacrifié la personnalité de l'artiste. Cette dernière création de Delobelle, personnage ennuyeux, offerte à Delannoy comme rentrée après quinze mois d'absence du Vaudeville, ne me paraît pas une idée heureuse, et il a fallu tout le talent de l'artiste pour n'y pas succomber.

Au moment même où j'écris ces lignes, Delannoy vient encore de créer, au Vaudeville, dans les *Mariages riches*, de M. Abraham Dreyfus, un rôle qui, entre tout autres mains que les siennes, n'eût produit aucun effet. L'excellent comédien, lui, ne connait qu'une chose : faire son devoir ; aussi, le fait-il avec tout son cœur et son grand talent, ce qui rend service au directeur, aux auteurs et au public, à tout le monde enfin, excepté à lui-même.

Et si l'on songe surtout que ces quinze mois d'absence avaient porté à l'homme un préjudice aussi considérable qu'à l'acteur, on verra avec peine qu'un si excellent artiste soit victime de sa naïve bonté. Et ici, il est important de rappeler en quelles circonstances Delannoy a été, si longtemps, éloigné d'un public qui l'adore.

M. Sardou, dont Delannoy a tant de fois fait valoir les ouvrages, voulut faire jouer à la Gaîté sa comédie de *Don Quichotte*, pour se relever un peu de l'insuccès du *Roi Carotte;* un seul artiste était, suivant lui, capable de porter au théâtre cette figure si populaire, c'était Delannoy ; il le supplia donc de lui rendre ce service. Le brave homme y consentit sans se préoccuper des torts qu'il pouvait se créer pour la suite. On sait ce qu'il advint : M. Offenbach dut lâcher les rênes de la Gaîté, la pièce ne put être représentée, et Delannoy qui, avant ce départ, avait refusé un réengagement au Vaudeville afin de faire face au traité qu'il avait signé pour six mois avec M. Offenbach, dut attendre que le succès des pièces en représentations au théâtre de la Chaussée-d'Antin fut épuisé et resta ainsi sans appointements. La Gaîté refusa même de lui solder les six mois acquis par son traité, mais un procès heureusement mené contraignit M. Offenbach à lui payer un dédit.

Revenant à l'idée émise plus haut, et dont je me suis éloigné par cette digression qui ne me paraît pas inutile, je me demande comment on emploie les services d'un artiste tel que Delannoy pour *boucher des trous* et sauver des rôles *injouables?* A-t-on donc tant de comédiens ayant autorité sur le public! Comment, voilà un des rares acteurs dont la personnalité, l'originalité sont incontestables, qui peut supporter, à lui seul, le poids d'une représentation, dont le talent créateur a cent fois fait des preuves, et il ne se trouve pas un auteur qui lui confiera un personnage digne de lui! Eh bien, si l'ouvrage manque, c'est à la direction à ménager l'artiste; qu'elle livre les rôles insignifiants ou mal tracés à des acteurs simplement consciencieux dont la renommée n'aura pas à en souffrir, et qu'elle réserve son premier sujet pour des batailles qui soient à la hauteur de sa valeur; les générations de spectateurs se succèdent au théâtre, et il n'est pas bon que les plus jeunes soient mises à même de juger défavorablement les vrais comédiens du passé.

Pour nous qui connaissons le rire large et franc de Delannoy, ses airs penchés d'un comique inimitable, ses attitudes indescriptibles, sa parole enjouée, son accent pénétrant, sa verve communicative, nous le retrouvons même dans les plus mauvais rôles, et nous le classerons toujours et quand même parmi les comédiens de race.

On dira de longtemps : jouer les *Delannoy* comme on dit : jouer les *Bouffé* et les *Arnal!* ce qui est un signe de force dont l'excellent artiste peut justement se prévaloir.

Delannoy a écrit plusieurs vaudevilles qui ont été représentés non sans succès à Bruxelles ; on lui doit, de plus, quantités de chansonnettes qui furent très applaudies, dans leur temps, en Belgique. Je n'ajouterai plus qu'un mot à cette légère esquisse de la physionomie d'un artiste si aimé du public, ce sera pour dire que l'homme a su attirer à lui toutes les sympathies pour l'affabilité de ses manières et la générosité de son cœur.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

BOUHY

(de l'Opéra-National-Lyrique.)

REVUE DES THEATRES

ODÉON

Première représentation de *Déidamia*, comédie héroïque en 3 actes, en vers, de M. Théodore de Banville.
Reprise du *Diplomate*, comédie en 2 actes, de Scribe et Germain Delavigne.

Pour voir Deïdamia, la fille du Roi Lycomède, dont il est devenu éperdument amoureux, Achille, le bouillant Achille, se déguise en femme et, sous le nom d'Iphis, vient à Scyros, à la cour de ce monarque. Deïdamia, trompée par le costume pris par ce héros, croit avoir à faire à une aimable compagne de son sexe et lui prodigue ses caresses et ses baisers. Alors Achille sentant sa passion déborder, se trahit et s'écrie :

Je ne suis pas Iphis, je suis Achille !

Découvert bientôt par Ulysse, Achille est enlevé à son amour et forcé de se rendre à Troyes pour y diriger la guerre, malgré les exhortations de sa mère, Thétis.

Telle est la légende choisie par M. Théodore de Banville comme prétexte à une étude et à un poëme antique. Est-il besoin de dire que cela est écrit dans une langue admirable. Jamais sentiments plus nobles n'ont été traduits en vers plus grandioses. La dernière scène qu'on peut intituler : les Adieux d'Achille, est une merveille de style.

Nous ne savons pas le succès réservé au théâtre à ce poëme splendide, mais le succès de lecture sera considérable, car cette poésie éblouissante sera lue et relue avec avidité par tous ceux qui aiment les œuvres littéraires.

Mlle Rousseil joue le rôle d'Achille. Fait bizarre, elle, femme, représente un homme sous le costume féminin. Les accents de l'amant et les emportements du guerrier sortent de sa poitrine avec toute l'énergie et la noblesse exprimées par le poëte. Mlle Volsy n'a pas la même autorité, mais c'est la plus belle Deïdamia que l'on puisse rêver. Les autres artistes sont très-convenables et forment un bon ensemble.

M. Duquesnel, avec son goût ordinaire, a soigné la mise en scène. Costumes et décors sont d'une vérité irréprochable.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Première représentation de *Paul et Virginie*, opéra en 3 actes et six tableaux, paroles de M. Jules Barbier et de feu Michel Carré, musique de M. VICTOR MASSÉ.

Après un silence de tant d'années, le délicieux compositeur à qui nous devons: *Galathée*, les *Noces de Jeannette* et la *Reine Topaze*, vient de reparaître au théâtre et de remporter un immense succès. Car il est bien à lui ce succès de *Paul et Virginie*, dont la musique est certes le plus grand charme.

Le poëme, assez bien fait au point de vue scénique, nous éloigne un peu de l'adorable idylle de Bernardin de Saint-Pierre.

Le planteur cruel et la négresse Meala prennent une importance énorme qu'ils n'ont pas dans le roman et lui enlèvent ainsi une partie de sa saveur poétique. Les auteurs ont craint de paraître naïfs, ils ont outré le côté dramatique. en ajoutant quelques incidents nouveaux dans la touchante infortune de ces deux enfants qui s'adoraient sans avoir conscience de leur amour.

Enfin, tel qu'il est, ce livret, malgré sa brutalité, présente encore suffisamment bien en scène le sujet contenu dans les pages immortelles de l'écrivain créateur.

La partition de *Paul et Virginie* est, pour beaucoup de nos confrères, la meilleure qu'ait écrite Victor Massé. Pour nous, une seule audition ne nous permet pas de nous prononcer aussi formellement. Quand on a fait *Galathée*, œuvre parfaite dans ses proportions, on peut difficilement faire mieux. Mais nous avouons avoir subi le charme de l'œuvre nouvelle d'un compositeur que nous aimons particulièrement parce qu'il est bien Français.

Après l'ouverture, morceau symphonique, le premier acte s'ouvre par un duo très réussi entre les deux mères, sous forme de dialogue d'une grande douceur. Puis, viennent ensuite : l'air de Domingue : *N'envoyez pas le jeune maître vers les pays lointains*, que Bouhy a chanté avec autant d'âme que de talent ; le premier duo de Paul et Virginie, d'une délicieuse accentuation et où la phrase adorable : *Par quel charme, dis-moi, m'as-tu donc enchanté*, est une véritable trouvaille ; la chanson du tigre que chante la mulâtresse, pleine d'expression sauvage et dite merveilleusement par Mme Engalli ; l'andante, de Virginie : *Pardonnez-lui*, d'un sentiment naïf et tendre.

Le second acte, le plus beau peut-être des trois, et en tout cas le plus riche en mélodie, contient, entr'autres pages remarquables : la romance *Nous marchions dans la nuit égarés ;* la chanson de l'oiseau, chantée par Bouhy, qui a dû la bisser ; les duo entre Paul et Virginie : *J'ai retrouvé ton cœur*, d'une largeur magnifique ; une berceuse d'une allure piquante, etc...

Au troisième acte, on a vivement applaudi l'air de la Mulâtresse, que Mme Engalli a supérieurement rendu et qu'on lui a fait bisser ; puis la scène de la Lettre dite par Capoul avec une autorité incontestable.

Nous oublions bien des pages charmantes encore ; mais le succès de *Paul et Virginie* est de ceux qui ne passent pas de sitôt, cette partition aura à l'étranger une vogue aussi longue qu'à Paris et accroîtra notre répertoire français dans les théâtres principaux de l'Europe. C'est si bon d'entendre la mélodie voltiger libre et caressante sous des flots d'harmonie qui semblent la mettre en évidence, tant ils coulent discrètement et sans prétention.

L'interprétation est des meilleures. On trouverait difficilement un ensemble plus heureux. Bouhy est le maître-chanteur que Faure seul peut distancer. Il a eu un véritable triomphe au second acte. Mme Engalli a également soulevé l'enthousiasme par sa voix chaude et pénétrante et son expression dramatique. Quels progrès depuis *Dimitri!* Mmes Sallard et Téoni, M. Melchissédec ont tenu des rôles secondaires avec un grand talent, et nous félicitons hautement ce dernier d'avoir mis tant de feu et de sincérité dans l'interprétation d'un rôle inférieur à son beau talent.

Quant aux deux héros du roman, à Paul et Virginie, qu'il nous soit permis de dire que tout en rendant justice à la voix sympathique et au goût incontestable de Capoul, comme à la jolie voix et à la méthode excellente de la débutante Mlle Cécile Ritter, ces deux artistes ne réalisent pas tout à fait pour nous les types créés par Bernardin de Saint-Pierre ; peut-être cependant sont-ils d'accord avec les auteurs qui nous ont paru craindre de tomber dans la naïveté et ont forcé la note passionnée. Capoul, en effet, a des explosions et des rages d'amour que Paul n'a jamais connues, et ses gestes nous paraissent exagérés.

M. Vizentini a conduit l'orchestre, qui a vaillamment marché. Les chœurs ont été très bien dirigés. Les costumes, les décors, la mise en scène, très réussis. La vie du Théâtre-Lyrique est désormais assurée pour longtemps, et nous en sommes enchantés pour son vaillant directeur.

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de la *Comtesse Romani*, comédie en 3 actes de M. Gustave de Jalin.

Le sujet de la nouvelle comédie du Gymnase n'est pas neuf au théâtre et a, de plus, un désavantage: c'est de n'être pas l'expression d'une généralité. Etre le *mari d'une étoile* est un cas bien rare, qui n'offre pas, par conséquent, un intérêt véritable pour tous les spectateurs.

M. Gustave de Jalin (lisez *Gustave* Fould, et Olivier de *Jalin*, autrement dit, Alexandre Dumas fils) a racheté, par une habile exécution du détail et par des mots souvent spirituels, la faiblesse du thème, sur lequel il a brodé ses trois actes dont voici, en quelques mots, le sujet.

Cécilia, la tragédienne, est devenue la comtesse Romani, malgré l'opposition formelle de la mère du jeune patricien. Le comte a permis à sa femme de jouer encore une fois la comédie, chez elle, au profit des pauvres, en lui exprimant le désir que ce soit pour elle la dernière fois qu'elle paraisse sur un théâtre quelconque. La comtesse a souscrit ouvertement à cette exigence, tout en conservant en elle-même une autre idée; car si elle a consenti à interpréter la *Fornarina*, œuvre d'un jeune auteur, c'est surtout pour savoir si le mariage n'a pas anéanti son talent.

Cette situation remplit tout le premier acte, qui est fort habilement mené, mais pas suffisamment intrigué pour tenir le public en haleine, d'autant que le caractère de Cécilia, malgré ou plutôt en raison de sa bizarrerie, n'est pas tracé de façon à être clairement compris. Disons de suite, que les auteurs ont su ce qu'ils faisaient en ne l'accentuant pas d'avantage, et qu'ils ont compté sur cette forme indécise pour préparer leur grand coup du troisième acte. Mais quelle que soit leur réussite, nous devons constater que c'est là une faute contre les règles de l'art, car tous les maîtres de la scène ont toujours fixé les traits de leurs héros, de façon que le spectateur sache, dès les premiers mots, à quelle nature il a affaire.

Au second acte, nous sommes dans un théâtre, en pleine répétition générale. Des détails charmants animent la première partie de cet acte, et la seconde devient des plus dramatiques. Des bruits ont couru contre la vertu de la comtesse Romani; une personne tient même entre les mains un journal qui révèle sa culpabilité. Le comte survient tenant un exemplaire de ce journal, et provoque de Cécilia une explication terrible.

Dans cette scène d'un très bel effet, la comtesse déclare à son mari qu'il lui paraît oiseux de demander à une femme de théâtre si elle est vertueuse, car elle ne le peut savoir, elle-même étant tout entière à son seul amant: le public.

Ces réflexions ne sont pas, naturellement, du goût du comte.

Alors, devant la colère de son mari, Cécilia ne trouve rien de mieux que de lui remettre un poignard en lui disant: « Tuez-moi donc, mais ne me retenez pas ici, car c'est le moment de mon entrée. — Je vous aime trop, répliqua le comte, et ne veux pas vous tuer; mais si vous sortez d'ici je me poignarde devant vous.— Est-ce qu'on se tue, » réplique la comtesse, et elle s'apprête à sortir. Devant ce cynisme, le comte se frappe la poitrine en s'écriant: « Voilà comment on se tue! »

Pour que la pièce continue, il faut nécessairement que le mari soit survivant; aussi le trouvons-nous au troisième acte, dans une dernière entrevue avec sa femme, entrevue qui donne lieu à une scène toute remplie de dissertations philosophiques sur l'amour. Puis, le comte s'éloigne, et Cécilia restée seule se repent d'abord et songe ensuite à mourir. Mais avant de prendre le poison qu'elle a préparé, elle écrit une lettre d'adieux à son mari. Surprise dans l'accomplissement de ce dernier devoir par un comédien de ses camarades, qui lui persuade qu'elle n'a pas le droit de se tuer, car elle appartient à l'art, la comtesse Romani, convaincue de l'excellence de cette maxime, renonce à son dessein. La pièce se termine alors par les mots adressés par Cécilia à son sauveur: « Va dire au théâtre que je jouerai demain. »

Ce drame n'est certainement pas sans valeur; il est écrit dans une langue vive et colorée, mais il devra son plus grand succès à l'interprétation.

Mme Pasca et M. Worms s'y sont, en effet, montrés fort remarquables, ce dernier surtout a joué avec un naturel, une simplicité et une passion ardente qui le placent au premier rang de nos jeunes premiers. Saint-Germain, Landrol, Pujol, ont des rôles très effacés, mais ils les tiennent avec leur talent ordinaire. Mlles Monnier et Dinelli ont complété un ensemble excellent.

LA PLUS JOLIE FEMME DE PARIS

— Et d'abord quelle est-elle?
— Je n'en sais rien.
— Son nom?
— Je l'ignore.
(*Les Huguenots*, acte Ier.)

Vous êtes-vous jamais demandé ce que peut être la plus jolie femme de Paris?

C'est là, je l'avoue, ma préoccupation la plus constante.

A cette pensée, toutes mes pensées venaient aboutir, invinciblement, fatalement... Est-elle brune comme l'Andalouse de Musset? est-elle blonde comme cette autre que le poëte *osait aimer et ne voulait pas dire?* Comme la maîtresse du marquis de Guasc, cette lumineuse création du Titien, a-t-elle au chignon l'épaisse torsade rousse avec ces merveilleux reflets dorés, secret perdu des palettes vénitiennes?

Est-elle petite ou grande? maigre ou grasse? plantureuse ou mignonne? spirituelle ou niaise? A-t-elle les yeux bleus ou noirs? la ligne du nez droite ou courbe? la lèvre mince ou charnue? des fossettes aux joues ou pas de fossettes?

Quel âge a-t-elle?

Tous les âges de la femme ont trouvé pour les chanter un poëte convaincu; à la femme de trente ans, Balzac éleva un piédestal de granit; Charles de Bernard vanta la supériorité de la quarantaine! Xavier Aubryet a célébré les vingt-cinq ans...

Auquel des trois volumes la plus jolie femme de Paris accorde-t-elle préférence et patronage?

Sait-elle lire seulement?

A quel degré se trouve-t-elle sur l'échelle sociale?

A quel étage dans sa maison?

Quel détail typique de toilette donne la note juste du milieu qu'elle occupe? Tablier blanc, cachemire Biétry, châle de l'Inde?

De qui tient-elle comme tempérament? de Marguerite de Bourgogne, l'ogresse de la Tour de Nesle, ou de Jenny l'ouvrière, qui se contentait de peu?

A qui est-elle? à un voltigeur! à un comédien! à un agent de change ou à son mari *sans collaboration?*

Est-elle à tous?...

Est-elle à quelqu'un?...

Mystère!

Elle a trente-deux dents et elle est coquette, c'est tout ce qu'on en sait.

Hors de là, ténèbres épaisses, nuit noire!...

Pour la voir seulement passer là, devant moi, sachant que c'est-elle qui passe, sans hésiter, de grand cœur, mon âme au démon, mon corps à l'amphithéâtre, je les donnerais!...

Oh! qui me montrera la plus jolie femme de Paris!...

—

Elle existe, c'est un fait; un fait que le simple bon sens suffit à établir.

Et même à défaut de bon sens, les preuves mathématiques sont là qui abondent...

Car enfin, chez nous par exemple, dans mon village, au milieu des montagnes, Miette était la plus jolie fille et tous le savaient bien...

Et il n'y avait qu'une voix pour dire, quand elle passait dans la rue, fringante et attifée de ses plus beaux atours:

— C'est Miette, la plus jolie fille du village!

Et quand Miette fut partie, ayant mal tourné, Françoise encore se trouva la plus jolie au dire de tous.

Et puisqu'il y avait *une plus jolie fille* dans mon village, au milieu des montagnes, pourquoi n'y aurait-il pas *une plus jolie fille* à Paris, dans la grand'ville?

Autre argument de même poids.

Parmi cette foule innombrable de blanches statues, superbes, imposantes ou simplement gracieuses, héritage des siècles passés, que les modernes grossissent tous les jours avec plus d'abondance que de génie, la *Vénus de Milo*, n'est-elle pas d'un commun accord la plus belle? D'un commun accord ne brille-t-elle pas au-dessus de toutes ces filles de marbre, comme Bossuet prétend que la maison de France brillait au-dessus des autres maisons royales d'Europe?...

Et puisqu'il y a dans nos musées une Vénus

plus belle, pourquoi n'y aurait-il pas une fille *plus jolie*, dans Paris la grand'ville ?...

Vous voyez donc bien qu'elle existe !...

Le tout est de la trouver !

Mais où la trouver ?

Parfois, dans ma mansarde, j'étends sur le carreau rouge et vernissé un plan de Paris doublé de toile grise, et là, ventre à terre, éperdu, l'œil fixe, j'en contemple avec extase les moindres lignes, les plus minces divisions et jusqu'au nom des rues les plus obscures.

Et je me dis : « Dans ce fouillis d'hôtels plus ou moins garnis, de palais plus ou moins dorés, de maisons à six étages, quel toit abrite la nuit sa tête charmante ? Quel trottoir foule-t-elle en ce moment de son pied léger ?... » Un jour, selon mon habitude, j'interrogeais du regard les vingt arrondissements de la capitale depuis deux heures déjà, abîmé dans mes réflexions et perdu dans mes rêves, je laissais mes yeux errer sur la carte, à l'aventure, quand tout à coup je vis... mais fort distinctement, un point lumineux, gros comme la tête d'une épingle, cheminer entre les deux parallèles qui figurent le boulevard Montmartre, tourner à l'angle de la rue Vivienne, descendre la rue Vivienne, et s'arrêter au jardin...

Vous allez penser de moi tout ce que vous voudrez, mais je demeure parfaitement convaincu que ce point lumineux était un avertissement magnétique, et que la plus jolie femme de Paris reposait en ce moment ses charmes dans le jardin du Palais-Royal...

Prompt comme l'éclair, je me relève ; je mets un faux-col blanc, je prends mon chapeau, ma canne ; puis, au moment de partir pour aller la rejoindre, je jette un dernier regard sur la carte... O douleur !... Le point lumineux se mettait en marche par la rue Saint-Honoré et disparaissait dans le faubourg !...

Elle était perdue pour moi !... perdue sans espoir, selon toute apparence !

Car enfin, si elle passait jamais devant moi, la reconnaîtrais-je ? et à quel signe ?...

A quel signe !... Oh ! mon cœur, j'en suis sûr, crierait bien vite : la voilà !...

Il est vrai que mon cœur a déjà crié bien souvent : la voilà !... et j'ai quelques raisons de me défier de ses enthousiasmes...

Quand une bonne nouvelle m'arrive du pays, quand mon porte-monnaie gonflé de pièces blanches et pesant dans ma poche fait grimacer le côté gauche de mon paletot ; après un excellent déjeuner arrosé de bon vieux bourgogne, à chaque pas, dans la rue, mon cœur crie : la voilà !

Il est des jours, au contraire, où vous ne tirez ni une syllabe, ni un battement de ce capricieux fantasque. C'est aux jours de tristesse, aux jours où l'âme repliée sur elle-même, n'éclairant plus mes sens que d'une lumière timide et pâle, nous rend insensibles aux choses du monde extérieur.

Ces jours-là, je valserais avec elle que mon cœur ne soufflerait mot !...

J'ai peut-être valsé avec elle !...

Si je m'arrêtais à cette idée, je crois que je deviendrais fou !...

Car voilà dix ans que je la cherche ! voilà dix ans que je consume mon énergie, mes facultés, mes connaissances acquises, ma fortune ! dix ans que j'use ma jeunesse et ma chaussure au service de cette idée fixe : la trouver.

Trouver la plus jolie femme de Paris ! et puis... ma foi... mourir, s'il le faut ! Cela vaut mieux, après tout, que de voir Naples la Parthénopéenne !

Que d'autres cherchent la rose bleue, le merle blanc ou des sujets de drames pour la Porte-Saint-Martin !

Que d'autres cherchent à attendrir les directeurs sur l'avenir des *jeunes*..... De toutes ces choses, je n'ai souci ni cure. Je cherche, moi, la plus jolie femme de Paris !

Et si je vous narrais mes joies, mes douleurs, mes abattements, mes déceptions, mes illusions, mes déboires, mes espérances, mes découragements dans cette lutte avec l'inconnu, il y aurait de quoi remplir vingt volumes de l'épaisseur d'un dictionnaire.

Que n'ai-je point mis en œuvre pour atteindre ce but tant désiré ?

J'ai consulté tous les somnambules de la capitale, tous ! hommes, femmes, femmes ou escargots !

Le plus lucide, un grand gaillard, dont je tairai le nom de peur qu'il ne me jette un sort, me répondit :

— Celle que vous cherchez habite... rue... numéro quatre... rue... rue...

Impossible d'obtenir renseignements plus amples. Un instant, je songeai à fouiller tous les numéros quatre de la capitale... Il y a dans Paris de trois à quatre mille rues, me disais-je, je puis bien étudier dix maisons par jour ; cela fera trois cents rues par mois et neuf cents par trimestre ; mais cela ne fait pas mon compte... tous les trois mois, il y a déménagement, et la plus jolie femme de Paris est sujette à déménager tout comme une autre... travail sans issue certaine.. je renonçai à mon projet... comptant sur le hasard.

—

J'ai pour ami intime un assez drôle de corps, qui nie effrontément l'existence de *la plus jolie femme de Paris*.

Un de ses aphorismes est celui-ci :

« Toute femme a été, pour quelqu'un, au moins pendant une seconde, la plus jolie femme... »

Ou bien :

« Il n'est pas de femme si belle qu'on n'en puisse trouver à Paris dix plus belles encore. »

Ou bien... Que sais-je ? Des niaiseries... Quoi !...

Mon ami ajoute avec un soupir :

— Il fut un temps où le fantôme que tu poursuis prenait un corps !... Rachel, trois fois par semaine, deux heures durant, devenait la plus jolie femme de Paris... Hors de la scène, elle rentrait dans la catégorie des femmes merveilleusement belles...

Et savez-vous le grand argument de mon ami, pour nier l'existence de la plus jolie femme de Paris ?...

— Vingt personnes, dit-il, de sens et de goût, m'abordent, chaque jour, avec ces mots : Je viens de voir la plus jolie femme de Paris ; ou, je dîne ce soir chez la plus jolie femme de Paris ; ou, j'ai dansé hier avec la plus jolie femme de Paris...

A quoi je persiste à répondre :

— Pourtant, Miette... dans mon village !...

— Dans ton village... oui... parbleu !... le plus beau vers de M. Ponsard... tu peux le trouver à la rigueur... mais le plus beau vers d'Hugo... je t'en défie !...

Entêté comme une mule auvergnate, moi, je cherche toujours !... EUGÈNE GUILLEMOT.

BALSAMO VENTRILOQUE

—

On sait quelle célébrité Joseph Balsamo avait acquise au XVIIIe siècle par ses guérisons surnaturelles et ses prétendus miracles. Bien que les épisodes les plus fameux de son existence aient été bien souvent racontés, on est loin d'avoir épuisé la mine. Il n'y avait pas d'imposture, pas de jonglerie qui ne fût familière à ce roi des aventuriers et des thaumaturges ; et il savait les mettre en œuvre avec une audace, un art et un à-propos dont jamais n'approcha la tourbe de ses imitateurs.

On en pourra juger par l'anecdote suivante, peu connue, mais parfaitement authentique. Elle donne la mesure de l'homme.

A dix-sept ans, Balsamo jouissait déjà dans Palerme, sa ville natale, d'une assez jolie réputation de sorcier.

Le récit de ses hauts faits parvinrent bientôt aux oreilles d'un certain Murano ou Marano, vieil orfèvre d'une avarice sordide et même quelque peu usurier, au dire des mauvaises langues.

Bien qu'en sa double qualité d'avare et d'usurier, ce Murano dût être pourvu d'une dose respectable de méfiance, il s'était laissé duper comme un enfant par de prétendus chercheurs de la pierre philosophale. La cupidité, cette fois, l'avait emporté sur la prudence.

L'idée lui vint de recourir à Balsamo pour réparer ses pertes.

C'était bien s'adresser.

Balsamo connaissait son homme ; il l'accueillit à ravir et lui promit, non-seulement de le faire rentrer dans ses folles avances, mais de le rendre riche à jamais s'il se soumettait avec une foi aveugle à toutes ses prescriptions.

Murano, enchanté, protesta de sa confiance et rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Le thaumaturge avait, en quelques secondes, arrangé son plan.

Il conduisit sa dupe devant une grotte, au milieu d'un champ désert, et lorsqu'ils y furent arrivés :

— Là, dit-il, se trouve un trésor d'une valeur incalculable. Il est sous la garde des esprits infernaux, et je ne pourrais me l'approprier ni même y porter la main sans perdre aussitôt toute ma puissance, parce que leur souffle l'a souillé et que rien d'impur ne doit entrer en contact avec la personne des élus. Mais je puis demander aux anges de qui je tiens mon pouvoir qu'ils enchaînent un instant les esprits malfaisants, gardiens de ce trésor, et ils exauceront ma prière, si, de votre côté, vous vous conformez scrupuleusement à leurs ordres.

— Et que faut-il faire ? demanda Murano dont l'œil étincelait de joie et de cupidité.

— Ce n'est pas de la bouche d'un mortel que vous devez l'apprendre, répondit gravement Balsamo. Prosternons-nous et prions.

Le juif se jeta la face contre terre, Balsamo l'imita, et, quelques minutes après, une voix douce et harmonieuse comme celle des anges, et qui semblait descendre du ciel, rompit tout à coup le silence :

— Soixante onces de perles, disait-elle, soixante onces de rubis et soixante onces de diamants enfermés dans une boîte d'or du prix de cent vingt onces, seront livrées au mortel protégé par notre Elu, s'il a été baptisé, s'il a cinquante ans...

Et plusieurs autres conditions furent encore énumérées. Murano écoutait avec une émotion avide cette voix qui semblait à son oreille charmée plus suave que toutes les harmonies des chœurs célestes, car ces conditions il les remplissait toutes.

Cependant il ne put se défendre d'une légère grimace lorsque la voix ajouta, en terminant son énumération :

— Et s'il dépose sur le seuil de la grotte, en y pénétrant, soixante onces d'or destinées à dédommager les gardiens du trésor.

— Vous avez entendu ! dit Balsamo, en reprenant d'un air indifférent le chemin de la ville.

Le juif ne répondit pas. Il semblait pensif et préoccupé.

— Soixante onces d'or ? dit-il enfin avec un soupir.

Et cédant sans doute à une habitude invétérée, il ajouta machinalement :

— Est-ce vraiment le dernier mot ?

Mais le visage de Balsamo prit un tel air de sévérité, il exprima une indignation si profonde que Murano s'écria, tout tremblant :

— Ne vous fâchez pas, signor ! Je les apporterai... Quand faudra-t-il revenir ?

— Demain matin à six heures. Je vous accompagnerai, et pendant que vous pénétrerez dans la grotte, j'invoquerai les anges afin de vous les rendre propices.

Le lendemain, à l'heure dite, ils arrivaient en effet tous les deux.

Les anges furent invoqués de nouveau. Ils promirent formellement leur assistance, et Murano, à la fois ravi et désespéré, déposa d'un air piteux les soixante onces d'or sur le seuil.

Puis, ce sacrifice héroïque accompli, il entra résolûment dans la grotte.

Mais à peine y eût-il pénétré que six grands diables, tout de noir habillés, se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent dans les ténèbres du fond de la grotte, et là, se mirent à le houspiller de la façon la plus infernale.

Après l'avoir bien étourdi, en jouant avec sa personne, et en se la renvoyant de l'un à l'autre, comme une balle, ils s'armèrent de bâtons et lui administrèrent la plus belle volée de bois vert dont échine de battu ait gardé le souvenir.

Murano criait et suppliait, tantôt demandant grâce aux diables, tantôt appelant les anges et Balsamo à son secours.

Rien n'y fit, et les diables ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils l'eurent étendu sur le sol et qu'ils l'y virent sans mouvement et presque sans connaissance.

Alors une voix terrible, sortant du fond de la grotte, lui ordonna, s'il ne voulait perdre le peu de vie qu'il lui restait, de demeurer silencieux dans cette posture jusqu'à ce que la permission de sortir lui fût accordée.

Trop heureux d'en être quitte à ce prix, Murano obéit, et lorsqu'après un temps assez long le silence qui régnait dans la grotte lui eût rendu le courage de se lever, n'apercevant plus personne, son premier soin fut de courir à ses soixante onces d'or.

Hélas ! de son or, non plus que des diables et de Balsamo, il ne découvrit la moindre trace.

La police, qu'il mit en mouvement, à son retour à Palerme, ne fut pas plus heureuse.

Balsamo avait déjà disparu, et d'une façon si subtile, qu'on eût pu croire qu'il s'était évanoui dans les airs, avec ses prétendus diables.

. . . .

Vingt ans après, le 19 septembre 1780, la ville de Strasbourg était en rumeur.

Une foule considérable s'était, dès le matin, portée hors des murs, et debout sur le pont de Kehl ou attablée dans les guinguettes situées sur les chemins environnants, elle semblait en proie à une attente pleine d'impatience. Au moindre bruit, à la moindre rumeur, tous les regards se portaient au delà du Rhin, sur la route d'Allemagne.

Qui donc attendait-elle ainsi ? Quel prince, quel roi allait faire son entrée dans la capitale de l'Alsace ?

Au dire des enthousiastes, c'était plus qu'un prince, presque un Dieu, — un homme pour qui la nature n'avait plus de secrets ni l'avenir de mystères. C'était le comte de Cagliostro, le grand thaumaturge !

Cependant, tandis que l'éloge de cet homme étrange était dans toutes les bouches, un petit vieillard s'en allait de groupe en groupe, prêtant l'oreille aux conversations et s'arrêtant de préférence auprès des gens qui donnaient sur l'âge et la personne de Cagliostro, des renseignements plus ou moins exacts.

A certains détails, il tressaillait, et même une fois, ayant entendu dire que le grand thaumaturge avait l'apparence d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, il murmura :

— Mon coquin aurait cet âge. Si c'était lui !... il faut absolument que je le voie.

Mais soudain un grand mouvement se produisit dans la foule ; un flot de peuple se précipita tumultueusement vers le pont.

Cagliostro arrivait enfin, et son cortége était vraiment digne d'un prince.

Une nuée de laquais et de valets de chambre, vêtus de livrées magnifiques, avaient pris les devants pour dégager la route, et lorsqu'à grand'peine on eût ouvert un passage, il parut soudain, dans une calèche découverte, à côté de Seraphina Feliciani, sa femme et sa complice, alors dans tout l'éclat d'une éblouissante beauté !

Sa marche fut un véritable triomphe et il s'avançait, calme et souriant, au milieu des cris et des acclamations, lorsqu'à la porte de la ville un incident inattendu l'arrêta court.

Un petit vieillard, celui-là même qui s'en allait curieusement de groupe en groupe, s'était maintenu, par des efforts surhumains, au premier rang de la foule.

A l'arrivée de Cagliostro, une émotion singulière s'était reflétée sur ses traits.

Il avait pâli et était demeuré immobile et tremblant comme un homme en proie à un doute pénible.

Puis soudain il s'était précipité vers la voiture, et se jetant à la tête des chevaux :

— C'est Joseph Balsamo ! s'écria-t-il, c'est mon voleur ! arrêtez-le !

Et apostrophant Cagliostro lui-même, et le menaçant du geste :

— Mes soixante onces d'or, coquin ! reprit-il d'une voix étranglée par la fureur. Mes soixante onces d'or !

Ce petit vieillard, on l'a deviné, était ce Murano si rudement étrillé par les diables.

Le vol de Balsamo avait achevé de détruire son crédit, déjà fort ébranlé par ses pertes précédentes, et il avait dû quitter Palerme complétement ruiné.

Depuis lors il parcourait l'Allemagne et la France, vivant tant bien que mal d'un assez pauvre commerce de colportage, mais s'étant juré, si jamais il remettait la main sur Balsamo, d'en tirer une vengeance éclatante.

Déjà, précédemment, il avait failli le rejoindre. Mais cette fois il le tenait en son pouvoir et il se croyait sûr d'en obtenir justice, car le peuple, stupéfait et consterné, avait fait silence et attendait avec anxiété l'issue de cette altercation scandaleuse.

Seul Balsamo n'avait manifesté aucune émotion. Toujours calme et toujours souriant, il ne semblait pas même voir l'homme qui l'accusait et l'injuriait.

Irrité de cette indifférence, et la prenant pour une bravade, Murano l'invectivait avec un redoublement de violence, lorsqu'une voix grave et impérieuse, qui semblait descendre du ciel, domina soudain la sienne et dit :

— Ecartez cet insensé ! Il est possédé par les esprits infernaux.

Un frisson parcourut la foule, frappée d'étonnement et de terreur. Des femmes, des enfants tombèrent à genoux en implorant la protection de l'Elu. Puis, après une courte hésitation, le peuple, indigné, se précipita devant la voiture pour la dégager ; Murano disparut, enlevé par un flot de furieux et Balsamo passa, triomphant et sauvé.

Ventriloque prodigieux, il avait demandé son salut à l'artifice grâce auquel il avait consommé son vol.

Malgré l'insuccès de cette première tentative, Murano ne perdit pas courage. Il invoqua le secours de la justice.

Mais Balsamo était trop puissamment protégé pour que la plainte d'un accusateur obscur eut chance d'aboutir, et il ne fut pas même inquiété.

Cependant il n'échappa pas au châtiment. Dix ans plus tard, il le trouvait à Rome, dans les prisons de l'Inquisition, où il est mort, démasqué et oublié.

ERNEST FALIGAN.

CHRONIQUE THÉATRALE

—

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* PARIS-THÉATRE.) — *Piccolino* continue à faire les beaux soirs du théâtre de la Monnaie. La presse bruxelloise a été unanime à reconnaître les mérites de l'œuvre nouvelle et à en constater le triple succès de pièce, de partition et d'interprétation. Ainsi que nous l'avons dit, la mise en scène est splendide et tout à fait digne d'une première scène lyrique ; les décors et les costumes sont d'un goût parfait ; quant aux ensembles et à l'orchestre, il n'y a que des éloges à adresser à ces masses si bien disciplinées. *Piccolino* nous fera attendre patiemment *Aïda*, que la direction prépare en ce moment avec le plus grand soin.

— Les représentations de Mme Pauline Lucca, à notre Opéra, auront lieu dans l'ordre suivant : lundi 20, l'*Africaine* ; jeudi 23, le *Trouvère* ; lundi 27, *Faust* ; jeudi 30, les *Huguenots*.

— Mlle Marie Delaporte, de passage à Bruxelles, nous a fait connaître une pièce *inédite* de Legouvé : *La Fleur de Tlemcen*, et les *Curieuses*. La première de ces pièces est bâtie sur la pointe d'une aiguille et n'aurait guère d'importance, sans le précieux concours de Mlle Delaporte, qui joue le rôle de Julie avec une espièglerie charmante. Les deux scènes qui forment le principal attrait de cette piécette, ont été rendues avec infiniment de talent par la gracieuse artiste, tour à tour enjouée, coquette et émue. — Mlle Delaporte a obtenu, dans les *Curieuses*, un succès non moins éclatant.

— Le théâtre des Galeries reprend cette semaine la *Séraphine*, de Sardou, en attendant les prochaines représentations de Coquelin, qui jouera le *Mariage de Figaro* et les *Demoiselles de Saint-Cyr*.

— *Rome vaincue*, tragédie de M. Parodi, a été représentée au théâtre du Parc, avec le concours de Mlles Jeanne E[illegible] et Largillière, une jeune débutante, et de MM. Masset, Cornaglia, etc. — Froidement accueillie d'abord, cet ouvrage n'a pas tardé à devenir un succès après les deux derniers actes.

— *Fromont jeune et Risler aîné*, ainsi que l'*Hôtel Godelot*, deux pièces qui se jouent en ce moment au Parc, vont être remplacées par la *Comtesse de Lérins*, le drame de MM. Dennery et Davyl. C'est Mme Andrée Kelly qui remplira le rôle de la comtesse.

— Mlle Sarah Bernhardt viendra, à la fin du mois, donner une série de représentations au théâtre du Parc. L'éminente sociétaire de la Comédie-Française débutera dans l'*Etrangère*, de Dumas.

— Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes (Alcazar), répète, dare-dare, l'opéra comique *inédit* en trois actes de M. Hubans : *Rien qu'un jour*. Voici la distribution de l'ouvrage : *Calpronc*, M. Jolly ; *Alberti*, M. Pagès ; *Luigi*, M. Géraizer ; *Spaventi*, M. Courecelles ; *Patibulas*, M. Castelain ; *le général*, M. Leroy ; *Zerline*, Mlle Sichel ; *Bertha*, Mlle Claudia ; *Paquita*, Mlle Diane Petit. — La scène se passe en Espagne pendant le siége de Lérida.

— *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, le dernier succès parisien, sera mis à l'étude, au théâtre de M. Humbert, immédiatement après la première de *Rien qu'un jour*.

— M. Ernesto Rossi débutera au théâtre de l'Alhambra, le 8 décembre, par *Otello*.

PROVINCES BELGES. — ANVERS. — La représentation donnée à Anvers par Mme Nilsson, a produit une recette de 11,000 fr.

— Mlle Delaporte vient de jouer la *Fleur de Tlemcen* et les *Curieuses* qui ont obtenu un immense succès.

— LIÉGE. — *Carmen*, de Bizet, a parfaitement réussi au Théâtre-Royal. L'interprétation ne laisse rien à désirer ; Mlle Gérald, première chanteuse, a été très applaudie. — Au Pavillon de Flore, grand succès des *Dominos roses* et de *Fromont jeune et Risler aîné*. — Au théâtre du Gymnase, la *Petite Mariée*, de Lecoq, n'a pas été favorablement accueillie, l'interprétation était insuffisante.

— TOURNAI. — M. Waucampt, de Tournai, vient de terminer un opéra qui sera joué à Liége dans le courant de décembre. M. Brindeau, directeur du Gymnase, vient de mettre cet ouvrage à l'étude.

— MONS. — Le Grand-Théâtre de cette ville est fermé ! M. Potel, l'infortuné directeur, en présence des pertes qu'il a éprouvées depuis le début de la campagne, a prié l'administration communale d'accepter sa démission. M. Potel a soldé intégralement son personnel et se retire en ne devant rien à ses artistes.

— VERVIERS. — Un incident assez original s'est produit à une représentation des *Deux orphelines*. A la scène de l'église Saint-Sulpice, alors que Louise mendie sur le parvis du temple, une pluie de pièces de monnaie est tombée de l'amphithéâtre aux pieds de l'actrice.

P. de P.

PETITES NOUVELLES

— Nous aurons à parler jeudi prochain de la rentrée de M. Nicolini dans *Aïda*, au Théâtre-Italien ; de la reprise de *Lalla-Rouck*, à l'Opéra-Comique, pour les débuts de Mme Brunet-Lafleur et de MM. Furst et Queulain ; et de la première représentation des *Mariages riches*, au Vaudeville. Ces représentations ont eu lieu trop tard pour que nous en puissions rendre compte dans ce numéro.

— M. Deroulède lit demain aux artistes de l'Odéon sa pièce en cinq actes et en vers qui s'appellera décidément l'*Hetmann*, et dont Geoffroy remplira le principal rôle, grâce aux instances de son fils et de ses amis.

Cet ouvrage cependant ne verra la rampe qu'après la comédie de MM. Cadol et d'Arlac, *le Secrétaire particulier*.

Voilà, avec *la Belle Saïnara* et peut-être *Balsamo*, l'hiver de l'Odéon bien rempli.

— Warot vient d'être engagé au Théâtre-Lyrique pour créer le rôle principal du *Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns. Mlle Zina Dalti et Bouhy sont chargés des deux autres rôles principaux.

— Hier a eu lieu, aux Variétés, la lecture des deux premiers tableaux, — paroles et musique, — du *Docteur Ox*, de Jules Verne, arrangé en opéra-bouffe à grand spectacle par Jacques Offenbach.

Voici la distribution :

Ox	MM. Dupuis
Van Tricasse	Pradeau
Niclause	Baron
Ygène	Léonce
Shaoura	Dailly
Josse	Guyon
Franz	Cooper
Mozdock	Hamburger
Kasbec	Bac
Ararat	Germain
Koukouma	Lanjallay
Prascovia	Mmes Judic
Mme van Tricasse	Aline Duval
Lotché	Angèle
Suzel	Beaumaine

et plusieurs autres rôles qui restent à distribuer.

— Mlle Julia Hisson est dans un état de santé tout à fait alarmant. Depuis longtemps déjà, elle souffre beaucoup de la poitrine, et le terrible mot de phthisie a été prononcé par le médecin. Aujourd'hui, celle que tout le monde a vue si forte, si pleine de santé, sur la scène de l'Opéra, est bien changée, et la malade a conscience de son état. Mlle Hisson ne quitte plus la chambre et reste couchée une grande partie de la journée.

— Au contraire, Mlle Isabelle Persoons, atteinte ces jours passés d'une fluxion de poitrine, va beaucoup mieux; elle ne tousse presque plus, et le médecin lui a permis de sortir en voiture. Dans une quinzaine de jours, Mlle Persoons sera en état de reparaître sur la scène du Gymnase.

— On annonce la mort toute récente de Mme Pradher, une charmante artiste, qui appartint pendant longtemps à l'Opéra-Comique.

La liste des créations auxquelles Mme Pradher a attaché son nom date d'une époque qui ne fut pas sans gloire pour notre seconde scène lyrique. C'est Mme Pradher qui créa le principal rôle de la *Fiancée*, d'Auber; celui d'Elisabeth dans *Lestocq* ; celui de Péki, dans le *Cheval de bronze*. Elle avait joué dans l'*Illusion*, d'Hérold, et dans les *Deux nuits*, de Boïeldieu. Elle fit le succès d'un petit ouvrage absolument oublié aujourd'hui, *Les Oies du frère Philippe*, dans lequel se trouvait un air resté longtemps populaire : *Je sais attacher des rubans*.

Dans les dernières années de sa carrière, elle créa les trois rôles dans lesquels elle a peut-être laissé le plus de souvenirs : celui du page d'*Actéon* ; celui de Mme Darbel, dans l'*Éclair* ; et enfin, celui de Betly, dans le *Chalet*.

Avant d'épouser Pradher, le célèbre pianiste de la maison du roi Charles X, qui fut, croyons-nous, le professeur d'Henri Herz, Mme Pradher se nommait Mlle More. Elle était grande, blonde, d'une beauté exquise, ce qui avait fait dire à un journaliste du temps, ce mot qui courut tout Paris :

— La plus jolie tête de l'Opéra-Comique, c'est la tête de More.

— Le docteur Cramoisy vient de recevoir les palmes accadémiques qu'il a bien mérités, par ses excellents cours à l'association polythecnique et les services désintéressés qu'il rend depuis si longtemps aux malades nécessiteux.

Voir à la 8e page : L'AFRIQUE MYSTÉRIEUSE

Demandez partout première livraison **10** centimes du **Pays des Milliards**.

CHOS D'ALSACE, valse, par C. Sieg, fait fureur. Pr. 2 fr. fº. Mackar, 22, pass. d. Panoramas, Paris

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Bagnérie. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victorin Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Beival. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Tree Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Pezchard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzaz. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Baudult. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — R. Pea & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Ferrét. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Mourose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Sorlwauock. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Dachesne. Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 *centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.*

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156 *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris........	*un an,* 14 *fr.* ;	*six mois,* 7 *fr.*
Départements.	— 16 *fr.* ;	— 8 *fr.*
Etranger......	— 20 *fr.* ;	— 10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

GUÉRISON prompte de **Dartres, Eczémas**, dém ng. MM. Chenneval, r. St Pétersbourg, 40 ; Bénier, r. Payennne, 3 ; Mmes Caro, r. Bridaine, 19 ; Lemoine Lonchamps, 14, publ. être guéris en peu de temps d'eczémas de 2 à 15 ans, pr M. **Hüe**, 274, r. Vaugirard, de 1 h. e 1 h. pr corr.

4 FR. PAR AN — TREIZIEME ANNÉE — **4 FR. PAR AN**

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour **1876**
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
404, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

.'AFRIQUE MYSTÉRIEUSE

GRAND ROMAN GÉOGRAPHIQUE
par Louis JACOLLIOT
splendidement illustré

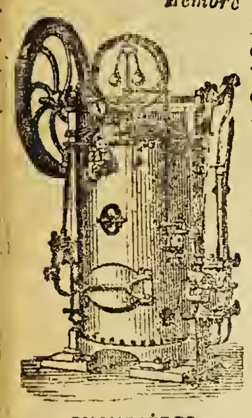
10 CENT[I]
la livr[aison]
chez tous le[s]
Paris et Dép[artements]

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C[e]
Quai des Augustins, 35.

[N]ouvelles asiatiques, par le comte de Gobineau, 1 vol. in-12 .... 3 fr. 50
[L]a 5[e] édition de l'**Aventure d'une âme en peine**, par Gilb.-Augustin Thierry, 1 v. in-12 .... 3 fr. 50
[L]a 3[e] édit. de **Safar-Adgi-im-nomade**, par le prince J. Lubomirski, 1 vol. in-12 .... 3 fr. »»
[J]ournal d'une désœuvrée, par G. de Parseval-Deschênes; 1 vol. in-12 ....
[S]ouvenirs et Impressions d'une jeune aveugle-née, par P.-A. Dufau, 2[e] édit. 1 vol. in-12 .... 3 fr. »»

[M]ACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur An[...]ade) et leur stabilité par[...]ite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

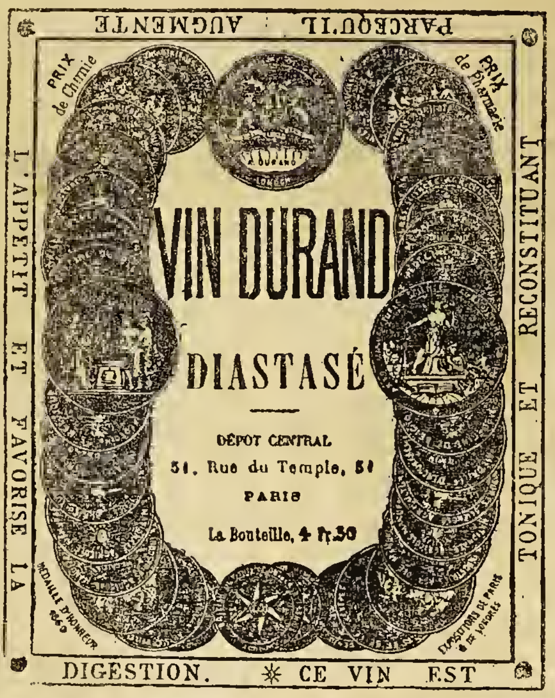
CHAUDIÈRES inexplosibles
Nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

[J]. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS.*

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS — B[d] St-Denis, 26



SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIÈRE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & C[ie] 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

[D]epuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsi[es], [ma]uvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvoi[s], [vomis]sements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, [éto]urdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, [an]émie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plat[s] [com]promettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y com[pris] celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Cam[pbe]ll, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamai[s éch]auffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préfé[rab]le au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents [de l]'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
[M]me la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Mala[die] du foie*, d'estomac, amaigrissement, batte[men]t nerveux sur tout le corps, agitation ner[veu]se et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
[M]lle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse [de] Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement [gué]rie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
[M]. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

[E]n boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de [Rev]alescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de fer[bla]nc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ [10 c]. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez [les] bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et C[e], 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

NOUVEAU TRAITEMENT

du D[r] PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflammations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

MASQUE DE GROSSESSE rousseur, hâle, peau farineuse, détruit radical. par le vinaigre ANASPELIDE, de Mme Junck de Treve maîtresse sage-femme, Paris, r. St-Lazare. 100. Fl. 5 fr.

DÉCOUVE[RTE]
Plus d'Asth[me]
Suffocation e[t ...]
Indication *gratis* et *fo*[...]
le C[te] CLÉRY, à Mars[eille]

Nouvelle Encre. J. G[...]
n'oxydant pas les Plumes, n'épaiss[issant ...]
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les [...]

10e Année
LE MONITEU[R]
DE LA BANQUE ET DE LA [BOURSE]
Paraît tous les Dimanch[es]
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro
4 fr. par AN
Bulletin politique. — Bulletin finan[cier]. Bilans des établissements de créd[it]. Recettes des ch. de fer. Correspon[dance] étrangère. Nomenclatu[re] des coupons échus, des appels d[e] fonds, etc. Cours des valeurs e[n] banque et en bourse. Liste de[s] tirages. Vérifications des n[os] sort[is]. Correspondance des abonnés. Renseign[ements].
PRIME GRATU[ITE]
Manuel des Capital[istes]
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 —
Envoyer mandat-poste ou timbres-p[oste]

Victor BUNEL, éditeur, rue de l'Abbaye, 3 (ancien Palais Abb[atial])

EN VENTE
Chez tous les libraires et marchands de journaux de Paris et de la pr[ovince]
et chez M. COSTE, 20, rue du Croissant, à Paris

LE PROCÈS
DES THUGS
1[re] Partie :
FERINGHEA

— Grâce! Soulami, grâce!... Mon enfant!

Par RENÉ DE PONT-JEST

Tout le monde voudra posséder cet ouvrage publié en livraisons ma[gnifique]ment illustrées.

10 Centimes	80 Livraisons	50 Centimes
la livraison	2 livraisons par semaine	la série de 5 livrais[ons]

UNE SÉRIE TOUS LES QUINZE JOURS

ANNÉE — Paris : 30 cent. — Départements : 35 cent. — N° 185

PARIS-THEATRE

BOUHY

Paz, Rédacteur en chef
ODEMENT, Administrateur
BUREAUX
Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE JEUDI
Du 29 novembre au 6 décembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s} .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANG^{r} .	id.	20 fs	id.	10 f.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXV

—

BOUHY

—

Après Faure dont un ensemble de qualités de premier ordre ont fait, depuis longtemps, le premier artiste lyrique de l'Europe, s'il est un autre *maître-chanteur*, vraiment digne de porter ce nom, c'est assurément Bouhy.

S'il n'a pas encore acquis les moyens dramatiques du célèbre baryton, si, pris dans son ensemble, son talent n'a point, pour l'instant, la même envergure, cela peut bien n'être qu'une question de temps, car, comme *chanteur* proprement dit, Bouhy est aujourd'hui bien près de la perfection.

Sa voix de basse chantante est large, vibrante, d'un timbre caressant, d'une souplesse sans égale. Il la dirige avec un art admirable ; il a le style, le goût et le sentiment de la couleur.

Né à Verviers (Belgique), Bouhy a fait ses premières études musicales au Conservatoire de musique de Liége, sous la direction d'un excellent professeur, M. Léonard Terry.

Après avoir remporté à cette école le premier prix de chant, il vint au Conservatoire de Paris, où il entra dans la classe de M. Masset, un de ses compatriotes.

Ses succès furent immédiats. Dès la première année, il arrivait premier dans toutes ses classes et obtenait aux concours généraux des 22, 24 et 26 juillet 1869 : 1° le premier prix de chant à l'unanimité (classe de Masset) ; 2° le second prix d'opéra-comique (classe de Mocker), il n'y eut pas cette année-là de premier prix ; 3° le premier prix d'opéra (classe de Duvernoy).

M. Perrin l'engagea sans hésitation, mais ses débuts à l'Académie de musique furent retardés par les plus tristes événements : la guerre et la Commune les reculèrent pendant près de deux années.

La première fois que Bouhy se fit entendre en public, ce fut aux obsèques d'Auber, le 15 juillet 1871. Le jeune artiste chanta, à l'église de la Trinité, un *Benedictus* de ce grand compositeur. Tout le Paris musical assistant à cette cérémonie, ce fut pour le nouveau pensionnaire de l'Opéra comme un véritable début, et la façon magistrale dont il chanta, préparèrent admirablement en sa faveur la critique et le public qui étaient appelés à l'entendre à l'Opéra quelques jours après.

Le 26 juillet 1871, en effet, Bouhy succédait à Faure, dans le rôle de Méphistophelès de *Faust*. Colin et Mlle Julia Hisson, tous deux jeunes comme lui, et morts, hélas ! avant le temps, tenaient les rôles de Faust et de Marguerite.

Malgré les souvenirs récents laissés par son prédécesseur, il obtint un succès complet, qui se répéta pendant quinze représentations, jusqu'à la fin d'octobre, où il cessa de faire partie de la troupe de l'Opéra, n'ayant pu s'entendre avec son directeur pour des questions d'appointements.

Le voilà donc encore en dehors de la scène pour un certain temps. M. Du Locle, directeur de l'Opéra-Comique, l'engagea bientôt, mais ne put le faire débuter à son théâtre qu'à la reprise des *Noces de Figaro*, chef-d'œuvre transporté du Théâtre-Lyrique à l'Opéra-Comique, pour les représentations de Mme Carvalho. Bouhy joua donc le premier à la salle Favart le rôle de Figaro créé par Meillet au boulevard du Temple. Il y révéla des qualités de style de premier ordre.

Sa première création eut lieu le 30 novembre 1872, dans le rôle de Don César, du *Don César de Bazan*, de M. Massenet. Puis il joua successivement : en février 1873, frère Laurent, de *Roméo et Juliette*, et la même année, Pygmalion, de *Galathée* et Wolfram dans *Maître Wolfram*, de Reyer.

Ces trois derniers personnages d'une teinte triste et sévère furent rendus par lui avec beaucoup d'onction, un style élevé, son organe assoupli y fit merveille ; mais ils n'étaient point du nombre de ces rôles brillants qui popularisent ceux qui les interprètent.

Judas, de *Marie-Magdeleine*, de M. Massenet, dont la première audition à l'Opéra-Comique eut lieu le 24 mars 1874, ne le servit pas dans d'autres conditions que les précédents ouvrages. Mais la reprise de *Joconde*, peu de temps après, lui fut on ne peut plus favorable. La délicatesse de son chant, son goût et son style dans l'art de phraser, la pureté de sa voix chaude et colorée qui caresse l'oreille, charmèrent les plus difficiles comme les moins érudits ; son nom fut dès lors de ceux que la foule recherche pour les applaudir.

Après une reprise d'Hoël, dans le *Pardon de Ploërmel*, qui permettait encore d'établir un rapprochement entre lui et Faure, l'admirable créateur du rôle, Bouhy fit une nouvelle et dernière création à l'Opéra-Comique dans la *Carmen* de ce pauvre Bizet, le 3 mars 1875. Il enleva le rôle d'Escamillo, le toréador, avec beaucoup de verve et d'entrain et éclaira la partition dans plus d'un endroit ; au deuxième acte, particulièrement, il aida à populariser un air de baryton dont son interprétation doublait certainement la valeur.

Mais les qualités principales qui forment le talent de Bouhy n'ont pas toujours été employées à l'Opéra-Comique comme elles pouvaient l'être. Aussi, si on le vit partir avec regret de ce théâtre, dont il était l'artiste le plus sérieux et le chanteur le plus complet, apprît-on avec plaisir son engagement à l'Opéra-National-Lyrique, où le répertoire semblait devoir être de nature à le mettre davantage en évidence.

Ses débuts tout récents dans *Giralda* et la création si remarquable de Domingue, dans le *Paul et Virginie* de Victor Massé, permettent d'aller l'entendre tous les soirs, et viennent de lui assurer une popularité incontestable. On ne saurait mieux faire, en effet. L'art du chanteur ne va pas plus loin. On écoute et l'on est charmé par cette voix pénétrante, qui sort sans efforts, assouplie par la méthode la plus sûre.

Bouhy est un maître-chanteur parce qu'il ne sacrifie point à l'effet. Il obtient la couleur sans faire des oppositions forcées ; jamais il ne tourmente le son ; aussi le timbre de sa voix reste toujours flatteur et enveloppant, même dans les passages de force où il acquiert alors un volume considérable. C'est à lui que reviendrait de droit la succession de Faure comme premier virtuose du jour, si le grand artiste devait nous priver de son merveilleux talent, ce qui, heureusement, ne semble pas prêt d'arriver.

Les succès du théâtre ne sont pas les seuls auxquels Bouhy a le droit de prétendre ; comme chanteur de musique sacrée, il n'a point non plus d'autre rival que Faure.

Il possède toutes les qualités du grand style indispensables pour l'*oratorio*. Le velouté de son organe, le sentiment profond de son chant acquièrent dans une église une grandeur imposante. Dans les cérémonies funèbres en l'honneur des artistes décédés, où l'on est toujours assuré d'avoir son concours désintéressé, il nous a souvent ému par la simplicité et l'émotion de son beau talent, et s'il est quelque chose capable d'élever l'âme, ce sont bien ces chants divins des grands maîtres de la musique sacrée, interprétés avec une telle ampleur et une aussi rare perfection.

FÉLIX JAHYER.

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

Reprise de *Lalla-Rouckh*
Débuts de Mme Brunet-Lafleur et de MM. Furst et Queulain.

L'Opéra-Comique nous a enfin rendu cette délicieuse partition de *Lalla-Roukh*, unique en son genre, où le génie si personnel de Félicien David se retrouve en entier.

Quelle musique suave et pénétrante ! Quelle alliance sincère de la mélodie et de l'harmonie ! Est-il besoin de rappeler un à un tous ces morceaux si clairement écrits, si bien enchaînés les uns aux autres et qui constituent un ensemble homogène, où n'existe pas la moindre lacune.

Aujourd'hui où tout vieillit si vite en musique, grâce à la renommée absorbante d'un propagateur allemand, la musique de *Lalla-Roukh* est restée aussi jeune qu'au premier jour. C'est que Félicien David n'a pas de *procédés*, lui ; il ne parle pas avec des termes scientifiques. C'est son cœur et son imagination qui débordent, et son *art* est l'art éternel.

L'interprétation de *Lalla-Roukh* est au-dessus de ce qu'on pouvait espérer avec des débutants. Deux élèves, lauréats hier du Conservatoire, ont pris la succession redoutable de Montaubry et de Gourdin. Ils se sont tirés avec honneur de cette tâche difficile. Le ténor, M. Furst, a une jolie voix, il sait chanter, il ne lui manque que l'habitude des planches pour devenir un agréable comédien. La basse chantante, M. Queulain, a plus d'acquit. Quand il saura donner une coloration plus éclatante à son organe, ce sera un excellent artiste.

Mme Brunet-Lafleur rentrait à l'Opéra-Comique qu'elle n'eut point dû quitter. C'est une des plus belles voix qu'il y ait en ce moment au théâtre. De plus, elle sait chanter et porte avec beaucoup de style le riche costume de Lalla-Roukh.

Quant à Mlle Ducasse, chargée du rôle de Mirza, c'est l'enfant gâtée de l'endroit par sa gentillesse et son esprit; aussi l'a-t-on fêtée comme toujours.

L'orchestre, les chœurs, marchent au mieux. La mise en scène est splendide. La danse, proscrite par M. Du Locle, est rentrée dans le temple, grâce à M. Carvalho. Voilà une bonne soirée pour l'Opéra-Comique.

Le lendemain de la première, Mme Brunet-Lafleur reçut un magnifique bouquet de roses, auquel était joint un billet ainsi conçu :

« Madame,

» Je suis heureuse, en vous complimentant de votre succès, de pouvoir vous offrir ces roses, qui ont poussé sur les rosiers que Félicien David cultivait encore cet été. Puissent-elles vous porter bonheur !

» *Signé :* TASTET. »

Mme Tastet est la légataire universelle de l'illustre maître, et c'est elle, on le sait, qui lui donna ses soins jusqu'au dernier moment.

THÉATRE-VENTADOUR

Rentrée de M. Nicolini

Après l'insuccès de la *Forza del Destino*, *Aïda*, cette œuvre belle et forte de Verdi, a fait sa réapparition aux grands applaudissements des dilettante. Seulement, au premier soir, le ténor Carpi succédant à Masini, déjà si justement aimé du public parisien, n'a pas donné à la représentation tout l'éclat désirable.

M. Escudier a compris le tort qu'un ensemble incomplet pouvait causer au chef-d'œuvre sur lequel il comptait pour relever son théâtre, il a traité aussitôt avec Nicolini.

Nicolini est aujourd'hui le plus célèbre ténor italien de l'Europe. Sa rentrée n'a été qu'une suite d'ovations méritées. Il a rendu le rôle de Rhadamès avec une verve dramatique admirable. Sa voix nerveuse et d'un timbre éclatant a fait merveille. Ainsi exécutée, la partition a retrouvé toute sa valeur.

Mlle Teresina Singer a partagé le triomphe de Nicolini. Douée d'un organe riche et énergique, elle a pris sans faiblir la succession de Mme Stolz. Mme Gueymard, quoique malade, a rendu son personnage avec un grand style.

Pandolfini est toujours admirable comme chanteur et comme comédien.

VAUDEVILLE

Premières représentations de: *Perfide comme l'onde*, comédie en un acte de M. O. Gastineau ;
Les Mariages riches, comédie en trois actes de M. Abraham Dreyfus.

Le Vaudeville a renouvelé son affiche avec un petit acte et une comédie en trois actes du genre des *Dominos roses*.

Perfide comme l'onde est un lever de rideau assez agréable qui met en scène deux *bonnes* amies qui se détestent, ainsi que cela a lieu d'ordinaire quand on est rivales et jalouses. Cette petite pièce est originale, en ce sens qu'on n'y voit pas un seul homme, même le marquis, dont les deux femmes se disputent le cœur et qui les laisse se battre pour courir après la soubrette. Mlle Réjane s'y est fait applaudir par sa gentillesse.

Raconter les *Mariages riches*, le vaudeville de M. Abraham Dreyfus, nous conduirait trop loin. C'est une suite d'*imbroglios* amusants, ayant comme point de départ une agence matrimoniale sans rivale dans la capitale pour sa discrétion.

L'enchevêtrement de tous ces *quiproquos* donne lieu à bon nombre de scènes comiques. C'est une répétition affaiblie du *Procès Vauradieux* et des *Dominos roses;* il est peut-être temps de laisser en repos ce genre de comédie. Enfin le public a ri, le voilà donc encore une fois désarmé.

Parade, Delannoy, Joumard, qui débutait au sortir de la Comédie-Française, sont pour beaucoup dans ce demi-succès.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de : *Le Prince*, comédie en quatre actes de MM. Meilhac et Halévy.

Comme ce M. *Thomassin*, dont la *crise* n'a pas très-fort diverti le public du Gymnase l'été dernier, le M. Cardinet de la nouvelle comédie du Palais-Royal s'ennuie de la vie monotone qu'il mène aux côtés de sa femme et attend une occasion pour avoir, lui aussi, sa *crise*.

Le passage d'une troupe de comédiens dans sa ville lui procure cette occasion. Il devient subitement amoureux de la belle Simonne, l'étoile de la compagnie, et se lie d'amitié avec le célèbre Escouloubine, l'acteur le plus en renom, après un souper où ils se sont grisés tous les deux. Mais lorsque, après cette joyeuse partie fine, il veut rentrer au domicile conjugal, il trouve la porte barricadée.

Que fait-il alors ? Il part pour Paris avec les comédiens, enlevé par Simonne qui se moque tout simplement de lui, mais simule de lui donner son amour au détriment du *Prince*, son protecteur, jusqu'à ce qu'elle lui ait mangé une bonne partie de sa fortune.

A partir de ce moment, la perfide ne songe plus qu'à l'éconduire et pour cela, elle charge son ami Escouloubine de prendre les habits et les allures du prince afin de créer à Cardinet toutes sortes d'ennuis et de vexations.

Par suite de situations trop longues à raconter, un duel s'ensuit entre Cardinet et le prince qui passe pour être très-fort à l'épée. Mais le hasard veut que ce soit Cardinet le vainqueur. Le bruit de ce succès va jusqu'à Saint-Malo, où Mme Cardinet, en l'apprenant, devient fier de son mari et consent à lui pardonner sa fuite. Elle accourt aussitôt à Paris chercher elle-même le coupable et le ramène, enfin, au bercail.

Le premier acte de cette comédie faisait mieux augurer des trois autres. Toutefois, malgré des longueurs, la pièce a obtenu un certain succès, d'abord parce qu'elle renferme plusieurs situations

très plaisantes et que les bons mots s'y croisent à chaque instant, mais surtout à cause de l'interprétation qui est absolument supérieure.

Geoffroy est merveilleux dans le personnage de Cardinet, on ne pousse pas plus loin le naturel. Brasseur dans Escouloubine, rôle à transformations, est d'une gaieté désopilante. Lhéritier s'est fait une tête de notaire impayable. Mmes Alice Regnault, Lemercier et Lorentz sont plus piquantes et plus gracieuses les unes que les autres.

Silhouettes Parisiennes

AU CAFÉ

LES LISEURS

I

— Garçon, le *Temps!*

— Monsieur, il est en main; voici la *Patrie* en attendant

Une demi-heure se passe.

— Et ce *Temps*, garçon?

— Monsieur, il est toujours en main, voulez-vous le *Constitutionnel?*

Autre demi-heure.

— Eh bien, puis-je avoir le *Temps* cette fois?

— Pas encore, il est en lecture.

— Ah ça, vous moquez-vous de moi? Voilà une heure que vous me faites la même réponse; il a dû passer depuis lors par quatre ou cinq mains différentes.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, c'est toujours la même personne qui le garde. Tenez, vous voyez, ce vieux monsieur en lunettes, à la cinquième table. Je l'ai retenu et, dès qu'il l'aura terminé, je vous l'apporterai.

Vous jetez alors un coup d'œil de mauvaise humeur à cet impatientant liseur et vous reconnaissez un type bien connu, c'est le liseur consciencieux. Il commence par le titre et le tarif des abonnements, entame ensuite le premier-Paris et ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé au nom de l'imprimeur, sans avoir oublié les annonces. Ordinairement il a de cinquante à quatre-vingts ans, porte des lunettes et une perruque; il se distingue aussi par son menton soigneusement rasé, sa tabatière qu'il tient à la main et le col raide dont les pointes audacieuses viennent coqueter avec ses oreilles. Lorsqu'il a posé sur la table son étui à lunettes, qu'il a mis son mouchoir sur ses genoux, qu'il a croisé ses jambes en se tournant de trois quarts et qu'il a entamé la lecture du journal quotidien, rien de ce qui se passe autour de lui ne le saurait émouvoir. Il lit! Au milieu du bruit des conversations, des allées et venues des clients et des cris aigus des garçons, il reste aussi calme, aussi placide qu'il pourrait l'être dans son cabinet. Lui qui déteste l'odeur du tabac, il ne s'aperçoit même pas qu'un épais nuage de fumée envahit l'atmosphère et que son voisin de gauche tire d'épaisses bouffées de la plus infecte des pipes. S'il s'interrompt un instant, ce n'est que pour prendre une prise; car le tabac à priser ne partage pas l'animadversion dont il poursuit son frère jumeau, le tabac à fumer. De temps en temps, un garçon vient lui dire : « Après vous, s'il vous plaît. » Il incline la tête et continue.

Type fort amusant à considérer, pourvu toutefois que l'on n'attende pas le journal qu'il tient.

II

— Garçon, un journal du soir!

Celui-ci, qui jette tout d'abord un regard inquiet à la dernière page, au tableau de la bourse, c'est l'infortuné possesseur de fonds étrangers qui ne manque jamais de s'assurer chaque jour si le 5 0/0 ture paraît vouloir remonter à 50 fr., taux auquel il a acheté le sien. Oh! le jour où ce cours sera reconquis, il se dépêchera de réaliser. Si jamais on le reprend à placer son argent chez les Musulmans! Un bon averti en vaut deux; aussi s'empressera-t-il d'acheter des obligations du chemin de fer de la Patagonie. De l'or en barre!

III

— *Figaro* et bitter!

C'est le jeune Arthur qui, le lorgnon à l'œil et la taille serrée dans sa longue gâteuse, fait son entrée dans un café du boulevard, et le garçon, qui est au courant de ses habitudes, s'empresse de lui apporter les objets demandés. N'allez pas croire au moins que ce beau jeune homme lise jamais une seule ligne de politique! Non, ça l'embête, ce cher enfant! Mais il tient à se renseigner sur ce qui s'est passé depuis la veille dans le quart de monde; il veut savoir si Tata est toujours avec son vicomte, et si le Monsieur de l'Orchestre le cite parmi le tout-Paris qui assistait hier à la première des Fantaisies-Grivoises. Ah! par exemple, ce qu'il lit consciencieusement, de la première ligne à la dernière, c'est la petite correspondance : c'est croustillant et ça l'amuse.

IV

— Garçon, ma pipe et un journal!

— Lequel?

— Ça m'est égal, le premier venu.

Je vous présente le liseur par acquit de conscience, qui aimerait mieux causer, examiner les allants et venants, ou bien entamer un piquet avec son voisin, mais qui se fait une obligation de regarder s'il y a du nouveau dans les feuilles, bien qu'à vrai dire cela ne l'intéresse guère. Aussi a-t-il bien vite terminé. Un regard au premier-Paris, un coup d'œil rapide aux faits divers, et il dépose son journal pour allumer une bonne vieille pipe.

V

A côté de ceux-là, que de types curieux qui mériteraient d'être étudiés à part! Faut-il vous présenter ce monsieur qui entasse vingt journaux devant lui et qui trouve moyen de les lire tous les vingt en une heure? Que de fois avez-vous rencontré ce personnage qui agite avec un ami les destinées de l'Europe, en brandissant un journal qu'il tient à la main, pendant toute une soirée, sans trouver une minute pour y jeter un coup d'œil. Quelle que soit l'heure à laquelle vous entriez au café, vous le trouvez tenant son journal, et je le défie bien d'en indiquer seulement le titre lorsqu'il s'en va. Voici le bon père de famille qui amène chaque semaine sa femme et ses enfants au café pour leur faire voir les journaux illustrés. N'oublions pas le brave épicier qui, après avoir fermé sa boutique, s'en vient dormir derrière les *Débats*, et s'imagine avoir enfin compris la question d'Orient. Saluons en passant celui-ci qui ne lit que le tableau des mariages, naissances et décès, et cet autre qui ne trouve rien d'intéressant dans un journal que les annonces. Combien encore j'en passe, et des meilleurs, pour arriver à ce dernier type qui ne touche jamais une feuille, et qui définit la presse en quatre mots :

« C'est tous des blagueurs! »

FRÉDÉRIC DIÉNY.

SIMPLES NOTES

SUR LES PARISIENNES

Mille fois déjà des plumes, certes plus autorisées que la nôtre, ont tenté la physiologie de la Parisienne. Mais cette physiologie est à refaire toujours, son objet étant le plus changeant du monde. Je n'en veux pour preuve que les variations de la mode. Ces variations ne résultent pas du caprice des couturières; elles sont impérieusement exigées par les modifications qui, sans cesse, se produisent dans la personne même des Parisiennes. C'est là une vérité qui se pourrait formuler presque algébriquement dans cet

AXIOME :

C'est les modes qui suivent la Parisienne, et non la Parisienne qui suit les modes.

Puis la Parisienne est un gouffre, un précipice, au bord duquel on a le vertige, comme au bord d'un volcan. On a beau scruter, d'un œil de lynx, cet abîme, en sonder la profondeur, le décrire avec minutie; il s'y trouvera toujours un lieu inconnu, un coin vierge, quelque chose de ravissant ou de terrible, qui aura échappé aux recherches infatigables, aux scrupuleuses investigations des explorateurs littéraires.

Nous n'avons pas la prétention folle de parfaire ici ni même d'esquisser une nosographie de la Parisienne. Pour être complet en pareille matière, il faudrait des volumes.

Nous voulons seulement joindre aux travaux de nos devanciers, et à titre de documents, pour servir aux analystes des âges futurs, quelques notes et réflexions écrites sur les Parisiennes par l'un de leurs plus fervents admirateurs, serviteurs et esclaves.

* * *

En fait de femmes, et pour avoir une juste idée de l'Eternel féminin, c'est toujours à la Parisienne qu'il faut revenir. Les autres femmes sont femmes tout simplement. Celle-ci recèle dans son unité une beauté triple; et nous nous étonnons que les théologiens n'aient pas encore songé à tirer de ce fait bizarre des arguments en faveur du mystère de la Trinité.

La Parisienne est à la fois femme, fée, ange.

Femme par sa forme royale, ducale tout au moins, où la grâce prédomine;

Fée par son esprit prodigieusement sagace, qu'il fait d'elle l'héritière directe de Celle qui écouta le serpent et mordit au fruit amer de l'arbre de la Science du Bien et du Mal;

Ange enfin par son âme aux infinies tendresses, qui transforme en amour divin la plus vulgaire, la plus terrestre passion.

* * *

La Parisienne a des charmes si particuliers qu'il a fallu, pour les désigner, créer un langage spécial, un argot *ad hoc*, plein d'enfantines mignardises et de subtilités suaves.

Les autres femmes pourront avoir un visage beau comme le jour, des pieds charmants, des mains

exquises ; la Parisienne a mieux que cela : elle a un *minois*, une *frimousse*, des *menottes*, des *petons*. Les autres femmes ont des dents petites, aiguës, blanches comme du lait, pareilles à des perles. Mais les perles, en fin de compte, se trouvent aussi dans les huîtres ; la Parisienne a quelque chose qui ne se trouve que dans sa bouche : des *quenottes*, et ces « quenottes » sont carnivores, herbivores, fumivores, omnivores ; elles savent tout broyer, même nos cœurs, et elles en abusent.

La Parisienne ne marche pas, elle *trottine ;* elle ne cause pas, elle *babille ;* elle ne mange pas, elle *grignotte ;* elle ne vous embrasse pas, elle vous *bécote*. Bref, on ne saurait parler d'elle qu'à l'aide de diminutifs caressants, de métaphores raffinées.

.·.

La Parisienne ne reçoit d'ordinaire qu'une instruction restreinte ; mais qu'importe ? elle sait tout, même, et peut-être *surtout*, ce qu'elle n'a pas appris.

.·.

Les Parisiennes trompent leurs maris beaucoup moins que ne le pense un vain peuple. Elles sont coquettes, voilà tout. Nous devons aux Américains le mot *flirtation ;* mais c'est la Parisienne qui a inventé la chose. Seulement quand elle est honnête, elle l'est avec grâce, sans pruderie, sans *pose*. De là vient, et non d'ailleurs, sa réputation de légèreté.

Que si elle vous trompe, elle le fait avec tant de gentillesse, que vous auriez vraiment mauvaise grâce à vous en fâcher.

AXIOME

*La Parisienne s'arrange toujours de façon à mettre tous les torts de l'*AUTRE *côté.*

.·.

Il est trois êtres que la Parisienne peut aimer jusqu'à la passion : sa poupée, — pendant dix ans ; son mari, — pendant dix jours ; et son amant, — pendant dix minutes.

.·.

La Parisienne est capable de tout, même d'héroïsme. Qu'on se rappelle les sinistres jours du siége, où les femmes de Paris, les plus frivoles en d'autres temps, ont bravé le froid, la faim, la fatigue, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde, ont souffert à leur manière pour la patrie ; enfin ont acquis le courage des Romaines antiques, en conservant de plus la grâce qui leur est propre.

.·.

En matière de religion, la Parisienne est d'habitude de la plus parfaite indifférence pendant toute sa vie ; mais généralement à l'heure de sa mort, elle ne se met en route qu'après s'être bien et dûment munie des sacrements de l'église, sans grande conviction, mais en se disant *in petto :* « *On n'sait pas c'qui peut arriver !* »

.·.

Quant à la cause qui, au moral comme au physique, différencie foncièrement la Parisienne de toutes les autres femmes passées, présentes et futures, des deux hémisphères, — la voici peut-être, énoncée sous une forme symbolique :

Les autres créatures féminines ne sont que des exemplaires semblables de la femme créée par Dieu ; la Parisienne est cette même femme, revue et corrigée par le diable.

On la peut définir, dans tous les cas : *Une Eve après la pomme.*

LOUIS DE GRAMONT.

JULIA HISSON

Mlle Julia Hisson vient de mourir à la suite d'une cruelle maladie qui la tenait depuis quelque temps éloignée du théâtre. Toute jeune encore, cette belle et dramatique chanteuse avait rendu déjà à l'Opéra de brillants services.

Paris-Théâtre l'ayant depuis longtemps distinguée dans la foule lui avait consacré un numéro spécial.

Nous n'avons rien à ajouter à cette biographie, puisque depuis cette époque l'artiste avait été arrêtée dans sa carrière. Nos lecteurs pourront s'y reporter, et y trouveront les détails concernant l'artiste ravie sitôt à ses succès.

KIME

Nous avons une autre mort à enregistrer dans le monde artistique : celle de Kime, le créateur du *Testament de César Girodot*, à l'Odéon, et qui eut son heure de renommée à cette époque.

Kime était à la Comédie-Française depuis huit ans environ et jouait principalement dans l'ancien répertoire. Il n'avait pas réussi à se faire un nom sur la scène de Molière, mais ce n'en était pas moins un comédien fort estimable.

LES PSEUDONYMES

Un littérateur d'un grand esprit et d'un talent remarquable, Louis Lurine, fut, comme bien d'autres de ses confrères, arrêté dès le début, dans sa vocation littéraire, par l'opposition de ses parents.

— Mais je veux devenir célèbre ! répétait-il avec obstination à l'auteur de ses jours qui doutait fort que son fils pût jamais arriver à quelque chose dans le métier des lettres.

— Célèbre ! allons donc ! répondait celui-ci, avec un nom comme le nôtre. Il faudrait d'abord en changer.

— Jamais de la vie ! Je suis né avec ce nom et je veux que vous soyez fier un jour de le porter ; aussi le garderai-je et, croyez-moi, je saurai bien l'illustrer.

Nos lecteurs savent s'il tint parole.

.·.

Nous ne pouvons qu'approuver la fière résolution de Louis Lurine. Mais dans la République des lettres, tout le monde ne fut pas toujours d'un avis semblable.

C'est ainsi que jadis, les noms de Leclerc, de Lebouvier, de Jolyot, de Chasseboeuf, de Barton, de Fusée, de Barlet et de Lerond manquèrent, et non sans raison, de prestige aux yeux de ceux-là mêmes qui les portaient.

Aussi Leclerc, dès qu'il écrivit, se revêtit-il du pseudonyme de Buffon, et Lebouvier, dont on lit encore aujourd'hui l'*Entretien sur la pluralité des mondes*, s'improvisa-t-il Fontenelle pour charmer sous ce nom par son esprit la société française au XVIII[e] siècle.

Au lieu de Jolyot, lisez : Crébillon, Chasseboeuf est devenu Volney, Barton Dancourt, Fusée se transforma en Voisenon.

Quand à Barlet qui s'était mis à faire des pièces de théâtre, il cacha son nom trop simple sous celui plus élégant de Marivaux.

Enfin Jean Lorond, le pauvre enfant trouvé, est resté dans le souvenir des hommes sous le pseudonyme de d'Alembert.

.·.

Mais le plus grand porteur de pseudonymes connu, celui qui se cacha sous le plus grand nombre de noms différents fut sans contredit M. Arouet, dont nous n'avons pas besoin de rappeler ici le pseudonyme principal; sans compter celui-là, Quérard, dans sa curieuse *Bibliographie voltairienne*, n'en relève pas moins de cent soixante autres! Voilà, il faut l'avouer, de quoi dérouter les chercheurs.

Si de l'auteur de *Mérope*, nous passons à nos contemporains, nous pourrons nous souvenir que Walter Scott, qui fut quelquefois Jedediah Breisbotham, et Henri Beyle, se plurent à multiplier à l'infini leurs signatures de fantaisie.

Beaucoup de gens même ignorent Henri Beyle qui rougiraient de ne pas connaître le nom de Stendhal; et pourtant ces deux noms, comme on sait, ne recouvrent qu'une seule et même personne.

Un des écrivains qui auront le plus curieusement usé du pseudonyme aura été Mérimée, le spirituel mystificateur littéraire à qui nous devons cette série charmante qui s'appelle le *Théâtre de Clára Gazul*.

Les prétendus essais dramatiques de cette comédienne... idéale étaient précédés d'une introduction savante que le jeune auteur signa : *L'Estrange*.

Mis en goût par le succès de son ingénieuse supercherie, Mérimée publiait peu après, sous le nom d'*Hyacinthe Maglanovitch*, un recueil de chansons syriennes intitulé *la Guzla* ; — Guzla anagramme de Gazul ! Cela seul aurait dû suffire à ouvrir les yeux aux savants du temps qui, cependant, furent absolument dupes du tour qu'on leur jouait.

.·.

Victor Hugo lui-même ne dédaigna pas le pseudonyme. En 1829, il signa quelques-unes de ses admirables poésies du pseudonyme de d'Auverney, nom qu'il avait donné dix ans auparavant à l'un des personnages de son roman de *Bug-Jargal*.

On nous a montré aussi quelques autres lettres de lui à ses amis, datées de cette époque et signées du pseudonyme étrange de *Hierro*.

Notons en passant, parmi les pseudonymes remarquables, celui sous lequel se cacha pendant quelque temps l'auteur de *la Mare au Diable*.

Peu de nos lecteurs, croyons-nous, savent qu'en effet, George Sand signa : *Blaise Bonnin* des feuilletons écrits pour les ouvriers, qu'elle publia en 1848 dans le journal la *Vraie République*.

Ce journal était sous la haute direction d'un nommé Thoré, dont le souvenir serait absolument effacé aujourd'hui, s'il n'avait écrit sous le nom de *William Brüger* des articles qui le classent au premier rang parmi les critiques d'art.

.·.

Rappelons rapidement Gérard Labrunie qui devint, de par son bon plaisir, Gérard de Nerval;

M. Edouard René, Lefebvre de la Boulaye, qui signa René Lefebvre un livre : *Paris en Amérique*, très-applaudi en son temps et qui siége aujourd'hui dans nos assemblées sous le nom d'Edouard Laboulaye.

Alexandre Dumas père, qui pourtant ne dédaignait pas, comme on sait, la publicité autour de son nom, signa quelquefois du nom de Davy de la Pailleterie, qu'il prétendait, à tort disent les uns, à raison disent les autres, tenir de son grand père.

Ajouterons-nous que M. Edmond About se dissimula, dans quelques-uns de ses articles les plus agressifs, sous le pseudonyme de *Valentin* ; que Xavier-Boniface Saintine, l'auteur de *Picciola*, n'avait droit qu'aux deux premiers de ces trois noms ;

Que le dessinateur Gérard n'est absolument connu que sous le nom de Grandville et que le nom insignifiant de Chevallier fut la forme première de ce dessinateur de génie qui fut Gavarni.

⁂

Parmi les dessinateurs vivants quelques-uns, comme MM. André Gill, Cham, Bertall, Nadar, ont quitté depuis longtemps leurs noms de famille.

S'il est des hommes peu vaniteux qui, comme le vicomte de Noë, M. de la Boulaye, ou le feu comte de Bruille qui fut, comme on sait, l'acteur Bache, ont usé de pseudonymes simples et modestes, d'autres, par contre, se sont empressés, en changeant de nom, de s'arroger la particule nobiliaire.

Ainsi le plébéien Fiorentino signa souvent *de Romay* ; M. Eugène Jacquot, l'auteur des Biographies si connues, s'improvisa Eugène de Mirecourt ; l'éditeur Jules Tardieu devint, en devenant homme de lettres, M. J. T. de Saint-Germain, *et tutti quanti*.

Ces derniers pouvaient, à la vérité, s'autoriser de l'exemple d'une foule de grands hommes, à commencer par Molière et l'auteur de la *Henriade*. Mais, autant que possible, ne vaut-il pas mieux imiter les qualités et non les petitesses de ces immortels auteurs ?

⁂

En résumé, le pseudonyme, si fort en honneur autrefois, tend insensiblement à disparaître de nos mœurs. Aujourd'hui, chacun semble tenir à honneur de signer son œuvre de toutes les lettres de son nom. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Nous inclinerions à croire que c'est un bien. Puisse le lecteur être de notre avis et ne pas forcer, en le trouvant trop ennuyeux, l'auteur des présentes observations à signer dorénavant d'un pseudonyme... pour ne pas être reconnu de lui.

ERNEST HAMM.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

MARSEILLE. — L'événement de la semaine est le concert donné, hier, au théâtre Valette, par M. Faure.

Plus de 6,000 personnes envahissaient la salle, dès l'après-midi, et ce n'est que grâce à l'obligeance toute particulière de l'administrateur du *Concert Faure*, M. Jarrett, qu'une place à l'orchestre avait pu être réservée au correspondant de *Paris-Théâtre*.

Nous connaissions Faure pour l'avoir déjà entendu à l'Opéra, mais nous avons rarement vu une ovation si imposante. L'effet produit par lui a été immense. Chaque morceau a été un triomphe, mais après les *Rameaux*, et l'air de Joconde, *On revient toujours à ses premiers amours*, l'enthousiasme tenait du délire. Des clameurs d'admiration se mêlaient aux applaudissements qui n'ont pris fin qu'après trois rappels successifs.

C'est qu'en effet, il est rare de trouver un artiste qui, comme M. Faure, réunisse à une voix si pure, se prêtant à tous les genres, une science dans l'art du chant qui défie la critique la plus exigeante.

Aussi comprenons-nous et partageons-nous l'admiration sans bornes que notre rédacteur en chef manifeste en toute occasion pour cet incomparable artiste.

Les sœurs Baddia, MM. Lévy, Lebeau, Labotton, Musin et Ketten ont été très-appréciés. Mais toute l'attention se portait sur M. Faure, et il a fallu à M. Musin des variations sur le violon d'une excessive difficulté, et à M. Lebotton, des prodiges sur le violoncelle pour s'attirer des applaudissements prolongés et un rappel.

GRAND-THÉATRE. — Mlle Geerster a donné deux représentations. Dans *Lucie* et dans *Faust* elle a montré, sinon une voix puissante, du moins l'étoffe d'une cantatrice qui méritait son engagement par M. Halanzier.

— Au Gymnase, Mme de Kercy a fait une bonne rentrée dans le rôle de Boulotte de *Barbe-Bleue*.

— Le théâtre des Bouffes a eu la main heureuse en engageant M. Nigri, un ténor d'opérettes qui a été reçu après son 3e début dans *Barbe-Bleue*. Doué d'une voix plus que suffisante, nous lui conseillons de ne pas forcer ses moyens. Mme Stani, dans le rôle de la *Périchole*, a eu un certain succès.

On répète *Kosiki* qui passera bientôt.

A. G.

PETITES NOUVELLES

L'indisposition persistante de Mme Gueymard ne permet pas à cette éminente artiste de se montrer de nouveau dans *Aïda* sans se sentir en possession de tous ses moyens. La direction, ne voulant pas interrompre les représentations de l'œuvre de Verdi, vient d'engager Mlle Sanz, dont les succès sur les scènes italiennes ont eu beaucoup d'éclat. Mlle Sanz était à Madrid ; elle arrivait d'un long voyage dans l'Amérique du Sud, où on ne lui a pas ménagé les triomphes. Après la représentation d'*Aïda*, à Paris, samedi, le directeur du Théâtre-Italien lui a envoyé un télégramme en lui offrant un engagement, mais à la condition qu'elle partirait immédiatement ; Mlle Sanz a fait ses malles, et aujourd'hui elle arrive à Paris pour chanter demain le rôle d'Amnéris qu'elle a déjà chanté en Italie avec un grand succès.

— Les répétitions du *Timbre d'Argent*, de M. Saint-Saens, se continuent au Théâtre-Lyrique, mais la première est retardée par suite de la maladie de Duchesne, à qui le rôle de ténor avait été primitivement distribué. L'engagement de M. Warot, annoncé par tous les journaux, n'est pas une affaire faite. On dit, au contraire, les négociations rompues entre le directeur et l'artiste. (Les autres rôles sont toujours tenus par MM. Bouhy, Melchissedec et Mlle Dalby.)

— Vendredi, devant la section de musique de l'Académie des beaux-arts, a eu lieu l'audition annuelle des envois des jeunes musiciens pensionnaires de l'Ecole de Rome.

Etaient présents : MM. Ambroise Thomas, Charles Gounod, Henri Reber et Ernest Reyer, le dernier élu des membres de l'Institut.

On a entendu dans cette séance une *Messe brève*, de M. Paul Puget, pour voix et orchestre, œuvre sérieusement pensée et d'une bonne écriture vocale, et deux importants ouvrages de caractères différents, de M. G. Salvayre.

Le premier est une grande scène instrumentale sur *les Bacchantes* d'Euripide. Elle débute par une solennelle invocation au dieu Bacchus, d'un très-large mouvement qui n'exclut pas la grâce, ainsi qu'il était conveuable en un tel sujet. La danse qui vient ensuite parcourt, jusqu'à sa première explosion funèbre, toutes les gammes de la passion. Il se dégage de l'ensemble une pénétrante impressioe de langueur.

L'autre, au contraire, est un morceau sacré, psaume CXIII, *In exitu Israël*. M. Salvayre a été vivement félicité par ses juges L'imposante sévérité du style, unie à l'énergique richesse des développements de cette œuvre, la destinent, croyons-nous, à produire une grande sensation le jour où elle sera exécutée en public.

— Il est impossible de dire à quelle époque sera représentée la pièce à laquelle travaille Victor Massé, sur un livret de Jules Barbier. On ne sait qu'une chose, c'est le titre de cet opéra : *Une nuit de Cléopâtre*.

— Jeudi soir, pendant la représentation de *Lalla Roukh*, une main amie et inconnue a déposé une couronne drapée d'un crêpe sur le buste de Félicien David nouvellement installé au foyer de l'Opéra-Comique.

— Voici la distribution exacte de la *Reine Margot*, le grand drame d'Alexandre Dumas et de M. Auguste Maquet, que l'on répète définitivement à la Porte-Saint-Martin :

Henri de Navarre	Paul Deshayes
Charles IX	Taillade
Coconas	Dumaine
La Mole	Angelo
Caboche	Laray
René	Faille
D'Alençon	Fraisier
De Mouy	Perrier
Maurevel	Murray
Lahurière	Vollet
Friquet	Bellel
Coligny	H. Rose
Laneey	Gaspard
Le geôlier	Emro
Un juge	Rolle
Marguerite	Mmes Dica-Petit
Catherine de Médicis	Périga
Mme de Nevers	Céline Montaland
Mme de Sauve	Patry
La nourrice	Daubrun
Jolyette	Charlotte Raynard
Gillonne	Murray
Mica	Pauline Moreau

Mlle Céline Montaland, qui devait jouer au Vaudeville dans la comédie de M. Sardou, reste à la Porte-Saint-Martin.

La *Reine Margot* passera, selon toute probabilité, le 24 décembre, veille de la Noël.

— On a lu vendredi, aux Folies-Dramatiques, les deux premiers actes de la *Foire Saint-Laurent*, opéra-bouffe de M. H Crémieux et A. de Saint-Albin, musique d'Offenbach.

Voici la distribution de la pièce :

Le prince Ramollini	Milher
Nicolas	Simon Max
Ramponneau	Vavasseur
Curtius	Maugé
La Bombarde	Lucco
Bellacueil	Haymé
Bobêche	Mmes A. Vanghel
Malaga	C. Geoffroy
Carlinette	J. Girard
Dame Augèle	Delorme

— On va mettre en répétition, aux Bouffes-Parisiens, les *Trois Margot*, opérette de MM. Chabrillat et Bocage, musique de M. Ch. Grisart. Les études de cette pièce seront poussées avec une activité fiévreuse.

— Les représentations d'*Aïda*, au Théâtre-Italien, produisent la plus grande sensation. Le célèbre ténor Nicolini qui chante le rôle de Rhadamès, est l'objet des plus enthousiastes ovations. La salle entière l'acclame, et au troisième acte on le rappelle cinq et six fois en compagnie de Mlle Singer et de M. Pandolfini. Mme Gueymard, quoique encore souffrante, donne un grand saractère au rôle d'Amnéris. Les deux bas s, MM. Nannetti et de Reszké contribuent à former un des plus merveilleux ensembles qui soit possible d'entendre. Le chef-d'œuvre de Verdi mis en scène avec un grand luxe de costumes et de décors, aura une longue série de représentations.

Jeudi prochain, première représentation de *Poliuto* avec Mlle Borghi-Mamo, MM. Aramburo et les frères de Reszké.

— Un concert donné par Mlle Desormeaux, professeur de chant et de déclamation, aura lieu dimanche prochain à la salle Philippe Herz, avec le concours d'excellents artistes, parmi lesquels nous citerons : Mounet-Sully, de la Comédie-Française ; MM. Perronet, Lambert, Mlle Vallière, de l'Ambigu ; et Mlle Marie Deschamps.

Les personnes qui désirent s'assurer des places à l'avance pour cette intéressante matinée musicale et littéraire, peuvent s'adresser chez Mlle Desormeaux, 46, faubourg du Temple ou à la salle Philippe Herz, rue Clary, 4.

UN REMÈDE BON MARCHÉ

Chacun sait combien, d'ordinaire, les rhumes, bronchites et autres affections de ce genre, sont tenaces, longs à guérir, et ce qu'il faut employer de tisanes, sirops et autres médicaments pour y arriver. De plus, personne n'ignore qu'un rhume négligé finit souvent par dégénérer en bronchite quand il ne se transforme pas en phthisie pulmonaire.

De nombreuses expériences viennent de prouver que le Goudron de Norwége, bien pur et convenablement préparé, a une efficacité que l'on pourrait presque dire merveilleuse pour guérir rapidement les maladies en question. Le Goudron ne peut pas se prendre tel quel, à cause de son goût désagréable et de sa nature visqueuse. Un pharmacien de Paris, M. Guyot (1), a imaginé de le renfermer dans des petites capsules rondes en gélatine, de la grosseur d'une pilule ordinaire. Rien de plus facile à avaler ; la capsule se dissout et le goudron agit rapidement.

Deux ou trois capsules de Goudron de Guyot, prises au moment des repas, amènent un soulagement rapide et suffisent le plus souvent pour guérir en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite. On peut même arriver ainsi à enrayer et guérir la phthisie déjà bien déclarée : dans ce cas, le Goudron arrête la décomposition des tubercules, et, la nature aidant, la guérison est souvent plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer.

On ne saurait trop recommander ce remède devenu populaire, et cela, autant à cause de son efficacité que de son bon marché. En effet, chaque flacon de capsules de Goudron contient 60 capsules et ne coûte que 2 fr. 50. Le traitement ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de tisanes, pâtes et sirops.

Pour être bien certain d'avoir de véritables capsules de Goudron de Guyot, exiger sur l'étiquette du flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs. Ces capsules, du reste, se trouvent dans la plupart des pharmacies.

(1) 61, rue de Seine.

— Le public sera heureux d'apprendre que le célèbre ouvrage intitulé : *Voyage au pays des Milliards*, le plus grand succès de librairie connu, paraît, à partir d'aujourd'hui, en belles livraisons illustrées à 10 centimes ; c'est par millions d'exemplaires que se vendront ces *milliards*.

— La réputation de l'anti-névralgique russe. l'Anisine-Marc, est devenue universellle en moins d'un mois. Le succès de ce merveilleux produit est tel que le pharmacien-préparateur a été obligé de doubler le personnel de son laboratoire, et ce n'est qu'à partir d'aujourd'hui qu'il est en mesure de satisfaire à toutes les demandes. Rappelons que l'Anisine-Marc fait disparaître *en moins d'une minute* toutes les douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. L'efficacité certaine et l'innocuité parfaite de cette composition sont prouvées par des milliers d'expériences. Adresser toutes les demandes à l'ANISINE-MARC, 22, rue Le Peletier, Paris. — Prix : 5 fr., et par la poste, *franco* en France, 5 fr 50. L'Anisine-Marc se trouve dans toutes les pharmacies.

COLLECTION
du
FARIS - THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Picard... Duguétre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zocchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Sœur Lienect. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupeis. — Mlle Ferrucci. — Moubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupeis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Devel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — U. Pea A F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Sériwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Lieda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur, — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Werius. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu rendu franco, en province.*

La collection brochée de la deuxième et trosième année, contenant les numéros 53 *à* 104 *et* 105 *à* 156 *est également en vente au prix de :*

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris........... *un an,* 14 *fr.* ; *six mois,* 7 *fr.*
Départements. — 16 *fr.* ; — 8 *fr.*
Etranger........ — 20 *fr.* ; — 10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triomphe)

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

4 FR. PAR AN — *TREIZIEME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS
PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

Flacon 5 fr. — **PEAU DU VISAGE** — Flacon 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

MALADIES DES FEMMES Cause de stérilité. Traitement par Mme JUNK DE TREVES, maîtresse sage-femme. Maison d'accouchement. Consultations de 1 h. à 4 h. Invent. du vinaigre ANASPÉLIDE, souverain contre le masque de grossesse, hâle rousseur, Flacon 5 fr. rue Saint-Lazare, 100, Paris.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observatious pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

2 fr. 50 c. la livraison
COMPOSÉE D'ENVIRON
11 FEUILLES D'IMPRESSION
(176 pages grand in-8.)

L'ouvrage complet sera publié en douze livraisons.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79, à PARIS.

Mise en vente de la première livraison du

DICTIONNAIRE UNIVERSEL des LITTÉRATURES

PAR G. VAPEREAU

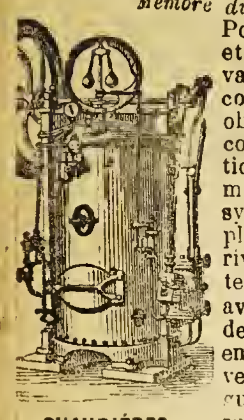
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — Auteur du *Dictionnaire des Contemporains* — EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Ouvrage entièrement terminé, de XVI-2,096 pages grand in-8 à 2 colonnes.— Deux livraisons par mois, depuis le 15 Novembre 1876.

2 fr. 50 c. la li
COMPOSÉE D'ENVI
11 FEUILLES D'IMP
(176 pages grand
L'ouvrage compl publié en douze livra

CHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur An-…ade) et leur stabilité par-…te, à toutes les industries, … commerce et à l'agri-…ulture.

CHAUDIÈRES … ENVOI FRANCO DU … DÉTAILLÉ

… HERMANN LACHAPELLE
… RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

PARCOURT. AUGMENTÉ

VIN DURAND
DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr.50

L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✻ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

10e Année
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — 4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

NOUVEAU TRAITÉ
du Dr PÉCHENET *médecin de la Fac membre de Société*
Guérison radicale des maladies co… écoulements récents ou anciens, ulcère… Ce traitement, par suite d'expérie… ratives faites tout récemment, est reco… efficace et le plus prompt. — *Consu… tutes de midi à sept heures et par corr…* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour…

AUX ASTHMATIQUES
Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression … la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vi… (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans … succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

DÉCOUVE…
Plus d'Asth…
Suffocation et…
Indication *gratis et f°.* le Cte CLÉRY, à Marsei…

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

…puis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsie…vaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, …ssements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, …dissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, …nie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats …promettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y com… celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Cam…l, Schorland, Ure, Angclatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais …uffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préfé…e au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents …enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
…me la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Mala…du foie*, d'estomac, amaigrissement, batte…t nerveux sur tout le corps, agitation ner…e et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
…lle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse …aint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement …ie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
… Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

…n boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de …alescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — Là *Revalescière chocolatée*, en boîtes de fer…c de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ … la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez …bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

Publication de L. SCHULZ et FILS, 12, rue de Seine, à Paris.
EN VENTE
Chez tous les libraires et marchands de journaux de Paris et de la province

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS

Édition de grand luxe.

Par Victor TISSOT

Jamais publication n'a obtenu en France un succès de curiosité aussi l… timement populaire. Toute la presse, le *Petit Journal* en tête, a salué de… el gesce patriotique ouvrage que chacun voudra lire et posséder dans l'édit… illustrée dont la mise en vente commence.

10 centimes LA LIVRAISON | **100 livraisons environ** DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE | **50 centimes** LA SÉRIE

Il paraîtra une série à 50 centimes tous les vingt jours environ.

ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 186

PARIS-THEATRE

DRAME

THÉATRE HISTORIQUE

COMEDIE

Photoglypt. LEMERCIER et Cie. Cliché J. TOURTIN aîné.

TRAGEDIE MUSIQUE

CLÉMENTINE SCHMIDT

Rôle de Louise

(La Comtesse de Lerins).

E. Paz, Rédacteur en chef

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE JEUDI

Du 7 au 13 Décembre 1876.

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTᵗ .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGʳ .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXVI

CLÉMENTINE SCHMIDT

—

Parmi les jeunes femmes artistes qui peuplent les divers théâtres de genre de Paris, il n'est pas rare d'en trouver de gracieuses, d'élégantes, d'intelligentes, qui soient aptes à tenir, plus tard, avec un certain talent, des rôles de comédie. Nous en avons déjà présenté, à nos lecteurs, quelques-unes pour lesquelles, j'en suis certain, l'avenir nous donnera raison.

Mais ce qu'on rencontre rarement, surtout en dehors de la Comédie-Française où sont reçues de suite les lauréats des Conservatoires, ce sont des jeunes filles offrant, dès leur début, des qualités sévères et de premier ordre, laissant pressentir une individualité dans le grand répertoire ou dans le Drame populaire.

Dans ces dernières années, au milieu des désastres successifs dont la série n'a été momentanément interrompue que par la présence de Mlle Fargueil dans *Rose Michel*, l'Ambigu nous a présenté un jeune talent nerveux, énergique, plein de feu et de sincérité, auquel le public est resté constamment sympathique, parce qu'il a trouvé chez lui, en germes bien accusés, le tempérament d'une artiste de race. Je veux parler de Mlle Schmidt qui a eu la bonne fortune de surnager à travers tous les naufrages où ont sombré tant de mauvais drames représentés à ce malheureux théâtre.

Clémentine SCHMIDT est née à Paris. Ses parents, dans le commerce, aimaient beaucoup le théâtre et emmenèrent souvent, avec eux, l'enfant dès son bas âge. La petite fille prit de suite un goût ardent pour la profession de comédien. Elle avait plaisir à apprendre des poésies légères qu'elle récitait avec conviction partout où on la conduisait. Un ami de la famille, très-expert en matière théâtrale, M. Léon, beau-père de Victorien Sardou, qui eut jadis l'honneur de jouer en province avec Talma et qui fut tour à tour, régisseur de l'Odéon, du Palais-Royal, et d'autres théâtres, lui reconnut des dispositions et lui apprit la tragédie. C'est sous sa direction qu'elle fit ses premiers pas dans la carriere, et c'est à lui que reviendra le mérite d'avoir découvert et dégrossi son talent.

Après avoir joué la comédie en société, Clémentine Schmidt représentant, fin août 1874, à un bénéfice au petit théâtre Saint-Pierre, le rôle de Jeanne des *Ouvriers*, fut entendue de M. Hollacher, directeur de Belleville, qui lui proposa de venir donner à son théâtre quelques représentations de cette pièce. Mademoiselle Schmid accepta un engagement et joua avec succès, sur cette scène, ce même rôle de Jeanne des *Ouvriers*, puis ceux de Stéphanie du *Forgeron de Chateaudin*, et dans l'*Ami des femmes*, le personnage créé au Gymnase par Mlle Delaporte.

De là Mlle Schmidt passa à Beaumarchais où elle fit plusieurs créations dans la *Bouche du Diable*, l'*Ambition fatale* de Mme de Chabrillan, les *Orphelines de Sydenham*, puis reprit dans l'*Abîme* de Charles Dickens le rôle de Sarah, créé par Mme Vigne, au Vaudeville.

Ces quelques pièces suffirent pour indiquer qu'elle possédait un véritable tempérament dramatique; aussi en l'engageant à l'Ambigu, M. Roques fit-il preuve de discernement. Après l'avoir fait débuter par une ingénuité dans le *Fils du Diable*, il lui confia l'emploi des jeunes premiers rôles à son théâtre, et il s'en trouva bien.

La première création de Mlle Schmidt à l'Ambigu : Brigitte, dans la *Vénus de Gordes*, fut pour moi et bien d'autres une révélation. Un masque tragique, une accentuation pénétrante, beaucoup de naturel, une émotion sincère, une rare énergie lui assurèrent le seul succès de la pièce qui, sans elle, aurait tombé à plat; elle en fit valoir la seule note honnête avec une conviction profonde, et sut être touchante et terrible tout à la fois.

Le *Fils de Choppart*, *Belle-Rose*, lui durent également beaucoup. Son action sur le public commençait à être justement effective.

Après une reprise de l'*Affaire Coverley*, elle donna dans la tragédie de *Spartacus* une note nouvelle de son talent. Tenue correcte et sévère, diction nette et accentuée, sachant écouter, évitant le geste mélodramatique et ne forçant pas la voix, elle fit preuve de qualités précieuses pour cette partie si importante de l'art.

Jeanne, dans le *Courrier de Lyon*, repris pour Paulin Menier; Henriette, de la *Berline de l'Emigré*; Louise, de *Rose Michel*, qu'elle joua deux fois au pied levé à côté de Mlle Fargueil, affirmèrent ses progrès.

Engagée alors par M. Castellano au Théâtre-Historique, Mlle Schmidt y débuta dans *Marceau*, et y joue en ce moment le rôle de Louise de Lerins dans la *Comtesse de Lerins*, où elle se fait justement applaudir à côté de Mlle Fargueil.

Si, comme je le disais plus haut, Mlle Schmidt doit les premières notions de son art à son professeur, M. Léon, son talent s'est singulièrement développé depuis sur la scène, au contact du public, grâce à son intelligence et à un labeur constant.

Mais la jeune artiste ne veut pas s'en tenir là, car je sais que malgré ses succès mérités, et au moment où, comme tant d'autres, elle pourrait avoir en elle-même une confiance prématurée, son désir le plus ardent a été de se confier entièrement à un maître qui lui apprît tous les secrets de son art. Ce maître, elle l'a trouvé dans un des deux comédiens par excellence du Théâtre-Français.

Aussi, reprenant avec Delaunay les études classiques, qui aideront puissamment ses dons naturels, se trouvera-t-elle à même d'aborder dans un jour prochain les grands rôles du répertoire.

Elle suit donc aujourd'hui une impulsion nouvelle. Est-ce au drame populaire ou à la tragédie qu'elle doit se consacrer définitivement? Tentera-t-elle de cueillir les lauriers de Mme Dorval, de Marie-Laurent, ou ceux de Rachel et de Mlle Sarah-Bernhardt; c'est à l'étude, aux conseils d'un éminent comédien qu'elle compte demander la solution de ce problème. Il y a en elle beaucoup d'étoffe, une nature énergique, un tempérament qu'il faut assouplir et diriger. Comme elle a le bon esprit de ne pas se croire arrivée, sa réussite est certaine. Il lui faut travailler son organe dont le timbre ne résonne bien que dans les éclats de force, et redresser quelques attitudes où la vigueur prime quelquefois trop la correction. Ces deux buts une fois atteints, et ils le seront certainement, il lui manquera bien peu de chose alors pour être un grand talent, car elle a déjà les élans de la passion, la note émue du cœur, la tendresse et la fermeté du geste, et cette chaleur communicative sans laquelle on n'enlève pas le spectateur.

Je me répète : ou je me trompe absolument ou Mlle Schmidt réalisera un jour les promesses sérieuses qui ont donné naissance à la très-réelle sympathie que lui accorde dès aujourd'hui la majeure partie de la presse et du public, et qui la feront maintenant rechercher par tous les directeurs de théâtre intelligents.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

MARIMON

(de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique.)

REVUE DES THEATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Première représentation de l'*Ami Fritz*, comédie en trois actes, de MM. Erckmann-Chatrian.

On ne saurait rien imaginer de plus frais et de plus gracieux que ce petit tableau villageois, cette aimable idylle alsacienne, sur laquelle quelques insensés avaient, un moment, espéré pouvoir déchaîner un violent orage.

Devant les chauds applaudissements qui ont accueilli cet agréable ouvrage, pour lequel le Théâtre-Français a fait merveilleusement les choses, la cabale annoncée s'est dérobée honteusement. Mais le lendemain matin, un ou deux de ces écrivassiers, aussi dépourvus d'autorité que de talent, ont encore essayé de discréditer l'œuvre de MM. Erckmann-Chatrian, en lui refusant l'action nécessaire au théâtre, et en prétendant que ce n'était qu'un *banquet* continuel. Rien de plus injuste, rien de moins sensé.

Je sais bien que l'*Ami Fritz* ne contient ni inceste, ni adultère, ni poignard, ni poison ; que des demoiselles du demi-monde n'y viennent point étaler leur luxe insolent. Et puis après? N'est-ce donc pas une chose bonne, saine, tout à fait honnête, et par conséquent attachante et aimable, que de vivre, une fois par hasard, dans un milieu entouré de gens qui, tous, sont estimables, et d'entendre, à côté du simple et touchant langage du cœur, la parole forte et convaincue d'un homme qui croit encore aux nobles sentiments!

Quant à l'action théâtrale, y en a-t-il beaucoup plus dans les proverbes exquis d'Alfred de Musset? Je sais bien que tout le monde n'est pas apte à comprendre les tendres sentiments, à prendre plaisir à la délicatesse du style, mais où iront les esprits cultivés, si ce n'est à la Comédie-Française?

Laissez donc toute mauvaise humeur de côté, attachez-vous sincèrement au côté pittoresque de cette petite scène, aux généreuses pensées qui y abondent, à la chaleur communicative du langage qui y est parlé, à l'ingéniosité des détails, dont pas un n'est sans un réel intérêt. Et si l'on mange beaucoup, ne vous en formalisez pas, nous sommes chez un vieux garçon, riche, bien portant, sans souci d'aucune sorte, et qui reçoit nombre d'amis comme lui. Rien n'est donc plus naturel.

Fritz, en effet, ne songe n'y à augmenter sa fortune, ni à se créer de nouvelles jouissances sur terre, en quittant le célibat pour la vie de famille. Il boit, il mange, il dort, et, ce qui excuse le terre à terre de son existence, c'est qu'il fait le plus de bien possible autour de lui.

David Sichel, le vieux pasteur, rougit pourtant de voir une aussi riche nature rester inutile, il fulmine contre les vieux garçons, en général, et contre Fritz en particulier, et fait une croisade en règle en faveur du mariage. « Il faut des hommes pour relever la France! » s'écrie-t-il, et il projette une union entre Fritz et Suzette, la jolie fille de son propre fermier, et, à peine les a-t-il mis tous deux en présence qu'il ne tarde pas à avoir confiance dans la réussite de sa tentative.

Fritz, en effet, a remarqué la gentillesse, la grâce mutine, la candeur virginale de l'adorable Suzette. Qui résisterait à un esprit si charmant, à une gaîté si franche, à tant d'innocence? Il faut la voir, au deuxième acte, dans cette pastorale à laquelle le théâtre a donné un cadre si charmant, rire et chanter, faire la cueillette des cerises et jeter à Fritz des bouquets de fruits. C'est le duo amoureux de Mireio et de Mireille, la première rencontre de Roméo et Juliette, le premier sourire de l'amour inconscient.

Mlle Reichenberg tire de cette situation tout le charme imaginable. Il est impossible de répandre plus de fraîcheur, d'égayer avec plus de grâce un coin de tableau ; c'est absolument exquis.

Comme on le pense bien, l'amour s'est glissé dans le cœur de Fritz et aussi dans celui de Suzette, et le vieux pasteur David montre avec orgueil, aux amis du jeune homme qui baissent la tête, le résultat de ses prédications dont ils ont ri si souvent.

C'est sur un aussi simple canevas que MM. Erckmann-Chatrian ont brodé leur fraîche et gracieuse histoire. Pas le moindre mot à relever. On écoute avec bonheur des pensées tantôt fines et chastes, tantôt humanitaires, généreuses et ardentes.

Que dire de l'interprétation! Jamais il n'y en eût de plus parfaite. Got a fait de David un type à ajouter à ses plus belles créations, et Mlle Reichenberg s'est surpassée au point de défier toute comparaison. Febvre joue Fritz avec beaucoup de désinvolure, de naturel et de jovialité. Il est excellent. Les moindres rôles sont tenus de la façon la plus irréprochable.

La pièce est montée, comme décors et mise en scène, avec un goût parfait. On connaît d'ailleurs sur ce point ce dont M. Perrin est capable.

La musique que chante si bien Mlle Reichenberg est de M. Henri Maréchal, le jeune auteur si applaudi des *Amoureux de Catherine*.

L'*Ami Fritz* sera donc un succès et nous en sommes heureux de toute façon, car de pareils ouvrages font plaisir à entendre en ce moment, où depuis si longtemps le théâtre appartient presqu'exclusivement à l'adultère.

CLUNY

Première représentation de : *L'affaire Fauconnier*, drame en 4 actes, de M. Georges Petit.

Fauconnier est un de ces faiseurs de dupes qui attirent à eux l'argent d'une foule de gens naïfs, toujours empressés de faire des placements dans des entreprises qui n'ont souvent que l'apparence d'être grandes. Il a pour associé un nommé Delorme sur qui retombe un jour toute la responsabilité de son escroquerie lorsque Fauconnier, n'ayant plus rien à prendre sur ses souscripteurs, s'est sauvé à l'étranger.

Or, ce Delorme n'est pas un malhonnête homme, il a été absolument joué par le misérable, ce qui ne l'empêche pas d'aller à Maz... Enfin son innocence est peu à près reconnue, mais sa situation dans le monde n'en reste pas moins très-gênée. Heureusement il a une femme et une fille qui ne l'ont jamais cru coupable, et il peut là du moins trouver une consolation.

Ce drame est assez bien fait. Il contient quelques longueurs et plusieurs situations un peu naïves, mais il y a des parties fort dramatiques, notamment le troisième acte.

La pièce est bien jouée par Paul Clèves dans le rôle de Delorme, et Mangin dans celui de Fauconnier. Mlle Jeanne-Marie et M. Angelo, les deux jeunes premiers, complètent un ensemble satisfaisant.

THÉATRE DES FANTAISIES-PARISIENNES

BRUXELLES

Rien qu'un jour. — Opéra-comique en 3 actes, paroles de M. Dupin, musique de M. Hubans.

Décidément, le règne de l'opérette ne semble plus jouir, comme autrefois, de la faveur marquée des disciples d'Offenbach.

Depuis que l'opérette est devenue synonyme d'insanité, le public se montre enfin intelligent en protestant contre ces productions de pacotille, aussi grotesques qu'énervantes.

Après M. Lecoq, salut à M. Hubans! à qui nous sommes redevables de l'intronisation de l'opéra-comique dans l'opéra-bouffe, cette *manière* nouvelle — plus sensée et plus vraie — ne peut manquer de répondre au goût et aux exigences du public dilettante.

Rien qu'un jour est une œuvre simplement conçue, aux allures modestes, écrite sans prétention, et dans laquelle nous ne retrouvons pas — heureusement — ces charges insipides, ces cascades abracadabrantes enfantées par des esprits malades. L'auteur du libretto, M. Dupin, aujourd'hui octogénaire, est un ancien collaborateur de Scribe, qui a signé plus de deux cents vaudevilles et comédies. Le sujet de la pièce qui nous occupe est l'histoire d'une conspiration ourdie et tramée à Lérida, en Espagne, entre des bonnetiers et des sonneurs de cloches déguisés en torréadors, et au milieu de laquelle se détache une action suffisamment intéressante, une intrigue amoureuse pleine de péripéties imprévues, qui se termine par le mariage traditionnel de l'héroïne de la pièce.

Sur la donnée de cet ouvrage, M, Hubans, chef d'orchestre au théâtre des Bouffes-Parisiens, a composé une musique facile et agréable, parfois originale et savante, à laquelle, toutefois, on ne reproche que quelques atteintes à des airs connus. Mais ces réminiscences sont si légèrement ébauchées et surtout si habilement confondues avec le reste, qu'il y aurait mauvaise grâce à faire un crime à M. Hubans de ces petits péchés véniels.

La partition, très touffue, renferme des morceaux d'excellente facture, et parmi ceux-ci, nous citerons, comme ayant obtenu le plus de succès : *au premier acte*, les couplets chantés par Mlle Sichel (Zerlina) ; la chanson de M. Géraizer (Luigi) ; et le finale, une page de grand-opéra d'un effet superbe, où la jolie voix de Mlle Sichel a fait merveille. — *Au deuxième acte :* une ouverture charmante avec motifs sur un air espagnol ; une romance chantée par Mlle Sichel ; des couplets : *On ne sait pas*, très bien dits par Mlle Claudia (Bertha) ; l'air d'entrée de M. Géraizer ; un duo entre Bertha et Zerlina, et un quintette final vivement applaudi. — *Au troisième acte :* un duo très remarquable entre Mlle Sichel et M. Pagès (Alberti) ; des couplets chantés par Mlle Sichel et M. Pagès, et enfin le finale.

Le public de la première a parfaitement accueilli cet ouvrage, et sa satisfaction s'est traduite, pendant ces trois actes, par des applaudissements sans fin, des rappels et la demande à grands cris de l'auteur, M. Hubans, qui, rappelé la veille à Paris, se trouvait en ce moment au pupitre des Bouffes-Parisiens pendant qu'on jouait sa pièce.

L'interprétation de *Rien qu'un jour* a été pour une large part dans le succès de la soirée, et nous nous faisons un véritable plaisir de citer ici les noms des artistes les plus fêtés : ce sont Mmes Sichel et Claudia ; MM. Pagès, Géraizer et Jolly. — Disons, en terminant, que la mise en scène, les décors et les costumes ont été l'objet de soins minutieux, dont il faut féliciter M. Humbert, l'habile directeur de ce théâtre. En résumé, *Rien qu'un jour* est une œuvre très réussie, qui se recommande par le ton du libretto et les qualités de la partition : c'est le triomphe de l'opéra-comique sur l'opérette !

P. DE PERCEVAL.

FAUTE D'UN LOUIS

—

A Paris, il y a des bonnes fortunes pour tout le monde, pour les plus pauvres comme pour les plus riches, pour les plus laids comme pour les moins laids. C'est affaire de chance. — Et puis, il faut aussi se donner un peu la peine de chercher.

A vingt-deux ans, j'étais un assez joli garçon, à l'œil incandescent, bien que d'une timidité à nulle autre seconde. Par un enchaînement de circonstances inutile à rapporter ici, j'avais mes entrées à l'Opéra. Voyons.... je puis bien vous le dire : j'étais chargé de prendre des notes pour le compte d'un critique musical influent devenu sourd.....

Mon assiduité aux représentations n'avait pas sa pareille. Dame ! pendant l'hiver cela économisait ma chandelle et mon feu.

Quand le spectacle m'intéressait médiocrement (cela arrivait assez souvent encore), je m'amusais du spectacle de la salle. Je suivais de l'œil d'une loge à l'autre, les intrigues nouées. Combien j'en sais, parmi les plus haut placées dans l'échelle sociale, qui, jeunes filles, avaient dans la salle leur ou leurs *amoureux*.

Que de baisers envoyés du bout des doigts j'ai surpris se croisant mystérieusement sous le lustre!

Vous souvenez-vous, madame de G***, du grand jeune homme brun qui venait à l'orchestre tous les lundis et à l'adresse duquel vous lanciez de si gracieux sourires de votre loge d'avant-scène ?...

Ah ! Tantale! Tantale ! jamais ton supplice égala-t-il le mien?

« Est-il possible, me disais-je, qu'aucune miette de ce festin du bon Dieu ne tombe jamais à portée de ma fourchette ? » Je me sentais jeune, plein de fougue, de vigueur, capable de tout embrasser, de tout dévorer... et rien, rien à me mettre entre les bras, ni sous la dent.

J'étais pauvre : habit étriqué ; chemise effilée aux poignets et crevassée sur la poitrine, pantalon et gilet toujours en retard ou en avance sur la mode ; gants flétris... et rien comme la pauvreté n'enlève la confiance en soi.

Je n'osais pas. Il me semblait qu'à la première tentative d'œillade, le mépris allait me foudroyer ; j'avais conscience de mon infimité et je me tenais coi dans mon coin ; *ver de terre* admirant les étoiles en bloc, mais n'osant me permettre d'arrêter mes regards sur aucune d'elles en particulier.

Parmi les étoiles habituelles de ce firmament, il s'en trouvait de vraiment extraordinaires...

Une surtout ! — Ah ! celle-là, c'était bien l'idéal rêvé! « Millionnaire ou roi, me disais-je chaque soir, je mettrais à ses pieds ma cassette particulière ! »

A quel monde pouvait-elle bien appartenir ? Ma foi! toutes les hypothèses étaient permises. Vous savez?.. les femmes... les plus fins s'y trompent... Et qu'importe, après tout! la femme vaut par elle même, et non par le milieu où elle a vécu et où elle respire.

Elle avait toujours à ses côtés une amie beaucoup moins belle, mais belle aussi.

Aux entr'actes, c'était dans cette loge un va-et-vient de visiteurs empressés. On y faisait queue. Il semblait qu'il n'y en eût pas assez pour tout le monde...

Par exemple, il fallait être très, très-décoré pour l'approcher, et généralement vieux, car je ne vis jamais près d'elle que des hommes chauves, à longue brochette.

Du fauteuil que j'occupais d'ordinaire, je voyais tout dans cette baignoire, — c'était une baignoire, — tout, jusqu'aux bonbons qu'elle croquait de ses petites dents blanches.

Mais, je le répète, le sentiment de mon infimité agissait sur moi avec une vivacité telle, que jamais je ne me fusse permis de la regarder autrement qu'à la dérobée et quand j'étais bien sûr que mon indiscrétion ne courait aucun risque d'être surprise.

« Il faudrait une action d'éclat pour être distingué par elle, pensais-je ; si le feu pouvait donc prendre à la salle, et si j'avais le bonheur de la sauver ! »

Deux ans, ainsi tout près d'elle, j'entendis *Robert, les Huguenots, le Prophète ; le Prophète, les Huguenots, Robert,* et bien certainement je dus à ce charmant voisinage de n'être point repu de Meyerbeer jusqu'à l'écœurement.

Un soir, on venait naturellement de chanter l'un des trois opéras en question... lentement, le long des couloirs et des escaliers, les spectateurs s'écoulaient.

Selon mon habitude, j'avais pris les devants, et tout au bas, accoté au contrôle, enveloppé dans un paletot noisette à la doublure — hélas ! — effrangée, je regardais la sortie des *duchesses* dans l'attitude humble et avide de *Ruy-Blas*...

Devant moi passait le flot des belles élégantes, emmitouflées, encapuchonnées.

A son tour, *elle* parut au haut de l'escalier! Mon cœur, comme pour faire honneur à sa souveraine, se mit à battre aux champs.

Illusion, mirage, folie !.. il me sembla que de là-haut elle me regardait fixement ; et même, tout le temps que dura sa descente, il me parut que son regard ne cessa d'être arrêté sur le mien.

Jugez de l'effet magnétique de ce regard !...

Elle disparut et je restai cloué sur place, noyé dans l'extase !.. Peu à peu, cependant, le péristyle se vidait. A peine, çà et là, quelques petits groupes de causeurs restaient encore ; je me décidai à regagner mon logis solitaire.

Je n'avais pas fait trois pas du côté du passage sombre, qu'un spectre blanc au blanc burnous s'approcha vivement de moi comme pour me barrer le chemin.

Elle!.. c'était *elle!..*

« Monsieur, dit-elle, voyez quel embarras est le mien ! Je suis seule ; j'ai perdu mon amie dans

la foule, et pour comble de malheur, mes gens semblent avoir oublié la consigne ; permettez-moi donc d'avoir recours à votre obligeance pour me procurer une voiture. »

Le tonnerre tombant devant moi m'eût moins ahuri. A cette ouverture charmante, je ne bougeai non plus qu'une souche, stupéfait, hébété.

Elle devina mon trouble, sourit, et répéta sa requête. Une voiture ! pour elle ! Mon Dieu ! un service à lui rendre !... Je m'élançai au dehors.

Le temps était clair et froid, une belle gelée sèche, avec une lune superbe.... Je tournai, je retournai, j'appelai, je criai, je me démenai.... pas de voiture !... tout avait disparu ou disparaissait.

Je revins à *elle*, la mine piteuse.

« Rien, madame !... je ne trouve rien ! »

Elle ne parut point trop affectée de ce contretemps.

« Je ne puis pourtant pas rester ainsi seule au milieu de la rue, fit-elle avec un grand éclat de rire ; il faut que vous poussiez la complaisance jusqu'à m'accompagner chez moi ! »

Et sans plus de cérémonie, elle me saisit le bras gauche.

Vous entendez ?... elle me prit le bras !... Il y avait de quoi devenir fou !

Nous partîmes son bras sur le mien. Je ne trouvais rien à lui dire ; rien même à lui répondre. J'étais dans l'ivresse. La musique de ses vêtements, et l'odeur qui s'en échappait me grisaient littéralement.

Tout à coup je fus tiré de ma béatitude par l'horrible réalité que voici : *J'étais sans le sou ! mais absolument sans le sou !* Ma dernière piécette, je l'avais donnée à l'ouvreuse pour la garde de mon pardessus.

Sans le sou !... Les cafés étaient encore tout grands ouverts ; du trottoir, on voyait sur les tables de marbre fumer et briller les bols de punch.

Sans le sou ! Ce supplice, vous le connaissez peut-être.

« Je suis perdu ! me disais-je, si elle manifeste la moindre velléité de consommation !... et même, que va-t-elle penser de moi si je ne lui fais au moins la politesse de lui offrir... D'autre part, offrir un verre de punch à une femme de cette qualité !... »

Cette irrésolution, mêlée de crainte, me donnait la fièvre ; j'étais en nage.

Elle demeurait, — vous l'ai-je dit ? — rue de Londres.

Sans encombre pour moi, nous longeâmes les boulevards jusqu'à la Chaussée-d'Antin. Là, tout était clos ; je commençai à respirer.

Elle s'excusa sur le dérangement qu'elle m'occasionnait ; je balbutiai, je ne sais quoi : « *trop heureux de vous servir !* » sans doute ; et je laissai tomber la conversation, préoccupé que j'étais de la conduite à tenir quand nous serions arrivés. M'en irai-je piteusement ? Brusquerai-je la situation par une déclaration brûlante ?... Je m'arrêtai au plan que voici :

Elle sonne. La porte s'ouvre. Elle entre. Je me précipite à sa suite et vivement je referme derrière moi.

Une fois dans la place, eh bien ! on verra !... Tout indique qu'elle est libre, maîtresse de ses actions.... et puis, quoi ?... elle ne me mangera pas, après tout !... »

Nous étions arrivés. Elle pressa un petit bouton de métal et la porte s'ouvrit.

Fidèle à mon plan, vlan ! vlan !... j'entre, je referme et j'attends !... décidé à tout.

Une bonne était là.

« Le paletot de monsieur ! » fit-elle.

Machinalement, je me prêtai à l'enlèvement de mon paletot.

Ma compagne s'était échappée, prestement, le long d'un corridor sombre ; mais mon regard, guidé par le frou-frou de ses vêtements, la suivait.

Au bout du corridor sombre, une portière se souleva, et une large entaille de lumière se fit. Ce ne fut qu'un éclair, mais j'avais eu le temps d'entrevoir des lustres, des femmes en toilette, des messieurs chauves et décorés.

Le sang-froid m'était revenu. Un soupçon me traversa l'esprit.

« Joue-t-on gros jeu ? demandai-je à la soubrette.

— Pas encore, me répondit-elle, on ne fait que commencer, mais ça va venir.

— En ce cas, fis-je en reprenant vivement mon paletot, j'ai une petite course à faire dans le voisinage... je repasserai au moment du coup de feu. »

Je cours encore.

GABRIEL GUILLEMOT.

LA FÊTE

C'était la fête au bord de l'eau,
On aurait cru voir un tableau
Où le mât d'un vaisseau rencontre
Un ballon qui monte dans l'air,
Et le train d'un chemin de fer
Au-dessous d'un cadran de montre.

C'était encor plus compliqué :
De la rive qui sert de quai
On voyait, faisant bon ménage,
Des arbres, des chevaux de bois,
Des cors de chasse aux longs abois
Et des canotiers à la nage.

Une débauche de plaisir !
L'esprit hésitait à choisir
Entre un bateau sur la rivière,
L'hercule au biceps effrayant
Ou les pauvres pitres ayant
Un papillon sur le derrière.

O le souffle du mirliton !
Les jeunes filles du canton
Et les cocottes sans patrie !
Quand il fait beau, quand il fait bleu,
Quand on pourrait dormir un peu
Sur la berge verte et fleurie !

Lorsque mourut le couchant d'or
Le vacarme crevait encor
Les murs de planches et de toiles
Piqués de verres de couleurs ;
Mais l'on ne vit pas les pâleurs
Étincelantes des étoiles.

Mignonne, est-ce que j'avais l'air
De trouver que le piston clair
Ne faisait pas bien son office ?
Cela me semblait très joli...
— Le programme presque rempli,
On tira le feu d'artifice.

La nuit venait, il était tard.
Au fracas du dernier pétard,
Parmi la lumière inégale
Qui fait voir des bords fabuleux,
Des peupliers rouges et bleus,
Au gré des flammes de Bengale,

La lune dans le ciel d'été
Versa lentement sa clarté
Blanche et douce comme une amie...
Ce fut, après le bruit épais,
Un silence fin et la paix
De la belle rive endormie.

ALBERT MÉRAT.

Types Parisiens

LES SÉDUCTEURS.

Lorsque par un effort de volonté on dépouille l'enveloppe corporelle pour devenir un esprit pur, qu'on sépare son *moi* du *non-moi*, son âme du monde extérieur, lors, en un mot, que l'on *s'abstrait*, il est divertissant au premier chef d'étudier d'une façon impartiale et désintéressée ces vilains petits « animaux à deux pieds, sans plumes, » qu'on appelle HOMMES, et de les classer, de les diviser et subdiviser en catégories systématiques, comme un entomologiste fait de ses insectes, un botaniste de ses plantes. Or telle est la variété, la multiplicité des instincts, des goûts, des aptitudes des humains, que le philosophe souvent éprouve des difficultés sérieuses dans son œuvre de classification. D'autres fois, au contraire, la besogne est aisée ; du premier coup, on met le doigt sur les traits distinctifs, qui permettront de distribuer les individus d'un même genre en leurs espèces respectives, et l'on mène son entreprise, sans nul encombre, à bonne fin.

Ce dernier cas est celui qui se présente à l'analyste qui essaye la classification du genre SÉDUCTEURS. Il a pour venir à bout de son dessein une méthode bien adéquate à son objet et d'une simplicité enfantine.

Don Juan,— le type du genre, l'éternel parangon, le modèle accompli du *suborneur* de profession, le héros idéal qui totalise en sa personne tous les individus de farine analogue, — non-content d'opérer lui-même, à l'instar du photographe Pierre Petit, exerçait encore ses talents dans tous les endroits imaginables. Désireux d'ajouter sans cesse de nouveaux noms à sa fameuse liste, et avide des baisers de toutes les jolies bouches, sans distinction de rang, il parcourait tour à tour les fumeuses tavernes pleines de servantes accortes, les loges bruyantes des reines de comédie, les resplendissants palais des véritables Reines, et les chambrettes des *manolas*, et les boudoirs pervers des courtisanes aux cheveux d'or, et les couvents, et les chaumières.

Mais la vie n'est pas un roman, ni une pièce, ni un poëme. Aucun des Dons Juans réels, en chair et en os, ne serait de force à faire un pareil métier. Aussi chacun d'eux s'est choisi un champ de manœuvres exclusif, et ne chasse que

sur son terrain. De là un procédé de classification peu compliqué ; car chaque Don Juan a des allures, un langage, un costume correspondant au théâtre sur lequel il joue son rôle.

Quelques exemples, tous empruntés à la vie parisienne, nous feront mieux comprendre. Nous citerons donc, au hasard :

1° *Le Don Juan de salon ;* — ne recherche que les « femmes du monde » ; — tenue irréprochable : l'habit noir, le gilet en cœur excessivement ouvert : boutons luxueux à la chemise ; bottines vernies d'une étroitesse à lui infliger le supplice du brodequin ; — doit avoir un coiffeur de génie, posséder à fond la science complexe du cotillon, enfin pouvoir valser six heures de suite sans fatigue et le sourire sur les lèvres.

2° *Le Don Juan de théâtre ;* — toilette cossue, — un peu de *ventre* ne nuit pas, surtout si ce ventre est agrémenté d'une chaîne de montre respectable qui, par sa lourdeur apparente, inspire de la confiance à « ces dames » ; — fréquente assidûment les coulisses des petits théâtre ; — doit couvrir les ouvreuses de *pièces cent sous*, offrir des bocks aux cabotins, se montrer *bon enfant* à leur égard, et se laisser appeler par eux : *ma vieille branche.*

3° *Le Don Juan de café ;* — tenue un peu *lâchée ;* — sur la rive droite, adresse ses déclarations, soit à la dame du comptoir, soit aux hétaïres qui hantent le même local que lui ; — sur la rive gauche, fréquente les établissements dits *cafés à femmes*, où les garçons sont remplacés par des demoiselles appelées *verseuses ;* ce sont elles alors qui sont l'objet des poursuites du « Don Juan de café. » — Celui-ci doit avoir un estomac d'autruche pour pouvoir digérer héroïquement l'affreux mélange d'absinthe, de bière, de café, de bitter et d'autres liquides malsains qu'il absorbe à la suite les uns des autres ; — il doit également ne jamais « chipoter » sur le prix des *consomms*, et se montrer large quant au pourboire.

4° Le *Don Juan voyageur.* — Celui-ci opère uniquement dans les voitures publiques, telles que chemins de fer, omnibus, bateaux-mouches, etc. ; — il doit « faire son affaire » d'une station à l'autre ; et quand descend la dame sur laquelle il a jeté son dévolu, être déjà assez avant dans ses bonnes grâces pour pouvoir descendre en même temps qu'elle, et lui offrir de l'accompagner... ailleurs qu'où elle allait... — Tenue *ad libitum*, mais sérieuse ; — ce Don Juan se rencontre en ce moment beaucoup dans les tramways, dont l'invention l'a comblé de joie.

5° Le *Don Juan de barrière ;* — vulgo : *Alphonse.* — Sa tenue est aujourd'hui connue de tous : casquette de soie, accroche-cœurs collés sur les tempes, un fort gourdin, et des mains relativement blanches, des mains qui n'ont jamais touché aucun outil ; se rencontre dans les bals de bas étage, dans les ruelles mal famées, au poste, et sur les bancs de la police correctionnelle ; — signe particulier : n'emporte jamais d'argent : *Pas besoin ; c'est pas lui qui « éclaire !... »*

Nous pourrions prolonger cette nomenclature. Mais ces indications sommaires suffisent pour que le clairvoyant lecteur saisisse sans peine aucune le mécanisme et le fonctionnement de la méthode sus-indiquée.

Qu'on nous permette cependant de noter encore un individu qui n'est pas le moins curieux du genre. C'est :

Le *Don Juan naïf*, qui détourne de la route du devoir... des jeunes personnes très-connues rue de Jérusalem. — D'ordinaire, c'est un provincial fraîchement débarqué dans la capitale. — C'est lui qui, se promenant sur le boulevard entre onze heures et minuit, et voyant des donzelles aux toilettes excentriques, mais fanées, aux visages plus fanés encore, s'approcher de lui avec des sourires aimables et des paroles engageantes, se rengorge et se dit *in petto :*

— C'est inouï : toutes les femmes me *font de l'œil !* »

Elles ne lui *font pas l'œil*, par exemple ! Car, lorsqu'il se décide à aborder une des farceuses en question et à prendre le bras qu'elle ne songe nullement à lui refuser, la demoiselle qui voit quel jobard le ciel lui adresse, l'emmène, se fait payer un souper *sterling*, et ne lâche le pauvre garçon qu'après avoir mis sa bourse complétement à sec. Lui s'en va, se félicitant de sa bonne fortune...

Mais ne rions pas trop de ce brave monsieur : au moins sa bêtise ne cause de préjudice qu'à lui seul. Ah ! ce n'est certes pas lui qui portera jamais le trouble dans une honnête famille !...

LOUIS DE GRAMONT.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.)

Les représentations de Mme Pauline Lucca, au théâtre de la Monnaie, sont très suivies, malgré l'énorme augmentation du prix des places... Le peu d'espace dont je dispose dans le *Paris-Théâtre* ne me permet pas d'analyser le talent de la célèbre cantatrice dans chacun des ouvrages où elle a paru. Sélika, de l'*Africaine* ; Léonore, du *Trouvère* ; Marguerite, de *Faust* ; Valentine, des *Huguenots* et Léonor, de la *Favorite*, sont, croyons-nous, les meilleurs rôles de Mme Lucca. Le public bruxellois, grand admirateur du talent de cette artiste, ne lui a pas marchandé ses applaudissements enthousiastes. M. Tournié et M. Devoyod ont été les dignes partenaires de Mme Lucca ; on les associe justement à ses différents succès.

— Mme Pauline Lucca chantera encore le *Trouvère* le 8, et *Faust* le 11 courant, pour ses adieux au public bruxellois. Elle est obligée, par contrat, de jouer le 16 décembre à Saint-Pétersbourg.

— Dans le courant du mois de février, Mme Lucca reviendra à Bruxelles où elle se fera entendre dans le rôle d'Elsa, de *Lohengrin.*

— Mlle Blum, un premier prix du Conservatoire de Paris, a débuté ces jours derniers dans le rôle de Siebel de *Faust.* Voix fraîche et fort agréable, mais grande inexpérience de la scène.

— La première d'*Aïda*, de Verdi, passera décidément dans la première quinzaine de janvier, au théâtre de la Monnaie. L'interprétation des principaux rôles est confiée à MM. Devoyod (Amanara) ; Tournié (Rhadamès) ; Dauphin (le Roi) ; Montfort (le Grand-Prêtre) ; MMmes Fursch-Madier (Aïda) ; Bernardi (Amnéris). Les décors, peints par des artistes en renom, seront d'une splendeur inconnue jusqu'ici sur notre première scène lyrique.

— Mlle Dulait (Aline Dudlay), de la Comédie-Française, s'est rendue, dimanche dernier, à Bruxelles, pour recevoir son premier prix d'excellence au Conservatoire. Après la séance, S. M. la Reine s'est fait présenter Mlle Dulait et s'est entretenue quelque temps avec elle.

— Le théâtre des Galeries vient de reprendre *Tricoche et Cacolet*, la joyeuse comédie à tiroirs de Meilhac et Halévy, dans laquelle on a revu avec plaisir MM. Gourdon, Garnier, Monroy et Mlle Wilhem, dans le rôle de Bombance.

— Au même théâtre, la *Comtesse Romani*, de Fould et Dumas, se répète activement, en attendant l'arrivée de Coquelin, qui jouera le *Mariage de Figaro*, *Tartufe*, etc.

— L'*Ami Fritz* est à l'étude au théâtre des Galeries. M. Erckmann, l'un des auteurs, viendra à Bruxelles diriger les dernières répétitions.

— La *Comtesse de Lerins*, de Dennery et Davyl, n'a obtenu qu'un demi-succès au théâtre du Parc. De l'interprétation il n'y a à citer que Mme Othon, qui a fait du rôle de la Comtesse une création très-remarquable.

— Pour nous dédommager de ce fiasco, la direction du Parc va nous offrir, au premier jour, les *Mariages riches*, de M. Dreyfus.

— M. Ernesto Rossi débutera à l'Alhambra, vendredi 8 courant, dans *Othello* ; le lendemain, il jouera *Hamlet.*

— Les *Muscadins*, drame historique de M. Jules Claretie, a été représenté avec succès au théâtre des Délassements.

— Aux Bouffes-Bruxellois on vient de jouer le *Tour de la Belgique* en 80 heures, pièce panoramique en six actes, de notre confrère Ch. Flor O'Squarr. Le principal attrait de la pièce consiste en un panorama de 1,500 mètres de longueur sur 5 de hauteur, qui se déroule sous les yeux du spectateur et lui montre les principales villes de la Belgique. M. Croyas joue le rôle de Van Koppernolle, un type de garde civique inventé par Flor O'Squarr, et destiné à tenir le public en belle humeur.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

— L'Opéra doit reprendre *Robert le Diable* au moment où nous mettons sous presse.

— Mardi, le Théâtre-Italien a donné la première représentation du *Poliuto* de Donizetti, avec Mlle Borghi Mamo (Paulina), MM. Aramburo (Poliuto) ; Giovanni de Reszké (Sévère), et Edoardo de Reszké (Callisthène). Nous en rendrons compte jeudi prochain, ainsi que de *Il Trovatore*, annoncé pour samedi.

— Le Théâtre-Lyrique a repris mardi le *Barbier de Séville*, avec Engel dans Almaviva et Lepers dans Figaro. Mlles Dalti et Girard ont joué Rosine et Marceline. Le même soir, on reprenait également : les *Troqueurs*, opéra-comique en un acte, d'Herold, que l'on n'avait pas joué depuis longtemps. A jeudi encore pour les détails.

— Mlle Franchino qui, au Théâtre-Lyrique, remplira le rôle d'Irène, de *Rienzi*, et chanta à l'Opéra, une fois seulement, dans l'*Africaine*, est engagée à l'Opéra-Comique. Cet artiste débutera dans le rôle de Marie de la *Fille du régiment.*

— M. Engel, qui débuta si heureusement dans *Giralda*, vient de signer avec M. Carvalho, à partir du mois de mai prochain.

— Au Palais-Royal, on répète la *Mariée du Mardi-Gras*, dont la reprise sera accompagnée d'*Une Corneille qui abat des noix.* Mlle Febvre remplira le rôle créé par Mlle Schneider dans la *Mariée du Mardi-Gras.*

Ajoutons que MM. Leterrier et Vanloo viennent de faire recevoir à ce théâtre une comédie en un acte intitulée : *Mademoiselle Clara, somnambule extra-lucide.* M. Brasseur doit y créer le principal rôle.

— A propos de M. Brasseur, on parle de l'en-

gagement de cet artiste aux Variétés à l'expiration de celui qui le lie actuellement au Palais-Royal.

— On prête à M. Strakosch l'intention de faire construire dans un quartier central de New-York une salle d'Opéra.

Ce projet lui serait venu en tête par suite des exigences sans cesse croissantes des actionnaires de l'Académie de musique américaine.

La salle en question serait bâtie sur le plan de la Scala de Milan et contiendrait 5,000 places.

L'inauguration aurait lieu le 1er octobre 1877, avec Mmes Adelina Patti et de Belloca comme premiers sujets féminins.

— Voici la distribution exacte et complète de la Revue des Variétés qui doit passer aujourd'hui ou demain.

Beaudavet	MM. Pradeau.
Cloche-Percé	Dailly.
Le docteur	—
Un charcutier	Léonce.
Le comte Romani	—
Lulli	Guyon.
Posthumia	—
Le père Grandet	—
Risler aîné	—
Delobelle	Deltombe.
Corneille	—
Melicoq	Chamberg.
Conradin	Hamburger.
Le Béarnais	—
Un conducteur	Germain.
Frontin	—
Un auteur — Planus	Daniel Bac.
Un régisseur, spectateur.	Blondelet
Paul	Cooper
Roméo	Deschamps.
Vestapor	—
Crèvecœur	Franco.
La nouvelle Revue Mmes	Gabriel Gautier
L'ancienne Revue	Angèle.
Roxelane	Jane Kuchnich.
Kosiki	—
Mélicoq	Aline Duval.
Un tambour-major	Rose Mignon.
La Comédie Française	Stella
Mistigri	—
Chandeton	Ghinassi
Jeannette	—
Virginie	Guiotti
L'Académie de Musique	—
Mme Ménéhout	Rosine Mauiel
Mme Rissler	—
Mme Fromont	Rose Marie.
Un amour	—

— Voici la distribution exacte des *Trois Margot*, qui va entrer immédiatement en répétitions aux Bouffes-Parisiens, et servira de rentrée à Mme Peschard :

Le Baron de Valmoisy,	MM. Daubray
Le Vidame,	Scipion.
Jean-des-Vignes,	Colombey.
Nicole,	Homervil le.
Séraphin,	MMes Peschard.
Margot,	Luco.
La Baronne,	Caron.
Dame Nicole,	Marchal.
Gervoise,	H. Baretti.
Bastienne,	A. Baretti.
Martine,	Descot.
Gisquette,	Morena.

— M. Grosset ayant obtenu un congé pour raison de santé, M Crosti vient d'être nommé professeur suppléant au Conservatoire. M. Crosti a été pendant douze années consécutives un des artistes les plus applaudis de l'Opéra-Comique ; on ne pouvait confier de jeunes élèves à un professeur plus sympathique et plus expérimenté.

Chacun sait combien, d'ordinaire, il faut employer de tisanes, de pâtes et de sirops pour guérir un rhume, un catarrhe, une bronchite. Le nouveau traitement de ces maladies par les *Capsules de Goudron de Guyot* ne revient qu'à dix ou quinze centimes par jour. Prendre deux capsules à chaque repas, et le plus souvent le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

Pour éviter les nombreuses imitations, exiger sur l'étiquette la signature Guyot imprimée *en trois couleurs*.

Pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, dans Paris et à la plupart des pharmacies.

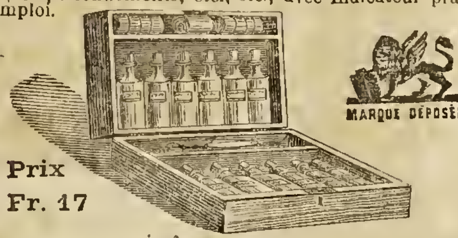
Depuis que l'on cherche l'économie et le confortable, l'industrie a rarement offert un progrès aussi sensible que celui réalisé par la nappe de ménage. Cette belle invention, due à un Français, est depuis longtemps utilisée par l'Angleterre et les États-Unis, qui ont su avant nous en doter tous leurs établissements d'instruction, communautés, restaurants, et les maisons les plus modestes.

En vente partout les **6** premières livraisons à **10** centimes et la première série, à **50** centimes, du *Pays des Milliards*, le grand succès du jour.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom)

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorrhagies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec Indicateur pratique de l'emploi.



MARQUE DÉPOSÉE

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS :
Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 33
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Diea Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Paguètre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNEE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Mme Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés) — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Revel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — E. Pas & F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Reavière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroches Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Eugalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy.

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de Paris-Théâtre sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Les collections brochées de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 *francs pour Paris.*
20 *francs, rendu franco, en province*

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 à 104 et 105 à 156 est également en vente au prix de :

16 *francs pour Paris.*
Et 18 *francs rendue* franco *en province.*

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit

Paris	*un an*, 14 *fr.* ;	*six mois*, 7 *fr.*
Départements.	16 *fr.* ;	8 *fr.*
Etranger	20 *fr.* ;	10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

---

4 FR. PAR AN — TREIZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE
pour 1876

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
[o]xydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
[M]ÉDAILLE D'OR, 1874 – Chez tous les Papetiers.

PEAU DU VISAGE
Flacon, 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
[P]aris CANDÈS, Bd St-Denis, 26

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *f*°. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

[N]'achetez plus de linge de table, servez-vous de la

[L]A NAPPE DE MÉNAGE

[D]amassée, encadrée, toujours blanche sans lavage.

1 mètre carré	10 francs	
1 — 40	12	»
1 — 60	16	»
1 — 80	22	»

Adresser le montant de la commande, en un man[d]at poste, au Directeur du Comptoir Économique [1]2, rue de l'Échiquier, Paris.

10e Année

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. PAR AN — 4 fr. PAR AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

PARCOURT — AUGMENTE — L'APPÉTIT ET FAVORISE LA — DIGESTION. ✻ CE VIN EST — TONIQUE ET RECONSTITUANT

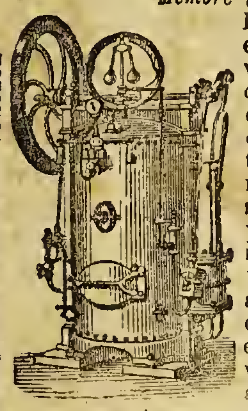
VIN DURAND DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr.50

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

CHAUDIÈRES inexplosibles
nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DETAILLÉ

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur An[d]rade) et leur stabilité par[fai]te, à toutes les industries, [au] commerce et à l'agriculture.

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS.*

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

Rue de Rivoli Nº 62
BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Mala[dies]
CONTAGIEUSES, VI[CES DU SANG,] DART[RES]
Seuls approuvé[s] [par] n[ot]re de médecine [et autorisés] par le gouvt, apr[ès] preuves publ. fai[tes] missions sur dix [...] Seuls admis dans [les hôpitaux par] décret spl. Guér[ison] [...]tiques de tous [...] hom. fem. et enfts. Vote d'une récompens[e] *Préparations aussi parfaites que poss[ible], pou*vant rendre de grands services à l'hu[manité] [ex]trait du rapport offel. Aucune autre métho[de n'a obtenu] tes témoignages de supériorité. Trait[ement agré]able, rapide, inoffensif, secret, économiq[ue] [sans re]chûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de [...]) bonnes pharmacies du globe et r. de Rivol[i] au 1er Consultt grtes de midi à 6 h. et par corr[espondance].

MALADIES DES FEMMES ET STÉ[RILITÉ]
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sa[ge-femme]
— Traitement sans repos ni régime de[s maladies] des femmes, inflamations, suite de couch[es,] [ulcéra]tions, déplacement des organes, causes f[réquentes] et souvent ignorées des stérilités, lang[ueurs, pal]pitations, faiblesses, maladies nerveuses, [...] etc. — Les moyens que Mme LACH[APELLE] emploie sont le résultat de longues année[s] [d'étude] et d'observations pratiques, dans le t[raitement] spécial de ces affections. Consultation[s tous les] jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thab[or, 27, près] les Tuileries.)

AUX ASTHMATIQUES
[Ce qui gué]risse véritablement l'asthme, la toux, [...] c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. [à] [...]dame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence [...] de succès et des milliers de guér. Preuve[s] [...]

Victor BUNEL éditeur, rue de l'Abbaye, 3 (ancien Palais Abbatial)

EN VENTE AUJOURD'HUI la première série
Chez tous les libraires et marchands de journaux de Paris et de la p[rovince] et chez M. COSTE, 20, rue du Croissant, à Paris

LE PROCÈS
DES THUG[S]
1re Partie :
FERINGHEA

FERINGHEA a parlé!
Grand succès de ce jour

Par RENÉ DE PONT-JEST

FERINGHEA, le héros de cet horrible drame, et la déesse Kali sont res[tés dans la] mémoire de tous les lecteurs.
Tout le monde voudra posséder cet ouvrage publié en livraisons ill[ustrées].
10 Cent. la livrais.— 80 Livrais.; 2 livrais. par semaine. — 50 Cent. la série de [5 livrais.]

UNE SERIE TOUS LES QUINZE JOURS

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIERE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsie[s], [m]auvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, [v]omissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, [é]tourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, [a]némie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats [c]ompromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y com[p]ris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Cam[p]bell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamai[s] [é]chauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préfé[r]able au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents [d]e l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure nº 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure nº 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil.. 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.
Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

ANNÉE Paris : 30 cent. Départements : 35 cent. N° 187

PARIS-THÉATRE

DRAME — OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE — COMÉDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIÉBERT.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

MARIE MARIMON

E. Paz, Rédacteur en chef
A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23

JOURNAL HEBDOMADAIRE
Du 14 au 20 Décembre 1876

ABONNEMENTS

PARIS . .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs .	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ETRANGr .	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXVII.

MARIE MARIMON

Marie-Antoinette MARIMON, aujourd'hui une des plus brillantes cantatrices *italiennes* de l'Europe, est une enfant de Paris, dont elle a fait longtemps les beaux jours à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique et que les directeurs de ces deux théâtres devraient reprendre pour toujours aux impressarii russes et anglais; car, si on se plaint à grands cris qu'il n'y a plus de chanteuses françaises, on ne fait absolument rien pour retenir celles que l'étranger nous a ravies et qui suffiraient à jeter un nouveau lustre sur nos scènes déshéritées.

Née dans la rue Fléchier, derrière Notre-Dame-de-Lorette, Marie Marimon a, dès l'âge le plus tendre, rêvé théâtre et musique. Un chef d'orchestre du Gymnase, nommé Laurent, lui apprit les premières notes, et ce fut M. Heugel l'éditeur qui, alors qu'elle avait douze ans, la présenta à Mme Damoreau.

La célèbre virtuose trouva l'enfant beaucoup trop jeune; mais tout en déclarant qu'il lui paraissait plus sage que la petite se bornât pour l'instant à jouer à la poupée, elle l'adressa à sa fille, tout en ajoutant : « Si cela t'amuse, elle te donnera quelques leçons. »

Mlle Damoreau (Mme Wekerlin) commença donc l'éducation musicale de Mlle Marimon, mais simplement pour lui procurer quelques satisfactions et sans songer à la préparer à une carrière.

Restée seule à quatorze ans, par suite de la mort de sa mère, qui périt dans un naufrage en se rendant en Amérique, Marie Marimon fut retirée de la pension où elle était, rue de Clichy, où on ne prenait aucune décision pour son avenir, et fut placée chez une dame où elle resta près d'une année. Puis, à quinze ans, comme elle songeait plus que jamais à la musique et que Mme Damoreau n'existait plus, elle alla trouver Duprez qui la prit dans sa classe.

A l'école du grand artiste elle ne trouva pas seulement d'admirables leçons, mais une affection sincère; elle y fut traitée comme étant de la famille. Suivant les traces des virtuoses éminentes formées par l'illustre chanteur : Mmes Miolan-Carvalho, Caroline Duprez, Marie Battu, Mlle Marimon acquit rapidement un très beau talent. Elle travaillait d'ailleurs avec une telle opiniâtreté que tous les trimestres on la voyait déménager, car les exercices de son gosier ne trouvaient pas grâce devant ses voisins qui réclamaient de leur propriétaire l'expulsion de cette infatigable fauvette.

Pour en terminer avec les professeurs de l'éminente *prima donna*, je dois dire que bien que Duprez soit son vrai maître, elle dut aussi quelque chose à un ancien prix de Rome, Charlot, chef du chant à l'Opéra-Comique qui, lorsqu'elle était à ce théâtre, lui rendit service en se montrant sévère devant ses succès et l'aida beaucoup pour la vocalisation. De même lorsque, pendant la guerre, elle se fut réfugiée en Belgique, elle apprit avec M. Matton tout son répertoire italien.

Les débuts de Mlle Marimon, à la scène, eurent lieu au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, en 1859, dans *Abou-Hassan*, petit ouvrage en un acte, à deux personnages, de Weber, qu'elle créa avec Meillet. Engagée à l'Opéra-Comique, sous la direction de Nestor Roqueplan, elle y débuta le 30 juillet 1860 dans les *Diamants de la Couronne*.

Elle resta quatre ans à la salle Favart comme première chanteuse y joua successivement dans les reprises suivantes :

Le *Pré-aux-Clercs*, les *Noces de Jeannette*, *Au travers du mur*, la *Sirène* (1 novembre 1861), pour les représentations de Roger après son terrible accident; *Giralda*, qu'elle vient de reprendre si brillamment le mois dernier; le *Songe d'une nuit d'été*, *Jean de Paris*, la *Fille du régiment*, la *Chanteuse voilée*, la *Fausse Magie*, *Joconde* et le *Toréador*.

Comme créations, le sort ne la favorisa pas; elle en fit trois seulement et dans des ouvrages qui n'eurent pas de succès, malgré le talent qu'elle dépensa pour les faire valoir. Ce sont :

Barkouf, d'Offenbach, le 24 décembre 1860; *Maître Claude*, de Jules Cohen, le 18 mars 1861; les *Recruteurs*, de Lefébure-Wely, le 14 décembre 1861.

Mais lorsqu'elle quitta l'Opéra-Comique, ce fut une véritable perte pour ce théâtre, car le public l'avait prise en grande affection.

Engagée à Lyon pour une saison, du 2 septembre 1864 au 29 avril 1865, elle y joua le répertoire de l'Opéra-Comique et quelques traductions italiennes, à savoir : la *Fille du Régiment* (pour son début), le *Toreador*, les *Noces de Jeannette*, *Lara*, le *Barbier de Séville*, la *Somnambule*, *Don Pasquale*, *Faust*, les *Diamants de la Couronne*, le *Songe d'une nuit d'été*, le *Pré-aux-Clercs*, le *Pardon de Ploërmel*, la *Part du Diable*, les *Mousquetaires de la Reine*, la *Sirène*. On voit, par là, que son répertoire s'était déjà notablement agrandi.

De Lyon elle partit pour Bruxelles où elle donna trente-quatre représentations, en novembre, décembre 1865 et janvier 1866, dans la plupart des opéras précédents, plus dans les *Noces de Figaro*, rôle de Chérubin.

Pendant les années 1866, 1867, 1868 et 1869, Mlle Marimon fait des saisons à Bruxelles, tout en allant et venant de Paris à Bruxelles, et de cette dernière ville à Marseille.

Ainsi, revenue à Bruxelles en novembre, décembre 1866 et janvier 1867, elle donne encore vingt-trois représentations avec son répertoire ordinaire auquel elle ajoute *Crispino e la Comare* (en français).

A Marseille (mars et avril 1867), elle donne quatorze représentations avec *Crispino*, la *Reine Topaze*, les *Diamants de la Couronne* et la *Fille du Régiment*.

A Paris, au Théâtre-Lyrique, place du Châtelet, en mars et avril 1868, elle vient jouer la *Flûte enchantée* (en remplacement de Mlle Nilsson) et la *Fanchonnette* (en remplacement de Mme Carvalho).

De retour encore à Bruxelles, fin 1868 et janvier 1869, elle joue son répertoire ordinaire, plus le *Premier jour de bonheur*.

Ce fut pendant cette dernière saison que le compositeur Ricci, dont l'opéra : une *Folie à Rome*, allait être joué à l'Athénée de Paris, vint souvent la trouver à Bruxelles, lui apportant, fragment par fragment, le rôle qu'il refaisait pour elle dans cet ouvrage non encore représenté sur aucune scène, et qui ne fut traduit en italien qu'après avoir été créé en français par Mlle Marimon à l'Athénée, le 30 janvier 1869.

Restée à ce théâtre jusqu'au moment de la guerre, elle y joua les *Brigands* (*I Masnadieri*) de Verdi, avec le ténor Jourdan, puis le *Docteur Crispin*, (*Crispino e la Comare*) de Ricci.

Elle prenait son congé, aux bains de mer à Trouville, lorsqu'elle apprit que les trains étaient coupés sur la ligne de Paris; ne pouvant rentrer dans la capitale, elle partit pour Bruxelles, où ses costumes lui furent plus tard expédiés de Paris. Alors elle recommença ses représentations à la Monnaie, pendant 1870 et commencement de 1871, tout en donnant des concerts à Anvers, Louvain, Gand, Bruges, Liège; et fut engagée ensuite par Maurice Strakosch pour une tournée des concerts en Hollande.

Des propositions magnifiques lui furent faites en mars 1871 par M. Mapleson, directeur du théâtre de Sa Majesté (Drury-Lane) à Londres. Tout d'abord elle les rejeta, s'effrayant naïvement des dangers que devait lui faire courir la traversée de la Manche. Mais comme Paris tombait bientôt entre les mains de la Commune, elle ne fut point tentée d'y rentrer en ce moment et finit par accepter un engagement de trois années à Londres, avec facilités de renouvellement.

Elle débuta donc à Drury Lane, le 4 mai 1871, dans la *Somnambula*. C'était la première représentation qu'elle donnait en italien. On se rappelle que j'ai dit plus haut que, pendant son séjour à Bruxelles, Matton lui avait appris le répertoire italien.

Elle continua par la *Figlia del Regimento*, puis fit avec Mapleson une première tournée d'hiver en Angleterre, Irlande et Ecosse, soit à Liverpool, Dublin, Manchester, Newcastle-on-Tyne, Edimbourg, Glascow, Brighton. A Londres, pendant cette première saison, elle joua encore : la *Somnambula*, *Il Flauto magico*, *Don Pasquale*.

En février et mars 1872, Mlle Marimon fit une seconde tournée semblable à celle de 1871, puis sa deuxième saison à Londres, du 9 avril au 25 juillet 1872, pendant laquelle, outre ses représentations au théâtre, elle donna de nombreux concerts au Crystal-Palace, à l'Albert-Hall, Saint Jame's Hall, et fut fort recherchée dans les soirées particulières.

Enfin, après une troisième tournée, en septembre, octobre, novembre et décembre 1872, dans les villes déjà nommées, plus Leeds, Bradfort et Bristol, ajoutant *Marta* et *Faust* à son répertoire italien, elle revint en France en 1873, donna des représentations très-suivies à Rouen, passa par Paris, partit pour Monaco, et retourna à Londres où elle parut pour son propre compte, dans les concerts et les soirées, puis à Dublin chanta le répertoire italien au théâtre dirigé par les frères Gun.

Fin 1873, Mlle Marimon fit partie de la tournée organisée par Ullmann, pour donner des concerts en France et en Belgique avec Sivori, Alard, Franchomme, Léonard, Vivier, Mmes Demeric-Lablache et Marie Cabel.

En 1874, M. Gye, directeur de Covent-Garden, lui fait signer un engagement pour quatre années; cet engagement a encore un an de durée à courir. Elle donne là, en fait d'ouvrages nouveaux pour elle : *Gli Ugonoti* (la Reine), *Guarany* (opéra du compositeur espagnol Gomez), *Don Giovanni* (Elvira), *Mignon* (Philine).

Pendant les mois de fermeture du théâtre de Covent-Garden, elle va jusqu'en Russie, à Moscou et à Saint-Pétersbourg, où on lui donne 50,000 francs pour deux mois du 23 janvier au 2 mars 1875. Son succès y tient du délire, les ovations se succèdent à chaque soirée, les bouquets dont l'élégance, le volume et la richesse ne se peuvent imaginer ailleurs, tombent drus sur la scène, les cadeaux pleuvent de toutes parts. A Moscou notamment, le soir de son bénéfice, une tasse avec soucoupe en émail russe et ornée de turquoises, rubis, saphirs, émeraudes et topazes offerte par les abonnés, lui est présentée par le chef d'orchestre sur un plateau de fleurs orné de rubans.

En 1876, c'est en France, à Vichy, qu'elle passe ses vacances, puis elle va chanter à Gand pour les fameuses fêtes de la Pacification. Enfin, elle était à Paris, au mois d'octobre dernier, se reposant, mais se disposant à faire une tournée de concerts en Hollande, lorsque M. Vizentini vint la trouver pour lui demander de sauver sa *Giralda* si compromise par Mlle Singelée. Du 21 octobre au 1^er^ décembre, Mlle Marimon donna donc *vingt* représentations à l'Opéra-National-Lyrique, on sait avec quel succès éclatant.

Une telle carrière, si bien remplie, si variée, si productive sur tous les théâtres principaux de l'Europe (l'Italie exceptée), ne donne-t-elle pas la mesure du talent de Marie Marimon. Il me suffira d'esquisser en quelques traits les principales qualités de cette cantatrice aujourd'hui célèbre.

Voix brillante, d'un timbre clair et vibrant, vocalisant avec une agilité merveilleuse et guidée par un art consommé; voilà pour la virtuose, apte à chanter dans tous les styles et à faire tous les traits imaginables avec un brio étincelant et une maëstria entraînante sans jamais se départir des lois tracées par un goût épuré. Jeu tantôt vif et expressif, tantôt plein d'accents pénétrants, suivant le personnage dont elle rend l'image ou le compositeur qu'elle interprète, physionomie attachante : telle est la comédienne aussi propre à traduire les poëmes des drames lyriques que les livrets des opéras-bouffes.

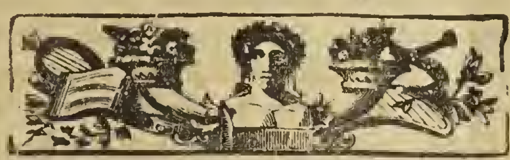
Mlle Marimon est aujourd'hui dans la pleine floraison de son talent, ainsi qu'elle vient de nous le prouver; il est donc bien regrettable qu'une semblable étoile de notre ciel français ne rayonne pas aujourd'hui sur une scène parisienne.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

BARNOLT

(de l'Opéra-Comique)



REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Reprise de *Robert le Diable.*

Robert le Diable vient de reprendre sa place au répertoire, avec toute la pompe désirable. Il est inutile de refaire l'historique de cet ouvrage célèbre qui constitue, avec les *Huguenots* et le *Prophète*, une trilogie que le temps a respectée et respectera longtemps encore.

Robert le Diable, cependant, n'a pas les qualités d'homogénéité des deux autres chefs-d'œuvre de Meyerbeer, et en cela il leur est inférieur; mais la conception en est toujours admirable, et l'entente de la scène y est si grande que le public sera toujours saisi par ces magnifiques inspirations.

L'interprétation nouvelle de *Robert le Diable* est supérieure avec Mmes Krauss et Carvalho qui ont rivalisé de talent. Mlle Krauss a rendu toute la partie dramatique du rôle d'Alice avec une puissance extraordinaire. Dans le duo avec Bertram, elle a eu un de ces élans sublimes qui ont soulevé la salle entière. Mme Carvalho a détaillé le rôle d'Isabelle avec sa perfection ordinaire. Elle a chanté le fameux air à vocalises avec cette verve et ce style qu'on lui connaît, et dans l'air de « Grâce » elle a su mettre une tendresse ineffable.

A côté de ces deux grandes artistes, on a très-remarqué Boudouresque, chargé du rôle écrasant de Bertram. La voix, large, vibrante, d'un métal éprouvé de cette excellente basse-taille, a fait merveille et le désigne, dès aujourd'hui, comme le véritable successeur de Belval.

Salomon a la voix assez robuste pour chanter Robert, aussi lui reprochons-nous de donner en notes de tête les « *Non! non!* » du fameux duo des « *Chevaliers de la Patrie* ». Bien que nous n'aimons pas l'abus des notes de poitrine, elles sont ici tout à fait indispensables. Comme comédien, Salomon a besoin de mettre plus de chaleur dans son jeu et d'animer sa physionomie. Pourtant c'est encore un Robert digne de l'Opéra.

Vergnet est excellent de tous points dans le rôle de Raimbault. Sa voix est charmante et sympathique parce qu'elle sort sans le moindre effort.

Dans le ballet, Mlle Fonta a été très-applaudie. C'est une danseuse de style de la bonne école et en même temps pleine de volupté et de séduction.

La mise en scène est superbe, tous les décors sont remarquables. Celui du troisième acte est un pur chef-d'œuvre. *Robert le Diable*, ainsi monté, constitue véritablement un spectacle digne de la première scène lyrique du monde entier.

OPÉRA-COMIQUE

Débuts de Mlle Franchino.

M. Carvalho, toujours à la recherche de chanteurs, a fait débuter cette semaine, dans la *Fille du régiment*, une cantatrice dont le talent a déjà été précédemment éprouvé sur nos scènes parisiennes.

Mlle Franchino, après avoir débuté au Théâtre-Lyrique, dans le rôle d'Irène du *Rienzi*, de Wagner, avait chanté un soir à l'Opéra, dans l'*Africaine*. On avait remarqué sa voix étendue et facile.

Sa réussite à l'Opéra-Comique n'a pas été douteuse ; l'organe est peut-être un peu faible, mais il est très sympathique et d'une rare étendue. Ainsi, Mlle Franchino a donné un *ré* suraigu sans forcer le moins du monde sa voix. De plus, elle sait vocaliser et chante avec goût. Comme comédienne, elle a généralement plu. C'est un début qui promet une pensionnaire utile pour le répertoire.

THÉATRE-ITALIEN

Reprise de *Il Trovatore.*

La reprise de *Il Trovatore* est toujours bien accueillie du public qui suit les représentations italiennes. Ce chef-d'œuvre de Verdi est un de ceux qui *empoignent* par l'accentuation et l'énergie de ses mélodies.

Le ténor Aramburo a obtenu samedi un très vif succès, principalement au troisième acte. Sa voix solide, métallique, longue, est excellente pour rendre cette musique brillante et colorée.

Mlle Singer est une très touchante Léonora et Pandolfini interprète d'une façon remarquable le rôle du baryton. Il a soupiré la délicieuse romance du second acte avec beaucoup de tendresse.

Mlle Sanz, qui continuait ses débuts dans Aczusena, a décidément conquis toutes les faveurs du public. Les bouquets et les rappels se sont mêlés aux plus chaleureux applaudissements. Ce triomphe est mérité. Depuis longtemps la bohémienne de *Il Trovatore* n'avait pas eu à Paris une interprète aussi complète.

Les chœurs et l'orchestre ont bien marché et ont contribué à former une excellente représentation d'ensemble.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Si *Paul et Virginie* fait le maximum des recettes à ce théâtre, il faut quand même des lendemains à ces jours heureux. *Giralda*, le délicieux ouvrage d'Adam, n'ayant plus sa raison d'etre après le départ de Mlle Marimon, M. Vizentini a donné, avec le *Barbier de Séville*, dont la jeunesse est éternelle, les *Troqueurs*, un petit acte d'Herold, inconnu de la génération actuelle. Seulement il n'a pas monté ces ouvrages avec un bien grand soin, et c'est une énorme faute.

Nous nous tairons sur l'interprétation des *Troqueurs*, parce que nous espérons que pareille erreur ne se renouvellera pas. Il valait mieux laisser dans les cartons ce léger ouvrage d'un grand musicien, que de le présenter au public d'une semblable façon.

Pour ce qui est du *Barbier de Séville*, nous constaterons la faiblesse de l'exécution, mais nous rendrons justice à la bonne volonté de quelques-uns des artistes qui, eux au moins, ne sont pas sans posséder certaines qualités comme chanteurs.

Ainsi, si Mlle Dalti n'est pas la Rosine de Beaumarchais, elle comprend au moins et la sait rendre la musique de Rossini. Sa jolie voix, quoique chevrotante, se prête bien à ses délicieuses mélodies. M. Lepers, dont on ne peut reprendre que l'excès de zèle comme comédien, n'a pas mal chanté le grand air d'entrée de Figaro, et M. Engel, sans tenir ce qu'il promettait dans *Giralda*, a enlevé avec aisance les cantilènes exquises que soupire Almaviva.

Ce qui manque à ces artistes recommandables c'est la gaieté, le «*vis comica*» des bouffes italiens.

M. Gresse, seul, a bien donné la vraie physionomie de Bazile, et sa belle voix de basse profonde a su faire ressortir le magnifique air de la Calomnie.

Mais tout en reconnaissant que certaines parties du chef-d'œuvre immortel de Rossini ont été bien rendues, nous croyons devoir dire que l'exécution est insuffisante dans son ensemble et que la mise en scène demande plus de soins. Si M. Vizentini veut remonter ces admirables ouvrages du passé, il faut absolument que ce soit avec une interprétation de premier ordre, ou sinon ils auront le sort d'*Oberon* et du *Barbier de Séville :* ils ne feront pas d'argent.

VARIÉTÉS.

Premières représentations de : *On demande une femme honnête*, comédie en 1 acte de MM. Scholl et Koning. — *Le jeu de l'Amour et du.... Houzard*, vaudeville en 1 acte, de M. J. Moineaux. — *La Revue sans titre*, 2 actes de M. Monselet.

Les Variétés ont renouvelé leur affiche avec un spectacle *coupé*, en attendant la grande pièce du *Docteur Ox* qui doit passer vers le 15 janvier.

Les trois petits ouvrages nouveaux ont plus ou moins réussi. En voici l'analyse en quelques mots.

On demande une femme honnête est l'histoire d'un cocodès sur le retour, habitué à des succès faciles, et qui ne veut épouser qu'une femme qui lui sache résister. Ceci l'amène à refuser une charmante jeune fille pour se jeter dans les bras d'une coquette dont la vertu est douteuse.

Le jeu de l'Amour et du.... Houzard est une folie innénarrable. L'Échaudé, houzard, est introduit dans la maison d'une cocotte qui se donne le plaisir de faire passer ses invités pour des domestiques, aux yeux de ce naïf militaire. Dupuis, car c'est lui le houzard, est d'un comique achevé au milieu des situations insensées, mais amusantes, auxquelles donnent lieu ces quiproquos. Léonce est également étourdissant dans un rôle de quelques lignes, et au milieu des gentilles invitées, on aime à voir deux fort jolies femmes : Mlles Gabrielle Gauthier et Angèle.

Entre autres scènes désopilantes est celle de la partie de cartes, où deux individus jouent ensemble, l'un au piquet et l'autre au bézigue. Il faut voir avec quel sérieux, Dupuis dit à son partner de suivre toujours son jeu.

La Revue sans titre est bâtie dans le moule ordinaire de toutes les revues, il y a le compère de rigueur et les scènes d'imitation. On a ri dans plus d'un endroit, mais cet ouvrage n'ajoutera rien à la réputation de Monselet. L'imitation de Capoul par Cooper et celle de Delannoy par Deltombe ont été très-réussies.

En somme, spectacle bien anodin, qui peut cependant tenir l'affiche une vingtaine de jours, grâce surtout à la farce réjouissante de M. Jules Moineaux.

LE TROISIÈME LARRON

Je vais vous raconter aujourd'hui l'aventure suivante, qui se passa à l'un des derniers bals officiels du dernier hiver. L'affaire ne transpira point au dehors, et les journaux indiscrets n'en surent rien ; ce qui est fort heureux vraiment pour les acteurs, et surtout pour l'héroïne du petit drame en question.

Vous avez sans doute entendu parler de Mme de Brassyane? Elle est toujours citée au rang des plus belles et des plus élégantes. Il n'est point de semaine où le *vicomte de X.* n'inscrive son nom et ne détaille sa toilette dans la *Vie Parisienne.*

Mme de Brassyane a trente ans. C'est une forte blonde, au visage rose et réjoui respirant la belle humeur. Ses grands yeux noirs pétillent de malice. Le timbre de sa voix a quelque chose d'enivrant, de magique, d'indéfinissable. Sa taille, qui marche à l'embonpoint, est encore dans la bonne mesure des tailles rondelettes et appétissantes... Bref, c'est un enchantement que Mme de Brassyane, les Italiens diraient : *un incanto!* ce qui est exactement la même chose.

M. de Brassyane, lui, a cinquante ans. Cheveux et barbe à la Henri IV, hérissés et grisonnants. Ce fut un bel homme en sa jeunesse. Très-recherché ; non pas qu'il fût très aimable pourtant, non!... M. de Brassyane est un farouche qui n'a peut-être jamais ri ; mais il a nombre de qualités sérieuses... une grande loyauté, une grande sûreté de relations.

Ancien secrétaire d'ambassade, il a renoncé à toute fonction officielle. Colossalement riche, il passe sa journée au club, s'occupe de chevaux. En octobre, il va chasser dans ses terres du Languedoc. Douze ans de ménage et pas d'enfants...

M. de Brassyane a un faible. Il est jaloux comme un vieux mari. Depuis trois ou quatre ans déjà, les deux époux font chambre à part; mais il est interdit à Mme de Brassyane... Egoïste, va!

Toujours, parbleu!... l'histoire du chien du jardinier!

A la vérité, Mme de Brassyane se passe de la permission. Disons-le sans périphrases : elle a un amant! Ah! le joli petit amant, mesdames, tout frais, tout rose! Je suis sûr qu'il n'a pas plus de vingt-deux ans!... d'une gaucherie adorable... Elle le dresse.

Lucien — il s'appelle Lucien — est auditeur au Conseil d'Etat. Ils s'adorent. Elle le gronde parfois comme un enfant. Depuis deux ans, elle va le voir, chez lui, dans son petit appartement de la rue de Lille. Le vieux valet de chambre de Lucien est la discrétion même. Dans le monde, quand nos deux amoureux se rencontrent, vous diriez deux étrangers. Jamais un salut, jamais un mot échangé; à peine en passant un regard... Aussi le secret, pendant deux ans, a-t-il été bien gardé... Mais ne faut-il pas que ces diables de maris finissent par tout voir et savoir tout?

Un soir, M. de Brassyane surprit un de ces regards passionnés. Il dissimula d'abord, observa et s'assura...

Il y eut une scène terrible, comme vous pensez bien. Mme de Brassyane nia effrontément. M. de Brassyane, en homme bien élevé, n'insista pas; mais il se mit à guetter le flagrant délit.

Par prudence, les visites à Lucien cessèrent quelque temps.

Nous arrivons au bal dont il est parlé tout au début de ce récit.

Ce soir-là, l'œil de M. de Brassyane était tout chargé de sombres menaces...

Mathilde (appelons Mme de Brassyane par son petit nom), Mathilde eut une inspiration du ciel!...

Comme elle dansait avec un superbe officier de la garde, et qu'elle voyait son mari, là-bas, à demi-caché derrière un rideau, suivre de l'œil ses moindres mouvements, elle imagina, pour détourner les soupçons du jaloux, de faire la coquette avec son cavalier. Ce lui était chose si facile et si naturelle, que le superbe officier *mordit* tout de suite, et qu'avant la fin du quadrille, il avait la tête complétement tournée.

Toute la nuit, voilà donc le superbe officier, papillonnant autour de Mme de Brassyane, s'étirant la moustache en vainqueur, et ne se doutant pas de la surveillance active dont il était l'objet... Or, deux hommes ne le quittaient pas des yeux : Lucien et M. de Brassyane. Lucien, désolé, éperdu, le cœur brisé, la tête en feu, ne comprenant rien à ce manége de sa maîtresse; M. de Brassyane, froid, calme, attentif, prêt à fondre sur le flagrant délit.

Le bal tirait à sa fin ; Mathilde, qui souffrait de la souffrance visible du pauvre Lucien, écrivit à la hâte quelques mots sur son petit carnet de danse, lui fit un léger signe de la tête et se dirigea, au bras d'une amie complaisante, vers un petit salon de repos, tendu de bleu, et complétement désert.

Lucien la suivit.

Par quelle malchance le superbe officier prit-il pour lui le signal ? Je l'ignore ; toujours est-il qu'à la suite de Lucien il se précipita, lui aussi, dans le petit salon bleu, tandis que M. de Brassyane, qui n'avait perdu aucun détail de la scène, y courait également par une autre porte.

Et voici l'imbroglio que la fatalité combina : Lucien, au moment de saisir le petit carnet d'ivoire qu'on lui tendait, aperçut dans le fond la figure de M. de Brassyane, et si grand fut son trouble que, calculant mal la portée de sa main, il laissa tomber le petit carnet par terre. M. de Brassyane se précipita pour le ramasser, mais le superbe officier, plus prompt, le prévint. Tout cela fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mathilde et Lucien avaient disparu.

M. de Brassyane et l'officier restaient en présence. Ils se toisèrent.

« Veuillez, monsieur, dit M. de Brassyane avec un ton de politesse exquise, me remettre l'objet que vous venez de ramasser.

— Vous plaisantez, je pense! répondit le militaire un peu moins courtois.

— La dame qui vient de le laisser tomber est ma femme, monsieur!

— C'est possible, monsieur, mais je le garde.

— Voici ma carte, monsieur.

— Voici la mienne.

— A demain, monsieur.

— A demain. »

M. de Brassyane se retira. L'officier se disposait à lire dans le carnet, quand Lucien rentra précipitamment dans le salon bleu et courut à lui.

« Ce carnet était à mon adresse, lui dit-il, vous allez me le rendre !

— Bah! êtes-vous aussi le mari de madame ?

— Je suis plus que cela, monsieur, je suis...

Il hésita un moment, puis il reprit :

— Je suis... son petit cousin.

— A la bonne heure! Votre situation est bien plus intéressante !... Mais voyons, monsieur, raisonnons... Si le carnet vous était vraiment destiné, il faut que vous preniez ma place sur le terrain. Car enfin, le mari qui vient de me provoquer, se bat contre celui de nous qu'il suppose... le petit cousin de sa femme....

— C'est bien ainsi que je l'entends! monsieur.

— Alors... voici le carnet! Demain nous irons ensemble trouver M... M. de Brassyane, fit le capitaine en lisant à la lueur des bougies

la carte de son adversaire, et nous lui expliquerons le quiproquo.

— Parfaitement.

On prit rendez-vous pour le lendemain à deux heures de l'après-midi.

Dès le matin, oubliant toute prudence, Mathilde accourait pâle, tremblante, éperdue, chez son cher Lucien. Elle avait vu les allées et venues dans le petit salon bleu, et l'attitude sombre de son mari à la sortie du bal l'avait glacée de terreur. Elle pressentait une catastrophe.

« Que s'est-il passé ? fit-elle en entrant brusquement. M. de Brassyane t'a-t-il parlé ?

— Non ; M. de Brassyane a provoqué ce capitaine...

— Vraiment !

— Mais tu comprends, ma chère Mathilde, c'est moi qui dois me battre !

— Pourquoi ? Je ne veux pas ! s'écria-t-elle vivement, je ne veux pas que tu te battes ! Laisse faire cet homme, il est officier... c'est son métier ; laisse-le faire.

— Mais, Mathilde, comprends donc... c'est une question d'honneur et de délicatesse...

— Cela m'est égal !... Je ne veux pas que tu te battes, entends-tu ? Je ne veux pas ! Mon Dieu ! il n'aurait qu'à me le blesser ! Lucien, mon Lucien, m'aimes-tu ?... Eh bien ! fais pour moi le sacrifice de ta délicatesse !... Que t'importe cet officier ?... Un duel, c'est une partie de plaisir pour eux !... »

Puis courant à la cheminée sur laquelle elle avait aperçu une carte :

« Où demeure-t-il, cet officier ? Rue de la Pépinière... J'irai le trouver... je lui dirai... Je ne sais pas ce que je lui dirai, mais je le supplierai de se battre !... Comprends donc, cher trésor, il doit être fort aux armes... »

Ah ! monsieur de Brassyane, que ne l'entendiez-vous ?

« Ecoute-moi, Mathilde, fit Lucien avec solennité, si tu fais cette démarche, tout est fini entre nous !... »

Ce débat dura encore quelque temps. Mathilde, ne pouvant parvenir à vaincre la résistance de Lucien, eut recours au moyen ordinaire : elle eut une crise de nerfs terrible. Lucien fort embarrassé ne savait où donner de la tête.

Il se jeta à ses genoux, suppliant.

« Mathilde, au nom du ciel, reviens à toi ! Je ne me battrai pas. C'est lui qui se battra... Voyons... Je consens...

— Tu me le promets ? fit-elle d'une voix mourante.

— Mais oui, mais oui... »

Deux heures allaient sonner. C'était l'heure du rendez-vous avec le militaire. Lucien aurait bien voulu éloigner Mathilde, mais Mathilde, méfiante, prolongeait sa visite.

Bientôt, en effet, on annonça le capitaine. Lucien le fit entrer. C'était un fort bel homme, le capitaine !... Il avait l'usage du monde... On causa. Mathilde, pour l'amadouer, déploya toutes ses séductions.

« Madame ne veut pas que je me batte, fit Lucien en soulignant sa phrase d'un clin d'œil que le capitaine comprit.

— Madame a raison, mon cher monsieur ; c'est moi que M. de Brassyane a provoqué, c'est moi qui me battrai... Je venais vous prier seulement de me servir de témoin... Je ne veux pas que l'affaire s'ébruite au régiment.

— Tout à votre disposition, capitaine. »

Mathilde tendit la main à l'officier en guise de remerciement, et sortit à peu près rassurée...

Le soir, comme elle était aux écoutes, elle entendit, dans le cabinet de son mari, ses deux témoins lui dire :

« C'est pour demain matin, huit heures, dans les bois de Viroflay ! »

Alors, tout d'un coup, je ne sais pourquoi, le doute lui revint.

« Si Lucien m'avait trompée !... S'il allait se battre !... »

Elle ne dormit pas de toute la nuit. Le matin, elle vit de sa fenêtre son mari sortir avec deux messieurs...

Haletante, n'y tenant plus, elle prit son chapeau, se jeta dans un fiacre et courut chez Lucien...

Lucien n'y était pas...

Éperdue, à demi-folle, se soutenant à peine, elle cria au cocher :

« Rue de la Pépinière... »

Le capitaine y était, lui... en robe de chambre, pantoufles...

« C'est Lucien qui se bat, râla-t-elle avec un accent de désespoir impossible à décrire.

— Hélas ! madame !... il l'a voulu... Moi, pour vous faire plaisir, je consentais parfaitement...

— Mais s'il me le tue, monsieur, s'il me le tue, que vais-je devenir ?... »

Et elle se tordait les mains.

Le capitaine la fit asseoir.

« Voyons, madame, ne vous désespérez pas ainsi !... Un duel, ce n'est pas une affaire... On s'en tire toujours... une égratignure au plus...

— Non ! non ! je connais mon mari... il sera sans pitié pour cet enfant !... Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

Le capitaine s'efforçait par tous les moyens de la rassurer.

« Ne pleurez pas ainsi ; vraiment votre douleur me fend l'âme ; je voudrais... je ne sais... Que puis-je faire ?... »

Il s'assit près d'elle et l'entoura de ses bras...

Mathilde sanglottait toujours. Le capitaine, pour la calmer, la berçait comme on berce les enfants. C'est un mouvement naturel...

A la fin, pour étouffer ses cris, il imagina de coller ses grosses moustaches sur ses lèvres roses... mouvement fort naturel encore...

Mathilde se tut. La douleur l'avait brisée, la pauvre femme ; joignez à cela l'insomnie de la nuit...

Bref, elle s'endormit dans les bras du capitaine et ne se réveilla que deux heures après.

« Voyons ! voyons !... Mathilde, lui disait le capitaine, s'il te le tue, je le tue !

Le pauvre Lucien reçut un grand coup d'épée qui le tint trois mois sur le flanc. Le capitaine et Mathilde ne le quittèrent presque pas. Un excellent cœur que ce capitaine ! Il voulait absolument se battre avec M. de Brassyane. Mathilde s'y opposa.

« S'il allait te blesser aussi, toi ?... »

G. G.

Les Légendes
DE SAINTE CÉCILE

Sainte Cécile est à la fois une muse et une patronne ; elle inspire et elle protége ; elle est poétique et légendaire.

Les peintres, les sculpteurs, les prêtres et les musiciens ont produit des chefs-d'œuvre en souvenir de cette gracieuse figure qui a traversé les siècles comme une apparition, dont l'Église célèbre la fête le 22 novembre en rappelant son martyre, et dont les artistes font une personnification de la musique vocale et instrumentale.

C'est une muse chrétienne. Elle a inspiré : parmi les peintres, Carlo Dolci, le Dominiquin, le Guide et Raphaël ; parmi les sculpteurs, Etienne Maderne ; parmi les poëtes, Jean Dryden et Alexandre Pope.

Le tableau de Carlo Dolci, qui se trouve dans la galerie de Dresde, représente la sainte assise et jouant de l'orgue. Le Dominiquin ayant été chargé de décorer de peintures à fresques la chapelle de Sainte-Cécile dans l'église de Saint-Louis des Français, à Rome, composa des tableaux admirables, qui reproduisent les principaux événements de la vie de la sainte : elle distribue son bien aux pauvres ; elle refuse de sacrifier aux idoles ; elle est à genoux avec son mari Valérien, et reçoit des mains d'un ange des couronnes de fleurs ; elle meurt de ses blessures. Enfin le plafond offre aux regards son apothéose.

La toile du même peintre, qui est au Louvre, représente sainte Cécile assise, jouant du violoncelle, devant un ange debout qui porte à deux bras sur la tête un cahier de musique. Elle est évidemment sous l'influence de l'inspiration musicale.

Quant à Raphaël, sa Sainte-Cécile est debout. Elle écoute avec la plus grande attention un concert d'anges placés sur des nuages au-dessus de sa tête. Ravie en extase, elle laisse échapper de ses mains un instrument de musique. A ses côtés on voit saint Jean l'Evangéliste et saint Paul, sainte Madeleine portant un vase de parfums, et saint Augustin revêtu de ses habits épiscopaux. Sur le devant gisent épars un violoncelle, des timbales, un triangle, des cymbales et des tambours de basque. C'est bien la patronne des musiciens que Raphaël a voulu représenter. Elle se voit dans la pinacothèque de Bologne.

Une belle copie de ce magnifique tableau, faite par le Guide, orne la chapelle de Sainte-Cécile de l'église de Saint-Louis des Français.

.·.

En se transportant, toujours à Rome, dans l'église de *Santa Cæcilia in Transtavere*, située dans le quartier qui porte ce nom, sur la rive droite du Tibre, on trouve une autre manifestation de l'hommage rendu à la sainte. Le pape Clément VII avait donné sainte Cécile aux Bénédictines ; le pape Clément VIII fit ouvrir le sarcophage de la jeune martyre, dont le corps intact, dit-on, dessiné par les plis d'une longue robe, se révéla dans une attitude des plus expressives.

Clément VIII confia au sculpteur Etienne Maderne la tâche de représenter sainte Cécile avec son vêtement et sa pose le jour où on l'avait retrouvée. Le sculpteur se mit à l'œuvre ; il pro-

duisit un superbe monument. Son marbre se compose du corps de la sainte porté sur le côté droit; la tête juxtaposée, enveloppée d'un linge qui cache les traits, retombe sur le sol; les jambes sont repliées à demi et serrées, les bras ont une rigidité étrange, les mains sont rapprochées et distendues.

Le tombeau, décoré d'albâtre, de lapis-lazuli, de jaspe, d'agate et de bronze doré, étonne surtout par la statue, qui est certainement un des morceaux les plus remarquables de la sculpture au XVII[e] siècle. Quelle chasteté et quelle délicatesse dans ce beau corps qu'enveloppe un blanc linceul! Un cou meurtri par la hache des bourreaux, une tête admirablement voilée, un mouvement exquis, des contours et des lignes, tels sont les détails de cette œuvre qui émeut au plus haut degré.

Etienne Maderne a conquis l'immortalité en sculptant la statue de sainte Cécile. L'image marmoréenne est légendaire, comme le modèle dont elle retrace les formes inanimées.

. · .

Et maintenant disons ce que deux poëtes, deux poëtes anglais, ont composé en s'inspirant de la patronne des musiciens.

Un matin, raconte Warton, lord Bolingbrocke, étant allé rendre visite au poëte Dryden, le trouva dans une extrême agitation d'esprit, au point qu'il tremblait. Il lui en demanda la cause.

— J'ai été sur pied toute la nuit, répondit le vieux Dryden; mes amis les musiciens m'ont fait promettre de leur donner une ode pour leur fête de sainte Cécile. Le sujet qui se présentait m'a tellement frappé que je n'ai pu le quitter avant de l'avoir tout à fait rempli.

Dryden montra aussitôt à Bolingbrocke l'ode intitulée *Timothée*, ou la *Fête d'Alexandre*, celle de toutes les odes modernes, selon Voltaire, où il règne le plus grand enthousiasme.

Le poëte y décrit un banquet royal pour célébrer la conquête de la Perse par Alexandre. Timothée fait résonner sa lyre, et ses accents mélodieux charment tous les convives...

Mais la divine Cécile paraît, celle qui inventa l'instrument harmonieux, l'orgue dont les soufflets mugissent. Dans son noble enthousiasme, elle recule les étroites limites de l'art, ajoute la majesté aux accords solennels, interroge la nature et s'ouvre des routes inconnuee. Que le vieux Timothée lui cède le prix, ou que tous deux partagent la couronne...

L'illustre compositeur Hændel a mis en musique la *Fête d'Alexandre*. Son génie a éclaté dans cette cantate à quatre voix et orchestre, à laquelle on a eu le tort de donner le nom d'oratorio.

L'ode de Dryden excita plus tard l'émulation de Pope, qui lui aussi voulut rendre hommage à la sainte, pour le jour de sa fête, en 1708. Pope écrivit une ode qui prend place parmi les chefs-d'œuvre de la poésie anglaise et qui se termine ainsi :

« Que les poëtes cessent de célébrer Orphée! sa puissance n'eut jamais rien d'égal à celle de la divine Cécile. Si, par les sons de sa lyre, Orphée a tiré une ombre des enfers, Cécile, par ses accords, élève notre âme jusqu'aux cieux. »

. · .

Chose étrange, rien de bien certain n'établit le martyre de sainte Cécile. Dans ses actes, qui ont peu d'autorité, dit l'abbé Godescard, on lit que sa mort eut lieu sous Alexandre Sévère, vers 230; d'autres la mettent entre les années 176 et 180, sous Marc-Aurèle.

Puis on prétend que ses restes et ceux de ses compagnons, Valérien, Tiburce et Maxime, condamnés à mort, furent enterrés dans une partie du cimetière de Calixte, laquelle prit depuis le nom de Sainte-Cécile.

De légendes en légendes, on arrive au temps où le pape Paschal I[er] eut un songe et apprit de sainte Cécile elle-même que son corps était dans ce cimetière. Au XV[e] siècle, Jean Geoffroi, cardinal-évêque d'Albi, obtint pour son église, placée sous l'invocation de cette sainte, l'os d'un de ses bras et une partie de sa mâchoire. En 1767, le cardinal de Bernis accorda une portion de l'os du bras de la sainte martyre à l'église paroissiale d'Arquigny, au diocèse d'Evreux, église dont elle est aussi la patronne, et qui garde la précieuse relique dans une châsse magnifique.

Nous voudrions avoir des raisons puissantes pour expliquer le choix de sainte Cécile comme patronne des musiciens. Mais ce choix a été fait sur une donnée un peu vague, sur les actes sans authenticité où il est dit que Cécile, lorsqu'elle chantait les louanges du Seigneur, joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale.

. · .

Quoi qu'il en soit, depuis plusieurs siècles, le jour du 22 novembre est une solennité pour la nombreuse compagnie des artistes musiciens. Combien de messes et de morceaux religieux ont été composés expressément pour honorer la mémoire de l'Euterpe chrétienne! Depuis Hændel jusqu'à Gounod, que de compositeurs lui ont dédié quelque ouvrage!

Les patrons des autres corporations ont perdu, ou à peu près, leur antique prestige; mais la patronne des musiciens demeure toujours, poétique figure, sympathique aux plus incrédules, gracieux objet d'un culte universel. Il n'est tel petit groupe d'instrumentistes ou de chanteurs qui ne redise ses louanges, qui n'inscrive son nom au frontispice de ses statuts. Des salles de concert se sont ouvertes sous le vocable de Sainte-Cécile; on a même dansé parfois dans ces sanctuaires nouveaux. Sur les bannières des fanfares et des sociétés chorales, on la voit figurer, munie de divers instruments, car nul ne sait au juste celui dont elle se servait, orgue, cithare, violon ou violoncelle. Qu'importe? C'est la musique que l'on veut honorer en elle; c'est sa charmante protection que l'on recherche.

Dans l'avenir, peut-être représentera-t-on sainte Cécile jouant de la trompette. Nous avons vu quelque part, dans une ville de province, l'enseigne suivante : A SAINTE-CÉCILE, *N. professeur de trompe*. Cela donne une idée de la popularité acquise par la patronne des musiciens, que les peintres ont d'ailleurs pourvue d'une beauté adorable. Il n'en faut pas davantage pour assurer l'influence de sainte Cécile, parmi les artistes, jusqu'à la consommation des siècles.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

Un peu de psychiatrie.

Quand même l'illustre Cabanis n'aurait pas démontré d'une irréfutable façon l'influence des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime, des climats sur la formation et le caractère des idées, sur les affections et les habitudes morales; quand même il n'aurait écrit que le titre général de ses douze Mémoires célèbres sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, cette seule ligne eut ouvert à la science moderne des horizons indéfinis...

L'intime union de l'âme et du corps est, depuis qu'il y a des philosophes, un fait patent, indéniable et qui saute aux yeux. Comment, par quel mystère ces deux substances si différentes sont-elles soudées l'une à l'autre? là est l'obscur; là est le grand *desideratum*, l'*X* peut-être insoluble, le problème complexe dont on peut dire : *Adhuc sub judice lis est.* Mais, en attendant, la connexion du corps et de l'âme, la correspondance de leurs mouvements et leur aptitude à se modifier réciproquement ne font doute pour personne, et l'étude de cette influence mutuelle du principe pensant et du principe étendu est une étude féconde, pleine d'enseignements utiles, non-seulement au point de vue de la théorie, mais au point de vue de la pratique. Elle a eu en hygiène d'excellents résultats; elle a fait progresser la médecine vulgaire, la médecine du corps, en lui adjoignant les lumières d'une sorte de médecine des âmes, décorée du nom bizarre, mais grec, de *psychiâtrie*.

On sait aujourd'hui que certaines affections morales dérivent uniquement des causes physiques et se traitent le mieux du monde par des remèdes pharmaceutiques. Ainsi le *spleen*, la mélancolie, l'humeur noire, la propension au découragement, à la tristesse, aux pensées sombres proviennent parfois d'une simple maladie de foie, d'une banale *hépatite;* et en soignant celle-ci, on détruit la maladie psychique. Dans cet ordre d'idées, il est probable qu'on fera des découvertes plus précieuses encore. Qui sait si l'heure n'est pas proche où l'on démontrera, par des expériences *in anima vili*, que l'amour, lorsqu'il est porté à un degré excessif, ou qu'il dévie du droit chemin, n'est pas engendré par l'affection d'un organe déterminé? Qui sait, alors, si on ne le guérira pas, dans un laps de tant de jours, au moyen d'une ordonnance selon la formule? Certes, il serait divertissant de lire, à la quatrième page des journaux, cette annonce :

SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT

Pilules de X....

Contre l'amour-passion.

3 fr. le flacon.

Ou celle-ci :

PLUS DE FEMMES ADULTÈRES!

SIROP DU DOCTEUR K. Z.

« combat utilement les idées romanesques, la rêverie, le sentimentalisme; détruit l'effet des sonnets les plus ardents, des plus incandescentes ballades; tue la notion de l'Idéal, et ancre celle du Devoir dans les cervelles les plus frivoles. »

Quel beau jour pour les hommes graves!

Sans aller si loin, on sait au moins que certaines dispositions de la pensée indiquent un être morbide. Par exemple l'*esprit*, — non pas l'esprit élevé, l'ingéniosité, la finesse, — mais l'*esprit de mots*, l'abus des pointes, des calembours, trahit cet état particulier du système nerveux qu'on appelle le *nervosisme*. Ce genre d'esprit, en effet, comme on peut le constater aisément, est le propre des petits journalistes, des boulevardiers, des soupeurs, des gens de théâtre, de tous ceux enfin qui mènent une vie agitée, tumultueuse et médiocrement ordonnée, dont les nerfs sont tendus et surexcités sans relâche. Au contraire, les gens

calmes, les bourgeois, les femmes de foyer, n'ont pas cet esprit-là; ils ne jouent pas sur les mots, parce que chaque mot pour eux signifie seulement ce qu'il doit signifier, et n'éveille pas d'autre idée; tandis que pour les viveurs et les artistes le mot sonne de travers, si l'on peut ainsi s'exprimer, et évoque d'autres mots qui n'ont avec lui qu'une similitude de son; de là résultent ces rapprochements d'idées baroques qui constituent le genre d'esprit en question. C'est pourquoi cet esprit dénote dans le système nerveux un dérèglement qui réclame impérieusement des soins.

Lors donc qu'un homme s'aperçoit qu'il a trop d'esprit, il doit se hâter de suivre un traitement propre à calmer sa névrosthénie, de prendre des bains émollients, des douches, de faire de l'exercice.

Cette idée, à l'heure actuelle, est partagée par tous les savants; le *vulgum pecus* n'en est pas encore absolument imbu; mais quand elle aura pénétré dans les masses, pour ma part, si mes moyens me le permettent, j'ouvrirai un établissement d'hydrothérapie, avec la certitude d'encaisser des recettes vraiment pharamineuses.

Car tout le monde se croit excessivement spirituel...

Et, par conséquent, tout le monde se croira malade.

LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

La matinée littéraire et musicale donnée hier au théatre national de l'Odéon au bénéfice de la Caisse des écoles et asiles du 5e arrondissement, a été très brillante. On a joué une pièce en un acte, la *Belle Sainara*, où M. E. d'Hervilly a mis toute sa verve humoristique. Les artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique, du Palais Royal, qui ont concouru à la fête, ont recueilli les applaudissements qui les accompagnent partout où ils se présentent. L'affluence était énorme.

La recette a dépassé 10,000 fr.

La quête faite pendant la représentation a produit 1,500 fr.

La *véritable première* de la *Belle Sainara* aura lieu très prochainement.

— Dimanche prochain, le *Désert*, de Félicien David, sera exécuté simultanément au Concert populaire et au Concert du Châtelet.

Au Concert du Châtelet, c'est M. Bosquin, qui chantera les soli; Mlle Rousseil déclamera les strophes. — Au Cirque, le ténor Stéphane et le comédien Laroche auront même mission.

— A l'Opéra-Comique M. Carvalho vient de faire de nouveaux engagements.

Il a signé pour l'année prochaine avec M. Morlet, baryton, et M. Dauphin, basse, deux artistes qui, cette saison, sont engagés au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

Mlle Marie Perrier, une ancienne pensionnaire des Bouffes qui, après avoir chanté en Russie, revint prendre, à la suite de Mme Peschard, le rôle d'Eurydice dans l'*Orphée aux Enfers* de la Gaîté, vient également d'être engagée à l'Opéra-Comique. Elle y tiendra l'emploi de dugazon.

— Au même théâtre, le baryton Boyer va débuter prochainement dans la *Fête au village voisin*, de Boïeldieu. Plus tard, il reprendra le rôle de *Maître Pathelin*, créé par Couderc, dans l'opéra-comique de M. Bazin.

— M. Pierre Elzéar vient de lire aux artistes de l'Odéon une comédie en un acte et en vers, destinée à passer le 21 de ce mois, jour de l'anniversaire de Racine.

Titre : *Racine sifflé*.

Voici la distribution exacte de cette pièce :

Racine	MM. Grandier
Visé	Porel
Champmêlé	Montbars
Le marquis de Fénestrange	Valbel
Marie	Mmes Volsy
Marguerite	Crosnier

Cet acte en vers sera accompagné de la reprise d'*Athalie*, de Racine.

— Au Vaudeville, mercredi prochain, première représentation de *Nos Alliés*, comédie en trois actes, de M. Paul Moreau, jouée par Dieudonné, Boisselot, Georges; Mmes Réjane, Génat et Leconte.

Première représentation de : le *Passé*, comédie en un acte, jouée par MM. René Didier (début), Georges; Mmes Alexis et Réjane.

— Mlle Barthet, la sympathique actrice du Vaudeville, qui vient d'être gravement malade, est aujourd'hui en convalescence.

— On se rappelle qu'un concours fut ouvert pour les plans et les devis de la nouvelle salle du Grand Théâtre de Rouen. Les prix viennent d'être décernés, au nombre de cinq, dans l'ordre suivant :

1er prix (5 000 fr.) M. Albert Thomas.
2e — (3.000 fr.) MM. Ninot et Oudinet.
3e — (1,000 fr.) M. Louis Rogniat.
4e — (1,000 fr.) MM. E. Misard et E Delaire.
5e — (1,000 fr.) MM. J. Lambing et A. Lequeux.

Voyez 8e page : Le BEAU SOLIGNAC.

Depuis que l'on cherche l'économie et le confortable, l'industrie a rarement offert un progrès aussi sensible que celui réalisé par la nappe de ménage. Cette belle invention, due à un Français, est depuis longtemps utilisée par l'Angleterre et les Etats-Unis, qui ont su avant nous en doter tous leurs établissements d'instruction, communautés, restaurants et les maisons les plus modestes.

—

Beaucoup de personnes que leurs occupations retiennent toute la journée hors de chez elles ne peuvent se soigner lorsqu'elles sont atteintes de rhumes, bronchites, catarrhes ou autres affections des bronches ou des poumons.

Rien de plus facile maintenant avec les *capsules de goudron de Guyot* qui remplacent les tisanes, sirops, loochs et pâtes pectorales. Il suffit de prendre deux de ces capsules au moment de chaque repas. Le flacon, du prix de 2 fr. 50, contenant 60 capsules, ce traitement si efficace ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour, et dispense de toute autre médication. Pour éviter les nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature *Guyot* imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine et dans la plupart des pharmacies.

—

L'anti-névralgique russe, l'Anisine-Marc, dont l'innocuité parfaite est garantie, fait disparaître en 25 secondes les névralgies, migraines et maux de dents. Chaque boîte contient un pinceau ainsi que le mode d'emploi. Prix 5 fr., et par la poste franco 5 fr. 50 (mandat ou timbre). S'adresser 22, rue Le Peletier, Paris.

Voyez à la 8e page : PAUL et VIRGINIE.

Comme les années précédentes, c'est VALENTINO qui aura le privilège d'inaugurer le Carnaval : donc samedi prochain, 9 décembre, premier Grand Bal masqué, paré et travesti. Tous les soirs le dompteur Delmonico.

—

FRASCATI : La saison des BALS MASQUÉS est commencée depuis le samedi 9 décembre. C'est dans cet établissement sans rival que se donnera rendez-vous la meilleure société du Paris qui s'amuse.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*. — Sommaire de la 831e livraison (9 décembre 1876). — TEXTE : L'Odyssée du *Tegetthoff* et les découvertes des lieutenants Payer et Weyprecht aux 80°-83° de latitude nord, 1872-1874. Relation inédite. — Douze DESSINS de E. Riou, O. de Penne et J. Moynet.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom.)

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Roussell. — Got. — Agar. — Marie Sasse. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Judic. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosina Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Ragon. — Jos. Linnset. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Deschauzax. — Mme Pozzani. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Baudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Revel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — B. Pas à J. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Monnet. — Sonora Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwanoeck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Moren. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clémente Just. — Mlle Lindu — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valerie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Larochea Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit

Paris	un an,	14 *fr.*;	six mois,	7 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*;	—	8 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*;	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

N'achetez plus de linge de table, servez-vous de la

LA NAPPE DE MÉNAGE

Damassée, encadrée, toujours blanche sans lavage

1 mètre carré	10 francs	
1 — 40	12	»
1 — 60	16	»
1 — 80	22	»

Adresser le montant de la commande, en un mandat poste, au Directeur du Comptoir Économique 42, rue de l'Échiquier, Paris.

E BEAU SOLIGNAC GRAND ROMAN PAR Jules CLARETIE **10** CENTIMES LE N dans les FEUILLETONS IL

13e Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur des

TIRAGES FINANCIERS

104, rue de Richelieu, à Paris

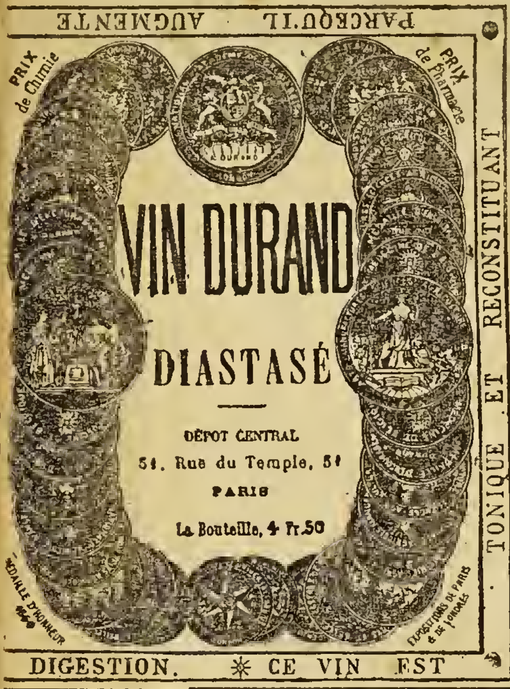
PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient ous les renseignements nécessaires aux apitalistes et aux rentiers.

RIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN

dounant droit à la Prime gratuite.

Envoyer mandat ou timbres-poste.



on : 5 fr. **PEAU DU VISAGE** Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

CANDES Bd St-Denis, 26

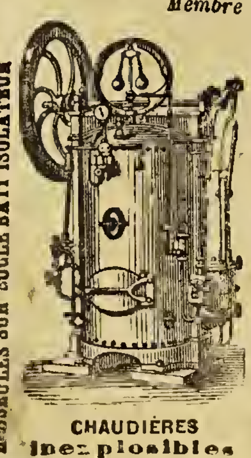
MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Médaille de Progrès à Vienne 1873

Membre du Jury 1875



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner ; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité par...e, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles *Nettoyage facile* ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DETAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS.*

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

A LA

PLACE CLICHY

NOUVEAUTÉS

97, 99, 101, rue d'Amsterdam, rue Saint-Pétersbourg, 60, 62, 64

LUNDI PROCHAIN

EXPOSITION GÉNÉRALE

DE

Jouets

ET GRANDE MISE EN VENTE

D'OBJETS POUR ÉTRENNES ET SOLDES DE FIN DE SAISON

L'occasion du jour de l'an, les magasins resteront ouverts du Dimanche 17 décembre au 14 janvier inclus.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

10 centimes la livraison. — 50 centimes la série

BELLE ÉDITION ILLUSTRÉE DE

PAUL & VIRGINIE

par **Bernardin de SAINT-PIERRE**

Jamais ce grand chef-d'œuvre n'a été aussi bien illustré

10e Année

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

NOUVEAU TRAITE

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Fac membre de Société*

Guérison radicale des maladies co écoulements récents ou anciens, ulcèr

Ce traitement, par suite d'expérie ratives faites tout récemment, est rec efficace et le plus prompt. — *Consu tuites de midi à sept heures et par corr* Paris. **rue des Halles. 5.** près la Tour.

Nouvelle Encre. J. G

n'oxydant pas les Plumes, n'épaiss

MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous le

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczema** mangeaisons. Spécialité du *Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par

AU PETIT

SAINT-THOMA

LUNDI PROCHAIN

MISE EN VENTE

des **SOLDES** et **OCCASIONS** de fin de Saison et artic

ÉTRENNES

Ouverture d'une nouvelle galerie destinée aux

JOUETS D'ENFANTS

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECI

Par la délicieuse Farine de San

REVALESCIERE DU BAR

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER BILE ET SANG LES PLUS MALADES. 30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA

Depuis treute ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nause vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, ét étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ce compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cu pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants el rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous l de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses dormir, ayant toujours le creux d gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthm* fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* 9 ans. C'était terrible, et des médeci avaient déclaré qu'il n'y avait pas guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — L *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THEATRE

DRAME — OPÉRA-COMIQUE — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIÉBERT.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

PAUL BARNOLT

Rôle de Prosper *(Le Cerisier)*.

Yves & Barret Sc. — G. Bouvy del.

4e ANNÉE N° 183

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 21 au 27 Décembre 1876.

PARIS : 30 cent. DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

—

CLXXXVIII

—

BARNOLT

Paul Fleuret (*Barnolt*, au théâtre), est né à Paris en 1844. Ses premières études furent dirigées vers l'architecture, un art dans lequel son frère aîné, M. Adrien Fleuret, a su se faire un nom très estimé. Mais il avait pour la musique un goût tout particulier. Doué d'une agréable voix de tenorino, il aimait à soupirer les romances d'opéra-comique; et, soit à la Tour-d'Auvergne, soit dans les goguettes et concerts populaires, ou dans les orphéons dont il fut lauréat, il savait se faire applaudir.

Entendu, un soir [dans une réunion d'artistes organisée chez le sculpteur Ludovic Durand par deux professeurs du Conservatoire, il fut présenté à Auber. La façon dont il chanta devant lui l'air du Sommeil de la *Muette*, lui valut son entrée dans le temple de la rue Bergère, classe de Charles Bataille, et le dispensa du service militaire, car à ce moment, il était soldat.

Le célèbre artiste cherchant à étendre la voix du petit ténor lui donnait à étudier principalement des airs de basse, afin de lui créer au moins des notes de médium. Cette méthode réalisa parfaitement les intentions du professeur qui obtint un organe meilleur et plus homogène, mais l'élève s'en trouva complétement dérouté et lorsqu'il concourut l'année suivante pour l'internat, il fut énergiquement *black-boulé*.

Barnolt se trouvant alors à la porte du Conservatoire, dut reprendre le fusil. Il entra au 15e bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Strasbourg.

Là, comme on le pense bien, il chanta plus que jamais. Au régiment, celui qui possède une jolie voix et un peu de talent est bien vite un *phénix*. A la manœuvre, à la chambrée, en pleine corvée, Barnolt soupirait des romances et enlevait des chansonnettes, si bien qu'il devint le boute-en-train du bataillon. Travailleur, intelligent et plein de tact, il sut se faire apprécier du commandant, qui après l'avoir produit dans les soirées et fêtes de la ville, le fit chanter incognito au théâtre, et finit par le renvoyer dans ses foyers avec un congé illimité.

Rentré à Paris avec ses galons, sa voix et son *médium*, Barnolt songea de suite au théâtre et débuta aux Folies-Marigny (alors théâtre des Champs-Elysées). Il avait là pour camarade le joyeux Daubray et la piquante Céline Chaumont. Il y joua successivement l'opérette et le vaudeville, s'y fit applaudir, notamment dans *la Cigale et la Fourmi*, *Eureka*, *la Devinette*, *les Trois Normandes* et autres folies légères.

Engagé en 1866 au théâtre des Fantaisies-Parisiennes (devenu en novembre 1869 l'Athénée), il y resta quatre ans et y trouva définitivement l'emploi qu'il était apte à tenir. Jouant dans les opérettes-bouffes des jeunes auteurs contemporains et aussi dans les opéras-comiques de l'ancien répertoire, il adopta bientôt les rôles de *trial* parfaitement en rapport avec la nature de sa voix et de son talent.

Après deux créations successives: Truffarello, dans *Sacripant*, et Pedrillo, dans le *Baron de Groschaminet*, deux petites pièces en un acte de Duprato, jouées le même soir, 24 septembre 1866, Barnolt joua et créa successivement à ce théâtre:

Dans le répertoire des jeunes auteurs modernes:

La *Revanche de Fortunia* (de Robillard); l'*Omelette à la Follembuche*, les *Légendes de Gavarni*, l'*Amour mannequin*, de Galyot (création), *Don Baldassari*, création (de Mortarieux), les *Soufflets* (de Melesville père et fils), *Freluchette* (de Montaubry), *Le 66* (d'Offenbach), *Un drame en 1779* (d'Hervé), création, *Gervaise* (de Frédéric Barbier), *Avant la noce* (de Jonas), les *Masques* (de Carlo Pedrotti), création, la *Fête de Piedrigotta* (de Ricci), les *Deux Billets* (de Poise).

Mais c'est surtout avec les rôles suivants, qu'il reprit dans le répertoire classique, qu'il agrandit son talent et finit par mériter son admission sur la scène de l'Opéra-Comique, à savoir:

Benedetto, du *Maître de Chapelle* de Paër; — L'Olive des *Rosières*, d'Hérold; — Blaise du *Sorcier*, de Philidor; — Blaise de l'*Arbre enchanté*, de Gluck; — Bertrand du *Déserteur*, de Monsigny; — Bastien du *Farfadet* d'Adam; — Flandrinos du *Muletier*, d'Hérold; — L'Eveillé du *Barbier de Séville*, de Paesiello; — Valentin de *Gilles ravisseur*, d'Albert Grisar; — Dasnières du *Sourd ou l'Auberge pleine* d'Adam; — Bertrand des *Rendez-vous bourgeois*, de Nicolo; etc.

On voit, par cette nomenclature, que Barnolt avait interprété un peu tous les styles et se trouvait bien en mesure de tenir l'emploi des *trial* sur une grande scène. Aussi, en juin 1870, deux engagements lui furent-ils offerts presque en même temps, l'un aux Bouffes-Parisiens et l'autre à l'Opéra-Comique. Il avait déjà signé avec Jules Noriac quand M. de Leuven s'adressa à lui, et bien que le premier contrat fût fait à un taux bien plus élevé, en véritable artiste, il prit le second, qui lui créait une situation moralement supérieure. Il s'en expliqua simplement avec Jules Noriac qui eut la générosité d'annuler l'engagement, le prévenant même que s'il ne signait pas avec l'Opéra-Comique, il restait toujours libre de conclure avec les Bouffes. Mais M. de Leuven s'empressa de recevoir le jeune artiste d'autant que la succession de Ste-Foy laissée alors à M. Lignel, artiste un peu épais, avait grand besoin d'être recueillie.

Barnolt fit donc dès lors partie de la troupe de l'Opéra-Comique et n'en est point sorti depuis.

Il débuta à la salle Favart le 23 août 1870 dans le rôle de Dandolo, de *Zampa*. La tentative était périlleuse; Ste-Foy était, on le sait, la perfection même, dans ce personnage auquel il avait donné un cachet merveilleux. Barnolt, sans atteindre aux effets comiques irrésistibles de son devancier, fit preuve de beaucoup de vivacité et d'intelligence et fut fort bien reçu du public ordinaire de ce théâtre.

La guerre étant survenue quelques semaines après, l'Opéra-Comique ferma pour ne rouvrir que le 8 juillet 1871 avec le *Domino noir*, ayant pour lendemains cette même pièce de *Zampa*.

Seulement un an après son entrée, soit en août 1871, Barnolt fit son second début dans Bertrand, des *Rendez-vous Bourgeois*, et son troisième dans la *Cruche cassée*, d'Emile Pessard; puis il joua depuis:

Entr'autres reprises, Simplet, du *Mariage extravagant*, de Gautier; Benedetto, du *Maître de chapelle;* lord Kokbourg, de *Fra Diavolo;* Frédéric, de *Mignon;* Dickson, de la *Dame blanche;* Bazile, des *Noces de Figaro;* Lucas, du *Médecin malgré lui;* Thibault, des *Dragons de Villars;* le paysan, de *Richard-Cœur-de-Lion;* Alibajou, du *Caïd;* Blaise, du *Nouveau Seigneur*, etc.

Comme créations: Le 24 mai 1873, le *Roi l'a dit*, de Delibes, rôle de Pacome; le 15 mai 1874, le *Cerisier*, de Duprato, rôle de Prosper; le 3 mars 1875, *Carmen*, de Bizet, rôle de Remendado; mai 1875, *Don Mucarade*, de Boulanger, rôle de Luc; enfin, *Piccolino*, de Guiraud, rôle de Comète.

Barnolt a fait preuve dans l'interprétation de ses nombreux ouvrages, de beaucoup d'esprit et de souplesse. Son jeu naïf et naturel, sa physionomie ouverte, le timbre original de sa voix, l'ont justement fait apprécier. Aussi fait-il désormais partie du personnel ordinaire de l'Opéra-Comique; il est bien de la maison, et c'est à lui que reviendra un jour l'héritage de Ste-Foy, lorsque son talent aura acquis cette autorité que le temps seul consacre. Tel est bien d'ailleurs l'avis du nouveau directeur de l'Opéra-Comique, qui s'y entend dans ces matières, car l'engagement de Barnolt est, si je ne me trompe, le premier qu'il ait renouvelé lorsqu'il a pris les rênes de la salle Favart.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de :

MARGUERITE DONVÉ

(des théâtres des Variétés et des Bouffes-Parisiens)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Mlle Daram dans *Guillaume Tell.*

Samedi Mlle Daram a pris, pour la première fois, possession du rôle de Mathilde, dans *Guillaume Tell*. La jeune et charmante artiste a complétement réussi dans cette tâche difficile. Elle a, notamment, chanté l'air : *Sombres forêts* avec une voix chaude et pénétrante et une délicatesse de style vraiment adorable ; aussi a-t-elle été très-applaudie. Dans le duo, Villaret, décidément fatigué, ne l'a point suffisamment soutenue.

L'ensemble de la représentation a néanmoins été remarquable. L'orchestre et les chœurs ont admirablement marché. L'ouverture a été détaillée et enlevée avec une verve entraînante. Les ballets sont réglés avec un goût irréprochable, et Mlle Righetti, dont la légèreté et la grâce sont exquises, a su se faire une place à part à côté de ces charmantes danseuses : Mlles Parent, Mérante, Sanlaville, etc....

Nous avons admiré à nouveau et sans réserves les magnifiques décors des premier, troisième et quatrième actes. Cela est vraiment digne de l'Opéra français.

VAUDEVILLE

Première représentation de : *Le Passé*, comédie en 1 acte, de Mme P. Thys. — Reprise de : *Nos Alliées*, comédie en 3 actes de M. Paul Moreau.

Jetons un voile discret sur le *Passé*, une erreur d'une femme de talent, puisqu'elle a eu le bon esprit de retirer sa pièce, et disons seulement un mot de la reprise de nos *Alliées*.

Cette charmante comédie, jouée pour la première fois au Gymnase en 1863, obtint alors un véritable succès. Dieudonné et Mlle Delaporte, qui en créèrent les principaux rôles, l'emportèrent avec eux à Saint-Pétersbourg et en firent là-bas un de leurs triomphes.

C'est donc pour mettre en relief les qualités de son pensionnaire, que le Vaudeville a repris la comédie de M. Paul Moreau. Il a bien fait, car Dieudonné s'y montre véritablement un charmant artiste, plein de verve et d'esprit, et la pièce est toujours agréable.

Mlle Rejane, qui succède à Mlle Delaporte, a de la finesse et de la vivacité; on lui voudrait un peu plus de distinction. Comme la créatrice du rôle, Mlle Rejane a de la malice et de la grâce; mais chez elle la première de ces qualités est trop dominante. Les autres artistes sont bien ordinaires ; M. Georges, principalement, n'a pas les allures de son personnage.

Au résumé, spectacle de *passage*, en attendant un nouveau grand succès.

LA SOURICIÈRE

Le comte et la comtesse de Folkemard sont présentement dans leurs terres du Bourbonnais... Quand on va de la Palisse au Donjon, on aperçoit sur la gauche, à deux portées de fusil, leur château en briques rouges, style Louis XIII...

Vous les connaissez certainement l'un et l'autre? Le comte, petit, fluet, maigre et sec, bien qu'ayant passé la cinquantaine, est actif, remuant, grand chasseur. Beaucoup de distinction dans toute sa petite personne. C'est un homme dont on dit tout d'abord : « *Il a dû être fort bien cet homme-là!* » et dont, après une attention plus soutenue, on ajoute : « *Mais il est encore fort bien !* »

La comtesse, brune, au teint mat, avec de grands yeux bleu clair, est renommée dans les salons officiels pour sa beauté. Quand elle se montre dans sa loge, aux Italiens, les murmures flatteurs de toute l'assistance lui *font une entrée* comme à l'artiste en renom.

Aime-t-elle son mari ?... Qui peut savoir ?...

Mais, chose singulière, étrange, anormale, malgré la différence d'âge — la comtesse n'a pas trente ans ! — elle est jalouse !...

Lui, pas du tout !...

Oh! mais jalouse... d'une jalousie sans point de comparaison possible. Le tigre du Bengale est dépassé...

Par exemple, un jour de l'année dernière, la comtesse remarqua le dimanche, à l'église du village, de fort belles jeunes filles campagnardes des environs, dont la vive fraîcheur parut faire impression sur le comte.

On ne va plus à l'église du village depuis ce jour-là.

Au château, on ne reçoit personne. Quelques célibataires à peine... Et puis, c'est une surveillance inquiète de tous les instants!

Les gardes ont reçu le mot et font leur rapport à Mme la comtesse sur les faits et gestes de M. le comte à travers champs et bois...

Enfin, dirai-je tout?... dame ! c'est un peu le devoir du chroniqueur qui a le respect de sa profession.. Eh bien ! la comtesse *fait des scènes ;* mais, là, de vraies scènes, comme dans le premier ménage bourgeois venu.

La jalousie de la comtesse est bien connue de tous. Quelques-uns en rient ; d'autres tâchent de l'exploiter. Vrais ou faux, elle paie largement tous les rapports qu'on lui fait.

Un matin, il y a de cela quinze jours à peine, un gros paysan niais et lourdaud du village se présente au château et demande à parler à Mme la comtesse. On l'introduit.

— Faites excuse, dit-il en tordant son bonnet de laine de ses doigts noueux, c'est moi Jean-Claude! Je viens pour la chose en question... Si madame la comtesse veut pincer M. le comte, je puis lui en fournir les moyens, oui dà !

La comtesse bondit sur sa chaise longue.

— Vous ?

— Moi-même ! Au retour de la chasse, tous les soirs, à la nuit tombante, M. le comte s'arrête une heure, une heure et demie, dans une maison du village, à deux pas d'ici... De ma fenêtre, — je demeure en face et la ruelle n'est pas large, — on voit *tout!...*

— Et... que voit-on ?

— Dame!... on voit M. le comte avec une... dame toute jeunette et bien gentille, ma fine!

Et le paysan accompagna ses révélations d'un gros rire béat.

— C'est bien ! fit la comtesse toute tremblante d'émotion, d'indignation et de colère ; c'est bien ! j'irai ce soir chez vous.

Le soir, elle alla chez Jean-Claude.

Jean-Claude la fit monter dans une chambre du premier étage, où, malgré l'obscurité, elle aperçut vaguement, près de la fenêtre, la silhouette d'un inconnu, qui poliment se leva à son approche et s'inclina devant elle.

— C'est ici, fit le paysan; asseyez-vous là près de monsieur. La fenêtre est étroite; mais, en vous serrant un peu, vous y verrez tout de même. Je n'allume pas la lampe, pour ne pas effaroucher nos deux amoureux, quand ils viendront là-bas.

Le monsieur ne disait toujours mot. De temps en temps, il passait un mouchoir sur ses yeux.

— Est-ce que ce monsieur va rester là ? demanda la comtesse à Jean-Claude.

— Eh oui! comprenez donc... ce monsieur est précisément le mari de la dame que M. le comte... Vous m'entendez bien.

Et Jean-Claude riait...

— Ah! monsieur, s'écria la comtesse en s'adressant à l'inconnu, que vient-on de m'apprendre ?

— Hélas ! madame.....

Et le pauvre diable se mit à sangloter. Jean-Claude les laissa. La comtesse s'assit, muette, ne sachant trop que dire...

— Je l'aimais tant !... je l'aimais tant !... hurlait l'infortuné.

Devant cette douleur profonde, immense, la comtesse oubliait presque la sienne. Elle tâcha par quelques bonnes paroles de l'apaiser.

— Voyez, moi, disait-elle, je suis calme...

— Ah! madame la comtesse, c'est que le calme vous est facile !... c'est que vous ne l'aimez pas, votre mari, comme j'aime ma femme ! Si vous saviez ! mon Dieu ! Elle est si belle !... il n'y en a pas de plus belle au monde !...

Si l'obscurité n'eût pas été si complète, et si l'inconnu eût pu *voir* à travers les larmes qui coulaient à flots de ses yeux, il eût aperçu, se dessinant au coin des lèvres de la comtesse, un sourire de fierté dédaigneuse qui semblait dire : « En cherchant bien, je gage, moi, qu'on trouverait ! »

— D'abord elle est blonde, continua-t-il, et il n'y a au monde que les blondes !

— Cette fenêtre ne s'éclairera donc pas ! s'écria d'un ton dépité la comtesse, qui était brune.

Loquace comme tous les gens qui ont un cha-

rin violent à épancher, le jeune homme, — il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, — se mit à détailler toutes les perfections de sa femme. Une taille!... des yeux !... des pieds ! des mains!... « comme les vôtres! » fit-il en saisissant une des mains de la comtesse qui, par coquetterie, se laissa faire.

Il raconta l'histoire de leur amour et de leur mariage. Tout un roman!... Il avait enlevé Louise à sa famille!... Comme elle l'aimait alors! On avait voulu les séparer... tous les deux, ils avaient failli en mourir... Il y a deux jours, il était encore le plus heureux des hommes... et maintenant!...

— Qui vous a donné l'éveil? demanda la comtesse.

— Jean-Claude, un excellent homme, qui m'est tout dévoué.

— Vous habitez... près d'ici ?

— La petite maison que l'on voit de l'autre côté du village, au pied de la colline..., avec des contrevents verts...

— Je sais...

— Un nid, madame la comtesse, un nid que je m'étais plu à embellir pour elle! Nous ne sortions guère ; autant dire que nous ne sortions pas. Comment le malheur s'est-il abattu sur ma tête? Je suis encore à me le demander ? Louise ne me quittait jamais. Où M. le comte a-t-il pu la voir, lui parler, l'entretenir?... Affreux problème!... mystère abominable!...

— Voisins comme nous le sommes, il est étrange que nous ne nous soyons jamais rencontrés!

— Oh! mais je vous ai vue bien souvent, madame la comtesse, passer à cheval dans le chemin creux, sous mes fenêtres! Les persiennes closes me permettaient de voir sans être vu...

La fenêtre en face ne s'éclairait toujours pas.

Il y avait dans le dialogue que nous venons d'essayer de reproduire de longs intervalles de silence, durant lesquels, émotion ou colère, la comtesse ne pouvait s'empêcher de frissonner.

A la fin, elle se leva brusquement.

— Il se fait tard, dit-elle, les coupables ne viendront pas aujourd'hui... Partons ; mais je reviendrai demain, ajouta-t-elle avec force. Je reviendrai jusqu'à ce que... et malheur!

— Aussi, moi, je reviendrai demain! répéta l'inconnu d'une voix sombre et chargée de menaces.

Ils prirent congé l'un de l'autre.

La comtesse rentra au château toute rêveuse, et, il faut bien le dire, plus préoccupée de la situation de ce jeune homme que de la sienne propre. Cette douleur si vraie, si sincère, l'avait positivement touchée.

Etait-il bien de sa personne? Autant que l'obscurité lui avait permis d'en juger, il était plutôt bien que mal. Mais, à coup sûr, c'était un homme bien élevé, d'un esprit cultivé, d'un cœur tendre et de sentiments délicats.

Le comte était de retour de la chasse. Rentré depuis quelques instants, il se chauffait devant la cheminée haute. Il était content de sa journée. Jamais il n'avait vu tant de gibier, et jamais non plus il n'avait fait preuve de plus d'adresse. Ses victimes étaient là sur une table, étendues, et il les montrait à la comtesse avec une joie d'enfant.

— J'étais sortie, fit-elle, pour aller à votre rencontre.

— Et vous ne m'avez pas trouvé, en effet. Je n'ai pas suivi ma route habituelle... J'ai passé par le chemin creux, vous savez... près de cette petite maisonnette aux contrevents verts, qu'on voit là-bas au pied de la colline.

— Ah! la petite maisonnette... Je sais... je sais !

La comtesse faillit éclater. Elle se contint pourtant, et se borna tout le soir à observer le comte. Ah ! il faut croire que le comte jouait bien son jeu, car de toute la soirée sa jalousie éveillée ne put surprendre le plus petit indice...

— Quelle habileté de dissimulation, pensait-elle.

Puis, toute la nuit, son esprit se reporta sur ce pauvre jeune homme, si malheureux, si aimant.

Le lendemain, comme le comte, fatigué de sa grande course à travers champs de la veille, hésitait à partir en chasse, ce fut la comtesse qui l'y poussa.

— Fatigue salutaire, lui dit-elle, vous ne vous portez jamais mieux qu'en cette saison d'automne... Que ferez-vous ici ?

Le comte céda et se mit en campagne.

Combien fut longue la journée à l'impatience de la comtesse!... Sa cervelle en ébullition enfanta mille et mille hypothèses... Le comte ne s'était fait tirer l'oreille que pour éloigner les soupçons!... il avait cédé bien vite!... Que sais-je ?...

A la tombée du jour, elle courut haletante à la chaumière de Jean-Claude.

Le jeune homme était à son poste.

Elle lui tendit la main. Son cœur battait avec une violence...

— Eh bien! êtes-vous remis un peu? demanda-t-elle.

— J'en mourrai! fit le jeune homme.

— Mais non ! mais non !... voyons, vous êtes un enfant! il ne faut pas exagérer les choses!... Comment avez-vous trouvé votre femme hier au soir?

— Comme toujours, charmante, l'œil clair et plein de loyauté...

— Avez-vous fait quelque allusion à... la chose ?

— Je m'en suis bien gardé!... Crainte de lui donner l'éveil... je veux la surprendre... je veux la punir... puis... pour ce qui me concerne... j'ai assez de la vie... un grain de poudre, un grain de plomb ?...

Il eut un geste sinistre...

— Vous me faites peur! monsieur...

— Ah! madame la comtesse, ajouta-t-il avec une expression amère, vous vous croyez jalouse!... non, non! vous ne savez pas aimer!

Comme la veille, ils étaient dans l'obscurité, assis près de la fenêtre, l'un contre l'autre ; comme la veille, leurs genoux se touchaient.

— Ne craignez pas de me gêner, dit-elle, rapprochez-vous, si bon vous semble!

Ils se serrèrent encore.

— Voyez si cette maudite fenêtre s'illuminera!...

La comtesse avait à peine achevé ces mots, qu'une lueur parut à la fenêtre désignée. Dans un mouvement instinctif qu'ils eurent, la tête du jeune homme heurta la tête de la comtesse... Tempe contre tempe...

Doucement il s'appuya. La comtesse ne se retira pas.

Les boucles de leur chevelure s'entremêlaient. Situation pleine de périls. Qu'allait-il se passer là-bas?... Anxieux, ils attendaient...

Une vieille femme parut la lampe à la main, on la voyait fort distinctement, et fort distinctement aussi on voyait tout dans la chambre...

Quelques escabeaux de bois, un lit dans le fond avec rideaux de serge grossière ; un buffet...

La vieille femme tourna, retourna quelques instants... puis elle ouvrit un tiroir... en sortit une demi-douzaine d'assiettes, et disparut avec la lumière...

— Fatalité! s'écria le jeune homme, ce n'est point encore ça!...

Son bras gauche, cependant d'abord négligemment posé sur le dossier de la chaise de la comtesse, avait fini par lui entourer la taille, et la comtesse, toute occupée au spectacle de la vieille, n'avait pas bougé...

— Comme votre cœur bat! fit le jeune homme en appuyant la main là où les pulsations du cœur se trahissaient, vous êtes plus émue que vous ne voulez dire!

La comtesse ne répondit pas.

Le jeune homme lui saisit la main.

— Votre main tremble!...

Et tout cela murmuré près de l'oreille, à voix basse!... Comme ils sont bien plus brûlants les mots qu'on dit ainsi tout bas!

Haletants, respirant à peine, la comtesse laissa tomber sa jolie tête sur la poitrine du jeune homme...

Y avait-il un autre dénouement possible?... Non! cela devait finir par là... « On ne joue pas avec le feu, » dit le proverbe. On joue bien moins avec l'obscurité!. . . . .

. . . .

— Si encore nous les avions surpris! disait quelques instants après la comtesse, en faisant à son... partner un collier de ses deux bras!...

— Aurais-tu des remords?

— Peuh!... fit-elle.

Puis elle ajouta d'une voix adorablement câline :

— Quelle terrible chose que la jalousie!... Vous savez que je vais être jalouse de votre femme, maintenant...

— De ma femme!... rassures-toi, ange aimé!...

— Cependant...

— Je ne suis pas marié!...

La comtesse se redressa comme poussée par un ressort...

— Pas marié!... s'écria-t-elle avec un accent d'épouvante, vous n'êtes pas marié!... mais alors...

Il y eut un moment de silence...

— Eh bien, oui, reprit le jeune homme, je vous ai trompée!... Je vous aimais, je vous aime comme un fou, et pour arriver à mes fins... je... regretterais-tu ?..

— Non, mon ami, non... je voulais dire... Mais alors pourquoi ne pas venir directement au château? je te présenterai à M. le comte...

GABRIEL GUILLEMOT.

INDISCRÉTION

—

A UNE JEUNE FEMME

—

Vous qui paraissez à l'amour rebelle,
Sur le sable fin d'un jardin discret
N'avez-vous jamais du bout de l'ombrelle,
Ecrit en rêvant un nom, un secret?...

Le hasard, dit-on, n'a point de mystère,
Surtout dans les bois tout peuplés d'échos,
Ce nom, je l'ai lu... Je saurai me taire
Pour vous éviter de mauvais propos.

Sur le sable fin une folle brise
Aurait effacé cet aveu du cœur...
La part du zéphyr, c'est moi qui l'ai prise,
Et seul je connais votre heureux vainqueur.

Mais sur tout cela ma bouche est muette...
Vous seule à présent savez mon secret.
Et quand je vous vois pour tous si coquette,
Je fais l'ingénu... car je suis discret.

G. B.

L'AMOUR QUI TUE

Lorsqu'on apprit, dans le monde des lettres et des arts, que M. et Mme de Garl s'étaient séparés, ce ne fut pour personne une surprise, tant il y avait entre les deux conjoints incompatibilité d'humeur notoire.

Ida — c'est le petit nom de Mme de Garl — orpheline de très bonne heure, avait été recueillie par son oncle, le peintre Jeukampf. Elle grandit à l'atelier, au milieu des artistes, des rapins, des modèles, barbouillant des toiles, jouant du piano, allant, venant, faisant ses trente-six volontés, et traitant Georges Dalthus, un des élèves de son oncle, en camarade, si bien que, quand elle épousa le comte Jean de Garl, elle était apte au mariage à peu près comme une hirondelle est apte à traîner une charrue.

D'ailleurs elle tomba très mal. Son mari exécrait les arts, n'aimait que les drôlesses, et le sport. Il mangea presque toute la dot de sa femme, et demanda ensuite des ressources au jeu et aux spéculations véreuses. Enfin, au bout d'un an de mariage, il se grisait, maltraitait Ida et la trompait.

C'est pourquoi, lorsque Ida, après trois années de résignation, se révolta et racheta son indépendance en abandonnant à son noble époux ses meubles et tout ce qui lui restait de sa dot, le monde la comprit et l'approuva. Une fois libre, et libre de vivre à sa guise, grâce à une pension que lui fit Jeukampf, — duquel, d'ailleurs, peu de temps après elle hérita, — Ida s'installa seule, dans un petit appartement de garçon, rue Laffite. Puis, elle reçut presque tous les soirs. Qui ? Des artistes, cela va de soi : son camarade Dalthus, Peipfer, Despargille, Karl Junesky, Adolphus Maëllt, Gaston d'Arbec, Victor de Saint-Paul, Niger, Frantz Warner, Hector Ramel et Lucien Haals, Anna Seyumr, Kob, Paulownia Markowitch et vingt autres ; puis quelques gens du monde, entre autres un jeune gandin connu sous le sobriquet de Nysus de la Branchequicasse, garçon stupide, mais pas méchant, à qui son *chic* suprême avait valu quelques bonnes fortunes.

Ida était une brune au teint mat, aux traits un peu accentués, à la physionomie expressive. Elle avait ce que l'on appelle un embonpoint appétissant. Avec cela toute jeune, d'une affabilité extrême et spirituelle sans acrimonie. Aussi chacun envia l'heur de consoler cette séduisante créature qui allait subir tous les inconvénients de la viduité sans en connaître les avantages. Mais il sembla qu'Ida n'était nullement désolée ou, si elle l'était, ne voulait point qu'on la consolât ; car les plus entreprenants de ses adorateurs, Gaston d'Arbec, journaliste d'une fatuité extrême, le critique d'art Frantz Warner, l'auteur dramatique Hector Ramel, et le sémillant Nysus de la Branchequicasse, après avoir à tour de rôle fait la cour à Ida, l'un après l'autre avaient confessé un échec, sans d'ailleurs entrer le moins du monde dans les détails de leur blackboulage.

Naturellement, les amis d'enfance d'Ida, comme Dalthus, ne s'étaient pas mis sur les rangs. Mais tous ses amis de date plus récente lui avaient peu ou prou adressé des déclarations, un seul excepté : le poëte Ludwig Korbus. Pourquoi ce Parnassien flave n'avait-il jamais parlé de sa tendresse à Ida ? C'est peut-être qu'il l'aimait d'un amour plus sincère que les autres, et, partant, préférait le stoïque silence à un aveu qui courait grand risque d'être accueilli par le dédain.

Cependant les échecs successifs de tous ses rivaux l'étonnèrent. Un soir, sortant de chez Mme de Garl, il accapara l'ami, le confident d'Ida, Georges Dalthus, et l'interrogea au sujet de la vertu farouche de la dame. A peine eût-il ouvert la bouche :

— Mon cher, dit Dalthus, la mésaventure de tous ceux qui veulent passer auprès d'Ida les bornes de la flirtation, et le silence qu'ensuite ils gardent, proviennent simplement de ce qu'aucun de nos dons Juans n'est un héros et par conséquent ne se soucie d'attraper une balle...

— Une balle ! exclama Korbus, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'Ida, lorsqu'elle se trouve en tête-à-tête avec un monsieur qui lui fait une déclaration trop vive, tire de sa poche un pistolet et prie le monsieur de sortir. S'il refuse, Ida, au premier pas qu'il fait vers elle, braque sur lui son pistolet ; elle l'arme au deuxième pas, et avertit son homme qu'au troisième elle tirera. Eh bien ! mon cher, personne n'a osé faire le troisième pas. Et voilà le secret de la déconfiture et de la discrétion de nos jeunes séducteurs.

— Croyez-vous, demanda Korbus d'une voix grave, que Mme de Garl tirerait vraiment ?

— J'en suis convaincu.

— Alors, dit le poëte, demain je lui dirai à mon tour ma passion pour elle.

— Vous l'aimez donc ?

— De toute mon âme !

— Et ce que je vous dis ne vous dissuade pas ?...

— Au contraire, cela me décide. Si Ida me tue, ma foi, tant pis ! Mourir de la main de la femme aimée, quelle plus belle, quelle plus douce mort pourrait souhaiter un poëte ? Bonsoir, Dalthus, vous entendrez parler de moi !

Et le Parnassien s'enfuit, laissant le peintre stupéfait.

Le lendemain, Ludwig Korbus se présenta chez Mme de Garl. Ida reçut le poëte dans sa chambre. Elle était à demi-étendue sur un canapé.

— Bonjour Korbus, fit-elle. Que me direz-vous de neuf ?

— Je vous dirai ceci : que je vous aime ! répliqua l'autre.

— Comment, dit Ida, vous aussi ?

— Moi aussi. Et vous serez à moi !

Et, jetant ces mots d'une voix vibrante et mordante, le poëte alla droit à Ida.

Mme de Garl tressaillit, se redressa, enfonça vivement sa main droite sous l'un des coussins du canapé, et la retira armée d'*un petit pistolet à deux coups, dont la crosse d'ébène était ornée d'incrustations en nacre.*

Cependant Ludwig s'était agenouillé devant elle et avait saisi sa main gauche. Les yeux du poëte brillaient comme des morceaux de braise.

Ida lui présenta son arme.

— Allez-vous-en, dit-elle !

Lui, cria :

— Jamais : je vous aime !

— Ah ! fit Ida, dont les prunelles aussi jetaient des flammes singulières, prenez garde !

— Que m'importe ? je t'aime !

Et brusquement Korbus se pencha vers la jeune femme. Aussitôt, il sentit près de sa tempe un petit cercle de glace. C'était la gueule du pistolet qu'Ida venait de lui appuyer sur le front. Ludwig ne bougea point. Mais il dit ce mot :

— Attendez !

— Ah ! dit Ida, vous avez peur !

— Non, dit le poëte.

Il appuya la main gauche d'Ida sur ses lèvres.

— Tirez maintenant, fit-il.

Et il attendit la mort en couvrant de baisers cette main si chère.

Souriante, Mme de Garl posa le doigt sur la gachette. La détonation retentit. Le poëte ne tomba point.

— Tiens ! dit-il, surpris, mais sans un tressaillement, qu'est-ce donc ? Ce pistolet...

— Il n'a jamais été chargé ! répliqua la jeune femme radieuse, en laissant retomber la main qui tenait l'arme. Mais qu'importe ? vous croyiez qu'il contenait la mort, cela me suffit. Toi seul as supporté jusqu'au bout cette épreuve.

Et d'un geste elle releva et fit asseoir sur le canapé près d'elle le poëte, qui tremblait à présent de joie et d'extase.

— C'est pourquoi, continua Ida, je te veux choisir entre tous, car on ne mérite l'amour d'une femme que quand pour elle on est capable de mourir ou...

Elle s'arrêta.

— Ou...? demanda Ludwig.

— Ou de tuer ! dit Ida, dont la voix devint tout à coup brève et dure. Et les feux de ses yeux s'assombrirent.

Korbus pensa au comte de Garl, eut froid, devint un peu pâle. Mais comme il est vis-à-vis des femmes un parfait *gentleman*, il ne répondit point, sourit et glissa doucement son bras autour de la taille de Mme de Garl. Le pistolet tomba à terre...

Peut-être Ludwig eut-il tort de ne pas imiter en cette occurence la sage conduite de ses devanciers. Car, trois semaines plus tard, il se battait en duel, sous un prétexte futile, avec le comte Jean de Garl, et le tua.

Depuis lors, le poëte n'est jamais retourné chez Ida. Quand on lui demande la raison de sa rupture avec Mme de Garl :

— « C'est, dit-il, qu'il y a du sang entre elle et moi. » Et il ouvre un tiroir et montre l'arme avec laquelle il donna la mort à son adversaire, — *un petit pistolet à deux coups dont la crosse d'ébène est ornée d'incrustations en nacre.*

L. DE G.

Scènes Parisiennes

SECONDE NATURE

...... On n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble.
MONTAIGNE.

I

LA PLUIE

Le soleil, qui jusqu'alors brillait dans son éclat, disparut soudain derrière les gros nuages qui, lentement, s'étaient amoncelés dans l'horizon.

Aussitôt, on vit les promeneurs quitter leur allure nonchalante et allonger le pas d'un air inquiet. L'orage menaçait.

Mais Lui marchait lentement, s'arrêtant devant chaque boutique, regardant curieusement les femmes sous le nez, en un mot, ne paraissant pas s'apercevoir des éclairs qui commençaient à illuminer le ciel, ni du tonnerre dont la formidable voix se faisait entendre dans un *crescendo* de fâcheux augures.

C'est qu'après de longues heures d'un mortel ennui, il sortait enfin de son ministère, tout affamé de grand air et de flânerie. Il était libre!

Que lui importaient après cela les bouleversements de la Nature?

Et d'ailleurs, n'avait-il pas là, tout prêt, sous son bras, de quoi défier le déluge le plus terrible?

Car, il faut arriver à le dire, notre héros était armé d'un formidable parapluie.

Et notez qu'il ne s'agissait pas d'un de ces fragiles *en-tout-cas*, déguisant de leur mieux leur véritable nom et leur fallacieuse destination. Non, c'était bien un vaste dôme de taffetas, capable d'abriter une tribu entière, un « rifflard, » un parapluie dans toute l'acception du mot.

Lui, n'avait plus de préjugé là-dessus, ou plutôt là-desous.

Il ne s'était certes pas toujours résigné à se charger de cet instrument « bourgeois et ridicule; » mais, quand on vieillit, on attache aux plus insignifiants objets des souvenirs qui font courber vos plus mesquines vanités et qui vous font adorer ce que vous détestiez autrefois.

Or, Lui venait d'atteindre sa vingt-huitième année, et c'était précisément le culte des souvenirs qui lui faisait arborer si « carrément » son grand parapluie.

II

LES SOUVENIRS

Ah! c'est qu'il lui rappelait de si douces choses!

Dans ce temps-là, Elle venait le soir au-devant de lui; il était toujours sûr de la rencontrer à mi-chemin; elle souriait de loin quand il apparaissait, et lui sentait son cœur battre bien fort et il aurait voulu courir pour être plus vite auprès d'elle! Lorsqu'elle passait sa petite main sous son bras, comme il la regardait, et comme leurs yeux parlaient tendrement!

L'hiver était venu sans interrompre leur chère habitude. Par tous les temps, ils se rencontraient au même endroit, devant une grande porte cochère sous laquelle se tenait une petite marchande de fleurs. Comme Elle était gentille, enfouie dans ses fourrures, frissonnante et rieuse, soulevant son voile pour lui montrer sa jolie figure, toute rose de froid. C'était alors des chuchotements sans fin, des petits rires étouffés, de ces serrements de mains qui sont des baisers. Il achetait un bouquet de violettes, puis on partait, bras-dessus, bras-dessous, marchant lentement, se serrant bien fort l'un contre l'autre et se répétant sans cesse les mêmes riens charmants qui sont le bonheur.

Les vrais jours de fête, c'était les jours de pluie!

Il avait fait emplette d'un grand parapluie pour qu'on pût tenir deux dessous, et dame, sous prétexte de s'abriter, on se penchait l'un vers l'autre, en prenant garde de ne pas être vus, et, preste! on s'embrassait, puis on reprenait un air indifférent pour recommencer avec malice, quelques pas plus loin.

Ah! les chers moments, qu'étaient-ils devenus?

Un matin de ce printemps, une grosse querelle avait éclaté. Elle ne voulut pas pardonner. Lui refusa de s'humilier, et voilà nos inséparables se séparant en larmes juste au moment où les oiseaux bâtissaient, en gazouillant, leurs nids dans le grand arbre d'à côté.

Trois mois s'étaient écoulés sans qu'ils se revissent, trois longs mois de tristesse et de deuil pour les deux amoureux; mais l'amour-propre est l'ennemi de l'amour, et malgré leur incontestable chagrin, ni Lui, ni Elle n'eussent voulu, pour un royaume, laisser paraître leurs regrets.

III

LA SURPRISE

Maintenant qu'on sait ce que rappelait le grand parapluie, reprenons notre histoire où nous l'avons laissée.

Il flânait donc, de ci, de là, laissant au hasard le soin de le conduire et n'écoutant que sa rêverie, lorsqu'un coup de tonnerre plus violent que les autres vint le réveiller tout à coup.

Aussitôt les gros nuages laissèrent tomber de lourdes et larges gouttes d'eau qui, de lentes et disséminées, ne tardèrent pas à devenir rapides et rapprochées, et à se transformer en une averse épouvantable.

Le jeune homme ouvrit tranquillement son parapluie et continua sa promenade.

Mais sous ce diable de grand instrument, il se trouvait mille fois plus « seul » encore que d'habitude.

La pluie tombait à torrents!

Tout à coup il tressaillit. Était-il le jouet d'une illusion? Était-ce une ressemblance?

Pour se convaincre de son erreur, il doubla le pas, mais il ne pouvait s'empêcher de trembler et son cœur battait à lui rompre la poitrine.

En passant devant la porte, il y jeta un coup-d'œil à la dérobée :

C'était bien Elle!

Gentiment et du bout des doigts, elle secouait les gouttes d'eau qui mouillaient sa robe; son visage, animé par la marche, était d'une beauté éclatante. Elle lui parut plus jolie que jamais.

— Je ne sais, pensa-t-il jusqu'à quel point il est convenable de la laisser sous cette porte attendre que la pluie cesse de tomber; je crois qu'en cette circonstance, tout galant homme offrirait au moins son parapluie!...

Mais le difficile était de l'aborder. Il hésita quelque temps, puis, bravement, sans reprendre haleine, il se présenta devant elle.

— Madame, dit-il en la saluant, veuillez me pardonner mon indiscrétion, mais vous ne pouvez attendre ici le beau temps; permettez-moi de vous offrir mon parapluie... Trop heureux si vous voulez bien l'accepter.

Elle rougit, se troubla, puis balbutia :

— Mais, monsieur, et vous?

— Moi? Ah! moi, ne vous inquiétez pas, je serai dessous...

Elle eut un regard moitié fâché, moitié rieur; puis, très émue, elle passa vivement sa main sous le bras qu'il lui tendait.

IV

LA FORZA... DE L'HABITUDE

Ils marchèrent ainsi sans se dire un mot, mais qui pourrait dire les réflexions que faisaient leurs deux cœurs surpris de se retrouver si près l'un de l'autre.

L'orage redoublait; la rue n'était plus qu'un large ruisseau.

Elle se rapprochait de Lui pour ne pas recevoir l'eau qui tombait du parapluie devenu gouttière, et Lui serrait plus tendrement le bras qu'il sentait sous le sien.

Parfois apparaissait un point noir au bord de la jupe qu'Elle relevait avec soin, et Lui guettait discrètement ce petit pied dont il avait tant de fois admiré la souplesse et la forme gracieuse.

Ils arrivèrent ainsi devant la petite marchande de fleurs.

Il prit machinalement un bouquet de violettes qu'elle reçut sans remarquer l'étrangeté de cette action.

Elle se prit à babiller comme s'ils se retrouvaient après quelques heures de séparation; il lui donna gaiement la réplique, et voilà nos amoureux comme autrefois, riant en se serrant l'un contre l'autre, disant les mêmes riens et oubliant qu'ils avaient voulu renier leur amour.

A la suite d'un mot bien tendre, sans doute, elle lui tendit doucement son front.

Le parapluie s'abaissa, en parapluie qui sait à fond son métier, et lorsqu'il se releva, Elle et Lui avaient le visage grave et recueilli de deux diplomates. Elle jeta un regard sournois aux passants pour s'assurer qu'ils n'avaient rien vu, et partit d'un frais éclat de rire.

— Le tour est fait!

— Chère folle, fit-il en pressant la petite main de son amie.

Mais elle se dégagea vivement et s'arrêta surprise et frémissante, le visage tout empourpré.

Au même instant, une voix retentit auprès d'eux :

— Monsieur, quelque chose pour vous!

Le jeune homme fit un soubresaut et recula en devenant fort pâle.

Son concierge, — ô réalité prosaïque! — était devant lui, tendant une lettre.

Comment Elle et Lui se retrouvaient-ils là, tout à coup, au bas de l'escalier de son appartement, à Lui?

Sans le savoir, les deux amoureux avaient suivi le même chemin qu'autrefois lorsqu'ils revenaient gaiement dîner le soir dans leur chambrette, encore toute parfumée des adieux du matin.

Ah! que leurs deux cœurs s'étaient bien entendus pour les tromper sous ce parapluie ensorcelé?

Brusquement rappelés à la réalité, ils restaient là, l'un devant l'autre, confus et troublés.

Bientôt des larmes obscurcirent leurs yeux, mais les deux regards se rencontrèrent et s'éclairèrent bientôt du plus radieux sourire, le sourire du pardon, le sourire du bonheur, de l'amour, de la jeunesse!...

De son côté, le ciel eut la bonne idée de renvoyer les nuages qui n'avaient plus rien à faire maintenant, et le soleil couchant, reprenant ses droits, trouva encore quelques beaux rayons rouges et chauds pour sécher les ailes ruisselantes des oiseaux qui entonnèrent, dans le grand arbre d'à côté, leur chant le plus doux et le plus amoureux...

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS,

MARSEILLE. — GRAND-THÉATRE. — *Rigoletto* et l'*Africaine*, telles sont les deux récentes reprises qui ont attiré l'attention du public. Dans *Rigoletto*, M. Dumestre s'est montré ce qu'il est d'habitude, excellent chanteur et parfait comédien. Nos félicitations à MM. Echetto, Rosier et Mlle Etelka Gester.

L'*Africaine* nous a moins satisfait. A l'exception de M. Dumestre (Nélusko), et de Mme de Stucklé (Sélika), l'interprétation a été faible.

Une représentation donnée avec le concours de M. Elté, dans le rôle de Nélusko, nous a fait voir chez ce dernier une grande puissance de voix, mais aussi une émotion trop forte pour nous permettre de le juger.

Aïda, le nouvel opéra de Verdi, est à l'étude et passera vers la fin de janvier. M. Campocasso prépare une mise en scène digne de l'œuvre du mæstro.

A. G.

—

ÉTRANGER

BRUXELLES. — *Correspondance particulière du* Paris-Théâtre). — Les adieux de Mme Pauline Lucca au public bruxellois ont eu lieu dans *Faust*. Auditoire nombreux et choisi; après l'acte du jardin, la Lucca a été couverte de fleurs; MM. Devoyod et Tournié ont eu leur succès habituel dans les rôles de Valentin et de Faust. — Nos dilettantes reprochent à Mme Lucca de mettre trop d'exagération dans son jeu, de pécher trop souvent contre es rhythmes et de faire un abus de *coupures* dans les œuvres qu'elle interprète...

— La *Comtesse Romani* a bruyamment réussi au Théâtre-des-Galeries. Le deuxième acte surtout a vivement intéressé le public. Mlle Jeanne Pazza, chargée du rôle de Cœcilia, en a fait une création remarquable; M. Barbe joue le comte Romani en artiste de talent, les autres rôles sont bien remplis par MM. Garnier, Candeilh, Noblet; Mmes Hadamard, Despretz et Wilhem.

— M. Delvil vient de commander à Paris des décors identiques à ceux que le Théâtre-Français a faits pour l'*Ami Fritz*. Cet ouvrage est en voie de répétitions au Théâtre-des-Galeries; le rôle de Suzel sera définitivement joué par Mlle Hadamard.

— La direction de ce théâtre s'est entendue avec le directeur de la Renaissance, de Paris, pour la location du matériel de *Kosiki*, de Lecoq. Cette opérette sera jouée à Bruxelles en mai prochain, avec le concours de Mlle Zulma Bouffar, dit-on.

— Mlle Sarah Bernhardt obtient en ce moment un succès enthousiaste au théâtre du Parc, où elle joue l'*Etrangère*. Avec une interprète de cette valeur, le rôle de mistress Clarkson se présente à nous sous un jour nouveau et devient une véritable révélation. Mlle Sarah Bernhardt a été très acclamée dans l'œuvre de Dumas; elle était inconnue jusqu'à présent du public bruxellois; maintenant qu'elle nous a initiés aux multiples ressources de son beau talent, il est à espérer que l'accueil si enthousiaste qu'elle reçoit à Bruxelles la décidera à venir de temps en temps nous faire connaître ses dernières créations.

P. DE P.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

—

Qu'étaient les livres d'enfants autrefois? Peu nombreux, édités avec une négligence qui, chose plus grave, se retrouvait à un égal degré dans les sujets de ces livres, dans la banalité de leur composition; les livres écrits POUR LES ENFANTS ne leur offraient ni amusement ni instruction. Cette littérature, qui pouvait être à la fois si utile et si charmante, n'existait pour ainsi dire pas chez nous. M. Hetzel l'a créée à coups de chefs-d'œuvre. Dans cette collection, aujourd'hui si considérable, il n'y a pas un livre médiocre. On peut y puiser au hasard avec la certitude d'acquérir un livre excellent. Le succès de l'entreprise est éclatant. Des imitateurs ont surgi, mais la BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION d'Hetzel est restée à la tête du mouvement que son fondateur a imprimé à la littérature enfantine, et maintenant plus qu'autrefois, plus que jamais, le livre est resté l'étrenne par excellence pour les enfants. Les volumes composant cette bibliothèque ont, du reste, le don rare d'intéresser passionnément les enfants, même les tout petits, les adolescents, et près d'eux, leurs parents.

Je connais des pères qui attendent l'arrivée du MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION avec une impatience presque égale à celle de leurs enfants.

Le MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION est le laboratoire dans lequel on prépare la plus grande partie des volumes qui composent cette bibliothèque. Ceux qui n'ont pas reçu le MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION depuis son origine, peuvent, s'ils ne veulent pas acquérir la collection entière, choisir une partie des volumes qui en sont issus. Les nommer tous est chose impossible; les recommander tous est simplement faire œuvre de justice et de conscience. Il m'est pourtant impossible de passer sous silence, parmi les nouveaux volumes, MICHEL STROGOFF, de Jules Verne, ce récit dramatique, émouvant, qui a autant de lecteurs passionnés chez les personnes *graves* que chez les enfants; le PETIT ROI, de S. Blandy, bon à méditer par les *petits rois* que l'on compte dans chaque famille, je veux dire par les enfants trop et mal aimés, et surtout par leur père et leur mère; la GÉOGRAPHIE ILLUSTRÉE, de Jules Verne et Théophile Lavallée, (*ce qu'était l'Alsace*, *ce qu'était la Lorraine*, *ce qu'elles sont*); les JEUNES VOYAGEURS, de Mayne-Reid; le JARDIN D'ACCLIMATATION; (le TOUR DU MONDE D'UN NATURALISTE), de Grimard, auteur de la PLANTE.

Le LIVRE D'UN PÈRE est, si je ne me trompe, le seul volume de poésie qui ait été écrit *pour* les enfants. Ils auront par ce livre la révélation du beau en même temps que du bon. Tout ce qui élève l'âme, le dévouement, la générosité, le courage, emprunte à la concision du vers une force plus grande, et la rime vient en aide à la mémoire pour graver plus profondément dans le cœur l'exemple, le conseil, la leçon attendrie et ferme.

Et si je pouvais avoir une préférence parmi tant de beaux et bons livres, si je ne craignais de désobliger M. Hetzel en lui avouant cette préférence, je dirais que rien ne me paraît plus agréable à lire que les HISTOIRES DE MON PARRAIN, par P.-J. Stahl. Et l'ODYSSÉE DE PATAUD, avec les dessins de Cham! Et les TRAVAUX D'ALSA! CERF-AGILE, histoire d'un petit sauvage! Le POMMIER DE ROBERT! Le ROI DAGOBERT!... Ces trois derniers volumes sont des bijoux, avec leurs *images* en couleurs, pour le premier âge...

Je ne puis tout citer, et si j'étais forcé de choisir, je... je prendrais tout.

Parmi ces livres, les meilleurs qui puissent être recommandés comme cadeaux d'étrennes, splendide restauration de CE QUE FUT PARIS, et description non moins splendide de ce qu'il est (librairie Firmin Didot). A la même librairie, une série de volumes sur le MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE, par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob).

Tout se renouvelle, au surplus; on s'en aperçoit en parcourant l'HISTOIRE DU MOBILIER, par Albert Jacquemart (librairie Hachette et Cie, boulevard Saint Germain, 79). On est tout étonné que des meubles ou des étoffes autrefois réservés aux rois et aux grands sont aujourd'hui dans le commerce et ornent les demeures les plus modestes.

Depuis quelques années, on s'occupe beaucoup de géographie, et on a raison. La librairie HACHETTE s'est hardiment placée à la tête de ce mouvement, qui aboutira à des résultats pratiques très importants.

La NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE de Reclus, publiée par cette maison, est arrivée à son second volume, consacrée à la FRANCE.

Avons-nous besoin de faire l'éloge de l'œuvre de M. Elisée Reclus, aujourd'hui si universellement et si justement appréciée? Le premier volume, EUROPE MÉRIDIONALE, avait eu un grand succès; le second nous touche plus directement encore; c'est le tableau le plus complet de notre beau pays.

Cette publication, qui aura douze gros volumes, est donc en bonne voie; il en est de même du journal LE TOUR DU MONDE, qui tous les six mois ajoute un volume à sa collection, et où le lecteur passe en revue toutes les nations et tous les pays.

A ceux que ces publications à terme ne peuvent satisfaire, la maison Hachette offre la PROMENADE AUTOUR DU MONDE, par le baron de Hubner, un livre des plus instructifs et des mieux écrits que nous connaissions.

Il est un pays, un seul que n'a pas visité M. de Hubner, ce sont les INDES, lacune bien grande, mais qui est heureusement comblée par l'INDE DES RAJAHS, un livre magnifique dont la deuxième édition paraît à l'occasion de ce jour de l'an.

Ces deux ouvrages, nous l'avons dit, sont magnifiques et comme texte et comme illustration; leur prix se ressent nécessairement de cette splendeur, — mais la librairie Hachette, qui a des publications pour toutes les bourses, offre le VOYAGE PITTORESQUE AUTOUR DU MONDE que M. Richard Cortambert a composé en citant les meilleurs auteurs.

Citons encore comme monographies particulières après ROME et LONDRES, l'ITALIE par M. Jules Gourdant, publiée par Hachette; AMSTERDAM et VENISE, un beau volume publié par Plon.

Nous bornerons là pour aujourd'hui notre revue bibliographique, persuadé que nos lecteurs sauront la compléter en feuilletant tous les beaux livres publiés par les éminents éditeurs que nous venons de citer.

Z.

PETITES NOUVELLES

—

Dimanche dernier il y a eu grande affluence au Cirque-d'Hiver et au Châtelet, où l'on exécutait le *Désert* de Félicien David. Dans ces deux établissements le chef-d'œuvre du maître a été acclamé, et la plupart des morceaux ont été bissés. Le succès a été tel, que MM. Pasdeloup et Colonne donneront chacun une seconde audition du *Désert* dimanche prochain.

— Le Théâtre-Italien a repris mardi *Il Barbiere de Siglia*, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.

— Le théâtre de la Porte-Saint-Martin doit donner ce soir la *Reine Margot*. C'est Mme Bianca, de la Comédie-Française, qui jouera la duchesse de Nevers. A jeudi les détails.

— Ainsi que nous l'avons annoncé déjà, l'Opéra se prépare à donner des bals masqués cet hiver; il y en aura quatre aux dates ci-après :

Le 1er, le samedi 13 janvier.
Le 2e, le samedi 27 janvier.
Le 3e, le samedi 10 févrior.
Le 4e, le jeudi de la mi-carême.

L'administration de l'Opéra vient d'adresser une lettre-circulaire à MM. les abonnés pour les prier de faire savoir, d'ici au 25 de ce mois, si leur intention est de conserver leurs loges pour ces bals.

Le bureau de location ne fonctionnera donc qu'à dater du mercredi 27 décembre 1876.

On parle toujours de l'engagement prochain de Mme Patti à l'Opéra. Si la nouvelle se réalise, la *Françoise de Rimini*, d'Ambroise Thomas, sera donnée en 1877, et les études de cet ouvrage, destiné, dit-on, à produire une impression profonde, commenceront dans quelques semaines. L'auteur d'*Hamlet* destine le rôle de Françoise à la Patti. Quant au rôle du ténor, rien de décidé.

— Nous avons annoncé, il y a déjà bien longtemps, la réception au Théâtre-Français d'un drame intitulé *Jean d'Acier*, d'un jeune auteur de vingt ans, M. Lomon. Ce drame va enfin être joué; les répétitions sont commencées. Les principaux rôles ont été distribués à Mlle Favart MM. Maubant, Coquelin, Dupont-Vernon et Laroche.

On sait que l'action de *Jean d'Acier* se passe sous la première République.

— Le conseil communal de Bruxelles, dans sa dernière séance, a voté un crédit supplémentaire de 1,500 francs, comme encouragement à Mlle Dulait en raison des succès qu'a remportés, au Théâtre-Français, cette jeune artiste belge, dans la tragédie de *Rome vaincue*.

— On répète *Zampa* à l'Opéra-Comique avec la distribution suivante :

Zampa	MM. Valdéjo.
Alphonse	Nicot.
Camille	Mmes Brunet-Lafleur,
Rita	Ducasse.

— Gounod est à la campagne et, dans une solitude complète, il travaille jusqu'à seize heures par jour pour achever sa partition de *Cinq-Mars*, qui doit être jouée à l'Opéra Comique vers le mois de mai. On dit que le grand mæstro, arrivé à l'apogée de son génie musical, n'a jamais été mieux inspiré. Le sujet de sa nouvelle œuvre est emprunté au roman d'Alfred de Vigny. On parle déjà d'un duo de Cinq-Mars et de Thou, marchant au supplice au son du *Salve Regina*.

— Samedi prochain, 23 décembre, on célébrera à l'église Saint-Roch le mariage de Mlle Blanche Comettant, la fille de notre aimable confrère du *Siècle*, avec M. Lavigne, ancien élève de l'Ecole normale.

La messe sera chantée par Mme Carvalho, MM. Villaret, Faure (ou Bouhy).

Pour la partie instrumentale : Garcin, premier

...olon solo de l'Opéra ; Frémeaux, violoncelliste; ...unier fils, harpiste ; Mohr et l'excellent organiste de Saint-Roch.

— L'imprimerie V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs, Paris, envoie par retour du courrier contre 3 fr. en mandat poste, 100 cartes de visite, beau vélin. Deuil! 3 fr. 50.
Pour Paris, 2 fr. 50 ; deuil 3 fr.

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire.

Des expériences faites d'abord à Bruxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquables et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

La meilleure manière d'employer le goudron, c'est sous forme de capsules. Les *capsules de Goudron de Guyot* sont devenues un remède populaire dans ce genre de maladies. La dose ordinaire est de deux capsules à prendre au moment de chaque repas. Le bien-être se fait sentir rapidement.

Pour éviter de nombreuses imitations, exiger la signature Guyot imprimée en trois couleurs sur l'étiquette du flacon.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, et dans la plupart des pharmacies.

CANCER de sa curabilité sans ... Dr CABARET, 1 vo... de santé, r. d'Armaillé, ...

L'Administrateur-Gérant : A. G...

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, ...

17, RUE DE LA PAIX, 17 — **CAPOUL** Bonbon nouveau

SIRAUDIN

ENVOI EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

17, RUE DE LA PA... — **EXPOSITI...** des Objets d'Ét...

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Ce
Quai des Augustins, 35

...élène de Gardannes, par la comtesse de Mirabeau ; 1 vol. in-12 .... 3 fr.
...mour et Devoir, par Mme de Saint-Vidal ; 1 vol. in-12 .... 3 fr.
...es Fantômes du Cœur, par l'auteur de l'*Allumeur de Réverbères*, trad. de l'angl. 1 v. in-12, 3,50

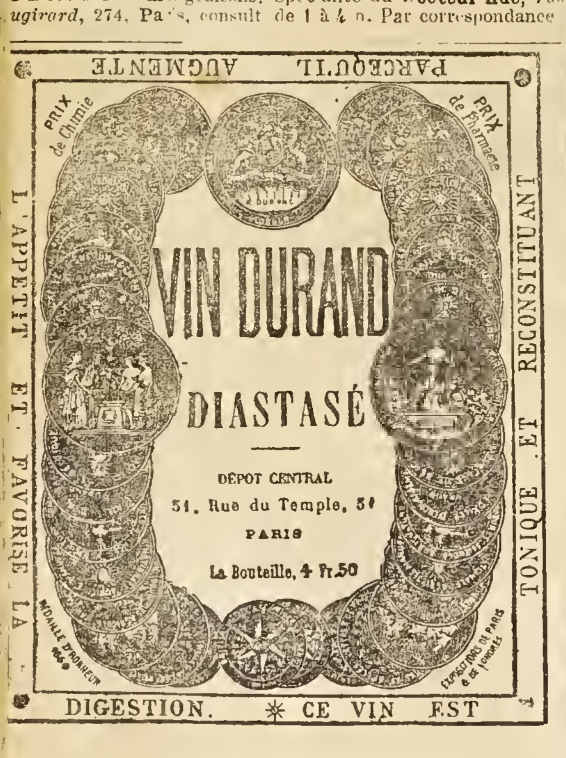
AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f°.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et f°. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflammations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

Maladies CONTAGIEUSES, VICES DU SANG **DARTRES**
Rue de Rivoli N° 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER — PARIS
Seuls approuvés par l'acadie de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spl. Guérison authentiques de tous les malades, ...m. fem. et enft. Vote d'une récompense de 24 mille f. ...*éparations aussi parfaites que possible*... pour ...nt rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offl. Aucune autre méthode ne possède ...témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechute (5 fr. la boîte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les ...nes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, 1er Consult° grt de midi à 6 h. et par corresp. Expéd...

GUÉRISON ... Dartres, Eczemas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hue, rue Vaugirard, 274. Paris, consult de 1 à 4 h. Par correspondance



Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

4 FR. PAR AN — *TREIZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 3,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des Assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1876
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE, CONTENANT :

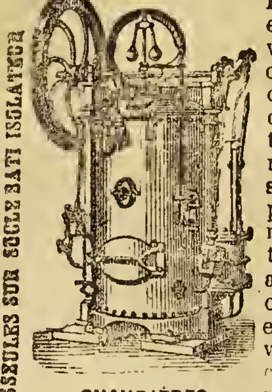
Des renseignements détaillés sur la situation de toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1875, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — l'historique, les prospectus complets de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
104, Rue de Richelieu, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

10e Année
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — 4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner ; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Ansade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles, nettoyage facile. ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

NOUVEAU TRAIT...
du Dr **PÉCHENET** *médecin de la ... membre de Soc...*
Guérison radicale des maladies ... écoulements récents ou anciens, ulc... Ce traitement, par suite d'expér... ratives faites tout récemment, est ... efficace et le plus prompt. — *Con... tantes de midi à sept heures et par c...*
Paris, **rue des Halles, 5**, près la To...

Flacon 5 fr. — PEAU DU VIS...
LE LAIT ANTÉPHE...
pur ou coupé d'eau ...
ROUSSEURS, HALE, MASQUE DE GROSS... LENTILLES, GERÇURES, RUGOSITÉS, BOUTO... EFFLORESCENCES, ROUGEURS
Conserve la peau du visage ... Paris, CANDÈS

SANTÉ A TOUS SANS MÉDEC...
Par la délicieuse Farine de Sa...
REVALESCIÈRE DU BAR...
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POIT...
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CER...
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR...
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA...

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ... compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 c... pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W... phell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, ... échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants ... rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous ... de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ... dormir, ayant toujours le ... gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asth...* ...ements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipatio...* 9 ans. C'était terrible, et des médeci... avaient déclaré qu'il n'y avait pas ... guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — L... *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en ... blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 f... 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépô... les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THÉATRE

DRAME

VIOLONISTES

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER.   Cliché E. CARJAT.

TRAGEDIE

MUSIQUE

MAURICE DENGREMONT

YVES & BARRET Sc.   G. BOUVY del.

e ANNÉE   N° 189

E. PAZ, Rédacteur en chef.

A. GODEMENT, Administrateur

BUREAUX

23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 28 Décembre 1876 au 3 Janvier 1877.

PARIS : 30 cent.   DÉPART. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, 14 fr.	Six mois, 7 fr.
DÉPARTS	id. 16 fr.	id. 8 fr.
ÉTRANGr	id. 20 fr.	id. 10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CLXXXIX

—

MAURICE DENGREMONT

Pour répondre aux exigences de l'actualité, nous entrons aujourd'hui dans une voie nouvelle qui est du ressort de *Paris-Théâtre* et que nous n'avons pas encore exploitée. Les instrumentistes, aussi bien que les chanteurs, doivent, en effet, avoir leur place dans notre collection, car ils sont les collaborateurs indispensables des compositeurs de musique, et c'est souvent grâce à leur concours que les maîtres voient triompher leurs chefs-d'œuvre.

Si nous commençons cette nouvelle série d'artistes par un enfant de neuf ans et demi, c'est que cet enfant a gagné déjà tous ses chevrons dans la grande lutte pacifique de l'art; depuis quelques mois seulement qu'il est à Paris, son nom est devenu populaire dans tous les milieux artistiques; deux anecdotes suffiront à le prouver.

Vieuxtemps et Sivori, les deux maîtres les plus incontestés du violon, ont voulu entendre le jeune Dengremont, tous deux ont été émerveillés de son talent et l'ont affirmé, chacun à sa manière.

Vieuxtemps, à peine l'audition terminée, s'est levé et s'adressant à M. Dengremont père, il lui a dit textuellement: «Il y a eu trois musiciens, dans ce monde, qui ont eu la précocité du génie, Mozart, *Vieuxtemps* et votre fils.»

Nous aimons mieux le mot de Sivori. L'éminent violoniste était enthousiasmé. En présence du plaisir qu'il semblait éprouver, on lui demanda de vouloir bien apprendre au jeune artiste ce fameux *Carnaval de Venise* dont la merveilleuse exécution lui valût d'être appelé l'émule de Paganini.

« La *Tarentelle*, le *Trovatore*, et tout autre morceau que vous voudriez, s'écria Sivori, mais ni le *Carnaval* ni *Lucie*, parce que je n'oserais plus moi-même les jouer après lui. »

Quand on est ainsi sacré grand artiste par deux maîtres semblables, on a le droit de prétendre à une rapide notoriété, et c'est ici le cas de dire avec le héros de Voltaire:

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Quelle est l'origine de ce petit phénomène et comment a-t-il pu faire ses premiers pas dans la difficile carrière où il s'est déjà posé comme une rare exception? C'est ce que nous allons raconter aussi fidèlement que possible.

Eugène-Maurice Dengremont est né à Rio-de-Janeiro, capitale du Brésil, en 1867, d'un père Français et d'une mère Brésilienne. Le père, violoniste, faisait partie de l'orchestre du théâtre impérial de l'Opéra de Rio-de-Janeiro et n'avait, avec les émoluments qu'il touchait dans cet emploi, d'autres ressources que de donner des leçons pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses *dix* enfants.

Ayant remarqué les aptitudes extraordinaires du petit Maurice pour la musique et principalement pour le violon, il lui donna lui-même des leçons. L'enfant était si heureusement doué que, dès l'âge de six ans, il fut en mesure de jouer d'une façon supérieure de cet instrument pour lequel on prétend que dix ou douze années d'études sérieuses sont à peine suffisantes. Présenté à l'empereur du Brésil, il le charma si bien que celui-ci voulut le prendre d'une manière effective sous sa haute protection, et lui assura une pension annuelle de **3.000** fr. qui le mit à la fois à l'abri du besoin et put lui permettre de venir en aide à sa nombreuse famille.

Bientôt le petit Dengremont, ayant son père pour seul professeur, fit de rapides progrès et acquit dans sa ville natale une grande réputation.

Cette année, lorsqu'il eût atteint ses neuf ans, son père le jugeant en mesure de tenter la fortune, et après avoir pris le consentement de son auguste protecteur, l'embarqua avec lui pour la France afin de faire consacrer par Paris ce talent appelé à devenir promptement une renommée européenne. A son départ du Brésil, Maurice Dengremont reçut cette large médaille en or qu'il porte en sautoir, et qui lui fut alors offerte par toutes les Sociétés musicales réunies de Rio-Janeiro.

Arrivé à Paris avec son fils, M. Dengremont n'y connaissait absolument qu'une seule personne, M. Littmann, négociant, qui lui était venu plusieurs fois en aide, alors que tous les deux habitaient la capitale du Brésil. Il s'empressa de l'aller voir et le trouva tout disposé à le mettre en rapport avec les journaux et le monde parisien.

M. Littmann parla du jeune Dengremont à notre confrère Escoffier, le sympathique rédacteur en chef du *Petit Journal*. Se défiant avec raison des petits phénomènes, Escoffier voulut entendre le jeune Dengremont avant d'en parler; mais il partagea bien vite l'enthousiasme de M. Littmann; aussi écrivait-il dès le lendemain 12 octobre, dans le *Petit Journal*:

« Nous avons entendu un violoniste qui, à neuf ans et demi, est un artiste dans la plus large acception du mot.

» Enfant espiègle et turbulent dans la vie ordinaire, il se transfigure le violon à la main; il a le coup d'archet vigoureux, il a la dextérité des doigts, il a le sentiment, il a le chant expressif, il a le mécanisme, il a tout.

» Très joli enfant, élancé, gracieux, il se tient bien et ne fait aucune contorsion déplaisante, ce qui arrive trop souvent aux grands violonistes.

» Il a exécuté, hier, le 7^e^ concerto de Bériot et le *Carnaval de Venise* de Ernst avec une maëstria étonnante.»

Une telle publicité servit admirablement le jeune artiste. Il obtint alors sa première audition sérieuse (quoique toute privée), chez M. de Girardin, dans son bel hôtel de la rue de la Pérouse, devant un auditoire restreint mais choisi, dont faisait partie M. le duc Decazes, ministre des affaires étrangères.

Peu de jours après, il avait sa première grande audition publique, le 26 octobre, chez notre rédacteur en chef, Eugène Paz, qui donnait le premier grand concert de la saison. Dans un magnifique entourage, composé des principaux artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique, il fit une impression profonde sur un public composé de ce que Paris compte de plus célèbre dans les lettres, les arts et la science.

Aussi, après une deuxième audition publique, dans une réunion, rue de Rennes, des Sociétés d'horticulture présidées par M. le marquis d'Andelare, Maurice Dengremont fut-il en mesure de donner lui-même un concert qui eut lieu, à la salle Herz, le 5 du mois courant.

M. Halanzier lui ayant refusé le concours de ses artistes, il se fut alors trouvé dans l'embarras sans de nouvelles démarches de M. Escoffier qui courut chez Bonnehée lequel se mit à sa disposition avec un empressement des plus aimables. L'excellent baryton fut aidé dans cette œuvre bienfaisante par Mlle de Miramont-Tréogate, fille du médecin inspecteur des bains de mer d'Etretat, qui ne chante pas d'ordinaire dans les concerts publics, mais qui prêta, tout gracieusement aussi, l'appui de son beau talent au jeune grand violoniste.

Là, Maurice Dengremont voulut, d'un seul coup, montrer ce dont il était capable. Il exécuta trois morceaux d'un caractère tout à fait différent.

L'un: le *concerto* de Mendelssohn, qu'il joua en entier, est l'œuvre classique difficile, par excellence; le second: *Souvenirs de Bade*, de Léonard, représente l'aimable fantaisie; le troisième: le *Carnaval de Venise*, de Ernst, met le comble aux difficultés les plus extrêmes du mécanisme.

Ces trois morceaux furent exécutés avec la même supériorité.

Sûr de lui-même, le jeune Dengremont voulut dès lors entreprendre une tournée de concerts en province. Il allait commencer par Rouen, le 21 décembre, mais il retarda son voyage de deux jours pour pouvoir prêter son concours à l'excellent comique Laurent dans la représentation donnée à son bénéfice à l'Opéra-Comique. C'est donc seulement le 23 qu'il est parti, accompagné par le pianiste Lambert, M. Valdeck, chanteur de salon et Mlle Romelly.

Maurice Dengremont a pris, à Paris, les conseils de Léonard, mais le maître assure que l'élève n'a plus désormais besoin de ses leçons. Le jeune violoniste a non-seulement vaincu les difficultés mécaniques, il a avec la sûreté du jeu, le sentiment de la musique qu'il interprète. Son coup d'archet est magistral, son doigté d'une agilité merveilleuse; la note sort de ses mains pure et vibrante, le son s'augmente ou s'arrête avec une facilité prodigieuse. Son violon chante sans effort et vocalise comme le gosier d'un rossignol. S'il sait puiser dans la musique des maîtres classiques le goût qui est le don suprême de l'art, nul doute qu'il ne devienne promptement un maître et un grand maître.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de :

MARGUERITE DONVÉ

(des théâtres des Variétés et des Bouffes-Parisiens.)

REVUE DES THÉATRES

ODÉON

—

Première représentation de : *Racine sifflé*, comédie en un acte en vers, de M. Pierre Elzéar. — La *Belle Saïnara*, comédie japonaise en un acte en vers, de M. Ernest d'Hervilly.

C'était jeudi l'anniversaire de la naissance de Racine. Tandis que la Comédie-Française représentait *Phèdre* et les *Plaideurs*, les deux chefs-d'œuvre du grand poëte qui ont été mal reçus à leur origine, l'Odéon célébrait ce *haut fait* des misérables critiques de l'époque en faisant représenter un petit acte intitulé : *Racine sifflé.*

L'à-propos était excellent, seulement M. Elzéar n'en a pas tiré tout le parti possible. Il nous présente Racine au lendemain de *Phèdre* sifflée, préoccupé non-seulement de sa chute, mais surtout de la façon dont le public traitait sa principale interprète, la Champmeslé ; aussi s'écrie-t-il :

J'aime la Champmeslé ; j'avais l'âme brisée
En la voyant hier en proie à leur risée...
Les lâches l'ont sifflée ! Ah ! les auteurs du moins
Peuvent fuir leur défaite et n'en sont pas témoins.
Mais l'actrice, elle, doit bravement tenir tête
A la foule ; il lui faut affronter la tempête.

Pourtant la Champmeslé, qui était une vertu facile, a abandonné Racine ce jour-là et a fait cause commune avec les protecteurs de Pradon représentés par Donneau de Vizé, rédacteur en chef du *Mercure galant*. Le poëte s'en console en épousant une jeune fille qui vient lui offrir des témoignages touchants d'admiration.

Il est regrettable que M. Elzéar n'ait pas fait intervenir Boileau à ce moment suprême pour le grand poëte. La présence de l'illustre critique suffisait pour rassurer Racine contre l'injustice des hommes de son temps.

La pièce est écrite en vers faciles, mais sans élévation ; elle est jouée avec un bon ensemble, surtout par Grandier chargé d'interpréter le rôle de l'immortel auteur de *Phèdre*.

— La *Belle Saïnara* nous transporte à Yeddo, dans un décor exquis, avec des costumes d'une merveilleuse richesse et d'une exactitude parfaite. Les vers colorés de d'Hervilly étincellent comme des paillettes d'or sur ce fond brillant par lui-même. De sujet, il n'y en a pas, mais c'est assez de ce prétexte à la poésie pour charmer les oreilles délicates. Aussi si l'on s'inquiète peu que le brave Kami ait su résister à toutes les épreuves auxquelles le soumet la belle Saïnara, on se laisse aller au plaisir complet de goûter la forme exquise des vers du poëte. Nous en extrayons quelques-uns du poëme que Kami a consacré à la célébration de sa *beauté :*

Lorsque tu baignes ton pied tendre
Dans la rivière aux frais cailloux,
Les beaux lys rosés font entendre
Un long murmure de jaloux.

Tes mains planent, sveltes et blanches,
Sur les cordes des instruments,
Comme un couple d'oiseaux charmants
Qui se becquètent sur des branches,

Et puis les ongles de tes doigts
Chères et délicates choses,
Ce sont les fins pétales roses
De la fleur du pommier des bois.

Quand ta bouche où la joie éclate
Est entr'ouverte et que tu ris,
Tes dents semblent des grains de riz
Au cœur d'un piment écarlate ;

Et ton œil a le feu perçant
Du croissant aigu de la lune,
Tel qu'il apparaît au passant,
Dans un lac paisible à l'eau brune.

On comprend, n'est-ce pas, qu'avec plusieurs milliers de vers semblables, Kami ait pu gagner le cœur de Saïnara. Donc : succès artistique et littéraire que rehausse une bonne exécution par Porel, Mmes Antonine, Chartier et Gravier.

THÉATRE-ITALIEN

—

Il Barbiere di Siviglia

Débuts de M. Clodio dans *Aïda*

—

Après le Théâtre-Lyrique, les Italiens viennent de reprendre le *Barbier de Séville*, ce chef-d'œuvre rossinien dont la musique est un éternel printemps. Mais, comme au square des Arts-et Métiers, si la salle Ventadour nous a rendu les divins accents du chantre de Pesaro, c'est avec des interprètes qui n'ont pas connu le sentiment de la tradition.

Certainement Mlle Erminia Borghi-Mamo est une artiste de race ; elle sait chanter, possède une voix fort belle et, ce qui est plus rare, d'une irréprochable justesse ; elle est intelligente, elle a du brio et du goût tout à la fois, mais ce n'est point la Rosine de Rossini, non plus que celle de Beaumarchais. Son style est trop sévère, ses allures trop imposantes pour la pupille de Bartolo et la toute aimable victime d'Almaviva. Cependant, c'est à elle que reviennent encore tous les honneurs de la représentation.

Les autres interprètes de *il Barbiere di Siviglia* n'ont pas été tout à fait à la hauteur de leur tâche. Giovanni de Rezké est trop jeune comme comédien et pas assez familiarisé avec le style italien comme chanteur. On nous dit qu'il a fait florès à Londres dans ce rôle de Figaro, cela ne prouve absolument qu'une chose, c'est l'indulgence de nos confrères d'outre-mer. Mais Delle-Sedie nous a gâtés et après lui, il nous faut tout simplement la perfection.

Mannetti, dont la belle voix de basse-taille a fait grand plaisir dans *Aida*, n'a point rendu l'air de la Calomnie avec l'ampleur voulue. La basse-bouffe était un débutant : Carracciolo ; il est insuffisant autant comme chanteur que comme comédien. Quant au ténor, M. Piazza, il ne peut prétendre, sous aucun rapport, à tenir le rôle d'Almaviva.

Ainsi interprété, *il Barbiere* ne devait pas rester au répertoire. *Aida* est revenue fort à propos, samedi, sur l'affiche, avec un nouveau ténor, M. Clodio, dont le succès a été très grand et très mérité.

Nous devons pourtant adresser des éloges sans restriction à l'orchestre, qui a bien fait valoir toutes les délicatesses de cette adorable partition, dont pas une seule note ne doit être laissée dans l'ombre.

PORTE-SAINT-MARTIN

—

Reprise de la *Reine Margot*, drame en 5 actes, de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

La *Reine Margot* est le drame par lequel fut inauguré, en 1847, la salle du Théâtre-Historique du boulevard du Temple. Le succès fut immense et les applaudissements retentirent de six heures du soir à deux heures du matin.

La reprise de cet ouvrage remarquable, où les aventures les plus prodigieuses sont tracées avec une dextérité sans égale, a eu, sur le public d'aujourd'hui, la même action que sur celui d'il y a trente ans. Pas une ride n'a déparé cette pièce intéressante où la féconde imagination des auteurs met en scène les personnages historiques les plus divers : Henri de Navarre (plus tard Henri IV), Charles IX, les ducs de Mouy et d'Alençon, La Mole, Coconnas, La Hurière, Catherine de Médicis, Mme de Nevers, la reine Margot, etc , etc.

Tout le monde connaît au moins le roman d'où le drame est tiré. Analyser toutes les péripéties qu'il renferme serait impossible. Que d'art dans le récit merveilleux des hauts faits de ces grandes figures de l'histoire! Quelle verve dans le dialogue ! Comme tout cela émeut et charme tout à la fois ! Ce Dumas était un

bien grand maître. Nul ne l'a jamais égalé comme imagination et comme science des effets scéniques. Quelle couleur et quelle énergie! Pendant six grandes heures, il vous tient haletant. Voilà bien le théâtre. Allez donc après cela chicaner quelques invraisemblances? Ne vaut-il pas mieux admirer simplement ce génie inventif.

Les directeurs de la Porte-Saint-Martin ont monté l'ouvrage avec une prodigalité qu'on ne saurait trop louer. Décors, costumes, mise en scène, le tout est splendide.

L'interprétation est, relativement, très-satisfaisante. Dumaine est un Coconnas très-sympathique, Deshayes a des allures de gentilhomme, Angelo est charmant dans le rôle de La Môle. Mme Judith est une Catherine de Médicis imposante. Mlle Dica-Petit, Mlle Bianca, M. Laray, complètent un bon ensemble au milieu duquel Taillade s'est fait une place à part, par la façon dont il a fouillé la figure sombre et farouche de Charles IX.

La Porte-Saint-Martin tient là un succès de longue haleine, et nous sommes heureux de voir la foule s'attacher à de semblables œuvres si différentes des drames psychologiques malheureusement trop en faveur depuis longtemps.

MON CARNET

—

Je viens de faire une découverte qui m'a navré :

Toute une classe d'individus, parfaitement reconnaissables et définissables, manque de nom!

Nulle mention pour elle au Dictionnaire — aux Dictionnaires même les *moins* autorisés par l'Académie.

En plein dix-neuvième siècle, en plein épanouissement de la langue française, tout un groupe de personnalités fort intéressantes, ma foi, frappé d'ostracisme et condamné à n'avoir pas d'état civil !

Et nous subissons cette injustice !

Et nous tolérons cette lacune !

∴

Indifférence coupable, blâmable négligence sur laquelle j'appelle toute l'attention des hommes compétents et soucieux de linguistique...

Chaque fois que vous sortez dans Paris, pour peu que vos affaires, vos habitudes, vos goûts, vos liaisons vous fassent tourner dans un cercle à peu près constant, infailliblement vous rencontrez sur votre route un certain nombre de figures déjà par vous remarquées.

Vous ne savez ni ce qu'elles sont, ni ce qu'elles font, ni d'où elles viennent, ni où elles retournent, ni ce qu'elles ont été, ni ce qu'elles sont appelées à devenir un jour; vous ne songez même pas à vous en enquérir ; mais passant près de l'une d'elles, mentalement, inconsciemment parfois, vous dites :

— Voilà une tête que je connais! Cette tête-là, je l'ai vue quelque part!

— Peu à peu, le hasard, par cette persistance à vous ramener au-devant l'un de l'autre, finit par établir entre elle et vous une sorte de courant magnétique dont vous ne pouvez vous défendre et qui fait que sa présence occasionne sur votre système nerveux une sensation de plaisir ou de déplaisir.

∴

C'est pour cette classe d'individus si nombreuse, si intéressante, si variée, si poétique ma foi ! sous le voile de mystère qui la recouvre, que je réclame un nom !

Elle n'en a pas !

Ces gens-là ne sont pas des *amis* ; ce ne sont pas des *indifférents* non plus...

C'est quelque chose d'intermédiaire, touchant à la fois à l'indifférence et à l'amitié.

Dussiez-vous butiner dans les vocabulaires étrangers, il faut combler cette lacune au plus vite.

Provisoirement, et pour la facilité de la phrase, je détournerai un adjectif de ses devoirs, — je veux dire de sa qualification usuelle.

Cet être sympathique ou antipathique de *visu*, auquel de ma vie je n'ai adressé la parole, dont l'existence ne m'a été révélée que par des rencontres successives et fréquentes, je l'appellerai « *mon contemporain* » à l'exclusion de tous ceux que le vocabulaire, en cela d'accord avec l'usage, groupe sous ce qualificatif générique.

∴

Celui-là seul en effet est, à proprement parler, mon contemporain.

Le poëte ou l'artiste, qui ne se révèle à moi que par ses ouvrages, n'est pas mon contemporain. Alphonse Karr, que je n'ai jamais vu, n'est pas plus mon contemporain que MM. de Vauvenargues ou Larochefoucauld. Là, présentement, sur ma table, les *Guêpes* coudoient les *Maximes et Pensées.*

∴

Puis-je dire avec vérité de MM. Lincoln ou Jefferson, par exemple, qu'ils sont mes contemporains ?

Je ne les connais pas ; ils ne m'intéressent pas ; ils n'ont en rien pénétré dans mon existence ; ils peuvent aller, venir, paraître, disparaître sans que je m'en soucie plus que de cela.

A la rigueur de l'étymologie, ils vivent *de mon temps*, d'accord ; mais vivre *hors de ma sphère* ou *dans une autre époque*, n'est-ce point chose identique pour moi ?

∴

Au contraire, ce vieux bonhomme au nez crochu, qui vient tous les soirs, à la même heure, prendre son café et lire la *Patrie* à la table voisine...

Je ne sais quel il est ; ses tenants et aboutissants me sont inconnus. Je n'ai jamais cherché à établir ni *son ascension droite* ni *sa déclinaison*... mais deux heures durant nous respirons le même air vicié, et quand je ne le vois pas là, quelque chose me manque.

Il est vraiment « mon contemporain. »

∴

Une contemporaine encore, une jeune fille que tous les soirs, à la même heure, je rencontre sur le boulevard, sac au bras, sortant de l'atelier.

Quelle est-elle ? où va-t-elle ? Je l'ignore, et ne ferais pas un pas pour l'apprendre ; et cependant je ne puis m'empêcher de dire tout bas :

« *Ah! elle est en avance !* » ou : « *Tiens! je suis en retard!* » ou de constater dans mon for intérieur que depuis longtemps elle n'avait point passé là.

∴

Réduit à ces proportions, le *contemporain* est, vous le voyez, une sorte d'ami ou d'ennemi, moins accentué, d'ordre inférieur, — à une puissance fractionnaire, dirait un mathématicien.

On ne lui a jamais adressé la parole, ni tendu la main, ni frappé sur le ventre ; un regard, quelquefois un sourire vague, toutes relations se sont bornées à cela; mais on l'aime ou on le déteste sans cause définissable.

∴

Pour qui vit seul, perdu dans l'océan du monde parisien, le *contemporain* tient lieu d'*ami.*

Il semble, à rencontrer une figure connue, qu'on ne soit plus absolument isolé et que quelqu'un prenne intérêt à vous, à vos démarches, à vos entreprises, à votre santé.

L'imagination se crée de la sorte une famille fictive dont la multiplicité des membres semble compenser la fragité des liens.

∴

Un rien suffit à faire un ami d'*un contemporain ;* un trait d'union que le hasard le plus souvent fournit.

Des gants oubliés sur une chaise;

Un mouchoir tombé qu'on ramasse et qu'on rapporte en courant ;

Un voisinage de stalle au théâtre, ou de table au restaurant;

Une rencontre en un lieu éloigné de la capitale.

∴

Deux *contemporains* se trouvent face à face dans un village à deux cents lieues de Paris. Tout naturellement, ils vont l'un à l'autre, ils s'abordent !...

— J'ai déjà eu le plaisir de vous voir!..

— En effet, monsieur.

— A Paris, je crois.

— Précisément. Aussi me disais-je : Où donc ai-je vu monsieur ?

Ils se lient, étonnés de ne s'être pas abordés plus tôt. Depuis dix ans, ils se rencontraient quatre fois le jour, nez à nez, place de la Bourse.

∴

Le plus souvent, par exemple, après le contact, tout mystère ayant disparu, toute curiosité étant éteinte, il se trouve qu'on a perdu au rapprochement.

Sous beaucoup de rapports, en effet, le *contemporain* est préférable à l'*ami.*

Avec lui, pas de brouilles à craindre ni de récriminations, ni de contestations pénibles. Votre conduite échappe à son contrôle. A peine votre toilette peut-elle être par lui critiquée. Ne vous connaissant point, il ne peut médire de vous. S'il vous nuit par hasard, du moins ne vous trahit-il pas.

Vous prend-il votre maîtresse? Il use en somme d'un droit, le droit du plus habile que l'amitié ne reconnaît point, et, sans remords, vous pouvez lui appliquer le talion.

∴

A la rigueur, on peut vivre sans *ami*, je ne

ne figure pas que l'on puisse vivre sans *contemporain.*

La plus grande cause à l'ennui qui vous saisit à la gorge, le jour où vous mettez le pied dans une ville étrangère, c'est l'absence forcée de *contemporains.*

.·.

Le premier jour, toutes les figures défilant sous vos yeux vous sont parfaitement inconnues, parfaitement indifférentes. Celle-ci est remarquablement belle, pourtant!.. Qu'importe! elle passe!.. elle a passé! la reverrai-je?

On n'y songe déjà plus...

.·.

Le second jour, quelques jalons commencent à se poser dans votre solitude.

Une ouvrière, à la fenêtre en face, arrosant des fleurs... qu'on a vue le matin, qu'on revoit le soir...

Le troisième jour... le troisième jour, un Parisien a retrouvé la femme remarquablement belle de l'avant-veille.

.·.

Cette sensibilité magnétique, si je puis parler ainsi, particulière aux gens de notre nation, fait le spleen inconnu de nos compatriotes.

L'Anglais, sur la terre étrangère, n'a pas de *contemporains.* Il regarde les monuments et se contemple soi-même. Il s'ennuie à mourir — cela se conçoit.

.·.

Nous avons tous nos *contemporains,* et nous en avons d'autant plus que nos habitudes sont plus régulières et moins nomade notre existence.

L'employé qui, pour se rendre à son bureau suit chaque matin même route, a fatalement un nombre de *contemporains* très étendu. Pour lui, les magasins bordant le trottoir sont autant de nids à *contemporains* des deux sexes.

Derrière la même vitrine, la même tête blonde ou brune... toujours!... Comment voulez-vous?

.·.

Le désœuvré a le jardin des Tuileries, les Champs Elysées, le bois de Boulogne, certaine fraction des boulevards, tous les lieux où l'on se promène...

Aux Tuileries, par exemple, lors de la musique quotidienne, à six heures, les mêmes figures se retrouvent en présence, les mêmes coudes se coudoient; après quatre jours, on connaît de vue tout son personnel; on sait que tel chapeau rose s'assied dans telle allée, au pied de tel arbre...

Et quel désappointement si, par aventure, une figure nouvelle est venue remplacer celle qu'on s'attendait à voir!

Je sais des gens pour qui toutes les émotions de la vie se résument à celle-là!

.·.

Nos contemporains!... Ils sont la joie, l'ornement, le sourire, le charme, l'animation, la vie de nos promenades, de nos théâtres, de nos concerts; ils sont les points où se repose l'œil fatigué de refléter la foule indifférente, et j'aimerais mieux cent fois, en conscience, voir disparaître... les deux portes *Saint-Denis* et *Saint-Martin* qu'un seul de *nos contemporains,* un seul! entendez-vous?....

Gabriel Guillemot.

La Cage.

—

A Madame...

Venez, vous dont les yeux charment les cœurs hu- [mains,
Et l'une contre l'autre appuyez ces deux mains
Qui tinrent autrefois le sceptre de royaumes
Féeriques; maintenant écartez les deux paumes
En les arrondissant mollement, mais joignez
Toujours le bout de vos doigts blancs et vos poignets:
Ainsi vous construirez, ô mignonne oiselière,
La cage où nous mettrons mon âme prisonnière;
Et cet oiseau captif aimera sa prison,
Et, dédaignant l'air libre et le libre horizon,
Et le ciel bleu hanté des noires hirondelles,
Fera sur ses vivants barreaux un doux bruit d'ailes.

Louis de Gramont.

NOUVELLE

—

LE COLIS 1775

—

Le 16 janvier 18.., arrivait de Grenoble à Paris, en destination de la gare de Lyon, bureau restant, une caisse en bois d'assez grandes dimensions et solidement clouée.

Une carte était collée sur le couvercle... Cette carte, écrite à la main, portait un nom:

Alfred Jolybois.

Pas d'autre indication.

La caisse ressemblait, du reste, à toutes les caisses. On la mit dans un hangar, avec d'autres colis. Elle y resta cinq jours.

Le chef magasinier était assis, le matin du sixième jour, dans le hangar, déjeunant et lisant son journal, quand une odeur singulière lui fit lever la tête.

C'était une odeur fade, comme celle des viandes avancées. Il appela un magasinier.

— Y a-t-il ici du gibier?

Il n'y en avait pas.

Etrange! Le chef magasinier fit le tour du hangar, flaira les colis l'un après l'autre, et finalement reconnut que l'odeur partait de la caisse en question.

Il dégelait depuis plusieurs jours; c'était cela sans doute qui avait déterminé l'échauffement à l'intérieur.

Il était étonnant, en tous cas, qu'une caisse renfermant des matières sujettes à détérioration eût été expédiée comme un simple colis; il était surtout étonnant qu'on ne l'eût pas réclamé depuis six jours.

Et puis, ce M. Alfred Jolybois écrit à la main sur la carte, sans adresse, qui le connaissait? L'expéditeur était un M. Louis, de Grenoble. Il y a des tas de gens qui s'appellent Louis, Pierre, Paul... On n'en était pas plus avancé.

De là à la pensée d'un crime, il n'y avait qu'un pas. Tout le monde avait encore présente à l'esprit la caisse où l'on avait trouvé le corps d'une femme coupée en morceaux, dans une gare d'une des principales villes de l'Europe. Les émanations, le mystère, l'insuffisance des indications, la caisse elle-même, longue, étroite, avec ses planches à peine rabotées, suffisaient amplement, dans le cas actuel, à réveiller le souvenir de cette horrible découverte.

Justement passait le sous-chef de la gare; le chef magasinier lui fit part de ses soupçons!

— C'est vrai, au fait... Diable!

Et le sous-chef manda le commissaire de police.

Tout annonçait un crime. Le commissaire de police ordonna l'ouverture de la caisse.

On vit quelque chose d'horrible. Couchée à plat dans de la sciure, sans mains, sans pieds, une forme d'une apparence vaguement humaine, tant les mutilations l'avaient rendue méconnaissable, occupait le fond de la caisse. Pas de tête: on l'avait coupée. La peau avait été enlevée sur tout le corps. Quant aux chairs, elles étaient devenues d'un bleu noir, hideux. Le cadavre portait à la poitrine une large blessure, suite d'un coup de couteau, assurément. Le crime paraissait remonter à huit ou dix jours.

Le commissaire fit aussitôt transporter la caisse dans un magasin et télégraphia à Grenoble.

— Connaissez-vous un M. Jolybois?

— Non.

— Connaissez-vous un M. Louis?

— Non.

C'était formel. On était en présence d'un crime monstrueux accompli au milieu des plus mystérieuses circonstances.

En même temps qu'il télégraphiait à Grenoble, le commissaire faisait prévenir le procureur de la République.

Déjà le bruit s'était répandu: des voyageurs se pressaient aux abords du cabinet du commissaire de police. Il fallut disperser les rassemblements. On disait qu'on avait cru reconnaître le cadavre d'un des principaux négociants de Grenoble; d'autres parlaient d'un grand-père assassiné par son petit-fils. Une chose seule paraissait claire: le cadavre était celui d'une personne d'âge, naturellement affaissée et très obèse.

L'agitation était à son comble dans la gare.

Tout à coup un mouvement se fit à l'intérieur, un petit homme à lunettes, l'air digne et froid, chauve, venait d'entrer en compagnie d'un autre petit homme, à lunettes bleues, celui-là, dans le cabinet du commissaire de police.

Tout le monde sut en un instant que c'étaient le procureur de la République et son greffier.

L'attention était si universellement dirigée de ce côté qu'un monsieur, qui descendait du train de Lyon et désirait un renseignement, put à peine se faire entendre.

— Mais enfin, me direz-vous?...

— Quoi?

— C'est la seconde fois que je vous demande si vous n'avez pas reçu une caisse bureau restant?

— Quelle caisse?

— Une caisse déposée à Grenoble, il y a six jours.

L'employé fit un bond.

Grenoble! Six jours! C'était peut-être l'assassin.

Il pria l'inconnu de le suivre, lui fit traverser rapidement le groupe des personnes qui piétinaient à la porte du commissaire de police, et tout à coup, le poussant dans le cabinet:

— C'est le monsieur qui vient réclamer le n° 1775, dit-il.

Le personnage introduit ainsi était un homme de haute taille, la barbe longue, la peau bistrée, l'air résolu. Il portait une pelisse; ses manières étaient distinguées. A coup sûr, si c'était l'assassin, ce n'était pas un assassin vulgaire. Il parut vivement impressionné à la vue des personnes qui remplissaient le cabinet et qui toutes

le regardaient. Le silence était énorme. Il fit pourtant quelques pas et réitéra la question qu'il avait posée à l'employé, mais cette fois d'une voix moins assurée.

Ce fut le procureur de la République qui lui répondit lui-même :

— N'est-ce pas une caisse en planches ?

— Parfaitement.

— Et vous venez la réclamer ?

— Oui.

— Vous êtes alors M. Alfred ?...

— Jolybois... j'ai cet honneur.

Depuis quelques instants, le monsieur à la pelisse semblait mal à l'aise, et jetait à droite et à gauche des regards inquiets, comme s'il eût redouté une surprise. Ses regards furent remarqués. Peut-être se sentait-il deviné, menacé. Peut-être cherchait-il une issue ?

Le commissaire fit un signe : les issues furent aussitôt occupées par des agents.

Le monsieur se troubla visiblement.

— Vous pâlissez, monsieur, lui dit le magistrat.

— Du tout; mais cette odeur...

— Cette odeur, monsieur, vient de votre caisse.

— De ma caisse ? grands dieux ! aurait-on découvert ?...

Et son visage se décomposa entièrement.

Nul doute : on tenait l'auteur du crime.

La caisse était dans un coin du cabinet : on l'y mena.

Le procureur de la République prit de nouveau la parole.

— Vous reconnaissez que cette caisse est la vôtre ?

— Je vous ai déjà dit que oui.

— Permettez.. vous êtes en présence de la justice... Procédons logiquement s'il vous plaît. Reconnaissez-vous aussi la victime ?

— Je m'en flatte... c'est moi qui ai fait le coup.

— Précisez. Dans quelles circonstances ?

— J'étais à Briançon .. Nous avions un vieux compte à régler ensemble. Depuis longtemps déjà, je le guettais. Un jour, je le rencontre au détour d'un chemin, dans la montagne... Il vient à moi : je le couche en joue. Je le manque une première fois. La seconde fois, ma balle ne fait que l'effleurer... Déjà il est sur moi, il me serre dans ses bras, il va m'étouffer... Je parviens heureusement à mettre la main sur mon couteau, et le temps de le regarder dans les yeux, je lui plonge la lame dans le ventre jusqu'à la garde... Cette blessure que vous voyez là, monsieur, c'est moi qui la lui ai faite... Il roule à terre, je me relève : il était mort. (*En ricanant.*) On l'a mis dans une caisse. Je comptais être en même temps que la caisse à Paris... Par malheur, j'ai été retenu en chemin.

Rarement on avait vu pareil cynisme; peut-être avait-on affaire à un fou.

— Ainsi donc, vous avouez, dit le magistrat. Mais il ne vous a pas suffi de frapper... Ces mutilations...

— Sans doute. Il n'y avait pas moyen de l'expédier autrement.

— Puis vous l'avez écorché?

— Dame!

— La justice appréciera... Je vous poserai une dernière question. Son nom?

— Son nom?... Cela n'est pas sérieux, monsieur.

— Soyez convenable. Quel est son nom ?

— Je vous promets que je ne me suis jamais soucié de le lui demander.

— Vous avez donc frappé un être que vous connaissiez à peine?

— Vous auriez agi comme moi.

— Vous avait-il causé quelque dommage, au moins?

— Aucun, personnellement.

— Pourtant, on ne tue pas sans raison son semblable !

— Mon semblable!

Le monsieur eut un rire nerveux, qui glaça les assistants.

— Cette conduite est inconvenante, fit le magistrat. M. le commissaire, emparez-vous de cet homme.

— Mais du tout, je ne veux pas, moi, exclama le monsieur au colis... Il y a malentendu.

— Malentendu?

— Ce que vous avez pris pour mon semblable...

— Eh bien ?

— Mais, c'est un ours!

CAMILLE LEMONNIER.

SCÈNES PARISIENNES

LES SATELLITES DU THÉATRE.

Trahit sua quemque voluptas. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Tous les goûts sont dans la nature. Des goûts et des couleurs, on ne saurait...

Assez! Qu'il vous suffise de savoir que « la sagesse des nations » m'a dès longtemps préparé une foule de phrases toutes faites destinées à me servir d'excuse. J'adore les affiches de théâtres.

J'y trouve une gazette : Quel est le courriériste qui puisse se vanter d'être aussi exactement informé que la première venue des colonnes-Morris?

Et j'y trouve un musée : leur coloris varié, harmonieux et tendre jusqu'à la fadeur, me plonge dans des extases paradisiaques. Dans la gamme des tons énervants et chlorotiques, je ne connais que les dragées et les gravures de modes qui soient comparables à ces doucereux rectangles, si bienveillants pour la prunelle des passants.

En dépit des révolutions, en dépit des bouleversements, en dépit des expropriations, l'affiche de théâtre est restée telle que je l'ai connue dans mon enfance, et, malgré les désastreuses et pitoyables tentatives d'importation des placards « à l'américaine, » malgré les chromolithographes dont les fantaisies aveuglantes beuglent sur quelques murs, la vénérable affiche a résisté immuable dans son allure discrètement gaie.

Du reste, c'est dans les hommes et dans les choses qui approchent le théâtre que les types se sont les mieux conservés, vierges de tous les progrès, inséparés de toutes les traditions.

On a construit de nouvelles salles : Qu'ont-elles de différent des anciennes? Pas même leur éclairage, puisque le lustre qu'on avait voulu bannir a reconquis sa place de soleil.

On a élevé de superbes façades en pierres toutes blanches et toutes sculptées : cela a-t-il fait supprimer ces vieilles barrières de bois, sans lesquelles la *queue*,— cette singulière corvée à laquelle le Parisien s'astreint si bonnassement, et qu'il considère même comme le premier de ses droits, — ne viendrait jamais dérouler ses annelures serpentantes et si réjouissantes pour les directeurs?

Et les marchands de programmes ?

Et les ouvreurs de portières ?

Et les contrôleurs?

Et les ouvreuses?

Et les « cations de lorgnettes ? »

Et les « orgeat, lim'nad'bière? »

En quoi diffèrent-ils de ceux qui les ont précédés ?

Ou plutôt qui oserait affirmer que ce ne sont pas toujours les mêmes, et qu'ils ne font pas partie intégrante et inamovible de la « grande machine parisienne?... »

Un type, un seul, parmi ces « hanteurs des alentours théâtraux, » parmi ces utiles parasites, qui ne sont pas gens de théâtre, mais qui peuvent dire comme la terre parfumée de Saâdi :

> Je ne suis pas la rose,
> Mais j'ai vécu près d'elle,

un seul de nos « satellites » a essayé de se transformer, c'est le marchand de billets.

Il se tenait jadis accoté le long de la boutique avoisinant le théâtre : le plus généralement la boutique d'un marchand de vin ou d'un rôtisseur de châtaignes.

Son signalement était simple : chapeau graisseux, accroche-cœur graisseux, paletot graisseux, canne graisseuse, moustaches graisseuses en point et virgule, une grosse bague à la « Aimée » et une grosse chaîne à la Thimothée Trimm, » toutes deux en or... ou à peu près, et toutes deux graisseuses assurément; enfin une voix graisseuse qui graillonnait à votre oreille ces mots, toujours les mêmes :

— Demandez *un* stalle, moins cher qu'au bureau!

Eh bien ! ce type avait disparu; il s'était établi, il avait pris patente, comme un simple banquier, et avait ouvert boutique officielle pour y débiter officiellement sa marchandise.

Cela ne dura pas, heureusement pour le pittoresque parisien : les boutiques sont restées ouvertes, mais les marchands de billets sont revenus devant les théâtres, et, quoiqu'on prétende, la chasse qu'on leur fait n'est qu'apparente; leur disparition serait un deuil...

Le plus spirituel des directeurs passés, — on peut dire cela sans blesser les autres, car il est mort, — Nestor Roqueplan, eut un jour, à ce propos, un mot caractéristique.

Sur ses plaintes réitérées contre les vendeurs de « stalles moins chères qu'au bureau, » la police s'était décidée à les empêcher totalement de rôder autour de l'Opéra-Comique.

Quand Roqueplan vit son péristyle veuf de ses satellites habituels, il ne put résister à l'impression lugubre qu'il ressentit. Il courut à la Préfecture de police :

— Rendez-moi mes marchands de billets, s'écria-t-il, ou laissez-moi mourir : on va croire que je ne fais plus le sou.

GASPARD MUS.

Voici, de par son dernier succès, Capoul devenu parrain d'un délicieux bonbon, la dernière création de Reinhardt-Siraudin.

Ne me demandez pas de décrire « le Capoul », c'est un poëme : finesse, arome, moelleux, tout s'y trouve et s'y confond dans un onctueux ensemble. On perd son plaisir à l'analyser, et je ne veux point gâter le mien.

J'aime mieux vous dire dans quelles merveilleuses bonbonnières le roi des confiseurs emprisonne son chef-d'œuvre.

Ce sont d'abord de charmantes corbeilles en feutre souple, en paille d'Italie, enguirlandées de fleurs légères et dont l'anse est faite d'un ruban coquettement chiffonné. Renverser la corbeille et vous avez un adorable chapeau timbale : je voudrais bien savoir quels doigts de fée composent ces mignonnes coiffures. A coup sûr c'est une fée parisienne.

La grande nouveauté, c'est une boîte en velours rose, agrémentée d'une ruche de satin. Le couvercle est formé d'une glace de Venise sertie de fleurs et surmontée d'une gerbe de marabout et d'esprits, d'où surgit un microscopique colibri. Levez ce couvercle, vous avez un miroir ; abaissez-le, vous obtenez un cache-désordre où l'on jette à la hâte gants parfumés et billets doux.

Puis c'est un coussin nabab en velours et satin cerise dont les arabesques d'or défient l'habileté des brodeurs turcs. Le sultan en sait quelque chose, car on vient de lui en adresser un splendide.

Que citerai-je encore ? Cette corbeille d'où s'échappe des amours de petits chats — souvenire du tableau de Lambert ; — de petits moulins de satin rose ou bleu abritent la meunière du moulin Joli, des laques et mille objets plus tentants les uns que les autres.

En vérité, je vous le dis, le filleul de Capoul sera bien logé.

PETITES NOUVELLES

Voici quelques renseignements sur la brillante reprise de *Cendrillon*, opéra-comique en trois actes, paroles d'Etienne, musique de Nicolo, que prépare l'Opéra-Comique.

La musique du ballet Louis XV, — où seront intercalés plusieurs airs de Lulli, — a été confiée à M. Théodore de Lajarte, bibliothécaire attaché aux archives de l'Opéra, qui, le premier, s'est occupé des airs à danser des dix-septième et dix-huitième siècles, sous le double point de vue de l'histoire et de l'art musical.

M. Carvalho ne pouvait pas mieux choisir. Les costumes de la pièce et du ballet, très-riches et très-exacts, ont été dessinés, sur les estampes du temps, à la Bibliothèque nationale ; les danses seront réglées aussi sur les traités des maîtres à danser de l'époque. Les décorations seront peintes par MM. Lavastre et Chaperon.

Ce charmant ouvrage fut représenté pour la première fois à Feydeau le 22 février 1810, et le sujet en est tiré du conte de Perrault.

Les rôles de femme ont été créés par Mmes Duret, Lemonnier et Alexandrine de Saint-Aubin.

Lors de la reprise de cet ouvrage à la salle Favart, en 1845, Adolphe Adam renforça l'instrumentation simple et quelque peu naïve de Nicolo par des cuivres et des trémolos, et ajouta même pour Mme Casimir un air de sa façon à la partition originale ; à cette époque, Grignon et Sainte-Foy jouaient les personnages du baron de Montefiascone et du sénéchal Danrisi, et Mmes Casimir et Darcier complétaient une distribution assez remarquable ; mais malgré les efforts tentés par l'arrangeur pour faire ressortir la simplicité de cette musique, peut-être même à cause de cela, l'ouvrage de Nicolo ne réussit que très-modestement à fournir un nombre limité de représentations. M. Carvalho a mis tout en œuvre pour que cette reprise fût digne de l'auteur de *Joconde*.

Le nouveau directeur de l'Opéra-Comique, avec le tact artistique qui ne lui fait jamais défaut, reprendra la partition de Nicolo dans sa version première. Il se gardera bien d'employer la réinstrumentation d'Adolphe Adam, nous sommes en 1876, trop au courant des procédés et de l'histoire de l'art musical pour accepter la musique d'Adolphe Adam sous le couvert de Nicolo.

La pièce servira aux débuts de Mlle Julia Potel, une élève de Mme Carvalho.

Nicot jouera le rôle du prince Témir.

— Aussitôt après le *Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns, dont les études sont très avancées, le Théâtre-Lyrique mettra en répétition la *Courte échelle*, opéra-comique en trois actes de MM. La Rounat et Membrée, dont les principaux rôles sont confiés à Mmes Zina Dalti, Sablairolles, MM. Engel, Lepers, Gresse et Grivot.

Dès que M. Duchesne sera guéri, on commencera à s'occuper du *Bravo*, de MM. E. Blavet et Salvayre.

— Irrévocablement samedi 30 décembre, au Théâtre-Historique, première représentation de *Un drame au fond de la mer*.

L'importance du spectacle n'exigera pas moins de quatre jours de relâche, qui seront spécialement employés à équiper et à régler les décors de cette pièce nouvelle.

— A l'occasion des prochains bals de l'Opéra, constatons avec empressement que le premier coup d'archet lancé de Vienne à Paris par Johann Strauss est tout un hommage rendu par le célèbre *capellmeister* viennois à l'Association des artistes musiciens de France. Voici la lettre qu'il vient d'adresser à M. le baron Taylor, le vénérable président de cette Association.

« Monsieur le président,

» Appelé à l'honneur de faire entendre et diriger mon répertoire à l'Opéra de Paris, je désire, avant tout, appartenir comme membre perpétuel à la grande famille artistique dont vous êtes l'illustre président fondateur.

» Votre comité voudra-t-il bien accueillir un musicien viennois animé de la plus vive sympathie pour les musiciens français auxquels il doit déjà tant ?

» Je l'espère, monsieur le président, et, dans cette confiance, je vous adresse sous ce pli ma modeste cotisation, avec mes salutations les plus respectueuses et les plus empressées.

» JOHANN STRAUSS. »

Un chèque de 1,000 francs accompagnait cette lettre, qui prouve que Johann Strauss n'est pas seulement un artiste de talent, mais aussi un homme de cœur.

— On assure que dans sa dernière séance, la commission du mausolée d'Auber a fixé l'inauguration du monument au 29 janvier prochain, jour anniversaire de la naissance de l'illustre compositeur.

On se serait même occupé déjà des détails de la cérémonie ; plusieurs discours seront prononcés.

Des représentations extraordinaires auront lieu à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, en l'honneur du maître.

UN CONSEIL A SUIVRE

De toutes les maladies qui apportent leur contingent au bulletin des décès, la plus commune, la plus désespérante pour les familles, celle qui chaque jour occasionne la plus grande mortalité, c'est assurément la phthisie pulmonaire. Jusqu'à présent, la science n'a encore trouvé aucun moyen certain de guérison, et son rôle se borne à soulager les phthisiques et à prolonger, à force de soins, leur existence de quelques années. Chacun sait qu'on recommande aux poitrinaires de passer l'hiver dans les climats chauds et autant que possible dans le voisinage des forêts de sapins, dont les émanations ont une action si favorable sur les poumons. Malheureusement, bien des malades ne peuvent pas se déplacer ; c'est spécialement à eux que cet article s'adresse.

Des expériences faites d'abord à Bruxelles et renouvelées depuis un peu partout ont prouvé que le goudron, qui est un produit résineux du sapin, a une action des plus remarquables et des plus heureuses sur les malades atteints de phthisie et de bronchite.

C'en est assez déjà pour que ce produit mérite de fixer l'attention des malades. Mais il faut bien se persuader que c'est surtout au début de la maladie qu'il faut prendre le remède. Le moindre rhume peut dégénérer en bronchite ; aussi convient-il, pour en tirer le plus grand profit possible, de se mettre au traitement du goudron dès que l'on commence à tousser. Cette recommandation est d'autant plus utile, que beaucoup de poitrinaires ne se doutent même pas de leur maladie et se croient seulement atteints d'un gros rhume ou d'une légère bronchite alors que la phthisie est déjà déclarée.

Le goudron s'emploie sous forme d'eau de goudron. Autrefois on mettait du goudron dans le fond d'une carafe, on remplissait avec de l'eau qu'on agitait deux fois par jour, pendant une semaine, avant de l'employer ; on obtient ainsi un produit peu actif, très-variable dans ses effets et d'un goût âcre et désagréable. Aujourd'hui on trouve chez tous les pharmaciens, sous le nom de *Goudron de Guyot*, une liqueur très concentrée de goudron qui permet de préparer instantanément, au moment du besoin, une eau de goudron très limpide, très aromatique et d'un goût assez agréable. On en verse une ou deux cuillerées à café dans un verre d'eau et on peut ainsi obtenir à volonté une eau de goudron plus ou moins chargée de principes aromatiques et d'un prix minime, à ce point, qu'un flacon du prix de 2 francs peut servir à préparer dix à douze litres d'eau de goudron. Du reste, une instruction détaillée accompagne chaque flacon.

C'est avec le *Goudron de Guyot* que les expériences ont été faites dans sept hôpitaux et hospices de Paris, ainsi qu'à Bruxelles, à Vienne et à Lisbonne.

M. Guyot prépare aussi des petites capsules rondes de la grosseur d'une pilule, qui, sous une mince couche de gélatine, contiennent du goudron de Norwége pur de tout mélange. Cette forme peut être recommandée aux personnes qui ont de l'aversion pour l'eau de goudron ou que leur position appelle à voyager fréquemment. Deux ou trois capsules de goudron de Guyot au moment du repas remplacent facilement l'usage de l'eau de goudron. Chaque flacon du prix de 2 fr. 50 contient 60 capsules ; c'est assez dire à combien peu revient le traitement par les capsules de goudron de Guyot : dix à quinze centimes par jour.

Lorsqu'un rhume sera déjà ancien, ou lorsqu'on voudra obtenir un effet plus rapide, il conviendra de suivre le traitement par les capsules de goudron en même temps que l'on prendra de l'eau de goudron aux repas et au moment de se coucher. Ce double traitement dispense de l'emploi des tisanes, pâtes et sirops, et le plus souvent le bien-être se fait sentir dès les premières doses.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie. 18, rue des Martyrs.

— **L'Imprimerie V. Fillion et Cᵉ, 8, rue des Martyrs, Paris, en-oie par retour du courrier contre fr. en mandat poste, 100 cartes e visite, sur beau vélin. Deuil fr. 50.**

Pour Paris, 2 fr. 50; Deuil, 3 fr.

GOUVERNEMENT EGYPTIEN

élégation à Paris de S. A. le khédive et du Gouvernement égyptien.

Les Emprunts du Gouvernement, émis en 364, 1865-66 et 67, étant retirés de la con-rsion, aux termes du décret de S. A. le ıédive, en date du 18 novembre 1876, les ıres de ces emprunts, qui ont été déposés ur être convertis, seront rendus *à partir ı mardi, 26 courant.*

Cette remise s'effectuera aux guichets où dépôt a eu lieu contre restitution des ré-pissés nominatifs actuellement aux mains s titulaires.

L'Emprunt du Vice-roi 7 0/0 1870 est alement retiré de la conversion par le ême décret du 18 novembre 1876, qui sépa-les dettes de la Daïra des dettes de l'Etat. Les titres de cet Emprunt qui ont été dé-sés pour être convertis seront rendus, *à rtir du 3 janvier 1877*, aux guichets où dépôt a eu lieu, sur la présentation du ré-pissé déchargé et contre remboursement la fraction de 10 fr. 06 par obligation, yés pour intérêts du 1ᵉʳ avril au 15 juillet 76

Economie. Propreté. Simplicité. Conservation des plumes

ENCRE-POUDRE-EWIG

POUR FAIRE SON ENCRE SOI-MÊME

DISSOUTE A LA MINUTE DANS L'EAU FROIDE — NOIRE — LIMPIDE — INALTÉRABLE — VÉGÉTALE — INOFFENSIVE

NE TACHANT PAS LE LINGE — N'OXYDANT pas les PLUMES — NE MOISISSANT JAMAIS — DURÉE INDÉFINIE

Pour recevoir franco dans toute la France
UNE BOITE SUFFISANT A L'USAGE QUOTIDIEN D'UN ENCRIER PENDANT PLUS DE 10 ANS
Envoyer 1 fr. 25 timbres ou mandat-poste
à M. A.-T. EWIG, 10, r. Taitbout, Paris

13ᵉ Année. 42,000 Abonnés.

Le Moniteur des **TIRAGES FINANCIERS**

104, rue de Richelieu, à Paris

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite.

Envoyer mandat ou timbres-poste.

ouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
xydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
DAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

Flacon : 3 fr. — Flacon : 5 fr.

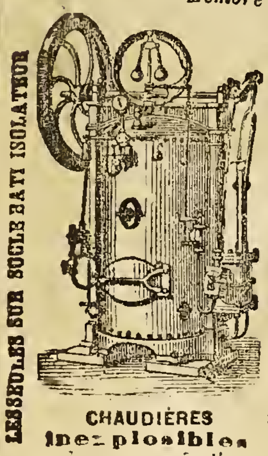
PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bᵈ St-Denis, 26

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles, nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DETAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-phᶜ de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le Cᵗᵉ CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflamations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près les Tuileries.)

10ᵉ Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Parait tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nᵒˢ sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

THÉATRE DE LA
RÉVOLUTION
Ou choix de pièces de théâtre qui ont fait sensation pendant la période révolutionnaire.

—

Charles IX. — Les Victimes cloîtrées. — L'ami des Lois. — Le Jugement Dernier des Rois. — L'Intérieur des Comités révolutionnaires. — Madame Angot, avec une introduction par **Louis Malaud**, prix 3 francs.

GARNIER frères, libraires-éditeurs
6, rue des Saints-Pères.

NOUVEAU TRAIT
du Dʳ **PÉCHENET** *médecin de la ... membre de Soc*

Guérison radicale des maladie écoulements récents ou anciens, u Ce traitement, par suite d'exp ratives faites tout récemment, est efficace et le plus prompt. — C *tuites de midi à sept heures et par* Paris, **rue des Halles, 5**, près la

ÉTRENNES

Librairie académique DIDI
25, quai des Augusti

COLLECTI
DES
CHEFS-D'ŒU
des
THÉATRES ÉTRA

SHAKSPEARE. Trad. *Guizot*, 8 vo relié, 64 fr.
SHILLER. Trad. *Barante et Frank*, 3 relié, 24 fr.
HOPE DE VEGA. Trad. *Baret*, 2 v relié, 16 fr.
CALDERON. Trad. *A. de Latour*, 2 relié, 16 fr.
LESSING ET KOTZEBUE. Trad. *Ba* 1 vol. in-8, 6 fr.; relié, 8 fr.
LESSING. *Dramaturgie*. Tr. de SUCK 1 vol. in-8, 7 fr.; relié 9 fr.
— *La même collection format in-1* vol. broché et 5 fr. relié.

En vente à la **LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER**
QUAI DES AUGUSTINS, 35

LES TERRES DU CIEL
PAR
CAMILLE FLAMMARIO

Description académique, Physique, Climatologiq et Géographique des planètes qui gravitent autour d

Un beau volume grand in-8°, illustré de nombreu Vues télescopiques, de Planches et de Photog

PRIX BROCHÉ, **10** FRANCS. — RELIÉ DORÉ SUR TRANCHES, **15** FRA

Ouvrages du même auteur :

Dieu dans la nature, 14ᵉ éd. 1 vol. in-12 avec portrait........ 4 fr.
La Pluralité des mondes habités, 24ᵉ édit., 1 vol. in-12, avec planches........ 3 fr. 50
Les Mondes imaginaires et les Mondes réels, 14ᵉ édit., 1 vol. in-12........ 3 fr. 50

Récits de l'infini. — Lumen, histoi planète, 5ᵉ édition, 1 vol. in-12, ...
Derniers jours d'un philosophe Humphry-Davy, 4ᵉ édit., 1 vol. in-1
Vie de Copernic, 1 vol. in-12....

On trouve à la même librairie :

Education maternelle, simples leçons d'une mère à ses enfants, par Mme Am. Tastu. 1 vol. gr. in-8°, illustré de vignettes et de cartes. — 14 fr. broché. — Relié, tranches dorées.... 19 »
Pernette, par V. de Laprade. 1 beau vol. gr. in-8° illustré. — 8 fr. — Relié........ 12 »
Les Enfants célèbres, par Michel Masson. 1 vol. gr. in-8° illustré. — 7 f. 50. — Relié 11 »
L'Amie des Enfants, par Mme Guizot, 1 vol. gr. in-8° illustré. — 7 fr. 50 c. — Relié 11 »
L'Ecolier ou Raoul et Victor, par Mme Guizot. 1 vol. gr. in-8° illust. — 7 f. 50. — Relié 11 »
Berquin. *Œuvres complètes*. 4 vol. in-8° illustrés. — 12 fr. — Relié........ 20 »

OUVRAGES DE Mᵐᵉ DE WITT-GUIZOT
Le Cercle de famille, 1 vol. — *Contes d'une mère.*

1 vol. — *Les Petits Enfants*. 1 vol. — *d'une mère*. 1 vol. — *Une Famille* ... 1 vol. — *Une Famille à Paris*. 1 vol. — *amies*. 1 vol. — *Scènes d'Histoire et de ...*
A **3** fr. le volume broché. — **4** fr. 50
Trois histoires de terre et de Armand Dubarry. 1 vol. in-12 illust — Relié, tranches dorées........
L'Alsace-Lorraine en Australie, même. 1 vol. in-12 illustré. — 3 fr. — tranches dorées........
Bengali ou les fils du Paria, par Seguin. 1 vol. in-12 illustré. — 3 fr. —
Les Vertus chrétiennes, par la pri de Broglie. 2 vol. in-12, 6 fr., — Reliés
Mémoires de mon Oncle par Ch. ricault. — 1 vol. in-12. — 3 fr. Relié...

17, RUE DE LA PAIX, 17 — **SIRAUDIN** — 17, RUE DE LA PAI

CAPOUL
Bonbon nouveau

ENVOI EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

EXPOSITIO
des Objets d'Étre

PARIS-THÉATRE

MARGUERITE DONVÉ

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 190

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 3 au 10 Janvier 1877.

PARIS : 30 cent. — DÉPART^s. : **35 cent.**

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14 fr.**	Six mois,	**7 fr.**
DÉPART^s	id.	**16 fr.**	id.	**8 fr.**
ÉTRANG^r	id.	**20 fr.**	id.	**10 fr.**

CAMÉES ARTISTIQUES

CXC

—

MARGUERITE DONVÉ

—

Quel est celui qui, dans les théâtres de genre, n'est pas tout d'abord favorablement disposé pour ces gracieuses jeunes femmes, dont le talent n'est point encore mûr, mais que leur intelligence ouverte, leur agréable physionomie, leurs manières aimables recommandent aussi bien au simple public qu'aux directeurs ou aux critiques en quête d'artistes?

C'est bien quelque chose, avouez-le, pour une comédienne, d'être jeune et jolie, surtout quand on sent chez elle la possibilité de tirer parti de ces dons naturels, en remplaçant l'inexpérience par le savoir, et que l'on n'a plus qu'à demander au temps et à l'étude de parfaire un talent en bonne voie pour se former.

Au nombre de ces charmantes personnes qui font chaque soir les délices des spectateurs des Variétés et des Bouffes, c'est-à-dire de ces scènes essentiellement parisiennes, où viennent se refléter, comme dans un miroir, les goûts et les amusements de tout un public desœuvré, comme aussi de gens dont l'esprit, tout porté vers les spéculations, ne demande pas autre chose au théâtre que de lui donner une sensation rapide et fugitive, au nombre, dis-je, des actrices aimées, il faut citer, parmi les plus en vogue, Marguerite Donvé.

Après deux années de scène seulement, cette jeune artiste s'est, en effet, fait une situation méritée qui grandira certainement, et finira, j'espère, par devenir une *comédienne*.

Marguerite Lecointe, au théâtre: Marguerite *Donvé*, est née à Paris le 31 octobre 1852. Si elle a changé son nom, ce n'est pas par un pur caprice; elle a voulu abriter ses premiers pas dans la carrière dramatique sous l'égide d'une renommée. Petite-fille d'Edouard *Donvé*, le chansonnier surnommé *la dernière guitare*, à qui l'on doit entre autres succès: *le Vin à quat' sous*, *Allons Glycère*, *le Trompette de Marengo* et cinquante autres romances populaires, elle a pensé qu'en empruntant à ce joyeux membre du Caveau un nom qui, en définitif, était bien aussi le sien, elle se plaçait sous un patronage de nature à lui porter bonheur.

Ses débuts au théâtre eurent lieu le 5 décembre 1874, sur la petite scène des Folies-Marigny, dans *As-tu vu Vénus*, une de ces revues insensées qui trouvent encore cependant des admirateurs. Si on l'y remarqua, ce fut pour sa gentille figure encadrée dans des cheveux blonds cendrés, pour ses yeux pétillants de malice, pour sa tournure avenante et ses piquantes allures. Cela était bien suffisant pour la faire monter sur de plus vastes planches; aussi quitta-t-elle promptement son directeur, M. Gaspari, qui d'ailleurs *ne la payait pas*, pour suivre M. Bertrand aux Variétés. Disons, toutefois, que cette fugue sans le consentement de son premier directeur, lui valut un procès et une condamnation de 300 fr. d'amende; car si elle ne *recevait* pas d'argent, elle en *rapportait*, et, par contre, M. Gaspari, qui ne l'avait engagée que dans ces conditions, se trouvait *justement* lésé dans ses intérêts.

Marguerite Donvé débuta aux Variétés, il y a juste deux ans, le 5 janvier 1875, dans les *Brigands*, où elle joua, au pied levé, le rôle de Fiammetta. Comme toutes les jolies femmes, elle devait réusir, sur ce théâtre, dès le premier soir; mais elle fit mieux que se montrer jolie, elle força l'attention par un sentiment exact de la scène. Aussi lui confia-t-on bientôt des rôles importants. C'est ainsi qu'elle joua successivement: Hélène du *Chapeau de paille d'Italie*, Bathilde des *Trente millions de Gladiator*, Zéphirine des *Saltimbanques*, et qu'on la vit côte à côte avec Céline Chaumont dans le *Wagon des dames*.

Ensuite on lui donna des créations à faire: Eve, dans la *Revue à la vapeur;* Emilie Flochardet, dans le *Manoir de Pictordu;* Aménaïde, dans la *Guigne*. Elle commença, dès lors, à sortir de pair, on la considèrait déjà comme une charmante ingénue, comme une piquante jeune fille.

Le 14 décembre 1875, la création d'un rôle de jeune Anglaise dans les *Bêtises d'hier* lui fait encore faire un pas en avant qu'elle accentue dans les matinées du dimanche avec les rôles de Jean Leblanc du *Maître d'école* et de Mlle Raton, de *Madame Raton*, où elle donnait avec entrain la réplique à la joyeuse Aline Duval.

Le 5 février 1876, elle remplace au pied levé Berthe Legrand, dans la parodie des *Danicheff*. Puis, pendant les vacances du théâtre, la troupe des Variétés s'étant recrutée un peu partout, Marguerite Donvé y resta comme étoile et fut chargée du premier rôle dans la reprise d'une *Semaine à Londres*. Le 5 juillet suivant, elle paraît pour la première fois dans les travestis, par le personnage d'Anatole, le petit crevé de la pièce des *Jolies filles de Grévin*.

Quand M. Bertrand ramena la troupe régulière des Variétés, au mois de septembre, il rouvrit par la *Boulangère a des écus*, pièce dans laquelle Mme Donvé n'était pas employée. M. Comte demanda alors à son confrère de lui céder la jeune artiste pour tenir, dans la *Princesse de Trébizonde* qu'il voulait remonter, le personnage de Regina, dans lequel Mme Chaumont avait laissé un souvenir difficile à effacer. Marguerite Donvé porta sans faiblir ce lourd héritage; elle y obtint un succès d'un tout autre genre.

Ce passage d'une scène à une autre lui fut favorable, surtout en ce sens qu'il fit connaître son nom à un public plus nombreux, et aussi qu'il attira sur elle l'attention des directeurs de théâtre, désormais assurés de la souplesse de son talent et convaincus de la valeur de ses services. Aussi M. Castellano, sur la demande de MM. d'Ennery et Clairville, les auteurs des *Sept châteaux du Diable*, n'hésita-t-il pas à l'engager pour jouer le rôle de l'ingénue, Azélie, dans la reprise de cette pièce au théâtre du Châtelet.

On sait le succès obtenu tous les soirs par la charmante artiste, aux côtés de Thérésa; la voilà donc aujourd'hui classée parmi les petites étoiles *du genre*. Il y a loin déjà de la Revue des Folies-Marigny aux opérettes des Variétés et des Bouffes et à la féerie du Châtelet. Le chemin parcouru en deux ans par Marguerite Donvé est donc assez rapide pour laisser croire qu'elle n'attend plus qu'une occasion pour former son talent à la véritable comédie. Si l'on songe surtout qu'elle n'a que vingt-quatre ans et que son éducation artistique est presque entièrement le fait de son intelligence, — car les principes de l'art lui ont manqué, — on peut espérer que sa carrière dramatique ne sera pas limitée à l'interprétation de pièces qui constituent un simple spectacle d'amusement. Il y a chez elle une plus large étoffe, et c'est pour cela que nous la présentons à nos lecteurs comme une comédienne d'avenir.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de :

BOUDOURESQUE

(de l'Académie nationale de musique.)

REVUE DES THÉATRES

THÉATRE-HISTORIQUE

Première représentation de : *Un Drame au fond de la mer*, drame en cinq actes de M. Ferdinand Dugué.

Le *Voyage autour du monde*, dont le succès fut si étourdissant, a ouvert la voie à un genre inexploité jusqu'alors : la mise en scène des études scientifiques. *Un Drame au fond de la mer* vient continuer avec avantage cette application de la science au théâtre, et nous sommes heureux de voir que le public sait apprécier ce nouveau mode de spectacle, si supérieur à la féerie.

M. Ferdinand Dugué, s'inspirant du roman de M. Cortambert, vient de nous donner un drame rempli d'intérêt et M. Castellano l'a su encadrer dans de merveilleux décors.

Les amours de l'Américain James Norton et de miss Emily, une charmante Irlandaise dont les parents périssent dans un naufrage engloutissant avec eux toute leur fortune, amours qui finissent par un mariage, sont présentes par l'auteur dans une suite de scènes des plus émouvantes. Les autres personnages qui traversent le drame et forment autant de nœuds pour corser l'intrigue sont fort dramatiques et tracés avec art : Henri de Sartène et Karl principalement.

La pièce par elle-même, qu'il serait trop long d'analyser, est donc assez bien charpentée, nourrie de faits assez empoignants pour mériter un vrai succès. Que sera-ce donc alors avec les splendeurs de la mise en scène?

Les deux tableaux de l'*Incendie* et l'*Intérieur du Great-Eastern* ont produit le plus grand effet. Mais celui qui représente le fond de la mer est au-dessus de toute description. On y voit se mouvoir des poissons de toutes sortes, des pieuvres horribles, au milieu de bancs de coraux d'une prodigieuse dimension. De hardis explorateurs, dans les costumes les plus pittoresques, descendent par des échelles de cordes dans les profondeurs de ce gouffre immense.

Bientôt au fond de cet océan vient sombrer un navire et l'on assiste à l'engloutissement des naufragés couchés dans les attitudes les plus diverses, les uns en proie à une violente agonie, les autres déjà devenus cadavres, tous reconnaissables et conservant l'expression qu'ils avaient au moment de leur mort.

Cette toile et cet arrangement de mise en scène sont d'un goût véritablement artistique et suffiraient pour amener tout Paris au Théâtre-Historique. Mais nous le répétons, parce que cela est d'un bon augure pour l'avenir, l'ouvrage de M. Ferdinand Dugué se recommanderait seul par lui-même et est très supérieur à celui de MM. d'Ennery et Jules Verne, parce qu'il sacrifie moins encore au genre féerique et est un véritable drame scientifique.

Les artistes jouent consciencieusement et tiennent leurs rôles d'une façon fort suffisante. Ils constituent un bon ensemble, et c'est tout ce qu'on doit désirer. Ce sont MM. Montal, Chelles, Gabriel, Tissier, Simon, Bouyer, Mmes Méa, De Breuil et Marie Boutin.

En voilà pour plusieurs centaines de représentations. Nous en félicitons M. Castellano, dont le zèle directorial est de ceux qui méritent la plus complète réussite.

L'ESTACADE D'OSTENDE

Vous connaissez la plage d'Ostende ? Sur la droite, tout au bout, deux longues jetées en charpente ou estacades forment le chenal qui conduit de la mer dans les bassins d'échouage. Le grand, l'unique plaisir des désœuvrés et des baigneurs — l'heure de bain passée, — est d'aller pêcher au filet à l'extrémité de ces estacades.

De deux heures à cinq heures, la foule est compacte sur ces digues étroites, au pied desquelles le flot vient se briser en mugissant. Le vent, toujours un peu brutal dans ces parages, agite les longs voiles verts des ladys et aussi — comment dirai-je, pour ne pas effaroucher leur pudeur délicate ?... Bah ! nous sommes en France ! — et aussi leurs jupons bariolés, découvrant de la sorte leurs mignonnes figures roses, mais en même temps, dure compensation ! leurs grands vilains pieds.

Le long de l'estacade, à droite et à gauche, sont disposées à demeure de longues perches, au bout desquelles pendent des filets en forme de panier. Ces filets s'élèvent et s'abaissent au moyen d'une poulie et d'une manivelle qu'une main de femme peut facilement manœuvrer.

Moyennant un franc l'heure, — c'est le prix de la location d'un filet, — on peut prendre autant de poissons que le hasard veut bien vous en envoyer, et le hasard vous en donne toujours bien pour vingt sols.

Il y a quelques jours, je fus témoin en ces parages d'une pêche vraiment miraculeuse...

Mais il faut que je vous raconte au préalable une aventure qui s'était passée, précisément aux mêmes lieux, il y a deux ou trois ans.

Le jeune comte Fernand de Presley, se trouvant un jour à l'extrémité de l'estacade en question, entendit à deux pas de lui les cris perçants d'une jeune femme qui, ne pouvant plus tourner le treuil. à bout de forces, se voyait au moment de perdre le plus beau coup de filet qu'elle eût encore amené. Une vingtaine de sardines agitaient au soleil leurs fines écailles blanches ; dans le tas se démenaient une énorme anguille de mer, trois ou quatre petites soles, quelques crabes, et par dessus tout pesait un coffret brisé...

Fernand, qui bayait aux mouettes, en fumant un cigare, accourut aux cris et sauva la cargaison d'une immersion imminente. La jeune femme remercia beaucoup le comte. Aux cris, on s'était attroupé, et le coffret brisé devint pendant une bonne demi-heure le sujet des conversations de tous.

D'où venait ce coffret ?.. Quelque épave de naufrage sans doute ?... Il était en bois de rose avec fermetures d'argent. Le séjour prolongé dans la mer l'avait fendu à divers endroits. La moitié du couvercle manquait...

Fernand, qui était un peu poëte, improvisa autour de ce coffret une sorte de roman fantaisiste, tout parfumé de poésie, qui fit rire aux éclats la jeune femme, — mais qui la toucha.

D'ordinaire, on laisse aux propriétaires des filets le produit de la pêche, la jeune femme emporta le coffret...

La jeune femme, que nous appellerons Mme de Sauves, avait alors la trentaine. Elle était belge et habitait les environs de Liége. Grande famille et grande fortune. Pas jolie — charmante ! Petite et nerveuse, l'œil vif, les plus beaux cheveux noirs du monde, une distinction parfaite. — Mme Fargueil à trente ans !

Elle se trouvait seule à l'estacade, mais elle n'était pas seule à Ostende. M. de Sauves l'avait accompagnée. M. de Sauves, beaucoup plus âgé que sa femme, infirme, marchant péniblement, sortait peu. Il restait sous la vitrine du Kursaal, à causer avec quelques amis de son âge, à regarder la mer.

Fernand le connaissait bien de vue. Fernand, du reste, il faut le dire, avait déjà remarqué Mme de Sauves, mais sans y arrêter autrement sa pensée. Chaque fois qu'il passait près d'elle, trois, quatre fois le jour au moins, il l'admirait tout bas ; souvent même il se retournait pour la *revoir* élégante et parée, mais elle ne l'occupait pas au delà...

Les quelques mots échangés avec elle au sujet du coffret le fixèrent. Quand il quitta l'estacade, Fernand était amoureux fou de Mme de Sauves.

Le soir, au bal du Casino, ils se rencontrèrent. Le coffret leur était un thème tout trouvé de conversation, et par là ils pénétrèrent dans le cœur l'un de l'autre. Il y eut autour de ce coffret un tel entrecroisement de phrases brûlantes que l'incendie se déclara.

Ils se recherchèrent, ils se retrouvèrent tous deux en cachette. Ils s'aimèrent...

Chez Mme de Sauves, ce fut une passion immense, sans bornes, folle. Elle voulait se promener à son bras, publiquement, crier à tous son amour!...

Songez donc ! c'était le premier !... A trente ans !...

Oui, jusque-là, chose à peine croyable, son cœur était resté vierge de ces émotions divines que d'ordinaire la première jeunesse connaît seule !... On l'avait mariée si jeune, qu'elle n'avait pu ni se défendre, ni même protester...

Depuis, elle avait toujours vécu loin du monde et des séductions possibles.

Pendant quelques semaines, ce fut une ivresse à rendre jaloux les dieux de l'Olympe!... Fernand, pour se rapprocher de son idole, était venu prendre logement dans le même hôtel que M. de Sauves. A prix d'or, il avait obtenu la chambre voisine, et nos deux amoureux poussaient l'imprudence jusqu'à la folie...

Mais la fortune protége les audacieux, et rien ne transpira au dehors d'une liaison qui ne demandait qu'à s'afficher.

Enfin, avec septembre arriva

« L'heure triste où chacun de son côté s'en va. »

Il fallut se quitter.

— Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas, mon Fernand ?

— Ma Jeanne adorée, je t'aimerai toujours!

— Mon Dieu, mais quand te reverrai-je ?

— Avant un mois!... Je te promets d'aller à Liége...

— Vois-tu, je ne pourrais plus vivre sans toi, maintenant!

— Et le pourrais-je, moi ?

Fernand, sans doute, aimait toujours Mme de Sauves, mais au fond, il n'était pas fâché de l'entr'acte forcé qui se présentait.

Pourtant, il fit au moment de la séparation assez bonne contenance, pour que Jeanne pût partir, se croyant toujours adorée comme au premier jour.

Alors commença la correspondance obligée. On s'écrivit trois fois la semaine. Lettres qui, de part et d'autre, semblaient écrites avec du feu.

« J'ai fait précieusement, précieusement restaurer notre coffret, lui dit-elle un jour, en *post-scriptum*, c'est là que je dépose tes lettres. Châsse bénie devant laquelle, matin et soir, je fais mes dévotions. »

Un mois après, Fernand, selon sa promesse, courut à Liége. Il y passa huit jours.

— J'ai un grand projet en tête, lui dit Mme de Sauves.

Fernand voulut savoir.

— Non, c'est une surprise que je veux te faire !... plus tard, bientôt, tu sauras tout!

Fernand revint à Paris. Ses occupations, la saison rigoureuse l'empêchèrent de retourner à Liége.

Chose étrange! Mme de Sauves ne le pressait plus tant de revenir. Toujours aussi aimante et passionnée, elle ne lui disait plus cependant comme autrefois:

« J'ai besoin de te voir!... il faut que je te voie ! »

Non ! il semblait, au contraire, qu'elle éloignât d'elle-même le prochain rendez-vous. Elle comprenait, elle acceptait presque gaiement toutes les excuses de retard.

Fernand, qui commençait à se lasser, que d'autres distractions emportaient, voyait avec plaisir la tournure que prenaient les choses, et entrevoyait sans trop de rancune la fin de son roman.

— Allons ! pensait-il, ce sera moins dur que je ne croyais.

Un matin du mois d'avril, — il y avait bien quinze jours que Fernand n'avait reçu des nouvelles de Mme de Sauves, — la porte de son cabinet s'ouvrit tout à coup, et une femme se précipita dans ses bras...

C'était elle !... c'était Jeanne, rayonnante!...

— Libre, je suis libre, mon Fernand, je suis à toi pour la vie, me voici!

Stupéfaction de Fernand... « Madame!... madame!... »

Le pauvre diable ne savait que balbutier...

— Il n'y a plus de madame !... Je ne suis plus madame de Sauves!...

— Il est mort!... s'écria Fernand.

— Non! j'ai divorcé !... C'était là le projet dont je t'avais parlé... j'ai mené l'affaire vivement, va ! tu comprends ? j'avais hâte ! Oh ! comme ils m'ont traitée, les avocats !... Mais qu'importe !... c'était pour toi... Je ne te disais rien... J'ai été négligente dans ces derniers temps ! J'étais si occupée de mon procès ! Tout est fini, maintenant ! Voici ma main !... Oh ! elle n'est point vide, ajouta-t-elle avec un sourire, je t'apporte cinquante mille livres de rente.

Fernand ne répondait pas. Il était abruti, ahuri ! Il rejeta son mutisme, sa froideur apparente sur la surprise, sur l'excès de joie, et put tromper quelques jours encore la pauvre femme sur le véritable état de son cœur.

Mais quelques jours seulement...

Jeanne, bientôt, aperçut l'horrible réalité.

Comprenant que tout était fini, bien fini, elle ne chercha point à souffler sur des cendres éteintes. Elle n'éclata point en reproches amers ; elle ne menaça point, elle n'eut pas de crise. Elle se tut. Elle courba la tête et partit, laissant ce seul mot derrière elle : *Adieu !...*

Trois ans se sont écoulés depuis — trois siècles !...

. . . .

Donc, il y a quelques jours, sur l'estacade d'Ostende, j'étais occupé à admirer en silence un groupe de pêcheurs, dont la belle humeur et la bonne grâce eussent tenté le pinceau d'un peintre de genre.

Trois personnes composaient ce groupe : un beau grand vieillard, au teint rose, à la chevelure blanche, à la figure épanouie ; un jeune homme de 28 à 30 ans, que j'entendis appeler *Fernand*, à la taille élégante, au front vaste, intelligent ; une adorable petite jeune fille, blonde, frêle, toute mignonne — la fiancée de Fernand, évidemment.

La joie pure, le bonheur parfait rayonnaient sur ces trois visages, et attiraient la sympathie de tous.

La jeune fille pêchait ; les deux hommes l'assistaient en causant. A chaque coup de filet, c'étaient des rires sans fin.

Tout à coup la jeune fille, en tournant la manivelle, s'écria :

— A mon aide ! à mon aide ! je ne puis plus !

Fernand s'élança. Le filet crevait sous le poids...

— Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il?

Les promeneurs s'attroupèrent.

— Un coffret! s'écria la jeune fille en riant.

— Un coffret! répéta Fernand, devenant tout pâle.

C'était bien un coffret, un charmant coffret en bois de rose, aux fermetures, aux armatures d'argent. La clef y était.

De tous côtés, exclamations de surprise.

— Ah ! le joli coffret ! Comment ce coffret se trouve-t-il là ?

La jeune fille tourna vivement la clef.

— Des lettres !

Le coffret était plein de lettres.

Poussée par une curiosité irréfléchie, la jeune fille en prit une, l'ouvrit, et s'évanouit en poussant un grand cri.

On s'empressa autour d'elle.

Le père prit la lettre des mains crispées de son enfant, la parcourut et la tendit au jeune homme.

C'était le coffret de Mme de Sauves, avec toutes les lettres de Fernand.

— Adieu, monsieur, fit le vieillard avec une dignité poignante au jeune homme qui était retombé immobile sur un banc.

On emporta la jeune fille.

Pendant le tumulte qui suivit l'évanouissement, je suis parfaitement sûr d'avoir vu un plongeur, celui sans doute qui avait déposé le coffret dans le filet, émerger de l'onde sous l'estacade et se jeter dans une barque, à dix pas de là.

Et voilà pourquoi le mariage du comte Fernand de Presles, annoncé depuis si longtemps dans toutes les gazettes du *hig-life*, n'aura pas lieu.

GABRIEL GUILLEMOT.

Quelques Joujoux du Nouvel-An

L'Actualité est la reine de Paris. Elle y exerce un pouvoir assurément beaucoup plus absolu que n'est à cette heure celui des Sultans. Rien n'échappe à l'empire de cette capricieuse souveraine, pas même les jouets. Je n'en veux pour preuve qu'une très charmante collection de joujoux nouveaux, qui feront sans nul doute la joie des enfants et la tranquillité des parents , et qui sont dus à la collaboration d'un employé du Bazar de l'Hôtel-de-Ville et de mon érudit ami, le docteur Onésiphore Quaitche; car les grands esprits , parfois, se délassent en s'occupant de futilités.

Ces jouets, dont nous avons sous les yeux des modèles, n'ont pas encore été mis en vente, parce qu'ils attendent le visa de la censure. Mais ce visa, espérons-le, ne leur sera pas refusé; et nous croyons pouvoir leur prédire un vif succès. Le lecteur va en juger, d'ailleurs, par la description sommaire des principaux. Cette description est l'unique but du présent article qui, hâtons-nous de le dire, s'il constitue une réclame nullement déguisée, du moins n'est dû qu'à mon amitié respectueuse pour le docteur Quaitche.

Commençons par les jouets scientifiques. Voici d'abord un :

BAROMÈTRE

nouveau système, représentant un grand théâtre de drame. Lorsque le temps doit être au *beau*, on ne voit qu'un pantin, au maintien grave et correct, qui, par son attitude, semble donner à d'invisibles auditeurs des explications sensées. Mais quand il doit y avoir de l'*orage*, brusquement une poupée d'une figure charmante, mais contractée par la colère, appararaît, brandissant un rouleau de papier, et d'un coup de ce rouleau couche à ses pieds le pauvre pantin.

.·.

Vient ensuite un nouveau

TÉLÉGRAPHE

L'invention consiste en ce qu'aux éléments ordinaires de l'appareil, on a joint les personnages qui sont censés échanger les dépêches. Deux petites planchettes sont placées aux deux bouts du télégraphe. L'une d'elles supporte un poteau indicateur où se lit le mot : *Paris*, plus un pantin ayant les traits du directeur d'un de nos théâtres de genre. Sur la seconde il y a un poteau avec ce mot : *Saint-Pétersbourg*, un pantin costumé en général... russe, et une pou-

pée assise dans un fauteuil; celle-ci a la figure d'une de nos plus exquises divettes. Quand on envoie une dépêche de Saint-Pétersbourg, le pantin de Paris, mû par le courant électrique, se livre à une pantomime violente et donne tous les signes d'une vive irritation; quand au contraire on télégraphie à Saint-Pétersbourg, la poupée s'affaisse dans son fauteuil comme une personne malade...

Et le général lui tâte le pouls.

.·.

Voici maintenant un amusant

JEU DE PATIENCE

Il se compose d'un grand nombre de petits carrés de papier, sur lesquels sont peintes les diverses parties du corps humain. Il s'agit, et la chose est assez malaisée, de rapprocher ces morceaux et de les grouper convenablement, avec la patience d'un juge d'instruction, de façon à former l'image d'une femme entière dans laquelle, du reste, l'amateur sera libre de reconnaître qui bon lui semblera.

Prime spéciale. — Ce jeu étant destiné aux salons, les acheteurs recevront, par-dessus le marché, une bleuette très connue et très utile pour les théâtres de société, — le *Monsieur en ha...* BILLOIR!

.·.

Contentons-nous de mentionner une

MÉNAGERIE

exclusivement composée d'ours, dont le berger, toujours occupé à *lécher* son troupeau, a la ressemblance d'un fameux auteur dramatique, reconnaissable au *Camélia* qui orne sa boutonnière, — et passons au

JEU DE L'ENCLUME

ingénieux rajeunissement de ce joujou antédiluvien, dans lequel deux petits bonhommes armés de marteaux frappent alternativement sur une sorte d'enclume en bois. On a donné aux bonshommes les traits de deux journalistes, dont l'un est revêtu d'un uniforme de *hussard... persécuteur;* les manches des marteaux représentent des plumes d'oie; quant à l'enclume, elle est remplacée par une réduction miniature de la Comédie-Française. On met le jouet en mouvement et, lorsque les deux forgerons de lettres ont frappé cinq ou six coups sur la toiture, elle s'ouvre comme le couvercle d'une boîte à surprise; un troisième pantin, costumé en rabbin, sort, ayant dans la bouche un papier où sont imprimés ces mots : « *La pièce que nous avons eu l'honneur...* » — et les deux journalistes tombent à la renverse.

.·.

Citons encore :

LA SOURICIÈRE

autre imitation d'un vieux jouet, — de ce jouet composé d'un rond en bois, dont une souris blanche, mûe par une manivelle, décrit la circonférence en passant à travers une espèce de tourelle vaguement gothique. Les inventeurs n'ont gardé que la planchette. Mais la manivelle fait mouvoir trois personnages en bois, savoir :

1° Un jeune ouvrier, dans un simple appareil;

2° Un monsieur distingué, et qui pourrait répondre au nom de *Lacerteux;*

Et 3° un individu à qui son air grave, sa longue redingote montant jusqu'au col et une trique appendue au bouton supérieur d'icelle donnent une vive ressemblance avec le Javert des *Misérables*.

Enfin la tourelle gothique est remplacée par un monument beaucoup plus moderne et couvert d'affiches multicolores sur lesquelles on distingue des lambeaux de phrases, tels que :

FACILE A SUIVRE, MÊME EN VOYAGE.

et :

ON REND L'ARGENT DE TOUT BIJOU... TIER QUI A CESSÉ DE PLAIRE.

.·.

Pour finir, nous signalerons un joujou d'un bon marché exceptionnel, à l'imitation des « questions romaines » d'antan. Celui-ci est intitulé :

LA QUESTION D'ORIENT.

Mais il est tellement compliqué que nous nous abstiendrons de le décrire.

Ce ne sera pas trop de toute l'année pour étudier cette *question*, la comprendre... et la résoudre...?

LOUIS DE GRAMONT.

L'ANNÉE NÉCROLOGIQUE

Auteurs et artistes dramatiques. Musiciens.

JANVIER. — 27, Frédérick Lemaître, le plus grand artiste dramatique de ce siècle, 78 ans.

MARS. — 16, Arthur Pouroy, auteur dramatique et romancier, 60 ans ; — Mélanie Reboux, artiste lyrique, 35 ans. — 20, Bosellen, compositeur, ancien élève du Conservatoire de Paris, 65 ans.

MAI. — 4, Lesueur.

JUIN. — 6, Telesinski, professeur au Conservatoire de Paris.

JUILLET. — 5, Gras-Dorus, ancien premier violon de l'Opéra, 77 ans. — 24, Alexandre Fredro, auteur dramatique polonais, 84 ans.

AOUT. — 8, Maurice Coste, artiste et auteur dramatique. — Félicien David, 66 ans. — 30, Mlle Léontine Volnys (Léontine Fay), ex-sociétaire du Théâtre-Français, 65 ans.

SEPTEMBRE. — 20, Ernest Lubeck, pianiste.

OCTOBRE. — 1er, Inchindi, ancien artiste lyrique du Théâtre-Italien, 78 ans. — 20, Duvert, vaudevilliste, 85 ans.

NOVEMBRE. — 14, Edouard Plouvier, 55 ans. — Edouard Baptiste, professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris, 56 ans.

DÉCEMBRE. — 1er, Kime, du Théâtre-Français, 70 ans. — 2, Dubois de Beauchêne, ancien chef-secrétaire du Conservatoire de musique, 72 ans.

Artistes peintres, statuaires, architectes et graveurs.

JANVIER. — 1er, Egron Lundgren, aquarelliste suédois, 60 ans.

FÉVRIER. — 18, Lessore, peintre de genre, 71 ans. — 26, Pascal Léotard, statuaire.

MARS. — 3, Charles-Philippe Larivière, peintre d'histoire, 78 ans. — 4, Van Lérius, d'Anvers, 52 ans. — 20, Mérino, peintre espagnol, directeur du musée de Madrid, 57 ans.

AVRIL. — 1er, le statuaire Jacques, auteur de la statue colossale la *Newa*. — Ange Tissier, peintre d'histoire. — Grass, sculpteur alsacien, 75 ans. — 22, Eloi Férou, peintre d'histoire. — 26, Guiaud, peintre de genre, 68 ans.

MAI. — 24, Gustave Coullet, peintre décorateur de l'Opéra, 63 ans.

JUIN. — 19, Robert Petit, architecte. — 22, Jules Mareschal, peintre, directeur des Beaux-Arts sous la Restauration, 85 ans. — 23, Théophile Sylvestre, critique d'art, 53 ans. — 24, Moynet, peintre décorateur, 57 ans.

JUILLET. — 6, Bosio, statuaire (neveu de feu le baron Bosio), 83 ans. — 31, Théophile Fragonard, peintre ornementiste à Sèvres et petit-fils d'Honoré Fragonard.

AOUT. — Charles Lewal, architecte de la ville de Paris. — 25, Frédéric Lewis, peintre anglais. — 26, Georges Miller, statuaire anglais. — 28, Eugène Fromentin, 56 ans. — Emile Bouquet, peintre d'histoire, 57 ans.

SEPTEMBRE-OCTOBRE. — 3, Adolphe Tidemand, peintre norwégien, 60 ans. — Paul Cabet, sculpteur français, auteur du groupe la *Résistance*, 65 ans.

NOVEMBRE. — 3, Perraud, statuaire, membre de l'Institut, 65 ans. — 18, Diaz de la Pena, 68 ans. — 24, le statuaire Luccardi, 65 ans. — 25, Auguste Bureau, graveur en médailles, 67 ans.

DÉCEMBRE. — Montessuy, artiste peintre lyonnais, 73 ans.

Journalistes — Historiens — Poètes — Savants

JANVIER. — François Merilhou, auteur de l'*Histoire des Parlements*, 55 ans. — 10, Juste Olivier, poète et historien suisse. — 19, Alfred Esparbié, rédacteur en chef du *Mémorial de Lille*. — 26, Dussard, ancien rédacteur du *Siècle*. — 28, Léon Michel, ancien rédacteur du *Moniteur universel*.

FÉVRIER. — 10, de Laurentie, doyen du journalisme royaliste, 78 ans. — 13, de Carné, membre de l'Académie française, 72 ans. — 15, le baron Séguier, membre de l'Institut, fils du premier président Séguier, 74 ans. — 19, Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, 83 ans; — Charles d'Orbigny, naturaliste, 70 ans. — 28, Frédéric Dufour, l'un des vétérans du journalisme français, 78 ans. — Thomé de Gamond, ingénieur français, premier promoteur du tunnel sous la Tamise, 63 ans.

MARS. — 4, comtesse d'Agoult, connue sous le pseudonyme de Daniel Stern, 71 ans. — Mme Louise Colet (née Révoil), 66 ans. — 23, Amédée Matagrin, rédacteur en chef du *Constitutionnel*, 54 ans. — Alexandre Pillon, helléniste, 84 ans. — 27, A. Garcin, journaliste politique, 44 ans. — 31, Balard, professeur de chimie au Collége de France.

AVRIL. — 1er, Charles Mène, professeur de chimie industrielle, 49 ans. — 7, Ed. Moriac, journaliste, 33 ans. — Traube, professeur de physiologie, à Berlin.

MAI. — 10, Edouard d'Anglemont, 80 ans. — Kingsley, romancier anglais.

JUIN. — 11, George Sand, 72 ans. — 23, Jules Assézat, publiciste, 45 ans. — 28, miss Henriette Martineau, historien et publiciste anglais.

JUILLET. — 1er, Georges Avenel, journaliste. — 5, Joseph Ferrari, sénateur italien. — 15, Mme Clara de Chatelain. — 21, Georges Duchesne, journaliste, 52 ans. — Karl Simrock, poète allemand, 74 ans.

AOUT. — 3, Mortimer Collins, romancier anglais, frère de Wilkie. — 5, Henri Dourille, journaliste, fondateur du journal *la Réforme*, 74 ans. — 7, Fernand Caballero (Mlle de Faber), romancier espagnol. — 8, Charles Dauban, professeur d'histoire. — 18, Léon Duchemin, plus connu sous le pseudonyme de Léon Fervacques. — 23, Nefftzer, publiciste, fondateur du journal *le Temps*, 55 ans. — 26, Abel Transon, publiciste, 67 ans.

SEPTEMBRE. — Vallery-Radot, ex-bibliothécaire du Louvre. — 15, comte Auersperg, écrivain autrichien, plus connu sous le pseudonyme d'Anastasius Grün, 70 ans. — 24, Eugène Despois, publiciste et historien, 50 ans. — 25, Pierre Bernard, journaliste, 68 ans. — Frédéric Lock, journaliste.

OCTOBRE. — 11, Charles Sainte-Claire Deville, membre de l'Académie des sciences.— 17, Tissot, membre de l'Institut, 75 ans. — 18, Serrigny, économiste, 72 ans.

NOVEMBRE. — 12, Louise Templier, 78 ans. — 19, le comte de Chevigné, auteur des *Contes rémois*, 84 ans. — 20, le poète Veyre, surnommé le Jasmin de l'Auvergne, 80 ans. — 30, Auguste Devaurelle, président de l'Académie des poètes, 58 ans.

DÉCEMBRE. — 1er, Henri Cros, professeur de philosophie.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE

GRAND-THÉATRE. — L'administration monte avec un grand luxe de mise en scène *Coppelia*, qui doit passer très-prochainement.

Les répétitions d'*Aïda* se poursuivent activement. Nous croyons savoir que M. Campocasso veille avec un soin jaloux à la bonne exécution du nouveau chef-d'œuvre de Verdi sur le succès duque on compte beaucoup.

GYMNASE. — L'opérette tient une si large place, que nous signalons avec bonheur une bonne représentation de *M. Alphonse*. Mlle Clairval, surtout, s'y est fort distinguée.

Le Petit Faust et *la Fille de Mme Angot* font, avec Mmes de Kercy, Hadingue et M. Laborde, de fructueuses recettes. On annonce, comme devant être piquante, une reprise de *Giroflée-Girofla*, avec M. de Kercy dans le rôle de Marasquin. Mme de Kercy est une excellente chanteuse d'opérettes, possédant une fort jolie voix, qui porte le travesti à ravir. Nous ne doutons pas que, sous ce costume qui se prête si bien à dessiner certains contours, notre gracieuse artiste emporte un nouveau succès.

THÉATRE DES BOUFFES. — *Kosiki* a été représenté pour la première fois samedi dernier. Succès modéré.

Un Guet-Apens, vaudeville inédit en un acte de Mlle Françoise Merle, a été très applaudi.

A. G.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — *Correspondance particulière du* Paris-Théâtre). — Mme Fursch-Madier, de l'Opéra de Paris, — engagée spécialement à la Monnaie, pour y créer *Aïda*, — vient de débuter par le rôle d'Alice, de *Robert le Diable*, en attendant la première de l'œuvre de Verdi, annoncée pour le 10 janvier. Mme Fursch-Madier possède une belle voix de mezzo-soprano, pleine et étendue, qu'elle conduit avec habileté. Cette première audition fait augurer favorablement de l'importante partie que la cantatrice est appelée à tenir dans *Aïda*.

— Le tragédien Rossi, après avoir donné une série de représentations à l'Alhambra, a pris possession de la scène du théâtre de la Monnaie pour y jouer *Hamlet*, *Macbeth* et *Louis XI*, de Casimir Delavigne. L'éminent artiste a obtenu, dans chacun de ces ouvrages, un succès éclatant et tout à fait mérité.

— M. Morlet, baryton du théâtre de la Monnaie, est engagé à Paris, à l'Opéra-Comique, pour trois ans, à partir de la saison prochaine.

— *Le Prince*, comédie en 4 actes, de MM. Meilhac et Halévy, est en ce moment en répétition au théâtre des Galeries.

— Ainsi que nous l'avions prévu, Mlle Sarah Bernhardt, encouragée par l'accueil qu'elle a reçu du public bruxellois, est venue nous donner une nouvelle représentation de l'*Etrangère*, qui a été, comme les précédentes, l'occasion d'un nouveau triomphe pour la charmante sociétaire de la Comédie-Française. Prochainement, Mlle Sarah-Bernhardt reviendra à Bruxelles et nous conviera à deux représentations de l'œuvre de Dumas.

En attendant *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, l'Alcazar a repris *Mme l'Archiduc*, avec Mlle Claudia, et joué le *Lanceur d'affaires*, étude de mœurs en 2 tableaux, par M. Henri Delmotte. Cet ouvrage, écrit sans prétention, n'est qu'une longue et amusante conversation financière, bourrée de mots à double détente et d'allusions très-transparentes. Les principaux interprètes de cette étude de mœurs, MM. Gardel, Fraisant, et Mme Gardel, ont été applaudis.

Bruxelles compte un théâtre de plus : le *Théâtre de la Renaissance*, genre Folies-Bergères, de Paris, situé rue de Brabant. Artistes engagés : Mlles Poitevin, Browns, Meyer et d'Attigny, chanteuses ; MM. Ravelli, ténor ; Max-Faivre, baryton ; les frères Wilson, Beckman, etc. Ballet dirigé par M. Anthonis. Orchestre de 50 musiciens, sous la direction de M. Roosenboom.

PROVINCES BELGES. — ANVERS. — *Aïda* est à l'étude. La Ville accorde 20,000 fr. à la direction du grand théâtre pour monter l'œuvre de Verdi. — Le 10 janvier, l'*Ami Fritz* sera représenté par une troupe parisienne. — Le *Pompon*, de Lecocq, a obtenu un succès modéré au Théâtre-Royal. Mention spéciale de Mlles Née (Piccolo) et Cordier (Fioretta), M. Mengal.

LIÉGE. — A l'étude au Grand-Théâtre, la *Comtesse d'Albany*, opéra-comique inédit en trois actes, paroles de M. Kirsch, musique de M. Rougé, tous deux de Liége.

Au théâtre du Gymnase, on monte le *Cabaret de Ramponneau*, opéra-comique inédit, en 3 actes, paroles de M. Bauvin ; musique de M. Vaucampt.

A l'étude au Pavillon de Flore, une comédie en vers, inédite, la *Fête de Grand'mère*, par M. E. Bondroit, de Liége.

P. de P.

PETITES NOUVELLES

On s'occupe beaucoup, à la Comédie-Française, de *Jean d'Acier*, de M. Lomon, dont deux des principaux rôles seront créés par Coquelin et Mlle Favart. L'action se passe pendant la guerre de Vendée.

Ce n'est pas une insignifiante indisposition de Mlle Reichemberg qui a nécessité ces jours derniers un changement de spectacle. La charmante artiste était atteinte d'une angine couenneuse qui, heureusement prise à temps, ne donne plus d'inquiétudes. En attendant le complet rétablissement de Mlle Reichemberg, le rôle de Suzel, de l'*Ami Fritz*, est rempli par Mlle Samary, qui l'a appris en deux heures.

— Nous avons le regret d'enregistrer la mort, à la suite d'une longue et douloureuse maladie de cœur, de M. Gustave Lafargue, ancien secrétaire général de la Porte-Saint-Martin et de l'Opéra-Comique, courriériste pour les théâtres de divers journaux parisiens et compositeur distingué. Une de ses pièces — Le *Bain de Suzanne* — obtint un vif succès aux Bouffes.

Gustave Lafargue était un garçon très sympathique et fort obligeant. Il ne laisse que des regrets. Il n'avait que quarante-neuf ans.

Les obsèques de M. Gustave Lafargue ont eu lieu mardi, au milieu d'un nombreux concours de journalistes et d'hommes de lettres.

— MM. Adrien Decourcelle et Jules Claretie doivent lire ces jours-ci aux artistes du Gymnase une pièce en cinq actes intitulée le *Père*, et qui sera jouée par Worms, Landrol, Pujol, Saint-Germain ; Mme Fromentin et Mlle Dinelli.

— Mlle Gabrielle Gauthier, la gracieuse artiste des Variétés, vient d'être prêtée à M. Comte, directeur des Bouffes, par M. Bertrand.

Mlle Gabrielle Gauthier va créer un rôle dans les *Trois Margots*, l'opérette en trois actes de MM. Chabrillat et Bocage, musique de Grisar.

— M. Laforêt, le nouveau directeur de l'Ambigu, ne voulant pas perdre (comme on le comprend) les bons soirs du jour de l'an, et ne pouvant être prêt à cette époque avec le *Juif Polonais*, a demandé à M. Bertrand de lui venir en aide. L'obligeant directeur des Variétés ne s'est pas fait prier et a prêté une partie de sa troupe à son confrère de l'Ambigu.

Voici donc le spectacle qui est donné depuis dimanche à ce théâtre :

Les *Saltimbanques*, avec Baron, Pradeau, Blondelet, Mme Aline Duval. Le *Chevreuil* et *Brouillés depuis Wagram*.

Il est probable que les *Trois Epiciers*, l'amusante pièce si bien jouée par Baron, Pradeau et Blondelet, sera donnée ensuite.

Ces deux spectacles iront jusqu'au 8 ou 10 janvier, moment où le *Juif Polonais* sera prêt.

Ce n'est plus M. Clément-Just qui est engagé pour le jouer, mais le créateur du rôle, M. Talien.

— M. Gounod est de retour à Paris. Il arrive de Cannes où il a composé en vingt jours, dit-on, un *Cinq-Mars* qui va, dans quelques jours, entrer en répétitions à l'Opéra-Comique.

Cinq-Mars a quatre actes et huit tableaux. Les personnages sont :

Cinq-Mars, ténor ;
De Thou, baryton ;
Le père Joseph, basse ;
Fontrailles, trial ;
Marie de Gonzague, soprano ;
Marion de Lorme, soprano ;
Ninon de Lenclos, soprano.

Le premier tableau se passe à Blois, au milieu d'un bal.

Le deuxième tableau représente le siége de Perpignan.

Nous allions écrire la suite, mais c'est assez d'indiscrétions pour une fois.

Nous pouvons cependant ajouter encore ceci :

Le rôle de Cinq-Mars est dévolu à M. Dereims; celui du père Joseph, à M. Queulain ; celui de Marie de Gonzague, à Mlle Chevrier, et celui de Marion de Lorme ou de Ninon de l'Enclos, à Mme Devriès-Dereims. Ces deux derniers rôles sont des rôles de peu d'importance et purement épisodiques.

En même temps que M. Gallet terminait pour Gounod le *Cinq-Mars* dont nous venons de par-

ler et qui va bientôt entrer en répétitions à l'Opéra-Comique, il remettait à M. Massenet le dernier acte d'un drame lyrique en trois actes, intitulé : *la Fille de Jephté*.

Bien que ce titre semble étranger au théâtre, nous pouvons affirmer que cette pièce renferme les scènes les plus dramatiques.

Elle serait destinée au théâtre de l'Opéra-Comique pour l'année 1877-1878.

— Au théâtre du Palais-Royal, les répétitions de la comédie en quatre actes de MM. Labiche et Duru sont poussées avec la plus fiévreuse activité.

On espère pouvoir passer dans la première semaine de janvier.

Voici la distribution de cette œuvre nouvelle intitulée *la Clef* :

Rinconnet	MM. Lhéritier.
Cornador	Gil-Pérès.
Le prince	Hyacinthe.
Le baron	Montbars.
Agénor	Ch. Numa.
Un gardien du Jardin d'acclimatation	Bourgeotte.
Agathe	Mmes Marie Magnier
Christiana	Faivre.
Clapotte	Raymonde.
La baronne	Lorentz.

— Hier au soir, un artiste du nom de Deberg, engagé au Théâtre-Taitbout et jouant dans la revue et dans la parodie de l'*Ami Fritz*, est parti, après avoir joué le premier acte de *Loup, y es tu ?* en emportant le costume de l'administration se composant de tout un vêtement complet, plus un chapeau. Outre ce vêtement, cet artiste a encore emporté un habit noir appartenant au théâtre.

Quand est arrivé sa seconde scène, on l'a cherché et appelé en vain. L'administration s'est trouvée dans le plus grand embarras et a dû faire jouer son rôle au pied levé.

Un pareil procédé mérite d'être signalé, ne fût-ce que pour mettre les autres directeurs en garde contre ce pensionnaire trop peu scrupuleux.

— Un incident fâcheux a douloureusement impressionné les spectateurs à la représentation des *Maris esclaves*, samedi, au Gymnase.

Sur la scène, au premier acte, Mlle Isabelle Persoons a été prise d'une crise nerveuse, et l'excellente artiste, qui sentait la respiration lui manquer, serait tombée brusquement sur le plancher, sans l'aide de MM. Landrol et Gangloff, qui l'ont retenue à temps.

Immédiatement, le rideau a été baissé, et, dans les coulisses, Mlle Persoons a reçu les soins d'un médecin qui était parmi les spectateurs ; puis, au bout de quelques minutes de repos, et quoique fort souffrante, elle a voulu reprendre son rôle, qu'elle a pu achever sans autre accident.

Aujourd'hui l'état de Mlle Persoons est grave, sans cependant qu'il y ait à craindre pour sa vie ; mais la sympathique artiste souffre d'une fièvre très violente présentant les symptômes d'une fièvre cérébrale. Son médecin lui a ordonné le repos le plus absolu, avec défense de quitter la chambre et même le lit pendant plusieurs jours.

— Samedi a eu lieu, au Conservatoire de musique, l'examen de la classe d'ensemble, devant MM. Ambroise Thomas, A. de Beauplan, Wekerlin et Réty, sous la direction de M. Jules Cohen.

Les chœurs et les soli ont été interprétés d'une façon remarquable par les jeunes élèves, qui ne rentreront maintenant dans cette classe que pour préparer les morceaux destinés à l'audition publique annuelle.

Nous n'avons pas été peu surpris, nous rendant dans une salle de concert du faubourg Montmartre, d'entendre un instrument nouveau qui n'est autre qu'un concerto de piano et violon exécuté mécaniquement. L'instrument, nous a-t-on dit, sort des ateliers de la maison Gavioli et Cie, de l'avenue de Taillebourg. Nous nous sommes rendus chez ces fabricants, désireux de voir de près ces instruments qui nous avaient paru si ingénieux. M. Anselme Gavioli, l'inventeur, nous a montré par quel ingénieux procédé il fait rendre à des tuyaux d'orgue le son de la corde. Cette maison, qui vient d'obtenir la médaille de l'exposition de Philadelphie, fait en ce moment un instrument à tuyaux, dit orgue-quatuor, qui produit le son du violon, de l'alto, du violoncelle et de la contrebasse. Nous avons vivement félicité M. Anselme Gavioli et nous l'avons encouragé à poursuivre la fabrication de ces ingénieux instruments, persuadés qu'un grand nombre de personnes n'hésiteront pas, après les avoir entendus, d'en faire l'acquisition.

Chacun sait combien le goudron est un médicament précieux dans les cas de bronchite, phthisie, catarrhes, rhumes, et en général contre les affections des bronches et des poumons.

Malheureusement, bien des malades à qui ce produit serait utile, ne l'emploient pas, soit à cause de son goût qui ne plaît pas à tous, soit à cause de l'ennui que leur donne la préparation de l'eau de goudron.

Aujourd'hui, grâce à l'ingénieuse idée de M. Guyot, pharmacien à Paris, toutes les répugnances, plus ou moins justifiées du malade, ont cessé d'exister.

M. Guyot est parvenu à enfermer le goudron sous une mince couche de gélatine transparente, et en former des capsules rondes de la grosseur d'une pilule. Ces capsules se prennent au moment du repas et s'avalent facilement sans laisser aucun goût. Aussitôt dans l'estomac l'enveloppe se dissout, le goudron s'émultionne et s'absorbe rapidement.

Ces capsules sont d'une conservation indéfinie ; à ce point que, d'un flacon déjà entamé, celles qui restent ont conservé toute leur efficacité au bout de plusieurs années.

Les *Capsules de goudron de Guyot* offrent un mode de traitement rationnel et qui ne revient pas à plus de dix ou quinze centimes par jour, et dispense de l'emploi de toute espèce de tisane.

Comme tous les bons produits, les capsules de goudron de Guyot ont soulevé de nombreuses concurrences. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sur l'étiquette sa signature imprimée en trois couleurs.

GRAND GYMNASE PAZ

34, Rue des Martyrs, 34.

Mouvement raisonné, Massage médical, Hydrothérapie complète, Traitement spécial des Maladies chroniques de l'appareil nerveux et des voies digestives, Difformités du corps, Déviations de la colonne vertébrale.

Salle de sudation (nouveau système) pour le traitement des affections rhumatismales.

Salles d'inhalation et de pulvérisation des Eaux minérales naturelles d'Enghien, Cauterets, la Bourboule, etc., pour les maladies de la gorge et de la poitrine.

— L'Imprimerie V. Fillion et Cie 18, rue des Martyrs, Paris, envoie par retour du courrier contre 3 fr. en mandat poste, 100 cartes de visite, sur beau vélin. Deuil 3 fr. 50.

Pour Paris, 2 fr. 50; Deuil, 3 fr.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour :

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie ... — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Jaguétre. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Muntaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Dupres. — Mme Fromentin. — Galli-Mariée. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gaillhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Hager. — Jree Liannet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichenberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudult. — Frédéric Febvre. — Blanche Barretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin-cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — E. Paz & Z. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Hamet. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Mourose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Sorlwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Preliy. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont Lesueur. — Melle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Larochea Antoinette Arnaud — Offenbach. — Louise Marquet — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Paul Baruolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..............	*un an*, 14 *fr.* ;	*six mois*, 7 *fr.*
Départements.	— 16 *fr.* ;	— 8 *fr.*
Etranger.........	— 20 *fr.* ;	— 10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

TE DU GOUVERNEMENT EGYPTIEN

cation et convers'on des Emprunts 1862-1868-1873 le la dette flottante du gouvernement, en conformité décret de S.A. e Khédive, en date du 7 mai 1876, du lement du 25 du mem mois. ainsi que du décret modificatif du 18 novembre et du règlement du 6 décemb. 1876.

EMPRUNTS 1862-1868-1873

es titres de ces emprunts doivent être présés à la conversion, munis de tous leurs ons, y compris :
ur l'emprunt 1862, le coupon échu le eptembre 1876.
ur l'emprunt 1868, le coupon échu le uillet 1876.
ur l'emprunt 1873, le coupon échu le ctobre 1876.
s porteurs de ces trois emprunts ont droit à:
8.40 0/0 en obligations privilégiées 5 0/0 des chemins de fer égyptiens et du port d'Alexandrie, jouissanee du 15 octobre 1876.
1.60 0/0 en obligations 7 0/0 de la Dette d'Egypte unifiée, jouissance du 15 juillet 1876.

10

n déposant leurs titres, les porteurs doi- déclarer s'ils ont l'intention d'user de droit en obligations privilégiées, et si- r à cet effet des formules qui seront mises ur disposition.
ans le cas où la totalité des obligations ilégiées, des chemins de fer égyptiens et port d'Alexandrie, eréées conformément au et modificatif du 18 novembre 1876, ne it pas réclamée par les ayants droit, les eurs des emprunts 1862-1868-1873 seront is à une nouvelle répartition au prorata montant primitivement déposé par eux à onversion; mais eeux qui voudront profi- le cette éventualité devront laisser en dé- en anciennes obligations, une quantité le au nombre maximum d'obligations, ls désirent recevoir, dans l'hypothèse où il trait un surplus quelconque à répartir.

---

mmes à recevoir, espèces, pour les intéêts dus sur les anciens titres au 15 juillet 1876.

mprunt 1862.—Pour intérêts à 7 0/0, du 1er s au 15 juillet 1876, **13.04** par obligation.
mprunt 1868.— Pour le coupon plein échu 5 juillet 1876, **17.50** par obligation.
mprunt 1873.—Pour intérêts à 7 0/0, du 15 il au 15 juillet 1876, **8.75** par obligation.
es obligations de l'emprunt 7 0/0 1868, ties au tirage d'avril 1876, sont rembours à 500 franes.

itres déjà présentés à la conversion

es porteurs des emprunts 1862-1868-1873 ont déjà déposé leurs obligations pour la version, antérieurement au décret du 18 embre 1876, sont informés que les modifiions apportées, par ce dernier déeret, à ce- du 7 mai 1876 leur sont aussi applicas, et qu'ils peuvent, par conséquent, réclamer rs droits sur les obligations privilégiées 5 0/0 des Chemins de fer Egyptiens et du Port lexandrie, dans la proportion de **38 40** , avec addition du surplus éventuel, com- il est expliqué ci-dessus.

Dette flottante du gouvernement

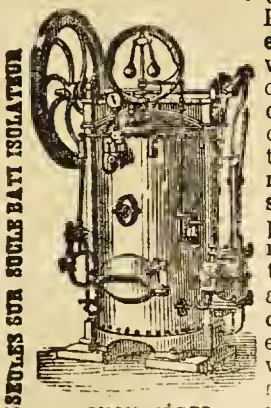
es porteurs de titres de la dette flottante, ie qu'elle est fixée par le décret du 18 nonbre 1876, reçoivent des obligations 7 0/0 la dette unifiée, jouissance du 15 juillet 1876, ur le montant de leurs titres, avec augmenion ou sous déduction des intérêts à 7 0/0 n, selon que l'échéance des titres est antéure ou postérieure au 15 juillet 1876, le tout ec une majoration de 10 0/0.
Les porteurs qui ont déjà déposé leurs ns, en exécution du décret du 7 mai, sont vités à représenter les récépissés nominas, non négociables, qui leur ont été délités, pour régulariser leur situation, en conforité du décret modificatif du 18 novemb. 1876.

A partir du 5 janvier 1877, la conrsion s'effectuera par l'entremise du Comptoir d'Escompte de Paris et de ses agences France et à l'étranger, désignés officiellement à cet effet dans les règlements de S. A. le hédive, en date des 25 mai et 6 décembre 1876.
Les opérations d'échange s'effectueront également aux guichets de la Société Générale, , rue de Provence, à Paris, ainsi qu'à ceux toutes ses succursales en France.

10e Année
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Parait tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — 4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

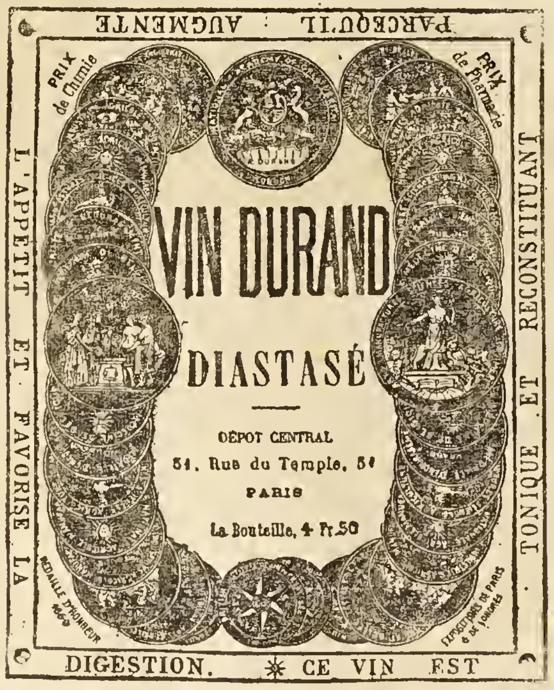
MACHINES A VAPEUR VERTICALES
4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



LES SEULES SUR SOCLE BATI ISOLATEUR

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avee économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Anrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.
CHAUDIÈRES inexplosibles nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DETAILLÉ
J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

Flacon : 3 fr. PEAU DU VISAGE Flacon : 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26



DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS. Rue de Rivoli Nº 62

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

MALADIES DES FEMMES ET STÉ
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sag — Traitement sans repos ni régime des des femmes, inflamations, suite de couch tions, déplacement des organes, causes et souvent ignorées des stérilités, lang pitations, faiblesses, maladies nerveuses, etc. — Les moyens que Mme LACH emploie sont le résultat de longues année et d'observations pratiques, dans le spécial de ces affections. Consultation jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thab les Tuileries.)

NOUVEAU TRAITE
du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Facul membre de Sociétés sc*
Guérison radicale des maladies cont écoulements récents ou anciens, ulcères
Ce traitement, par suite d'expérience ratives faites tout récemment, est recon efficace et le plus prompt. — *Consulta tuites de midi à sept heures et par corre* Paris. **rue des Halles, 5**, près la Tour-S

A PARTIR DU 1er FÉVRIER
Les Bureaux du
CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
ET DE SON JOURNAL
Le Moniteur des Tirages Financier
QUI SONT ACTUELLEMENT RUE RICHELIEU, 104
SERONT TRANSFÉRÉS DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Le Peletier, Nº 16

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECIN
Par la délicieuse Farine de San
REVALESCIERE DU BAR
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après cert compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cure pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wu phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sa échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les e l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure nº 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure nº 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure nº 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses j dormir, ayant toujours le creux de gonflé.

Cure nº 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a fements dans la nuit.

Cure nº 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* o 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas m guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en bo blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt p les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THEATRE

DRAME | OPERA | COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché CARJAT.

TRAGEDIE | MUSIQUE

BOUDOURESQUE

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 191

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 11 au 16 Janvier 1877.

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGe	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CXCI

BOUDOURESQUE

La reprise de *Robert-le-Diable*, à l'Opéra, vient de mettre définitivement en évidence le nom et le talent de Boudouresque, un excellent chanteur que la critique et les abonnés de l'Académie nationale de musique suivaient déjà avec un intérêt marqué depuis tantôt deux ans. La façon remarquable dont cet artiste vient d'interpréter le rôle si lourd à porter de Bertram, ne permettent plus de douter qu'il soit appelé à tenir avec honneur l'emploi laissé vacant par la retraite de Belval ; nous entrons donc entièrement dans l'actualité en le présentant aujourd'hui à nos lecteurs.

Auguste-Acanthe BOUDOURESQUE est né à la Bastide-sur-l'Hers, petit village de l'Ariége, le 28 mai 1835. Son père était entrepreneur de travaux publics.

Venu, dès son jeune âge à Marseille, il fit des études spéciales de mathématiques au lycée de cette ville et entra dans la compagnie du chemin de fer de Graissesac à Beziers en qualité de piqueur, puis passa bientôt aide conducteur chargé des opérations du nivellement et du tracé définitif.

Tombé au sort, en 1855, il fit dix-huit mois de service au 15e régiment d'artillerie à Valence, puis revint à Marseille, occuper le poste d'inspecteur municipal de l'éclairage.

Toutefois, comme il était passionné pour la musique et qu'il possédait une belle voix, il entra en 1859, en même temps, comme élève externe au Conservatoire de cette ville, pour y faire des études musicales. Il y eut pour professeur de chant, l'excellent maître Benedict et y prit des leçons de solfége de M. Morel, le directeur distingué de cette succursale de la rue Bergère. Il remporta en deux années le second, puis le premier prix de chant et sortit du Conservatoire lauréat des plus méritants.

En 1859, avant d'avoir obtenu son premier prix et peu après avoir remporté le second, il fut entendu à Marseille par M. Ambroise Thomas, alors inspecteur des voix au Conservatoire de Paris. La valse infernale de *Robert-le-Diable*, qu'il chanta devant lui, le fit remarquer pour le maître, qui lui offrit, en même temps qu'au ténor Lefranc, son parcours gratuit jusqu'à Paris pour s'y faire entendre des professeurs du Conservatoire et prendre place dans les classes de l'établissement, auxquelles il ne pouvait que faire honneur.

Boudouresque ayant pris, en route, un refroidissement, n'arriva pas maître de ses moyens, il ne chanta pas avec une justesse irréprochable et ne fut pas immédiatement admis. Ambroise Thomas lui proposa alors de rester, aux frais du Conservatoire de Paris, lui répondant que d'ici deux à trois mois il serait en mesure de passer un examen brillant. Boudouresque fut obligé de refuser ses offres attrayants parce qu'il avait déjà, à Marseille sa position d'entrepreneur des travaux d'éclairage de la ville. Et, bien qu'il eût toujours trouvé une rare bienveillance et même un sérieux appui dans M. Honorat, le maire de Marseille, qui sut lui permettre de concilier à la fois les doubles exigences de sa place et de ses études musicales, il crut devoir renoncer à tenter d'obtenir son premier prix au Conservatoire de Paris.

Après tous ses diplômes obtenus, il ne suivit donc pas la carrière dramatique, se fit industriel, se contentant d'approfondir, en amateur, ses connaissances en musique. En 1862, il prit la direction de l'entreprise de l'éclairage au schiste, et réalisa jusqu'en 1870, d'assez jolis bénéfices dans cette industrie. En 1872, cette position lui ayant été enlevé par une adjudicataire plus audacieux, il acheta sous son nom le café de Paris, un des plus jolis établissements de Marseille, rue de la Darse, 29; circonstance qui a fait dire à quelques journaux, lors de son début à Paris, qu'il était un ancien *cabaretier* de la Canebière.

Depuis longtemps il restait ainsi éloigné du théâtre pour lequel il se sentait pourtant une passion véritable, lorsqu'il y a trois ans, le passage à Marseille du célèbre baryton Maurel vint changer subitement le cours de ses idées.

Maurel voulait monter au théâtre Valette, l'*Ernani* de Verdi, qui lui avait valu de grands succès en Italie, mais il ne trouvait pas dans la troupe qui l'accompagnait, une voix assez solide et surtout assez assurée pour chanter le rôle de Silva. Il eut recours à Boudouresque dont il connaissait les études soignées et le bel organe, et le pria de lui rendre le service de jouer deux fois ce personnage dont la bonne tenue était indispensable pour la réussite de l'ouvrage.

Or, Boudouresque ne connaissait pas le moindre mot italien. Il accepta cependant, demandant quinze jours seulement pour apprendre le rôle et se familiariser suffisamment avec la langue italienne. Le succès qu'il remporta devant le public les 5 et 8 septembre 1874, fut si vif et si complet qu'il le décida à tenter la fortune.

Il partit donc un matin pour Paris, demander une audition à M. Halanzier. Les morceaux dans lesquels il se fit entendre au mois d'octobre 1874, furent: La cavatine et l'anathème de la *Juive*. Le chef-d'œuvre d'Halévy était en ce moment un des rares ouvrages montés au nouvel Opéra, et Belval, dont le rôle du cardinal Brogni fut autrefois un des triomphes, l'interprétait, d'une façon, de jour en jour, plus insuffisante.

M. Halanzier n'hésita pas à proposer à Boudouresque, après l'avoir entendu, un engagement de trois années, à partir du 1er janvier 1875 en se réservant la faculté de résilier après un an si l'artiste ne tenait pas les promesses qu'il laissait entrevoir. De plus, Boudouresque prenait l'engagement de se trouver prêt à pouvoir chanter, dans un délai de quarante-cinq jours, trois partitions : la *Juive*, les *Huguenots*, et *Robert-le-Diable*.

Boudouresque débuta donc à l'Opéra, en avril 1875, par le rôle de Brogni, de la *Juive*. Il s'y fit remarquer par la sûreté de son chant et la bonne qualité du timbre de son organe. Sa voix est, en effet, d'une irréprochable justesse, et je me souviens que c'est par là que j'appréciai tout d'abord le mérite du chanteur, lorsque je l'entendis pour la première fois et quelques mois avant qu'il ne débuta sur la scène parisienne, dans une soirée donnée par Eugène Paz, mon excellent ami et rédacteur en chef.

Le second début de Boudouresque eut lieu au mois de juin dans Walter, de *Guillaume-Tell* et son troisième se fit, par accident, dans la *Favorite*, où il remplaça son camarade Menu, indisposé. Dans ce dernier opéra, il fut très remarqué, et lorsqu'il joua le formidable personnage de Marcel, des *Huguenots*, il était déjà très en faveur auprès du public de l'Opéra.

Aussi, M. Halanzier suffisamment édifié sur la valeur de son pensionnaire, se hâta-t-il aussitôt la première année expirée, de changer le traité conditionnel en traité définitif et de s'assurer l'excellente basse-taille jusqu'au 1er janvier 1878.

Après Marcel est venu Bertram, l'autre type incarné de la basse profonde et dans *Robert-le-Diable*, plus encore peut-être que dans les *Huguenots*, on a pu apprécier les qualités qui distinguent le chanteur.

Ces qualités sont, avec une irréprochable justesse, un sentiment exact du rhythme, ce qui est très rare à rencontrer. Chaque note tombe bien à sa place en temps voulu, sans jamais être forcée pour viser à l'effet, mais pleine, ronde, et d'une bonne sonorité. Interprète respectueux du texte écrit par l'auteur, Boudouresque n'en cherche pas moins à donner à son chant la couleur sans laquelle les meilleures qualités deviennent négatives. Et cette couleur, il sait la trouver, ainsi qu'on peut en juger par les nuances qu'il apporte dans l'interprétation de *Robert-le-Diable*. Comme comédien, sa physionomie a du caractère, il sait se faire une tête, et malgré sa modestie, on sent que chaque jour l'autorité lui vient. Il chante d'ailleurs avec toute son âme, et le feu qu'il apporte dans l'expression musicale remplace avec avantage la pantomime démésurée dont se servent trop d'artistes lyriques pour masquer l'insuffisance de leur sentiment dramatique.

Boudouresque fera prochainement sa première *création* à l'Opéra, dans le *Roi de Lahore*, de Massenet, où il jouera le personnage de Timour, le grand pontife. C'est surtout un rôle scénique. Le premier acte lui appartient pour ainsi dire tout entier; puis il ne reparaît plus que pour chanter le final de l'ouvrage. Mais l'ensemble est très suffisant pour que l'artiste puisse montrer s'il possède un talent créateur.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

LUIGINI

(des Boufffes-Parisiens)

REVUE DES THEATRES

ODÉON

Première représentation de : le *Secrétaire particulier*, comédie en 2 actes, de M. Paul de Margalier.

M. Paul de Margalier n'est autre que M. d'Arlhac, critique littéraire du journal la *Défense*, et le *Secrétaire particulier* est un ouvrage reçu a l'Odéon dès 1874, sous ce titre : *Célimène sur le retour*. La pièce avait alors cinq actes ; elle était essentiellement politique, ce qui lui valut d'être réduite d'abord à quatre actes, puis à trois actes, par suite des suppressions faites par la censure. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette comédie a encore été remaniée par M. Edouard Cadol. L'auteur ne peut donc pas plus, être entièrement justiciable des défauts de son œuvre, qu'il n'est en mesure de réclamer le bénéfice complet de ses qualités.

A vrai dire, il n'y a pas de *pièce* dans le *Secrétaire particulier*, la donnée n'est pas neuve et les scènes sont de celles que l'on a déjà vues dans maintes comédies, notamment dans le *Fils de Giboyer ;* mais les détails sont amusants, il y a souvent de l'esprit et des mots qui portent juste. Il y en a aussi malheureusement qui sont un peu risqués au point de vue du goût.

M. de Romy, le caractère principal de la pièce, est bien tracé, on peut le définir ainsi : le *Député malgré lui*, et ce titre eût été le véritable titre de la comédie de M. d'Arlhac. Les de Romy représentent depuis un temps immémorial leur pays à la Chambre. Le député actuel a pris pour règle de conduite : ABSTENTION et BUVETTE ; il est resté trente ans devant la tribune sans oser l'aborder ; mais il signe des rapports nombreux que lui rédige son secrétaire, Georges de Maubriant.

Ce jeune homme, issu d'une famille autrefois riche et actuellement dans la misère, a été recueilli par M. de Romy en reconnaissance de services rendus par son grand père, qui a sauvé, à un moment donné, la fortune des de Romy. Mais pour ne pas humilier son protégé, le député ne lui donne pas d'émoluments et va même jusqu'à prétendre disposer de son avenir, au point de refuser en son nom plus d'une place offerte.

Ce de Romy est d'ailleurs un curieux égoïste. Ainsi, il épousé une institutrice sans fortune, afin d'en faire tout simplement sa ménagère. La dame a compris parfaitement la situation qu'a voulu lui faire son époux ; alors, comme elle a l'âme poétique et le cœur plein d'effluves amoureuses, ne trouvant pas dans M. de Romy l'objet de ses rêves, elle s'éprend, en tout bien tout honneur, du jeune secrétaire. Mais Georges de Maubriant a toujours ignoré la secrète passion de la quasi-duègue. Aussi entre-t-il dans une juste indignation lorsque Jeanne de Sigenac, une jeune veuve auprès de laquelle il a passé son enfance, et qui a conservé pour lui une tendre affection et même de l'amour, vient lui faire entendre le mépris qu'elle professe pour un homme qu'elle croit être l'amant de Mme de Romy. Georges veut alors quitter la maison du député, d'autant mieux qu'il y rencontre la présence obstinée du jeune Albert de Romy, un neveu du maître de la maison qu'il est obligé de provoquer en duel, à cause des allusions que celui-ci ne craint pas de faire sur sa conduite vis-à-vis de Mme de Romy.

Mais tout s'explique, — (beaucoup trop brusquement) — et Jeanne finit par épouser Georges de Maubriant, suivant les conventions théâtrales ordinaires.

Nous le répétons, c'est par l'esprit dans les détails que cette pièce a une certaine valeur, et c'est aussi par sa bonne interprétation qu'elle a obtenu un succès relatif.

Dalis a fort bien composé la figure du député ; il a de la verve, du naturel ; il brûle les planches et sait enlever son public. Régnier a mis beaucoup de tenue dans le personnage du secrétaire particulier. L'excellente Mme Picart sauve les côtés par trop grotesques du rôle de Mme de Romy, et Mlle Léonide Leblanc, dont le talent grandit à chaque création nouvelle, est de tous points excellente dans Jeanne de Sigenac; de plus, elle porte deux toilettes ravissantes. avec une grâce et une aisance parfaites. Les autres rôles sont bien tenus par Porel, Clerh, Fréville et Mlle Kolb.

THEATRE ITALIEN

Représentation de Mlle Albanie. — *Lucie de Lamermoor.*

Nous attendions avec la plus vive curiosité la rentrée de Mlle Albani sur la scène Ventadour, où elle avait laissé d'excellents souvenirs Disons, de suite, que tout ce que promettait son talent, alors naissant, est resté bien audessous de ce qu'elle vient de nous donner.

Dès l'air du premier acte, nous nous sommes trouvés en présence d'une grande artiste, d'une des rares virtuoses de ce temps. Il est impossible de chanter avec un goût plus délicat, une méthode plus sûre, une connaissance plus approfondie des ressources vocales. Et quelle voix fraîche et pure, comme tous les sons ont bien leur exacte valeur ! C'est vraiment admirable.

Pourtant Mlle Albani s'est encore élevée plus haut, dans le sublime septuor du second acte, où elle a eu des transports dramatiques déchirants et des accents d'une exquise tendresse. Ce septuor, qui est sans conteste un des plus belles conceptions musicales qui existent au théâtre, a encore soulevé la salle d'admiration et a dû être bissé tout entier à la demande générale. M. Pandolfini y a détaché la phrase superbe du baryton avec une verve et une ampleur merveilleuses. MM. de Rezké, Rosario, Aramburo ont donné là toute la sonorité voulue, et bien que ce dernier ait un peu contrarié la mesure, c'était réellement beau, très beau.

L'air de la folie au troisième acte, réservait à Mlle Albani un de ces triomphes comme on n'en fait qu'aux artistes de races. Ce n'était plus seulement des bouquets qui pleuvaient sur la scène et dont un seul suffisait pour ensevelir la charmante cantatrice sous des fleurs, ni des applaudissements partant de tous les coins de la salle, c'était des hurrahs, des trépignements qui semblaient menacer de durer éternellement. C'est que réellement il y avait bien des années qu'on avait entendu pareille perfection. Toutes les difficultés du chant vaincues sans efforts, un sentiment dramatique achevé et toujours du *charme*, cette qualité suprême de l'art : Mlle Albani réunit tout cela et semble ne s'en pas douter. Espérons que M. Escudier retiendra la brillante prima dona audelà des cinq représentations actuellement promises; la fortune de son théâtre est à ce prix.

L'ensemble de la représentation fait honneur au Théâtre-Italien. Les artistes paraissaient bien dans leur milieu. Aramburo, malgré ses défauts de mesure, est un vrai ténor; Pandolfini un magnifique baryton. Les chœurs. l'orchestre ont bien marché. Le public est sorti en masse très satisfait de cette belle soirée.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de *La Clé*, comédie en quatre actes, de MM. Labiche et Duru.

Rinçonnet a dépensé avec des petites dames tant de billets de banque qu'il se voit retiré par Mme Rinçonnet, propriétaire de leur fortune commune, la clé d'une caisse où il puisait avec trop d'abandon. Dorénavant il n'aura plus que 100 francs par mois pour continuer ses fredaines, car l'épouse outragée ne consent pas à lui allouer davantage.

Rinçonnet se trouve plus que gêné avec une semblable allocation, et cela d'autant mieux que son neveu, un cocodès de premier ordre, l'entraîne dans une maison de jeu où il perd argent sur argent. Les dettes s'accumulent alors et Mme Rinçonnet trouvant qu'elle n'a rien gagné à prendre une mesure envers son époux, lui rend la clé, comme aux premiers jours de la lune de miel.

Il n'y a pas, à proprement parler, de pièce dans la *Clé*, mais une multitude de détails amusants. Et puis, avec les acteurs du Palais-Royal on est toujours certain de s'amuser et de rire jusqu'aux larmes. Lhéritier est la plus merveilleuse ganache qui se puisse imaginer; il a fait de Rinçonnet un type désopilant. Gil-Pérez est d'un comique achevé dans un rôle de séducteur émérite. Le jeune Numa et Hyacinthe sont également parfaits. Mlles Lorentz, Faivre et Magnier sont charmantes.

La *Clé* est un vrai succès, qui tiendra longtemps l'affiche du Palais-Royal.

BOUFFES PARISIENS

Première représentation de : les *Trois Margots*, opérette en 3 actes, paroles de MM. H. Bocage. et Chabrillat, musique de M. Grisart.

Le sujet des *Trois Margot* est loin d'être neuf. C'est l'éternelle situation du cinquième acte du *Mariage de Figaro*. Rendez-vous nocturnes où époux et femmes se croyant trompés, sont heureux de se trouver au contraire réunis. Là-dessus les auteurs ont brodé des détails aussi lestes que le peut supporter le public des Bouffes, et M. Grisart a fait une musique qui jure un peu avec le libretto, mais où il y a des choses agréables.

Mlles Luce, Gabrielle Gauthier, Marchal et Blanche Miroir ont fait un gracieux cortége autour de Mme Peschard, dont la rentrée a été bruyamment fêtée. Daubray est toujours bien amusant. La pièce est montée avec goût, les costumes sont jolis et les décors d'une grande fraîcheur.

ATHÉNÉE-COMIQUE

Première représentation de : *Boum, voilà !* revue de MM. Clairville et Liorat.

L'Athénée a mis la main sur une revue très amusante : *Boum, voilà!* va renouveler le succès de *De Bric et de Broc*, des mêmes auteurs.

Comme toutes les revues, *Boum, voilà !* n'a pas besoin d'être raconté, il suffit que nous constations la réussite auprès de nos lecteurs.

Disons seulement que M. et Mme Montrouge remplissent les deux rôles principaux et qu'ils y sont, comme toujours, l'un un *compère* sans égale, l'autre une actrice dont la verve endiablée met toute une salle en belle humeur.

LE CHALET DU GARDE

Je ne vous dirai point dans quel bois vivait ce garde. La chose est inutile à mon récit. Dans tous les bois qui avoisinent Paris, il y a des gardes. La ville leur a fait construire d'élégants pavillons en forme de chalets, avec les armes de Lutèce au-dessus de la porte d'entrée. Cave spacieuse; trois pièces au rez-de-chaussée; trois pièces au premier; mansardes; jardin tout autour. Une famille peut y vivre à l'aise, à moins d'être plus nombreuse que de raison et que de coutume.

La solde du garde est un peu maigre ; seulement, comme ces gardes sont pour la plupart d'anciens militaires retraités, — quelques-uns mêmes décorés ou médaillés, — leue pension s'ajoute à leur traitement pour faire un total convenable. En outre, ils tuent quelques lapins, étranglent quelques canards ; ce sont les revenants-bons du métier... Mais leur grosse source de bénéfices, ce sont les petits Parisiens chétifs que les parents mettent en pension chez eux, respirer l'air pur et fortifiant des bois. Il n'est pas de garde marié, — et ils le sont tous, — qui n'ait ainsi, à demeure près de lui, un ou deux mioches de quatre à six ans. Nourriture, surveillance et débarbouillage, tout ça se paye fort cher ; puis, quand le petit *profite bien*, les parents ne *regardent* pas aux cadeaux.

Le garde dont il va être ici question est un ancien maréchal-des-logis de cuirassiers. Nous l'appellerons *Simplice*.

Il y a deux ans qu'il est à la retraite ; il y a deux ans qu'il est garde. En sortant des cuirassiers, le jour même de son installation dans les bois, il épousa Annette, une femme de chambre qui a vingt-cinq ans de moins que lui et qui était bien la plus jolie soubrette qu'on puisse rêver. Annette était tout bonnement ravissante, et elle l'est encore. Petite, le nez retroussé, l'œil vif, la peau blanche, grassouillette, avec fossette aux deux joues et au menton... Tout en elle est... appétissant.

Aussi, bien souvent, on a aperçu de beaux messieurs rôder autour de l'habitation !..

Quand Simplice voit cela, il s'éloigne, il s'en va dans les bois ; il se connaît ; il se mettrait en colère et ça finirait mal.

La semaine qui suivit leur installation, il leur vint un gentil petit pensionnaire de cinq ans, aux cheveux blonds bouclés, soyeux ; aux yeux bleus. On l'appelle le petit Ernest. Le père, c'est M. le marquis de ***. Il vient le voir souvent, — deux fois par semaine, — et paye grassement. Aussi le ménage du garde est-il dans l'aisance. Annette a des boucles d'oreilles de toute beauté; tous les deux ont chaîne et montre or, et les autres gardes vous diront qu'ils ont de l'argent placé. Un fait certain, d'ailleurs, c'est qu'Annette avait une dot et même une dot assez rondelette pour une femme de chambre...

Annette a un soin extrême du petit Ernest. Elle le caresse, elle le bichonne. Ernest l'appelle *maman*. Il est gentil tout plein, un peu triste. Les autres gardes croient que c'est un enfant de l'amour. Ce n'est pas impossible. Du reste, la campagne lui fait beaucoup de bien. Il était autrefois en nourrice, dans la Normandie, je ne sais où ; le père a voulu l'avoir plus près de lui.

Il y a quelques mois, Simplice reçut la visite d'un capitaine de son régiment qui tenait garnison à Saint-Germain.

« Mon vieux Simplice, lui dit le capitaine, voici l'affaire : il est possible que je vienne quelque fois ici, dans ton chalet, me reposer... avec une dame... Ce coin-là est très retiré, très couvert; le diable en personne ne nous y dénicherait pas...

— Suffit, capitaine ! » répondit Simplice en clignant de l'œil. Simplice savait qu'il serait largement indemnisé.

Le capitaine avait connu la marquise ***, où l'on connaît les marquises, parbleu !.. dans le monde blasonné. A la voir, vous n'eussiez point dit qu'elle eût un capitaine dans son intimité. Elle passait, au contraire, pour une vertu farouche, pour un dragon de vertu ; mais de *dragon* à *cuirassier*, il est si facile de s'entendre. Elle avait cet avantage : que sa réputation la protégeait contre le soupçon. Les petits crevés de son entourage disaient tous à qui voulaient l'entendre qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté; d'où ils concluaient que c'était une femme *sans tempérament*. Cela prouvait simplement qu'elle n'aimait pas les petits crevés...

Quand parut le capitaine, de grande famille et de grande fortune du reste, elle fut positivement éblouie. Elle ne croyait pas, — elle le dit naïvement, — qu'il existât encore dans sa classe des hommes de cette taille et de cette carrure. Elle entrevit tout un monde de voluptés et ne résista pas à la tentation. Si le beau capitaine eût tardé à faire le premier pas, la marquise eût pris les devants, sans nul doute.

Aussi, à la première déclaration du beau capitaine, répondit-elle :

« Oui. Quand vous voudrez !..

— Où?

— Je ne sais. Cherchez. »

Le capitaine chercha. La matière était délicate. On a beau dire que Paris est un monde où toute intrigue amoureuse se peut mener en toute sûreté, une marquise est si vite compromise. Et puis, un cuirassier cela se voit de loin ! et la marquise tenait essentiellement à l'uniforme.

Gontran, — c'est bien un nom de capitaine amoureux d'une marquise, n'est-ce pas? se souvint fort heureusement de Simplice. C'est lui qui avait apostillé sa demande au préfet, et Simplice, en venant le remercier, lui avait dit :

« Quand vous passerez par le bois, capitaine, j'espère que vous voudrez bien accepter un verre de vin, sans cérémonie. »

Il alla le trouver et nous avons vu que Simplice accepta avec empressement.

Le chalet de Simplice paraissait construit exprès pour la chose. Enfoui sous les arbres, on n'y pouvait aborder que par une allée si étroite, si longue que l'arrivée de tout promeneur était aisément signalée dix minutes à l'avance.

Donc, il fut convenu qu'on se rencontrerait là, aussi souvent qu'on le pourrait.

Tous les jours que Gontran ne devait pas à son service, il les passait à Paris. Il avait avisé un café non loin de l'hôtel de la marquise et venait s'y installer. Si la marquise était libre, elle sortait à pieds, en toilette modeste, passait devant le café que le capitaine quittait un gros quart

d'heure après... et tous les deux, *séparément*, se rendaient en *fiacre* au chalet de Simplice.

Ce manége dura deux, trois mois. C'étaient des ivresses sans fin. Le beau capitaine raffolait de sa belle marquise... mais je m'aperçois que je ne vous ai point encore fait son portrait...

Elle était brune, un peu maigriotte, le teint mat, les lèvres d'un rouge vif; petite... Vous connaissez la Patti, n'est-ce pas?.. presque cela...

Entre les bras du capitaine, un colosse, elle devait disparaître entièrement; mais elle était nerveuse et... infatigable.

Elle passait devant le café au moins tous les deux jours; laissant ainsi toute liberté à son mari, qui de son côté... oh! mon Dieu!.. bien souvent les maris ne valent pas mieux!..

Un jour comme nos deux amoureux, après une longue station au chalet, se disposaient à le quitter pour rentrer à Paris, et que dans le salon du rez-de-chaussée, la marquise donnait un dernier tour de main à sa coiffure, un tantinet chiffonnée, elle aperçut au bout de l'allée droite et longue qui faisait face, un monsieur qui s'avançait à grands pas...

« Gontran! fit-elle toute émue, viens voir! »

Gontran alla voir. Il eut un mouvement.

« Ton mari!.. s'écria-t-il.

— C'est lui. n'est-ce pas? Nous sommes perdus!.. Quelqu'un nous aura suivis, nous aura trahis...

— Simplice!.. où est Simplice?.. » cria le capitaine qui, tout cuirassé qu'il était et armé de son sabre, commençait à perdre la tête.

Simplice, qui fumait sa pipe dans le jardin, parut la main au chapeau.

« Qu'y a-t-il capitaine?

— Tu vois ce monsieur?

— Ça!.. c'est M. le marquis***, fit tranquillement le garde.

— Tu le connais?

— Je crois bien, c'est le père du petit Ernest!..

— Hein?.. » fit la marquise stupéfaite.

Simplice répéta et continua :

« Il vient ici deux fois par semaine. C'est même étonnant que vous ne vous soyez pas encore rencontrés!.. une bonne pratique, allez! et qui paye *joliment*... chaque fois... »

Le capitaine coupa court aux racontages de Simplice.

« Il ne faut pas, lui dit-il, que ce monsieur nous voie, nous allons remonter là-haut. Pas un mot!.. tu viendras nous prévenir quand il sera parti. Reste-t-il longtemps d'habitude?..

— Une petite heure, au plus! »

Nos deux amoureux remontèrent précipitamment à leur nid, et se fermèrent à double tour...

Simplice alla au-devant du marquis qui franchissait la grille.

« Bonjour, Simplice!.. Où est Ernest?.. il va bien?

— Il va bien, monsieur le marquis, il était là, il n'y a qu'un instant, avec Annette. »

Ernest accourut. Etreinte du père et du fils.

« A-t'on été sage?

— Oui, papa.

— Alors on aura des jouets. »

Et le marquis tira de sa poche différents petits jouets : des pantins, des soldats, un ballon... Ils jouèrent au ballon. Le père courait après son fils et l'embrassait à pleines joues. Tableau charmant!

Le capitaine et la marquise voyaient tout ça de la fenêtre.

« Il ne m'a jamais parlé de cet enfant, disait la marquise rêveuse.

— Je crois bien! Est-ce que ça s'avoue, ces choses-là!

— Pourquoi pas? Cet enfant était né quand j'épousai le marquis. Il me semble que je l'aurais adopté, » fit-elle avec une moue de regret.

Quand le père et l'enfant eurent bien joué, le garde appela sa femme qui était occupée, à l'autre bout du jardin, à écosser des petits pois. Annette arriva tenant les petits pois dans son tablier relevé, le marquis lui dit : « Bonjour, Annette! » plongea la main dans le tablier à plusieurs reprises, faisant avec ses doigts des cascades de petits pois; puis tous deux, ils entrèrent dans le chalet. Le garde prit l'enfant par la main et l'emmena dans le bois.

La marquise et le capitaine ne virent plus rien.

Environ une demi-heure après, le garde rentra avec Ernest; et le marquis, prenant congé de tous, couvrit son fils de baisers et s'enfonça dans l'allée droite et longue.

Les deux prisonniers purent descendre enfin... Ils avaient eu une belle peur!

La marquise ne pouvait se lasser de regarder Ernest. Elle l'appela, lui caressa ses boucles blondes...

« Tu comprends, mon vieux, disait pendant ce temps-là le capitaine à Simplice, que nous ne pouvons plus venir dans ton chalet, maintenant que nous sommes exposés à y rencontrer des personnes de connaissance.

— Ce n'est pas son heure pourtant! ne cessait de répéter Simplice.

— N'importe!.. nous avons failli être *pincés*... cela suffit...

— Ah! sapristi! sapristi! capitaine, ça me fait bien de la peine! Je vous aimais bien, moi!

— Enfin, que veux-tu?.. Je regrette aussi, moi, parce que... c'était bien commode... »

Simplice se grattait le derrière de l'oreille.

« Je vous dirai bien : Capitaine, je vais renvoyer le mioche. » Mais ça, voyez-vous, c'est impossible!.. Et pourquoi?

— Parce que, voyez-vous, la mère de l'enfant...

— La mère de l'enfant?

— Eh bien!.. la mère de l'enfant... c'est... ma femme! »

Gabriel Guillemot.

Histoires bizarres

FRIEDA

I

« ...... J'ai toujours écouté en silence les récits extraordinaires, les relations de phénomènes supérieurs aux phénomènes purement physiques. Certes, bien m'a pris de ne pas rire du Surnaturel. Je n'en veux pour preuve que l'aventure suivante.

» Pauvre, obscur, j'aimais — j'aime encore, éperdûment! — une femme comblée par le sort de tous les dons : jeunesse, beauté, richesse, talent.

» Cet amour, elle l'ignorait. Je n'avais, d'ailleurs, jamais essayé de le lui faire connaître. D'autres, réduits avant moi par la beauté exceptionnelle de Frieda, son renom de grande cantatrice, et le singulier isolement de sa vie, — avaient tenté de pénétrer jusqu'à elle : nul n'avait réussi à franchir le seuil de la maison où elle demeure seule, entourée de domestiques d'une prodigieuse discrétion.

» Je lui avais donc voué un amour silencieux et sans espoir, depuis le jour où je l'avais rencontrée dans je ne sais quel lieu public.

» Mon unique bonheur consistait à me placer de temps en temps sur son passage. Alors, un instant je la contemplais. Le plus souvent elle ne me voyait point. Quelquefois elle laissait tomber un regard distrait, voilé, — puis passait, souriante...

» Chacune de ces muettes rencontres, redoublant mon amour, me plongeait dans une douloureuse prostration. *Sa* vue me produisait l'effet d'un breuvage qui serait à la fois empoisonné et ensorcelé. En rentrant chez moi, j'éprouvais une vague torpeur. En outre, mon système nerveux acquit peu à peu une excessive sensibilité, très-pénible. De là un état maladif que mes forces ne pouvaient supporter longtemps.

» Un jour enfin, la raison triompha de l'amour. Je résolus de ne plus chercher à *la* voir. Je m'enfermai dans ma chambre, et, pendant une longue semaine, entouré de mes manuscrits, de mes livres, je m'adonnai à de sévères études scientifiques.

II

» Mais on ne peut toujours vivre seul entre les quatre murs d'un cabinet de travail. Un moment arrive, où le cerveau, trop plein, réclame du répit; où les yeux, brûlés par la clarté des lampes laborieuses, ne distinguent plus les caractères des livres d'étude. On prend alors quelque repos, on se laisse aller au *far niente*.

» Pourtant, on ne saurait demeurer absolument inactif. Or, chez soi, que faire, si l'on ne travaille?...

» Il semble qu'une promenade rétablirait l'équilibre des facultés. On étouffe dans cette chambre. Comme on doit respirer dehors... Le soleil dore les pavés, un courant de vie et de gaîté traverse l'atmosphère de la rue. Il faut sortir... Je sortis.

III

« Je marchais, rêveur, les yeux baissés, au hasard.... Si vous demandez où me conduisit cette promenade, vous n'avez jamais aimé.

» Au bout d'une demi-heure, je m'arrêtai, comme si une voix intime m'eût dit que j'étais *arrivé*. Je relevai la tête. J'étais devant la maison de Frieda, et Frieda, Frieda elle-même était auprès de moi...

» Pour la première fois elle me regardait, non plus d'un œil indifférent, mais fixement, et en face.

» Au moment de mon arrivée, sans doute elle sortait de chez elle (sa voiture attendait à la porte). Elle m'avait vu subitement m'arrêter et s'était arrêtée aussi. — Maintenant elle me regardait.

» Je savais depuis longtemps que les grands yeux noirs de Frieda étaient les plus beaux yeux du monde. Mais jamais encore elle ne les avait fixés sur les miens. Ce jour-là je remarquai en eux une expression indéfinissable, impérieuse à la fois et tendre, que je ne leur connaissais point. Que signifiait cette expression inusitée?...

» Cependant je subissais un malaise étrange, une inexprimable anxiété. Aussitôt que mes yeux avaient rencontré les siens tout mon être avait été secoué d'une commotion violente. On eût dit que d'invisibles effluves se dégageaient des prunelles sombres de Frieda, et m'enveloppaient et s'appliquaient exactement sur mon corps, plus brûlantes que la tunique du Centaure Un tremblement agita mes membres ; il me sembla que mes os étaient tout à coup remplacés par des barres de métal, rougies à blanc, dont la chaleur me dévorait intérieurement.

» J'essayai de détourner les yeux, de les baisser vers la terre, de les lever au ciel ; il me fut impossible de les détacher des yeux dilatés de Frieda. Elle ne le *voulait* pas, sans doute... L'épouvante m'étreignit à la gorge. Mon cœur se mit à battre avec une violence désordonnée qui me terrifia : j'eus peur qu'il ne crevât dans ma poitrine. J'éprouvais cette horrible angoisse qui vous strangule et vous empêche de crier, jaçoit qu'on le veuille. Il n'est point de sensation plus atroce.

» Une sueur d'agonie baignait mes tempes mortes. Je pense, — oui, je pense, en vérité — que si Frieda eût tenu ses noires prunelles braquées sur moi une seconde de plus, je serais tombé vaincu par la douleur, terrassé par l'épouvantement. Mais enfin un brouillard humide voila ses yeux et leur rayonnement meurtrier s'éteignit. Les roses paupières s'abaissèrent, frémissantes. *Elle* détourna la tête et, lestement, monta dans sa voiture qui s'éloigna au galop.

» Je demeurai debout sur le trottoir, immobile, la figure atône, dans une attitude hébétée.

» Tout à coup je frissonnai comme un ivrogne qui s'éveille ; chancelant, j'allai m'appuyer au mur. Mes jambes flageolaient sous moi.

» Enfin, après un temps dont je ne saurais évaluer, même approximativement, la durée, — je repris d'un pas traînant, le chemin de ma maison.

» Aussitôt rentré chez moi, — brisé, exténué, anéanti, je me laissai tomber sur mon lit, comme une masse.

» Je demeurai couché, sans faire un mouvement, enseveli dans une rêverie douloureuse. Je ne pouvais remuer la tête, ni surtout les yeux. Mon pouls battait tumultueusement, et la fièvre me dévorait depuis le sommet du crâne jusqu'à la plante des pieds.

» Et l'unique objet de mes réflexions était ce regard de Frieda qui m'avait si profondément *modifié*. J'entassais à ce propos les hypothèses les plus hardies, les plus baroques.

» Elle m'avait regardé longuement, sans baisser les yeux, avec attention... Avec *intention*, peut-être? Au fait, était-il admissible que Frieda, qui me voyait courir sur son passage et l'admirer, ne fût pas depuis longtemps instruite de mon immense amour ? Le magnétisme qui, à son aspect, m'attirait vers elle, produisait sans doute en elle aussi une secousse. D'ailleurs, ses yeux dardaient des étincelles trop vives, trop perçantes, pour ne pas sonder les reins et les cœurs. *Donc*, elle savait ma passion pour elle.

» Avait-elle voulu y faire allusion en me regardant avec tant d'insistance ? Ses yeux n'exprimaient point la colère... Était-ce qu'elle avait enfin pitié de son adorateur ? que, touchée de tant d'amour et d'abnégation, elle y voulait répondre ? Cela était possible après tout ! Je l'aimais avec une telle énergie que j'avais dû, par la seule force de la passion — lui communiquer quelque chose de mon ardente tendresse. Pourquoi l'amour ne serait-il pas contagieux ?...

» Oui ! je n'en doutai pas un seul instant : les mystérieux phénomènes de la sympathie devaient être opérés entre Frieda et moi, et la magique attraction de nos deux âmes s'était manifestée dans l'indéfinissable regard toujours présent à ma pensée.

» Dès lors Frieda aussi m'aimait, avec autant d'ardeur que je l'aimais moi-même.

» Je n'avais donc qu'à courir chez elle et qu'à me jeter à ses pieds sans qu'il fût seulement besoin de proférer une parole, elle tomberait dans mes bras, — fatalement...

» A peine avais-je tiré de mon raisonnement cette dernière conclusion que je voulus sauter à bas de mon lit... Je ne pus même pas me soulever !

» Je m'épuisai en surhumains efforts pour m'arracher de cette couche où me clouait je ne sais quelle force invincible. Le moindre mouvement me causait de si véhémentes douleurs, que je dus renoncer à mon dessein.

» Alors je fus saisi d'une indicible rage.

» Quoi ! Frieda m'avait compris : elle m'aimait (je le répète, ce point ne souffrait plus aucun doute pour moi)... et je ne pouvais pas voler vers ce bonheur qui m'attendait !

» Cette situation était vraiment épouvantable.

» Tout à coup je réfléchis que la « sympathie » *ne pouvait* s'être établie entre nous inutilement. Si une indomptable puissance me retenait là, rivé à mon lit, c'est qu'il était *bon* pour moi d'y rester.

» Je ne pouvais aller à Frieda. Eh ! bien, Frieda viendrait à moi !

» Il est vrai qu'elle ne connaissait pas seulement ma demeure. J'entrevis cette objection. Elle me fit sourire. Qu'importait cela ?

» La force magique qui m'empêchait, moi, de faire un mouvement, entraînerait sans doute Frieda vers moi. Ce jour même, l'attraction m'avait, à mon insu, guidé jusqu'à la maison de l'Adorée : une attraction réciproque ne pouvait-elle la guider de même jusqu'à la chambre où je l'attendais ? Car, désormais, *je l'attendais*, SUR de sa venue.

» Seulement, je désirerais de toutes les forces de mon âme qu'elle ne tardât point. On croira sans peine que ma fièvre avait prodigieusement augmenté. *Sa* présence seule pouvait mettre fin à mes cruelles souffrances.

— Viens, viens, Frieda ! m'écriai-je ! viens à moi !

A partir de ce moment, avec l'énergie inaccoutumée que me prêtait la surexcitation de mes nerfs, toutes mes facultés volitives se concentrèrent sur cet unique vœu : la prompte arrivée de Frieda.

....

« La nuit vint — solennelle.

IV.

» Dès que l'ombre m'eut enveloppé, je perdis entièrement le sentiment de mon être matériel. Il me sembla que je sortais du domaine de la réalité et que, dégagé des liens corporels, j'entrais de plain-pied dans l'abstrait.

» En même temps, *quelque chose* m'avertissait que Frieda approchait. *Je la sentais venir*, soumise à ma volonté, comme j'avais été soumis à la sienne ce même jour.

» Puis, des phénomènes bizarres se produisaient en moi ou autour de moi, je ne sais. Des lueurs phosphorescentes sillonnaient l'ombre j'entendis — ou je croyais entendre — des craquements insolites, d'étranges froissements ; parfois, un coup sec, comme ceux qu'on frappe du doigt sur un meuble.

» A un certain moment, mon nom fut prononcé très distinct...

» Tout à coup, je reçus une secousse terrible. Un bruit se produisit, pareil au grincement d'une porte, mais presque imperceptible. A ce bruit succéda celui d'un glissement de pas sur le parquet. Puis je fus enveloppé de ce parfum pénétrant qui se dégage des femmes qu'on aime. Je compris que l'événement espéré s'accomplissait.

» En ce même instant, je repris la possession consciente, sinon de mon corps, au moins de ma *forme* corporelle. J'eus l'impression d'un souffle léger, d'une tiède haleine, frôlant mon visage. Je fis un mouvement. *Quelqu'un* était auprès de moi.

— Frieda ! murmurai-je... « Une voix répondit :

— C'est moi. »

» Cette parole, qui remua les fibres intimes de mon être, fut prononcée extrêmement bas, et je n'avais jamais entendu Frieda de près. Cependant je reconnus *que c'était bien elle* qui me parlait.

» Et alors mes bras étreignirent la nocturne visiteuse qui venait réaliser le rêve étoilé de mon existence, et nos bouches se confondirent en un baiser dont je sens encore l'ardeur sur les lèvres !...

» Oh ! cette nuit fut inénarrable... Et j'arriva à un si haut degré d'extase que je perdis, cette fois entièrement, le sentiment de mon individualité.

V

» Quand je repris mes sens, il faisait grand jour. J'étais seul. Ceci ne me troubla nullement. Je compris sans peine que Frieda avait dû se retirer lorsque je m'étais pour ainsi dire annihilé.

» D'ailleurs le désordre de la chambre et la netteté de mes souvenirs attestaient avec une force irréfragable la réalité de mon bonheur.

VI

» Et pourtant, lorsque dans la matinée de ce jour je suis allé chez Frieda ; lorsqu'après avoir, malgré ses serviteurs, pénétré jusqu'à elle, je lui ai rappelé sa mystérieuse visite, elle a manifesté une véhémente indignation et m'a fait jeter à la porte par ses valets... Mais qu'importe cela ?

» Peut-être veut-elle ensevelir à jamais dans l'oubli les marques d'amour dont elle m'a comblé. Peut-être aussi ne s'en est-elle souvenue que comme d'un *songe*. C'est pourquoi elle n'a pas reconnu son *amant* et l'a chassé comme un laquais.

Mais moi, *je me souviens* et je suis bien sûr qu'elle m'a appartenu !

VI

» Seulement... que suis-je devenu en sortant de chez Frieda ? Je l'ignore. Il y a comme un trou dans ma tête...

» Lorsque j'ai recouvré le sentiment de mon existence, je me suis trouvé dans la chambre où j'écris ceci, et qui n'est point la mienne. C'est une espèce de cellule dont la vue m'impressionne lugubrement. La porte est fermée en dehors et je ne puis l'ouvrir. Des hommes que je ne connais pas sont plusieurs fois venus me voir. Les

hommes ont des visages glacés, qui m'épouvantent. N'est ce pas à eux que j'ai demandé le papier et les plumes dont je me sers en ce moment?... Tout cela est vague et confus dans mon cerveau...

» Qu'est-ce?... J'entends marcher... On monte l'escalier... On s'approche de cette chambre...

» ... Pourquoi donc, et par quelle ridicule association d'idées, ce bruit de pas éveille-t-il dans ma cervelle le souvenir de la sensation pénible qu'on éprouve, en recevant à l'improviste *une douche d'eau froide* sur la tête?............... »

—

NOTE. — Le manuscrit qu'on vient de lire est tout entier de la main d'un de nos amis, mort fou dans la maison de santé du docteur Thrasybule Cox. Le malheureux avait été conduit à la folie par un amour sans espoir pour une femme, qu'il ne connaissait même pas, joint à une étude trop approfondie de la métaphysique et des sciences occultes. Il paraît, au premier abord, qu'on ne s'était point mépris en l'internant dans l'établissement où il a terminé sa vie. Et cependant, que les hommes sincères, après avoir lu le récit du malade lui-même, réfléchissent qu'il se produit journellement des aventures, très authentiques, et aussi peu explicables que celle-ci; qu'ils songent à l'impuissance où nous sommes, dans l'état actuel de la SCIENCE, de tirer au clair les faits avancés par l'amant (?) de Frieda; — pourront ils se défendre d'un moment d'incertitude touchant l'aliénation de notre pauvre ami? Pourront-ils ne pas se demander, au moins une minute, si ce n'était pas *lui* qui possédait la vérité, et si ceux-là qui l'ont confié aux *bons soins* du docteur Thrasybule, n'ont pas commis une erreur homicide

LOUIS DE GRAMONT.

Nécrologie

Henri Monnier, le créateur de l'immortel Joseph Prudhomme, de Jean Hiroux, devenu légendaire et de tant d'autres types amusants, vient de mourir dans sa 78e année.

Il appartient au théâtre comme auteur et comme comédien; nous devons donc lui consacrer une notice biographique.

Il était né à Paris, le 8 juin 1807. Après avoir été clerc de notaire et employé au ministère de la justice, il entra dans l'atelier du peintre Girodet. C'est là que se développa sa merveilleuse aptitude pour les charges, si fort en honneur dans les ateliers d'élèves peintres. Il ne poussa, du reste, ses études pas plus loin qu'il n'en fallait pour acquérir un agréable talent de caricaturiste. Bientôt il ajouta une nouvelle corde à son arc en écrivant une pièce, les *Mendiants*, qui fut jouée aux Variétés par Brunet et Odry.

De suite après, Etienne Arago, directeur du Vaudeville, lui ouvrit à deux battants les portes de son théâtre. Monnier débuta le 4 juillet 1831 dans la *Famille improvisée*, pièce à tiroirs que feu Brazier arrangea d'une façon très habile, en y enclavant les meilleurs types *Des scènes populaires*. Jamais représentation n'excita dans le monde littéraire une curiosité plus vive.

Outre les hôtes accoutumés de la critique et du feuilleton, le Vaudeville, ce jour-là, reçut tous les princes de la littérature et du théâtre. Hugo, Balzac, Charles de Bunard, Samson, Beauvallet et Frédérick Lemaître et vingt autres encombrèrent les galeries et le balcon. Le succès de Monnier fut énorme. Il remplissait dans la pièce quatre rôles à la fois, le chevalier Coquerel, Joseph Prudhomme, Jacques, le marchand de bœufs, et la veuve Pitou. Dans cette soirée brillante, on peut dire qu'il fut sacré artiste dramatique.

Il joua ainsi, mais d'une façon intermittente, les *Compatriotes* (1 acte); le *Roman chez la portière* (vaudeville en 1 acte, dans lequel il joua Mme Gibou); le *Bonheur de vivre aux champs* (1 acte); *Peintres et Bourgeois* (3 actes... en vers); les *Métamorphoses de Chamoiseau* (1856); enfin et surtout *Grandeur et Décadence de M. Joseph Prudhomme* (comédie en 5 actes, qui eut plus de 100 représentations).

On cite encore parmi ses œuvres dramatiques, l'*Ami du beau château*, le *Renard et la Cigogne*, la *Chasse au succès*.

Il a publié sous le titre *Scènes populaires*, les plaisantes histoires qu'il débitait d'une façon si comique.

Henri Monnier était resté toute sa vie un vrai rapin d'atelier, gouailleur, spirituel, bon enfant. Il avait, avec un fond de gaieté inépuisable, un esprit d'observation remarquable, qui élève chez lui le farceur jusqu'au philosophe. Sa création du type de Joseph Prudhomme est un chef-d'œuvre.

Henri Monnier laisse une femme, deux filles et un fils.

Ses obsèques ont eu lieu samedi au milieu d'une foule nombreuse d'hommes de lettres et d'artistes.

On s'est réuni à la maison mortuaire, rue Ventadour. Le convoi était très simple, car Henri Monnier est mort pauvre.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Champfleury, Jules Claretie, Paulin Ménier et Bonvin.

A l'église Saint-Roch, MM. Thierry et Dufriche de l'Opéra-Comique, ont chanté un *Pie Jesu* et un *Agnus Dei*. Après la messe, le corps a été conduit à la gare Saint-Lazare pour être transporté à Parmes, près Magny, où sont inhumés le père et la mère d'Henri Monnier.

Nous avons à enregistrer une autre mort dans le personnel des artistes dramatiques.

La joyeuse Boisgontier est décédée dans une maison de santé de la rue Picpus. Elle fut une des artistes les plus en vogue des Variétés, au temps où ce théâtre jouait le vaudeville, et fit ses dernières créations au théâtre Déjazet, où elle jouait notamment les *Prés Saint Gervais*, en compagnie de la célèbre artiste.

Il y avait peu de monde à ses obsèques

L'Association des artistes dramatiques était représentée par MM. Garraud et Gouget. Deux comédiennes seulement ont accompagné le corps à sa dernière demeure : Mmes Marie Laurent et Deshayes, veuve de Jean Baptiste Deshayes. MM. Couderc, directeurs de la maison de Picpus, assistaient également à la cérémonie.

PETITES NOUVELLES

—

M. Schœlcher, sénateur, vient de faire don à la bibliothèque du Conservatoire de sa magnifique collection de musique anglaise, qu'il avait mis près de vingt ans à réunir.

— M. Waddington vient de nommer officiers d'Académie :

MM. Colonne, fondateur des concerts populaires du Châtelet; Maurin, professeur de violon au Conservatoir, fondateur de la Société des derniers quatuors de Beethoven: Chevillard, professeur de violoncelle au Conservatoire.

— M. A. de Beauplan, chef du bureau des théâtres, est nommé sous-directeur des Beaux-Arts.

— La comédie en 5 actes, de M. Sardou, que le VAUDEVILLE répète en ce moment sous le titre provisoire de *Dora*, passera vers le 15. Les principaux rôles sont tenus par MM. Berton (André), Dieudonné (Favrol député), Parade (Vanderkrak), Train (Tekli), Joumard (Toupin, député); Mmes Pierson (Dora), Alexis (marquise de Riozarès), Bartet (comtesse Zicka), Celine Montaland (princesse Barratine.

ÉMISSION DE

6,000 obligations de 300 francs

DE LA

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Mines de Houille de Provençal

(Près Alais)

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur ce placement produisant un intérêt de plus de 7 0/0.

Ces titres se recommandent tant par les garanties qu'ils présentent que par la compétence et l'honorabilité des membres du Conseil d'administration de la Compagnie.

(Voir aux annonces les conditions de l'émission).

On se demande souvent comment les pauvres cochers peuvent supporter impunément de jour et de nuit toutes les intempéries des saisons: la pluie, la neige, le froid et le vent. On serait tenté de croire qu'il leur faut une constitution spéciale les mettant à l'abri de tous ces accidents. Il n'en est rien, et c'est au contraire dans cette profession que l'on rencontre le plus de bronchites, de rhumes et de catarrhes ou autres affections des bronches et des poumons. Il suffit pour s'en convaincre de passer quelques heures dans la pharmacie Guyot, qui s'est fait une spécialité de la fabrication des capsules de goudron. Il est curieux d'observer la quantité de voitures qui s'arrêtent à vide devant cette pharmacie et dont les cochers vont chercher le remède qui doit leur être si utile.

C'est qu'en effet les *Capsules de goudron de Guyot* remplacent avantageusement toutes espèces de tisanes, pâtes ou potions impossibles à prendre pour ceux qui ne disposent pas de leur temps. Un autre avantage de cette médication, et qui a bien son importance, c'est la modicité de son prix. Si l'on considère que chaque flacon de 2 fr. 50 contient 60 capsules, et que la dose ordinaire est de deux à chaque repas, on reconnaîtra que le prix du traitement est de dix à quinze centimes par jour. Il est évident que la question de prix n'a pas contribué moins que l'efficacité du produit à rendre populaire l'emploi des capsules de goudron.

SOCIÉTÉ DES CHARBONNAGES

DE SAONE-ET-LOIRE.

La Banque des Charbonnages, fondée exclusivement pour le developpement de la production houillère en France, met à la disposition du public 8.400 Parts des **Charbonnages de Saone-et-Loire,** mines de Pully, au prix de 600 fr. chacune, — Parts donnant droit à 25 fr. d'intérêts et devant probablement produire 30 fr. de plus-value annuelle au moins, soit, au total, plus de **50 francs** ou de **10** 0/0.

Ces Parts, payables ou comptant, ou en six ans et en six à-compte de 100 fr. chacun, — sont à la fois des *Actions*, puisque leurs bénéfices ne sont pas limités, et des *obligations*, puisqu'elles donnent droit à un revenu fixe et qu'elles ont pour gage la Concession et les Mines elles-mêmes.

Le fonds social de la Compagnie civile des Charbonnages de Saône-et-Loire, Mines de Pully, canton de Gueugnon, est à capital progressif de 5 millions, afin que la Société n'ait jamais besoin de recourir à l'emprunt, soit sous forme d'obligations, soit sous toute autre forme; — mesure sage qui assure en permanence, aux porteurs de Parts, l'intégralité des bénéfices à provenir de l'exploitation de ces Mines.

Autre point à noter Chaque titre n'étant obligatoirement payable qu'en six ans et par versements de 100 francs chacun, le capital de la Société n'augmente, par conséquent, qu'au fur et à mesure du développement des travaux d'extraction; en sorte que si la libération de 100 à 200 fr. par titre vient plus tard à être reconnue suffisante, le capital appelé s'arrêtera à un ou deux millions au lieu de 5; — d'où cet avantage, qu'en conservant toute son ampleur totale de cinq millions, le fonds social n'en sera pas moins allégé de plus de moitié de ses charges; ce qui augmentera naturellement de plus de 50 0/0 la somme de profit à laquelle chaque Part donne droit.

C'est ainsi qu'a procédé la Société des Houillères de Lens (Pas-de-Calais) où, chaque Part de 1000 fr., libérée seulement de 300, produit aujourd'hui 1000 fr.; soit un bénéfice régulier de plus de 300 pour 100, sans compter la plus-value acquise par les titres, laquelle équivalant à 6.000 pour 100, — constitue un bénéfice total de 6.300 fr. pour 100 fr, ou de 63 capitaux pour 1.

La Banque des Charbonnages, patronnesse de l'entreprise, est rue de Provence, 34, à Paris, où l'on peut demander tous les documents et renseignements désirables. — Voir aux annonces les conditions de l'émission.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

[É]MISSION de 8,400 PARTS
DES
[CHA]RBONNAGES de SAONE-&-LOIRE

[So]ciété civile au capital de Cinq millions, [divis]é *en* 10.000 *Parts de* 500 *francs chacune,*

[Pour l]'exploitation de Charbonnages en Saône-et-Loire, à [comm]encer par ceux de Pully, première acqui[sition] de la Société, et objet de rapports favo[rables] de quatre ingénieurs compétents. — Ces [mines a]voisinent les riches concessions du Creusot, [de Bla]nzy, de Montceau et d'Épinac; et moyennant [des tr]avaux complémentaires en cours d'exécution, [et un] railway de raccordement, elles sont suscep[tibles] d'une exploitation très-importante.

[Les] Parts de Charbonnage donnent droit: 1° à un [dix-mi]llième de l'actif social; - 2° à un coupon d'*inté[rêt]* [de] 12 fr. 50, en août; - 3° à un coupon d'*intérêt* [de 12] fr. 50, fin courant; — 4° et à un coupon de [divid]*ende* en avril, à voter par les porteurs de Parts.

Prix : 600 francs

payables comptant ou comme suit :

[fr. 1]00 en souscrivant; | fr. 100 en janvier 1880;
[fr. 1]00 en janvier 1878; | fr. 100 en janvier 1881;
[fr. 1]00 en janvier 1879; | fr. 100 en janvier 1882.

[I]*ntérêts proportionnés aux versements faits,* [payab]les chez tous les banquiers. — Dans le cas [de pa]iement immédiat des 600 fr., prix de [chaqu]e Part, on reçoit de suite le titre définitif, [et le c]oupon de 12 fr. 50 à échoir fin courant. Les [sousc]riptions libérées de 100 fr. seront réductibles [au p]rata de l'excédant des demandes.

[A]PERÇU DES DIVIDENDES

[Ils pe]uvent s'évaluer d'après ceux des entreprises [simil]aires. Dans les 25 principaux Charbonnages [frança]is, les souscripteurs d'origine se trouvent [recevo]ir aujourd'hui, par chaque Part de 500 fr., [un rev]enu de 350 fr., ou 60 0/0 par an en moyenne.

[A]PERÇU DES PLUS-VALUES

[D'un] tableau publié par le Journal des Rentiers, il [résul]t que, dans 29 Sociétés de Charbonnage, la [Part] primitive de 500 fr. s'élevait, en mai 1876, [à fr. 7].472 en moyenne, soit une hausse de 15 ca[pitaux] pour 1. — D'un autre tableau, publié par [un jo]urnal non moins compétent, il ressort aussi [que d]ans 30 Sociétés houillères, la Part originaire [de 500] fr. en était arrivée à valoir, en décembre 1875 [jusqu]'à fr. 16.835 en moyenne; soit plus de 33 [fois le] capital souscrit. Les Parts de Saône-et-Loire, Mines [de Pu]lly, canton de Gueugnon, émises aujourd'hui à [600 fr]., en suivant la même fortune, auraient en [persp]ective une hausse de 8000 à 12000 fr.; soit une [plus-v]alue de 20 capitaux pour 1, en moyenne.

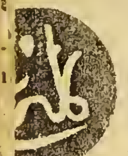
On souscrit et on verse

jusqu'au 15 janvier 1877, à •
[L]A BANQUE DES CHARBONNAGES
à Paris : rue de Provence, 34.
[L'ad]mission à la cote officielle, sera demandée.

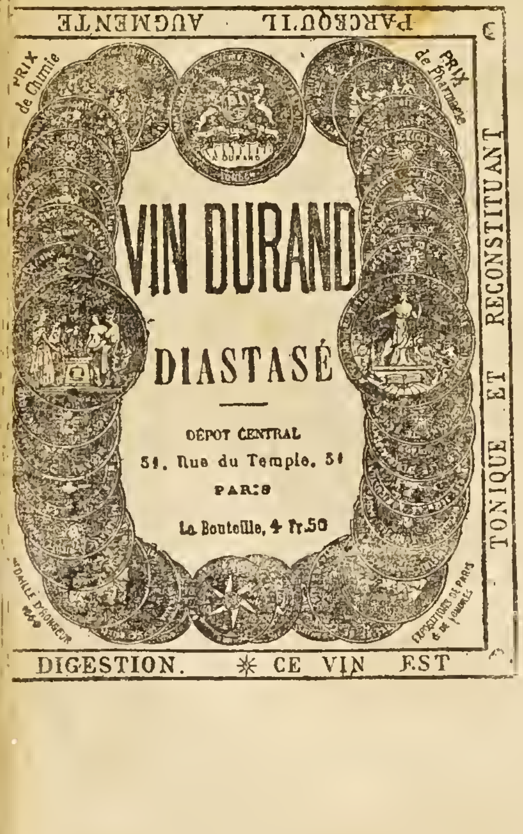
PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

[L]E LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

[Con]serve la peau du visage claire et unie.
CANDÈS — Bd St-Denis, 26

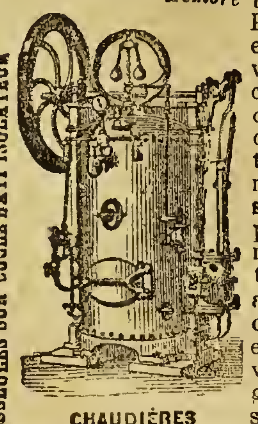


DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *f°*. Ecrire à M le Cte CLÉRY, à Marseille.



MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



CHAUDIÈRES
inexplosibles
Nettoyage facile
ENVOI FRANCO DU
PROSPECTUS DÉTAILLÉ

Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, *A PARIS.*

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas,** psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë,** *rue Vaugirard,* 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acad^ie n^le de médecine et autorisés par le gouv^t, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret sp^al. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf^ts. Vote d'une récompense de 24 mille f. ***Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.*** **Extrait du rapport off^el. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la b^te de 25 bisc^ts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1^er Consult^e gr^tes de midi à 6 h. et par corresp. Expéd^e**

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 - Chez tous les Papetiers.

SOCIÉTÉ ANONYME
DES
MINES DE HOUILLE DE PROVE[NÇAL]
ET DES
MINES DE PYRITE DE FER DE ST-JEAN-D[E-VALÉRISCLE]
près Alais (Gard)

Capital social : 1,800,000 fran[cs]

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Le baron de LASSUS-SAINT-GENIÈ[S], [pro]priétaire au château de Saint-Geniès, C. ✻
C. TEISSONNIÈRE, président de cham[bre ho]noraire à la Cour d'appel de Nîmes, O. ✻
T. FELIX, inspecteur au Chemin de fer de Lyon-Méditerranée.
E. DROUOT, juge de paix à Nîmes.
J. DUCLAUX-MONTEIL, ancien [...] d'Alais, ✻.
G. GUILLIERME, banquier à Paris.
L. DAVID, négociant à Montpellier.
A. GRANET, ingénieur à Paris.

M. G. GAILLARD, trésorier-paye[ur gé]néral à Versailles, l'un des princi[paux] actionnaires de la Société, central[ise] dans sa caisse les fonds provenant [de la] souscription.

SOUSCRIPTION A 6,000 OBLIGAT[IONS]
DE **300** FRANCS

Ces obligations, émises à **260** francs, prod[uisent] un intérêt annuel de **18** francs, payable par [semes]tre les 1er décembre et 1er juin, et sont remb[oursa]bles à **300** francs en **30** ans par voie de [tirage] au sort.

Le Charbonnage de Provençal forme une e[nclave] dans le bassin d'Alais; son étendue est de 46[.. hec]tares; il est limité par les concessions de [...]belle et de Saint-Germain-Alais, dont les [...] se trouvent réunies dans la concession de [...]

Avec une exploitation de cent mille tonne[s par] an, chiffre qui sera avant peu triplé, et un pr[ix de] vente de 16 francs la tonne en gare d'Alais, il [donne] un bénéfice net de 5 francs par tonne, [soit] 500,000 francs.

Le service de l'emprunt, intérêts et amo[rtisse]ment compris, ne nécessite qu'une annui[té de] 131,000 francs.

Une hypothèque au premier rang, prise su[r] tous les biens de la Société, sera inscrite au [profit] de la masse des obligations.

ON VERSE :

En souscrivant..........Fr.	30	
A la répartition..............	30	
Au 1er février 1877............	50	260
Au 1er avril 1877..............	80	
Au 1er juin 1877...............	60	

moins le coupon de 9 fr., échéant le mêm[e jour].
Le revenu net des obligations est de **7.4[...]**

LA SOUSCRIPTION SERA OUVER[TE]
le mercredi 10 janvier et close le lundi 15 janvie[r]
ON SOUSCRIT :
A PARIS : Au **Crédit français**, 46, rue [...]
DANS LES DÉPARTEMENTS : Chez tous les **Banq[uiers]** et **Agents de change.**

10e Année
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOUR[SE]
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro:
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignemen[ts]
4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalist[es]
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PAR[IS]
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

AUX ASTHMATIQUES Il n'[y a] qu'un [remède] qui [gué]risse véritablement l'asthme, la toux, l'oppre[ssion], c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Fe[r]damc (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par [ses années] de succès et des milliers de guér. Preuves grat[is].

MALADIES DES FEMMES ET STÉRI[LITÉ]
Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-F[emme]
— Traitement sans repos ni régime des m[aladies] des femmes, inflamations, suite de couches, [ulcéra]tions, déplacement des organes, causes fréq[uentes] et souvent ignorées des stérilités, langueu[rs, pal]pitations, faiblesses, maladies nerveuses, ma[...] etc. — Les moyens que Mme LACHAP[ELLE] emploie sont le résultat de longues années d['études] et d'observations pratiques, dans le trai[tement] spécial de ces affections. Consultations [tous les] jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, [... (près] des Tuileries.)

A PARTIR DU 1er FÉVRIER

Les Bureaux du

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

ET DE SON JOURNAL

Le Moniteur des Tirages Financiers

QUI SONT ACTUELLEMENT RUE RICHELIEU, 104

SERONT TRANSFÉRÉS DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ

Rue Le Peletier, N° 16

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIERE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuits rente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsis mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisements anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après lo tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise do Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante quo la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants ello est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents [d]e l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Curo n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le cieux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Bóillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boites en ferblanc.

PARIS-THÉATRE

DRAME — BOUFFES-PARISIENS — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIEBERT.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

PAULINE LUIGINI

Yves & Barret Sc. — G. Bouvy del.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 192

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 18 au 24 Janvier 1877.

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^{s}	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^{r}	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCII

PAULINE LUIGINI

Paris-Théâtre doit présenter à ses lecteurs tout artiste qui a un nom au théâtre, dans une sphère si petite qu'elle soit. C'est pourquoi on nous voit passer, sans craindre une secousse, de la Comédie-Française à l'Ambigu, de l'Académie nationale de musique aux Bouffes-Parisiens.

Nous devons satisfaire tous les goûts, répondre à tous les besoins, à la seule condition de ne nous occuper que des acteurs en possession déjà d'une réputation méritée, ou en bonne voie pour arriver plus tard à la renommée.

Or, si Paris n'a pas encore pu se rendre bien compte des grands succès obtenus par Mlle Luigini à Bruxelles, il n'en est pas moins vrai que la très jeune artiste jouit depuis quatre années d'une quasi célébrité dans la capitale de la Belgique, et que si nos directeurs parisiens l'ont enlevée à l'Alcazar de Bruxelles, c'est qu'ils l'ont cru digne de tenir honorablement sa place sur une de nos scènes bouffes.

PAULINE LUIGINI est une enfant de Toulouse. Née le 28 janvier 1854, elle n'a pas encore vingt-trois ans. Son père était chef d'orchestre au Théâtre du Capitole, ce qui fait que tous les soirs ses parents l'emmenaient au spectacle.

Douée d'une voix agréable, mais d'une étendue peu considérable, elle monta dès l'âge de 14 ans sur les planches, à Toulouse même, un soir que la dugazon étant malade, elle s'offrit à M. Campo-Casso, le directeur, pour chanter au pied-lever le rôle de Prascovia dans l'*Étoile du Nord*. M. Laget, le célèbre professeur de chant, qui l'entendit alors, la prit dans sa classe et la fit travailler.

Son premier engagement eut lieu, un an après, à Bordeaux, en qualité de première dugazon. Elle joua sur cette scène tous les rôles du répertoire compris dans son emploi.

De Bordeaux, elle revint dans sa ville natale aux mêmes conditions et y resta peu de temps.

Engagée ensuite à Nîmes, elle s'y montra sous un aspect tout différent. Laissant l'opéra-comique pour l'opérette, elle attira davantage l'attention du public et y fut remarquée par M. Humbert, le directeur du théâtre des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles, également appelé Alcazar, qui lui fit d'assez belles propositions qu'elle se hâta d'accepter.

Elle débuta aux Fantaisies-Parisiennes le 1er septembre 1872 dans le rôle de Juliette de l'*Alibi*.

Puis elle fut la première à jouer, dans cette ville, les rôles d'Héloïse, dans *Héloïse et Abeilard*, et de Ginetta dans les *Braconniers*, deux ouvrages primitivement représentés à Paris.

Mais le 25 octobre 1873, elle fit une véritable création dans le *Roi d'Yvetot*, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. H. Chabrillat et Léon Hemery, musique de M. Vasseur qui, voulant suivre les errements de Charles Lecoq, faisait bénéficier Bruxelles avant Paris d'un ouvrage inédit. Malheureusement, cette opérette n'eut point la bonne fortune des *Cent Vierges* et de la *Fille de madame Angot*, du célèbre compositeur bouffe, elle fit même un *four* malgré une interprétation assez bonne par Audran, Mario-Widmer, Mmes Desclauzas et Pauline Luigini.

Elle fit encore une autre création dans le *Chignon d'Or*.

Les rôles de Clairette, dans la *Fille de Mme Angot*, de Bavolet dans la *Jolie Parfumeuse* et de Giroflé-Girofla dans l'opéra-bouffe de ce nom furent de grands succès pour Mlle Luigini qui passa, dès lors, à Bruxelles à l'état d'étoile. On ne craignait pas là-bas de la comparer à Paola-Marié, à Mmes Grivot, à Zulma Bouffar, elle-même.

La *Filleule du Roi*, opéra-comique en 3 actes de MM. Cormon et Ramon-Deslandes, musique de M. Vogel, une des créations qu'elle fit à Bruxelles, lui valut d'être engagée par M. Holstein, qui était allé chercher cette pièce en Belgique pour la faire représenter à la Renaissance.

La première représentation de cet ouvrage à Paris eut lieu le 23 octobre 1875. La pièce ne réussit pas, elle fut trouvée trop maussade pour succéder à *Giroflé-Girofla*. Dans le rôle de Marion, Mlle Luigini ne fit pas grand effet à côté de Mme Peschard, mais il eut été injuste de la juger définitivement sur ce premier début; car pour ne pas faire manquer les représentations, elle avait consenti à jouer bien que très souffrante; en effet, après vingt soirées, elle prenait le lit pour deux mois.

Elle fut mieux appréciée à son second début à Paris, pendant les représentations données par la troupe de M. Cantin, au Théâtre-Historique, où le directeur des Folies-Dramatiques lui confia la reprise du rôle de Clairette de la *Fille de Mme Angot*.

A ce moment, on parla de l'engagement de Mlle Luigini à l'Opéra-Comique, M. Carvalho lui ayant donné une audition à cet effet. Mais la réponse de ce directeur se faisant trop longtemps attendre, comme elle était en même temps en pourparlers avec M. Noriac, ce fut avec les Bouffes-Parisiens qu'elle signa définitivement. Le soir même elle recevait une lettre de l'Opéra-Comique avec une proposition d'engagement pour 3 années.

Son début se fit sur le théâtre Choiseul dans les premiers jours de novembre dernier, entre Mmes Paola-Marié et Théo, dans la *Boîte au lait*, opérette en 4 actes, de MM. Eugène Grangé et Jules Noriac, musique d'Offenbach. Elle y joua avec naturel et franchise et chanta de façon à se faire applaudir.

Comme comédienne, Mlle Pauline Luigini est douée d'un physique agréable et d'une tournure avenante, elle a de la gaieté et de l'entrain. En tant que chanteuse, elle se sert avec habileté d'une voix petite, mais dont le timbre est joli. C'est, au résumé, un talent gracieux et tout à fait aimable. Toute jeune encore elle a beaucoup joué et on sent sa grande habitude de la scène. Nul doute qu'un avenir brillant lui soit réservé.

La direction des Bouffes-Parisiens vient de lui confier en double le rôle de Mme Peschard dans les *Trois Margot*, ce qui prouve la confiance qu'elle sait inspirer et la situation qu'elle a déjà acquise sur la scène Parisienne.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de :

HENRY MONNIER

(Auteur et artiste dramatique)

REVUE DES THÉATRES

THÉATRE-ITALIEN.

Reprise de *Rigoletto.*

Mlle Albani. — M. Pandolfini.

La soirée de samedi dernier, avec la reprise de *Rigoletto* pour les représentations de Mlle Albani, a été la plus fructueuse de la saison. La jeune cantatrice fait décidément *recette;* et si M. Escudier peut la conserver jusqu'au retour de Russie du délicieux ténor Masini, la réussite du Théâtre-Italien sera assurée pour l'exercice 1876-1877 et permettra au directeur de donner, pendant l Exposition universelle de 1878, un éclat depuis longtemps effacé aux soirées de la salle Vendatour.

Le succès si bien mérité de Mlle Albani ne saurait nous rendre injuste pour les autres artistes faisant partie de la troupe actuelle des Italiens. Ainsi, si la charmante prima-donna s'est montrée virtuose accomplie dans son air du second acte et a enlevé avec une verve étincelante et un grand sentiment dramatique le sublime quatuor du quatrième acte ; si elle a dû reparaître avec Pandolfini après le troisième acte et répéter avec lui la strette du duo entraînant qui le termine, on doit reconnaître que son partenaire a été au moins de moitié dans l'enthousiasme des spectateurs.

Remarquable dans Amonasro d'*Aida*, dans Asthon de *Lucie de Lamermoor*, Pandolfini s'est, en effet, montré supérieur dans *Rigoletto.* Depuis longtemps on n'avait pas rendu avec autant d'âme, d'énergie et de passion ce rôle formidable. Excellent comme physionomie, sobre de geste, suivant avec une chaleur communicative toutes les perspectives du sombre drame, Pandolfini en a fait valoir les cotés multiples. Plein de tendresse au second acte dans son duo avec Gilda; tour à tour ému et menaçant avec les courtisans à l'acte suivant, il a eu une magnifique explosion de haine, après avoir vu passer devant lui Monterone se rendant au supplice. Enfin à l'acte final, il a joué également en véritable comédien. Possédant une voix claire et robuste, dont il sait se servir avec art, Pandolfini a eu également un succès comme chanteur. La foule l'a, dès maintenant, distingué et son nom sur l'affiche va désormais devenir un attrait.

Aramburo a de belles qualités et de grands défauts. Sa voix robuste est bien timbrée; il a donné de jolies phrases, principalement au second acte; mais il n'a pas le sentiment exact de la mesure, ce qui est fort regrettable.

Mme Sanz représentait Maddalena, c'est dire que le rôle ne pouvait être mieux tenu. E. de Rezké est également fort bien placé dans le terrible Sparafucile.

L'orchestre n'a jamais mieux joué. Quelle verve et quelle précision! Nous ne saurions trop féliciter l'excellent chef et tout le bataillon. Remercions aussi M. Escudier d'avoir donné à la mise en scène du premier tableau un éclat inusité, en rétablissant le menuet qui a été fort bien conduit et donne ainsi à la musique du bal toute sa valeur.

GYMNASE

Reprise de *Fernande*

Fernande fut représentée pour la premiere fois au Gymnase, le 8 mars 1870. Le succès fut très-grand, malgré la brutalité de certaines scènes. Mme Pasca s'y montra grande comédienne dans le rôle de Mme de la Pommeraye ; aussi est-ce certainement pour elle que la pièce de M. Sardou vient d'être reprise.

On a beaucoup goûté, comme autrefois, l'exposition amusante du premier acte qui abonde en mots fort plaisants ; et les fameuses scènes du second et du quatrième acte, toujours admirablement jouées par Mme Pasca, ont soulevé les applaudissements de toute la salle.

Nous n'avons pas à raconter à nouveau la comédie de Fernande; rappelons seulement que la donnée en est empruntée à Diderot, et que le sujet est l'histoire d'une vengeance féminine.

On y sent la grande habileté scénique de M. Sardou, qui fait passer sur plus d'un point scabreux et plus d'une invraisemblance, et entraîne quand même le succès.

L'interprétation est la même qu'en 1870, moins le rôle de Fernande, créé par Mlle Antonine et dont Mlle Legault s'est fort bien acquitté. Landrol est toujours excellent dans Pomerol et Pujol remarquable dans M. des Arcis. Quant à Mme Pasca, nous l'avons déjà dit, elle s'est montrée comédienne de premier ordre.

OU CONDUIT L'AMOUR

UN QUADRILLE

NOUVELLE A QUATRE PERSONNAGES ET CINQ FIGURES

INVITATION

Raoul Malterre s'est trouvé orphelin à dix-huit ans, si l'on peut appeler orphelin l'adolescent resté seul au monde avec cinquante mille livres de rente.

Raoul est un *jouisseur* dans l'acception la plus étendue de ce mot, aimant par dessus toutes choses la bonne chère et les belles filles ; ce qui ne l'empêche pas d'être une des natures les plus aristocratiques et les plus artistiques que je connaisse.

Si vous causez dix minutes avec lui, il vous déclarera, tout franc, qu'il n'a plus d'illusions ; n'en croyez rien. Raoul, trompé dans son premier amour, comme vous, comme moi, comme nous tous tant que nous sommes, affiche pour toutes les femmes, sans exception, une indifférence et un mépris bien éloignés de son cœur.

A vingt ans, il aima follement une créature indigne qui l'avait séduit par de faux semblants d'honnêteté et de vertu. L'illusion dura douze grands mois et tomba un beau jour, tout à coup, comme tombe dans les airs un oiseau frappé à mort.

Ce jour-là, Raoul fit un serment, serment terrible qu'il a tenu, je dois le dire, pendant huit années avec une héroïque constance. En souvenir de la femme qu'il avait adorée, Raoul jura de ne jamais conserver une maîtresse plus de douze mois, s'interdisant ainsi la possibilité d'être heureux avec une autre, plus de temps qu'il n'avait pu l'être avec Elle.

Ce caprice étrange touchait, paraît-il, aux fibres les plus délicates et les plus insaisissables du cœur humain, car jamais nous ne pûmes en obtenir de Raoul une explication ni raisonnable ni même raisonnée.

En conséquence, tous les ans, fin de juin, Raoul se rendait à Bade, à Aix, à Bagnères, partout où l'attrait du plaisir et l'espoir d'une rencontre californienne appellent chaque été les femmes les plus à la mode de la société aux faciles amours... Il faisait son choix, discutait les conditions, et débattait le prix, froidement, comme un yankee au marché d'esclaves. Parmi, les conditions, le serment de Raoul figurait toujours en première ligne; la maîtresse nouvelle, ainsi prévenue du délai fatal, avait tout le temps de se préparer à la séparation.

A vingt-neuf ans, fidèle à son programme, Raoul en était à sa neuvième conquête...

Dans le nombre, quelques-unes ont trouvé bien courts les douze mois de ce bail morganatique ; j'en ai vu pleurer au jour des adieux, à qui les souffrances du cœur étaient restées jusqu'alors inconnues.

C'est que Raoul réunissait toutes les qualités qui doivent séduire une femme ; j'entends une femme intelligente et de *pâte* un peu fine, car il est de ces malheureuses créatures pour lequelles le commun, le trivial et le vulgaire semblent avoir exclusivement de l'attrait. Sans être précisément beau, au point de vue de la régularité des lignes, il avait la physionomie avenante et sympathique ; sa tournure un peu roide et *toute d'une pièce*, qui le fit prendre souvent pour un militaire, ne manquait ni de noblesse ni de distinction ; sa figure pâle respirait à la fois la douceur et la dou-

leur; et puis le caractère le plus aimable..., l'esprit le plus fin, le plus délicat... Raoul gagnait encore à être connu.

Sous sa froideur apparente et évidemment outrée, nul doute que, dans ces neuf années, son cœur n'ait reçu plus d'une atteinte; mais, du moins, n'en laissa-t-il jamais rien paraître.

Au jour de la séparation, quelle que fût d'ailleurs son envie de la conserver, il disait à sa maîtresse en lui tendant la main :

— Adieu, ma fille... Sois heureuse et ne fais pas trop de sottises!.. Et c'était tout.

PRÉLUDE

Le 15 juillet 1859, une chaise de poste attelée de quatre chevaux s'arrêta devant l'hôtel du Rhône, à Vichy, dans la grande avenue qui conduit à Cusset et qu'on appelle, je crois, la rue de Paris.

La glace de la portière s'abaissa; une main gauche, passant de l'intérieur à l'extérieur, fit tourner la poignée de cuivre; sous la pression d'un genou, la portière s'ouvrit et Raoul Malterre s'élança sur le trottoir; puis, s'étant retourné vivement, il prit une main toute mignonne qu'on lui tendait et attira à lui d'un mouvement brusque une jeune femme, dont l'éclatante beauté arracha un cri d'admiration à cinq ou six garçons d'hôtel amenés sur le devant de la porte par le bruit des grelots.

Le numéro 12 était vacant. On conduisit les voyageurs au numéro 12.

Raoul, sombre et d'humeur noire, parlait à peine, d'un ton brusque et par monosyllabes; sa compagne à l'attitude triste et penchée ne disait mot.

— Marietta, vous souffrez? demanda Raoul après un moment de silence.

— Oui.

Marietta, c'était la *neuvième* de Raoul. Il l'avait connue à Bade le 15 juin 1858, et, le 15 juillet 1859, Marietta n'était pas remplacée...

Cette dérogation à des serments si longtemps tenus troublait Raoul comme un remords; de là lui venaient cet air farouche et sa tristesse et son mutisme.

Qu'avait-il à se reprocher pourtant? Depuis un mois ne courait-il pas de Bade à Hombourg, d'Hombourg à Spa, de Spa à Wiesbaden, sur toutes les routes, sur toutes les promenades, dans tous les cercles, dans tous les baden d'Allemagne, à la poursuite d'un nouvel objet qui put le détacher de Marietta?

N'apportait-il pas dans ses recherches l'ardeur, le feu, la fièvre de l'homme pressé d'en finir promptement, coûte que coûte?

Après tant d'allées et de venues, de tours, de détours, de retours, qui pouvait l'accuser de mauvais vouloir ou de faiblesse?..

Oui?.. Sa conscience, parbleu!.. Et la conscience, messieurs, voit plus clair que pas un de nous dans les mouvements du cœur.

En réalité, Raoul hésitait, se débattait, tâchait à s'étourdir, mais ne se décidait pas...

C'était une si agréable créature que Marietta et si difficile à remplacer!

Vraie nature du Midi, brune, ardente et passionnée; tête folle, capricieuse, oublieuse, distraite; Marietta eût pu devenir une artiste de premier ordre; elle avait le soprano le plus pur, le plus doux à l'oreille et le plus doux au cœur qui se puisse entendre; mais l'amour du plaisir l'emportait loin des études sérieuses, et, rendant impossible sa carrière théâtrale, la vouait fatalement à l'existence des filles perdues.

Le jour où elle rencontra Raoul à Bade, elle se jeta à son cou en lui disant :

— Je vous aime!

Raoul sourit d'un air d'incrédulité.

— Cela durera-t-il un an, mademoiselle?

— Je n'en voudrais pas répondre, fit-elle avec une moue charmante; pourtant... Voulez-vous essayer?

Ils essayèrent.

Au bout de trois mois, ce qui n'était d'abord qu'un mutuel caprice était devenu une passion mutuelle et véritable cette fois. Marietta ne riait plus, ne chantait plus, ne disait plus, comme aux premiers jours :

— Je vous aime encore, aujourd'hui.

Rêveuse et triste, maintenant, elle comptait chaque matin, sur le calendrier, les heures qui lui restaient à être heureuse, car Raoul l'avait prévenue, selon sa coutume.

Souvent, à deux genoux, devant lui, elle le regardait fixement et son grand œil noir semblait lui dire :

— Pour Marietta ne peut-il y avoir d'exception?

Son cœur murmurait oui tout bas; mais le respect humain criait non bien fort, et les cris étouffaient les murmures.

La veille du jour fatal, quand Marietta vit les préparatifs de départ, elle comprit... et reprit son sourire perdu...

— Il me tarde, disait-elle en voyage, de connaître l'heureuse qui doit me succéder : Prenez une blonde, Raoul, ajoutait-elle en riant.

Les femmes ont au suprême degré le courage de ruser avec les sentiments vrais.

Raoul ne répondait pas; la conversation lui faisait peur; son cœur pouvait commettre une indiscrétion et le perdre.

Une semaine, deux semaines, trois semaines s'écoulèrent en recherches infructueuses. Une lueur d'espoir vint briller aux yeux de Marietta.

— Il m'aime!

Ce penser-là lui traversa le cerveau comme un éclair, et comme les soudaines brusqueries et les boutades sans motifs de son amant lui parurent charmantes alors!

Un soir, Raoul rencontra un journaliste de ses amis qui revenait de Vichy-les-Bains.

Il était dans l'enthousiasme.

— As-tu vu milady Barckson? demanda-t-il à Raoul.

— Non.

— Alors, que fais-tu à Bade? Quand on n'a pas vu milady Barckson, on va voir milady Barckson, et alors, mais seulement alors, on a le droit d'aller ou n'est pas milady Barckson?

— Qu'est-ce que milady Barckson?

— C'est une Anglaise nacrée, avec des cheveux blond cendré, une forêt! presque pas de front; un profil! un trois-quart! une face! et des sourcils noirs! et des yeux noirs qui grandissent tous les jours! C'est divin! A Vichy, on ne s'occupe plus de maladie, mais de milady; milady Barckson fait des cures merveilleuses; les goutteux jettent là leurs béquilles pour courir après milady. Des affaires de jeu m'appelaient impérieusement à Bade, sans quoi!... Milady est coquette, milord est un gros éleveur de bœufs du Yorkshire; ils logent tous les deux à l'hôtel du Rhône. Adieu, je te quitte; si je m'écoutais parler plus longtemps, je repartirais sur l'heure.

Marietta, par hasard, avait entendu la conversation.

Le lendemain matin, Raoul dit à Marietta :

— Nous partons pour Vichy.

La pauvre fille sentit comme une lame aiguë lui traverser le cœur.

— Je suis perdue! murmura-t-elle.

Raoul était si séduisant à ses yeux que l'idée d'une résistance possible de milady ne lui vint même pas.

§ 1. — CHASSÉ-CROISÉ.

A six heures, la cloche de l'hôtel appela les convives; quelques minutes après, un valet se présentait au numéro 12.

— Monsieur descend-il à la table d'hôte?

Raoul l'appela d'un signe.

— Milord Barckson? demanda-t-il tout bas.

— Votre voisin! le numéro 11? fit le garçon avec un sourire malin. Oh! il n'attend jamais la cloche, lui, pour déplier sa serviette, il est là-bas avec milady, qui mange... qui mange!...

— Peux-tu nous placer près de lui?

— Dame! je ne cacherai pas à monsieur qu'il y a concurrence, vu que c'est un honneur passablement recherché... Pourtant on peut voir...

— Merci! dit Raoul en donnant au garçon une poignée de pièces d'or.

Raoul dîna face à face avec milady Barckson; Marietta ayant milord pour vis-à-vis.

Le moment était solennel; cette première entrevue devant être décisive.

Pâle et tremblante, Marietta respirait à peine et ne mangeait pas du tout. De temps à autre, ses yeux, qu'elle tenait baissés sur l'assiette, décochaient à milady un regard furtif et inquisiteur.

— Comme elle est belle! murmura la pauvre enfant en essuyant son front où ruisselait une sueur froide.

Raoul ne perdait pas de vue la séduisante Anglaise et paraissait vouloir la magnétiser du regard; mais ce n'était ni de l'admiration ni du désir qu'exprimait ce regard persistant (milady ne l'eût pas remarqué, habituée qu'elle était à soulever ces sentiments sur son passage); c'était quelque chose d'étrange et d'innommé qui l'effraya et par là fixa son attention. Ce mélange d'insolence brutale et de dédain affecté, de la part d'un homme qu'elle voyait pour la première fois, fit impression sur cette nature délicate et nerveuse, et comme la conduite de Raoul jurait avec la distinction native qu'exhalait toute sa personne, elle ne put s'empêcher d'en faire intérieurement l'observation. Aussi, tout le temps que dura le repas, les yeux de milady allèrent-ils de Raoul à Marietta tout grands ouverts, étonnés, intrigués comme comme ceux d'un enfant curieux qui ne comprend pas ce qui se passe.

Milord devant Marietta pâle et souffrante, et dont le tempérament et les couleurs contrastaient d'une façon si complète avec ceux de milady, se sentit ému pour la première fois de sa vie peut-être. Son émotion n'alla pas jusqu'à laisser passer inaperçus les plus petits éléments constitutifs de chaque service; mais à plusieurs reprises ses gros yeux ronds, ternes et sans couleurs, s'allumèrent des feux d'un ébahissement stupide et d'une convoitise bestiale. Du reste, il ne s'occupa pas plus de Raoul que Raoul ne s'occupa de lui.

Autour de ce muet quadrille, on causait bruyamment, comme on cause aux tables d'hôte.

Le soir, Raoul et Marietta, milord et milady se rencontrèrent dans une allée du parc. Même expression, même entre-croisement, même jeu des regards...

Les jours se suivent et se ressemblent à Vichy, comme dans toutes les villes d'eau. On déjeune, on dîne, on va à la promenade, au concert, au bal, et c'est tout. Or, il n'y a généralement qu'un seul bal, qu'un seul concert, qu'une seule promenade ; le cercle dans lequel se meuvent les voyageurs étant donc très restreint, quel que soit leur nombre, les mêmes figures se retrouvent constamment en présence, les mêmes coudes en contact ; aussi les relations s'établissent-elles entre gens venus des deux bouts de la terre avec une merveilleuse facilité.

Je ne sais comment la chose arriva, mais le huitième jour après le 15 juillet, Raoul Malterre dansait avec milady Barckson, Marietta et milord faisant vis-à-vis.

Raoul et sa partenaire paraissaient dans les meilleurs termes de la plus intime familiarité et Marietta, redevenue vive, enjouée, souriante; comme autrefois, fascinait par mille chatteries agaçantes son gros cavalier aux rouges favoris.

Il était évident pour l'observateur, le plus superficiel même, que les numéros 11 et 12 de l'hôtel du *Rhône* marchaient en pleine voie de fusion.

Mais un observateur plus attentif et plus réfléchi n'eût pas borné là ses remarques ; avec une étude plus approfondie et plus persistante, il aurait vu que la gaieté de Marietta était toute factice et nerveuse, et que chacun de ces rires forcés masquait un sanglot ; il aurait compris que les serments débités par Raoul à voix basse, sous l'empire d'une excitation trop fébrile pour être naturelle, manquaient avant tout de sincérité, et il en aurait conclu que Raoul et Marietta s'amusaient à jouer cet éternelle scène de dépit amoureux qui, au théâtre, aboutit fatalement à une réconciliation, mais qui produit si souvent, dans la vie réelle, tant de maux irréparables.

Raoul aimait Marietta du plus profond de son âme ; il l'aimait au point de tout sacrifier pour elle, tout, hormis sa parole donnée, et il immolait niaisement son bonheur à ce qu'il appelait *in petto* sa dignité d'homme fort.

Où la dignité va-t-elle se nicher, dites-moi ?

De son côté, Marietta adorait Raoul ; mais, sentant cette fois la rupture irrévocable, elle affectait d'en prendre gaiement son parti, et son amour-propre (jamais éteint dans le cœur de la femme) trouvait piquant de choisir pour complice l'époux même de sa rivale.

Milord et milady se laissaient aller au courant, par désœuvrement ; mieux, par inertie.

Marié depuis quatre ans déjà, milord, dont chacun enviait le bonheur, ne connaissait pas de plus horrible souffrance que le tête-à-tête avec milady ; milady le lui rendait usurairement, du reste. Néanmoins, comme elle avait toujours résisté aux hommages et aux assiduités sans nombre qui l'obsédaient, on en avait conclu que milady était imprenable, et dans leur orgueil national, ses compatriotes poussaient leurs comparaisons jusqu'à la forteresse de Gibraltar.

Mais l'honnêteté absolue n'existe pas chez la femme. Toute femme est *séductible* par un certain concours de circonstances, souvent difficiles, jamais impossibles à réunir. La femme réputée honnête est celle qui n'a pas encore rencontré sur son chemin l'ensemble des circonstances nécessaires à sa séduction propre.

Or, voici ce qui se passait depuis le 15 juillet :

GABRIEL GUILLEMOT.

(*A suivre.*)

Le Parc

J'ai rêvé d'un grand parc ombreux et plein d'extases,
Où l'œil, dans les massifs aux mille aspects confus,
Voit blanchir des tombeaux de marbre, — puis des vases

Funéraires, qui sont supportés par des fûts
D'albâtre, dont l'éclat, mat, blafard, se détache.
Sur l'enchevêtrement des noirs taillis touffus.

Là, tous les arbres sont séculaires. La hache
N'a jamais infligé l'outrage froid du fer
A leurs troncs qu'un lichen impénétrable cache.

Là, jamais le printemps, ni l'été ni l'hiver,
Ne vinrent remplacer la saison monotone
Qui prédispose l'âme au spleen, — au spleen amer.

Dans l'uniformité d'un éternel automne
Ce parc végète, sous un ciel constamment gris
— Et muet, où jamais un orage ne tonne.

La banale rumeur des villes, les vains cris
Humains ne troublent pas ces immensités mornes ;
Penseurs ! vous auriez là de ténébreux abris.

Ce sombre parc s'étend, solitaire, et sans bornes,
Sous des cieux inconnus, loin de toute cité. —
Point d'astres, ni soleil, ni lune aux minces cornes ;

Ce lieu mélancolique est par l'ombre habité ;
Sur ses épais rameaux, sur ses pierres tombales,
Le crépuscule alterne avec l'obscurité.

— Ce parc n'est point désert ; mais des femmes très-pâles
Le hantent. Leurs yeux sont cerclés de bleus halos ;
Leur chair a le reflet des laiteuses opales.

Bien que leur bouche soit fermée aux vils sanglots,
On comprend, à les voir passer, inconsolées,
Quels pensers douloureux dans leur sein sont éclos.

Mystérieusement, par les longues allées
Elles marchent, le front chargé de lourds ennuis,
Et s'arrêtent parfois auprès des mausolées,

Et songent, aspirant l'âcre fraîcheur des nuits ;
Et des larmes, sans bruit, roulent dans leurs paupières,
Au souvenir poignant des doux espoirs détruits.

Elles traînent ainsi, tristes, parmi les pierres
Sépulcrales, le deuil d'impossibles amours ;
Et pleurent, — en gardant des attitudes fières...

Oh ! cette vision couvre d'ombre mes jours ;
Ce parc, et ces tombeaux, et ces lugubres urnes,
M'ont donné le dégoût des lumineux séjours.

Je voudrais, — comme vous, fantômes taciturnes !
De la Réalité stupide enfin vainqueur,
Contempler, dans l'effroi des mirages nocturnes,

Ce paysage, plein d'une exquise langueur,
Ce firmament, où nulle aurore ne se lève ;
J'ai cette nostalgie invraisemblable au cœur !

Oui, ton image s'offre à mon esprit sans trêve,
Étrange parc, planté de noirs cyprès et d'ifs,
Lieu bizarre, entrevu dans la brume du rêve,
Pèlerinage, cher à mes vœux maladifs.

LOUIS DE GRAMONT.

Scènes Parisiennes

LA DERNIÈRE DES INTRIGUES.

I

Ceci se passait en l'an mil huit cent soixante-dix-sept, le samedi treize janvier, c'est-à-dire il y a trois jours à peine.

Il était onze heures du matin, le comte Maxime de Rœuvres, debout contre la cheminée de son fumoir, tournait et retournait dans ses mains une petite lettre parfumée qu'il venait de recevoir.

Tout en réfléchissant, il ne pouvait s'empêcher de sourire d'un air légèrement narquois.

Voici le contenu du billet :

« Si ce qu'on dit est vrai, et si le beau Maxime » commence à se rappeler qu'il y a d'autres joies » en ce bas monde que la perpétuelle contem- » plation du foyer conjugal, une amie de » longue date (je n'ai pas dit une vieille amie) » serait heureuse de le rencontrer au foyer de » l'Opéra, samedi prochain à une heure, sous » l'*Olympe* de M. Baudry. On se fera reconnaî- » tre. »

— Ah ! madame la comtesse, vous avez lu les originales productions de nos auteurs ! Moi aussi, chère amie, et je vois fort bien ce que vous voulez refaire après deux ou trois cents de nos romanciers les plus féconds, comme disent les journaux. C'est parfait et réglé d'avance : le jeune mari, — je suis le jeune mari, — reçoit un billet mystérieux, d'une écriture inconnue, et qui lui fixe un rendez-vous. Il prétexte une réunion à son cercle et va à ce rendez-vous. L'« inconnue », jeune et qu'on devine belle sous son loup de velours, accepte à souper. Il se montre du dernier galant ; elle ne se montre nullement farouche. Puis, à un moment donné, — toujours le même, — elle se démasque et s'écrie : Ah ! traître ! je le savais bien que vous me tromperiez ! Ci des pleurs, des grincements de dents. Voilà ce que vous désirez, chère belle, c'est délicieux, en effet !

Enchanté de son monologue, le comte reprit :

— Evidemment ce billet est de vous. Même format de papier, même parfum ! Qui vous a rendu si romanesque, vous si calme et si douce, qui vous a soufflé l'idée de cette épreuve ? Oui, je sais bien. J'ai repris l'habitude d'aller à mon cercle, d'y rester même parfois assez tard ; mais ce n'est pas cela, et si la marquise, ma belle-mère, n'avait pas été là pour vous inspirer, jamais cette charmante idée ne vous serait venue ! N'importe, vous voulez la mettre à exécution, à moi de riposter. En garde !

Et le comte de Rœuvres mit dans son portefeuille le billet satiné qui l'amusait si fort.

II

Le dîner était terminé depuis une heure à peine, quand Maxime laissa la comtesse seule avec sa mère.

Lorsqu'il avait dit, de l'air le plus indifférent du monde, qu'il ne rentrerait probablement qu'assez avant dans la nuit, de graves questions devant être discutées à son cercle, il avait distinctement surpris un tressaillement chez sa belle-mère qu'il regardait à ce moment.

Aussitôt sorti, il alla retenir un cabinet dans un cabaret à la mode, où il commanda à souper

pour deux personnes. Puis, après avoir passé quelques instants au cercle, il se rendit à l'agence des théâtres, y loua une loge pour l'Opéra, et se rendit à minuit et demi au bal où il attendit patiemment le moment d'un assaut si habilement prévenu.

A une heure précise, un domino lui prenait le bras :

— Vous êtes exact, monsieur le comte.

— Chose facile, madame, quand on possède un talisman qui vous indique l'heure à tout instant !

— Votre montre ?

— Oui, madame, la voici.

Et Maxime montra la petite lettre posée sur son cœur.

Le domino crispa sa main sur le bras de son cavalier.

— Qu'avez-vous madame ?

— Rien, la peur de cette foule...

— Tiens, c'est vrai, il y a du monde ici !

— De plus en plus galant.

— De plus en plus ému, vous voulez dire. Mais rien de plus facile que de l'éviter, cette foule, si vous daignez venir vous reposer un peu dans ma loge.

— J'accepte, j'ai horreur de cette cohue.

A peine installée, l'inconnue s'écria :

— Ah ! vous avez pris la loge voisine de celle de la comtesse.

— J'ai pris la seule qui restât libre.

— Elle est jolie, la comtesse !

Maxime ne broncha pas. Le domino continua :

— Alors, la lune de miel commence à pâlir? Vous ne l'aimez plus, la comtesse?

— Est-ce donc pour me parler de ma femme que vous m'avez écrit de venir, madame?

— Non pas!

— Eh bien, parlons de vous. Est-ce que je vous connais?

— Oui, certes!

— Alors, ôtez ce masque!

— Laissez-moi jouir de mon incognito le plus longtemps possible.

— Dois-je prendre ceci pour une promesse?

— Peut-être pour une menace!

Maxime se pencha sur l'épaule du domino et voulut l'embrasser.

— Si vous recommencez, je m'en vais !

— Je me tais.

— A la bonne heure !

— Mais cachez-moi même ces diamants qui sont vos yeux!

— Prenez garde! ils sont montés à griffes!

Et le domino montra ses jolis doigts dégantés et menaçants.

Maxime ne put s'empêcher de remarquer combien la comtesse avait une petite main.

Il s'en empara et la porta à ses lèvres.

— Je vous promets d'être sage.

— Vous ferez bien !

— Tant que vous l'exigerez, bien entendu.

— Oh ! le fat ! tout le temps, monsieur !

— Tant pis, madame. Mais puisque mon engagement est si formel, vous pouvez maintenant venir causer dans un endroit moins bruyant. Vous accepterez de partager mon modeste souper de garçon.

— Au cabaret ! par exemple !

— Pourquoi pas?

— Au fait, ce sera peut-être amusant.

— Ce le sera, madame, et d'autant plus que je vous ferai certainement une surprise au dessert.

— Moi qui vous en réserve une !

Maxime baisa de nouveau la petite main qu'il tenait.

Le domino la retira vivement.

— Oh ! que vous me comprenez mal !

III

Dix minutes après, Maxime et son domino descendaient de voiture devant le café Anglais.

En voyant la table mise, le domino ne put s'empêcher de se récrier :

— Il paraît que vous ne vous attendiez pas à un refus ?

— Eussiez-vous préféré que je n'obéisse pas à votre lettre ?

— Qui sait ?

Le doute était de moins en moins possible. C'était bien avec sa femme que Maxime allait souper. S'il avait encore hésité à le croire, un dernier trait l'eût convaincu. On tint absolument à garder le masque pendant tout le repas. Enchanté de cette certitude et de la vengeance qu'il préparait, le comte fut d'une gaîté charmante. Il attendit tranquillement la fameuse surprise qui devait être le dénoûment de toute cette scène.

Pourtant quelque chose le troublait. Comment sa femme, toute jeune, toute remplie encore de de ces mille naïvetés qui l'avaient si souvent charmé, était-elle parvenue, en si peu de temps, à cette science parfaite de dissimulation ? Les règles les plus minutieuses avaient été observées pour garder un incognito absolu. La femme la plus aguerrie dans ces sortes d'intrigues n'aurait certes pas mieux fait : coiffure inédite, dentelles neuves, pas un bijou aux mains, au cou ni aux oreilles. Jusqu'à sa voix, dont elle altérait la pureté pour qu'il ne pût la reconnaître.

— Elle est diablement plus forte que je n'aurais cru ! se disait-il.

Cependant le domino continuait à soutenir l'assaut de plus en plus vif d'une conversation de souper.

Frappé du jour nouveau sous lequel se montrait la comtesse, Maxime ne savait au juste s'il devait la trouver trop habile ou plus charmante que tous les jours.

Il se décida pour cette dernière manière de voir et se rendit à discrétion à son délicieux vainqueur.

Ce vainqueur, du reste, le tenait à distance, ne tolérant pas la moindre digression sur certains chapitres que le comte avait hâte d'entamer.

Il avait beau supplier, railler, agir, d'un mot incisif que le domino lui appliquait, Maxime se sentait instantanément remis à sa place.

Il finit par n'y rien comprendre ; quel était donc le but de la comtesse ?

N'était-ce donc pas pour le surprendre en flagrant délit d'infidélité, qu'elle avait amené cet imbroglio.

Poussé à bout, irrité, furieux, et, par-dessus tout, amoureux fou de sa femme, il brûla ses vaisseaux :

— Je sais bien qui vous êtes !

— Je ne crois pas !

— Si, j'en ai des preuves ?

— Je voudrais bien les voir !

— Tenez !

Et Maxime tendit au domino la lettre qu'il avait reçue, mais augmentée par lui de la signature qu'il lui avait devinée.

Le domino partit d'un franc éclat de rire.

— Mais vous êtes dans une erreur profonde !

— Comment ?

— La comtesse, j'en suis certaine, ignore entièrement...

— Pourquoi soutenir que ce n'est pas vous ? Pourquoi pousser aussi loin une épreuve?...

— A laquelle vous n'avez pas succombé, je l'avoue. Mais je ne suis pas la comtesse.

— A votre tour, des preuves ?

— Tenez, la comtesse n'a pas comme moi les oreilles percées, vous le savez bien.

— Oh ! je saurais bien qui vous êtes !

Et Maxime, tenant d'une main la taille du domino, porta l'autre au masque qui l'obsédait.

D'un mouvement rapide, l'inconnue se dégagea, courut à la porte et prit la fuite. Maxime resta anéanti.

Soudain, il aperçut sur le canapé un mouchoir que le domino avait oublié dans sa précipitation.

Ce mouchoir était timbré d'une couronne de marquise.

Maxime se frappa le front.

— MA BELLE MÈRE !

GASPARD MUS.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre).

— *Aïda* sera certainement le grand événement de la saison au théâtre Royal de la Monnaie. Nous avons assisté à la répétition générale et nous pouvons dire avec assurance que jamais pareil luxe de mise en scène, de décors et de costumes n'a été déployé à Bruxelles. Quant à l'interprètation, elle paraît devoir être digne de l'œuvre de Verdi. Notons en terminant que c'est Bruxelles qui entendra, pour la première fois, *Aïda en français*, traduit par MM. Du Locle et Nuitter.

— Les représentations de Mme Galli-Marié, au théâtre de la Monnaie, commenceront cette semaine. Mme Galli-Marié jouera successivement *Carmen*, *Piccolino* et *Mignon*.

— *Le Prince*, comédie en 4 actes de Meilhac et Halévy, n'a pas entièrement répondu à l'attente du public ; aussi le succès de cet ouvrage a-t-il été tranquille et modéré. Parmi les interprètes, nous n'avons à citer que les noms de Mmes Wilhem (Simonne), et Pazza (Mme Cardinet) ; MM. Gourdon (Cardinet), et Monroy (Escouloubine).

— Après le *Prince*, le théâtre des Galeries donnera l'*Ami-Fritz*, qui sera monté ici exactement comme à Paris. L'un des auteurs, M. Erkmann, est attendu cette semaine à Bruxelles, pour présider aux dernières répétitions.

— Le Théâtre du Parc vient d'acquérir le droit de représenter en Belgique le succès du Palais Royal, *la Clé*, pièce nouvelle en 4 actes.

— Brasseur, Lassouche, Pellerin et Mme Delille ont joué, cette semaine, la *Gagnotte*, au théâtre du Parc, avec un succès de bon aloi.

— Les *Cinq francs d'un bourgeois de Paris*, vaudeville de MM. Mousseux et Pélissié, a assez bien réussi au théâtre du Parc.

— Mlle Marie Delaporte — avant son départ pour Nice — donne en ce moment quelques représentations au Parc et se fait acclamer dans *Nos Alliées* et les *Révoltées*, deux de ses bonnes créations

— Grand succès, au théâtre des Fantaisies-Parisiennes, avec la *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* de M. Lacôme. Il y a là une pièce dont l'action et l'intrigue intéressent véritablement; le dialogue est spirituel et nous repose des platitudes de langage qui se retrouvent dans la plupart des opérettes. Librettistes et musiciens ont fait de la bonne besogne ; le public les a jugés le premier soir en les fêtant

comme il convenait après une pareille réussite. La pièce est parfaitement monté chez M. Humbert, ce qui, d'ailleurs, est devenu de traditions aux Fantaisies-Parisiennes. Mme Morlet (Jeanneton), Mlle Claudia (Jeanne) et Mlle May (Jeannette) forment un trio de Jeannettes tout à fait séduisant et s'acquittent on ne peut plus agréablement de leurs rôles. Citons encore M. Getaizer, qui donne une excellente physionomie à son double personnage de marquis et de soldat, et M. Jollye très-amusant dans le rôle de Briolet, l'amoureux de Jeanneton. La partition de M. Lacôme, très-touffue, a été du goût du public, qui a applaudi tous les morceaux principaux.

En somme, grand succès pour les auteurs, les interprètes et la direction.

— On joue cette semaine, au théâtre Molière, *l'affaire Fauconnier*, drame en 4 actes de M. Georges Petit.

— Le nouveau théâtre de la Renaissance se propose de monter *Georgette*, de M. Gevaert.

Provinces belges. — LIÉGE. — Le *Cabaret de Ramponneau*, opéra-comique inédit en 3 actes de M. Vaucamp, a pleinement réussi au théâtre du Gymnase. Les principaux rôles étaient tenus par M. Mario Widmer et Mlle Delacroix, charmante, dit-on, dans le costume du roi Louis XV.

— *La Fête de la grand'mère*, autre pièce du cru jouée au pavillon de Flore, n'a obtenu qu'un succès d'estime. Et cependant cette comédie en vers, de M. Bondroit, a été couronnée au dernier concours de la Société Flanklin.

— Le 15 courant, première représentation de la *Comtesse d'Albany*, opéra-comique inédit, qui sera joué au Grand-Théâtre.

— GAND. — On va représenter prochainement la *Chatte merveilleuse*, de Grisar, et la *Carmen*, de Bizet.

— BRUGES. — Cette ville a eu la *primeur*, en Belgique, de l'*Ami Fritz*, d'Erckmann-Chatrian, joué avec grand succès la semaine dernière.

P. DE P.

PETITES NOUVELLES

— Lundi, pour le 225e anniversaire de la naissance de Molière, la Comédie-Française a donné l'*École des femmes* et le *Malade imaginaire* avec la Cérémonie.

Entre les deux pièces, on a joué le *Magister*, comédie à-propos en 1 acte en vers de M. Ernest d'Hervilly, interprétée par les deux Coquelin et Barré.

— A l'Odéon, pour la même circonstance, avec le *Bourgeois gentilhomme* et les deux premiers actes du *Malade imaginaire*, on jouait également une comédie à-propos en 1 acte et en vers de MM. Blemont et Valade : *Le Barbier de Pézenas*.

— Le premier bal de l'Opéra a été très-brillant et a rapporté 84,000 francs. Il y a eu 5,123 entrées dont la moitié au moins de personnes costumées.

L'éclairage ne comprenait pas moins de 3,000 becs de gaz.

Les danses très-animées se sont effectuées sur un plancher qui environ mesurait un demi-kilomètre. Elles étaient conduites par un orchestre de 120 musiciens dirigé tour à tour par Strauss et Olivier Metra.

On a bissé la valse du *Beau Danube bleu*, du compositeur viennois, et bissé les deux valses : *Les Baisers* et la *Vague* de notre compatriote.

Les deux célèbres chefs d'orchestre toucheront chacun 14,000 francs pour les 4 bals. Joli denier !

— Les vingt premières représentations de l'*Ami Fritz* ont produit 142,270 fr., soit une moyenne de 7,113 fr. 50 c. par soirée.

— Désireux de lui offrir un témoignage de son admiration, pour son talent dramatique et artistique, le roi de Hollande vient d'offrir à Mlle Sarah Bernhardt sa grande médaille pour les arts, ainsi que le diplôme qui l'accompagne. La remarquable sociétaire de la Comédie-Française a eu connaissance de la haute distinction dont elle est l'objet par une lettre du roi Guillaume, que M. de Coster, ministre des Pays-Bas, lui a remise.

— La sœur aînée de Rachel vient de mourir, succombant presque subitement à une apoplexie.

Mlle Sarah Félix avait été comédienne. Sortie du Conservatoire en 1840, elle était entrée au Gymnase, puis à la Comédie Française, enfin à l'Odéon. Elle avait aussi parcouru les départements et l'étranger. Depuis longtemps, elle avait renoncé au théâtre et s'était vouée au commerce ; elle exploitait « l'Eau des Fées. » — Sophie-Sarah Félix était née en 1819, à Obroock, près de Francfort.

De la famille Félix, il ne reste plus que Mlles Lia et Dinah. — Rebecca, Rachel, Sarah et Raphaël sont morts, ainsi que M. et Mme Félix.

— L'*Hetman*, le drame en cinq actes de M. Paul Déroulède, se répète activement au théâtre de l'Odéon, et l'on espère pouvoir donner la première représentation du 20 au 25 janvier courant.

— C'est dans l'*Hetman* que Geffroy, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, fera sa dernière création.

Voici la liste complète des interprètes : Geffroy, Marais, Régnier, Gil-Naza, Talien, François, Sicard, Monval, Kéraval, Clerh, Valbel, Grandier, Amaury, Gibert, Mmes Marie-Laurent, Antonine et Cheron.

— On répète activement le *Docteur Ox*, aux Variétés. Il y aura de la danse dans la nouvelle opérette d'Offenbach. A cet effet, M. Bertrand s'est adressé à M. Vizentini, qui a autorisé quelques-unes de ses ballerines à émigrer momentanément aux Variétés.

— La *Foire Saint-Laurent*, aux Folies-Dramatiques, ne passera pas avant le 15 février, M. Cantin voulant conduire *Jeanne, Jeannette et Jeanneton* jusqu'à la centième représentation.

Le jour où les trois héroïnes de l'opérette de M. Lacome seront centenaires, le directeur donnera un splendide souper à son personnel et à quelques intimes de la maison, comme à la centième de la *Fille de Mme Angot.*

Du reste, *Jeanne, Jeannette et Janneton* obtiennent un très-vif succès à l'étranger : à Saint-Pétersbourg comme à Bruxelles.

— *Paris qui pleure et Paris qui rit* attire beaucoup de monde au Théâtre-Cluny; cet excellent drame est très bien interprété par MM. Constant, Robert, Dernesty, Erbert, Giraut et Mmes Karl de Sévery et Suzanne Pic.

Les tableaux du Cimetière et la Descente de la Courtille produisent un grand effet.

—Le concert de dimanche dernier au Châtelet a été, pour le violoniste Camille Lelong, l'occasion d'une ovation très-méritée dans le *Concerto en Mi* de Vieuxtemps, l'un des plus difficiles que l'auteur ait écrit.

Vieuxtemps, qui occupait une première loge avec plusieurs de ses élèves, a chaleureusement applaudi l'exécutant qui a été trois fois rappelé.

C'est la première fois, croyons-nous, que cette œuvre est exécutée avec autant de verve et de talent, depuis que l'auteur l'a jouée pour la première fois au Conservatoire.

Nos félicitations à l'artiste ainsi qu'au remarquable orchestre si habilement dirigé par M. Colonne, qui voit chaque jour ses efforts couronnés de nouveaux succès.

La *Revue des Sports*, un excellent journal, qui a déjà fait ses preuves, va prendre, à partir de ce jour, une extension considérable sous la direction de notre rédacteur en chef, M. Eugène Paz, dont la compétence pour tout ce qui touche aux questions sportiques et aux exercices du corps est bien connue de nos lecteurs.

La *Revue des Sports* ne se bornera pas, comme les journaux similaires, à rendre compte des courses de chevaux ; elle s'attachera à l'étude de tout ce qui intéresse les amateurs de gymnastique, d'escrime, de tir, de canotage, skating, chasse, pêche et jeux de toute espèce (Voir aux annonces).

Deux ou trois *capsules de Goudron de Guyot* prises au moment des repas, amènent un soulagement rapide et suffisent le plus souvent pour guérir en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite. On peut même arriver ainsi à enrayer et guérir la phthisie déjà bien déclarée : dans ce cas, le goudron arrête la décomposition des tubercules, et, la nature aidant, la guérison est souvent plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer.

On ne saurait trop recommander ce remède devenu populaire, et cela, autant à cause de son efficacité que de son bon marché. En effet, chaque flacon de capsules de goudron contient 60 capsules et ne coûte que 2 fr. 50. Le traitement ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour et dispense de l'emploi de tisanes, pâtes et sirops.

Pour être bien certain d'avoir les véritables capsules de Goudron de Guyot, exiger sur l'étiquette du flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, et dans la plupart des pharmacies.

Les nombreuses cures obtenues dans la maison de santé du Dr Cabaret prouvent enfin qu'il est possible de *guérir le Cancer sans opération.* Cette maison de santé, fondée depuis vingt ans, est aujourd'hui rue d'Armaillé, 19, à Paris.

Le succès du célèbre anti-névralgique russe, l'ANISINE MARC, est vraiment bien mérité. C'est chose merveilleuse qu'un simple badigeonnage, avec une composition tout à fait inoffensive, fasse disparaître en moins d'*une minute*, névralgies, migraines, maux de dents, etc. Depuis cette belle découverte dans la science d'hygiène, les douleurs nerveuses n'existent pour ainsi dire plus. — Prix : 5 fr. et *franco* par la poste 5 fr. 50. Dépôt général, 22, rue Le Peletier, Paris.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 836e livraison (13 janvier 1877). — TEXTE : A travers l'Afrique : de Zanzibar à Benguela, par M. le lieutenant Verney-Howett Cameron, 1872-1876. Traduction et dessins inédits. — Quatorze DESSINS de E. Ronjat, A. de Bar, Emile Bayard et E. Guillaume.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

LA Revue des Sports

ORGANE DE TOUS LES SPORTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Courses — Gymnastique — Escrime — Sport Nautique — Tirs — Chasse — Pêche — Natation — Course à pied
Skating — Vélocipède — Jeux de Force & d'Adresse

PARAISSANT LE DIMANCHE. — RÉDACTEUR EN CHEF : **Eugène PAZ**

Abonnement pour toute la France, UN AN : 12 fr.; SIX MOIS : 6 fr. 50 — Adresser mandat-poste au Directeur, 34. rue des Martyrs

Un numéro : 25 centimes. — En vente partout.

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

Les porteurs d'obligations de la dette d'Egypte unifiée sont informés que le coupon de 15 francs à détacher le 15 janvier courant, sera payé à partir de cette date, au Comptoir d'escompte de Paris, et à son agence de Londres.

PHARMACIE DE POCHE SAN MARCO

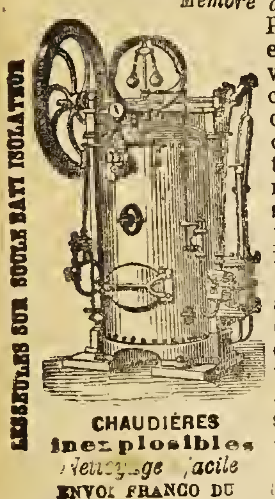
Indispensable en voyage et à la campagne. — 12 flacons, lancette, pince, nitrate d'argent, etc. premiers secours en cas d'accidents, blessures, contusions, hémorragies, croup, apoplexie, empoisonnements, etc., etc., avec indicateur pratique de l'emploi.

Prix Fr. 17

DÉPÔTS A PARIS : Pharmacie MOULIN, rue Louis-le-Grand, 30
DELABARRE, rue Montmartre, 4.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR
MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872
Médaille de Progrès à Vienne 1873
Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Anglade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DETAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE
144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

Flacons 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacons 5 fr.
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et unie.
Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cte CLERY, à Marseille.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, rue Vaugirard, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro : Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f°.

MALADIES DES FEMMES ET STÉRILITÉ

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage-Femme — Traitement sans repos ni régime des maladies des femmes, inflammations, suite de couches, ulcérations, déplacement des organes, causes fréquentes et souvent ignorées des stérilités, langueurs, palpitations, faiblesses, maladies nerveuses, maigreur etc. — Les moyens que Mme LACHAPELLE emploie sont le résultat de longues années d'études et d'observations pratiques, dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27 (près des Tuileries.)

A PARTIR DU 1er FÉVRIER
Les Bureaux du
CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
ET DE SON JOURNAL
Le Moniteur des Tirages Financiers
QUI SONT ACTUELLEMENT RUE RICHELIEU, 104
SERONT TRANSFÉRÉS DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Le Peletier, N° 16

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECIN
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE,
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU,
BILE ET SANG LES PLUS MALADES
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous e l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614. Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986. Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112. E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses dormir, ayant toujours le creux gonflé.

Cure n° 62,845. M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* fements dans la nuit.

Cure n° 70,421. M. A. Spadaro, d'une *Constipation* 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Cie, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THÉATRE

AUTEURS-DRAMATIQUES

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché CARJAT.

HENRY MONNIER

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE JOSEPH PRUDHOMME.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 193

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 25 au 31 Janvier 1877.

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

Camées Artistiques

CXCIII

HENRY MONNIER

Tout homme, qu'il soit poëte, auteur dramatique ou peintre, ayant eu le bonheur et le pouvoir de créer un type est assuré de l'immortalité. On ne lui demandera pas si cette figure, arrêtée par son génie, avec des traits ineffaçables, est d'une beauté élevée, il suffira qu'on la reconnaisse absolument vraie, et capable de personnifier soit une époque, soit une classe d'individus, et que pouvant s'en servir comme d'un exemple irréfutable on soit, dès lors, à même d'exprimer par un seul mot, tout ce que l'on pense sur certaines catégories de gens, sur divers usages, sur les mœurs d'une époque?

Ainsi, appliquer à quelqu'un le nom de Joseph Prud'homme, n'est-ce point tout dire sur lui, et cette seule qualification n'a-t-elle pas la valeur d'une longue argumentation ?

Cette seule création, produit transcendant des rares facultés d'observation que possédait Henry Monnier, suffirait à sa gloire, mais plus d'une autre œuvre de mérite, lui a valu de son vivant, une juste popularité.

Acteur et auteur dramatique, il nous appartient doublement; aussi nous lui consacrons au plus vite la page à laquelle il a tant de droits.

Henry Bonaventure MONNIER est né à Paris le 6 juin 1799. Après avoir été clerc de notaire et employé d'administration, il entra dans l'atelier de Girodet. Sa nature fine, son esprit observateur n'étaient point faits, en effet, pour se complaire dans l'étude des dossiers ou dans la rédaction de l'éternelle circulaire qui se répète, chaque jour, dans les divers bureaux de nos différents ministères.

Chez Girodet, Henry Monnier ne fut point un disciple fervent de l'œuvre du maître. L'étude académique ne lui convenait point, l'ordonnancement conventionnel d'un tableau lui paraissait faux e monotone; ce qu'il voulait imiter dans l'*homme*, ce n'était point tant son *anatomie* que son *caractère*. Dans le *modèle* qui posait devant lui, il remarquait peu la orme du torse, du bras ou de la jambe, il ne s'intéressait qu'à la physionomie, à l'originalité de la pose, et ce qui le charmait surtout dans l'atelier, c'était les habitudes et le langage de ses camarades, la singularité de cette classe de jeunes hommes doués pour la plupart d'une vive intelligence et disposés à s'intéresser à tout ce qui est de nature à parler à l'esprit.

Aussi ne fit-il point de tableaux importants, mais produisit-il une foule de croquis humoristiques, des dessins à la plume, pleins de verve, et des caricatures excellentes.

Ces légères productions furent, de suite, fort estimées. Et les illustrations qu'il fit des *chansons* de Béranger et des *Fables* de Lafontaine, ne sont pas sans mérite.

Toutefois le crayon ne suffisant pas pour satisfaire son activité, il prit bientôt une plume, et en 1830, il publia un ouvrage qui contient en germe tout ce que son talent a donné plus tard et qui lui fit, immédiatement, une sérieuse réputation. Ce livre renfermait, sous ce titre : *Scènes populaires dessinées à la plume*, ces esquisses devenues des légendes : le *Roman chez la portière*, *le Dîner Bourgeois*, *le Voyage en diligence*, *Jean Hiroux*, où l'observation de la nature est d'une si rigoureuse exactitude.

Les *Nouvelles scènes populaires*, les *Scènes de la ville et de la campagne*, les *Bourgeois de Paris*, les *Mémoires de Joseph Prud'homme*, les plus importantes parmi les autres productions littéraires d'Henry Monnier, découlèrent toutes de sa première œuvre, en développèrent le sens et constituèrent, dans leur ensemble, une étude de mœurs vraiment intéressante. Il y a là certainement une photographie rigoureuse du monde particulier qui, sous la Restauration et les premières années du règne de Louis-Philippe, se croyait appeler à régénérer la France.

Cette exactitude parfaite des allures et de la façon d'être de ses contemporains qui fera sa gloire après sa mort, ne lui procura pas la popularité au temps où parurent ses ouvrages. Il ne fut apprécié que des artistes et des rares intelligences. Le Bourgeois, lui, fut vivement contrarié de se voir si complétement mis à nu. Aussi, quand Henry Monnier fit passer ses types du livre au théâtre, et qu'il se chargea lui-même de les interpréter, n'eut-il qu'un grand succès d'estime, et encore à Paris seulement.

En 1831, ce fut Etienne Arago, alors directeur du Vaudeville et son ami, qui lui ouvrit les portes de la scène. Le 4 juillet de cette année, il fit ses premiers pas sur les planches dans la *Famille improvisée*, pièce dans laquelle Brazier fut son collaborateur. Le succès fut réel. L'originalité du sujet, la personnalité du comédien se firent jour avec un grand éclat dans le monde artistique.

Les *Compatriotes*, représentés aux Variétés en 1849, réussirent également ; mais le grand succès au théâtre de Monnier fut : *La grandeur et la décadence de Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes, reçue par Altaroche, directeur de l'Odéon, et représentée en 1852.

Cette œuvre est une véritable comédie, et le type principal y fut représenté par l'auteur sous un masque inimitable. Le flegme avec lequel Joseph Prudhomme étala sur la scène sa médiocrité prétentieuse et solennelle *incrusta*, pour ainsi dire, dans le cerveau des spectateurs, tout ce que cette création avait de réalité inflexible, d'exactitude accablante. Ceux mêmes qui se reconnaissaient, surpris d'avoir été si bien dévoilés, ne purent retenir un geste d'admiration.

Une multitude de *traits* et de *mots* coururent immédiatement les salons et la rue. « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ; je l'emploierai à défendre nos institutions, et, au besoin, à les combattre ; » — « le char de l'Etat navigue sur un volcan, » etc., etc., devinrent des clichés dont la valeur n'est point encore aujourd'hui amoindrie.

Les autres productions dramatiques d'Henry Monnier : *Le Roman chez la Portière*, *le Bonheur de vivre aux champs*, *Peintres et Bourgeois*, *Joseph Prudhomme chef de Brigands*, n'eurent point, à l'exception de la première, un succès aussi retentissant.

C'est qu'en effet, Monnier, caricaturiste amusant, dessinateur plein de verve, acteur d'une bonhomie délicieuse, écrivain apportant avec lui une merveilleuse recherche de détails, une scrupuleuse observation de la vérité, n'aurait peut-être rien laissé après sa mort, s'il n'avait pas su fondre ensemble toutes les heureuses qualités dont il était doué, et en pétrir un type incarnant le Bourgeois, c'est-à-dire une classe entière et la plus importante de toutes, car elle est destinée à faire époque dans l'histoire.

Oui, si Jean Hiroux, Mayeux... et autres caricatures de l'écrivain artiste, tout en restant intéressants, n'ont point conservé leur physionomie entière, Joseph Prudhomme, lui, est du nombre de ces types sur lesquels le temps ne porte pas atteinte. Comme Don Quichotte ou Gil-Blas, il personnifie une nation, à un moment donné de son existence. Tout faux savant, tout égoïste vaniteux, sera à jamais stigmatisé lorsqu'on lui appliquera le nom de ce bourgeois qui, dans sa sottise prétentieuse, ne fait pas seulement « de la prose sans le savoir, » comme M. Jourdain, mais parle une langue incolore, invoque une rhétorique creuse, se paie de mots sans accents, et débite pâteusement des âneries sentencieuses dans des phrases toutes faites.

Et, comme ce n'est point parce qu'on a publié des monceaux d'œuvres qu'on a laissé son nom à la postérité, et que, au contraire, un seul livre comme *Manon Lescaut* a plus de poids que des centaines de romans signés par ces producteurs infatigables dont le seul but n'est d'ailleurs que d'accaparer les gros sous de leurs contemporains, — car leurs aspirations ne sauraient aller au delà de leur mérite et de leur valeur littéraire, — il s'ensuit qu'Henry Monnier a fait plus pour l'honneur des lettres françaises que bon nombre d'auteurs aujourd'hui à la mode.

Aussi, bien que n'ayant plus rien produit depuis une quinzaine d'années, et vivant dans la retraite au sein de sa famille, il était présent à la mémoire de tous ; et les grandes sociétés littéraires et artistiques se sont honorées en envoyant des députations pour accompagner jusqu'à sa dernière demeure celui qui les avait dignement représentées durant sa vie, en faisant preuve d'une rare et puissante personnalité.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de Mademoiselle :

THOLER

(De la Comédie-Française)

qui seront suivis du portrait et de la bibliographie de :

JOHANN STRAUSS

(Le célèbre compositeur Viennois)
Chef d'orchestre des Bals de l'Opéra

REVUE DES THÉATRES

VAUDEVILLE

Première représentation de *Dora*, comédie en 5 actes, par M. Victorien Sardou.

Dora, la nouvelle comédie de M. Sardou, dont le succès n'est pas douteux, bien que la pièce puisse être sérieusement discutée, s'est donnée trop tard pour que nous ayons le temps d'en faire l'analyse avec de grands développements.

On sait que les pièces de M. Sardou sont généralement bourrées d'événements, qu'elles intéressent surtout par l'ingéniosité des détails et les silhouettes des personnages. *Dora* est conçue par les mêmes moyens que ses devancières, et il serait impossible d'esquisser la physionomie des nombreux personnages qu'elle renferme, à moins de remplir cinq colonnes de ce journal.

Nous donnerons donc simplement l'aperçu succinct de l'idée dramatique sur laquelle M. Sardou a échafaudé son drame.

Le sujet est celui-ci en quelques mots : Une jeune femme passe aux yeux de son mari pour une voleuse et une espionne.

La marquise de Rio-Zarès et sa fille Dora vivent, à Nice, dans une misère relative au milieu d'une société très mêlée. Dora y trouverait plus d'un amant, si elle n'était pas essentiellement honnête, mais pas un mari ne s'est présenté.

Dora et sa mère semblent donc condamnées à rester malheureuses, quand un certain baron Von der Kraff vient à leur aide. Il envoie les deux femmes à Paris, chargeant Mme de Rio-Zarès d'être son reporter et de lui communiquer ses impressions sur la société parisienne, moyennant mille francs par mois.

Mais à Paris, Dora trouve mieux que ce secours d'argent. Un jeune secrétaire d'ambassade, M. de Maurillac, qui l'a connue à Nice, la rejoint ici, s'éprend d'elle et l'épouse.

Mais le bonheur du ménage est bien vite détruit par l'arrivée d'un ami de M. de Maurillac qui, dans l'ignorance où il est du nom de la femme de celui-ci, s'écrie en apprenant le mariage :

« Mon cher, je vous félicite bien sincèrement, car j'avais une peur affreuse en vous voyant à Nice entre les griffes de deux aventurières. »

Ces aventurières, on le devine, n'étaient autres, pour Zickly, l'ami de M. de Maurillac, que la marquise Rio-Zarès et sa mère.

Le drame commence, terrible. Zickly apporte des preuves à l'appui de ce qu'il avance et Dora est perdue dans l'estime de son mari.

Or, la véritable voleuse et l'espionne à qui appartiennent les méfaits dévoilés par Zickly et d'autres qui s'accomplissent plus tard, n'est autre qu'une petite comtesse Zicka, horriblement méchante et délicieusement jolie. Comment la découvre-t-on? C'est là surtout que M. Sardou a mis son ingéniosité : par l'odeur que laisse ses doigts gantés sur une enveloppe de lettre.

Nous l'avons dit : mille détails dramatiques et amusants s'enchevêtrent dans cette comédie et sont débrouillés avec l'habileté ordinaire à l'auteur.

La pièce est remarquablement jouée. Mlle Blanche Pierson est très-belle dans Dora et Pierre Berton a trouvé son meilleur rôle dans M. de Maurillac. Ils ont été tous les deux pleins de feu et de passion. Mlle Barthet est tout bonnement exquise et on comprend avec elle l'ascendant que cette petite comtesse Zicka a sur tout le monde.

Parade, Mlle Alexis, Mlle Lamarre, Mlle Céline Montaland (une princesse russe d'une splendide beauté), et Joumard très divertissant en député, méritent également tous nos éloges.

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Reprise de *Martha*.

M. Vizentini a bien fait de nous rendre *Martha*. Cette œuvre délicieuse, où tout est mélodie, mérite de conserver sa place dans le répertoire. Les romances, duos, quatuors, et morceaux d'ensemble qu'elle renferme, sont tous devenus populaires, parce que la musique en est douce, pénétrante et comme parfumée. Il suffit de citer l'air du ténor, le quatuor du *Rouet*, le chœur du *Marché*, le final du second acte, la romance de la *Rose*, pour rappeler la variété de motifs, tantôt tendres et émus, tantôt pleins d'esprit et de vivacité, toujours frais et colorés et vous tenant sous le charme.

L'ensemble de la nouvelle interprétation n'est pas irréprochable, mais elle n'est point non plus par trop défectueuse. Le rôle de Lyonnel convient bien à Duchesne dont la voix robuste sait être tendre au besoin. Mme Engalli, qui est en train de devenir une artiste remarquable, a été vigoureusement et justement applaudie ; on a été jusqu'à lui jeter des fleurs après son air du 3e acte ; le fait est que le personnage de Nancy a rarement été mieux chanté sur une scène française. Mlle Zina Dalti n'a pu lutter contre le souvenir écrasant de la Nilsson. Son organe a bien quelques délicatesses charmantes, mais il manque de l'éclat nécessaire pour chanter Martha. De même, M. Gresse, dont la voix est belle pourtant, est resté loin de Troy aîné, qui enlevait avec tant de verve, comme chanteur et comme comédien, le rôle brillant de Plunkett, dont Melchissedec aurait pu, lui aussi, tirer un excellent parti.

La pièce est montée avec soin comme mise en scène, décors et costumes. Les danses introduites dans l'acte du Marché sont bien appropriées au genre de l'ouvrage. Au résumé, c'est encore là un spectacle plein d'attraits.

THÉATRE-ITALIEN.

Mlle ALBANI dans la *Somnambula*.

La *Somnambula* est une des œuvres les mieux faites pour faire ressortir les qualités d'une virtuose telle que Mlle Albani. Les chants suaves et doux de Bellini exigent, avant tout, la pureté du son et la délicatesse de l'organe et dans l'air final, une cantatrice habile peut montrer toutes ses ressources vocales.

Aussi Mlle Albani a-t-elle obtenu un nouveau triomphe qui a rappelé les ovations qui lui ont été faites le premier soir où elle débuta dans *Lucia di Lamermoor*. L'air si difficile du premier acte, la prière qu'elle a soupirée avec un charme exquis, le *rondo* final qu'elle a entremêlé de traits nouveaux d'une hardiesse incroyable et d'un goût raffiné, lui ont valu des rappels et des bouquets sans nombre. Dans les deux duos d'une si exquise tendresse qu'elle chante avec le ténor, son succès n'a pu être aussi éclatant, M. Piazza n'étant pas à sa hauteur, et n'ayant d'autre mérite que de chanter *proprement*.

Il eut fallu là Nicolini, surtout pour enlever l'admirable final du second acte.

Pourquoi le rôle de baryton est-il toujours confié à des basses chantantes et comme a plaisir sacrifié ? Cela semble être de tradition au Théâtre-Italien. En province plus d'un baryton choisit au contraire pour ses débuts ce rôle fort bien écrit et des plus propres à faire valoir une belle voix et un excellent sentiment musical.

M. Nannetti l'a chanté avec simplicité, mais cela n'est point dans les cordes de son organe et dans la nature de son talent.

Quant aux deux dames chargées des personnages, elles continuent également une tradition secondaire fâcheuse à la salle Ventadour, celle qui consiste à voir livrer ces sortes de rôles à des artistes par trop inexpérimentées.

On me répondra à cela que Mme Paulus chante depuis un nombre considérable d'années le rôle de la mère d'Amina ; cela ne veut pas dire qu'elle ait jamais eu ce qu'il faut pour le remplir.

L'orchestre est toujours excellent et conduit de main de maître. Quant à la musique de Bellini, est-il besoin de dire qu'elle est éternellement jeune et d'une saveur incomparable.

LES PREMIERS BALS MASQUÉS

Les bals masqués ont repris leur cours à l'Opéra. Dans le foyer ruisselant de dorures et de lumières, dans la salle toute de bronze et de marbres multicolores, les amateurs ont retrouvé ces foules fièvreuses et insensées qui sont à la recherche du plaisir bruyant, des intrigues chimériques, surtout des copieux soupers.

Puisque la vogue des bals de l'Opéra a reparu, reportons-nous par la pensée à l'époque de leur création sous la Régence, quand les *roués* succédaient aux *dévots* de Mme de Maintenon.

La mascarade, en France, avait depuis longtemps amusé nos rois et nos princes. Celle de Charles VI, au dénoûment tragique, était formée de quelques personnages, affublés de divers déguisements, s'arrangeant deux à deux ou quatre à quatre, et faisant tout à coup une sorte d'irruption dans un bal ordinaire. A l'entrée d'Isabeau de Bavière dans Paris, deux hommes s'était déguisés, l'un en ours, l'autre en licorne, pour venir offrir à cette reine les clés de la ville de Paris. La chose avait singulièrement plu aux princes, et sans doute en souvenir de cette métamorphose, Charles VI s'avisa de se costumer en sauvage tout enduit d'étoupes grossières. On approcha un flambeau par calcul ou par imprudence, du royal déguisé ; le feu prit aux étoupes. Le roi fut sauvé, mais quelques seigneurs périrent, brûlés vifs au milieu de la fête.

La fatale mascarade du sauvage laissa des traces ineffaçables durant plus d'un siècle.

II

Les Parisiens fêtèrent les jours gras, aussi bruyamment qu'on le faisait à la cour. Loret, dans son journal en vers, parle avec enthousiasme du carnaval de 1655 :

> Mardi, multitude de masques...
> Des paisannes, des harengères,
> Des clercs, des sergents, des baudets,
> Des gorgones, des farfadets,
> Des vieilles, des sainte-n'y-touches,
> Des Jean-Doucets, des Scaramouches,
> Des gens à cheval dos à dos,
> Des Scarababombillardos, etc.

Chaque année, plus ou moins brilamment, l'époque du carnaval était célébrée dans toutes les classes de la société, chez les traitants, chez les petits bourgeois, et dans les nombreuses guinguettes de la capitale. La mascarade courait les rues en débitant ses lazzis accoutumés.

Il n'existait pour ainsi dire pas de plaisir goûté par les courtisans, qui bientôt ne se « démocratisât ». La Ville, suivant l'expression du temps, ne perdait aucune occasion d'imiter la cour.

Le nombre multiplié des bals masqués, durant le règne de Louis XIV, avait mis ce divertissement à la mode. Tout le monde parlait de ceux du Palais-Royal et du château de Sceaux, ou trônaient les légitimités. On vantait leur éclat, leur goût, leur invention, et enfin la liberté charmante qui en doublait les mérites. Des fêtes splendides, données à Suresnes et à l'Hôtel de Bretonvilliers, occupaient l'esprit des Parisiens. La *Gazette* et d'autres feuilles en décrivaient les illuminations, les profusions, les rafraîchissements exquis.

Mais hélas ! peu de fortunes pouvaient suivre ces exemples. Les bals masqués étaient fêtes princières. Il fallait se contenter du récit de ces merveilles, entendre le bruit des violons sans participer aux danses, aspirer seulement la fumée de ces ragoûts divins.

Ne pouvait-il exister un intermédiaire entre les bals de la cour, entre les bals des grands et les divertissements tout à fait populaires, entre les salons de Versailles et les salles enfumées des barrières ?

Jusqu'à 1715, personne n'y songea. Néanmoins le Régent, ivrogne mais bon prince, et friand de popularité, fit signer par le petit Louis XV un règlement concernant « la permission accordée à l'Académie royale de musique de donner des bals publics. » Toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles fussent, ne purent entrer dans lesdits bals sans être masquées, y porter des épées ou autres armes, y commettre « aucune violence, insulte ou indécence. »

Le chevalier de Bouillon donna l'idée de convertir le théâtre en salle de bal masqué. Une pension de six mille livres le récompense pour cette invention. Ce fut à un moine que l'on dut le mécanisme qui servit à élever pour les jours de bal, c'est-à-dire trois fois par semaine, le plancher du parterre au niveau de la scène, au moyen d'un cabestan. Le Florentin Servandoni mit la main au travail, qui fit le plus grand honneur aux machinistes du temps.

Tous les lustres, de cristaux, au nombre de vingt-deux, garnis chacun de douze bougies, descendant des trois plafonds par des cordons et des houppes d'or et de soie, se répétaient dans les glaces, ainsi que trente-deux bras portant des doubles bougies, et dix girandoles de cinq bougies chacune. De cette manière, la longueur de la salle et le nombre des spectateurs paraissaient doublés. Les loges étaient ornées de balustrades, avec des tapis des plus riches étoffes. Il y avait un buffet de chaque côté de la galerie ; au milieu des grandes arcades se trouvait un groupe de quatre figures jouant de divers instruments. Partout des rideaux de velours cramoisi, des festons de guirlandes, des pilastres cannelés imitant le marbre, des ornements formant des roses, des losanges et des oves. Six statues, peintes par Charles Vanloo, représentaient Mercure et Momus en compagnie de quatre Muses. Au fond, deux Renommées soutenaient les armes du roi en relief.

Somme toute, plus de trois cents bougies éclairaient la salle, sans compter les chandelles, lampions et pots à feu placés dans les coulisses et avenues du bal. Cela était féerique. La salle semblait un diminutif du salon des glaces de Versailles.

L'orchestre ou symphonie comprenait trente instruments, avec timbales et trompettes. Jamais la danse n'avait eu de si brillants auxiliaires.

III

Le bal de l'Opéra commençait le jour de saint Martin (11 novembre), et il continuait tous les dimanches jusqu'à l'Avent. On le reprenait à la fête des Rois et il avait lieu trois fois par semaine, depuis le carnaval jusqu'au Carême.

Ouvert à onze heures du soir, il se terminait à six ou sept heures du matin.

On payait six livres par place, quarante-huit livres par loge, des secondes ou des premières. Le produit, fort considérable, tombait dans la caisse du théâtre.

La nouveauté de ce spectacle, le coup d'œil de la salle, la quantité de masques qu'y attirait le carnaval, la facilité de jouir de tous les plaisirs d'un bal grandiose sans soins, sans longs préparatifs et sans fortes dépenses, tout contribua au succès de l'institution fondée par le Régent.

Puis, à cette époque, quel rendez-vous pour les intrigues galantes ! Quel tourbillon où se coudoyaient les princes et les filles d'Opéra ! Quelles anecdotes sur des maris trompés et ridicules, que de séparations consommées dans ces réunions que protégeait l'incognito ! Quelles désopilantes scènes de jalousie, dont les folliculaires se réjouissaient et profitaient pour emplir leurs gazettes !

Le bal masqué de l'Opéra était suivi par les Parisiens, par les provinciaux émancipés, par les étrangers aussi. Il prospéra, quand les rapides fortunes des Missisipiens donnèrent aux enrichis les goûts des grands seigneurs ; il prospéra même quand fut arrivée la débâcle du système de Law.

« Malgré la misère du temps, écrit Marais en 1723, le bal de l'Opéra a été bien couru. » Le lundi gras, en 1737, Louis XV y vint incognito avec ses seigneurs : « il avait une robe bleue avec un domino couleur de rose. » Il resta plus d'une heure et demie sans être reconnu, après avoir beaucoup ri, beaucoup soupé. En rentrant, vers six heures du matin, à Versailles, un garde du corps lui refusa l'entrée de ses appartements.

— « Sire, lui dit-il, je demande excuse à Votre Majesté, mais je ne dois pas laisser passer ici personne ; ainsi ayez la bonté de me relever de ma consigne. »

Louis XV le félicita pour cette exactitude.

Deux années après, le roi part encore au bal de l'Opéra, en compagnie de gentilshommes et de dames vêtus en bergers et en bergères. Lui, il était en chauve-souris. Il se pressait tant de monde dans la salle qu'il n'y put aller ni venir. Cette gêne le dégoûta un peu de ce divertissement.

Bientôt d'autres théâtres organisèrent des bals masqués. L'Opéra seul en garda le privilége jusqu'à la révolution. Sous Louis XVI, encore des hommes et des femmes de la plus haute noblesse et des princes du sang royal y cherchèrent des aventures, qui parfois amenèrent des rixes et des duels, ou tout au moins des altercations fort désagréables.

Par un singulier effet du hasard, le fils du régent, du créateur des bals masqués de l'Opéra,

éprouva dans ces cérémonies une avanie dont il fut très-mortifié. Le duc de Chartres (depuis d'Orléans ou *Égalité*) assistait au bal de l'Opéra ; il s'avisa de dire à un domino :

— Beauté passée !

— Comme votre gloire, Monseigneur, répondit le masque sans se déconcerter.

A dater de cette nuit, les princes ne se hasardèrent plus volontiers dans un lieu où l'on pouvait se permettre impunément des libertés si grandes.

AUGUSTIN CHALLAMEL

OU CONDUIT L'AMOUR

(*Suite.*)

—

L'arrivée de Marietta avait produit une telle sensation sur la colonie des désœuvrés et des buveurs, que la cour de milady se trouva du jour au lendemain réduite de moitié. Tous les amateurs de face pâle et de cheveux noirs passèrent à la nouvelle étoile.

Milady, pour la première fois peut-être, éprouva un sentiment qui n'était pas de l'indifférence et qui ressemblait à du dépit ; elle jura de se venger.

Les femmes ont un instinct particulier pour les choses du cœur ; milady avait deviné l'attachement profond de Marietta pour Raoul.

— Je les séparerai, se dit-elle.

Et voilà pourquoi elle coquettait avec Raoul.

Quant à milord, rien ne le poussait à trahir milady, rien, si ce n'est la soif de changement naturelle à tous.

Milord était le plus pressé des quatre, cela va sans dire.

Un matin, au retour d'une promenade à cheval sur les bords de l'Allier, Raoul, entre ses dents, murmura :

— C'est pour ce soir !

Le soir, il y avait bal à l'établissement de la Grand'Grille. Quatre-vingts musiciens, sous la direction de Strauss !

C'était, je crois, le 15 août, fête patronale de Vichy.

A huit heures, Marietta et Raoul se mirent à leur toilette. Tous les deux, gais, remuants, turbulents, empressés, babillaient, babillaient comme pour s'étourdir. Trop ému chacun pour voir l'émotion de l'autre, ils allaient et venaient par la chambre, touchant à tout, déplaçant tout, replaçant tout de travers, distraits, agités, à ce point que Raoul, sans jamais réussir, recommença dix fois le nœud de sa cravate.

— Venez à mon aide, Marietta, ou j'y renonce !

Marietta s'approcha vivement, sans mot dire, se hissa sur la pointe des pieds et sous ses doigts effilés comme des crênes d'ivoire, le frêle échafaudage de soie blanche se trouva construit en un instant.

— Voilà qui va ravir, dit-elle ; suis-je assez complaisante de vous faire si beau ?

Raoul, pour toute réponse, saisit convulsivement la tête de la jeune fille entre ses deux mains, et appuya follement ses lèvres sur son front à plusieurs reprises, acharné, comme s'il eût voulu la mordre. La coiffure de Marietta souffrit de ce mouvement brusque, mais la pauvre enfant se sentait bien trop heureuse pour en faire l'observation d'un ton de fâcherie.

— Méchant, fit-elle avec un sourire et deux larmes, vous m'avez décoiffée !

Ce baiser, c'était l'adieu de Raoul !

Il sortit précipitamment sous un prétexte quelconque et descendit au bureau de l'hôtel pour régler le compte de ses dépenses.

— Allons ! dit à son tour Marietta, restée seule, c'est pour ce soir ! il le faut !

Elle se mit à une table et écrivit.

Raoul rentra.

— Vous écrivez, Marietta ?

— Oui, fit-elle vivement en se courbant sur la table avec un mouvement du coude, comme pour dérober le papier aux regards.

— Ne vous dérangez pas, reprit Raoul ; j'ai moi-même une lettre... pressée... Vous permettez, Marietta ?

Il s'assit en face, à la même table, et, pendant cinq minutes, on n'entendit d'autre bruit dans la chambre que le grincement de deux plumes courant sur le papier.

Les lettres achevées furent mises sous enveloppe, et le même bâton de cire servit à les cacheter toutes deux.

Raoul sonna.

— Jetez cette lettre à la poste, dit-il.

— Et aussi celle-là, fit Marietta.

Le laquais prit les deux lettres, et, machinalement, regarda l'une après l'autre les deux adresses.

La première était ainsi conçue : « Madame Raoule Malterre, hôtel du Rhône, Vichy. »

La seconde : « Monsieur Raoul Malterre, Vichy, hôtel du Rhône. »

— Faut qu'ils aient quelque chose de désagréable à se communiquer, s'écria le groom stupéfait.

Ils partirent pour le bal.

— Pauvre femme ! pensa Raoul, je lui brise le cœur !

— Il me regrettera ! pensait Marietta.

. . . .

Ce bal fut un des plus brillants dont les annales de Vichy aient gardé souvenance. On n'avait jamais vu pareille foule, ni pareille animation. A quatre heures du matin, au moment du galop final, le rédacteur en chef de la gazette locale amateur forcené de statistique, compta soixante-seize couples prêts à obéir au signal de l'orchestre C'était un coup d'œil vraiment féerique que ce flot tournoyant d'étoffes blanches et roses, de dentelles, d'habits noirs, d'uniformes bleus et rouges aux chamarrures d'or, qui se mouvait, se balançait en mesure sous les lustres étincelants de mille feux, comme une ronde d'insectes ailés dans un rayon de soleil !

Quand mourut le dernier accord, quand sous le dernier coup d'archet, la dernière note exhala son dernier soupir, le statisticien intrépide refit son compte. Soixante-quatorze couples restaient!

Deux avaient disparu !

§ 2. — EN AVANT QUATRE !

En avant! en avant! en avant! Les voyez-vous d'ici les deux couples criminels fuyant sans joie, sans émotion, sans amour, de ville en ville, sur toutes les grand'routes, dans la poussière et dans le bruit, harassés, exténués, haletants ! Qui les pousse ? qui les presse ? qui les poursuit ? quel démon les aiguillonne ? — Le remords ? — Non. — La honte ? — Pas davantage. Les souvenirs !

Et contre ces acharnés qui se cramponnent et vous tenaillent, farouches, implacables, sans merci, sans trêve, sans relâche, il n'est qu'un baume souverain : la fatigue du corps. Voilà pourquoi ils vont toujours en avant ! en avant ! en avant !

Au mois de novembre, milord emmena Marietta dans le fond de son comté, en Angleterre, parmi les brouillards.

Raoul alla cacher sa douleur dans un petit village italien du littoral de l'Adriatique.

Avec le repos revinrent bientôt en foule les souvenirs et leur escorte frémissante de regrets.

§ 3. — CHAINE DES DAMES.

Après un mois de vie calme et sédentaire, milord finit par s'apercevoir que Marietta buvait le thé du bout de ses dents blanches et manquait d'enthousiasme pour le rosbeef saignant.

A ses plaintes amères, Marietta répondit sur un petit ton légèrement aigre qui froissa milord. Les hostilités commencèrent.

Rien de terrible, d'implacable, de froidement cruel comme une femme qui a des chagrins d'amour à effacer de son cœur.

Marietta inventait tous les jours, à l'usage de son amant, supplice nouveau, tortures nouvelles; imposant ses goûts, ses caprices, ses désirs, et n'ayant de désirs, de caprices, de goûts que les antipodiques à ceux de milord.

Le pauvre diable maigrissait à vue d'œil et regrettait tout bas milady, sa milady si bonne, si douce, si peu gênante, et dont la main transparente comme de la porcelaine préparait le thé d'une façon, je ne dirai pas si orthodoxe, mais si anglicane.

Souvent, d'une voix entrecoupée de sanglo il murmurait : Milady ! milady !

A ce nom détesté qui lui rappelait Raoul et son amour brisé et son bonheur perdu, Marietta bondissait de rage et retombait aussitôt immobile, rêveuse ; puis elle pleurait abondamment.

Milady ! ces trois syllabes faisaient sur Marietta l'effet de trois gouttes d'eau bénite sur un damné. Milord s'en aperçut, et n'eût plus que ce nom à la bouche comme exorcisme.

Elle partit, la chaîne n'étant plus lourde seulement à milord.

Dans le même temps, voici ce qui se passait au petit village italien du littoral de l'Adriatique.

Pas de querelles, pas de débats, pas de murmures; un silence morne et glacial, le silence de l'ennui, l'horrible supplice du tête-à-tête forcé entre deux personnes dont l'esprit court ailleurs.

Milady n'aimait pas Raoul, et Raoul aimait toujours Marietta.

Raoul, trop galant homme pour renvoyer milady, ayant brisé son avenir, la supportait, résigné ; mais intérieurement il souffrait.

— Mon pauvre Raoul, disait milady, pourquoi vous consumer ainsi à petit feu? Vous aimez Marietta; elle seule vous donnera la paix et le bonheur. Revenez à cette fille franchement, et vous serez reçu à bras ouverts.

Quelque chose retenait Raoul. Je ne sais pas trop ce que c'était au juste; mais cela ressemblait fort à de la vanité. Encore la vanité ! Quand je vous dis que l'amour n'a pas de plus terrible ennemie que cette gueuse !

Il s'agissait de faire le premier pas vers la réconciliation ; l'amour lui criait : Va ! — Garde t'en bien ! criait l'autre.

Et le pauvre Raoul continuait à souffrir.

Milady prit sur elle de le sauver, en le laissant tout seul, un beau jour, dans le petit village italien du littoral de l'Adriatique.

GABRIEL GUILLEMOT.

(La fin au prochain numéro.)

LES TRICHEURS.

On a récemment fait circuler dans le monde parisien une histoire de jeu, peu délicate, dans laquelle se trouvait compromis l'héritier d'un fort beau nom. Je ne veux pas revenir sur cette affaire qui, paraît-il, aurait pu avoir pour titre le : *Much ado about nothing* du sublime dramaturge Shakspeare, ou le : *Une tempête dans un verre d'eau*, du médiocre vaudevilliste Scribe. Il semble patent à cette heure que cette histoire constituait une belle et bonne calomnie.

Du moins, elle a remis la question des *Grecs*... sur le tapis. Question toujours actuelle, hélas ! car ces messieurs ne chôment jamais dans l'exercice de leurs petits talents et n'accordent jamais de trêve à leurs victimes.

Ce qui les rend redoutables, c'est l'infernale imagination avec laquelle ils varient leurs procédés, et l'habileté merveilleuse avec laquelle ils les mettent en pratique. Tous savent, avec une dextérité sans égale, faire sauter la coupe des deux mains ou d'une main ; faire de faux mélanges, filer, glisser, enlever, poser la carte. C'est l'enfance de l'art.

Le *Grec* opère rarement seul. En général, les chevaliers d'industrie se réunissent en bande pour égorger les naïfs. Ils inventent alors des combinaisons d'une complication vraiment fantastique.

Souvent les maisons de jeu clandestines sont machinées comme un théâtre. Par exemple, des compères sont installés dans des chambres contiguës à la salle où l'on joue ; grâce à des fentes pratiquées dans la muraille, ils voient les cartes du joueur qu'il s'agit de duper, et, en tirant une, deux, trois fois une petite corde qui fait remuer un ressort, placé sous la table de jeu, et sur lequel le *Grec* a le pied, ils indiquent à ce dernier les cartes de son adversaire. Cette disposition ingénieuse, qu'on modifie de quantités de manières, s'appelle le *jeu d'orgues*.

Il y a aussi le *truc* du miroir placé derrière la tête de l'innocent qu'on veut plumer, truc qui a fait donner à un dicton classique la variante que voici : *Aux innocents les poches vides.*

La ruse la plus simple et la plus communément employée par les *Grecs* est d'avoir dans la salle même un compère qui feint de ne pas les connaître, se poste derrière la victime et révèle son jeu par des gestes ou des exclamations convenues.

On sait l'histoire de ce jeune dandy qui, ayant une grande mémoire musicale et une oreille excellente, complota avec son professeur de violon de dépouiller un gros financier de sa connaissance. Le professeur se présenta au moment où commençait la première partie, et fit semblant de vouloir se retirer. Mais le jeune homme le pria de remettre une corde à son violon. L'autre aussitôt prend l'instrument, et se met à se promener dans la chambre en l'accordant. De la sorte il voyait les cartes du Turcaret, et, comme il s'était fait avec son élève un répertoire d'airs désignant les couleurs et les points, on n'a pas de peine à comprendre que le financier fut décavé.

Parmi les autres filouteries usuelles, il faut citer : les cartes *biseautées* au moyen de figures dont l'ensemble se nomme la *Croix de Malte ;* les *fausses portées*, la *réserve*, le *pont*, les *faux écarts ;* et, pour les jeux où l'on se sert de dés, les *dés de pâte*, — les *dés en corne de cerf*, poreux d'un côté et serrés de l'autre, — les *dés chargés*, — les *dés de pierre*, qui ne portent que des cinq et des six, — et les *cornets à double fond*.

Mais on n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer toutes les piperies des *Grecs*, d'autant plus que leur art se transforme et se perfectionne tous les jours.

Maintenant, il est certain que les questions de jeu sont terriblement vétilleuses. Où commence en cette matière l'indélicatesse ? Dans les jeux dits *jeux de hasard*, le calcul des probabilités n'a-t-il pas un rôle ? Et un joueur versé dans cette science, s'il joue contre un adversaire qui l'ignore, ne possède-t-il pas un réel avantage ? Pourquoi d'ailleurs joue-t-on sur une carte plutôt que sur une autre ? N'est-ce pas en vertu d'une présomption plus ou moins bien fondée ? Et s'il est des circonstances inconnues qui ont motivé cette présomption, le hasard ne cesse-t-il pas d'exister ? Il est difficile de répondre ; mais cette insoluble question, seulement posée, suffit à rendre suspects tous les jeux de hasard et ceux surtout où chacun s'efforce de ne pas jouer au hasard, comme à la Bourse...

Ce que j'en dis là, d'ailleurs, n'est pas pour justifier messieurs les *Grecs* sur le compte de qui nul doute ne saurait s'élever, et dont les colossales tromperies ne peuvent donner lieu à aucune controverse.

Le seul argument qu'ils puissent invoquer, c'est qu'à voir la façon dont marche le monde, il semble que peu de gens aient le droit de honnir leurs frauduleuses manœuvres ; car il n'y a partout que dupeurs et dupés.

Les amis qui passent leur temps à vous faire de belles protestations et n'ont d'autre but inavoué que de vous assassiner dans votre bonheur ou dans votre honneur, ou dans l'un et l'autre, ne trichent-ils pas impudemment ?

Et les femmes qui, après avoir rôti le balai pendant des années, embobinent des malheureux qui les épousent comme si elles étaient encore... neuves, ne sont-elles pas les tricheuses de l'amour ?

Et le candidat qui, en promettant à ses futurs commettants plus de beurre que de pain, file la carte... électorale, et, une fois nommé, tourne casaque, et vote tout ce qu'on veut... c'est le tricheur politique....

La tricherie règne du haut en bas de l'échelle sociale. Si l'on ne veille au grain, le monde entier deviendra la proie des *Grecs*...

C'est même la seule excuse des Turcs !...

LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

L'Opéra-Comique a donné mardi la première représentation de la reprise de *Cendrillon*, de Nicolo, pour les débuts de Mlle Potel. Nous en rendrons compte jeudi prochain.

— A jeudi également, le *Docteur Ox* qui doit passer aux Variétés comme nous mettons sous presse, et la réouverture de l'Ambigu par le *Juif Polonais* d'Erckmann-Chatrian.

— Mlle Marie Mineur, lauréat du Conservatoire, est engagée à l'Opéra-Comique et a débuté dans la *Dame Blanche*, avec un vrai succès.

Mlle Donadio que l'on a entendu au Théâtre-Italien, lors de la dernière direction de M. Bagier, débutera dans la *Fille du Régiment.*

— Samedi, MM. F. Bazin, Régnier, G. Roger, Mocker, Masset, H. Potier, Le Couppey, Marmontel et Massart, délégués par leurs collègues, ont été présentés au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts par M. Ambroise Thomas. Ces messieurs venaient remercier le ministre de l'initiative, grâce à laquelle les Chambres ont voté une augmentation de crédit de 25.000 fr. en faveur des professeurs du Conservatoire.

— *Les Huguenots* n'ont jamais été représentés à Nîmes, où les catholiques et les protestants sont en nombre à peu près égal. Pour éviter des conflits dont l'issue est toujours fâcheuse sous ces latitudes méridionales, l'autorisation de jouer le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait été refusée jusqu'ici aux directeurs du Grand-Théâtre nîmois. Mais il paraît que le préfet actuel du Gard a meilleure opinion du bon sens de ses administrés, puisqu'il vient d'accorder la permission tant de fois sollicitée en vain. Le directeur du Grand-Théâtre est M. Montaubry, l'ancien ténor de l'Opéra-Comique.

— Dupuis, l'ancien pensionnaire du Gymnase, vient de jouer son dernier rôle à Saint-Pétersbourg, avant son retour à Paris. Ce rôle est celui du docteur Remonin, de l'*Etrangère*, créé par Got, à la Comédie-Française.

La pièce de M. Alexandre Dumas fils a obtenu un grand succès au théâtre Michel. Parmi les artistes parisiens qui l'ont interprétée, on cite Mlle Tholer (rôle de la duchesse) ; Nertann (Moriceau), rôle de Thiron ; Andrieu (M. de Septmonts), rôle de Coquelin.

— Dimanche au Conservatoire, le concert a été des plus brillants, malgré un incident qui vaut la peine d'être relaté.

Les artistes étaient en excellente disposition et ont exécuté les divers morceaux inscrits au programme avec une merveilleuse perfection.

Ce programme d'ailleurs comprenait les noms des plus célèbres compositeurs : Beethoven, Mendelssohn, Ambroise Thomas.

M. Delaborde, le pianiste, avait ajouté celui de M. Saint-Saëns.

La sonate de cet auteur y a donné lieu à l'une de ces manifestations dont le public du Conservatoire est toujours très avare, mais qui n'en ont que plus de portée quand elles se produisent.

Il a chuté vigoureusement et longuement la composition de M. Saint-Saëns et a étouffé les quelques applaudissements amis qui essayaient de protester.

— C'est le 29 qu'aura lieu à l'Opéra la grande représentation donnée en l'honneur d'Auber. Le programme sera composé d'une pièce du répertoire et d'une cérémonie dans laquelle sera couronné le buste d'Auber.

Toute la troupe de l'Opéra, artistes et chœurs, dira à ce moment la superbe prière de la *Muette*.

Le 29 est le jour arrêté pour l'inauguration du monument funèbre élevé à la mémoire du compositeur de tant de belles œuvres.

On cite parmi les corps et les administrations au nom desquels la parole doit être prise : le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, l'Institut, le Conservatoire, la Societé des auteurs et compositeurs dramatiques, l'association des artistes musiciens, la ville de Caen, l'Opéra, l'Opéra-Comique.

—Vendredi prochain, à onze heures *très précises*, aura lieu en l'église Saint-Martin, rue des Marais, le service de bout de l'an de Frédérick-Lemaître.

— Un opéra-comique nouveau en un acte, le *Docteur Pyramide*, vient d'être donné à Toulouse. Les auteurs sont MM. L. Rrraud et Jal abert, pour les paroles, M. Haring pour la musique. Le sujet est, à peu de chose près, celui du *Barbier de Séville*. Il n'y a pas grande originalité, paraît il, dans la partition, qui est le début du compositeur à la scène; mais elle est agréable, mélodique, suffisamment scénique, et a été exécutée avec plaisir.

UN REMÈDE BON MARCHÉ. — Prendre *deux capsules de goudron de Guyot*, au moment de chaque repas, dans les cas de rhume, toux, bronchite, catarrhe, phthisie, et en général dans tous les cas d'affections des bronches et des poumons.

Chaque flacon du prix de 2 fr. 50 contient 60 capsules, ce qui remet le prix du traitement à dix ou quinze centimes par jour, et dispense d'employer pâtes, sirops, tisanes.

NOMBREUSES IMITATIONS. — Exiger sur l'étiquette la signature *Guyot* imprimée en trois couleurs.

Dépôt, pharmacie Guyot, 61, rue de Seine et dans la plupart des pharmacies.

Monsieur le rédacteur,

J'avais au sein une glande cancéreuse qui, me disaient les médecins, ne pouvait être guérie que par l'opération. Je n'y aurais jamais consenti, parce que j'avais le triste souvenir de plusieurs personnes de ma localité mortes à la suite de ces opérations. Je m'adressai donc à la maison de santé du Dr Cabaret, 19, rue d'Armaillé, à Paris, et j'ai eu le grand bonheur d'être guérie *sans opération*, sans perdre une goutte de sang.

Dans l'intérêt de ceux qui souffrent comme je souffrais de cette horrible maladie, je me fais un devoir de leur indiquer ce moyen de complète guérison.

GUILLARD, sage-femme,
à Domfront (Orne).

La science a tous les jours de nouveaux progrès à enregistrer. On signale aujourd'hui la NEVRALGINE du Dr BROHON, qui guérit toutes les névralgies, migraines et maux de dents.

L'emploi est des plus simples, une légère friction sur la partie affectée fait disparaître en une minute la douleur la plus aiguë.

Dépôt à Paris, 1, *rue de la Bourse*, et dans toutes les pharmacies. Prix 5 fr. ; par la poste 5 fr. 50, contre un mandat ou timbre. Flacon fort, préparé spécialement pour douleurs rhumatismales, prix 10 fr.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 216e livraison (20 janvier 1877). TEXTE : Chloris et Jeanneton, par Mme Colomb. — L'Hibernation chez les insectes, par Ernest Menault. — La découverte de la peinture à l'huile, par Ch. de Raymond. — Heur et Malheur, par Emma d'Ervin. — Le Tunnel sous-marin du Pas-de-Calais, par Albert Lévy.

DESSINS : Sahib, Castelli, etc

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

La *Revue des Sports*, un excellent journal, qui a déjà fait ses preuves, va prendre, à partir de ce jour, une extension considérable sous la direction de notre rédacteur en chef, M. Eugène Paz, dont la compétence pour tout ce qui touche aux questions sportiques et aux exercices du corps est bien connue de nos lecteurs.

La *Revue des Sports* ne se bornera pas, comme les journaux similaires, à rendre compte des courses de chevaux; elle s'attachera à l'étude de tout ce qui intéresse les amateurs de gymnastique, d'escrime, de tir, de canotage, skating, chasse, pêche et jeux de toute espèce (Voir aux annonces).

Notre siècle est riche en découvertes. Le dernier progrès réalisé dans la science d'hygiène est l'antinévralgique russe, l'*Ani sine-Marc*, qui fait disparaître en moins d'une minute les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Cette composition, aussi efficace qu'inoffensive, rend tous les jours des services incalculables à l'humanité. S'adr. au dépôt général : 22, r. Le Peletier, Paris. Prix : 5 fr., et par la poste *franco* 5 fr. 50, contre mandat ou timb.-poste.

Le grand succès de librairie du jour, c'est la publication en livraisons à 10 centimes du **CAPITAINE FRACASSE**, illustré par GUSTAVE DORÉ. (*Voir aux annonces.*)

On trouve partout l'exquise **LIQUEUR D'OR** Fabe 23, Bd Bineau Levallois-Pet (Seine).

GRAND GYMNASE PAZ

34, Rue des Martyrs, 34.

Mouvement raisonné, Massage médical, Hydrothérapie complète, Traitement spécial des Maladies chroniques de l'appareil nerveux et des voies digestives, Difformités du corps, Déviations de la colonne vertébrale.

Salle de sudation (nouveau système) pour le traitement des affections rhumatismales.

Salles d'inhalation et de pulvérisation des Eaux minérales naturelles d'Enghien, Cauterets, la Bourboule, etc., pour les maladies de la gorge et de la poitrine.

COLLECTION
du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédériek Lemaîtrc. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léoui de Leblanc. — Mounct-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Maric Rose. — Diea Petit. — Lassalle. — Pierre Lerton. — Elise Dnguéret. — Delauuay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Carou. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zueehini. — Vietoria Lafontaine. — Lafoutaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle K auss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Miehot. — Julia Hisson. — Aimée Deselée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloeh. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mmc Pesehard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasea. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupnis. — Mlle Ferrueci — Maubant. — Mlle Dcselanzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupnis (Variétés). — Mlle Reiehemberg. — Coqueliu. — Mme Van-Ghell. — Melchissédee — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédérie Febvre — Blanehe Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphiue Daram. — Lassouehe. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Mourose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Beloeca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Pieard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sareey. — Edma Breton. — Laeressonnière. — Mme Franek Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnand. — Offenbach. — Lonise Marquet. — Gustave Worms. — Laurenee Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joneières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félieien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Furseh-Madier. — Ad. Belot. — Mmc Alexis. — Sylva. — Aliee Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris...........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr.*
Départements.	—	16 *fr.;*	—	8 *fr.*
Etranger......	—	20 *fr.;*	—	10 *fr.*

Les cinquante-deux numéros qui eomposent la première année de *Paris-Théâtre* sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

La eollection brochée de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos leeteurs au prix de :

18 francs pour Paris
Et 20 francs, rendu franco, en province.

La eollection brochée de la deuxième et troisième année, eontenant les numéros 53 à 104, et 105 à 156, est également en vente au prix de :

16 francs pour Paris ;
Et 18 francs, rendue franco en province.

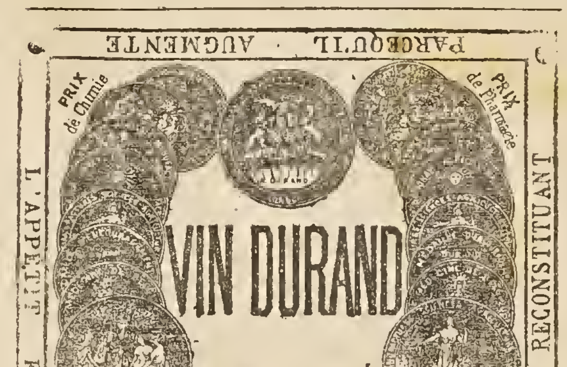
Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, passage Verdeau, 23, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.



AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

LA Revue des Sports

ORGANE DE TOUS LES SPORTS FRANÇAIS ET ETRANGERS

COURSES — GYMNASTIQUE — ESCRIME — TIRS — CANOTAGE — CHASSE — PÊCHE — SKATING — VÉLOCIPÈDE — JEUX

PARAISSANT LE DIMANCHE. — RÉDACTEUR EN CHEF : **Eugène PAZ**

Abonnement pour toute la France, UN AN : 12 fr.; SIX MOIS : 6 fr. 50. — Adresser mandat-poste au Directeur, 34, rue des Martyrs

AUJOURD'HUI

à dix heures

UGURATION DES GRANDS MAGASINS DE

SOLDES

JEANNE D'ARC

r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

DEUX MILLIONS

ANC, TOILE, LINGERIE
ONNETERIE, CHEMISES

et autres marchandises vendues à

MOITIE PERTE

mission de ce grand magasin, véritablement unique n genre et dont la presse parisienne s'est occupé oup, est ce vendre à vil prix au profit de *tous* les nandises irréprochables abandonnées par les comants que la fortune a trahis.

Ap rçu des prix :

res	suisses et grands rideaux. Hauteur 3 m 70. Va eur 10 fr., le store.......	2 90
ichoirs	baptiste d'écosse, dessin alphabétique. Valeur 25 c., le monchoir	» 05
viettes	de panissières, pur fil, pour restaurant. Valeur 13 f. la douzaine	5 90
ichoirs	colet, vignettes couleurs. Valeur 7 f., a douzaine.........	2 40
	de Paris, coton Jumel, maille fine unie, sans couture dans la jambe, la paire..	» 45
emises	pr hommes, plastron et petits plis, toutes es encolures, la chemise	1 75
ussettes	entièrem. finies, véritable coton Jumel. Valeur 1 f. 50, la paire	» 65
emises	pour hommes, mi-toile et cretoune couleurs. Valeur 9 f., la chemise	2 95
	de Paris entièrement finis, coton Jumel. Valeur 25 f., la douzaine..............	11 40
emises	pour dames. Belle percale, garnies de broderie, la chemise..........	1 25
pons	piqué molletonné, très chaud. Valeur 4 f., le jupon..........................	1 45
emises	de nuit pour dames, belle percale garnies de broderie, la chemise..	3 50
rvices	damassé blancs pur fil, 12 serviett. et une nappe 2 m. 50, le service..	17 50
etonne	pour chemises, largeur 80 c. Valeur 75 c., le mètre.............	» 35

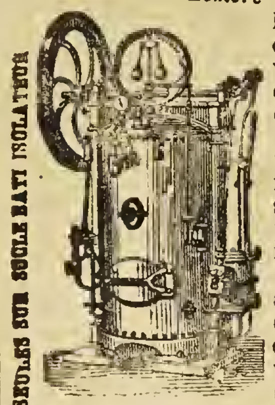
MACHINES A VAPEUR VERTICALES

4 DIPLOMES D'HONNEUR

MÉDAILLE D'OR ET GRANDE MÉDAILLE D'OR 1872

Médaille de Progrès à Vienne 1873

Membre du Jury 1875



Portatives, demi-fixes, fixes et locomobiles de 1 à 20 chevaux. Supérieures par leur construction, elles ont seules obtenu les plus hautes récompenses dans les expositions et concours. Meilleur marché que tous les autres systèmes; prenant peu de place, pas d'installation; arrivant toutes montées, prêtes à fonctionner; brûlant avec économie toute espèce de combustible; conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche (assurée par le régulateur Andrade) et leur stabilité parfaite, à toutes les industries, au commerce et à l'agriculture.

CHAUDIÈRES inexplosibles, nettoyage facile

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS DÉTAILLÉ

J. HERMANN LACHAPELLE

144, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, A PARIS.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. — 4 fr. par AN

Correspondance des abonnés. Renseignements.

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cte CLERY, à Marseille.

Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas.

MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

MALADIES DES FEMMES ET STÉR

Madame LACHAPELLE, Maîtresse Sage — Traitement sans repos ni régime des m desfemmes, inflamations, suite de couches, tions, déplacement des organes, causes fré et souvent ignorées des stérilités, langue pitations, faiblesses, maladies nerveuses, m etc. — Les moyens que Mme LACHA emploie sont le résultat de longues années et d'observations pratiques, dans le trai spécial de ces affections. Consultations jours, de 3 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, des Tuileries.)

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas**, p mangeaisons. Spécialité du Docteu *Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par corre

NOUVEAU TRAITEM

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de* *membre de Sociétés scien*

Guérison radicale des maladies contag écoulements récents ou anciens, ulcères etc

Ce traitement, par suite d'expériences ratives faites tout récemment, est reconnu efficace et le plus prompt. — *Consultati tuites de midi à sept heures et par corresp* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS

LE

CAPITAINE FRACASSE

GRAND ROMAN D'AVENTURES

TEXTE PAR THÉOPHILE GAUTIER

DESSINS PAR GUSTAVE DORÉ

10 centimes *la Livraison*

50 centimes *la Série*

Dans ce beau roman d'amour et d'aventures, les situations et les péripéties les plus diverses se succèdent rapidement. Les tableaux les plus variés, les scènes les plus émouvantes se déroulent dans l'esprit du lecteur et y demeurent ineffaçablement fixées sous la forme que leur a donnée le magistral crayon de Gustave Doré, dans ses innombrables dessins.

L'ouvrage sera complet en 50 livraisons à 10 cent. ou en 10 séries à 50 cent.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECIN

Par la délicieuse Farine de San

REVALESCIERE DU BAR

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRI REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV BILE ET SANG LES PLUS MALADES. 30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dy mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épu anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprèscertai compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurz phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, san échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle e rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les a de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jam dormir, ayant toujours le creux de l' gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* av fements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* opi 9 ans. C'était terrible, et des médecins h avaient déclaré qu'il n'y avait pas mo guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les B Revalescière, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boît blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt pa les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THEATRE

DRAME

COMÉDIE-FRANÇAISE

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché FRANCK.

TRAGÉDIE

MUSIQUE

G. THOLER

YVES & BARRET Sc. G. BOUVY del.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 194

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 1er au 7 Février 1877.

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

	Un an,		Six mois,	
PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCIV

G. THOLER

Mademoiselle Tholer, pensionnaire de la Comédie-Française dès ses premiers débuts sur la scène, et actuellement en représentation au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg, où elle est engagée pour jouer l'emploi de Mlle Croizette, est une comédienne aimable, très-précieuse pour tenir les rôles de jeune première et d'ingénue dans le répertoire classique aussi bien que dans le répertoire moderne.

Elle a fait de bonnes études au Conservatoire, dans la classe de Regnier et a obtenu, le 24 juillet 1868, un second prix de comédie ex-æquo avec Mlles Colas et Thomas, mais nommée la première.

Le concours du Conservatoire, en cette année 1868, présente un intérêt tout particulier si on se reporte à ce que sont devenus, depuis, les élèves qui y furent récompensés. Ainsi le premier prix de comédie a été remporté par Mlle Reichenberg, dans la fameuse scène de *Lady Tartuffe* ; le premier second prix par Mlle Tholer, dans le deuxième acte du *Barbier de Séville* ; le premier accessit par Mlle Croizette dans le rôle de Célimène du *Misanthrope*, et le second accessit par Mlle Marguerite Chapuy, la dernière prima-dona de l'Opéra-Comique. Et encore, M. Mounet y paraissait dans le raisonneur, au quatrième acte des *Femmes savantes*, M. Laroche dans le *Mariage forcé*, scène de Sganarelle et de Pancrace, et M. Joumart dans le premier acte du *Menteur*.

Ces rapprochements sont bizarres, n'est-il pas vrai, puisque six des concurrents sont devenus des artistes distingués de la Comédie-Française, et si la septième a quitté la Comédie pour l'Opéra-Comique et s'est même aujourd'hui retirée du théâtre, elle a laissé la trace de son passage sur une de nos premières scènes.

Après ce premier succès, Mlle Tholer pouvait prétendre au premier prix l'année suivante, mais une circonstance en décida autrement. Elle fut engagée à la Comédie-Française et y débuta par une création : le rôle de Mme de Cressey dans la *Julie* de M. Octave Feuillet. Elle s'y fit applaudir quoique le personnage n'eût pas grande importance, parce qu'elle y montra de la correction et de la tenue, et aussi sans doute en raison de sa jeunesse et de sa piquante beauté.

Depuis lors : 4 mai 1869, Mlle Tholer n'a pas quitté la Comédie-Française. Les créations qu'elle y a faites pendant ces huit dernières années ne sont pas nombreuses et ne doivent pas non plus être comptées parmi ses principaux titres à l'estime du public : Je dois, néanmoins, les rappeler tout d'abord :

4 mai 1869 : Mme de Cressey, dans *Julie*, d'Octave Feuillet.
2 juin 1870 : La Gobé, dans *Maurice de Saxe*.
20 septembre 1871 : Adrienne, dans *Christiane*.
14 février 1876 : Calmeron, dans l'*Etrangère*.
23 mai 1876 : Henriette, dans la *Cigale chez les Fourmis*.

Dans cette dernière comédie, cependant, Mlle Tholer compte un de ses bons rôles. Elle s'y est montrée, non-seulement jolie, espiègle et caressante, mais en mesure d'exercer une action sur les spectateurs par beaucoup de naturel et d'imprévu.

Dans le répertoire moderne, Mlle Tholer a joué sucessivement Yvonne, du *Lion amoureux*, de Ponsard; Giulia, lors de la première représentation de *Dalila*, à la Comédie-Française; Clara, du *Jeune Mari;* Juliette d'*Oscar ou le Mari qui trompe sa femme;* Béroé, d'*Horace et Lydie*; Clélie de l'*Aventurière;* la marquise, d'*Adrienne Lecouvreur;* Julie de *Mercadet*; Alice, de *Par droit de conquête*; Pauline du *Testament de César Girodot;* Valentine de Saintis, du *Demi-Monde*; Laure, de l'*Honneur et l'Argent;* Hippolyte, de la *Ciguë;* Ursule, du *Mari à la campagne*; Lucienne, du *Mari qui pleure;* Adèle, des *Ennemis de la maison;* etc., etc.

Tous ces petits rôles, elle les a remplis avec distinction et de façon à compléter ces excellents ensembles que l'on n'obtient qu'à la Comédie-Française. Talent, plus en *dedans* qu'en *dehors*, si elle n'y a pas *posé sa griffe*, comme on dit au théâtre, au moins les a-t-elle rendus avec sincérité, ce qui témoigne d'une bonne éducation artistique.

C'est dans le répertoire classique que, selon moi, Mlle Tholer a surtout fait preuve jusqu'ici de précieuses qualités dramatiques. Dans la tragédie comme dans la comédie, on a pu remarquer sa diction nette et savante, sa tenue élégante et assurée, sa grande aisance sur la scène qui est due à des études habilement dirigées.

Pour la tragédie, je citerai à son acquit, en suivant l'ordre des représentations :

Panope, de *Phèdre ;*
Josabeth, d'*Athalie,*
Zephyr, dans la reprise de *Psyché* de Corneille en janvier 1871, en compagnie de Mlle Reichenberg (Psyché) et Croizette (l'Amour), ce qui renouvelle la particularité de retrouver ensemble sur le premier théâtre de Paris les trois élèves camarades de 1868.

Salomite, *Athalie ;*
Edouard, des *Enfants d'Édouard ;*
L'Infante, du *Cid*, lors de la reprise en 1872 pour Monnet-Sully.
Aricie, de *Phèdre ;*
Zacharie, d'*Athalie.*

Pour la comédie, le répertoire est des plus variés, et c'est là surtout que la jeune artiste a rendu les services les plus appréciables. Suivant toujours l'ordre de la prise en possession des rôles, je citerai ;

Lucinde, de la *Coupe enchantée* (Lafontaine).
Lucinde, du *Médecin malgré lui* (Molière).
Isabelle, du *Légataire universel* (Regnard).
Grippe-Soleil, *Mariage de Figaro* (Beaumarchais.
Angélique, du *Malade imaginaire* (Molière).
Hiacynthe, des *Fourberies de Scapin* (Molière).
Lucrèce, du *Menteur* (Corneille).
Marotte, des *Précieuses ridicules* (Molière).
Marianne, de *Tartuffe* (Molière) ;
Henriette, des *Femmes savantes* (Molière);
Elise, de l'*Avare* (Molière) ;
Célie, de *Sganarelle* (Moliere) ;
Angélique, de *Crispin rival de son maître* (Lesage) ;

Il suffit de dire que Mlle Tholer a joué tous ses personnages, si différents d'allure, sur une scène comme celle de la Comédie-Française, pour prouver la souplesse et la sûreté de son talent. Dans ce milieu artistique au-dessus de la moyenne ordinaire, le comédien qui tient honorablement sa place a, incontestablement, plus de valeur que celui qui attire la foule sur une scène secondaire.

La preuve nous en est donnée par Mlle Tholer elle-même, qui vient de débuter à Saint-Pétersbourg avec éclat dans le rôle créé à Paris par Mlle Croizette, dans l'*Étrangère*. Quand on considère la quantité de comédiennes remarquables que possède actuellement le Théâtre Français, depuis Mlles Sarah-Bernhardt, Croizette, Emilie Broisat, pour les jeunes premières, jusqu'aux ingénues qui ont nom · Reichenberg et Barretta, il est permis de se montrer difficile ; mais on serait souverainement injuste si on n'appréciait pas comme ils le méritent les talents sérieux et encore charmants tels que ceux de Mlles Lloyd, Tholer et Martin par exemple, que l'on doit être toujours heureux de trouver devant soi et d'applaudir.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de :

JOHANN STRAUSS

(Le célèbre compositeur viennois, chef d'orchestre des bals de l'Opéra.)

qui seront suivis du portrait et de la bibliographie de Madame

MACÉ-MONTROUGE

(Portrait dans le rôle de la Scie, de la Revue en vogue à l'Athénée-Comique.)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

—

Reprise de *Cendrillon.*
Débuts de Mlle Julia Potel et de M. Villard.

—

L'Opéra-Comique, comme la Comédie-Française et l'Odéon, a pour mission de faire revivre de temps à autre les ouvrages les plus renommés des maîtres du temps passé.

La reprise de *Cendrillon* a donc sa raison d'être, et si M. Carvalho n'y trouve pas un succès d'argent, au moins aura-t-il mérité l'approbation des personnes qui s'intéressent au répertoire de son théâtre.

Cendrillon, opéra-comique en trois actes, paroles d'Etienne, musique de Nicolo, date de 1810. Avouons-le, l'œuvre porte bien son âge; non pas que les mélodies manquent de charme et de fraîcheur, mais ces ariettes sont écrites dans une forme démodée et pauvre en raison des progrès réalisés depuis dans l'instrumentation. De plus le poëme est insuffisant pour des spectateurs habitués aux comédies des Scribe et des Saint-Georges.

Nos pères nous ont beaucoup parlé de *Cendrillon* et de Mlle de Saint-Aubin qui en créa le rôle principal. Peut-être cette artiste, dont cependant la carrière ne fut pas exceptionnellement brillante, aida-t-elle puissamment au succès de l'ouvrage. Nous, nous avons certes pris plaisir à entendre certaines romances, le duo des deux sœurs au premier acte, très bien chanté par Mme Franck-Duvernoy et Mlle Chevalier, le trio: *Vous l'épouserez*, et celui d'Alidor et de Cendrillon; mais nous ne saurions classer cet opéra au nombre de ceux qui sont restés dignes de figurer au répertoire, comme *Joconde*, par exemple, du même auteur, ou comme *Joseph* et *Richard-Cœur-de-Lion.*

Un ballet introduit par M. Carvalho, au second acte, et réglé par M. de Lajarte, l'archiviste érudit de l'Opéra, avec un goût parfait, a donné au spectacle un intérêt plus grand.

L'exécution est bonne dans son ensemble. La débutante, Mlle Potel, une enfant de seize ans, a la voix fraîche et chante avec goût. Nicot a montré du style et de la chaleur comme cela est son habitude. Un débutant, M. Villard, doué d'une voix de baryton élevée, chaude et sympathique, phrase avec goût et promet une excellente acquisition pour le théâtre. Mme Franck-Duvernoy vocalise avec facilité, et Mlle Chevalier, comédienne distinguée, a chanté avec une franchise et une crânerie charmantes.

Les décors, les costumes surtout, sont d'une grande richesse. Le ballet est bien réglé et l'orchestre conduit vaillamment par M. Lamoureux.

VARIÉTÉS

—

Première représentation de: *Le Docteur Ox*, opérette en quatre actes et six tableaux de MM. Ph. Gille et Mortier, musique de J. Offenbach.

—

Une expérience du docteur Ox, l'amusante et originale fantaisie scientifique de M. Jules Verne, a fourni à MM. Gille et Mortier le sujet de leur opérette. Qui n'a pas lu cette nouvelle de l'auteur du *Tour du Monde*, dont tous les livres sont aujourd'hui justement populaires?

Cette expérience, on le sait, consiste à saturer l'air respirable d'une quantité plus forte d'oxygène que celle qu'il contient d'ordinaire d'après les lois naturelles, et à donner ainsi à l'homme une excitation fiévreuse qui lui procure une activité extraordinaire.

Or, le docteur Ox, dans l'opérette des Variétés, expérimente son idée sur la ville de Quiquendone, bourgade flamande renommée pour son calme et l'apathie de ses habitants. Et voilà qu'aussitôt ce gaz oxhydrique répandu dans la ville, chaque habitant devient comme un petit volcan, et s'éprend d'une fiévreuse passion pour son semblable. Cela dure jusqu'au moment où l'usine où se fabrique ce gaz vient à éclater. La cité aussitôt reprend son flegme ordinaire.

Une intrigue entre le docteur Ox et une certaine princesse Prascovia traverse les trois actes de cette opérette scientifique de nature à plaire au public de l'endroit qui se contente d'un esprit superficiel et d'une gaieté factice.

Offenbach a écrit sur cet imbroglio une musique facile et relativement mélodieuse, et sur ce vieux mot que nous nous appliquions à retenir au collége: *Thesaurochrysonicochrisidès*, il a notamment placé un duo qui a beaucoup amusé.

Mme Judic, coiffée à la façon de la *Salomé* d'Henri Regnault, a donné physiquement un cachet pittoresque à la princesse Prascovia; comme chanteuse, on sait ce qu'elle sait faire et l'action qu'elle a sur le public.

Le docteur Ox, c'est Dupuis qu'on trouve toujours amusant. Pradeau, Dailly, Daniel Bac, Guyon, sont également drôles. Une jolie fille de l'Eldorado, dont les photographies remplissent depuis quelque temps les vitrines des papetiers, Mlle Baumaine, débutait par le rôle de Suzel. Elle m'a semblé avoir le droit de se croire jolie, mais je crains qu'elle ne se suppose plus de talent qu'elle n'en a réellement; n'oubliez pas, mademoiselle, que le *naturel* est la première qualité du comédien.

La mise en scène est brillante; les costumes sont gracieux et coquets. En somme, ce spectacle est de ceux qu'affectionnent les habitués du boulevard Montmartre.

AMBIGU-COMIQUE.

—

Réouverture. — Le *Juif polonais*, drame en 5 actes, de MM. Erckmann-Chatrian.

—

Un de nos confrères de la presse théâtrale, M. Laforêt, a pris possession de l'Ambigu et veut y faire revivre le *drame*, depuis si longtemps abandonné sur les scènes où il fit jadis de si belles recettes.

Si le nouveau directeur a soin d'éviter le mélodrame et de s'en tenir aux œuvres du genre du *Juif polonais*, il rendra à la fois service aux auteurs sérieux et peut ramener le succès au boulevard Saint-Martin.

Nous n'avons pas à revenir sur le sujet du drame de MM. Erckmann-Chatrian, représenté au Théâtre-Cluny en 1869, sous la direction de M. Larochelle, avec un certain retentissement. Aujourd'hui comme alors, la pièce a paru originale et a puissamment ému.

Paulin Menier chargé du rôle de Mathis, l'assassin du Juif polonais, créé par Talien, a eu de fort beaux moments, principalement dans la fameuse situation où, devant ses juges, il est amené à reproduire la scène du meurtre qu'il a commis; mais dans l'ensemble il n'a point assez d'ampleur, et chez lui le rendu du détail prime la composition générale du rôle.

On a beaucoup applaudi une jeune débutante, d'une physionomie attachante et sympathique, Mlle Saint-Martin, qui joue avec une grâce toute charmante le

rôle d'Annette. MM. Montlouis et Servier ont également provoqué des bravos mérités.

La mise en scène est bien réglée, et le drame ainsi monté forme un spectacle des plus intéressants. Nous espérons et souhaitons voir l'Ambigu renaître enfin et continuer la chaîne interrompue des succès que lui avaient valu *les Beaux Messieurs de Bois doré*, les *Fugitifs*, l'*Aïeule* et autres drames conçus avec l'autorité qu'ont, seuls, les véritables talents.

HOMMAGE

RENDU A LA MÉMOIRE D'AUBER.

—

Auber est mort le 12 mai 1872, en pleine Commune, et les honneurs funéraires auxquels il avait droit n'ont pu lui être rendus. Une souscription s'est ouverte pour élever un monument à ce compositeur si éminemment français, et il a aujourd'hui, au Père-Lachaise, une tombe en rapport avec sa juste notoriété.

C'est lundi, 29 janvier, jour anniversaire de la naissance d'Auber (29 janvier 1782), que de toutes parts on s'est entendu pour rendre un hommage suprême à l'auteur de la *Muette de Portici*, du *Domino noir*, de *Fra-Diavolo*, *Haydée*, *la Sirène*, *la Part du Diable*, *le Philtre*, *le Serment*, *le Dieu et la Bayadère*, *Actéon*, *le Concert à la Cour*, et tant d'autres charmantes partitions populaires dans toute la France.

A trois heures, une touchante cérémonie avait lieu au Père-Lachaise, aux pieds du monument récemment terminé. MM. Ambroise Thomas, A. Maquet, baron Taylor, Halanzier, Carvalho, et M. le maire de Caen, patrie d'Auber, ont prononcé des discours. Tous les professeurs et élèves hommes du Conservatoire, une députation de l'Académie des beaux-arts en costume officiel, M. de Chennevières représentant le ministre, la presse et de nombreux invités étaient présents. La garde républicaine a fait entendre deux fantaisies sur des motifs des opéras d'Auber, M. Bosquin a chanté un *Pie Jesu*, et les élèves du Conservatoire ont exécuté la prière de la *Muette*. Le public qui n'avait pas reçu de carte d'invitation a été maintenu trop à distance du monument, ce qui a jeté un certain froid sur la cérémonie.

Le soir, les trois théâtres lyriques ont voulu rendre aussi un hommage à la mémoire du compositeur. Les représentations ont été brillantes, seulement il nous a paru regrettable que l'on ne se soit pas adressé au seul répertoire d'Auber pour la circonstance.

Ainsi pourquoi avoir donné les *Noces de Jeannette* à l'Opéra-Comique, *Martha* au Théâtre-Lyrique et surtout à l'Opéra : *Don Juan* et *Faust?*

Auber pouvait suffire à lui seul à ce spectacle donné en son honneur.

Toutefois, nous croyons devoir reproduire comme curiosité dramatique l'affiche de l'Opéra. On verra là figurer tout le personnel actuel de notre Académie nationale de musique, à peu d'exceptions près.

—

OUVERTURE DU *SERMENT* D'AUBER

—

Premier tableau du quatrième acte de :

DON JUAN

Op. de Deschamps et H. Blaze; musique de Mozart
Mme Krauss, M. Vergnet.

—

Ouverture et deuxième acte de :

LA MUETTE DE PORTICI

Opéra de Scribe et Delavigne, musique d'Auber

Mazaniello	MM. Villaret
Piétro	Lassalle
Borella	Gaspard
Fenella	Mlle Fonta

LA PRIÈRE

Mmes Carvalho, Krauss, de Reské, Baux, Daram, Arnand, Fouquet, Barbot, Geismar, Calderon, Bastard.

MM. Villaret, Salomon, Sylva, Bosquin, Vergnet Laurent, Grisy, Sapin, Mermand, Montvaillant, Lonati, Lassalle, Caron, Manoury, Gaspard, Augucz, Boudouresque, Menu, Gailhard, Bataille, Berardi, Fréret.

—

Cinquième acte de :

FAUST

Op. de MM. J. Barbier et M. Carré musique de M. Gounod.
Mme Miolan-Calvahro
MM. Bosquin, Gailhard

—

Ballet du deuxième acte de :

DON JUAN

Suivi du *Galop de Gustave III*, d'Auber.

Mlles Beaugrand, Fonta, A. Mérante, Righetti, Parent, Marquet, Fatou, Sanlaville, Pallier, Piron, Montaubry, Robert, Mérante, Mollnar, Gillert Lapy, Stoitokfft Bussy, Lamy, A. Parent, Ridel, Mercédès, Buisseret, Wal, Bernay, Monchanin, Larieux, Jousset, Roumier, Aline.

MM. Mérante, Pluquc, Rémond, Cornet, Marquet, Ejas, A. Mérante, Vasquez, Friant, Poncot Jules.

Inutile de dire que la représentation a été magnifique et fera époque dans les annales du théâtre.

OU CONDUIT L'AMOUR

(*Suite et fin.*)

§ 4. — CAVALIERS SEULS.

Raoul ressentit autant de joie que milord à se trouver seul. Pour l'un comme pour l'autre, c'était la liberté, c'était l'air respirable à pleins poumons, c'était la vie un instant suspendue qui reprenait son cours.

Quelques semaines plus tard, ils se rencontrèrent sur le boulevard des Italiens, inquiets, affairés :

— Avez-vous revu Marietta ?

— Avez-vous revu milady ?

Pour toute réponse, nos pauvres délaissés se serrèrent silencieusement la main. Puis ils causèrent de leur amour, sans passion, sans haine, en cœurs brisés qui n'ont plus la force d'avoir du fiel ou de conserver une rancune; pourquoi du fiel? pourquoi de la rancune d'ailleurs? Le dommage n'était-il pas mutuel ? l'insulte réciproque? Et le bien volé avait-il profité à l'un plus qu'à l'autre? Tout s'équilibrait en somme, et la similitude de leurs malheurs les réunissait forcément dans une commune amitié.

Ils se promenèrent.

— Où allez-vous cet été? demanda milord.

— Je ne sais, répondit Raoul; mais il est un lieu sur terre où j'ai bien juré de ne plus mettre les pieds

— Vichy, n'est-ce pas?

— Oui.

— Moi de même.

— Ce nom seul, prononcé devant moi, me donne la fièvre, me rend fou. Vichy! Jamais! jamais!

— Jamais! jamais!

Ils se quittèrent.

Un mois après cette rencontre, Raoul débarquait à Vichy, et le premier visage qu'il rencontra en descendant de voiture fut le visage de milord.

— Tiens! vous voilà, vous! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui.

— Si je m'attendais à vous trouver ici, par exemple !

— Et moi donc ?

— Que voulez-vous! fit Raoul avec un léger haussement d'épaules et un sourire à demi-honteux ; mais, ajouta-t-il en relevant fièrement la tête, il est un hôtel à Vichy où j'ai bien juré de ne pas descendre : c'est l'hôtel du Rhône!

— Oh! je vous comprends, répliqua milord; soyez certain que, de mon côté... L'hôtel du Rhône! grand Dieu ! jamais ! jamais !

— Jamais ! jamais!

Un quart d'heure après, Raoul se présentait à l'hôtel du Rhône.

— Vous arrivez à temps, ma foi ! lui dit le patron; je n'ai plus qu'une chambre à vous offrir, le n° 12; je viens de donner le n° 11 à un gros Anglais.

— Milord Barckson peut-être ?

— Précisément. Vous le connaissez donc? Au fait, suis-je bête! je me souviens à présent : c'est le milord à milady.

— Allons, pensa Raoul qui n'écoutait plus le maître d'hôtel, blessure d'amour n'est pas un mal, puisqu'on s'acharne à tout ce qui peut en raviver les plaies!

Ils dînèrent ensemble, milord et Raoul; ensemble ils parcoururent les même sentiers qu'ils suivaient autrefois, s'arrêtant aux mêmes lieux, s'attachant aux mêmes remarques, poursuivant les mêmes impressions, les mêmes pensées, s'efforçant de reproduire autant que possible les mêmes conversations.

C'était une affection mutuelle et fort vive, je vous jure, et plus commune qu'on ne pense, devrais-je ajouter.

On voit tous les jours deux amants d'une même femme s'éprendre l'un pour l'autre d'amitié très sincère, sachant fort bien leur rivalité, attirés l'un vers l'autre, invinciblement, sans autre affinité que leur situation même.

J'ai connu un mari qui ne pouvait détacher ses yeux de l'amant de sa femme, sans colère, sans jalousie haineuse, l'enviant, l'admirant presque !

Sur les huit heures du même soir, en l'absence des deux amis, une dame se présenta à l'hôtel du Rhône.

— Me reconnaissez-vous? dit-elle au patron.

— Mademoiselle Marietta! s'écria celui-ci. Je crois bien !

— Raoul est ici, n'est-ce pas ? Eh bien! accor-

dez-moi une grâce. Je vais au bal ce soir, j'arrive, je voudrais préparer ma toilette dans sa chambre. C'est une fantaisie, un caprice, une folie, je le sais! mais ne me refusez pas, je vous paierai. Je sais qu'il est absent, à la promenade avec milord; ils ne rentreront pas de sitôt, j'ai le temps de m'habiller, vous me rendrez bien heureuse!

Sans objection, la clef lui fut remise.

La pauvre fille faillit s'évanouir en entrant dans cette chambre qui faisait revivre à ses yeux tout un passé de bonheur; elle touchait à tout, portait tout convulsivement à ses lèvres... Elle resta plus d'une heure dans des extases enfantines, pleurant, riant à chaque souvenir... Elle retrouva deux brides vertes de chapeau qui lui avaient appartenu; elles étaient soigneusement enroulées et renfermées dans une boîte.

Il se faisait tard. Elle s'habilla.

— L'an passé, dit-elle, à pareille heure, nous étions là tous les deux; c'était le dernier jour!

Puis, quand elle fut prête :

— Je veux qu'il sache que je suis venue.

Elle se mit devant la table pour écrire à Raoul. Mais qu'allait-elle dire à Raoul ?

Elle approcha le papier et prit la plume.

Après une ligne, la plume ne trouva rien à tracer.

Accoudée sur la table, la tête dans ses deux mains, elle s'efforçait d'étreindre sa pensée et de donner une expression aux sentiments confus qui agitaient son âme. Vainement! sa pensée glissant subtile et distraite, s'envolait obstinément du côté des souvenirs.

Marietta se prit à songer au passé, à Raoul, à ses joies, et dans les sentiers où se complaisait amoureusement son esprit, elle s'égara si bien, si bien, qu'elle n'entendit pas s'ouvrir la porte de la chambre.

Raoul, prévenu par le maître d'hôtel, faisait, il est vrai, le moins de bruit possible, marchant sur la pointe des pieds, lentement, lentement, et de la main s'appuyant au mur.

Quant à retenir son souffle, il n'avait nulle peine, le bonheur l'étouffait.

Il vint s'asseoir devant Marietta, attira doucement à lui une feuille, écrivit trois mots, plia, mit l'adresse et sonna.

Au bruit aigu de la sonnette violemment agitée, Marietta releva vivement la tête comme éveillée en sursaut, et poussa un cri.

Ce fut une étreinte à rendre jaloux les dieux immortels.

Quand le groom se présenta, Marietta, suspendue aux lèvres de Raoul, aspirait dans un baiser l'air vital qui lui manquait depuis un an.

Le groom ne broncha pas.

— Que veux-tu ?... que fais-tu là ? demanda Raoul au bout de dix minutes, oubliant déjà qu'il avait appelé.

— Rien, monsieur, rien. Je venais vous apporter deux lettres arrivées il y a un an à pareille époque, l'une à l'adresse de madame, l'autre à l'adresse de monsieur. Les voici.

Raoul saisit vivement les deux lettres, et les déchirant en mille morceaux :

— C'est celle-là qu'il faut lire, dit-il en montrant du doigt le billet resté sur la table.

Elle l'ouvrit et lui dit ces trois mots : Marietta, je t'aime !

— Tiens! fit-elle, vous n'avez pas trouvé autre chose ? C'est comme moi. Voyez.

Elle tendit à son amant la lettre inachevée.

Il y avait quatre mots écrits d'une main tremblante : « Raoul, je vous aime ! »

§ 5. — GALOP FINAL.

Malgré la fatigue et l'heure avancée de la nuit, ils voulurent aller au bal.

A la porte, ils rencontrèrent milord Barckson tenant milady sous son bras radieux, fou de joie.

— Arriverons nous à temps pour le galop final ?

A leur entrée au grand salon, l'orchestre préludait; dans un coin, le même intrépide statisticien, à son poste fidèle, achevait de compter.. Soixante-quatorze couples se mettaient en branle dans une ronde qui ne tarda pas à devenir échevelée...

Quand mourut le dernier accord, quand, sous le dernier coup d'archet, la dernière note exhala son dernier soupir le statisticien refit son compte:

— Soixante-quatorze !... soixante-quatorze ! soixante-seize !... s'écria-t-il stupéfait... Deux de plus !... L'an passé, je me souviens, ce fut précisément le contraire qui arriva.

Ainsi, pensait-il en rentrant chez lui, rien ne se perd ! tout se compense ! tout s'équilibre ! tout se *pondère* dans la nature !

GABRIEL GUILLEMOT.

SOUVENIR D'ENFANCE

Je me rappelle encor le temps,
Madame, où nous jouions ensemble.
Je n'avais pas plus de sept ans;
Vous en aviez cinq, il me semble.

Je me rappelle la maison
Le jardin, la cour et la grille,
J'étais déjà bien polisson,
Vous étiez déjà bien gentille.

J'avais, tout comme un général,
Des soldats, un casque, une épée;
Vous n'alliez pas encore au bal
Mais vous aviez une poupée.

Je disais : je suis ton mari !
Et vous disiez : je suis ta femme!
Et vous ne poussiez pas un cri,
Quand je vous embrassais, madame.

Dieu bénissait notre union ;
Votre poupée était ma fille,
Et ce n'était que de bonbons
Que vivait toute la famille.

Chaque jour, en nous retrouvant,
Quelle allégresse était la nôtre !
Oh ! qu'alors nous sommes souvent
Tombés dans les bras l'un de l'autre !

Mais le bonheur est un jouet
Qui bien vite s'use ou se casse ;
Sabre et casque, tambour et fouet,
Poupée ou poupon, oui, tout passe.

Vous avez perdu vos joujoux,
Et j'ai brisé ma grande épée ;
Mais je voudrais bien avec vous
Jouer encore à la poupée.

D. CORBIER.

CHANTEURS ET CANTATRICES

Chaque fois que le public apprend à quelles conditions avantageuses un artiste lyrique est engagé, il ne manque pas de s'écrier :

— Mais c'est insensé, payer un ténor cent mille francs ! donner trois cent mille francs à une prima dona, c'est scandaleux ! Nos pères étaient plus raisonnables.

— En êtes-vous bien sûr ? Je n'ai pas la prétention de remonter jusqu'au déluge pour prouver que nos ancêtres, avec toute leur sagesse, étaient tout aussi fous que nous quand il s'agissait de leurs plaisirs. Je n'interrogerai que l'histoire romaine, et je n'y prendrai qu'un fait :

La belle Dyonisia, la première femme qui ait paru sur le théâtre latin, avait été engagée à raison de deux cent mille sesterces pour une saison, soit cinquante mille francs.

Phœbé Vocontia, qui se produisit l'année suivante, traita pour soixante-dix mille sesterces.

Dyonisia et Phœbé étaient les Schneider et les Silly du temps.

Comparez la valeur des métaux précieux du temps d'Ovide à celle qu'ils ont aujourd'hui, et concluez.

.·.

Mon intention est de ne m'occuper que des artistes hors page ou ayant acquis une notoriété quelconque pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler de 1570 à 1875. Toutefois, je ne renonce pas à citer, quand l'occasion se présentera, quelques anecdotes antérieures à la première date, afin d'aider les historiens futurs dans leurs recherches.

Ainsi je crois intéressant de combler une lacune qui existe dans toutes les biographies de Léonard de Vinci.

Léonard de Vinci était non-seulement un grand peintre et un littérateur distingué, c'était aussi un musicien très-habile. On lui doit l'invention d'une lyre particulière.

Voilà ce que tout le monde sait. Ce qu'on ignore, c'est qu'il était violoniste et chanteur remarquable. A ce double titre, il recevait du duc de Milan la somme, considérable pour l'époque (1480), de cinq cents ducats par an. Si bien que l'illustre peintre gagnait à chanter tout autant qu'à peindre.

.·.

Lorsque Catherine de Médicis nous amena d'Italie tout un escadron de jolies femmes, séduisantes à damner un saint, la musique dramatique, en France, était encore à l'état embryonnaire. Tout au plus possédait-on des ballets avec récits chantés, et le premier artiste qui introduisit une certaine régularité dans ce genre de spectacles fut Baltasarini, dont le maréchal de Brissac fit don à la reine, avec sa bande de violons (1577).

Catherine éleva le musicien à la dignité de valet de chambre et fit de lui l'ordonnateur de ses fêtes, ballets, concerts, etc. Notre homme prit le nom de Beaujoyeux, et, en 1581, composa le fameux *Ballet comique de la royne*, pour les noces du duc de Joyeuse. Le livret était de Théodore Agrippa d'Aubigné. Salmon, Beaulieu, maîtres de chapelle de Henri III, écrivirent la musique avec Baltasarini et Lachesnaye, aumônier du roi.

Or, il fut dépensé pour monter cette pièce douze cent quarante mille écus, soit en argent au taux actuel plus de quatre millions de francs! La part de la musique ne fut, il est vrai, que du huitième ou du dixième du total; mais ce dixième représente encore plus de quatre cent mille francs! Trouvez-moi, de nos jours, un souverain qui dépense quatre cent mille francs de musique pour les noces d'un des princes de sa maison !

Il y avait dans cette pièce un rôle de Jupiter. Savez-vous qui le remplit ?

Ce fut Savornise, chanoine de la Sainte-Chapelle. Il y gagna un bénéfice.

Pourquoi ne dirais-je pas, par exemple, qu'à la première représentation des *Gelosi*, à l'hôtel de Bourgogne, à Paris, le 29 mai 1577, le public paya quatre sous par personne ?

.·.

En 1588, la fameuse Isabelle Andreini, actrice, chanteuse, poëte, que le roi vert-galant avait ramenée de Pavie, recevait de son royal impressario cent pistoles, sans compter les cadeaux. Il est vrai qu'elle était membre des académies de Padoue et de Florence. C'était la Malibran de l'époque.

.·.

Nous nous extasions ou nous rions de pitié au récit des ovations qui sont faites à l'étranger, et particulièrement en Amérique.

Or, voici comment fut traité le chevalier-ténor Baltasar Ferri, né à Pérouse, et qui, en 1645, était au pinacle musical :

Les Florentins, qui l'avaient appelé, allèrent le recevoir à trois lieues de la ville, lui firent un cortége royal et lui offrirent des présents comme à un prince. En 1645, la reine Christine de Suède lui dépêcha un navire de l'Etat pour le ramener à Stockholm. Il fut *traité* en souverain. A Vienne, il fut solennellement couronné roi des musiciens devant l'empereur Léopold. Un soir, à la suite d'un immense succès, une dame masquée, et qu'à sa tenue on supposa être du plus haut rang, lui offrit une émeraude digne d'une reine et le baisa publiquement sur la bouche ? A Pérouse, on lui grava une médaille. L'artiste est représenté couronné de lauriers. Au revers, un cygne mourant sur les bords du Méandre, avec une lyre qui descend du ciel ! Des armes parlantes, ou plutôt chantantes.

.·.

Vers ce même temps florissait en Italie Giulia Lulle, que la cour de Florence payait richement mille ducats. Sa sœur Vittoria était également au service du doge et recevait un fort beau traitement de huit cents ducats.

Les Costa, Sophonisbe, Moretti, Campani, Adriana Baroni, cantatrices qui enchantaient les Italiens de 1600 à 1650, avaient palais et pages !

Quant aux sopranistes *artificiels*, on les payait au poids de l'or, pour ainsi parler. Les femmes se les arrachaient... et les papes aussi.

.·.

On croit assez généralement que l'art de vendre ses nippes pour s'en faire de belles et bonnes rentes a été inventé par nos modernes princesses de théâtre.

C'est une erreur profonde ; ces dames ne font que de la contrefaçon, comme nos reporters, du este, quand ils enregistrent ces ventes après décès d'amour.

En décembre 1655, le deuxième jeudi du mois, Mlle Labarre, après deux ans de séjour en Suède, où l'avait appelée la reine Christine, dont elle fut la favorite intime, revint à Paris avec une telle quantité de bijoux de toutes provenances, qu'elle résolut d'en tirer de beaux écus comptants.

Elle ouvrit, avec autorisation du roi, une loterie qui lui rapporta deux cent vingt-cinq mille livres.

Ecoutez Loret, le chroniqueur du temps :

> Cette fille qui de sa voix
> Charme les reines et les rois,
> La Barre, sage, aimable et belle,
> Ayant mainte riche vaisselle
> D'un excellent vermeil doré
> Artistement élaboré ;
> Maint bassin, flambeau, vase, aiguière,
> Tournés d'une rare manière,
> Des bracelets et des colliers
> Galants, jolis et singuliers,
> Bref mainte et mainte pierrerie
> En a fait une loterie.

Et Loret vous le dit, mesdames, Labarre était sage, ne l'oubliez pas, soprani et contralti, et tâchez de profiter. Reste à savoir si la sagesse se paierait aujourd'hui au taux de 1655.

.·.

Cependant les années s'écoulaient ; l'opéra nous arrivait lentement d'Italie, s'arrêtant à Carpentras avant de s'installer à Paris ; Mazarin succédait à Richelieu. Je veux dire que la *festa teatrale della finta pazza* succédait à *Mirame*.

Ce fut, comme on sait, au palais du Petit-Bourbon, le 24 décembre 1645, que l'œuvre de Giulio Strozzi fut représentée.

On a conservé quelques passages du programme. En voici un qui prouve que la réclame ne date pas d'hier :

« Flore sera représentée par la gentille et jolie Louise-Gabrielle Locatelli, dite Lucile, qui, avec sa vivacité ordinaire, fera connaître qu'elle est une vraie lumière de l'harmonie. »

Cette Locatelli et ses camarades, Marguerite Bertolazzi et Giulia Gabrielli, ne touchèrent que quatre cents livres à elles toutes.

Mazarin n'était pas généreux, mais les seigneurs se disputaient les belles virtuoses et s'empressèrent de compenser la ladrerie ministérielle.

.·.

Je ne sais rien de bien précis sur le prix que reçurent les cantatrices engagées pour l'exécution d'*Orfee Euridice*, de F. Rossi, représenté en 1647 dans la salle du Palais-Royal, bâtie, comme on sait, par le cardinal de Richelieu pour sa chère *Mirame*, et qui lui coûta 900,000 livres. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elles touchèrent chacune une gratification de cinquante livres.

Rappelons en passant que la mise en scène revint à cent cinquante mille livres, ce qui ferait aujourd'hui plus d'un million.

En avril 1659, l'abbé Périn et l'organiste Cambert font représenter à Issy, chez M. de la Haye, la *Pastorale en musique*. On sait que le premier était introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston, frère du roi, et le second surintendant de la musique de la reine-mère.

Les principaux rôles étaient tenus comme il suit :

Alcidor, berger, basse, M. le comte de Fresque ;

Thyrsis, berger, taille, M. le chevalier de Fresque ;

Sylvie, bergère, dessus, Mlle de Sarcamanan cadette ;

Diane, bergère, dessus, Mlle de Sarcamanan aînée.

Les deux sœurs furent payées trois cent cinquante livres par les deux de Fresque, les *illustres frères*, comme Périn les appelle dans sa lettre à l'archevêque de Turin. Selon l'usage, les artistes furent hébergés, reçurent les habits nécessaires à leurs rôles et furent amenées et conduites en carrosse.

Mlle de Sarcamanan cadette avait reçu soixante-quinze livres pour avoir chanté pendant la semaine sainte, en 1656, dans l'église des Feuillants.

Loret lui consacre les vers suivants :

> Et l'aimable Sarcamanan,
>
> Qui pourrait chanter tout un an
> Sans ennuyer nulles oreilles,
> Fit ce jour avouer à tous
> Que son chant parfaitement doux,
> Approchant de celui d'un ange,
> Mérite honneur, gloire et louange.

.·.

Le premier ténor qui accapara la renommée et la fortune d'une façon merveilleuse, après Ferri le Pérousien, fut le chevalier Atto, dont je signale à M. Larousse la biographie absente dans son grand et merveilleux dictionnaire. Atto fut le Capoul du dix-septième siècle. Les dames de la cour en raffolaient, Mazarin lui avait donné un appartement dans son palais ; la duchesse de Mazarin l'honorait de ses bontés, il recevait des sommes énormes. Le ministre d'Anne d'Autriche fit de lui un diplomate : il fut ambassadeur auprès de l'Electrice de Bavière et la convainquit. Ce qui ne l'empêcha pas de chanter le rôle d'Artamène dans *Serse*, de Cavalli, qui fut joué le 22 novembre 1660.

.·.

Les chanteuses de concerts avaient aussi du succès, mais moins que les actrices. Ainsi Tallemant des Réaux, en parlant de Mlle Sandrier qui donna plusieurs matinées en revenant de Turin, nous dit qu'elle fit bien du bruit, mais que cela ne dura guère; «plusieurs trouvent même qu'elle chante mal, car c'est tout à fait à la manière d'Italie». La plus belle recette fut de trois cents et quelques livres (1660).

De Lyden.

CHRONIQUE THÉATRALE

ÉTRANGER

BRUXELLES.

(Correspondance particulière du *Paris-Théâtre*)

Aida. – Nous avions raison de prédire un immense succès à *Aida* lorsque nous sortions de la répétition générale de cet ouvrage au théâtre de la Monnaie. Dans notre dernière correspondance nous ne pouvions que nous en rapporter à nos impressions personnelles, mais aujourd'hui que l'œuvre de Verdi a passé le feu de la rampe, nous dirons que le public et la presse en général ont été unanimes à exprimer leur admiration et leur enthousiasme. — C'est un véritable événement artistique, qui fera, au dire de tout le monde, époque dans les annales de notre première scène lyrique. De l'avis de ceux qui ont vu la pièce à Paris et à Bruxelles, il paraîtrait même que c'est notre capitale qui aurait le mérite d'avoir rendu le plus fidèlement et le plus splendidement cet important ouvrage, qui n'a pas coûté moins de cent dix mille francs à être monté.

Le peu de place dont nous disposons dans les colonnes du *Paris-Théâtre* ne nous permet pas de nous étendre longuement sur les détails de l'interprétation, excellente dans son ensemble. Nous nous bornerons donc à inscrire au bulletin de victoire les noms des héros de la soirée : Mmes Fursch-Madier (Aïda), Bernadi (Amnéris), et MM. Tournié (Rhadamès) et Dauphin (le roi), qui ont tous vaillamment soutenu leur partie et se sont fait acclamer à maintes reprises. En somme, succès complet pour

tout le monde, y compris les chœurs et l'orchestre, si nerveusement dirigé par M. Dupont. La grande marche triomphale du second acte, avec ses 400 *exécutants*, est d'un effet féerique qui a produit sur les spectateurs une impression très-vive.

Les représentations de Mme Galli-Marié, au théâtre de la Monnaie, continuent à exciter la curio ité du public, grand partisan des rapprochements et les comparaisons. *Carmen* et *Piccolino*, joués à Bruxelles par Mlle Dérivis, nous montrent aujourd'hui, avec Mme Galli-Marié, la véritable physionomie de ces deux personnages. On a fort applaudi la charmante cantatrice et c'était justice. Elle s'acquitte on ne peut mieux de ses dernière créations où elle fait apprécier l'originalité de son talent si personnel.

— MM. Stroumm et Calabrisi viennent de rééngager pour la saison prochaine Mmes Bernardi, Blum, Renaud et MM. Tournié et Pellin. On parle de l'engagement de Mlle Isaac pour tenir l'emploi de chanteuse légère d'opéra-comique.

—*Dora*, la pièce nouvelle de M. Sardou, sera représenté au théâtre des Galeries.

Voici la distribution de l'*Ami Fritz*, dont la première représentation aura lieu cette semaine aux Galeries : MM. Garnier, *Fritz Kebus* ; Gourdin, *Hanézo* ; Harville, *David Sichel* ; Chamonin, *Frédéric* ; Pontus, *Christel* ; Mme Hadamard, *Suzel*.

— M. Coquelin vient de faire ses adieux au public bruxellois dans une série de représentations qui ont obtenu le plus grand succès. Coquelin a joué : le *Mariage de Figaro*, les *Plaideurs* et *Faute de s'entendre*.

— Les artistes du Palais-Royal occupent la scène du théâtre du Parc, où ils passent en revue les éclats de rire de leur répertoire. Brasseur, Lassouche, Raymond et Mme Dalbert nous feront leurs adieux dans *Poste restante*.

P. DE P.

MARSEILLE.

Grand Théâtre. — Mlle Singelée a effectué un bon premier début dans les *Diamants de la Couronne* où sa méthode et son talent de comédienne ont été très-appréciés.

Aida passera définitivement la semaine prochaine,

Marseille sera la première ville de France où cet opéra sera joué en français.

Gymnase. — Hier, *première* de l'*Espion du Roi*. A l'exception de Mlle Neissier, un peu insuffisante bonne interprétation.

Théâtre des Bouffes. — Les *Prés Saint-Gervais* ont trouvé en M. Nigri et Mme Belliard d'excellents interprètes. Sans avoir le succès des précédentes productions du même auteur, sa musique est très-goûtée.

Mlle Roland, une débutante, laisse à désirer,

Théâtre Valette. — Malgré un temps affreux affluence de spectateurs pour applaudir Mlle Agar qui, dans les *Femmes savantes* et *Horace*, a obtenu un grand succès.

A. G.

PETITES NOUVELLES

— Nous aurons à rendre compte jeudi prochain de deux premières représentations qui doivent se donner au moment où nous mettons sous presse : à l'Odéon, l'*Hetman*, le nouveau drame de M. Deroulède, et la *Marjolaine*, à la Renaissance.

— La recette du bal de l'Opéra de samedi s'est élevée à 76,000 francs.

— On annonce pour cette semaine la reprise de *Chatterton*, d'Alfred de Vigny, à la Comédie-Française, et l'*Hetman*, de M. Paul Deroulède, à l'Odéon.

— Le bal annuel des artistes dramatiques aura lieu le 3 mars et, comme les années précédentes, à l'Opéra-Comique.

— On parle de la rentrée probable de Mme Marie Rose à l'Opéra-Comique. La toujours jolie cantatrice a fait de grands progrès pendant son séjour en Angleterre. Sa voix, autrefois un peu frêle, s'est considérablement développée, Si elle revient à l'Opéra-Comique, sa rentrée aura lieu dans *Mignon*.

— Mme Adelina Patti vient de signer avec M. Léon Escudier un engagement qui commencera au mois d'octobre 1877, pour finir au mois de mars 1878.

— On a commencé, au Théâtre-Lyrique, les répétitions d'orchestre du *Timbre d'argent*. L'opéra de M. Saint Saëns passera probablement le 11 février.

— Il y a quelques semaines, la *Courte échelle* allait entrer en répétition au Théâtre-Lyrique, quand M. Edmond Membrée fut atteint d'une pneumonie assez grave pour inquiéter ses amis.

M. Membrée est complétement rétabli et la *Courte échelle*, opéra-comique dont le livret est de notre confrere Ch. de la Rounat, va être mise à l'étude.

— La Société de secours-mutuels des Pâtissiers-Glaciers donnera son quatrième bal annuel à la salle Valentino, le 5 février 1877, au bénéfice de la caisse de la Société.

— *Bébé*, tel est le titre d'une comédie en trois actes que MM. E de Najac et Hennequin ont lue aux artistes du Gymnase et dont les rôles sont distribués à Landrol, Achard, Saint-Germain, Francès, Corbin, Mmes Bode, Worms, H. Monnier et Dinelli.

— On annonce la réception, au Palais-Royal, d'une pièce en trois actes, de M. Charles Monselet, qui serait intitulée : les *Alouettes toutes rôties*, et qui serait donnée dans le courant d'avril.

— M. Victorien Sardou va lire aux artistes de la Porte-Saint-Martin les trois derniers actes des *Exilés*, dont les deux premiers sont en répétition. Cette pièce succédera immédiatement à la *Reine Margot*, mais il serait impossible de fixer dès à présent l'époque de son apparition, attendu le succès très-soutenu du drame d'Alexandre Dumas et de M. Auguste Maquet.

— La visite que vient de faire le ministre des travaux publics à l'Opéra, accompagné de M. Ch. Garnier et de M. Halanzier aura vraisemblablement pour conséquence la reprise des travaux qui restent à terminer dans cet édifice.

Ces travaux sont de deux sortes : c'est d'abord l'achèvement de quelques travaux de décoration intérieure, l'aménagement de certaines pièces des dépendances, la décoration du foyer-glaciee, la construction de l'ascenseur qui, partant du rez-de-chaussée du pavillon de droite, non loin de la galerie couverte par où arrivent les voitures, doit monter les personnes âgées ou infirmes jusqu'au dernier étage des places.

Vient ensuite la mise en état du pavillon de gauche, partie de l'Opéra tout à fait inconnue du public jusqu'à ce jour, et où l'on ne voit que la pierre brute Les travaux artistiques de ce pavillon, qui était destiné au souverain, devaient avoir une grande importance.

Il existe également, comme dépendance de la loge du chef de l'Etat, plusieurs pièces qui devaient avoir différentes destinations.

Un escalier monumental conduit, du porche où devaient arriver les voitures, par la double rampe d'accès qui existe du côté de la rue Scribe, au deuxième étage, c'est-à-dire au niveau de la loge destinée au chef de l'Etat.

Enfin, au rez-de-chaussée de ce pavillon, il existe un certain nombre de pièces où l'on dvait installer des écuries et des remises ; des postes pour l'infanterie et la cavalerie, etc.

—La soirée du *Tintamarre* donnée samedi chez notre confrère Léon Bienvenu, a été des plus brillantes.

Le programme réunissait les noms de nos premiers artistes. Nous avons entendu la Frezzolini, MM. Salomon, Lassalle, Boudouresque, Manoury, de l'Opéra; Stéphane, de l'Opéra Comique; Engel, de l'Opéra-National-Lyrique, Coquelin cadet, de la Comédie-Française; Fusier, du Palais-Royal; Guillot, de la Renaissance, etc.

Et quels accompagnateurs! les auteurs eux-mêmes : MM. Bourgeois, Hector Salomon et Maton, etc.

Les nombreux invités appartenaient au monde politique, à la presse et aux arts. Nous y avons remarqué : MM. Madier de Montjau, Lockroy, Ernest d'Hervilly, Paul Parfait, etc... et vingt autres personnalités connues. Les honneurs ont été faits, comme d'habitude, par Mme Léon Bienvenu, avec une affabilité charmante. On s'est séparé à regret et fort tard.

La concurrence ne s'exerce que sur les bons produits. Les *Capsules de Goudron de Guyot*, si efficaces dans les cas de rhumes, catarrhes, bronchites, phthisies, ont été le but de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs. Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, et dans la plupart des pharmacies.

La publicité devient inutile avec un succès comme celui obtenu par le merveilleux Anti-Névralgique russe : l'*Anisine-Marc;* mais le public a besoin d'être mis en garde contre les imitations et falsifications de ce célèbre produit. Chaque boîte d'*Anisine-Marc* est revêtue de la signature en russe de l'Inventeur, qu'il faut exiger. Dépôt central : 22, rue Le Peletier. Prix : 5 fr., et franco par la poste, 5 fr. 50, contre mandat.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

On trouve partout l'exquise **LIQUEUR D'OR** Fabe 28, Bd Bineau Levallois-Pet (Seine).

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 216e livraison (20 janvier 1877). TEXTE : Chloris et Jeanneton, par Mme Colomb. — L'Hibernation chez les insectes, par Ernest Menault. — La découverte de la peinture à l'huile, par Ch. de Raymond. — Heur et Malheur, par Emma d'Ervin. — Le Tunnel sous-marin du Pas-de-Calais, par Albert Lévy.

DESSINS : Sahib, Castelli, etc

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

Vient de paraître chez l'éditeur Decaux, 7, rue du Croissant, l'*Almanach de l'Eclipse*, illustré par Frédéric Régamey. Chaque mois s'encadre dans une grande composition symbolique, traitée d'une façon toujours amusante et quelquefois magistrale.

— Prix : *Cinquante centimes.*

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

LA Revue des Sports

ORGANE DE TOUS LES SPORTS FRANÇAIS ET ETRANGERS

COURSES — GYMNASTIQUE — ESCRIME — TIRS — CANOTAGE — CHASSE — PÊCHE — SKATING — VÉLOCIPÈDE — JEU

PARAISSANT LE DIMANCHE. — RÉDACTEUR EN CHEF : **Eugène PAZ**

Abonnement pour toute la France, UN AN : 12 fr. ; SIX MOIS : 6 fr. 50. — Adresser mandat-poste au Directeur, 34, rue des Martyrs

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie quai des Augustins, 35.

Amour et Devoir, par Mme Mathilde de Saint-Vidal. Un vol. in-12.......... 3 fr.
Le Bonheur au Foyer, lettres d'une mère à sa fille, par Mme Julie Fertiault. Un vol. in-12. 3 fr.
L'Education du Cœur, causeries et études morales, par la même. 2e édit. Un vol. in-12. 3 fr.
Le Talisman de Marguerite, par Alfred Séguin. Un vol. in-12.......... 3 fr.

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

CANDÈS, Paris, Bd St-Denis, 26

INAUGURATION DES GRANDS MAGASINS DE

SOLDES

A JEANNE-D'ARC

43, r. Chaussée-d'Antin, angle de la r. de la Victoire

DEUX MILLIONS

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

et autres marchandises vendues à

MOITIÉ PERTE

La mission de ce grand magasin, véritablement unique en son genre, et dont la presse parisienne s'est occupée beaucoup, et de vendre à vil prix au profit de tous, les marchandises irréprochables abandonnées par les commerçants que la fortune a trahis.

Aujourd'hui et jours suivants, le dimanche excepté.

Pas d'expédition hors Paris et la banlieue.

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprèscertains plats compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits du Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

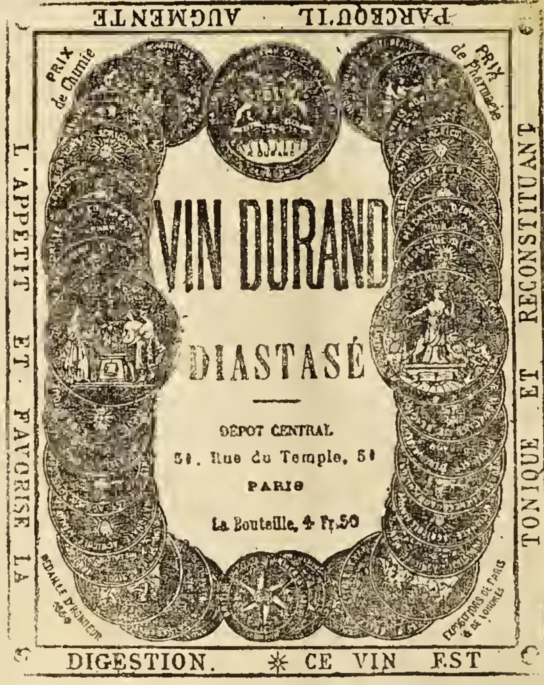
PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.



GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas**, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

Nouvelle Encre. J. G

n'oxydant pas les Plumes, n'épaissi

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous le

AUX ASTHMATIQUES

risse véritablement l'asthme, la toux, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. dame (E.-et-Loir). Défie toute concurren de succès et des milliers de guér. Preuve

Economie. Propreté. Simplicité. Conservation d

ENCRE-POUDRE-EW

POUR FAIRE SON ENCRE SOI-MÊM

DISSOUTE A LA MINUTE DANS L'EAU FROIDE — NOIRE — LIMPIDE — INALTÉRABLE — VÉGÉTALE — INOFFENSIVE

Pour recevoir franco dans toute la

UNE BOITE SUFFISANT A L'USAGE QU D'UN ENCRIER PENDANT PLUS DE

Envoyer 1 fr. 25 timbres ou mandat-p

à M. A.-T. EWIG, 10, r. Taitbout

DÉCOUVE

Plus d'Asthe

Suffocation et

Indication *gratis* et *f°*. le Cte CLÉRY, à Marse

Rue de Rivoli No 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Mala

CONTAGIEUSES, VI DART.

Seuls approuvés nle de médecine par le gouvt, apr preuves publ. fait missions sur dix Seuls admis dans décret spal. Guéri tiques de tous hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense *Préparations aussi parfaites que poss* vant rendre de grands services à l'hu trait du rapport offel. Aucune autre méthod les témoignages de supériorité. Traite able, rapide, inoffensif, secret, économiq chûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10fr. celle de bonnes pharmacies du globe et r. de Rivol au 1er Consultt grtes de midi à 6h. et par cor

L'INSTALLATION DU

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

ET DE SON JOURNAL

Le Moniteur des Tirages Financiers

DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ

Rue Le Peletier, No 16

EST FIXÉE AU LUNDI 19 FÉVRIER

PARIS-THEATRE

DRAME

COMPOSITEURS

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché : F. MULNIER

TRAGEDIE

MUSIQUE

JOHANN STRAUSS

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 195

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 8 au 14 Février 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^{s}	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^{r}	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCV

JOHANN STRAUSS

Dans le monde entier le nom de Strauss est célèbre. Il a été porté durant un demi-siècle par Johann Strauss le père, et par ses trois fils, Johann, Joseph et Edouard, de façon à devenir justement populaire.

Johann Strauss, le compositeur qui dirige actuellement les bals masqués de l'Opéra, est le fils aîné de Johann Strauss, chef d'orchestre de Vienne (Autriche). Il est né dans cette ville en 1825, il a donc cinquante et un ans accomplis aujourd'hui.

Dès l'âge le plus tendre il accusa des dispositions exceptionnelles pour la musique mais son père qui s'opposait à ce qu'il suivit une carrière qui lui semblait périlleuse, fit son possible pour diriger son esprit dans une toute autre voie. Sa mère au contraire, remarquant les aptitudes toutes particulières de son fils, favorisa ses goûts en cachette, si bien qu'ayant à peine sept ans, l'enfant composait pour le piano la première de ses innombrables valses qui, toutes, ont fait le tour de l'Europe.

Cette première tentative musicale fut mal accueillie du père Strauss qui distribua à son fils quelques coups de rotins en l'invitant à ne plus recommencer.

Mais on ne détruit pas de la sorte des vocations aussi franchement arrêtées. Le jeune Johann continua donc ses études et eût pour maître Drexler, professeur éminent d'harmonie et directeur de la musique sacrée à l'église St-Etienne de Vienne.

A dix-huit ans, Johann Strauss prit la direction de son propre orchestre qu'il devait conduire pendant quinze années consécutives avec une autorité sans pareille. Et dès cette époque, il faisait exécuter ses deux premières valses orchestrées *Liangedichte* et *Junstwerber*.

Obligé de continuer le genre si habilement exploité par son père, il dut, dès lors, abandonner les sérieuses études qu'il avait faites dans l'intention de produire des œuvres de musique sacrée et d'opéra.

Se donnant tout entier à son orchestre de concerts et bals, il fit paraître sans discontinuer plus de quatre cents morceaux de danse, dont la plupart firent événement et qui tous étaient attendus avec la plus vive impatience.

Non-seulement à Vienne, et dans l'Allemagne entière, ses valses pénétrèrent dans tous les concerts et les salons, mais on les joua en France, en Angleterre, en Russie, en Amérique, avec le même succès.

De l'orchestre, elles passèrent au piano, souvent à la flûte, au cornet ; quelquefois même on les arrangea pour voix de soprano, de ténor ou de baryton.

Leur originalité comme motif et comme arrangement leur assure une place à part dans ce genre de composition musicale.

Je ne puis les citer toutes ici, mais je rappellerai les noms de beaucoup d'entre elles qui ont dû souvent faire la joie de mes lectrices.

Comme valses, qui ne connaît : *Le Beau Danube bleu, les Feuilles du matin, la Vie d'artiste, les Bonbons de Vienne, les Joyeux Étudiants, l'Echo des montagnes, le Télégramme, la Renommée, les Mille et une Nuits, les Joies de la vie, Légendes de la forêt, le Sang viennois, les Bals de la cour, Feuilles volantes, Bella Italia, les Contes de fée, Aimer, boire et chanter, Souvenirs de Covent-Garden, etc., etc.*

Comme polkas, nous avons cent fois dansé sur la *Polka des Masques*, le *Message de Pierrot*, *Hommage à Vienne*, les *Magyars*, *Fantaisie de poëte*, *Feu dévorant*, *Polka des Echarpes*, *Sympathie*, *Express-Polka*, l'*Electrique*, et vingt autres toutes entraînantes et d'une saveur particulière.

Parmi les polkas-mazurkas, je citerai : *Hommage aux Dames*, *Plaisanterie*, *Ville et Campagne*, et parmi les quadrilles : *Bal champêtre*, *Mascarade*, *Sans-Souci*, *Slovianska*, et celui dit : *Quadrille sur des airs français*.

Johann Strauss a également composé des marches d'une allure grandiose, telles que : la *Marche persane*, la *Marche égyptienne*, la *Marche russe*, *Fraternisation*, *Fête polonaise*, par exemple.

Toutes ces compositions, il les a fait exécuter lui-même par le célèbre orchestre qu'il avait formé, dont il a abandonné la direction à son frère Joseph, il y a quinze ans, et qui, par suite de la mort de ce dernier, est tombé aux mains de son troisième frère Edouard, il y a quatre ans.

Quand Johann Strauss s'est retiré, il avait déjà fait la fortune de trois éditeurs à Vienne, tant ses productions étaient recherchées.

Le théâtre l'attira dès lors, et il donna successivement sur les théâtres de Vienne cinq opéras dont le succès fut immense et s'étendit par toute l'Europe. Ce fut d'abord *Indigo*, que nous avons entendu l'année dernière à la Renaissance sous ce titre : *La Reine Indigo ;* puis le *Carnaval de Rome ; Chauve-Souris*, qui a déjà dépassé deux cent cinquante représentations à Berlin et plus de deux cents à Hambourg ; *Cagliostro*, *le Prince Méthalusen*.

C'est M. Heugel, éditeur à Paris des œuvres de Johann Strauss, qui l'engagea à faire représenter *Indigo* sur une de nos scènes. L'année prochaine, nous entendrons, à la Renaissance, la fameuse *Chauve-Souris*, dont la musique sera adaptée à un nouveau poëme, car le livret actuel est pris au *Réveillon* de MM. Meilhac et Halévy qui ont refusé de donner leur autorisation pour laisser jouer leur ouvrage, sous cette forme, au théâtre de la Renaissance.

Si Johann Strauss est venu conduire les bals masqués de l'Opéra, c'est encore à M. Heugel que nous le devons ; le célèbre chef d'orchestre n'était pas tenté d'accepter l'offre de M. Halanzier, prétextant qu'il avait depuis longtemps quitté ce métier ; mais l'habile éditeur lui fit comprendre combien cela rendrait son nom populaire et aiderait aux succès de ses opérettes. Le conseil était excellent, et si Strauss a un peu à souffrir en conduisant son entreprise, il en récoltera certainement encore de la renommée. Invité par M^me^ de Mac-Mahon à diriger l'orchestre du dernier bal de l'Elysée, il a accepté cet honneur sans vouloir de rétribution, et y a fait exécuter plusieurs de ses compositions avec le concours des artistes de l'orchestre de l'Opéra ; son succès a été immense.

Johann Strauss se propose d'ailleurs de venir à Paris, pendant le cours de l'Exposition de 1878, avec son orchestre à lui, et il donnera là la mesure de ce que ses valses et ses polkas contiennent d'imprévu, d'originalité et d'entraînement.

Nous n'avons certes pas besoin d'attendre cette bonne occasion pour nous prononcer sur la valeur des compositions musicales du célèbre chef d'orchestre viennois, et il y a longtemps que Paris le tient pour un maître dans un genre où il est difficile de l'égaler.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de Madame

MACÉ-MONTROUGE

(Portrait dans le rôle de la Scie, de la Revue en vogue à l'Athénée-Comique.)

REVUE DES THEATRES

ODÉON

Première représentation de l'*Hetman*, drame en 5 actes et en vers de M. Paul Deroulède.

M. Paul Deroulède, neveu d'Emile Augier, a débuté, bien jeune, à la Comédie-Française, par un petit drame en un acte, *Juan Strenner*, qui eut un succès d'estime.

Depuis lors, le jeune poëte quitta la plume pour l'épée, fit la fatale campagne de 1870-1871 comme simple militaire et écrivit, au bruit de la mitraille, un volume de poésie : *Les Chants du Soldat*, qui eut un retentissement mérité.

Dans les concerts, dans le monde, plusieurs artistes de talent, notamment Coquelin, firent valoir les chants patriotiques de M. Deroulède, et le jeune poëte est parvenu promptement à une certaine notoriété.

L'Hetman, que l'Odéon vient de représenter, augmentera encore, sa popularité, bien que ce ne soit pas un drame charpenté suivant toutes les exigences de la scène. Mais il y a dans cette œuvre une foi patriotique ardente, une élévation de pensée, qui consolent de trop de productions dramatiques, comme *Dora*, faites simplement en vue d'un succès d'argent.

La scène se passe au XVIIe siècle, en Pologne, à la cour du roi Ladislas. Froll Gherasz, l'hetman, dont M. Deroulède a fait son héros principal, est envoyé par son souverain en Ukraine pour s'assurer si les Kosaks sont, comme on le dit, prêts à se mettre en guerre contre la Pologne.

Froll Gherasz acquiert bientôt la conviction qu'une révolte est, en effet, éminente, et il cherche à la conjurer.

Dimitri Stenko, un jeune Kosak, suivant les impulsions d'une patriote intrépide, la Marucha, s'est, en effet, mis à la tête d'une petite armée.

Mais Stenko aime Mickla, la fille de l'hetman Froll Gherasz, et, lorsqu'il apprend que celui-ci l'a laissée en otage aux mains de Ladislas, il met son amour au-dessus de son patriotisme et il vient au palais du roi pour engager Mickla à fuir avec lui, afin qu'il puisse, après cela, commencer la guerre contre la Pologne.

L'intrigue se noue alors de façon à laisser au drame une allure toute militaire. On ne cherche plus, à proprement parler, la fiction dramatique ; c'est tout simplement le patriotisme qui est mis en scène, et M. Deroulède nous donne comme un immense *Chant du Soldat*.

Aussi n'est-il point nécessaire de raconter scène par scène cette épopée guerrière, dont tout le mérite est dans la chaleur de la pensée.

Le vers, sans avoir la grandeur nécessaire pour constituer un chef-d'œuvre, est brillant et coloré. S'il est quelquefois dogmatique, il est souvent entraînant.

Témoin ce chant de la Marucha, dit par Marie Laurent avec une grandeur surhumaine :

Les loups ont hurlé, les vautours ont faim !
Oh ! comme la terre est rouge où nous sommes, —
Le vent siffle et crie au creux du ravin,
En selle, mes fils ! en guerre, mes hommes !
Les loups ont hurlé, les vautours ont faim !

O mon cavalier ! la course est lointaine.
Si le ciel est bleu, l'horizon est noir.
Il te faut aller jusqu'où va la haine,
Et la haine ira tant qu'ira l'espoir.
O mon cavalier ! la course est lointaine.

Pique à ton bonnet ce rameau béni.
Le Dieu des combats veille sur qui l'aime,
Quand le lâche meurt, il se croit puni,
Mais la mort du brave est l'honneur suprême.
Pique à ton bonnet ce rameau béni.

Et gloire à ceux-là que rien n'épouvante !
Qui tombés vainqueurs sont morts réjouis !
Leur perte qu'on pleure est un deuil qu'on chante,
O grands cœurs, ils sont l'âme d'un pays.
Gloire à tous ceux-là que rien n'épouvante !

Qu'importe les morts ! la liberté vit.
Un peuple est sauvé, la patrie est grande.
Ne mesurons pas la perte à l'offrande,
C'est un ciel de gloire où Dieu les ravit !
Qu'importe les morts ! la liberté vit.

L'interprétation sera d'ailleurs de moitié dans le succès mérité de ce bel ouvrage.

Marie Laurent est au-dessus de tout éloge. Elle est d'une sauvagerie superbe. Geffroy, sorti encore une fois de sa retraite, a composé avec une grandeur qui lui est propre le personnage de Froll Gherasz.

Regnier, chaque jour en progrès, est excellent ainsi que M. Gill Naza. Marais a de la fougue et de la jeunesse. Mlle Antonine est tout à fait charmante, et traverse, comme une apparition gracieuse et douce, ce drame horrible et sombre.

M. Duquesnel a encadré la pièce avec ce goût qu'on se plaît à reconnaître en lui, chaque fois qu'il monte une œuvre nouvelle ; aussi est-ce un plaisir de voir se dérouler une action historique dans le véritable milieu où l'auteur l'a placée.

L'Odéon tient encore un succès, car malgré la sévérité de ce grand drame, nous avons constaté que le public y avait pris un intérêt extrême. Tant mieux, à toute espèce de points de vue ; il est rassurant de voir que le sentiment des belles œuvres est toujours vivace, et que les productions véritablement artistiques sont, aussi bien que les fantaisies légères de nos auteurs à la mode, de nature à devenir des succès d'argent.

THÉATRE-ITALIEN

Linda di Chamouni.

Cette délicieuse partition, véritable modèle de ce que les Italiens appellent l'Opéra *semi-seria*, est toujours revue avec plaisir. La Patti y trouvait un de ses plus beaux triomphes et c'est à elle que l'on doit, au dernier acte, le remplacement du duo entre le ténor et le soprano par un morceau à effet : la *valse* d'Arditi, qu'elle enlevait d'ailleurs avec une maestria sans égale.

Mlle Albani a suivi les errements de son admirable devancière et n'a pas laissé rétablir le duo. Cela a été tout avantage pour le public, car il se trouvait justement que le ténor qui eût été chargé d'y faire la partie principale, est actuellement tout à fait insuffisant et le seul artiste qui ait dépareillé un magnifique ensemble.

En effet, à part M. Claudio, les pensionnaires de M. Escudier ont fait merveille. Mlle Albani a enlevé le premier acte avec un brio dont elle n'avait pas encore donné la mesure, et s'est montrée, durant les trois actes, virtuose et comédienne de premier ordre. Elle a eu des finesses de son d'une pureté inouïe et s'est joué avec une parfaite aisance d'une multitude de difficultés que l'on croirait insurmontables.

A la fin du second acte, on l'a rappelée cinq fois.

Le succès de ce final appartenait au moins de moitié à Pandolfini qui est, décidément, un comédien comme on n'en a pas rencontré depuis longtemps à la salle Ventadour. Il a joué la scène de la malédiction en grand artiste. Aussi, ce qu'on voit rarement aux Italiens, plus d'une larme a coulé et les mouchoirs ont fonctionné tout comme si l'on était dans un théâtre de drame.

L'orchestre est toujours parfait de précision, de mesure et d'entrain.

RENAISSANCE

—

Première représentation de la *Marjolaine*, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Vanloo et Leterrier, musique de M. Charles Lecoq.

L'*opérette*, que nous avons si souvent combattue se transforme chaque jour davantage depuis la *Fille de Madame Angot*, pour se rapprocher de l'opéra comique ou de l'opéra bouffe, comme l'entendaient les vrais musiciens d'autrefois. Nous nous en réjouissons et nous applaudirons au succès de la *Marjolaine* justement parce que les auteurs du livret, aussi bien que les musiciens, ont abandonné ce genre insensé, échevelé, frisant la niaiserie, qui fut en faveur dans les dernières années de l'Empire.

Le baron de Palamède veille sur la *Marjolaine* (petite paysanne d'une vertu sans exemple), et cela parce qu'elle a déjà gagné neuf médailles pour sa chasteté ; il jure de l'épouser si elle parvient à remporter la dixième.

Ce baron faisait partie autrefois d'une bande de dix célibataires, dont le bonheur consistait à se moquer des maris et à les rendre... *ridicules*. Il retrouve ses anciens amis et parie avec l'un deux, le terrible séducteur Annibal de la Cascade, que la *Marjolaine* résistera à toutes les tentatives de séduction imaginables.

Une circonstance fortuite, l'apparition chez la *Marjolaine* du petit Frickel, son compagnon d'enfance, fait croire au baron qu'il est trompé tandis qu'il n'en est rien, et il cède à Annibal le prix de son pari, c'est-à-dire ses châteaux, son argenterie, sa fortune entière.

Mais tout s'explique à la fin, lorsque le baron a divorcé avec la *Rosière;* alors elle en profite pour donner son cœur et sa main à son ami Frickel.

La pièce est amusante, ce qui n'est pas commun, et la musique de M. Lecoq lui donne un attrait irrésistible. C'est un vrai succès, on a applaudi tous les airs de Mlle Jeanne Granier, et bien d'autres morceaux, dont un duo entre Frickel et Marjolaine que l'on a bissé. La plupart des motifs sont, en effet, charmants, et d'une orchestration soignée qui se rapproche de l'opéra-comique.

Mlle Granier est délicieuse de tous points comme femme, comme comédienne et comme chanteuse. Sous ce dernier rapport elle s'élève bien au-dessus des prime-donne ordinaires de l'opérette ; on sent qu'elle a reçu une éducation musicale sérieuse.

Berthelier est on ne peut plus amusant. Vauthier est très drôle. Les autres rôles sont bien tenus.

La mise en scène mérite des éloges sans restriction. Il y a plusieurs décors véritablement remarquables et les costumes sont d'une richesse et d'un goût parfaits.

En voila pour plus de cent représentations.

UNE BROCHETTE D'IMPORTANTS

—

L'*important* est de définition difficile. J'ai consulté à ce sujet Bescherelles qui ne m'a satisfait qu'à demi.

« Ce qui ressemble le plus à un *important*, y est-il dit, c'est un *ballon ;* il en a le vide et l'enflure. »

Image explicative plutôt que définition.

La maxime suivante de Labruyère ne définit pas non plus :

« Pendant qu'on ne fait que rire de l'*important*, il n'a pas d'autre nom ; dès qu'on s'en plaint, c'est l'*arrogant.* »

Nous ne résoudrons pas la difficulté — nous la supprimerons ; nous ne définirons pas — et nous nous entendrons quand même.

Gardez-vous seulement de confondre le *poseur* et l'*important.*

L'employé qui court échevelé, bruyant, affairé, dans les couloirs d'une administration publique, avec de gros dossiers sous le bras, est un *poseur*. Le garçon de bureau tranquille, majestueux, assis sur son fauteuil comme sur une chaise curule, est un *important* — *important* jusque dans son sommeil ; ce qui exclut bien toute idée de pose.

.·.

L'*important* ne fait rien comme les autres. Il a une façon de marcher à lui ; une façon de parler à lui ; une façon à lui d'écouter. Il est généralement digne, calme, posé, serein ; mystérieux parfois au physique, gros et court. Son importance se traduit tantôt par une excessive volubilité de paroles, tantôt par une réserve glaciale. Pas de milieu.

Ses poses les plus familières sont les poses napoléoniennes. La main droite plongée dans le gilet, ou les deux bras derrière le dos ; œil méditatif. L'*important* n'est jamais ni un gai convive, ni un gros mangeur ; trop d'affaires l'absorbent, trop de pensées l'assaillent ; à peine se permet-il de temps à autre le sourire approbatif ou la moue dédaigneuse des puissants.

Les *importants* se classent comme les *immeubles* dans le Code civil :

Importants par nature — *importants* par destination. De l'important par nature, rien à dire, tout ayant été dit. — C'est *Prudhomme.*

Prudhomme est l'homme né *important* et qui est resté *important.* Il n'est pas autre chose qu'*important.*

Prudhomme *définit* l'important par nature, comme l'important par nature *définit* Prudhomme.

.·.

L'*important par destination* est celui qui tire son importance d'une certaine position sociale où l'a jeté le hasard. Bonne nature le plus souvent, que les honneurs ont gâtée.

Un huissier de ministère, par exemple, est un *important par destination.* L'homme naturellement le plus timide, le plus réservé, le plus modeste, ne résiste pas à l'influence d'une chaîne d'acier jetée autour du cou et *cascadant* sur la poitrine.

Trop de solliciteurs, trop de pieds-plats se courbent devant lui pour qu'il ne prenne point sa part de tant de respectueux hommages. Il a trop de contact avec les grands pour n'en pas retenir la pose, l'allure, les termes favoris, et comme il en a déjà l'habit noir et la cravate blanche, fatalement il en vient à se demander : — *Que me manque-t-il donc ?* ..

En tête de cette galerie d'Importants, je placerai comme un des plus beaux types du genre :

LE CONCIERGE DE THÉATRE

Que voulez-vous? c'est à qui le flattera, l'encensera, le choiera. Le directeur lui donne la main ; les auteurs le tutoient. Acteurs et actrices lui tapent sur le ventre et lui offrent, pour orner sa loge, leur photographie avec dédicace cordiale. Enfin, il sait ce qu'on jouera après *celle* qui est sur l'affiche. — Quelle nature si naïve y résisterait ?

.·.

La concierge de théâtre m'inspire une sorte de terreur respectueuse dont je ne puis me défendre.

Quand je vais chercher la réponse à une demande de billets de faveur, je quitte mon chapeau, dès la rue, bien avant de franchir le seuil. J'entre ému, la gorge ferrée... Invariablement, je *la* trouve occupée à faire sauter une omelette.

Au bruit de la porte qui s'entr'ouvre, elle se retourne irritée, avec des yeux farouches...

—Mille pardons, *madame*.,. ne vous dérangez pas ; j'attendrai...

Elle grogne. Je balbutie de ma plus douce voix un compliment sur l'odeur de l'omelette, sur sa bonne mine dorée, sur le nombre d'œufs probable qu'elle peut contenir. S'il y a un chat, je lui passe la main sur le dos...

Puis, après mille bassesses, quand je crois avoir gagné ses bonnes grâces, j'expose sommairement le but de ma petite visite.

.·.

Un excellent moyen, entre autres, de dérider le concierge de théâtre : lui dire que sa loge paraît humide et qu'on le plaint d'habiter là ..

.·.

Le *roi* des concierges de théâtre, c'était Constant, Constant de l'Odéon !

Constant était un type ; Constant mérite une mention spéciale.

Excellent homme à l'œil malin ; sceptique— il en avait tant vu !— physionomiste, oh ! oh ! d'un commerce facile ; d'une extrême complaisance à l'égard de ceux qui lui étaient sympathiques ; mais ,malheur ! si votre figure lui déplaisait.

Constant avait une importance réelle. Pas le plus léger changement à l'Odéon sur lequel il ne soit consulté, et ses avis faisaient prime. M. le directeur avait toute confiance en lui. — Il le savait !

LA BELLE SIDONIE

—

Tous les officiers qui ont tenu garnison à Vesoul depuis quinze ans ont certainement connu la belle Sidonie, la dame du café de la Paix, qui trônait si majestueusement dans son comptoir, en prodiguant aux habitués de l'établissement ses

plus gracieux sourires et ses plus aimables discours.

Par une contradiction encore inexpliquée, le café de la Paix a été de tout temps et reste encore aujourd'hui le rendez-vous attitré des officiers de la garnison. A quelle cause doit-il cet honneur? est-ce à sa proximité de la caserne? ou bien à sa belle apparence? ou bien encore au *Moniteur de l'armée* qu'il reçoit? je l'ignore.

Il y a de cela quelque dix ans, j'en avais vingt alors et j'étais un des habitués du café où régnait et gouvernait Sidonie. J'étais tout fier de m'asseoir à une table voisine de celle autour de laquelle se réunissaient tous ces beaux militaires en pantalons rouges et en vestes bleues. Vingt fois déjà j'avais essayé de me lier avec eux, mais sans succès; en province et surtout dans les petites villes, les militaires font bande à part et ne frayent pas volontiers avec l'élément civil. D'ailleurs, ces messieurs avaient l'air de me considérer comme un gamin, malgré le fin duvet qui commençait à ombrager ma lèvre et le premier examen de droit que je venais de subir à Dijon. Il y avait surtout un grand lieutenant qui me vexait singulièrement par le dédain qu'il affichait pour moi et qui m'avait répondu un jour que je lui proposais une partie de billard: « Je ne joue pas avec les enfants. »

Ce lieutenant, qui avait nom Maillard, était un beau gaillard de six pieds, bien découplé, possesseur d'une épaisse moustache rousse qu'il se plaisait à allonger en pointes conquérantes. Il me semble encore l'entendre, de sa grosse voix de basse, annoncer quinte et quatorze au piquet ou bien crier au garçon: « Antoine, mon absinthe! »

On doit bien penser que ces messieurs ne se faisaient pas faute de faire à Sidonie une cour assidue; mais le lieutenant passait à tort ou à raison pour le privilégié de la belle cafetière. A remarquer la façon particulière dont il la saluait en entrant et en sortant, à voir sa manière de s'appuyer au comptoir et de chuchoter avec la dame, les moins soupçonneux se fussent douté de quelque chose. Seul, le mari ne savait rien ou trouvait du moins plus commode de paraître tout ignorer.

A force de me creuser la tête pour trouver un moyen de me venger de mon ennemi, il me vint une infernale idée: lui enlever sa maîtresse. Il lui faudrait bien reconnaître alors que je n'étais plus un enfant. D'ailleurs, Sidonie n'était pas indigne d'une semblable entreprise. Si elle n'avait plus vingt ans, elle devait à son âge la majestueuse prestance et les formes arrondies qui séduisent toujours un adolescent. Elle mettait de la poudre de riz, se peignait les sourcils et exhalait une voluptueuse odeur d'héliotrope. Bref, la soif de la vengeance et l'aveuglement d'un premier amour se partageaient également mon cœur.

Déjà deux ou trois fois j'avais tenté quelques reconnaissances que la place assiégée n'avait que faiblement repoussées. Un soir, tandis qu'elle me rendait ma monnaie, je serrai fortement le bout de ses doigts. Elle me dit en rougissant un peu: « Eh bien! monsieur Octave, à quoi pensez-vous donc? »

Quelques jours après, comme j'entrais au café par la porte de derrière, je me croisai avec Sidonie dans un étroit couloir. Je m'enhardis au point de lui prendre la taille et d'appliquer sur sa joue un baiser audacieux. Elle poussa un léger cri et s'enfuit, tandis que je faisais au café une entrée que je m'efforçais de rendre aussi triomphale que possible. C'était justement l'heure à laquelle les officiers prenaient l'absinthe. Le moment était parfaitement choisi pour faire un coup d'éclat; je criai donc à Antoine qui venait prendre mes ordres: « Une absinthe! » Un homme qui embrassait les cafetières dans les couloirs ne pouvait faire autrement que de prendre l'absinthe. En m'entendant le mari de Sidonie sortit de sa somnolence habituelle pour me jeter un regard surpris et les officiers se prirent à chuchoter d'un air goguenard. Jusqu'alors je n'avais consommé que des verres d'anisette et quelques chopes de l'inoffensive bière de Vesoul, sorte de limonade amère plus dangereuse pour les intestins que pour le cerveau. Une fois mon breuvage préparé suivant la méthode que j'avais vu maintes fois employer autour de moi, je le portai à mes lèvres. Était-ce mauvais! était-ce amer! Quelle force de caractère ne me fallut-il pas pour réprimer une grimace!

Je sortis du café ayant laissé au fond de mon verre une partie de ma raison et la tête remplie des projets les plus audacieux. Je compris qu'il me fallait absolument profiter de ce moment d'exaltation pour frapper le coup décisif. Il s'agissait avant tout de trouver le moyen de sortir de la maison après dîner, car mon père, qui menait quelque peu mes vingt ans à la baguette, ne me permettait plus de quitter la maison, une fois le soleil couché. Lorsque le temps était beau, nous nous promenions aux Allées ou sur la route de Navenne; lorsqu'il pleuvait, on faisait un loto. J'avais pu sans trop de peine cacher à mon père l'assiduité avec laquelle je fréquentais le café de la Paix où j'avais soin de n'aller qu'aux heures où je le savais occupé. Pour obtenir l'autorisation de sortir, je prétextai un travail de droit entamé avec un ami pendant la journée et qui réclamait une prompte solution.

J'arrivai au café que je trouvai désert; les officiers étaient encore à table. Résolu à brûler mes vaisseaux, j'allai droit au comptoir et je m'accoudai auprès de Sidonie dans la pose et à la place du lieutenant. Je me sentais en verve et je crois même que je ne fus pas trop sot, car je vis ma Dulcinée me répondre plusieurs fois par un délicieux sourire qui acheva de me griser.

L'arrivée des officiers ne me fit pas déranger, malgré les signes désespérés de Sidonie. Le lieutenant s'approcha en me considérant comme le lion dut dévisager le rat qui sortit de terre entre ses pattes.

— Pardon, jeune homme, en avez-vous encore pour longtemps?

— Aussi longtemps qu'il me plaira!

— Bah! A condition qu'il me plaise aussi à moi!

— Monsieur, vous m'insultez!

— Qu'est-ce qu'il dit le moutard?

— Moutard! — Je lui tendis ma carte d'un air majestueux.

— Ah! ah! le petit qui veut se battre!

A ce moment je reçus la plus belle paire de soufflets qui se puisse imaginer, tandis que la rude main du sévère auteur de mes jours m'entraînait dehors au milieu d'un éclat de rire général, auquel Sidonie elle-même eut la cruauté de prendre part.

Ayant découvert mon mensonge, mon père était venu me chercher au café avec le manque complet d'égards que l'on sait. Désormais j'étais perdu de réputation; il me fallait abandonner toute idée de vengeance et renoncer à l'amour de Sidonie.

Aujourd'hui encore que j'ai trente ans, que les hussards ont quitté Vesoul depuis longtemps, que le lieutenant a été tué à Saint-Privat et que la belle Sidonie n'est plus que la grosse Sidonie, aujourd'hui encore je ne puis passer sans rougir un peu devant le café de la Paix.

GASTON D.

LES GENS SANS AVEU

Jadis nous avons, ici même, énuméré quelques-uns de ces individus, appartenant aux plus basses couches sociales, qui luttent contre la misère au moyen d'industries singulières, de commerces invraisemblables. Tels l'*employé aux yeux de bouillon*, le *fabricant d'asticots*, le *peintre des pattes de dindon*, etc. Voir Privat d'Anglemont pour la suite.

De tous ces pauvres hères, on peut dire hardiment qu'ils sont gens sans aveu. Cela tombe sous le sens. Mais, chose bizarre! leurs humbles professions ont des pendants non moins chimériques, à l'autre bout de l'échelle sociale. Oui, dans les classes dirigeantes, et surtout dans la classe moyenne, se rencontrent des hommes dont les positions sociales sont vraiment difficiles à définir. Comme ces gens-ci possèdent des redingotes, des chapeaux à haute forme, et des gants parfois, on ne dit pas d'eux qu'ils sont « sans aveu »; mais à la rigueur on pourrait le dire.

En doutez-vous? Réfléchissez un tantinet. Que de messieurs, ayant du linge, dont la vie se passe à suivre une carrière terriblement hétéroclite! Par exemple:

1° *Faire des affaires.* — On n'est ni avoué, ni avocat, ni banquier, ni agent de change; mais on a un vague diplôme de licencié en droit, quelques billets de mille, un local proprement meublé: « on fait des affaires ». Ce métier est souvent véreux et peut mener celui qui l'exerce au seuil de la Correctionnelle; mais bah! du moment qu'on ne le franchit pas, tout est sauvé... fors l'honneur.

2° N'être ni peintre, ni musicien, ni littérateur, mais « aimer les arts. » — Cette profession exige: des rentes, qui vous permettent d'inviter à dîner les artistes dont vous serez le Mécène; — et une complète absence de talent.

3° S'occuper de littérature, de musique ou de peinture « à ses moments perdus. » — Variété du précédent.— Exige la même nullité; les rentes sont moins nécessaires. Le monsieur qui « s'occupe de littérature, etc., » ne publie pas ses productions, mais il en assomme ses amis, lesquels le fuient comme la peste.

4° Être un de ces gens dont on dit: « C'est un homme très-capable. » Capable... de quoi? — Ou: « Un homme très-entendu. » Entendu... par qui? — Ou encore: « Un homme très-sérieux. » Ce vocable a-t-il ici le sens que lui attribuent les demoiselles de mœurs douces quand, à un monsieur qui leur adresse des propositions tendres, elles demandent: Es-tu sérieux?...

5° Être chargé de la critique dramatique dans un journal qui va paraître. — Ledit journal ne paraît jamais; mais le monsieur qui était « chargé de la critique, » à force d'avoir colporté cette grande nouvelle, finit par passer pour un Aristarque profond; et, dix ans plus tard, si quelqu'un, le voyant dans un salon, demande: « Qu'est-ce que fait donc ce monsieur? » il y a des chances pour que la maîtresse de la maison ré-

plique : « Oh ! c'est M. Machin, un critique d'un grand talent; il a eu jadis un feuilleton très-lu. » Et si Machin entend ça, il se rengorgera, et croira même que *c'est arrivé*.

6° Faire du spiritisme. — Métier exercé ou par des gobeurs à qui le ciel a départi une rare dose de crédulité, ou par des roublards qui nourrissent le sombre projet d'exploiter la bêtise des susdits gobeurs.

7° Fonder des journaux littéraires qui cessent de paraître après le cinquième numéro. — Exige une confiance extrême — bien vite ébranlée, hélas ! — dans son propre savoir-faire et dans la naïveté du public.

8° Afficher d'ardentes convictions légitimiste s en prenant un air mystérieux; ce, uniquement pour faire croire que si le comte de Chambord était devenu Henri V, on aurait eu une haute position *à la cour*.

9° Ecrire une pièce que l'on destine à l'Odéon. — L'*auteur* meurt d'ordinaire avant d'avoir écrit autre chose que ceci : ACTE PREMIER. — *Scène première...*

10° Répondre invariablement aux gens qui vous demandent : Qu'est-ce que vous faites ? « Mon Dieu, vous savez, je *boulotte*. » En quoi peut consister le *boulottage* ? C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir au juste; nonobstant... méfiez-vous du monsieur qui boulotte.

11° Dire qu'on fait du reportage, sans spécifier dans quels journaux.

12° Etre le séide d'un homme de lettres quelconque. Il y a quelques vingt ans, tout le Paris littéraire a connu un individu qui s'était fait faire des cartes ainsi libellées :

X...

Ami de Jules Sandeau.

Etc, etc. — Je pourrais remplir le présent journal du dénombrement de toutes les professions inouïes dont la société nous offre des exemples. Sachons nous borner, — ne serait-ce que pour faire croire que nous savons écrire... Et dites-nous si vous n'êtes pas d'accord avec nous que toutes personnes exerçant des états analogues à ceux ci-dessus indiqués sont véritablement des personnes sans aveu?...

Si vous doutez encore, — parlez donc, aux uns de leur nullité, aux autres de leur friponnerie...

Vous verrez s'ils *avoueront*.

LOUIS DE GRAMONT.

PETITES NOUVELLES

— La Comédie-Française a donné la reprise du *Chatterton*, d'Alfred de Vigny, pour les débuts de M. Volny, trop tard pour que nous puissions en faire le compte rendu dans ce numéro. A jeudi donc les détails sur cette très intéressante soirée.

— La première des matinées caractéristiques de Mlle Marie Dumas a eu lieu dimanche à la Porte-Saint-Martin. Elle était dédiée à la Russie.

En voici le programme, qui n'avait pas seulement attiré la colonie russe, mais tous les amateurs et tous les lettrés :

Premier acte de la *Roussalka*, de Pouchkine, jouée avec costumes et décors; l'intermède musical avec M. Maton pour « *conductor* » des morceaux de Rubinstein, de Tchaïkowski, de Chopin, exécutés par M. Antonin Marmontel; des romances russes et polonaises, par Mlle de Reszké; des airs de Glinka, de Dargomijski, de Moniouchko, par Mlle Kroutikoff, un jeune et brillant contralto qui tenait encore, il y a un an, les grands rôles au théâtre Marie (Opéra national russe), et y a fait plusieurs créations importantes; des airs populaires russes variés sur le cor, par M. Lichtlé.

Mlle Dumas a dit dans cet intermède une étincelante page détachée des *Ames mortes*, de Gogol: *la Toïka*. La représentation s'est terminée par une révélation d'une haute valeur littéraire, le *Don Juan*, de Pouchkine *(Kamennyi Gost)*, où M. Dupont-Vernon, de la Comédie-Française, fait une création originale et hardie.

Une conférence de M. Henri de Lapommeraye ouvrait la séance.

Ces matinées offrent un intérêt artistique tout particulier et méritent les encouragements de la presse entière.

— C'est à partir du 1er février que Bressant a pris sa retraite, après vingt-trois ans de service à la Comédie-Française, où il avait débuté dans le rôle de Clitandre, des *Femmes savantes*, et dans *Mon Etoile*, comédie en un acte de Scribe.

— *Philémon et Baucis*, que l'Opéra-Comique n'avait pas donné depuis le départ de Mlle Chapuy, va reparaître avec Mlle Donadio-Fodor.

Zampa, dès demain peut-être, accompagnera *Lalla-Roukh*.

On répète *Mignon*, pour le début de Mlle Fechter.

Tout cela, en attendant le *Cinq-Mars* de Gounod, dont on s'occupe activement et qui verra le jour dans le mois de mars.

— Le correspondant parisien du *Fanfulla*, de Rome, donne, comme probable, la représentation, au Théâtre-Italien de Paris, d'un opéra inédit du maestro napolitain Guillio Cattrau. Cette œuvre intitulée : *Griselda*, aurait pour principale interprète Mlle Albani.

— Au Théâtre-National-Lyrique, répétitions générales du *Timbre d'argent*, opéra fantastique de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Saint-Saëns.

La première représentation est fixée au 11 février.

Voici d'abord

LA DISTRIBUTION

Conrad	M. Blum (début)
Spiridion	Melchissédec
Benedict	Caisso
Frantz	Watson
Rosenthal	Bonnefoy
Rodolphe	Demasy
Patrick	Aujac
Walter	Buick
Hélène	Mmes C. Salla
Fiametta (rôle mimé)	A. Théodoro
Rosa	Sablairolles
Colombine	M. Morel

Puis les titres des tableaux:

1er acte : *Circé.*

1er Tableau : l'Atelier ; 2e, l'Apparition

2e acte : *Fiametta.*

3e Tableau : l'Abeille ; 4e, le théâtre de Vienne; 5e, le Palais improvisé; 6e, l'Orgie.

3e acte : *Rosa*

7e Tableau : la Noce.

4e acte : *Hélène.*

8e Tableau : la Mascarade; 9e, le Néant; 10e Noël.

Neuf décors nouveaux dus au pinceau de Fromont, deux cent costumes dessinés par Draner, deux ballets réglés par Justament, et *un souper qui sort de terre*, trouvé par Godin.

La scène se passe à Vienne, vers le milieu du dix-huitième siècle.

— Les répétitions du drame en quatre actes de MM. Adrien Decourcelles et Jules Claretie sont poussées activement au Gymnase. Il paraît que Worms a enfin un rôle digne de son talent et de sa réputation.

— D'un commun accord entre M. Castellano, directeur du Théâtre-Historique, et M. Jules Claretie, le *Régiment de Champagne*, qui devait succéder au *Drame au fond de la mer*, dont le succès se soutient, ne verra le jour qu'à l'automne prochain.

— C'est un drame de M. Charles Edmond : la *Bûcheronne*, qui, à l'Ambigu, succédera au *Juif polonais.*

— M. Strauss, l'ancien chef d'orchestre des bals de l'Opéra, vient de faire don au musée du Conservatoire d'un immense pupitre de chapelle, qui date de Louis XV et qui est d'une grande valeur artistique.

— On annonce la mort du célèbre baryton Martin.

—Lundi dernier a eu lieu la première réunion du jury du concours Cressent pour un second examen des poëmes. On se souvient qu'au premier examen, aucun libretto n'avait été jugé digne d'être proposé aux compositeurs.

Le nombre des poëmes envoyés est de soixante-quatre; ils ont été répartis entre les membres du jury, dont on ne connaîtra guère la décision avant la fin du mois de mars.

— La direction de l'Opéra reçoit de nombreuses lettres demandant que le nombre des bals masqués soit augmenté cette année. Malheureusement, il est impossible de faire droit à ces requêtes, les nécessités du service des représentations s'y opposent.

C'est donc irrévocablement samedi prochain, 10 février, qu'aura lieu l'avant-dernier bal de l'Opéra. Le dernier sera donné le jeudi de la Mi-Carême.

— On remonte aux Variétés, pour le jouer en matinée, *Paris quand il pleut.*

M. Moineaux, l'un des auteurs, va faire une chanson nouvelle pour le jeune Cooper qui chantera là-dedans :

J'ai perdu mon parapluie...

sur l'air célèbre de *J'ai perdu mon Eurydice.*

O poésie!...

— Demain, la Commission des théâtres, à Lyon, choisira définitivement un directeur parmi les trois candidats restants : MM. Aimé Gros, Polonus et Legénisel.

— Dans quelques mois, Perpignan sera doté d'un nouveau théâtre, susceptible d'être transformé en cirque.

La scène, qui a les mêmes proportions que celle de l'unique théâtre de la ville, aura sur cette dernière l'avantage d'être machinée.

L'ensemble des constructions couvre une superficie de plus de 1,200 mètres carrés; l'édifice s'élève au milieu d'un jardin sur le bord de la Tet, et a deux issues : l'une sur la promenade très fréquentée des Platanes, l'autre sur la grande rue du Faubourg-Notre-Dame. Des logements confortables pour les artistes, des écuries pouvant contenir cent chevaux, et de vastes remises font partie de l'établissement.

C'est M. Soher, ancien officier de cavalerie, qui fait construire cet édifice. Il espère que grâce à la création de cette scène, où tous les genres pourront être représentés et qui, contenant huit cents places de plus que le théâtre de la place de la République, les troupes qui voyagent feront

connaître aux habitants de Perpignan les grands succès parisiens.

— M. Parent a déposé à la Chambre des députés l'amendement suivant au projet de budget :

« Chacun des théâtres subventionnés par l'État donnera annuellement une représentation gratuite aux dates suivantes : 1er janvier, 23 février, 14 juillet et 21 septembre.

Un arrêté ministériel pourvoira à l'exécution de cettte disposition.

— M. Henri de Bornier, l'auteur de la *Fille de Roland*, prépare une nouvelle trajédie, empruntée à nos légendes nationales, *Attila et Sainte-Geneviève*.

—A l'occasion des jours gras, l'Odéon donnera trois matinées populaires, le dimanche 11 février, lundi 12 et mardi 13, à une heure et demie.

Voici les spectacles qui composent ces matinées :

Dimanche : *les Plaideurs*, comédie en trois actes de J. Racine ; le *Diplomate*, comédie en deux actes, en prose, de Scribe.

Lundi : *le Jeu de l'amour et du hasard*, comédie en trois actes, en prose, de Marivaux ; *le Légataire universel*, comédie en cinq actes, en vers, de Regnard.

Mardi : *les Femmes savantes*, comédie en cinq actes, en vers, de Molière ; *la Demoiselle à marier*, comédie en un acte, d'Eugène Scribe ; *Monsieur de Pourceaugnac*, de Molière, avec les divertissements et la course des apothicaires.

— On a de mauvaises nouvelles de M. Hector Crémieux, atteint, comme nous l'avons dit il y a quelques jours, d'une fièvre typhoïde. C'est à peine si on conserve l'espoir de le sauver.

— On annonce la mort de M. Léon Fossey, chef d'orchestre de l'Ambigu. Tous ceux qui ont connu cet excellent homme le regretteront sincèrement. Fossey ne manquait pas d'un certain talent. Nous nous souvenons de la musique d'un ballet qu'il écrivit pour la féerie de *Peau d'Ane*, à la Gaîté, et qui renfermait de très-jolies choses.

—Après *les Trois Margot* M. Comte montera une opérette en trois actes de MM Jules Moineaux et Jules Noriac, musique de M. Léon Vasseur. Titre: *la Sorrentine*.

— Le Théâtre des Variétés vient de recevoir une comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et André Sylvane, intitulée : *Un voyage d'agrément.*

COLLECTION du PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rosé. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Caponl. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — [illegible]bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédérie Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Rehoux. — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Réguier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Barou. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisqu. Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delanuoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr.*
Départements.	—	16 *fr.;*	—	8 *fr.*
Etranger......	—	20 *fr.:*	—	10 *fr.*

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de *Paris-Théâtre* sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

La collection brochée de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 francs pour Paris

Et 20 francs, rendu franco, en province.

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 à 104, et 105 à 156, est également en vente au prix de :

16 francs pour Paris ;

Et 18 francs, rendue franco en province

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, passage Verdeau, 23, Paris

Le Conseil de santé, à Saint Pétersbourg, a autorisé l'importation en Russie des *capsules de goudron de Guyot* si efficaces dans les cas de rhumes, catarrhes, bronchites, phthisie. Deux capsules à chaque repas amènent une amélioration rapide. Le traitement revient au prix insignifiant de dix à quinze centimes par jour.

Pour éviter les trop nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature Guyot imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine, et dans la plupart des pharmacies.

Guérison certaine. On rappelle que la *Nevralgine* du Dr Brohon, qui enlève en une minute la plus forte douleur névralgique, migraine ou maux de dents, se trouve, 1, r. de la Bourse et 29 r. Vivienne. Px 5 f. pr poste 5 f. 50

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

On trouve partout l'exquise **LIQUEUR D'OR** Fabe 28, Bd Bineau Levallois-Pet (Seine).

On parle beaucoup d'un instrument qui remplace, avec avantage et surtout avec économie, les orchestres, généralement si coûteux, pour les salles de bals, skatings, etc. Cet instrument, fabriqué par la maison *Gavioli et Ce*, de l'avenue Taillebourg, est d'un usage extrêmement facile ; au moyen d'une simple manivelle, on peut jouer successivement tous les airs piqués sur les cylindres. M. Gavioli, l'inventeur, nous a montré par quel ingénieux procédé il fait rendre à des tuyaux d'orgue le son de la corde du violon. Cette maison fait aussi, en ce moment, un instrument à tuyaux dit QUATUOR-GAVIOLI, qui produit le son du violon, de l'alto, du violoncelle et de la contre-basse. Nous sommes persuadé que cet instrument à clavier de piano, dans une salle vaste et sonore, doit être d'un grand effet, et que les chefs d'établissements qui recherchent un orchestre à la fois brillant et peu coûteux, auront le plus grand intérêt à en faire l'acquisition.

Gavioli & Cie.

FACTEURS D'ORGUES MÉCANIQUES ET A TOUCHES

2, avenue de Taillebourg, 2

PARIS

Pianos-Violon, Pianos-Flûte, Quatuor-Gavioli, Violoncelles et Basses de toutes grandeurs.

La science ne fait point de miracles. Prétendre *guérir* instantanément les *maladies nerveuses* est une présomption ridicule. L'*Anisine-Marc*, le célèbre antinévralgique russe, *enlève* instantanément la *douleur* : c'est la cause de son éclatant succès. Se méfier des imitations. L'emploi de la véritable *Anisine-Marc est sans danger* : exiger sur la boite le signe en russe de l'inventeur. Paris, 20, r. Le Peletier. Le fl. 5 fr., par poste 5 fr. 50.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cte CLÉRY, à Marseille.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr **PÉCHENET** *medecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*
Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*
Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'ateur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

LA Revue des Sports

ORGANE DE TOUS LES SPORTS FRANÇAIS ET ETRANGERS

COURSES — GYMNASTIQUE — ESCRIME — TIRS — CANOTAGE — CHASSE — PÊCHE — SKATING — VÉLOCIPÈDE — JEU

Paraissant le Dimanche. — Rédacteur en Chef : **Eugène PAZ**

Abonnement pour toute la France, UN AN : 12 fr.; SIX MOIS : 6 fr. 50. — Adresser mandat-poste au Directeur, 34, rue des Martyrs

10e Année

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas**, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'epaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. Chez tous les Papetiers.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, succr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. **BROCHURE** env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

Grands Magasins de

SOLDES

A Jeanne-d'Arc

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

DEUX MILLIONS

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

et autres Marchandises vendues à

MOITIÉ PERTE

La mission de ce grand magasin, véritablement unique en son genre, et dont la presse parisienne s'est occupée beaucoup, est de vendre à vil prix, au profit de *tous*, les marchandises irréprochables abandonnées par les commerçants que la fortune a trahis.

Aujourd'hui et jours suivants, le dimanche excepté

RECONSTIT. : AUGMENTE

L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✱ CE VIN

VIN DURAND DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr. 50

L'INSTALLATION DU

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

ET DE SON JOURNAL

Le Moniteur des Tirages Financiers

DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ

Rue Le Peletier, N° 16

EST FIXÉE AU LUNDI 19 FÉVRIER

AU PETIT ST-THOMAS

Rue du Bac

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

MISE EN VENTE DE

TOILES, BLANC & LINGERIE CONFECTIONNÉE

Parmi de très nombreuses **OCCASIONS**, nous citons :

Article	Prix
DRAPS pour grands lits de maîtres, en toile de Vimoutiers pur fil, sans coutures avec un large our et à jour, d'une valeur de 22 fr., le drap	16 50
TORCHONS tout faits, en toile forte, larg. 0m60, long. 0m92, val. de 7 f. 50, la douzaine	5 50
MOUCHOIRS CHOLET 0m36 carrés, garantis pur fil de lin, tissés à la main, ce qui se fait de meilleur, valeur réelle de 10 f. 75, la douzaine	7 90
CRETONNE DE COTON ÉCRU très bonne qualité larg. 0 m. 80, à	» 55
MADAPOLAM blanc, bonne qualité à	» 45
CHEMISES de jour Shirting, pour dames, plastron plis, parures feston rose, 2 pois. Prix exceptionnel	4 90
CHEMISES de jour, toile de Cholet, pour dames, plastron brodé, dessins variés, valeur de 11 fr. 50, à	7 75
PANTALONS Shirting, forme zouave ou forme ordinaire, garnis entredeux ou broderies anglaises, plis fins, valeur de 6 fr. 50, à	3 90
TOILETTES toile d'Irlande, formes variées	2 45

UNE IMPORTANTE QUANTITÉ DE

RIDEAUX BRODÉS

dont les dessins ne doivent pas être continués et cotés, pour ce motif, avec un **RABAIS** de **50** à **60 0/0** sur les prix courants

Article	Prix
RIDEAUX DE VITRAGE brodés, dessins variés, la paire, 4m, au lieu de 5 fr.	2 50
RIDEAUX DE VITRAGE tulle brodé, la paire, 4m, au lieu de 13 f. 50	6 50
GRANDS RIDEAUX tulle application, hauteur 3 m. au lieu de 30 fr.	13 50
PETITS ET GRANDS **RIDEAUX**, mousseline brodée et tulle, application, *dessins très riches*, vendus avec les mêmes différences de prix.	

GRANDS ATELIERS de TAPISSERIE et d'AMEUBLEMENTS pour la confection des RIDEAUX et TENTURES, ainsi que pour la fabrication des SIÉGES de tous genres, **aux conditions de prix les plus avantageuses**

SANTÉ A TOUS SANS MEDECI[NE]

Par la délicieuse Farine de San[té]

REVALESCIERE DU BAR[RY]

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR[INE], REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV[EAU], BILE ET SANG LES PLUS MALADES. 30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR[…] DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA[RIS]

Depuits rente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, naus[ées], vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 c[ures], pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W[…] phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants el[le] rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous le[s] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses [...] dormir, ayant toujours le creux de [...] gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* [...] fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* [...] 9 ans. C'était terrible, et des médecin[s] avaient déclaré qu'il n'y avait pas [...] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Le[s] *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en b[oîtes de fer]blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. [...] 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt [chez l]es bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THEATRE

DRAME

ATHÉNÉE-COMIQUE

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché : E. TOURTIN

TRAGEDIE

MUSIQUE

MACÉ-MONTROUGE

YVES & BARRET Sc. G. BOUVY del.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMERO 196

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 15 au 21 Février 1877

PARIS : 30 cent. — DEPART^s. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCVI

—

MACÉ-MONTROUGE

—

Madame Montrouge (Victoire-Elisa-Marguerite Macé) est née à Paris, le 24 mars 1836.

Élevée par sa grand-mère aux Batignolles, elle alla de très bonne heure en pension et montra, aussitôt, une vive intelligence. Dès l'âge de six ans, elle tapotait gentiment sur le piano et chantait la chansonnette avec une verve endiablée.

Très-gâtée par sa famille et encouragée par les compliments qui lui étaient continuellement prodigués, elle manifesta promptement l'intention de monter sur les planches et obtint que ses parents la fissent entrer dans une classe de solfége, au Conservatoire. N'ayant encore que huit ans, elle dut attendre sa dixième année pour se présenter comme auditeur dans une classe de déclamation.

Élève de Samson, elle concourut dans le rôle d'Agnès de l'*École des Femmes*, fut admise et entra dans la classe de Provost qui, remarquant sa physionomie ouverte et éveillée, la dirigea vers un autre emploi, celui des soubrettes.

Avec deux professeurs aussi éminents, on conçoit qu'elle dut faire de rapides progrès ; aussi n'avait-elle que treize ans et demi lorsque, suivant des errements encore mis en pratique par les jeunes élèves d'aujourd'hui, elle parut pour la première fois sur la scène de l'École lyrique, dans la *Fille terrible* et la *Veuve de quinze ans*.

M. Monteguy l'y ayant entendue n'hésita pas à lui faire des propositions pour le Gymnase. Malgré l'avis de ses parents qui eussent préféré la voir rester au Conservatoire jusqu'à ce qu'elle eût remporté le prix, l'enfant, toute heureuse de se voir artiste dans un grand théâtre de Paris, parvint à faire signer son engagement.

Mlle Macé débuta donc au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle, en avril 1850, dans la *Volière, ou les Oiseaux politiques*. Son succès fut assez vif. Scribe la trouva charmante et Jenny Vertpré, alors la reine de ce théâtre, la prenant en affection, lui donna des conseils.

De 1850 à 1853, la jeune comédienne passa en revue une bonne partie du répertoire de Jenny Vertpré et de Désirée. Ses succès principaux furent : *Les Pupilles de dame Charlotte*, *le Souper de la Marquise*, *les Baignoires du Gymnase*, *les Mémoires du Gymnase*, *le Marquis de Labretèche*, *le Mariage enfantin*, etc., etc. Elle fit aussi deux créations : *le Vol à la roulade* et *Faust et Marguerite*.

Du Gymnase, Mlle Macé passa au Vaudeville où on l'applaudit surtout dans : *les Vins de France*, *Madame est de retour*, *la Faillite de Thibeaudeau*.

Lorsque, l'année suivante, les Bouffes-Parisiens firent leur première ouverture aux Champs-Elysées, Mlle Macé fit partie de la troupe; ce genre nouveau répondait bien, en effet, à la nature de son talent. Vive, légère, spirituelle et fine, elle avait tout ce qu'il fallait pour aider à la réussite de l'entreprise d'Offenbach. De 1855 à 1859, elle resta à ce théâtre où ses créations eurent lieu dans : *La Nuit blanche*, *Entrez, Messieurs, Mesdames*, *le Rêve d'une nuit d'été*, *Trafalgar*, *la Charmeuse*, *Orphée aux Enfers* (rôle de l'Opinion), *Après l'Orage*, *la Chatte métamorphosée*, *Six Demoiselles à marier*, *les Petits Prodiges*.

En 1860, elle partit pour Liége, comme chanteuse d'opérette, en compagnie de Zulma Bouffar.

En 1861, elle fut engagée à Rouen, par M. Halauzier, alors directeur dans cette ville. Puis en 1862, elle reparaît à Paris, à la Porte St-Martin, dans une reprise du *Pied de Mouton*.

C'est en faisant, en province, la fameuse tournée du *Pied de mouton*, que Mlle Macé rencontra Montrouge dont elle devait devenir la femme. Dans cette féerie, Montrouge jouait Lazarille et Mlle Macé, Guzman.

En 1863 eut lieu l'ouverture du petit théâtre des Folies-Marigny que Montrouge devait si habilement diriger et qui fut, pendant quelques années, le rendez-vous d'une société toute particulière disparue avec l'Empire.

Là Mlle Macé-Montrouge devint une *étoile*. Il était impossible, en effet, d'enlever avec plus de brio et d'entrain des rôles dont la plupart du temps son jeu faisait tout le mérite. *Les Virtuoses*, *Barbe-Bleue*, *le Cabaret de Ramponneau*, *les Ondines au champagne*, *le Dernier Romain*, et Cinq *Revues* dont le succès dura plusieurs mois pour chacune, la montrèrent comédienne véritable et la rendirent justement populaire.

Lorsque Montrouge eut cédé son théâtre à Montaubry, Mme Macé le suivit nécessairement et l'un et l'autre prirent un temps de repos.

Un brillant engagement les appela tous les deux au Caire, en 1874. Mme Macé-Montrouge fit là trois saisons entières jusqu'à fin 1876, et joua le répertoire le plus varié de l'opérette et du genre léger. C'est peut-être pendant ces trois années qu'elle dépensa le plus de talent ; aussi les gazettes égyptiennes nous apportèrent-elles souvent le bruit de ses succès.

Revenu à Paris un an avant sa femme, quand Montrouge voulut relever le théâtre de l'Athénée-Comique, il dut forcément se passer du précieux concours de la joyeuse artiste ; mais cette année, à la réouverture, l'engagement de Mme Macé-Montrouge étant expiré au Caire, celle-ci est vite accourue reprendre sa place aux côtés de son mari, et nous avons retrouvé ce joyeux duo d'éclat de rire si franc et si entraînant, qui fit la fortune des Folies-Marigny. Aussi, tous les soirs, dans *Boum, la Voilà!* l'amusante revue en cours de représentation, c'est une véritable fête de voir l'excellent compère et sa brillante comédienne lutter de belle humeur et de verve endiablée.

Ce qui donne au talent de Mme Macé-Montrouge une saveur toute particulière, c'est sa complète originalité. Elle n'a imité personne et nulle n'a tenté de marcher sur ses brisées. Nature essentiellement personnelle, elle laisse, dans l'interprétation de ses rôles, une grande place à l'imprévu, à l'inspiration du moment et, malgré cela, elle apporte une mesure extraordinaire dans l'entente de la composition d'un personnage. Son action sur le public s'explique par ces deux qualités, très rares à rencontrer et aussi par l'éclat de son jeu, *tout en dehors*, autre privilége qui est loin d'être commun. Avec une artiste de cette valeur, l'Athénée, déjà ramené à la vie par son habile directeur, va voir revenir à lui tout public ami de la fantaisie, public plus nombreux que l'on ne croit, aux besoins duquel l'opérette est loin de donner toujours satisfaction.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de Madame

MARIE DUMAS

(Directrice-Fondatrice des soirées caractéristiques de la Porte-Saint-Martin).

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

(Reprise de *Chatterton.*)
Débuts de M. Volny.

Chatterton fut un grand succès à une époque où le grand courant de poésie dû aux admirables productions des Hugo, des Lamartine, des Alfred de Musset et de dix autres qui seraient encore des aigles aujourd'hui, entraînait les esprits les plus positifs.

Aussi la création d'Alfred de Vigny ne parut-elle pas invraisemblable à ce public dont l'imagination, à chaque instant éveillée et surexcitée, ne demandait qu'à subir le génie des poètes.

Mais aujourd'hui Chatterton ne nous émeut plus. Nous sommes devenus trop positifs pour nous intéresser à ce jeune homme dont le cerveau nous semble un peu brûlé, et qui devrait être assez intelligent pour donner à son existence une toute autre direction, alors qu'il voit ses chimères s'envoler une à une.

La reprise du drame d'Alfred de Vigny a donc été accueillie avec *respect* plutôt qu'avec *enthousiasme.* Le beau langage du poète a été remarqué, mais on a regretté l'absence des situations dramatiques. Aujourd'hui on veut du *théâtre* et on a raison.

L'exécution est comme toujours des plus soignées. Un tout jeune homme, élève de Talbot, M. Volny, a joué avec chaleur et conviction le rôle créé par Geffroy ; il est élégant et promet un bon jeune premier. Barré est excellent ainsi que Talbot, Martel.

Mlle Emilie Broisat est charmante dans le rôle, le seul touchant de la pièce, de la femme sacrifiée. Elle a eu un grand mouvement dramatique au dernier acte quand elle descend l'escalier, et une agonie d'une simplicité et d'une grandeur admirables.

OPÉRA-COMIQUE

Reprise de *Zampa.*

—

Cette fois, c'est bien une véritable reprise avec une distribution entièrement nouvelle. A l'exception de Mlle Ducasse, toujours charmante dans le rôle de Rita, tous les autres personnages ont aujourd'hui un nouvel interprète.

MM. Stephane, Furst, Maris et Mme Brunet-Lafleur, ne font pas regretter leurs devanciers directs et ont contribué à rendre brillante la représentation d'un chef-d'œuvre qu'on ne saurait trop admirer, car c'est un véritable modèle du genre dont ne devrait pas s'écarter le théâtre de l'Opéra-Comique.

Avec sa voix large, vibrante, bien posée, d'une homogénéité trop rare, hélas ! M. Stephane a enlevé ce formidable rôle de Zampa de façon à contenter les plus difficiles. Quand le comédien aura mis de coté sa timidité et qu'il égalera le chanteur, nous applaudirons, sans restriction, un vrai ténor en mesure de tenir les grands rôles du répertoire.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer à M. Furst, dont la voix est excellente, mais chez qui le comédien a beaucoup à faire. M. Maris, au contraire, a montré beaucoup d'aisance dans Daniel et a au moins *chanté* l'adorable duo avec Rita, dont ses prédécesseurs ne faisaient qu'un *récit* parlé, faute d'un organe suffisamment timbré. C'est une excellente acquisition pour le théâtre. Mme Brunet-Lafleur a mis du style au service d'Herold, ce qui n'est pas un mince mérite, et si la comédienne est froide, la chanteuse est élégante et distinguée.

Au résumé, belle et bonne soirée pour l'Opéra-Comique.

LES MANIAQUES

—

L'Académie française définit la manie : « Folie qui n'est pas complète comme la démence, et qui se manifeste par des accès intermittents. »

Par extension : « Habitude bizarre, contraire à la raison. »

Par extension encore : « Goût porté jusqu'à l'excès. »

D'où il résulte clairement que nous sommes tous maniaques.

Je ne contredirai pas l'Académie française ; mais, il y a maniaques et maniaques.

—

Il y a des manies vulgaires, banales, terre-à-terre, communes à beaucoup de gens, sans à caractère saillant d'originalité. Par exemple :

Adopter un côté du trottoir dans une rue où fréquemment l'on passe, un côté du balcon dans un théâtre où fréquemment l'on va ; déposer sa canne dans un même coin d'une cheminée où fréquemmen l'on se chauffe.

Tisonner les bûches dans l'âtre — cultiver des tulipes — élever des vers-à-soie — prendre des billets de loterie — jouer aux dominos — deviner les rébus — chanter la romance — manger ses ongles — se fourrer les doigts dans le nez, etc., etc.

Nous les signalons, sans nous y arrêter davantage ; habitudes mesquines plutôt que bizarres, n'ayant rien de contraire à la raison, mais rien de piquant non plus à l'imagination.

J'aime mieux la manie de Morizot. Morizot ne peut s'endormir que couché sur le côté, une jambe ramenée sur l'autre, un pouce dans la bouche, et dodelinant de la tête pour se bercer.

A la bonne heure, voilà un maniaque !

—

Chez tout individu prenant au sérieux son métier, une manie se développe.

L'avocat, dans les relations les plus simples de la vie, prend le ton grave et solennel de l'audience, et appelle son interlocuteur *Maître un tel.*

Le médecin, en vous serrant la main, vous malaxe les doigts et vous tâte le pouls.

Le militaire a ses récits de campagne dont il ne sort gère que pour s'occuper de mutations et d'avancements.

Parlez aux militaires de Domange, vous verrez !

Mais c'est encore chez les employés qu'on rencontre le plus de maniaques.

Pourquoi !... affaire de médecine et d'hygiène ; nous n'avons pas à nous en occuper.

—

Crapart est employé. Crapart met les gros sous dans la poche gauche de son gilet, et les enveloppe de papier pour ne pas user la doublure. Ce n'est rien. Comme le frottement du cuivre use et coupe l'enveloppe, Crapart tient en réserve, dans la poche droite, un supplément de papier, et tous les jours, à quatre heures, milieu de la journée active, il donne une chemise neuve à sa monnaie. Voilà Crapart. Crapart est employé.

⁂

Il y avait une fois, rue Saint-Dominique, un vieux baron, petit, maigre et sec, d'apparence chétive, solide au fond comme les piles du Pont-Neuf. Pas d'enfants ; pour tout héritier, un de ces chenapans de neveu que le vaudeville a si souvent et si justement flétris.

Employé supérieur à un ministère quelconque, il avait une manie, le bonhomme : — un médecin, muni de sa trousse, en tous lieux, devait accompagner ses pas.

Vivant seul, il prenait à son service un pauvre étudiant à son quatrième examen de doctorat ; cela lui faisait compagnie ; deux mille francs, logé, nourri ; le pacte était conclu. L'étudiant devait au baron une surveillance de toute minute.

Jamais malade, le baron : gai, leste, gros mangeur, et buvant de grands coups...., mais maniaque !.....

Au milieu du repas, il s'interrompait....

— Vous avez sur vous votre lancette ?

— Oui, monsieur le baron.

— Montrez !..

— Voici, monsieur le baron.

— Alors, vive-Dieu ! buvons jusqu'à plus soif !

« *Non, monsieur le baron* » l'aurait tué raide.

De midi à quatre heures, il allait à son bureau, laissant l'étudiant l'attendre au cabinet de lecture le plus voisin....

Un jour, le neveu besogneux et assoifé de succession, va trouver le jeune homme à son poste fidèle, probe à outrance, incorruptible....

— Docteur, lui dit-il, je ne viens pas vous prier d'empoisonner mon oncle; ça laisse des traces; on nous pincerait..... Je viens vous proposer une partie de billard en trente secs.

— Monsieur, fit en tremblant le pauvre diable, depuis longtemps sevré de tout plaisir, ce serait avec joie, mais il est quatre heures moins vingt, et M. le baron a pour coutume invariable de me rejoindre à quatre précises.

— N'est-ce que cela? nous serons revenus.

Ebranlé, il ajouta :

— Vous le jurez !

— Je le jure !

A quatre heures dix, l'étudiant exécutait son trentième carambolage, et gagnait la partie. Au galop, ils reprirent la route du cabinet de lecture......

Une foule bruyante, encombrant la rue, obstruait la porte vitrée.

Le baron, ne trouvant pas son homme, était tombé frappé d'apoplexie.

.·.

Chaque âge a ses manies qui lui sont propres, la jeunesse comme la vieillesse, avec cette différence que chez les jeunes gens la manie est éphémère ; elle passe ou se transforme.

.·.

Fonder un journal est une manie de jeunesse, manie bien plus répandue qu'en général on ne peut croire.

Tout jeune homme oisif, rentier ou meurt-de-faim,rêve de *fonder un journal* pour le libre *esbattement* de sa prose.

— Il y a une place à prendre dans le journalisme militant, par exemple une feuille qui s'adresserait spécialement aux concierges; on n'a pas songé à ça. Que dites-vous de ce titre : *le Cordon ?*

Quelques-uns tentent l'épreuve. Au bout d'un mois, le journal trépasse. La manie ne passe qu'après plusieurs années.

.·.

Une autre manie de jeunesse, tenez, bien commune, bien commune, c'est la manie des *enterrements.*

Accompagner à sa demeure dernière un personnage illustre, à pied, dans la crotte, sous la pluie... quel bonheur, si vous saviez !...

J'ai eu la manie des enterrements.

Trois ou quatre ans, je l'ai eu. J'ai pleuré comme une Niobé aux obsèques de Gérard de Nerval, de Mme de Girardin, d'Alfred de Musset, d'Adolphe Adam, d'Augustin Thierry, de David et de Lamartine. Je ne m'en repens point, mais cela me fait sourire aujourd'hui. Que de fois me suis-je dit, en voyant le peu d'empressement que le public y mettait : « Quand Hugo mourra, ce sera bien autre chose ! »

Cet âge est sans pitié.

.·.

Autre manie de jeunesse : *acheter des livres ;* ne pas confondre avec *bouquiner,* manie de vieillard.

Jeune, on achète les jolis livres, à belles couvertures jaune-beurre-frais ou rose-tendre, qu'on macule rien qu'en y posant le pouce, et l'on se borne aux auteurs d'hier et d'aujourd'hui.

Vieux, on *bouquine*; on se passionne pour les feuilles jaunies, les *s* en forme d'*f*, les *v* mis pour les *u*, les reliures en veau et la tranche sang-de-bœuf.

La manie a subi transformation, voilà tout.

.·.

Les vieillards sont radoteurs, mélomanes, collectionneurs. Ne nous arrêtons pas aux collectionneurs, nous n'en finirions plus.

Ils sont avares. L'avarice est une manie.

.·.

Les jeunes gens *font de la littérature. Faire de la littérature* est une manie.

.·.

La manie des *vers*, une manie de jeunesse, peut être une manie de vieillesse. C'est plus rare, mais cela devient drôle.

Il m'arriva un jour de louer dans une feuille, morte maintenant, un poème épique en vingt-quatre chants. Je ne l'avais pas lu. C'est mon excuse.

Le lendemain je reçois une lettre au cachet armorié ; l'auteur voulait me remercier de sa voix vive et me demander conseil sur la façon *de présenter une comédie au Théâtre-Français* (!).

La lettre était d'un fou, écrite en vers. La curiosité me poussa. Je dis à mon collaborateur : « Venez-vous ? »

Nous entrons dans un cabinet long, étroit, poussiéreux, encombré de livres sans ordre ; des manuscrits de toutes tailles et de toutes couleurs jonchaient le sol. Il fallait, pour avancer, enjamber des piles énormes de volumes et de brochures.

Tout au fond, à demi-caché derrière son bureau d'acajou, un vieillard se tenait : cheveux blancs, ras coupés, teint rose, œil bleu d'une infinie douceur. Affable, empressé et tout plein d'une grâce ancien régime, il nous reçut. Deux heures durant, il nous parla de sa passion pour la muse...

— Ce que j'ai écrit de vers ne se peut calculer. Quand je fais une invitation à dîner, je la fais en vers. Voici un travail entrepris sur *Hercule*, un poème ; il aura cent quarante-quatre mille vers ; soixante-dix mille déjà sont faits ; les voilà...

Et, du pied, il poussait sous la table de gros tas de papier, empaquetés, ficelés comme les ballots de coton dans la Caroline du Sud.

Sa manie avait conservé à cet homme toutes les illusions de l'âge tendre. Il avait la foi dans le présent ; il avait l'espérance dans l'avenir. Il nous montra une quarantaine de comédies et de drames en trois, quatre et cinq actes, toujours en vers ; il nous en fourra plein nos poches et naïvement nous demanda :

— A qui s'adresse-t-on pour la mise en scène ?

.·.

Parmi les manies bien répandues, nous citerons la *manie du calembour*, plus encore que la *manie du piano*, une calamité !

Certaines gens ne peuvent souffler mot sans commettre un calembour. Devant eux, ne dites jamais : « *Ça varie ;* » ils ajouteraient : « *de Rovigo.* »

Il y en a qui n'en ont qu'un dans leur sac et qui le répètent à toute occasion.

Un capitaine de pompiers, à Toulouse, à chaque exercice, crie à ses soldats :

— Soyez braves comme César et *pompez !*

Depuis trente ans cela dure.

D'autres ont la manie d'écrire leur nom en tous lieux où ils se trouvent : à la lanterne de Diogène, au Panthéon, sur les cloches de Notre-Dame, dans les cimetières, sur les tombes célèbres...

Tous les crapauds de lettres, en passant devant Balzac et Charles Nodier, se croient obligés de tirer un crayon de leur poche et de barbouiller leur signature au-dessous d'une pensée qu'ils s'imaginent avoir eue.

.·.

Et puisque nous sommes au Père-Lachaise, voici une manie d'outre-tombe dont je puis vous garantir l'authenticité. En dépit de la gravité du lieu, elle est drôle !...

Non loin de Casimir Périer, dans une petite chapelle où brûlent deux cierges modestes, à droite, au pied de l'autel, deux piles de journaux s'élèvent, religieusement pliés et ficelés. C'est une collection de la *Patrie*. Au-dessus de l'une des deux piles, la *Patrie* du jour toute grande ouverte et chaque soir pieusement renouvelée...

Il n'y a même pas exception pour les jours de *Chronique musicale !*

Ironie amère ! au-dessous de l'inscription funèbre on lit ces mots : *Qu'il dorme en paix !*

.·.

Il y en a dont la manie consiste à vous détailler sans cesse leurs petites infirmités réelles ou imaginaires. A chaque rencontre...

— Imaginez une douleur qui me prend ici au sommet de la tête, qui descend là, par ici, de ce côté, jusqu'au talon de droite, en passant par le coude, la hanche et le mollet. Des souffrances intolérables !.. Vous n'éprouvez jamais cela, vous?

— Non.

— Vous êtes bien heureux ! Quelquefois c'est dans la mâchoire que ça me prend, avec des titillations dans l'œil gauche et des bourdonnements à chaque oreille. Vous n'éprouvez jamais cela, vous?

— Non.

La plupart du temps, ils se portent comme des chênes centenaires.

.·.

S'occuper de politique dégénère souvent en manie. A force de tourner, de retourner, de creuser chaque question, ils finissent par voir des montagnes là où il n'y a pas le plus petit grain de poussière à balayer.

Vous parlez devant eux du retour en France de M. de Tonneins...

— Très grave ! très grave !... Ce voyage se rattache à des combinaisons de la plus haute portée ! On prétend que l'Angleterre pourrait bien... à moins, dame ! que la Russie ne s'y oppose... la Russie ne dit rien, et, entre nous, voilà ce qui m'effraie !

Le plus souvent, ils vous jettent cela dans l'oreille en se cramponnant à vous, le pouce dans une boutonnière de votre paletot.

Et les *Chercheurs de célébrités !*

Cette manie consiste à vouloir découvrir une Malibran, une Rachel, un Talma, sous l'enveloppe sèche et dégingandée d'un produit de concierge.

C'est à l'Ecole lyrique et dans les théâtres de banlieue que les *Chercheurs de célébrités* exercent leur innocente manie.

Au milieu d'un groupe de figurants ou de choristes, ils aperçoivent le front touché du doigt par la muse ! une mèche de cheveux, un mouvement de bras, un cri, un rien suffit à la révélation !

Eu ! ecce ! voici ! voilà ! ils se lèvent ! ils ont trouvé ! Le lendemain...

— *Le hasard* ma conduit hier au théâtre de Montmartre. On jouait *Phèdre.* Il y a là une petite fille à cheveux rouges qui *dégote* Rachel, mais... là... carrément ! Va voir çà... tu m'en diras des nouvelles !...

* *

Les femmes, cette justice leur est due, sont beaucoup moins que nous maniaques ; trop impressionnables, trop nerveuses, trop changeantes pour garder fixe longtemps la même idée.

A certain âge, par exemple, presque toutes ont une manie, celle de *faire des mariages.*

— Je connais une jeune fille, vous connaissez un jeune homme, vite, amenez votre homme et concluons.

Quelques-unes se piquent de littérature. O la déplaisante manie chez une femme... quand elle ne garde pas l'anonyme !

D'autres ont la manie des petits fours et du homard...

D'autres... Mais je m'aperçois que c'est là tout !... Trahir la foi jurée à droite ; à gauche, prodiguer ses sourires et son amour ; cancaner sur l'un et sur l'autre ; coqueter avec tous, rien de tout cela, selon l'Académie française, n'est manie, sans quoi !...

GABRIEL GUILLEMOT.

LE TEMPS QU'IL FAIT

HIVER SANS NEIGE.

Je ne suis pas curieux, et, de plus, ma fortune ne pourrait soutenir, même une seconde, la comparaison avec celle de Rothschild ou celle de Richard Wallace. Nonobstant, je donnerais bien cinquante-cinq centimes de ma poche pour savoir en quelle saison nous nous trouvons à l'heure présente.

Si j'en crois le calendrier, et la promptitude inusitée avec laquelle, il y a un peu plus d'un mois, mon concierge me remettait mes lettres, ce qui était une *invite* nullement déguisée à l'étrenne, nous devions être en hiver.

Si j'en crois le thermomètre, dont la colonne métallique se maintient à une respectable hauteur au-dessus du point Zéro, nous sommes au printemps.

Enfin, les petites pluies fines et drues, qui, fréquemment, cinglent les visages des promeneurs et les mouilent « jusqu'aux os », semblent indiquer la saison automnale.

Avouez qu'il y a vraiment de quoi ne pas s'y reconnaître, et demeurer, au premier abord, un tantinet déconcerté.....

Comme en fin de compte, la succession des saisons ne dépend en aucune façon de la température et des accidents atmosphériques, c'est le calendrier qui a raison sur les indications du thermomètre et les informations de la pluie. En matière de saison, l'autorité de l'almanach est inébranlable.

Nous sommes donc bel et bien en hiver. Mais, à coup sûr, nous avons là un hiver bien singulier, un hiver extraordinaire, qui rompt avec toutes les traditions, avec toutes les idées reçues, un hiver qui n'en est pas un...

Car il ne fait pas froid le moins du monde ; on peut se passer de feu si l'on n'est point frileux au delà de toute expression ; pas le moindre petit glaçon « n'a *aplani* la face de l'eau », enfin pas le moindre flocon de neige n'est encore tombé en tourbillonnant des nuages sur le sol..

Hélas ! c'est cet hiver exceptionnel qu'il nous aurait fallu aux jours cruels du siége, au lieu de cet horrible hiver de 70-71, qui, en nous apportant des souffrances nouvelles, a été pour nos ennemis un utile auxiliaire, un allié puissant...

Mais je me suis laissé dire que « les voies de Dieu sont impénétrables ». Il faut croire que notre perte avait été résolue et que tout, même le temps, y devait concourir...

Enfin n'importe ! Malgré son retard, que cet hiver, si clément, soit le bienvenu !...

Car les noirs enfants de l'Auvergne, qui font profession de nous fournir des combustibles, ne donnent pas précisément à *l'œil* leur bois de chauffage, leur coke et leur charbon de terre.

Les « petites bourses » se trouveront donc fort bien de pouvoir se passer des services de ces commerçants remarquables par leurs faces peu débarbouillées et leur étrange idiome, qui fait rêver Brasseur...

Les seules personnes qui auront gémi sur cette absence inaccoutumée de la froidure sont : — d'abord, messieurs les chroniqueurs, qui, cette année, n'auront pas pu placer leurs clichés habituels sur la saison d'hiver et leurs « effets de neige » sempiternels ;

Puis les amateurs du pittoresque, qui se gaudissaient de voir, à cette époque, sur les toits des édifices et les arbres des jardins publics une couche de neige immaculée, et, sur les trottoirs et les pavés, une couche de neige polluée, où les chaussures des passants, les sabots des chevaux et les roues des voitures laissaient de boueuses empreintes ;

Enfin les gamins, qui ne peuvent se livrer à la patiente construction des bons hommes de neige, ni bombarder à l'aide de boules également en neige les promeneurs inoffensifs...

Mais comme, si intéressants que soient les gamins, les amis du pittoresque et les chroniqueurs, les pauvres diables sont encore beaucoup plus dignes d'intérêt, j'estime que, tout bien considéré, nous avons lieu de nous réjouir et non pas de nous lamenter.

Quant à la cause occulte d'une température si imprévue, affirmer que je la connais serait peut-être bien présomptueux de ma part...

Néanmoins, je crois pouvoir émettre une hypothèse hardie, mais qui me paraît assez plausible.

La Providence, s'il faut ajouter foi aux réclames que ne cessent de lui faire les feuilles pieuses, est une excellente personne, qui s'ingénie jour et nuit à procurer aux malheureux humains, exilés sur cette terre d'épreuves, des divertissements variés.

Vraisemblablement donc, jusqu'ici les rigueurs hivernales et la congélation des rivières, des lacs, des bassins, n'avaient d'autre but que de permettre aux humbles mortels de s'adonner aux joies pures du patinage...

Mais, depuis l'invention des patins à roulettes, la glace est devenue inutile... puisque les amateurs de ce genre d'exercice peuvent s'ébattre sur le sol poli des Skating-Rinks à toute heure et en toute saison...

Et voilà pourquoi, suivant nous, la froidure n'a pas eu lieu et pourquoi les surfaces liquides ne se sont pas solidifiées... C'est simple comme un bock !

Si cette supposition est juste, comme le patinage à roulettes désormais ne fera que croître et embellir, nous en avons fini pour toujours avec la bise et les frimas.

Puissé-je donc avoir raison, et puissent tous les charbonniers de la terre se voir réduits, par l'élévation constante de la température, à quitter le commerce des combustibles pour celui des glaces, des sorbets et des mélanges réfrigérants !

LOUIS DE GRAMONT.

AVENTURES

ET HISTORIETTES THÉATRALES

Le Rossignol du Thé-Chantant

Lettre japonaise

A M. Saké-Fasi, dit *Brin-de-Citron,*

Etudiant en médecine et en civilisation, à l'hôtel des Etrangers, près le Palais-Bullier. Paris (France). En Europe.

Yeddo, le 2 janvier 1877.

Si tu savais, mon cher ami, combien de fois je me suis senti pris du regret de n'avoir pas, comme toi, choisi la carrière de lettré !

Que veux-tu ? J'avais les goûts naturellement simples, l'amour de la famille : les voyages à travers cette Europe barbare qui excitait tant la curiosité me semblaient si dangereux... Le ciel ne m'avait pas fait pour les aventures... J'étais prédestiné à autre chose ; je voulais faire souche et je me suis marié.

Tu m'avais recommandé de veiller sur ta fiancée, la belle Koutchi-Maï (1).

Je n'ai pas manqué au serment que je t'avais fait de ne pas perdre de vue cette brune enfant aux yeux si tendres et si malins dans leur aspect laiteux et vague : je l'ai prise comme concubine ou seconde femme.

Oh ! mon cher Fasi ! tu peux te vanter d'avoir un véritable ami, car je n'ai reculé devant aucun effort, devant aucun sacrifice, pour la mettre à même de faire ton bonheur.

J'ai eu du mal, mais je puis m'en flatter, j'y suis parvenu. Il n'y a pas désormais, dans tout Yeddo, de Mousmie plus accomplie, plus douce, plus instruite...

Comment j'y suis arrivé, voilà ce qu'il faut te faire connaître, voilà ce que je dois te raconter en détail.

Quand je l'eus choisie pour deuxième épouse, mon premier soin a été de mettre à profit le talent remarquable qu'elle possède comme cantatrice.

Les Occidentaux venus il y a deux à Yeddo ont, comme tu te le rappelles sans doute, installé un superbe établissement qu'ils désignent, dans leur langage enfantin, sous le nom de *Beu-Glan* ou de « *Thé Chantant* ».

J'envoyai Koutchi-Maï chanter dans cet établissement.

Te dire le succès qu'elle remporta serait chose impossible.

(1) *Koutchi-Maï*, en japonais vulgaire, signifie *bonne bouche* (Note du traducteur).

Tout notre grand répertoire sacré y passa : *le Casse-Noisette* (qu'elle possède comme pas une) ; *le Dragon à deux dos* (duo militaire); *la Feuille de satin rose* (allégorie mystique qu'elle détaille avec un art consommé), ont, pendant plusieurs heures de suite, attiré l'escadre entière au Thé-Beuglant....

Elle s'était aussi chargée de vendre à ses auditeurs quelques écrans et boîtes à gants dont je suis fabricant... Il faut bien faire aller un peu le commerce.

Cependant Koutchi-Maï, sur l'instigation de quelques chefs marins français, me prouva un jour qu'elle placerait bien plus de marchandises, si je la laissais porter à domicile, chez les susdits français, son répertoire et son petit étalage.

J'y consentis. Les affaires, en effet, y gagnèrent considérablement; mais le caractère de Koutchi-Maï ne tarda pas de s'altérer au contact des barbares.

Un soir, je la surpris en train à mettre dans le riz de mon repas une forte pincée de poivre...

Je lui demandai la raison de cette addition inconsidérée d'assaisonnement dans ma nourriture habituelle : elle me répondit que c'étaient les Français qui la lui avait conseillée.

Un autre jour, elle voulait me faire manger une sorte de matière noirâtre que les mêmes Français lui avaient remise et qu'elle appelait des « tru-phe ». J'en pris pour lui faire plaisir.

Mais le lendemain, elle me récompensa de ma condescendance, en me chantant une mélopée bizarre, dont les paroles étaient à peu près celles-ci :

C'était pas la peine, c'était pas la peine,
Non pas la peine, assurément,
De charger l'assaisonnement.

Enfin, elle m'appela « grand filandreux ! »

Je n'hésitai plus. J'allai trouver le bon Yakounine, qui nous sert de juge, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour mater cette nature désordonnée.

Il m'expliqua la loi qui me donne le droit de punir Koutchi-Maï et de la faire enfermer dans le bateau-fleur, annexe du temple voisin.

Je m'empressai de profiter de cette sage disposition de nos législateurs.

Elle est restée pendant une demi-lune au bateau-fleur.

Quand j'allai la reprendre, tous mes voisins me supplièrent de l'y laisser encore pour quelque temps.

Chose étrange, Koutchi-Maï se joignit à eux ! Je finis par consentir à prolonger son séjour pendant une autre demi-lune.

Elle est rentrée depuis hier à la maison. Elle est tout à fait calmée.

Grâce à moi, mon cher ami, et grâce à l'énergie de ma conduite, quand tu reviendras et que je te la rendrai, ainsi qu'il est convenu entre nous, tu la retrouveras, comme disent les Français, « souple comme un gant. »

Ton vieux poussah,
Ki-ni-va-Gair,
Négociant à Yeddo.

Pour traduction conforme.
Gaspard MUS.

ÉTRANGER

BRUXELLES.—*(Correspondance particulière du* Paris-Théâtre).

— Mme Galli-Marié, en représentation au théâtre de la Monnaie, continue à passer en revue les meilleurs ouvrages de son répertoire : *Carmen*, *Piccolino*, les *Dragons de Villars*, *Mignon*, etc.

— M. Ernesto Rossi fera ses adieux au public bruxellois dans *Louis XI*, qu'il interprètera, avec sa troupe, sur notre première scène.

— On va mettre à l'étude, à la Monnaie, un opéra comique *inédit* dont les auteurs — librettistes et musicien — sont deux de nos compatriotes. Titre : *Miss Eva.*

— Voici les engagements qui ont été contractés pour la prochaine campagne théâtrale, par MM. Stoumon et Calabrési : MM. Sylva (en représentation), Tournié, Bertin, Echetto et Pellin; — Mmes Adèle Isaac, Hamaekers, Bernardi, Blum et Renaux.

— Le théâtre des Galeries vient de nous donner la première représentation de l'*Ami Fritz*, qui a obtenu un très-vif succès. La pièce, une pastorale inoffensive, fraîche et charmante en somme, a été fort goûtée du public; la mise en scène est scrupuleusement copiée sur celle de Paris; quant à l'interprétation, elle a valu de légitimes bravos à MM. Garnier (Fritz), Harville (David Sichel) et Gourdon (Hanezo), ainsi qu'à Mme Hadamard, suffisante dans le rôle de la blonde Suzel. — M. Chatrian, demandé par la salle entière à la chute du rideau, s'est soustrait à l'ovation qu'on lui préparait.

— *Dora*, la pièce nouvelle de Sardou, est entrée en répétitions au théâtre des Galeries.

— Après *Dora*, la direction de ce théâtre montera *un Drame au fond de la mer*, pièce-féerie, du Théâtre-Historique, et les *Exilés*, grand drame de Sardou, reçu à la Porte Saint-Martin.

— *La Clé*, l'amusante folie de Labiche et Duru, vient d'obtenir un certain succès au théâtre du Parc. Cette pièce a été lestement enlevée par MM. Didier, Lebrun, Tony-Riom et Lafaye, et Mmes Othn et Hélène Emma.

Le public s'est beaucoup diverti à la scène de la tranformation du salon de jeu en salle de concert, scène bien réglée au Parc.

— Le théâtre des Fantaisies-Parisiennes représentera sous peu la *Marjolaine*, l'opérette nouvelle de Lecoq, qui vient d'avoir un si franc succès à la Renaissance de Paris. Nos concitoyens ratifieront d'autant plus ce succès, que l'action de la *Marjolaine* se passe dans notre pays.

— On a joué récemment au théâtre Molière, et avec une pleine réussite, deux pièces inédites: *Monsieur Guêpe*, comédie en 4 actes et 6 tableaux, en vers, par M. Muller, professeur à Hanovre, — et *Entre deux nièces*, un joyeux vaudeville en 1 acte, de M. Lauréda.

— Nous reparlerons dans un prochain numéro de *Jeanne Hartley*, pièce *inédite* en 5 actes, de M. Niboyet, plus connu sous le nom de Fortunio — qu'on vient de représenter sur le théâtre Molière. L'auteur a dirigé lui-même les dernières répétitions de son œuvre.

— Les *Amours du Diable*, opéra de Grisar, traduit en langue flamande du livret de M. de Saint-Georges, a été parfaitement accueilli cette semaine au théâtre national de l'Alhambra. M. Boutens, baryton, chargé du rôle de Sathaniel, et Mlle Virginie Gobbaerts, dans le rôle d'Uriel, ont eu les honneurs de la soirée. La direction a fait de grands frais pour monter dignement cet ouvrage.

Provinces belges. — *Anvers.*— Bonne reprise d'*Hamlet* ; M. Monier (Hamlet) et Mlle Claire Cordier (Ophélie) très-chaleureusement applaudis.

— *Liége.* — Par suite de la fermeture du théâtre du Gymnase, c'est le Théâtre-Royal qui va jouer *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, de Lacome, dont les répétitions sont poussées avec la plus grande activité.

— *Namur.* — On vient de représenter, avec succès, une pièce inédite de M. Delisse, intitulée : *Un Amour sous la cendre.*

— *Tournai.* — Nous apprenons avec plaisir la complète réussite d'un opéra-comique inédit, la *Fausse Alerte*, dû à M. A. Mesdagh, pour les paroles, et à M. H. Blot, pour la musique, tous deux nos compatriotes.

P. de P.

—

Nous lisons dans le *Phare du Littoral :*

Nice. — Théâtre-Italien. — *Représentation de Faure.*—C'est toujours un grand événement que le passage d'un grand artiste dans une ville, et tel qui restera profondément indifférent à l'annonce de quelque arrivée célèbre par la position, la naissance ou la fortune, sentira toutes les fibres artistiques de son cœur vibrer, en lisant ces simples mots sur l'affiche du théâtre : « M. Faure. » Aussi samedi soir, malgré des prix exorbitants, la salle était comble pour entendre Faure. dans *Faust*, et l'attente n'a pas été trompée.

Jamais nous n'avions vu un Méphistophélès aussi parfait. Quelle méthode ! quel feu ! quel timbre de voix approprié au personnage ! Ses éclats de rire sont ceux de Satan, lorsqu'une âme maudite tombe entre ses griffes. C'est un Méphistophélès tout vivant, sorti de l'enfer pour impressionner le monde.

Vraiment, dans la scène des épées en croix, Faure a été terrifiant ; avec quelle horreur et quelle vérité n'a-t-il pas rendu la souffrance que lui font éprouver ces chants pieux, et quand enfin, délivré, il se redresse et pousse un soupir d'allégement profond, la salle entière a éclaté en bravos prolongés.

Avec quel ton et quel sarcasme infernal il a chanté la chanson du Veau d'or et la Sérénade ! Impossible de s'élever plus haut.

Qui n'a pas entendu Faure dans la *Favorite* et dans *Faust*, ne peut se faire une idée vraiment complète de l'art de chanter.

—

MARSEILLE. — *Grand-Théâtre.* — Ainsi que nous l'avions prévu, *Aïda*, est devenu un grand succès.

Ce n'est qu'après plusieurs auditions que l'on peut bien apprécier le nouvel opéra de Verdi qui renferme des beautés qui vous saisissent. Les lecteurs du *Paris-Théâtre* ont déjà lu, dans ses colonnes, le compte rendu d'*Aïda*; nous ne citerons donc pas tous les passages qui méritent d'être signalés, un mot résumera notre impression : c'est un chef-d'œuvre.

L'interprétation qui avait laissé à désirer, le premier soir, est maintenant des plus satisfaisantes. Nous n'avons que des éloges à adresser à MM. Mierrinski, Neveu, Cabannes et Mmes de Strucklé, Perlat et Durand Durieu, qui remplissent les principaux rôles; mais le héros est M. Dumestre, qui joue et chante le rôle d'Asmonaro avec sa rondeur et sa maëstria accoutumées.

Les chœurs et l'orchestre sont bien conduits; les danses, très-originales, sont bien réglées.

Quant à la mise en scène, elle dépasse tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour à Marseille : Décors et costumes sont fort beaux, la figuration est des plus nombreuses. Quoique M. Campocasso n'ait pas été tendre pour la presse parisienne, nous nous plaisons à reconnaître qu'il a monté « Aïda » comme cet opéra méritait de l'être. Nous sommes certains que, par son empressement, le public le dédommagera des frais qu'il a faits.

— *Piccolino* passera bientôt.

Gymnase. — On a donné la 50e représentation de *la Petite mariée;* c'est après *la fille de Mme Angot* la pièce de Lecoq qui a eu le plus de succès dans notre ville. Hâtons-nous d'ajouter que la bonne exécution avec MM. Laborde, Vienne, Carré et Mlle Hadingue, y a contribuée pour une large part ainsi que la mise en scène très-bien réglée par M. Germain, l'intelligent régisseur.

On répète activement : *Le Grand Mogol*, opérette inédite, paroles de M. Chivot, musique de M. Edmond Audran.

A. G.

COURSES D'AUTEUIL

Dimanche a eu lieu les premières courses de la saison ; le temps étant très-beau, une foule nombreuse s'était portée à Auteuil.

Dans le Prix d'ouverture, cinq chevaux ont couru : Clin-Foc, la Hauteville et Gracieuse sont tombés ensemble au premier tournant, laissant arriver Lycurgue, à M. de Borda, 1re, et Wandru, à M. Coppée, 2e.

Prix d'essai, course de haies. — Le favori, Biéville, a été facilement battu par Chassors, à M. Hennessy, 1er; Mlle de Vidot, à M. Aumont, 2e; Claymore, à M. Maurice W..., 3e.

Prix de février, steeple-chase. — Perdreau, grand favori, est tombé à la rivière ; Magicienne, à M. Pauleff, 1re ; Triboulet, à M. Finot, 2e ; Gloriole, à M. Gibson, 3e.

Prix du Nuage, course de haies. — Charlotte, à M. Maurice W..., 1re; Courageux, à M. Hennessy, 2e; Clin-Foc, à M. Finot, 3e.

Les parieurs de la pelouse sont fort mécontents et on ne se cache pas pour qualifier sévèrement l'étrange interprétation de la loi par suite de laquelle on peut parier librement au pesage, alors que cela est absolument interdit sur la pelouse.

Ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas acheter, pour un louis, la permission de transgresser la loi, se consolent par des poules clandestines, ou s'associent cinq ou six pour payer une entrée au pesage et déléguer un des leurs qui peut alors entrer au sein des privilégiés.

Jeudi prochain, courses à la Marche.

PETITES NOUVELLES

Frédéric Achard, du Gymnase, entrera au Théâtre-Lyrique le 1er mai, jour fixé pour la première représentation de la *Clé d'or*, l'opéra de MM. Octave Feuillet et Eugène Gautier. — L'engagement de cet artiste se prolongera au-delà de la clôture annuelle, la *Clé d'or* devant être reprise au 1er septembre, pour la réouverture de la saison.

— Aux Variétés on songe à la reprise d'un vaudeville en deux actes, de MM. Clairville et J. Moineaux, qui serait plein d'actualité en ce moment : *Paris quand il pleut*.

Quand le *docteur Ox* voudra bien le permettre, ce théâtre jouera une comédie en trois actes de MM. Meilhac et L. Halévy, pour la rentrée de Mme Céline Chaumont, et un acte de M. Edmond Gondinet, le *Gymnase pour dames*. Cette petite pièce a été écrite afin d'utiliser un décor qui avait été fait pour le *Dada*, et qui n'a pas servi par suite de la suppression d'un acte.

COLLECTION du PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimé Deselée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita-Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma-Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie-Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte, — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — MM. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Banx. — Duchesne — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — G. Tholer. — Johann Strauss. —

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,*	14 *fr.;*	*six mois,*	7 *fr.*
Départements.	—	16 *fr.;*	—	8 *fr*
Etranger........	—	20 *fr.;*	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

Beaucoup de personnes se plaignent d'éprouver chaque matin, au réveil, une grande gène dans les bronches, comme de l'étouffement produit, dans l'arrière-gorge, par des mucosités plus ou moins épaisses. On fait pour cracher de violents efforts qui amènent souvent de la toux et quelquefois des nausées; et ce n'est qu'à grande peine, au bout d'une heure ou deux de malaise, qu'on parvient à se débarrasser de tout ce qui entravait la respiration. C'est rendre un véritable service à toutes les personnes atteintes de cette affection si pénible que de leur en indiquer le remède ; il s'agit simplement du goudron, si efficace dans toutes les affections des bronches. Il suffit d'avaler à chaque repas deux ou trois *capsules de goudron de Guyot* pour obtenir rapidement un bien-être que trop souvent on avait cherché en vain dans un grand nombre de médicaments plus ou moins compliqués et dispendieux. Huit ou neuf fois sur dix, ce malaise de chaque matin disparaîtra complétement par l'usage un peu prolongé des capsules de goudron.

Il convient de rappeler que, chaque flacon de 2 fr. 50 contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient à un prix insignifiant : 10 à 15 centimes par jour.

Ce produit, en raison de sa vente considérable, a suscité de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine et dans la plupart des pharmacies.

On trouve partout l'exquise **LIQUEUR D'OR** Fabe 28, Bd Bineau Levallois-Pet (Seine).

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

Grands Magasins de

SOLDES

A Jeanne-d'Arc

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

DEUX MILLIONS

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

et autres Marchandises vendues à

MOITIÉ PERTE

La mission de ce grand magasin, véritablement unique en son genre, et dont la presse parisienne s'est occupée beaucoup, est de vendre à vil prix, au profit de *tous*, les marchandises irréprochables abandonnées par les commerçants que la fortune a trahis.

Demain lundi et tous les jours, le dimanche excepté

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

MALADIES DES **FEMMES** causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris. Consul. de 1 à 4 h. **BROCHURE** env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas,** psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication s eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses général. et les personnes qui ont l'intention de occuper de cette lucrative industrie doivent se ocurer et lire avec attention le *Guide* publié par *Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable ma- cl d'instruction pratique, illustré de 80 planches plicatives, est le compagnon indispensable du bricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant in d'exiger le Guide publié et estampillé par *Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 4, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.

PEAU DU VISAGE

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

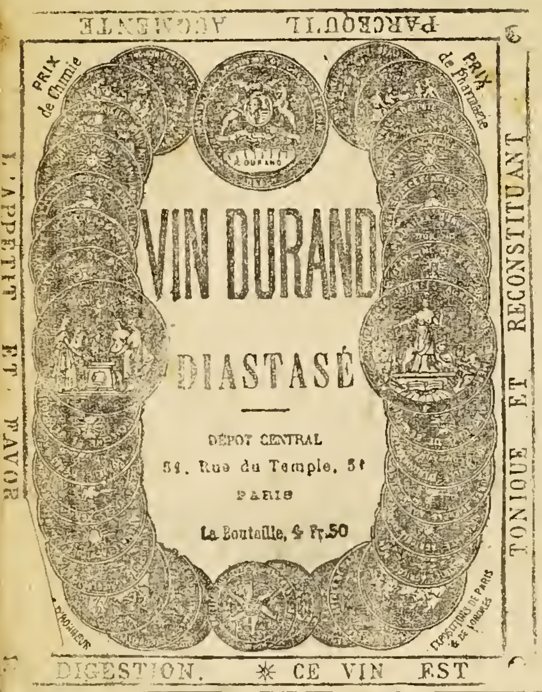
Conserve la peau du visage claire et unie.
aris CANDÈS Bd St-Denis, 26

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

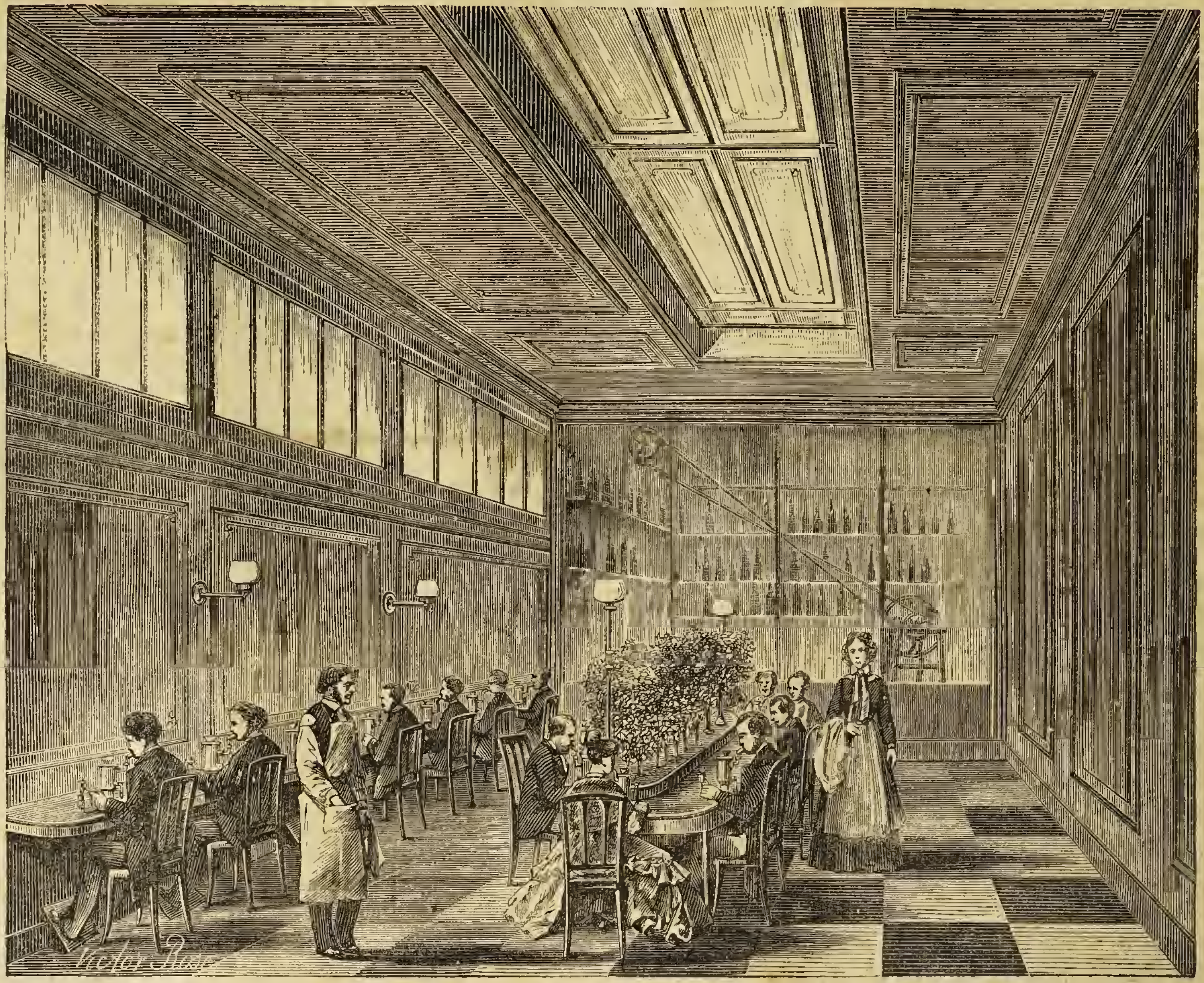
4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.



DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et fo. Ecrire le Cte CLÉRY, à Marseille.

SALLE D'INHALATION
DU GRAND GYMNASE MÉDICAL
34, Rue des Martyrs, 34



La Direction d… Gymnase a cru … à un véritable … ajoutant à son … tion, déjà si com… grandes salles … vérisent, au mo… **puissante** … *et à la tempéra… lue, toutes les ea… rales naturelles … à la guérison des … des voies respi… Cauterets, E… Bonnes, Royat … Dore, etc., etc.*

Les avantage… installation sont … dents. Sans ins… la supériorité … table des appa… n'obligent plus … lades d'affectio… tempéraments d… respirer des liqu… vérisés à une m… pérature, nous … que des consi… d'un autre ordr… pas à dédaigner…

Les malades, … passé une sai… stations thermal… vent continuer le … tement pendant l'… ceux que le soin … affaires retient … trouvent, en to… un traitement … peu dispendieux … cats, les Artistes, et tous ceux dont la voix exige des soins particuliers, peuvent enfin retirer d'immenses avantages de la … tation de ces Salles.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Rue de Rivoli N° 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultes grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECIN…
Par la délicieuse Farine de San…
REVALESCIERE DU BAR…
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITR… REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV… BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR …
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PA…

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausé… vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, é… étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse … anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ce… compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cu… pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W… phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, … échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants ell… rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les … de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements.* Il ne pouvait plus se tenir sur ses … dormir, ayant toujours le creux de … gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* … fements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

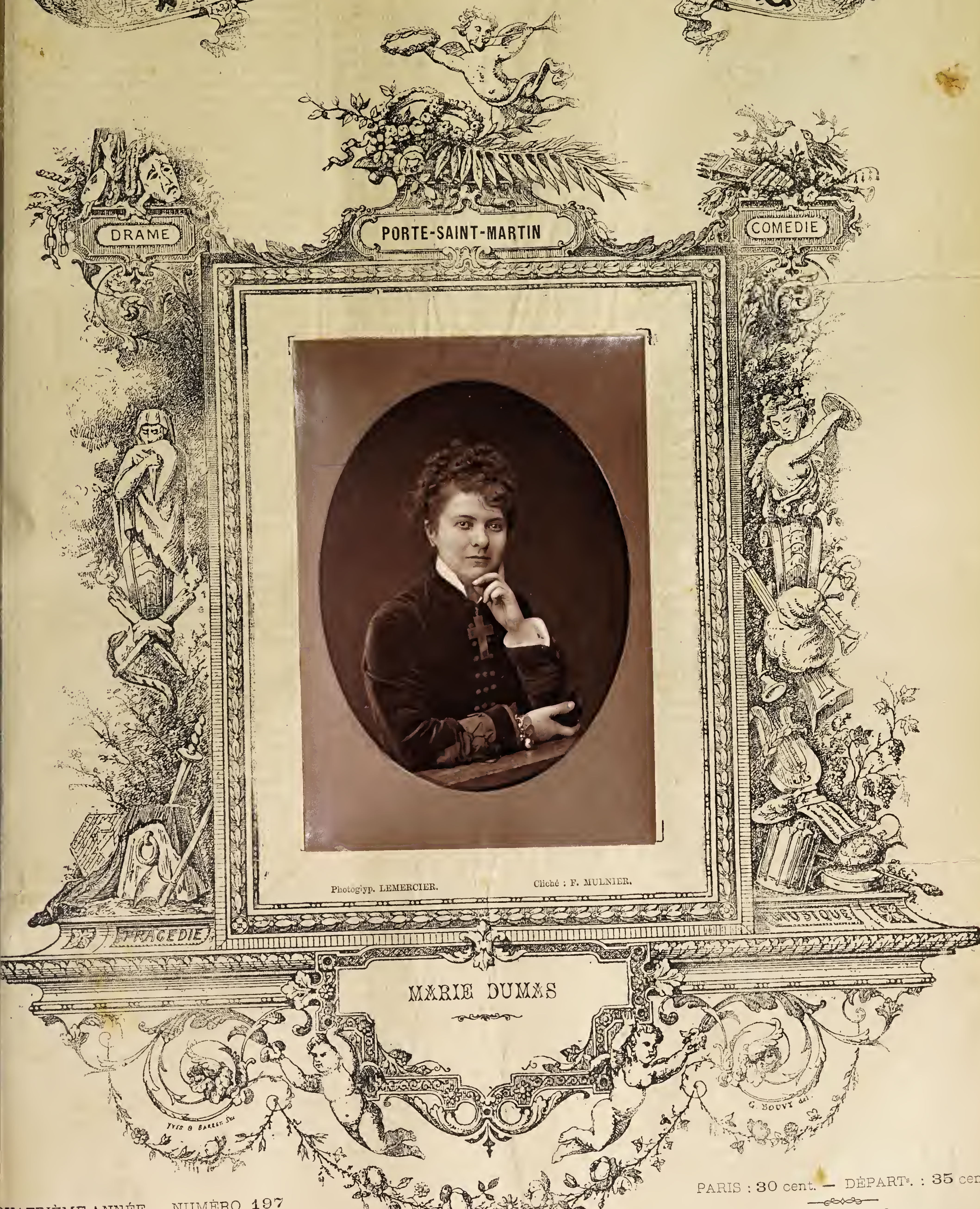
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* … 9 ans. C'était terrible, et des médecin… avaient déclaré qu'il n'y avait pas … guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les … *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en bo… blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. … 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco.* — Dépôt … les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

L'INSTALLATION DU
CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
ET DE SON JOURNAL
Le Moniteur des Tirages Financiers
DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Le Peletier, N° 16
EST FIXÉE AU LUNDI 19 FÉVRIER

PARIS-THÉATRE



PARIS : 30 cent. — DÉPART^s^. : 35 cent.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 197

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 22 au 28 Février 1877

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^s^	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^r^	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCVII

MARIE DUMAS

—

Mlle Marie DUMAS est une physionomie tout particulièrement intéressante. Elle a l'audace, la verve, un esprit bien gaulois, une originalité saisissante; dans tout ce qu'elle fait, elle met une crânerie et une désinvolture superbes. Celui qui l'a suivie dans ses tentatives littéraires ne peut qu'applaudir à tant de *brio*, à une hardiesse aussi continue. Si le succès couronne aujourd'hui pleinement ses efforts, c'est qu'elle a pris au sérieux la mission qu'elle s'est depuis longtemps donnée : répandre les idées littéraires sous toutes les formes imaginables.

Née à Lyon, le 9 mars 1846, dans une famille de négociants, Marie Dumas a donné, dès l'enfance, des preuves d'un caractère original et très-aventureux. Être *quelqu'un* fut toujours sa plus grande préoccupation, et elle assurait à ses camarades de classe que sa vie ne se passerait pas sans qu'elle soit parvenue à se faire remarquer par quelque côté.

Ayant perdu son père de bonne heure, la jeune fille fut témoin de la douleur immense de sa mère; sa vive imagination s'en frappa tellement que l'idée du mariage la terrifia et qu'elle résolut de ne pas s'exposer à un semblable désespoir.

De nouveaux malheurs l'attendaient, des revers de fortune, des ennuis de toutes sortes l'assaillirent coup sur coup; mais son caractère ferme et courageux triomphèrent de ces épreuves; sa gaieté, loin de disparaître dans ces luttes contre le sort, devenait plus intense. Elle ressentait un âpre plaisir à défier le malheur et, pour consoler sa mère, elle la poussait à se distraire par le théâtre, car ayant fait des études littéraires assez soignées, elle voyait la possibilité de les compléter en allant entendre les chefs-d'œuvre et en étudiant avec soin leur bonne interprétation.

Ce qui la frappait déjà, c'est le bonheur que doit éprouver tout artiste à impressionner son auditoire. — J'aimais, me dit-elle un jour, à en étudier l'effet sur mes petites amies et je me souviens avoir pris plaisir à leur inventer des histoires effrayantes afin d'observer leur physionomie contractée, leurs yeux hagards, leurs bouches qui s'ouvraient démesurément, à mesure que les péripéties devenaient plus terribles; puis, quand je jugeais que les bouches étaient suffisamment ouvertes, je diminuais l'intensité du récit, j'éclaircissais l'horizon, je faisais tout revenir au bleu tendre, et j'étais heureuse de revoir, à mon gré, les visages redevenir calmes et toutes les bouches se refermer peu à peu.

Sa mère comprit bien tout ce qui se passait dans ce cerveau jeune et ardent; aussi lorsque sa fille la pria de lui faire étudier l'art dramatique, ne s'opposa-t-elle que bien faiblement à son désir, bien qu'appartenant à une famille de cette haute bourgeoisie, généralement si esclave des préjugés, à l'égard des artistes.

Mme Dumas amena donc son enfant à Paris, il y a de cela environ quinze ans, et lui fit prendre des leçons d'Augustine Brohan et aussi de Dejazet.

Marie Dumas fit, peu après, ses premiers pas sur les planches, à la Gaîté, sous la direction de Dumaine. Elle fit là quelques créations sans importance, passa ensuite à l'Odéon où elle joua Durine, du *Tartuffe;* Frosine, de l'*Avare*; Martine, des *Femmes savantes.*

Comme on ne la produisait guère que dans le répertoire classique, ce qui ne suffisait pas à son ambition, elle accepta un engagement pour l'Italie, dans la troupe de M. Meynadier qui, ne pouvant remplacer l'inimitable Aimée Desclée par un talent équivalent, partagea ses rôles entre deux nouvelles recrues : Mlle Marie Samary, la sœur aînée de Jeanne, la jeune artiste de la Comédie-Française, et Marie Dumas. La première joua les personnages de sentiment, la seconde ceux qui demandent une franche gaieté et de l'énergie.

Le succès de Marie Dumas fut assuré dès les premières représentations. A Florence, Trieste Turin, Milan, on l'acclamait chaque soir. Dans cette dernière ville, un soir qu'elle jouait dans une représentation aux bénéfices des pauvres *Français* de Milan, ayant dit quelques scènes de son répertoire personnel, elle eut un tel succès que sur les instances de la princesse Marguerite qui désirait l'entendre, on dut donner une seconde édition de cette soirée. Pour répondre à la gracieuseté de la princesse, l'artiste eut l'idée de paraître en scène avec une toilette toute garnie de *marguerites*, intention qui fut comprise et lui valut une de ses ovations comme on n'en fait point sur nos scènes françaises; elle fut littéralement ensevelie sous une avalanche de bouquets.

Après une courte campagne à Bade, Wiesbaden, Ems, etc., très-certainement Marie Dumas serait revenue dans la Péninsule, où sa carrière se dessinait comme devant être si belle, si la fatale guerre de 1870 ne l'eût ramenée à Paris, près de sa mère, restée seule par suite du départ de deux fils engagés sous les drapeaux.

Après la guerre et la Commune, la vaillante artiste ne vit rien à faire à Paris. Ayant mangé ses économies pendant le terrible hiver 1870-1871, elle était sans ressources lorsqu'elle partit pour Londres tenter la fortune. Grâce à Mme Viardot qui la présenta, là, dans les salons de la haute aristocratie, Marie Dumas se fit bientôt une jolie position; aussi, pendant quatre saisons consécutives, retourna-t-elle à Londres où, non-seulement on l'entourait d'une grande sympathie, mais où elle encaissa des sommes très rondelettes, en jouant chez les ministres et chez les lords les plus huppés.

Voyant que ses excursions à l'étranger lui réussissaient si bien, Marie Dumas tenta alors, jusqu'en Russie, une pérégrination qui fut si fructueuse qu'elle la recommença l'année d'après.

Plus d'une artiste, récoltant de gros sacs d'écus et se voyant si favorablement traitée de par le monde, dans toutes les villes à la mode, se serait bien vite désintéressée de la vie parisienne; mais Marie Dumas était trop éprise de son art pour désavouer la grande capitale; aussi y revenait-elle avec passion.

Une seule chose lui faisait de la peine lorsqu'elle étudiait le théâtre et le public parisiens, c'est l'ignorance dans laquelle bon nombre de gens sont encore chez nous, par rapport à plus d'une belle œuvre dont l'Angleterre et la Russie ont une parfaite connaissance. Il lui poussa alors une idée sévère, utile, bien définie, qu'elle résolut de mettre en pratique : Mettre en lumière ces ouvrages, à tort et depuis si longtemps délaissés.

Elle commença aussitôt à donner dans son appartement, rue de Labruyère, 21, des *matinées*, et ce fut là l'origine des brillantes *matinées caractéristiques*, si suivies actuellement à la Porte-Saint-Martin. Car l'affluence fut telle, la première année, que, l'année suivante, son salon ne suffisant plus, elle transporta ses *matinées* dans un Cercle, puis dans la salle de l'Institut musical chez Oscar Commettant, et prit enfin, cet hiver, l'audacieuse résolution de s'emparer d'une grande salle de spectacle, espérant, — ce qui est arrivé, — que le public comprendrait l'intérêt puissant qu'offrent ses tentatives et la récompenserait de ses efforts en assurant son succès.

On sait ce que sont ces *matinées caractéristiques:* des spectacles où, chaque dimanche, on voit jouer une traduction ou une adaptation d'une comédie étrangère, précédée d'une conférence expliquant l'œuvre et mettant le public à même d'en juger les beautés. Rien n'est mieux fait pour rendre service à l'art dramatique et pour élever le niveau de l'instruction littéraire.

Souvent dans les intermèdes de ces représentations, Marie Dumas a introduit divers monologues de son répertoire à elle, lorsqu'ils étaient dans le caractère de la *matinée* donnée. Ces petits pièces lui ont procuré ses seuls émoluments alors que ses *matinées* ne se donnaient pas devant un public payant.

Dans ces monologues elle a créé un véritable type, celui de Madame de Thurlure. Sous ce nom elle a obtenu un véritable succès de fou rire avec plusieurs scènes : *Madame de Thurlure en visite; Madame de Thurlure au concert; Madame de Thurlure à Versailles; Madame de Thurlure à la Cour d'assises.*

Parmi les autres scènes très-réussies de son répertoire personnel, je citerai : Sa *Conférence pour rire sur l'émancipation des femmes;* — la *Jeune aveugle*, scène dramatique; — *Oh, Monsieur!* scène d'ingénuité; — les *Femmes qui font des scènes*, la *Tempête sous un cache-peigne*, scènes comiques.

Après tant de services réels rendus à l'art comme *impressaria*, est-il besoin de faire l'éloge de Marie Dumas comme comédienne? Je rappellerai qu'en Italie, elle a joué le répertoire de Scribe, des deux Dumas, de Feuillet, de Sardou, de Meilhac. Dans des tournées nombreuses en province, elle s'est fait applaudir dans Sylvia du *Passant* et dans *Miss Multon* aussi bien que dans les œuvres comiques.

Ce qui la distingue, c'est une exécution pleine d'humour, et surtout une diction nette, variée, où toutes les cordes résonnent avec une même ampleur. Allez l'entendre dans l'*Ecole du scandale*, un petit chef-d'œuvre de Shéridan, traduit avec infiniment d'esprit et de vérité, par Gustave Bertrand, et vous sentirez tout le mordant et toute la passion de son organe. Talent souple, physionomie mobile et expressive, intelligence pleine de fantaisie, mais d'un goût très sûr, Marie Dumas est un type de la Parisienne, très-complet et très-intéressant à étudier. C'est de plus une femme spirituelle instruite, parlant avec facilité la langue des divers pays qu'elle a parcourus, et douée d'une volonté et d'une force d'initiative malheureusement trop rares. Le succès a répondu à ses efforts infatigables parce qu'avec la persévérance elle possède des qualités précieuses : le tact, le savoir-faire et la verve endiablée. Aussi, la directrice-fondatrice des *Matinées caractéristiques* qui, jusqu'à ce jour, était surtout connue de la province et de l'étranger, vient-elle définitivement de se faire consacrer par Paris une juste réputation.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de

OLIVIER MÉTRA

(Chef d'orchestre des Bals masqués de l'Opéra et des Folies-Bergère)

qui seront suivis des portraits et de la biographie de Mademoiselle

SANZ

(Premier contralto du Théâtre-Italien).

REVUE DES THÉATRES

GYMNASE-DRAMATIQUE

Première représentation de : le *Père*, pièce en 4 actes, par MM. Adrien Decourcelles et Jules Claretie.

Le Gymnase vient de représenter une comédie très osée, de nature à plaire aux amateurs du sombre drame. La thèse soutenue par les auteurs est de celles qui rentrent dans le théâtre philosophique, tel que l'entend M. Dumas fils.

« La thèse de notre drame, dit un des auteurs dans son feuilleton dramatique du *Petit Journal*, tient en deux lignes dans la réponse de notre héros, Georges Darcey :

» — La voix du sang? quel sang? lequel? *celui du bourreau ou de la victime?* »

Et Jules Claretie continue :

« Voilà le sujet même de la pièce nouvelle. Qu'il plaise ou qu'il déplaise, la vérité est qu'il est ainsi. Nous croyons que la voix du sang peut être étouffée, doit être étouffée, à un moment donné, par la voix de la reconnaissance et par celle de l'honneur. »

La presse appréciera diversement le bonheur avec lequel cette thèse hardie a pu être soutenue par les auteurs.

L'analyse de la pièce se trouve faite d'une façon si claire et si serrée par Charles Monselet, que nous empruntons à l'*Événement* la prose de son spirituel chroniqueur.

« Au premier acte, un fils, Georges Darcey, apprend que son père est mort en mer, sur un navire qui a fait naufrage. Son affection filiale est telle qu'il veut se tuer pour le rejoindre. Un vieux serviteur l'en empêche en lui révélant,— bien coupable et bien stupide, ce vieux serviteur! — qu'il n'est pas le fils de son père, mais bien le fruit d'un viol commis sur sa mère par un drôle anonyme, pendant un des voyages de Philippe Darcey. A partir de ce moment, Georges n'a plus qu'une idée : retrouver ce misérable. Pourquoi? Pour le faire tuer par son père, car Darcey père n'est pas mort et revient à la fin de ce premier acte, — très corsé, comme vous voyez.

Le viol en question a eu lieu aux environs de Bagnères-de-Luchon, dans une auberge confinant aux cascades du Lys, il y a vingt-cinq ans. Au bout de ces vingt-cinq ans, Darcey fils se rend à Luchon et y retrouve justement l'affronteur de sa mère. Je dois dire que la rencontre a paru plus qu'étonnante au public. Enfin, on s'y est prêté, et l'on a assisté à la scène entre le vrai père et le fils, — la *scène à faire*, comme dirait Francisque Sarcey.

— Le *vrai* père, dis-je. Voilà où gît le lièvre. Georges nie absolument la voix du sang et n'entend pas du tout considérer ce gredin comme son père. Il le lui dit formellement entre quatre yeux, — et il fait venir immédiatement son autre père. Celui-ci arrive avec son épée vengeresse et tue en duel le coquin, à deux pas de l'auberge où l'attentat a eu lieu. »

Appréciant ensuite le drame, Charles Monselet dit :

« Les auteurs ont, je crois, tiré tout le parti possible de la donnée effrayante qu'ils ont choisie, ils l'ont prise par tous ses côtés, modérés quand il l'a fallu, dramatiques lorsqu'ils se sont vus acculés à un dénouement quelconque. Quelconque, je le répète, car le dénouement n'a pas plus de valeur philosophique qu'un *faits-divers* de journal. »

Francisque Sarcey trouve la donnée de la pièce : *bizarre*. Il en critique plusieurs situations, au point de vue dramatique et philosophique; mais, d'autre part, il loue plus d'une scènes bien faites, notamment celles du second acte où Georges questionne tour à tour les deux vieillards. Voici comment le critique du *Temps* résume son opinion sur la nouvelle comédie du Gymnase :

« Elle est bizarre; elle est sombre, sans un éclair de gaieté. Elle n'est pas ennuyeuse. Elle est rapide, tient l'attention éveillée tout le temps, et secoue violemment les nerfs par intervalles.

. . . .

En somme, je doute que le *Père* soit appelé à un succès bien long et bien retentissant. Mais les amateurs de théâtre le verront certainement avec plaisir. Le second acte qui est le plus inutile, me semble le plus agréable des quatre.

Ce dernier jugement est contredit par le critique dramatique du *Rappel* qui, bien que d'accord avec M. Sarcey, dans son idée émise au premier paragraphe que nous lui avons emprunté, termine ainsi et tout autrement son appréciation :

« D'un bout à l'autre de la pièce, le talent des auteurs a sauvé l'audace de leur donnée. L'intérêt ne fléchit pas un seul instant; et le public suit, haletant, cette action étrange et saisissante. Le *Père* est un succès, et ceux-mêmes qui discuteront la thèse applaudiront le drame. »

Quant à nous, nous ne croyons pas que le Gymnase ait encore trouvé le grand succès qu'il cherche depuis longtemps. La donnée du *Père* nous semble trop bizarre, et la pièce pêche par sa construction dramatique.

Théodore de Banville, Charles de La Rounat et plusieurs autres critiques, dont l'avis est précieux, ont remis à lundi leur feuilleton sur le *Père*, la première représentation ayant été donnée un samedi, trop tardivement pour leur permettre d'étudier avec tout le soin qu'elle comporte la comédie de MM. Decourcelles et Claretie. Avis aux directeurs de théâtre s'ils veulent que l'on rende compte en temps voulu des œuvres qu'ils font représenter. M. Sarcey a, lui aussi, exprimé cette pensée, en tête de son article qu'il commence ainsi :

« Le Gymnase, fidèle à ses fâcheuses habitudes, nous a donné, samedi soir, la première représentation d'un drame en quatre actes de MM. Adrien Decourcelles et Jules Claretie, qui a pour titre : le *Père*. Rendons-en compte au pied levé, puisqu'on nous y force. Mais ce n'est pas sans protester contre la violence qui nous est faite. »

Il n'y a qu'une voix sur l'excellence de l'interprétation. Landrol, Pujol, Martin, Francès, Malard, Mme Fromentin, Mlle Dinelli, ont recueilli les applaudissements les plus chaleureux et les mieux mérités. Quant à Worms il est, de l'avis de tous, remarquable.

La pièce est montée avec le plus grand soin. On a beaucoup remarqué le goût et la richesse de la mise en scène.

Le Jury du Salon de 1877.

Voici le résultat du dépouillement du scrutin ouvert pour l'élection des jurés de l'Exposition annuelle de 1877, qui vient d'être proclamé au palais de l'Industrie.

Ont été élus par les peintres (182 votants), jurés titulaires :

MM.		MM.	
Henner	131	Busson	109
Lefebvre	130	Boulanger	105
Cabanel	128	Dubuffe	99
Bouguereau	123	Baudry	99
Bonnat	120	Delaunay	98
Laurens	118	Bernier	91
Hébert	112	Gérôme	84
Vollon	112		

Sculpteurs (81 votants). Jurés titulaires.

MM.		MM.	
Paul Dubois	44	Millet	29
Guillaume	42	Moreau (Mathurin)	29
Chapu	42	Galbrunner	27
Schœnewerk	38	Barre	21
Bailly	32		

Architectes (71 votants). Jurés titulaires.

MM.		MM.	
Duc	57	Lebouteux	56
Lefuel	55	Moyaux	50
Coquart	53	Quadet	47

Gravure, lithographie, etc. (35 votants) Jurés titulaires.

MM.		MM.	
Henriquel-Dupont	18	Veyrassat	15
François	14	Gaucherel	12
Waltner	14	Chauvel	12
Flameng	9	Pisan.	16

LES CAUCHEMARS

Poëmes en prose

I

LA QUEUE DU DIABLE

Le DIABLE se tient debout sur la terre, — sinistre et narquois, — et d'un œil railleur regarde les hommes — ramper à ses pieds. — Il est invisible, et sa forme immense — échappe à nos yeux. — C'est contrariant, car le DIABLE, en somme, — est joli garçon.

Il est élancé, peut-être un peu maigre, — mais svelte et nerveux; — son visage est pâle, et cela lui donne — un air distingué. — Sur son front hautain et tombé se dressent — deux cornes de bouc; — par coquetterie, il les dissimule — avec ses cheveux.

Ses yeux sont deux trous profonds, deux abîmes — complétement noirs, — que n'entoure point, comme chez les hommes, — un cercle de blanc. — Ils brillent ainsi que des escarboucles, — ou d'ardents charbons. — Dans ces sombres yeux se lit la science — terrible du MAL.

Sous son nez arqué, sa fine moustache — se retrousse en croc, — et de son menton pend une barbiche — aux longs poils soyeux. — Bref, SATAN est beau; sa bonne tournure, — son air, son maintien — font dire de lui : « C'est un gentilhomme. » — Un organe seul

Le dépare un peu : c'est un appendice, — très original — mais désagréable, au bas de l'échine — fortement vissé ; — une queue énorme et prodigieuse, — qui derrière lui — se dresse, et dessine en l'air mille et mille — sinuosités,

Mille tortueux replis, et retombe — enfin vers le sol. — Le pauvre SATAN, quand il la contemple — se sent fort marri. — La rage d'avoir cette absurde queue — qui l'enlaidit tant — l'a rendu mauvais ; le DIABLE sans elle — aurait très-bon cœur.

Le ressentiment, le courroux l'animent, — il devient pervers ; — sous son front cornu, sans arrêt il roule — les plus sûrs moyens — de nous tourmenter, nous que la Nature — n'a point affligés — de cet appendice inepte et baroque — au-dessous des reins.

O queue infernale! exécrable queue! — Il faudrait bénir — et canoniser l'homme de génie — qui la couperait. — Car dom SATANAS de sa queue horrible — a fait l'instrument de tous nos malheurs, de toutes nos peines, et de tous nos deuils.

Regardez plutôt : elle est terminée — par un gros bouquet, — une épaisse touffe, un massif énorme — de poils drus et longs. — Que de poils! leur nombre est incalculable. — Or, à chacun d'eux — une créature humaine s'accroche — désespérément.

Des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, — criant et geignant, — l'œil gonflé de pleurs, le cœur gros d'angoisse, — de leur doigts crispés — se hissent après les poils diaboliques. — O les pauvres gens! — Leur figure est hâve, amaigrie, affreuse ; — une âpre sueur

Inonde leur front; leurs forces s'épuisent — en sombres efforts ; — et les mouvements de la queue infâme, — qui fouette les airs, — sans nulle pitié, secouent et ballotent — ces infortunés. — Un démon hideux ronge leurs entrailles — et boit tout leur sang.

Le monstre abhorré! son nom est MISÈRE — ou bien DÉNUMENT. — Et les malheureux toujours se cramponnent — aux poils infernaux: — ils souffrent beaucoup en cette posture, — et c'est cependant — leur unique espoir, leur salut unique ; — car au dessous d'eux,

Trois gouffres béants, trois mornes abîmes s'ouvrent, pleins d'effroi. — Et si par faiblesse ou par lassitude, — un de ces maudits — qui de LUCIFER tiraillent la queue — lâche prise, alors — il tombe hurlant et, dans l'un des gouffres, — roule et disparaît.

Hélas! le premier de ces trois abîmes — incommensurés — a nom SUICIDE, et l'autre FOLIE, — l'autre DÉSHONNEUR. — Et, depuis le temps que le monde existe, — à chaque moment — ils ont englouti de nouvelles proies; — mais ils sont si grands.

Que ce formidable amas de victimes — n'a pu les combler! — Cependant, joyeux, le DIABLE contemple — ces noirs accidents. — Ce spectacle seul, ce spectacle atroce, — peut le consoler — d'avoir une queue, avec un tas d'hommes — suspendus au bout.

II

LE BIENFAITEUR

Il y a un homme qui est mon bienfaiteur. Il m'a — jadis — rendu service. Il a été très bon pour moi. Je voudrais lui arracher les entrailles et lui pétrir la cervelle sous mes talons.

Il est mon bienfaiteur. Il m'a rendu (jadis) service. Quel service? Je l'ai oublié. Lui ne l'a pas oublié... Le misérable!... Je voudrais lui broyer la tête sous mes pieds.

Non, certes, il n'a point oublié le service qu'il m'a rendu. On n'oublie jamais les services qu'on rend aux autres. A tout propos, à tout venant, il se vante de son bienfait. Je voudrais lui ronger le foie!...

Il prend avec moi des airs protecteurs, des tons arrogants; moi, je souffre tout, sans mot dire. Il le faut bien : je suis l'obligé de cet homme.

Non-seulement je ne puis le haïr; mais je lui dois encore de la reconnaissance. Pourquoi? Pour m'avoir été utile cinq minutes, et m'avoir ensuite torturé cinq années en me rappelant son bienfait. Oh! quand donc et comment pourrai-je ME VENGER DE MON BIENFAITEUR?

Si, par mégarde, j'oublie de le saluer à la promenade, si je reste trop longtemps sans lui rendre visite, si j'écoute ses blessantes paroles avec distraction, il va partout crier à l'ingratitude. Et le monde lui donne raison!

Oh! si j'étais riche! Je lui jetterais une fortune à la face, et je lui dirai : « Paies-toi, misérable, et que je n'entende plus parler de toi! » Mais je suis pauvre, pauvre! Je ne peux le payer en argent, je dois le payer en reconnaissance et en obséquiosité.

La reconnaissance! quelle invention stupide! En vérité, c'est un supplice intolérable. Si j'ai quelque part un mortel ennemi, je ne lui souhaite qu'une chose : c'est qu'on lui rende service, et que son bienfaiteur ressemble au mien.

Cet homme est, sans mentir, le bourreau de mon existence. Partout je le vois, partout je le rencontre, dans la rue, au théâtre, dans les cafés, dans les salons. Il me poursuit pour me ressasser son exécrable bienfait, pour me sourire avec bonté. Quelle bonté, Dieu du ciel!

Jusque dans mon sommeil, il m'obsède. Il m'apparaît dans tous mes rêves, bouffi de contentement, avec son air éternellement béat et paternel. J'en deviendrai fou, cela est certain.

Pour échapper à cette incessante torture, je cherche à m'étourdir; je me plonge dans la crapule, je me fais pervers, ivrogne et débauché. Grâce à mon bienfaiteur, je perds mon âme. Et mon supplice dans l'enfer sera de le voir encore, de le voir toujours, me souriant avec une affectueuse supériorité!

Oui, dans l'enfer même, je le retrouverai : car lui aussi sera damné, si Dieu est juste! Et ce ne sera pas trop d'une éternité de souffrances pour punir le mal que, sur cette terre, m'aura infligé mon bienfaiteur, — *mon cher bienfaiteur!*

III

LA COURSE FATALE.

. . . .

Hop! hop! — Sans repos, sans trêve, sous le ciel brumeux, ils vont, le cheval et le cavalier. — Ils vont, dévorant l'espace, au galop, toujours au galop, sans regarder derrière eux. — Et le cheval ne pousse pas un hennissement, et le cavalier ne profère pas une parole.

Hop! hop! — Ils vont, ils vont toujours. Et leur vitesse insensée pas une seconde ne diminue. Course folle, vertigineuse, frénétique! Ils galopent, galopent, galopent! — Et des nuages sombres cachent l'azur, et le vent hurle avec un sinistre bruit qui semble un gémissement.

Hop! hop! — Au galop! — Sans selle ni frein, ils vont, le cheval et le cavalier! Et sous leurs pas tremble le sol, et dans le ciel la foudre gronde. — Le cheval est tout blanc, comme la Virginité; ses sabots, choquant la pierre, en font jaillir une rouge étincelle. — Dans sa main le cavalier tient une faux tranchante aux reflets étranges; mais on ne saurait voir ses traits, car un voile, noir comme le deuil, recouvre sa face, et derrière lui flotte.

Hop! hop! — Plus vite! plus vite encore! — Oh! regardez : chose terrible! Ce cheval, qui galope ainsi, éperdûment, il est aveugle, ce cheval.... Sur ses yeux creux ses paupières retombent, flasques et lourdes. D'où vient donc qu'il poursuit sa route, sans trébucher jamais? — Et, tenez! voici que le souffle affreux de l'ouragan écarte le voile noir qui recouvrait la figure du cavalier : ce cavalier est aveugle aussi! Mais lui n'a pas même de paupières : deux trous noirs et sanglants, deux cavités effrayantes occupent la place de ses yeux.

Hop! — Malgré les fossés, malgré les collines, malgré les montagnes et les fleuves, ils courent, franchissant les plus rudes obstacles. — Le cavalier tient une faux tranchante aux étranges reflets : il la brandit d'une main fébrile, à droite, à gauche, en avant, en arrière! — A chaque coup, une branche d'arbre, une plante, une fleur est coupée, et tombe, et se fane sur la route. — Et le chemin parcouru par ce groupe farouche est jonché de débris. — Et toujours le faux se lève, siffle, s'abat, tranche une fleur, une plante, une branche d'arbre, qui ne demandait qu'à pousser, libre, sous la fécondante chaleur du soleil.

Hop! hop. — Ils ne s'arrêtent point! Cette course frénétique, vertigineuse, folle, durera-t-elle donc éternellement? — Enfin l'Océan se présente, roulant ses flots tumultueux bien au-delà de l'horizon. — Il faut que le cheval s'arrête ou qu'il se noie avec son cavalier... Non! sur son dos il porte deux ailes : il les déploie, et s'élève dans l'air. — Ces ailes sont membra-

neuses comme les ailes d'une chauve-souris. — En un clin d'œil, l'énorme Océan est franchi. — Le cavalier et le cheval s'abattent sur la rive opposée. Le cheval referme ses ailes, reprend son galop fantastique, et la faux de nouveau accomplit son office.

Hop! hop! — Infatigable chevaucheur, te voici parvenu au Pôle. — Tu as parcouru toute la Terre, semant partout la destruction! — Tu vas te reposer à présent... Pas encore! — Voici que ton cheval a rouvert ses ailes membraneuses. — Et vous vous élevez en l'air, mais verticalement cette fois... Où donc allez-vous ainsi?

Hop! hop! — Ils ont dépassé l'atmosphère terrestre; ils franchissent l'impalpable éther... Où donc vont-ils? — Ils ont traversé les espaces indéfinis, redoublant toujours de vitesse. Si LA MORT et son cheval n'étaient tous les deux dépourvus de prunelles, ils verraient maintenant la terre comme un imperceptible point, tant ils sont loin, tant ils sont haut! — Et maintenant ils ont abordé une autre planète... — Alors recommence la course effrenée, que tout à l'heure ils ont accomplie sur le globe sublunaire. — Et de nouveau la faux fait son office maudit. — Oui! je comprends: après avoir parcouru la Terre, il faut exécuter sur les autres astres l'œuvre d'extermination: *Tous les Mondes sont soumis à* LA MORT.

Hop! hop! — Leur vitesse s'accroît de plus en plus. — Emporté par on ne sait quel immense tourbillon, le cavalier formidable presse le galop de son cheval. — Il se rue dans l'Immensité, et sans repos, sans trève, toujours frappant, toujours fauchant, vole de Planète en Planète. . . .

. . . .

(*Traduit très-librement des* Cauchemars *de Serge Kounine, poëte russe.*)

LOUIS DE GRAMONT.

AVENTURES
ET HISTORIETTES THÉATRALES

Mina Kœrner

Depuis que le sublime Gœthe a écrit les deux romans les plus romanesques qui jamais sont sortis du cerveau d'un poëte, *Wilhelm Meister* et *Werther*, il est convenu que seuls les naturels de la blonde Germanie connaissent et professent le véritable amour.

Le « sentiment » est l'apanage exclusif des « cueilleurs de *vergiss-mein-nicht* », — vous pouvez en croire Alphonse Karr et quantité d'autres germanophiles.

Je sais pourtant une histoire, — une histoire d'amour, — qui n'est pas précisément faite pour confirmer les prétentions romanesques des Don Juan d'outre-Rhin.

Cette histoire est absolument véridique, je commence par vous en avertir, et, bien qu'elle ne soit pas absolument du même genre que les anecdotes que j'ai réunies dans la présente série, je veux la raconter sans y mêler un seul détail de mon invention.

Vers la fin du siècle dernier, vivait à Munich une jeune fille qui s'était révélée comme la plus grande artiste qu'on eût jamais connue.

Elle avait seize ans, était tragédienne et se nommait Mina Kœrner.

Issue d'une bonne famille, Mina s'était trouvée, encore enfant, orpheline et sans ressources.

Des comédiens et des auteurs crurent remarquer en elle des dispositions exceptionnelles pour l'art de la déclamation et, lui ayant fait apprendre quelques rôles, la décidèrent à demander à la carrière théâtrale des moyens — honorables — d'existence.

J'insiste sur le mot « honorables, » parce que déjà dans ce temps-là et même en Allemagne, la profession d'actrice n'était pas toujours exercée par les vertus les plus farouches.

Et je dois ajouter que Mina Kœrner sut éviter tous les périls que son honnêteté féminine avait à braver dans ce terrible métier du théâtre.

Ses débuts avaient été éclatants. Sa beauté était incomparable. Aussi les admirateurs s'étaient-ils facilement transformés en adorateurs. Les propositions les plus brillantes, — pour beaucoup de femmes, plus les offres sont généreuses, moins elles deviennent déshonorantes, — furent faites à la jeune tragédienne pour l'amener à renoncer à sa résolution de vivre uniquement de son art.

Les plus grands seigneurs, les financiers les plus célèbres, tous, jusqu'au prince régnant, avaient entièrement échoué dans leurs nombreuses et honorables tentatives de démoralisation.

Etait-ce chez Mina par amour de la vertu, ou, comme il arrive parfois, simple orgueil?

Ni l'un ni l'autre.

Mina Kœrner se souvenait d'avoir été fiancée à un de ses compagnons d'enfance; depuis son entrée au théâtre, elle n'avait plus revu le jeune Otto, qu'elle n'avait plus espoir de retrouver ni surtout d'épouser; mais, n'importe, elle restait fidèle à son souvenir, et voulait lui rester fidèle jusqu'à sa dernière heure.

D'où nous pouvons tirer cette vérité, — que les mères de familles traiteront dédaigneusement de paradoxe — à savoir, que le meilleur gardien de la vertu d'une fille, c'est l'amour.

Mina aimait toujours Otto.

Cela seul suffisait pour lui faire repousser obstinément tous les déclarations, plus ou moins significatives, des protecteurs habituels de l'art dramatique.

Cependant un jour, étant en scène, elle aperçut dans un coin du parterre un visage blême d'émotion, qu'elle reconnut immédiatement pour celui de son ex-fiancé.

Otto était venu s'installer depuis plusieurs mois à Munich. Lui aussi avait éprouvé des revers de fortune, et il était venu occuper chez le plus riche banquier de la ville un modeste emploi qui le faisait vivre.

Le lendemain de ce fameux soir où elle revit Otto, elle reçut de lui une lettre dans laquelle il lui demandait de le recevoir.

Mina ne répondit pas sans réfléchir.

Et ses réflexions la conduisirent à faire savoir au jeune homme que, s'il voulait lui parler, il devait la venir voir au foyer même du théâtre, devant tout le monde.

Elle sentait bien que si Otto venait chez elle, elle ne tarderait pas à devenir sa maîtresse, ce qu'elle ne voulait pas.

Dans le cas même où Otto voudrait encore l'épouser, Mina n'aurait pas accepté. Ils étaient pauvres tous deux, — car dans ce temps-là, les actrices, — même celles qui, comme Mina Kœrner, possédaient un grand talent, — étaient loin de gagner les appointements fabuleux que nos artistes modestes se font, avec infiniment de raison, allouer par leurs directeurs, et toute grande tragédienne qu'elle était, Mina ne gagnait que bien juste de quoi vivre.

De plus, la réputation qui était dès lors attachée à la profession d'actrice, le genre de vie que cette profession l'obligeait à mener, tout cela lui paraissait incompatible avec l'existence patriarcale qu'elle pensait devoir être celle de l'épouse d'Otto.

Donc, elle ne voulut revoir son fiancé qu'au théâtre.

Ce qu'elle avait prévu arriva. Otto lui fit une cour assidue, pressante, et, comme il n'arrivait à rien en lui parlant uniquement d'amour, il lui parla mariage.

Elle lui exposa ses pensées à ce sujet, lui dit de renoncer à un projet qui ne pouvait être mis à exécution.

— Je ne pourrais être votre femme que le jour où je quitterais le théâtre. Or, je ne puis le quitter et ne le quitterai probablement jamais.

Il protesta, voulut ébranler sa résolution. Elle resta inflexible, le menaçant même de ne plus l'autoriser à lui parler s'il ne cessait de l'entretenir de ses espérances.

Otto se tut, mais continua à lui rendre de fréquentes visites, et se contenta de soupirer douloureusement trois fois par semaine, assis à ses côtés sur le divan banal qui ornait le foyer des artistes au théâtre de Munich.

Quant à Mina elle poursuivit le cours de ses succès, restant ce qu'elle était, à la fois la plus admirable artiste et la plus impeccable des femmes.

La présence presque quotidienne d'Otto au foyer n'avait empêché ni le banquier Kugenheimer son propre patron, ni le prince Karl, de poursuivre la cour assidue qu'ils faisaient à la belle comédienne du grand théâtre de Munich.

GASPARD MUS.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE THÉATRALE

Les représentations de Faure à Lyon

Nous avons eu trop souvent à déplorer les susceptibilités et les erreurs de la province dans ses appréciations sur les questions artistiques, pour ne pas nous faire aujourd'hui une joie de constater avec quelle intelligence les Lyonnais, mettant de côté tout amour-propre, ont su acclamer un chanteur qui, de l'aveu de tous les connaisseurs, est le plus grand artiste lyrique de l'Europe.

Nous attachons une grande importance à la nouvelle consécration du talent de Faure par la Presse de Lyon; aussi, croyons-nous bon et utile de consigner l'opinion des différents organes de la seconde ville de France sur l'artiste éminent dont nous avons droit de nous enorgueillir.

Faure a commencé ses représentations à Lyon par la *Favorite*. Le premier extrait que nous donnerons est le suivant, qui est bien conforme, on va le voir, aux idées que nous exprimions en tête de cet article:

GRAND-THÉATRE. — *Représentation de M. Faure.* — Après s'être donné le singulier plaisir d'accueillir plus que froidement tous les artistes parisiens qui

sont venus depuis deux ans débuter devant lui, le public lyonnais a enfin compris qu'il devait définitivement changer sa manière de faire s'il ne voulait fermer absolument notre grande scène à tout chanteur en renom. La première représentation de M. Faure dans la *Favorite* a été hier soir une longue ovation pour l'artiste éminent qui continue si dignement les traditions de la grande école de chant. Le public spécial et choisi qui remplissait, malgré la surélévation considérable du prix des places, les moindres recoins de la salle, lui a fait un accueil digne de lui, digne aussi d'un auditoire intelligent et de bon ton.

Quand M. Faure a paru, au début du second acte, pour déclamer le fameux récitatif « Jardins de l'Alcazar », l'autorité de son chant, la *maëstria* de son talent ont, dès les premiers mots, entièrement subjugué le public. On reconnaît un homme maître de son art et maître dans son art. La voix est admirablement conduite ; la méthode, le style sont irréprochables et dignes des plus grands maîtres ; mais ce n'est pas telle ou telle qualité qui séduit aux dépens des autres ; c'est la perfection de l'ensemble qui s'impose comme un modèle achevé du drame musical dans la plus haute acception du mot. Au lieu de cette suite incohérente d'airs et de récitatifs que nous donnent nos chanteurs ordinaires, le rôle est « composé » d'un bout à l'autre, tous les moindres détails concourent au but commun et le jeu mobile de la physionomie est aussi frappant que les inflexions de la voix.

(*Le Salut public.*)

Nous ne nous étendrons pas aujourd'hui sur les qualités de cet artiste hors ligne. Nos compatriotes ont déjà eu à maintes reprises l'occasion de les apprécier. Constatons seulement que ces qualités, loin de s'affaiblir, sont plus brillantes que jamais, l'illustre baryton est aujourd'hui dans toute la plénitude de ses moyens.

(*Lyon-Journal.*)

M. Faure a donné hier sa première représentation au Grand-Théâtre.

L'illustre chanteur a obtenu un succès admirable : applaudissements, rappels, ovations chaleureuses, tous les témoignages saisissants d'une admiration vraiment enthousiaste lui ont été prodigués sans mesure, et c'était justice.

Le grand et sympathique artiste a dit son grand air : *Pour tant d'amour* avec une suavité d'expression et une tendresse passionnée, qui ont littéralement ravi l'auditoire. Il y a longtemps que le public lyonnais ne s'était trouvé à pareille fête ; chacune des apparitions de l'éminent chanteur a été pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe.

Que dirons-nous maintenant du grand air du *Siégè de Corinthe ?* Faure l'a chanté avec une pureté de style, une grandeur magistrale et une splendeur de voix qui l'ont révélé dans toute la beauté de son magnifique talent à ceux qui n'avaient jamais eu le bonheur de l'entendre. Cet intermède lui a valu l'honneur bien mérité de trois rappels successifs.

Détail prosaïque, mais éloquent : la recette s'est élevée à 10.500 fr. On ne peut que se réjouir de l'accueil sans pareil fait à un artiste qui, par sa conduite généreuse à l'égard de nos ouvriers sans travail, a su prouver que chez lui le cœur était à la hauteur du talent.

(*Petit Lyonnais.*)

Tout a été dit sur le talent de M. Faure ; tout du reste peut se résumer en un seul mot : perfection, perfection !

Il faut entendre le grand artiste chanter l'air et le *duo* du second acte pour se rendre compte de ce que peut l'art le plus complet au service d'un merveilleux organe. M. Faure a mis dans la romance du troisième acte : *Pour tant d'amour...*, une expression de dépit et d'ironie qui en rendait l'effet plus saisissant encore. Dans le grand *finale* du même acte, il a donné à la partie du baryton et particulièrement à la phrase : *Ah ! l'indigne outrage...* une valeur dramatique qui, pour la majeure partie des auditeurs, était une véritable révélation.

Rappelé après chaque acte, le roi des chanteurs français a enfin soulevé un indescriptible enthousiasme en interprétant avec sa maëstria habituelle l'air de Mahomet dans le *Siége de Corinthe*, de Rossini.

(*Le Censeur.*)

Faure ne s'est pas montré seulement grand artiste à Lyon. Touché de la grande infortune qui atteint en ce moment les ouvriers de la ville, il a généreusement abandonné pour eux le produit de cette première soirée. Le préfet du Rhône lui a adressé, à ce propos, une lettre de remerciements des plus flatteuses et qui fait autant d'honneur au magistrat qui l'a écrite qu'au grand artiste qui l'a reçue.

Les représentations suivantes de Faure à Lyon ont été tout aussi acclamées.

On en pourra juger par les extraits suivants :

Le succès de M. Faure dans *Guillaume Tell* a été immense ; le public était véritablement enthousiasmé.

Le résultat de cette représentation, extraordinairement brillante, était assurément prévu et certain, mais c'est avec beaucoup de plaisir et surtout de reconnaissance que nous l'enregistrons.

(*Le Progrès.*)

Le rôle de Guillaume, beaucoup plus étendu que celui du roi Alphonse dans la *Favorite*, a permis à M. Faure de se montrer dans tout l'éclat de son double talent de chanteur incomparable et de comédien consommé, en un mot dans le rayonnement de sa gloire d'artiste. Jamais triomphe ne fut plus éclatant. L'enthousiasme était à son comble et l'éminent chanteur a dû, sous le poids des ovations dont il était l'objet, bisser plusieurs passages.

(*La Décentralisation.*)

Tous ceux qui ont assisté hier à la représentation de *Guillaume Tell* en garderont un magnifique souvenir. Faure est certainement la suprême expression de l'art lyrique, le maître des chanteurs français.

Dans le rôle de *Guillaume*, on peut dire qu'il réalise l'idéal du personnage. C'est bien le héros de l'indépendance helvétique, le héros de la légende, avec son ardent patriotisme, sa haine du tyran et son puissant amour de la liberté.

Faure a déployé hier, sans réserve, toutes les ressources de son merveilleux talent.

Dès son apparition, il s'emparait complétement de l'auditeur par la vigueur superbe avec laquelle il attaque son air d'entrée et la beauté dramatique de son jeu.

Dans l'immortel trio et la scène du serment, l'éminent chanteur a eu des accents si fiers et d'une énergie si pathétique que la salle entière a éclaté à plusieurs reprises en bravos enthousiastes.

Il n'a pas été moins beau ni moins émouvant dans la prière du troisième acte, cette page d'une passion attendrie qui est une des plus heureuses inspirations du grand maître.

La seconde représentation de Faure est donc pour lui un nouveau et complet triomphe.

(*Le Petit Lyonnais.*)

Faust n'a pas procuré moins d'applaudissements au grand artiste.

Nous lisons, en effet :

Nous n'avons jamais vu un tel enthousiasme. De pareils triomphes ne se décrivent pas. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans Faure, du chanteur ou du comédien ; l'un et l'autre réunis dans un seul personnage forment le type le plus parfait qu'on puissse rêver pour la scène.

(*La Décentralisation.*)

Insinuant, railleur, insolent, bretteur, grand seigneur, démon : il est tout cela. Sous quelque face qu'il nous présente ce diabolique personnage, il est toujours correct et parfait, et atteint souvent les régions les plus élevées de l'art dramatique.

Ecoutez les accents ironiques de la sérénade, le rire strident et satanique qui la termine, et dites si ce n'est pas là l'image terrible conçue par Gœthe.

Quel chanteur! quel comédien! Faure n'a pas son rival. Il est le premier de nos chanteurs comme il est le premier de nos tragédiens lyriques.

Toujours maître de lui, élégant, distingué, Faure nous apparaît comme l'un des artistes les plus parfaits qu'il nous ait été donné d'entendre.

(*Courrier de Lyon.*)

Quelle tendresse ironique il a mise dans la *Sérénade*, dont chaque couplet s'est terminé par les éclats d'un rire sardonique du plus étrange et du plus puissant effet! Eminemment dramatique dans la grande scène de l'église, M. Faure s'est montré en d'autres passages, et notamment à l'acte de la Kermesse, plein d'une verve *endiablée*, qui a mis la salle en belle humeur. A un artiste de la valeur de M. Faure tout est possible, et ces hardis contrastes servent à déployer toutes les ressources d'un talent, varié parce qu'il est vrai.

(*Le Progrès.*)

La dernière représentation de Faure dans *Hamlet* a lieu trop tard pour que nous en puissions parler. Elle sera aussi éclatante que les précédentes.

C'est avec un vrai plaisir, nous le répétons, que nous voyons apprécier aussi sûrement cet incomparable artiste, et nous considérons la tournée de Faure en province comme un grand service rendu à l'art lyrique.

SPORT

Courses d'Auteuil

—

18 *février* 1877.

La seconde réunion d'Auteuil a été moins maltraitée par le temps que la précédente ; aussi, dès la première course, le pesage était-il des mieux garnis.

Mansarde, au baron Finot, a facilement battu *Angers*, son seul adversaire. On payait 5[2 pour le vainqueur ; et l'on donnait *Angers* à 3.

Le prix d'Hiver (steeple-chase) a donné lieu à un marché des plus animés.

On a coté tout d'abord *Léna* à 3, ainsi que *Baudouin* et *Clovis ; Capitole, Mascara* et *Biéville* à 4. Enfin *Léona* a fini par conquérir le rang de première favorite à 5[2 ; *Baudouin*, bien que fortement soutenu par son écurie, est parti à 4.

La pouliche de M. Blanc a gagné facilement, battant *Clovis* 2e et *Baudouin* 3e ; *Capitole* est tombé à la dernière haie.

Non placés : *Mascara, Biéville* et *Angers.*

Le prix de la Gibauderie (Steeple-Chase-Handicap) était la pièce de résistance de la journée. Le public escomptait d'avance la victoire de *Blaviette*, favorite à 5[4, et pensait avec une grande apparence de raison qu'elle battrait aisément *Wild-Monarch* qui lui rendait du poids.

L'événement a trompé l'attente des preneurs, car *Blaviette*, complétement fourbue au dernier obstacle, laissait le vieux cheval du comte de Saint-Sauveur entamer une jolie lutte avec *Courcelles* et gagner d'une longueur ; *Triboulet* 3e précédait sa compagne d'écurie et *Montabart*. La mauvaise course de *Blaviette* est difficile à expliquer ; elle aurait dû, tout au moins, se trouver entre le vainqueur et *Courcelles*, qu'elle a battu de loin dans le Grand-Prix de Monaco en lui rendant trente livres, tandis qu'elle ne lui rendait hier que 22. On prenait *Wild-Monarch* à 9[2 et *Courcelles* à 6.

Le prix des *Tribunes* (course de Haies) a mis la joie dans le camp des Book-makers. *Charlotte* et *Tilleul* étaient favoris à 2, et l'argent se portait plus volontiers sur la pouliche de M. Maurice Walter, qui a fait tout le jeu. Dans la ligne droite, *Prestige* l'a rejointe et dépassée pour gagner facilement de 2 longueurs. Le cheval de M. Coppée était offert à 12[1. Le *Tilleul* mauvais 3e.

PETITES NOUVELLES

—

On annonce pour demain la première représentation du *Timbre d'argent* au Théâtre-Lyrique. Nous aurons donc à en rendre compte dans notre prochain numéro.

— Il est fortement question, à la Comédie-Française, d'une prochaine reprise du *Marquis de Villemer*.

Les rôles en seront distribués de la manière suivante:

Il avait autrefois été question de Mme Arnould-Plessy pour le personnage de la marquise.

C'est Mme Madeleine Brohan qui en hérite.

Mlle Sarah Bernhardt jouera le rôle de Mlle Saint-Geneix, qui échappe ainsi à Mlle Broisat.

Mlle Baretta conserve le rôle de Diane, qu'elle a déjà rempli à l'Odéon.

Delaunay sera le duc d'Aléria, et quant au rôle du marquis on hésite encore entre MM. Mounet-Sully et Laroche.

— Voici la distribution complète du *Roi de Lahore*, l'opéra de MM. Gallet et Massenet, qui doit être donné à l'Académie de musique le mois prochain:

Sita, jeune prêtresse, Mlles de	Reszké.
Kaled, esclave (travesti),	Fouquet.
Alim, roi de Lahore, MM.	Salomon.
Scindia, l'usurpateur,	Lassalle.
Timour, grand prêtre,	Boudouresque
Indra, dieu du ciel,	Menu.
Un chef,	Auguez.

— D'aujourd'hui en un mois, c'est-à-dire vers le 17 mars prochain, l'Opéra-Comique donnera la première représentation du *Cinq-Mars* de Gounod.

L'ouvrage contient sept tableaux : il y en déjà cinq en scène. Il pourrait même passer un peu plus tôt, tant les artistes mettent de zèle à l'apprendre. si les Lavastre, Rubé, Chaperon livraient leur décorations en temps utile. Mais ces peintres, qui travaillent pour M. Carvalho, travaillent aussi pour M. Halanzier : ils ont à faire en même temps le cadre du *Roi de Lahore*, et cette double besogne n'est pas mince. Ils n'ont pu s'engager à livrer leur travail à l'Opéra-Comique que pour le 14 mars. On ne répétera donc que deux ou trois fois avec les décors complets.

— Une bonne nouvelle : M. Obin vient d'être engagé à l'Opéra-Comique pour créer le rôle du père Joseph, dans *Cinq-Mars*, de M. Gounod.

Le ténor Mazini doit quitter Saint-Pétersbourg le 19 courant. Il fera sa rentrée le 27 dans *Aïda* , à la salle Ventadour.

— M. Léon Escudier vient d'engager, pour tout le mois d'avril, une autre grande artiste, Mme Pozzoni, qui est l'étoile du Théâtre-Royal de Madrid et dont nous avons publié le portrait et la biographie.

— Ainsi que nous l'avons annoncé, Mme Adelina Patti est engagée pour l'hiver prochain au Théâtre-Italien de Paris. Complétons nos informations en ajoutant que ses représentations commenceront le 3 novembre. Mme Patti donnera quarante représentations dans l'espace de quatre mois.

— Un grand bal aura lieu le 27 courant, à l'Opéra, au profit des ou vriers lyonnais.

— Au Théâtre-Lyrique, la première représentation du *Timbre d'Argent* aura lieu vendredi.

—Les *Petites Marmites*, tel est le titre d'une comédie que M. Jacques Normand vient de faire recevoir au Gymnase.

— Aux Folies-Dramatiques, une opérette en trois actes de MM. Clairville et Gobet, musique de M. Planquette : les *Cloches de Corneville*, succédera à la *Foire Saint-Laurent*.

— Le bal fondé par les artistes dramatiques de Paris, et qui se donne annuellement au théâtre de l'Opéra Comique, est une fête de bienfaisance La recette est la plus importante ressource d'une Caisse de secours continuellement sollicitée, et qui, malgré sa richesse apparente, reste parfois fatale, ment insuffisante devant les infortunes qu'elle est appelée à soulager.

Le bal est fixé au samedi 3 mars 1877.

Toutes les demandes de loges et billets peuvent être adressées à M. Alexis Thuillier, trésorier de l'œuvre, au siége de l'administration, rue de Bondy, 68.

— Aux Folies-Bergères, une nouvelle troupe de Tsiganes vient de débuter.

— Samedi prochain, 24 février, à 8 heures, au profit de l'œuvre du protectorat de Saint-Joseph, splendide fête musicale dans le grand salon artistique Pierre Petit, place Cadet. — Conférence sur l'opéra français, de 1674 à 1874, par G. Duprez l'illustre ténor, et exécution de morceaux de tous les maîtres par des artistes éminents tels que : G. Duprez; Léon Duprez ; Sylva, de l'Opéra; Engel, du Théâtre-Lyrique; Tisserant professeur; Plançon; Mlle Marimon; Mme Diamont ; Mlles Crayssonne, Marie Cremnitz, Marie Vachot, et par vingt jeunes artistes pour les exécutions d'ensemble.

M. Maton tiendra le piano.

— Le jeune violoniste Dengremont donnera quatre concerts à la salle Philippe Herz, chaque jeudi, à partir du 8 mars.

— La question du droit des pauvres est toujours à l'ordre du jour :

M. Corentin-Guyho doit en proposer la réduction, sous forme d'amendement, au tableau D du budget des beaux-arts.

Voici les modifications apportées au projet primitif :

Art. 1er.—A partir du 1er janvier 1877, le droit des pauvres — en ce qui concerne les théâtres ayant un traité avec la Société des auteurs et compositeurs dramatiques — ne sera perçu que sur le produit *effectif* de la vente des billets, soit en location, soit au bureau.

Art. 2. — De cette recette brute sera déduite *chaque jour* une somme représentant— par soirée et pour chaque théâtre — les frais matériels d'exploitation.

Le droit des pauvres continuera à être perçu *au taux actuel,* mais ne portera que sur l'*excédant de la recette brute par rapport à la somme représentant les frais d'exploitation.*

Art. 3. — *En compensation* — dans le cas où cet excédant dépasserait 3.000 francs — le droit sera élevé à 15 0/0 *à partir de cette somme.*

Art. 4. — La somme allouée en déduction de la recette brute, comme frais journaliers d'exploitation, sera, au commencement de chaque entreprise, fixée d'avance, et pour une période de trois années, par une commission administrative, composée ainsi qu'il suit :

1° Un représentant du syndicat des directeurs de théâtre ;

2° Un représentant de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques ;

3° Un représentant de l'Assistance publique à la nomination du directeur de cette administration ;

4° Un inspecteur délégué par le ministre des finances ;

5° Enfin le directeur des beaux-arts comme président.

En cas de partage, la voix du président sera prépondérante.

Art 5 —*L'administration de l'Assistance publique continuera à pouvoir traiter avec les directeurs de théâtre directement et par voie d'abonnement.*

Art. 6. — Toutes dispositions réglementaires contraires à la présente loi sont et demeurent abrogées.

On dit que la commission des beaux-arts se montre favorable à ces modifications.

Il serait temps. Demandez aux directeurs aux abois. Un des membres de la commission a proposé un amendement maintenant la perception du droit sur la recette *brute*, mais en abaissant ce droit à 5 0/0.

L'ANISINE-MARC, le célèbre anti-névralgique russe, fait disparaître en *30 secondes* les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Chaque boîte est revêtue de la signature en russe de l'inventeur. Prix, 5 fr., et *franco* par la poste, 5 fr. 50. — Dépot génér., 22, r. Le Peletier.

Beaucoup de personnes se plaignent d'éprouver chaque matin, au réveil, une grande gêne dans les bronches, comme de l'étouffement produit, dans l'arrière-gorge, par des mucosités plus ou moins épaisses. On fait pour cracher de violents efforts qui amènent souvent de la toux et quelquefois des nausées; et ce n'est qu'à grande peine, au bout d'une heure ou deux de malaise, qu'on parvient à se débarrasser de tout ce qui entravait la respiration. C'est rendre un véritable service à toutes les personnes atteintes de cette affection si pénible que de leur en indiquer le remède ; il s'agit simplement du goudron, si efficace dans toutes les affections des bronches. Il suffit d'avaler à chaque repas deux ou trois *capsules de goudron de Guyot* pour obtenir rapidement un bien-être que trop souvent on avait cherché en vain dans un grand nombre de médicaments plus ou moins compliqués et dispendieux. Huit ou neuf fois sur dix, ce malaise de chaque matin disparaîtra complétement par l'usage un peu prolongé des capsules de goudron.

Il convient de rappeler que, chaque flacon de 2 fr. 50 contenant 60 capsules, ce mode de traitement revient à un prix insignifiant : 10 à 15 centimes par jour.

Ce produit, en raison de sa vente considérable, a suscité de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs.

Dépôt à la pharmacie Guyot, 61, rue de Seine et dans la plupart des pharmacies.

On trouve partout l'exquise **LIQUEUR D'OR** Fabe 28, Bd Bineau Levallois-Pet (Seine).

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

9, rue de la Paix, 9

Se méfier des imitations et contrefaçons; jugement du tribunal civil de la Seine du 8 mai 1877.

LA VELOUTINE

est une poudre de Riz spéciale préparée au bismuth,

par conséquent d'une action salutaire sur la peau.

Elle est adhérente et invisible; aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle.

INVENTEUR, **Ch. FAY**

Paris, 9, rue de la Paix, 9, Paris

LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES recommandent l'emploi du

SAVON ROYAL de THRIDAGE

de

VIOLET

pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté de la peau du visage et des mains.

A LA CORBEILLE FLEURIE

ED. PINAUD

Parfumerie aux Violettes de Parme

Parfumerie à l'Ixora (Brionie)

Procédés spéciaux pour conserver à tous les produits l'odeur distinguée et les qualités hygiéniques de ces deux plantes.

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsi, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprèscertains plats, compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits du Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Papetiers.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 timb.-p.

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas,** psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance

---

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabricat des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeu en général. et les personnes qui ont l'intention s'occuper de cette lucrative industrie doivent procurer et lire avec attention le *Guide* publié *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable m nuel d'instruction pratique, illustré de 80 planc explicatives, est le compagnon indispensable fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ay soin d'exiger le Guide publié et estampillé p *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'ate 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Flacon : 5 fr. — **PEAU DU VISAGE** — Flacon : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie

Paris CANDÈS — Bd St-Denis

10e Année

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Parait tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro : Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN 4

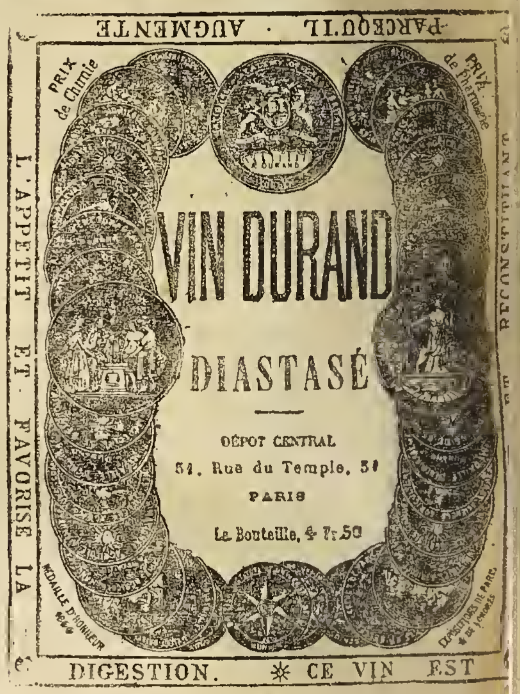
PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.



DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et fo. Ecrire le Cte CLÉRY, à Marseille.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques

---

97, 99 et 101, RUE D'AMSTERDAM

et 60, 62 et 64, rue St-Pétersbourg

GRANDS MAGASINS

DE LA

PLACE CLICHY

NOUVEAUTÉS

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

GRANDE MISE EN VENTE ANNUELLE DE

Blanc

OCCASIONS

RECOMMANDÉES du

COMPTOIR DE BLANC

RENFORCÉ extra, même qualité, blanc ménage naturel, largeur 83 centim.

55c.

AU BLANC DE COTON

JUPONS forme nouvelle (plastron et coulisse)

4fr. 75c.

OCCASIONS

RECOMMANDÉES du

COMPTOIR DE TOILES

TOILE pour Chemises mi-chanvre blanc de pré, valeur réelle 1 45

95c.

SERVIETTES damassées, dessins nouveaux

La douz. **14 75**

NAPPE assortie, larg. 1 m. 75

3 75

NAPPE assortie, largeur 2 m.

4 25

Occasions remarquables en Toiles, Linge damassé, Trousseaux, Layettes et Étoffes pour Ameublement.

Envoi franco au-dessus de 25 francs dans toute la France, la Belgique, la Hollande, l'Alsace-Lorraine, l'Allemagne, la Suisse.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Mar

PARIS-THÉATRE

DRAME — COMPOSITEURS — COMÉDIE

Photogr.yp. LEMERCIER. Cliché : F. MULNIER.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

OLIVIER METRA

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 198

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 1er au 7 Mars 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCVIII

OLIVIER MÉTRA

—

Dans notre belle France, si riche en illustrations de toutes sortes, on a la détestable habitude de prôner les talents étrangers, tout comme on se complaît à préférer aux admirables sites de nos contrées les beautés de la nature existantes dans les autres pays. On n'a pas accordé à Berlioz, novateur en musique, le quart de l'attention que l'on prête à M. Wagner, et ce n'est que longtemps après la mort du compositeur de la *Damnation de Faust* et de bien d'autres œuvres prime-sautières, que l'on s'est aperçu que le grand initiateur de la musique, dite de l'avenir, pourrait bien être notre compatriote.

De même, aujourd'hui, malgré la popularité, cependant très grande, d'Olivier Métra comme chef d'orchestre et compositeur de musique de danse, s'est-on cru obligé de partager entre lui et un rival étranger l'honneur de conduire l'orchestre des bals de l'Opéra; bien mieux, la préférence n'a-t-elle pas été donnée à celui-ci pour diriger la musique dansante des soirées de la Présidence.

Certes, nous admirons les compositions de Johann Strauss, et nous avons rendu justice, ici même, il y a quinze jours, à ce maître éprouvé qui conduit depuis si longtemps un orchestre réputé dans le monde entier, et dont les valses et les danses de toutes sortes sont, à bon droit, universellement acclamées; mais cela ne nous empêche pas d'affirmer notre profonde sympathie pour notre compatriote Olivier Métra, qui jouit, en dehors de son pays, d'une renommée égale à l'artiste viennois.

Métra est une figure intéressante à étudier. Il a fait partie de ce groupe de *Bohémiens* où figuraient jadis les Henry Murger et les Champfleury; et sous sa physionomie froide et impassible, il cache une vivacité d'esprit peu commune.

Si sa face est blême et ses yeux d'une grande douceur, son regard a de la profondeur, ses cheveux crépus se dressent avec énergie, sa lèvre lippue a de la vigueur; il a le geste souple et élégant; ce n'est point là l'extérieur d'un bon bourgeois, mais bien celui d'un artiste qui sent et est susceptible de traduire sa pensée.

Jules-Louis-*Olivier*-Hyacinthe MÉTRA est né à Reims en 1831. Son père, avocat au barreau de Lyon, avait quitté la robe du magistrat pour le costume du tragédien, et faisait partie de la troupe nomade de Mlle Duchesnois, en qualité de premier rôle.

Circonstance à noter aujourd'hui, le futur compositeur fut tenu sur les fonds baptismaux par M. Halanzier, le directeur actuel de notre Opéra.

D'abord destiné à entrer dans la carrière dramatique suivie par son père, l'enfant fut enrôlé dans la même troupe que lui, et y représenta, entre autres personnages, le Joas d'*Athalie*.

Entré chez Comte, au théâtre du passage Choiseul, il reçut, là, les premières leçons de musique d'un artiste de l'orchestre et, lorsqu'il fut en mesure de concourir, il se présenta au Conservatoire où il fut admis dans la classe d'Elwart. Puis, il passa dans celle d'Ambroise Thomas et, en 1853, il remportait le premier prix d'Harmonie.

C'était déjà quelque chose, n'est-il pas vrai, d'être lauréat dans cet établissement modèle pour les études classiques; mais si cela rapportait à l'artiste une juste considération, l'homme n'y trouvait pas un moyen d'existence assuré. Que fit alors Métra? Il donna des leçons au cachet, copia de la musique et se fit agréer comme chef d'orchestre dans un petit bal hors barrière: le *bal Robert*.

Bientôt il passa, en la même qualité, à Mabille, puis au Château des Fleurs, à l'Élysée-Montmartre et courut de gauche à droite, par tous côtés.

En 1867 et 1868, on le choisit pour diriger les bals du Châtelet. — Le Casino Cadet s'assura ensuite son précieux concours, enfin Sari, l'impressario expert des Folies-Bergère, l'engagea en 1872, et depuis tantôt cinq années, le nom de Métra est la devise de cette petite salle si recherchée d'une partie de la jeunesse d'aujourd'hui.

En suivant l'artiste jusqu'au bout, dans sa carrière de chef d'orchestre, nous rappellerons que c'est lui qui dirigea le bal annuel de l'Opéra-Comique, en 1875; qu'il conduisit également les bals, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, en 1875 et 1876; et qu'enfin, comme nous le disions plus haut, il a partagé cette année, avec Johann Strauss, l'honneur d'être chef d'orchestre des bals masqués de l'Opéra.

Il est bien évident que ce n'est pas à son seul mérite de savoir tenir le bâton de chef d'orchestre, mais bien plutôt à son talent de compositeur, qu'Olivier Métra doit son avancement dans cette branche de l'art musical et surtout la grande popularité dont il jouit.

Nourri de fortes études sur l'harmonie, la fugue et le contre-point, il eût aimé à faire des œuvres plus sévères que celles qu'il a enfantées, s'il avait trouvé dans ce labeur l'argent nécessaire pour vivre honorablement. Mais la science acquise lui permet de donner à ses productions, même les plus légères, une valeur que n'ont point celles de beaucoup de musiciens qui se croient ses rivaux.

Ses *ballets*, ses *valses*, ses *quadrilles*, ses *polkas*, ses *mazurkas*, au nombre de deux cents environ, ont tous eu leur jour de succès et beaucoup ont fait le tour du monde.

Citer les valses des *Roses*, de la *Vague*, le *Roi Gambrinus*, les *Violettes*, le *Rayon de bonheur*, n'est-ce pas évoquer des compositions dont tout le monde a subi le charme? La *Sérénade*, l'*Orient*, les *Ivresses*, l'*Étoile du soir*, les *Femmes de feu*, la *Nuit*, *Rosita*, le *Rossignol*, comme valses. — *Pipe-en-Bois*, *Mimi Printemps*, *Coquelicot*, *Bamboula*, *Sous la treille*, la *Fée Tapage*, comme quadrilles. — Le *Chant du pêcheur*, l'*Étincelle*, parmi les polkas. — *Souvenir de bal*, *Chanson bavaroise*, entr'autres marzurkas, me reviennent à la mémoire et me rappellent d'agréables moments.

Sur les opérettes en vogue, il fit aussi de charmantes compositions. Témoin les valses de *Barbe-Bleue*, la *Petite Reine*, la *Timbale d'argent*, *Giroflé-Girofla*, le *Petit Faust*, *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*; les quadrilles sur *Pomme-d'Api*, la *Jolie Parfumeuse*, *Mme l'Archiduc*, *les Prés Saint-Gervais*, etc., etc.

Parmi les ballets, je cite au hasard: *Clowns-ballet*, *Champagne-ballet*, *Cigarette-ballet*, les *Rigolboches*, la *Posada*, les *Fausses Almées*, les *Faunes*, *Noce bohème*, les *Fiancés du Béarn*. On se rappelle également le succès de ses deux opérettes-bouffes: le *Valet de chambre de madame* et *Un soir d'orage*.

Ce qui distingue la musique d'Olivier Métra, c'est l'abondance des idées mélodiques. L'artiste ne se borne pas à ciseler des arabesques dans son orchestration; il attache certainement une grande importance à l'arrangement, mais il veut avant tout que la pensée domine. Il sait trouver la phrase musicale, ne l'écourte jamais, et captive, ainsi, sûrement, l'attention de ses auditeurs.

Autre remarque à faire dans l'œuvre de Métra. Ses accents si entraînants qu'ils soient, sont toujours empreints d'une vague rêverie. Le musicien est un poëte, il a l'âme mélancolique, il met le cœur au-dessus de la science. Sa note est émue dans ses plus fols ébats. Aussi quel plaisir de tourbillonner aux sons attendris de ses valses!

L'homme est d'ailleurs comme l'artiste, d'un naturel simple et d'un esprit rêveur. S'il a fait autrefois partie de cette bande joyeuse de jeunes gens à l'imagination ardente, qui inventèrent tant de charmantes plaisanteries et répandirent à profusion des mots marqués aux bons coins de l'esprit gaulois, il consacre aujourd'hui ses loisirs à la pêche à la ligne et préfère les senteurs de la campagne à l'asphalte du boulevard Montmartre.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de Mademoiselle:

SANZ

(Premier contralto du Théâtre-Italien)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

—

Première représentation de : Le *Timbre d'Argent*, opéra-fantastique en quatre actes et six tableaux, de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Camille Saint-Saëns.

—

Après quatorze années d'attente, le *Timbre d'argent* a retenti sur une scène musicale, et M. Saint-Saëns, dont la science est si vantée par ses confrères, a enfin été mis à même de montrer son talent de compositeur dramatique, pour lequel le public n'avait qu'une très faible estime, car il ne connaissait de ce musicien qu'une œuvre peu attachante : la *Princesse Jaune*, représentée à l'Opéra-Comique il y a trois ou quatre ans.

On peut admirablement écrire pour le violon, le violoncelle et la clarinette, et ne pas savoir guider la voix humaine à travers des situations dramatiques. Autre chose est de faire un poëme épique ou un drame, une symphonie ou un opéra. Beethoven, pour ne citer que le plus grand des symphonistes, n'était pas apte à régner en maître au théâtre.

Nous ne voudrions pas, après une seule audition, prononcer un jugement définitif sur une œuvre aussi considérable qu'un opéra en quatre actes et huit tableaux, mais rien ne nous empêche de dire, dès à présent, que le *Timbre d'argent* nous paraît être plutôt une page scientifique qu'une composition musicale passionnée, de nature à captiver un public autre que celui des hommes du métier. L'assaisonnement de l'orchestre l'emporte en valeur sur les idées. La phrase est courte et le rhythme général n'est pas varié. Chansons, ballades, danses bohémiennes, chants de carnaval, chœurs bachiques se succèdent, mais tout cela est enveloppé dans une orchestration bruyante, un peu diffuse et d'une originalité douteuse.

Le *beau* n'est pas l'*incompréhensible*, mais bien au contraire la *simplicité* et la *clarté*. Aussi préférons-nous les procédés de notre naïve école française aux casse-tête chinois du *wagnérisme*. Le public ne s'y est pas trompé; à la seconde audition du *Timbre d'argent*, il a souligné tous les passages mélodieux par ses applaudissements, et il est resté froid devant les pages scientifiques dépourvues de couleur et d'émotion.

Le sujet du *Timbre d'argent* est, en quelques mots, un mauvais rêve qui vient tourmenter un artiste peintre, Conrad, amoureux de Fiammetta, la ballerine en renom du Grand-Théâtre de Vienne au XVIII^e siècle, qu'il voudrait posséder à tous prix.

Le démon Spiridion lui donne alors un timbre d'argent sur lequel il n'aura qu'à frapper quand il voudra assouvir un de ses désirs. Conrad se sert de cet instrument magique de telle façon qu'il arrive à tuer le père d'Hélène, la femme dont il devait être l'époux, et son ami le plus intime, le jeune Bénédict.

Désespéré, il brise le timbre d'argent et se donne la mort. Mais tout cela n'avait lieu qu'en rêve, et aussitôt délivré de son cauchemar, Conrad se réveille guéri de son fatal amour pour la danseuse.

M. Vizentini a monté la pièce avec éclat. Il y a de beaux décors et surtout de fort jolis costumes; M. Melchissédec en a, à lui seul, plusieurs et des plus réussis.

L'interprétation n'est pas également bonne. Le débutant Blum a une jolie voix; c'est d'ailleurs une ancienne connaissance du Théâtre-Lyrique, mais comme comédien, il lui reste beaucoup à faire. M. Caisso, avec une voix insuffisante, ne joue pas sans charme le rôle de Bénédict; Mme Sablairolles est aimable comme toujours; mais Mme Salla, avec une voix énergique, n'a pas un talent assez équilibré. Les honneurs de l'interprétation reviennent sans conteste à Melchissédec qui s'est montré fort bon comédien et dont l'organe superbe a fait merveille. Cette soirée comptera parmi les meilleures dans sa carrière dramatique déjà si brillante.

Quel sera le sort du *Timbre d'argent?* Nous n'osons affirmer un succès durable, en raison des procédés mis en vigueur par le compositeur.

OPÉRA-COMIQUE

—

Début de Mlle Donadio-Fodor.
Reprise de *Philémon et Baucis.*

Remplacer Mlle Chapuy et M. Bouhy n'était pas chose facile, surtout dans une œuvre de formes aussi exquises que *Philémon et Baucis*. Rien d'étonnant donc si les nouveaux pensionnaires de M. Carvalho sont restés au-dessous de leurs devanciers.

La débutante, Mlle Donadio-Fodor, semble être une chanteuse expérimentée, mais le timbre de son organe nous a paru brutal après celui de Mlle Chapuy, si suave et si plein de délicatesse. Je crois que toute autre pièce du répertoire lui sera plus avantageuse.

M. Dufriche a une bonne voix, chaude et bien timbrée; c'est un Jupiter très convenable. M. Giraudet est toujours excellent dans Vulcain, et M. Nicot soupire, avec sa jolie voix harmonieuse, les fraîches mélodies de cette adorable idylle.

Philémon et Baucis est, comme *Galathée*, un de ces ouvrages que l'on reverra toujours avec plaisir à l'Opéra-Comique.

LES MARIS D'ACTRICES

—

— Demandez le dernier scandale, la croustillante anecdote du jour, avec ses détails du plus haut piquant! Demandez, faites-vous servir...

Tout Paris, d'ores et déjà, est au courant de l'aventure tragi-*caux*mique à laquelle nous faisons allusion : la fugue *amorosa* d'une diva blasonnée qui, après une scène violente avec accompagnement de giffles, a planté là son « grand seigneur » et maître.

Ce dénoûment, depuis longtemps prévu, d'une union disparate, qui, lors de sa conclusion, excita grand tapage et amena force « potins » a remis à l'ordre du jour la question du mariage des femmes de théâtre.

Y a-t-il des actrices honnêtes?

Peut-on épouser une actrice?

Quand on en épouse une, lui doit-on imposer la condition *sine qua non* de son renoncement à l'art dramatique?

Une artiste, enfin, a-t-elle le droit de se vouer au conjungo, de descendre des planches pour se confiner dans son ménage et y filer de la laine, ne plus ne moins qu'une Lucrèce?

Tels sont les points d'interrogation qu'en ce moment tout un chacun se pose, les problèmes partout étudiés, discutés, sur lesquels nous allons, si vous le voulez bien, dire aussi notre mot, après avoir, au préalable, déclaré, en notre âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, que, pour le quart d'heure, nous ne sommes particulièrement épris d'aucune actrice, — cantatrice, comédienne, actrice de drame ou étoile d'opérette; — que nous n'avons donc le dessein d'en épouser aucune, et que, par conséquent, nous sommes dans la cause aussi désintéressé que possible...

Ce qui doit répondre d'avance de notre entière impartialité...

* * *

Il y a belle lurette que le vieux préjugé qui consistait à conspuer les acteurs et à trouver leur profession déshonorante, a disparu de la surface du globe. « Il ne reviendra plus, il est sous terre; » comme dit la mélopée de l'*Ami Fritz*. Si, par miracle, il existe quelque part encore, ce ne peut être que dans l'esprit d'une demi-douzaine de douairières ultra-provinciales, bigotes dans la dernière ignorance, abêties, abru-

ties, ramollies, parfaitement ridicules, et dont l'opinion ne pèse pas un fêtu.

A la question de savoir si, parmi les actrices il se rencontre d'honnêtes femmes, on peut donc et on doit répondre par une affirmation carrée.

Ce qui fait pencher d'aucunes gens pour une réponse négative, dubitative tout au moins, c'est que quantité de demoiselles de Numidie, de grues ineptes, pour la plupart aussi dénuées de beauté que de talent, s'étiquettent couramment artistes dramatiques.

Mais, de ces artistes là, on sait ce qu'en vaut l'aune. Elles n'ont d'actrices que le nom. C'est un pavillon qui sert à couvrir la marchandise. En réalité, ces sous-cabotines ne sont pas des femmes de théâtre, mais des femmes du demi-monde, du quart de monde, du trente-septième de monde, de simples drôlesses, qui n'ont jamais joué, si ce n'est dans des bouisbouis infects, où elles remplissaient — fort mal — des rôles de vingt-cinq lignes et des maillots de vingt-cinq sous. Leur véritable carrière est celle de l'amour vénal, et nullement celle de l'art dramatique.

Mais parmi les artistes, les autres, les vraies, les seules, il en est d'aussi vertueuses que la plus austère des bourgeoises et des grandes dames. Les exemples viendraient en foule à l'esprit s'ils étaient nécessaires. Est-ce que Rose-Chéri, la Malibran, Mlle Sontag qui est devenue la comtesse Rossi, Mlle Cruvelli qui s'appelle aujourd'hui la baronne Vigier, et la pauvre Emma Livry, et Mme Miolan-Carvalho, et Mme Lafontaine, et Mlle Nilson, et Mlle Reichemberg et Mme Chapuy, n'ont pas été, ne sont pas des femmes, des épouses, des mères irréprochables ? J'en passe à coup sûr beaucoup, et des meilleures.

L'assertion qu'au théâtre comme partout on trouve des femmes honnêtes, nous paraît donc absolument indiscutable; et par conséquent, si un galant homme s'éprend d'une actrice digne de son amour, de son respect, il a parfaitement le droit de lui donner son nom ; ce faisant, il fait bien, il mérite des éloges, non un blâme, et, comme chantait Frédérick dans le *Crime de Faverne*, une fois que :

C'est passé par devant notaire,
On n'a plus rien à dire à çà !

∴

Maintenant l'homme qui épouse une actrice doit-il exiger qu'elle quitte le théâtre? Et celle-ci d'autre part, y doit-elle consentir?

Cette question est plus embarrassante, plus épineuse, plus vétilleuse et plus sujette à controverse. Le *oui* et le *non* se peuvent également soutenir, à l'aide d'arguments également sérieux.

Alfred de Musset, dans l'une de ses plus exquises comédies, a posé en principe que le mari d'une artiste, — d'une grande artiste, s'entend, — ne doit *jamais* la faire descendre des planches où elle a triomphé, sous peine de la rendre malheureuse, nostalgique, sous peine de l'aimer moins lui-même, lorsqu'au lieu de l'actrice acclamée de laquelle il s'est épris il ne trouvera plus, ô désillusion ! qu'une vulgaire femme de foyer.

— Une fois que vous m'appartiendrez, dit le marquis Stéfani à la cantatrice Bettine, vous retournerez au théâtre; parce qu'on n'a pas le droit de résister à son talent, parce qu'on ne peut pas être tout simplement *baronne* ou *marquise* en revenant du pays des Muses; parce que, bon gré, mal gré, on obéit à sa nature, à son tempérament, et qu'un poète fait des vers et un musicien des chansons, fatalement, comme un pommier fait des pommes.

Tel est à peu près le langage que Musset prête à son personnage, et il faut reconnaître que le raisonnement n'est pas sans valeur.

Mais on peut objecter que les femmes de théâtre sont plus que toutes les autres exposées à faillir; elles vivent dans un milieu peu sévère; leur vertu est entourée de piéges, de tentations continuelles, et dam ! pour ne pas succomber, il leur faut dix fois plus de constance qu'aux femmes ordinaires. Or, prudence est mère de sûreté, et deux précautions valent mieux qu'une... Donc... concluez.

Peut-être y aurait-il lieu cependant d'établir un *distinguo*. Si le mari est, comme sa femme, un artiste, en la laissant au théâtre, il ne court pas plus de dangers que le premier mari venu ; il est à sa place dans les coulisses, derrière les portants et dans les cabinets directoriaux ; il peut donc suivre sa moitié et la surveiller, sans être ni grotesque ni fastidieux.

Même remarque, s'il s'agit d'un directeur de théâtre, — voire d'un auteur dramatique ou d'un journaliste.

Mais dans le cas d'un « homme du monde » marié à une actrice qui continue de jouer, de deux choses l'une : ou bien il laissera la dame aller seule au théâtre, ce qui est diantrement risqué, ce qui au moins le rendra inquiet et jaloux, suscitera dans le ménage des querelles; ou bien il ne quittera pas sa femme d'une semelle, ira dans des endroits où il ne sera pas à sa place, fera un métier qui n'est pas le sien, passera à l'état de « mère d'actrice, » deviendra ridicule et assommant. Il sera donc beaucoup plus sage en exigeant de sa femme qu'elle renonce au théâtre, à ses pompes et à ses œuvres.

Mais l'actrice a-t-elle le droit de souscrire à l'abdication proposée ? A-t-elle le droit de sacrifier au bonheur conjugal, aux classiques « douceurs de l'hyménée, » ses triomphes, ses couronnes, son auréole d'artiste vantée, et les retentissants bravos de la foule, et les hourras enthousiastes, et les bouquets fébrilement jetés à ses pieds par les spectateurs haletants ? Une artiste n'est-elle pas de par son talent fiancée au public, et ne doit-elle pas demeurer fidèle à ce sultan capricieux? Son union avec l'Art n'est-elle pas indissoluble ? Ici encore il y a matière à constestation. *Grammatici certant.*

Tout récemment une jeune comédienne d'un de nos plus grands théâtres, à qui sa rutilante chevelure, sa beauté, son talent nerveux et *réaliste* ont déjà valu une jolie réputation, a refusé un nom très honorable et une grande fortune, — bien qu'elle eût pour accepter un motif d'une gravité extrême, — parce que le monsieur qui lui offrait ce nom et cette fortune lui demandait en retour de renoncer à son avenir dramatique; beaucoup de gens ont approuvé hautement Mlle C... dans son refus.

Pour notre part, nous estimons que l'Art et l'Amour ont des droits également absolus, imprescriptibles et sacrés, et que, quand ils se trouvent en lutte dans une semblable occurence, la femme doit être libre de décider lequel des deux elle veut sacrifier; quel que soit le parti auquel elle se résolve, nous ne la blâmerons jamais. Néanmoins, nous croyons qu'elle montrera une âme plus haute, plus dégagée des préjugés mondains, plus vigoureusement trempée, si elle persiste dans sa voie, si elle immole son amour sur l'autel de l'Art.

∴

Somme toute, peut-être en cette matière, ainsi qu'en bien d'autres, hélas ! le meilleur parti à prendre est-il celui des sceptiques, des pyrrhoniens, qui jamais ne se prononcent catégoriquement; et, aussi prudent que Pantagruel, roi d'Utopie, quand Panurge lui demande s'il se peut ou non marier, — ou encore que le philosophe Marphurius, interrogé sur le même point par Sganarelle, — peut-être doit-on donner comme conseil aux actrices et à leurs soupirants ces deux ligne peu compromettantes :

Mariez-vous, vous ferez bien ;
Ne vous mariez pas, vous ferez mieux.

Louis de Gramont.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Lundi, 26 février, Victor Hugo a eu soixante-quinze ans. Voulant fêter cet anniversaire, le grand poëte n'a trouvé rien de mieux que de donner le jour à un livre nouveau. Il a donc fait paraître la seconde partie de la *Legende des Siècles.*

Ce nouvel ouvrage comporte deux volumes. Sur la première page du tome Ier, on lit cette simple préface

« Le complément de la *Légende des Siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre.

« V. H. »

Le poète, depuis longtemps entré dans l'immortalité, et n'ayant plus à lutter pour affermir sa gloire, n'avait pas besoin de présenter sa nouvelle œuvre avec plus d'explications.

Nous en extrayons un des morceaux qui nous ont le plus impressionné :

PETIT PAUL

Sa mère en le mettant au monde s'en alla.
Sombre distraction du sort. Pourquoi cela ?
Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant vivre?
Pourquoi par la marâtre, ô deuil ! la faire suivre ?
Car le père était jeune, il se remaria.
Un an, c'est bien petit pour être paria ;
Et le bel enfant rose avait eu tort de naître.
Alors un vieux bonhomme accepta ce pauvre être ;
C'était l'aïeul. Parfois ce qui n'est plus défend
Ce qui sera. L'aïeul prit dans ses bras l'enfant
Et devint mère. Chose étrange et naturelle.
Sauver ce qu'une morte a laissé derrière elle ;
On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
D'être le doux passant, celui que vont chercher,
D'instinct, les accablés et les souffrants sans nombre,
Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre;
Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir,
Il faut bien que quelqu'un soit bon sous le ciel noir.
De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des [monts ;
Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire: Aimons!
Qui couvre de douceur la vie impénétrable.
Qui soit vieux, qui soit jeune, et qui soit vénérable;
C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,

Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,
Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.

Donc l'humble petit Paul naquit, fut orphelin,
Eut son grand œil bleu d'ombre et de lumière plein.
Balbutia les mots de la langue ingénue,
Eut la fraîche impudeur de l'innocence nue,
Fut cet ange qu'est l'homme avant d'être complet;
Et l'aïeul, par les ans pâli, le contemplait
Comme on contemple un ciel qui lentement se dore
Oh! comme ce couchant adorait cette aurore!

Le grand-père emporta l'enfant dans sa maison,
Aux champs, d'où l'on voyait un si vaste horizon
Qu'un petit enfant seul pouvait l'emplir. Les plaines
Etaient vertes, avec toutes sortes d'haleines
Qui sortaient des forêts et des eaux ; la maison
Avait un grand jardin, et cette floraison,
Ces prés, tous ces parfums et toute cette vie
Caressèrent l'enfant ; les fleurs n'ont pas d'envie.

Dans ce jardin croissaient le pommier, le pêcher,
La ronce ; on écartait les branches pour marcher ;
Des transparences d'eau frémissaient sous les saules;
On voyait des blancheurs qui semblaient des épaules,
Comme si quelque nymphe eût été là ; les nids
Murmuraient l'hymne obscur de ceux qui sont bénis ;
Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces ;
Les sources chuchottaient doucement dans les [mousses;
A tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait,
Le remuement confus des feuilles s'ajoutait ;
Le paradis, ce chant de la lumière gaie,
Que le ciel chante, en bas la terre le bégaie.
En été, quand l'azur rayonne, ô pur jardin!
Paul étant presque un ange, il fut presque un éden;
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude.
Hélas! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.
Un jardin, c'est fort beau, n'est-ce pas? Mettez-y
Un marmot ; ajoutez un vieillard ; c'est ainsi
Que Dieu fait. Combinant ce que le cœur souhaite
Avec ce que les yeux désirent, ce poëte
Complète, car au fond la nature c'est l'art,
Les roses par l'enfant, l'enfant par le vieillard.
L'enfant voisine avec les fleurs, c'est de son âge.
Et l'aïeul vient, sachant qu'il est du voisinage ;
Et comme c'est exquis de rire au mois d'avril!
Un nouveau-né vermeil, et nu jusqu'au nombril,

Couché sur l'herbe en fleurs, c'est aimable, ô Virgile!
Hélas! c'est tellement divin que c'est fragile!
Paul est d'abord bien frêle et bien chétif. Qui sait?
Vivra-t-il? Un vent noir, lorsqu'il naquit, passait,
Souffle traître; et sait-on si cette bise amère
Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère?
Il faut allaiter Paul ; une chèvre y consent.
Paul est frère de lait du chevreau bondissant;
Puisque le chevreau saute, il sied que l'homme [marche,
Et l'enfant veut marcher. Et l'aïeul patriarche
Dit: C'est juste. Marchons. Oh! les enfants, cela
Tremble, un meuble est Charybde, une pierre est [Scylla,
Leur front penche, leur pied fléchit, leur genou [ploie,
Mais ce frémissement n'ôte rien à leur joie.
Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
Un an, c'est l'âge fier; croître, c'est conquérir ;
Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres,
(Mères, vous le voyez en regardant les vôtres.)
Frais spectacle! l'enfant est suivi par l'aïeul.
— Prends garde de tomber. C'est cela. Va tout seul.
Paul est brave, il se risque, hésite, appelle, espère,
Et tout à coup se met en route, et le grand-père
L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
Et, chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.
Et cela s'achevait par un éclat de rire.
Oh! pas plus qu'on ne peut peindre un astre, ou dé- [crire
La forêt éblouie au soleil se chauffant,
Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant :
C'est l'amour, l'innocence auguste, épanouie,
C'est la témérité de la grâce inouïe,
La gloire d'être pur, l'orgueil d'être debout,
La paix, on ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.
Ce rire, c'est le ciel prouvé, c'est Dieu visible.

L'aïeul, grave figure à mettre en une bible,
Mage que sur l'Horeb Moïse eût tutoyé,
N'était rien qu'un bon vieux grand-père extasié ;
Il ne résistait pas un charme, et, sans défense,
Honorait, consultait et vénérait l'enfance ;
Il regardait le jour se faire en ce cerveau.
Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau.
Effort de la pensée à travers la parole.
Sorte d'ascension lente du mot qui vole,
Puis tombe, et se relève avec un gai frisson,
Et ne peut être idée et s'achève en chanson.
Paul assemblait des sons, leur donnait la volée,
Scandait on ne sait quelle obscure strophe ailée,
Jasait, causait, glosait, sans se taire un instant,
Et la maison était ravie en l'écoutant.
Il chantait, tout riait, et la paix était faite:
On eût dit qu'il donnait le signal de la fête ;
Et les arbres parlaient de cet enfant entre eux:
Et Paul était heureux; c'est charmant d'être heu- [reux!
Avec l'autorité profonde de la joie
Paul régnait ; son grand-père était sa douce proie:
L'aïeul obéissait, comme il sied.— Père, attends.
Il attendait. — Non. Viens. — Il venait. Le prin- [temps
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé!
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai!
Comme au milieu des nids chantant à leurs oreilles,
Erraient gaiement ces deux naïvetés pareilles
Dont l'une avait deux ans et l'autre quatre-vingt!
Un jour l'un oublia, mais l'autre se souvint :
Ce fut l'enfant. La nuit pour eux n'était point noire.
L'aïeul faisait penser Paul, qui le faisait croire.
On eût dit qu'échangeant leur âme en ce beau lieu,
Chacun montrait à l'autre un des côtés de Dieu.
Ils mêlaient tout, le jour leurs jeux, la nuit leurs [sommes.
Oh! quel céleste amour entre ces deux bonshommes!
Ils n'avaient qu'une chambre, ils ne se quittaient pas;
Le premier alphabet, comme le premier pas,
Quelles occasions divines de s'entendre!
Le grand-père n'avait pas d'accent assez tendre
Pour faire épeler l'ange attentif et charmé,
Et pour dire : O mon doux petit Paul bien-aimé!
Dialogues exquis! murmures ineffables!
Ainsi les oiseaux bleus gazonillent dans les fables.
— Prends garde, c'est de l'eau. Pas si loin. Pas si près.
Vois, Paul, tu t'es mouillé les pieds.— Pas fait exprès.
— Prends garde aux cailloux. — Oui, grand-père. — [Va dans l'herbe.
Et le ciel était pur, pacifique et superbe,
Et le soleil était splendide et triomphant
Au-dessus du vieillard baisant au front l'enfant;

Le père, ailleurs, vivait avec une autre femme.
C'est en vain qu'une morte en sa tombe réclame.
Quand une nouvelle âme entre dans la maison,
De sa seconde femme il avait un garçon,
Et Paul n'en savait rien. Qu'importe! Heureux, pros- [père,
Gai, tranquille, il avait pour lui seul son grand-père!
Le reste existait-il?

Le grand-père mourut.

. . .

Quand Sem dit à Rachel, quand Booz dit à Ruth :
Pleurez, je vais mourir! Rachel et Ruth pleurèrent;
Mais le petit enfant ne sait pas ; ses yeux errent,
Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,
Avait dit: — Paul! je vais mourir. Bientôt, hélas!
Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père
Qui t'aimait. — Rien n'éteint cette douce lumière,
L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants
Continuait de rire.

Une église des champs,
Pauvre comme les toits que son clocher protége,
S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortége.
Le prêtre, murmurant une vague oraison,
Les amis, les parents, vinrent dans la maison
Chercher le doux aïeul pour l'aller mettre en terre;
La plaine fut riante autour de ce mystère ;
On dirait que les fleurs aiment ces noirs convois ;
De bonnes vieilles gens priaient, mêlant leurs voix ;
On suivit un chemin, creux comme une tranchée :
Au bord de ce chemin, une vache couchée
Regardait les passants avec maternité ;
Les paysans avaient leur bourgeron d'été ;
Et le petit marchait derrière l'humble bière.
On porta le vieillard au prochain cimetière.
Enclos désert, muré d'un mur croulant, auprès
De l'église, âpre et nu, point orné de cyprès,
Ni de tombeaux hautains, ni d'inscriptions fausses ;
On entrait dans ce champ plein de croix et de fosses.
Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet.
Par une grille en bois que la nuit on fermait ;
Aux barreaux s'ajoutait le croisement d'un lierre;
Le petit enfant, chose obscure et singulière,
Considéra l'entrée avec attention.

Le sort pour les enfants est une vision ;
Et la vie à leurs yeux apparaît comme un rêve.
Hélas! la nuit descend sur l'astre qui se lève.

Paul n'avait que trois ans.

— Vilain petit satan!
Méchant enfant! Le voir m'exaspère! Va-t'en!
Va-t'en! Je te battrais! Il est insupportable.
Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
A la cave! Au pain sec! Et puis il est si laid! —
A qui donc parle-t-on? A Paul.— Pauvre doux être!
Hélas! après avoir vu l'aïeul disparaître,
Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
C'était son père; puis une femme au sein nu.
Allaitant un enfant; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère
C'est le sphinx ; c'est le cœur inexorable et doux,
Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
Tendre pour son enfant, dur pour l'enfant d'une au- [tre.
Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
C'est bien ; mais un enfant, fantôme aux cheveux [d'or,

Etre déjà proscrit n'étant pas homme encor!

L'épine de la ronce après l'ombre du chêne!
Quel changement! l'amour remplacé par la haine!

Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir ;
Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.
Ah! ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés?
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre.
Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
Quand il venait : — Va-t'en! Délivrez-moi de ça!
Criait sa mère. Et Paul lentement s'enfonça
Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on [noie.
L'enfant qui faisait tout joyeux, perdit la joie ;
Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs ;
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
— Il m'ennuie! il est sale! il se traîne! il se vautre!
On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
Le père laissait faire, étant très amoureux.
Après avoir été l'ange, être le lépreux.
La femme, en voyant Paul, disait: Qu'il disparaisse!
Et l'imprécation s'achevait en caresse,
Pas pour lui.

— Viens, toi ! Viens, l'amour! viens, mon bonheur.
J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,
Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un lange.
Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
Voyez comme il est beau ? Je t'aime. Tu seras
Un homme. Il est déjà très lourd. Mais c'est qu'il pèse
Presque autant qu'un garçon qui marcherait. Je baise
Tes pieds. et c'est de toi que me vient la clarté ! —
Et Paul se souvenait, avec la quantité
De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.
Il était devenu muet, ne parlait pas,
Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre et forte
Souvent il regardait lugubrement la porte.
Un soir, on le chercha partout dans la maison ;
On ne le trouva point; c'était l'hiver, saison
Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piége;
Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige...

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint de cris perdus dans le lointain ;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa !
Papa ! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha; l'enfant était au cimetière,
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid;
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille ?
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

VICTOR HUGO.

AVENTURES
ET HISTORIETTES THÉATRALES

—

Mina Kœrner
(Suite)

Cela dura comme cela pendant six longs mois sans que Mina se départit en rien de son attitude sévère, sans que les deux riches protecteurs du théâtre cessassent de la courtiser et sans qu'Otto semblât moins ardent dans son désir de recouvrer l'amour de son ex-fiancée.

A ce moment, un événement vint modifier de fond en comble la vie de Mina : un parent, un oncle, presque inconnu d'elle, retiré qu'il était dans une propriété fort lointaine, vint à mourir, laissant à la jeune fille une fortune relativement considérable.

Lorsque la nouvelle de cet héritage inattendu parvint à Mina, son premier mouvement fut d'en faire immédiatement part à Otto, de lui dire que cette fortune la faisait libre, libre de lui dire qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer, libre d'être à lui tout entière, libre de l'épouser...

Mais, mue par un sentiment quelque peu romanesque, — et vous allez juger si elle fut bien inspirée, — elle préféra tenir secrète la mort de son oncle jusqu'au jour même où elle serait mise en possession de son héritage.

Ce jour tomba justement la veille de la première représentation d'une tragédie du plus grand poëte de l'Allemagne, la veille de la plus grande création que Mina Kœrner eût jamais été mise à même de faire, dans sa courte et glorieuse carrière artistique.

Le matin de la dernière répétition de cette tragédie, Otto, assis dans le bureau de son patron, le banquier Kugenheimer, relisait pour la centième fois un étrange petit billet qu'on venait de lui remettre.

Cette lecture prolongée absorbait tellement l'attention du jeune commis qu'il ne s'aperçut pas que son patron était entré dans le bureau, et depuis plusieurs minutes le considérait silencieusement.

Kugenheimer s'approcha et allait lui frapper sur l'épaule, lorsque l'idée lui vint de lire, pardessus la tête du jeune homme, la lettre qui le plongeait dans de si profondes réflexions.

Or, voici ce qu'il lut :

« Qu'importe ma réputation? Qu'importe ma » conscience ? Qu'importe la vertu ? Qu'importe » l'art lui-même ?

» Rien n'est au monde que l'amour! Voulez- » vous de ma vie tout entière ?

» Ce soir, chez moi, à minuit, je serai à vous » et pour jamais !

» MINA KŒRNER. »

— Peste, mon cher Otto, s'écria le banquier, vous êtes un heureux coquin !

Otto se retourna, rougissant et ne sachant trop s'il ne devait pas se fâcher.

— Là, là, mon garçon, ne vous emportez pas. J'ai lu sans prendre garde une missive toute personnelle, mais soyez sûr de ma discrétion. Mais, dites-moi, seulement, comment avez vous bien pu vous y prendre pour venir à bout de la résistance de la terrible Mina ?

Otto raconta simplement au banquier l'histoire de ses fiançailles, et ajouta que la lettre de l'actrice était à ses yeux un simple renouvellement de l'ancienne promesse de mariage.

— Alors, Otto, vous voulez vous marier avec Mina?

— Certainement, Herr Kugenheimer !

— Eh bien ! mon ami, vous allez tout simplement faire une bêtise..... Vous n'avez pas le sou, Mina non plus, son talent peut s'en aller comme il est venu De plus, être mari d'actrice a bien ses petits inconvénients.....

Bref, mein Herr Kugenheimer entreprit si bien de dessiller les yeux, — pas trop aveuglés, — d'Otto, qu'après une heure de sermon, il concluait avec le jeune homme le plus monstrueux marché qu'il soit possible d'imaginer.

Otto, l'amoureux, Otto, le doux fiancé, vendit au gros financier Kugenheimer la lettre de Mina.

Le banquier regardait le billet doux de la belle Kœrner comme un vulgaire billet à ordre, qui n'avait même pas besoin d'être endossé, et payait comptant à Otto, en échange du précieux papier, la somme rondelette de dix mille thalers.

.˙.

Le soir même, se trouvant en soirée avec le prince Karl, Kugenheimer lui dit en riant grassement :

— Eh bien, Altesse, c'est ce soir, à minuit, que je serai heureux ....

— Que voulez-vous dire ?

Kugenheimer lui montra la lettre.

Le prince voulut des explications. Kugenheimer lui raconta tout, depuis l'histoire de son commis jusqu'à la conversation qu'il avait tenue avec lui, fit remarquer au prince que la lettre de Mina ne portait aucun nom et pouvait par conséquent sembler être adressée à n'importe qui ; qu'ensuite Mina, quand elle saurait qu'Otto avait vendu son rendez-vous, serait assez furieuse après lui pour le mépriser et consentir à céder au porteur de sa lettre.....

Il lui en dit tant et tant que le prince Karl finit par lui acheter trente mille francs la petite lettre que Mina avait écrite à son cher Otto.

Ce fut donc le prince Karl qui, à minuit précis, se présenta chez l'adorable et célèbre comédienne.

.˙.

La petite lettre qu'il fit parvenir à Mina, lui donna aussitôt accès dans l'appartement.....

Mais il n'y resta pas longtemps.

A peine eut-il, en quelques mots, exposé à la jeune fille comment il était parvenu à prendre possession de son billet, que Mina, pâle comme une morte, se leva et dit :

— Vous avez payé cette lettre trente mille florins?

— Oui.

— C'est bien. Retirez-vous !

— Mais...

Elle eut un geste si impérieux, que Karl comprit qu'elle allait, tout prince régnant qu'il était, le faire jeter à la porte comme le premier insolent venu.

Il se retira sans ajouter un mot.

.˙.

Le lendemain, Mina envoyait au prince un bon de trente mille thalers sur la banque de Munich, puis, réalisant ce qui lui restait de la petite fortune de son oncle, résilia son engagement au théâtre et partit pour le village où elle était née.

Elle y mourut fille, de longues années après et sans avoir jamais remis le pied sur un théâtre.

Quant à Otto, il sut assez bien faire fructifier les dix mille thalers de son patron.

D'abord associé d'une petite maison de banque, il ne tarda pas à devenir un capitaliste sérieux.

Au bout de dix ans, il épousait une vieille femme excessivement riche, et devenait un des plus gros banquiers de toute l'Allemagne.

Il méprise énormément les Français, qu'il accuse de ne pas comprendre le véritable sentimentalisme.

GASPARD MUS.

Nous faisons connaître plus loin les conditions d'un placement tout à fait exceptionnel par sa sécurité et par l'étendue de ses bénéfices. Ce sont 8,000 actions de la *Compagnie des minerais de fer magnétique de Collo*. Cette valeur, toute française, a pour similaire l'action de Mokta, qui a conquis une prime de 1,000 fr. pour 400 fr. versés, soit 250 pour cent.

La similitude des deux exploitations est complète. A Collo, comme à Mokta, l'extraction a lieu à ciel ouvert. Le service de la Marine a accordé à la Société, dans le port même de Collo, un vaste emplacement. Les minerais de Collo sont au moins égaux en qualité à ceux de Mokta. Ils contiennent 68 pour cent de fer et une forte proportion de manganèse. Ils répondent aux besoins de notre métallurgie qui manque de minerai de qualité supérieure pour compléter la substitution des fers fins et des aciers, aux anciens fers communs.

En supposant que la Compagnie de Collo se borne à extraire 200,000 tonnes par an, le bénéfice annuel serait de **Un million quatre cent mille francs**, car le bénéfice minimum ressort à 7 francs par tonne. L'action recevrait donc un dividende de 140 fr., formant un revenu annuel de plus de 25 pour 100. Pendant la période d'organisation des travaux, un intérêt de 6 pour 100, soit de 30 francs par titre, est attribué aux actions.

Ce placement est d'une sécurité absolue, puisqu'il est garanti par des mines dont la haute valeur est incontestable. Il est immédiatement productif. Enfin, il permet de compter, comme les valeurs similaires, sur la rémunération la plus élevée et sur les plus larges plus-values. Cette souscription est assurée du plus grand succès.

PETITES NOUVELLES

—

M. Paul Delair, dont la cantate pour le concours du prix de Rome a été couronnée l'année dernière, vient de faire recevoir, au Théâtre Français, un drame en cinq actes et en vers. Cette œuvre est intitulée *Garin*. L'action se passe au moyen âge. C'est un épisode de la bataille de Bouvines.

— Les frères Coquelin viennent d'avoir la douleur de perdre leur sœur, Mme Potier, qui habitait Boulogne sur-Mer. La jeune femme laisse deux enfants en bas âge.

— Le ministre des beaux-arts vient d'allouer à M. Vizentini 60.000 francs sur les bénéfices de l'Opéra. On affirme que le Théâtre-Lyrique serait sur le point d'obtenir l'autorisation de ne jouer que quatre fois par semaine. Cette combinaison permettrait au théâtre de réaliser des bénéfices.

— Le titre de la comédie de MM. Delacour et Hennequin, reçue au Vaudeville pour succéder à *Dora*, est *Cherchez la femme !*

— L'engagement de la Patti au Théâtre-Ita-

lien est daté du 19 decembre 1876; il commencera le 3 novembre 1877. — Le dédit est de 100,000 fr.

COURSES D'AUTEUIL

DU 25 FÉVRIER

Voici les résultats :

Dans le prix du *Point du-Jour*, sur quatre concurrents, deux sont seuls arrivés au Poteau : Puysaleyne, au marquis de Caumont-Laforce, 1re; Wild-Monarch, au comte Saint-Sauveur, 2e.

Le *Prix des Fortifications* n'en a réuni que trois : Nestor II, au baron Finot, 1er; Macaron, au comte Henri, 2e; Pélerin, à M. de la Charme, 3e.

Prix de la Garenne : Lycurgue, à M. de Borda, 1er; Triboulet, au baron Finot, 2e.

Prix du Lac : Prestige, à M. Maurice W..., 2e, Chassors, à M. Maurice Boislay, 3e.

Aujourd'hui courses à la Marche.

SIROP

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE

végétal aut. Soulage instantanément, guérit **Goutte** et **Rhumatismes**. Dans toutes les pharmacies. Dépôt général: 4, rue de l'Echiquier, Paris. *Mémoire médical* gratis et franco.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montalaud. — Caponl. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbronn. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Fauro. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hissou. — Aimée Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Morean. — Sophie Hamet. — bin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailbard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca — Dieudonné. — Thérésa — Maria Legault. — Virginie Déjazet — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre — Blanche Baretta — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé — Delle Sedie. — Mélanie Reboux — Coquelin Cadet. — Joséphine Daram. — Lassoucbe. — Elise Damaiu. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapnis. — MM. E. Paz et F. Jabyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Massct. — Sœurs Badia. — Zulma Bonffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Estber Cbevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano — Mlle Scriwaneck. — Charles Gonnod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroise Thomas. — Alice Ducassc. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesneur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnand. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguorite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bonhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudonresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mlle G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris.........	*un an*,	14 *fr.*;	*six mois*,	7 *fr.*
Départements.	—	16 *fr.*;	—	8 *fr.*
Etranger......	—	20 *fr.*;	—	10 *fr.*

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de *Paris-Théâtre* sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

La collection brochée de ces cinquante-deux numéros est également à la disposition de nos lecteurs au prix de :

18 francs pour Paris

Et 20 francs, rendu franco, en province.

La collection brochée de la deuxième et troisième année, contenant les numéros 53 à 104, et 105 à 156, est également en vente au prix de :

16 francs pour Paris ;

Et 18 francs, rendue franco en province

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT. Administrateur

23, passage Verdeau, 23, Paris

SOUSCRIPTION

À

16,280 OBLIGATIONS

De la Cie des Chemins de fer de

L'OUEST-ALGÉRIEN

Rapportant **15 francs** d'intérêts

payables les 1er Mars et 1er Septembre

Remboursables à **500** francs.

—

Intérets et remboursements garantis par le departement d'Oran.

—

Cette garantie résulte d'un revenu net de 400.000 francs, assuré par le département d'Oran; sur ce revenu 258,467 francs *seulement*, sont absorbés par le service de l'intérêt et de l'amortissement de ces obligations.

La ligne, presque entièrement achevée, sera livrée à l'exploitation en avril de cette année.

Prix : 265 francs

(*Jouissance du* 1er *mars* 1877.)

PAYABLES COMME SUIT :

65 fr. en souscrivant.

100 fr. le 1er avril 1877.

100 fr. le 1er mai 1877.

Les souscripteurs qui se libèreront à la souscription, n'auront à verser que 264 francs.

Le placement ressort à plus de 6 0 0

La Souscription sera ouverte le 28 février 1877

A PARIS, chez MM. Ld SÉE FILS ET Ce, banquiers, 11, rue du Conservatoire;

A Colmar, chez MM. Ab. SÉE et FILS;

A Mulhouse, chez MM. Ab. SÉE et FILS,

A Strasbourg, à la BANQUE d'ALSACE et de LORRAINE et chez MM. STAEHLING, L. VALENTIN et Ce;

A Metz, à la BANQUE d'ALSACE et de LORRAINE, et chez MM. CH. et E. GOUDCHAUX et Ce;

A Marseille, à la SOCIÉTÉ MARSEILLAISE.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

On trouve partout l'exquise **LIQUEUR D'OR** Fabe 23, Bd Bineau Levallois-Pet (Seine).

Grâce à la nouvelle édition populaire à **10** centimes, **l'Histoire de la Révolution de 1870-71** par J. CLARETIE, sera bientôt dans toutes les mains

COMPAGNIE

DES

MINERAIS DE FER MAGNÉTIQUE

de COLLO (Algérie)

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 5 MILLIONS

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. le marquis d'ASSAS, Propriétaire;

Le BRUN DE VIRLOY, Ingénieur civil des Mines ;

GUNTZBERGER, Administrateur des Houillères de St-Eloi ;

Comte de VALLETON, Maître de forges ;

de NOMAISON, Ingénieur, Directeur des Mines de Lachapelle ;

de BELCOUR, ✻, ancien Capitaine, Chef de Bureau Arabe en Algérie.

SOUSCRIPTION

à 8,000 ACTIONS de 500 francs

Pendant la période d'organisation des travaux, les actions reçoivent un intérêt de 6 pour cent, soit 30 francs par an.

L'action de la *Compagnie des Minerais de fer magnétique de Collo* constitue un placement de premier ordre et de tout repos. Ces minerais sont de qualité absolument supérieure, **égaux à ceux des gîtes si renommés de Suède et de Mokta.**

L'exploitation qui aura lieu *à ciel ouvert*, fournira aisément 200,000 tonnes par an.

Le prix de revient de la tonne est fixé à **7 francs** par les Ingénieurs. **Le prix de vente** des minerais similaires est **de 17 fr.** En le réduisant à 14 francs afin d'éviter tout mécompte, il reste, au profit de la Société, *un bénéfice* **de 7 francs par tonne, soit pour 200,000 tonnes, un bénéfice total annuel de UN MILLION QUATRE CENT MILLE FRANCS.**

D'après ces calculs, l'action recevrait un dividende **de 145 francs, représentant un revenu de plus de vingt-cinq pour cent.**

Prix de souscription : 500 francs

On verse : En souscrivant **100 francs**

Le 5 avril. . . **150 francs**

Ensemble : **250 francs**

Les autres versements seront appelés ultérieurement.

Après le deuxième versement, il sera délivré des Titres définitifs libérés de **250** francs.

La souscription sera ouverte les Mardi 6 *et* Mercredi 7 *mars.*

à **Paris** { Au siége social : 51, rue de Provence. Chez M. **Alfred PAZ**, Banquier, 16, rue de la Grange-Batelière.

Et chez tous les Banquiers, Agents de change et Changeurs, de Paris et des Départements.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Cette affaire, toute française, dont 8,000 actions vont être offertes en souscription, est appelée au plus grand avenir. Les minerais de fer algériens ont conquis depuis l'exploitation des gîtes de Mokta, une renommée qui les place au niveau des plus célèbres minerais de Suède. Les concessions de la *Compagnie des minerais de fer magnétique de Collo* sont, au moins, aussi riches et aussi puissantes. Au milieu de la transformation de notre industrie métallurgique, il est indispensable que notre pays puisse s'approvisionner par lui-même de minerais de qualité supérieure. L'extraction devant s'élever en moyenne à Collo à 200,000 tonnes par an, sera loin de suffire aux besoins de la métallurgie La Compagnie est assurée de voir disputer ses produits par toutes les usines françaises, et à des prix qui garantissent aux capitaux engagés dans la Société des mines de Collo une fortune industrielle et financière égale à celle de Mokta.

Demandez chez tous les libraires et marchands de journaux de Paris et des Départements
Les livraisons à **10** *centimes et les séries à* **50** *centimes de la nouvelle édition de* L'HISTOIRE DE L[A]

RÉVOLUTION DE 1870-71

Par JULES CLARETIE

ILLUSTRÉE DE TRÈS-NOMBREUSES GRAVURES : PORTRAITS, SCÈNES, VUES, CARTES ETC., ETC., PAR LES MEILLEURS ARTISTES
Cet ouvrage, indispensable à toutes les bibliothèques, sera complet en 200 livraisons à 10 cent.,et 40 séries à 50 c.

Rue de Rivoli N° 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES
Seuls approuvés par l'acad[ie] n[le] de médecine et autorisés par le gouv[t], après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret sp[al]. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enf[ts]. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible... pouvant rendre de grands services à l'humanité.* Extrait du rapport off[el]. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la b[te] de 25 bisc[ts]. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1[er] Consult[e] gr[tes] de midi à 6 h. et par corresp. Expéd[n]

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et f[o]. Ecrire le C[te] CLÉRY, à Marseille.

NOUVEAU TRAITEMENT
du D[r] **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*
Guérison radicale des maladies contagieuses: écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.
Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. -- *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*
Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIERE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & C[IE] 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuis [illegible], la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepsi[e], mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats, compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campbell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure n° 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure n° 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits du Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C[e], 26, place Vendôme, Paris.
Eviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas
MÉDAILLE D'OR, 1874 - Chez tous les Papetiers.

MALADIES DES FEMMES causes de **stérilité** trait. par M[me] *Delestree*, maît. sage-femme, suc[r] de M[e] WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris. Consul. de 1 à 4 h. **BROCHURE** env. f[o] contre 1 fr. 50 timb.-p.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vilame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f[o].

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas**, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Hué**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

A LA CORBEILLE FLEURIE

ED. PINAUD

Parfumerie aux Violettes de Parme
Parfumerie à l'Ixora (Brionie)
Procédés spéciaux pour conserver à tous les produits l'odeur distinguée et les qualités hygiéniques de ces deux plantes.

LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES
recommandent l'emploi
du
SAVON ROYAL de THRIDAGE
de
VIOLET
pour l'hygiène, la fraîcheur et le velouté de la peau du visage et des mains.

9, rue de la Paix, 9
Se méfier des imitations et contrefaçons; jugement du tribunal civil de la Seine du 8 mai 1877.

LA VELOUTINE

est une poudre de Riz spéciale préparée au bismuth,
par conséquent d'une action salutaire sur la peau.
Elle est adhérente et invisible; aussi donne-t-elle au teint une fraîcheur naturelle.
INVENTEUR, **Ch. FAY**
Paris, 9, rue de la Paix, 9, Paris

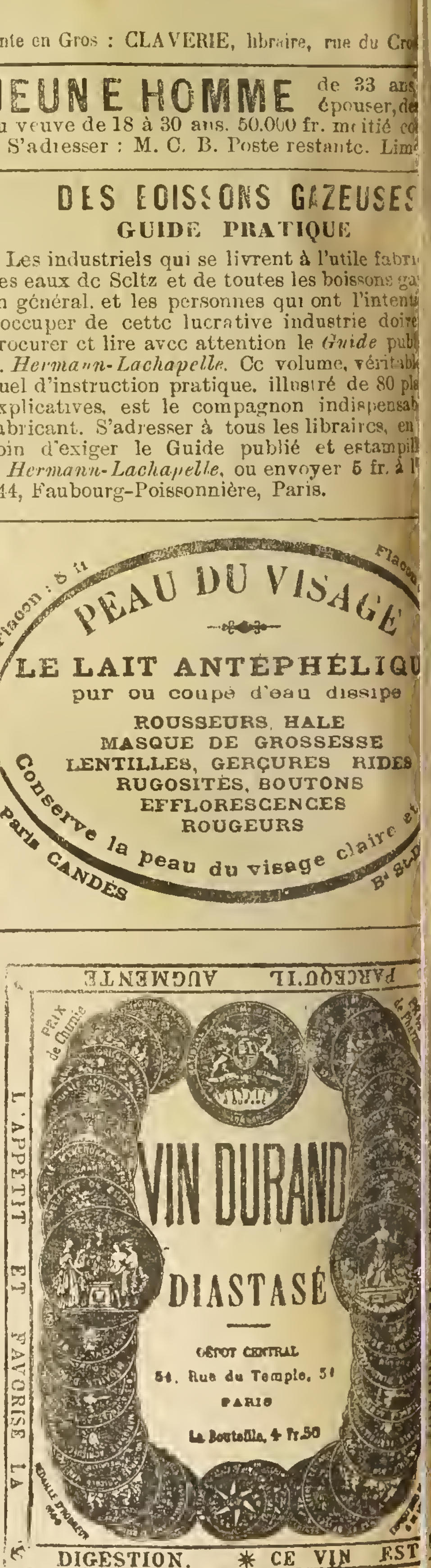
10e Année
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n[os] sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — **4 fr. par AN**
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

JAMAIS SUCCÈS SEMBLA[BLE]
A CELUI QU'OBTIENT
ROCAMBOL[E]
ILLUSTRÉ
De PONSON du TERR[AIL]
DANS LES
ROMANS POPULAI[RES]
Les ROMANS POPULAIRES seuls publient la nouvelle édition complète de **Rocambole** illu[stré]
LA LIVRAISON : **5** CENTIMES
Vente en Gros : CLAVERIE, libraire, rue du Cro[issant]

JEUNE HOMME de 33 ans épouser, de[moiselle] ou veuve de 18 à 30 ans. 50.000 fr. moitié co[mptant]. S'adresser : M. C. B. Poste restante. Lim[oges]

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE
Les industriels qui se livrent à l'utile fabri[cation] des eaux de Seltz et de toutes les boissons ga[zeuses] en général, et les personnes qui ont l'intenti[on de] s'occuper de cette lucrative industrie doive[nt se] procurer et lire avec attention le *Guide* publ[ié par] *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritabl[e ma]nuel d'instruction pratique, illustré de 80 pl[anches] explicatives, est le compagnon indispensab[le du] fabricant. S'adresser à tous les libraires, en [ayant] soin d'exiger le Guide publié et estampill[é par] *J Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'[adresse] 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Flacon : 5 fr. — Flacon
PEAU DU VISAGE
LE LAIT ANTÉPHÉLIQ[UE]
pur ou coupé d'eau dissipe
ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS
Conserve la peau du visage claire et [...]
Paris, CANDES — B[d] St-[...]



PARIS-THEATRE

DRAME — THÉATRE-ITALIEN — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché. F. MULNIER.

TRAGEDIE — MUSIQUE

HELENA SANZ

(Rôle d'Amnéris) dans *Aïda*.

Yves & Barret Sc. — G. Bouvy del.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 199

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.

Du 8 au 14 Mars 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an, **14** fr.	Six mois, **7** fr.
DÉPARTs	id. **16** fr.	id. **8** fr.
ÉTRANGe	id. **20** fr.	id. **10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CXCIX

HÉLÉNA SANZ

—

Il y a des artistes privilégiés chez lesquels les dons de la nature se fondent dans une harmonie si complète qu'on ne sait ce qu'il faut, en eux, le plus admirer.

Mlle Sanz est de ce nombre; elle a la beauté physique, la splendeur de l'organe, le charme du sentiment.

Une seconde lui a suffi pour conquérir son public, et cela justement à cause de l'équilibre parfait de ses facultés naturelles.

Née à Séville en décembre 1850, Héléna Sanz n'était point destinée à devenir une reine de théâtre. Il a fallu une grande énergie de sa part et une vocation bien définie pour triompher des obstacles qui lui défendaient les abords de la scène.

Élevée à Madrid au couvent de Notre-Dame de Leganez, elle appartenait à une des premières familles de l'Espagne, dont, encore actuellement, plusieurs membres occupent une haute position auprès du roi Alphonse.

La chapelle de son pensionnat avait une musique fort bien dirigée et Héléna Sanz y chantait des airs de Rossini et de Pergolèse avec assez de charme pour qu'on vînt l'entendre du dehors.

Les premières idées d'aborder le théâtre germèrent, dès ce moment, dans son cerveau. Pour répondre à ces besoins de son esprit, elle prit, aussitôt, des leçons sérieuses de Saldoni, maître du Conservatoire de Madrid, et acquit rapidement un certain talent.

Bientôt alors, Mlle Sanz quitta le couvent de Leganez et s'en vint à Paris. D'abord élève du maître-chanteur Pagans, elle se perfectionna ensuite avec Mme Anna De La Grange qui lui fit faire en six mois des progrès inouïs.

Ses premiers débuts sur la scène eurent lieu à Varsovie, en 1870, dans le rôle d'Aczucéna de *Il Trovatore*, puis se continuèrent dans le répertoire italien courant.

La même année, elle vint à Paris et joua aux côtés de la Patti le rôle de Pierrotto dans *Linda di Chamouny*. On n'eut point le temps de la remarquer. La guerre éclata. Mlle Sanz fut alors du nombre de ces vaillantes femmes qui consacrèrent tous leurs instants au service de leurs frères d'armes.

Soignant les blessés dans les ambulances pendant le jour, elle donna, le soir, soixante concerts environ au bénéfice des malheureuses victimes. Aussi, cinq médailles d'or et plusieurs diplômes lui furent-ils délivrés en reconnaissance de son dévouement et de sa charité.

Après la guerre, elle partit pour Vienne où elle donna quelques représentations; puis s'embarqua pour New-York. Là, sur le théâtre de l'Académie, la jeune cantatrice fut la digne partner de la célèbre Pauline Lucca.

De l'Amérique, Héléna Sanz passa en Italie, au théâtre San Carlo de Naples, où elle chanta le rôle d'Amneris d'*Aïda*.

A Trieste, où elle vint ensuite jouer le même personnage, elle eut l'honneur de créer la *Messe*, de Verdi.

Passée à la Scala de Milan, Mlle Sanz joignit à son répertoire italien les traductions d'opéras français, tels que la *Favorite* et *Charles VI*. Les rôles de Léonore et d'Odette furent des triomphes pour son beau talent. Ce dernier personnage, créé par elle à Milan, en 1876, lui valut un très-grand succès.

Après une nouvelle tournée dans l'Amérique méridionale, à Buenos-Ayres, et à Rio de Janeiro, Mlle Sanz revint en Espagne, dans sa patrie, pour se reposer de ses longues excursions. Elle séjournait à Madrid, son intention était de chanter au Théâtre-Royal, lorsque M. Escudier, en quête d'un contralto de premier ordre pour remplacer la Wadmann, lui proposa par dépêche télégraphique un bel engagement.

Mlle Sanz, heureuse de revenir à Paris, s'empressa d'accepter; et le lendemain même de son arrivée, sans répétitions et encore fatiguée d'un long voyage, elle se présenta devant le public, en remplacement de Mme Gueymard, dans le rôle d'Amneris d'*Aïda*, où la célèbre transfuge de l'Opéra n'avait pu remplacer suffisamment la créatrice du personnage à la salle Ventadour.

Jamais succès ne fut plus vaillamment conquis. Dès le premier soir, on manqua d'ensevelir sous les bouquets la brillante cantatrice, qui témoignait de son côté, par les plus gracieux saluts, combien elle était heureuse d'un accueil aussi enthousiaste.

Cette faveur si marquée du public devait grandir encore aux représentations suivantes, et avant d'aborder un autre rôle, Mlle Sanz était sacrée favorite du public de la salle Ventadour.

Roméo, du *Roméo et Juliette*, de Vaccaj; Maddalena, de *Rigoletto;* Aczucena, de *Il Trovatore;* Pierrotto, de *Linda di Chamouny*, ont été pour elle autant d'occasions d'accroître l'estime des spectateurs pour son remarquable talent.

C'est que, comme je le disais en commençant, Héléna Sanz n'a point de côtés faibles où puisse mordre la critique; ses qualités se fondent dans un ensemble harmonieux d'où naît un charme entraînant. Comme femme, elle a la beauté sévère qui retient et la grâce qui captive; comme cantatrice, son organe, d'une rare homogénéité et d'une étendue considérable, n'a point seulement la force, mais sait caresser par son timbre velouté; c'est une voix chaude, rayonnante, dont les vibrations vont aussi bien au cœur qu'à l'oreille; comme comédienne, elle a le geste imposant, l'attitude mâle, en même temps que souple et gracieuse; son émotion se communique sincèrement aux spectateurs parce qu'elle est vraie; et l'on peut juger de la souplesse de son talent en examinant combien elle emploie des effets différents pour traduire la passion, dans Roméo, Amneris, Maddalena ou Pierrotto.

Depuis longtemps, le Théâtre-Italien n'avait pas eu un contralto de cette valeur, et je ne doute pas que l'avenir réserve à Mlle Sanz une grande place parmi les cantatrices de son emploi qui ont laissé un nom à la salle Ventadour.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de

PANDOLFINI

(Premier baryton du Théâtre-Italien)

REVUE DES THÉATRES

THÉATRE-ITALIEN

—

Rentrée de Masini dans *Aïda*.
Reprise de *Don Giovanni*, débuts de Mlle Sarelli.

—

La rentrée de Masini était attendue avec impatience ainsi que la reprise d'*Aïda* dont le succès ne peut être épuisé de sitôt.

Nous devons, pour être juste, constater que si l'artiste a été accueilli avec chaleur, on a remarqué que sa voix, si délicieuse, était singulièrement fatiguée. Aussi Masini n'a-t-il pu, le surlendemain, chanter le duc de Mantoue dans *Rigoletto*. Mais le voile qui recouvrait son organe incomparable a complétement disparu aujourd'hui, et nous aurons le plaisir de posséder jusqu'à la fin de la saison un véritable ténor.

Dans cette reprise d'*Aïda*, Pandolfini et la Sanz ont été parfaits comme d'ordinaire, et Teresina Singer s'est montrée en grands progrès et a été chaleureusement applaudie.

Samedi, M. Escudier nous a rendu *Don Giovanni*. Malgré un rhume qui eut pu paralyser une partie de ses moyens, l'Albani a enlevé avec une verve et une grâce inimaginables le rôle exquis de Zerline. Une débutante, Mlle Sarelli, a réussi dans celui de dona Elvira, et la Singer a été une fort belle dona Anna.

Pandolfini, qui est décidément un grand artiste, a joué don Giovanni avec une rare autorité; les autres rôles sont tenus avec un excellent ensemble.

Quant à l'orchestre, on sait avec quelle perfection il exécute les œuvres les plus diverses. Nous n'avons qu'à le constater de nouveau.

AMBIGU-COMIQUE

—

Première représentation de : *Justice*, drame en trois actes de M. Catulle Mendès.

—

Le nouveau drame avec lequel l'Ambigu vient de renouveler son affiche est de ceux qui ne peuvent laisser personne indifférent. Il a des qualités très grandes et des défauts énormes. C'est l'œuvre d'un écrivain qui a un parti pris très prononcé d'écrire dans une langue assurément intéressante, mais qui n'est point celle que l'on doit parler au théâtre.

L'idée de la pièce de M. Catulle Mendès est certainement généreuse. Le jeune poëte a voulu protester contre le préjugé social qui empêche la réhabilitation d'un coupable, et il veut que le repentir aidé du dévouement puisse suffire à l'absolution, surtout si l'amour vient se joindre à ces deux excellents sentiments du cœur.

Valentin, un jeune docteur, a, dans sa jeunesse, volé une somme de trois mille francs pour sauver sa sœur du déshonneur, et s'est vu pour cet acte coupable condamné à dix mois de prison.

Après avoir subi sa peine, Valentin est revenu dans le monde et s'est dévoué avec une abnégation admirable pour tous ceux qui l'entouraient.

Parmi les malades qu'il a sauvés, Geneviève, la fille d'un notaire, s'est éprise de lui et demande à devenir sa femme. Mais un misérable, nommé Pigalou vient révéler le passé de Valentin à la pauvre enfant. Celle-ci, loin de tenir compte de l'infâme dénonciation de cet homme, tend au contraire la main au jeune médecin en lui disant :

« Je le savais depuis quatre ans, et je vous aime, Valentin. »

Mais le notaire n'a pas la même générosité d'âme que sa fille, il s'oppose au mariage.

Alors Valentin est décidé à se tuer, lorsqu'il est rejoint par Geneviève avide de partager son sort. Le troisième acte est tout entier dans l'agonie de ces deux êtres s'asphyxiant ensemble pour échapper à la fausse justice humaine et invoquant en mourant la justice de Dieu.

La scène est fort belle comme idée d'abord et comme poésie ensuite. Elle a suffi au succès du drame, très compromis par les deux premiers actes.

M. Jules Claretie résume ainsi son opinion, dans le *Petit Journal* :

« Le drame est curieux et nouveau. Il gagnerait à être plus resserré, moins *étalé*, comme on dit. Mais il est intéressant, écrit d'un style qu'on est heureux d'entendre par hasard au théâtre, et tout à fait digne de l'auteur d'*Hespérus* et des *Frères d'Armes*.

» M. Catulle Mendès est un poëte, mais très capable de plier son lyrisme aux nécessités de la scène. De tous les jeunes combattants du *Parnasse*, c'est bien lui certainement qui semble le mieux fait pour réussir au théâtre et pour s'y imposer.

» Il a déjà tenté l'aventure non sans succès, et son drame nouveau marque un pas de plus et un progrès absolu dans la voie suivie. »

La *Liberté* a, à peu près, la même manière de voir, lorsqu'elle dit :

« Ce drame appellerait de nombreuses et très sérieuses critiques — nous les ferons dans notre prochaine revue dramatique, si les autres théâtres nous font ces loisirs — ; mais nous l'aimons, en dépit de ses défauts, pour ses qualités viriles, ses audaces, son style richement coloré, son dénouement plein de crânerie, son courageux mépris des conventions et des banalités. Le nom de M. Catulle Mendès — un lettré, un poëte, un artiste — a été acclamé chaleureusement par tous, et — pour nous servir d'un mot qui rappelle le titre de son drame — c'était justice. Les vrais *jeunes*, ceux qui veulent franchement sortir des sentiers battus, sont si rares, qu'il faut leur donner la parole, les écouter sympathiquement et les soutenir dans cette lutte redoutable. »

Le *Rappel* abonde encore dans le même sens quand il parle du talent de l'écrivain :

« Le style est constamment élevé. La phrase est harmonieuse, et l'on applaudit des images hardies, des comparaisons pleines de grâce ; et l'on sent le style du poëte qui parle en prose, comme les ailes de l'oiseau qui marche. »

« *Justice* est un succès littéraire. »

Mais voici des opinions contraires.

Auguste Vitu dit :

« On parlait d'avance du drame de M. Catulle Mendès comme d'une composition bizarre faite pour transporter de joie l'école parnassienne et pour caresser à rebrousse-poil le crâne hideux du bourgeois. Ces prédictions n'ont été qu'à demi justifiées par l'événement.

» Les deux premières parties de l'ouvrage, considérées par les amis de l'auteur comme à peu près raisonnables, ont été jugées par le public ce qu'elles sont réellement : une enfilade de scènes tour à tour communes, révoltantes ou ridicules, et méritant quelquefois ces trois qualifications simultanées.

» Au contraire, le troisième acte, dont on ne s'entretenait qu'avec des airs mystérieux et effrayés, a produit un très grand effet et a sauvé le drame de M. Catulle Mendès d'une chute inévitable. »

. . . .

. . . .

Ai-je besoin de dire que le drame de M. Catulle Mendès est construit avec une maladresse qui touche à l'enfantillage? On a dû s'en apercevoir à la lecture de mon analyse. Le style, généralement correct, n'est pas celui qui convient au théâtre. Les idées les plus élémentaires, celles qui toucheraient le cœur pourvu qu'elles fussent présentées naturellement, s'affublent de formules tranchantes et pédantesques. « — Je suis venue à vous, dit Geneviève, parce que, sachant que vous en seriez très heureux, je serais très heureuse aussi. Du reste, j'ai fait cela très simplement. » Ailleurs, Valentin annonce qu'il va partir « ayant le désespoir pour bâton de voyage ». Alceste aurait beau jeu à déclarer que « ce n'est pas ainsi que parle la nature. »

M. de La Rounat entre dans des considérations qui nous paraissent excessi-

vement judicieuses et que nous reproduisons en entier malgré leur longueur.

M. Catulle Mendès appartient à la tribu littéraire des *intransigeants* et, comme tous les représentants du système excessif intronisé par eux, méprise profondément l'*opportunisme*, dont je suis le défenseur le plus convaincu. Les écrivains qui appartiennent à la catégorie dont je parle remplacent généralement ce qui leur manque par une série d'affirmations arbitraires et d'hyperboliques *satisfecit* qu'ils se décernent à eux-mêmes, avec aussi peu de modestie que de crédit auprès des autres. M. Catulle Mendès, il faut le reconnaître, a adopté une attitude plus digne et moins provocante, et c'est avec la conviction silencieuse et grave d'un véritable artiste qu'il continue à faire, de son talent et de ses facultés, un emploi qui pourrait être meilleur.

Au milieu de la représentation, le public paraissait fort animé contre l'œuvre; on discutait avec passion, on se livrait à une intempérance d'expressions vraiment condamnable, et tout cela tournait singulièrement à l'aigre. Le dernier acte a tout sauvé, et cette pièce, dont les deux premiers tiers avaient fortement compromis l'existence, s'est remise sur ses jambes au dernier.

En désignant sous le nom d'*intransigeants* les écrivains de cette petite école qu'on appelle communément *Parnassiens*, je n'entends aucunement blâmer l'attachement très légitime d'un auteur pour ses idées; mais encore faut-il que ce soit réellement à des idées qu'on s'attache. Or, il n'en est pas ainsi, et ce que je reproche particulièrement à mes intransigeants, c'est de vouloir pratiquer un art en s'obstinant à en méconnaître les véritables conditions. Je leur reproche de *ne pas savoir leur état* et de ne vouloir pas l'apprendre. Vous aurez beau avoir en peinture, par exemple, toutes les audaces, et, dans le travail de la brosse, vous livrer à toutes les combinaisons de couleur, de tons et d'effets qui vous plairont, il n'en restera pas moins des conditions de dessin, de plans, de perspective qu'il faudra remplir.

Il en est de même pour le théâtre, et vous ne pourrez pas mettre en mouvement une action dramatique si vous ne vous préoccupez pas de l'agencement de la composition et des lois inhérentes au genre, sans lesquels vous n'obtiendrez pas une concentration, une cohésion, une constitution logique de votre sujet. Quel que soit votre choix, qu'il se porte sur une thèse ou sur un fait, que votre donnée soit sympathique ou répulsive, brutale ou subtile, orthodoxe ou subversive, votre idée n'en sera pas moins astreinte à certaines conditions dépendantes du mode de manifestation que vous avez choisi! Il faut qu'elle s'incarne dans des êtres réels, agissants et remuants, il faut que vos personnages se développent devant la lumière d'une rampe, dans des décors peints, usant de moyens artificiels, et ils sont tenus de donner un aliment intellectuel à une réunion de gens venus de toutes parts pour s'asseoir sur une banquette et vous écouter durant trois heures! Ces gens-là veulent bien de vos audaces, de vos originalités, de votre tempérament; mais ils ne veulent pas de vos caprices, de vos maladresses, ni de votre ignorance mal cachée sous une outrecuidance impertinente et hautaine. Une œuvre dramatique n'est ni un poème, ni un roman; le théâtre n'est pas un livre. Ce n'est ni une conférence, ni une improvisation, et il est inadmissible qu'un auteur courant au hasard de la plume, sans bride et sans licou, traite l'art dramatique sans plus de cérémonie que ne le faisaient les bouffons italiens de la *Comedia dell'arte*. Le public,— car, quoi que vous fassiez, c'est à lui que vous avez affaire, — le public ne veut absolument pas sous prétexte de ne pas employer ce que vous appelez dédaigneusement les vieux moules, vous lui serviez ce que les pâtissiers, qui ont raté leur gâteau, appellent, eux, un *manqué*!

On le voit, si la pièce de M. Catulle Mendès est discutée, ce n'est certainement pas une œuvre devant laquelle on doit passer dédaigneusement.

L'exécution est bonne. M. Montlouis est plein de feu dans le rôle de Valentin, et une jeune fille qui vient de Bruxelles, Mlle Lina Mante, a réussi complétement dans celui de Geneviève.

On reprenait le même soir une excellente pièce de Barrière et Thiboust: l'*Infortunée Caroline*, qui a amusé comme au premier jour.

CHATEAU-D'EAU

—

Les artistes en société qui jouent au théâtre du Château-d'Eau ont repris un vieux mélodrame : les *Orphelins du pont Notre-Dame*, dont le succès fut très vif autrefois.

La pièce a paru avoir encore un certain attrait sur le public d'aujourd'hui; cependant, il nous a semblé que toutes les formules étaient bien démodées.

L'AMOUR ÉLECTRIQUE

—

Je ne blâme, ni n'approuve : j'observe.

(STENDHAL.)

De tous les sujets que les chroniqueurs taxent volontiers d'inépuisables, l'amour est, sans contredit, celui qui mérite le plus cette épithète. L'amour est vraiment un sujet « qui n'est jamais passé, » — le sujet palpitant par excellence, et, devant lui, la plus brûlante actualité pâlira toujours. Il est le tyran des hommes et des dieux, l'archer aux flèches infaillibles,— le principal, le plus puissant mobile de nos actions. Sur lui roulent le théâtre, la littérature de tous les peuples, de tous les temps ; et, en effet, quels dramaturges, quels romanciers, quels poëtes ont, dans leurs fictions, inventé de plus effroyables forfaits, de plus sublimes dévouements, que les dévouements et les forfaits qu'il a *réalisés?* D'un bout à l'autre de l'histoire, il règne, il « exerce son empire. » Que de rois il a détrônés! que de guerres il a fait naître! que de révolutions dont il a déterminé l'explosion subite! Souvent même il a joué un rôle capital dans les événements où sa présence nous échappe, et il est encore la terrible cause inconnue de visibles effets.

Aussi quel *plumitif* ne s'est occupé de l'amour? Poëtes, songeurs, moralistes, psychologues lui ont consacré leurs veilles laborieuses. Longue, très longue serait la liste des auteurs érotiques. Ouvrez la *Bible :* vous y trouverez l'un des plus beaux chants d'amour qui ait jamais battu de l'aile sous les cieux, le *Cantique des Cantiques.* Théocrite, Sion, Moschus, Anacréon, Horace, Catulle, dans leurs vers, sans cesse ont parlé d'amour. Ovide a écrit sur l'amour des poëmes. Le « Daphnis et Chloé, » de Longus, est un long duo entre deux amants. Et les sonnets de Pétrarque! et ceux de Ronsard! et Racan, et Segrais! et André Chénier!.. Le moyen âge a eu de galants tribunaux qui instruisaient exclusivement les affaires amoureuses. Hier encore, en France, Stendhal et Michelet publiaient sur l'amour, celui-là un traité humoristique, celui-ci un traité penchant vers la mysticité. A toutes les époques, l'amour a ses analystes, ses avocats enthousiastes, et aussi ses acharnés détracteurs. Mais parmi ceux qui le conspuent le plus véhémentement, il n'en est sans doute pas un qui ne se soit, au moins une fois en sa vie, soumis à sa puissance; car, s'il est une vérité exacte, rigoureuse, indéniable jusqu'à sembler digne du défunt sieur de la Palisse, c'est bien celle qu'a exprimée M. Arouet de Voltaire, dans le célèbre — et exécrable — distique écrit par lui sous une statue du dieu Eros, de cet

... enfant cruel, sans pleurs, sans pitié, sans pardon,
Qui, le jour qu'il naquit, riait, se sentant d'âge
A commencer du haut des cieux son brigandage,

comme l'a superbement dépeint Victor Hugo dans la *Première Légende des Siècles.*

.·.

Mais ce n'est pas les seuls littérateurs, les seuls poëtes qui étudient l'amour théoriquement. Il préoccupe les savants, à un degré peut-être égal. Et quoi d'étonnant à cela? L'amour remplit toute la vie humaine. On peut donc, pour l'examiner, se placer, soit à l'un, soit à l'autre des deux points de vue auxquels sont soumises toutes choses : le point de vue de la poésie et celui de la science. Il est vrai de dire que, la science expérimentale ne datant réellement que de l'ère moderne, l'étude de l'amour est beaucoup moins avancé dans l'ordre scientifique que dans l'ordre poétique ; mais il est permis de croire qu'elle progressera et nous réserve pour l'avenir des découvertes amusantes.

Les médecins ont donc considéré l'amour dans ses rapports avec la physiologie. Ils l'ont regardé comme un cas pathologique, ont décrit les troubles qu'il apporte dans l'organisme, l'ont traité comme une affection du système nerveux, une névrosthénie plus ou moins aiguë. Affection sans remède, du reste, et que Dieu en soit loué!

D'autres savants ont fait ressortir l'analogie des phénomènes amoureux avec les phénomènes électriques. Peut-être y a-t-il en effet un mystérieux fluide, une électricité passionnelle qui se dégage de l'âme des amoureux, et, comme les électricités de nom contraire tendent à se combiner, le fluide de l'amant et celui de l'amante, s'attirant, font naître l'irrésistible sympathie...

Ceci n'est évidemment qu'une hypothèse. Mais elle ne laisse pas que d'être ingénieuse, et l'on peut, si on l'admet, en déduire des conséquences amusantes.

Le langage vulgaire a, d'ailleurs, en quelque sorte donné raison à cette supposition scientifique, puisque d'un homme qui s'éprend d'une femme à première vue, on dit qu'il a reçu *un coup de foudre*.

Si l'on n'entend parler que de l'effet produit, la métaphore est on ne peut plus exacte. Toutes les passions ne naissent pas avec tant de rapidité. Souvent l'amour vient d'une longue fréquentation, de l'habitude d'être ensemble, de l'étude patiente des caractères, d'une affection d'abord placide et modérée qui se transforme *piano* en une ardente tendresse. L'amour n'est alors que de l'amitié cristallisée. — Mais d'autres fois aussi, dès qu'on se trouve en présence d'une femme, dès qu'on a levé les yeux sur elle, qu'on a entendu le son de sa voix, on pâlit, on tremble, on chancelle, on reste sans parole, bref, on est « foudroyé » et l'on sent que l'on vient de donner son âme pour toujours.

Fréquemment, ce « toujours » là dure trois semaines, mais, sur le moment, l'effet du coup de foudre est si violent, si bouleversant, que la « victime » croit de bonne foi que son amour sera éternel. L'amour foudroyant est en général moins persistant que l'amour né « petit à petit » l'amour dérivé de l'amitié, l'amour par cristallisation. La durée d'une passion est en raison directe de la lenteur qu'elle a mis à se déclarer. Ceci n'est pas une règle absolue. En amour, l'exception domine.

.˙.

Il est des coups de foudre moins brutaux que celui dont nous venons de parler. Parfois, après la première entrevue avec celle qu'on aimera, on devient simplement muet, pensif. En ce cas-là, d'ordinaire on n'a pas sur-le-champ conscience de son état. Cependant on est frappé au cœur. L'amour est né, et il grandira, même s'il n'est pas espagnol, comme on est contraint de le reconnaître après la nuit d'insomnie et de réflexions qui suit le choc.

.˙.

Il y a lieu encore de distinguer les coups de foudre doubles et les coups de foudre simples. Dans les premiers, le choc est réciproque. L'homme et la femme se foudroient mutuellement : chacun des deux, à l'aspect de l'autre, a eu la vision soudaine de l'Idéal. Trois et quatre fois fortunés ceux-là qui ont cette aventure ! Par malheur, le cas est rare.

Il faut plaindre au contraire les victimes des coups de foudre simples, celles qui sont atteintes sans produire la moindre impression. Elles aimeront sans être aimées... Mais peut-être cela vaut-il mieux encore que de ne pas aimer du tout.

.˙.

Comme annexe à cette théorie du coup de foudre que nous venons à peine d'esquisser, laissant à de plus habiles le soin de l'approfondir, on pourrait ajouter, pour continuer la métaphore empruntée à la physique, une « théorie du choc en retour. »

Les physiciens appellent ainsi le phénomène par lequel, pendant les orages, des créatures humaines ou des animaux peuvent recevoir un coup de foudre indirectement et à une distance considérable.

On pourrait, en amour, donner le même nom à ces affections bizarres, exceptionnelles, qui prennent pour objet une personne inconnue, sur la description qui en est faite par un tiers, sur la vue de son portrait, ou sur l'idée que l'on conçoit d'elle d'après un indice quelconque. Le fait est rare, mis il a lieu.

Nous avons connu un poëte lyrique qui, ayant trouvé une voilette de femme, de son tissu, de sa forme, du parfum qu'elle exhalait, de l'endroit où elle avait été perdue, d'une foule d'autres circonstances minimes, tira, selon la méthode de Zadig, une série de déductions plus ou moins plausibles, à l'aide desquelles il se représenta, des cheveux aux talons, la propriétaire de la bienheureuse voilette. La pensée de cette fantastique inconnue ne le quitta plus; il devint éperdûment amoureux d'elle et se mit à remuer ciel et terre pour la découvrir.

Voilà, j'espère, un bel exemple de *choc en retour!*

.˙.

— Mais, direz-vous, quel fut le résultat des investigations du poëte ?

— Vous êtes trop curieux. Ou bien il trouva son idole telle qu'il se l'était figurée, et fila le parfait amour avec elle ;

Ou il ne trouva qu'une femme vieille et laide, n'ayant aucun rapport avec la beauté inventée par lui, et de douleur se fit trappiste ;

Ou bien ses recherches furent vaines, ce qui le rendit fou; ou, si sa raison résista, avec le temps, des passions nouvelles aidant, il oublia.

Ou encore...

Bref, imaginez les divers dénoûments possibles; et, suivant votre tournure d'esprit, choisissez pour cette anecdote celui qui vous plaira le mieux.

LOUIS DE GRAMONT.

SOUVENIRS ET TROUVAILLES

PETIT PRÉAMBULE

On ne s'imagine pas ce qu'il peut se trouver de curieux et d'intéressant dans les annales du théâtre. On ne saurait croire tout ce qu'on peut rencontrer d'anecdotes et de souvenirs amusants, en feuilletant les collections des vieux journaux de théâtre, rien que dans la période relativement récente qui s'étend de 1830 à 1850.

A cette époque, les feuilles exclusivement théâtrales étaient nombreuses et importantes.

Leur influence était indéniable et un « éreintement » de l'un de ces journaux était cent fois plus préjudiciable à une pièce que ne le serait aujourd'hui la malveillance réunie de tous les grands lundistes.

La liste en est longue, de ces vaillants et cruels petits papiers que l'éternel tout Paris, toujours aussi friand des choses de théâtre, dévorait avec un formidable appétit.

C'était d'abord le *Courrier des théâtres*, fondé, dirigé et rédigé quotidiennement par le seul Charles Maurice, une des plumes les plus acérées et en même temps les plus enfiellées qui eut jamais noirci du papier ; personne mieux que lui ne trouvait le mot incisif et presque toujours juste pour abattre une pièce, ou même un théâtre. Il poussait l'esprit jusqu'à la plus noire méchanceté et l'amour de la musique jusqu'au chantage le plus... corsé.

Puis venait la *Gazette des théâtres* (ancien *Journal des Comédiens*) fondée par Châlons-d'Argé, et repris par Auguste Lireux, Achille Denis et Pommereux. — Un spirituel journal, bien fait et exactement renseigné. — Un journal honnête, celui-là....

La *Revue des théâtres*, fondée par Victor Herbin et Jules Belin. Fondue en 1838 avec la *Gazette des théâtres* en une seule feuille intitulée *Revue et Gazette des théâtres*. Sous ce nouveau titre, ce journal prospéra longtemps.

Il existe même encore, croyons-nous, mais il est loin d'avoir l'importance qu'il avait su acquérir jadis.

Le *Monde dramatique*. Fondé par Gérard de Nerval, puis repris par Jacques Arago : le plus beau, le meilleur, le plus merveilleusement rédigé qui se puisse voir; les noms les plus éclatants de la littérature contemporaine se lisaient au bas des articles contenus dans cette brillante publication.

La *France théâtrale*, fondée par Albin Puech. Disparue à la suite d'un procès intenté par Jules Janin, à propos d'un article de Jules Viard, article qui contenait des imputations diffamatoires contre Mme Jules Janin.

Le *Journal des théâtres*, fondé par Victor Herbin et devenu au bout de quelque temps le *Théâtre*, dirigé par M. Edouard Fournier, aujourd'hui critique au journal *la Patrie*.

L'*Entr'acte*, journal-programme quotidien, fondé en 1831 par MM. Buding, Thiboust et Vaulabelle (Jules Cordier) : celui-là tout le monde le connaît, car il existe encore.

L'*Indépendant*, fondé par Ferdinand de Laboulaye.

Le *Vert-Vert*, d'Antenor Joly. — Fondu avec l'*Entracte*.

Le *Messager des théâtres* fondé par Auguste Lireux et Achille Denis, et dans lequel des écrivains, célèbres aujourd'hui, ont fait leurs premiers pas dans le journalisme.

Le *Bulletin des théâtres* (de Jules Darthenay), a peu vécu.

Les *Coulisses*.

La *Gazette musicale* et la *Revue musicale* qui ont opéré leur fusion sous le nom de *Revue et Gazette musicale*.

Le *Ménestrel*, qui existe encore.

La *France musicale* (de M. Escudier).

Le *Monde musical*, fondé par le pauvre Bernard Latte, cette curieuse figure parisienne disparue depuis l'année dernière...

Et bien d'autres encore que nous oublions.....

On voit que le champ est vaste et que la matière ne nous manquera pas pour nos recherches et nos chasses à la curiosité.

C'est dans tous ces « petits journaux » si vivants, si originaux, si « disparus » que nous fouillerons pour y dénicher de temps en temps des anecdotes, des bouts d'articles qui — nous n'en doutons pas, — ne sauraient manquer d'intéresser nos lecteurs.

A la semaine prochaine.

UN RAT DE BIBLIOTHÈQUE.

CHRONIQUE THÉATRALE

LES REPRÉSENTATIONS DE FAURE A BORDEAUX

A Bordeaux, comme à Lyon, Faure a été dignement apprécié et c'est avec plaisir que nous enregistrons les éloges enthousiastes que les journaux

bordelais, de *toutes nuances*, adressent à l'éminent baryton.

Nous voyons dans ces acclamations générales une preuve consolante du bon goût du public de nos grandes villes, qui sait payer un juste tribut d'admiration à un talent aujourd'hui sans rival dans le monde entier. On verra par ces extraits, que M. Faure a su encore une fois prouver que son cœur était à la hauteur de son mérite artistique.

Faure a chanté à Bordeaux: *Faust*, la *Favorite* et *Guillaume Tell* avec un égal succès. Nous donnerons donc simplement le compte rendu de la dernière représentation dans le chef-d'œuvre de Rossini. Nous laissons la parole à nos confrères :

Il nous faudrait remonter bien avant dans les annales de notre Grand-Théâtre pour y trouver une série de soirées aussi brillantes que celles que nous venons de traverser. Depuis huit jours, les représentations de Faure défrayaient toutes les conversations, et le soir on voyait affluer, vers notre gracieuse salle de spectacle, toute une société d'élite avide de véritables émotions musicales. Mais, hélas! ces belles soirées viennent à peine de commencer et elles sont déjà bien loin de nous ! Hier, pour la dernière fois, le roi des chanteurs a paru sur notre scène ; avant de nous quitter, il avait voulu laisser à ceux qui ne pouvaient l'entendre un souvenir de sa charité, et cette représentation d'adieux a été consacrée aux pauvres de notre ville.

Nous croyons avoir épuisé tout le vocabulaire des formules élogieuses pour chanter le talent de cet éminent artiste : ce que nous pourrions dire aujourd'hui n'ajouterait rien à sa gloire ; d'ailleurs, nous avons déjà parlé de *Guillaume Tell* et de sa merveilleuse interprétation. Mais ce qui nous serait encore permis de raconter, c'est la façon dont Bordeaux a voulu dire adieu, ou plutôt au revoir, à celui qui vient de donner une physionomie toute nouvelle pour nous à *Faust*, à la *Favorite* et à *Guillaume Tell*.

Après avoir souligné par de fréquents applaudissements et de chaleureux rappels les dernières parties de ce dernier ouvrage, le public, enthousiasmé, a fait revenir M. Faure au troisième acte ; à peine celui-ci avait-il reparu sur la scène, que la salle se levait tout entière et que les bravos les plus frénétiques éclataient de toutes parts : fleurs, bouquets, palmes et couronnes envoyés par la municipalité bordelaise, les cercles et les artistes venaient s'abattre aux pieds du célèbre chanteur, sensiblement ému, et pouvant à peine répondre à toutes les marques de sympathie et d'admiration que lui témoignait l'auditoire en délire.

Combien de temps ces exclamations enthousiastes ont-elles duré?... Nous serions bien embarrassé pour le dire, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que le rideau s'est relevé encore trois ou quatre fois, et qu'à chaque rappel c'étaient de nouveaux applaudissements et de nouvelles ovations.

(*La Province.*)

Faure a retrouvé, lui, son succès de chaque soir ; nous ne pensons pas qu'on puisse faire à un artiste un accueil plus enthousiaste. Après le troisième acte et lorsque les applaudissements et les bravos ont eu retenti, des couronnes et des palmes lui ont été offertes ; on lui a jeté des bouquets au milieu de nouveaux bravos.

Parmi ces magnifiques couronnes, nous en avons remarqué une en or qu'on nous a dit lui être offerte par la municipalité bordelaise.

M. Richard, au nom de la Société des artistes du Grand-Théâtre, est venu sur la scène lui en offrir une également très belle.

Faure, absolument envahi par ce flot de témoignages d'admiration, était visiblement ému; il a remercié le public avec ce geste et ce sourire qu'il sait rendre si éloquents. Son passage à Bordeaux aura été un vrai triomphe dignement couronné par ces adieux magnifiques. (*Le Journal de Bordeaux.*)

Les adieux de M. Faure, hier soir, au Grand-Théâtre, ont été un véritable triomphe. Le célèbre baryton s'est surpassé ; aussi a-t-il été acclamé à outrance. A la fin de la représentation, un nombre considérable de palmes et de couronnes sont tombées à ses pieds. Toute la salle était dans un état de surexcitation indescriptible. Les Bordelais ne pouvaient vraiment faire un accueil plus flatteur à M. Faure. (*La Guienne.*)

Aussi, après le troisième acte, une ovation comme il ne nous souvient pas d'en avoir vu décerner à aucun artiste, a-t-elle récompensé M. Faure et de son talent et de sa bonne action, car il chantait hier au soir pour les pauvres. Une montagne de palmes, de couronnes et de fleurs est tombée à ses pieds, et c'est avec beaucoup de peine qu'il a pu les emporter toutes.

C'est un triomphe dont le souvenir restera certainement cher au cœur du grand artiste. Il voudra s'en montrer reconnaissant envers ce public bordelais qui l'a si noblement accueilli et, nous l'espérons, il ne tardera pas à revenir nous charmer encore. (*L'Ami du Peuple.*)

La représentation des *adieux* de M. Faure a eu lieu au Grand-Théâtre, devant une magnifique chambrée. Le grand artiste, on le sait, avait abandonné ses droits aux pauvres de la ville de Bordeaux. Nous entendions dire dans la salle que la part qui leur reviendra dépassera 6,000 fr. Ce sont là assurément des offrandes royales.

L'éminent chanteur a obtenu dans *Guillaume Tell* le même sucès que la première fois. On lui a fait encore répéter la première strophe du trio : « Quand l'Helvétie est un champ de supplice. » On l'a rappelé plusieurs fois après chaque acte.

C'est à la fin du troisième acte que les Bordelais ont offert à M. Faure les témoignages de leur gratitude, de leur sympathie et de leur profonde admiration. Les palmes, les couronnes ont plu de tous les côtés sur la scène, et de quelque part que le grand chanteur se tournât, il voyait arriver : ici, le régisseur, de la part de l'administration municipale ; là, M. Richard, de la part des artistes, etc., etc. Les cercles et les abonnés l'ont également comblé de palmes, de couronnes et de fleurs ; à tel point que M. Faure ne savait où les placer et pliait sous le poids. Il a dû revenir cependant deux et trois fois, rappelé par les enthousiastes acclamations de l'assemblée.

Notre ville n'est pas près d'oublier ce grand artiste, cet excellent cœur. — Nous espérons bien revoir M. Faure l'année prochaine, et nous serons peut-être assez heureux pour l'entendre alors dans *Don Juan* et dans *Hamlet*.

. · .

La représentation donnée hier au soir au Grand-Théâtre, au profit des pauvres, a produit une somme de 12,475 francs, dont la moitié, abandonnée par M. Faure, soit 6,237 fr. 50 c., a été versée au Bureau de bienfaisance. Ajoutée à celle de 1,134 fr. 10 c. prélevée par la commission du décime, c'est, en totalité, une somme de 7,371 fr. 60 c., que cette représentation procurera aux pauvres de la ville.

Le maire de Bordeaux a adressé, à cette occasion, au grand artiste, M. Faure, la lettre suivante :

Bordeaux, le 27 février 1877.

Monsieur,

Par un privilége réservé aux natures d'élite, vous réunissez en vous les plus éminentes qualités du grand chanteur et du grand comédien.

En France comme à l'étranger, à Bordeaux comme à Paris, à Londres, à Lyon, vous vous montrez le plus admirable interprète de l'art lyrique dans sa haute et puissante acception. Aussi, quels frénétiques bravos vous accueillent et quelles sympathies votre talent suscite-t-il partout !

A Bordeaux, vous avez fait plus encore, et, après avoir excité notre admiration par votre talent, vous avez voulu laisser dans notre cité, par un élan généreux du cœur, la preuve que chez un grand artiste se rencontrent tous les nobles sentiments.

Soyez-en loué, monsieur Faure, et au nom des pauvres, de la population bordelaise et de la municipalité tout entière, recevez l'expression de notre gratitude et de notre admiration.

Je vous exprime en particulier mes sentiments.

Le sénateur maire de Bordeaux.
Emile FOURCAND.

(*La Gironde.*)

PETITES NOUVELLES

Le bal de l'Association des artistes dramatiques a été aussi brillant que ceux des années précédentes.

Nous y avons vu les dames artistes de tous les théâtres : Mlles Righetti, de Laval, Accolas et Beaugrand, de l'Opéra ; Mlles Pauline Granger, Riquier et Bianca, de la Comédie-Française ; Mlles Legault, Hélène Monnier et Lebon, du Gymnase ; puis Mmes Pierson, Sallard, Gouvion, Andréa, Judic, Théo, etc., etc. ; toutes portant de splendides toilettes.

On a commencé à danser de très-bonne heure ; la recette a dû être excellente.

— La statue de George Sand, due au ciseau de Clésinger, et que le ministre des beaux-arts a acquise de M. Emile de Girardin, pour le foyer de la Comédie-Française, sera sans doute inaugurée le jour où ce théâtre donnera pour la première fois le *Marquis de Villemer*.

— Mlle Heilbronn est arrivée à Paris pour prendre part aux répétitions du *Bravo* de M. Salvayre, au Théâtre-Lyrique.

La gracieuse cantatrice doit donner aussi dans quelques jours trois représentations de la *Traviata*, avec Masini, au Théâtre-Italien.

— La *Dame de Louviers*, drame de Mme Lionel de Chabrillan, sera joué pour la première fois à l'Ambigu, dans une matinée organisée au bénéfice d'un artiste, le 11 mars prochain.

Voici la distribution « nouvelle » et complète de cet ouvrage :

Adèle Saunier,	Mmes	Malardhie.
Lacroix,		Marty.
Laure Evelin,		Jeanne Marie.
Pauline,		Panseron.
Henry Saunier,	MM.	Chéry.
Maxime Dauraine,		René Didier.
Lucien,		Porel.
Baptiste,		Victor (Bouffes).
Jean Auber,		Perrault.
Pierre Simon,		Bazeville.
Pascal Roux,		Desjardins.
François,		Rousseau.

— Les principaux rôles des *Cloches de Carneville*, de MM. Clairville et Gabet, musique de M. Robert Planquette, viennent d'être distribués à MM. Ernest Voix, Milher, Max Simon, Luco, Vavasseur, Gâtinais, et à Mlle Girard et Mme Stuart.

—Aux Bouffes, la nouvelle pièce de MM. Noriac, Moineaux et Vasseur, la *Sorrentine*, sera représentée dans une quinzaine de jours.

—Le tombeau de Félicien David sera prochainement inauguré. La souscription ouverte pour l'érection de ce monument a produit jusqu'à ce jour une somme de 18,483 fr. 45 c.

— Comme toujours, le théâtre sera largement représenté au Salon. Deux indiscrétions commises par notre confrère Jules Prével :

M. Franceschi termine le buste de Mme Judic, et M. Carrier Belleuse fils fait un portrait de Mlle Réjane, du Vaudeville, dans *Mme Lili*.

— La grande représentation d'adieu de Bressant se prépare à la Comédie-Française.

Tous les artistes de Paris se feront un honneur de paraître dans cette soirée, et de donner ainsi un témoignage d'estime et de sympathie à l'éminent comédien.

— Nous avons dit qu'on avait songé à Obin pour le rôle du père Joseph, dans le *Cinq-Mars* de Gounod; mais il paraît que l'excellent artiste a trouvé ce rôle d'un diapason trop étendu pour sa voix actuelle, et il s'est bien gardé de demander au compositeur des changements de nature à en altérer le sens musical.

Ce sera par conséquent M. Giraudet qui prendra possession du rôle du père Joseph.

— Voici la distribution exacte et définitive de l'opéra de MM. Blavet et Salvayre au Théâtre-Lyrique :

Le Bravo	Bouhy
Lorenzo	Duchesne
Gino	Caisso
Contarini	Gresse
Le Doge	Bonnefoy
Violetta	Mlles Heilbronn
Annina	Berthe Thibaut

—Qu'est-ce qu'un Ténor.— Voici une théorie émise par le *Courrier des Etats-Unis*, sur la nature de la voix de ténor, théorie dont les savants Fauvel et Mandl pourraient nous donner la conclusion pratique :

« Le timbre du ténor n'est nullement dû à ce que la voix est plus ou moins perchée ; il n'est pas davantage un résultat de la volonté de l'étude, quoi que prétendent les professeurs de chant et les fabricants d'élèves.

Malgré tous les moyens qu'emploient ces industriels pour transformer des voix de baryton en voix de ténor, parce que ceux-ci rapportent gros quand on a soin de leur faire signer certains traités payables au prorata de leur engagement, jamais un chanteur ne sera un vrai ténor s'il n'a dans le larynx les cartilages de Wrisberg.

Un chanteur qui ne possède pas dans le gosier les cartilages en question ne sera jamais qu'un faux ténor d'opérette; car il est impossible, sans eux, de ténoriser sérieusement.

Un simple examen de laryngoscope suffit pour reconnaître la présence ou l'absence desdits cartilages, et c'est assurément par là qu'un professeur devrait commencer avant d'entreprendre un élève pour l'*ut* de poitrine.

Si aux cartilages susnommés, le sujet joint des *cordes vocales obliques*, au lieu de cordes horizontales qui sont le partage commun des chanteurs et même de ceux qui ne chantent pas, alors on peut être certain d'avoir en lui un vrai ténor *di primo cartello*, à la condition toutefois qu'il aura des aptitudes musicales et des instincts artistiques, faute de quoi il ne sera jamais qu'un chantre d'église.

Malheureusement, les cartilages de Wrisberg, que presque tous les nègres de l'Afrique intertropicale possèdent, n'existent chez la race blanche qu'à l'état d'exception, ou tout au moins à l'état rudimentaire, mais pouvant être développés par l'exercice. »

Conclusion assez bizarre : Pour avoir un ténor, prenez un nègre...

— L'Exposition de l'Œuvre de l'éminent peintre, Eugène Fromentin, à l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais, sera ouverte le samedi 10 mars, de 11 heures à 5 heures.

Prix d'entrée : la semaine 1 franc; le dimanche, 50 centimes; au profit de la Caisse de secours et pensions de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs.

COURSES D'AUTEUIL

DU 4 MARS

Voici le résultat :

Le prix de Suresnes a été gagné par Lycurgue, à M. de Borda ; Lady-Killer, à M. de Buisseret, 2e.

Le prix de Mars a été disputé par trois chevaux seulement, arrivés dans l'ordre suivant : Perdreau, à M. E. Blanc, 1er ; Clin-Foc, au baron Finot, 2e ; Alphée, à sir Robert, 3e.

Le prix de Billancourt n'a également réuni que trois concurrents : Dunette, à M. Lyon-Chéri, 1re ; Courcelles, au vicomte Gouy d'Arcy, 2e ; Capitole, au baron Finot, 3e.

Des huit chevaux qui se sont disputés le prix du Viaduc, Prestige, à M. E. Blanc, est arrivé 1er; Claymore, à M. Maurice W..., 2e ; Blaviette, au baron Finot, 3e.

Aujourd'hui, nouvelle réunion à Auteuil.

Monsieur le Rédacteur,

Attiré par les nombreuses guérisons de cancers, obtenues sans opération dans la maison de santé du Dr Cabaret, je me suis présenté à la consultation, atteint depuis trois ans d'un énorme cancroïde au côté gauche du front. J'avais consulté un grand nombre de docteurs qui tous parlaient d'opérer. Ne voulant pas subir cette opération, je me soumis à un traitement dans la maison de santé, rue d'Armaillé, 19, à Paris, et en un mois je fus parfaitement guéri sans opération. Dans l'intérêt des personnes atteintes de ce terrible mal, veuillez insérer cette lettre dans votre journal.

A. LECOUTEUX.
Paris, 115, rue de Charenton.

M. Louis Dépret, l'auteur des *Contes de mon Pays*, de *Nouvelles anciennes*, des *Silhouettes de Villes*, des *Mémoires de n'importe qui* et d'un grand nombre d'autres ouvrages fort bien accueillis du public et des lettrés, vient de publier à la Librairie des Bibliophiles de M. Jouaust, sous le titre original *Comme nous sommes*, un choix très-remarquable de piquantes observations sur les mœurs et les idées de notre époque.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

BIBLIOGRAPHIE

LA FILLE MAUDITE, par E. RICHEBOURG, 2 vol. in-18. — E. Dentu, Editeur, Paris.

Ce nouvel ouvrage de l'auteur de la *Dame voilée* et de l'*Enfant du Faubourg* était impatiemment attendu par tous ceux qui aiment et apprécient les œuvres vraiment littéraires, celles qui réunissent à la fois la passion, l'intérêt dramatique puissant, le cœur, le talent et l'honnêteté.

C'est à ces titres divers que la « Fille Maudite, » ce nouveau roman de M. Emile Richebourg, se recommande de lui-même aux lecteurs. L'immense popularité acquise par l'auteur nous dispense de rappeler le succès légitime et éclatant de ses romans. Mais si M. Emile Richebourg est le romancier du moment, si son nom est partout, disons qu'il le doit au charme de son style clair et précis, à une sensibilité exquise, aux péripéties saisissantes que nul ne fait naître mieux que lui, aux types et aux caractères extrêmement remarquables de ses héros, enfin à sa manière de concevoir et de conduire l'action de chacun de ses ouvrages.

Nous sommes assurés d'avance du succès de la *Fille Maudite*, car tout le monde voudra lire ce magnifique roman, le posséder et le conserver comme un fin bijou littéraire.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages*.— Sommaire de la 843e livraison (3 mars 1877).— TEXTE : Voyage en Grèce, par M. Henri Belle. 1861-1868-1874. Texte et dessins inédits. — Douze DESSINS de F. Lix, E Guillaume, H. Clerget, J. Stork, E. Ronjat, D. Lancelot et Sahib.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COMPAGNIE DES

MINERAIS DE FER MAGNÉTIQUE

de COLLO (Algérie)

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 5 MILLIONS

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. le marquis d'ASSAS, Propriétaire ;
Le BRUN DE VIRLOY, Ingénieur civil des Mines ;
GUNTZBERGER, Administrateur des Houillères de St-Eloi ;
Comte de VALLETON, Maître de forges ;
de NOMAISON, Ingénieur, Directeur des Mines de Lachapelle ;
de BELCOUR, ✻, ancien Capitaine, Chef de Bureau Arabe en Algérie.

SOUSCRIPTION

à 8,000 ACTIONS de 500 francs

Pendant la période d'organisation des travaux, les actions reçoivent un intérêt de 6 pour cent, soit 30 francs par an.

L'action de la *Compagnie des Minerais de fer magnétique de Collo* constitue un placement de premier ordre et de tout repos. Ces minerais sont de qualité absolument supérieure, **égaux à ceux des gîtes si renommés de Suède et de Mokta.**

L'exploitation qui aura lieu *à ciel ouvert*, fournira aisément 200,000 tonnes par an.

Le prix de revient de la tonne est fixé à **7 francs** par les Ingénieurs. **Le prix de vente** des minerais similaires est **de 17 fr.** En le réduisant à 14 francs afin d'éviter tout mécompte, il reste, au profit de la Société, *un bénéfice* **de 7 francs par tonne, soit pour 200,000 tonnes, un bénéfice total annuel de UN MILLION QUATRE CENT MILLE FRANCS.**

D'après ces calculs, l'action recevrait un dividende **de 140 francs, représentant un revenu de plus de vingt-cinq pour cent.**

Prix de souscription : 500 francs

On verse : En souscrivant 100 francs
Le 5 avril. . . 150 francs
Ensemble : 250 francs

Les autres versements seront appelés ultérieurement.

Après le deuxième versement, il sera déli-

ré des Titres définitifs libérés de **250** francs.

La souscription sera ouverte les Mardi **6** *et* Mercredi **7** *mars.*

Paris { Au siége social: 51, rue de Provence.
Chez M. **Alfred PAZ**, Banquier,
16, rue de la Grange-Batelière.

Et chez tous les Banquiers, Agents de change et Changeurs, de Paris et des Départements.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Cette affaire, toute française, dont 8,000 actions ont être offertes en souscription, est appelée u plus grand avenir. Les minerais de fer algé iens ont conquis depuis l'exploitation des gîtes de Mokta, une renommée qui les place au niveau es plus célèbres minerais de Suède. Les concessions de la *Compagnie des minerais de fer magnétique de Collo* sont, au moins, aussi riches et aussi puissantes. Au milieu de la transformation de otre industrie métallurgique, il est indispensable ue notre pays puisse s'approvisionner par luimême de minerais de qualité supérieure. L'extraction devant s'élever en moyenne à Collo à 00,000 tonnes par an, sera loin de suffire aux besoins de la métallurgie La Compagnie est assurée e voir disputer ses produits par toutes les usines rançaises, et à des prix qui garantissent aux apitaux engagés dans la Société des mines de ollo une fortune industrielle et financière égale celle de Mokta.

GRANDS MAGASINS DE

SOLDES

A Jeanne d'Arc

3, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

DEUX MILLIONS

LANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

et autres Marchandises vendues à

MOITIÉ PERTE

Cette vente, qui commence **Demain Lundi**, omprend près de 1,500 lots. On y remarquera uantité de NAPPES et SERVIETTES dépareillées.

ON Y REMARQUERA :

Rideaux	brodés, festonnés, valeur 6 francs, suisse, le rideau	1 75
Services	de Saxe blanc damassés, pur fil. 12 serv. Une gde nappe 2 50 le serv.	16 50
Chemises	pr hommes, petits pli et plastron, blanchies à neuf, val. 8 f., la chemi.	4 75
Couvertures	piqué anglais pour grand lit. Valeur 15 fr., la couverture	6 90
Chemises	pour dames, têtes onne cretonne. valeur 4 fr., la chemise	1 25
Mouchoirs	Cambrai et Cholet pur fil. Val. 8 fr., la douzaine	3 95
Bas	de Paris, coton uni Jumel, sans couture dans la jambe. Valeur 1 f. 25, la paire	» 40

Pas d'Expédition hors Paris et la banlieue.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cie CLÉRY, à Marseille.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans le succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

---

4 FR. PAR AN — QUATORZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR
DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1877**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour **4** fr. par an

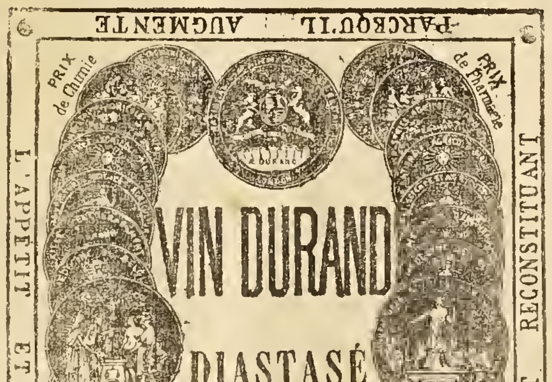
AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.



PEAU DU VISAGE

Flacons : 5 fr.

LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS Bd St-Denis, 26

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses; écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabric. des eaux de Seltz et de toutes les boissons gaz. en général, et les personnes qui ont l'intention s'occuper de cette lucrative industrie doivent procurer et lire avec attention le *Guide* publié *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable nuel d'instruction pratique, illustré de 80 plan explicatives, est le compagnon indispensable fabricant. S'adresser à tous les libraires, en soin d'exiger le Guide publié et estampillé *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'a 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

AU PETIT ST-THOMAS

PARIS — **Rue du Bac** — **PARIS**

EXPOSITION GÉNÉRALE

Lundi 5 Mars et Jours suivants

Mise en Vente à tous les Comptoirs **d'Opérations remarquables** présentant de *très Grandes Occasions*

COMME EXEMPLE :

Occasion sans précédent

DRAP DE SOIE noir fin et velouté, usage garanti, largeur 58/60, valeur réelle 9 f. 50, vendu — **5 90**

Affaire tout à fait hors ligne

VIGOGNE D'ÉTÉ Étoffe pure laine mérinos, jolies dispositions pour costumes complets, valeur 2 f. 25, vendu — **» 95**

Occasion unique

GANTS CHEVREAU belle qualité, 2 boutons, pr dames, valeur réelle 3 f. 75, vendus — **2 45**

YVONNE Jaquette bretonne en drap matelassé, belle qualité, garnie de galon brodé noir ou couleurs, valeur réelle de 85 fr., vendue — **29**

PEIGNOIRS en très beau cachemire d'Ecosse, pure laine, toutes nuances, entièrement doublés, ornés partout d'une jolie guipure torchon, boutons de nacre; ceinture en pareil, ne valant pas moins de 40 f., vendus — **29**

Envoi *franco*, sur demande, du Catalogue avec dessins.

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS

Depuis trente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspe mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, ren vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffem étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épuisem anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, phell, Schorland, Ure, Angelstein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les acci de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jamb dormir, ayant toujours le cieux de l'est gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec fements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâ* 9 ans. C'était terrible, et des médecins hon avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Bisc *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou e 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partou les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THEATRE

THÉATRE-ITALIEN

Photogr. p. LEMERCIER. Cliché P. MULNIER.

PANDOLFINI

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 200

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 15 au 21 Mars 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTˢ. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGʳ	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

—

CC

PANDOLFINI

On aurait tort de croire que le Théâtre-Italien n'a plus de raison d'être, ainsi que l'affirment quelques musiciens sans inspiration, qui se sont faits critiques de musique pour défendre leur propre cause.

De longtemps encore, Rossini, Bellini, Donizetti et Verdi auront une action sans égale sur le public, car ils ont possédé les dons supérieurs du génie : la passion sublime, le charme pénétrant, la couleur étincelante, tout ce qui parle au cœur, le réchauffe et le captive. Tous les trésors de la science ne valent pas les facultés naturelles, qui sont comme un souffle divin.

Ce qui semble donner raison à ces juges enclins à la partialité, c'est que depuis longtemps le Théâtre-Italien ne possédait plus d'artistes capables de traduire, dans toute leur plénitude, les sentiments de ses grands maîtres.

De temps à autre, de belles voix se font entendre, mais on doit bien reconnaître leur insuffisance, car il ne s'agit pas seulement de donner des sons, il faut traduire une pensée lorsqu'on se mêle de vouloir interpréter le génie.

M. Escudier a fait de grands efforts pour nous rendre les belles soirées du Théâtre-Ventadour, et il a été, nous le reconnaissons, plus heureux que ses prédécesseurs directs; Mmes Stolz et Wadmann, d'abord; puis l'Albani, une virtuose de premier ordre; le ténor Masini et Mlle Sanz, avec leurs voix chaudes et colorées, ont répondu, dans des mesures différentes, à l'attente d'un public surexcité par des réclames très justifiées.

Paris-Théâtre s'est plu à reconnaître l'intelligence de l'impressario et le mérite de ses pensionnaires, mais nos lecteurs ont pu remarquer avec quel intérêt nous avons suivi, dans nos colonnes, les représentations du baryton Pandolfini. Au premier jour, nous avons flairé un *artiste* di *primo cartello*, comme disent les Italiens, et nous ne nous sommes pas trompés.

Point n'est besoin, désormais, pour les connaisseurs de voir en vedette le nom de M. Pandolfini sur l'affiche. On sait aujourd'hui qu'on se trouve, avec lui, en présence d'un comédien hors ligne et d'un admirable chanteur. Lui seul, peut-être, possède les traditions de la grande école italienne, et quatre artistes tels que lui suffiraient pour rendre au répertoire son ancienne splendeur.

François Pandolfini est né en 1836 à Termini Imerese, petite ville de la Sicile, cette île privilégiée où la musique a rencontré de si remarquables interprètes.

Issu d'une famille de négociants, il ne put se soustraire au désir de son père qui le voulait lancer dans les affaires malgré ses vives instances, car sa vocation s'était dessinée de bonne heure pour le théâtre. Il dut donc se résigner à faire de la musique en cachette jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, époque à laquelle il prit une ferme résolution et se rendit à Florence afin de s'adonner tout entier à ses goûts.

Elève de Vanuccini, il reçut également des conseils de l'illustre Ronconi, et fut en état de se lancer sur la scène dès l'âge de vingt-quatre ans.

Son premier début eut lieu à Pise dans l'opéra de *Gemma de Vergy* de Donizetti. Il resta deux mois dans cette ville, puis vint à Florence au théâtre de la Pergola. Sa belle voix, son intelligence dramatique lui assurèrent promptement une situation, et il occupe depuis bientôt quinze ans une belle place sur les principaux théâtres d'Europe où se joue le répertoire italien.

Gênes, Turin, Lisbonne, Naples, Bologne, Rome, Milan, Vienne, Le Caire l'ont possédé avant Paris; dans toutes ces villes, il a marqué son passage par de réels succès. A Naples, il a créé la *Virginia* de Mercadante; à la Scala de Milan, il a joué, le premier, la *Forza del destino* et *Aïda*, et a fait une superbe création dans l'opéra *I Lithuani*, qui a accompli, depuis, son tour d'Italie et que, grâce à lui, nous entendrons peut-être à Paris l'hiver prochain.

Les plus grands succès de Pandolfini à l'étranger ont été dans *Guillaume Tell*, l'*Africaine*, *Maria di Rohan*, *Rigoletto*, *Linda di Chamouny*, *Lucrezia Borgia*, *Faust*, *Aïda*, *Ruy-Blas*, etc... Il a abordé tous les genres, mais les œuvres de caractère, les ouvrages dramatiques sont ceux où il a particulièrement excellé.

C'est dans Amonasro d'*Aïda* qu'il nous a été donné de l'entendre, pour la première fois à Paris. Il a rendu avec une âpre saveur cette physionomie demi-sauvage; sa haute stature, sa figure accentuée, ses gestes énergiques n'ont pas moins empoigné le public que n'ont pu le faire sa voix vibrante et ses accents dramatiques; aussi fut-il applaudi avec d'autant plus d'enthousiasme que l'on n'avait pas songé à faire retentir à l'avance la valeur de son talent.

Asthon de *Lucia di Lammermoor*, il conte de Luna, dans *Il Trovatore*, accentuèrent la souplesse de son talent; mais ce qui le mit hors de pair, ce fut le bouffon de *Rigoletto*, qu'il traduisit avec un talent de comédien comme on n'était pas habitué à en rencontrer depuis longtemps sur les scènes italiennes. Tour à tour tendre et terrible, toujours pathétique, il a fait valoir tout ce que ce rôle renferme de beautés sublimes. N'exagérant pas physiquement le côté grotesque que se plaisent à reproduire d'ordinaire ceux qui interprètent ce personnage, il a donné à ce pauvre fou de roi sa véritable physionomie. Il a eu des larmes d'attendrissement au second acte et des explosions magnifiques de douleur et de rage lorsqu'il demande aux courtisans de lui rendre sa fille. Aussi bon chanteur que parfait comédien, Pandolfini a conquis, ce soir-là, son droit de cité dans la première ville artistique du monde.

Pourtant, il devait, selon moi, s'élever plus haut encore quelques jours après, dans *Linda di Chamouny*, où il a certainement atteint la perfection. Je n'ai jamais vu, pour ma part, interpréter avec une pareille autorité le rôle de ce pauvre père dont le cœur se brise en recevant une aumône de la main de sa fille déshonorée. La salle a failli crouler sous les applaudissements du public tout entier, profondément ému devant cette malédiction paternelle; on se serait cru dans un théâtre de drame, et chose inouïe à la salle Ventadour, les mouchoirs ont fait leur office tout comme à la Comédie-Française ou à la Porte-Saint-Martin.

Une seule représentation de *Don Giovanni* ne nous permet pas de porter une appréciation définitive du talent que peut déployer Pandolfini dans ce rôle terrible, mais il me semble avoir toutes les qualités requises pour s'y montrer remarquable.

Doué d'une belle voix de baryton d'un registre au besoin très élevé; chanteur expérimenté, plein de chaleur et de verve, comédien d'une ampleur que l'on rencontre rarement sur une scène lyrique, Pandolfini est ce qu'on peut appeler un *artiste*. Ce titre trop souvent accordé aux acteurs, lui appartient bien et lui est désormais acquis auprès de tous les gens du métier et des vrais dilettantes. Aussi pensons-nous que M. Escudier saura le retenir aussi longtemps que durera sa direction à la salle Ventadour.

En dehors de la scène, Pandolfini est un homme du monde de manières distinguées, affable dans ses relations. Il est le chef d'une nombreuse et charmante famille. C'est un de ces artistes qui honorent le métier de comédien. La rosette qu'il porte à la boutonnière est celle de chevalier de la couronne d'Italie.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de

STÉPHANNE

(De l'Opéra-Comique).

REVUE DES THÉATRES

—

THÉATRE-ITALIEN

—

Reprise de la *Traviata*.
Mlle Heilbronn ; MM. Masini et G. de Rezké.

—

L'engagement de Mlle Heilbronn, au Théâtre-Lyrique, où elle doit créer le *Bravo* de M. Salvayre, lui a permis de prêter son concours à M. Escudier pour donner quelques représentations de la *Traviata*.

Cette œuvre exquise du maître auquel nous devons encore *Rigoletto*, *Il Trovatore*, *uno Ballo in Maschera*, et *Aïda*.... nous a donc été rendue, à la grande satisfaction du public, passionné pour ces tendres mélodies, si touchantes et si profondément émues.

La charmante cantatrice représente avec beaucoup de charme le personnage attachant de Violetta, et plus elle avance dans le drame, plus ses accents et son jeu dramatiques ont d'action sur le spectateur. Elle a notamment joué la scène des adieux au second acte et les plaintes pénétrantes de l'Agonie au dernier acte, avec un remarquable talent de chanteuse et de comédienne.

Masini l'a bien secondée dans ces deux passages importants. A part dans la romance du premier acte qu'il a prise trop bas, sa voix délicieuse a produit son effet ordinaire, et il a partagé le succès de sa charmante partenaire.

M. Giovanni de Rezké a bien tenu le rôle de Germondo. Ce jeune artiste a fait preuve d'excellentes intentions et a mérité de justes applaudissements.

Il est bien fâcheux que les rôles de comparses soient livrés entre les mains de personnes par trop inexpérimentées, car dans cette partition rien ne saurait être sacrifié, tout ayant sa raison d'être et sa beauté.

L'orchestre, toujours excellent, a traduit avec une onction pénétrante l'admirable introduction et a été pendant tout le cours de l'ouvrage à la hauteur de sa mission.

GYMNASE-DRAMATIQUE

—

Première représentation de *Bébé*, comédie en trois actes de MM. Hennequin et de Najac.

—

Le Gymnase a voulu continuer de tenter la fortune qui lui était revenue un moment avec l'*Hôtel Godelot*, en quittant, encore une fois, le genre dramatique pour la comédie du Palais-Royal.

Bébé est de la famille du *Procès Vauradieux* et des *Dominos roses*, et son succès de franc rire pourrait bien égaler celui de ces deux pièces amusantes.

Bébé a vingt-deux ans, mais il n'a jamais quitté les jupes de sa mère, la baronne d'Aigreville, et il est réputé comme possédant encore la plus complète innocence. Gâté affreusement, il s'est toujours vu *retoqué* à ses examens, ce qui finit par indisposer le baron son père, assez peu soucieux jusque-là de voir son fils faire de sérieuses études.

La baronne pense alors à faire donner à Bébé des leçons par un habile répétiteur du nom de Petillon, en recommandant bien toutefois, à celui-ci, de ne pas trop fatiguer son gros chéri.

Sur ces entrefaites arrive de province un parent, de Kerganigous, qui, sous des prétextes agricoles, vient passer à Paris quelques bonnes journées comme celles d'autrefois, alors qu'il habitait le quartier Latin.

De Kerganigous s'aperçoit bientôt que son cousin Bébé n'est qu'un farceur tout aussi expérimenté que lui sur le chapitre des amours faciles.

Un imbroglio d'un enchevêtrement presque inextricable commence alors, et les personnages se meuvent jusqu'à la fin de la pièce dans un mouvement vertigineux. On ne raconte pas de semblables quiproquos, il faut les voir jouer et entendre la verve endiablée des auteurs.

Interprétée avec un entrain extraordinaire par Saint-Germain (Petillon), Achard (Bébé), Landrol (De Kerganigous), Mme Bode (Mme d'Aigreville) et Mlle Dinelli (une soubrette accorte et charmante), cette pièce, remplie de mots à effets, a porté sur le public du commencement à la fin. C'est un succès très vif que le Gymnase vient de remporter avec une de ces folies insensées telles que le Palais-Royal en joue pendant plusieurs centaines de représentations consécutives.

LES CAUCHEMARS

Poëmes en prose.

IV

LE THÉATRE INCONNU.

—

L'autre soir, l'âme pleine d'une mélancolie profonde, le corps en proie à un malaise jusqu'à ce jour inéprouvé, j'avais erré longtemps par les rues tristes de la Ville, et abîmé que j'étais dans ma ténébreuse pensée, j'avais dédaigné de voir autour de moi le tourbillonnement des humains, et je n'avais même nullement remarqué le chemin au hasard suivi. Brusquement, je tressaillis des pieds à la tête. Je m'arrêtai ; je levai les yeux, j'étais sur une vaste place, devant un édifice colossal et sévère. Bien qu'habitant depuis des années la même cité et l'ayant dans mes promenades vagabondes sillonnée en tous sens, je ne connaissais ni la place ni l'édifice. Première cause d'étonnement. Mais je m'aperçus alors qu'il faisait un brouillard extrêmement opaque, et je songeai que la brume, en rendant indécis les contours des objets, souvent modifie leur aspect habituel.

Je reportai les yeux sur le monument. A la lueur d'une rangée de becs de gaz, qui en éclairaient le fronton, — mais d'une clarté livide et mélancolique, —je vis que sur le toit se dressait une croix gigantesque.

A cette vue :

— Ceci doit être un couvent, *pensai*-je.

Mais aussitôt :

— Non pas ! dit derrière moi quelqu'un : c'est un théâtre.

Je frissonnai. Comment l'être qui me parlait avait-il deviné la réflexion qui venait de me traverser l'esprit et que je n'avais pas dénoncée à voix haute ?

Je me retournai pour voir un si perspicace interlocuteur. Mais je ne distinguai qu'une vague et sinistre silhouette, qui s'estompait sur la masse grise du brouillard, et qui sur-le-champ s'effaça dans le crépuscule.

L'étrangeté de cette aventure m'effraya d'abord. Puis, j'éprouvai un impérieux désir de fuir le fantastique qui semblait m'envelopper, et de rentrer dans la réalité banale en allant *au théâtre*, — puisque théâtre il y avait.

Je secouai donc ma torpeur par un vigoureux effort de volonté. Je me dirigeai vers le mystérieux bâtiment, je montai une dizaine de marches et, ayant poussé une porte tendue de drap *noir* — et non rouge, comme c'est la coutume,— j'entrai.

Au même instant, il me sembla entendre au dehors le retentissement d'un rire qui me glaça. Je fus une seconde interdit. Mais, apercevant dans un coin la boîte grillée de la buraliste, je crus à une hallucination du sens de l'ouïe, et j'allai d'un pas ferme prendre une place.

Je ne pus ouvrir la bouche. Car, à peine étais-je devant elle, que la buraliste arrêta par un geste solennel la parole sur mes lèvres. Cette femme avait une figure austère, amaigrie, émaciée, qu'encadrait les mèches d'une chevelure blanchie par quelque douleur ignorée. On eût dit le fantôme de la Souffrance Humaine.

Elle, cependant, d'une voix creuse, qui à mes oreilles résonna comme un glas funèbre :

— Allez au contrôle, me dit-elle, afin que l'on sache quelle place *vous méritez*.

Et elle étendit le bras pour m'indiquer le chemin.

Bien que confondu, je l'avoue, de cette chose si nouvelle : un théâtre où l'on donnait aux spectateurs, non pas la place qu'ils demandaient, mais celle dont on les jugeait dignes, je n'objectai pas une syllabe, et, obéissant à une irrésistible impulsion, je m'en fus tout droit au contrôle.

Derrière le bureau de bois, trois hommes se tenaient, immobiles et silencieux. Et assurément, c'étaient bien là les contrôleurs les plus extraordinaires du monde !

Celui du milieu était un vieillard de taille moyenne, au visage doux, placide, indulgent ; sa bouche souriait, et dans ses yeux brillait une triste bonté.

A sa droite siégeait un homme grand, mince, d'un âge indéchiffrable. Avait-il quarante années ou cent ? je ne saurais le dire. Il avait une face parcheminée. De grandes rides transversales, les rides de l'opiniâtre étude, lui balafraient le front ; les lèvres, blêmes, étaient pincées aux coins. Les veilles avaient éteint le rayonnement des prunelles.

Quant à l'homme de gauche, il était petit, gros, trapu, essoufflé, jovial ; vieux aussi : mais si la caducité du précédent était celle que produit le travail acharné, la sienne paraissait le fruit des débauches. Il avait les lèvres sensuelles et le regard libidineux.

Sitôt que je fus en la présence de ces trois hommes, qui me semblèrent trois *juges*, celui du milieu fit un signe : deux êtres qui, de chaque côté du contrôle, montaient la garde, mais qui, certes, n'avaient rien de commun avec les municipaux ordinaires, car ils étaient comme revêtus de lumière et leurs visages resplendissaient d'une surhumaine clarté, me saisirent, l'un par les jambes, l'autre par les épaules avec une terrible vigueur, et me couchèrent sur le bureau de bois.

J'étais désormais prêt à tous les étonnements ; je n'essayai donc pas d'opposer une résistance que, du reste, je présageai inutile, et je restai étendu sans mouvement.

Alors le contrôleur du milieu se courba sur moi et appliqua son oreille contre ma poitrine, comme pour deviner quels sentiments agitaient mon cœur ; celui de gauche posa la tête à la hauteur de mon diaphragme comme pour connaître les appétits de mes entrailles ; le troisième se contenta de me palper la tête avec ses doigts osseux, comme pour déduire des concavités et des bosses de mon crâne mes pensées secrètes. L'examen achevé, les deux gardiens de nouveau m'empoignèrent et me remirent debout. Les contrôleurs échangèrent quelques paroles à voix basse, eurent l'air de se consulter. Puis l'un d'eux, me renvoyant d'un geste vers la buraliste, lui cria :

— Seconde galerie !...

Sans mot dire, j'allai prendre le carton que me donna la femme ; puis résigné à subir sans récrimination les conséquences de l'aventure, je passai le contrôle, pénétrai dans l'intérieur du théâtre et montai deux étages. Au haut de l'escalier, je fus reçu par une ouvreuse, — mais quelle ouvreuse ! Une vieille sempiternelle, dix fois centenaire, aux pommettes crevant la peau, aux yeux enfoncés dans de sanglants orbites, à l'affreux rire découvrant de longues dents rongées par le tartre des siècles, aux membres décharnés, étiques, n'ayant pour corps qu'une abominable carcasse qu'enveloppait un haillon noir.

Je restai hébété devant ce spectre. La vieille prit mon carton en ricanant. Puis elle m'ôta mon paletot.

— Revêtez ceci, me dit-elle.

Et elle me tendit une sorte de grand vêtement blanc qui me fit l'effet d'un linceul. Comme je demeurais stupide et immobile :

— Tôt donc ! dépêchons-nous, dit-elle. Je n'ai pas une seconde à perdre, étant l'unique ouvreuse du théâtre...

— Ah ! dis-je. Vous suffisez à la besogne ?

— J'y suffis ; et jamais nul ne s'est plaint de ma lenteur.

De nouveau, elle éclata de son rire vraiment atroce ; puis reprit :

— Allons, mettez ce costume : c'est le seul qui soit de mode ici.

Et, sans attendre ma réponse, elle m'affubla du blanc vêtement, qui me donna l'aspect d'un cadavre. Puis elle ouvrit une porte et me poussa dans la salle.

Je m'installai, hagard, dans la première place que je trouvai libre. Comme j'éprouvais une chaleur étouffante :

— C'est le voisinage du lustre, pensai-je.

Puis j'examinai la salle.

Elle me parut tellement vaste que je ne saurais qualifier ce mot par aucun adverbe de la langue humaine. On eût dit qu'elle pouvait contenir des générations entières. Et de fait, encore que beaucoup de places fussent vides, elle renfermait déjà un nombre prodigieux d'êtres, pêle-mêle confondus, sans distinction de sexe ni d'âge, — ni de rang, sans doute, — tous attentifs, muets, pétrifiés pour ainsi dire, et, comme moi, tous revêtus d'une sorte de grand suaire blanc, dont les plis retombaient lourdement autour d'eux. A chaque minute, je vis qu'il arrivait dans ce lieu bizarre un nouvel hôte, habillé de même, qui prenait place, silencieusement, et tombait aussitôt dans une immobilité morne...

Je dirigeai mes regards sur la scène. La pièce était commencée (?). Ce qui d'abord me frappa, ce fut la richesse féerique des décors et la rapidité avec laquelle ils se succédaient. En un instant, le théâtre représentait tour à tour une plaine, un camp, un palais, une masure, une forêt de l'Inde, un steppe russe, le versant d'une montagne, ou le tumultueux Océan. Et ces décors multiples étaient d'une surprenante exactitude. On aurait juré qu'on voyait de *vraies* maisons, de *vrais* arbres, de *vrais* rochers et de *vrais* flots...

Quant à la pièce !.. Imaginez une inexprimable infinité d'acteurs se mêlant, se heurtant, se pourchassant dans un tourbillon vertigineux, un inextricable enchevêtrement d'événements et de catastrophes. Des rois, des plébéiens, des prêtres, des soldats, des marchands, des artistes, des vierges, des courtisanes, des poëtes, des bandits, des martyrs, des esclaves et des tyrans en un clin d'œil aimaient, chantaient, priaient, pensaient, combattaient, tuaient et mouraient..

— Quel monstrueux génie, pensai-je, a pu écrire une œuvre à ce point absurde, épouvantable et chaotique ?

Ce qui tout à coup me déconcerta, ce fut de voir passer devant la rampe des personnes que je connaissais, avec lesquelles j'entretenais des rapports quotidiens, que j'avais enfin coudoyées le matin même ! Et ce qui surtout me déchira l'âme, ce fut de leur entendre exprimer des sentiments contraires à ceux dont je les *savais* (?) animés. Oui, mes plus dévoués amis devenaient des scélérats hypocrites, et Faënza, cette Faënza, de qui, *dans la vie*, le candide amour réjouissait mon cœur, n'était plus qu'une créature perverse, infidèle et vénale... Et ces rôles infâmes étaient joués avec tant de naturel, qu'il semblait que ce jeu fût la réalité et la réalité une fiction...

Ceci me causa une oppression telle, que j'expectais l'entracte avec une furieuse impatience, j'avais hâte de fuir !... La chaleur du lustre, d'ailleurs, devenait intolérable, et je suais à grosses gouttes.

Bientôt, voyant que la pièce continuait à dérouler son canevas de dols, de crimes et de trahisons lâches, et que la toile ne tombait pas, je me décidai à quitter la salle, et j'ouvris la porte pour m'évader.

Mais, dans le couloir, devant moi, se dressa l'exécrable ouvreuse.

— On ne sort point d'ici, dit-elle avec son infernal rictus. Retournez écouter *le drame*, jusqu'à ce que les temps marqués soient accomplis.

— Ah ça ! criai-je, quel est donc ce drame affreux que vous voulez me forcer d'entendre ?

La vieille répliqua :

— Il s'appelle : LA VIE HUMAINE.

— Quoi donc ! nous, les spectateurs, ne sommes-nous donc *plus* des « vivants ? »

— Non, dit-elle. — Et ce mot résonna dans le froid espace avec le bruit implacable d'une hache qui frappe le billot.

Je reculai, les cheveux hérissés par l'horreur... Et je rentrai dans mon enfer, abandonnant l'espoir d'une délivrance prochaine...

Car je venais de comprendre... Je venais de comprendre, hélas ! qu'en croyant pénétrer dans un théâtre, j'avais franchi le seuil du TOMBEAU, et que, pour pouvoir sortir de ma stalle, il me fallait attendre *la fin de la pièce*.

LOUIS DE GRAMONT.

LE MUSICIEN AMBULANT

I

Il y en a partout, des musiciens : sur les places, dans les rues, sous les portes cochères, dans les cours intérieures de maison, sur les impériales d'omnibus et sur le pont des bateaux à vapeur, enfin dans les wagons de chemins de fer.

Pouvez-vous faire un pas sans en rencontrer ? Le crin-crin, la flûte, le trombone, l'éclat de voix piailleuse ou enrouée, ne frappent-ils pas constamment vos oreilles ? N'êtes-vous pas agacés, parfois, à l'audition d'airs différents qui s'entrecroisent, de romances écorchées, d'instruments discordants qui se combattent ?

Tous ces musiciens ont la prétention d'amuser ceux qui les écoutent : leur art suffit à peine à les faire vivre ; mais leurs ancêtres étaient absolument bohêmes, et il faut convenir que leur sort s'est amélioré en même temps que leur nombre s'est accru.

Les musiciens ambulants offrent une multitude de types. Qu'ils passent devant vos yeux, — j'allais dire devant vos oreilles, — comme ces groupes de pompiers défilant sur la place d'un maire de village, et qui se distinguent par toutes sortes d'anomalies dans le costume, dans la tenue et dans le maniement des armes.

Paraissez tour à tour violonistes des deux sexes, harpistes de douze ans, flûtistes ou joueurs de

flageolet aveugles, organistes à jambes de bois, cantatrices de tous les âges, chanteurs de toutes les qualités !

Nous redirons vos mérites, votre passé et votre présent, vos aventures dans l'occasion, et la place que vous tenez dans le monde musical, surtout dans la série des divertissements que le peuple se procure sur le pavé !

II

Le violoniste ou la violoniste n'a rien perdu de sa renommée, déjà ancienne. Avec son instrument sous le bras, instrument commode et facile à porter, notre artiste peut pénétrer en tous lieux, dans les cafés les plus riches et dans les plus modestes guinguettes.

Comme les faiseurs de tours, il exécute en plein vent, au milieu d'un cercle, et son travail est suivi d'une quête, assez peu fructueuse, quel que soit le degré de son talent.

Quelquefois le virtuose agit sérieusement jouant de la même manière que les violonistes de nos orchestres ; le plus souvent, il se livre à des excentricités qui produisent de l'effet sur le vulgaire, mais qui n'ont rien à démêler avec l'art: il place son violon sous sa jambe et y promène l'archet, ou bien il tient l'archet d'une main, et frotte dessus les cordes du violon, etc.

Je n'en finirais pas si je voulais ici relater les postures impossibles de ces virtuoses. Ils en viendront probablement à jouer du violon avec les pieds, comme Ducornet, *né sans bras*, faisait de la peinture.

Pauvres gens, pauvres enfants. Peut-être y avait-il en eux l'étoffe de violonistes émérites, dont la misère a coupé les ailes. Combien d'artistes célèbres ont commencé par jouer du violon aux Champs-Elysées ou sur les boulevards !

Parmi les étoiles populaires du violon, on distingue principalement des Italiens de huit à douze ans. Leur tribu s'est implantée dans une maison de la place Jussieu, près du Jardin des Plantes. Leurs costumes les désignent à la curiosité publique.

Dès le matin, vous les voyez partir, pour se rendre dans tous les quartiers de Paris. Ils reviennent le soir, harassés, à moitié endormis dans les omnibus, et ne rapportant que peu de recette au chef qui les dirige, c'est-à-dire qui leur taille la soupe.

Par les belles soirées d'été, il n'est pas rare d'entendre, sur l'impériale, un de ces petits musiciens jouant du violon, et récoltant parmi ses voisins de banquettes quelques sous, juste ce qu'il faut pour payer sa place.

III

Les harpistes, surtout, nous viennent d'Italie. Leurs instruments sont *peinturlurés* ; ils les portent allègrement sur leur dos, en tirant, quand ils marchent même, quelques sons de ces cordes criardes qui constituent la harpe de facture commune.

Invariablement, ils jouent les même airs, — des motifs du répertoire italien, plus ou moins dénaturés, des valses et des polkas, et quelques hymnes patriotiques de l'Italie. Ils pourraient fermer les yeux, en exécutant leur musique, tant ils la connaissent par cœur, tant ils s'occupent peu de la justesse des accords qu'ils forment. La routine leur tient lieu de tout.

Les guitaristes nous venaient autrefois de l'Espagne; mais cet instrument démodé, qu'on appelle la guitare, ne se trouve plus guère que dans les mains de vieux troubadours ou de bonnes vieilles du temps passé, derniers vestiges de l'époque où la guitare fit irruption en France et se créa des adeptes passionnés. O guitare, tu as vécu !

Les clarinettistes sont, pour la plupart, aveugles. Ils ont adopté le genre de la complainte, et leur instrument semble se joindre à eux pour demander l'aumône, pour implorer le petit sou.

De même, les joueurs d'orgue sont presque tous infirmes. Autrefois, plus que maintenant, ils avaient pour mission de populariser les airs d'opéra, les marches, les valses, les quadrilles, les romances des grands faiseurs. L'orgue dit *de Barbarie* servait si bien la renommée des compositeurs, que ceux-ci s'entendaient avec les fabricants pour faire noter sur nombre d'orgues un morceau de tel ou tel opéra dont ils étaient les auteurs. De cette manière, ils atteignaient les sommets les plus hauts de la popularité et se créaient des succès faciles.

Quant aux chanteurs et chanteuses, ils sont de tous les âges et de toutes les sortes. Ils commencent leur carrière dès la première enfance, entre les bras de leur mère, qui dit une romance, et ils ne cessent de chanter que lorsqu'ils sont septuagénaires, quand la voix s'arrête absolument dans leur gosier.

Je n'énumère pas la foule des instrumentistes qui exercent leur art dans la rue. Un volume y suffirait à peine, et je crois, mes bons amis, que vous n'auriez pas la patience de me lire jusqu'au bout. D'ailleurs, vous les connaissez aussi bien que moi; vous les rencontrez à chaque pas, et j'aime mieux vous raconter quelques épisodes de la vie de ces musiciens populaires.

Plusieurs ont été interrogés par moi sur les particularités de leur existence; quelques-uns m'ont redit leurs misères et leurs splendeurs, leurs rêves évanouis faisant place à de poignantes réalités.

Presque toujours, ces artistes ont pu espérer, étant jeunes, l'avenir le plus brillant, les succès de l'orchestre ou de la scène.

De cascade en cascade, ils sont tombés au rôle d'amuseurs de la rue. Ainsi l'ont voulu leurs destinées.

Et encore se vantent-ils beaucoup, lorsqu'ils prétendent réjouir nos oreilles.

Il est arrivé, parfois, qu'un jeune musicien ambulant a grandi assez pour acquérir de la réputation. Tel ou telle qui chantait ou jouait d'un instrument sur nos places, dans nos cours, dans nos cafés, est parvenu, avec l'aide du travail secondant la nature, à l'apogée de la carrière d'artiste. Il a réussi; il a fait fortune; il est en possession d'une renommée universelle.

Mais c'est chose bien rare. On rapporte que Napoléon I^er demanda un jour au peintre Louis David :

— Combien comptez-vous de peintres en France ?

— Environ six mille, répondit l'auteur de *Léonidas aux Thermopyles.*

— Six mille! s'écria l'empereur. Six mille! pour qu'il en sorte un David !

Nous pouvons en dire autant des musiciens. Combien de malheureux croque-notes pour un virtuose acclamé !

IV

Vers l'année 1820, il y avait, aux Champs-Elysées, une chanteuse et un violoniste, — la femme et le mari,— tous deux fort âgés, et exécutant depuis midi jusqu'à huit heures du soir, en été, des morceaux de musique devant un public assez peu nombreux, qui les écoutait par désœuvrement.

Ces pauvres gens faisaient de maigres récoltes. Quelques sous tombaient dans la bourse que l'un ou l'autre présentait aux auditeurs. Leurs journées ne valaient pas celles d'un aide-maçon.

Ils travaillaient pourtant avec conscience. Le violoniste triomphait de morceaux difficiles ; la chanteuse s'épuisait à redire des airs d'opéra-comique, même des airs de grand opéra, que son mari accompagnait.

Un dimanche, par une après-midi splendide, quand la foule se pressait dans la plus belle des promenades parisiennes, nos musiciens ambulants étaient à leur poste et redoublaient de courage. Ils avaient peu mangé depuis une semaine.

Hélas! vingt personnes à peine les écoutaient. On passait devant eux sans s'arrêter. Chacun était bien plus occupé des toilettes en vogue, des célébrités rencontrées, que des musiciens ambulants, dont les efforts ne pouvaient l'emporter sur le bruit de la foule.

Comme ils venaient de terminer un morceau, ils virent s'approcher deux promeneurs encore jeunes, deux époux, dont l'un adressa immédiatement la parole au violoniste.

— Voulez-vous me confier votre violon? demanda le promeneur, sur les pas duquel un groupe assez nombreux s'était déjà amassé.

— Volontiers, monsieur, dit le pauvre musicien, non sans quelque étonnement... Voici mon violon, qui n'est pas de Stradivarius.

De son côté, la promeneuse, s'adressant à la cantatrice, déjà épuisée par plusieurs heures de vocalise en plein air :

— Voulez-vous me permettre de chanter un morceau, accompagné par mon mari? fit-elle. Nous vous donnerons la recette... Il s'agit d'un caprice... Voulez-vous ?

La pauvre chanteuse des rues ne s'opposa pas aux désirs de son interlocutrice, belle à ravir, mise avec élégance, et dont l'organe était d'une douceur extrême.

Tout à coup, les vingt auditeurs furent pour ainsi dire noyés dans une foule compacte, accourue de toutes parts, et répétant les noms d'un célèbre violoniste et de la meilleure cantatrice de l'Opéra-Comique.

Celle-ci dit en perfection un air de son répertoire. D'unanimes bravos éclatèrent, lorsqu'elle eut terminé.

Le violoniste joua ensuite des variations sur l'instrument très-ordinaire qu'il avait en main, et il tira de ce violon tout le parti possible, à un tel point que l'instrument devint méconnaissable, même pour son propriétaire.

Alors l'enthousiasme de la foule se manifesta de nouveau, pendant que l'illustre artiste remettait le violon au pauvre musicien ébaubi, charmé, transporté d'admiration.

Ce ne fut pas tout. La grande cantatrice prit la chanteuse des rues par une main, et, de l'autre main, elle présenta aux auditeurs la bourse accoutumée, en disant :

— Donnez, mesdames et messieurs.... C'est pour deux camarades !

Ces simples paroles émurent profondément l'assistance.

La quête fut longue et très productive, comme on pense. Plusieurs louis d'or se trouvèrent dans

la bourse, que la cantatrice remit gracieusement à sa « camarade, » dont les remercîments se traduisaient par des larmes de joie.

Les deux célèbres artistes s'esquivèrent et ne tardèrent pas à monter dans une voiture découverte, qui les emmena au bois de Boulogne; la foule les suivit des yeux en battant des mains.

La recette dépassait trois cents francs! En comptant cette somme, les pauvres musiciens croyaient rêver. Ils avaient de l'aisance pour longtemps! Ajoutez que cet incident leur porta bonheur et que, pendant plusieurs jours, le public, instruit du fait par les journaux, abonda aux Champs-Elysées. Il espérait entendre à son tour le virtuose renommé et la cantatrice que Paris entier applaudissait à l'Opéra-Comique.

AUGUSTIN CHALLAMEL

(La fin au prochain numéro)

UNE SCÈNE INCONNUE DE MOLIÈRE

La chose est inexplicable, incroyable, invraisemblable, mais enfin elle est. Depuis cent cinquante années, on a mis bénévolement de côté une scène entière d'unes des pièce de Molière; on a, je ne sais pourquoi, amputé un de ses chefs-d'œuvre. Que dis-je? on a fait plus : on a rendu absolument incompréhensible une des plus jolies conceptions de cet esprit si fin, si observateur, si éternellement comique et vrai, auquel nous devons *Tartuffe* et le *Misanthrope*. Et cela se perpétue, et la Comédie-Française, si curieuse des questions de texte, si soucieuse des *traditions*, approuve et ratifie la coupure insensée pratiquée dans l'œuvre du maître, ne comble pas le *trou* immense pratiqué sur le terrain de Molière par je ne sais quel Trissotin ou quel Vadius en délire!

Protester est de droit, en pareille occurrence; aussi nous protestons.

Vous allez voir si nous n'avons pas raison.

La coupure, la lacune, le *trou* contre lequel nous réclamons existe dans l'*Avare*. Il s'agit de la scène v^e de l'acte III, celle où Harpagon, assisté de son intendant Valère, règle, avec maître Jacques, le *menu* du repas qu'il compte offrir à sa future épouse.

En voici le début :

MAITRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

MAITRE JACQUES.

Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... Entrées....

C'est ici que se trouve le *trou*, comme nous disions tout-à-l'heure. Pour bien suivre notre démonstration, veuillez ne pas oublier les points qui, dans la réplique de maître Jacques, suivent ce mot : *Potages*.

Aussitôt que son cocher-cuisinier a parlé de quatre grands potages, Harpagon a bondi. Il s'est écrié :

Que diable! Voilà pour traiter une ville entière!

Peut-être cela paraît-il peu clair; et peut-être semble-t-il qu'il n'y a pas encore de quoi effrayer son avarice. Mais poursuivons et reproduisons le texte adopté à la Comédie-Française et ailleurs.

MAITRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ah! traître, tu manges tout mon bien!

MAITRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON, *lui mettant encore la main sur la bouche.*

Encore!...

Eh bien! nous sommes obligés de dire que lorsque le public rit à cette scène, il rit de confiance et sans y entendre rien.

Voyons! raisonnons un peu. Est-il vraisemblable qu'un homme si Harpagon qu'il soit, ayant invité dix personnes à dîner, se récrie, tempête, proteste, parce que son cuisinier lui propose de leur donner du potage, un rôti et des entremets. Passe encore si les entremets lui semblaient superflus; mais il crie, dès le potage, qu'il y a là, de quoi « traiter une ville entière! »

Et *Valère*, parle-t-il assez de santé compromise, de table transformée en coupe-gorge, d'assassinat à force de mangeaille... Tout cela pour du potage, du rôti et des entremets, alors que, peu d'instants après, Harpagon va faire servir à ses hôtes « un haricot bien gras » et « un pâté en pot bien garni de marrons. »

L'invraisemblance est ici vraiment trop visible, et nous ne comprenons pas comment on a pu n'en pas tenir compte, comment on a préféré en croire capable un auteur aussi délicat et aussi observateur que l'était Molière.

L'explication de ce qui paraît inexplicable, nous allons vous la donner. Nous allons reconstituer le texte tronqué et, de cette façon, rendre la vigueur, donner une démarche assurée à une scène qui, telle qu'elle est jouée aujourd'hui, est maigre, boiteuse et chancelante.

Molière, en écrivant la scène en question, a voulu tirer un parti comique du luxe effréné qui règnait de son temps en fait de mangeaille, et il avait, en homme qui sait que ses œuvres lui survivront, laissé en blanc le *menu* que devait enfanter l'imagination toujours fertile d'un *chef* émérite. Certes, ce valet s'était fourvoyé en se mettant au service d'Harpagon. Mais enfin, il n'en était pas moins tout plein de l'importance que se sont attribuée, de tous temps, messieurs les cuisiniers. Les *points* qui suivent les mots *Potages.... Entrées.... Rôt... Entremets....* devaient être remplacés à la scène, par l'énumeration des plats composant ces diverses parties du service; l'acteur pouvait modifier, augmenter le *menu*, suivant les goûts et les mœurs gastronomiques du temps. Et la preuve, nous la trouvons dans l'édition de 1682, qui, elle, plus intelligente que ses sœurs cadettes, a donné le repas que maître Jacques proposait de servir aux dix convives de son patron.

Voici ce nouveau texte, dans lequel les *points* n'existent plus :

MAITRE JACQUES.

Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. *Potage :* Potage bisque, potage de perdrix aux choux verts, de sautis de canard aux navets. *Entrées :* Friassée de poulets, tourte de pigeonneaux, riz de veau, boudin blanc, morille.

HARPAGON.

Que diable! voilà pour nourrir une ville entière!

Et avouez, lecteur, que vous comprenez déjà l'inquiétude qui commence à se faire jour dans l'âme de ce fesse-Mathieu.

Poursuivons :

MAITRE JACQUES.

Rot : Dans un grandissime bassin pyramide : une grande longe de veau, trois faisans, douze pigeons de volière, trois poulardes grasses, douze poulets de grain, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans.

Voyez-vous d'ici la figure d'Harpagon ? Voyez-vous cet avare changer de couleur à cette énumération formidable et comprenez-vous, *à présent*, avec quelle impétuosité il se jette sur ce cuisinier prodigue, en lui criant :

Ah! traître! tu manges tout mon bien!

Et lorsque maître Jacques veut continuer et entamer une autre série de plats, celle des entremets, comprenez-vous pourquoi il lui ferme la bouche et s'écrie :

Encore?

La scène n'est-elle pas, ainsi reconstituée, d'un comique franc, vrai, indiscutable ?

D'où vient que l'on a substitué à ce texte clair et limpide un texte obscur et n'offrant aucun sens?

C'est que les éditeurs subséquents n'ont pas su que les mœurs de la table s'était modifiées et que ce qui n'était plus vrai en 1745, par exemple, l'était en 1682, et encore davantage à l'époque où fut joué l'*Avare*. C'est qu'ils n'ont pas compris que les *blancs* laissés dans le texte original devaient être remplis, dans l'intention de l'auteur, par les acteurs qui, successivement, joueraient le rôle de maître Jacques.

Maintenant, ce *menu* était-il exagéré pour l'époque? Point, si l'on compare d'autres textes contemporains de celui-là.

Dans *le Menteur*, par exemple, n'entendons-nous pas Dorante, lorsqu'il raconte la *collation* imaginaire donnée par lui à une belle de fantaisie, sur un bateau fils de son imagination, dire :

Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices,
On servit douze plats et qu'on fit six services.

Dans *le Bourgeois Gentilhomme*, le marquis ne s'exprime-t-il pas de la façon suivante à propos du repas ordonné par lui et qu'il prétend médiocrement entendu :

Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles... Il ne manquerait pas de nous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière...... de perdrix relevées d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gras dindon cantonné de pigeonneaux.

Et le fameux repas de la Satire III de Boileau, pour être mal préparé, n'en est-il pas aussi plantureux? En somme, il se compose d'une poule au pot, d'une langue de veau en ragoût, d'un godiveau, d'un lièvre, de six poulets, de trois lapins, de six pigeons, d'une douzaine d'alouettes, de salade de pourpier et de laitue, de jambon de Mayence, de riz de veau!

Nous sommes eonc en droit de dire que si le *menu* proposé par maître Jacques est bien fait pour épouvanter Harpagon, il n'a rien d'exagéré pour le temps.

Il a surtout ce mérite important au théâtre, c'est d'être comique, et d'exciter les rires des spectateurs, tandis que ce qu'on débite n'est, d'abord pas un *menu* et ne peut que faire trouver absurdes la colère et les cris d'Harpagon et de son intendant.

C'est ce que nous voulions prouver.

HENRY DENIS.

PETITES NOUVELLES

— La représentation de retraite de Bressant aura lieu à la Comédie-Française dans le courant du mois d'avril.

— *Cinq-Mars* se trouve allégé d'un tableau, celui de Narbonne, où avait lieu une scène entre les gens du roi et ceux du cardinal, et qui faisait longueur.

Voici la nomenclature des six tableaux de l'opéra de Gounod : le château de Cinq-Mars, le siége de Perpignan, la Cour du roi Louis XIII, la forêt de Saint-Germain et le château de Pierre Encises, à Lyon.

Les décors sont peints par MM. Rubé et Chapron, Lavastre aîné et Carpezat, et Lavastre jeune.

Un ballet de trente danseuses est engagé pour le cinquième tableau.

— La reprise de *Mauprat* terminera la saison de l'Odéon. Le beau drame de George Sand, créé en 1853, eut pour principaux interprètes Bresil, Talbot, Saint-Germain, Ferville, Harville, Georges Rey et Mlle Fernande ; Marais, Gil Naza, Tousé, Dalles, Valbel, Régnier et Mlle Antonine leur succèdent.

— Aux Variétés, on répète le *Miroir*, de MM. Leterrier et Vanloo, et le *Dada*, de MM. Gondinet et Coste, et la pièce de MM. Meilhac et L. Halévy, qui doit servir à la rentrée de Mme Chaumont, ne tardera pas à être mise en répétition.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblauo. — Monnet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Ronsseil. — Got. — Agar. — Mario Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierro Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mmc Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marle Heilbronn. — Laforrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aiméo Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Augèle Morean. — Sophio Hamet. — Obin. — Rosiue Bloch. — Croizette. — Bressant — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Jndic. — Ch. Lecocq. — Mmo Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita Saugalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saiut-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Diendonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virgiuio Déjazet. — Adolphe Dupnis. — Mllo Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquclin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédoc — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric — Febvre Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin Cadet. — Joséphiue Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — Dc Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugaldo. — Marguerite Chapuis. — MM. E. Paz et F. Jahyer.

3me ANNEE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Panline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — Reué Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellaue — Mlle Scriwaneck. — Charles Gonnod. — Mlle de Reszké. — Berthelier. — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron — Ambroiso Thomas. — Alice Dncassc. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnicr. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valéric — Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesneur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisqu. Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck Dnvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurcnce Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne. — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradean. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy. — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. - Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresqne. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — Mllo G. Tholer. — Johann Strauss. — Mmo Macé-Moutrouge. — Mme Marie Dumas.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	*un an,*	14 *fr.*;	*six mois,*	7 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*;	—	8 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*;	—	10 *fr.*

Les cinquante-deux numéros qui composent la première année de *Paris-Théâtre* sont en vente dans nos bureaux, au prix de 40 centimes l'exemplaire, franco pour Paris et les départements.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la prime extraordinaire offerte par la *Société nationale des beaux-arts de Londres*, société qui est établie sous les auspices des plus grands noms de l'Angleterre. (Voir aux annonces.)

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aimaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière. Cet adage a reçu une nouvelle sanction par l'ANISINE MARC. Ce célèbre anti-névralgique russe a obtenu un succès tel qu'il a déjà fait le tour du monde. C'est à un savant russe que nous devons cette composition merveilleuse qui, en *30 secondes*, fait disparaître les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Dépôt général : 22, rue Le Peletier. Prix 5 fr.; et *f*° pr la poste 5 f. 50 contre mand. ou timb.

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas**, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, **274**, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.*

Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

4 FR. PAR AN — *QUATORZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1877**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

Flacon : 5 fr. — PEAU DU VISAGE — Flacon : 5 fr.

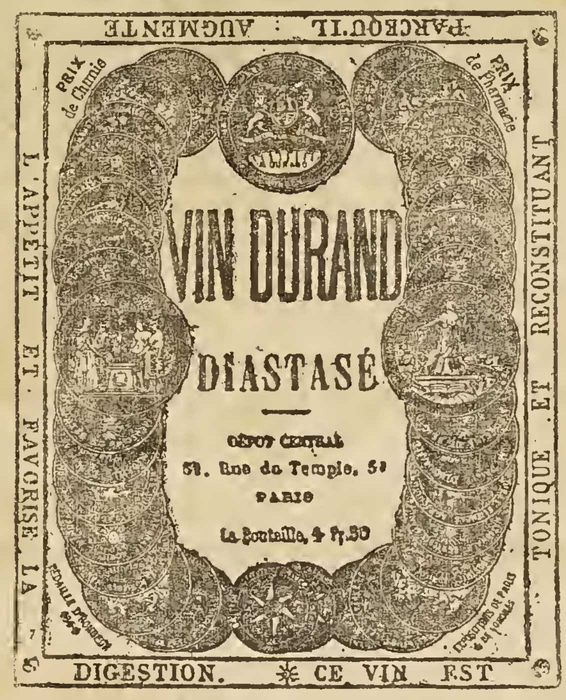
LE LAIT ANTÉPHÉLIQUE

pur ou coupé d'eau dissipe

ROUSSEURS, HALE
MASQUE DE GROSSESSE
LENTILLES, GERÇURES, RIDES
RUGOSITÉS, BOUTONS
EFFLORESCENCES
ROUGEURS

Conserve la peau du visage claire et unie.

Paris CANDÈS — Bd St-Denis, 26



20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

GRANDS MAGASINS
DE LA

PLACE CLICHY

Lundi 19 Mars

EXPOSITION GÉNÉRALE

ET

GRANDE MISE EN VENTE

DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

Les préparatifs de cette Exposition promettent d'offrir des avantages de BON MARCHÉ qui seront dignes de la plus grande attention.

Notre magnifique Album illustré, avec ses 50 planches sur papier tilleul, actuellement sous presse, sera envoyé à toutes les Dames qui en feront la demande.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — **4 fr. par AN**

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8o.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

Rue de Rivoli No 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

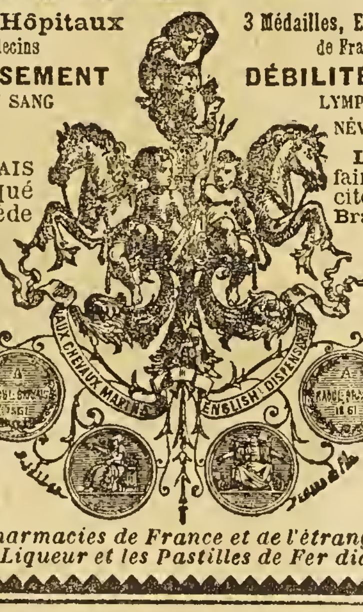
Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spel. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible*... pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

---

DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cte CLÉRY, à Marseille.

FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ BRAVAIS)



Seul adopté dans tous les Hôpitaux
Ordonné par tous les principaux Médecins
ANÉMIE, CHLOROSE, ÉPUISEMENT
PERTES D'APPÉTIT, PAUVRETÉ DU SANG
FLUEURS BLANCHES, CONSOMPTION

Le **Fer Dialysé** dont M. BRAVAIS a créé la vraie formule (fabriqué d'après les données qu'il possède seul et avec des appareils spéciaux), ne peut être imité. **Il ne peut être que contrefait.** Le public est donc prié d'exiger sur la *capsule, l'étiquette ou le flacon*, le nom, la signature et la marque de fabrique ci-contre, comme garantie.

DÉPÔT PRINCIPAL A PARIS.
13, Rue Lafayette (quartier de l'Opéra)
Usine et Fabrique à Asnières

3 Médailles, Exposition de Paris, Bruxelles, Philadelphie, de France et de l'Étranger, pour combattre :
DÉBILITÉ, FAIBLESSE DES ENFANTS
LYMPHATISME, DIGESTIONS DIFFICILES
NÉVRALGIES, STÉRILITÉ, PALPITATIONS, ETC.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce produit incomparable est de citer les appréciations du **Fer dialysé Bravais** faites par les premiers médecins de France et même de l'Europe :

« Bien que personne ne puisse assigner de limite aux découvertes de la science, dit un de ces médecins, je doute qu'on puisse jamais trouver un ferrugineux d'une efficacité plus énergique, plus absolue que le **Fer dialysé Bravais**, possédant des avantages supérieurs à tous les ferrugineux, sans avoir un seul de leurs inconvénients. »

(ENVOI DE LA BROCHURE FRANCO).

Se trouve dans les principales Pharmacies de France et de l'étranger, où l'on trouve aussi le Sirop, les Pilules, la Liqueur et les Pastilles de Fer dialysé Bravais.

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECIN
Par la délicieuse Farine de Santé
REVALESCIÈRE DU BARRY
RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS

Depuits rente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, ép[illegible] anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après ce[illegible] compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cur[illegible] pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, W[illegible] phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, s[illegible] échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle [illegible] rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les [illegible] de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.
Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.
Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.
E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses j[illegible] dormir, ayant toujours le creux de [illegible] gonflé.

Cure no 62,845.
M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a[illegible] fements dans la nuit.

Cure no 70,421.
M. A. Spadaro, d'une *Constipation* o[illegible] 9 ans. C'était terrible, et des médecins [illegible] avaient déclaré qu'il n'y avait pas moy[illegible] guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 12 kil., 60 fr. — *Les B[illegible] Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes [illegible] blanc de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 24 tasses, 4 fr. ; de 48 tasses, 7 fr. ; de 576 tasses, 60 fr. ou 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste ; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt part[illegible] les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

AVIS
PRIME EXCEPTIONNELLE A NOS LECTEURS

LE BON PASTEUR 2 francs.

LE CERF AUX ABOIS : 2 francs.

LE BERGER DE JÉRUSALEM 2 francs.

EFFACER LES TITRES DES ÉPREUVES NON DEMANDÉES.
LE CERF AUX ABOIS 2 FRANCS
LE BON PASTEUR 2 FRANCS
LE BERGER DE JÉRUSALEM 2 FRANCS
COUPON
Société Nationale des BEAUX-ARTS
Paternoster Row LONDRES
RUE DE LA PAIX 10 PARIS
PRIX RÉDUIT POUR LES TROIS ÉPREUVES 5 fr. 50.

Ce coupon ne sera plus valable après le 16 avril 1877.

Ces chefs-d'œuvre artistiques sont des épreuves des célèbres gravures d'artistes les plus appréciés de l'Angl[eterre]

Un exemplaire d'un de ces chefs-d'œuvre artistique est offert, franc de port pour la France et l'Algérie, à tout lecteur de ce journal qui [en fera la] demande, soit par voie postale, soit en présentant dans nos bureaux le coupon ci-joint, accompagnant sa demande d'un mandat de poste de 2 fra[ncs pour] chaque exemplaire, ou de **5 fr. 50 c.** pour les trois épreuves. Cette somme minime est destinée à couvrir les droits de reproduction, les frai[s] d'emballage, etc. etc.

Avant l'établissement de la **SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS DE LONDRES, 10, rue de la** [Paix,] il était impossible de trouver dans le commerce ces magnifiques épreuves, à un prix inférieur à 25 francs. D'une e[xécution] remarquable, nos exemplaires satisferont tous nos souscripteurs. Ces chefs-d'œuvre représentent :

Le Berger de Jérusalem, de MORRISS : Tableau allégorique représentant un berger entouré de son troupea[u sur le] mont Calvaire, contemplant la croix du Seigneur après la crucification. Des pigeons voltigent dans les airs et se [posent] sur la croix, au pied de laquelle on remarque le serpent symbolique ayant la tête écrasée. **2 francs.**

Le Bon Pasteur, de DOBSON. De même dimension que *le Berger de Jérusalem* et formant pendant, représente Jésu[s] portant un agneau dans ses bras. Cette épreuve est une des conceptions les plus remarquables du célèbre artiste D[obson.]

Ces deux tableaux mesurent 75 centimètres de hauteur sur 45 centimètres de largeur. **2 francs.**

Le Cerf aux abois, de LANDSEER, peintre connu du monde entier, cette épreuve si appréciée en Angleterre, re[présente] un épisode de la vie sportive en Ecosse ; un cerf chassé et épuisé se réfugie dans les eaux d'un lac, où des chiens [illegible] le tiennent en arrêt, attendant l'arrivée des chasseurs.

Ce tableau est d'une vérité saisissante ; il mesure 45 centimètres de hauteur sur 75 centimètres de largeur. **2 francs.**

INSTRUCTIONS. — Les demandes ne doivent pas être adressées au bureau du journal, il faut détacher le coupon c[i-contre] et l'envoyer accompagné du mandat de poste à l'Administrateur de la **SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS DE LO[NDRES],** **10, rue de la Paix, à Paris.**

PARIS-THÉATRE

DRAME — OPÉRA-COMIQUE — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché LIÉBERT.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

STÉPHANNE

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 201

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 22 au 28 Mars 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTˢ. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTˢ	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGʳ	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCI

STÉPHANNE

Quand on se préoccupe avec passion des destinées de l'Art, rien n'est plus intéressant à étudier que les premiers pas, dans la carrière, des maîtres appelés à en rajeunir les formules, ou des interprètes susceptibles de donner une nouvelle vie aux œuvres aimées.

Si la nature a gratifié un artiste de dons précieux, celui qui a été l'objet de ce privilége reçoit à son début, de la part du public, un accueil flatteur; mais loin de se dispenser d'études sérieuses, il lui faudra au contraire travailler plus que tout autre afin de perfectionner ses qualités qui deviendraient bientôt inutiles, si elles n'étaient pas dirigées par le savoir et le goût des praticiens expérimentés.

Que de belles voix ont été perdues pour le théâtre, parce que ceux qui les possédaient ont toujours ignoré les grands principes de l'art du chant!

Quand je me trouve devant un chanteur abordant la scène pour la première fois, je lui demande tout d'abord un riche organe et une vive intelligence; puis, lorsqu'il a fait ses preuves en ce sens, je suis avec intérêt ses moindres efforts pour atteindre le but suprême; mais il me plaît de ne point le voir courir trop vite dans la voie périlleuse où il se lance, car rien n'est plus dangereux que de s'y avancer sans expérience et sans armes.

Ce préambule n'est point inutile en ce moment, où j'ai à vous parler d'un tout jeune artiste doué d'une voix de ténor large et *longue* et dont les progrès très sensibles, depuis un an, annoncent une ardeur fiévreuse imprimée par un tempérament véritable. Chez lui, on sent bien vite l'étoffe d'un homme susceptible de briller au premier rang s'il persiste dans les excellentes études qu'il ne cesse de faire, en compagnie de maîtres tels que Duprez et Arnoldi, et si les directeurs sont assez intelligents pour lui fournir les occasions d'assouplir son talent par la pratique, en le chargeant d'interpréter les rôles qui conviennent à sa nature.

Théodore Stéphanne, le ténor auquel *Zampa* vient de permettre de nous révéler de rares qualités comme comédien et comme chanteur, est né à Lyon, le 16 février 1851. Son père était dans le commerce de la bonneterie et ne rêvait pas pour lui d'autre destinée que celle de le voir continuer son industrie.

Mais, dès l'âge de neuf ans, l'enfant montrait des dispositions pour la musique et devenait bientôt assez fort sur le violon, pour faire partie d'une société symphonique.

Placé, à seize ans, dans une maison de soierie, il occupa, dès lors, ses loisirs en fondant une société chorale : *la Muse lyonnaise*, où il eut l'occasion de s'essayer comme chanteur. La voix était bonne et les idées du théâtre germèrent aussitôt dans son cerveau. Il fut alors aidé, dans sa vocation, par un professeur lyonnais, qui le fit travailler avec lui, et aussi par le chef de l'établissement où il était employé, M. Megroz, homme distingué, accessible aux choses de l'art et dont les encouragements le décidèrent à quitter le commerce pour suivre la carrière lyrique.

Connaissant le compositeur Pedrotti, l'auteur des *Masques*, il courut le rejoindre en Italie, et travailla durant six mois au Conservatoire de Turin; puis, revenu à Paris, continua ses études sous la direction de Duprez.

En 1874, c'est-à-dire à vingt-trois ans, Stéphanne aborda pour la première fois la scène en Belgique, à Gand, où il joua, durant son engagement, tous les premiers rôles du grand répertoire de l'Opéra, à savoir : *Guillaume Tell*, la *Juive*, la *Favorite*, *Lucie de Lammermoor*, le *Trouvère*, la *Muette de Portici*, *Faust*, *Rigoletto*, *Jérusalem*, *Ernani*, les *Martyrs*, *Roméo et Juliette*, l'*Africaine*, *Charles VI*, les *Huguenots*.

Comme on le voit, c'est dans l'opéra et non dans l'opéra comique que le jeune ténor entendait faire sa carrière. Au Havre, où il joua pendant un mois ainsi qu'à Troyes où il fut de passage, c'est dans le même répertoire qu'il obtint ses succès.

Entendu à Gand par M. Du Locle, Stéphanne reçut du directeur de l'Opéra-Comique des propositions d'engagement. Sollicité au même moment pour suivre à Bruxelles M. Calabresi, son directeur de Gand, qui venait prendre possession du Théâtre-Royal de la Monnaie, il opta pour Paris, sentant bien que là, l'avenir pouvait s'ouvrir plus brillant pour lui.

Ses débuts sur le théâtre de l'Opéra-Comique eurent lieu le 12 septembre 1875, dans *Haydée*, l'œuvre la plus large du répertoire d'Auber et dans laquelle sa belle voix fut de suite fort appréciée. Le *Val d'Andorre*, *Richard Cœur de Lion*, le *Calife de Bagdad*, ne lui donnèrent pas l'occasion d'accentuer davantage sa valeur; mais le rôle de Zampa qu'il remplit depuis un mois avec un double talent de chanteur et de comédien, lui a permis de montrer les ressources de sa voix, ses connaissances musicales et aussi son tempérament dramatique.

Zampa, comme Don Juan, est un personnage exceptionnel, réclamant de son interprète des qualités multiples. Que de sentiments divers mis en scène! Dès le quatuor qui lui sert d'entrée, le Corsaire se présente farouche et sans pitié, agissant par la frayeur sur la femme dont il songe cependant à faire son épouse; et durant tout le premier acte, c'est un caractère sauvage chez qui dominent la bravoure et l'impiété. Au second acte, il doit montrer un côté séduisant et gracieux et au 3e acte, la passion déborde de son cœur ardent. Stéphanne a bien saisi toutes ces nuances, et ses moyens physiques comme sa voix sont à la hauteur de sa volonté.

On comprend dès lors le parti qu'il pourrait tirer des rôles de Raoul des *Huguenots*, d'Éléazar de la *Juive*, d'Edgard de *Lucie*, et de Vasco de Gama de l'*Africaine*, qu'il affectionne tout particulièrement.

Dans le *Désert*, qu'il a interprété aux Concerts-Populaires, il a pu faire preuve de style, et sa voix comme son sentiment dramatique se sont également fait jour avec éclat dans le trio de *Guillaume Tell*, qu'il interpréta, étant costumé, avec une réelle puissance, dans une séance d'orchestre, chez Duprez, il y a environ un mois.

Aussi tout dernièrement, Gounod et M. Carvalho, en quête d'un artiste possédant une réelle autorité pour représenter le personnage de De Thou, dans le *Cinq-Mars*, que nous va donner l'Opéra-Comique, et après avoir en vain parcouru la province et la Belgique pour trouver un baryton qui fut aussi bon comédien que chanteur habile, n'hésitèrent-ils pas à confier ce rôle à Stéphanne, bien qu'il ne fut pas écrit dans les cordes d'une voix de ténor; ce qui fit dire aux reporters au courant du choix fait par le directeur et l'illustre compositeur, que le rôle primitivement écrit pour baryton allait être transposé pour ténor. Erreur complète, car Stéphanne le chantera tel que le maître l'a conçu, l'étendue de son organe le lui permettant.

Deux grandes scènes, celle de la *Conjuration* au troisième acte, et celle de la mort de De Thou et de Cinq-Mars, à la fin de l'ouvrage, serviront à Stéphanne de pierre de touche pour faire ses preuves d'artiste lyrique capable de prendre une place à l'Opéra, ce qui doit évidemment être le rêve qu'il caresse, et ce n'est point là une ambition démesurée, car il possède des qualités assez solides pour remplacer sans désavantage les Raoul de Nangis et les Eléazar d'aujourd'hui.

Stéphanne, en effet, n'a pas seulement la voix forte, son organe a de la fraîcheur; son chant, qu'il perfectionne tous les jours avec les conseils du célèbre professeur Arnoldi, est déjà brillant et coloré. Doué d'un vrai tempérament dramatique, il a l'émotion communicative. De plus (et c'est là ce qui manque aux ténors, premiers sujets de l'Académie nationale de musique), son physique, à la fois mâle et élégant, peut réaliser les intentions des poëtes et des compositeurs qui ont voulu mettre en scène des types pleins de jeunesse et de charme, susceptibles de faire illusion aux spectateurs.

S'il prenait fantaisie à M. Halanzier de confier à Stéphanne le rôle de Raoul, des *Huguenots*, je suis convaincu qu'il ferait un acte de bon administrateur, car le jeune artiste serait dès aujourd'hui en mesure de rendre à l'Opéra de réels services qui ne feraient que grandir en importance, puisque son talent est en voie de se développer et aurait tout à gagner dans l'interprétation des œuvres magistrales du répertoire de notre première scène lyrique.

FÉLIX JAHYER

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE

Débuts de Mlle Fechter.

On a donné, cette semaine, un certain retentissement aux débuts, sur la scène de l'Opéra-Comique, d'une gracieuse jeune fille dont le père fut un des plus chaleureux jeunes premiers des théâtres parisiens. Le nom de Fechter est, en effet, resté très sympathique au public et il n'est pas étonnant qu'on se soit plu à décerner à sa fille les honneurs d'un quasi-triomphe, en raison des qualités qu'elle a montrées en interprétant le rôle de Mignon après une cantatrice qui le jouait en touchant à la perfection.

Mlle Fechter est assez intelligente, bien certainement, pour comprendre le sens de l'accueil qui lui a été fait. Elle sait que le talent dont elle a fait preuve est simplement agréable et a beaucoup à gagner encore avant de lui permettre de prendre rang à côté des deux artistes dont on n'a pas craint de demander pour elle la succession : Mmes Galli-Marié et Chapuy.

Une certaine aisance, plus d'expérience qu'on en trouve d'ordinaire chez une débutante, voilà pour la comédienne, qui devra veiller à ne pas se départir du naturel et de la simplicité; une jolie voix, et des moyens vocaux qui se peuvent développer permettront à la cantatrice de fournir une jolie carrière, si elle ne se laisse pas énivrer par les compliments de ses nombreux amis.

En somme, succès réel pour la jeune débutante, pour M. Giraudet, un Lothario rempli d'autorité, et pour Mme Franck-Duvernoy dont la voix prend chaque jour du volume. Le rôle de Wilhem Meister n'est pas favorable à M. Valdéjo, qui s'y montre trop maniéré.

PALAIS-ROYAL

Première représentation de *Mme Clara, somnambule*, bouffonnerie musicale en un acte de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Legouix. — *Au Grand Col*, un acte de M. Paul Ferrier. — *Le Tunnel*, un acte de M. Gondinet.

Le Palais-Royal a renouvelé son affiche avec des petites pièces en un acte, qui ont eu un sort différent.

La première représentée, *Mme Clara, somnambule*, grosse charge dans laquelle Brasseur et Lassouche, à force de se montrer grotesques, ont fini par amuser les spectateurs, n'est pas destinée à tenir longtemps l'affiche, parce qu'elle dépasse les limites de la bouffonnerie.

Au Grand Col, petit acte de M. Paul Ferrier, est aussi bien extravagant, mais les mots y abondent et des meilleurs. On dit que la censure a longtemps retenu la pièce. Dam ! pensez-donc, il s'agit, ici, d'un Joseph de nouvelle espèce qui a perdu son caleçon chez une *petite personne !* Je frémis rien qu'à l'idée de vous détailler ce sujet scabreux ;... non, allez plutôt voir Gil-Perez, il vous conduira au magasin de bonneterie qui s'appelle le *Grand Col*, et vous ne regretterez pas de l'y avoir suivi.

Le *Tunnel*, de M. Gondinet, a encore mieux réussi, et c'est justice; car si c'est encore un sujet scabreux, au moins est-il traduit avec une finesse charmante et une bonne humeur à laquelle on ne résiste pas. C'est l'histoire d'un notaire, Champignol, qui s'est oublié au point d'avoir embrassé, sous un tunnel, sa voisine de wagon, laquelle a fait marcher la sonnette d'alarme. Aussitôt les employés sont accourus, ont surpris le hardi notaire en voie de conquête et lui ont dressé procès-verbal.

Il faut voir par quelles tribulations passe alors le malheureux Champignol, effrayé des conséquences de son audacieux *attentat*. Si sa femme allait apprendre quelque chose par les journaux, ou par les domestiques ! Heureusement, survient un monsieur qui épouse la dame offensée et termine ainsi cette dangereuse affaire.

Champignol c'est Geoffroy, le maître-comédien, dont le naturel exquis porte sur le public mieux que toutes les charges extravagantes. Aussi quel succès pour lui et M. Gondinet, l'auteur déjà si applaudi dans cette maison avec *le Plus heureux des Trois*, *Gavaud, Minard et Cie*, et dix petits actes réjouissants.

CLUNY

Première représentation de : Les *Tragédies de Paris*, drame en 5 actes de MM. Xavier de Montépin et Saint-Agnan Choler.

M. Xavier de Montépin, aidé de M. Saint-Agnan Choler, a fait monter sur la scène les personnages de ses *Tragédies de Paris*, ce roman où fourmillent les incidents et les aventures les plus follement romanesques.

La pièce plaira à ceux qui ont aimé le roman, à ces lecteurs auxquels le mouvement suffit et que ne rebutent point les invraisemblances et les passions fiévreusement accentuées au détriment du goût et de la vérité.

Tout en ne partageant pas l'avis du public sur ces sortes de productions, nous constaterons qu'on a semblé suivre avec plaisir les héros du drame, Dinah Bluet, Croix-Dieu et Valerie Worms, au milieu des péripéties sans nombre dont la pièce est remplie.

CHANTEURS ET CANTATRICES

Pour l'honneur de la musique, je veux consigner un fait oublié par ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV.

En 1661, à Fontainebleau, le roi-soleil fit représenter le fameux *Ballet des Saisons*, pour lequel on établit neuf cents habits neufs! — Chorégraphes-impressarii, pendez-vous! Sa Majesté y remplissait le rôle de Cérès. Le royal danseur fut ravi par une moissonneuse d'une grâce charmante. Elle chantait ce quatrain :

> Cette beauté depuis peu née,
> Ce teint et ces vives couleurs,
> C'est le Printemps avec ses fleurs,
> Qui promet une bonne année.

C'était de véritable poésie de mirliton, comme on dirait aujourd'hui. Le grand roi la trouva cependant charmante et le prouva à la bergère. Cette moissonneuse, cette nymphe, cette cantatrice s'appelait Louise-Françoise de la Beaume Le Blanc, comtesse de La Vallière.

Ce que la demoiselle d'honneur de Marie-Thérèse gagna à chanter, chacun le sait.

Parmi les actrices qui figurèrent dans ce ballet nous trouvons Mlle Hilaire Lepuis, une merveille de beauté. Elle tenait le principal rôle récitant. Elle ne touchait que trois cents livres par an ; cependant au bout de quelques années elle avait carrosse et laquais, tant elle était économe.

> Trois cents livres sont une somme !
> Voyez Hilaire ; elle paya
> Laquais, carrosse avec cela :
> Il est vrai qu'elle est économe.

Ce quatrain, attribué à Mlle de Sercamanan aînée, prouve que le sous-lieutenant de la *Dame blanche* n'est qu'un vile plagiaire.

Mme de Molleville nous parle, dans ses Mémoires, d'une *virtuosa*, la signora Leonora, que Richelieu avait fait venir à grands frais d'Italie et que la reine fit chanter tous les soirs devant elle, pendant son séjour à Rueil, chez la duchesse d'Aiguillon, en l'été de 1664. Elle recevait cent livres par soirée et était hébergée au château, avait carrosse et laquais à la livrée du cardinal.

Le 28 juin 1669, Perrin et Lambert obtiennent des lettres-patentes portant autorisation d'éta-

blir des *académies* de musique pour chanter en public des pièces de théâtre. Labbé s'associe avec Cambert, Sourdeac et Champeron ; ce dernier fournissait l'argent. Il y avait alors une douzaine de symphonistes à l'orchestre qui recevaient chacun *trois cents livres* par an, prix qui existait encore en 1694.

Il est vrai qu'à ce taux, *Pomone*, de Gilbert et Lambert, était bien tristement accompagnée.

Grâce à cette sage parcimonie, *Pomone* donna en huit mois *cent vingt mille livres* de bénéfices aux directeurs ; jolis fruits !

.•.

Le 3 avril 1672, Gilbert et Lambert font représenter les *Peines et les Plaisirs de l'amour*. Une virtuose fort en vogue, Mlle Briqoque, y obtint un tel succès que le soir même de la première, les directeurs portèrent spontanément ses *gages* — on disait alors des gages — à... 1,200 livres, ce qui les élevait d'un tiers. Huit cents livres étaient alors une somme énorme, si on la compare aux trois cents des virtuoses de l'orchestre.

Le personnel chantant se composait alors de cinq hommes, quatre femmes et quinze choristes. Cent ans plus tard, le même personnel comprenait onze hommes, seize femmes pour les rôles, cinq actrices en double chantant dans les chœurs, trente-quatre hommes et vingt-une femmes, chantant les chœurs. Au total, quatre-vingt-sept voix.

En 1687, l'orchestre de l'Opéra, composé de 33 musiciens, revenait à 12,500 livres.

En 1713, les 47 exécutants qui accompagnaient les chanteurs recevaient 20,150 livres.

En 1768, on comptait à l'Opéra 56 musiciens se partageant 40,500 livres.

.•.

Revenons aux chanteurs. En 1675, l'Opéra comptait dans son personnel Gaye, D'Un, Laforêt et Thévenard, la fameuse basse, buveur intrépide. Ces artistes ne gagnaient que douze cent livres ; il fut fait une exception en faveur de Thévenard, qui se retira après quarante ans de service avec quinze cents livres de pension.

Je voudrais bien savoir ce que dirait Belval si, après quarante ans de services bons et loyaux, on lui offrait même le double de la retraite de son prédécesseur Thévenard.

.•.

La vie amoureuse de Thévenard est tout une odyssée ; ce n'est pas le lieu de la raconter. Nous dirons seulement qu'à l'âge de soixante ans, il tomba amoureux fou d'une jeune personne qu'il n'avait jamais vue, dont il ne connaissait ni le nom, ni l'âge, ni la figure, même par ouï-dires. Son amour lui vint en regardant une pantoufle ! Il jura de découvrir le pied qui chaussait cette merveille ; il y parvint, demanda la main de la fillette, qui avait dix-sept ans, et, à force d'éloquence, finit par conquérir son cœur et l'épousa. Voilà le double au vrai du conte de Cendrillon, et je ne serais pas surpris que Perrault ait connu l'histoire de Mme Thévenard.

.•.

En 1679, le sieur Désert et non *Des Airs*, frère aîné de Galant du Désert, et académicien de la danse, touchait cinq cents livres par an comme maître à danser et maître de musique de Mlle de Valois ; c'était peu, comme on voit, pour deux emplois. Il est vrai qu'il avait en outre ses gages de l'Opéra, soit huit cents livres.

.•.

Les pensions des académiciens étaient en général réglées sur la moyenne de leurs gages, calculée sur toute la durée de leurs services ; il en fut ainsi pendant les cinquante premières années de l'Opéra. Mlle Marthe Le Rochois, à qui les femmes doivent les manches *amadis*, prit sa retraite en 1698 avec une pension de 1,000 livres. Le duc de Sully lui faisait, d'autre part, une autre pension de 500 livres.

Les bonnes amies trouvaient le duc peu généreux. L'envieuse Marie Verdier, en apprenant ce chiffre de cinq cents livres, s'écria :

— Et pourtant elle a travaillé pour lui bien plus qu'à l'Opéra !

Il est assez facile de connaître le traitement des artistes lyriques de l'Opéra vers cette époque, en se reportant aux lettres-patentes qui règlent les pensions.

Celles qui transmettaient, en 1698, le privilége de l'Opéra à Francine et à Gourreault du Moret, écuyer, commandeur de l'écurie de monseigneur le Dauphin, portent que ces directeurs auront à payer, à titre de pensions, savoir :

1,000 livres à Mlle Le Rochois, 800 livres à Marie Aubry, 500 livres à Marie Verdier, 500 livres à Geneviève l'Estang et 400 livres à Claude Caillot.

Or, aux termes des règlements, les pensions étaient fixées comme suit : après 15 ans de service, à 1,000 livres pour les gages de 1,500 livres et à la moitié du traitement pour les gages de 1,200 livres et au-dessous.

Ainsi Marie Verdier et Geneviève l'Estang gagnaient 1,000 livres par an, et Caillot 800 livres... Un peu moins de 70 livres par mois !

Demandez donc à Mlle Caillot si son pauvre frère, enlevé si prématurément à l'art, se contentait de dix fois cette somme.

.•.

C'était pour cacher ses bras maigres et noirs que Mlle Le Rochois avait inventé les manches *à la persienne*, dans l'opéra d'*Amadis*, de Quinault et Lulli (15 janvier 1684). *Amadis* a passé ; les manches sont restées.

Cette actrice haïssait particulièrement Duménil, cet ivrogne émérite, qui du reste le lui rendait bien. Ils se disputaient toujours en scène.

Ce Duménil avait, comme nos artistes modernes, la manie des congés à l'étranger. L'Angleterre était son pays de prédilection ; il en rapportait chaque fois mille pistoles. Ainsi faisait Boutelou, le ténor aigu, l'extravagant, qui souvent mis en prison, y trouvait toujours, par ordre du roi, une table de six à douze couverts sans compter que le roi de France payait régulièrement les dettes de son chanteur.

Duménil était un ancien cuisinier, gros buveur, pour ne pas faire mentir la tradition ; il était fou des bijoux, mais n'aimait pas à en acheter. Que faisait-il ? Comme il était très puissant à l'Opéra, il pillait littéralement les actrices avec une audace de bandit.

De nos jours, les autocrates de la musique ne pillent plus les joyaux des actrices qui ont besoin d'eux ; mais on dit (l'on est si méchant dans le monde des coulisses) qu'ils abusent d'une autre façon, et que l'art du chant devient souvent pour eux un chantage.

Mais, nous le répétons, le monde est si mauvaise langue !

E.-M. de Lyden.

Rêves et Extases

—

LA NUIT NUPTIALE

—

C'est un soir (j'ai connu cela dans ma pensée),
Un soir d'été, chargé d'orageuse langueur,
Que je rencontrerai la chère Fiancée
De mon âme, l'Épouse annoncée à mon cœur.

Ce soir-là, j'irai, plein d'une tristesse exquise,
Loin, très-loin par les champs, sans trop savoir [pourquoi,
Et, laissant mon cheval me conduire à sa guise,
J'aurai marché longtemps, lorsqu'enfin, devant moi,

Dans la mélancolie adorable et mystique
Du crépuscule, au bout d'un sentier, je verrai
Se dresser tout à coup un fier castel gothique,
En ruines,— d'un parc ténébreux entouré.

Je mettrai pied à terre, et j'ouvrirai la grille,
Et j'entrerai, faisant retentir l'éperon...
— Sous la lune blafarde, une très-jeune fille
M'apparaîtra, rêveuse, accoudée au perron ;

Et je contemplerai sa figure idéale
Dans un religieux et saint ravissement,
— Tandis qu'un flamboîment d'aurore boréale
Empourprera ta voûte énorme, ô firmament !

— Dès qu'elle m'aura vu recueilli devant elle,
Un éclair brillera dans son œil ingénu ;
Son corps, couvert de blanc satin et de dentelle,
Frémira d'un frisson jusqu'alors inconnu,

Et ces mots sortiront de sa bouche enfantine :
— «Jeune étranger, salut ! J'ai dormi très-longtemps,
Je rêvais d'un époux que le ciel me destine ;
Es-tu celui qu'au fond du silence j'attends ?

— Oui, répondrai-je ; sors de ton songe, ô ma reine !
Voici le soir propice au mystère charmant.
Je suis prince : une fée, ô vierge ! est ma marraine,
Et je viens réveiller la Belle au bois dormant. »

Elle dira : «C'est bien. Fuyons dans l'ombre immense
Sous les arbres du parc vertigineux. — Ta voix
M'a fait naître, et ma vie à cette heure commence ;
Voici que mon cœur bat pour la première fois ! »

— J'irai la recevoir alors au bas des marches ;
Nous nous regarderons quelques secondes ; puis
Nous nous enfoncerons ensemble sous les arches
Du feuillage, et nos cœurs seront exempts d'ennuis.

Et rien ne rompra plus le solennel silence
Que le bruit des rameaux par nos mains écartés.
Nous ne parlerons pas ; mais la *réminiscence*
Mettra dans nos cerveaux ses confuses clartés ;

Et, sans qu'un seul moment notre mutisme cesse,
Je saurai ses destins, elle saura les miens.
Je verrai nettement qu'elle est une Princesse
Née en ce vieux manoir, dans des temps très anciens;

Qu'un oracle (sorti des feuillages de Delphes,
Peut-être) pour l'attente a clos d'abord ses yeux,
Et que des Sylphes seuls et d'invisible Elfes
Ont protégé son doux sommeil silencieux,

— Tandis que, déroulant la terrestre épopée,
Les longs siècles se sont, comme des jours, enfuis,
Sans troubler la Dormeuse à son rêve occupée...
— Elle devinera de même qui je suis.

— Cependant entre nous des courants magnétiques
S'établiront, portant le désir et l'espoir;
Et, par instants, le son d'ineffables cantiques
Traversera, furtif, la profondeur du soir;

Et les vents lourds viendront à nous chargés d'effluves
Passionnels; alors, je sentirai mon sang
Bouillir comme le vin qu'on verse dans les cuves;
Mais elle, marchera d'un pas plus languissant.

Enfin, — toujours baignés par ta lumière douce,
O lune! astre adoré des chercheurs d'idéal, —
Nous nous arrêterons auprès d'un banc de mousse,
Sous un chêne, à l'ombrage auguste et nuptial.

Nous nous asseoirons là, simplement, sans mot dire;
Je poserai, très pâle, un baiser sur son front;
Ce contact en nos cœurs répandra le délire,
Nos âmes et nos sens troublés s'embraseront;

Nous ne saurons plus rien des choses de la terre;
Nos deux êtres, enfin, n'en formeront qu'un seul;
Nous comprendrons le mot sacro-saint du Mystère,
Et l'Extase sur nous étendra son linceul;

Et, purs comme Eve et comme Adam avant la faute,
Souriants sous le ciel indulgent et béni,
Nous étant tous les deux endormis côte à côte,
Nous nous réveillerons dans l'Amour Infini.

LOUIS DE GRAMONT.

LE MUSICIEN AMBULANT

(FIN)

—

V

L'orgue de Barbarie a fait le tour du monde. Aujourd'hui, il est délaissé et ne réussit guère, nous le répétons, que si les gens dont il demeure le gagne-pain appellent l'attention des passants par leur infirmité et leur vieillesse, ou par l'exhibition de petits enfants emmaillotés.

J'avais horreur de l'orgue de Barbarie, de l'harmoni-flûte et de la serinette, aux temps de ma jeunesse. Ces instruments, jouant perpétuellement les mêmes morceaux, me donnaient sur les nerfs, et souvent il m'arrivait d'être généreux envers leurs possesseurs, afin de m'en débarrasser plus vite. Avec cinquante centimes on s'en délivrait.

Beaucoup de mes amis partageaient mon antipathie. Pourquoi? N'y avait-il pas là un souvenir tragique dont nos imaginations étaient frappées? On nous avait raconté que, durant l'assassinat de Fualdès, un homme jouait de l'orgue devant la maison où se perpétrait le crime, pour empêcher d'entendre les cris du magistrat que des misérables égorgèrent en 1817.

Toujours est-il que je quittais Paris avec bonheur, espérant ne point rencontrer de joueurs d'orgue à la campagne.

Vaine espérance! Parfois, dans un petit village, au fond d'un bois même, les sons énervants de l'orgue se faisaient entendre, et l'air à la mode nous poursuivait loin de la capitale...

Pendant l'été de 1842, j'entrepris un voyage en Espagne. Ah! pour le coup je n'avais plus à redouter l'instrument ennemi.

Arrivé à Madrid le soir, je me rends dans un hôtel de la rue d'Alcala, — rue magnifique, où passe toute la société madrilène. Excédé de fatigue, je me couche de bonne heure, et je fais une nuit excellente, vraiment réparatrice.

Le lendemain matin, au moment où je commençais à m'habiller, des sons aigus frappèrent mon oreille...

J'écoutai un peu, puis attentivement, enfin avec colère... J'entendais un orgue de Barbarie qui jouait excessivement faux, en passant nombre de notes. Cette cacophonie prétendait populariser à Madrid l'air de la *Muette de Portici :*

Amis, la matinée est belle...

Aussitôt je bondis, je lançai des imprécations contre l'importun. J'ouvris ma fenêtre; mais l'instrument fonctionnait de l'autre côté de la rue. Je ne pouvais conjurer le musicien en lui donnant d'un coup une piécette, dont il eût ri d'ailleurs, car plus de cent Madrilènes des deux sexes l'encourageaient de leurs bravos et de leur argent. Force me fut de continuer ma toilette. Je me rasai, en essayant de m'abstraire le plus possible.

J'y réussissais presque, et par une sortie je pensais déjà à fuir loin du joueur d'orgue, quand celui-ci, pour finir par un morceau magistral, entama les *Sombres Forêts* de *Guillaume Tell.*

A ces accords épouvantables, à ces grincements qui tremblotaient, à ces filets de son pour la plupart inarticulés, je me sentis frémir... et mon rasoir fit dans mon cou une entaille que je gardai pendant plusieurs jours.

J'eus un cauchemar sans sommeil, et Madrid, ville gaie, gracieuse et riante, me sembla désagréable.

A plus forte raison me regardai-je comme un être poursuivi par le malheur, lorsque, me promenant dans le *Prado*, vers la tombée de la nuit, j'aperçus un nouvel orgue de Barbarie, lequel était flanqué d'un orchestre ambulant.

Oui, d'un orchestre ambulant, représenté par un homme qui portait en guise de chapeau un pavillon chinois, qui avait devant lui une grosse caisse sur laquelle se trouvait une cymbale, et qui frappait de la main gauche ladite cymbale, pendant que la main droite s'escrimait contre la grosse caisse. Ce n'était pas tout encore. Une petite tringle de fer, attenante à l'instrument monstre, supportait un triangle, et le musicien, tenant un morceau de fer entre ses dents, agitait de temps à autre le triangle.

Ce charivari très-complet accompagnait l'orgue de Barbarie; l'ensemble de cette musique affectait désagréablement les oreilles délicates; mais il faut avouer que la plupart des auditeurs paraissaient charmés d'ouïr le morceau, exécuté avec un brio remarquable.

Je m'enfuis comme si le démon me poursuivait. Longtemps, hélas! le bruit de la grosse caisse et des cymbales me brisa le tympan.

Depuis cette époque, mes chers amis, j'ai trop souvent subi une épreuve semblable; car dans bien des foires de village, en France et ailleurs, l'orchestre ambulant fait rage, et comporte parfois plus d'instruments que ceux dont je vous présente l'énumération. Dieu vous garde d'en rencontrer sur votre passage!

VI

La Fontaine a dit :

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue, etc.

Que de cigales chantent, l'été et l'hiver, pour gagner un morceau de pain!

Dans la cour d'une belle maison, située rue de la Chaussée-d'Antin, une femme d'environ trente ans venait chaque jour, en compagnie de trois petites filles, roucouler des romances, ou des duos dans lesquels l'aînée des enfants faisait sa partie.

Cette famille de chanteuses intéressait les locataires de la maison, et elle recueillait d'assez abondantes aumônes.

La voix de la mère était plaintive, horriblement fatiguée; celle de la petite fille ressemblait à un glapissement continuel. Encore quelques années, et ces gens-là ne posséderaient même plus cette dernière ressource, — chanter pour émouvoir la pitié du passant.

Cependant un heureux hasard voulut que parmi les locataires de la maison vînt se placer un compositeur de mérite, connaissant à fond les diverses branches de l'art musical.

Il entendit la chanteuse et sa petite fille dire un duo de Panseron. Aussitôt il descendit dans la cour, et, s'adressant à la première :

— Madame, lui demanda-t-il, quel âge a votre enfant?

— Huit ans le mois prochain.

— Vous avez tort de la faire chanter trop en plein air. Elle est trop jeune. Vous la fatiguez outre mesure.

— Ah! monsieur, répondit la chanteuse en étouffant un soupir, il faut bien que nous vivions!...

— Vous n'avez donc pas d'état? Mieux vaudrait coudre...

— Coudre! Outre que je suis peu habile, comment pourrais-je avec mon aiguille nourrir mes trois filles!

Le compositeur se tut et médita. Puis il dit à la pauvre mère :

— Eh bien, chantez seule, et je m'occuperai de votre fille aînée. Je lui donnerai les premiers principes de la musique, et je vous promets qu'elle aura de la voix et un talent hors ligne.

La chanteuse des rues n'en pouvait croire ses oreilles. Son étonnement n'eut plus de bornes quand le compositeur lui proposa de donner gratuitement chaque jour une leçon de musique à Ernestine B... Ainsi s'appelait la petite fille. Celle-ci ne fit plus sa partie dans les duos, et les

locataires n'entendirent plus que la mère, c'est-à-dire quelques romances chantées avec une voix devenant de jour en jour plus chevrotante, plus faible, plus éteinte.

Plusieurs années se passèrent. Ernestine B... entra au Conservatoire de Paris, où elle obtint successivement tous les prix de chant, d'opéra-comique et grand opéra.

Engagée au théâtre Feydeau, elle débuta avec un immense succès dans une pièce du compositeur qui avait deviné son talent.

Sa mère, alors, cessa de chanter dans les rues, et, pendant quelque temps encore, elle travailla dans un atelier de couturière, jusqu'à ce que la célèbre Ernestine B... obtînt des appointements considérables, tels qu'elle pût venir en aide à sa famille, donner une profession à ses sœurs, et procurer à toutes une véritable aisance.

L'anecdote que je viens de vous raconter, mes enfants, a tourné bien des têtes de petites filles pauvres, qui ont espéré se produire dans le monde des arts, après avoir chanté dans les rues ou dans les cafés-concerts. Mais il y a beaucoup d'appelées et peu d'élues. La plupart n'ont pu vaincre la misère. Pour une qui réussit, grâce à des circonstances heureuses et à une nature parfaitement douée, combien finissent comme elles ont commencé, par la pauvreté et l'épuisement !

La grande tragédienne Rachel, dont vous entendrez longtemps parler, a chanté dans les rues et dans les cafés de Lyon ; mesdames Ugalde et Marie Sasse ont chanté dans des concerts populaires, avant de briller sur nos scènes lyriques. Hélas ! que sont devenues leurs premières camarades?

AUGUSTIN CHALLAMEL.

ÉTRANGER

—

Bruxelles. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre.)

Le théâtre de la Monnaie vient de reprendre l'*Ombre* et *Lara* pour les représentations de Mme Galli-Marié, qui continue à passer en revue les principaux ouvrages de son répertoire, et à mériter les applaudissements du public et les éloges de la presse.

— *Dora.* — La nouvelle pièce de Sardou vient d'obtenir un grand et légitime succès au théâtre des Galeries Saint-Hubert. L'interprétation de *Dora* est excellente dans son ensemble. MM. Barbe (de Marillac), Bilhant (Favrolle), Gourdon (Van der Kraft) ; et Mmes Pazza, Wilhem et Hadamard ont été rappelés à différentes reprises.

— *Le Père.* — Le théâtre du Parc, en quête de nouveautés, a représenté ces jours derniers — avec un succès contesté — le *Père*, pièce nouvelle de Decourcelles et Claretie. Le public bruxellois n'accepte pas volontiers les situations qui lui paraissent invraisemblables ni les exagérations de scènes laborieusement conçues. Il devient alors froid et indifférent et la pièce est jugée. C'est ce qui a eu lieu pour le *Père*.

Parmi les interprètes de cette pièce, il convient de citer M. Ach, un nouveau venu, Mmes Othon et Kelly, qui ont joué avec talent.

— *Bébé*, comédie de MM. Hennequin et de Najac, représentée avec succès au Gymnase de Paris, sera jouée cette semaine au théâtre du Parc, en attendant le *Gendre aux Médailles*, qu'on met à l'étude.

MM. Th. Barrière et Léon Beauvallet sont en train d'écrire pour le théâtre du Parc un grand mélodrame en 5 actes et 8 tableaux, qui aura pour titre : le *Drame de Bagneux*. Cette pièce, tirée tout entière de la fameuse affaire Moyaux, sera jouée dans un mois; le 1er tableau sera intitulé : l'*Auberge de Mons*.

— La direction de ce théâtre aura la primeur de l'ouvrage en 4 actes que M. Hennequin fera jouer aux Variétés.

— *La Marjolaine.* — Il faut rendre cette justice au directeur du théâtre des Fantaisies-Parisiennes, M. Humbert, c'est qu'il est actif comme pas un. Ainsi, *trente-cinq jours* après Paris, il fait connaître aux Bruxellois la *Marjolaine*, avec décors et costumes nouveaux. On a surtout applaudi, au 1er acte, les couplets d'Aveline et le rondeau des Blés; au 2e acte, le trio du deshabillé, un vrai bijou, et au dernier acte, les couplets du signalement et les jolis couplets des Concous. — Mise en scène soignée, interprétation excellente. MM. Géraizer, Pagès et Jolly ont partagé avec Mmes Luce (des Bouffes-Parisiens) et Jane May, les honneurs de la soirée.

— Après la *Marjolaine*, les Fantaisies-Parisiennes monteront la *Foire Saint-Laurent*, le dernier succès d'Offenbach et des Folies-Dramatiques.

— La saison prochaine, M. Lacome, l'heureux auteur de *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, fera représenter, au théâtre de M. Humbert, une œuvre *inédite*.

P. de P.

COURSES D'AUTEUIL

DU 18 MARS

—

Voici les résultats :

Le prix du Ranelagh a été remporté par Elf, à M. Bœrth, 1er; Formarks, au baron de la Motte 2e.

Prix du Mont-Valérien; Nestor II, au baron Finot, 1er; Léona, à M. Blanc, 2e.

Prix Talon. — Conquérant, à M. Baresse, 1er; Triboulet, au baron Finot, 2e.

Prix Régalia. — Aubade, à M. Blanc, 1re; Nestor II, au baron Finot, 2e

Dimanche prochain, avant-dernière réunion à Auteuil.

— Le 2 avril aura lieu la première journée des courses de Longchamps.

On peut se procurer, dès à présent, au secrétariat de la Société d'Encouragement, 1 bis, rue Scribe, des cartes d'abonnement pour toutes les réunions de l'année au bois de Boulogne, Chantilly et Fontainebleau, dont le prix reste fixé à 125 francs.

PETITES NOUVELLES

—

— Lundi ont commencé les relâches à la Porte-Saint-Martin pour les répétitions générales du grand drame de MM. Sardou et Nus.

La première représentation des *Exilés* aura lieu vendredi ou samedi au plus tard.

—Avant-hier, dimanche, la loge franc-maçonnique la *Ligne droite* donnait au profit des ouvriers lyonnais un grand concert dans la belle salle du gymnase Paz. Plus de quatre mille personnes se pressaient dans la vaste salle.

MM. Melchissédec, du Théâtre-Lyrique, Diaz Albertini, Bargeron, Dumesnil, Rocca ; Mmes Belgirard, du Théâtre-Lyrique, Elise Perrin, Ferré, Aurélie, Jenny Sabatier, avaient prêté gracieusement leur concours pour cette fête de bienfaisance.

Melchissédec a chanté d'une façon admirable un morceau de *Mireille* et les *Rameaux*, de Faure ; la voix métallique et vibrante de l'excellent baryton se répercutait avec une puissance étonnante jusqu'aux extrémités de cette immense cathédrale du *muscle!* pour me servir du mot de Dumas fils ; la belle Mlle Belgirard a chanté un air d'*Hamlet* avec un goût et une méthode qui ont été très-appréciés ; citons enfin parmi les artistes les plus remarquables, car tous ont su mériter des applaudissements, un premier prix du Conservatoire, le jeune et sympathique Diaz Albertini, qui a exécuté avec une véritable *maëstria* une grande fantaisie sur *Faust*, et a ensuite joué avec un sentiment exquis une *Canzonneta* d'Allard.

M. Augustin Challamel, du comité de la Société des gens de lettres, a fait une conférence très-intéressante sur le *Salon populaire*.

La séance était présidée par M. Eug. Moret, vénérable de la loge la *Ligne droite*.

— Les matinées caractéristiques de Mlle Marie Dumas, à la Porte-Saint-Martin, sont de plus en plus intéressantes. Celle de dimanche, matinée Louis XIV, avec le concours de Talbot de la Comédie-Française, dans le rôle de Dandin des *Plaideurs*, a été peut-être la plus brillante de la saison. Mlle Marie Dumas, dans une conférence très nourrie de faits et remplie d'esprit, a obtenu le plus vif succès.

— Samedi soir, a eu lieu, à la salle Herz, un grand concert au bénéfice de M. et Mlle Mercuriali, où se sont fait entendre. Mme Magnus, Mlle Muratori, Mlle Vestri et Mlle Hess, ainsi que MM. Bonnchée, Lopez et Ferraris.

Brillant concert sous tous les rapports. Le succès de la soirée a été pour Mlle Elise Hess. Cette jeune et charmante actrice a soulevé des applaudissements unanimes dans le duo de *Don Pasquale*, la valse de *Roméo et Juliette*.

Avis aux directeurs de nos grandes scènes lyriques.

— Pendant la semaine sainte, l'Albani chantera un air de *Theodora*, de Hændel, avec chœurs et orchestre.

On entendra également aux Italiens le *Requiem* de Verdi avec chœurs et orchestre, la magnifique prose de Beethoven, le *Christ au mont des Oliviers*, et le quatuor de Verdi, qui n'a été exécuté qu'une fois à la salle Ventadour, devant un public venu sur invitations spéciales.

Avant la fin de la saison, les Italiens donneront : *La Vie pour le Czar*, opéra en quatre actes de Glinka, et qui est aussi populaire en Russie que l'est chez nous la *Dame Blanche*.

Quant à la saison prochaine, l'ouvrage à sensation sera le *Néron* de Rubinstein, qui a été enlevé au Théâtre-Lyrique et transporté à la salle Ventadour.

— L'Opéra-Comique répétera généralement le *Cinq-Mars* de Gounod pendant toute la semaine. On espère que la première représentation aura lieu samedi.

— Le rôle de De Thou, dans le *Cinq-Mars* de M. Gounod, sera définitivement chanté par M. Stéphanne. Celui de Ninon de Lenclos, primitivement confié à Mlle Clerc, vient d'être donné à Mlle Périer.

Un rôle épisodique, ajouté par M. Gounod, permettra à une jeune artiste, Mlle Philippine Lévy, de se produire devant le public de l'Opéra-Comique.

— Au Théâtre-Lyrique, les deux ouvrages qui alterneront avec le *Bravo*, de M. Salvayre, seront la *Courte Échelle*, opéra-comique de MM. de La Rounat et Membrée, et l'*Aumônier du régiment*, de MM. de Leuven et Salomon.

— C'est une pièce en trois actes, de MM. Normaud et A. Delavigne, qui succédera à *Bébé* au Gymnase. Titre : les *Petites Marmites*.

— Aux Variétés, le spectacle qui succédera à la *Périchole* sera composé de trois pièces nouvelles :

Le *Charbonnier*, opérette en un acte, de M. Ph. Gilles, musique de M. Costé ;

Bagatelle, avec Mme Judic, dans le rôle qu'elle créa aux Bouffes;

Le *Professeur pour dames*, un acte de M. Edmond Gondinet, musique de M. Costé.

— Voici la distribution complète et définitive des *Cloches de Corneville*, l'opéra-comique de M. Planquette, qui doit succéder, aux Folies-Dramatiques, à la *Foire Saint-Laurent* :

Serpolette	Mmes	J. Gérard.
Germaine		B. Stuart.
Gaspard	MM.	Milher
Le marquis Henri		E. Voix.
Grenicheux		Simon-Marx.
Le Bailli		Luco.
Tabellion		Vavasseur.
Griflardin		Heuzé.
Fouinard		Jeault.

Les autres rôles seront tenus par Mlles Rolla, Vallo, Becker, Cora, Fressinet, Jeanne Duc, etc.

— Les artistes du Vaudeville commencent à former un comité en vue de se réunir entre eux pour exploiter à leur compte ledit théâtre, ainsi qu'ils l'ont heureusement fait l'année dernière pendant la saison d'été.

C'est M. Hennequin qui fournira la pièce destinée à tenir tête à la chaleur.

— La nouvelle pièce de M. Johann Strauss, dont nous avons annoncé la réception au théâtre de la Renaissance, s'appellera définitivement, d'après le nouveau livret de MM. Delacour et Wilder, la *Tzigane*.

Le rôle principal reste confié à Mlle Zulma Bouffar.

M. Nigri, ténor, fera ses débuts, ainsi que Mlle Berthe Joste, dans l'œuvre nouvelle du compositeur viennois.

— Le comité d'exécution du monument de Félicien David s'est réuni pour la première fois dans les bureaux de M. de Chennevières.

Dans cette première séance, à laquelle assistaient presque tous les membres du comité, le bureau a été définitivement constitué.

Ont été nommés :

MM. de Chennevières, président ;

Louis Gal, trésorier ;

Charles de Lorbac, secrétaire-archiviste.

Nous ferons connaître prochainement les importantes décisions prises par le Comité. Ce que nous pouvons dire dès aujourd'hui, c'est que Félicien David aura un monument digne de lui. M. Louis Gal, après un rapide examen des différentes phases suivies par la souscription jusqu'à ce jour, a constaté qu'elle s'élevait déjà à la somme de 19,800 fr.

La souscription reste ouverte, et des listes se signent, en ce moment, dans les trois théâtres lyriques subventionnés.

—

On sait qu'il est de tradition, *au Printemps*, d'offrir à la clientèle, chaque saison, pour fêter le retour de la saison fleuric, à laquelle ces magasins ont emprunté leur nom gracieux, la plus jolie des fleurs, la Violette de Parme, si chère à nos charmantes Parisiennes.

La distribution commencera lundi prochain, 19 mars, la veille du *Printemps*, et nous sommes certains qu'il y aura, comme toujours, foule, *Boulevard Haussmann*.

Sous le titre de *Perle*, M. George Stenne vient de publier chez Dentu une étude de mœurs d'une grande originalité. C'est un drame vivant, plein de couleur locale, touchant dans sa naïveté, que l'auteur retrace avec beaucoup de sentiment. L'observation y fourmille, les situations dramatiques ou amusantes s'y succèdent et vont *crescendo* jusqu'au dénoûment. En un mot, c'est un succès de curiosité et d'émotion.

M. Marius Roux, l'auteur d'*Evariste Ptauchu* et de l'*Homme adultère*, publie chez Dentu *Eugénie Lamour*, une œuvre qui est appelée à un grand succès. Les lettres y trouveront des chapitres d'un art exquis, et tous les lecteurs s'y passionneront pour le drame si simple et si émouvant qui emplit le livre. M. Marius Roux est l'avocat des femmes; il les défend surtout contre les préjugés qui les écrasent, et c'est par là que son nouveau roman a une portée considérable.

Nous apprenons avec plaisir que la maison **GAVIOLI et Cie**, facteurs d'orgues, avenue de Taillebourg, dont nous avons si souvent fait l'éloge dans ce journal, vient de recevoir le diplôme et la médaille qui lui ont été décernés à l'exposition de Philadelphie, pour la supériorité de ses instruments mécaniques. C'est par suite d'une erreur de noms que cette distinction ne lui avait pas été décernée au moment même de la distribution des récompenses.

Monsieur le rédacteur,

Le nommé Barbès souffrait de deux hernies (dont l'une datant de dix ans). au point d'interrompre souvent son travail. Depuis 2 ans il ne porte plus d'appareil et je le vois exercer régulièrement son dur métier sans aucune fatigue. Cette nouvelle cure est due aux soins spéciaux de l'*herniaire* Creuzot, 41, rue Lafayette, et à *son bandage-maîtriseur*, qui en maints autres cas, à ma connaissance, a produit : soit guérison radicale, dans les cas ordinaires, soit : soulagement instantané et durable pour les hernies rebelles ou désespérées.

Ed. Koenpflin, 120, boul. Voltaire.

Le célèbre anti-névralgique russe, l'*Anisine-Marc*, enlève en *30 secondes* les plus fortes douleurs nerveuses. Se méfier des imitations et exiger la signature en russe. Dépôt central, 22, rue Le Peletier. Prix 5 fr. et fo 5 fr. 50.

RENTES VIAGÈRES
renseig., écr. à Henri George, 22, r. des Archives, Paris.

La nouvelle édition en livraisons de la RÉVOLUTION 1870-71, par *Jules Claretie*, est le grand succès de librairie du moment.

---

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.
OPÉRATIONS de BANQUE
Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

---

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)
Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur
« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.
5 médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.
R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies
(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

---

4 FR. PAR AN — *QUATORZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

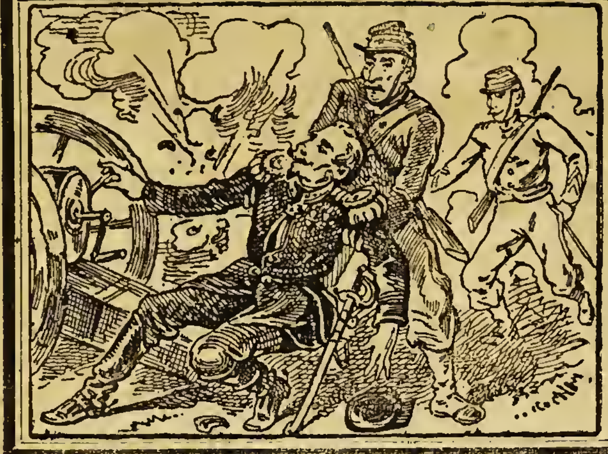
LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS
PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 6,000,000 de fr.
Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1877
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.
CONTENANT :
Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
16, rue Le Peletier, Paris
On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

A LOUER
à CHARENTON-le-PONT, près Paris.
VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.
Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.
Prix, 3,000 *francs l'an*. S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé*.
Communications très fréquentes avec Paris, par tramway, chemins de fer de Vincennes et Lyon, bateaux à vapeur de la Seine, omnibus, etc.



Demandez chez tous les libraires et marchands de journaux de Paris et des Départements
Les livraisons à **10** *centimes et les séries à* **50** *centimes de la nouvelle édition de* L'HISTOIRE DE

RÉVOLUTION DE 1870-71

Par JULES CLARETIE

ILLUSTRÉE DE TRÈS-NOMBREUSES GRAVURES : PORTRAITS, SCÈNES, VUES, CARTES ETC., ETC., PAR LES MEILLEURS ARTISTES

Cet ouvrage, indispensable à toutes les bibliothèques, sera complet en 200 livraisons à 10 cent., et 40 séries à 50

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE

Mardi 20, mercredi 21, jeudi 22 et jours suivants
De toutes les Marchandises formant l'actif des
GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTES

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte authentique variant de **55** à **75** pour **100**.

UN APERÇU :

Article	Prix
Toile ménage.........	» 35
Toile pour draps, larg. 1 m., 1 m.10, 1 m.20	» 90
Toile blanche de 3 50..	1 10
Toile blanche de 4 50..	1 25
Madapolam de 1 50...	» 60
Madapolam de 1 90...	» 75
Piqué blanc de 2 25...	» 70
Coton écru de 0 95 ...	» 50
Serviette toile, la douz.	2 75
Serviet. damas. de 15 f.	6 50
Serviet. damier de 28.	12 50
Serv. dam. 12 couv. de 45	12 50
Mouch. bat., la douz.	1 80
Mouch. cholet de 18 f.	7 50
Mouch. toile cholet 25	8 75
RIDEAUX	
Brodé riche de 0 90...	» 30
Guipure de 1 fr. 25...	» 45
Gaze de 2 fr. 25.......	» 85
TAPIS	
Tapis escal. de 3 f. 50	» 75
Descente de lit de 5 50	1 45
Foyers de 16 f. 50.....	5 75
Carpettes de 19 f. 50..	8 75
Carpettes de 38 f.....	13 50
CHEMISES HOMMES	
Chem. mad. de 4 90..	2 45
Chem. d. renf. de 5 75.	2 75
Chem. cret. de 8 50...	3 50
Chem. dev. toile de 12	4 50
Bas finis ent. de 2 40.	» 90
Bas finis ent. de 3 50.	1 45
Gilets flanelle de 7 90.	3 25
Chemises flanel. de 15	4 90
ROBES	
Popeline fine.........	» 35
Cretonne, gde largeur, de 1 25............	» 50
Alpaga noir de 1 95...	» 60
Alpaga noir de 2 75...	» 85
Pacha noir de 3 50....	1 25
Mérinos noir de 4 50..	1 95
Cachemire nr de 4 75.	1 95
Cachemire nr de 7 50.	2 75
Cachemire nr de 9 50.	3 50
SOIERIES NOIRES	
Gros grain de 7 50....	3 25
Gros grain de 8 50...	3 90
Cachemire de 13 50...	5 50
DRAPERIES	
1,500 coupons drap pr pant^s. de 1m 20 de 22	6 90
800 coupons drap Elbeuf de 1m20 de 32 f.	12 50
LINGERIES	
Camisoles p. pli de 4 50	1 45
Camisoles p. pli de 6 50	1 95
Chemises cret. de 4 50	1 75
Chemises entre-deux brodé de 6 50.......	2 75
Robes de chamb. de 25	6 75
Waterproofs de 45 f...	13 50
Pant. perc. pli de 4 50	1 75
INDIENNE	
Cretonne Mulh. de 1 45	» 50
Coton rayures pour chemises de 1 65....	» 65
Oxford rayures pour chemises de 1 95....	» 75
Coupons percale de 1 45, 1 75, 2 f........	» 50

Expéditions province aux frais de l'acheteur.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5,** près la **Tour-St-Jacques.**

L'APPÉTIT : AUGMENTE — L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION. ✱ CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT

PRIX de Chimie — PRIX de Pharmacie

VIN DURAND

DIASTASÉ

DÉPOT CENTRAL
54, Rue du Temple, 54
PARIS
La Bouteille, 4 fr. 50

10e Année

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — **4 fr. par AN**

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme
Suffocation et Toux

Indication *gratis et fo.* Ecrire le Cte CLÉRY, à Marseille.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, malt. sage-femme, suce de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de **1 à 4 h. BROCHURE** env. fo contre **1 fr. 50** imb.-p.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fa des eaux de Seltz et de toutes les boissons en général, et les personnes qui ont l'inte s'occuper de cette lucrative industrie do procurer et lire avec attention le *Guide* p *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, vérita nuel d'instruction pratique, illustré de 80 explicatives, est le compagnon indispens fabricant. S'adresser à tous les libraires, soin d'exiger le Guide publié et estam *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

DES MALADIES de L'ESTOMAC

De tout temps les mala l'estomac ont fait le de des malades et des médec la variété de leurs formes, q paraissent exiger un traitemen rent, or c'est là une erreur. Les m de l'estomac, quels que soient leurs tômes, qu'il s'agisse de gastralgies o pepsies, ont toutes la même cause, névrose spéciale du système nerveux, r des fonctions digestives. La *Poudre de* au **Valérianate de Narcéine**, par un toute particulière, guérit avec une prom et une sûreté remarquables toutes les m de l'estomac. — Une boîte est expédiée f partout contre **5** fr., adressés à **M. FREY**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Renne — On peut s'en procurer, 103, rue Montma dans les grandes pharmacies.

GRANDS MAGASINS

DE LA

PLACE CLICHY

97, 99 *et* 101, *rue d'Amsterdam, Rue St-Pétersbourg,* 60, 62 *et* 64

AUJOURD'HUI

ET JOURS SUIVANTS

EXPOSITION GÉNÉRALE

et grande mise en vente

DES

NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

Nous pouvons prédire à notre Clientèle des occasions extraordinaires, du bon marché et des merveilles du goût.

Notre magnifique *Album illustré*, sur papier tilleul avec ses 80 vignettes, gravures sur bois et couverture chromo, retouches à l'aquarelle, sera envoyé à toutes les Dames qui en feront la demande.

Envoi franco dans toute la France, la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Alsace-Lorraine, à partir de 25 francs.

SANTÉ À TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Sant

REVALESCIÈRE DU BARR

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRIN
REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERV
BILE ET SANG LES PLUS MALADES.
30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR A
DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PAR

Depuits rente ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, d mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étou étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épu anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprèscertai compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures pris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurz phell, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, san échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle rable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses ja dormir, ayant toujours le creux de gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillet, curé, de 36 ans d'*Asthme* a fements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation* op 9 ans. C'était terrible, et des médecins avaient déclaré qu'il n'y avait pas mo guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boît blanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. o 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt pa les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

PARIS-THEATRE

DRAME — COMÉDIE-FRANÇAISE — COMÉDIE

Photoglyp. LEMERCIER. | Cliché F. MULNIER.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

JEANNE SAMARY

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 202

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 29 Mars au 4 Avril 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^{s}	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^{r}	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCII

—

JEANNE SAMARY

—

Jeanne Samary est encore une enfant, mais on la doit considérer déjà comme une artiste ; elle a dans les veines du sang des Brohan. Nièce d'Augustine et de Madeleine, elle eût été digne de porter leur nom, car on pourrait trouver dans sa petite personne plus d'un point de rapprochement avec l'une et l'autre de ces remarquables comédiennes.

Lorsque le 27 juillet 1875, elle concourut au Conservatoire dans le *Faux Savant* et remporta le premier prix de comédie, j'écrivais le soir même :

« Parmi les femmes, Mlle Samary, avec sa beauté luxuriante, a triomphé à la fois du jury et du public. »

« Œil de feu, lèvres écarlates qui s'écartent avec franchise pour montrer deux superbes rangées de perles blanches, bras dodus, corsage appétissant, geste rapide, voix mordante, en voilà plus qu'il en faut pour captiver son auditoire lorsqu'on a déjà un véritable talent. Elle a enlevé le rôle de Lisette avec un éclat étincelant. »

Or, ce jour là, Jeanne Samary venait d'atteindre à peine ses dix-huit printemps, puisque son acte de naissance, exigible pour le concours, portait : 18 ans et 3 mois.

Disons à l'honneur de son maître qu'elle était élève de la classe de Bressant.

Immédiatement engagée à la Comédie-Française en sa qualité de premier lauréat du Conservatoire, Mlle Samary n'attendit pas, pour faire ses débuts, le temps, souvent trop long, que sont obligés de subir ceux qui entrent dans la maison de Molière aux mêmes conditions.

Dès le 24 août 1875, c'est-à-dire moins d'un mois après, elle paraissait sur notre première scène dans le rôle le plus formidable du répertoire : Dorine, du *Tartuffe*.

Son succès fut éclatant. Elle n'avait ni la science, ni l'expérience longuement et péniblement acquise, toutes deux nécessaires et réputées indispensables pour interpréter ce personnage qui est une des plus magnifiques créations du génie de Molière ; et cependant elle l'a joué avec une singulière autorité. Son audace, sa franchise, sa verve, sa jeunesse lui ont fait donner une physionomie toute particulière à Dorine. Si cette servante-maîtresse semblait un peu nouvelle dans la vie pour tenir tête à Tartuffe, pour gronder Marianne et dominer Orgon, au moins sut-elle trouver justement, dans le charme de son adolescence et dans la hardiesse de ses accents, un moyen nouveau pour se montrer digne de prétendre passer pour la véritable gouvernante dans une maison où l'hypocrisie ne devait rencontrer absolument qu'elle à combattre.

Delaunay, Coquelin, Maubant, Talbot, Madeleine Brohan, c'est-à-dire tous les chefs d'emploi, avaient tenu à lui donner la réplique dans cette soirée de son début; ce qui n'était pas seulement lui témoigner une marque d'intérêt, mais encore une preuve de confiance en son talent, car la science si complète de ces admirables sociétaires aurait pu faire constater plus sûrement son inexpérience si elle n'avait eu une véritable *personnalité*, capable de tenir le public en éveil et de l'intéresser.

Ses deuxième et troisième débuts, de rigueur mais désormais inutiles, se firent dans les *Précieuses ridicules* et dans *Oscar ou le Mari qui trompe sa femme*, c'est-à-dire dans l'ancien et le nouveau répertoire. Ils ne purent, nécessairement, rien ajouter à sa première apparition sous les traits d'un personnage tel que celui de Dorine.

Mais ce qui pouvait seulement consacrer sa valeur et lui assurer une place à la Comédie-Française, ce devait être une *création*; or, Jeanne Samary en fit une éclatante dans la toute petite pièce en un acte d'Edouard Pailleron : *Petite Pluie*, représentée le 4 décembre 1875.

Elle y enleva, avec une gaieté étourdissante, le rôle d'une jeune aubergiste provençale, maîtresse femme en sa maison, curieuse, délurée, accorte, rouée et pétulante d'esprit. La presse entière accentua son succès si mérité. Dès ce jour, elle devint une digne pensionnaire de la Comédie-Française.

Deux circonstances caractéristiques vinrent prouver, coup sur coup, le cas que l'on faisait déjà de son talent à la maison de Molière.

La première eut lieu le 1er avril 1876, lors de la représentation au bénéfice de Mlle Nathalie qui prenait sa retraite et où on lui confia le rôle de Marinette dans le *Dépit amoureux*, interprété par Delaunay, Coquelin, Laroche, Truffier et Mlle Croizette. La seconde, le 8 mai suivant, au bénéfice de Mme Arnould-Plessy, après trente-deux ans de services, où elle eut l'honneur de tenir le personnage de Charlotte dans le deuxième acte de *Don Juan* ou le *Festin de Pierre*, confié aux premiers sujets : Got, Delaunay, Coquelin et Mlle Reichenberg.

Voilà donc Jeanne Samary partageant, au bout de six mois d'exercice, les premiers rôles de son emploi avec les deux anciennes pensionnaires qui en étaient chargées jusqu'alors : Mmes Dinah Félix et Provost-Ponsin.

Alors, elle joua successivement :
Martine, des *Femmes savantes ;*
Toinette, du *Malade imaginaire ;*
Marthe, de *Chez l'Avocat ;*
Georgette, de l'*Ecole des femmes ;*
Hélène, des *Ouvriers;*
Zerbinette, des *Fourberies de Scapin* ;
Nérine, du *Joueur.*

Et, pour ne pas interrompre les représentations de l'*Ami Fritz*, en plein succès, elle remplaça pendant quelques jours, dans le rôle de Suzel, Mlle Reichenberg, légèrement indisposée.

Jeanne Samary a donc fait ses preuves, de toutes manières, et il ne lui reste plus qu'à travailler désormais avec ardeur pour se rendre digne du titre de sociétaire qui consacrera sont talent naissant et lui assurera une position honorée.

Bien douée au physique comme sous le rapport de l'intelligence, nul doute qu'elle ne parvienne à la renommée.

Sa figure est régulière, ses traits larges et accentués conservent la finesse, sa physionomie est ouverte, son regard vif et expressif, sa bouche gracieuse, ses dents bien rangées ont la blancheur du lait, sa taille un peu petite est bien prise, sa diction mordante a de la netteté et de la vigueur; elle lance le mot avec crânerie; son rire est incisif, ses gestes prompts à la riposte. C'est bien là une fillette gentille, piquante, aimable, espiègle, propre à morigéner les Marianne et les Agnès comme à conduire les Orgon et les Arnolphe par le bout du nez. Un peu plus d'impudence lui viendra avec les années, et la servante de la haute comédie aura trouvé en elle une interprète complète.

Du travail, encore du travail, et ne pas se croire *arrivée* malgré les applaudissements chaleureux et mérités du public, voilà ce que je souhaite à Mlle Jeanne Samary dont la nature généreuse est en mesure de répondre aux exigences des véritables connaisseurs. La place d'Augustine Brohan est encore à prendre à la Comédie-Française, et l'emploi tenu jadis avec une si grande originalité par cette admirable comédienne est peut-être le seul qui ne soit pas aujourd'hui entre les mains d'un artiste supérieur. Bon sang, dit-on, ne peut mentir : c'est à Mlle Samary à donner, une fois de plus, raison au proverbe. Pour ma part, j'ai une entière confiance dans sa prompte réussite.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de

MANOURY

(De l'Académie nationale de musique.)

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

—

Reprise du *Joueur*.

—

Voltaire a dit : « Qui ne se plaît pas à Regnard n'est pas digne d'admirer Molière. » L'auteur du *Distrait*, du *Joueur*, des *Folies amoureuses*, des *Menechmes*, du *Légataire universel*, est en effet le plus digne héritier de l'immortel génie à qui nous devons le *Tartuffe*, le *Misanthrope* et tant de chefs-d'œuvre.

Sans avoir la profondeur du génie de Molière, et quoique restant bien loin de lui dans la mise en scène des caractères qu'il a tracés, Regnard a des qualités de premier ordre : la verve, le vrai rire gaulois, le style; or, de toutes ses comédies, le *Joueur* est sans contredit celle où son talent s'est montré de la façon la plus complète.

Depuis le départ de Leroux, le dernier *talon rouge* de la Comédie-Française, ce chef-d'œuvre n'avait point été représenté. Qui oserait, en effet, toucher à ce personnage de Valère où ce charmant comédien montrait tant de belle humeur et de légèreté?

A Delaunay, si parfait dans le *Menteur*, revenait évidemment le droit de tenter l'épreuve. Dire qu'il y a réussi serait presque une naïveté. C'est un triomphe qu'a remporté l'étonnant comédien. Dès son entrée en scène, on s'est aperçu avec quelle autorité il allait rendre ce personnage si habilement présenté. Que d'observation, quelle franche gaieté, quel tact merveilleux, que de nuances multiples et comme jamais la mesure n'est dépassée ! On ne saurait rien imaginer de plus parfait que cette interprétation qui s'impose absolument aussi bien par la science que par le naturel.

Coquelin, lui aussi, a atteint la perfection dans Hector, ce valet dévoué, plein de fantaisie et de brio.

Avec ces deux grands artistes, le *Joueur* va reprendre sa place au répertoire.

Mais ne soyons pas injustes pour les autres comédiens et constatons que l'interprétation est magnifique dans son ensemble. Maubant est un Géronte accompli, d'une dignité sans égale; Boucher joue le jeune marquis avec beaucoup d'aisance. Mmes Jouassin et Pauline Granger sont très-amusantes dans les rôles de la Comtesse et de madame la Ressource, Mlle Lloyd a la beauté et la grâce réclamées par le personnage d'Angélique et Mlle Jeanne Samary, un peu jeune pour représenter Nérine, enlève également le succès à force de jeunesse et de crânerie.

Cette reprise du *Joueur* fait grand honneur à la Comédie-Française, et nous doutons fort que les plus vieux abonnés aient jamais vu semblable perfection dans l'exécution du chef-d'œuvre de Regnard.

THÉATRE-ITALIEN

—

Reprise de *I Puritani*.

—

En choisissant pour sa représentation à bénéfice la reprise de *I Puritani*, Mlle Albani savait bien qu'elle y remporterait son plus grand triomphe. Nous ne connaissons pas, en effet, de rôle plus propre à faire valoir ses qualités de virtuose; et la façon dont elle a chanté son grand air du deuxième acte est au-dessus de tout éloge. Aussi a-t-elle été sur le point de disparaître sous des monceaux de fleurs.

Quelle partition délicieuse que celle des *Puritains !* Bellini, déjà maître de son inspiration, atteint, là, à des effets grandioses, et laisse pressentir un grand maître; la mort devait, hélas! arrêter dans son essor ce charmant génie!

Si Mlle Albani a su traduire avec une perfection achevée cette musique si chaude, si colorée et si délicatement ciselée, nous avons le regret de dire qu'elle n'a pas été secondée par M. Marini, un ténor dont on nous avait dit par avance le plus grand bien. M. Marini était fatigué, paraît-il, par un long voyage, soit; mais, tout en tenant compte de cette circonstance, nous persistons à trouver l'organe de ce ténor d'une dureté fâcheuse, et nous ne voyons pas en lui le sentiment dramatique.

MM. Pandolfini et Nannetti ont bien tenu leur rôle ; le grand duo qui termine le second acte a été chanté par eux de façon à mériter les honneurs du *bis*.

BOUFFES-PARISIENS

—

La *Sorrentine*, opérette en 3 actes, de MM. Jules Noriac et Jules Moinaux, musique de M. Léon Vasseur.

—

Ce n'est pas encore la *Sorrentine* qui fera mentir le vieil adage : *Nil sub sole novum*. MM. Jules Noriac et Moinaux ont, en effet, fabriqué leur libretto de pièces et de morceaux découpés à droite et à gauche, et recousus ensemble tant bien que mal. En procédant de cette sorte, on ne fait jamais œuvre qui vaille, et la nouvelle opérette des Bouffes en est une preuve.

Un jeune seigneur et une noble dame de la cour du vice-roi de Naples ont besoin de remplacer dona Isabelle, la fiancée du susdit vice-roi, qui s'est fait enlever en chemin par une princesse apocryphe. C'est, on le voit, le point de départ de la *Branche Cassée*. Le rôle de la pseudo-princesse est confié à la petite Teresina, fille du barbier Coucoumella. Cette transformation d'une pêcheuse de coquillages en grande dame remplit tout le second acte, lequel ressemble furieusement aux actes correspondants de la *Branche Cassée*, déjà nommée, et de *Madame l'Archiduc*. On y pourrait noter encore de nombreux emprunts à *Rabagas* (par exemple, la fameuse scène du balcon) ; car, tout le long de la pièce se trahissent des tendances réactionnaires : cela à propos d'une insurrection qu'un petit pêcheur de sardines, Lazarillo, l'amoureux de Teresina, excite à seule fin d'enlever au vice-roi celle qu'il aime. L'insurrection triomphe un instant. Puis, cela va sans dire, après une série de quiproquos plus ou moins comiques, tout l'écheveau des complications se débrouille, et Lazarillo et Teresina renoncent aux honneurs pour couronner mutuellement leur tendresse réciproque.

Il n'y a dans tout cela rien qui ne soit usé et suranné. Les mots même ont, pour la plupart, déjà servi en mainte occasion... Le premier acte est de beaucoup le plus amusant ; la scène où le vice-roi de Naples, qui se promène incognito dans sa bonne ville comme celui de la *Périchole*, se fait raser en plein air par le barbier Coucoumella, est, grâce aux acteurs, d'une irrésistible drôlerie. Au second acte, les scènes, outre qu'elles ne sont nullement inédites, s'en vont toutes à la débandade, ne présentent entre elles aucun lien, aucune suite tant soit peu logique. La pièce se relève un peu au troisième acte; mais pas assez, croyons-nous, pour déterminer un succès durable.

Sur ce banal libretto, M. Vasseur a écrit une musique banale. La mélodie *facile* et incolore comme l'eau claire, coule dans sa partition pleine de réminiscences.

Cependant, dans le final du deuxième acte, les couplets des *Girouettes* sont réellement réussis, avec leur très amusant effet d'harmonie imitative au refrain. Quant aux autres airs applaudis, ils le doivent beaucoup moins au mérite du musicien qu'au talent des interprètes.

En tête de ceux-ci, il faut placer Mme Peschard (*Lazarillo*) qu'on a frénétiquement bissée et rebissée toute la soirée.

Paola-Marié, charmante dans le rôle de Teresina, a rivalisé heureusement, à l'aide de son chaud et sympathique contralto, avec le soprano suraigu de Mme Peschard, dont elle a partagé le succès.

Mme Prelly a brillé par sa beauté et sa grâce et Blanche Miroir par sa frimousse effrontée de gavroche napolitain.

Daubray (le barbier *Coucoumella*) est toute la gaieté de la pièce. Il s'est montré plus désopilant que jamais. L'épithète d'*excellent* est définitivement accolée à son nom.

Signalons encore Fugère, dont la belle voix de baryton a été très remarquée. On lui a redemandé avec chaleur son ariette du premier acte : *Ce bouquet, Si coquet.*

La direction des Bouffes a monté la *Sorrentine* avec des décors plus riches que d'ordinaire. Les costumes, dessinés par Grévin, sont ravissants, surtout ceux de Paola Marié et de Mme Peschard.

Pourtant, nous le répétons : nous ne croyons pas à un vrai succès.

ANECDOTES THÉATRALES

—

1

Qui ne connaît Rosambeau, dont la réputation de bohême a fait pâlir celle qu'il se serait acquise comme artiste, s'il avait consenti à vivre comme tout le monde ?

C'était pourtant une nature intelligente, exceptionnelle, un être excentrique et d'un talent éprouvé, qui débuta sur presque toutes les scènes parisiennes et départementales.

Il ne lui manqua qu'un but et une volonté pour placer son nom à côté des plus illustres du théâtre.

Dévoré par l'excès du cabotinage, il mourut obscur dans la misère la plus profonde.

Doué d'une sagacité à toute épreuve, d'une répartie vive, spirituelle, il aplanissait sans peine les plus grandes difficultés.

Son instinct lui fit créer des manchettes et des jabots avec la dentelle qui recouvre les boîtes de bonbons.

Une feuille de papier glacé remplaçait pour lui la chemisette absente.

Les rognures lui fournissaient un faux-col présentable.

Si des bas de soie noirs lui devenaient indispensables, il trempait ses longues jambes dans une composition de noir de fumée, et disait flegmatiquement, en regardant ses mollets :

— Ces bas-là ne feront pas le plus petit pli.

.·.

Insouciance, paresse ou pauvreté, Rosambeau, depuis son baptême, avait horreur de l'eau et se privait d'ablutions, tout autant que de linge blanc.

Il résultait de cette parcimonie des choses usuelles une exhalaison qui saisissait désagréablement les nerfs olfactifs des voisins, et les forçait à se tenir à distance.

.·.

On répétait un jour à l'Odéon.

Mlle Georges, placée fréquemment à côté de notre héros, et bien que possédant à son égard un fonds de bienveillance et d'amitié, ne trouva dans aucune odeur, dans les plus violents sels, rien qui pût l'abriter contre les vapeurs de son camarade.

Rompant à la fin toute réserve, elle prit une pièce de monnaie, l'offrit à Rosambeau, et lui donna le conseil d'aller se baigner.

Le lendemain, la scène se renouvela :

— Tu ne t'es donc pas lavé? lui demanda Georges.

— Ma petite, il ne faut pas m'en vouloir, l'argent ne me tient pas dans la main ; quand j'en ai, je le mange.

— Tiens, prends.

— Un cachet du bain Vigier?

— Va vite.

— Oh ! cette fois, tu seras contente.

Et le voilà parti.

Il se présente, les baignoires sont occupées :

— Veuillez attendre, monsieur, lui dit-on, ce ne sera pas long.

C'était plus de temps, hélas! qu'il n'en fallait à son flair pour découvrir dans un coin de la salle le détail et le prix des consommations.

— Garçon ! fit-il.

— Monsieur?

— Est-ce qu'on pourrait échanger son cachet contre de l'eau-de-vie?

— Oui, monsieur.

— Très-bien ! servez-moi mon bain en petits verres... De quoi te plains-tu, dit-il le lendemain à Mlle Georges, j'ai pris le bain de pieds.

.·.

Fidèle au principe de l'économie domestique, il avait trouvé le moyen de concilier ses devoirs paternels avec la médiocrité de sa bourse, et de nourrir ses enfants aux moindres frais possibles.

La divine Providence avait été prodigue à l'endroit de sa postérité.

Bien souvent il eût pu s'écrier avec Commerson: « Dieu bénit les grandes familles, mais il ne les nourrit pas. »

Cinq ou six rejetons piaillards et miaulant à l'envi l'entouraient quand venait le soir ; ils demandaient impérieusement leur nourriture.

— Voyons, mes enfants, objectait-il, soyons sages ! qui veut aller se coucher sans souper? je lui donne un sou.

— Moi ! moi ! moi ! criait la marmaille affamée.

Le lendemain, chacun recevait un morceau de pain.

— Du pain sec! reprenait le cœur enfantin, moi n'en veux pas !

Rosambeau répliquait par un argument irrésistible :

— Que ceux qui veulent du lait donnent un sou.

C'était, ou peut le dire, l'alimentation réduite à sa plus simple expression.

.·.

Nous entrons maintenant dans le domaine de l'incroyable.

Scarron, dans son *Roman comique*, nous montre, sous un jour véritable, une troupe de comédiens ambulants aux prises avec la misère, et dont le personnel, assez restreint, double et triple les emplois, rafistole des lambeaux de costumes et fricotte en plein air.

.·.

Rosambeau s'était affilié à une semblable compagnie et parcourait avec elle la province.

Les recettes étaient minces, les estomacs très-larges ; on ne dînait pas toujours :

— Ce qui nous manque, disait l'un, ce sont de bons artistes.

— Dis plutôt, répliquait un autre, que les pièces sont détestables.

— Elles font fortune à Paris.

— Ce qui nous manque, ajouta le directeur, c'est un titre ronflant, un titre qui frappe les yeux et résonne à l'oreille ; quelque chose de terrible, comme : *le Monstre et le Magicien.*

— C'est une idée ! Qui jouera le monstre?

— Moi, dit Rosambeau.

.·.

On apprend avec rage, on affiche, et le soir de la première représentation, on s'aperçoit, avec désespoir, de l'absence des costumes.

Chacun s'habille comme il peut, avec ce qu'il trouve.

Rosambeau se fait le raisonnement suivant :

— Je dois représenter un monstre, c'est-à-dire un être fantastique dont l'habillement n'est pas déterminé, je le jouerai en sauvage. Il me manque un maillot, je le remplace par un caleçon de bain. Mon corps doit être vert, voilà du bleu, du jaune et du vernis, trois couches bien appliquées me rendront accompli.

Cette solennité n'amena que quelques oisifs dont l'argent couvrit à peine les frais indispensables.

On se sépara bien tristes.

Rosambeau, lui, rentra dans la chambre commune, prit une brosse de chiendent, du savon noir et se frotta les membres.

La peinture était tenace.

Il recourut à la potasse, à la pierre ponce, il s'écorcha vif, mais il n'enleva pas un pouce de sa maudite composition, et force lui fut de se coucher dans cet état verdoyant.

.·.

En ouvrant les yeux, le lendemain, quelle ne fut pas sa surprise !

La chaleur du lit avait écaillé la peinture.

Il avait un aspect étrange, une physionomie surnaturelle.

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il.

Et s'adressant à ses collègues :

— On refusait de voir *le monstre*, hier, fit-il allez par la ville, battez la caisse, et laissez entrer les badauds pour la bagatelle de deux sous par personne.

— Que montrerons-nous ?

— L'homme poisson.

La recette fut fabuleuse.

.·.

Une autre fois, le même homme fait afficher *Andromaque* et paraît, sous les traits d'Oreste, en costume de général de la République.

Sensation dans l'auditoire.

Hésitation parmi les conviés, puis rumeur sourde et tumulte :

— Le costume ! le costume ! demandent, en hurlant, les mandarins lettrés de l'endroit.

— Quel costume ? fait l'acteur étonné.

— Mais le costume d'Oreste, la tunique et le péplum.

— Pardon, messieurs, vous me demandez un costume historique, et vous avez raison ; mais vous semblez ignorer les termes de mon engagement.

— Que dit votre engagement ?

— Mon engagement porte que je dois jouer tous les rôles en général.

C'était un de ces mots qui désarment.

.·.

Dans une de ses tournées de province, il avait été chargé de représenter la justice des hommes et le vengeur de la morale sous l'enveloppe vertueuse d'un brigadier de gendarmerie.

Après de minutieuses recherches dans sa garde-robe, Rosambeau découvrit à la fin quelque chose qui ressemblait à de faux mollets.

Jugeant que la justice, bien qu'émanant de la vérité, ne pouvait être représentée dans le même appareil, il rejeta le maillot, et fit monter dans sa loge le brigadier de gendarmerie :

— Brigadier, dit l'artiste, faites-moi l'amitié de me rendre un service.

— Lequel ?

— Prêtez-moi les habits que vous portez en ce moment.

— Pourquoi faire ?

— Pour paraître en scène. Dépêchez-vous.

— Et mon service ?

— Votre service est ici ; dès que j'aurai joué la pièce, vous pourrez rentrer en leur possession.

— Il est plus simple que j'aille à la gendarmerie vous en chercher d'autres.

— Mais, malheureux, je n'ai que le temps de m'habiller.

Et malgré sa résistance, Rosambeau se met à dépouiller l'autorité à son profit.

— Ayez soin de mes hardes, objecta, comme dernier argument, le gendarme.

— Soyez sans crainte, et restez près du feu, les rhumes s'attrapent si facilement !

Le brigadier, dans le simple appareil de Vénus à la coquille, attendit patiemment que son spoliateur voulût bien lui rapporter ses vêtements.

Mais, au bout de quatre heures, le feu s'étant éteint, ne voyant rien venir, n'ayant aucune enveloppe dont il pût s'affubler, il se hasarda à descendre sur la scène.

Elle était vide.

Il poussa jusque dans la loge du portier, qui n'était pas habitée.

.·.

Le spectacle achevé, Rosambeau s'en était allé souper dans la compagnie de ses collègues sans songer à sa victime, qui passa la nuit à battre la semelle et à souffler dans ses doigts.

Ce fut le lendemain qu'il restitua ce qui restait de son accoutrement, ayant égaré dans sa royale orgie, la manche droite et la basque gauche de l'habit, ainsi que les deux bottes à l'écuyère.

.·.

Une autre fois, dans une représentation de *la Forêt périlleuse*, que ses acolytes, privés de forêt, s'étaient décidés à jouer avec les décors d'un temple grec, Rosambeau parut, au fond du théâtre, couvert de branchages et de feuilles de figuier.

Marchant d'une coulisse à l'autre, il remuait ses bras en tous sens, imitant ainsi la forêt absente, et le zéphyr agitant la feuillée.

ÉDOUARD MONTAGNE.

MISCELLANÉES SUR LA LUNE

—

I

MENUS PROPOS. — BIBLIOGRAPHIE LUNAIRE.

Après d'autres, oh ! oui, un très-grand nombre d'autres, moi aussi, je parlerai d'Elle, et souvent, et toutes fois et quantes que s'en offrira l'occasion, et lors même que le besoin ne s'en fera nullement sentir....

Car elle est belle, étrange, mystérieuse et bonne, — la Lune !

Virgilius Maro a écrit, à propos d'elle, ce mot partout cité : Le silence ami de la Lune, *amica silentia Lunæ*.

Ami ? Certes. En décrivant autour de la Terre son immuable orbite, la Lune semble nous jeter un si profond, si doux et si triste regard de commisération, qu'on en a quasiment les larmes aux yeux. C'est pourquoi sans doute elle fut toujours chère à tous ceux qui rêvent, cherchent, pensent, aiment, pleurent et prient.

Le docteur Faust l'invoque justement comme une «mélancolique amie,» dans ce suprême monologue où, harassé, doutant, ayant tout approfondi et n'ayant partout trouvé que vide, incertitude et néant, il se penche un instant sur le vertigineux gouffre du Suicide, et finalement, se donnant au diable, suscite l'apparition, avec accompagnement de coups de tamtam et d'écarlates feux de Bengale, du tentateur Méphistophélès.

L'Oreste shakespearien, le fatal halluciné du palais d'Elseneur, est aussi un familier de l'astre des nuits si l'on en juge par le brusque salut qu'interrompant le cours de ses méditations funèbres, il adresse à la « face pâle »...

A peu près dans les mêmes termes qu'Hamlet, un autre rêveur tragique, en proie, lui aussi, à de sanglants fantômes, et poussé par l'implacable Destin à l'accomplissement d'un illustre forfait, Lorenzaccio, apostrophe la Lune, en gambadant à travers les rues désertes de Florence, la nuit qui précède l'exécution de son dessein tyrannicide.

La Lune a hanté l'imagination de la plupart des poëtes, surtout des poëtes modernes, qui, tous, se distinguent plus ou moins de leurs devanciers par une tendance commune aux doutes, aux nostalgies secrètes, au mysticisme; tendance que développe singulièrement l'influence de Séléné. Tout le monde connaît la fameuse ballade de Musset, et sa nuit brune, et sa lune surmontant un clocher comme un point surmonte un *i*.

Moins connu, mais plus beau peut-être, est un sonnet de Baudelaire intitulé : *Tristesse de la Lune*, et qui rend admirablement l'aspect désolé de ce globe mort et l'étrange tendresse qu'il semble porter à la Terre, sa planète. Cette tendresse n'a, du reste, pas échappé aux Fourriéristes et aux partisans de l'analogie passionnelle. (*Voir* TOUSSENEL.)

Si l'on feuillette l'œuvre de Victor Hugo, encore qu'elle ne soit nullement brumeuse, on trouve qu'en maint endroit il y est parlé de la Lune. Par exemple, elle joue un rôle capital dans une pièce superbe des CONTEMPLATIONS, — *Relligio*, je crois. Voir aussi *Ruth et Booz*, dans la LÉGENDE DES SIÈCLES.

Enfin, sans aller chercher de si grands noms, des autorités si hautes, nous n'avons tous qu'à interroger nos souvenirs d'enfance, pour constater que la plus populaire des chansons populaires est essentiellement *lunaire* : puisqu'elle met en scène Pierrot, ce blafard et lunatique personnage... et qu'elle ramène invariablement, en tête de chacun de ses couplets, sur une suave et un peu traînante mélodie, ces cinq mots classiques : *Au clair de la Lune.*

II

CHANSON

L'astre cher au poëte,
Cher au voleur, cher à l'amant,
Sur la cité muette,
Brille dans le bleu firmament.
Déjà se tournent vers la Lune
Ceux qui craignent le jour,
Qui sont tentés par la Fortune,
L'Idéal ou l'Amour.

Ce beau disque d'opale
Luit pour ceux qui, sans bruit,
Furtifs, et le front pâle,
Hantent la grande nuit.

Oui, la Lune propice
Toujours dans vos exploits hardis,
Sera votre complice
Amoureux, rimeurs et bandits !
Prenez donc, vous qu'on nomme infâmes,
Qu'on proscrit en tout lieu,
L'or des riches, le cœur des femmes,
Et les secrets de Dieu !

Ce beau disque d'opale
Luit pour ceux qui, sans bruit,
Furtifs, et le front pâle,
Hantent la grande nuit....

III

MAGIE DE LA LUNE.

Certes, le soleil qui inonde de clarté la terre et par sa chaleur la féconde, est radieux, éblouissant, sublime. Mais il est trop *réel*. Ce qui fait que certains lui préfèrent la Lune, c'est que celle-ci, — par l'absence de calorique et d'atmosphère à sa surface ; par ses continuels changements de forme, qui tantôt l'arrondissent en

une boule complète, tantôt l'échancrent légèrement, tantôt l'amincissent en un croissant biscornu; par l'intrigant mystère de cet hémisphère inconnu qu'elle n'a jamais présenté à nos regards; enfin par la lividité de sa lumière pour ainsi dire spectrale, — délivre la pensée des préoccupations humaines et l'emporte dans les nébuleuses régions du Fantastique En présence d'un paysage lunaire, on se croit transporté dans le pays des *Contes Bleus*. La lune jette, ici des « clairs » d'une blancheur magique, là des ombres d'une sinistre opacité. Elle répand sur les objets des teintes bizarres, modifie leurs contours, leur donne de merveilleux aspects. Puis partout elle éveille l'idée de la mort, de la paix sépulcrale, des étranges contrées d'outre-tombe. — Paris même, cette ville du mouvement, du bruit, de la joie, de la Vie dans toute son expansion, dans toute sa luxuriante exubérance, sous la clarté lunaire, avec ses monuments, ses dômes, ses clochers, ses tours, ses cathédrales, ses toits sans nombre, ses palais, ses masures, ses rues tortueuses, ses voies larges, son fleuve sinueux, ses boulevards et ses jardins, devient on ne sait quelle féerique cité, endormie par la baguette de quelque blonde enchanteresse, Circé ou Titania, et dans laquelle s'ébattent des sylphes, des follets, des lutins et des elfes aux ailes endiamantées comme les ailes des papillons.

IV

LEVER DE LUNE SUR L'OCÉAN

L'Astre pâle se lève,
Et sa douce clarté,
Vague ainsi que le rêve,
Projette sur la grève
Son reflet argenté.

O lueur fantastique !
A notre œil ébloui
Le roc semble un portique,
D'où la Diane antique,
O mirage inouï !

Sort, pudique et, — ses tresses
Tombant sur son carquois, —
Guide loin des tendresses
Les Nymphes chasseresses
Vers la fraîcheur des bois.

Ou bien c'est une fée,
Lune, que nous voyons,
Bizarrement coiffée,
Richement attifée,
Courir sur tes rayons.

Echevelée et blonde
Des Sylphes, des Lutins,
Elle conduit la ronde,
Et sa voix qui les gronde
A des sons argentins...

. . . .

LOUIS DE GRAMONT.

CHRONIQUE THÉATRALE

—

Lyon. — GRAND-THÉATRE. — Représentation de FAURE. — M. Faure vient d'ajouter un nouveau triomphe à ceux qu'il avait précédemment obtenus. La représentation d'*Hamlet*, qui a eu lieu samedi, 24 mars, a fourni au public lyonnais l'occasion de prodiguer encore à l'illustre artiste ses enthousiastes applaudissements.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Faure dans ce rôle d'Hamlet, une de ses plus belles créations. Nous nous contenterons donc d'enregistrer la nouvelle victoire du célèbre baryton, d autant mieux que nos éloges resteraient au-dessous de l'impression que nous avons éprouvée hier et qu'ont ressentie tous les auditeurs.

Un proverbe dit qu'il faut voir grand capitaine au combat et jolie femme.... en déshabillé ; c'est dans *Hamlet*, aurait-il pu ajouter, qu'il faut voir M. Faure. Nulle part, en effet, croyons-nous, M. Faure ne déploie aussi complétement ses admirables qualités de chanteur et de comédien.

(*Le Progrès*.)

Cette soirée était attendue depuis plusieurs jours comme une véritable fête artistique ; aussi, la salle offrait-elle un aspect des plus brillants et des plus animés : tout le public des grandes représentations était à son poste.

L'apparition de l'illustre et sympathique chanteur a été naturellement accueillie par une salve de chaleureux bravos.

Nous l'avons vu à l'œuvre, le mois dernier, dans le rôle d'Hamlet, qui est une de ses plus admirables et plus saisissantes créations, et on sait quel enthousiasme il a provoqué par ses qualités incomparables de maître chanteur, non moins que par la puissance, l'originalité et la perfection de son jeu dramatique.

Faure n'a pas été moins beau ni moins complet dans la soirée d'hier, et nous devons nous empresser d'ajouter que son succès a encore été plus grand, si c'est possible.

Faut-il s'en étonner ? Plus on entend un artiste de cette valeur, plus on apprend à l'apprécier, et mieux on se rend compte de la glorieuse réputation qu'il s'est acquise dans le monde entier.

(*Le Petit Lyonnais.*)

COURSES D'AUTEUIL

DU DIMANCHE 26 MARS

—

Malgré le mauvais temps, la foule était nombreuse, ce qui fait pressentir que les courses de Longchamps seront très suivies.

Dans la première course, *prix de Madrid*, Baudoin et Mansarde se sont dérobés à la première haie ; Chassors, qui seul courait avec eux, a facilement gagné.

Dans la seconde, *prix d'Issy*, Nestor II est tombé dans la rivière avec son jockey Kinns, laissant la victoire à Courageux, à M. Hennessy; Kate II, au comte de l'Aigle, 2e.

Dans le *Prix de Boulogne*, huit concurrents se sont alignés sur la pelouse : Dunette, à M. Lyon Chéri, 1re ; Courcelles, à M. de Gouy d'Arsy, 2e ; Blaviette, au baron Finot, 3e.

Dans la dernière course, *Prix du Chemin de fer* : Patriote, à M. Pratt, 1er ; Aubade, à M. E. Blanc, 2e ; Dragée, à M. de Lapeyrère, 3e.

Dimanche prochain, jour de Pâques, dernière journée de la réunion de printemps à Auteuil; lundi, première journée à Longchamps.

Nous lisons dans la revue de l'un des principaux journaux de mode :

Rien qu'à voir la beauté des tissus de cette saison, il est facile de se convaincre que le costume est à son déclin. En soieries, ce ne sont que lampas, brocards, satins et velours frappés ; de pareils tissus sont faits pour tomber en plis majestueux et flottants, et la robe princesse, la robe fourreau et la polonaise peuvent seules entrer dans cette voie ; aussi règnent-elles sans partage dans le royaume de la Mode : ces diverses formes demandant un vêtement facile à draper ont remis en grande faveur le châle cachemire. Aux derniers mariages célébrés à Saint-Thomas-d'Aquin, les grandes dames portaient robes à traînes en velours de Gênes et châles des Indes très-riches. Un beau cachemire, du reste, est empreint d'un caractère sévère indiscutable : il constitue à la fois un vêtement confortable et de bon ton pour qui sait le porter. Ce n'est pas seulement notre avis, mais l'avis de toutes les femmes qui possèdent l'art de la toilette.

BARONNE DE R...

PETITES NOUVELLES

—

— On annonce pour samedi la première des *Exilés* de Sardou.

Nous ne pouvons encore rien dire de la pièce, mais nous pouvons affirmer que la mise en scène sera splendide. Il y a notamment un effet de neige dans une forêt de Sibérie et un tableau représentant le fleuve l'Angara qui sont de véritables merveilles. Ces décors sont l'œuvre de M. Robecchi, un artiste dont l'éloge n'est plus à faire.

— Dimanche soir, brillante soirée chez M. Emile de Girardin, qui avait invité ses confrères de la presse à entendre la première exécution d'un *Divertissement à la hongroise*, de François Schubert, transcrit pour violon et quatuor, par Edouard Reményi et Oschner.

Le succès de M. Reményi a été très grand.

— Mlle Krauss vient de renouveler pour deux ans son engagement à l'Opéra.

— Mlle Daram vient également d'être rengagée pour trois ans à l'Opéra. Les bruits d'après lesquels Mlle Daram devait quitter ce théâtre sont donc dénués de tout fondement. Nous félicitons M. Halanzier de s'être attaché pour longtemps une artiste aussi distinguée.

— A la Comédie-Française, les répétitions d'*Amphitryon* sont interrompues par suite d'une indisposition assez sérieuse de Mounet-Sully et du départ de Mlle Sarah Bernhardt pour Menton. Mlle Dudlay apprend le rôle d'Alcmène.

— Le *Joueur* joue.... de malheur au Théâtre-Français. L'autre jour, c'était M. Delaunay qui tombait malade. Aujourd'hui, c'est Coquelin.

Coquelin a des douleurs rhumatismales. Un repos de quelques jours lui est indispensable.

On ne sait pas quand pourra avoir lieu la seconde représentation de l'ouvrage de Regnard.

— Aujourd'hui 29 et samedi 31 mars, festival religieux dans lequel Mlle Albani chantera les airs du *Christ au mont des Oliviers*, de Beethoven, et de *Teodora*, de Haendel. Camillo Sivori jouera la *Prière de Moïse*, de Paganini, sur la 4e corde.

Le *Requiem* de Verdi sera exécuté par deux cents musiciens.

Les soli seront chantés par Mlles Borghi-Mamo et Sanz, MM. Marini et Nannetti.

— Les répétitions du *Cinq-Mars* de Gounod se poursuivent activement à l'Opéra-Comique.

On espère faire passer la pièce dans les premiers jours d'avril.

— Un changement important a eu lieu dans la distribution de *Cinq-Mars* : le personnage de Marion Delorme, qui avait été distribué à Mlle Vergin, sera décidément créé par Mme Franck-Duvernoy.

Au même théâtre, on répète activement *Bathyle*. Cet opéra fut couronné par le jury Crescent en 1875. Les auteurs sont MM. Ed. Blau et William Chaumet.

— On répète également les *Dragons de Villars* avec la distribution suivante :

Sylvain..........	MM. Nicot
Belami...........	Barré.
Thibaut..........	Barnolt.
Rose Friquet	Mlles Fechter.
Georgette........	Ducasse.

— L'opéra-comique de MM. de Saint-Georges et de Leuven, l'*Aumônier du régiment*, dont M. Hector Salomon a écrit la musique, va passer dans une dizaine de jours au Théâtre-Lyrique. Interprètes : MM. Lepers, Gresse, Grivot ; Mlle Sablairolles.

— A ce théâtre, il n'est plus question d'emprunter un ténor italien pour le *Bravo* de M. Salvayre. Le rôle destiné à M. Duchesne est dans les mains de M. Lhérie depuis trois jours.

— Voici la distribution de la *Courte échelle*, l'opéra-comique en trois actes de MM. de la Rounat et Membrée, dont les répétitions sont poussées activement au même théâtre :

De Chavannes.....	MM. Engel;
De Chamilly.......	Lepers;
Le Juif Chippmann	Grivot;
M. de Beaumont...	Sotto;
Renard...........	Troy;
Diane............	Mlles Sablairolles;
Mme de Beaumont	Girard;
Mariette..........	Parent.

— Le modèle du groupe de *Paul et Virginie*, par Carrier-Belleuse, vient d'être exposé au foyer public du Théâtre-Lyrique.

— La trilogie scientifique de Mme Louise Figuier, *Denis Papin, Jussieu et Clapper*, qui devait être jouée au Vaudeville, passe à l'Ambigu.

On la répète activement, et elle sera représentée dans une huitaine de jours.

— L'Ambigu jouera à l'entrée de l'hiver un grand drame historique, de M. Maurice Drack, intitulé : *André Vesale*. Le rôle du médecin de Philippe II, très élevé et très sympathique, a été spécialement écrit pour Dumaine qui espère, dit-on, obtenir un congé de la Porte-Saint-Martin pour venir créer André Vesale à l'Ambigu.

— Les artistes du Vaudeville forment le projet d'exploiter ce théâtre à leur compte pendant la fermeture annuelle. M. Hennequin leur fournirait la pièce destinée à braver les chaleurs.

— Rossi se propose de jouer à Paris, pendant l'Exposition de 1878, sur un théâtre spécialement érigé pour la circonstance, et dont il aura la direction.

— Voici la liste des principaux artistes engagés par M. Gye pour la saison de Covent-Garden :

Ténors : Nicolini, Capoul, Marini et Gayarre.

Chanteuses : Adelina Patti, Albani, Marimon, Halberg et Dangri.

Barytons et basses : Grazlani, Maurel, Corogni, Bagagiolo et Ciampi.

Chefs d'orchestre : Vianesi et Bevignani.

— M. Moreau, qui fit représenter un certain nombre de pièces et obtint des succès, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. Il a collaboré au *Courrier de Lyon*, le drame populaire.

Parmi ses meilleurs vaudevilles, citons : *Une femme qui trompe son mari, Ce qui manque aux Grisettes, Poulette et Bamboche, E. H.*, et les *Deux sans-culottes*

COLLECTION du PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Diea Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimé Deselée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita-Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma-Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie-Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Deselauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte, — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — MM. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Seriwancek — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Dueasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — G. Tholer. — Johann Strauss. —

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an*,	14 *fr.*;	*six mois*,	7 *fr.*
Départements.	—	16 *fr.*;	—	8 *fr*
Etranger.......	—	20 *fr.*;	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

Je certifie que de tous les systèmes de Biberons expérimentés par moi et sur mes propres enfants, je reconnais que c'est le **Biberon Robert** qui m'a donné les meilleurs résultats. Par lui est remplacé parfaitement la succion naturelle.

Je puis donc en recommander l'usage aux mères de famille et en toute confiance.

ZABÉ,
Docteur en médecine de la Faculté de Paris
Boulevard de Sébastopol, 66.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces).

L'un des romans les mieux illustrés de **Victor Hugo**.

L'HOMME QUI RIT

paraît en livraisons à **10** centimes chez tous les libraires.

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.
OPÉRATIONS de BANQUE
Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le **capital à volonté.**
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

A LOUER
à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an*. S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

Communications très fréquentes avec Paris, par tramway, chemins de fer de Vincennes et Lyon, bateaux à vapeur de la Seine, omnibus, etc.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

L'HOMME QUI RIT par VICTOR HUGO

illustré par VIERGE

10 Centimes la [livraison]

50 Centimes la [série]

AUX GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

INCESSAMMENT

2e VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

PAR MINISTÈRE DE COMMISSAIRE-PRISEUR

Du restant du Matériel et de l'Agencement

Aujourd'hui et jours suivants

et jours suivants si l'exigence des travaux n'interrompt pas la vente

VENTE A L'AMIABLE DES DERNIÈRES MARCHANDISES

COMPTOIRS DIVERS :

Manch. toile de 1 25...	» 20	Soierie fantais. de 6 50	2 25
Mouchoirs batiste....	» 15	Cachemire noir de 5 90	2 45
Chem. dames de 6 50.	1 45	Toile à torchons de 0 70	» 35
Camisoles brod. de 6 50	1 25	Toile p. draps de 2 55	» 85
Pantal. dames de 4 75..	» 95	Draps pr grand lit...	2 45
Jupons blancs de 6 50.	1 75	Serviettes éponges gdes	» 20
Peignoirs dames de 9 50	2 45	Chem. homme de 8 f..	1 75
Paletots soie de 90 f..	29 »	Serv. damassés de 75 f.	18 75
Paletots matelas. d. 40 f	15 »	Mousseline prrid. de 1 25	» 28
Soie noire de 7 50 le m.	2 80	Rideaux brod. de 7 50	1 75
Cachem. soie de 12 50	4 25	Nappes, Serviett. désassorties	

10e Année

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

LE TRAITÉ médical et physiologique des maladies, gratuit aux consult. qui envoient 2 timbres-poste.

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétent. d'URINE sans SONDE Les TUMEURS sans opération, Cancers, Plaies. Par Corresp. r. de la Verrerie, 99, et St-Martin, 26 *Affr.*

SANTÉ A TOUS SANS MÉDECINE

Par la délicieuse Farine de Santé

REVALESCIERE DU BARRY

RENDUE AUX ESTOMAC, NERFS, FOIE, POITRINE, REINS, VESSIE, INTESTINS, MUQUEUSE, CERVEAU, BILE ET SANG LES PLUS MALADES.

30 ANS DE SUCCÈS, 80,000 CURES PAR AN

DU BARRY & Cie 26, PLACE VENDÔME, PARIS.

Depuits rento ans, la Revalescière combat avec un invariable succès les constipations, dyspepssi, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois vomissements, même en grossesse, diarrhée, dyssenterie, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse épuisement, anémie, chlorose, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou aprèscertains plats, compromettants, oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac. 85,000 cures, y compris celle de M. le duc de Pluskow, Mme la marquiso de Bréhan, des docteurs Dédé, Wurzer, Campheil, Schorland, Ure, Angelatein, etc. Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. Pour élever les enfants elle est préférable au lait de nourrice, étant, par excellence, le seul aliment qui garantit contre tous les accidents de l'enfance.

Extrait de 80,000 cures qui avaient résisté à tout traitement.

Cure no 48,614.

Mme la marquise de Bréhan, de 7 ans de *Maladie du foie*, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure no 62,986.

Mlle Martin, de *Suppression des Règles* et *Danse de Saint-Guy*, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure no 65,112.

E. Payard, de *Gastralgie* et *Vomissements*. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure no 62,845.

M. Boillct, curé, de 36 ans d'*Asthme* avec étouffements dans la nuit.

Cure no 70,421.

M. A. Spadaro, d'une *Constipation opiniâtre* de 9 ans. C'était terrible, et des médecins hors ligne avaient déclaré qu'il n'y avait pas moyen de le guérir.

En boîtes de ferblanc : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits du Revalescière*, en boîtes de ferblanc de 4, 7 et 60 francs. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes do ferblanc de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr. ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste; les boîtes de 32 et 60 fr. *franco*. — Dépôt partout les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et Ce, 26, place Vendôme, Paris.

Éviter toute contrefaçon. — Exiger le vrai nom et des boîtes en ferblanc.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'ateur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

DÉCOUVERTE

Plus d'Asthme

Suffocation et Toux

Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cie CLÉRY, à Marseille.

RENTES VIAGÈRES

renseig., écr. à Henri George, 22, r. des Archives, Paris.

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE

De toutes les Marchandises formant l'actif des GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte authentique variant de **55 à 75** pour **100**.

UN APERÇU :

Toile ménage......... » 35
Toile pour draps, larg. 1 m., 1 m.10, 1 m.20 » 90
Toile blanche de 3 50.. 1 10
Toile blanche de 4 50.. 1 25
Madapolam fort, lgr 0 m.80, de 65 c., à.. » 35
Madapolam de 1 50... » 60
Piqué blanc de 2 25.. » 70
Coton écru de 0 95... » 50
Coton éc. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à » 75
Serv. toilette, la douz. 2 75
Serviet. damas. de 15 f. 6 50
Serviet. damier de 28. 12 50
Services damassés pur fil, 12 couverts, gde nappe de 45 Francs 12 50
Mouch. bat., la douz. 1 80
Mouch. cholet de 18 f. 7 50

RIDEAUX

Brodé riche de 0 90... » 30
Guipure de 1 fr. 25... » 45
Gaze de 2 fr. 25...... » 85
Couvre-lits piqués A 1 nambre de 25 f. à 4 90

CHEMISES HOMMES

Chem. mad. de 4 90.. 2 45
Chem. d. renf. de 5 75. 2 75
Chem. cret. de 8 50... 3 50
Chem. dev. toile de 12 4 50
Bas finis de 2 40....... » 90
Bas finis de 3 50....... 1 45
Gilets flanelle de 7 90. 3 25
Chemises flanel. de 15 4 90

Alpaga noir de 1 95... » 60
Alpaga noir de 2 75... » 85
Pacha noir de 3 50.... 1 25
Mérinos noir de 4 50.. 1 95
Cachemire nr de 4 75. 1 95
Cachemire nr de 7 50. 2 75
Cachemire nr de 9 50. 3 50

SOIERIES NOIRES

Gros grain de 7 50.... 2 95
Faille de 8 90......... 3 90
Cachemire de 13 50.... 5 50

DRAPERIES

1,500 coupons drap pr pantn de 1er 20 de 22 6 90
Drap satin noir gde 16 5 50

LINGERIES

Camisoles p. pli de 4 50 1 45
Camisoles cret. de 4 50 1 75
Chemises entre-deux brodé de 6 50...... 2 75
Robes de chamb. de 25 6 75
Waterproofs de 45 f... 13 50
Pant. perc. pli de 4 50 1 75

INDIENNE

Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f. 75. » 60
Coton rayures pour chemises de 1 65.... » 65
Oxford rayures pour chemises de 1 95.... » 75

TAPIS

Tapis escal. de 3 f. 50 » 75
Descente de lit de 5 50 1 45
Foyers de 16 f. 50...... 5 75
Carpettes de 19 f. 50.. 8 75
Carpettes de 38 f..... 13 50

Expéditions province aux frais de l'acheteur.

FER BRAVAIS

(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies

(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fab*que *ci-dessus et la signature*. Envoi de la brochure franco.)

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre 5 fr., adressés à M. FREYSSINGE, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f*.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

4 FR. PAR AN

QUATORZIÈME ANNÉE

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCI[ERS]

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRAN[ÇAIS]*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de f[r.]

Paraît tous les Jeu[dis]

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des [ins]titutions de crédit. — Recettes [des] Chemins de fer. — Chronique de[s va]leurs. — Tableau et prix des cou[pons] échus. — Comptes rendus des as[sem]blées d'actionnaires. — Cours des [va]leurs cotées et non cotées. — L[iste] des tirages autorisés. — Bourse [de] Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEA[U]

LE

CALENDRIER-MANU[EL]

DU CAPITALISTE

pour 1877

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC

CONTENANT :

Des indications pratiques généra[les à] l'usage des capitalistes et des [ren]tiers, — des renseignements déta[illés] sur toutes les valeurs, — les [plus] hauts cours et les plus bas c[ours] cotés en 1876, — l'époque de ch[aque] tirage, — le revenu des dernières [an]nées, — l'échéance des coupons, [le] taux et la période de l'amort[isse]ment, — un tableau synoptique [com]plet de toutes les valeurs à lots [au]torisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCI[ERS]

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres

ENGRE-POUDRE-EW[IG]

Pour faire son encre soi-même, à la minute, dans l'e[au] Noire, *ne tachant pas le linge*, n'oxydant pas le[s] *Boîte* suffisant à l'usage quotidien *pendant 10* 1 fr. 25 envoi *franco*. **A.-T. EWIG**, 10, r. Taitbo[ut]

Nouvelle Encre. J. GAR[DOT] DIJ[ON]

n'oxydant pas les Plumes, n'épaississa[nt]

MÉDAILLE D'OR, 1874 — Chez tous les Pa[petiers]

PARIS-THÉATRE

Photoglyp. LEMERCIER Cliché CARJAT.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 203

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 5 au 11 Avril 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPARTs	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANGr	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCIII

MANOURY

Pourquoi M. le directeur de l'Académie nationale de musique, qui partage entre trois ténors. MM. Villaret, Salomon et Sylva, et entre deux basses, MM. Menu et Boudouresque, les premiers rôles de ces emplois, continuerait-il à confier à M. Lassalle, seul, le grand répertoire du baryton que ce jeune artiste jouait déjà depuis longtemps, simultanément avec Faure, avant le départ de ce grand artiste?

N'y a-t-il pas d'autres chanteurs capables d'interpréter les *Guillaume Tell*, les *Don Juan* ou les *Hamlet?* et croit-on, par exemple, qu'un excellent musicien, tel que Manoury, doué d'une des voix les mieux timbrées qu'on puisse entendre, n'ait pas autre chose à faire que de représenter à l'Opéra les *Alphonse*, les *Nevers* et les *Valentin?*

Certes, ces personnages sont charmants et tracés de main de maître, aussi bien par les poëtes que par les compositeurs, mais ils constituent des rôles de demi-caractère, qui ne suffisent point à la juste ambition d'un baryton en mesure de chanter les premiers emplois.

Voilà près de trois ans que M. Manoury fait partie du personnel de l'Opéra, et il a donné assez de preuves d'intelligence, montré d'assez riches moyens pour qu'il soit mis à même d'essayer son action sur le public en abordant un personnage de l'ordre le plus élevé.

Je comprends parfaitement que pour un début, on regarde à compromettre un jeune homme, forcément inexpérimenté, en lui confiant une trop lourde responsabilité, je suis même tout à fait partisan des commencements *modestes;* mais une fois l'expérience faite des ressources d'un chanteur, on doit lui ouvrir franchement la route sous peine de l'arrêter dans sa carrière.

Ces considérations qui, peut-être, eussent mieux été à leur place à la fin de cet article, me sont si souvent venues à l'esprit depuis un an, en entendant chanter Manoury, à droite et à gauche, dans les concerts ou les réunions privées, en dehors de l'Opéra, qu'elles se sont tout naturellement trouvées au bout de ma plume au moment où j'ai la facilité de parler un peu longuement du jeune baryton.

Théophile-Adolphe Manoury est né, le 16 décembre 1848, à Suresnes, où son père était établi, petit commerçant. Il fut placé, tout jeune, dans une grande teinturerie de cette ville, où il resta comme employé pendant sept années. Tout en étant dans cette place, et comme il aimait beaucoup le théâtre, il avait formé avec quelques jeunes gens de l'endroit une petite société dramatique qui s'était mise à interpréter tout l'ancien répertoire du Gymnase, du Vaudeville et du Palais-Royal, à la grande satisfaction des habitants de Suresnes, heureux d'applaudir le *Dragon à la Mamelle*. les *Enfants du délire*, la *Femme qui trompe son mari*, en un mot, tous ces charmants vaudevilles à couplets si estimés autrefois et qu'on reverrait encore avec plaisir aujourd'hui.

Manoury, lui, jouait les comiques, les *vieux grognards*, comme on disait alors; ainsi son meilleur rôle était celui du père Robert, le vieux sergent dans l'*Aumônier du Régiment*, dont la reprise se prépare en ce moment, sous forme d'opéra-comique, au Théâtre-National-Lyrique.

Il fit partie de cette aimable troupe depuis 1866 jusqu'à la fin de l'année 1869, et sa dernière représentation eut lieu pour son bénéfice, afin de parer au coup du sort qui venait de lui amener un mauvais numéro au tirage pour la conscription.

Disons encore, avant de suivre le jeune homme dans sa nouvelle carrière, que tout en étant employé et acteur dramatique, il dirigeait aussi l'Orphéon de Suresnes, et que jamais l'idée de se servir de sa voix ne lui était venue, bien qu'il eût souvent eu l'occasion de paraître dans de petits concerts.

Engagé dans la mobile en 1870, Manoury fit la campagne de Saint-Denis dans la même compagnie que le jeune ténor Richard, en ce moment-là brillant lauréat du Conservatoire et qui devait, après la guerre, débuter à l'Opéra dans le rôle de Fernand, de la *Favorite*, mais dont l'organe s'altéra malheureusement presque aussitôt.

Richard reconnut à Manoury une belle voix, et fut le premier qui l'encouragea à étudier spécialement le chant; puis l'excellente basse Giraudet qui, lui aussi, faisait partie de ce même détachement de mobiles, ayant également entendu chanter Manoury avec qui il donna à Saint-Denis plusieurs concerts pour les blessés, l'engagea fortement à travailler.

Les conseils de cet artiste expérimenté dissipèrent chez Manoury les doutes qu'il avait toujours eu sur la valeur de son organe, se rapprochant alors plus du ténor que du baryton. Aussitôt son service militaire terminé, l'employé se consacra définitivement au chant, se présenta aux examens du Conservatoire à la fin de 1871 et fut reçu élève dans la classe de Grosset. Détail curieux à noter: le professeur lui fit prendre, dès son admission, l'emploi des *basses-chantantes*.

Au concours de 1873, Manoury remporta le second prix de chant, avec l'air des *Brigands* de Verdi, et un premier accessit d'opéra-comique (classe de Mocker) avec le *Caïd*, où il fut déjà remarqué des habitués du Conservatoire par le brio qu'il déploya dans le rôle du tambour-major, et surtout pour sa vocalisation extrêmement facile.

En 1874, la basse chantante était devenue définitivement un baryton: la voix s'était merveilleusement assise et Manoury remportait un succès hors ligne, en compagnie de Vergnet, aux concours du mois de juillet: 1er prix de chant, avec l'air de *Zaïre*, 1er prix d'opéra (classe d'Obin, puis d'Ismaël) avec la grande scène d'*Hamlet*, 2e prix d'opéra-comique avec le *Pardon de Ploërmel*. Très brillant dans ces trois morceaux importants, il fut surtout remarquable dans la réplique donnée à Vergnet, où tous deux chantèrent le duo de la *Reine de Chypre* de façon à faire sensation : jamais deux voix plus fraîches et mieux timbrées ne s'étaient plus délicieusement mariées pour rendre dans un meilleur style une des plus belles pages de la musique dramatique française.

Engagé d'office à l'Opéra, Manoury débuta à la salle Ventadour le 9 septembre 1874, dans le rôle d'Alphonse de la *Favorite*. Si le comédien se montra encore un peu *gauche*, le chanteur réussit complétement. La beauté de l'organe, la sûreté de l'exécution valurent au débutant un accueil des plus flatteurs, qui se continua aux représentations suivantes.

Valentin, de *Faust*, lui servit de second début, dans la même salle, le 4 décembre 1874. Il y fut acclamé après la grande scène du duel qu'il chanta avec beaucoup d'onction.

Nevers, dans les *Huguenots*, qu'il joua, pour la première fois, au Nouvel-Opéra, en février 1875, constitue avec ces deux rôles tout le bagage de l'artiste depuis son engagement.

Voilà donc plus de deux ans qu'aucune interprétation nouvelle n'a été confiée à ce jeune baryton, aujourd'hui dans toute la force de son talent. Pourtant, souvent repris par lui, Valentin, Nevers et Alphonse, ont suffisamment démontré les ressources qu'on pourrait tirer de ses moyens naturels et de son savoir artistique.

L'engagement de Manoury expire en août 1878. Espérons que d'ici là, nous aurons le plaisir d'entendre dans un grand rôle cette voix chaude, colorée, d'un timbre si franc et si pur, assouplie par d'excellentes études et conduite avec un art, hélas, trop peu commun pour que ceux qui la possèdent ne soient pas mis à même de la produire le plus souvent possible.

FÉLIX JAHYER

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la bibliographie de Mademoiselle

DERVAL

(De l'Opéra-Comique)

REVUE DES THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN

—

Les Exilés, drame en cinq actes et neuf tableaux, tiré d'un roman du prince Lubomirski, par M. E. Nus.

—

Deux jeunes couples qui ne demandent qu'à filer le parfait amour, le comte Wladimir et sa femme la comtesse Tatiana Lanine d'une part, et d'autre part le comte Max de Lussières, gentilhomme français, et sa fiancée Nadége, sœur de Wladimir, sont troublés dans leur bonheur par un fils de serf affranchi, Schelm, le chef de la police russe, qui convoite la possession de Nadége, et par le colonel Balkine, un cousin de Wladimir, qui convoite le patrimoine de son parent. Pour débuter, Schelm ourdit une trame infâme dont le résultat est la déportation en Sibérie des quatre tourtereaux. Là, le persécuteur rejoint ses victimes, leur cause de nouveaux tracas, et fait tant et *si mal* que Nadége, par un sacrifice sublime, se résout à l'épouser; seulement elle l'empêche, en le menaçant de se tuer s'il l'approche, de jouir de ses prérogatives maritales. D'ailleurs les exilés se révoltent, arrachent Nadége aux mains de Schelm, et s'évadent avec elle. Poursuivis et rattrapés par les soldats de Balkine, Max, Wladimir, Tatiana et Nadége vont être fusillés sous les yeux de Schelm, qui veut assouvir sa rage pendant le peu d'instants qu'il a à vivre (car il a été mortellement blessé dans l'incendie de sa maison, *pétrolée* par son complice Balkine, lequel a succombé déjà dans le combat contre les fugitifs). Mais, au moment où l'exécution va commencer, arrive, comme un *Deus ex machinâ*, l'un des archiducs, le prince Pierre, qui a reconnu l'innocence des amants. Schelm, vaincu, s'empoisonne, Tatiana est rendue à Wladimir, et Nadége à Max, et tout est pour le mieux dans la meilleure des Russies possible.

Telle est, brièvement résumée, la nouvelle pièce de la Porte-Saint-Martin. C'est un pur mélodrame, conçu et exécuté sur le patron de tous les *mélos* présents, passés et futurs. On ne reconnaît la dextérité de M. Sardou, qui a *conseillé* les auteurs que dans les deux premiers tableaux, qui nous ont rappelé la manière d'*Andréa*. Le reste du drame ressemble à *Libres!* de M. Gondinet, qui valait mieux.

Les feuilletonistes du lundi ont, pour la plupart, remis leur compte rendu à huitaine. Nous citerons donc seulement les appréciations de quelques-uns.

Voici l'opinion de Jules Claretie, dans le *Petit Journal*. On remarquera que tout en faisant l'éloge de la pièce, notre confrère la range, comme nous, parmi les mélodrames :

« Les *Exilés*, tirés ou imités de *Fonctionnaires et Boyards*, viennent de réussir haut la main à la Porte-Saint-Martin, et c'est justice. »

« La pièce est intéressante, animée, pleine d'événements et fort bien faite. »

« C'est cette couleur russe, ce parfum exotique comparable à l'odeur du kummel, et c'est le cadre où se meut l'action qui feront le succès des *Exilés* comme ils ont fait le succès des *Danicheff*.»

« Tatiana et Nadége traversent cette action militaire comme les deux femmes du *Tour du monde* allaient des Indes en Amérique, et je ne crois pas être de mauvais augure aux *Exilés* en rappelant le souvenir du *Tour du monde*. Ce drame nouveau est tout à fait intéressant et les péripéties, ponctuées de coups de fusil et de coups de revolver, s'y succèdent avec une rapidité étonnante. »

Le critique de la *République française* exprime la même idée en d'autres termes :

« Tout en remettant l'analyse à huitaine, nous pouvons dire que plusieurs scènes nous ont paru d'un dramatisme assez puissant pour suffire à un long succès populaire, et que les tableaux de la steppe sibérienne, de l'*isba*, de la cabane suspendue au-dessus du fleuve, ont bien des qualités de pittoresque et de turbulence indispensables à ces grandes machinations dramaturgiques. Il va sans dire que dans cette bataille, on a fait donner toute la troupe, avec les meilleurs artistes en tête, Dumaine, Taillade, Mlle Dica-Petit... »

Le *Rappel* est moins élogieux, mais constate également le succès :

« Les *Exilés*, qui commencent comme une comédie, finissent comme un mélodrame. On avait annoncé un troupeau de rennes, mais il n'y a pas de rennes, et l'absence de cet intérêt s'est fait vivement sentir. C'est qu'en effet, dans cette pièce où il y a beaucoup de personnages, — j'entends beaucoup de costumes — il n'y a réellement que deux rôles, celui de Schelm et celui de Nadége. Encore Nadége n'a-t-elle que deux scènes, qui sont la même. Schelm, qui est le pivot de l'action aurait peut-être pu émouvoir et terrifier, si sa férocité était doublée de grandeur. On espérait trouver en ce fils de serf je ne sais quelle sauvage haine, qui eût du moins expliqué ses crimes. Mais ce caractère, assez bien indiqué au début, est immédiatement abandonné, et nous n'avons plus que le traître vulgaire auquel Taillade s'est efforcé en vain de prêter sa propre flamme.

Quant aux autres personnages, on se demande pourquoi on en a chargé des acteurs de si grand talent.

. . . .

Malgré tout cela, disons qu'avec ses triples redites, ses invraisemblances, ses tableaux mal attachés de ficelles qui sont pourtant grosses comme des câbles, ce drame n'est pas ennuyeux. Il y a du mouvement, de beaux décors, des bouts de scène où l'on sent une main, non de maître, mais d'ouvrier et il n'est pas impossible que, devant un public moins railleur que celui de la première représentation, les *Exilés* ne fournissent un nombre honorable de représentations.»

On le voit, de l'avis général, les *Exilés* ne devront réussir que comme *pièce à effets*. Aussi, M. Sardou qui se porte candidat à l'Académie française a-t-il jugé prudent de ne pas paraître sur l'affiche pour revendiquer un succès de ce genre.

L'interprétation excellente compense un peu la faiblesse de l'œuvre. Mlle Dica Petit (*Nadége*) est superbe; Taillade a composé avec un art parfait le rôle difficile de *Schelm*.

Dumaine joue avec sa rondeur et son entrain un peu lourd le rôle chevaleresque, et qui n'est pas nouveau pour lui, de *Max de Lussières;* Alexandre (*Carcassin*, fidèle serviteur de Max); Lacressonnière (*Balkine*, le traître n° 2); Faille (*le prince Pierre*); Gobin (le violoniste *Popoff*) et Mlle Angèle Moreau, très charmante et très touchante dans *Tatiana*, complètent ce remarquable ensemble.

La direction s'est mise dans des frais où nous souhaitons qu'elle puisse rentrer.

Les costumes sont tout battant neuf; quant aux décors, nous signalerons le carrefour Scherbakoff, la fête à Pétersbourg, l'incendie et la kasba bâtie sur pilotis, dans laquelle se livre la bataille du huitième tableau, en constatant qu'il y a certainement là de quoi émerveiller les spectateurs qui prennent leur plus grand plaisir dans la mise en scène.

CHATELET

—

Reprise du *Voyage dans la Lune*.

—

En reprenant le *Voyage dans la Lune*, joué avec tant de succès à la Gaîté, il y a un an, M. Castellano a certainement fait acte d'habile administrateur, car

cette féeric peut encore fournir au Châtelet une centaine de bonnes représentations, surtout de la façon dont elle est actuellement montée, car la pièce n'a de valeur que par les décors, les costumes et le jeu des acteurs.

Or, les décors sont splendides, principalement : la *Forge*, les *Jardins de Cosmos*, le *Paysage lunaire*, et les quatre tableaux du *Cratère*. La mise en scène ainsi que les ballets des *Chimères* et des *Flocons de neige*, sont très bien réglés et forment le spectacle le plus attrayant, et l'interprétation vaut au moins celle de la Gaîté.

Jamais Christian n'a été mieux en verve de calembours et Zulma Bouffar plus entraînante. A côté deux, une jeune débutante de dix-sept ans, Mlle Louise Lynnès, jolie à ravir, a joué et chanté Fantasia avec beaucoup d'entrain et une véritable voix. Tissier, Courtès, Guillot, Habay, se sont montrés des plus réjouissants.

M. Castellano avait entassé les fleurs à profusion dans les foyers. On se serait cru dans un jardin féerique où la senteur des roses, des jacinthes et des lilas, procurait l'enivrement que la beauté de forme et l'éclatante coloration des camélias de toutes nuances réservait aux yeux.

ANECDOTES THÉATRALES

(*Suite*)

—

II

Au commencement de ce siècle, plusieurs beaux esprits qui n'étaient rien... si ce n'est... hommes de lettres, ou membres de plusieurs sociétés savantes, éprouvèrent l'impérieux besoin de se réunir en assemblée périodique pour organiser, sur une vaste échelle, l'art de mystifier les épiciers et de s'en faire mille horions de rente.

Ces adeptes, qui dépensaient généralement plus d'esprit que d'argent, ne manquaient pas une occasion, fût-elle médiocre, de frapper, dans ses affections les plus chroniques, tel ou tel boutiquier signalé, dans l'aréopage, pour ses exigences ridicules à l'égard des débiteurs récalcitrants.

Et tel était leur mauvais instinct, que se trouvant rassemblés chaque soir, ils s'écriaient, à l'instar de Titus, en le parodiant quelque peu, surtout s'ils avaient fait chou-blanc :

— J'ai perdu ma journée!

∴

Parmi ceux-ci, le plus fort, le plus intelligent celui qui passait à juste titre pour le chef de la bande, tant son prestige était puissant et ses plaisanteries originales, c'était Romieu, devenu célèbre plus tard, alors que, préfet à Périgueux, il avait mis à prix les têtes des hannetons de l'arrondissement.

C'était ordinairement la nuit que choisissaient nos *chevaliers de la désœuvrance* pour la perpétration de leurs méchants tours, parce qu'alors, les chats étant, non-seulement gris, mais encore les seuls témoins qui les vissent, il résultait pour eux cet avantage incommensurable de l'impunité si précieux à la conscience de gens qui ne sont pas sans reproches.

Ce fut dans une de ces excursions que l'un des conjurés, ne pouvant plus, par suite de libation copieuse, suivre ses acolytes, se laissa choir en pleine rue, risquant d'être écrasé bientôt par quelque voiture attardée.

Romieu s'en aperçut.

Il traîna, comme il put, l'imprudent buveur près d'un égout en construction, l'étendit sur le dos, plaça un lampion tout allumé sur sa poitrine, et s'éloigna en le recommandant à l'invalide surveillant les travaux.

∴

Une autre fois, passant devant une enseigne fameuse, il entre et demande le patron.

Celui-ci déjeunait, on le dérange; mais il ne fait aucune difficulté de venir, pensant traiter une affaire importante :

— Monsieur, lui dit Romieu, je n'ai pas voulu passer sans entrer vous demander des nouvelles de votre associé.

— Comment cela ? réplique l'autre, je suis seul à diriger la maison.

— Vous n'avez pas d'associé ?

— Pas le moindre.

— Alors, pourquoi mettez-vous sur votre enseigne : *Aux deux Magots ?*

∴

Plus tard, on jouait pour la première fois, au *Panorama dramatique*, un de ces vieux mélodrames que nos pères affectionnaient et qu'ils n'allaient entendre que pour pleurer avec la *victime*, quand, malheureuse et persécutée, elle cherchait un refuge dans la mort.

On comptait sur un très-grand succès, et l'affluence était considérable.

Tout marcha bien pendant les deux premiers actes, et, quoique on eût vu Romieu dans la salle, quoi qu'on pressentît ses intentions d'être hostile à la direction, rien ne faisait deviner qu'il pût soulever une tempête au sein d'une mer si tranquille.

Mais vint le moment des larmes.

On vit à la première galerie, sur le premier rang, à gauche, un monsieur qui porta vivement son mouchoir à ses yeux en poussant d'horribles sanglots.

Rien ne se gagne autant que l'émotion, s'il en faut croire la chronique, car le pleureur fut obligé de passer le mouchoir, qu'il ne lâcha pas, pourtant, à son voisin.

Celui-ci le passa de la même façon à un autre voisin.

En sorte, qu'en une minute, tout le rang de la galerie s'essuyait les yeux avec le même mouchoi, ou plutôt avec la même pièce de calicot.

Quant au mélodrame, il était mort du coup.

∴

Il faut avouer cependant que, la plupart du temps, les rieurs n'étaient pas du côté de Romieu.

Si ses plaisanteries lui réussissaient quelquefois, souvent elles lui retombaient sur le nez.

C'est ainsi que, rentrant à Paris, par une des anciennes barrières, et légèrement aviné, Romieu s'arrêta devant l'octroi, regardant avec étonnement un commis qui lui demandait s'il n'avait rien à déclarer :

— Si, dit-il, j'ai du vin.

— Où est-il ?

— Là-dedans, fit l'homme ému en se frappant l'abdomen.

— Passez, répliqua le gabelou, le vin en cruche ne paie pas.

∴

Certain jour encore il avisa l'échoppe d'un savetier, dont les carreaux économiques étaient en papier huilé.

— Auriez-vous, cria-t-il, en passant sa tête au travers d'une de ces vitres nouvelles, auriez-vous la monnaie de dix sous ?

Mais il avait si mal combiné ses mesures que sa tête resta prise dans la menuiserie, alors que le maître de l'échoppe, sorti en toute hâte, lui administrait sur le dos une triple volée de coups de tire-pied.

Ces leçons ne l'arrêtaient guère, du reste.

Il aperçut dans son comptoir un horloger dont la face rubiconde et l'air doucereux lui parurent de suffisantes garanties de bêtise.

Il franchit le seuil de la boutique.

— Monsieur, dit-il, je voudrais acheter une montre.

— Très-bien, monsieur, fait le marchand ravi, choisissez.

— Choisissez vous-même, je ne m'y connais pas assez pour éviter les bévues.

— Voici ce qu'il y a de meilleur, poursuit l'honnête industriel, en présentant au mystificateur un bijou aussi précieux par le travail que par la matière.

— Je m'en rapporte à vous ; ne me trompez pas.

— Oh ! monsieur!...

— Je vais vous paraître singulier, peut-être; mais, cependant, je ne voudrais pas l'acheter sans en voir l'intérieur.

— Comment donc, rien de plus juste et de plus facile.

Et voilà l'horloger démontant avec prestesse les rouages de la montre.

— Voici, fit-il ensuite.

Romieu se pencha, feignit d'examiner tout en détail, puis tout à coup, relevant la tête :

— Ma foi, dit-il, je croyais une montre plus compliquée que cela. Sont-elles toutes ainsi ?

— Toutes.

— Et quand les remonte-t-on ?

— Tous les matins.

— Comment, tous les matins! pourquoi pas tous les soirs ?

— Parce que tous les soirs, monsieur Romieu, on est généralement ivre.

Sur ce, le commerçant prit le fâcheux par les épaules et le poussa dehors.

∴

On m'a raconté, sans que j'y croie beaucoup, une anecdote dont Rochefort aurait été le héros. Je ne la cite que sous toutes réserves.

Le vaudevilliste,— il s'agit ici du père d'Henri Rochefort,— était atteint d'un tic nerveux assez accentué.

De cinq en cinq minutes, au plus, il secouait la tête de haut en bas, comme pour donner une affirmation ; en même temps, il clignait les yeux, ce qui donne au geste une puissance de plus.

Un jour, il entre, par hasard, à l'hôtel Bouillon où se faisaient alors les ventes qu'on a transportées depuis à la rue Drouot.

On vendait, à ce moment, un lot de ferraille assez considérable.

— A cent francs ! disait le crieur. Personne n'en veut plus ?

— C'est déjà trop cher, adjugez, répliquait un Auvergnat pressé d'avoir le lot.

— Ce n'est pas l'avis de tout le monde, fit tout à coup l'homme chargé des adjudications.

A ce moment, il venait d'apercevoir le signe involontaire de Rochefort, et le croyant une adhésion, il s'empressa d'ajouter :

— Cent dix francs ! il y a marchand.

— Cent vingt, cria l'Auvergnat.

Nouveau signe de l'auteur dramatique.

Nouvelle interprétation de l'huissier :

— Cent trente, fit-il.

— Cent quarante ! poussa l'enfant du Cantal.

— Cent cinquante ! poursuivit l'homme de loi.

— Je n'en veux plus.

— C'est bien vu, bien entendu, personne n'en veut plus ? Adjugé à monsieur, là-bas.

Et du doigt il indiquait Rochefort, dont l'inclination de tête continue semblait approuver le marché qu'on venait de conclure.

— Votre nom ? lui demanda le clerc.

— Rochefort, répondit le vaudevilliste un peu plus qu'étonné.

— Payez-vous comptant ?

— Payer quoi ?

— La ferraille que vous venez d'acheter.

— Je n'ai rien acheté, je regarde en amateur, et voilà tout.

On devine le reste.

.·.

Puisque nous parlons d'une erreur causée par une infirmité légère, peut-être est-ce le moment de rapporter celle qui, dans un autre genre, faillit avoir un résultat plus grave.

Nestor Roqueplan, célèbre par son esprit d'à-propos, était alors directeur des Variétés.

Un auteur,— M. Napoléon Naquet, croyons-nous,— le poursuivait avec acharnement pour lui lire un manuscrit qu'il destinait au théâtre du passage des Panoramas.

Roqueplan l'évitait avec d'autant plus de soin que le postulant avait un énorme défaut : il bégaie.

A bout de stratagème, la lecture tant demandée, tant refusée aussi, est enfin accordée.

Naquet, radieux, récite avec ardeur des scènes que le directeur écoute d'un air distrait, tout en fumant, selon son habitude, un cigare havanais.

Quand il a terminé, l'auteur cherche dans les yeux de son juge l'impression qu'il a produite.

— Eh bien ? interroge-t-il.

— Eh bien! répond l'autre, ça me va. Je trouve ça original. Jusqu'ici on n'avait pas fait encore une pièce où tout le monde bégayât, je jouerai celle-ci.

— Comment, reprit l'auteur désillusionné, et flairant une mystification, comment dites-vous ? Personne ne bégaie dans ma pièce. C'est moi qui bégaie.

— Ah ! c'est vous ! fait Roqueplan, sans se déconcerter, il fallait le dire ; en ce cas, je n'en veux pas, vous pouvez la remporter.

EDOUARD MONTAGNE.

SAINT-PIERRE ET LE GASCON

ANCIEN CONTE BLEU

—

Au temps vénérable et lointain qui créa les pieuses légendes, rapporte un annaliste oublié, saint Pierre, prince des apôtres, avec le bourdon et le chapeau à coquillages du pèlerin, parcourait la terre dans le plus strict incognito.

Un matin, à l'aube, étant vers Rouffiac-le-Hâbleur, en pays cadurcien, il avisa Pascal Viadasé qui travaillait à sa vigne.

— Sachons de ce paysan, se dit-il, pourquoi pas un Gascon n'a passé le seuil du paradis depuis que j'en ai les clefs.

Pascal, noir comme une truffe, vigoureux, impertinent et rusé, tel que bien des gens le sont par là et ailleurs, feignit d'abord de ne pas remarquer l'étranger qui l'abordait.

— Hé, l'homme, fit le divin voyageur, lequel de ces deux chemins mène à Rouffiac?

Le vigneron leva le nez, ouvrit béatement la bouche; mais avant que de répondre, secoua sur des pierres sèches l'argile de ses sabots, prenant ainsi le temps de composer une phrase prudente.

— *Per moun armo!* dit-il à la fin en son parler roman, raison n'est *mie* de choisir un chemin plutôt que l'autre.

— Mais quelle direction prendrais-tu, toi, brave homme ?

— Celle de gauche, sans vous commander, pèlerin.

— Et pourtant, tu prends la droite quand tu vas à Rouffiac vendre tes récoltes au marché.

La remarque eût peut-être désarçonné un Normand. Notre Gascon ne broncha pas.

— Mais à votre tour, fit-il hardiment, pourquoi demandez-vous ce que vous savez si pertinemment?

— Pour éprouver ta véracité.

— Oh! moi, voyez-vous, reprit Pascal goguenard, je tiens de défunt mon père, qui le tenait du sien, qu'on perd plus qu'on ne gagne à dire les choses suivant ce qu'elles sont.

— Et ta propre expérience a-t-elle confirmé la sagesse paternelle? Trouves-tu profit parfois à déguiser la vérité ?

— Par mon âme! les gens simples et droits ne sont pas si contents et honorés de leur franchise que leur exemple soit bon à suivre en ce bas monde! Vive donc la tromperie ! puisque trompeurs seuls ont fortune, considération et influence !

— L'envie me prend de te faire changer d'opinion. Tu me parais fier, intelligent et résolu. Veux-tu quelques jours voyager en ma compagnie?

Le vigneron dévisagea le pèlerin en se grattant la nuque.

— Je ne vous connais pas, moi, répondit-il avec une impolitesse défiante; comment vous appelez-vous ?

— Céphas — Pétra — Pierre.

— Le premier nom est difficile à retenir ; le second a l'air d'une injure; le troisième me va mieux. Vous êtes chrétien, je suppose, monsieur Pierre ?

— Autant que mon patron. Eh bien ! consens-tu à parcourir la contrée avec moi ?

— A savoir. Quels seront mes gages?

— Il n'y aura ni maître ni valet entre nous; je te prends pour mon ami, mon frère, mon associé. Les bénéfices, mis en commun, seront également répartis au jour de la séparation.

L'avis plut à Viadasé.

— Je suis votre homme! frappons dans les mains, dit-il.

— En route, alors ! fit le saint.

Ils marchèrent de conserve jusque vers midi.

— Ça ! fit Pascal, mon estomac bat la chamade. Ne ferons-nous tôt *mérendé ?*

— A l'instant même, répondit le saint. Pendant que je vais vers ce hameau acheter le pain du dîner, toi, suis le cours du ruisseau. A deux cents pas, sous le rocher, il y a une marmite et un mouton qui m'appartiennent. Remplis d'eau la marmite, allume du feu, tue le mouton que tu couperas en morceaux et feras bouillir soigneusement.

Pascal exécuta l'instruction de point en point. La flamme émut bientôt le liquide, et le cœur de l'animal, si léger en raison de ses cavités, montait et remontait à la surface, en dépit du cuisinier qui le repoussait sans cesse au fond, du bout d'une fourchette de coudrier. Impatienté à la fin de s'escrimer inutilement, sentant au surplus ses dents s'allonger, notre Gascon se régala du délicieux viscère.

— Te voilà mis en la bonne place, grand entêté, dit-il, se pourléchant les babines et les doigts jusqu'au coude.

Son compagnon revint avec deux belles miches chaudes.

— Nous voilà servis à souhait, dit-il. — Mangeons.

Il rompit le pain et dévotement récita le *benedicite.*

Le mouton, extrait pièce à pièce de la marmite :

— Je ne vois pas le cœur, dit le bienheureux.

— Ni moi, dit le vigneron.

— L'aurais-tu pris en à-compte par hasard, toi qui n'aimes pas la vérité ?

— Sur mon âme, non! répliqua le menteur.

— Alors quelque loqueteux, rôdant par là pendant que tu ramassais les branches sèches dans le bois, en aurait fait son régal.

— C'est impossible. Je n'ai pas quitté la marmite d'une semelle.

— Le mouton avait cependant un cœur.

— Eh ! si les moutons en avaient, se laisseraient-ils lâchement égorger sans se défendre? s'écria Viadasé colère. Non, ce bêlard-là n'avait pas plus de cœur que ses pareils, *que je vous dis; moi !* et je le sais mieux que vous peut-être, *que je l'ai mis en miettes !*

Ils continuèrent à marcher tout le jour, le saint répétant sept fois et septante fois sept fois :

— Singulier ! c'est bien singulier !

— Est-il rabâcheur, le pèlerin ! disait à part lui le Gascon.

A la nuit tombante, il fallut penser au gîte et saint Pierre dit :

— Camarade, voici deux villages à droite et à gauche. Ici, l'on fête un mariage; là-bas, se font les funérailles. Où te plaît-il mieux de t'abriter jusqu'à demain ?

— Par mon âme, puisque vous me laissez le droit de choisir, je vais avec les danseurs. Je gagnerai quelque argent peut-être à jouer pour eux de la musette.

— Je vois, dit l'apôtre, que tu n'es pas indifférent aux choses de notre association. Va donc et bonne chance, en attendant de nous retrouver à cette place, au soleil levant.

MAURICE CHERVEIX.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOTES SUR L'ART MODERNE

AU FIL DE L'EAU, par Albert Mérat
(*Alphonse Lemerre, éditeur.*)

J'avoue que je suis très fort entiché du *moderne*. Je m'intéresse avant tout au siècle dans lequel je vis, à ses idées, à ses luttes, à ses douleurs, à ses joies, même à ses plus minimes particularités. Loin de moi la pensée de saper les statues élevées aux anciens par une séculaire admiration; mais, je le confesse sans pudeur à la face du ciel, les Parisiennes de Grévin me préoccupent beaucoup plus que Hêra, la divine Argienne aux yeux de bœuf (?), ou que Cypris aux tresses blondes.

Cette qualité : la *modernité*, est l'un des caractères distinctifs du talent d'Albert Mérat. C'est pourquoi ses œuvres me sont grandement sympathiques; et c'est pourquoi, parmi les poëtes de la période actuelle, Mérat est l'un des plus goûtés du public, qui, lui aussi, aime qu'on lui parle de ce qu'il connaît, de ce qu'il voit de sa vie *au jour le jour* Deux des volumes de Mérat ont été couronnés par l'Académie, et d'ores et déjà son nom produit sur une oreille profane l'impression d'un nom notoire.

Il vient de publier, sous ce titre : *Au fil de l'eau*, un nouveau recueil de vers, chez l'éditeur Lemerre. Ce livre est moderne et parisien d'un bout à l'autre. Avec cela, gai, de la bonne gaîeté robuste et saine qu'inspirent les champs, les bois et les calmes eaux. Car Mérat connaît la nature, l'aime, la rend en vrai poëte. Nul, mieux que lui, ne sait peindre, avec les teintes *voulues*, « l'ombre bleuâtre et claire » et « le velours ondoyant des verdures profondes. »

Mais, pour en juger plus rigoureusement, nous aussi laissons-nous aller doucement « au fil de l'eau, » et parcourons ce volume tout imprégné de la bonne odeur des cressonnières, du sainfoin et de l'herbe mouillée.

Le recueil se divise en quatre parties. La première, intitulée : LES BERGES, débute par une pittoresque description d'un *Moulin* de la banlieue. — Nous y avons encore spécialement remarqué : *l'Ile*, un beau paysage, où le poëte compare une île en pleine frondaison estivale à un vaisseau de verdure ayant pour mâts les branches et les feuilles pour voiles ; *la Fête*, un joli tableau de fête foraine aux environs de Paris, vrai sans vulgarité, et qui se termine par un silencieux lever de Lune sur l'eau; c'est là du bon réalisme, point excessif, avec une heureuse fuite finale dans l'idéal : — puis *le Marinier*, un vigoureux portrait, qui semble et qui doit être brossé d'après nature ; enfin les pièces sur *la Seine*, que le poëte dépeint tour-à-tour dans sa placidité ordinaire et dans la colère dévastatrice de l'inondation.

La deuxième partie : EN BATEAU, la plus courte des quatre, renferme une pièce intitulée *la Nuit*, très intéressante par le contraste qu'elle présente entre le tumulte joyeux de Bougival, un dimanche soir, et le calme taciturne des eaux coupées par les rames d'une barque sous les blanchâtres rais lunaires.

Viens ensuite LA FORÊT. Ici l'horizon s'élargit, les poumons s'emplissent d'un air plus vif, le ton devient plus solennel, et l'on sent pass r dans les vers cette horreur sacrée qu'on éprouve devant les mystérieux bois.

Ici, nous signalerons la pièce sur *les Chênes*, « nés des flancs de la terre avant nous, » qui « mènent en vétérans la troupe des ancêtres; » — et surtout *la Mare*, où le sinistre et douloureux aspect des eaux stagnantes est rendu avec la plus saisissante vérité.

LES HORIZONS AIMÉS nous ramènent à des sujets moins grandioses, mais non point traités avec un art moindre. L'épigraphe de cette dernière partie aurait pu être ces mots : *Paulo minora canamus*. Les horizons qu'aime le poëte, en effet, ce sont ceux qu'on découvre des collines qui entourent la grande ville ; ce sont tous ces lieux tant fréquentés vers lesquels *les Trains du dimanche* emportent les Parisiens : Asnières, Clamart, Meudon, Sèvres, Montmorency, Ville-d'Avray, Bougival et Saint-Germain avec sa terrasse « mouvementée et charmante ; » ce sont enfin les paysages de mai, et ceux d'avril, mois charmant qui fournit ici le thème d'un sonnet (*Réveil*) exquisement ciselé.

On le voit par cette énumération, hélas ! trop rapide, — mais les limites de « l'article » nous imposent cette concision, — c'est dans une nature pauvre et bien ingrate au premier abord que, cette fois, l'auteur des *Villes de marbre* a cherché ses inspirations. Il n'a navigué que sur la Seine en compagnie des canotiers tapageurs et des grisettes endimanchées ; il n'a pas poussé ses excursions plus loin que les environs de Paris. Mais c'est qu'il partage (voir la dernière pièce du recueil, *le Voyage*) l'opinion proclamée par Victor Hugo dans les *Chansons des Rues et des Bois* :

> Rien n'est haut ni bas. Les fontaines
> Lavent la pourpre et le sayon ;
> L'aube d'Ivry, l'aube d'Athènes
> Sont faites du même rayon....
>
> Les fleurs sont à Sèvres aussi fraîches
> Que sur l'Ida, cher au sylvain ;
> Montreuil mérite avec ses pêches
> La garde du dragon divin...

Mérat sait que

> ... Du fond de toutes les proses
> Peut s'élancer le vers sacré.

Et il l'a prouvé surabondamment. Il a montré qu'en fait de paysages, ce qui importe, ce n'est pas la grandeur du sujet observé, mais la valeur de l'observateur. Ce faisant, il a fait œuvre d'artiste et de poëte. Nous devons lui en savoir gré ; et nous sommes certain que tous ceux qui auront lu son livre le reprendront plus d'une fois, les jours d'ennui et de tristesse, pour se rasséréner l'âme par de calmes et salutaires impressions de nature et de plein air.

LOUIS DE GRAMONT.

LES THÉATRES NATIONAUX

ET LA COMMISSION DU BUDGET.

On lira avec intérêt les quelques extraits suivants du rapport fait au nom de la Commission du budget, par M. Tirard, député, et relatifs aux quatre théâtres subventionnés par l'État.

OPÉRA. — Le directeur de ce théâtre, qui reçoit une subvention annuelle de 800,000 francs, a reconstitué, de 1875 à 1877, douze ouvrages du répertoire : *la Juive, Hamlet, Guillaume Tell, la Favorite, les Huguenots, Faust, Don Juan, le Prophète, Freyschutz, Robert le Diable, Coppélia* et *la Source*. En tout, dix opéras et deux ballets. Il reste à remettre à la scène trois pièces de l'ancien répertoire, détruit par l'incendie de la rue Le Peletier : *la Reine de Chypre*, *l'Africaine* et *la Muette*. Le directeur a donné, en outre, un opéra nouveau, *Jeanne d'Arc*, et un ballet, *Sylvia*. Il aurait dû, conformément à l'article 9 du cahier des charges, monter deux opéras et deux ballets en 1876, soit un opéra et un ballet chaque année. M. le ministre des beaux-arts, reconnaissant que la réfection des ouvrages de l'ancien répertoire avait dû prendre un temps considérable, que l'activité la plus grande avait toujours existé sur la scène et dans les ateliers de l'Opéra, a bien voulu accorder un délai au directeur pour qu'il pût acquitter sa dette envers l'administration.

OPÉRA-COMIQUE. — Le nouveau directeur a pris possession de l'Opéra-Comique au mois d'août 1876, mais il n'a pu rouvrir qu'en octobre, par suite du désarroi dans lequel l'avait laissé la précédente direction : le personnel était dispersé, les chœurs et l'orchestre ont dû être entièrement reconstitués. Les obligations du directeur actuel sont les mêmes que celles de ses prédécesseurs : il doit faire représenter dix actes nouveaux par an. Jusqu'ici, il n'a mis en scène que des ouvrages anciens, savoir : *le Pré aux Clercs, Zampa, Fra-Diavolo, la Fête du village voisin, Cendrillon* et *Lalla-Roukh*. En ce moment, on répète activement un grand ouvrage de M. Gounod : *Cinq-Mars*. L'administration des beaux-arts, eu égard aux difficultés qu'a rencontrées le directeur au début de son entreprise, pense qu'il est nécessaire de lui accorder un certain crédit et de ne pas exiger, pour la première année, la totalité des pièces nouvelles imposées par le cahier des charges. Sans méconnaître la situation particulièrement difficile de la direction de l'Opéra-Comique, et sans vouloir user d'une rigueur excessive, votre commission estime cependant que l'administration ne devra consen-

tirque dans une faible mesure à la diminution de ces obligations. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les subventions accordées par l'Etat ont pour but principal de favoriser l'interprétation des œuvres des jeunes auteurs, et qu'il importe, par conséquent, de ne pas les sacrifier complétement aux œuvres de l'ancien répertoire.

Théatre-Lyrique. — Le nouveau directeur de ce théâtre a rempli, et au delà, toutes les obligations de son cahier des charges. Il a remonté plusieurs opéras anciens, notamment : *Giralda*, *Obéron*, *les Charmeurs* et *Martha;* les œuvres nouvelles sont: *Dimitri*, *le Magnifique*, *Paul et Virginie* et *le Timbre d'Argent*. D'autres sont à l'étude : *la Statue*, *le Bravo*, *la Clef d'Or*, *la Courte-Echelle*, *l'Aumônier du Régiment*. On voit que ce théâtre n'est pas en retard et que son directeur déploie une activité qui ne doit pas faire regretter la subvention que nous lui avons accordée pour l'exercice 1877.

Odéon.—Le directeur de l'Odéon n'ayant pas satisfait, dans le courant de l'exercice 1875-1876, aux obligations de son cahier des charges, l'Administration lui a retenu les parts mensuelles de sa subvention pour ne les délivrer qu'au fur et à mesure de l'exécution de ses obligations. Au 1er janvier, le directeur était en retard d'un grand ouvrage nouveau et de deux représentations classiques, soit de 6,000 fr.; mais il a fait représenter en janvier 1877 un grand ouvrage, *l'Hetman*, et deux représentations classiques qui l'ont libéré de ses engagements. L'administration continuera dorénavant à agir comme elle l'a fait en 1876, en ne payant la subvention qu'au fur et à mesure des engagements remplis.

CHRONIQUE THÉATRALE

—

DÉPARTEMENTS

Marseille. — *Grand-Théatre.* — M. Faure, l'éminent baryton, vient de signer avec M. Campo-Casso, un engagement pour une série de représentations. du 6 au 10 avril.

Ce célèbre chanteur, dout tout Lyon s'eutretient depuis quelque temps, a choisi, comme premier début, *Faust*. Il se fera entendre, ensuite, dans la *Favorite* et *Guillaume Tell*.

Nous ne saurions trop féliciter M. Campo-Casso de cette bonne fortune.

A. G.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre).

— Les représentations de la Nilson, au théâtre de la Monnaie, s'annoncent comme de véritables solennités. La grande cantatrice jouera *Faust* le 7 avril, la *Traviata* le 10, les *Huguenots* le 14.

— Notre première scène lyrique a repris *Lara*, pour la continuation des représentations de Mme Galli-Marié. A part Mme Marié, M. Dauphin (Lambro) et M. Morlet (Ezzelin), il y a eu des défaillances dans l'interprétation. M. Bertin et Mlle Renaux ont été insuffisants dans leurs rôles de Lara et de la comtesse de Flor.

— La Comédie-Française donne en ce moment une série de représentations « extraordinaires » au théâtre de la Monnaie. MM. Maubant, Talbot Prud'hon, Boucher, Joliet, Roger; Mmes Provost-Ponsin Reichemberg, Martin et Thénon composent la troupe voyageuse. Ces excellents artistes, dont le mérite n'est plus à prôner, ont joué le *Misanthrope*, le *Malade imaginaire*, *Au Printemps*, l'*Avare*, la *Joie fait peur*, le *Bonhomme Jadis*, etc... Le succès a été trés-vif et le public, convié à cette bonne fortune, s'est rendu en masse au Théâtre-Royal.

— On monte, au théâtre de la Monnaie, un opéra-comique nouveau, *Sir William*, de M. Colyns, professeur au Conservatoire. Cet ouvrage sera représenté dans le courant d'avril.

— M. Frédéric Boyer, baryton de l'Opéra-Comique de Paris, est engagé à la Monnaie en remplacement de M. Morlet.

— *Lohengrin* sera repris l'hiver prochain à Bruxelles, avec Mlle Hamaekers dans le rôle d'Elsa.

— Par suite de l'indisposition de MM. Coquelin et Delaunay, les représentations du *Joueur*, de Regnard, annoncées au théâtre des Galeries, ne pourront avoir lieu.

— La première de *Bébé* a été donnée au Parc samedi dernier. Nous en reparlerons dans un prochain numéro.

— Les artistes du Palais-Royal, — Brasseur, Lhéritier, Lassouche et Hyacinthe, — ont joué cette semaine, au théatre du Parc, *la Clé*, *Gavaud Minard et Ce*, la *Chambre à deux lits*, l'*Auvergnat*, la *Mère Michel* et le *Misanthrope*.

— La saison d'été sera inaugurée, à l'Alhambra, par le *Drame au fond de la mer*.

— Le Théâtre Molière a donné cette semaine une comédie inédite, intitulée : *Un Gendre en rupture de ban*, due à la plume de M. A. Leclercq, auteur du *Thé de la comtesse*.

— Le théâtre national flamand prépare pour le commencement de ce mois une brillante exécution de *Charlotte Corday*, drame lyrique de M. Peter Benoit.

* *

Provinces belges. — Anvers. — *Aïda* est l'événement du jour. Mise en scène soignée, interprétation assez satisfaisante ; Mlle R. Mezeray (Aïda), MM. Mouier (Amonasro) et Boyer (Pharaon) sont les héros de la soirée. Les rôles d'Amnéris et de Radames, tenues par Mlle Riff et M. Doria, laissent un peu à désirer. — Mlle Claire Cordier vient de signer un brillant engagement avec M. Campo-Casso pour la prochaine saison d'hiver à Marseille.

Liége. — De grandes fêtes musicales se préparent à Liége pour le mois de juin, à l'occasion du 50me anniversaire de la fondation du Conservatoire royal.

Gand. — M. Lesveaux est nommé directeur du Grand-Théâtre pour la saison prochaine.

P. de P.

COURSES DE LONGCHAMPS

(Bois de Boulogne)

DU DIMANCHE 2 AVRIL

—

Les courses de Lonchamps ont été inaugurées par une magnifique journée: la foule était nombreuse tant au pesage que sur la pelouse. Le maréchal de Mac-Mahon, accompagné de MM. de Ganay, d'Harcourt et d'Abzac, est arrivé à deux heures et aussitôt a eu lieu le premier départ.

Premio, de l'écurie Lupin, a eu l'honneur de la première course, Soldat, à M. Hawes, 2e, Verdurette, au comte de Lagrange, 3e.

Prix de la Grotte : Giboulée, à M. Pratt, 1re, Légende II, au comte de Berteux, 2e, Aquilon, à M. Fould, 3e.

Dans le prix de Guiche, Saint-Christophe, au comte de Lagrange, 1er, Bras d'Acier, à M. Fould, 2e, Talma, à M. Lupin, 3e.

L'écurie Lagrange a obtenu un second succès dans le prix de Lutèce : Caen, 1er, gagnant de deux longueurs Mab II, à M. Fould, Clodomir, à M. Delamarre, 3e.

Prix du Cadran, (25,000 fr.) : Enguerrande, à M. Lupin, 1re, Gavarni, au comte de Lagrange, 2e, Kilt, au baron de Rotshchild, 3e.

Prix de Chevilly : Nadége, à M. Fould, 1er, Pensacola, à M. Lupin, 2e, Prestige, à M. Blanc, 3e.

Dimanche prochain, deuxième journée de courses à Longchamps.

PETITES NOUVELLES

—

— Le jeune violoniste Maurice Dengremont donnait lundi un festival au cirque Fernando. L'immense salle était bondée de monde. L'enfant a soulevé des transports d'enthousiasme. A sa sortie, il a été acclamé et la foule l'a accompagné jusqu'à sa maison, rue Rochechouart.

Le concert a été fort beau dans son ensemble ; on a beaucoup applaudi M. Lucien Lambert, le pianiste américain qui fait de son piano ce qu'il veut; M. Artières, baryton; M. Speck, ténor. M. Fusier, le désopilant comique du Palais-Royal, a terminé la séance par des charges très-amusantes.

— Le mardi 10 avril, à 11 heures, l'Association des Artistes musiciens, pour la fête de l'Annonciation, fera exécuter à Notre-Dame la messe solennelle du Sacré-Cœur, pour quatre voix, soli, chœurs, orchestre et orgue, de M. Ch. Gounod. Cette messe sera dirigée par l'auteur.

Cette grande solennité religieuse et musicale est donnée au profit de la caisse de secours des Artistes musiciens, et l'on trouve des entrées dans les nefs, chez le trésorier de l'œuvre, M. Limberger, rue de Bondy, 68, et à la loueuse de chaises de l'église.

Marche et offertoire nouveaux, par M. Ch. Gounod.

— La première représentation de *Cinq-Mars* à l'Opéra-Comique est annoncée pour samedi.

— A l'Odéon, l'*Hetman*, le drame héroïque de M. Paul Deroulède, sera joué jusqu'au mardi 10 avril.

Le mercredi 11, relâche pour répétition générale de *Mauprat*, et le lendemain jeudi 12, première représentation.

— Sainte-Foy vient de mourir.

De son véritable nom, Ch.-Louis Pubereaux, né en 1817 à Vitry-le-François, était fils d'un ancien soldat de l'Empire, auquel ses camarades avaient donné le surnom de Sainte-Foy.

Sorti du collége en 1836, il suivit les cours du Conservatoire et débuta à l'Opéra-Comique en 1840. Doué d'une physionomie favorable aux personnages grotesques, d'un bon jeu comique et d'une voix se prêtant volontiers aux excentricités, il fut pendant longtemps l'un des pensionnaires les plus aimés de ce théâtre, où il joua le rôle de l'Anglais dans *Fra-Diavolo*, celui de l'Italien dans *le Pré-aux-Clercs*, de l'Auvergnat dans *Jeannot et Colin*, du grand-cousin dans *le Déserteur*, de Corentin dans *le Pardon de Ploërmel*, etc., etc.

Sa dernière création à l'Opéra-Comique fut celle de l'herboriste dans le *Premier Jour de Bonheur*.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

Il vient de paraître un nouveau journal, les *Faits divers illustrés*, qui se fait une spécialité de publier, toutes les semaines, le compte rendu des cours d'assises, police correctionnelle, crimes, suicides, accidents, etc. De plus, il publie en feuilleton un grand roman d'aventures de X. de Montépin : *Un Gentilhomme de grand chemin*, et une variété du conteur populaire Emile Richebourg : le *Clos des Peupliers*. Tout cela pour dix centimes, voilà un succès assuré.

L'ANISINE-MARC, le célèbre anti-névralgique russe, comme tous les produits à grand succès, est **contrefaite, imitée**. Nous prévenons le public que la véritable ANISINE-MARC, *celle qui supprime en 30 secondes les plus fortes douleurs névralgiques*, porte EN RUSSE la signature de l'inventeur. Le dépôt central est : 22, rue Le Peletier. Prix : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 50 franco par la poste.

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.

OPÉRATIONS DE BANQUE

Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

MALADIES DES **FEMMES** causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 timb.-p.

10e Année

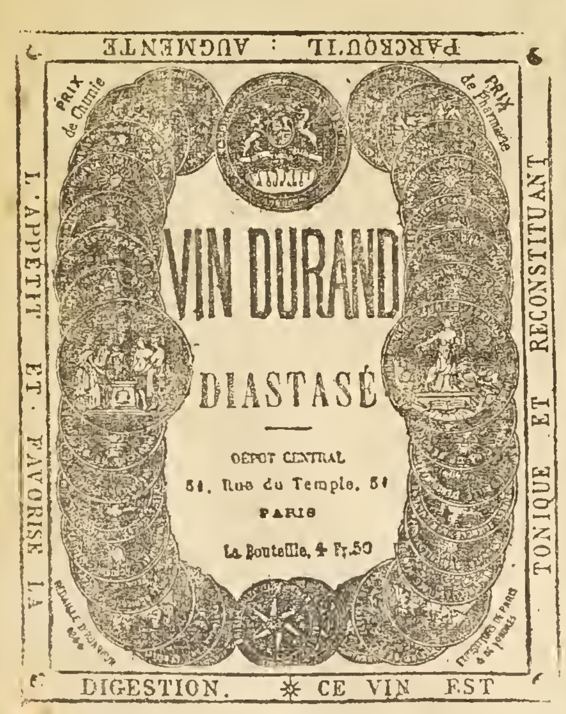
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Parait tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.



DÉCOUVERTE
Plus d'Asthme
Suffocation et Toux
Indication *gratis* et *fo*. Ecrire le Cie CLÉRY, à Marseille.

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

Rue de Rivoli No 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS.

Maladies
CONTAGIEUSES, VICES DU SANG
DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* **pouvant rendre de grands services à l'humanité.** Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultt grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédn

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

4 FR. PAR AN — QUATORZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :
Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour 1877
VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.
CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

En vente chez tous les libraires et marchands de journaux

LES FAITS DIVERS

publiant chaque semaine le **compte rendu des tribunaux**, le récit des crimes, **accidents et événements importants de la semaine** ; de plus, il donne en feuilleton

UN GENTILHOMME DE GRAND CHEMIN
GRAND ROMAN D'AVENTURES
Par XAVIER DE MONTÉPIN

LE CLOS DES PEUPLIERS
PAR ÉMILE RICHEBOURG

Bureaux : 39, boulevard de Strasbourg, à Paris.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE
Aujourd'hui et jours suivants
De toutes les Marchandises formant l'actif des
GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
AUX FABRIQUES DU NORD
132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte authentique variant de **55 à 75 pour 100**.

UN APERÇU :

Article	Prix
Toile chanvre........	» 40
Toile pour draps, larg. 1 m., 1 m. 10, 1 m. 20	» 90
Toile 1/2-bl. de 2 45...	» 85
Toile blanche de 4 50..	1 25
Madapolam fort, lgr 0 m. 80, de 65 c., à..	» 35
Piqué blanc de 2 25...	» 70
Coton écru fort de 0 95	» 45
Coton éc. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à	» 75
Serv. toilette, la douz.	2 75
Serviet. damas. de 15 f.	6 50
Serviet. damier de 28..	12 50
Services damassés 12 couverts, de 55 f....	15 50
Mouch. bat., la douz.	1 80
Mouch. cholet de 18 f.	7 50
RIDEAUX	
Brodé riche de 0 90...	» 30
Guipure de 1 fr. 25...	» 45
Gaze de 2 fr. 25.......	» 85
Couvre-lits piqués gde taille de 25 f. à	4 90
CHEMISES HOMMES	
Chem. mad. de 4 90..	2 45
Chem. d. renf. de 5 75.	2 75
Chem. dev. toile de 12	4 50
Bas finis de 2 40......	» 90
Bas finis de 3 50......	1 45
Gilets flanelle de 7 90.	3 25
DRAPERIES	
1,500 coupons drap pr pantn. de 1m 20 de 25	6 90
Drap satin noir et marron de 16 le m..	5 50

Article	Prix
ROBES	
Alpaga grisile de 1 45.	» 50
Alpaga noir de 2 75...	» 85
Pacha noir de 3 50....	1 25
Mérinos noir de 4 50..	1 95
Cachemire nr de 4 75.	1 95
Cachemire nr de 7 50.	2 75
Cachemire nr de 9 50.	3 50
SOIERIES NOIRES	
Gros grain de 7 75....	3 25
Faille de 8 90........	3 90
Cachemire de 13 50...	5 50
LINGERIES	
Camisoles p. pli de 4 50	1 45
Corsets magnifiques de 10, 12 et 15 à....	1 95
Chemises cret. de 4 50	1 75
Chemis. brod. de 6 50	2 75
Robes de chamb. de 25	6 75
Waterproofs de 45 f...	13 50
Pant. perc. pli de 4 50	1 75
INDIENNE	
Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f. 75.	» 60
Coton rayures pour chemises de 1 65....	» 65
TAPIS	
Tapis escal. de 3 f. 50	» 75
Descente de lit de 5 50	1 45
Foyers de 16 f. 50.....	5 75
Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 50 de 29 f. à	8 75
Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m. 80 de 45 f. à	13 50
Carpettes long. 3 m. larg. 2 m. 40 de 75 f. à	21 »

Expéditions province aux frais de l'acheteur.

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur
« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.
R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies
(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

AUX GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉ
A LA CAPITA
57, Chaussée-d'Antin et place de la T

A L'OCCASION DES FÊTES DE PAQ attirent toujours à Paris de nombreux hôtes de p de l'étranger, les Commissaires-Experts viennent rier les stocks restant de **Toiles, Blanc, Soier gerie, Fantaisies** et **Ameublements**, et, p piter la vente de ces DERNIÈRES MARCHANDISES, cette semaine une

VENTE A L'AMIABLE EXTRAORDIN
en attendant la très prochaine
2e VENTE AUX ENCHÈRES PUBL
PAR MINISTÈRE DE COMMISSAIRE-PRISEUR
Du restant du Matériel et de l'Agencem
Principaux Lots à réaliser
Aujourd'hui
et jours suivants si l'exigence des travaux n'i pas la vente

Article	Prix
Manchettes h. et d. / Cols pr dames..... / Faux-cols p. h.... la douzaine......	0 25
Mouchoirs batiste.....	» 15
Chem. dames de 6 50.	1 45
Camisoles brod. de 6 50	1 25
Pantal. dames de 4 75..	» 95
Jupons blancs de 6 50.	1 75
Peignoirs dames de 9 50	2 45
Paletots soie de 90 f..	29 »
Paletots matelas. de 40 f	15 »

Soie noire de 7 50
Cachem. soie de
Soierie fantais. d
Cachemire noir de
Toile à torchons de
Toile p. draps de
Draps pr grand lit
Serviettes éponges
Chem. homme de 8
Serv. damassés de
Mousseline p. rid. de
Rideaux brod. de
Nappes, Serviett. de

A LOUER
à CHARENTON-le-PONT, près Pa

VILLA très confortable, avec jardins au carrefour de deux grandes avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et d ges; douze pièces dont 9 à feu, deux salo de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois Saint-Mandé. Le tramway Sud passe la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an*. S'y adresser, 7 *de Saint-Mandé*.

Communications très fréquentes avec par tramway, chemins de fer de Vince Lyon, bateaux à vapeur de la Seine, etc.

Economie. Propreté. Simplicité. Conservation des pl
ENCRE-POUDRE-EW
POUR FAIRE SON ENCRE SOI-MÊME

DISSOUTE A LA MINUTE DANS L'EAU FROIDE — NOIRE — LIMPIDE — INALTÉRABLE — VÉGÉTALE — INOFFENSIVE

NE TAC PA LE L — N'OXY pas PLU — N MOISI JAM — DU INDÉ

Pour recevoir franco dans toute la Fr
UNE BOITE SUFFISANT A L'USAGE QUOT D'UN ENCRIER PENDANT PLUS DE 10
Envoyer **1** fr. **25** timbres ou mandat-poste
à M. A.-T. EWIG, 10, r. Taitbout, P

PARIS-THÉATRE

Photoglyp. LEMERCIER   Cliché CARJAT.

HYACINTHE DERVAL

PARIS : 30 cent. — DÉPARTˢ. : 35 cent.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMERO 204

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 12 au 18 Avril 1877

ABONNEMENTS :

PARIS. .	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTˢ	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANGʳ	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCIV

HYACINTHE DERVAL

Peu de noms, au théâtre, sont restés plus vivement sympathiques que celui de Derval, l'excellent régisseur général du théâtre du Gymnase. Comme acteur d'abord, comme administrateur ensuite, il s'est fait connaître en premier lieu du public, ensuite des gens de lettres, sous les plus favorables auspices.

Aussi sa fille toute charmante par elle-même, a-t-elle eu le privilége d'arriver au théâtre avec un nom déjà aimé et estimé.

Nature essentiellement artiste, ayant, dès la plus tendre enfance, été initiée aux choses de l'art, la toute jeune cantatrice qui nous occupe est de celles dont on aime à suivre les travaux et que l'on souhaite voir arriver à une haute situation.

Louise-*Hyacinthe* D'OBIGNY DE FERRIÈRE-DERVAL est née à Paris le 28 octobre 1856, d'un père que tous connaissent, et j'en ai dit plus haut le pourquoi, et d'une mère, type gracieux et aimable de l'aristocratie anglaise.

A l'âge de neuf ans, elle entrait au Conservatoire dans la classe de solfége de M. Lebel pour y apprendre les premiers principes de la musique. Aux concours de 1866, à dix ans, elle obtenait une troisième médaille de solfége et, l'année suivante, remportait le premier prix.

Entrée dans la classe de Mme Rety pour l'étude du clavier, elle y obtint successivement les troisième, deuxième et première médailles, cette dernière en 1868.

De là, elle passa dans la classe de piano chez Henri Herz, où elle eût un premier accessit.

La guerre étant survenue brisa pour elle, comme pour beaucoup d'autres, une carrière commencée. L'enfant suivit à Londres son père et sa mère qui séjournèrent en Angleterre jusqu'à l'expiration des troubles de la Commune.

Rentrée à Paris, au commencement de 1872, et encore fillette, Hyacinthe Derval y arrivait avec les promesses d'avoir, un jour, une voix de soprano capable de lui ouvrir une belle carrière lyrique et dramatique. Auber avait d'ailleurs dit d'elle, le jour où elle remportait son premier prix de solfége : « Ce sera une chanteuse, car sa voix est fort jolie. » Aussi fut-elle confiée à l'excellent professeur Léon Duprez qui, après lui avoir donné quelques leçons particulières, la reçut à son cours et se chargea de son éducation musicale.

Les progrès furent rapides, car dès 1875, alors que la jeune fille n'avait pas atteint sa vingtième année, elle fut engagée à l'Opéra après une brillante audition.

Disons de suite que Mlle Derval, après ses études au Conservatoire, et en plus des leçons de Léon Duprez, a travaillé l'harmonie avec de Groot, le chant français avec Maton et Bazille, et le chant italien et anglais sous la direction de Th. Hustache, de l'Opéra.

A peine avait-elle signé un engagement d'un an avec M. Halanzier, que la jeune cantatrice rêvait déjà de paraître sur la scène; son début devait avoir lieu dans les *Huguenots*. Mais les choses se passent ainsi sur notre première scène lyrique, que jamais elle ne fut même appelée à *répéter* ce rôle et qu'une année entière se passa sans que la nouvelle pensionnaire de l'Opéra pût se produire devant le public.

Impatiente de se montrer, elle demanda une audition à M. Carvalho, nouvellement nommé directeur de l'Opéra-Comique; c'était en août 1876. Sa réussite fut si complète, que M. Carvalho intervint auprès de M. Halanzier, pour qu'il ne tînt pas compte du temps qui restait encore dû par la jeune chanteuse à l'Opéra, suivant son engagement, et qu'il la lui cédât immédiatement; M. Halanzier y consentit.

En ce moment même, le surintendant des théâtres de la Russie agissait également auprès de Mlle Derval, et lui proposait 50,000 fr. pour une saison à Saint-Pétersbourg. Une pareille somme était bien faite pour séduire la jeune artiste, mais l'idée de quitter Paris et surtout de laisser loin d'elle son excellent père, lui fit refuser ces brillantes propositions.

Mlle Derval débuta donc à l'Opéra-Comique, le 26 octobre 1876, dans le rôle d'Isabelle du *Pré-aux-Clercs*, que Mme Carvalho, toujours si empressée d'être utile aux jeunes artistes, lui avait fait étudier sous son admirable direction.

Le public applaudit à cette tentative hardie avec d'autant plus de grâce, qu'il avait devant lui, en plus d'une bonne musicienne douée d'une voix longue et bien timbrée, une jeune fille élégante, distinguée et tout à fait digne de représenter l'héroïne du chef-d'œuvre d'Hérold.

Depuis ce début, Mlle Derval n'a pas eu beaucoup l'occasion de se montrer à l'Opéra-Comique. Anna, de la *Dame Blanche*, Clorinde de *Cendrillon* et Philine de *Mignon*, qu'elle a chanté dimanche dernier pour la première fois, suffisent, cependant, pour témoigner de ses aptitudes théâtrales, et lui ont valu de sincères applaudissements.

Mais je ne crois pas me tromper en assurant que de semblables succès ne sont point faits pour satisfaire complétement l'ambition de la jeune artiste; elle doit rêver de plus hautes destinées.

Il y a, en effet, en elle l'étoffe d'une Marguerite ou d'une Ophélie. *Faust* et *Hamlet* doivent souvent être l'objet de son ardente préoccupation, et l'idée de revenir à l'Opéra ne peut cesser de tourmenter son cerveau.

Grande, svelte, d'allures élégantes, presque blonde avec des yeux noirs brillants, la figure ovale encadrée sous une riche chevelure, le nez aristocratique, la bouche petite, mais bien ouverte, le teint rose avec ces nuances du bleu d'outre-mer qu'affectionnait Laurence; une physionomie gaie, franche, mais où la distinction se reflète avant tout, Mlle Derval a tout ce qu'il faut, physiquement, pour rendre les créations des poëtes et des compositeurs. Son éducation artistique soignée, basée sur des notions premières toujours indispensables et que ne possèdent pas généralement les chanteurs, lui donne en même temps le droit de prétendre à tenir un haut emploi sur nos scènes lyriques. C'est donc une brillante promesse d'avenir que je célèbre en elle aujourd'hui, certain que le temps me donnera raison, comme cela a eu lieu pour Nilsson, Albani et Heilbronn, dont je me flatte d'avoir été un des premiers à reconnaître le beau talent, alors que personne ne songeait à applaudir des dons exceptionnels qui se révélaient cependant avec éclat.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

MENU

(de l'Académie Nationale de Musique)

qui seront suivis du portrait et de la biographie de Mademoiselle

TÉRÉSINA SINGER

(Premier soprano du Théâtre-Italien)

REVUE DES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Reprise d*Amphytrion*

Oh ! la belle et bonne chose que la reprise d'un chef-d'œuvre tel qu'*Amphytrion !* Comme cela est sain, aimable, vif, spirituel, achevé de forme, exquis en tous points ! Molière lui-même a-t-il jamais rien fait de plus éblouissant ?

Que de traits franchement comiques jaillissent en profusion dans cette comédie où les ressources inépuisables de notre immortel génie satirique se sont produites sans aucune restriction !

Est-il besoin de rappeler le sujet de ce merveilleux ouvrage dont Rotrou avait entrevu la donnée dans sa pièce : les *Deux Sosies !* Non, chacun a lu, étudié, commenté même les personnages qui se meuvent dans *Amphytrion*, depuis Jupiter jusqu'à Sosie, tous d'un irrésistible comique sous leur philosophie élevée.

C'est donc surtout de l'interprétation que nous avons à parler : elle a été admirable.

Got jouait Mercure et y apportait une autorité sans pareille. Quelle verve, et comme il est bien véritablement *amusant !* Je ne sais rien de plus parfait qu'une telle exécution.

Et Thiron ! et Mlle Dina-Félix ! sont-ils étourdissants de naturel et de gaieté ! Laroche, lui aussi, a bien composé le rôle ingrat d'Amphytrion.

Mais l'intérêt principal de la soirée était peut-être principalement fixé sur M. Mounet-Sully (Jupiter) et Mlle Dudlay qui succédait à Sarah Bernhardt dans le rôle d'Alcmène.

Mounet-Sully a été superbe. Jupiter reste avec Orosmane de *Zaïre*, son meilleur rôle. Quant à la jeune Mlle Dudlay qui avait si brillamment débuté dans *Rome vaincue*, nous lui avons reconnu une réelle intelligence de la scène ; mais nous croyons que les personnages essentiellement dramatiques sont plus de son ressort que celui d'Alcmène. Entre Sarah Bernhardt et elle, la comparaison n'est pas possible aujourd'hui.

Nous félicitons sincèrement M. Perrin de cette reprise. Qu'il nous donne souvent *Amphytrion* ainsi monté, il satisfait par là à un des besoins véritables du grand art, car ce chef-d'œuvre de Molière est une des merveilles de l'esprit humain.

OPÉRA-COMIQUE

Première représentation de *Cinq-Mars*, drame lyrique en 4 actes et 6 tableaux, de MM. Poirson et Gallet, musique de CHARLES GOUNOD.

Une œuvre nouvelle du grand maître, honneur de la musique française, à qui l'on doit, entre autres productions de génie : *Sapho*, la *Reine de Saba*, le *Médecin malgré lui*, *Philémon et Baucis* et surtout cette admirable trilogie : *Faust*, *Mireille* et *Roméo* et *Juliette* où la femme est conçue et rendue dans ses plus pures perfections, est un événement dont doit se préoccuper toute personne qui s'intéresse véritablement aux destinées de l'art musical.

Aussi quelle fête, jeudi, à l'Opéra-Comique! Jamais chambrée ne fut plus brillante ; et, des premières loges jusqu'au cintre, les toilettes éblouissantes accompagnaient des visages réjouis, des physionomies riantes, heureuses de venir entendre les inspirations d'un homme qui a si bien compris et traduit le charme féminin.

Nous occuperons-nous du court espace de temps mis par l'auteur à enfanter son œuvre, et des précipitations de la mise en scène de *Cinq-Mars?* Non, ce sont choses qui regardent exclusivement le compositeur et l'impressario. Que M. Carvalho ait eu hâte d'avoir le secours du maître qui fit jadis, en partie, sa fortune, et que Charles Gounod se soit mis précipitamment à l'œuvre pour aider le directeur qui avait su favoriser si intelligemment l'essor de son génie, cela ne nous est pas indifférent, mais inquiétera peu, probablement, la postérité. Ce qu'il importe de savoir, c'est si le nouvel ouvrage du maître est de nature à impressionner la foule, à résister aux étreintes du temps.

Après une unique audition, nous renonçons à nous prononcer d'une manière définitive sur la valeur de *Cinq-Mars ;* ce que nous pouvons cependant affirmer sans crainte, c'est un long succès immédiat; car, par le temps qui court, les œuvres de cette espèce ne fourmillent pas, et, si nous avons été indulgents pour *Dimitri*, le *Timbre d'Argent*, si nous nous sommes montrés, depuis quatre ans, relativement satisfaits des productions musicales des Bizet et des Massenet, comment ne serions-nous pas pleins d'éloges pour un drame lyrique à la perfection duquel ces jeunes compositeurs sont loin de pouvoir atteindre d'ici longtemps.

C'est à regret que nous ne nous appesantirons pas plus longtemps sur des considérations du genre de celles que nous venons de soulever, car on n'a que trop rarement l'occasion de s'en préoccuper, mais l'espace dont nous disposons nous commande d'être bref et rapide dans nos aperçus. Abordons donc au plus vite le compte-rendu de l'œuvre nouvelle.

Cinq-Mars tient son titre du nom d'un jeune écervelé qu'a poétisé Alfred de Vigny dans un roman resté justement célèbre en raison de sa valeur littéraire. Cet enfant, qui termina à vingt-deux ans une vie brillante mais tout au moins inutile, n'a qu'une valeur de convention, mais peu importe dans une fiction théâtrale si on en fait un héros en raison de sa jeunesse ; l'histoire a depuis longtemps mis entre lui et Richelieu une distance incommensurable : le cardinal servait la France, malgré sa brutale autorité, tandis que Cinq-Mars conspirait avec l'étranger.

MM. Poirson et Gallet ont pris parti pour Henri d'Effiat contre Richelieu, suivant, en cela, la tradition poétique; toutefois, ils ont conservé à de Thou son vrai caractère, celui d'une âme héroïque, d'un vrai martyr de l'amitié. Mais leur livret manque de cohésion dans les idées et n'a offert au compositeur que des situations hachées, qui ont dû le gêner considérablement.

Au premier acte, nous assistons aux épanchements amoureux de Cinq-Mars et de Marie de Gonzague, que veut contrarier l'*Eminence Grise*, le père Joseph, dont les auteurs ont le tort de dénaturer le caractère, en en faisant un simple espion. Les deux jeunes gens se jurent un amour éternel.

Au second acte, Cinq-Mars est devenu grand écuyer de France, il est adulé des courtisans. Le père Joseph lui rappelle ses devoirs envers Louis XIII; mais celui-ci n'en tient pas compte et se lance dans un complot à la suite des courtisans révoltés, et cela, dans le salon de Marion Delorme, au troisième acte, et malgré les avis patriotiques de de Thou.

Nous assistons ensuite à un rendez-vous de chasse, où nous apprenons que Cinq-Mars et Marie de Gonzague viennent de se marier, devant Dieu, dans une chapelle voisine.

Enfin nous arrivons, à l'acte dernier, dans la prison où Cinq-Mars et de Thou font leurs derniers adieux à la vie, et où Marie arrive trop tard pour sauver celui qu'elle aime, et tombe expirante en le voyant livré aux bourreaux.

Les situations, nous le répétons, ne sont pas franchement accusées et n'ont pu servir suffisamment le compositeur. Mais Gounod n'est pas un débutant ; il possède le savoir autant que l'inspiration et il a fait une partition remarquable en dépit des difficultés qu'il rencontrait.

Après une courte introduction sonore et large, la toile se lève sur un chœur des courtisans, suivi d'un duo entre Cinq-Mars et de Thou, d'un sentiment très-poétique, qui prépare admirablement à la grande scène finale de l'ouvrage. Aussitôt après, la Cavatine de Marie : *Nuit resplendissante et silencieuse*, donne la note amoureuse dans toute son explosion. C'est une de ces inspirations que Gounod excelle à traduire. Un duo entre Cinq-Mars et Marie qui fait ensuite songer à la première rencontre de Roméo et de Juliette, termine avec bonheur le premier acte.

Le premier tableau du second acte renferme une piquante chanson : *On ne verra plus dans Paris tant de plumes ni de moustaches*, que Barré a enlevé avec une précieuse légèreté; une délicieuse ritournelle d'orchestre pendant le passage du roi, et encore un joli petit chœur : *Ah! monsieur le grand écuyer*, qui m'a rappelé un ensemble du *Médecin malgré lui*; puis surtout un grand trio entre le père Joseph, Cinq-Mars et Marie, conçu avec une rare autorité.

Au second tableau nous sommes en plein ballet, dans le « Pays du Tendre, » et nous y restons un peu trop longtemps. Cet archaïsme est vrai et peut-être voulu; mais si exquises que soient les mélodies de Gounod elles gagneraient, je crois, en cette situation, à ne point se prolonger ainsi.

L'acte se termine par un grand ensemble qui fait trop songer à la Bénédiction des Poignards, des *Huguenots*, mais dont il est impossible de ne pas admirer l'énergie, l'ampleur et la chaude coloration.

Le troisième acte nous a moins enthousiasmé; l'*Hallali* ne nous a pas produit grand effet; le trio entre Cinq-Mars, de Thou et Marie de Gonzague nous a seul particulièrement intéressé.

Le dernier acte est, pour nous, et de beaucoup, supérieur aux autres. La romance de Cinq-Mars : *Chère et vivante image, toi qui m'as consolé dans mon isolement*, nous a paru exquise, le duo entre les deux amants : *A ta voix, le ciel s'est ouvert*, nous a littéralement transporté et le final des deux martyrs nous a semblé absolument beau.

Mais, nous le répétons, ce sont là les impressions d'une première audition, et nous nous proposons d'entendre dix fois et plus cette œuvre qui dépasse la moyenne ordinaire; nous aurons donc à vous en reparler.

L'exécution n'est pas supérieure, mais elle est *d'ensemble*. Deux débutants s'y présentaient. Le ténor, M. Dereims, a du goût, et est fort joli garçon, ce qui ne gâte rien; sa voix est malheureusement un peu gutturale. Le soprano, Mlle Chevrier, est une fort belle personne, que nous jugerons plus tard lorsqu'elle aura acquis plus de sûreté.

Nous devons des compliments sans réserve à Barré, à Stéphane, qui a prêté les accents les plus sympathiques au rôle de de Thou, à Mme Franck-Duvernoy, à Giraudet surtout, qui a fait du père Joseph une figure large et puissante, et enfin, à Mlle Philippine Levy, dont l'organe frais et d'une parfaite justesse a été très goûté dans le *Divertissement*.

La mise en scène, les costumes sont splendides. On sait ce dont M. Carvalho est capable.

Donc, grand, très-grand et très-légitime succès dont nous sommes heureux.

VARIÉTÉS

—

Première représentation de : Les *Charbonniers*, opérette en un acte de M. Ph. Gille ; musique de M. Jules Costé.

Professeur pour Dames, comédie en un acte de M. Ed. Gondinet. — *Alfred*, un acte de MM. Mendel et Pourcelle.

Le théâtre des Variétés renouvelé son affiche avec trois petits actes, qui ont également réussi.

Le premier, les *Charbonniers*, est une variante de *Chez l'Avocat*, de M. Ferrier, et constitue une idylle auvergnate d'une gaieté charmante, que la musique sans prétention de M. Jules Costé accompagne agréablement.

Jouée dans la perfection par Mme Judic, MM. Dupuis et Baron, cette amusante petite pièce est appelée à tenir longtemps l'affiche.

Le *Professeur pour Dames* nous montre Pradeau, Daniel Bac, Guyon, Baron, Mmes Beaumaine et Gautier, se livrant à des exercices gymnastiques en compagnie de jeunes figurantes, dont la beauté n'est point à dédaigner, le tout mis en scène avec l'esprit ordinaire de M. Gondinet, toujours aimable et fort divertissant.

Enfin, *Alfred*, ne le cède en rien aux deux autres comédies comme gaieté et amusement. Donc, nous le répétons, succès de bon aloi sur toute la ligne.

ANECDOTES THÉATRALES

—

En 1826, Potier, le grand, le célèbre artiste, eut à créer à la Porte-Saint-Martin le rôle d'un invalide centenaire, dans une pièce intitulée : *les Invalides*.

On comptait peu sur ce vaudeville, qu'on jouait à l'occasion de la fête du roi Charles X, et qui devait disparaître de l'affiche après la première représentation.

A l'encontre des prévisions, le succès fut incroyable.

Et, s'il en faut croire la chronique, Talma lui-même se serait écrié, après avoir vu Potier : « Ce trophée-là m'empêchera de dormir. »

C'est que l'acteur, en effet, méritait qu'on le remarquât.

Il s'était fait une tête admirable qui, sans donner prise à la caricature, accusait toute la décrépitude qu'un siècle de ravage peut imprimer sur une face humaine.

Son corps semblait ployer sous le poids des ans, ses jambes vacillaient, et de ses yeux éteints s'échappaient comme un dernier rayon d'intelligence.

Quand il parlait, sa voix tremblotante exhalait comme un murmure pénible, un écho plaintifs qui faisait peine à entendre.

***

Le *tout Paris* de ce temps-là voulut assister à ce spectacle, qui menaçait d'autant plus de s'éterniser qu'on avait retranché de la pièce la partie politique.

Il n'en restait absolument qu'une intrigue légère, mais pleine de sentiment, et par cela même fort attachante.

Comme surcroît d'attrait, une loge d'honneur était mise à la disposition des vrais invalides, qui venaient chaque jour, au nombre de dix, assister à la représentation d'une œuvre si intéressante pour eux.

Quelques épisodes touchants signalèrent ces soirées charmantes, déjà si loin de nous.

On vit deux manchots qui, ne sachant comment exprimer leur admiration, se cotisèrent pour applaudir avec les deux mains que la guerre avait épargnées.

***

Le personnage que représentait Potier était pris sur le vif.

C'était la copie d'un invalide encore vivant, malgré son âge excessif ; il avait 114 ans.

Tout fier d'avoir un sosie qui jetait sur ses derniers jours un éclair si vif de la gloire à laquelle on aspire, quelque peu d'ambition qu'on ait, il voulut juger par lui-même de l'effet que produisait son image.

Il se fit transporter, avec toutes sortes de précautions, jusqu'au théâtre, et se plaça sur le premier rang de la loge réservée.

Ce fut une grande solennité.

La salle, remplie de spectateurs qui formaient autant de curieux, partageait sa vénération entre l'imitation et la réalité, entre le vieux soldat et le comédien extraordinaire.

***

Le spectacle une fois terminé, le bon vieillard, tout attendri, demanda instamment qu'on lui amenât son Ménechme.

Il voulait le remercier et le féliciter.

Le public, toujours avide d'approcher un artiste à la ville, encombrait le foyer, refusant obstinément d'évacuer le théâtre.

Quand Potier parut, ce fut un tonnerre d'applaudissements.

Il avait eu l'esprit de garder son costume et de rester grimé.

Chacun se rangea à la hâte pour livrer passage à l'artiste, qui se trouva bientôt en présence de son original.

On fit asseoir les deux vieillards, dont l'un avait 58 ans, devant une table où les attendait une bouteille de vieux bordeaux, et l'on entama sur-le-champ le chapitre des souvenirs.

***

Potier avait servi dans sa jeunesse ; il put tenir tête à l'ancien.

On parla campagnes, blessures, faits d'armes, que sais-je !

Si bien qu'au bout d'une demi-heure ils se reconnurent.

Le centenaire, encore en possession de toute sa mémoire, surtout en ce qui touchait son régiment, se souvint d'avoir été le sergent-major du buveur qui lui tenait tête.

Et non pas, comme on pourrait le croire, par un effet d'optique ou par des fumées d'un vin généreux.

Il donna des preuves irréfutables de ce qu'il avançait.

Des preuves que l'artiste accepta autrement que par condescendance.

La situation devenait de plus en plus attendrissante.

Elle atteignit bientôt le plus haut terme, quand on vit les deux vieillards se presser dans les bras l'un de l'autre.

Ce qui se passa devint indescriptible.

C'étaient des cris, des trépignements, des hurrahs frénétiques.

**

L'heure était venue de se séparer.

On prodigua de nouveau les soins les plus affectueux à cet ancien héros d'une armée disparue.

Comme il était tard, on voulut lui préparer un bon lit et un excellent souper.

Mais il refusa.

— Quand on est au service, dit-il, il n'est pas permis de découcher sans permission.

Il fallut absolument le reconduire à l'Hôtel des Invalides.

ÉDOUARD MONTAGNE.

A Fabio

Dux femina facti.

I

O poëte à l'âme hautaine,
Tu m'as dit : « Le temps où j'aimais
Est passé. Dans mon cœur la haine
Remplace l'amour désormais.

» Car la femme est comme une louve
Impitoyable ; sans remords
Elle nous torture, et je trouve
L'amour plus amer que la mort.

» Ciel de Dieu ! le chercheur de rimes
Semble un coupable châtié
Pour on ne sait quels anciens crimes
Qui glacent l'humaine pitié.

» Aux Amantes, par les Poëtes
D'infinis trésors sont offerts ;
Mais, hélas ! ces sourdes-muettes
N'entendent même pas nos vers.

» Les femmes à notre délire
Répondent par la trahison.
Malheur au divin porte-lyre !
Les anciens mythes ont raison :

» C'est toujours la tête d'Orphée
Que, sur les sommets orageux,
Vous brandissez comme un trophée,
Bacchantes ! dans vos cruels jeux.

» Jamais, au fond des mornes jungles,
Le voyageur n'a dans ses flancs
Senti d'aussi féroces ongles
Que ceux d'une femme aux doigts blancs.

» Tandis qu'à la gloire des femmes
Nous élevons un monument
Indestructible, les infâmes
Nous assassinent lâchement...

» Ah ! je romps, cessant d'être dupe,
Le joug qu'à tort nous subissons.
Je ne veux plus qu'un bruit de jupe
Me cause de mortels frissons.

« Femmes ! prenez mon cœur pour cible ;
J'attends vos traits, le front serein.
Ce cœur, maintenant impassible,
Est cuirassé d'un triple airain.»

II

Tels sont tes discours ; interprètes
Farouches de tes deuils secrets,
En parlant ainsi, tu t'apprêtes,
Crois-moi, de très amers regrets.

Sans raison ton âme s'irrite.
Plus l'amante sous son mépris
T'accable et plus elle mérite
Que tu sois de sa grâce épris.

Ce serait être impie et lâche
Que de maudire ses rigueurs ;
La femme ne fait que sa tâche
En déchirant nos tristes cœurs.

Elle est ici-bas la complice
Involontaire du Destin.
Mais te plaindras-tu d'un supplice
Que suit un triomphe certain ?

Ne sens-tu pas, toi qui blasphèmes
Que tu dois tes plus nobles vers,
Que tu dois tes plus fiers poëmes
Aux souvenirs des maux soufferts ?

Comme un soldat, veuf de ses armes,
Le poëte reste impuissant,
S'il n'a pas répandu des larmes,
S'il n'a pas vu couler son sang.

Pour déjouer les trames vaines
Des méchants dans l'ombre tapis,
Il est bon qu'au grand jour ses veines
Montrent leurs radieux rubis...

Oui ! parce que, vivants, nous sommes
En proie à l'amour, noir tourment,
Morts, dans la mémoire des hommes
Nous vivons éternellement.

Le poëte verra sa barque
Entrer au port, quand il aura
Deux yeux doux pour astres ! — Pétrarque
Doit sa gloire à Monna Laura ;

Peut-être on oublirait le Tasse
Sans ses douloureuses amours...
Mais est-il besoin que j'entasse
Les exemples des anciens jours ?

Hier encor l'amant d'Elvire,
Hier le poëte des *Nuits*,
En sublimes vers ont su dire
Au monde leurs poignants ennuis.

Réjouis-toi donc, quand tu souffres !
Pour parvenir à l'Eden bleu,
S'il te faut franchir d'affreux gouffres
N'as-tu pas des ailes de feu ?

Ton front hors des terrestres fanges
Surgira, vainqueur ! — N'as-tu pas
L'effrayant glaive des Archanges,
Qui brave les assauts d'en-bas ?

L'Envie, exécrable couleuvre,
Rampe et guette ? Prends pour soutien,
Un pur amour, et fais ton œuvre,
Marche sans peur ! et sache bien,

O poëte dont l'âme ardente
Cherche le mystérieux X,
Qu'au ciel jamais n'entrera Dante
S'il n'est guidé par Béatrix.

LOUIS DE GRAMONT.

SAINT-PIERRE ET LE GASCON

ANCIEN CONTE BLEU

(Suite et fin)

—

Le lendemain, en effet, ils se réunirent au moment et au lieu convenus. Pascal faisait joyeusement sauter sur sa main ouverte un écu de six livres, rémunération de ses peines et de son talent de ménétrier.

Saint Pierre montra dix écus, disant :

« Voilà mon salaire. »

— Mazette ! fit le Gascon stupéfait et jaloux. Quelle besogne avez-vous donc faite à l'enterrement, monsieur le pèlerin, pour gagner si grosse somme ?

— J'ai ressuscité un bon père de famille, à la grande joie des siens.

— Vous ressuscitez les morts ! s'écria Viadasé sans trop d'étonnement, toutefois, car un Gascon ne saurait décemment laisser croire qu'il est incapable d'opérer des miracles ; comment vous y prenez-vous, s'il vous plaît ?

— Je croise les bras sur la poitrine, en disant au mort : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi !

— Pas plus longue fatigue ? Rien qu'un commandement ?

— Rien que cela, la foi étant forte et sincère.

— Par mon âme ! voilà travail qui ne porte guère à la sueur ! Et mieux vaut cent fois ce métier commode que s'essouffler, à en perdre haleine, une nuit entière, dans une peau de bouc pour un pauvre écu de six livres ! Et moi aussi, je serais résurrectionniste, puisqu'il y a si gros salaire et si mince labeur ! Cette besogne ne m'est pas interdite, je suppose ?

— A tous ceux qui ont bon vouloir et croyance en la puissance divine, rien n'est impossible. La foi soulève des montagnes, a dit le juste entre les justes.

— En d'autres termes, l'intention, la ferme intention surmonte tous les obstacles. Il suffit. Je l'aurai, cette vertu-là.

— Confondons les recettes du jour, dit le saint ouvrant l'escarcelle.

— C'est entendu, répondit Pascal, qui joignit ses six livres à la masse.

Ils poursuivirent leur voyage après un léger repas

— Je serai tôt le plus riche du canton, pensait Viadasé.

— Un mouton qui n'a pas de cœur! c'est singulier, grommelait le pèlerin.

— Qu'il est donc rabâcheur, ce vieux-là, répétait le Gascon, tout à fait sans rancune, d'ailleurs, car il voyait l'avenir tout en rose.

A la fin du jour, ils atteignirent l'entrée d'une gorge.

— Encore deux villages, dit saint Pierre, et, comme devant, une noce là, des obsèques ici. Pour lequel penches-tu?

— Ma foi! je l'ai dit déjà. A votre tour de rire, moi je veux pleurer ce soir.

— Va donc où l'on pleure. Tu me rejoindras à cette place, au premier chant du coq.

Sur ces mots, ils se séparèrent. Mais, le jour venu, saint Pierre, le coq, le soleil et l'horloge furent seuls exacts à l'heure.

L'apôtre se mit à la recherche du vigneron.

Au milieu de la grande place du village se dressait une potence, et la population tout entière poussait des hurlements autour de Pascal garotté et la hart au cou.

— Pendez-le! criait-elle, hideuse et féroce.

— De quel crime cet homme est-il coupable? demanda le saint.

— Ce traître, cet impie, ce suppôt du malin, répondirent deux mille voix, ne prétendait-il pas pouvoir ressusciter notre bailli, décédé hier.

— Ajoutez, dit le patient, que les héritiers et le curé préfèrent pendre un vivant que de restituer l'argent touché pour un mort.

— Il blasphème encore, le maudit! rugit le populaire.

— Accordez-lui quelques minutes pour venir à repentance et se réconcilier, demanda le pèlerin.

— Qu'il soit ainsi, répondirent les plus fanatiques. Faites donc la bonne œuvre, révérend Père, et confessez celui-là.

Quand ils se furent écartés, saint Pierre questionna le Gascon.

— Quelle maladresse as-tu donc commise?

— De point en point j'ai scrupuleusement observé vos instructions.

— Tu en as sûrement négligé une au moins pour t'être mis en cas pendable.

— Ne m'avez-vous pas recommandé de me signer?

— Et tu l'as fait?

— De haut en bas, de gauche à droite, à la mode périgordine, m'écriant avec politesse : « Ayez la bonté de vous lever, monsieur le bailli.»

— Et monsieur le bailli n'a pas bougé?

— Ni bougé, ni parlé. Lui qui d'un signe et d'un mot, étant vivant, châtia sans grand scrupule et commisération, les malheureux justiciables traînés à son tribunal, il s'est bien gardé d'ouvrir la bouche pour être intègre un jour par hasard.

— Conviens plutôt que la foi indispensable t'a manqué. Mais le mal est fait et te voilà près de comparaître devant ton Créateur. Te repens-tu de tes fautes?

— Oh! de toute mon âme!

— Et si je te tirais de cette extrémité, aurais-tu à l'avenir meilleure vie et horreur du mensonge?

— Oui, bien sincèrement.

— Eh bien, je peux te sauver à une condition cependant.

— Dites, dites! j'accepte d'avance.

— Confesse enfin ce qu'est devenu le cœur de mouton.

Pascal se crut persiflé, perdit patience et très colère.

— Ni pour la mort ni pour la vie, s'écria-t-il, je ne saurais confesser ce que mes yeux n'ont pas plus vu que mes dix doigts pratiqué.

— Parles-tu selon ta conscience?

— Sur mon âme, oui! j'en prends témoin le soleil, la lune et les étoiles.

Le bienheureux gémissait à part lui de l'endurcissement de ce vilain; mais miséricordieux par habitude céleste, il résolut de pousser l'épreuve jusqu'au bout.

En ce moment passait le feu bailli que portaient quatre marauds à mine sinistre, précédés en avant par la croix et la bannière.

Saint Pierre s'approcha, et à son injonction le mort secoua le linceul, éternua bruyamment et s'informa.

— Très-bien! dit-il, quand les porteurs stupéfiés lui eurent détaillé les incidents par le menu.

Et rentrant *illico* dans la plénitude de son autorité.

— Délivrez cet homme, commanda-t-il superbement, et qu'on lui donne l'argent de mes inutiles funérailles.

Cet ordre exécuté, l'apôtre empocha la somme en tant que trésorier.

Lorsque les deux associés se retrouvèrent seuls sur le grand chemin du roi, à cent jets de pierre des furieux, qui les auraient volontiers pour un peu lapidés tout à l'heure, le Gascon, encore mal à l'aise, dit avec un soupir de soulagement :

— Merci de moi! je retourne à mon village d'Ollivou, devers Rouffiac, où du moins l'on ne m'a jamais voulu pendre. Il est vrai que je ne m'étais jamais avisé de faire du bien à qui que ce soit, manant ou bailli. Ça, ne vous déplaise, monsieur Pierre, partageons nos bénéfices.

— Soit! dit l'apôtre prêt à ouvrir l'escarcelle; mais ne m'apprendras-tu pas, avant de nous séparer pour toujours, ce qu'est devenu le cœur du mouton?

— Mais, encore une fois, puisque le cœur leur manque, aux moutons, dois-je perdre ma salive à vous le jurer sur l'honneur? Tenez, pour finir, j'en lève la main.

— Singulier! bien singulier! murmura le saint.

— Cet homme me ferait damner avec ses redites! dit Viadasé, et je suis en grande impatience de lui souhaiter bon voyage.

Saint Pierre gémissait de plus en plus en lui-même d'entendre le vigneron mentir ainsi à sa propre conscience, ouvrit la bourse, et sur la margelle d'une citerne, fit *trois* parts de l'argent.

— Vingt écus pour toi, vingt écus pour moi...

— Et pour qui le reste? demanda le Gascon alarmé. N'était-il pas entendu que le partage serait égal?

— Certainement, répondit l'apôtre. Aussi fais-je la part du troisième associé.

— Du troisième associé?

— Oui, celui qui a mangé le cœur du mouton.

— C'est moi! s'écria Viadasé se frappant la poitrine.

— Prends donc la troisième part, dit le saint, et reconnais enfin qu'il y a parfois avantage et profit à dire la vérité.

Et levant les mains au ciel :

— Dieu bon! s'écria-t-il, béni sois-tu de n'avoir pas fait deux Gascognes!

MAURICE CHERVEIX.

COURSES DE LONGCHAMPS

DU DIMANCHE 8 AVRIL

(Bois de Boulogne)

—

Résultats :

Giboulée, à M. Jennings, a gagné le prix de Boulogne, distançant d'une longueur Mlle de Victot, et de quatre longueurs Equateur.

Le prix de Longchamps a été gagné par Vésuve, à M. Delamarre; Ravisseur, à M. Fould, 2e; Adonias, à M. Lupin, 3e.

Le prix de Seine dans lequel Caen et Mondaine étaient grands favoris a été gagné de trois longueurs par Stracchino, à M. de Rotschild; Caen, à M. de Lagrange 2e; Almanza, à M. Lupin, 3e.

Kilt, à M. de Rothschild, a gagné le prix Raimbow; Braconnier, 2e; Enguerrande, 3e. Au moment du départ, Nougat, grand favori, a reçu un coup de pied qui lui a fait perdre ses avantages.

Prix Blangy : Garde-Noble, à M. de Lagrange, 1er; Jonville, à M. Moreau-Chaslon, 2e; Pomone, à M. Lupin, 3e.

Prix Vanteaux : Astrée, à M. Lupin, 1re; Gladia, 2e; La Farandole, 3e.

Aujourd'hui, courses à Auteuil.

PETITES NOUVELLES

—

— Worms vient d'être engagé au Théâtre-Français. Le remarquable comédien va *reprendre* sa place au théâtre de ses premiers succès.

En effet, Worms débuta à la Comédie-Française au sortir du Conservatoire et il ne tarda pas à être nommé sociétaire. Mais l'approbation ministérielle fut ajournée. Justement froissé, Worms donna sa démission et accepta les offres de la Russie. Pendant plus de dix ans, il obtint des succès constants, à Saint-Pétersbourg.

Les pièces dans lesquelles Worms parut au Gymnase ne furent pas heureuses, mais le talent du comédien n'en éclata pas moins, plus complet qu'autrefois. — Grâce au désintéressement de M. Montigny, directeur du Gymnase, le Théâtre-Français va compter un excellent artiste de plus.

Le rôle d'Urbain, que Worms va jouer dans le *Marquis de Villemer*, a été créé à l'Odéon par Ribes. Delaunay remplira le personnage du duc d'Aléria, créé par Berton, et Mlle Croizette, éloignée depuis longtemps, celui de Mlle de Saint-Geniex, créé par Mme Thuillie.

— Mlle Agar rentre aussi à la Comédie-Française.

— On annonce également l'engagement à la Comédie-Française de Mlle Léonide Leblanc.

— La première représentation de la reprise de *Mauprat*, au théâtre de l'Odéon, est irrévocablement fixée au samedi 14 avril.

L'*Hetman* tiendra l'affiche jusqu'au jeudi 12; vendredi, relâche pour répétition générale.

— Le Théâtre-Italien fera sa clôture d'une façon éclatante.

M. Escudier vient de mettre en répétition un ouvrage en trois actes, inédit, qui sera signé d'un compositeur absolument *inconnu*.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le compositeur en question est Havanais et que son œuvre doit être une révélation.

— Au Théâtre-Lyrique : les répétitions de la *Courte Echelle* vont pouvoir être poussées avec activité, le librettiste, M. de la Rounat, étant entièrement remis de la grave indisposition qui le forçait à garder le repos.

Notre sympathique confrère était atteint d'une forte bronchite qui menaçait de devenir une fluxion de poitrine. Grâce à l'énergique médication du docteur Claude, M. de la Rounat est aujourd'hui complétement hors de danger.

— MM. Octave Feuillet et Eugène Gautier ont lu leur *Clé d'or* aux artistes du même théâtre. On sait que Frédéric Achard, du Gymnase, prêté par M. Montigny, créera l'un des principaux rôles. Les autres interprètes seront Melchissedec, Mlles Sablairolles et Mézeray.

— Les Variétés remontent *Bagatelle* avec Mme Grivot, qui fera sa rentrée au théâtre dans ce petit acte où elle a créé avec tant de succès un rôle de gommeux.

— On répète activement au théâtre du Palais-Royal un acte nouveau de M. Gondinet, avec Geoffroy.

Dans une huitaine : *Les Convictions de Papa* (c'est le titre de cette comédie) seront jouées avec le *Tunnel*.

— Nous pouvons donner la distribution exacte de la pièce en trois actes, de M. Emile Zola, que le théâtre du Palais-Royal vient de recevoir :

Ribalier	Lhéritier
Chamorin	Hyacinthe
Brochard	Pellerin
Putois	Lassouche
Un capitaine, un sergent, un lieutenant :	
Valentine	Lemercier
Hortense	Valerie
Françoise	Leroux

— Encore au même théâtre, Mlle Hadingue, la nouvelle pensionnaire, débutera dans une pièce en deux actes de M. Ferrier. Titre provisoire : *Florestan*.

Mlle Hadingue jouera le même soir une pièce en un acte de M. Poirson.

— Une nouvelle décision vient d'être prise par MM. Ritt et Larochelle, directeurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Il avait été question d'exploiter ce théâtre pendant tout l'été en diminuant le prix des places, comme cela a lieu généralement pour les représentations dites représentations populaires. On avait même été jusqu'à se préoccuper de pièces qui devaient lutter avec le roi Soleil. Le *Bossu*, le grand drame de M. Paul Féval, devait ouvrir la marche ; puis le *Juif-Errant*, d'Eugène Sue, était désigné pour lui succéder de façon à pouvoir atteindre sans de trop grands efforts le mois de septembre, époque où les théâtres commencent leur véritable et productive saison.

Aujourd'hui, tout est changé, et cela depuis deux jours seulement. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin viendra grossir le nombre des salles de spectacles qui fermeront à partir du 1er juin.

Une pianiste d'un très-rare talent, plusieurs fois lauréat du Conservatoire, Mlle Valentine Marx, vient de donner dans les salons de Mlles Welhoff, rue de l'*Echiquier*, une charmante matinée musicale. Mlle Marx excelle dans l'art difficile de faire oublier à l'auditeur toute la partie mécanique de son jeu. Grâce à sa science consommée, grâce à l'habileté toute puissante qu'elle a longuement acquise, le piano, cet instrument si rebelle et qui rompt si facilement l'illusion, chante, rit et pleure tour à tour au gré de la volonté souveraine de la gracieuse artiste. Ajoutons que Mlle Marx a formé d'excellents élèves, dont nous avons pu apprécier aussi, au cours de cette ravissante matinée, l'instruction à la fois solide et brillante.

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Moune Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. — Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimé Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita-Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma-Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie-Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte. — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Maudnit. — Frédéric Febvre. — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — MM. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Preily. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Héléna Sanz.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	*un an,*	*14 fr.;*	*six mois,*	*7 fr.*
Départements.	—	*16 fr.;*	—	*8 fr*
Etranger	—	*20 fr.;*	—	*10 fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur

23, Passage Verdeau, 23, Paris

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

Lyon, le 4 avril 1877.

Monsieur le Directeur,

Permettez-nous d'avoir recours à la grande publicité de votre journal, pour donner avis que, à partir de cette saison et afin d'éviter toute confusion regrettable nos étoffes de soie sont revêtues de notre signature sociale.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de notre haute considération.

Ponson ...

Signature et marque de fabrique.

Monsieur le rédacteur,

Dans l'intérêt des malades atteints de l'horrible cancer et mû par un sentiment de reconnaissance, je me fais un devoir de vous demander l'insertion de ce qui suit : Mme Gr., ma belle-mère, avait depuis trente-quatre ans une tumeur au sein droit ; cette tumeur prit la grosseur du poing, devint dure, bosselée, et commença à s'ouvrir ; les douleurs étaient devenues intolérables. Le moral était très-affecté, le teint prenait la couleur jaune de la cachexie. Un médecin, consulté, reconnut l'urgence d'une opération. Redoutant les suites de cette opération, Mme Gr... entra, le 7 février 1876, dans la maison de santé du Dr Cabaret, à Paris, rue d'Armaillé, 19, et en sortit le 7 mai parfaitement guérie sans effusion de sang, sans opération. Depuis cette époque, Mme Gr... a repris ses occupations, sa santé est excellente. C'est pour toute sa famille un grand bonheur après une douloureuse appréhension.

HAUDIÉ, *Instituteur.*

Toury (Eure-et-Loir).

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces)

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.

On peut retirer le **capital à volonté.**

CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

L'Administrateur-Gérant A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an.* S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

UNION DE LA MEUNERIE

ET DE LA

BOULANGERIE

Capital Social : 2,000,000 de Fr.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

A 3,500 Actions de 500 fr. chacune

Protecteur et Conseil scientifique de la Société :

M. MÈGE-MOURIÈS

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

En souscrivant	50 fr.
A la répartition	75
Les trois autres quarts à verser par appels successifs, sur décision du Conseil d'administration	375

Il sera fait une bonification de 5 0/0 sur chaque action libérée en souscrivant

Toutes les formalités seront remplies pour l'admission des titres à la cote officielle de la Bourse de Paris.

Les souscriptions sont reçues dès maintenant au BUREAU DU JOURNAL LE **Petit Financier**, 33, rue Vivienne, à Paris, où les renseignements seront donnés sur toute demande affranchie.

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

RENTES VIAGÈRES

renseig., écr. à HENRI GEORGE, 22, rue des Archives, Paris.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du Docteur Hué, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

4 fr. par AN

PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, suer de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

CONVERSION
DE LA
RENTE

Brochure 50 centimes; envoi *franco* 7, rue Lafayette. Paris

NOUVEAU TRAITEMENT
du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5, près la Tour-St-Jacques.**

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE
Aujourd'hui et jours suivants

De toutes les Marchandises formant l'actif des GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX FABRIQUES DU NORD
132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte authentique variant de **55 à 75 pour 100**.

UN APERÇU :

Toile chanvre........	» 40	Alpaga noir de 1 45..	» 60
Toile pour draps, larg. 1 m., 1 m.10, 1 m.20	» 90	Brillantine nre de 4 50	1 45
Toile blanche pr chemises de 3 f.50......	1 10	Alpaga noir de 2 75...	» 85
Toile blanche de 4 50..	1 25	Pacha noir de 3 50....	1 25
Madapolam fort, lgr 0 m.80, de 65 c., à..	» 35	Mérinos noir de 4 50..	1 95
Piqué blanc de 2 25...	» 70	Cachemire nr de 4 75.	1 95
Coton écru fort de 0 95	» 45	Cachemire nr de 7 50.	2 75
Coton éc. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à	» 75	Cachemire nr de 9 50.	3 50
Serv. toilette, la douz.	2 75	**SOIERIES NOIRES**	
Serviet. damas. de 15 f.	6 50	Gros grain de 7 75....	3 25
Serviet. damier de 28.	12 50	Faille de 8 90........	3 90
Services damassés 12 couverts, de 55 f....	12 50	Cachemire de 13 50...	5 50
Mouch. bat., la douz.	1 80	**LINGERIES**	
Mouch. cholet de 18 f.	7 50	Camisoles p. plis de 4 50	1 45
RIDEAUX		Corsets magnifiques de 10, 12 et 15 réduits à	1 95
Brodé riche de 0 90...	» 30	Chemises cret. de 4 50	1 75
Guipure de 1 fr. 25...	» 45	Robes de chamb. de 25	6 75
Gaze de 2 fr. 25......	» 85	Pant. perc. pli de 4 50	1 75
Couvre-lits piqués gde taille de 25 f. à	4 90	**INDIENNE**	
CHEMISES HOMMES		Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f.75.	» 60
Chem. mad. de 4 90..	1 95	Algérien rayé croisé, soie, largeur 1 m.40, de 7 f.50............	1 95
Chem. d. renf. de 5 75.	2 75	Oxford rayures pour chemises de 2 f.45..	» 75
Chem. dev. toile de 12	4 50	**TAPIS**	
Bas finis de 2 40......	» 90	Tapis pass. de 3 f. 75	» 75
Gilets flanelle de 7 90.	3 25	Descente de lit de 5 50	1 45
DRAPERIES		Foyers de 16 f. 50.....	5 75
1,500 coupons drap pr pantis. de 1m 20 de 25	6 90	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m.40 de 29 f. à	8 75
Drap satin noir et marron de 16 le m..	5 50	Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m.80 de 45 f. à	13 50
		Carpettes long. 3 m. larg. 2 m.40 de 75 f. à	21 »

Expéditions province aux frais de l'acheteur.

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre 5 fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Seul adopté dans tous les Hôpitaux
Ordonné par tous les principaux Médecins

ANÉMIE, CHLOROSE, ÉPUISEMENT
PERTES D'APPÉTIT, PAUVRETÉ DU SANG
FLUEURS BLANCHES, CONSOMPTION

Le **Fer Dialysé** dont M. BRAVAIS a créé la vraie formule (fabriqué d'après les données qu'il possède seul et avec des appareils spéciaux), ne peut être imité. Il ne peut être que contrefait. Le public est donc prié d'exiger sur la *capsule, l'étiquette ou le flacon*, le nom, la signature et la marque de fabrique ci-contre, comme garantie.

DÉPÔT PRINCIPAL A PARIS.
13, Rue Lafayette (quartier de l'Opéra)
Usine et Fabrique à Asnières

3 Médailles, Exposition de Paris, Bruxelles, Philadelphie, de France et de l'Etranger, pour combattre :

DÉBILITÉ, FAIBLESSE DES ENFANTS
LYMPHATISME, DIGESTIONS DIFFICILES
NÉVRALGIES, STÉRILITÉ, PALPITATIONS, ETC.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce produit incomparable est de citer les appréciations du **Fer dialysé Bravais** faites par les premiers médecins de France et même de l'Europe :

« Bien que personne ne puisse assigner de limite aux découvertes de la science, dit un de ces médecins, je doute qu'on puisse jamais trouver un ferrugineux d'une efficacité plus énergique, plus absolue que le **Fer dialysé Bravais**, possédant des avantages supérieurs à tous les ferrugineux, sans avoir un seul de leurs inconvénients. »

(ENVOI DE LA BROCHURE FRANCO).

Se trouve dans les principales Pharmacies de France et de l'étranger, où l'on trouve aussi le Sirop, les Pilules, la Liqueur et les Pastilles de Fer dialysé Bravais.

4 FR. PAR AN — QUATORZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE
MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE
OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :
LE
CALENDRIER-MANUEL
DU CAPITALISTE
pour **1877**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE
Pour 4 fr. par an
AU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

LE COQUET, journal pour couturières, 12 f., 18 f., 21 f., etc. LE JOURNAL DES MODISTES, spéc.pr modes, 1.12f., 18f., 21f., etc. **PARIS-FIGURINE**, modes, littérature, 21 f., 26 f., 48 f. A. ALBERT, éditeur, 6, rue Favart, à Paris. D. mander prospectus, ou numéro spécimen contre 1 fr. 50

GRANDS MAGASINS DE SO…
A JEANNE D'AR…
43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de…

VENTE 2 MILLIONS
BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE,
MOITIÉ PER…

Au moment du terme d'Avril, le plus … de l'année, un million de **RIDEAUX** et … ticles de qualités irréprochables ont … donnés et conséquemment soldés en bl… ***que pour rien.***

Nous pouvons affirmer que cette Vente … de tous, sera, dans Paris, un événe… mercial.

AUJOURD'HUI et jours suivants

APERÇU DES PRIX :

RIDEAUX brochés, brodés et guipure. Valeur 90 c. Le mètre..........
RIDEAUX suisse brodés, rich. encadrement pouv. se découper. Val. 6 f., le rid.
RIDEAUX guipure d'art, riche bordure, fest. Valeur 8 fr., le rideau...
STORES brodés, application. Hauteur 3m20. Valeur 20 f., le store..........
SERVIETTES éponge, gde larg. Long. 85 c. Valeur 65 c., la serviette..
SERVICES de Saxe, 12 couv. damassé blanc pur fil. Valeur 40 f., le service
MOUSSELINE extra-fine pr robes de 1re communion. Val. 2 f., le m.
DRAPS cretonne écrue pour grand lit. Val. 6 f., le drap...............
PANTALONS percale petits plis, toutes tailles. Val. 3 f., le pantalon
PEIGNOIRS taffetas de Mulhouse, grande taille. Val. 7 f., le peignoir
CORSAGES percale imprimée, toutes tailles. Valeur 1 f. 75, le corsage
MOUCHOIRS batiste d'Ecosse, ourlés, g… taille. Val. 60 c., le mouchoir
TOILE DE L'INDE pour chemises. Val. 13 f., la pièce de 15 m
BAS de Paris, véritable coton Jumel. Valeur 7 f. 50, la 1/2 douzaine..............

NOTA.—Pas d'Expédition hors Paris et la…

AUX ASTHMATIQUES

… risse véritablement l'asthme, la toux, l'op… c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de… dame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence… de succès et des milliers de guér. Preuves…

LE TRAITÉ médical et physiologique des maladies, gratuit aux consult. qui envoient 2 tim… En vendant son LIVRE à moitié prix, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre, Rh…* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc.

AUX GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITAL…

57, rue de la Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

LA 2e VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES … ministère de commissaire priseur, du restant du matériel et de l'agenceme… lieu incessamment. En attendant, les commissaires experts poursuivent acti… avec des pertes authentiques de **55 à 75 0/0**.

LA VENTE A L'AMIABLE
DES DERNIÈRES MARCHANDISES

Toiles, Blanc, Soieries, Lingerie, Confections, Robes, Fanta… et Ameublements.

PRINCIPAUX LOTS A RÉALISER

Les *Lundi* 9, *Mardi* 10, *Mercredi* 11 *avril*, et jours suivants, si l'exigen… travaux n'interrompt pas la vente.

Peignoirs dames de 9 50,..............	2 25
Paletots soie de 90 fr..............	29 »
Paletots matelas de 40 fr..............	15 »
Manchettes pour hommes et pour dames, toile d'Irlande, valeur réelle, 1 25 la paire..............	» 20
Mouchoirs batiste..............	» 15
Chemises dames de 6 50..............	1 45
Camisoles brodées de 6 50..............	1 25
Pantalon pour dames de 4 75..............	» 95
Jupons blancs de 6 50..............	1 75

Soie noire, chaîne double gros grain, larg. 0 60 c. de 9…
Cachemire noir de 5 90..............
Toile à torchons de 0 70..............
Toile pour draps de 2 55..............
Draps pour grand lit..............
Serviettes éponges grandes..............
Chemise homme de 8 fr..............
Serviettes damassées de 75 fr..............
Mousseline pour rideaux de 1 25..............
Rideaux brodés de 7 50..............
Nappes, serviettes désassorties.

PARIS-THÉATRE

DRAME — OPÉRA — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER — Cliché CARJAT.

TRAGÉDIE — MUSIQUE

LÉOPOLD MENU

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMERO 205

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 19 au 25 Avril 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 [illegible]

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	14 fr.	Six mois,	7 fr.
DÉPART^{s}	id.	16 fr.	id.	8 fr.
ÉTRANG^{r}	id.	20 fr.	id.	10 fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCV

LÉOPOLD MENU

Trop souvent les artistes lyriques, appelés par la nature de leur voix à représenter des personnages d'une *espèce* absolument *voulue*, ne réalisent pas au physique les types rêvés par les poëtes et les compositeurs.

Ainsi le ténor, désigné quand même pour être l'*amoureux*, a d'ordinaire un embonpoint ridicule, et la basse dont le privilége est d'être promue à la haute distinction d'un dieu de l'Olympe ou d'un monarque terrestre, se présente la plupart du temps sous une enveloppe grêle et d'une navrante pauvreté.

Comme son maître Obin, Menu, qui partage actuellement avec Boudouresque le premier emploi des basses profondes laissé vacant par le départ de Belval, satisfait complétement, sous ce rapport, aux exigences de ses rôles. Grand et robuste il a la prestance exigée pour les Marcel et les Bertram, ce qui n'est point un mince avantage et prédispose admirablement le spectateur en faveur de l'interprète de ces merveilleuses créations du génie.

Georges-François-*Léopold* MENU, né à Witry-les-Reims (Marne) le 13 février 1848, a hérité de ses père et aïeul d'une voix de basse-taille volumineuse et bien timbrée. Il appartient à une famille essentiellement artiste et avantageusement douée pour la musique. Son père était à la fois chef d'orchestre, professeur et directeur des diverses musiques de l'endroit : garde nationale ou orphéon. Malheureusement, à l'âge de sept ans, Menu le perdit, alors que depuis deux années il était venu s'installer à Reims. Dès ce moment l'enfant fut placé chez un tapissier de la ville en qualité d'ouvrier, et il resta là jusqu'à l'âge de seize ans.

Ses goûts pour la musique purent néanmoins se faire jour, tout en lui permettant de conserver une position absolument indispensable à son existence. Entré dans la Société : *la Sainte-Cécile*, alors dirigée par Gustave Bazin, l'excellent chef actuel de la musique municipale de Reims, Menu y apprit le solfége avec M. Lefèvre, aujourd'hui encore premier ténor à la cathédrale. De plus, il faisait partie d'une société d'amateurs qui jouaient la comédie et l'opérette dans une salle spéciale de réunion. C'est ainsi qu'il représentait Giraflier des *Deux Aveugles* avec un incontestable succès.

Au nombre de ses camarades se trouvait Max-Simon, des Folies-Dramatiques, qui comme lui était rigoureusement appelé à paraître dans tous les concerts donnés en ville.

A dix-neuf ans, Menu fut admis comme *basse* à l'église métropolitaine. Là, il travailla spécialement le chant, avec M. Robert, maître de chapelle de la cathédrale. Il y resta une année pendant laquelle ayant quitté son métier d'ouvrier tapissier, il était devenu principal employé d'un éditeur de musique.

Entendu par le second chef d'orchestre de Rouen, au théâtre de Reims où, par amusement et afin d'avoir ses entrées, il allait chanter les chœurs de la *Belle-Hélène* de la *Grande Duchesse* et des autres opérettes en vogue pour le moment, il accepta d'être présenté par cet artiste à M. Bonnesseur, le directeur de la cité rouennaise. Mais une circonstance vint contrarier ce projet, et c'est à Paris qu'il se rendit, suivant l'avis d'une personne ayant des relations commerciales avec sa mère.

Présenté tout d'abord à Delle-Sedie, l'éminent baryton du Théâtre-Italien, alors professeur au Conservatoire, Menu fut bien accueilli par ce maître et, d'après ses conseils, prit part aux concours d'admission dans le temple de la rue Bergère, en 1868. Il y fut reçu élève externe, mais ayant passé un second examen trois semaines plus tard, il eut la faveur d'y être admis pensionnaire en même temps que Bouhy et le ténor Richard.

Elève de Delle-Sedie, il remporta le troisième accessit de chant, à son premier concours en 1869, avec l'air des *Vêpres Siciliennes*; puis, au départ de ce professeur, entra dans la classe de M. Bax de Saint-Yves à la fin de cette même année. Un premier accessit d'opéra remporté en 1872, avec la grande scène d'*Œdipe à Colonne* (classe de Levasseur et d'Obin), lui valut un engagement à l'Opéra, qui fut signé le 15 août suivant.

Les débuts de Menu à l'Académie nationale de musique eurent lieu le 17 mars 1873 dans le rôle de Marcel, des *Huguenots*. Belval, qui se montra toujours excellent camarade pour le nouvel arrivant, tenait depuis longues années l'emploi des premières basses et avait grand besoin de repos. Aussi le public accueillit-il Menu avec une juste faveur, car une voix jeune et vibrante devait être bien goûtée des spectateurs de l'Opéra, qui, depuis trop longtemps, étaient privés d'entendre un frais organe.

A la salle de la rue Le Peletier, Menu joua encore : Balthazar de la *Favorite*, le 6 juin 1873; le grand Inquisiteur de l'*Africaine*; puis Brogni de la *Juive*.

A la salle Ventadour, outre les *Huguenots* qu'il reprit, il parut dans l'*Esclave*, de Membrée, et Bertram, de *Robert le Diable*. Le soir où il fut appelé à remplacer Gailhard malade, dans l'*Esclave*, Menu remplit un bien pénible devoir, car ne voulant pas s'opposer au désir exprimé par son directeur de ne pas interrompre les représentations d'un ouvrage nouveau dont le succès ne s'était point affirmé, il consentit à jouer le soir du jour où sa jeune sœur, morte à Reims, la veille même, avait été conduite sans lui à sa dernière demeure.

Au Nouvel-Opéra, Menu fit, le 25 janvier 1875, la première reprise de la *Favorite*; puis il parut dans la *Juive*, dans *Guillaume Tell* (rôle de Walter, le 15 mars), dans Marcel des *Huguenots*, dans le Roi d'*Hamlet*, en août 1875; créa Jacques d'Arc, le 5 avril 1876, dans l'opéra de Membrée, de néfaste mémoire, et enfin fut de la reprise du *Prophète*, le 16 août suivant.

J'ai dit, en commençant, que Menu était au physique l'homme de ses rôles. Ce n'est point là sa seule qualité. Sa voix étendue et profonde, ses excellentes études musicales le mettent à même d'interpréter avec une réelle autorité les larges conceptions de nos plus grands compositeurs. Tout jeune encore, il a déjà acquis une solide expérience et est, depuis longtemps, pour notre première scène lyrique, un précieux auxiliaire. C'est sur lui et sur son excellent camarade Boudouresque que repose tout ce répertoire formidable des basses profondes qui comprend des créations sublimes, telles que Marcel ou Bertram, qu'aucun rôle de ténor ne pourrait surpasser.

Dans le nouvel opéra de Massenet, le *Roi de Lahore*, annoncé pour cette semaine, Menu créera le personnage d'Indra, dieu des Indiens : au troisième acte, il y sera appelé, dit-on, à montrer un talent de composition dont il a eu déjà l'occasion de faire preuve. En attendant cette nouvelle création qui lui est offerte par un jeune compositeur d'avenir, nous fêtons, dès aujourd'hui, et surtout dans Menu, le digne interprète de Meyerbeer, de Rossini et d'Halévy, encore restés les maîtres du drame lyrique contemporain.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

TERESINA SINGER

(Premier soprano du Théâtre-Italien)

REVUE DES THÉATRES

ITALIENS

—

Mlle Borghi-Mamo dans *Il Trovatore*. Rentrée du ténor Devilliers.

L'Albani a quitté Paris après un succès comme on n'en avait pas vu au Théâtre-Italien depuis le départ de la Patti. Mais la saison n'est pas terminée et M. Escudier songe à la rendre intéressante jusqu'à la dernière soirée.

Nous aurons prochainement un opéra *inédit*, ce qui n'est point commun sur cette scène; et, en attendant, vont se succéder quelques débuts importants.

Dans *Il Trovatore*, le ténor Devilliers, dont la voix est depuis longtemps très-vantée à la quatrième page des journaux, a fait une rentrée assez bonne. Il a donné le fameux *ut* avec facilité; mais ses progrès comme chanteur ne nous ont pas paru énormes.

Le même soir, au contraire, Mlle Borghi-Mamo prenait pour la première fois possession du rôle d'Eléonore avec un véritable talent. Le rôle est des plus difficiles à chanter, aujourd'hui que tant de cantatrices célèbres s'y sont montrées souvent admirables.

La jeune artiste a eu des accents d'un pathétique entraînant, notamment à la grande scène du *Miserere*, et son succès a été réellement grand et spontané.

Mlle Sanz est toujours une Azucena magnifique, avec sa passion dramatique et sa voix si chaude et si colorée. Et Pandolfini a chanté le comte de Luna avec une verve extraordinaire.

VARIÉTÉS

—

Bagatelle (première représentation à ce théâtre).— Débuts de Mme Laurence Grivot.

La toute charmante Mme Grivot, qu'une maladie cruelle tenait depuis si longtemps éloignée de la scène, a reparu aux Variétés dans *Bagatelle*, jolie petite pièce à deux personnages, qui fut sa dernière création aux Bouffes-Parisiens, à côté de Mme Judic. Inutile de dire que le public lui a fait le plus cordial accueil.

On a revu avec plaisir ce jeu fin, spirituel et toujours distingué. Sous les traits du gandin Georges de Planteville, l'aimable et piquante artiste a obtenu son succès d'autrefois; elle a chanté son *rondo* avec une verve et une originalité trop rares aujourd'hui.

Mme Judic est toujours de plus en plus délicieuse et séduisante. Il est impossible de dire mieux et de chanter d'une façon plus caressante. C'est tout bonnement un talent exquis; aussi sommes-nous obligés de répéter éternellement la même chose en parlant d'elle.

Voilà l'affiche des Variétés, actuellement, on ne peut mieux remplie avec ses quatre petits actes d'un caractère si différent et tous également réussis. Ce spectacle coupé ne peut manquer d'obtenir un long succès.

PALAIS-ROYAL

—

Première représentation de : Le *Bibelot*, comédie en un acte, de M. Ernest d'Hervilly. — Les *Convictions de Papa*, comédie en un acte, de M. Edmond Gondinet.

Comme les Variétés, le théâtre du Palais-Royal adopte pour le moment les spectacles coupés. Pour accompagner le *Tunnel* et le *Grand-Col*, il vient de nous donner deux autres petites pièces en un acte.

L'une : le *Bibelot*, de M. Ernest d'Hervilly, a déjà vu le jour sous le nom de : la *Soupière*, dans les salons et dans les Matinées littéraires, où elle était interprétée par Coquelin-Cadet et Céline Montaland. C'est l'histoire d'un collectionneur, M. de Honduras, qui, venu chez une jolie veuve pour y acheter, à n'importe quel prix, le couvercle d'une soupière en vieux Rouen, devient amoureux de la dame et obtient sa main. C'est surtout par le style et l'esprit que se recommande ce petit acte, écrit avec une certaine préciosité, mais dans un langage fort curieux. Gil-Perez s'y est montré d'un naturel parfait et Mlle Alice Regnault d'une beauté qui a peu de rivales aujourd'hui sur nos scènes de genre.

L'autre nouveauté : les *Convictions de Papa*, est de M. Gondinet, qui décidément prend, après Labiche, la place la plus importante au Palais-Royal. C'est une petite comédie de tous points charmante, où l'esprit est dépensé avec prodigalité.

Ce Flavignac, député qui passe d'un groupe à un autre et se croit cependant très convaincu dans ses idées politiques, est un type finement observé et rendu par Geoffroy avec une telle bonhomie, qu'il est impossible de ne pas le suivre avec intérêt et amusement. Aussi a-t-on ri à gorge déployée et le succès a-t-il été grand.

ATHÉNÉE-COMIQUE

—

Première représentation de la *Goguette*, comédie-vaudeville en 3 actes, de MM. Hippolyte Raymond et Burani.

Des folies du genre de la *Goguette* ne se racontent pas. Il est impossible, sans prendre une trop grande place, de narrer toutes les situations que présente un sujet aussi cocasse : celui d'un fils à la recherche de son père, sur lequel il n'a d'autre indice que le suivant : un tatouage sous forme de sapeur à la chute des reins.

Si l'on fait disparaître quelques crudités de langage et une scène absolument malpropre, au second acte, on peut faire de la *Goguette* un vrai succès, grâce à la verve des époux Montrouge, de Lacombe, de Duhamel et d'Allart, comme aussi à la mise en scène qui est bien réglée.

On a remarqué également une jeune artiste, du nom de Liona, qui est vraiment fort jolie et sait s'habiller avec grâce.

CHATEAU-D'EAU

—

Reprise des *Mohicans de Paris*.

Le théâtre du Château-d'Eau a mis la main sur une reprise heureuse. Les *Mohicans de Paris* tiendront l'affiche plus longtemps que les vieux drames qui viennent de s'y succéder.

Les personnages d'Alexandre Dumas sont si vivants, et le maître sait les mettre en scène avec un art si intéressant qu'on est entraîné et séduit.

L'interprétation est aussi bonne qu'on la pouvait souhaiter sur ce petit théâtre, et la pièce est montée avec un grand soin sous le rapport des décors et des costumes.

FAURE A MARSEILLE

—

Nous étions jeudi dernier à Marseille, où nous avons eu la bonne fortune d'assister à une représentation de *Guillaume Tell*, dans laquelle notre grand artiste Faure a obtenu un triomphe inouï.

En notre double qualité de Parisien et d'admirateur convaincu du célèbre baryton, nous avons été plus ému que nous ne saurions le dire de l'enthousiasme délirant de ce puissant public marseillais qui n'a nul besoin, lui, de la claque, opprobre de nos théâtres parisiens! pour apprécier les moindres délicatesses d'une belle partition et souligner, par des frémissements et des applaudissements tout spontanés, chacun

de ces effets, chacune de ces inspirations qui viennent aux grands artistes qui se sentent, en face d'une salle sympathique, passionnée, capable de tout comprendre et surtout de tout exprimer.

Faure avait à lutter contre le souvenir d'Ismaël et de Merly, qui ont fait les délices de Marseille et qui ont tous deux, autrefois, interprété ce rôle de Guillaume d'une façon remarquable.

Mais ainsi qu'Ismaël nous l'a dit lui-même avec une franchise et une modestie qui l'honorent, aucun chanteur ne se peut comparer à Faure; l'enthousiasme des fils de la Cannebière nous l'a bien prouvé et les éloges, absolument sans exemple, que la presse de Bordeaux, de Toulouse, de Lille, de Lyon, de Marseille, ont adressé d'une façon si unanime au premier artiste lyrique de notre époque, le consoleront facilement du silence que certains grands journaux de Paris, inféodés à M. Halanzier, font autour de son nom.

E. P.

ANECDOTES THÉATRALES

Je me suis demandé bien des fois pour quelles causes les artistes se marient entre eux.

C'est un sujet si grave que j'ose à peine l'aborder.

Sur dix de ces mariages, il y en a presque toujours onze de malheureux.

Les occasions de larder, à coups de canif, le contrat passé par devant l'officier civil, sont si nombreuses, qu'il faut une vertu plus que robuste pour savoir résister à la tentation.

Et c'est à qui des deux commencera le premier.

Comme il m'est interdit, touchant cette matière, de raconter rien qui soit trop récent; mais comme aussi je me suis donné la tâche d'écrire quelque chose qui soit un exemple pour les ménages à venir, je vais rappeler à ceux-ci l'histoire de Luïs et Thérésina.

.˙.

Qu'était-ce que Luïs ?

Un bachelier de Salamanque.

Qu'était-ce que Thérésina ?

Une actrice de dix-sept ans, jolie comme un ange et vertueuse comme un dragon.

.˙.

La première fois que Luïs, qui s'appelait en outre de Rimana, aperçut la jeune fille dont il s'agit, c'était au théâtre de Madrid, pendant une représentation à laquelle il assistait comme simple spectateur.

La voir et l'aimer fut, comme on dit dans les récits d'un drame, l'affaire d'un instant.

Restait à le lui dire.

Or, ce n'est pas chose facile que de pénétrer à sa guise dans le sanctuaire où se cachent les artistes.

Il y a, sans compter les cerbères, des règlements formels qui interdisent aux profanes l'entrée du temple autrement que dans l'enceinte réservée à la foule.

Pour trancher la difficulté, Luïs de Rimana, qui d'ailleurs se sentait attiré vers la carrière dramatique par un goût irrésistible, alla trouver le directeur et s'engagea dans sa troupe.

Dès lors il put aborder Thérésina, lui peindre à loisir tout son amour et se faire aimer de cette enfant, qu'il épousa bientôt après.

.˙.

Les premiers mois d'un mariage sont, dans la catégorie des couleurs, d'un azur si parfait, que l'œil en est ébloui, fasciné.

Dans la classification des sucreries, c'est un miel auprès duquel celui tant renommé de Narbonne ressemble à du chicotin.

Au reste, les poètes, afin de réunir en un même faisceau ces deux métaphores si disparates au premier abord, ont acclimaté cette phrase, devenue proverbe : *lune de miel.*

Ceci nous explique le bonheur que ressentirent les deux époux pendant un temps qu'il ne nous est pas donné d'apprécier.

.˙.

Mais, hélas! le soleil, qui fait mûrir les citrouilles, fait également pâlir l'azur et le change en un jaune indélébile.

De même qu'il fait tourner le miel, sous ses rayons ardents, pour le laisser à l'état de vinaigre.

Autre métaphore qui correspond, dans le calendrier des amours, à ce fameux dicton : *lune rousse;* en d'autres termes, qu'on voudrait bien délier, sur la terre, ces liens qui ne peuvent être déliés que dans le ciel.

Telle fut, au bout d'un an, la situation de Luïs et de Thérésina.

.˙.

Non pas, comme on pourrait le croire, qu'ils eussent épuisé la coupe de toutes les voluptés et que l'abus des jouissances ait amené chez eux la satiété.

C'est dans un autre ordre d'idées qu'il nous faut chercher l'instinct qui les poussait à la séparation.

Thérésina, dans son art, était supérieure à son époux.

Et chaque jour, elle avait à souffrir toutes les piqûres que faisaient à son amour-propre les insuccès de Luïs.

Son humeur s'en aigrit jusqu'à devenir insupportable.

De son côté, le comédien, à bout d'épreuves, et jugeant intolérable cette existence orageuse, prit le prétexte d'un voyage; il s'éloigna de sa femme après avoir acquis la preuve qu'elle n'avait plus, pour lui, même un semblant d'amour.

.˙.

A peine Thérésina fut-elle en possession de cette liberté tant ambitionnée, qu'elle n'eut plus de frein.

Ses désordres éclatèrent au grand jour.

Elle devint en peu de temps la courtisane la plus célèbre de Madrid et même de l'Espagne.

.˙.

Au milieu de ses débordements, alors qu'elle ne songeait plus à l'autorité d'un époux qui, cependant, veillait sur elle, quoiqu'absent, elle reçut la lettre suivante :

« Madame,

» Du fond de mon obscure et triste retraite, j'ai entendu parler de votre honteuse renommée.

» Je ne viens pas vous adresser des reproches, ils vous feraient rire.

» Je ne vous dirai pas que ma vie, flétrie par vous, s'écoule dans les larmes et dans l'opprobre.

» Que vous importe ? le feu s'inquiète-t il de ce qu'il dévore ?

» Aussi ne vous demanderai-je rien pour moi.

» Mais il y a trois jours, mon vieux père est mort dans mes bras.

» Il était pauvre, mon père; sa seule richesse était un nom honorable, celui que je vous ai donné.

» En mourant, il m'a supplié de vous retirer ce précieux écusson que vous traînez dans la fange, et c'est la dernière volonté de mon père que j'exécute.

» Pesez bien mûrement cet ordre que je vous transmets, de ne plus porter le nom de Rimana.

» Je n'invoquerai pas les lois.

» Elles ne m'accorderaient aucune satisfaction.

» C'est à vous seule que je m'adresse... ne l'oubliez pas.

» Luis de Rimana. »

.˙.

Cette lettre plongea Thérésina dans toutes sortes de réflexions.

Sans discuter les chagrins, vrais ou faux, dont était dévoré son mari, elle ne pensait qu'à ce nom dont on voulait la dépouiller, bien qu'il représentât pour ses intérêts toute une raison sociale.

C'était sous ce nom qu'elle s'était fait une double puissance de talent et de courtisanerie.

Le quitter, c'était tout perdre.

D'ailleurs, il lui appartenait de par la loi, et les menaces de Luïs n'avaient pas, à distance, un caractère assez effrayant pour l'arrêter.

Elle résolut de le garder.

Puis elle continua sa vie d'actrice et de courtisane.

.˙.

Sur ces entrefaites, un jeune poète, épris du talent inimitable de la tragédienne, composa pour elle un drame historique dont Jane Grey était l'héroïne.

La Rimana joua ce rôle d'une façon remarquable.

La scène de la Prison décida du succès de l'ouvrage.

Douée d'une physionomie étrangement mobile, Thérésina exprima avec tant d'énergie la folle terreur d'une victime aux prises avec le bourreau, que le public, un instant transporté, crut assister au spectacle réel d'une exécution.

.˙.

Depuis un mois l'artiste interprétait chaque soir ce rôle, qui la plaçait si haut dans l'estime de ses compatriotes.

On ne jurait plus que par la Rimana.

Elle en était d'autant plus fière, que sa vogue de femme à bonnes fortunes s'en était encore accrue.

Et puis, le silence absolu de Luïs, en dépit de sa lettre, commençait à la rassurer si complétement, qu'elle s'endormait dans une aveugle confiance.

.˙.

Un soir, le drame touchait à sa fin, la Rimana venait d'entrer en scène, un peu moins affligée que d'ordinaire, parce qu'elle se sentait attendue par un prince amoureux de ses charmes, et pour être plus tôt à son rendez-vous, elle pressait le dénouement de toutes ses forces.

La pièce lui semblait interminable.

Aussi fut ce avec un sentiment de joie profonde qu'elle vit se dresser le bourreau.

Celui-ci parut masqué, comme toujours.

D'un geste, il indiqua le fatal billot à Jane Grey, qui s'agenouilla promptement.

Mais, sans partager la vivacité de l'artiste, le mime arrangea le cou de la victime avec une complaisance hideuse.

Thérésina, pour la première fois de sa vie, se sentit pâlir.

Elle obéissait à de secrètes terreurs qui venait de naître en elle au moment où la hache du bourreau s'était levée sur sa tête.

Elle pensa s'évanouir.

Cependant il fallait achever le rôle.

Elle tendit en frémissant ce cou si beau, si jeune que des baisers brûlants allaient effleurer tout à l'heure.

Puis, toutes ses sensations restèrent inachevées.

Sa tête venait de rouler sur le plancher.

.·.

Luïs de Rimana, car c'était lui, ôta son masque :

— Eh bien, messieurs, dit-il, le mauvais acteur a bien joué cette fois, n'est-ce pas ?

EDOUARD MONTAGNE.

SA MAJESTÉ LA FOULE

Ce que l'Art Dramatique, à l'exclusion de tous les autres, a de grandiose, d'émouvant et de redoutable, c'est que, d'un seul coup, il place une œuvre en présence d'un *total* d'appréciateurs ; c'est que l'auteur et l'interprète constatent immédiatement, *de visu* et *de auditu*, l'effet produit par elle.

Rien de pareil n'arrive aux romanciers, par exemple, ou aux poëtes. Ils font leur livre ; on l'imprime, on le met en vente. Les exemplaires en sont achetés, un à un, par différents individus, qui les emportent, chacun chez soi, pour les lire à huis-clos et seul ; et l'auteur ne pourra évidemment pas être derrière chacun de ses lecteurs pour saisir au vol l'impression que laisse son ouvrage. Il restera longtemps dans l'ignorance du résultat général ; il ne le connaîtra qu'à la longue, par ce qu'il entendra dire à droite et à gauche, par les articles des journaux et surtout par les comptes de son libraire ; car il n'aura pu que livrer son roman ou son volume de vers *à la publicité :* il ne l'aura pas livré réellement *au public.*

Aussi l'auteur dramatique est-il le seul qui goûte véritablement la GLOIRE littéraire, dans toute son extension, avec tout son retentissement ; en un mot, la gloire élevée à sa plus haute puissance. Il est vrai que, toute médaille ayant son revers, et tout privilége impliquant une charge, le dramaturge est aussi le seul écrivain qui *se voie*, de ses propres yeux, en butte à l'indignation, au dédain, au honnissement public.

Le succès d'un livre se traduit par ce fait vulgaire et tout commercial, que « la vente marche bien » chez l'éditeur ; son insuccès, par le résultat contraire. Rien, là-dedans, de bruyant, d'éclatant, d'enivrant, ou de désolant et de cruel. Il n'y a là qu'une brutale question de chiffres qui ne sera définitive qu'au bout d'un certain laps de temps.

Mais le triomphe d'une œuvre théâtrale se traduit sur l'heure, au fur et à mesure de la représentation, par des applaudissements, des cris, des *bis*, des rappels, des salves de bravos, des trépignements, des hourrahs, — qui remplissent la salle, roulent comme un tonnerre des galeries supérieures au parterre, se répercutent dans les loges, dans les baignoires, envahissent la scène, enveloppent les artistes de leurs ondes sonores, — et que l'auteur lui-même, caché derrière un *portant*, écoute, recueille, savoure, palpitant d'aise, gonflé de joie. La chute se traduit non moins rapidement par des bâillements, des éclats de rire, des huées, des grondements sourds et des bordées de sifflets, et par ces cris mille fois répétés : *A bas ! la toile ! la toile !* que les comédiens reçoivent en pleine poitrine, et qui vont jusqu'au fond des coulisses pénétrer comme des vilebrequins dans les oreilles du pauvre auteur tout pâle et suant à grosses gouttes !... Encore une fois, l'Art Dramatique est le seul qui fasse éprouver à l'artiste ces émotions suraiguës qui atteignent le *summum* d'intensité humainement supportable, et ne se peuvent comparer qu'aux angoisses du joueur qui risque sur un numéro, une carte, un dé, toute sa fortune.

Quelque chose d'analogue, dira-t-on peut-être, a lieu pour le peintre et pour le sculpteur, lors des expositions publiques. Là, en effet, l'artiste peut voir les visiteurs défiler sans interruption devant sa toile ou sa statue ; il peut entendre les appréciations formulées à haute voix, les éloges de ceux-ci, les sarcasmes de ceux-là...

Cela est exact. Mais il n'y a ici rien de commun avec ce qui se passe au théâtre L'exposant ne recueille que des appréciations isolées, émanant de personnes qui n'ont entre elles aucun lien, aucune cohésion, et qui se *succèdent* sans se communiquer leurs impressions ; il a affaire à de simples « passants » qui, après s'être arrêtés plus ou moins longtemps devant son œuvre, vont voir les innombrables œuvres environnantes. Au théâtre, il s'agit d'un ouvrage unique, sur lequel l'attention de tous se concentre, sans être distraite par quoi que ce soit d'étranger. Et cet ouvrage, qui le juge ? *Des* individus ? Non ! *Un* seul ! En effet, l'atmosphère d'une salle de théâtre est une atmosphère spéciale, où circulent je ne sais quels courants magnétiques, qui produisent un singulier phénomène, inexpliqué encore, mais dont bientôt peut-être la Science nous rendra un compte exact : c'est que, par un mutuel échange d'idées, les impressions de chacun se rassemblent, se condensent en une impression générale ; c'est que tous les individus enfermés là deviennent, pour juger et traduire leur jugement cet être collectif, mais parfaitement *un*, qui s'appelle LA FOULE ; juge implacable et sans appel, irresponsable à cause de son anonymie, impénétrable comme le Sphinx de Thèbes, doué de cent bras comme Briarée, de cent prunelles comme Argus, de cent bouches comme la Renommée, capable de s'enthousiasmer jusqu'au délire, de s'indigner jusqu'à la fureur ; juge enfin dont il faut accepter humblement les arrêts, — car ils sont *infaillibles...*

A ceci on répondra que tous les jours la Foule s'engoue de médiocrités ? Alors c'est, non point par principes, mais par mode, et on le voit à la rapidité avec laquelle la médiocrité *se démode* et devient odieuse à la Foule même. On dira encore que des œuvres, aujourd'hui admirées universellement, ont été conspuées à l'origine. Sophisme ! Si ces œuvres sont à présent admirées, c'est évidemment que la Foule, qui d'abord les avait méconnues, les a proclamées ensuite admirables. Cela prouve que, quand elle se trompe, c'est que des influences mauvaises l'ont égarée, et elle ne tarde pas à revenir sur son jugement. Qu'importe une erreur promptement réparée ? Les Individus passent, mais la Foule reste et elle seule consacre les chefs-d'œuvre. Houleuse, tempêteuse, formidable comme l'Océan, elle a, comme l'Océan, son flux et son reflux, et, comme lui, elle est éternelle.

LOUIS DE GRAMONT.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

MARSEILLE. — GRAND-THÉATRE. — Le succès des représentations de M. Faure dépasse toutes les prévisions. Quoique le prix des places ait triplé, l'empressement du public est énorme ; déjà tout a été retenu pour la cinquième représentation qui aura lieu dans *don Juan*.

Hamlet, *Faust* et *Guillaume Tell* ont été pour l'illustre chanteur une série de triomphes brillants. L'enthousiasme du public n'a plus connu de bornes après la prière de *Guillaume Tell*, où il a mis tout son talent et toute son âme. On ne peut dire avec plus de sentiment, de vérité, ce morceau qui a remué l'auditoire. C'est qu'il est difficile de trouver, chez le même artiste, une connaissance si profonde de l'art du chant, du comédien, et une voix si souple et si harmonieuse.

Faure, c'est le baryton parfait.

Paris-Théâtre et son directeur ont toujours rendu au célèbre artiste un hommage auquel l'auteur de ces lignes est heureux de s'associer en cette circonstance.

GYMNASE. — *Le Grand Mogol* a toujours un grand succès. La jolie musique de M. Audran vaut tous les soirs à ses principaux interprètes, MM. Laborde, Carré, Bouchet, et Mmes Hadingue et Reine, des applaudissements.

On répète : *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*, qui passera cette semaine.

A. G.

ÉTRANGER

BRUXELLES. — (Correspondance particulière du *Paris-Théâtre*). — Les représentations de Mme Nilsson, au théâtre de la Monnaie, ont commencé samedi dernier par *Faust*. Un public très nombreux était venu entendre la blonde diva dans ce rôle de Marguerite, qui est incontestablement l'un de ses meilleurs. — Cette semaine, la *Traviata* et les *Huguenots*, avec le concours de l'éminente cantatrice.

— *Sir William.* — On vient de jouer sur notre première scène lyrique un opéra-comique inédit : *Sir William*, paroles de M. Coveliers ; musique de M. Colyns.

Ce petit ouvrage, écrit sans prétention, a assez bien réussi. Il s'agit dans la pièce d'un subterfuge : un amant, sir William, se déguisant en chef indien pour captiver et capturer le cœur d'une jeune créole romanesque, miss Eva, qui manifeste un goût prononcé pour les sauvages... Le travestissement de sir William en Peau-Rouge lui fait obtenir ce que sa première condition ne pouvait lui mériter ; mais miss Eva découvrant le stratagème, au lieu de changer d'avis, ainsi qu'on pourrait le croire, se résigne à n'aimer que le farouche indien, qui réalise pour elle le type du vrai amoureux. — Sur

cette donnée fort simple, M. Colyns a brodé une musique agréable, facile, parfois même trop facile... Notons l'ouverture, une des meilleures pages de la partition, une romance, un trio bachique, un duo entre Zambo et miss Eva, et une chansonnette nègre que le public a redemandé. — Les interprètes de *sir William*, Mlle Blum (Eva), MM. Morlet (William), Guérin (le nègre) et Chapuis (sir John), ont bien rendu leurs rôles et se sont fait applaudir à plusieurs reprises.

— M. Devoyod, baryton de grand opéra, vient de signer un bel engagement pour la Scala de Milan. — Mmes Dérivis, David, Viale; MM. Morlet, Dauphin et Montfort doivent quitter le théâtre de la Monnaie à la fin de la campagne théâtrale.

— *Georges Dandin*, transformé en opéra-comique par l'un de nos jeunes compositeurs belges, sera joué l'hiver prochain au théâtre de la Monnaie.

— M. Got, de la Comédie-Française, vient de nous donner une représentation de l'*Ami Fritz*, qui a obtenu un énorme succès, vendredi dernier, sur la scène du théâtre des Galeries.

— Au théâtre du Parc, *Bébé*, de MM. Hennequin et de Najac, continue à attirer la foule. L'exécution est excellente. Mme Rancourt, M. Pascal — deux artistes parisiens, spécialement engagés pour cette pièce, — MM. Lebrun, Didier, Lafaye et Mme Kelly, rivalisent de belle humeur et d'entrain dans ces trois actes de franche gaieté.

— Avec *Bébé*, le théâtre du Parc donne, en lever de rideau, le *Gendre aux médailles*, comédie inédite en un acte de M. Georges Du Bosch, auteur applaudi de *Denise*, la *Chasse aux poulets*, *Turgotin*, etc... Le public a bien accueilli l'œuvre de notre confrère qui est l'un des rares écrivains belges en train de *percer*.

— L'Alcazar annonce pour cette semaine la première représentation du *Cabaret du Vert Galant*, opérette en trois actes, de M. Scrpette.

— La Bibliothèque royale de Bruxelles vient d'acquérir un document curieux pour l'histoire du théâtre musical. Il s'agit en effet d'un in-quarto manuscrit, intitulé : *Jean de Chimay*, opéra-comique en trois actes, paroles de Lemercier, musique d'Auber, représenté pour la première fois sur le théâtre de Chimay, le 15 novembre 1812. Aucun des biographes d'Auber ne mentionne cet ouvrage.

P. de P.

COURSES DE LONGCHAMPS

(Bois de Boulogne)

DIMANCHE DU 15 AVRIL

Prix d'Auteuil, 2,000 fr. — Le Duc, au comte de Lagrange, 1er; Aventurine, à M. Fould, 2e; Albigeois, 3e.

La Jonchère, à M. Lupin, a remporté le *prix des Cars* ; Vésuve, à M. Delamarre, 2e; et Fusillade, 3e.

Prix biennal. — Lutte très vive entre Boïador, à M. Delamarre, gagnant d'une tête Caen, à M. de Lagrange ; Astrée, à M. Lupin; 3e.

Strachino, au baron de Rothschild, a gagné facilement le *prix de la Coupe* (20,000 fr.), battant de deux longueurs Mondaine, à M. Fould ; Braconnier, 3e.

Prix de l'Étoile. — Patriarche, à M. Desvignes, 1er; Brigitte, à M. Lupin, 2e; Soldat, à M. Hawes, 3e.

Prix de Suresnes. — Bijou, à M. de Lagrange, 1er ; Roublard, 2e ; Premio, 3e.

Aujourd'hui, courses à la Marche.

PETITES NOUVELLES

— A la Comédie-Française, nous enregistrons avec une grande satisfaction la rentrée de Mlle Croizette, depuis quelque temps éloignée de la scène. — La charmante artiste a été chaleureusement accueillie.

— Le *Bravo*, de MM. Salvayre et Blavet, doit passer à l'Opéra-National-Lyrique au moment où s'impriment ces lignes. — A jeudi donc le compte rendu.

— Nous aurons sans doute aussi à parler, dans notre prochain numéro, du *Roi de Lahore*, de MM. Massenet et Louis Gallet, qu'on annonce pour demain à l'Opéra.

— A jeudi encore le compte rendu des représentations, au Théâtre-Italien, de Mme Zagury-Harris, qui arrive d'Italie précédée d'une grande réputation.

Comme on le voit, la semaine musicale promet d'être exceptionnellement intéressante.

—Ce soir doit avoir lieu, aux Folies-Dramatiques, la première représentation des *Cloches de Corneville*. Encore un compte rendu pour le prochain numéro.

— Le Comité de lecture de la Comédie-Française va entendre cette semaine un acte en vers de M. François Coppée : le *Trésor*.

— Coquelin allant beaucoup mieux, il ne serait pas impossible que la Comédie-Française donnât prochainement *Jean d'Acier*, qu'il avait été question d'ajourner à l'automne.

— Une nièce du grand chanteur, Mme Pauline Lacombe-Duprez, qui remplit à Nantes, et avec un grand succès, l'emploi de première chanteuse légère, est engagée à l'Opéra-Comique.

— Les relâches pour *Mauprat* ont commencé aujourd'hui ; on espère pouvoir donner la première représentation du drame de George Sand samedi prochain, 21 avril.

— La direction du Théâtre-Italien a engagé deux nouveaux ténors, MM. Napoléon Gnone et Nouvelli, sur lesquels on fonde de grandes espérances.

M. Napoléon Gnone débutera ce soir dans *Rigoletto*, et M. Nouvel i se fera entendre le 24 avril dans *Martha*.

— Une partie de la troupe des Variétés doit aller donner quelques représentations à Londres avec Mme Thérésa. On jouera une pièce de circonstance : les *Chansons de Thérésa*.

— L'affaire du Palais-Royal est terminée. M. Delcroix, beau-frère de M. Bertrand, des Variétés, remplacera M. Plumkett à partir du 1er janvier 1878. MM. Dormeuil et Adolphe Cholet conservent leurs parts.

— Décidément Geoffroy reste au Palais-Royal. La direction vient de renouveler son engagement, qui expirait cette année, aux conditions suivantes : 48,000 francs par an, deux mois de congé et la faculté de ne pas répéter les jours où il joue.

— Le Conservatoire prépare un exercice public dans lequel Rameau, le véritable fondateur de l'Opéra en France, tiendra la place d'honneur.

— Aux deux dernières séances de l'Académie française, M. Ernest Legouvé a lu une étude sur « l'Art de la lecture à haute voix », un art dans lequel il est passé maître.

— Un certain nombre d'amis de George Sand se sont constitués en comité pour recueillir, en France et à l'étranger, des souscriptions au monument qu'on veut élever à l'auteur de *Mauprat*.

Ce comité, — qui s'est déjà réuni sous la présidence de Victor Hugo — se compose de MM. Louis Blanc, Emile de Girardin, Calmann Lévy, Buloz (fils), Tourgueneff, Hébrard, Edmond Adam, Plauchut, Emile Perrin, Duquesnel, Charles Edmond, Emmanuel Gonzalès, Ernest Renan, Auguste Maquet, etc.

— On a enterré cette semaine le doyen des artistes des Variétés, Alexandre Michel.

Alexandre Michel, qui ne chantait pas l'opérette, n'était plus guère utilisé que dans les vaudevilles qui servent de lever de rideaux et dans les féeries. Il excellait dans les imitations.

Il avait été pendant dix ans en Russie, et il était pensionné par le czar.

— Tout le monde subit l'influence du printemps la bile, les glaires, les humeurs sont en mouvement et envahissent les organes et le sang. De là, pertes d'appétit, dégoûts, embarras gastriques, migraines, constipations, etc. On évite tous ces désordres en faisant usage des *Pilules purgatives du docteur Levrat*, dont les propriétés purgatives, antibilieuses et antiglaireuses sont incontestables. Elles purgent sans coliques ni nausées, chassent la bile, les glaires, les humeurs, détruisent la constipation et éclaircissent le sang en le purifiant. Boîte : 2 fr. Oberlin, pharmacien, 17, place Cadet, Paris (fo broch. expl.)

COLLECTION

du

PARIS-THÉATRE

Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delaunay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimé Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita-Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma-Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie-Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci. — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Del porte, — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — MM. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugrand. — Castellano. — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier — Isabelle Persoons. — Lhéritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. — Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delaunoy. — Bouhy — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Héléna Sanz. — Olivier Métra. — Jeanne Samary. — Manoury. — Hyacinthe Derval. — Menu.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris	un an,	14 *fr.*;	six mois,	7 *fr.*
Départements	—	16 *fr.*;	—	8 *fr.*
Etranger	—	20 *fr.*;	—	10 *fr.*

Adresser les demandes à

M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jendis à 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces)

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.
OPÉRATIONS de BANQUE
Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le **capital à volonté.**
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

4 FR. PAR AN — QUATORZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR

DES

TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1877**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE

Aujourd'hui et jours suivants

De toutes les Marchandises formant l'actif des

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte authentique variant de **55** à **75** pour **100**.

UN APERÇU :

Article	Prix	Article	Prix
Toile chanvre.........	» 40	Alpaga noir de 1 45..	» 60
Toile pour draps, larg. 1 m., 1 m.10, 1 m.20	» 90	Brillantine nre de 4 50	1 45
Toile blanche pr chemises de 3 f.50......	1 10	Alpaga noir de 2 75...	» 85
Toile blanche de 4 50..	1 25	Pacha noir de 3 50....	1 25
Madapolam fort, lgr 0 m.80, de 65 c., à..	» 35	Cachemire nr de 4 75.	1 95
Piqué blanc de 2 25...	» 70	Cachemire nr de 7 50.	2 75
Coton éc.fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à	» 75	Cachemire nr de 9 50.	3 50
Serv. toilette, la douz.	2 75	**SOIERIES NOIRES**	
Serviet. damas. de 15 f.	6 50	Gros grain de 7 75....	3 25
Serviet. damier de 28.	12 50	Faille de 8 90........	3 90
Services damassés 12 couverts, de 55 f....	12 50	Cachemire de 13 50...	5 50
Mouch. bat., la douz.	1 80	**LINGERIES**	
Mouch. toile chol. de 18	7 50	Camisoles p. plis de 4 50	1 45
RIDEAUX		Corsets magnifiques de 10, 12 et 15 réduits à	1 95
Brodé riche de 0 90...	» 30	Chemises cret. de 4 50	1 75
Guipure de 1 fr. 25...	» 45	Robes de chamb. de 25	6 75
Drap cretonne, longueur 3 m., le drap	3 25	Pant. perc. pli de 4 50	1 75
Couvre-lits piqués gde taille de 25 f. à	4 90	**INDIENNE**	
CHEMISES HOMMES		Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f.75.	» 60
Chem. mad. de 4 90..	1 95	Satin ameublement, riches dessins, de 6 f.50 ....., ...	1 95
Chem. d. renf. de 5 75.	2 75	Oxford rayures pour chemises de 2 f.45..	» 75
Chem. dev. toile de 12	4 50	**TAPIS**	
Bas finis de 2 40......	» 90	Tapis pour passage et escalier de 3 f. 50..	» 65
Gilets flanelle de 7 90.	3 25	Descente de lit de 5 50	1 45
DRAPERIES		Foyers de 16 f. 50.....	5 75
1,500 coupons drap pr pantn. de 1m 20 de 25	6 90	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m.40 de 29 f. à	8 75
Drap satin noir et marron de 16 le m..	5 50	Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m.80 de 45 f. à	13 50
		Carpettes long. 3 m., larg. 2 m.40 de 75 f. à	21 »

AVIS. Les toiles fines de Lisieux pour chemises, larg. 0m80, viennent de subir un nouveau rabais de 1 c. à 4 c. par mètre. Les toiles pour draps, larg. 1m20 et 2m40, une perte de 3 à 7 c. par mètre.

Expéditions province aux frais de l'acheteur.

GRANDS MAGASINS DE SOLDES

A Jeanne d'Arc

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

VENTE 2 MILLIONS

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

MOITIÉ PERTE

AUJOURD'HUI et Jours suivants jusqu'à 6 h. du soir.

APERÇU DES PRIX :

Article	Description	Prix
RIDEAUX	brochés, brodés et guipure. Valeur 90 c. Le mètre..........	» 25
RIDEAUX	suisse brodés, rich. encadrement pouv. se découper. Val. 6 f., le rid.	1 60
RIDEAUX	guipure d'art, riche bordure, fest. Valeur 8 fr., le rideau...	2 45
STORES	brodés, application. Hauteur 3m20. Valeur 20 f., le store..........	6 90
SERVIETTES	éponge, gde larg. Long. 85 c. Valeur 65 c., la serviette..	» 20
SERVICES	de Saxe. 12 couv. damassé blanc pur fil. Valeur 40 f., le service	13 50
MOUSSELINE	extra-fine pr robes de 1re communion. Val. 2 f., le m.	» 65
DRAPS	cretonne écrue pour grand lit. Val. 6 f., le drap....................	2 25
PANTALONS	percale petits plis, toutes tailles. Val. 3 f., le pantalon	» 95
CORSAGES	percale imprimée, toutes tailles Valeur 1 f. 75, le corsage	» 75
MOUCHOIRS	batiste d'Ecosse, ourlés, gde taille. Val. 60 c. le mouchoir	» 15
TOILE DE L'INDE	pour chemises. Val. 13 f., la pièce de 15 m	5 75
BAS	de Paris, véritable coton Jumel. Valeur 7 f. 50, la 1/2 douzaine................	2 90

NOTA.—Pas d'Expédition hors Paris et la banlieue.

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an*. S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé*.

10e Année

LE MONITEUR

DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. — 4 fr. par AN

Correspondance des abonnés. Renseignements.

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

FER BRAVAIS

(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :

ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies

(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabrique ci-dessus et la signature*. Envoi de la brochure franco)

FIN DE LA VENTE

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

ÉCOULEMENT DES MARCHANDISES D'ÉTÉ

dont les commissaires ont été forcés de prendre livraison par suite de traités antérieurs à la dissolution.

PERTES AUTHENTIQUES DE 75 0/0

Toutes ces marchandises sont vendues *à l'amiable* en attendant

La 2e VENTE aux ENCHÈRES PUBLIQUES

PAR MINISTÈRE DE COMMISSAIRE-PRISEUR

Du restant du Matériel et de l'Agencement

DÉSIGNATION DES LOTS A RÉALISER

AUJOURD'HUI

et jours suivants si l'exigence des travaux exécutés dans l'immeuble n'interrompt pas la vente

Article	Prix	Article	Prix
Casimir rayé et carreaux, étoffe classique pr robes et costumes, val. 1, 45 le m.	» 35	Chem. dames de 6 50.	1 45
		Camisoles brod. de 6 50	1 25
		Panta. dames de 4 75..	» 95
		Jupons blancs de 6 50.	1 75
Tissu beige, splendide fantaisie rayures et petit damier, valeur 1 f. 75 le mètre......	» 45	Chem. d'hommes de 8 f.	1 75
		Bas blancs, sans couture (Paris), maille fine de 1 f.45 la paire	» 25
Cachemire noir, pure laine, largeur 100 c., de 3 f.90............	1 35	Peignoirs dames de 9 50	2 25
		Paletots soie de 90 f..	29 »
		Paletots matelas. de 40 f	15 »
Soie noire, drap de Lyon gros grain, garant. de 7,50 le m.	2 80	Toile à torchons de 0 70	» 35
		Toile p. draps de 2 55	» 85
		Draps pr grand lit....	2 45
Cols pr dames, la d..	» 20	Serviettes éponges gdes	» 20
Manchettes pour h. et d., toile d'Irlande de 1 f.25.............	» 15	Serv. damassés de 75 f.	18 75
		Mousseline pr rid. de 1 25	» 28
		Rideaux brod. de 7 50	1 75
Mouchoirs batiste.....	» 15	Nappes, Serviett. désassorties	

LE COQUET journal pour couturières, 12 fr., 18 fr., 21 fr., etc.

Le Journal des Modistes spécial pr modes 12 f., 18 f., 21 f., etc.

Paris-Figurine modes, littérature 21 fr., 26 fr., 48 fr.

A. ALBERT, éditeur, 6, rue Favart, à Paris

Demander prospectus, ou numéro spécimen contre 1 fr. 50

CONVERSION

DE LA

RENTE

Brochure 50 centimes; envoi *franco*

7, rue Lafayette, Paris

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. **BROCHURE** env. fo coutre 1 fr. 50 imb.-p.

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomae ont fait le désespoir des malades et des médeeins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomae, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonetions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avee une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre 5 fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmaclen dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en proeurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

RENTES VIAGÈRES

Renseig., écr. à HENRI GEORGE, 22, rue des Archives, Paris.

NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr **PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* **Paris, rue des Halles, 5,** près la Tour-St-Jacques.

GUÉRIR vite à peu de frais. Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SONDE Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Pr Corresp. r. de la Verrerie, 99, r. St-Martin, 26. *Affr*

En vendant son LIVRE à moitié prix, 3 fr. à ses elients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre, Rhumatisme,* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car, il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !

GUÉRISON prompte des **Dartres, Eczémas,** psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë,** *rue Vaugirard,* 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

Rue de Rivoli Nº 62 BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG

DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie nle de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spel. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible...* pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède les témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10 fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Expédr

AUX DEUX MAGOTS

Maison de confiance fondée en 1812

EXPOSITION

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

Le Privilége UNIQUE à notre Maison est de n'avoir aucun frais de luxe inutile et de publicité trop coûteuse, c'est-à-dire seulement les frais généraux indispensables à une **Maison de confiance.**

Le JOURNAL MODE ILLUSTRÉ *avec série d'échantillons des nouveautés est à la disposition des Dames qui en feront la demande.*

AUX **DEUX MAGOTS**

Maison de confiance fondée en 1812

EXPOSITION

COMPTOIR DES SOIERIES

Poult de soie noir gros grains, largeur 0m52 valeur réelle 5 fr. 75 le mètre. 4 40

Cachemire de soie toutes nuances, largeur 0m58, une des prem. marques de Lyon, val. réel. 8 f. 75 le mèt. 5 90

Taffetas grisaille à rayures, larg. 0m48 très-bonne qualité, d'une valeur réelle de 2 fr. 90 à........ 2 45

Pour preuve, nous demander échantillons de ces séries.

AUX **DEUX MAGOTS**

Maison de confiance fondée en 1812

EXPOSITION

COMPTOIR DES NOUVEAUTÉS

SOLDE. Popeline de Roubaix charmant tissu, rayures couleur sur fond clair, largeur 48/50 centimètres, le mètre.......... » 20

Vrai Mohair teintes classiques, valeur 65 c. le mètre.......... » 40

Matelassé beige pour costum. (cette étoffe est unique comme prix). le mètre.......... » 55

AUX **DEUX MAGOTS**

Maison de confiance fondée en 1812

EXPOSITION

COSTUMES ET VÊTEMENTS

Costumes complets avec paletot en oxfort gr. teint. 18 50

Costumes complets garni de plissés, polonaise et paletot av. broderie, en zéphir extra, coloris nouv. 25 »

Confection demi-saison, en drap fantaisie uni, brodé ton sur ton....... 12 50

Robe enfantine en très-belle toile de fil, br. à même, de 2 à 7 ans. 1 95

AUX **DEUX MAGOTS**

Maison de confiance fondée en 1812

LE

JOURNAL MODE

ILLUSTRÉ

DES

Costumes & Vêtements

est à la disposition des Dames qui nous en feront la demande.

AUX **DEUX MAGOTS**

Maison de confiance fondée en 1812

LA

BELLE COLLECTION

D'ÉCHANTILLONS

DES

Nouveautés d'été

est envoyée franco sur demande affranchie ; elle se compose d'environ 250 spécimens différents, dont la plupart sont notre propriété.

AUX **DEUX MAGOTS**

Maison de confiance fondée en 1812

A L'EXPOSITION

DES

Nouveautés d'été

Il sera mis en vente plusieurs

SOLDES IMPORTANTS

à des prix extraordinaires de *bon marché*.

Envoi *franco* en province et à l'étranger au-dessus de 25 francs.

PARIS-THEATRE

DRAME

THÉATRE-ITALIEN

COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER   Cliché F. MULNIER.

TRAGEDIE   MUSIQUE

TERESINA SINGER

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMERO 206

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 26 Avril au 2 Mai 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{s}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^{s}	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^{r}	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCVI

—

TERESINA SINGER

—

Il a fallu que Mlle Singer fut une artiste d'une bien réelle valeur pour être parvenue à obtenir les faveurs du public parisien dans les circonstances où elle lui a été présentée pour la première fois, à la salle Ventadour.

Succédant à la Stolz dans un rôle aussi formidable que celui d'Aïda, elle nous arrivait sans cet appareil bruyant de réclames dont abusent généralement les *impressarii* et qu'on avait singulièrement prodigué à celle qu'elle était appelée à remplacer.

A part une notice de M. de Thémines, seule de nature à nous initier au passé de la jeune et brillante cantatrice et dans laquelle j'ai puisé plus d'un renseignement, les quelques notes parues dans les journaux n'étaient point propres à faire briller, dès le premier jour, aux yeux des spectateurs, une auréole dont la *prima dona* était justement enveloppée depuis ses derniers succès en Italie.

La carrière de Teresina Singer était pourtant déjà des mieux remplies, lorsqu'elle arriva à Paris. L'Allemagne, l'Italie et l'Espagne avaient déjà consacré son talent.

Née à Olmutz en 1853, *Teresina* SINGER fut l'aînée de huit enfants composant la famille d'un riche industriel du pays. Elle reçut une éducation très soignée et ses goûts pour la musique se révélèrent dès l'âge le plus tendre. A douze ans, son talent sur le piano lui permettait déjà de se montrer en public, dans des concerts au bénéfice des pauvres de l'endroit.

A quatorze ans, l'enfant charmait déjà par la richesse de son organe, et son père, cédant bien malgré lui aux désirs de sa fille comme aux obsessions de ses amis qui vantaient très haut la beauté de la voix de la jeune Teresina, l'envoya à Vienne, chez des parents, pour qu'elle y étudiât le chant.

En peu de temps, les progrès furent si rapides que M. Singer, pressentant les goûts de sa fille pour le théâtre et voulant s'y opposer par tous les moyens possibles, songea à la ramener près de lui ; mais seul à lutter contre le professeur Laufer et ses amis, il finit par céder et consentit même peu de temps après à laisser sa fille suivre la carrière théâtrale pour laquelle elle avait une vocation si marquée et des moyens si sûrs de réussite.

Les débuts de Teresina Singer eurent lieu à Vienne dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Son succès fut réel et se continua dans la *Flûte enchantée*.

Engagée alors au théâtre de Wiesbaden, elle y fit un long séjour et y chanta tous les principaux rôles du répertoire. La souplesse de son talent, l'étendue de son organe lui permirent d'aborder toutes les écoles : Meyerbeer, avec l'*Africaine* et le *Prophète ;* Mozart, avec *Idoménée ;* Wagner, avec *Lohengrin*, *Rienzi* et le *Tannhauser*; Weber, avec *Euryante*, aussi bien que Verdi avec *Il Trovatore* et Donizetti avec *Lucrezia Borgia*, trouvèrent en elle une interprète fidèle de leur pensée, et assez puissamment douée pour rendre leurs accents. Elle fit également sur ce théâtre une création dans *Morgiane*, ouvrage écrit spécialement pour elle par le compositeur Scholz.

Vienne, Berlin, Mayence se partagèrent, en ce temps-là, les congés de la cantatrice, et elle allait accepter un engagement au théâtre de Hanovre, lorsqu'elle fit un voyage à Milan qui provoqua chez elle l'envie d'apprendre la langue italienne et décida de sa carrière à venir.

Elève alors de Sangiovanni, Teresina Singer se prépara définitivement pour se consacrer à la scène italienne. Rome fut la première ville où elle chanta dans cette langue adorable, et ce fut encore la Marguerite de *Faust* qui lui servit de nouveau début. Dans cette ville, elle chanta aussi le *Freyschütz*, puis partit pour la Scala de Milan.

Milan fut, pour la Singer, le point de départ de sa renommée. Elle y chanta *Faust* avec succès et y succéda à la Stolz dans *Aïda*. Ce rôle d'Aïda devint, dès lors, pour elle un véritable talisman. Partout où elle le joua, à Milan, à Florence, à Turin, à Brescia, à Ferrare, à Barcelone ou à Paris, elle y fit preuve d'une organisation musicale vraiment supérieure, et nous allons apprécier le talent que nous lui avons vu déployer dans l'interprétation de ce personnage, après avoir tout d'abord indiqué ses autres travaux avant son engagement à Paris.

Ainsi, en Italie, elle joua non-seulement dans les opéras en vogue, mais dans des ouvrages nouveaux, tels que : le *Salvator Rosa*, de Gomez ; *I Goti*, de Gobati ; *Cléopâtre*, de Lauro Rossi. Elle était considérée comme une des premières cantatrices de la Péninsule, lorsque M. Escudier l'engagea pour remplacer la Stolz, à la seconde saison théâtrale de sa direction.

Je l'ai dit plus haut, quand Mlle Singer apparut pour la première fois sur la scène italienne de Paris dans *Aïda*, le public de la salle Ventadour était tout yeux et tout oreilles pour la Stolz. Le grand style que cette admirable chanteuse avait déployé dans la *Messe* du *Requiem* de Verdi, les notes élevées exceptionnellement belles de son organe, avaient plus qu'enthousiasmé, je dirai *ensorcelé* ses auditeurs. A tel point que, malgré certains *trous* très apparents dans l'interprétation de son rôle de l'opéra d'*Aïda*, on avait élevé à une hauteur prodigieuse cette exécution qui était une création pour Paris.

Quand la Singer arriva, elle parut suffisante le premier soir, ce qui était déjà beaucoup ; la seconde fois, on la trouva *bien;* à une troisième audition, on prit plaisir à *constater ses progrès*, alors que la différence entre ses interprétations successives tenait simplement au jugement du public qui prenait enfin la peine de se rendre compte et commençait à goûter un talent dramatique et lyrique qui s'était accusé cependant dès le début.

Voix flexible, *longue* et d'une solidité à toute épreuve. Diction nette et pénétrante ; jeu passionné ; tempérament dramatique, excellente musicienne, Teresina Singer apporte encore dans l'exécution de ses rôles une conscience parfaite. Pas un détail n'est négligé par elle, aussi bien dans son chant que dans son jeu ; elle met à la disposition du maître qu'elle interprète toute son âme comme toute sa science. C'est une artiste *convaincue* dont le succès à Paris se fut de plus en plus affirmé, si après *Aida* on lui avait confié d'autres rôles que Léonora de *Il Trovatore*.

A Barcelone, où elle est en ce moment, son succès tient du délire. *Aida* et *Lucrezia Borgia* soulèvent là-bas au théâtre du Lycée un enthousiasme auquel aucun artiste n'est habitué sur nos scènes parisiennes. Applaudissements, bouquets et cadeaux, pleuvent à qui mieux mieux à l'intention de la jeune *prima dona*. Cela ne l'empêchera pas, nous l'espérons, de revenir un jour sur la scène Ventadour ; car si notre public est le plus froid du monde, c'est encore celui que préfèrent les véritables artistes, parce que, seul entre tous, il a le pouvoir de consacrer définitivement les *renommées*.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de

MASINI

Premier ténor du Théâtre-Italien.

et nous terminerons notre quotidienne année par le portrait et la biographie de Mademoiselle

ERMINIA BORGHI-MAMO

Premier soprano du Théâtre-Italien

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA-NATIONAL-LYRIQUE

Première représentation du *Bravo*, opéra en trois actes et quatre tableaux, paroles de M. Emile Blavet, musique de M. Gaston Salvayre.

Le même courant de sympathie qui s'était manifesté dans la presse, lors de l'ouverture du Théâtre-Lyrique, pour l'opéra de M. de Joncières : *Dimitri*, se reproduit aujourd'hui, après l'insuccès mérité du *Timbre d'argent*, pour le *Bravo*, de M. Salvayre.

Ce mouvement est bon en ce sens qu'il aide à la résurrection d'un théâtre indispensable à l'art et qu'il appuie un nouveau compositeur, encore bien indécis sur la route qu'il doit suivre, mais doué d'un réel tempérament musical et propre à faire une œuvre de longue vie, s'il consent à échapper aux influences nébuleuses de l'école wagnérienne qui hantent trop volontiers les jeunes musiciens de notre temps.

Comme la plupart de nos confrères, nous nous montrerons bienveillants pour M. Salvayre, à qui nous reconnaissons un réel talent, du savoir, du goût et même de l'inspiration ; mais nous ne lui ferons pas l'injure de lui dire qu'il a fait une *œuvre*, car ce n'est qu'une esquisse qu'il a tentée, ne parvenant pas à se dégager complétement des diverses écoles entre lesquelles il semble encore partager son affection.

Hérold, Auber, Halévy, Meyerbeer, Gounod surtout, peuvent revendiquer, tour à tour, d'avoir exercé leur influence sur le débutant. Mais, contrairement à M. Saint-Saëns qui se croit passé maître et accuse en cela une impuissance mélodique, à côté d'une réelle capacité harmonique, M. Salvayre, tout en soignant l'orchestre, cherche à dégager la phrase vocale et mérite ainsi tout notre intérêt.

Le livret sur lequel il a fait ses premières preuves est bien mélodramatique. Il est d'une compréhension difficile, mais il offre des situations musicales et par cela même quelque valeur.

Le bravo n'est point, comme tous ceux auxquels on donne ce titre, un scélérat effronté, c'est une âme honnête froissée dans ses plus hauts sentiments, qui veut arriver, par la vengeance, à revendiquer ses droits. Jacopo, tel est son nom, a trouvé un jour sa sœur déshonorée et son père condamné à mort, et il a obtenu la commutation de la peine de celui-ci contre la détention perpétuelle, à la condition qu'il s'enregimenterait dans la tribu des Bravi, race odieuse, absolument aux ordres du Conseil des Dix.

C'est Tiepolo, un des membre de ce Conseil, qui avait obtenu cela de Jacopo; aussi le bravo lui doit-il de la reconnaissance, puisqu'il l'a mis à même de satisfaire sa vengeance. Or, cet homme est mort laissant une fille, Violetta, à la tutelle d'un nommé Contarini, homme sans foi, qui rêve de changer son titre de tuteur contre celui de mari, afin de s'attribuer la fortune des Tiepolo. Toute la pièce repose sur la haine de Jacopo contre Contarini que le bravo finit par poignarder, s'évadant ensuite sur la barque du pêcheur Gino, au servive de Lorenzo, amoureux de Violetta, qui peut alors épouser sa fiancée. Jacopo a ainsi accompli sa vengeance, après avoir attendu pour cela que son père, prisonnier, fut mort, car il aurait eu à redouter pour lui la sentence du grand Conseil.

M. Salvayre a écrit sur ce noir livret, qu'égaie seulement la *soubrette* Annina, une partition d'une certaine valeur, mais trahissant de multiples préoccupations.

L'ouverture, un des meilleurs morceaux de la partition, accuse des recherches d'effets, et est écrit dans une très bonne sonorité.

Le chœur d'entrée des pêcheurs et femmes du peuple a les mêmes qualités.

Au premier acte, nous signalerons un joli duetto, de forme italienne, entre Annina et Gino le pêcheur, que termine une charmante chanson de Gino :

> La femme, vois-tu, ma petite,
> Aussitôt qu'Amour a parlé,
> Et que dans son cœur il habite
> Obéit à ce monstre ailé!

Puis vient un joli petit « chœur des conspirateurs » ou plutôt des sbires :

> La nuit
> Est sombre ;
> Sans bruit,
> Dans l'ombre,
> Dérobons-nous !

suivi d'une barcarolle :

> Vénus à l'horizon scintille
> Comme un clou d'or :

après laquelle revient le chœur des sbires qui termine le premier acte.

Le second acte, chez Contarini, est traité d'une tout autre manière.

La première scène entre Contarini et Violetta nous a paru manquer de clarté au point de vue mélodique.

Le grand air du bravo :

> Mais l'odieuse tâche
> Qui me fait le bourreau,
> Exige que je cache
> L'homme sous le bravo !

a produit beaucoup d'effet; il est bien écrit. Seulement, pour nous, c'est surtout à Bouhy qu'en appartient le succès; Faure seul eût pu dire aussi bien.

La romance de Violetta au balcon :

> Image adorable et charmante

a de la tendresse.

Nous aimons moins le duo de Violetta et de Lorenzo, tout entier imité du *Roméo et Juliette* de Gounod. Disons de suite que les amours de ces deux jeunes gens sont toujours traduits sous l'inspiration directe de l'auteur de *Faust*.

Le duo de Jacopo et Lorenzo, qui suit, est du genre allemand; il a produit beaucoup d'effet.

Le troisième acte est surtout consacré à la musique épisodique.

Dans un premier chœur d'entrée se détache une aimable chanson de Gino:

> Sombre, sur la clarté de l'onde
> Gracieuse et charmante à voir,
> Une gondole, sur l'eau profonde,
> Glisse comme un beau cygne noir.

Puis vient le ballet, une des meilleures choses au point de vue musical, et dans lequel nous avons remarqué un chœur dansé que nous saluons comme la perle mélodique de l'ouvrage.

Quand la foule s'est éclipsée, et dans la grande scène entre Lorenzo et Jacopo, nous avons à signaler un duo très étudié et d'un bel effet.

Nous n'aimons pas autant le duo de Violetta et de Lorenzo, qui nous rappelle encore *Roméo et Juliette ;* et nous regardons comme bonne à couper à tous les points de vue la marche finale qui accompagne la cérémonie du « mariage du doge avec l'Adriatique. »

Le quatrième acte, qui est le plus faible, renferme un petit chœur de religieuses, une longue *complainte* de Violetta, un duo de la dugazon et du trial, et un ensemble dont le caractère n'est pas bien défini.

Pour nous résumer, nous redirons ce que nous avons dit en commençant : il y a chez M. Salvayre de sérieuses promesses, mais le *Bravo* n'est point une œuvre de longue durée.

L'exécution est excellente. Bouhy est simplement admirable. Mlle Heilbronn a une beauté fatale qui convient bien à Violetta, elle chante avec âme, mais semble regretter les mélodies de Verdi et de Donizetti. Lhérie a du bon et du mauvais. Caisso soupire agréablement et Mlle Berthe Thibaut gazouille à ravir.

Mise en scène spendide, avec quelques réminiscences des costumes de la *Haine*.

Orchestre excellent, très bien conduit par Vizentini lui-même.

Nous souhaitons bonne chance à l'œuvre nouvelle !

FOLIES-DRAMATIQUES

Première représentation de : *Les Cloches de Corneville*, opéra-comique en trois actes, de MM. Clairville et Ch. Gabet, musique de M. Robert Planquette.

Comme Georges Brown de la *Dame Blanche*, le marquis de Corneville, capitaine au long cours, revient un jour reprendre possession du château de ses ancêtres, au moment où Gaveston,—non, Gaspard, — va se l'approprier. Comme lui, il apparaît dans la salle des aïeux, non point en chantant le chœur des chevaliers d'Avenel, mais en faisant sonner les cloches de Corneville qui n'ont pas retenti depuis vingt ans.

Cette donnée a été mise en scène d'une façon toute nouvelle par les auteurs des *Cloches de Corneville*, et c'est par les situations et par l'esprit des détails qu'ils se sont écartés du sujet traité si merveilleusement par Scribe. Quoique poussé au noir à la fin du second acte, ce libretto nous a paru très amusant, et nous constatons avec plaisir qu'il s'éloigne de l'opérette et mérite, ainsi, que nous nous y intéressions doublement.

La musique adaptée à ce scénario par M. Planquette est très mélodique et d'une facture distinguée. Elle comprend une vingtaine de morceaux d'une coupe élégante, très heureusement ciselés et de nature à nous faire espérer chez leur auteur un véritable compositeur pour l'opéra-comique.

Nous avons remarqué :

Au premier acte ; premier tableau : le chœur : *C'est le marché de Corneville;* les couplets de Serpolette : *On dit qu'sans faire du bruit*, et ceux de : *Dans ma mystérieuse histoire;* la barcarolle de Grenicheux : *Va, petit mousse;* le duo de Grenicheux et de Germaine : *Même sans consulter mon cœur;* la *Legende des cloches*, chantée par Germaine et enfin le rondo-valse : *J'ai fait trois fois le tour du monde*, chanté par le marquis de Corneville. Tous ces morceaux, écrits avec facilité et clarté, de nature à être fredonnés après une première audition.

Au second tableau : les couplets de Grenicheux : *Je ne sais comment faire;* une jolie entrée d'orchestre précédant le triple chœur : des domestiques, des cochers et des servantes, trois chœurs très réussis et dans lesquels sont intercalés les couplets « *Ni oui ni non* » enlevés par Mlle Girard avec un brio étincelant, terminés par une reprise d'ensemble des trois chœurs, reprise d'un effet charmant et que l'on a voulu entendre deux fois.

Au second acte, après un joli trio : « *Fermons les yeux*, » vient une chanson de Serpolette, où Mlle Girard accentue avec une gaminerie adorable ce refrain :

Eh quoi ! j'aurais peur de l'ombre d'un homme
Quand un homme entier ne me fait pas peur.

Ces couplets ont été bissés.

Citons encore la chanson du bailli : *J'avais perdu ma tête, et ma perruque et toute dignité*, dans laquelle l'orchestre imite le chant du coucou sur ce refrain : *C'est un mari de Corneville*, ce qui constitue un effet très-plaisant.

Les couplets de Serpolette : *Vicomtesse et marquise* nous ont paru bien faits. Le duo entre le marquis et Germaine : *C'est elle, et son destin la guide, près de celui qui la cherchait*, est de l'excellent opéra comique.

Enfin, le final, avec chœur des chevaliers sous les armes, a de l'accent et de la couleur.

Le troisième acte est le plus amusant. On y applaudit à outrance la *Chanson des Gueux*, le chœur : *R'gardez-donc* et surtout le rondeau de la *Pomme* que l'on a fait répéter TROIS FOIS à Mlle Girard.

Le duo entre le marquis et Germaine est charmant et renferme une délicieuse romance pour ténor. Enfin, le final est aussi d'un grand effet.

M. Planquette a fait un très heureux début, semblable à celui de M. Lacôme avec *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*. M. Cantin a la main heureuse ; voilà deux compositeurs qu'il met en évidence pour l'opéra comique. Qu'il reçoive nos sincères compliments pour ses tendances à élever le genre jusqu'à ce jour suivi à son théâtre.

Les *Cloches de Corneville* tinteront cent fois et plus. Les artistes contribueront largement au succès. Milher est tout à fait remarquable dans un rôle dramatique, c'est un vrai comédien, et cette création reste la première de toutes celles qu'il a faites jusqu'à ce jour. Mlle Gélabert a une petite voix, mais un grand talent. Quant à Mlle Girard, c'est l'espièglerie en personne, on n'est pas plus jeune, plus accorte, plus pimpante, plus *gamine*, elle est adorable de tous points. Luco danse le cancan comme les quatre *Clodoches* réunis. Max-Simon est intelligent, mais il imite trop Berthelier ; qu'il soit lui-même, il en a les moyens. Vois est un artiste expérimenté ; Vavasseur, Jeault et Hensey sont *insensés*, mais amusants.

La mise en scène et les costumes sont très réussis.

BERTHE LAISNON

NOUVELLE

Quand j'étais au collége, j'avais un camarade qui s'appelait Alfred Lormel. D'un excellent cœur, mais ayant l'esprit un peu pusillanime, résultat d'une éducation livrée entièrement aux soins d'une mère, il avait été surnommé par nous : *le Peureux*. Et en effet, j'ai rarement connu de nature plus peureuse que la sienne. Il s'effrayait d'un moucheron volant, la nuit, auprès de sa tête, et ne dormait pas si la lampe venait à s'éteindre.

Que de fois il devint ainsi le but de nos sarcasmes !

Nous l'aimions, malgré cela ; car nous ne lui connaissions pas d'autres travers. Il nous faisait rire par son esprit et ses saillies, et il n'y en avait pas un de nous qui eût refusé, dès que l'occasion s'en présentait, de lui rendre service.

A mon retour d'un voyage que je fis dans le midi, j'allai voir Alfred.

Je le trouvai rêveur, mécontent ; je lui demandai ce qui avait pu changer ainsi son caractère, naturellement gai et ouvert. Il me raconta ce qui suit :

—J'aspirais au séjour de Paris avec une soif ardente, tu le sais, me figurant que là seulement je pourrais enfin savoir ce que veut dire ce grand mot *amour* dont nous entretenaient si amicalement, au collége, notre ami Properce et le tendre Tibulle. Les romans d'Alexandre Dumas fils, que je cachais sous mon pupitre, quand s'approchait le pion, m'avaient tellement tourné la tête, que je brûlais du désir de voir de près une seconde édition de Marguerite Gautier ou de Julia Lovely.

Dans ces dispositions je trouvai ici, dans cette bonne ville d'Orléans, un rubis dont l'éclat effaçait toutes les pierres précieuses de la belle marquise de X... Les rivières les plus brillantes n'étaient rien auprès d'elle. C'était un camée antique, le gros diamant de la couronne d'Angleterre, et cependant elle était timide et modeste comme une petite fleur qui se cache dans l'herbe.

— Elle travaillait au premier, chez la grande modiste de la rue Jeanne-d'Arc, en face d'Albert qui ne la connaissait pas. Figure-toi un bouton de rose à peine ouvert, de grands yeux noirs pleins de langueur, dont les rayons vous pénètrent, vous envahissent, vous brûlent ; et avec cela une bouche si petite, si fraîche, si rose qu'elle appelle le baiser et des dents si blanches qu'on dirait des gouttes de lait rangées l'une auprès de l'autre. Figure-toi encore une de ces tailles souples et fines qui se prêtent mollement aux mouvements du corps et se dessinent si admirables sous la robe, qu'on rêve en les voyant ; une main, il n'y a pas de reine qui en ait jamais eu de semblable ; un pied à faire damner la femme de notre ancien proviseur, et surtout une de ces démarches qui ne doivent appartenir qu'aux fées ou aux anges.

Elle s'appelait Berthe ; quel joli nom pour une jeune fille ! Tu ne devinerais jamais comment je fis sa connaissance. J'allai dans la maison où elle travaille et où se trouve notre agent de change. J'avançais déjà la tête pour demander à la concierge si ce riche financier était à son bureau, quand, tout à coup, j'entendis un petit pas derrière moi; je me retournai, c'était Berthe. Elle tenait une lettre à la main.

Elle entra dans la loge, et voyant, comme je venais de m'en apercevoir de mon côté, que la concierge était absente :

—Mme Gruchet est sortie ? dit-elle un peu contrariée. Quel malheur !

— Si je pouvais vous être utile, mademoiselle, dis-je en regardant la belle enfant ?

— Oh ! non, monsieur ; j'aurais voulu prier Mme Gruchet de me porter une lettre.

— Vous n'aviez pas d'autre commission à lui donner ?

— Non, monsieur ! Mon pauvre père ne la re-

cevra pas encore demain ; la voiture va partir reprit-elle comme se parlant à elle-même.

— Il y aurait un moyen, mademoiselle ; ce serait de me confier votre billet.

— Je n'oserais pas vous demander ce service monsieur.

— Bah ! pourquoi cela ? vous êtes embarrassée, vous ne pouvez probablement pas sortir vous-même.

— Non ! monsieur, je travaille chez Mme Leroux.

— Eh bien ! donnez-moi votre lettre, je m'en charge !

— Vraiment, monsieur, je crains...

— Quoi donc ! tout le monde à ma place en ferait autant.

Et je pris la lettre.

— A qui dois-je la remettre ?

— Puisque vous avez la complaisance de vous en charger, monsieur, soyez assez bon pour la donner au voiturier de la diligence de Pithiviers, de la part de Mlle Berthe Laisnon.

— C'est ainsi que vous vous appelez ?

— Oui, monsieur.

— Très-bien, il n'y a pas autre chose à dire ?

— Non, monsieur, mon père connaît le conducteur de la voiture ; pourvu qu'elle soit encore là ?

— Ne vous inquiétez pas ; je reviendrai dans une demi-heure vous rendre réponse : je vous trouverai ici, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Je courus, il était temps ; le postillon rassemblait ses guides.

— Une lettre pour M. Laisnon, dis-je en montant sur le marche-pied.

— Donnez !

Et je sautai en bas et me mis de côté, tandis que la diligence s'ébranlait et quittait la place du Martroi, emportant ce billet auquel j'allais devoir la connaissance de la plus charmante jeune fille qu'eût jamais pu rêver un cœur tendre. Je retournai rue Jeanne-d'Arc.

Cette fois la portière était dans sa loge, mais elle se trouvait seule.

— Mlle Berthe Laisnon ? demandai-je.

— C'est au premier, chez Mme Leroux.

— Elle m'avait dit qu'elle serait ici.

— Attendez alors, elle va descendre.

Au bout de dix minutes je repris :

— Elle ne viendra pas !

— Donnez lui le temps, dit la vieille qui ne semblait pas me faire patte de velours.

Il y eut un silence. Jamais une retenue au collége ne m'avait paru aussi longue.

— Elle est occupée peut-être ?

— Faut croire.

J'attendis un quart d'heure.

—Est-ce que Mlle Berthe descend ici le matin ? hasardai-je.

— Pourquoi donc pas ? elle vient me dire un petit bonjour et causer un instant avec moi.

— A quelle heure ? repris-je encore.

— Après son déjeuner, à onze heures. Je suis sa seule amie ; la pauvre petite, on ne l'aime guère là-haut.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle est trop gentille et trop bonne, et que les femmes, rappelez-vous cela mon garçon, dit la vieille qui s'humanisait, ne souffrent jamais, quand elles sont jeunes, qu'on ait de la supériorité sur elles, que ce soit en esprit ou en beauté.

— Vraiment ?

— Ça vous étonne ! Après ça vous êtes si jeune, vous ne pouvez pas les connaître ! Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— Gamin pour l'expérience, quoique vous soyez grand et fort, comme feu mon homme. A trente ans, il n'était pas plus gros que vous.

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez perdu, dis-je, avec l'intention bien arrêtée de gagner du temps ?

— Dix ans, il en avait quarante-cinq.

— Et vous, vous en avez maintenant ?

— Soixante, c'est bien assez pour une femme seule.

Et la vieille se mit à rire de sa grosse plaisanterie. Quand je la vis dans ces bonnes dispositions, je lui dis que je reviendrais le lendemain, en la priant de l'apprendre à Mlle Berthe.

— Soyez tranquille, jeune homme.

Et elle me rendit mon salut, et je sortis de la loge.

(*A suivre.*) JULES DE CARNÉ.

LE SOLITAIRE

I.

Vous n'avez pas connu le nommé Isidore-Timothée Louff ?

C'était bien, ma foi, le plus singulier garçon qui se puisse trouver sous le globe solaire : pas un sou de patrimoine et l'apparence d'un boyard gorgé de mil

Cependant, comprenons-nous bien.

Si vous aviez rencontré Louff dans le jour, c'est-à-dire de neuf heures du matin à six heures du soir, vous l'eussiez volontiers pris pour un de ces industriels essentiellement parisiens dont le domaine s'étend depuis le bout de cigare ramassé sous les arcades de la Bourse jusqu'à la location de lorgnettes dans les salles de nos théâtres à femmes. Selon l'expression choisie qui a cours dans la langue pittoresque de l'*Assommoir*, à ces heures-là, il était « fichu comm' quat'sous. »

Mais le soir, quelle différence!

Nonchalamment assis aux Champs-Elysées, dans un fauteuil Tronchon, les jambes croisées ou étendues sur une chaise placée devant lui, agitant dans sa main un jonc de dix louis et fumant un « impériales » de vingt-cinq sous, Louff avait un aspect rothschildien incontestable.

Depuis longtemps j'avais découvert cette particularité de l'existence « double » de Louff et je n'avais pas osé lui en demander la cause, quand un hasard vint m'en donner une explication, des plus simples d'ailleurs.

Louff était commis d'un courtier en diamants.

Pendant le jour, pour faire la « place, » il était parfois porteur de valeurs très considérables, si considérables que, par prudence, il tenait à présenter un aspect assez misérable pour ne pas tenter MM. les *pick-pockets*.

Mais comme le jeune homme gagnait beaucoup d'argent dans son métier, cela lui permettait, le soir, de dépouiller les vêtements humbles qu'il portait et de revêtir ce qu'il appelait assez pittoresquement « la peau du *lion.* »

Il poussait du reste son déguisement nocturne jusqu'à se parer, — auprès des demoiselles seulement, — de titres nobiliaires qui, tout en flattant sa vanité et en garantissant son incognito, lui donnait un certain prestige.

Il se faisait appeler le vicomte de Saint-Estèphe.

II

Or, un soir d'été, après son dîner, après son cigare fumé sous les grands marronniers de l'avenue des Champs-Elysées, le vicomte était entré flâner un moment aux Folies-Marigny.

Il était assez avantageusement connu dans ce *théâtriculet*, car, en même temps que le titre et les apparences, le jeune industriel avait également su prendre les allures d'un parfait gentilhomme.

Sa générosité vis-à-vis des artistes féminins était incontestable et lui avait concilié l'estime de plusieurs étoiles passagères de l'endroit.

Pour le moment, il poursuivait de sa flamme une charmante ingénue qui répondait au nom sonore de Mlle Mandarine.

Mais Mlle Mandarine était cruelle; à ses pressantes sollicitations elle avait sans cesse répondu par des refus bien accentués.

— Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas ce que vous croyez, etc., etc.; enfin la litanie en usage en pareil cas et en pareil endroit.

Ce soir-là, quand Louff arriva au théâtre, la belle Mandarine venait de terminer sa tâche. Le rideau venait de baisser sur la dernière réplique d'un petit lever de rideau baptisé du titre élégant de « *Anatole a mis ses bottes,* » seule pièce dans laquelle elle jouât pour le quart-d'heure.

Le vicomte fut accueilli par ces paroles bien senties et essentiellement originales :

— Dieu, qu'il fait beau ce soir !

A quoi il répondit :

— Un vrai temps à prendre une voiture découverte et à aller faire un tour au bois.

— Oh ! que ce serait gentil ! s'écria l'ingénue.

— Mais si vous voulez, ô Mandarine, je suis à vos ordres...

— Si vous me juriez d'être très sage, parole, j'accepterais...

— Si je serais sage, répliqua Louff avec l'accent de Gil-Pérez, mais tout le temps, tout le temps...

— Alors, c'est dit.

Mlle Mandarine alla mettre son chapeau, jeta un mantelet sur ses épaules et sortit du théâtre au bras du vicomte.

Il héla un « sapin », y fit monter la jeune personne et, s'asseyant à côté d'elle :

— Cocher, à l'heure, au bois !

— A quel endroit du bois, mon bourgeois ?

— Où vous voudrez !...

L'automédon fouetta philosophiquement Cocotte, qui prit immédiatement ce que MM. de la Compagnie appellent le « trot de l'heure. »

III

Le Bois était ravissant; les arbres, que l'ardeur du soleil avait allanguis pendant le jour, reprenaient la vie pendant la soirée, et un vent léger, imperceptible pour la faible nature humaine, agitait doucement les branches et produisait, à travers les feuilles tremblotantes, un bruissement argentin et continu qui n'était ni plus ni moins qu'adorable.

Le cocher, laissé libre dans le choix de la promenade, conduisit nos amoureux loin des allées officielles, et les mena à travers les petites routes les plus désertes du beau parc parisien qui, quoiqu'en pensent les promeneurs superficiels, contient encore plus d'un coin de vraie nature et de vraie campagne.

La voiture passa à quelques pas d'une jolie petite clairière qu'on apercevait à travers les arbres. L'aspect de ce petit « retiro » était si tentant, que les deux voyageurs mirent pied à terre pour aller s'asseoir rien qu'un moment « sous la coudrette. »

Le « moment » se prolongea une bonne demi-heure... Que voulez-vous ? Dans cette clairière ensorcelée, l'herbe était si tendre, si tendre...

....

Lorsque, ce laps de temps écoulé, Louff et sa compagne revinrent à la voiture, le cocher aurait pu remarquer, mais les cochers ne remarquent jamais rien, c'est dans leur consigne, que le visage de Mlle Mandarine était rose comme la fleur de la luzerne, et que le « vicomte » avait l'aspect auguste et triomphant de Napoléon le soir d'Austerlitz.

On dit au cocher de retourner à Paris et le véhicule se remit en route.

IV

On était en marche depuis quelques minutes à peine lorsque Louff s'écria soudain :

— Ma bague ! j'ai perdu ma bague !

— Quelle bague? demanda Mlle Mandarine.

— Mon solitaire!

— En effet, je l'avais remarqué. Un diamant superbe!

— Je crois bien, une pierre de trente louis !

— Mais il faut retourner. Cette bague ne peut avoir été perdue que dans la clairière...

On cria au cocher de virer de bord, on arriva à la clairière et, là, détachant les lanternes de la voiture, on se mit à la recherche du solitaire.

Ce fut Mandarine qui l'aperçut la première dans l'herbe foulée...

On remonta en voiture.

— C'eût été vraiment dommage, dit l'héroïne,

de perdre une aussi jolie bague. Elle est vraiment de toute beauté.

— Elle te plaît, s'écria le vicomte, c'est toi qui l'as retrouvée, elle est à toi!...

— Oh! par exemple, jamais je n'accepterai un cadeau aussi magnifique...

— En la refusant, tu me blesserais au vif.

Mandarine accepta et fut reconnaissante.

Quant à Louff, il fut heureux. D'autant plus que cela ne lui coûtait pas cher...

Le solitaire était un morceau de pur strass et valait bien quatre francs, quatre francs cinquante au bas mot.

V

Il y avait bien deux mois que cette petite aventure lui était arrivée. Louff l'avait complétement oubliée. Mlle Mandarine, qui avait momentanément quitté les Folies-Marigny, avait disparu de l'horizon amoureux du brillant vicomte de Saint-Estèphe.

Un jour, le patron de Louff, ayant à faire un petit voyage, pria son commis de le remplacer dans sa boutique.

Louff s'était donc installé dans le comptoir en tenue de jour, mais agrémenté d'une paire de lunettes bleues du plus bel effet et qui avait l'avantage de le rendre absolument méconnaissable.

Vers deux heures, une jeune femme, mystérieusement voilée, entra dans le magasin.

— Monsieur, dit-elle, en s'adressant à Louff, voici un diamant dont je voudrais me défaire.

Louff prit l'objet qu'on lui tendait, s'empara d'une loupe et examina la pierre. Du premier coup il reconnut qu'elle était fausse.

— Pardon, madame, mais pourriez-vous me dire qui vous a vendu cette bague?

— Oh! monsieur, on ne me l'a pas vendue et la façon dont je l'ai eue est assez singulière... Figurez-vous que...

— C'est inutile, madame. Je regrette de ne pouvoir vous l'acheter au prix coûtant.

Il avait, à son grand effroi, reconnu à la fois Mlle Mandarine et son solitaire.

Que faire? Lui dire que sa pierre était fausse, c'était jeter sur le vicomte de Saint-Estèphe un vernis de mauvaise foi dans les relations... commerciales dont son crédit... amoureux ne se relèverait pas. D'un autre côté, la proclamer véritable, cela l'obligeait à la payer un prix... douloureux.

C'est à ce dernier moyen qu'il se résolut finalement et, bénissant les bienheureuses lunettes bleues auxquelles il devait de n'avoir pas été reconnu, il compta à la belle dame cinq mignons billets de cent francs...

Mais depuis ce temps, le vicomte de Saint-Estèphe n'offre plus aux dames de ses pensées les solitaires perdus et retrouvés dans leur aimable compagnie.

Gaspard Mus.

COURSES DE LONGCHAMPS

(Bois de Boulogne)

DU DIMANCHE 22 AVRIL

Voici les résultats :

Le *Prix de Montretout* a été gagné d'une tête par Ernest, à M. Prat; Perdrix, 2e; Le Bignon, 3e.

Système, au haras de Martinvast, a battu Caen dans le *Prix des Acacias*; Brigitte, 3e.

Prix de Sèvres. — Pagnotte, au comte de Lagrange, 1re; Doublon, 2e; Bras-d'Acier, 3e.

Prix de Rieussec. — Espoir, au comte de Juigné, 1er; Filoselle, 2e; Vallon, 3e.

Prix Vaublanc. — Austral, au comte de Juigné, 1er; Hospitalier, 2e; Jonville, 3e.

Prix de Saint-James. — Gladia, 1er; Giboulée, 2e; Guéménée, 3e.

Aujourd'hui, courses à Auteuil.

PETITES NOUVELLES

— La première représentation du *Roi de Lahore* aura lieu décidément vendredi prochain. Dans le cas où Mlle de Reszké serait encore indisposée, Mlle Baux chanterait le rôle. — Le jour même, la partition paraîtra chez Hartmann, l'éditeur ordinaire de M. Massenet.

— Jeudi, nous aurons à parler de la reprise de *Mauprat*, qui vient d'avoir lieu à l'Odéon.

— En quittant Marseille, où il a obtenu jusqu'à la fin un succès sans exemple, M. Faure a laissé pour les pauvres une somme de 3,000 fr.

— Le concert annuel du violoncelliste Ernest Nathan a eu lieu jeudi dernier avec un éclat qui a été très remarqué. Plus de mille personnes, appartenant au meilleur monde, avaient répondu à l'appel de l'excellent artiste. Mlle Mauduit a chanté d'une façon remarquable plusieurs morceaux, dont l'un surtout, avec accompagnement de violoncelle, a été chaleureusement applaudi. M. Gardoni a fait le plus grand plaisir avec un air de *Martha* et la *Dona e mobile* de *Rigoletto*.

Nous citerons, parmi les exécutants, Mme Dreyfous et M. Wormser, un jeune pianiste de premier ordre.

Un ténor plus que léger, M. Waldeck, qui devait chanter deux romances, s'est arrêté épuisé après la première. Le public n'a pas réclamé.

— Mlle Lina Bell est engagée à l'Opéra. Cette artiste commença à chanter l'opérette aux Variétés, puis elle entra à l'Opéra-Comique, où elle débuta avec succès dans le rôle du pâtre du *Pardon de Ploërmel*. *Paris-Théâtre* a donné sa biographie et avait bien pronostiqué quand il lui assurait un sérieux avenir.

A l'Opéra, Mlle Lina Bell trouvera bien plus l'occasion de faire apprécier sa belle voix de contralto.

— Il a été annoncé, sur un renseignement inexact, que M. Jules Barbier payait les décors et les costumes de son drame, un *Retour de Jeunesse*, en préparation à l'Ambigu-Comique.

Il y aurait à cela une petite difficulté, c'est que la pièce ne comporte ni costumes ni décors. Elle se joue en habit noir, et la mise en scène se borne à quelques salons qu'il n'est pas besoin de renouveler.

La première représentation du *Retour de Jeunesse* aura lieu le jendi 26 avril.

En voici la distribution :

Didier	MM. Montlouis
Bernard	Chéry
Séverin	B. Sirvin
Dickson	Louart
Salnave	Demanne
Henri	M. Bourgeois
Joseph	Chaville
Marthe	Mmes Lina Munte
Mathilde	Conti
Mme Didier	Beauvais
Madeleine	Marie Tisset
Mme Séverin	Jeault
Mme d'Alvarez	Francis
Mme Picard	Dolly

Une amusante comédie de M. Jules Barbier, *Sous le même Toit*, jouée il y a quelques années sur une autre scène, servira de lever de rideau au *Retour de Jeunesse* dès le lendemain de la première représentation.

— Mme Berthe Stuart vient de signer avec M. Comte un engagement de trois années.

Par suite de ce nouvel enrôlement, la troupe féminine des Bouffes-Parisiens compte à sa tête Mmes Théo, Peschard, Paola Marié, B. Stuart, Luce, Miroir.

Mme Berthe Stuart va débuter dans le spectacle coupé qui se répète en ce moment, et qui est composé comme il suit :

L'*Opoponax*, opérette de MM. Nuitter et Busnach, musique de L. Vasseur, par Mme B. Stuart, M. Daubray, Mlle Miroir et douze petites modistes.

L'*Ascenseur*, pièce mécanique en trois morceaux, paroles et musique de M. Cartier.

Les *Deux Dragons*, de M. Mendel, musique de M. Etling.

Le *Sabat pour rire*, de M. Chauvin, musique de M. Raspail.

Mmes Paola-Marié et Peschard devant prendre leur congé à la fin du mois, la *Sorrentine* n'aura plus que six représentations, et le spectacle coupé passera le 1er mai.

— A l'Opéra-Comique, on répète actuellement le spectacle coupé qui doit, à partir de la fin de ce mois, servir de lendemain à *Cinq-Mars*.

Ce spectacle sera composé de trois pièces, *Bathylle*, de M. Chaumet; *Pepita*, de M. Delahaye, et la reprise de *Mam'zelle Pénélope*, de M. Lajarte.

L'immense succès de l'**Anisine-marc**, le célèbre anti-névralgique russe, a nécessité le transfert du dépôt central, **39, rue Richer.** La demande augmente chaque jour, il ne pouvait en être autrement d'un produit qui, en 30 secondes, fait disparaître les névralgies les plus intenses. — Le flacon, 5 fr.; par la poste, 5 fr. 50.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Aumaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

Jardin d'Acclimatation (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces)

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.
OPÉRATIONS de BANQUE
Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le **capital à volonté.**
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

SOCIÉTÉ ANONYME DES
MINES DE DIÉLETTE
(*Minerai de fer oxydulé magnétique*)
PRÈS CHERBOURG (MANCHE)
Concession perpétuelle. (Décret du 8 février 1865.)
CAPITAL SOCIAL : 3,000,000 FR.

SOUSCRIPTION
A 2,000 ACTIONS PRIVILÉGIÉES
DE **500** FR.
Jouissance du 1er avril 1877

Les Actions privilégiées ont droit, avant tout partage, à un prélèvement de 5 0/0. Les actions de second rang reçoivent ensuite 5 0/0, et le surplus des bénéfices est partagé entre toutes les actions. *Les actions privilégiées touchent 5 0/0 pendant la durée des travaux préparatoires.*

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION
50 francs en souscrivant.
75 — à la répartition.
125 — du 20 au 25 mai 1877.
125 — du 20 au 25 juin 1877.
125 — du 20 au 25 juillet 1877.

La quantité de minerai exploitable est évaluée à **33 millions de tonnes.** C'est la plus grande masse de minerai de fer que possède la France.

C'est une affaire nationale qui crée un vaste marché de minerais pour l'ouest et le nord de la France et le sud de l'Angleterre.

Présence de l'or. — La présence de l'or dans les minerais de Diélette a été récemment découverte et constatée par dix analyses.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE
Les Lundi 23 et Mardi 24 Avril 1877
A PARIS, au *SIÉGE SOCIAL*, 4, rue Le Peletier;
— à la *CAISSE VIVIENNE*, 45, rue Vivienne;
EN PROVINCE, chez tous les Banquiers.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

COLLECTION
du
PARIS-THÉATRE
Portraits publiés jusqu'à ce jour

1re ANNÉE

Mme Carvalho. — Frédérick Lemaître. — Emilie Broisat. — Villaret. — Léonide Leblanc. — Mounet-Sully. — Sarah Bernhardt. — Priola. — Rousseil. — Got. — Agar. — Marie Rose. — Dica Petit. — Lassalle. Pierre Berton. — Elise Duguéret. — Delannay. — Mme Gueymard. — Ismaël. — Berthe Thibault. — Caron. — Céline Montaland. — Capoul. — Favart. — Zucchini. — Victoria Lafontaine. — Lafontaine. — Marie Heilbron. — Laferrière. — Gabrielle Krauss. — Faure. — Adelina Patti. — A. Dumas fils. — B. Pierson. — Christine Nilsson. — Michot. — Julia Hisson. — Aimé Desclée. — Duprez. — Mme Fromentin. — Galli-Marié. — Dumaine. — Marie Laurent. — Taillade. — Angèle Moreau. — Sophie Hamet. — Obin. — Rosine Bloch. — Croizette. — Bressant. — Marie Belval. — Laray.

2me ANNÉE

Mme Judic. — Ch. Lecocq. — Mme Doche. — Gailhard. — Mme Théo. — Mme Grivot. — Rita-Sangalli. — Roger. — Fres Lionnet. — Emma-Albani. — G. Verdi. — Bosquin. — Mme Peschard. — Saint-Germain. — Paola Marié. — Mme Pasca. — Dieudonné. — Thérésa. — Maria Legault. — Virginie-Déjazet. — Adolphe Dupuis. — Mlle Ferrucci — Maubant. — Mlle Desclauzas. — Mme Pozzoni. — Talbot. — Mlle Delaporte, — Hortense Schneider. — Dupuis (Variétés). — Mlle Reichemberg. — Coquelin. — Mme Van-Ghell. — Melchissédec. — Jeanne Granier. — Charles Garnier. — Mlle Mauduit. — Frédéric Febvre. — Blanche Baretta. — Ravel. — Alphonsine. — Bouffé. — Delle Sedie. — Mélanie Reboux. — Coquelin cadet. — Joséphine Daram. — Lassouche. — Elise Damain. — De Lapommeraye. — Anaïs Fargueil. — Mme Ugalde. — Marguerite Chapuy. — MM. Paz et F. Jahyer.

3me ANNÉE

Mlle Perret. — Charles Masset. — Sœurs Badia. — Zulma Bouffar. — Pauline Patry. — Louis Monrose. — Esther Chevalier. — René Luguet. — Mlle Beaugraud. — Castellano. — Mlle Scriwaneck — Charles Gounod. — Mlle de Reszké. — Berthelier — Isabelle Persoons. — Léritier. — Julia Baron. — Ambroise Thomas. — Alice Ducasse. — Clément Just. Mlle Linda. — Régnier. — Mlle Anna de Belocca. — Ernesto Rossi. — Mlle Bianca. — Frédéric Achard. — Sophie Cruvelli. — Sardou. — Elise Picard. — Baron. — Mme Prelly. — Hyacinthe. — Madeleine Brohan. — Salomon. — Mlle Valérie. Rouvière. — Céline Chaumont. — Lesueur. — Mlle Lloyd. — Daubray. — Victor Hugo. — Hélène Petit. — Francisque Sarcey. — Edma Breton. — Lacressonnière. — Mme Franck-Duvernoy. — Laroche. — Antoinette Arnaud. — Offenbach. — Louise Marquet. — Gustave Worms. — Laurence Gérard.

4me ANNÉE

Louise Massin. — J. Claretie. — Zina Dalti. — Victorin Joncières. — Marguerite Baux. — Duchesne — Speranza Engalli. — Porel. — Marthe Miette. — Félicien David. — Lia Félix. — Pradeau. — Lina Bell. — Montrouge. — Anna de La Grange. — Octave Feuillet. — Gabrielle Réjane. — Faille. — Angelo. — Ch. Nicot. — Fursch-Madier. — Ad. Belot. — Mme Alexis. — Sylva. — Alice Regnault. — Christian. — Mlle Nathalie. — Delannoy. — Bouhy — Clémentine Schmidt. — Marie Marimon. — Barnolt. — Maurice Dengremont. — Marguerite Donvé. — Boudouresque. — Pauline Luigini. — Henry Monnier. — G. Tholer. — Johann Strauss. — Mme Macé-Montrouge. — Mme Marie Dumas. — Héléna Sanz. — Olivier Métra. — Jeanne Samary. — Manoury. — Hyacinthe Derval. — Menu.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

Paris..........	*un an,* 14 *fr.;*	*six mois,* 7 *fr*
Départements.	— 16 *fr.;*	— 8 *fr.*
Etranger........	— 20 *fr.;*	— 10 *fr.*

Adresser les demandes à
M. A. GODEMENT, Administrateur
23, Passage Verdeau, 23, Paris

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur
« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac; de plus, il ne noircit jamais les dents. »
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.
5 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.
R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies
(Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature. Envoi de la brochure franco.)

EN VENTE LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie
35, quai des Augustin, 35

Le Serf de la princesse Latone, drame de l'émancipation russe, par Augusta Coupey, 1 volume in-12.................. 3 fr. 50
L'Orpheline du 41e, par la même, 1 volume 3 fr.
Récits d'outre-mer, par Ed. Auger, 2e édit. 1 volume in-12 .... 3 fr.
Nouvelles asiatiques, pr le comte de Gobineau. 1 volume in-12........................ 3 fr. 50

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE
AUJOURD'HUI et jours suivants
De toutes les Marchandises formant l'actif des
GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
AUX FABRIQUES DU NORD
132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte variant suivant valeur de **55 à 75 pour 100.**

UN APERÇU :

Toile chanvre........	» 40	Alpaga noir de 1 45..	» 60
Toile pour draps, larg. 1 m., 1 m. 10, 1 m. 20	» 90	Alpaga noir de 2 75..	» 85
Toile blanche pr chemises de 3 f. 50......	1 10	Brillantine nre de 4 50	1 45
Toile blanche de 4 50..	1 25	Pacha noir de 3 50....	1 25
Madapolam fort, lgr 0 m. 80, de 65 c., à..	» 35	Cachemire nr de 4 75.	1 95
Piqué blanc de 2 25...	» 70	Cachemire nr de 7 50.	2 75
Coton éc. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à	» 75	Cachemire nr de 9 50.	3 50
Serv. toilette, la douz.	2 75	SOIERIES NOIRES	
Serviet. damas. de 15 f.	6 50	Gros grain de 7 75....	3 25
Serviet. damier de 28.	12 50	Faille de 8 90........	3 90
Services damassés 12 couverts, de 55 f....	12 50	Cachemire de 13 50...	5 50
Mouch. chol. la douz.	1 95	LINGERIES	
Mouch. toile de 18 f...	7 50	Camisoles p. plis de 4 50	1 45
RIDEAUX		Corsets magnifiques de 10, 12 et 15 réduits à	1 95
Brodé riche de 0 60..	» 30	Chemises cret. de 4 50	1 75
Guipure de 1 fr. 25...	» 45	Robes de chamb. de 25	6 75
Drap cretonne, longueur 3 m., le drap	3 25	Pant. perc. pli de 4 50	1 75
Couvre-lits piqués gde taille de 25 f. à	4 90	INDIENNE	
CHEMISES HOMMES		Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f. 75.	» 60
Chem. mad. de 4 90..	1 95	Satin ameublement, riches dessins, de 6 f. 50........	1 95
Chem. d. renf. de 5 75.	2 75	Oxford rayures pour chemises de 2 f. 45..	» 75
Chem. dev. toile de 12	4 50	TAPIS	
Bas finis de 2 40......	» 90	Tapis pr passage et escalier de 3 f. 50 le m.	» 65
Gilets flanelle de 7 90.	3 25	Descente de lit de 5 50	1 45
DRAPERIES		Tapis sujets de 12 f...	3 45
1,500 coupons drap pr pant. de 1m 20 de 25	6 90	Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 40 de 29 f. à	8 75
Drap satin noir et marron de 16 le m..	5 50	Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m. 80 de 45 f. à	13 50
		Carpettes long. 3 m. larg. 2 m. 40 de 75 f. à	21 »

Avis — Les toiles fines de Lisieux, pour chemises, larg. 0 m. 80, viennent de subir un nouveau rabais de 1 à 4 fr. par mètre ; les toiles pour draps, larg. 1 m. 20 et 2 m. 40, une perte de 3 à 7 f. par mètre.

Expéditions en province aux frais de l'acheteur.

GRANDS MAGASINS DE SOLDES
A Jeanne d'Arc
43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)
VENTE 2 MILLIONS
BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES
MOITIÉ PERTE
AUJOURD'HUI et Jours suivants jusqu'à 6 h. du soir

APERÇU DES PRIX :

RIDEAUX brochés, brodés et guipure. Valeur 90 c. Le mètre...........	»	25
RIDEAUX suisse brodés, riche encadrem., pouv. se découper Val 6 f. le rid.	1	60
RIDEAUX brodes avec riche encadrement, Valeur, 1 fr. 50 le mètre.......	»	45
COUVERTURES piquées double face. largeur 2 m., longueur 2 m. 70, valeur 30 fr. la couverture.	7	50
SERVIETTES éponge, gde larg. Long. 85 c. Valeur 65 c., a serv ette..	»	20
SERVICES de Saxe. 12 couv. damassé blanc pur fil. Valeur 40 f., le service	13	50
MOUSSELINE extra-fine pr robes de 1re communion. Val. 2 f., 1 m.	»	65
DRAPS cretonne écrue pour grand lit. Val. 6 f., le drap..............	2	25
PANTALONS percale petits plis, toutes tailles. Val. 3 f., le pantalon	»	95
CORSAGES percale imprimée, toutes tailles Valeur 1 f. 75, le corsage	»	75
MOUCHOIRS batiste d'Ecosse, ourlés, gde taille. Val. 60 c. le mouchoir	»	15
CHEMISES pour dames, coton écru renforcé, val. 3 fr. 50 la chemise	1	45
CHEMISES pour hommes, plastron double, blanch e à neuf, la chemise.	1	75

NOTA.—Pas d'Expédition hors Paris et la banlieue.

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

Les porteurs d'obligations 5 % de la dette d'Égypte priviligiée chemins de fer égyptiens et port d'Alexandrie), sont informés que le coupon de 12 fr. 50 à détacher le 15 avril courant, sera payé, à partir de cette date, au Comptoir d'escompte de Paris et à la Banque d'Angleterre.

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN
CONVERSION ÉGYPTIENNE
Avis publié dans le Moniteur égyptien *en date du 6 avril* 1877.

« Son Altesse le prince Hussein-Kamil-Pacha, ministre des finances du gouvernement égyptien, sur la proposition des commissaires-directeurs de la caisse spéciale de la Dette publique d'Égypte, a fixé au 1er mai 1877, l'époque à laquelle il convient de clore les opérations de la conversion en ce qui concerne les tirages à opérer pour les remboursements des deux dettes en l'année 1877, savoir : Unifiée, 15 janvier 24,000 liv., et 15 juillet également 24,000 liv.; Privilégiée, 15 avril, 18,000 liv., et 15 octobre également, 18,000 liv. »

En conformité de cet avis, le Comptoir d'escompte de Paris a l'honneur de prévenir les personnes qui désirent prendre part aux tirages susmentionnés, qu'elles doivent avoir effectué le dépôt de leurs titres et bons à convertir au plus tard le 30 avril, à cinq heures du soir.

Un avis ultérieur indiquera l'époque des tirages qui auront lieu en séance publique, au Caire, par les soins des commissaires-directeurs de la Dette publique d'Égypte, sur les certificats provisoires qui auront été délivrés en échange des titres et bons déposés avant le 1er mai 1877.

FIN DE LA VENTE
A LA CAPITALE
57, *Chaussée d'Antin et place de la Trinité*
VENTE A L'AMIABLE
des dernières marchandises avec des
PERTES AUTHENTIQUES DE 75 0/0
en attendant la seconde
VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
Par ministère de commissaire-priseur
VACATION
des Lundi 23, Mardi 24, Mercredi 25, Jeudi 26 avril, jusqu'à 4 heures du soir.

(Les magasins seront fermés vendredi et samedi pour l'inventaire du stock de tous les Comptoirs.)

PRINCIPAUX LOTS :

Casimir rayé et carreaux, étoffe classique pr robes et costumes, valeur 1 fr. 45 le m.	» 35	Cam. brod. de 6 fr. 50	1 25
Tissu beige, splendide fantaisie, rayures et petit damier, valeur 1 fr. 75...........	» 45	Pantal. dam. de 4 fr. 75	» 95
Cachemire noir, p. laine, larg. 100 c., de 3 fr. 9	1 35	Jupons bl. de 6 fr. 50	1 75
Soie noire, drap de Lyon, gros grain, garantie 7 fr. 50 le m.	2 80	Chemises homme 8 fr.	1 75
Soieries fantaisie, de 6 fr. 90........	1 75	Bas blancs, sans couture (Paris) maille fine, de 1 fr. 45 la paire	» 25
Cols pour dames, la douzaine.........	» 20	Peignoirs dames, 9 fr. 50	2 45
Manchettes p. h. et d. toile Irlande 1 fr. 25	» 15	Paletots soie, 90 fr.	29 »
Mouchoirs batiste....	» 15	— matelas 40 fr,	15 »
Chem. dames de 6 50	1 45	Toile à torch. 0 fr. 70	» 35
		— pour draps, 2 fr. 55	» 85
		Draps pour grand lit	2 45
		Serviettes — éponges, grandes..........	» 20
		Serviettes damassées de 75 fr.	18 75
		Mousselines pour rideaux, de 1 f. 25....	» 25
		Rideaux brodés 7 fr. 50	1 75
		Nappes, Serviettes désassorties.	

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre 5 fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

GUÉRISON prompte des Dartres, Eczémas, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Hué**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

4 FR. PAR AN — *QUATORZIÈME ANNÉE* — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL

DU CAPITALISTE

pour **1877**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *.Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an*. S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

10e Année

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. **Correspondance des abonnés. Renseignements.**

4 fr. par AN — 4 fr. par AN

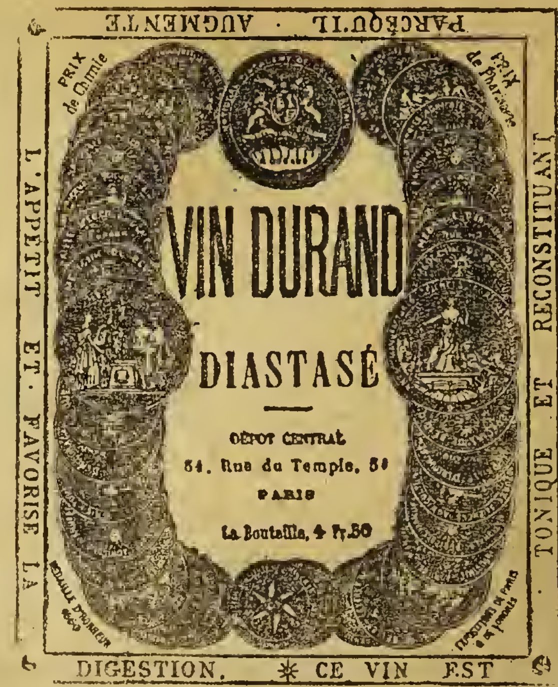
PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.



AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestrée*, maît. sage-femme, succr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. **BROCHURE** env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

NOUVEAU TRAITEMENT
du **Dr PÉCHENET** *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres.

Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

GUÉRIR vite à peu de frais **Le** Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SOND Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Pr Corresp. r. de la Verrerie, 99, r. St-Martin, 26. *Aff r*

En vendant son LIVRE à moitié prix, 3 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre, Rhumatisme,* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !

AU PETIT St-THOMAS

AUJOURD'HUI ET JOURS SUIVANTS

MISE EN VENTE

DE SOLDES ET OPÉRATIONS CONSIDÉRABLES EN NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

présentant de très grandes OCCASIONS. — Parmi ces dernières, nous citerons :

Drap de soie noir velouté, fabriqué pour le Petit-St-Thomas, larg. 58/60. Val. réelle 8 fr 50, vendu — 4 90

Faille noire gros grain, usage gar. Larg. 60/61, au lieu de 9 fr. 75, vendu........ — 5 90

Mignonnette joli tissu pour costumes et peignoirs..... — » 25

Zéphir grand teint, couleurs nouvelles. Largeur 0 m. 80, à..... — » 40

Robes bretonnes mi-confectionnées, en cretonne, à disposit. variées, au lieu de 40 fr., vendues.. — » 29

Peignoirs en tissu fantaisie, toutes nuances, tr. belle qualité, d'une val. de 30f., vendus — 9 75

Costumes 3/4 confect., en batiste gr. teint, nuances fines. La jupe est entièrem. faite et les garnit. de la polonaise sont preparées.. — 23 75

Peignoirs en très belle percale, tout. nuances, coupe et façon très soignées, au prix avantageux de......... — 6 50

Costume confectionné, en toile d'Asie excel. qualité, jupe à volant plissé, polonaise av. biais camaïeu, à... — 25 »

Fichus cachemire et mérinos noir, garnis d'une haute frange de soie Prix exceptionnel....... — 5 90

Flore Nœud dentelle de Flandre, garni de faille, dernière création de la saison, à.......... — » 95

Mariette Mantille en drap matelassé, couleurs diverses, avec franges de laine tout autour et pli double simulant capuchon. Val. 17 f. vendue — 13 50

Costume confectionné, en tissu fantaisie, mélangé, uni et petits car., joli genre, extrêmement soigné... — 39 »

Jaquettes drap matelassé. ou cachemire noir, garnies de plusieurs rangs de galon et d'une jolie frange. d'une valeur de 35 fr., vendues — 19 75

Ombrelles toile de soie écrue, avec large bordure brodée en couleur ou avec 2 volants, manches bambou chinois. Valeur de 8 fr. 50, vendues............. — 5 90

Andalouse Mantille nouvelle en cachemire de l'Inde, doublée soie, garnie de passementerie, de dentelle et ruban — 58 »

Tulle-Broderie qualité extra, dessins très variés. largeur 1 m. 20, valeur réelle 7 fr. 50, vendu.......... — 2 90

Jupes en taffetas noir, de bon usage, modèles variés. Valeur réelle : 39 fr., vendues........ — 27 »

Baby robe en toile grise garnie d'un feston, forme anglaise, pour enfants de 18 mois à 3 ans. Prix hors ligne........ — 1 90

Toilettes printanières mille raies, toutes nuances. Prix extraordinaire.. — 4 95

Occasion extraordinaire. — FANTAISIE NOUVEAUTE pour Costumes, fabrication de Louis Cordonnier, de Roubaix, tissu d'une valeur incontestable de 2 fr. 25, vendu » 60 c.

PARIS-THEATRE

DRAME — THÉATRE-ITALIEN — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché F. MULNIER.

TRAGEDIE — MUSIQUE

MASINI

Yves & Barret Sc. — G. Bouvy del.

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 207

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 3 au 9 Mai 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPART^{t}. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPART^{s}	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG^{r}	id.	**20** fr.	id.	[illegible] fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCVII

—

ANGELO MASINI

—

Quand je songe à l'innombrable légion de ténors que j'ai vus passer par la salle Ventadour depuis le départ de Mario, je me sentirais disposé à protester contre l'habitude désormais adoptée par les artistes, comme par le public, de se servir de l'adage latin : *rara avis*, pour désigner les chanteurs en possession des registrss supérieurs de la voix, si je ne m'apercevais bientôt, après réflexion, combien j'ai entendu peu d'organes vraiment en mesure de charmer par la seule qualité du son.

Le timbre de la voix de Mario eût suffi pour me séduire, si l'adorable artiste n'avait été doué, en même temps, de la beauté physique et du grand sentiment de l'art. Depuis lui, Gardoni seul m'a semblé avoir eu des accents délicieux, et si Fraschini et Tamberlick sont, pour moi, d'admirables artistes, c'est surtout par la grandeur du style que le premier m'a paru incomparable, et par la puissance et l'énergie du son que le second m'a entraîné ; mais ni l'un ni l'autre ne possédaient, à l'égale de Mario, ce charme pénétrant de l'organe qui caressait l'oreille d'une si agréable façon.

La première fois que j'ai entendu Masini, à l'Opéra-Comique, dans la *Messe du Requiem* de Verdi, j'ai retrouvé mes sensations d'autrefois, alors que Mario chantait la sérénade d'Almaviva ou l'air de don Ottavio. Cette voix douce et empreinte d'une adorable suavité, me captiva immédiatement, et je me souviens qu'ayant attendu l'artiste à sa sortie du théâtre pour le complimenter, je me trouvai en compagnie de nombreuses personnes très versées dans l'art dramatique, qui étaient comme moi désireuses de saluer un chanteur sur lequel on pouvait fonder de sérieuses espérances.

Modeste, alors, comme un homme dont le talent réel n'avait point encore été consacré par la scène parisienne, Angelo Masini reçut nos compliments avec une vive satisfaction et sembla même, je le dis à son honneur, quelque peu surpris de cette déférence, affirmant très haut qu'en Italie, malgré ses triomphes obtenus, il n'était point regardé comme un ténor aussi exceptionnel que nous le voulions bien supposer.

Aussi lorsque, peu de jours après, il fut appelé à faire à Paris une création de premier ordre, — le rôle de Rhadamez, dans l'*Aïda*, de Verdi, — se montra-t-il au public dépourvu de toute prétention, s'appliquant seulement à rendre avec une fidélité scrupuleuse les intentions du maître dont il nous faisait le premier connaître les nouvelles et admirables inspirations si dignes d'augmenter une renommée qui semblait ne plus devoir être susceptible de grandir.

Cette simplicité, ce naturel, apportés dans l'interprétation du personnage, servirent merveilleusement à établir la réputation de Masini, et si le comédien n'apparut pas aussitôt, le chanteur fut tellement remarqué que les honneurs des représentations suivantes lui furent accordés, malgré la Stolz, la Wadmann et Pandolfini, trois artiste certainement très supérieurs à lui, ainsi que cela nous a été péremptoirement démontré par la suite.

La cause de cette séduction immédiatement exercée sur le public était justement toute entière dans la qualité exceptionnelle de la voix de ce ténor, dédaignant les cris stridents, laissant le charme s'opérer naturellement par l'égalité du son et la fraîcheur du timbre.

Rien de plus caressant que la façon dont il soupirait la romance du premier acte, et de plus pénétrant que les accents colorés qui sortaient de sa bouche dans le sublime duo final, où les deux amants se font leur suprême adieu.

L'impression laissée dans l'esprit des spectateurs après une vingtaine de représentations fut si vive, que lorsque Nicolini nous revint de Russie, et fut engagé pour quelques soirées par M. Escudier, afin de remplacer Masini, parti à son tour pour Saint-Pétersbourg, on regretta le créateur à Paris du rôle de Rhadamez, bien que l'éminent chanteur qui le tenait à sa place le laissa bien loin derrière lui sous le rapport de l'habileté scénique, du tempérament dramatique et de la puissance de l'organe. Mais le charme de la jeunesse et de la grâce dans la voix opérait quand même sur l'esprit des spectateurs, à tel point qu'ils ne pouvaient s'empêcher de souhaiter le retour du ténor dont ils s'étaient si subitement épris.

Après quelques mois passés sur les bords de la Néva où, arrivant précédé par les journaux parisiens tout remplis d'éloges pompeux sur son compte, il fut considéré d'emblée comme un ténor *di primo cartello*, Masini nous revint, il y a peu de temps, absolument changé à tous les points de vue. Ce n'était plus le débutant humble et sincère de la veille, mais un chanteur plein d'assurance et se croyant assez fort pour en imposer au public au lieu de le servir. L'impresario se mit d'ailleurs en parfait accord avec lui, et son nom, autrefois écrit modestement sur l'affiche en caractères ordinaires, s'y étala en vedette tout comme celui de l'Albani elle-même.

Par malheur pour lui, dans la route, la pureté de son organe s'était altérée ; aussi, n'étant plus sous le charme absolu du son, l'auditeur remarqua bien des faiblesses que lui avait primitivement voilées la splendeur du timbre de la voix. L'accueil fut relativement très froid, surtout lorsque dans le fameux duo du troisième acte d'*Aida*, l'artiste se crut permis d'introduire des fioritures dont l'effet avait peut-être été goûté à Saint-Pétersbourg, mais que l'on trouvera toujours détestable à Paris, où le goût règne encore, fort heureusement.

Cette représentation de rentrée ne fut donc pas bonne pour Masini ; il prit alors quelques jours de repos et reparut ensuite dans un rôle nouveau pour lui, Alfredo de la *Traviata*. Il y fit plaisir, bien que le premier soir il chanta souvent au-dessous du ton.

Si je fais ces quelques critiques, c'est pour bien définir la nature du talent de Masini ; mais je ne voudrais pas cependant qu'on leur donnât un sens trop défavorable. Je veux seulement établir ce fait, qu'actuellement ce délicieux ténor est bien plutôt une *voix* qu'un *artiste* dans la haute acception du mot. C'est un charmeur dont l'unique secret réside dans un don de nature et qui n'a point encore suffisamment complété une éducation musicale indispensable pour permettre à un chanteur de tenir à lui seul un public en haleine pendant toute une saison.

Au résumé, Masini a laissé chez nous un excellent souvenir, et nous lui devons déjà d'assez vifs plaisirs pour désirer ardemment son retour lors de la prochaine saison du Théâtre-Italien.

FÉLIX JAHYER.

Nous publierons dans notre prochain numéro le portrait et la biographie de Mademoiselle

ERMINIA BORGHI-MAMO

(Premier soprano du Théâtre-Italien)

REVUE DES THÉATRES

OPÉRA

Première représentation de : *Le Roi de Lahore*, opéra en 5 actes et 6 tableaux, paroles de M. L. Gallet, musique de M. J. Massenet.

Un grand opéra nouveau est une chose si rare que son apparition constitue un véritable événement. Aussi la première du *Roi de Lahore* a-t-elle été une magnifique soirée où toutes les illustrations parisiennes ont tenu à l'honneur de se trouver réunies.

L'intérêt d'ailleurs était double, un *jeune* allait franchir les portes du temple où Rossini, Meyerbeer, Halévy, Gounod et deux ou trois autres maîtres attendent en vain depuis si longtemps des rivaux pour leur disputer la scène.

M. Massenet est le chef de la jeune école; c'est lui qui, au point de vue de la science musicale, avait jusqu'à ce jour donné les meilleures espérances; mais c'était surtout comme symphoniste exquis, comme harmoniste raffiné que nous le connaissions; il s'agissait donc de savoir si sa mélodie allait avoir l'envergure nécessaire pour parcourir en larges coups d'aile la grande scène lyrique Le *Roi de Lahore* serait-il apte à continuer la tradition des œuvres dramatiques dont la passion constitue en majeure partie la grandeur et où le souffle brûlant, l'élan, réchauffent le cœur et frappent l'imagination au point de laisser en nous un effaçable souvenir?

Une partition telle que l'œuvre nouvelle de M. Massenet ne se peut juger sérieusement après une seule audition, et nous sommes bien d'avis que plus nous l'entendrions, plus nous y découvrirons des beautés de détail d'une délicatesse suprême; mais nous ne croyons pas qu'elle nous offre autre chose qu'un vif plaisir de l'esprit, sans nous procurer cette émotion qui fait vibrer les fibres de notre cœur et nous plonge dans l'enthousiasme.

Le poète (car ici, il y a bien un poète et c'est là peut-être le malheur) n'a point d'ailleurs apporté au musicien de ces grandes situations où se doivent concentrer tous les efforts du génie. Comme celui-ci il est lui-même l'homme épris du détail, et tous deux ont le tort d'attacher aux objets une importance égale, quelle que soit leur valeur.

Le livret du *Roi de Lahore* est plutôt un poëme féerique qu'un ouvrage dramatique. Il fourmille d'effets piquants et inattendus, de vers bien frappés, coulés avec un art charmant, mais il ne nous dessine point de ces situations théâtrales susceptibles de nous empoigner. Qu'on le lise, on éprouvera certainement un plus vif plaisir qu'en le voyant jouer.

C'est, en deux mots, l'histoire d'une prêtresse du temple d'Indra, à Lahore, à qui un amour sacrilége vaudrait la mort si son amant n'était le roi lui-même.

Pour expier son crime, le monarque Alim est envoyé en guerre contre les Ottomans. Il est vaincu et reçoit une blessure mortelle de la main d'un rival.

Entré au paradis d'Indra, il obtient du dieu la faveur de revivre, à la condition qu'une fois ressuscité il se contentera d'aimer la belle Sita, dont il devra en tous points partager le sort.

Revenu sur terre, Alim revoit sa bien-aimée, mais il ne tarde pas à être de nouveau victime de son amour. Sita, pour échapper au nouveau roi de Lahore, qui la veut épouser, se poignarde et le coup dont elle est frappée atteint à la fois Alim, suivant la volonté céleste. Ils meurent donc tous les deux, mais aussitôt les portes du temple s'entr'ouvrent pour faire place au paradis d'Indra où les deux amants se voient transportés.

Nous ne pouvons citer en détail tous les morceaux écrits par M. Massenet sur ce poëme légendaire. Son œuvre est, d'ailleurs, pleine de petites pages étincelantes, auxquelles manque l'ampleur et la passion, mais qui sont toutes d'un intérêt parfait. Plus d'une fois, comme dans le duo de Sita et d'Alim, au second acte, la phrase se fait colorée, et dans les airs de Scindia au quatrième acte, et de Sita au cinquième acte, la mélodie s'accuse avec une certaine largeur; mais ce n'est point là que se montre le tempérament de M. Massenet. Il est tout entier dans son orchestre, où les symphonies se renouvellent sans cesse remplies de motifs ravissants, ciselés avec une délicatesse inouïe, souvent neuve, toujours d'une distinction et d'une élégance délicieuses, et rien n'est plus exquis que les airs de ses ballets.

Le *Roi de Lahore* est donc une œuvre d'une indiscutable valeur au point de vue musical. Quel sera sa destinée? nous le saurons bientôt, quand il nous aura livré tous ses secrets.

L'interprétation en est excellente. Mlle de Reszké s'y est révélée grande chanteuse. Désormais, la voilà dignement classée parmi nos premiers sopranos. Lassalle, Boudouresque ont été également très beaux. L'orchestre a accompli sa tâche difficile et si importante avec une rare supériorité.

Quant à la mise en scène, on ne la peut décrire, c'est un amas de merveilles. M. Halanzier mérite des éloges sans restriction. Nul autre théâtre au monde ne serait en mesure de nous offrir la dixième partie des splendeurs qu'il a fait dérouler sous nos yeux. Et je doute que le paradis d'Indra lui-même, s'il existait, put donner un pareil éblouissement.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Première représentation de : *Jean Dacier*, drame en cinq actes et en vers, de M. Charles Lomon.

La Comédie-Française, comme l'Opéra, nous a présenté un *jeune*, mais celui-là en est à son premier début. Inconnu hier, son nom sera demain sur toutes les lèvres. M. Charles Lomon, en effet, puisant ses inspirations aux vrais foyers lumineux, auprès d'Hugo lui-même, vient de nous donner une œuvre large de proportions, aux idées généreuses, écrite dans un lyrisme chaud et entraînant.

Jean Dacier est un paysan vendéen digne d'avoir sa place dans le sublime roman de *Quatre-vingt-treize*. Il a toutes les austérités du grand citoyen et en même temps la passion d'un homme et le cœur d'un poëte. Il rêve le progrès, il veut la justice, mais il sait également aimer. C'est un être admirablement doué, une nature d'élite qui rayonne et rend communicatifs sa chaleur et ses généreux instincts.

Epris de la comtesse Marie de Valvielle, le plébéien soupirait en silence quand la Révolution vint lui ouvrir une carrière où son esprit pourra trouver sinon l'oubli de son amour, au moins l'apaisement.

Il s'enrôle donc dans les bataillons de la République où il gagne les épaulettes de commandant.

De retour à Paris, et pour sauver la comtesse de Valvielle dont le mari a déjà péri sur l'échafaud comme chef vendéen, et qui va elle-même être emmenée dans l'horrible charette, si elle ne devient pas l'épouse d'un patriote éprouvé, Jean Dacier demande la main de la jeune veuve, et la sauve par ce mariage.

La comtesse pourtant n'a cru qu'à une comédie inventée par Jean pour la sauver. Elle aime son cousin Raoul de Puylaurens, et lorsqu'elle apprend qu'elle est légalement la femme du plébéien, elle s'irrite et va jusqu'à l'offense.

Jean Dacier a la vengeance toute prête sous la main. Il n'a qu'un mot à dire pour envoyer au supplice le beau Raoul qui vient d'être arrêté comme conspirateur. Mais ce moyen répugne à sa grande

âme, il offre au jeune marquis un duel en plein combat, dans la mêlée entre chouans et républicains, ils se chercheront le fer en mains.

Raoul est ainsi sauvé, mais Jean est accusé, en prévenant Raoul de la bataille, d'avoir livré le secret du plan de ses chefs. Il va donc mourir à son tour comme conspirateur. Loin de se défendre, il demande alors lui-même le supplice. Mais devant tant de cœur, un revirement se fait dans l'âme de la comtesse; elle vient sauver Jean, elle l'aime maintenant. Hélas! il est trop tard, le peloton d'exécution qui doit fusiller Jean ne sera pas décommandé, et Marie de Valvieille tombera à demi-morte dans les bras de son mari expirant.

La donnée est très belle, on le voit ; mais il y a autre chose encore dans le drame de M. Charles Lomon, il y a la poésie profonde, le vers ailé ; quelquefois le lyrisme est un peu gonflé, mais c'est là un défaut qui disparaîtra et qui tient à la jeunesse de l'auteur, âgé seulement de vingt-quatre ans.

Jean Dacier a été reçu avec des applaudissements enthousiastes et mérités. C'est une de ces œuvres qui nous consolent de tant de misérables ouvrages que le succès, hélas ! consacre trop souvent !

La pièce est jouée comme on joue à la Comédie-Française, dans la perfection. Mais si Maubant, Laroche, Dupont-Vernon et Mlle Martin tiennent leur rôle avec une autorité parfaite, que dire de Mlle Favart et de Coquelin !

Douée des plus hautes qualités dramatiques, Mlle Favart a le souffle puissant, l'âme, la poésie du cœur. Ses accents émeuvent, sa distinction séduit. C'est une grande artiste dans toute l'acception du mot, et ce rôle comptera dans les plus brillants de sa carrière.

Coquelin, le comique éblouissant, rêvait depuis longtemps à faire pleurer ; il y a réussi ; Jean Dacier montre chez ce comédien une souplesse de talent merveilleuse. Il a été un Jean Dacier complet et superbe de tous points.

ODÉON

REPRISE DE *Mauprat*

Nous n'avons pas besoin de rappeler le sujet de *Mauprat*, car ceux de nos lecteurs qui n'ont pas vu jouer la pièce à son origine, connaissent au moins le roman d'où elle est tirée.

Cette reprise est un hommage à George Sand, et puisque la Comédie-Française va bientôt nous donner le *Marquis de Villemer*, qu'elle a enlevé à l'Odéon, M. Duquesnel a bien fait de prouver qu'il tenait, lui aussi, en haute estime le théâtre du grand écrivain.

Ce drame, rempli de situations violentes et tendues, nous a encore singulièrement ému, bien que l'interprétation, bonne d'ailleurs dans son ensemble, ne nous ait cependant point paru valoir celle de la création. MM. Marais, Gil-Naza, Dalis, Regnier, se sont fait particulièrement applaudir. Le rôle d'Edmée, le seul personnage féminin de la pièce, a une très gracieuse interprète dans Mlle Antonine, dont le talent fin et particulièrement propre à la comédie de sentiment, ne trouve pas toujours cependant des accents dramatiques assez vigoureux pour peindre le caractère sauvage de l'héroïne de George Sand.

ITALIENS

Débuts de Mmes Zagury-Harris, Zina Dalti, et de MM. Gnone et Nouvelli. — Clôture de la saison.

Pour terminer dignement la saison, M. Escudier comptait sur le concours de Mme Zagury-Harris, qui devait se produire dans divers ouvrages du répertoire. Mais une indisposition sérieuse n'a pas permis à la brillante cantatrice de donner plus de deux représentations.

La première, avec *Lucie de Lammermoor*, a révélé chez la débutante un talent de vocalisation extraordinairement facile et hardi; dans la seconde, avec *Rigoletto*, la voix vibrante et solide de Mme Zagury-Harris a fait merveille, surtout au fameux quatuor du dernier acte. Un ténor, M. Gnone, débutait ce soir-là dans le rôle du duc de Mantoue; il n'est ni bon ni mauvais.

Martha, le délicieux ouvrage de Flotow, nous a mené agréablement jusqu'à la clôture. Mme Zagury-Harris y a été remplacée au pied levé par Mlle Zina-Dalti, la transfuge du Théâtre-Lyrique, qui s'est bien tirée de ce pas difficile, car la scène italienne ne lui était pas familière. Un nouveau ténor, M. Nouvelli, chantait Lionnel. C'est un nom à retenir ; ce jeune artiste peut aller loin s'il ménage sa voix dont le timbre est ravissant et qu'il conduit déjà avec une réelle habileté.

Ainsi s'est terminée une saison musicale comme on n'en avait point eu à la salle Ventadour depuis le départ de la Patti.

Les Italiens ne rouvriront plus que le 3 novembre, avec le concours de la marquise de Caux, nous dit-on. Puissions-nous n'être pas déçus dans cette espérance?

AMBIGU-COMIQUE

Retour de Jeunesse. — Cinq actes en vers de M. Jules Barbier.

M. Jules Barbier est assurément un de ceux qui méritent à tous égards les attentions de la critique, aussi regrettons-nous de ne pas examiner avec soin sa nouvelle comédie. Nous ne savons comment la direction de l'Ambigu s'y est prise pour mécontenter la presse et la mettre dans l'impossibilité de consacrer dans ses colonnes une place au *Retour de Jeunesse;* mais, comme nous, plusieurs de nos confrères, et des plus autorisés, ont cru, chacun pour des raisons particulières, devoir faire le vide autour de cet ouvrage.

Paris-Théâtre n'ayant point reçu, comme d'habitude, son service pour la première représentation, mais seulement pour la seconde, nous n'avons pu répondre à l'invitation *tardive* de M. Laforêt; nous n'avons pas hésité, on le comprendra sans peine, à nous rendre de préférence à celle de M. Halanzier, qui nous convoquait ce soir-là pour entendre le *Roi de Lahore*, pensant qu'une *première* représentation à l'Académie nationale de musique devait avoir le pas sur une *seconde* à l'Ambigu-Comique.

SALON DE 1877

I.

APERÇU GÉNÉRAL

Il y a peu de premières représentations comparables à la *première d'un Salon.* La Peinture et la Sculpture aussi bien que la Poésie et la Musique ont leurs entraînements. Aussi, tout le Paris intellectuel a passé lundi et mardi par les galeries du Palais des Champs-Elysées.

Nous ne pouvons donner aujourd'hui qu'un aperçu rapide, une impression générale du Salon de 1877. Si comme toujours il y a beaucoup de chose médiocres et d'un mince intérêt, on compte cependant de belles et de très-belles œuvres dans un nombre suffisant. La peinture prime cette fois-ci la sculpture, et c'est dans les salles plutôt que dans le jardin que nous aurons nos plus vives impressions.

Je cite, au passage, les morceaux de choix, devant lesquels le public me semble devoir s'arrêter de préférence.

Ce sont :

La *Glaneuse*, de Jules Breton, superbement composée et d'un style achevé ; — l'*État-Major autrichien devant le corps de Marceau*, composition sévère et émouvante, par Jean-Paul Laurens; — l'*Inondation*, drame saisissant, par A. Roll; — la *Vierge Consolatrice*, de Bouguereau; — les *Muses*, plafond, par M. Ehrmann; — la *Tête de saint Jean-Baptiste*, d'Henner, une merveille d'exécution; — le *Salut aux Blessés*, de M. Detaille; — les *Fugitifs*, de M. Léon Glaize — la *Muse des Bois*, d'Hebert; — *Jésus-Christ pardonne à la femme adultère*, par M. Humbert; — la *Pauvrette*, mignonne figure, par M. Jacquet; — la *Communion à l'église de la Trinité*, toile toute d'impression, par M. Gerveix; — la *Passerelle de la gare de Styring*, par M. de Neuville magnifique de mouvement, de couleur et de vérité; — *Thomas Diafoirus*, par M. Charles Muller, d'une expression saisissante et parfaite.

— Les *Tziganes*, par M. Adrien Moreau. — Les grandes compositions sur *saint Louis*, par M. Olivier Merson, où se trouvent les qualités ordinaires de l'École.— L'*Attentat d'Anagni*, où M. Maignan fait preuve d'un tempérament de peintre. —Le *Matin du 10 thermidor*, par M. L. Mélingue, bonne composition qui plaira à la foule. — La *Méta Sudans*, par M. Emile Lévy.— La *Pandore*, de M. Jules Lefebvre. — La *Porte du Sérail*, par M. Lecomte du Nouy. — Uu *Auto-da-fé*, par M. Van Beers, d'une couleur toute particulière.

Dans un autre genre d'idées, les compositions amusantes de MM. Vibers, Firmin Girard, Worms, Lambron, Lobrichon. — Les toiles très achevées de MM. Comte, Charnay, Bonvin. — Le *Déjeuner*, par Philippe Rousseau, un chef-d'œuvre. — *Grille, Casque, Bouclier, Missel*, par Blaise Desgoffis, d'une exécution inouïe. — Le *Chien* et les *Chats*, de M. Eugène Lambert, toujours si vivants.—Les *Crevettes*, par M. Bergeret.

Le Portrait s'affirme à une place élevée. — M. *Thiers*, par M. Bonnat, d'une solidité admirable. — Les portraits, par M. Baudry, tous deux ruisselants de lumière. — Ceux très expressifs, par MM. Bastien Lepage, Renard, Fantin Latour. — Ceux par M. Elie Delaunay, de Winne, Cabanel, Paul Dubois, Giacomotti, d'un faire large ou achevé. — Et encore : les gracieux portraits, par MM. Chaplin et Haman; ceux par M. Benjamin Constant, d'un aspect singulier, ceux par M. Carolus Duran, celui d'Alexandre Dumas fils, par M. Meissonier.

Le Paysage est de premier ordre avec MM. Hanoteau, Guillemet, Bernier, Herpin, Daubigny, Gosselin, Pelouze et *tutti quanti*.

Et de combien d'autres œuvres remarquables nous aurons encore à vous entretenir et que le temps nous fera mieux apprécier.

En sculpture, le bas-relief de M. Mercié, destiné au grand guichet du Louvre, est le morceau le plus saillant par l'importance de la composition. Nous avons remarqué hâtivement la *Pensée*, statue plâtre, par M. Chapu.— *Berryer*, statue marbre, par le même;—Une *Jeune contemporaine* statue marbre par Chatrousse, — Le *Maréchal de Mac-Mahon*, statue marbre par M. Crauk ; — La *Musique*, statue plâtre par M. Delaplanche ; — Un groupe par M. Gustave Doré; — *Mime — Dompteur*, groupe plâtre par M. Schœnewerk ; — *Cassandre*, statue marbre par M. Aimé Millet; — *Clotilde de Surville*, groupe plâtre par M. Gautherin ; — etc., etc.

Dès notre prochain numéro, nous commencerons l'étude des œuvres capitales du Salon qui, nous le répétons, est bien fait pour affirmer toujours de mieux en mieux notre supériorité artistique.

FÉLIX JAHYER

BERTHE LAISNON

(Suite)

Quand je fus dehors, j'allais me placer en face de la maison. Les rideaux des fenêtres étaient hermétiquement fermés, je me promenai de long en large, je regardai sous le portail, personne ne se montrait. Comme il était déjà cinq heures, je rentrai à la maison ; c'était l'heure du dîner.

— Comme tu parais gai, me dit ma mère.

— Moi, je suis comme d'habitude.

En disant cela je ne pus m'empêcher de rougir.

— Allons, mets-toi à table !

— Ma mère, ne me donnez pas trop de potage je vous prie.

— Tu n'as donc pas faim ?

— Si vraiment !

— Ne mange pas si vite, qui te presse ? Il y a une lettre de ton ami Ernest de Lorade ?

— Et vous ne me disiez rien ?

— Tu arrives !

— Où est-elle ?

— Dîne, on te la donnera après.

— Je n'ai pas faim.

— Tu viens de dire le contraire.

— J'ai avalé mon potage, c'est tout ce que je prendrai.

— Si j'avais su, je ne t'aurai rien dit.

— Où est cette lettre, ma mère ?

— La voici.

Ma mère tira en même temps de sa poche et me présenta la lettre que tu m'écrivais de Vichy, et dans laquelle tu me donnais des détails sur ton voyage... S'il savait ce qui vient de m'arriver, me dis-je, en moi-même.

— Que t'apprend-il ? demanda ma mère.

— Il est allé à Bourges, à Nevers, à Moulins, et dans ce moment, il est à Vichy, où se trouve, il paraît, une société très-brillante.

— S'amuse-t-il ?

— Il voyage sérieusement, il prend des notes, il étudie les pays qu'il parcourt.

— Voilà un jeune homme sérieux ; quel charmant garcon ? c'est bien ton meilleur ami.

— Le fait est que nous nous aimons comme deux frères.

— Prends donc un peu de ce gigot.

— La moitié de cette tranche, ma mère.

— Tiens, prends un peu de sauce. Doit-il reve nir prochainement ?

— Il ne m'en parle pas, il m'engage à lui écrire dorénavant, poste restante, à Cauterets.

— On le laisse voyager comme un homme.

— Ma foi, s'il a vingt ans, on lui en donnerait bien trente, aussi bien pour sa taille que pour le sérieux de son esprit.

— Bon, te voilà encore à manger comme un échappé d'hôpital ; tu as donc quelque chose à faire ?

— J'ai rendez-vous avec Albert.

— Il t'attendra.

— Je n'aime pas à faire attendre.

— Donne ton assiette et prends celle-ci ; on va te servir le dessert.

— Qu'y a-t-il ?

— De la frangipane.

— Oh ! alors, je m'en vais, il y a dix-huit ans que nous nous connaissons.

— Veux-tu des fruits ?

— Non, non, rien, j'ai bien diné; adieu, ma mère.

Et je sortis, tu as déjà deviné pourquoi, pour aller rôder sous les fenêtres de Berthe Laisnon.

Il était six heures et demie quand j'arrivai rue Jeanne-d'Arc ; j'avais marché si vite que mon cœur battait fort. Je passai devant la maison de a modiste. Au premier, il y avait des lumières, on allait et on venait.

Je m'arrêtai, puis craignant d'être remarqué des voisins, je continuai ma promenade. Arrivé à la rue Royale, je descendis rapidement jusqu'au quai, et je remontai plus rapidement encore ; il me semblait que durant ce temps Berthe avait dû se mettre à la fenêtre, et que je l'aurais vue si je n'avais pas quitté la rue qu'elle habitait. J'y revins donc promptement ; tout était plongé dans l'obscurité.

Je ne pouvais aller chez aucun de mes amis, ils étaient probablement encore à table ; je n'osais non plus entrer chez la concierge, de crainte de lui faire deviner l'émotion qui s'était emparée de moi, depuis le moment où pour la première fois, j'avais vu Berthe Laisnon ; et cependant je brûlais d'envie de parler d'elle.

Je me décidai donc.

— N'avez-vous pas trouvé, dis-je à la vieille concierge, en voyant son regard arrêté sur moi, un mouchoir de poche ?

— Que vous avez oublié ici ?

— Oui.

— Tantôt ?

— Oui, tantôt.

— Je n'ai rien vu, fit-elle, en promenant ses yeux autour de la chambre, sur les chaises ou sur les deux ou trois meubles qui lui restaient de son ancien ménage.

— Un mouchoir blanc marqué L.

— Un mouchoir en toile ?

— Non, en batiste.

— Attendez, nous allons regarder ; il est peut-être tombé dans un coin.

— Mlle Berthe n'a donc pu descendre, cet après-midi.

— Non, il y avait de l'ouvrage à rendre pour ce soir, et ces demoiselles ont travaillé jusqu'à présent sans quitter ; il y a un quart d'heure seulement qu'elles sont à table.

— Vous ne l'avez pas vue ?

— Votre mouchoir ?

— Non ! Mlle Berthe ?

—Elle est entrée pour me demander si l'on n'était pas venu pour elle.

— Et vous lui avez dit ?

— Que vous reviendriez demain.

— A-t-elle paru satisfaite ?

— Nécessairement ; la pauvre enfant, vous lui avez rendu un fameux service en lui portant cette lettre. Elle voudrait savoir si l'on n'a fait aucune difficulté pour s'en charger, car c'est défun,de et le voiturier ne vous connaissant pas aurait pu vous la refuser.

— Non ! il l'a prise.

— Vous lui direz ça demain, ça la tranquillisera. Mais cherchons votre mouchoir.

— Il est marqué L, répétai-je.

— Nous le trouverons bien s'il est ici.

Et la portière se mit à remuer tous les meubles.

— J'avais bien envie de dire à cette pauvre femme : ne cherchez pas ; ce mouchoir n'a pas quitté ma poche, je ne suis entré chez vous que pour vous demander des nouvelles de Mlle Berthe ; mais je craignais qu'à la suite d'une semblable confidence, la vieille ne m'empêchât de venir chez elle. Je me tus, et me contentai de lui dire, voyant ses recherches infructueuses :

— Bah ! laissez cela ; pour un mouchoir...

— Comment, mais c'est vingt sous.

— Oh ! j'en ai trois douzaines, il m'est indifférent d'en perdre un.

— Non ! je ne veux pas qu'il soit dit que la moindre chose se soit égarée dans ma loge. Et la portière se mit à chercher de nouveau.

— Vous ne l'avez pas laissé, dit-elle enfin ; autrement nous l'aurions déjà trouvé.

— Je l'ai peut-être oublié ailleurs.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est point dans ma loge.

— Je suis allé chez un de mes amis.

— Oh bien ! c'est là bien sûr ; pour ce qui est

d'ici, je mettrai ma main au feu qu'il ne s'y trouve pas, je ne suis pas sortie.

— C'est une bagatelle, ne nous occupons plus de cela.

— Ce n'est pas mon affaire, c'est vous que ça regarde, mais qu'on ne vienne pas me dire qu'il est ici. Allez chez votre ami, vous l'y trouverez.

J'aurais bien voulu rester davantage pour avoir des renseignements plus complets sur Berthe; je craignis, en prolongeant ma présence, de faire deviner à la vieille le motif qui m'avait attiré; je pris donc congé d'elle, en lui disant que je viendrais le lendemain à l'heure convenue.

Je me rendis chez mon ami Albert, il se disposait à sortir; nous sortîmes ensemble.

— Une fois dehors nous allumâmes un cigare et nous nous promenâmes pendant deux heures dans la rue Brannier jusqu'au Mail, dans la rue Royale jusqu'à l'extrémité du pont et surtout dans la rue Jeanne-d'Arc, que, ce soir là, je n'aurais pas voulu quitter, sans qu'il me fut cependant possible, en passant devant Mme Leroux, de voir autre chose que des ombres qui apparaissaient de temps en temps derrière les rideaux fermés de l'appartement et se perdaient bientôt dans la lumière.

— Qu'est-ce que tu as donc à toujours regarder de ce côté, dit Albert ?

Je ne répondis pas, je souris comme un homme en bonne fortune.

— Nous avons du nouveau ?

— Mon Dieu, non, fis-je, en prenant mon air le plus humble, mais qui semblait dire, tu as deviné !

— Allons, conte-moi cela.

J'avoue que je brûlais d'envie de lui dire tout ! Cependant je me fis encore prier.

— Tu ne sais pas cacher ton jeu, tu as une amourette ?

— Eh bien ! oui, c'est vrai, fis-je avec un air triomphant.

Il se mit à rire aux éclats.

— Tu es encore loin de la réussite, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que ton amoureuse t'a déjà fait poser aujourd'hui.

— Non ! elle avait à travailler.

— C'est une plaisanterie, et demain, tu ne la verras pas...

— Peut-être...

Albert avait jeté un doute dans mes espérances. Je n'en dormis pas de la nuit.

Le lendemain, en tremblant, j'entrai dans la maison de Mme Leroux.

La première personne que j'aperçus en approchant de la loge fut Berthe ; elle me parut plus belle que jamais. J'avais si bien préparé d'avance la phrase que je comptais lui dire en la voyant, que je ne pus que lui balbutier quelques mots inintelligibles. Fort heureusement, elle vint au-devant de mon embarras et dit, en me montrant à la concierge : — C'est monsieur qui a eu la bonté de remettre ma lettre hier au voiturier de Pithiviers !...

— Oh ! je le reconnais bien, dit la vieille. Et se tournant vers moi : Avez-vous retrouvé votre mouchoir ?

Cette question qui m'était adressée ainsi devant Berthe me fit monter le rouge à la figure. — Je répondis un oui rapide.

La concierge raconta alors à la jeune fille nos recherches de la veille.

Je dis à mon tour à Berthe comment je m'étais acquitté de sa commission.

Elle savait déjà à quoi s'en tenir là-dessus, elle me répondit seulement : — J'en suis bien heureuse, mon pauvre père est malade, j'avais hâte de lui apprendre une bonne nouvelle.

Au lieu de chercher par quelque coup-d'œil habile à pénétrer plus avant dans son cœur, je parlai de sujets tout à fait étrangers à celui qui m'occupait l'esprit, et quand soudain ayant regardé l'horloge, Berthe poussa une exclamation, en disant : « Comme il est tard ! je remonte ; adieu, monsieur ! » je ne lui avais pas fait comprendre par la moindre allusion que je l'aimais.

— Comme c'est mignon, comme c'est frais ! dit la vieille concierge en la voyant gravir rapidement l'escalier et se retourner pour lui sourire.

— Oui, elle paraît être une bien bonne personne

— Si elle n'avait que la bonté, mais elle est belle et faite ! quelle taille ! ça me rappelle notre jeunesse.

Je manquai partir d'un éclat de rire, en voyant cette vieille tête rébarbative se comparer même pour le passé, à la jolie Berthe, mais je me contins :

— Quel âge a-t-elle, demandai-je ?

— Dix-sept ans, et pas de corset, comme disait un ancien cocher de ma connaissance.

— Dix-sept ans ?

— Oui, elle les a eus au mois de mai dernier.

— Que fait son père ?

— Il est horloger dans la grande rue de Pithiviers.

— Il est malade, il paraît ?

— Oui, et comme il est veuf, il avait écrit à sa fille pour lui demander si elle ne pourrait pas laisser huit jours son magasin et venir le soigner.

— Que lui a-t-elle répondu ?

— Vous avez porté la lettre : « Qu'elle avait demandé à sa maîtresse, et qu'elle irait à Pithiviers par la voiture de samedi prochain, c'est-à-dire dans trois jours. »

— Dans trois jours ?

— Oui, dans trois jours. Il faut une raison comme celle-là, sans quoi on ne la laisserait pas partir.

— Elle est donc sévère, Mme Leroux ?...

— Prouth ! je crois bien, mais voyez-vous, les jeunes filles, faut pas trop les tenir, c'est mauvais, parce que s'il se présente pour elles la moindre occasion de malfaire, elles en profitent, sachant que cette occasion-là sera peut-être bien longtemps avant de se reproduire. On n'est pas jeune pour rien, le cœur parle à seize ans. Comme c'est beau la jeunesse ! Sera-t-il assez heureux, l'homme qui épousera la petite Laisnon ! Eh bien ! vrai, monsieur, ça me ferait de la peine si j'apprenais qu'elle se fût perdue. Si vous saviez comme elle est naïve, comme elle est innocente ! Mais ça a tout ce qu'il faut pour aimer, et un de ces jours un scélérat nous la volera, faut s'y attendre... A cet âge-là, une jeune fille ressemble à un oiseau emprisonné dans une chambre remplie de chats qui le guettent. Il volera tant qu'il aura des forces, et puis il tombera et deviendra la proie du chat le plus rapproché, qui ira manger son pauvre petit cœur, tranquillement, dans un coin, jusqu'à ce qu'un camarade vienne lui disputer ce qui en reste ; c'est comme l'ancien cocher de ma connaissance, il...

Voyant que la vieille allait classer son cocher dans la race féline, et me faire peut-être l'odyssée de ses amours, je me levai précipitamment, et je dis :

— Oh ! mon Dieu, j'ai oublié un rendez-vous. Je vous quitte, vous me raconterez cela un autre jour ; votre récit m'intéressera, j'en suis persuadé.

— Si ça vous intéressera, je crois bien ! Mon jeune maître, tout en me voyant faire sa couverture, me disait : « Marianne, raconte-moi donc l'histoire de ton premier amant » ; et moi qui n'avais pas plus de vingt ans alors, je faisais avec complaisance ce que demandait mon jeune maître ; c'était un si bon jeune homme !

Je me jetai en dehors de la loge.

Décidément, pensai-je, voilà une brave femme dont la vie est moins pure que celle de Mlle Bellavoine dont parle Paul de Kock ; elle n'a jamais été un dragon de vertu, celle-là.

(*A suivre*)

JULES DE CARNÉ.

CHRONIQUE THÉATRALE

DÉPARTEMENTS

TOULOUSE. — THÉATRE DU CAPITOLE. — A l'occasion du concours régional qui se tient dans notre ville, l'éminent baryton Faure vient de donner sur notre première scène deux représentations qui ont été pour cet artiste un double triomphe, comme chanteur et comme comédien. Dans *Hamlet*, où il s'est réellement élevé jusqu'au sublime, sa méthode distinguée, sa diction large et mesurée, son jeu vraiment admirable ont électrisé le public qui, par huit rappels, couronnes et bravos enthousiastes, lui a montré le plaisir qu'il lui faisait éprouver. Son succès n'a pas été moins vif dans *Faust*, où il nous a initié si magnifiquement aux détails du rôle de Méphistophélès, détails inconnus jusqu'à ce jour à Toulouse. Tous les artistes de notre troupe ont fait les plus grands efforts pour être à la hauteur relative de leurs parties, et nous sommes heureux d'ajouter que ces efforts ont été couronnés de succès, surtout pour Mme Réty-Faivre, qui a rempli les rôles d'Ophélie et de Marguerite avec un réel talent.

L. DE B.

ÉTRANGER

BRUXELLES.— (*Correspondance particulière du* Paris-Théâtre). — Mme Christine Nilsson, après avoir recueilli d'enthousiastes bravos dans *Faust* et la *Traviata*, nous a fait ses adieux dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. L'impartialité nous oblige de constater que dans ce dernier rôle, Mme Nilsson n'a pas entièrement répondu à ce que le public était en droit d'attendre de son double talent de chanteuse et de comédienne.

— Après M. Got, qui était venu jouer au théâtre des Galeries le rôle du vieux *Rebbe*, de l'*Ami Fritz*, nous avons eu la bonne fortune d'assister à deux représentations de Mlle Reichemberg, de la Comédie-Française, qui a obtenu le plus vif succès dans le rôle de Suzel, la dernière création de la charmante artiste parisienne et l'un des meilleurs rôles de la pièce de MM. Erckmann-Chatrian.

— Le théâtre du Parc, à la veille de fermer ses portes, épuise le succès de *Bébé* et du *Gendre aux médailles*, le dernier ouvrage de notre confrère Georges Dubosch. — Cette semaine, le rôle de Bébé sera tenu par M. Maurice Richard.

— Le *Drame de Bagneux*, grand mélodrame *inédit* en cinq actes, de MM. Théodore Barrière et L. Beauvallet, contrairement à ce qui avait été annoncé, ne pourra pas être joué au théâtre du Parc avant la fin de l'année théâtrale.

— Le *Moulin du Vert-Galant*, opérette en trois actes de M. Gaston Serpette, est venu remplacer sur l'affiche de l'Alcazar la *Marjolaine*, de l'auteur de la *Timbale*.

Les principaux interprètes, Mmes Claudia (Toinette) et Jane May ; MM. Jolly (Gambillard) et Géraizer, ont été applaudis à plusieurs reprises.

— Le théâtre de l'Alhambra représentera cette semaine *Un Drame au fond de la mer*, pièce à grand spectacle, dont le succès est destiné à devenir aussi légendaire que celui du *Tour du Monde*. — M. Ferdinand Dugué, l'auteur de cet ouvrage, vient d'arriver à Bruxelles. — Voici la distribution de la pièce : *Karl*, M. Candeilh ; *Norton*, M. Barbe ; *de Sarthène*, Bilhaut ; *Friquet*, Gourdon ; *Sir Réginald*, Harville ; *Féargus*, Paggi ; le *capitaine*, Pontus ; — *Emily*, Mme Pazza ; *Louise*, Wilhem ; *Jérémiach*, Hadamard ; *Ellen*, Nerssant.

— *Charlotte Corday*, le grand drame lyrique de Pierre Benoît et E. Vanderven, a parfaitement réussi au théâtre Flamand. Les mouvements populaires sont d'un effet saisissant ; la *Marseillaise*, la *Carmagnole*, et surtout le *Ça ira !* ont été fort applaudis.

P. DE P.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces.)

COURSES DE LONGCHAMPS

(Bois de Boulogne)

DU DIMANCHE 30 AVRIL

Voici les résultats :

Prix d'Iéna : Cap, à M. Jennings, a gagné d'une longueur Pellegrina; le Duc, 3e.

Prix de Bagatelle : Premio, à M. Lupin, 1er; Valérien et Bras-d'Acier ont fait dead-heat pour la seconde place.

Poule d'Essai : Fontainebleau, à M. Lupin, 1er; Bataille, 2e; Porte-Fanon, 3e.

Dix-neuvième prix Biennal : Mondaine, à M. Fould, 1re; Bijou, 2e; Kilt, 3e.

Prix de l'Espérance : Nonancourt, à M. Pratt, 1er; Pornic, 2e; Aramon, 3e.

Handicap : Kermesse, au comte de Berteux, 1re; Espoir, 2e; Commandeur, 3e.

Aujourd'hui, courses au Vésinet.

PETITES NOUVELLES

— Les principaux rôles de *Fleur de Thé*, dont on annonce la reprise aux Variétés, seront confiés à Mme Judic, MM. Dupuis, Léonce et Baron.

Léonce est l'un des créateurs de cette amusante opérette de Lecocq à l'Athénée.

— Voici la distribution de la *Duchesse de La Vaubalière*, en ce moment à l'étude au Théâtre-Historique.

Morisseau	MM. Maurice Simon
Le duc de La Vaubalière	Cosset (débuts)
Le Régent de France	Bouyer
Georges Raymond	Coulombier
Adrien	Rosni
Le duc de Saint-Aignan	Paul Jorge
D'Argenville	Guimier
Le comte de Clairvaux	Francis
Le comte de Labran	Demans
Julie	Mlles Schmidt
Marthe.	Marie Boutin

— La nouveauté la plus importante en librairie, c'est la *Russie*, par D.-M. Wallace.

Cet ouvrage, appelé au plus retentissant succès, emprunte aux événements actuels un véritable attrait d'actualité. L'auteur a mis six années entières à composer son livre, parcourant la Russie dans tous les sens, étudiant les institutions et observant les mœurs. C'est le tableau le plus complet et le plus vivant qui ait jamais été tracé du vaste empire moscovite. Peu de publications de cette valeur, réunissant à la fois un fond aussi solide et une forme aussi attrayante, ont été offertes au public sous l'aspect si éminemment populaire de livraisons à **10** centimes.

La 1re livraison protégée par une élégante couverture contient, à titre de prime gratuite, une carte de Russie coloriée.

— La demande d'une somme de 100 000 fr. pour améliorer dans le nouvel Opéra le local spécialement consacré au service des rafraîchissements, a été accordée au ministre par la commission du budget. La commission a recommandé en même temps l'appropriation de la partie de l'édifice connue sous le nom de pavillon impérial, à l'établissement d'une bibliothèque spéciale, consacrée à l'art dramatique et à la musique.

— Il y a un proverbe qui dit « Quoi de plus léger que la poussière? la plume! Quoi de plus léger que la plume ? le vent ! Quoi de plus léger que le vent? la femme! » Eh bien, il y a quelque chose de plus léger encore que la femme, c'est le chapeau monté sur liége inventé par Léon, 71, rue Neuve-St-Augustin. Ce chapeau, qui épargne au crâne toute pesanteur et toute gêne, est le meilleur adversaire des maux de tête. Il permet, en outre, au cuir chevelu, d'accomplir ses fonctions physiologiques, et par conséquent prévient et combat la chute des cheveux. Enfin, il ne faudrait pas croire que la légèreté de cette coiffure la rende moins durable et moins élégante que les autres.

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière. Cet adage a reçu une nouvelle sanction par l'ANISINE MARC. Ce célèbre anti-névralgique russe a obtenu un succès tel qu'il a déjà fait le tour du monde. C'est à un savant russe que nous devons cette composition merveilleuse qui en *30 secondes* fait disparaître les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents, etc. Dépôt général : 22, rue Le Peletier. Prix : 5 fr. et *f°* par la poste 5 fr. 50 contre mandat ou timbres.

LE TOUR DU MONDE, *Nouveau journal des voyages.* — Sommaire de la 851e livraison (28 avril 1877). TEXTE : Voyage dans la région du Titicaca et dans les vallées de l'est du Bas-Pérou, par M. Paul Marcoy. Texte et dessins inédits de Riou, d'après M. Marcoy, — DIX DESSINS.

Bureaux à la librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois.*

OPÉRATIONS de BANQUE

Le mois de février a produit 102 f. pour 5000 f.
On peut retirer le capital à volonté.
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

CANCER de sa curabilité sans opération, par le Dr CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr.; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

AVANCES EN ESPÈCES

sur toutes marchandises, au taux de la Banque. CONSIGNATION AVEC FACULTÉ DE RETIRER PARTIELLEMENT. ENTREPOT INTERNATIONAL, 51, faubourg Poissonnière.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER & Cie

quai des Augustins, 35

Le Balkan et l'Adriatique, voyages en Turquie, par Albert Dumont, 2e édit. 1 vol. in-12... 3 f.50

Les Steppes de la mer Caspienne, par Mme Hommaire de Hell, 2e édit. 1 vol, in-12... 3 f.50

A travers le monde, la Vie orientale, etc., par la même. 1 vol. in-12.................... 3 f.50

Turcs et Montenegrins, par Fr. Lenormant. 1 vol. in-12.......................... 3 f.50

La Serbie du XIXe siècle, par Saint-René-Taillandier. 2e édit, 1 vol. in-12.......... 3 f.50

Du Danube au Bosphore, etc.; **Un peu partout**, par J. de Chambrier. 2 vol........ 6 fr.

DES MALADIES de L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre **5** fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

DES BOISSONS GAZEUSES

GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle*. Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *J. Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an*. S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestré*. maît. sage-femme, sucr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de **1** à **4** h. **BROCHURE** env. f° contre 1 fr. **50** imb.-p,

GUÉRISON prompte des **Dartres**, **Eczémas**, psoriasis, démangeaisons. Spécialité du **Docteur Huë**, *rue Vaugirard*, 274, Paris, consult. de 1 à 4 h. Par correspondance.

AVIS IMPORTANT

Evacuation des Locaux

DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

A LA CAPITALE

57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

17 derniers jours de vente

Les magasins viennent d'être loués par la Compagnie d'Assurances LE CONSERVATEUR, actuellement 10?, rue de Richelieu.

Vu l'urgence de la réalisation du stock des marchandises, les commissaires-experts ont dressé un dernier inventaire avec d'énormes réductions dont le public se rendra compte en relisant les annonces des vacations précédentes.

RÉDUCTIONS OPÉRÉES :

70 à 75 0/0 sur les **Soieries**, fantaisies et étoffes p. meub.
68 à 80 0/0 sur la **Lingerie, Bonneterie et Confect.**
55 à 70 0/0 sur les **Toiles et Blanc.**

Premier jour de vente

DÉSIGNATION DE QUELQUES LOTS :

Casimir rayé et carreaux, de 1 f. 45....	» 25	Chem. dames de 6 50.	1 25
Tissu beige, rayures et petit damier, de 1 f.75	» 35	Camis. percale de 6 50	1 25
Armure et Mousse hte nouveauté..........	» 45	Jupons blancs. grands volants, de 8 f. 75...	1 75
Alpaga noir pur mohair de 1 f. 75............	» 55	Mouch. batiste d. et h.	» 15
Cachemire noir, chaîne double, de 4 f. 50..	1 35	Peign. Mulhouse de 9,50	1 75
Faille gros grain, de 7 f. 50...............	2 80	Peignoirs fant. de 18 f.	5 90
Grenadine Pékin (Lyon), de 3 f. 90....	» 90	Jaquettes dr. mat. de 65	15 »
Soie couleur, première marque, de 7 f. 50.	1 75	Paletots soie de 120 f.	29 »
Faille noire, gr. grain, de 12 f..............	3 90	Bas bl. (Paris), de 1.45	0 25
Cols pr dames, la d..	» 15	Chaussettes maille fine	0 25
Manchettes h. et d., la douzaine............	» 15	Chemis. p. hommes de 8	1 45
Pantal. percale de 2 75	» 95	Dessus de lit de 4,90	1 25
		Creton. p. meub. de 2,25	0 65
		Couvert. coton de 10 50	2 90
		Rideaux mouss., le m.	» 25
		Serviettes éponges, gde taille...............	» 20
		Toile p. torch., de 1 f. 25	» 35
		Toile p. draps de 2 75	» 85
		Draps pr gr. lit, de 7 75	1 95
		Rid. mous. suisse, de 7 50	1 75

Avis. — *La rapidité de la Vente ne permet aucune expédition en province.* A VENDRE A L'AMIABLE, *matériel industriel* : comptoirs, rayons, chaises, appareils à gaz, literie du personnel, batterie et ustensiles de cuisine

4 FR. PAR AN — QUATORZIÈME ANNÉE — 4 FR. PAR AN

LE

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU *CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS*

SOCIÉTÉ ANONYME

au Capital de 6,000,000 de fr.

Paraît tous les Jeudis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABONNÉ NOUVEAU :

LE

CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE

pour **1877**

VOLUME TRÈS-COMPLET ÉDITÉ AVEC LUXE.

CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement, — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

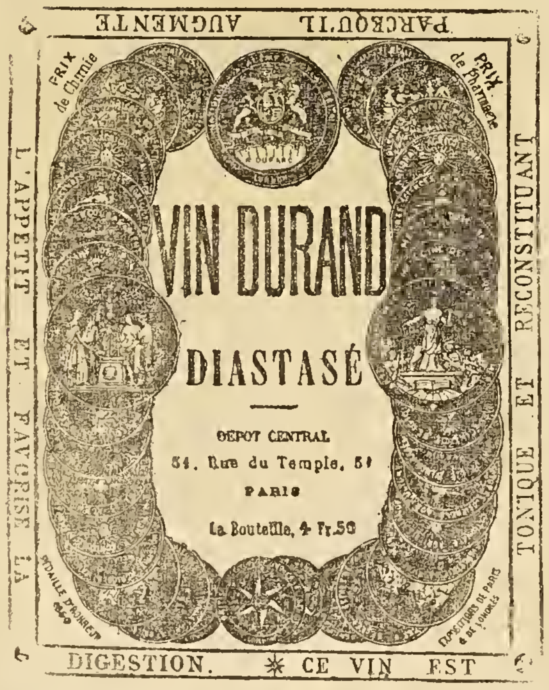
Pour 4 fr. par an

AU

MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste



NOUVEAU TRAITEMENT

du Dr PÉCHENET *médecin de la Faculté de Paris, membre de Sociétés scientifiques*

Guérison radicale des maladies contagieuses : écoulements récents ou anciens, ulcères et dartres. Ce traitement, par suite d'expériences comparatives faites tout récemment, est reconnu le plus efficace et le plus prompt. — *Consultations gratuites de midi à sept heures et par correspondance.* Paris, **rue des Halles, 5**, près la Tour-St-Jacques.

Rue de Rivoli Nº 62 — BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER DE PARIS

Maladies

CONTAGIEUSES, VICES DU SANG DARTRES

Seuls approuvés par l'acadie de médecine et autorisés par le gouvt, après 4 ans d'épreuves publ. faites par 5 commissions sur dix mille biscuits. Seuls admis dans les hôpit. par décret spal. Guérison authentiques de tous les malades, hom. fem. et enfts. Vote d'une récompense de 24 mille f. *Préparations aussi parfaites que possible*... pouvant rendre de grands services à l'humanité. Extrait du rapport offel. Aucune autre méthode ne possède ces témoignages de supériorité. Traitement agréable, rapide, inoffensif, secret, économique et sans rechûte (5 fr. la bte de 25 biscts. 10fr. celle de 52). Dans les bonnes pharmacies du globe et r. de Rivoli, 62, Paris, au 1er Consultn grtes de midi à 6 h. et par corresp. Exped.

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE

Aujourd'hui et jours suivants

De toutes les Marchandises formant l'actif des

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite ayant autorisé la vente à l'amiable, toutes les marchandises seront vendues avec une perte suivant valeur de **55** à **75** pour **100**.

UN APERÇU :

Madapolam fort, lgr 0 m.80, de 65 c., à.. » 35
Shirting soupl. de 1 45 » 60
Toile chanvre......... » 40
Toile blanche pr chemises de 3 f.50...... 1 10
Piqué blanc de 2 25... » 70
Coton éc. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à » 75
Serv. toilette, la douz. 2 75
Serviet. damas. de 15 f. 6 50
Serviet. damier de 28. 12 50
Services damassés 12 couverts, de 55 f.... 12 50
Services de 75 f....... 25 »
Services de 100 f..... 35 »
Mouch. chol. la douz. 1 95
Mouch. toile de 18 f... 7 50

RIDEAUX

Brodé riche de 0 90... » 30
Guipure de 1 fr. 25... » 45
Drap cretonne, longueur 3 m., le drap 3 25
Couvre-lits piqués gde taille de 25 f. à 4 90

CHEMISES HOMMES

Chem. mad. de 4 90.. 1 95
Chem. d. renf. de 5 75. 2 75
Chem. dev. toile de 12 4 50
Bas finis de 2 40...... » 90
Gilets flanelle de 7 90. 3 25

DRAPERIES

1,500 coupons drap pr pants. de 1re 20 de 25 6 90
Drap satin noir et marron de 16 le m.. 5 50

ROBES

Alpaga noir de 1 45.. » 60
Alpaga noir de 2 75... » 85
Brillantine nre de 4 50 1 45
Pacha noir de 3 50.... 1 25
Cachemire nr de 4 75. 1 95
Cachemire nr de 7 50. 2 75
Cachemire nr de 9 50. 3 50

SOIERIES NOIRES

Gros grain de 7 75.... 3 25
Faille de 8 90........ 3 90
Cachemire de 13 50... 5 50

LINGERIES

Corsets riches de 8 50. 1 95
Camisoles p. plis de 4 50 1 45
Chemises cret. de 4 50 1 75
Pant. perc. pli de 4 50 1 75
Confect. cach. de 15 f. 3 90
Costum. nouv. de 35 f. 12 75

INDIENNE

Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f.75. » 60
Satin ameublement, riches dess. de 6 f.50 1 95
Oxford rayures pour chemises de 2 f.45.. » 75

TAPIS

Tapis pr passage et escalier de 3 f.50 le m. » 65
Tapis sujets de 12 f... 3 45
Descentes de lit de 5 50 1 45
Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 0 de 29 f. à 8 75
Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m. 80 de 45 f. à 13 50
Carpettes long. 3 m. larg. 2 m. 40 de 75 f. à 21 »

Expéditions en province aux frais de l'acheteur.

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. Aubrée, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et f.

Année

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paraît tous les Dimanches

EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES

Résumé de chaque Numéro :

4 fr. par AN — **Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.** — 4 fr. par AN

PRIME GRATUITE

Manuel des Capitalistes

1 fort volume in-8°.

PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS

Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

FER BRAVAIS

(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées

LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE

Sans odeur et sans saveur

« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT : ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies

(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

GRANDS MAGASINS DE SOLDES

A Jeanne d'Arc

43, r. Chaussée-d'Antin (angle de la r. de la Victoire)

VENTE 2 MILLIONS

BLANC, TOILE, LINGERIE, BONNETERIE, CHEMISES

Linge confectionné, Nappes et Serviettes dépareillées

Rideaux brodés et autres Marchandises

PRESQUE POUR RIEN

AUJOURD'HUI et Jours suivants jusqu'à 6 h. du soir

(Dimanche excepté.)

GUÉRIR vite à peu de frais Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SON Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Pr Corresp. r. de la Verrerie, 99, r. St-Martin, 26. *Affr*

En vendant son livre à moitié prix, 3 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'acide urique : *Graviers, Pierre, Rhumatisme,* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !

40 centimes LA LIVRAISON — Il paraît 2 livraisons par semaine

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET CORRESPONDANTS DU **Petit Journal**

LA RUSSIE

LE PAYS — LES INSTITUTIONS — LES MŒURS

Par D.-M. WALLACE

Curieux ouvrage illustré

50 centimes LA SÉRIE — Il paraît une Série tous les vingt jours

PARIS-THÉATRE

DRAME — THÉATRE ITALIEN — COMEDIE

Photoglyp. LEMERCIER. Cliché MULNIER.

TRAGEDIE — MUSIQUE

ERMINIA BORGHI-MAMO

QUATRIÈME ANNÉE. — NUMÉRO 208

E. PAZ, Rédacteur en chef.
A. GODEMENT, Administrateur
BUREAUX
23, Passage Verdeau, 23.

Journal Hebdomadaire paraissant le Jeudi.
Du 10 au 16 Mai 1877

PARIS : 30 cent. — DÉPARTs. : 35 cent.

ABONNEMENTS :

PARIS.	Un an,	**14** fr.	Six mois,	**7** fr.
DÉPARTs	id.	**16** fr.	id.	**8** fr.
ÉTRANG.	id.	**20** fr.	id.	**10** fr.

CAMÉES ARTISTIQUES

CCVIII

—

ERMINIA BORGHI-MAMO

Par son nom, cher aux dilettantes parisiens, Erminia Borghi-Mamo a, de suite, attiré sur elle la sympathie générale ; et ses succès en Italie n'ont pas été longtemps à trouver un écho sur la scène Ventadour.

On n'a point oublié la belle carrière dramatique de sa mère, qui, après avoir fait une brillante saison à notre Théâtre-Italien, entra, en 1856, à l'Académie nationale de musique dont elle fut pendant longtemps le premier contralto. Je me rappelle, entr'autres belles soirées qu'elle nous procura, ses deux grandes créations dans la *Magicienne* et dans *Herculanum*, et, surtout peut-être, son admirable interprétation du rôle d'Acsuzena, du *Trouvère*, que personne ne rendit avec une semblable perfection au point de vue lyrique et dramatique.

Erminia Borghi-Mamo me paraît douée d'une organisation musicale qui lui permettra de porter dignement le nom de sa mère. Entre elles d'eux, d'ailleurs, il n'y a pas à faire le moindre rapprochement.

L'une était un contralto, aux accents graves mais caressants; la seconde est un soprano vibrant, d'une pureté cristalline, vocalisant avec facilité. La nature de leur voix est donc bien différente, et ne les a pas destinées à occuper sur la scène le même emploi.

Après des études très soignées, commencées de bonne heure en vue du théâtre, Erminia Borghi-Mamo a débuté fort jeune sur les scènes d'Italie. Ses succès y ont été assez retentissants pour que sa renommée passa presqu'aussitôt les Alpes et que M. Escudier lui proposa un engagement dans sa troupe, où il comptait déjà la Stolz et la Singer.

C'est à la jeune débutante que revint l'honneur d'ouvrir la dernière saison de la salle Ventadour avec la *Forza del Destino*, de Verdi, ouvrage jusque-là encore inconnu à Paris, et dont elle fit valoir les accents énergiques et passionnés.

Si cet opéra, inférieur aux dernières productions du maître, n'obtint pas la faveur du public, sa principale interprète y trouva un rôle bien propre à faire ressortir la nature de son talent ; elle y déploya une rare vigueur, et je ne crains même pas de dire que depuis, elle n'a pas donné de plus belles promesses d'avenir.

Le rôle de Rosine dans *Il Barbiere di Siviglia*, ne lui fut pas aussi favorable. Comédienne inexpérimentée, elle ne fit pas ressortir toutes les valeurs de ce personnage si séduisant.

Il ne suffit pas, en effet, d'avoir une jolie voix et une excellente méthode pour représenter Rosine. il faut se montrer vive, accorte, espiègle, d'une gaieté enjouée et entraînante, comme l'était, à un si haut degré, Adelina Patti.

La physionomie de Mlle Erminia Borghi-Mamo ne se prête point au genre léger. Sa voix, également, est mieux faite pour traduire les phrases larges et accentuées de la musique dramatique que pour se laisser aller aux mille caprices du style de l'opéra-bouffe.

Aussi le fameux acte du *Romeo e Giulietta*, de Vaccaj, lui fut-il bien plus favorable, et a-t-elle partagé à bon droit, avec la Sanz, le grand succès plusieurs fois obtenu, pendant la saison, par ce superbe duo, où le langage de la passion est parlé avec des accents poétiques de la plus pure élévation.

Les exigences du répertoire n'ont pas permis à la jeune débutante de se produire autant qu'elle l'aurait désiré. Les représentations d'Aïda, et surtout celles de l'Albani, n'ont laissé qu'une bien petite place au soleil pour les artistes qui ne se trouvaient pas appelés à jouer dans ces soirées privilégiées. Aussi Mlle Borghi-Mamo a-t-elle souvent prêté son concours dans les matinées et les concerts de ville, prouvant, par l'exécution de morceaux d'un caractère tout opposé, toutes les ressources de son beau talent. La sublime romance du Saule, d'*Otello*, parmi les belles pages qu'elle a interprétées, lui a valu plus d'une fois de chaleureux applaudissements.

Appelée, dans les derniers jours, à reprendre le rôle de Léonore, dans *Il Trovatore*, qui n'avait pas trouvé une interprète bien remarquable pendant le cours de la saison, Erminia Borghi-Mamo eut là son meilleur succès après celui de la *Forza del Destino*.

La musique de Verdi convient, en effet, mieux que toute autre à son tempérament dramatique. Elle demande avant tout de la jeunesse et de la fougue, et n'exige pas impérieusement les grandes qualités de style que les chanteurs ne peuvent acquérir qu'après avoir rempli une assez longue carrière. Ces qualités là, Mlle Borghi-Mamo les obtiendra, j'en suis certain, car elle a la passion de son art, et les conseils de sa mère lui seront pour cela d'une inappréciable utilité.

Mais, dès aujourd'hui, la jeune artiste est digne d'avoir sa place sur notre scène Italienne, et nous espérons bien que M. Escudier, loin de la laisser partir, a su l'enchaîner à Paris par un long engagement.

FELIX JAHYER.

C'est par erreur que le cliché de Masini, qui a paru dans notre dernier numéro, a été attribué à M. Mulnier; il sort des ateliers photographiques de M. Liébert.

Dans notre prochain numéro, qui commencera la cinquième année de notre publication, nous publierons le portrait et la biographie de :

JULES MASSENET
(le compositeur du *Roi de Lahore*)

Le numéro suivant contiendra le portrait et la biographie de :

GEORGE SAND

Puis viendront ensuite ceux de :

EDMOND ABOUT

OPÉRA-COMIQUE

—

Première représentation de *Bathylle*, opéra-comique en un acte, de M. Edouard Blau, musique de M. W. Chaumet.

C'est au concours Crescent que le petit opéra de *Bathylle* doit d'avoir vu le feu de la rampe à l'Opéra-Comique. Le poëte n'en est pas à son début sur la scène, car il a déjà à son actif le *Florentin* et la *Coupe du roi de Thulé;* mais le musicien n'avait encore rien produit pour le théâtre.

Bathylle est une œuvre aimable. Sur un poëme antique, écrit en vers élégants comme les sait faire M. Edouard Blau, M. Chaumet a brodé une musique fort gracieuse. Si l'on n'y trouve point la flamme dramatique, c'est au poëte qu'en revient la responsabilité ; mais on y rencontre une recherche d'effets mélodiques exempte de toute banalité.

Un chœur d'introduction, un air à boire: *Si les dieux sont pleins de gloire;* le récit d'Anacréon, les couplets de Mytila, un joli duo plein de tendresse, ont été très-applaudis et permettent d'espérer en M. Chaumet un musicien digne de se faire une place à l'Opéra-Comique.

L'interprétation est excellente avec Barré, Mlles Ducasse et Eigenschenck.

BOUFFES-PARISIENS

—

Nous ne constaterons que pour mémoire les quatre petites pièces en un acte avec lesquelles les Bouffes-Parisiens ont composé leur nouveau spectacle. L'accueil plus que glacial que leur a fait le public était justement mérité. On ne saurait rien imaginer de plus navrant que l'*Opoponax,* par exemple, pour ne citer que la plus détestable de ces farces.

Il faut qu'un directeur soit fou pour recevoir et faire entendre au public de pareilles inepties.

BERTHE LAISNON

—

(Fin)

Je courus chez Albert, et lui dis tout rayonnant : Je l'ai vue !

— Qui ?

— Elle.

— Mais qui, elle ?

— Berthe Laisnon !

— La jeune fille dont tu me parlais hier?

— Oui.

— Tu l'as vue ce matin ?

— A l'instant, je la quitte.

— Elle t'aime, alors?

— Tu me disais le contraire hier.

— Oui, aujourd'hui, c'est différent.

— Pourquoi donc ?

— Parce que si tu ne lui avais pas plu, elle se serait arrangée de façon à te faire remercier par la concierge. Combien est-elle restée de temps avec toi ?

— Au moins un quart d'heure.

— C'est dix minutes de plus que l'aurait fait une fille sage.

Comme je regardais Albert, étonné de le voir aussi instruit, lui qui venait de passer son baccalauréat avec nous, il sourit et continua :

— Cette science-là n'est pas la mienne ; j'ai raconté à une personne le commencement de ton histoire, et nous en avons causé.

— Ah! ah ! tu es donc heureux aussi, toi ?

— Oui.

— Et tu nous l'avais caché.

— C'est une femme du monde.

— Jeune?

— Assez jeune.

— Quel âge ?

— Trente-sept ans.

— Tu plaisantes ?

— Non.

— Mais c'est une vieille femme.

— Tu appelles ça une vieille femme, à trente-sept ans !

— C'est bien près de la quarantaine.

— Moi, je n'aime pas les jeunes filles, c'est bête.

— Bête !

— Ça ne sait pas dire deux mots, et puis, j'aime les femmes fortes.

— La tienne est dans ce cas?

— Elle est d'une taille superbe.

— Qui est-ce donc ?

— Je ne te dirai pas son nom.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis discret. « A votre âge, on dit tout, me disait-elle ; comment voulez-vous qu'une femme sage qui n'a jamais failli à ses devoirs, aille compromettre sa réputation en aimant un enfant? Le jour même, toute la ville connaîtra sa faute, et son nom sera prononcé de bouche en bouche, dans les cercles, dans les cafés...Non, c'est la plus grande folie qu'une femme puisse faire. » J'ai eu toutes les peines du monde à la faire revenir sur cette opinion peu flatteuse pour notre sexe. Enfin, elle m'aime maintenant. Tu es le seul, ajouta Albert, à qui j'ai fait cette confidence, je te prie de n'en parler à personne. On ne traite pas ces amours-là avec la légèreté des petites amourettes d'ouvrières.

Je croyais qu'Albert plaisantait; pas du tout, il était vraiment amoureux et passait auprès de cette dame toutes ses soirées.

Je lui en voulais de ce qu'il fut allé lui raconter mon aventure, je résolus de ne plus rien lui dire et je le quittai. Je me sentais dans les membres une vigueur et une élasticité qui me donnaient des ailes; j'allais d'un point à l'autre de la ville sans m'apercevoir de la fatigue, et par un hasard incroyable, je me retrouvais toujours dans la rue Jeanne-d'Arc; il semblait qu'une force invincible m'y ramenât malgré moi. En passant devant les fenêtres de Mme Leroux, j'aperçus un instant la charmante figure de Berthe qui se montrait aux carreaux. Au lieu de saluer la jeune fille, je fis semblant de ne pas la voir.

Quand je me fus éloigné, je me repentis de ne lui avoir point souri.

Elle est peut-être fâchée contre moi, me disais-je. Demain j'irai devant l'appartement de Mme Leroux, et si j'aperçois Berthe, je lui ferai tout au moins un grand salut pour lui montrer que je l'ai vue.

Quand je rentrai à la maison, ma mère me dit :

— Tu as l'air distrait, que t'est-il donc arrivé?

— Rien... mais je m'ennuie. Et, en effet, je me sentais comme un immense vide dans le cœur.

Ma mère me regarda avec inquiétude.

— Tu regrettes peut-être de ne pas voyager comme ton ami Ernest, me dit-elle; nous irons passer quelques jours à Paris, si tu le désires?

Je frémis à la pensée de m'éloigner de mon rêve. Orléans me paraissait maintenant la plus belle ville du monde. Ses rues mal pavées, étroites, me plaisaient autant que les boulevards et la rue de Rivoli. La flèche de la cathédrale qui s'élance fièrement dans les nues m'enthousiasmait. Je ne voulais quitter Orléans qu'avec Berthe Laisnon ; mais la proposition de ma mère me fit venir une idée.

— Albert part après-demain pour la Sologne, dis-je ; son père a une très-belle propriété à côté de la Motte-Beuvron; il m'a engagé à partir avec lui, et à passer une quinzaine à la Richardine. Je m'ennuie à la pensée de rester ici, seul, sans amis, j'aurais voulu accepter l'invitation d'Albert.

— Pars, si cela peut te faire plaisir, mon cher enfant, reprit ma mère ; il n'est que trop juste que tu t'amuses un peu. Ton ami Albert est bon garçon, je ne crains pas de te voir le fréquenter, je te donnerai quelque argent; je serai trop heureuse de satisfaire à tes désirs, tant qu'ils ne seront pas plus exigeants que celui-là.

J'aurais voulu sauter au cou de ma mère. J'essayai de cacher ma joie pourtant; j'avais si peur de laisser deviner ma pensée.

— Je savais bien que tu ne me refuserais pas, m'écriai-je, tu es si bonne !

Et, en disant cela, j'avais envie de pleurer. Je sortis; il était temps, j'allai au fond du jardin me cacher, et je pleurai, sans savoir pourquoi, pendant plus d'un grand quart d'heure!

Je passai toute la nuit sans dormir ; je me levai, je me mis à ma fenêtre; un rossignol chantait dans le grand coudrier qui est à gauche de la maison ; je l'écoutai pendant plus d'une heure, sans pouvoir me lasser de l'entendre ; il me semblait que je n'étais pas seul, et que c'était Berthe qui, sous la forme d'un oiseau, venait ainsi charmer ma solitude. Je ne suis pas poëte, tu le sais, et cependant cette voix limpide au milieu du calme qui m'entourait, la lune paraissant entre de grands arbres, dont la silhouette noire se dessinait sur le chemin, tout concourait à me remplir l'âme de poésie; et quand je songeais que j'allais peut-être me trouver seul avec Berthe, le surlendemain, je sentais comme un flot de volupté qui m'eût passé sur le cœur. Je trompais ma mère cependant, mais les amoureux ne raisonnent pas.

Quand je descendis le matin pour déjeuner, j'étais pâle et défait. Je prétextai un grand mal de tête, et je remontai peu d'instants après dans ma chambre. Fatigué, n'étant pas habitué à être privé de sommeil, je me jetai sur mon lit et je m'endormis. Il était trois heures de l'après-midi quand je me réveillai; je courus aux bureaux des diligences de Pithiviers; je demandai une place pour le lendemain, jour du départ de Berthe. Il n'en restait plus ; je crus en mourir de désespoir. Je fis consulter soigneusement le registre, je vis le nom de Berthe Laisnon; elle partitait donc seule ! tous mes rêves se trouvaient anéantis.

— Voilà deux messieurs, me dit tout à coup le conducteur, en me montrant deux noms, qui descendent à Chécy. Là, il y aura deux places vacantes, mais c'est loin.

— Combien y a-t-il de lieues ?

— Quatre, au moins.

— Je m'y rendrai à pied, dis-je; je vous retiens une des deux places.

En effet, le lendemain sur les onze heures, je me mis en route, prenant la porte Bourgogne, traversant le long faubourg, les villages de Saint-Loup et de Saint-Jean-de-Braye. Je laissai Combleu derrière moi, et j'arrivai à Chécy deux heures avant la voiture. J'eus le temps de me reposer, d'essuyer la poussière de la route et de prendre quelque nourriture dans une auberge. Comme mon cœur se mit à battre, quand mon oreille distingua le bruit lointain des roues qui roulaient bruyamment sur le pavé!

Berthe n'aurait-elle pas eu un empêchement? n'était-elle point arrivée en retard, les pendules vont si mal. Pourvu qu'elle ne soit pas tombée malade! allait-elle être étonnée de me voir!

Tout en me livrant à ces pensées, je tremblais qu'elle ne se trouvât pas dans la diligence. Celle-ci s'approchait au trot de ses trois chevaux normands. Arrivée près de moi, elle s'arrêta. Le coupé était pris par un monsieur et deux dames; de l'intérieur descendirent les deux voyageurs, dont on m'avait parlé. Par la portière entr'ouverte, j'aperçus Berthe, blottie dans un des coins de la voiture ; je montai sans regarder et poussai un ha ! qui la fit rougir.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, mademoiselle.

— Ni moi, non plus, monsieur, répondit-elle, en souriant.

— Allez-vous loin ?

— Jusqu'à Pithiviers.

— Nous ferons route ensemble, alors, car je vais aussi dans cette ville.

— J'ajoutai : — Est-ce que vous comptez rester longtemps absente ?

— Huit jours pleins, c'est-à-dire que je repartirai de lundi en huit.

— Vous allez chez votre père ?

— Oui, monsieur, mon pauvre père est malade.

— Qu'est-ce qu'il a donc, si ce n'est point une indiscrétion de vous le demander ?

— Il est malade de la poitrine.

— Y a-t-il longtemps ?

— Oh ! oui, voilà bien une quinzaine d'années, mais le mal va en empirant.

— Vous devez être bien malheureuse.

— Il est si bon !

— Vous n'avez pas d'autres parents ?

— Je ne les connais pas ; ce sont des parents éloignés ; mon père n'a de rapport avec aucun d'eux, et je crois même qu'il ne les a jamais vus.

— Vous plaisez-vous à Orléans ?

— Oui, mais je vais quitter Mme Leroux.

— Ah ! vraiment, bientôt ?

— A mon retour, probablement, si mon père y consent.

— Vous n'êtes donc pas bien chez elle ?

— Non, et puis je trouve beaucoup mieux, sous tous les rapports.

— Dans le même genre ?

— Oh ! oui, je ne veux pas abandonner mon état.

Deux fermiers de la Beauce et une vieille femme cousaient ensemble auprès de nous, ne s'occupant pas de leurs voisins ; nous en profitâmes pour parler librement de notre côté, en baissant peu à peu la voix ; si bien qu'au bout d'une heure, quand les deux fermiers et la femme se turent, nous avions l'air, Berthe et moi, de nous faire des confidences. Il fut convenu, devant l'un et l'autre retourner à Orléans, que nous partirions le même jour pour faire le voyage ensemble. C'était obtenir beaucoup déjà; je voulus obtenir davantage, je demandai à la jeune fille la permission d'aller la voir chez son père. Elle refusa, disant que son père ne serait peut-être pas content, mais que si elle pouvait me voir, elle s'échapperait et viendrait causer un instant avec moi sur la place ; je fus ravis, je n'espérais pas autant.

Dès lors, toute ma timidité s'en alla, et je me mis à regarder Berthe entre les deux yeux, ce qui ne semblait pas lui déplaire, car elle me souriait et me regardait aussi. Je me risquai à prendre sa main, elle ne la retira pas.

Quand nous fûmes arrivés à Pithiviers, je demandai à Berthe l'autorisation de l'accompagner jusqu'à sa porte.

— Si on nous voyait, dit-elle.

— Il fait nuit si noire.

— Non, j'aime mieux partir seule.

— Je vous suivrai à une certaine distance, alors.

— Non, non ! adieu, monsieur !

— Adieu, Mlle Berthe !

Et elle partit en avant, légère comme un oiseau. Peu à peu, cependant, voyant qu'il n'y avait personne dans la rue, elle ralentit sa marche, j'accélérai la mienne, et nous nous retrouvâmes bientôt l'un près de l'autre.

— Il n'y a donc âme qui vive dans votre pays ?

— A neuf heures, tout le monde est couché, répondit la jeune fille, et si je n'avais pas prévenu mon père, il m'eût fait attendre deux heures à la porte.

— Quel malheur que vous soyez obligée de rentrer si vite !

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous nous serions promenés quelques instants ensemble.

— Et mon père ?

— Qu'importe que vous arriviez cinq minutes plus tôt ou plus tard.

— Il me demandera d'où je viens.

— Vous lui direz que vous avez rencontré une de vos amies.

— Je ne connais personne ici ; les deux seules jeunes filles avec lesquelles j'allais en apprentissage sont à Paris. Et mon ancienne maîtresse est morte il y a quelques mois.

— Donnez-moi donc le bras, vous marcherez plus facilement.

— Non, adieu !

— Pourquoi ?

— Je vous le dis, mon père m'attend. Nous voilà du reste arrivés, quittez-moi.

— Vous verrai-je demain ?

— Où cela ?

— Sur la place !

— Demain soir ?

— Oui !

— Je tâcherai ; mais adieu, monsieur, je vous en prie, laissez-moi ; si mon père venait à sortir, que dirait-il ?

Je m'éloignai. Berthe frappait aux volets d'un magasin et disparaissait bientôt par une porte qui, en s'ouvrant, avait jeté sur la rue un rayon de lumière.

J'entrai dans le premier hôtel que je trouvai, et je m'endormis bientôt pensant à mon rendez-vous du lendemain.

Quand le jour commença à poindre, je me levai, j'allais me promener par la ville ; tout dormait encore. Peu à peu, cependant, les volets s'entr'ouvrirent, les habitants se montrèrent dans les rues et aux fenêtres. En passant devant le magasin de M. Laisnon, je jetai un coup d'œil de côté. — Tout était calme et silencieux chez le père de Berthe. Je résolus de ne revenir qu'après le déjeuner.

Que le temps me parut long jusque-là ! Quand je revins, Berthe travaillait seule dans le magasin. Elle me sourit en me voyant.

Je passai de nouveau. Un instant après, j'aperçus un homme : c'était M. Laisnon; je m'éloignai.

Ne sachant à quoi employer mon temps, j'achetai deux ou trois volumes et je commençai à les lire. Mais deux ou trois fois encore, malgré moi, je quittai l'hôtel et je suivis la grande rue, afin de voir Berthe. Le soir, j'allai vers la place.

Elle va venir, me disais-je, je l'attends. — Elle sera ici pour moi, rien que pour moi. Aujourd'hui quand son père lui parlait, elle pensait à moi; quand elle regardait les passants, elle songeait à moi. — Dans sa chambre, à table j'étais avec elle. — L'horloge, en sonnant, lui rappelait notre rendez-vous. — Oh ! que c'est beau, l'amour; comme le cœur bat, comme c'est une grande affaire, un premier rendez-vous ! Rigolette, Césarine, Bergeronnette, charmantes héroïnes de trois grands talents, je pensais à vous, à vous, si fraîches, si jolies, qui avez aimé, sans vous en douter, et avez été sincèrement aimées.

Mais un pas léger se fit entendre; Berthe parut. — Qu'elle était belle ! Combien ses yeux me semblèrent grands et noirs !

Je lui serrai la main, et nous nous mîmes à nous dire, comme deux enfants, ce que nous avions fait depuis la veille :

— Je vous ai vu passer, j'étais occupée à coudre.

— Oui, vous étiez seule.

— La première fois, mais la seconde, mon père était dans le magasin.

— Comment va-t-il ?

— Mieux, depuis trois jours.

— Il ne m'a pas aperçu....

— Non, j'avais si peur ?

— Il tournait le dos.

— Oui, la seconde fois que vous avez passé, mais la troisième....

— C'est vrai, il regardait de mon côté.

— Il ne faudra pas venir devant chez nous aussi souvent demain; s'il allait deviner que nous nous connaissons !

— Où est-il ce soir ?

— Il m'attend, je lui ai dit que j'allais chercher du fil. — Je vous quitte.

— Déjà ?

— Je reviendrai demain, je resterai plus longtemps; adieu !

— Et avant que j'eusse pris le temps de lui rien dire, elle s'enfuit du côté de la Grande-Rue.

Le lendemain, à l'heure indiquée, j'étais à mon poste. Berthe arriva bientôt.

— Mon père sait tout, me dit-elle en me voyant.

— Comment, votre père ?...

— Oui; hier soir, ayant eu besoin de moi, il est sorti; on lui a appris dans les maisons voisines qu'on ne m'avait pas vue. Au moment où je rentrais, mon père fermait la boutique pour me chercher par toute la ville. — D'où viens-tu ? m'a-t-il dit.

J'ai balbutié... Et comme il continuait à m'interroger durement, je me suis mise à pleurer.

— Je comprends, s'est-il écrié ; je le tuerai, celui-là.

A ces mots, je me suis jetée aux genoux de mon père, je lui ai juré que vous m'aimiez sincèrement. Quel mal y a-t-il à ce que je me rencontrasse avec vous, puisque nous devions nous marier.

— Quel est ce garçon ? demanda encore mon père.

— C'est un jeune homme d'Orléans.

— D'Orléans?

— Oui.

— Et il est ici ?

— Oui, nous sommes venus ensemble.

Mon père poussa une exclamation. Je crus qu'il allait me battre, je me sauvai.

Voyant combien il m'avait effrayée, il se calma; sa voix se radoucit. Il me promit que si réellement vous m'aimiez, il consentirait à notre mariage. J'étais si heureuse que je répondis à toutes les questions qu'il m'adressa. Je lui appris comment nous avions fait connaissance; que je vous avais rencontré à quelques lieues d'Orléans et que vous aviez monté dans la voiture, à côté de moi ; enfin, ce qui venait de se passer et notre conversation.

Mon père m'avait écouté sans rien dire. Quand j'eus terminé, il m'embrassa, paraissant heureux. Il vous aimera bien, j'ai vu cela tout de suite.

— Votre père sait-il que vous êtes ici ! demandai-je à Berthe, inquiet, prévoyant un danger, et sentant mon amour m'échapper peu à peu.

— Certainement, c'est lui qui m'a engagée à venir au rendez-vous. Maintenant qu'il sait que nous nous aimons, il ne sera plus tourmenté.

Elle achevait à peine ces paroles que je vis une ombre se glisser le long des maisons, tout en se rapprochant de nous.

— Adieu, mademoiselle, dis-je, saisi d'une grande terreur, je ne veux pas vous compromettre. Et comme l'ombre approchait toujours, je quittai brusquement la jeune fille sans attendre sa réponse, et je me mis à courir du côté opposé à celui par lequel venait l'ombre. Quand je me vis assez loin, je me retournai. La lune, dégagée d'un nuage qui l'avait renouverte jusque là, éclairait la place. Berthe, étonnée, ne pouvant se rendre compte de mon action et espérant peut-être que j'allais revenir, n'avait pas fait un mouvement et regardait du côté par où je m'étais enfui. Je vis distinctement alors l'ombre s'approcher de la jeune fille. Celle-ci poussa un cri. J'allais me précipiter, voler à son secours, mais elle s'éloigna, donnant le bras à cet homme : C'était son père.

Je ne savais que faire; je n'osais plus rentrer à mon hôtel, je me figurais que M. Laisnon allait m'y attendre. Je me mis à errer une partie de la nuit dans la ville. Ce silence qui m'enveloppa bientôt de toutes parts m'épouvanta. J'aimais mieux rencontrer le regard sévère du père de Berthe que de subir plus longtemps une pareille solitude. Je me dirigeai donc du côté de l'hôtel. En arrivant, je sonnai. On ne me répondit pas. J'entendais marcher au loin dans la rue. La peur me prit de plus belle. Je me pendis à la sonnette et je fis un tel vacarme que, bientôt, toutes les fenêtres s'ouvrirent. Les interpellations m'arrivèrent de toutes parts.

— Que voulez-vous?

— Qui frappe à cette heure?

Je ne pouvais pas raconter mon histoire ainsi au clair de la lune.

Le maître de l'hôtel lui-même descendit enfin reconnaître l'auteur de tant de vacarme.

— Quoi, c'est vous ? me dit-il. Entrez, vous avez de la chance ; voilà une patrouille de garde nationale qui approche, on vous aurait empoigné et mis au violon.

Je fermai la porte derrière moi, et je suivis l'hôtelier qui m'éclaira jusqu'à ma chambre.

A chaque instant, je croyais voir apparaître la figure sévère de M. Laisnon; je me couchai et ne tardai pas néanmoins à m'endormir.

Dès que le jour parut, je résolus de ne pas attendre les événements. Toute la ville allait apprendre ce qui s'était passé. On crierait derrière moi comme on crie après les paillasses pendant le carnaval. Je pris congé de mon hôtelier et je partis.

A deux lieues de Pithiviers, je rencontrai la voiture ; j'y montai et j'arrivai bientôt à Orléans. De nouveaux tourments m'y attendaient. Albert, désireux d'apprendre où j'en étais avec la jeune ouvrière de la rue Jeanne-d'Arc, était venu chez ma mère. Ma mère s'était étonnée qu'il ne fût pas en Sologne avec moi. Il avait répondu qu'il n'avait pas quitté Orléans et qu'il ignorait absolument où je me trouvais. Ma mère s'était inquiétée, m'avait cherché par toute la ville. En arrivant, je la trouvai si émue, si bouleversée, que j'en souffris réellement. Mais quand elle fut bien certaine que je n'étais pas mort, elle parla d'assembler le conseil de famille pour avoir à prendre des mesures énergiques contre un garçon qui, à peine âgé de dix-huit ans, montrait déjà des instincts aussi pervers.

Depuis cette époque, je n'ai plus revu Berthe.

Je me suis présenté quelques jours plus tard chez la portière de la rue Jeanne-d'Arc pour avoir des renseignements. Cette femme avait reçu des ordres probablement; elle me mit à la porte en m'appelant « méchant vaurien. »

Je me suis bien promis de n'y plus retourner, dans la crainte de quelque malheur.

Quant à Albert, qui s'était vanté d'avoir pour maîtresse une femme du monde, c'était un fat. La baronne de X... l'avait reçu plusieurs fois chez elle, cela est vrai, avec bienveillance; elle n'était pas bégueule et acceptait assez facilement la plaisanterie; mais ayant entendu dire qu'Albert se faisait passer pour son amant, elle l'avait prié poliment de ne plus mettre les pieds chez elle.

Et il y a encore des gens, dit Alfred en terminant, qui prétendent que la jeunesse est une belle chose. JULES DE CARNÉ.

Pour éviter tout retard dans la réception du Journal, nous prions ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire avec le présent numéro, de vouloir bien envoyer dès maintenant le montant de leur renouvellement en un mandat de poste, à M. GODEMENT, administrateur, 23, passage Verdeau.

SALON DE 1877

II

MM. CABANEL. — JULES BRETON. — BOULANGER. — OLIVIER MERSON. — BOUGUEREAU. — HENNER. — J.-P. LAURENS. — LUCIEN MÉLINGUE.

Les œuvres de style, les grandes compositions historiques, sont celles devant lesquelles nous nous arrêterons tout d'abord. Elles réclament chez l'artiste qui les traitent de plus hautes facultés et méritent ainsi la première place dans toute étude du Salon.

L'espace forcément étroit qui nous est réservé dans un journal hebdomadaire nous dispense de tout préambule; abordons donc de suite notre examen.

M. Cabanel, le chef de l'Ecole classique, a le bon esprit de ne jamais se soustraire au jugement de la foule. Son talent fin, correct et élégant, n'a pourtant rien à gagner au grand jour des expositions publiques, et la coloration discrète de ses toiles gagne cent pour cent à ne pas se heurter au voisinage de peintures bruyantes dont les tonalités fausses ont encore l'inconvénient de gâter les ouvrages qui les entourent.

La nouvelle œuvre de M. Cabanel : *Lucrèce et Sextus Tarquin*, n'est pas irréprochable comme composition. Derrière Lucrèce assise et suspendant son travail à la parole qu'elle entend, Tarquin se penche dans un mouvement fébrile. Son attitude n'est pas heureuse en ce sens qu'on ne saisit pas bien la place qu'occuperait le corps s'il venait à se redresser. Sa physionomie est étrange et sa figure a les traits d'un Égyptien plutôt que d'un Romain. M. Cabanel affectionne ces lèvres épaisses, ces sourcils arqués qui se rejoignent, c'est là une nature un peu conventionnelle. Lucrèce a le visage sévère, d'une beauté régulière. Sa pose est souple, ses membres élégants. L'arrangement de sa toilette est d'un goût parfait, et c'est en cela qu'excelle particulièrement M. Cabanel. Ce vêtement consiste en une chemisette blanche séparée à la ceinture par une écharpe violette, d'une jupe vert d'eau bordée dans le bas par une large bande jaune. Ces diverses colorations sont d'une tendresse exquise. Le tout est peint avec une grande sûreté de main et ne pêche que par la grandeur de la conception.

C'est dans la *Glaneuse*, de M. Jules Breton, qu'il faut aller chercher ce style large et élevé qu'on rencontre si rarement. L'artiste est passé maître dans ces grandes impresssions de la nature, et ce n'est pas la première fois qu'il nous force à l'admirer. Nous sommes en pleine campagne, le soir; les glaneuses ont pris possession des champs et tandis que dans le lointain nous en voyons quelques-unes courbées et ramassant à terre leur butin, une se dresse devant nous superbe d'allure et dans sa grandeur naturelle. Son bras gauche arqué sur la hanche supporte à l'épaule, avec la plus parfaite aisance, une lourde gerbe de blé.

Elle regagne paisiblement sa demeure, inconsciente de sa beauté qui rayonne, car elle est belle cette fille des champs, avec ses grands yeux noirs moitié rêveurs, sa taille robuste mais non sans élégance, la fierté de sa démarche et la souplesse de ses membres pleins de santé.

M. Boulanger a quitté cette année le tableau de genre pour la grande peinture. Dans une toile gigantesque, il a retracé ce fait de la vie de *Saint-Sébastien*, qui, après son premier martyr et à peine guéri, s'introduisit dans le palais de l'empereur Maximien Hercule, persécuteur des martyrs, et découvrant devant lui ses blessures, s'écria pour le terrifier : « Je suis sorti de la tombe pour t'annoncer que le jour de la vengeance divine est proche. »

Il y a dans ce tableau un réel talent dépensé pour n'obtenir qu'un effet théâtral assez vulgaire et devant lequel la foule nous a paru, avec raison, rester froide généralement.

Combien je préfère à cela les deux toiles sur *Saint-Louis*, par M. Olivier Merson, dont je n'ai pas jusqu'ici beaucoup loué les ouvrages, mais qui me semble mériter, cette année, une place à part au Salon par la façon élevée dont il a traité deux sujets de premier ordre.

Dans *saint Louis, à son avénement au trône, faisant ouvrir les geôles du royaume*, comme dans *saint Louis condamnant le sire Enguerrand de Coucy*, je trouve chez l'artiste la même préoccupation louable de dégager l'idée de la matière en baignant ses personnages dans une teinte argentée douce et suave qui ne retient pas l'œil et prédispose l'esprit à l'étude. Dans les deux toiles également, j'aime le choix des types, le caractère des physionomies et des attitudes, l'exactitude archaïque, dont l'ensemble reconstitue d'une façon remarquable tout un passé et fait revivre une des époques les plus intéressantes de notre histoire. Ces compositions sévères, rendues avec un amour profond de l'art, retiennent attentifs. Elles vaudront à M. Olivier Merson une admiration méritée.

La *Vierge consolatrice*, de M. Bouguereau, continue une série de grands sujets religieux que le peintre semble avoir entreprise depuis quelques années. Le sujet en est simple et touchant.

Une jeune femme, folle de douleur, se précipite sur les genoux de la Mère des affligés pour chercher une consolation à la perte de son enfant. Le pauvre petit être est là raide mort à ses pieds, mais il conserve encore toute sa grâce et sa beauté.

Le grand mérite de cette toile est bien dans l'arrangement distingué des lignes, mais il est encore plus peut-être dans le fini de l'exécution. M. Bouguereau ne néglige aucun détail, il modèle aussi bien qu'il dessine et ne laisse jamais dans le vague une forme quelconque, estimant fort justement que la nature mérite qu'on l'étudie avec un soin parfait.

M. Henner peint autrement. Sa brosse large et puissante procède avant tout par masses imposantes. Il veut qu'on le regarde à distance et qu'on jouisse mieux ainsi de l'harmonie de ses tonalités.

Sa tête de *saint Jean-Baptiste* est un chef-d'œuvre de la main, on ne peint pas beaucoup mieux que M. Henner, mais il y a des talents bien autrement élevés que le sien.

Devant son autre toile, *le Soir*, on peut s'arrêter aussi avec admiration pour la magique puissance de son pinceau; seulement on regrette des détails négligés, tel que le bras gauche de la jeune femme, et des tonalités trop voulues d'ensemble qui finissent par devenir conventionnelles.

Le nom de M. Paul Laurens est déjà prononcé pour la médaille d'honneur du Salon. Depuis plusieurs années, il s'en est fallu de bien peu que cet artiste n'ait obtenu cette haute distinction; ses progrès sont constants et sa supériorité s'affirme sérieusement. C'est un lutteur sévère, épris des grandes idées et dont le pinceau large et vigoureux m'intéresse vivement.

L'Etat-Major autrichien devant le corps de Marceau est une œuvre remarquable. Mérite-t-elle le suprême honneur d'être mise en première ligne au Salon de 1877? Je voudrais pouvoir dire franchement : oui; je ne le peux pas. Jules Breton et de Neuville sont là qui me préoccupent. L'un a fait une chose plus large, le second une œuvre plus personnelle et d'une perfection plus réelle.

J'aime l'ordonnancement du tableau de M. Laurens. La figure principale : Marceau, est bien placée au premier plan. C'est sur elle que se fixe forcément l'attention du spectateur, seulement l'exécution merveilleuse du décor (le lit, l'oreiller, etc.) attache trop le regard. La disposition des personnages qui assistent à cette scène grandiose est excellente; mais les figures, toutes très-belles d'expression et de mouvement, ne sont point suffisamment traitées. Le sang ne circule pas dans les veines de ces officiers autrichiens. Et encore, comme effet d'ensemble, j'aurais voulu voir la lumière distribuée moins uniformément sur toutes les parties du tableau; les derniers plans de droite auraient gagné à être massés dans la demi-teinte.

Malgré ces quelques restrictions, l'œuvre nouvelle de M. Laurens est fort belle, et si le jury lui décerne la palme, je ne serai pas un contempteur de ce succès, car plus d'une fois je l'ai souhaité à cet artiste distingué.

Un sujet non point analogue, mais traité dans les mêmes dispositions, est le *Matin du 10 thermidor an II*, par M. Mélingue.

M. Lucien Mélingue est loin de posséder le talent de *peintre* qui distingue M. Laurens. Il n'a pas le don suprême de l'harmonie des tons et sa brosse est *lisse et frottée*, comparativement au pinceau large et vigoureux de l'auteur de *Marceau*. Mais M. Mélingue possède le sentiment dramatique, et le *bon*. Il ne tombe pas dans la *préciosité*, il sait émouvoir par les grands moyens.

La scène est distribuée avec un rare bonheur. Son Robespierre est parfaitement posé, et les personnages qui assistent à ce deuil immense, se rendent bien compte de l'importance de cette mort prématurée. Il y a là une page historique fortement rendue et qui impressionne vivement. Ce sera un des succès populaires du Salon.

FÉLIX JAHYER.

SOPHIE ARNOULD

Au cinquième étage d'une vieille maison de la rue de Béthisy, dans la chambre même où, pendant la nuit du 22 au 23 août 1572, l'amiral de Coligny avait été massacré, naissait, le 14 février 1774, sur un misérable grabat, un enfant si chétif que sa mère en lui donnant le baiser de la bienvenue, détourna la tête pour pleurer comme si ce premier baiser devait être le dernier.

A huit ans, Sophie était un charmant démon, espiègle comme un page, rusée comme un forban, gourmande comme un moinillon et, par dessus tout, pétrie de grâces et bourrée d'esprit à en revendre à toutes les fillettes de sa paroisse. Elle faisait le désespoir de toutes les commères du quartier, mais en revanche elle était l'orgueil de sa mère, bonne femme qui depuis longtemps n'avait plus que sa fille à aimer, et qui l'aimait comme un avare aime son trésor.

Par une brumeuse après-midi d'hiver que Sophie, lasse de courir et à bout de ses malices, s'en revenait de l'école en chantant, rouge comme une grenade en fleur, les cheveux au vent, son béguin sur le coin de l'oreille et sa robe déchirée, il lui sembla que sa mère, d'ordinaire si gaie, était rêveuse et triste. En la regardant plus attentivement, elle surprit une larme dans ses yeux : elle s'élança à son cou, et la couvrant de baisers :

— Qu'as tu donc, maman? lui demanda-t-elle.

Madame Arnould lui apprit alors que, trop pauvre pour pouvoir continuer à la nourrir et payer ses mois d'école, elle était obligée de la placer en apprentissage chez une lingère.

— N'est-ce que cela? dit Sophie en faisant une pirouette.

— Mais songes-y donc, chère petite, à partir de demain, plus de jeux avec tes camarades, toute la journée l'aiguille à la main...

— Et le soir, sur tes joues, à mon retour, un bon gros baiser comme celui-ci, n'est-ce pas?...

Elle embrassa de nouveau sa mère, risqua une nouvelle pirouette, fredonna les deux premiers vers de *Fleuve du Tage* et, le lendemain, joyeuse et insouciante, elle s'en allait à son magasin.

Elle y demeura pendant deux ans.

Quand elle en sortit, elle causait un peu plus mal que lorsqu'elle y était entrée.

A quelque temps de là, Mme Arnould mourut. Sophie, pendant un an, ne chanta plus. Mais les douleurs, même les plus vives, ne sont pas éternelles.

Ses larmes séchées, elle reprit ses chansons et son travail.

Deux années s'écoulèrent encore ; les plus belles de sa vie qui devait être si belle.

Dès le matin, vous auriez pu la rencontrer dans les champs, les vertes prairies et les bois solitaires des alentours de Paris, sa broderie et son déjeuner dans son sac. Un bosquet champêtre, une fraîche oasis s'offraient-ils à sa vue vite elle s'asseyait, et son aiguille à la main, elle écoutait le chant des fauvettes, des merles, des rouges-gorges et des rossignols cachés sous la feuillée. Quand ils avaient fini de chanter, elle chantait à son tour, et lorsqu'ils recommençaient à faire entendre leur ramage, elle mariait sa voix à leurs accents.

Un grand jour cependant venait de se lever pour elle.

Sur son carré demeurait une ouvreuse de loges de l'Opéra. Un matin, Sophie assise contre sa fenêtre déjeunait avec une grappe de raisin et un morceau de pain bis ; on frappa à sa porte, elle courut ouvrir ; sa voisine parut.

— Vous aimez la musique, mon enfant ? lui dit celle-ci.

— Qu'est-ce que c'est que la musique, madame ? répondit Sophie en rougissant.

— Voici un billet d'opéra pour ce soir, on y joue *Pygmalion*, de M. Rameau ; amusez-vous bien. L'ouvreuse mit dans la main de Sophie un chiffon de papier et sortit, la laissant immobile d'étonnement.

Le soir, Sophie Arnould alla à l'Opéra.

Le lendemain, elle se présentait chez Rameau, et, deux mois après, le 15 décembre 1757, elle débutait au Grand-Opéra où elle était reçue l'année suivante.

Suivons-là maintenant dans sa vie nouvelle.

Elle n'est pas riche encore ; mais, patience, bientôt elle va le devenir. Elle a quitté sa pauvre mansarde, et elle habite un joli petit appartement dans la rue Louis-le-Grand.

Les glaces de Venise, les meubles de Boule, les magnifiques draperies de velours frangées d'or n'ont pas encore remplacé sa couchette de sapin, son miroir ébréché, ses rideaux de mousseline et son unique chaise de la rue de Béthisy; mais elle a acheté, à beaux deniers comptant, ma foi ! un coquet ameublement en acajou, et un élégant tapis protège contre le froid ses petits pieds de Cendrillon. Elle ferait bien encore, comme il y a deux ans, son déjeuner d'une grappe de raisin, mais Rameau lui a prescrit un régime fortifiant, et il n'est point de bordeaux assez vieux ni de viandes assez généreuses pour son estomac débile.

Aussi, regardez-la ! vous ne la reconnaîtriez plus ; son visage charmant s'est gracieusement arrondi ; sur ses joues, autrefois pâles et maladives, éclatent les couleurs de la santé, et dans ses grands yeux limpides, la vie et la jeunesse, cette parure sans rivale des plus fières beautés.

Tout est changé autour d'elle et en elle, tout, excepté son cœur.

Attendez, il va parler ; et, pour cela, il lui suffira de rencontrer un jeune seigneur qui mette son cœur à ses pieds et son bonheur dans son amour.

Ce jeune homme, il existe ; elle l'a aperçu ; elle en est aimée, elle l'aime sans le savoir.

C'est le comte de Lauraguais.

Mais, hélas ! M. de Lauraguais est marié, et Sophie a rêvé un cœur sur lequel elle puisse régner sans partage. Il est vrai que le comte, — cela ne se voit-il pas tous les jours encore ? — n'aime pas sa femme. Pourquoi aussi est-il si timide ? C'est à peine s'il ose regarder Sophie. Aveugle qui ne pressent pas son bonheur!

Une mélancolie profonde s'est emparée de M. de Lauraguais; ses amis s'inquiètent, ses héritiers se réjouissent. Et Sophie Arnould, examinez-la !... Les roses de ses joues pâlissent, se fanent. Sophie s'étiole, elle languit, elle se meurt.

Comment tout cela se dénouera-t-il ?

Un soir qu'Ephise a divinement soupiré ses tendres élégies d'amour, et qu'après avoir quitté la scène au milieu des frémissements et des bravos prolongés de la cour et de la ville, elle est remontée à sa loge, elle n'y trouve plus sa camériste.

Qu'est-elle devenue ? Se serait-elle, d'aventure, laissée enlever ni plus ni moins qu'une duchesse?

Sophie Arnould se perd en mille conjonctures. Pour surcroît de malheur, la pluie tombe par torrents. Une heure se passe. Sophie enfin se décide, elle s'en retournera seule chez elle. Elle sort du théâtre. Grand Dieu! l'orage redouble!

Un carrosse stationne à la porte de sortie des acteurs.

Sophie demande au cocher s'il attend quelqu'un ; le cocher lui répond négativement.

— Rue Louis-le-Grand, n° 24 ! reprend Sophie en ouvrant la portière.

La voilà assise sur un coussin moelleux, bien enveloppée dans sa pelisse.

Les chevaux partent au galop.

De l'Opéra à la rue Louis-le-Grand, il n'y a qu'un pas, et cependant une demi-heure s'est écoulée. Sophie, délicieusement préoccupée de l'ovation qui lui a été faite, et peut-être quelque peu aussi de M. de Lauraguais, ne songe pas qu'elle devrait être arrivée chez elle depuis longtemps. Enfin la voiture s'arrête, Sophie descend.

Un cri lui échappe; un joli petit cri bien effrayé et pourtant harmonieux.

Devinez où elle se trouve ?... au beau milieu des Champs-Élysées, devant la porte d'un hôtel.

Deux hommes en sortent aussitôt; l'un d'eux s'approche respectueusement de Sophie, la soulève dans ses bras, lui fait traverser une cour, la dépose sur un sopha, et lui dit :

— Mademoiselle, vous êtes ici chez vous.

— Chez moi, balbutie Sophie Arnould.

Mais l'homme est déjà loin.

— Et voici un billet à votre adresse, mademoiselle, reprend Jenny, sa camériste, en lui remettant une lettre qui exhale les plus suaves senteurs.

Sophie l'ouvre machinalement.

« Celui qui vous aime ne paraîtra devant vous que lorsque vous lui direz de venir. »

— Mais c'est tout un conte de Perrault en action ? s'écrie Sophie qui a bravement pris son parti.

— Dans lequel vous jouez tout à la fois, mademoiselle, les rôles de dame enchantée et d'enchanteresse, interrompt Jenny.

Sophie Arnould visite sa nouvelle demeure. Voici un élégant boudoir, plus loin une salle à manger avec une table somptueusement servie; plus loin encore une chambre à coucher décorée comme pour une reine.

Sophie commence par souper, puis elle se déshabille, se couche et s'endort.

Le lendemain, elle s'éveille fraîche et vermeille. Et la fin de l'histoire ?

Sophie Arnould est femme et, partant, curieuse comme quatre démons ; elle ne sortira point de cet hôtel sans avoir vu celui qui lui a offert si galamment un palais et son cœur.

Sur un signe, Jenny se retire ; Sophie alors prononce, sans hésiter, le mot sacramentel qu'on lui prescrit.

— Apparaissez ! dit-elle en éclatant de rire.

Une petite porte cachée dans le mur s'ouvre.

Un homme s'élance, Sophie recule ; le beau Lauraguais tombe à ses genoux.

Tous les mémoires de l'époque s'arrêtent chastement en cet endroit.

Quelle est donc cette femme qu'emporte à Longchamps, parmi des flots de poussière, une calèche attelée d'alezans fougueux, et qu'escortent de loin mille regards charmés ? Les perles et les diamants qui la couvrent lui ont-ils enlevé une de ses grâces ? Regardez-la bien ! L'azur de ses yeux est aussi doux qu'autrefois, l'expression de son visage aussi enjouée, aussi spirituelle.

Et ces délicieuses fossettes, ne les reconnaissez-vous donc plus ?

Sophie Arnould occupe maintenant un hôtel à elle seule ; elle a deux femmes de chambre, trois laquais et quatre chevaux. Elle trône à la ville, elle trône sur les cœurs, elle est presque reine de France, elle est reine de théâtre. Paraît-elle ? toutes les mains, toutes les voix saluent sa venue ; elle s'avance, elle étend le bras, on se tait, on attend. Elle chante, et toutes les âmes se suspendent à ses lèvres ; elle a fini qu'on croit l'entendre encore.

Mlle Arnould régna seule, pendant vingt-ans, à l'Opéra, son empire.

Savez-vous beaucoup de royautés assises sur un trône plus rayonnant et plus solide que le sien, en apparence ? Qui n'envierait pas un tel règne ?

Elle remporta avec son sceptre de bois peint et sa couronne de carton doré plus de victoires qu'Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon tous ensemble.

L'année 1761 lui valut quatre-vingt-trois triomphes.

Conquérants fameux, inclinez-vous ! Piccini, Rameau, le chevalier Glück, étaient ses pourvoyeurs mélodieux ; Mlles Chevallier, Lemierre, Vestris, Laval, Lyonnais, Allard, ses camarades et ses admirateurs ; le baron d'Holbach et le grand Diderot, ses amis.

Comment clore cette vie toute d'encens, de renommée et d'amour ?

Pour peindre son cœur, vous dirai-je son admirable dévouement pour le comte de Lauraguais qu'elle tira, malgré le roi lui-même, de la citadelle de Metz où il était enfermé ? Voulez-vous connaître toute la finesse mordante de son esprit? Ouvrez au hasard une des pages de ce livre qui a pour titre le *Dix-Huitième Siècle*, vous n'avez qu'à choisir.

Un jour, on lui montre une boîte qui renferme dans un même cadre les portraits réunis du duc de Choiseul et de Sully : « C'est la recette et la dépense, dit-elle. »

Un soir que Mlle Laguerre a admirablement chanté dans *Iphigénie en Tauride*, — Mlle Laguerre ne chantait jamais plus admirablement qu'au sortir d'un bon dîner : — « C'est beau, c'est sublime, dit Sophie Arnould : il n'y a qu'un petit malheur, ce n'est pas *Iphigénie en Tauride*, c'est *Iphigénie en Champagne*. »

Simple et bonne avec les petits, elle lutte courageusement d'orgueil et de dédain avec les grands, s'attaquant aux têtes même les plus élevées.

Vous connaissez sa fameuse dispute avec la comtesse du Barry, dispute qui faillit l'envoyer à l'hôpital.

Quant à ses triomphes, je ne vous en parlerai pas.

Castor et Pollux, *Iphigénie en Aulide*, *Psyché-Dardanus*, *Alphée et Aréthuse* n'ont-ils pas sur vécu, dans les annales du génie musical, comme des titres immortels de sa gloire ?

Dans les premières années de la Révolution, longtemps après sa retraite de l'Opéra, nous retrouvons Sophie Arnould mariée, oui mariée, puis veuve, dans le petit presbytère de Luzarches qu'elle vient d'acheter et dont elle a fait sa maison de campagne.

Sur la façade, on inscrit, par son ordre, cette ébouriffante impiété : *Ite, missa est.*

Mlle Arnould, après une vieillesse embellie par l'amitié fidèle, cette sœur jumelle de l'amour, rendit à Dieu, en 1803, le souffle mélodieux qu'elle en avait reçu.

Sa vie tout entière peut se résumer en trois mots :

Gloire, bonheur, amour.

ALPHONSE BROT.

ATHÉNOEUM

On annonce pour la semaine prochaine l'ouverture d'une nouvelle salle élégante et spacieuse (550 places), admirablement appropriée pour spectacles divers, cercles artistiques, concerts conférences, etc., située rue des Martyrs, n° 15, au centre du quartier le plus artistique de Paris.

Cette salle, qui prend le nom d'**Athénoeum**, sera régie par notre collaborateur Félix Jahyer, auquel devront s'adresser les artistes, les conférenciers ou les amateurs qui désireront traiter de la location, soit pour une soirée, soit pour un nombre déterminé de séances pendant l'année, soit enfin pour l'année entière.

PETITES NOUVELLES

NANTES. — *Théâtre de la Renaissance.* — L'enthousiasme des Nantais pour l'admirable talent de Faure aura égalé celui des Marseillais, des Lyonnais, des Lillois et des Toulousains. Il en sera d'ailleurs de même dans toutes les grandes villes où l'éminent baryton se fera entendre. Les journaux de Nantes sont unanimes à constater l'immense impression produite par Faure dans *Faust, Guillaume Tell*, la *Favorite*, *Hamelet* et les *Rameaux*, et épuisent en son honneur toutes les formules de la louange.

Après la représentation d'*Hamlet*, qui s'est élevée à 11,000 francs, Faure a fait déposer à la mairie 1500 francs, dont 1000 francs pour les pauvres et 500 francs pour les choristes. M. Lechat, maire de la ville de Nantes, s'est fait auprès du grand artiste, l'interprète des sentiments de reconnaissance de l'administration de la ville.

— Mlle de Reszké vient d'avoir la douleur de perdre son père, conseiller de justice à Varsovie.

C'est dans la soirée de vendredi, pendant que sa fille chantait le quatrième acte du *Roi de Lahore*, que Mme de Reszké reçut la triste nouvelle. Elle ne communiqua pas sur-le-champ la dépêche à Mlle de Reszké, pour que la représentation ne fût pas interrompue: elle ne lui en donna connaissance que lorsquelle fut rentrée chez elle.

Lundi Mlle Baux a remplacé provisoirement Mlle de Reszké.

Le mercredi précédent, Boudouresque, indisposé, avait été momentanément remplacé par Bérardi dans le rôle de Timour.

Tous les rôles de l'opéra de M. Massenet sont appris en double, afin que rien ne puisse interrompre le cours des représentations de cet ouvrage. Salomon serait remplacé par Vergnet, Lassalle par Manoury, Menu par Bataille et Mlle Fouquet par Mlle Arnaud.

— A la suite d'une discussion entre MM. Carvalho et Lamoureux, ce dernier a donné sa démission de chef d'orchestre de l'Opéra-Comique.

Gounod a consenti à se charger de la direction de *Cinq-Mars* jusqu'au jour où M. Vaillard, second chef d'orchestre, sera assuré d'être l'interprète fidèle des intentions de l'auteur.

— Voici la distribution exacte du *Marquis de Villemer*, à la Comédie-Française.

Le duc d'Aléria	MM. Delaunay
Le comte de Dunières	Thiron
Pierre	Barré
Le marquis de Villemer	Worms
La marquise de Villemer	MM^mes M. Brohan
M^me d'Arglade	Provost-Ponsin
Diane de Xaintrailles	Reichemberg
Caroline de Saint-Geniex	Croizette

— Nous avons à enregistrer la mort du doyen des auteurs dramatiques français, M. Thomas Sauvage. Il était né en 1794 et avait débuté en 1814 par un vaudeville intitulé : *Mademoiselle Hamilton*. C'est comme librettiste d'opéra-comique qu'il a obtenu ses plus grands succès : *Gilles Ravisseur*, le *Caïd*, le *Toréador*, les *Porcherons*, le *Carnaval de Venise* et plusieurs autres de ses œuvrages resteront longtemps encore au répertoire. Il fit ses adieux à la scène par *Gille et Gillotin*, qu'il tint à faire jouer, on s'en souvient, malgré son collaborateur, M. Ambroise Thomas, qui trouvait cette œuvre légère incompatible avec la gravité de sa situation officielle.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dimanche prochain, 13 mai 1877. **Grandes Eaux à Saint-Cloud.** Billets d'aller et retour. Trains supplémentaires suivant les besoins du service.

Tout le monde subit l'influence du printemps : la bile, les glaires, les humeurs sont en mouvement et envahissent les organes et le sang. De là, pertes de l'appétit, dégoûts, embarras gastriques, migraines, constipation, etc. On évite tous ces désordres en faisant usage des **Pilules dépuratives du D^r Levrat**, dont les propriétés purgatives anti-bilieuses et anti-glaireuses sont incontestables. Elles purgent sans coliques, ni nausées ; chassent la bile, les glaires, les humeurs, détruisent la constipation, et éclaircissent le sang en le purifiant. Boîte f° **2** fr. **Oberlin**, pharm., 17, rue Cadet, Paris.

20 à 25 0/0 PAR AN d'intérêt, SANS RISQUE payables *par mois*.
OPÉRATIONS de BANQUE
Le mois d'avril a produit 90 f. pour 5000 f.
On peut retirer le **capital à volonté.**
CAISSE des REPORTS, 8, rue du 4-Septembre.

MALADIES DE L'ESTOMAC (Voir aux annonces.)

CANCER de sa curabilité sans opération, par le D^r CABARET, 1 vol. en vente, maison de santé, r. d'Armaillé, 19, 2 f. (Arc-Triom

JARDIN D'ACCLIMATATION (bois de Boulogne). — Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 0,50 c. — Concerts : Dimanches et jeudis à 3 heures.

L'Administrateur-Gérant : A. GODEMENT.

Paris. — Imp. V. Fillion et Cie, 18, rue des Martyrs.

AVIS IMPORTANT
Evacuation des Locaux
DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
A LA CAPITALE
57, Chaussée-d'Antin et place de la Trinité

17 derniers jours de vente

Les magasins viennent d'être loués par la Compagnie d'Assurances LE CONSERVATEUR, actuellement 102, rue de Richelieu.

La société de la Capitale est dissoute.

Vu l'urgence de la réalisation du stock des marchandises, les commissaires-experts ont dressé un dernier inventaire avec d'énormes réductions dont le public se rendra compte en relisant les annonces des vacations précédentes.

Cette vente constituera un événement unique dans les annales du commerce.

RÉDUCTIONS OPÉRÉES :
70 à 75 0/0 sur les **Soieries**, fantaisies et étoffes p. meub.
68 a 80 0/0 sur la **Lingerie, Bonneterie et Confect.**
55 à 70 0/0 sur les **Toiles et Blanc.**

Aujourd'hui et jours suivants
2e vacation expressément au comptant.

DÉSIGNATION SOMMAIRE DE QUELQUES LOTS :

Casimir rayé et carreaux, de 1 f. 45....	» 25
Tissu beige, rayures et petit damier, de 1 f. 75	» 35
Armure et Mousse hte nouveauté..........	» 45
Alpaga noir pur mohair de 1 f. 75............	» 55
Cachemire noir, chaîne double, de 4 f. 50...	1 35
Faille gros grain, de 7 f. 50..............	2 80
Grenadine Pékin (Lyon), de 3 f. 90....	» 90
Soie couleur, première marque, de 7 f. 50.	1 75
Faille noire, gr. grain, de 12 f............	3 90
Cols p^r dames, la d..	» 15
Manchettes h. et d., la douzaine.	» 15
Panta. percale de 2 75	» 95

Chem. dames de 6 50.	1 25
Camis. percale de 6 50	1 25
Jupons blancs, grands volants, de 8 f. 75...	1 75
Mouch. batiste d. et h.	» 15
Peign. Mulhouse de 9,50	1 75
Jaquettes dr. mat. de 65	15 »
Paletots soie de 120 f.	29 »
Bas bl. (Paris), de 1,45	» 25
Chaussettes maille fine	» 25
Chemis. p. hommes de 8	1 45
Tapis p^r escal. de 3,50, le mètre..........	» 65
Creton. p. meub. de 2.25	» 49
Couvert. coton de 10 50	2 90
Rideaux mouss., le m.	» 25
Serviettes éponges, gde taille................	» 20
Toile p. torch., de 1 f. 25	» 35
Toile p. draps de 2 75	» 85
Draps p^r gr. lit, de 7 75	1 95
Rid. mous. suisse, de 7 50	1 75

Avis. — *La rapidité de la Vente ne permet aucune expédition en province.* A VENDRE A L'AMIABLE, *matériel industriel*: comptoirs, rayons, chaises, appareils à gaz, literie du personnel, batterie et ustensiles de cuisine

DES BOISSONS GAZEUSES
GUIDE PRATIQUE

Les industriels qui se livrent à l'utile fabrication des eaux de Seltz et de toutes les boissons gazeuses en général, et les personnes qui ont l'intention de s'occuper de cette lucrative industrie doivent se procurer et lire avec attention le *Guide* publié par *J. Hermann-Lachapelle.* Ce volume, véritable manuel d'instruction pratique, illustré de 80 planches explicatives, est le compagnon indispensable du fabricant. S'adresser à tous les libraires, en ayant soin d'exiger le Guide publié et estampillé par *Hermann-Lachapelle*, ou envoyer 5 fr. à l'auteur, 144, Faubourg-Poissonnière, Paris.

DES MALADIES DE L'ESTOMAC

De tout temps les maladies de l'estomac ont fait le désespoir des malades et des médecins, par la variété de leurs formes, qui toutes paraissent exiger un traitement différent, or c'est là une erreur. Les maladies de l'estomac, quels que soient leurs symptômes, qu'il s'agisse de gastralgies ou de dyspepsies, ont toutes la même cause, c'est une névrose spéciale du système nerveux, régulateur des fonctions digestives. La *Poudre de Beaufort* au **Valérianate de Narcéine**, par une action toute particulière, guérit avec une promptitude et une sûreté remarquables toutes les maladies de l'estomac. — Une boîte est expédiée franco et partout contre **5** fr., adressés à **M. FREYSSINGE**, pharmacien dépositaire, 97, rue de Rennes, Paris. — On peut s'en procurer, 103, rue Montmartre et dans les grandes pharmacies.

ENTREPOT INTERNATIONAL
51, Fg-Poissonnière, Paris
Avances en espèces sur toutes marchandises. Consignation, représentation et achats au comptant. Frais d'avances et de magasinage très-minimes.

GOUVERNEMENT ÉGYPTIEN

En conformité des avis précédemment publiés par le Représentant à Paris du Gouvernement Égyptien, le Comptoir d'Escompte de Paris fait savoir que le coupon dit *intercalaire*, représentant les intérêts arriérés sur les obligations des chemins de fer égyptiens et du port d'Alexandrie, pour la période du 15 juillet au 15 octobre 1876, *soit* 6 *f.* 25 *par obligation*, sera payé au Comptoir d'Escompte de Paris et à son agence de Londres, à partir du 11 mai courant.

Le roman du prince LUBOMIRSKI : **Fonctionnaires et Boyards.** 3 vol. 10 fr., à la **Librairie académique Didier et Cie.** On sait que le grand succès du jour, le drame : **Les Exilés,** est tiré de ce roman si émouvant.

GOUTTE et gravelle, traitement, guérison, un p. volume, traduit de l'anglais, du Docteur Davysonn. — Librairie Bocquet, 71, rue Lafayette. — Envoi *franco*, 1 fr. 10.

BIJOUX ET BRILLANTS

A vendre d'urgence, à l'Entrepôt International, 51, Fg-Poissonnière, une consignation échue, consistant en plusieurs PARURES, MÉDAILLONS, PENDANTS et BAGUES richement garnis de très beaux brillants véritables et anciens, à tout prix acceptable (ensemble ou séparément), de dix heures à midi et de deux heures à six heures.

Nouvelle Encre. J. GARDOT DIJON.
n'oxydant pas les Plumes, n'épaississant pas.
MÉDAILLE D'OR, 1874. — Chez tous les Papetiers.

MALADIES DES FEMMES causes de stérilité trait. par Mme *Delestré*, maît. sage-femme, succr de Me WION-PIGALE, r. Molière, 35, Paris Consul. de 1 à 4 h. BROCHURE env. fo contre 1 fr. 50 imb.-p.

VENTE PUBLIQUE APRÈS FAILLITE
Aujourd'hui et jours suivants
DES GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX FABRIQUES DU NORD

132 et 134, rue Lafayette, en face la gare du Nord

Le SYNDIC de la faillite a autorisé la vente à l'amiable. Le bail étant résilié, le propriétaire des locaux accorde seulement quelques jours pour terminer la vente des **2,254,090** fr. de marchandises existant en magasins. Les EXPERTS-LIQUIDATEURS ont consenti à des pertes incroyables.

EXEMPLE :

Nouveauté pour robes, tissu parfait, de 1,75 « 30
Alpaga noir de 1 95.. » 60
Pacha noir gros grain brillant de 2 95...... » 85
Cachemire nr de 4 75. 1 95
Cachemire nr de 7 50. 2 75
Cachemire nr de 9 50. 3 50

SOIERIES NOIRES
Gros grain de 7 75.... 3 25
Faille de 8 90........ 3 90
Cachemire de 13 50... 5 50

INDIENNE
Cretonne ameublement, dessins d'art, de 2 f.75. » 60
Oxford rayures pour chemises de 2 f.45.. » 75

DRAPERIES
1,500 coupons drap p. pantalons de 1 m.20, de 25 f............... 6 90
Drap satin noir et marron de 16 le m.. 5 50

CHEMISES HOMMES
Chem. mad. de 4 90.. 1 95
Chem. shirting de 6 50 2 75
Chem. cretonne de 9 50 3 75
Chem. dev. toile de 12 4 50
Bas finis de 2 40...... » 90
Gilets flan. de 7 90... 3 25

LINGERIES
Corsets riches de 8 50. 1 95
Camisoles p. plis de 4 50 1 45
Pant. perc. pli de 4 50 1 75
Chemises cret. de 4 50 1 75
Confect. cach. de 15 f. 3 90
Costum. nouv. de 35 f. 12 75
Peignoirs de 12 f...... 2 95

Percale blanche, larg. 0 m.90 de 1 45...... » 35
Madapolam fort, lgr 0 m.80, de 95 c., à.. » 35
Toile chanvre......... » 40
Toile demi-blanche p. chemises de 2 45..... » 85
Toile blanche pr chemises de 3 f.50...... 1 10
Piqué blanc de 2 25... » 70
Coton ce. fort pr draps, lgr 1 m. 10, de 1 95, à » 75
Serv. toilette, la douz. 2 75
Serviet. damas. de 15 f. 6 50
Serviet. damier de 28. 12 50
Services damassés 12 couverts, de 55 f.... 12 50
Services de 75 f....... 25 »
Mouch. chol. la douz. 1 95
Mouch. toile de 18 f... 7 50

RIDEAUX
Brodé riche de 0 90... » 30
Guipure de 1 fr. 25... » 45
Drap cretonne, longueur 3 m., le drap 3 25
Couvre-lits piqués gde taille de 25 f. à 4 90

TAPIS
Tapis pr passage et escalier de 3 f.50 le m. » 65
Descentes de lit de 5 50 1 45
Tapis sujets de 12 f... 3 45
Carpettes long. 2 m., larg. 1 m. 0 de 29 f. à 8 75
Carpettes long. 2 m. 30 larg. 1 m.80 de 45 f. à 13 50
Carpettes long. 3 m. larg. 2 m.40 de 75 f. à 21 «

Expéditions en province aux frais de l'acheteur.

FER BRAVAIS
(FER DIALYSÉ BRAVAIS)

Fer liquide en gouttes concentrées
LE SEUL EXEMPT DE TOUT ACIDE
Sans odeur et sans saveur
« Avec lui, disent toutes les sommités médicales de France et d'Europe, plus de constipation, ni de diarrhées, ni de fatigues de l'estomac ; de plus, il ne noircit jamais les dents. »
Seul adopté dans tous les Hôpitaux.
3 Médailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT :
ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc.
C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.
R. BRAVAIS & Cie, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies
(*Se méfier des imitations et exiger la marque de fabque ci-dessus et la signature.* Envoi de la brochure franco.)

Année
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier. Bilans des établissements de crédit. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des nos sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
4 fr. par AN — 4 fr. par AN
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
1 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

CE VIN EST TONIQUE ET RECONSTITUANT · AUGMENTE L'APPÉTIT ET FAVORISE LA DIGESTION.
PRIX de Chimie — PRIX de Pharmacie
VIN DURAND
DIASTASÉ
DÉPOT CENTRAL
51, Rue du Temple, 51
PARIS
La Bouteille, 4 fr.50

A LOUER

à CHARENTON-le-PONT, près Paris.

VILLA très confortable, avec jardins, située au carrefour de deux grandes routes, avec vaste sous-sol, rez-de-chaussée et deux étages; douze pièces dont 9 à feu, deux salons, salle de billard, fumoir, etc. Ecurie et remise, eau dans la maison et dans le jardin.

Vue superbe sur Paris, les bois et lac de Saint-Mandé. Le tramway Sud passe devant la maison.

Prix, 3,000 *francs l'an.* S'y adresser, 70, *route de Saint-Mandé.*

AUX ASTHMATIQUES Il n'existe qu'un remède qui guérisse véritablement l'asthme, la toux, l'oppression, c'est la potion de M. AUBRÉE, méd.-ph. de Ferté-Vidame (E.-et-Loir). Défie toute concurrence par 13 ans de succès et des milliers de guér. Preuves gratis et *f.*

En vente aujourd'hui 3 Mai !
Chez tous les libraires et Marchands de journaux de Paris et de la province

L'HISTOIRE DES FEMMES INFIDÈLES CÉLÈBRES

« ...L'abbaye de Maubuisson était le complaisant asile des trois princesses. »

Par Henry de KOCK (Paul de KOCK Fils.)

Magnifique ouvrage illustré de 100 gravures de nos premiers artistes et imprimé en caractères neufs.

Cet ouvrage formera **100** livraisons, à **10** c. la livraison — **50** c. la série de **5** livraisons

Une série tous les quinze jours

GUÉRIR vite à peu de frais Le Dr Bassaget TRAITE depuis 1848 les MALADIES sans MERCURE, Rétentions d'URINE, sans SON Les TUMEURS sans Opération, Cancers, Plaies. Pr Corresp. r. de la Verrerie, 99, r. St-Martin, 26. *Affr*

En vendant son LIVRE à moitié prix, 3 fr. à ses clients, le Dr Bassaget rappelle à ses consultants qu'il traite à forfait et avec le même succès, les affections chroniques ayant pour cause l'ACIDE URIQUE : *Graviers, Pierre, Rhumatisme,* goutte, dartres, gale, taches de la peau, boutons, etc., mais toujours sans spécifiques secrets, car il faut bien admettre, que si les remèdes préparés d'avance guérissaient les maladies, les médecins seraient inutiles, et il n'y aurait que des charlatans !